


AA

QUATRIÈME SUPPLÉMENT
AU NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

TOME PREMIER.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.

Tacit. Hist. lib. I. § 1.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

OU

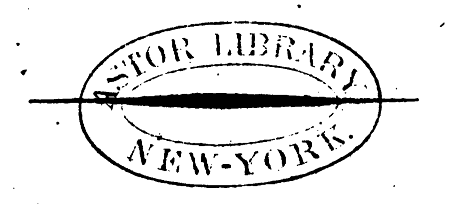
HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

SUPPLÉMENT à toutes les précédentes ÉDITIONS du Dictionnaire Historique par une société de Gens de Lettres.

TOME DIXIÈME.



A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ et BUYNAND.

An XIII — 1805.

AVIS
DES
ÉDITEURS.

La publication de ce quatrième Supplément au Dictionnaire historique, donné par M. *Chaudon*, sous le nom d'une Société de Gens de lettres, intéresse trop tous ceux qui ont pu acquérir les nombreuses éditions qui en ont été faites, pour ne pas nous flatter qu'elle sera vue avec plaisir. Les quatre volumes qui le composent compléteront toutes les éditions précédentes, au moyen des Supplémens qui ont paru antérieurement à celui-ci, depuis l'édition donnée à Paris en six volumes, et celles publiées en 1786 en huit volumes, jusqu'à l'édition de 1789 en neuf volumes in-8°, à laquelle il se lie plus étroitement, en ce que les deux Ouvrages réunis forment un tout qui n'est divisé qu'en deux parties.

La multitude et la grandeur des événemens qui perpétueront le souvenir de la fin du siècle dernier, donnent à cet Ouvrage un intérêt qui lui est propre, et qui devient indépendant de sa connexion avec le Dictionnaire dont il forme le complément et la suite. Il est devenu une biographie complète des

agens de la révolution qui ont disparu avec elle, des victimes illustres et nombreuses qu'elle a faites, et des personnages distingués que la guerre a moissonnés. Il présente dans l'histoire des vertus et des crimes qui ont marqué cette courte et célèbre époque, tout ce qui peut intéresser la curiosité de la génération présente, et tout ce qu'il importe à la postérité de connoître.

Tant de matériaux devoient nécessairement donner à ce nouveau Supplément un volume assez considérable; il s'est accru par les nombreuses additions d'une foule de personnages étrangers et d'articles nouveaux que renferme la dernière édition. On a cru devoir y reproduire en entier ceux des anciens articles qui n'y ont paru qu'avec de grands développemens, ou des additions importantes; on a pensé que le lecteur mettroit plus d'intérêt à l'ensemble du tableau qu'on lui présente, qu'à en recueillir péniblement les lambeaux épars et séparés dans plusieurs volumes; la même raison a paru exiger plus impérieusement encore la réimpression des Tables chronologiques de l'Histoire universelle, attendu les détails géographiques dont elles ont été enrichies et les changemens qu'a éprouvés la situation de l'Europe.

L'impartialité des Auteurs, la sagesse de leurs vues, la sagacité de leurs jugemens ont pour garant l'accueil que le public a fait à la huitième et der-

nière édition, que nous avons donnée l'année dernière du Dictionnaire historique, et dans laquelle M. *Delandine*, Bibliothécaire de la ville de Lyon, a associé ses travaux à ceux de M. *Chaudon*. Le nom de cet estimable Littérateur, distingué également par son goût et par la variété de son érudition, l'appeloit à cette association honorable comme son travail l'appelle à partager la gloire du premier Rédacteur.

Lyon, ce 25 Mars 1805.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

QUATRIÈME SUPPLÉMENT.

A

AAGARD, (Nicolas et Chrétien) furent frères et naquirent l'un et l'autre au commencement du siècle passé à Wibourg en Danemarck. Ils se firent connoître, le premier par quelques ouvrages de philosophie et de physique, sur le *style* du nouveau Testament, les *Feux souterrains*, la *Renaissance du Phénix*. Le second, par des Poésies latines, pleines de douceur et d'élégance, et qui ont été insérées dans le recueil des Poëtes Danois.

AALAM, vivoit dans le neuvième siècle et cultiva la science qui étoit en vogue de son temps, et sur-tout dans sa nation, c'est-à-dire l'Astrologie. Cher au calife *Adadodaula*, il fut dédaigné par son successeur, et se retira dans une solitude où le chagrin et l'ennui hâtèrent la fin de sa vie.

II. AARON (St.) vivoit dans le 6ᵉ siècle; il devint abbé d'un monastère placé dans une petite isle qui depuis a été jointe au continent. Ce monastère a été l'origine de la ville de Saint-Malo; St. *Aaron* partagea les travaux apostoliques de l'évêque de ce nom. Une église du diocèse de Saint-Brieux est sous le vocable de St. *Aaron*.

VI. AARON-BEN-ASER (rabbin célèbre), vivoit dans le cinquième siècle. On lui attribue, ainsi qu'à *Ben-Nephtali*, l'invention des points et des accens qui facilitent l'étude et la connoissance de la langue hébraïque.

VIII. AARON de *Bisztra*, (Pierre-Paul) religieux *Jésuite*, devenu évêque de *Fogaras*, en Transilvanie, est mort en odeur de sainteté en 1760. On a imprimé de lui en langue Valaque un ouvrage sous ce titre : *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi Florentinæ, etc.*, 1762, in-12.

X. AARON-SCHASCON, rabbin chef de la synagogue de Thessalonique, se rendit célèbre par ses écrits. On lui doit, I. *La lèvre de la vérité*. II. *La loi de la vérité*. Il y donne 232 décisions sur des questions relatives aux ventes, prêts, louages, et autres contrats en usage chez les

Juifs. —On connoît encore deux rabbins du nom d'*Aaron*. L'un a publié *le jardin d'Eden*, où il développe les maximes de la secte des Caraïtes qu'il avoit embrassée. L'autre, né à Barcelone, laissa un catéchisme, dont *Hottinger* s'est servi dans son *Traité du droit des Hébreux*. Il mourut en 1292.

ABAFFI (Michel) fils d'un magistrat d'Hermanstad, devint prince de Transilvanie par son courage et les secours du sultan des Turcs en 1661, après avoir triomphé de *Chimin Janes*, son compétiteur. Il attaqua l'Empereur, et servit vaillamment la Porte dans sa guerre contre la Hongrie.

ABANTIDAS, né à Sicyone, usurpa le souverain pouvoir dans sa patrie. Les citoyens assemblés avoient déféré le gouvernement à *Clinias*, réputé le plus sage et le plus brave des Sicyoniens. *Abantidas* le fit assassiner, et poursuivit avec barbarie tous les parens et les amis de sa victime. *Clinias* avoit épargné *Aratus* âgé de sept ans. L'enfant avoit échappé au massacre de tous ses proches, en se réfugiant au milieu du tumulte dans la maison de *Sozo*, la propre sœur du tyran. Cette femme généreuse en prit soin, le cacha aux recherches de son frère, et l'envoya quelque temps après à Argos. Bientôt *Abantidas* fut puni de son ambition et de ses crimes. *Dinias* et *Aristote* le dialecticien donnoient des leçons publiques d'éloquence; le tyran venoit souvent les entendre, et ce fut dans leur école que les vengeurs de *Clinias* le firent expirer sous leurs coups, et délivrèrent Sicyone de son injuste puissance.

ABAQUA, fut mère de l'empereur *Maximin* qui succéda à *Alexandre Sévère*. Elle étoit Alaine de nation, et épousa le Goth *Mecca*. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à *Maximin* qui resta long-temps simple berger.

ABASCANTUS naquit à Lyon et y devint le médecin le plus célèbre de son siècle. *Galien*, son contemporain, loue son antidote, contre la morsure des serpens, connu encore sous le nom d'*antidote d'Abascantus*.

* I. ABASSA, irrité contre *Mustapha I*, empereur des Turcs, se révolta sous prétexte de venger la mort du sultan *Osman*, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de Janissaires. Le muphti et le général des Janissaires profitèrent de cette rebellion pour déposer *Mustapha* et pour placer *Amurat IV* sur le trône. Le sultan peu de temps après s'accommoda avec *Abassa*. Il l'envoya en 1634 à la tête d'une armée de 60,000 hommes contre les Polonois qui pressés par les Russes, firent la paix avec ceux-ci, et se préparèrent à une vigoureuse défense contre les Turcs, occupés alors contre les Persans. Le Sultan voulant tourner toutes ses armes contre la Perse, sacrifia *Abassa* aux intérêts de l'état, et le fit étrangler, sous prétexte qu'il étoit entré en Pologne sans son ordre. Par cette exécution la paix fut rétablie entre les Polonois et la Porte. *Abassa* avoit des qualités brillantes et dangereuses.

* ABAUZIT, (Firmin) naquit à Usès le 11 novembre 1679, de parens Calvinistes; sa mère persécutée en France et privée de son fils, vint cependant à bout

de l'envoyer à Genève en 1689. Il fut bibliothécaire de cette dernière ville, où il vécut dans une sage obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude à portée de Genève; c'est là qu'il termina sa longue carrière le 20 Mars 1767. C'étoit un homme sans prétention, sans faste, doux, communicatif, officieux. Ses études et ses voyages avoient étendu ses lumières sur presque toutes les sciences, belles-lettres, antiquité, histoire, physique, histoire naturelle, mathématiques; il approfondit tout, et ne fut jamais avare de ses connoissances. Dans un voyage qu'il fit en Hollande en 1698, il gagna l'amitié de *Bayle* et l'estime de *Basnage* et de *Jurieu*. A Londres, *Saint-Evremont* se plut avec lui; et *Newton* lui envoya son *Commercium epistolicum*, avec ces mots: *vous êtes bien digne de juger entre* Leibnitz *et* moi. *Jean Perri*, cet Ingénieur habile, qui alla en Russie exécuter les projets du czar *Pierre*, fut son ami particulier. Enfin, la réputation d'*Abauzit* parvint jusqu'au roi *Guillaume* qui lui fit des offres avantageuses pour le retenir en Angleterre, mais la tendresse maternelle le rappela à Genève. On a de ce savant quelques ouvrages en faveur de l'Arianisme moderne, entr'autres un *Commentaire sur l'Apocalypse*, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une vivacité bien peu philosophique. Tout ce qu'il a écrit en faveur du Socinianisme a été recueilli sous le titre de *Tome I. des Œuvres diverses* de M. *Abauzit*, Londres, 1770, in-8.° Mais il est principalement connu par une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève* de *Spon*, 1730, in-4°, 2 vol. et 4 vol. in-12. L'éditeur a non-seulement rectifié cette Histoire, mais il l'a augmentée de notes très-amples, et y a joint les actes et autres pièces qui lui servent de preuves. On lui doit enfin trois *Dissertations* latines sur des inscriptions antiques découvertes à Genève, 1731.

ABBATEGIO, (Marian d') fut ainsi nommé d'une terre dans l'Abruzze, où il naquit dans le quatorzième siècle. Moine Célestin, son savoir et son courage l'élevèrent au généralat de son ordre, et le firent nommer gouverneur d'Aquila en 1317.

ABBATISSA, (Paul) né à Messine, devint l'un des plus célèbres poëtes de Sicile vers l'an 1570. Il traduisit en vers italiens l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, et les *Métamorphoses* d'Ovide.

ABBATIUS, (Balde-Ange) médecin Italien, né dans l'État ecclésiastique, fit imprimer en 1589, un très-savant Traité sur les vipères, in-4°; il y paroît au-dessus des préjugés de son siècle.

ABBT, (Thomas) né en 1738 à Ulm, mort à Buckeburg en 1766. Ses principaux ouvrages sont: I. Un traité du *Mérite*. II. Un autre sur la mort pour la patrie. III Une traduction de *Salluste*. Tous trois sont estimés en Allemagne. M. *Nicolaï* a donné la Vie de T. ABBT, et publié ses *Œuvres posthumes*.

ABDALCADER, surnommé *Ghili*, parce qu'il étoit né dans le *Ghilan*, province de Perse, est renommé chez les Orientaux par sa piété et sa prière ainsi conçue: « Dieu tout-puissant,

comme je ne t'oublie jamais et que je te rends un culte continuel, daignes de même te souvenir quelquefois de ton serviteur. » Il semble que la devise de ce dévot étoit *rien pour rien*.

ABDON (St.) Persan de nation, souffrit le martyre l'an 250, sous la persécution de *Dèce*. Son corps fut transporté dans le cimetière de *Pontien* près de Rome, et l'on y voit encore un morceau de sculpture antique, représentant la figure de ce Saint, ayant sur la tête la *mitre* ou bonnet Persan, et une couronne comme martyr. Le nom d'ABDON est placé dans le calendrier de *Libère*.

* I. ABEILLE (Gaspard) naquit à Riez en Provence l'an 1648. Sorti de sa province dans sa première jeunesse, il vint à Paris, et s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal *de Luxembourg* se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. En vivant avec les grands, il sut se faire respecter par un *mélange heureux de liberté et de prudence*. C'est ce qu'il disoit lui-même, en ajoutant qu'il n'avoit pas été réduit à s'écrier, comme le Bourgeois de *Molière*, qui avoit voulu s'allier à la *Gentilhommerie : Ah! George Dandin! où t'es-tu fourré?* M. le prince de *Conti* et M. le duc de *Vendôme* l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisoit par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auroient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendoit piquans par le tour qu'il leur donnoit, et par les grimaces dont il les accompagnoit. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servoit fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitoit. L'abbé *Abeille* eut un prieuré, et une place à l'académie Françoise. Nous avons de lui des *Odes*, des *Épîtres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* et deux *Opéra*. Un prince disoit de sa tragédie de *Caton*, que « si *Caton d'Utique* ressuscitoit, il ne seroit pas plus *Caton* que celui de l'abbé *Abeille*. » On peut ajouter que si l'auteur de *Caton* revenoit au monde, il n'y seroit reçu ni comme un *Racine*, ni comme un *Corneille*. Il savoit bien ce qui fait les bons poëtes, mais il ne l'étoit pas. Son style est foible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avoit dans son caractère. Plusieurs écrivains ont conté l'anecdote suivante sur sa tragédie de *Coriolan;* mais d'autres l'ont niée avec plus de raison. Elle commençoit, dit-on, par une scène entre deux Princesses, dont l'une disoit à l'autre :

Vous souvient-il, ma sœur, du
feu roi notre père?

l'autre actrice hésitant à répondre, un plaisant reprit à haute voix :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne
m'en souvient guère.

C'est ce que le public disoit des ouvrages de l'abbé *Abeille*, un mois après leur impression. Il faut pourtant excepter sa comédie de

Crispin Bel esprit, qui est gaie et semée de traits vifs et plaisans. Elle fut jouée sous le nom de *la Thuillerie*. (Voyez ce mot.) Ses autres tragédies sont *Argelie*, représentée en 1678. *Soliman* joué en 1680, et *Hercule* en 1681. *Abeille* mourut à Paris le 21 Mai 1718.

ABELLA, née à Salerne, se rendit célèbre par ses connoissances en médecine sous le règne de *Charles d'Anjou*. Outre plusieurs autres ouvrages, elle a laissé un Traité sur la *bile noire*, (*de atrâ bile*) qui obtint plusieurs éditions.

ABIATHAR, petit-fils d'*Héli*, grand-prêtre des Juifs, partagea avec *Achitob* l'honneur de la grande sacrificature, tandis que la puissance judiciaire fut confiée au prophète *Samuel*.

ABOABDELI, dernier roi de Grenade, Voyez FERDINAND V le *Catholique*.

ABOULAINA, fille d'un savant Arabe, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Son père pauvre et cherchant à être protégé, alloit chaque matin saluer le Visir, et en revenoit toujours sans emploi. *Aboulaina* dégoûta son père du métier de courtisan, en lui citant à propos une maxime d'un poëte Arabe, relative à l'adoration des idoles. « Ne servez pas, lui dit-elle, qui n'entend point, qui ne voit point, qui ne vous procure aucun avantage. »

ABOUNAVAS, poëte Arabe, se distingua à la cour du célèbre calife *Aaron al Raschid* par les graces de son esprit. Pour jouir sans cesse de son entretien, ce prince lui donna un logement près de lui.

ABOU-RIHAN, astronome Persan, surnommé par les Orientaux le Docteur *très-subtil*, voyagea pendant quarante ans dans les Indes, et publia un traité sur l'*Astrologie judiciaire*.

ABREU, (Emmanuel de) missionnaire Espagnol dans le Tunquin, y périt pour la foi en 1736, avec trois autres de ses compagnons.

ABRIANI, (Paul) né à Vicence, entra dans l'ordre des Carmes, et se fit ensuite séculariser en 1654. Il est auteur de quelques traductions italiennes et de deux volumes de *Lettres*. Il est mort à Venise, en 1699, âgé de 92 ans.

ABROTA, femme de *Nisus*, souverain de Mégare, mérita ses regrets après sa mort par sa bienfaisance et ses vertus. Il lui fit élever un magnifique tombeau, et ordonna que les Mégariennes porteroient à jamais des habillemens de même forme et de même couleur que celui qu'*Abrota* portoit dans la dernière année de sa vie. Il chercha ainsi à tromper sa douleur, en voyant dans toutes les femmes qui l'entouroient l'image de celle qu'il avoit perdue.

ABROTELIE, femme de la ville de Tarente, cultiva les lettres et la philosophie. *Jamblique* l'a citée comme l'un des soutiens de la secte de *Pythagore*.

I. ABRUZZO, (Balthazar) Sicilien, né à Castel-Bono, en 1601, fut tout à la fois philosophe et jurisconsulte renommé. Il a publié divers ouvrages de Droit civil et canonique, et défendu avec chaleur les droits de *Ferdinand* le Catholique sur la

monarchie de Sicile. Il est mort en 1665.

II. ABBRUZZO, (Pierre d') célèbre architecte Napolitain dans le 17e siècle, a orné sa patrie de divers édifices de goût, et y fit bâtir sur ses dessins l'église de Saint-Marcellin.

II. ABSALON, archevêque de Lunden en Danemarck, dans le douzième siècle, se distingua par son courage, ses talens et ses vertus. *Waldemar* ayant disputé la couronne à *Suénon III*, *Absalon* s'attacha avec zèle à sa fortune et devint son ministre, son général, son ambassadeur, et ce qui est plus rare, son ami. *Absalon* mis à la tête d'une flotte, chassa les pirates qui infestoient les côtes et empêchoient tout commerce; placé à la tête d'une armée, il revint victorieux des Vandales et des Sclaves qui avoient fait une irruption en Danemarck; envoyé en Zélande, il y étouffa une révolte dangereuse et qui menaçoit d'embraser le royaume; appelé au conseil, il apprit à *Waldemar* l'art de pardonner, de favoriser les progrès de l'industrie, de rendre les moines studieux et utiles, d'honorer l'agriculture, en un mot l'art de gouverner. Les Scaniens prirent parti pour les ennemis de *Waldemar*, *Absalon* les soumit, et pour appaiser la colère de son souverain contr'eux, il se jeta à ses genoux, déplora leur malheur, et obtint leur grace. Le nom d'un pareil ministre méritoit de surnager au-dessus du siècle barbare où il vit le jour. On a dit de lui, que maître de tout faire, il ne fit jamais rien que de juste. Peu d'hommes puissans ont été dignes d'un pareil éloge. *Absalon*, après avoir servi *Waldemar* avec gloire, acquit la même confiance de *Canut VI* son successeur, et mourut regretté de tous les Danois en 1202.

* ABYDÈNE, historien célèbre, auteur de l'*Histoire* des Chaldéens et des Assyriens, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation* évangélique d'*Eusèbe*. On y a trouvé de grands rapports avec ce que dit l'Écriture sur la tour de *Babel* et le déluge.

ACARIE, (Marguerite) fille d'un maître des comptes de Paris, se fit religieuse Carmélite en 1607, et contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Elle mourut en 1660. Sa vie a été écrite par *Tronçon de Chenevière*, et publiée à Paris en 1690, in-8.° On y attribue à Marguerite *Acarie* des révélations, le don de prédire l'avenir, de guérir les maux par son attouchement, et tout ce qui sert à surprendre la crédulité et à orner par le merveilleux des vertus obscures.

ACCARISI, (Jacques) né à Bologne, professeur de rhétorique à Mantoue en 1627, mort au mois d'octobre 1654, a publié un volume de *Discours*, un autre de *Lettres*, et une *Traduction* latine de l'histoire des *Troubles* des Pays-Bas, par le cardinal *Bentivoglio*.

ACCETTO, (Réginald) né à Massa dans le royaume de Naples, mort dans cette dernière ville en 1590, a publié un *Trésor* de la langue vulgaire, en italien, 1572.

ACCIAIOLI, (Magdeleine *Salvetti*) naquit à Florence et y

épousa le noble *Zanobi*. Elle réunit à la beauté l'esprit et les talens. Liée d'amitié avec *Christine* de Lorraine, grande duchesse de Toscane, elle la célébra dans ses vers. Ceux-ci ont de l'élégance et de la pureté. Elle avoit commencé un grand poëme intitulé, *David persécuté;* mais elle mourut sans l'achever en 1610. Ses autres Poésies ont été recueillies à Florence par *Zozi*, 1590, 2 vol. in-4.°

ACCORAMBONI, (Jérôme) né dans l'Ombrie, fit ses études de médecine à Pérouse, et fut nommé premier professeur de médecine-pratique de l'université de Padoue en 1527. Il a laissé quelques écrits philosophiques et de médecine, qui ont été publiés à Venise et ailleurs.

ACÉRAUNIA, suivante de l'impératrice *Agrippine*, périt victime de son dévouement pour sa maîtresse. *Néron* ayant résolu de se défaire de sa mère par le moyen d'une galère s'entr'ouvrant tout-à-coup, *Agrippine* tomba dans la mer. *Acéraunia* s'appercevant de cette chûte, n'hésita pas à se jeter du pont dans les flots, en criant de sauver l'Impératrice. L'obscurité ne permettant pas de distinguer *Acéraunia*, les matelots la prirent pour *Agrippine*, et l'assommèrent à coups de rames.

ACHARD, abbé de St-Victor à Paris, est auteur d'un traité sur l'*Abnégation de soi-même*, plein de douceur et de véritable philosophie. *Achard* devint évêque d'Avranches en 1160, et reçut plusieurs preuves d'estime de la part de *Henri II*, roi d'Angleterre, et d'amitié de *St. Thomas* de Cantorbery.

* ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de *Joathan*, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par *Razin* roi de Syrie, qu'il avoit vaincu d'abord, et par *Phacée* roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, *Theglat-Phalassar*, et fit dresser un autel sacrilége pour lui plaire. *Theglat-Phalassar* entra dans Jérusalem, obtint d'*Achaz* ce qu'il y avoit de plus précieux dans le temple, et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple d'y aller offrir leurs victimes et leurs prières. Il mourut vers l'an 726 avant J. C., et fut privé de la sépulture des rois. Sous son règne, l'Écriture fait mention d'un *gnomon* ou cadran solaire, qui est le plus ancien monument de ce genre dont les historiens aient fait mention. Il prouve que les Hébreux savoient déjà diviser le jour par parties égales, méthode qu'ils tenoient sans doute des Chaldéens qui la transmirent ensuite aux Grecs.

* ACIDALIUS, (Valens) né à Wistock dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslau en Silésie, où il embrassa la religion Catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une fièvre chaude en 1595, avant l'âge de 30 ans. Sa grande jeunesse ne l'avoit pas empêché de publier de savantes *Notes* sur *Tacite*, *Velleïus-Paterculus* et *Quinte-Curce*. On a encore de lui un commentaire sur *Plaute*, et des *Poésies* latines, à Francfort, 1612, in-8.° On lui a faussement attribué une

Dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Mulieres non esse homines*, 1641, in-12. Il est aisé de voir que c'est un pur badinage ; mais des savans d'Allemagne y ont vu un dessein formé de se moquer de la manière dont les Sociniens interprètent l'Ecriture-Sainte. Des dames reprochèrent un jour à *Acidalius* qu'elles croyoient auteur de cette dissertation, de les avoir exclues de la classe des hommes ; *c'est que vous êtes, mes Dames*, leur répondit-il, *de celle des Anges*. Voy. Gediccus.

I. ACILIUS-GLABRIO, partagea avec *Pison* l'honneur du Consulat. De son temps, l'esprit de brigue étoit si répandu à Rome qu'on ne voyoit plus dans les emplois publics que des intrigans. Le tribun *Cornelius*, fatigué de cet abus, alloit proposer une peine capitale contre quiconque solliciteroit les suffrages, *Acilius Glabrio* le prévint, et fit adopter par le Sénat et le Peuple une loi plus douce, quoique sévère, qui arrêta le mal sans inspirer trop de terreur, et qui de son nom fut appelée la loi *Acilia*. Celle-ci condamnoit quiconque avoit été convaincu d'avoir brigué une magistrature, à une forte amende, et à ne pouvoir plus être admis dans l'ordre des Sénateurs, ni dans aucune place importante à la nomination du Peuple.

ACMÉ, jeune Juive, devint la confidente de *Livie*, femme d'*Auguste*. Elle fut punie de mort pour avoir contrefait l'écriture de l'Impératrice dans l'intention de servir *Antipater* contre sa tante *Salomé*. — *Catulle* célèbre dans ses vers les graces d'une autre *Acmé*, amante de *Septimius*.

ACRAGAS, célèbre sculpteur Grec, gravoit sur l'or et sur l'argent. *Pline* cite des coupes qui se voyoient dans le temple de *Bacchus* à Rhodes, où cet artiste avoit gravé des chasses, des Bacchantes et des Centaures.

ACTON, évêque de Verceil en 945, a publié divers ouvrages ; I. Un *Capitulaire* en cent articles qui fait partie de la compilation de *d'Acheri*. II. *Polypoticon* : c'est un abrégé de philosophie morale. III. Des Lettres, des Discours, des Commentaires. Ces diverses Œuvres ont été recueillies en 1768 par *Baronzio*. Verceil, 2 vol. in-fol.

I. ADALBERT, (St.) évêque de Prague, porta la lumière de l'Évangile aux Bohémiens, puis aux Polonois qui le massacrèrent le 29 Avril 997. — Un autre Saint du même nom fut évêque d'Augsbourg, et mourut en 921. — *Adalbert*, archevêque de Magdebourg, convertit les Slaves, pénétra dans l'isle de *Rugen* en Poméranie, y prêcha la foi, et vint mourir à Presbourg le 20 Juin 981.

II. ADALBERT, archevêque de Brême, esprit turbulent et ambitieux, devint en Danemarck l'oracle du clergé et le ministre redouté de son souverain. Celui-ci étoit *Suénon II*. Né avec des inclinations douces et pacifiques, l'hymen l'unissoit depuis long-temps à *Gutha* dont il faisoit le bonheur, lorsqu'*Adalbert* vint rompre leurs nœuds, en annonçant que comme parente du roi, *Gutha* ne pouvoit être son épouse. *Suénon* chercha d'abord à repousser l'attaque du prélat ; mais vaincu par l'excommunication et

la crainte, il se soumit à l'église et renvoya son épouse en Suède l'an 1069. *Adalbert* enhardi par cet acte d'autorité, crut que rien ne devoit borner sa puissance. En 1072, il assembla un concile où il dota des monastères, réforma des usages dans le culte, et publia des lois civiles et ecclésiastiques, que son souverain fit exécuter.

ADALGISE ou *Adelgise*, fils de *Didier* roi des Lombards. Après que son père vaincu par *Charlemagne* eut perdu son état et sa liberté en 774, *Adalgise* s'enferma à Vérone pour la défendre contre le vainqueur de *Didier*. Mais ses forces étant insuffisantes, il alla implorer des secours à Constantinople. *Constantin VII* lui donna des troupes qui firent une descente en Calabre, où elles furent entièrement défaites par les François. *Adalgise* abandonné par son neveu le duc de Bénevent, fut fait prisonnier et mis à mort en 788.

IX. ADAM, (Nicolas-Sébastien) de la même famille que le précédent, naquit à Nancy en 1705, et mourut à Paris le 27 Mars 1778. Professeur de l'Académie de peinture et de sculpture, il excella dans ce dernier art. Le mausolée de la reine de Pologne à Nancy, et deux bas-reliefs au-dessus du portail de l'Oratoire à Paris, représentant l'un la naissance, l'autre l'agonie de Jésus-Christ, sont ses principaux ouvrages.

ADAMANZIO, religieux de l'ordre des Augustins, fut renommé par sa connoissance des langues orientales. Envoyé comme ambassadeur des cantons Suisses catholiques au concile de Trente, il y acquit beaucoup de réputation. *Grégoire XIII* l'appela à Rome pour traduire et corriger le *Talmud*; il mourut pendant ce travail en 1581.

ADDA, (Ferdinand d') patrice de Milan, et professeur de belles-lettres à Padoue dans le seizième siècle, a laissé des *Discours* et des *Epigrammes*. Il fut un admirateur outré de l'*Arétin*.

I. ADÉLAÏDE, (Ste.) fille d'un comte de Gueldre, devint abbesse d'un monastère de Pologne, où elle mourut dans la pratique de toutes les vertus en 1015.

V. ADÉLAÏDE de France, épousa le roi *Louis II* dit le *Bégue*, et en eut *Charles III* dit le simple, qui régna en 898. *Adélaïde* ne fut jamais couronnée reine; on ignore le temps de sa mort. —Une autre *Adélaïde* de France, fille d'un comte de Poitou, fut femme de *Hugues Capet* et mère du roi *Robert*.

ADELCHISE, épouse de *Sicard* prince de Bénevent, fut apperçue sortant du bain par un homme qui ne la cherchoit pas. *Adelchise* honteuse de cette rencontre, voulut en faire partager le désagrément à toutes les femmes de sa cour. Elle les fit assembler dans son palais sous le prétexte d'un bal; et après leur avoir fait couper leurs vêtemens jusqu'à la ceinture, elle les exposa nues aux regards du peuple. Cet outrage ressenti par tous les époux, les remplit de fureur; ils s'armèrent aussitôt, mirent en fuite *Adelchise*, et changèrent la forme du gouvernement.

ADELGISE, *Voy*. Adalgise.

ADOMÉ, nègre de Cayenne, se mit à la tête de l'insurrection qui devoit égorger tous les blancs dans la nuit du 4 au 5 Février 1794. Les signaux ayant été mal observés parmi les conjurés, leur attaque fut partielle au lieu d'être générale. Les habitans eurent le temps de s'armer, de se défendre et de triompher. *Adomé* fut pris et fusillé. Il marcha à la mort avec courage.

I. ADORNE, (Gabriel) d'une famille de jurisconsultes renommés, embrassa le parti des Gibelins, et se fit chef de l'une de ces factions populaires qui se dévorèrent alternativement et s'emparèrent du gouvernement de Gênes. Il succéda en 1336 à Simon *Boccanegra* quatrième doge, et fut supplanté quatre ans après par Dominique *Frégoze* l'un de ses *vicaires* ou lieutenans, qui l'obligea de prendre la fuite.

III. ADORNE, (Prosper) de la même famille, devint doge de Gênes, si-tôt que les François en eurent été expulsés en 1460. Ses concitoyens lui devoient cette place puisqu'il avoit contribué plus que personne à les rendre libres, en s'unissant avec l'archevêque *Frégoze* contre la nation qui les avoit conquis. *Galéas Sforce* duc de Milan, cherchoit depuis long-temps à s'emparer de Gênes; mais craignant l'influence et le courage d'*Adorne*, il l'attira à sa cour, et bientôt après sur de légers prétextes, il le fit enfermer dans le château de Crémone. *Galéas* s'empara alors de Gênes, mais ayant été assassiné en 1476, et les Génois ayant chassé les troupes Milanoises de leur ville, la veuve de *Galéas* rendit la liberté à *Prosper*, et lui promit le gouvernement de sa patrie s'il parvenoit à la faire rentrer sous la domination de Milan. Tout ce que la veuve de *Galéas* avoit espéré arriva. *Adorne* introduit dans Gênes, en expulsa les chefs du parti populaire, et remit cette ville au pouvoir du jeune duc de Milan. *Prosper* ne tarda pas à se brouiller avec ses anciens ennemis; ceux-ci voulurent de nouveau le faire arrêter; mais il prévint leurs desseins, et soutenu du roi de Naples *Ferdinand*, il chassa les Milanois de Gênes, et prit aussitôt le titre de *défenseur de la liberté Génoise*. *Prosper*, au faîte du pouvoir, ne sut point s'y maintenir; il se brouilla avec les *Frégozes* qui aliénèrent contre lui plusieurs citoyens. *Adorne* s'en voyant haï, chercha à s'en faire craindre; et bientôt la cruauté vint remplacer les qualités brillantes qui l'avoient fait chérir du peuple. Trahi, abandonné de ses partisans mêmes, et entr'autres d'*Obietto de Fiesque* qu'il avoit toujours cru son ami, obligé de sortir précipitamment de son palais, de prendre la fuite et de se jeter à la mer pour gagner à la nage les galères de Naples, il trouva un asile dans cette ville, et y mourut en 1486. *Prosper Adorne* fut l'un des nombreux exemples de l'inconstance de cette faveur populaire qui déifie et proscrit, élève et précipite en peu d'instans celui qui, aveuglé par l'ambition, se livre à ses rêveries et à ses fureurs.

IV. ADORNE, (Jérôme) de la même famille que les précédens, se ligua en 1513 avec les *Fiesques* contre les *Frégozes* en faveur des François qui avoient

été expulsés de Gênes. Par ses talens et son courage il parvint à les faire rentrer dans cette ville, et à y faire élire doge son frère *Antoine Adorne;* mais celui-ci ne jouit pas long-temps de cette dignité. La perte de la bataille de Novare et les revers des François en Italie, forçèrent bientôt *Jérôme Adorne* à céder la place à son adversaire *Octavien Frégoze*, qui fut aussitôt élu doge. *Jérôme* embrassa alors le parti de l'Empereur. et après plusieurs tentatives infructueuses, il parvint en 1522 à mettre sa patrie sous le pouvoir de *Charles-Quint*. Ce monarque l'en récompensa en rappelant à la place de doge *Antoine Adorne* qui l'avoit auparavant occupée. *Jérôme* gouverna sous le nom de son frère, et fut envoyé quelque temps après par l'empereur en qualité de plénipotentiaire à Venise, pour y négocier avec toutes les puissances d'Italie, un traité d'alliance défensive contre les étrangers qui tenteroient de pénétrer dans cette contrée. Après l'avoir fait conclure, il termina ses jours avec la réputation d'un capitaine courageux, d'un négociateur habile et d'un homme d'état sage et prudent, qui dans des temps difficiles sut gouverner sa patrie avec dignité et en assurer le repos.

ADORNI, (Catherine Fieschi) naquit à Gênes en 1447, et fut mariée jeune à *Julien Adorni* noble Génois, qui avoit les mœurs les plus dissolues. Après de longues souffrances, sa femme parvint à le toucher et à lui faire changer de conduite : cet époux mourut ; sa veuve se retira alors à l'hôpital de Genève où elle se plut à servir les pauvres. Elle y mourut le 14 Décembre 1510. *Adorni* aimoit la poésie, surtout celle consacrée à des sujets de piété : on lui attribue des extases pendant lesquelles on dit qu'elle parloit en vers. Elle composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : un Traité *sur le Purgatoire* et un *Dialogue de l'ame et du corps*. Tous les deux ont été imprimés; et St. *François de Sales* en fait un grand éloge dans la préface de son Traité *de l'amour de Dieu*. *Cattanéo-Marbatto* a écrit une Vie de *Catherine Adorni*, qui a obtenu plusieurs éditions.

ADRIA, (Jean-Jacques) né à Mazara, fut disciple d'*Agostin* fameux médecin, et égala bientôt son maitre. Il devint médecin de *Charles V*. Outre divers ouvrages manuscrits sur son art, il a imprimé une *topographie* de la ville de Mazara sa patrie, où il mourut en 1560.

ADRIAM., (Marie) jeune Lyonnoise âgée de seize ans, prit des habits d'homme, et servit en 1793, en qualité de canonnier, ses compatriotes dans la défense de leur ville. Arrêtée après le siége et traduite devant la commission révolutionnaire, elle fut condamnée à mort. « Comment, lui dit un des juges, as-tu pu braver le feu et tirer contre ta patrie ? —C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppresseurs. »

II. ADRIANI, (Marcel) gentilhomme de Florence, professa les belles-lettres dans sa patrie, et y finit ses jours en 1604. Il laissa deux ouvrages manuscrits ; le premier est une traduction de *Plutarque ;* le second une autre traduction de *Démétrius de Pha-*

lère, qui a été imprimée à Florence en 1738, avec des notes et un éloge d'*Adriani*, par l'abbé *Gozi*, professeur d'histoire au collége de Florence.

ADRIANSEN, *Voy.* ADRIAN.

I. ADRIEN, (St.) officier dans les armées Romaines, poursuivoit avec fureur les Chrétiens dans la persécution de *Maximilien Galere*, lorsque, touché de leur dévouement et de leur mépris de la vie, il partagea leurs sentimens, et souffrit comme eux le martyre à Nicomédie vers l'an 306. L'Église célèbre sa fête le 8 Septembre, jour de la translation de ses reliques à Rome.

II. ADRIEN, (St.) Africain de naissance, abbé de *Nérida* près de Naples, fut envoyé par le pape *Vitalien* en Angleterre, auprès de *Théodore*, archevêque de Cantorbery, pour l'aider dans les fonctions de l'épiscopat. St. *Adrien* y demeura 39 ans, et y mourut le 9 Janvier 720.

III. ADRIEN, (St.) évêque de Saint-André en Ecosse, y prêcha la foi, et souffrit le martyre en 874.

* X. ADRIEN VI, naquit à Utrecht le 2 mars 1459, d'une famille presque aussi obscure que celle d'*Adrien IV*. Son père étoit tisserand et s'appeloit *Florent*. Le fils, né avec beaucoup d'esprit, fut fait professeur de théologie, doyen de l'église, et vice-chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avoit été d'abord que boursier. L'empereur *Maximilien I* le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc *Charles*. *Ferdinand* roi d'Espagne auprès duquel il avoit été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose en Catalogne. Après la mort de *Ferdinand*, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal *Ximenès*, homme qui devoit comme lui tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour *Charles V*. Quelque temps après, en 1522, il fut élu pour successeur à *Léon X* qui l'avoit fait cardinal. L'empereur *Charles V*, aux intrigues duquel il devoit le pontificat, gouverna tout à Rome; *Adrien* se borna à réformer le clergé et la cour Romaine. Il retrancha beaucoup d'offices et d'emplois inutiles; il réprima les abus qui s'étoient glissés dans la collation des bénéfices, dans les réserves, dans la dispensation des indulgences; il supprima les dépenses superflues, ne tint point table, et vécut aussi frugalement qu'un religieux. Dans l'instruction qu'il donna à son nonce (*François Cheregat*) à la diète de Nuremberg, assemblée pour pacifier les différends excités par *Luther*, on voit combien il desiroit une réforme générale dans l'Église. « Avouez ingénument, dit-il, que Dieu a permis cette persécution (le schisme des Luthériens) à cause des péchés des hommes et sur-tout de ceux des prêtres et des prélats de l'Église... Car nous savons qu'il s'est passé dans ce saint siége beaucoup de choses abominables; des abus dans les choses spirituelles, des excès dans les ordonnances et les décrets qui en sont émanés; et enfin que toutes choses sont changées en mal et perverties. Il n'est pas surprenant si la maladie s'est répandue de la tête dans les membres, et si elle a passé des souverains pontifes aux prélats inférieurs.... Pour ce qui nous regarde, nous promettons

de notre part, que nous emploîrons tous nos soins pour réformer avant toutes choses cette cour qui est peut-être la source de tous ces malheurs; afin que de même que la corruption qui en est sortie s'est répandue dans toutes les parties inférieures, de même aussi que ce soit d'elle que sortent la santé et la réformation pour renouveler toutes choses.» La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, et sur-tout son aversion pour le luxe, le firent haïr des Romains. A sa mort, arrivée le 14 septembre 1523, ils écrivirent sur la porte de son médecin: *Au libérateur de la Patrie.* Quoique ce pontife n'eût pas le génie élevé d'*Adrien IV*, il eut beaucoup de traits de ressemblance avec lui. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. *Adrien VI* se fit cette épitaphe, pour apprendre à la postérité qu'un des plus grands inconvéniens de la vie est d'avoir à commander aux autres: « *Adrianus hic situs est, qui nihil sibi infeliciùs in vitâ, quàm quòd imperaverat, duxit.* » Quelques historiens le blâment d'avoir été trop lent dans ses entreprises et irrésolu dans ses desseins, d'avoir peu favorisé les gens de lettres, et de ne s'être point plié aux intrigues et à la politique de la cour de Rome. *Pallavicin* dit: *Fù Ecclesiastico optimo, Pontifice in verità mediocre;* mais cet historien en parlant ainsi, écrit plutôt en politique qu'en cardinal. *Adrien VI* avoit des vertus nécessaires dans un pape élevé au saint-siége au milieu des malheureuses dissentions du Luthéranisme. Il etoit aussi simple dans ses mœurs et aussi économe que son prédécesseur, *Léon X*, avoit été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressoient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse étoit, « qu'il vouloit avant tout acquitter les dettes de l'Eglise. » Les palfreniers de *Léon X* lui ayant député l'un d'entr'eux pour lui demander de l'emploi: *Combien le feu Pape avoit-t-il de palfreniers? — Cent,* lui répondit l'orateur. Sur cela *Adrien* fit le signe de la croix, et lui dit: *J'en aurois bien assez de quatre; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les Cardinaux.* Il disoit « qu'il falloit donner les hommes aux bénéfices, et non pas les bénéfices aux hommes; » et il fit ce qu'il put pour que sous son pontificat ils ne fussent pas conférés à des sujets indignes. Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques par son *Commentaire sur le IVe livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Cet ouvrage, imprimé d'abord lorsqu'il professoit à Louvain, fut réimprimé par son ordre lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition: *Que le Pape peut errer, même dans ce qui appartient à la Foi.* On a encore de lui, *Questiones quodlibeticæ*, 1531, in-8.° Gasp. *Burmann* publia à Utrecht 1727, in-4°, la *Vie* de ce pontife.

II. ADSON, abbé de Deuvres dans le diocèse de Bourges, est mort en 992. On a de lui quelques vies de Saints, et entr'autres de *S. Bercaire*, *S. Bartole*, *S. Fredbert*, *S. Tranquile*.

ÆLFRINUS, surnommé le *Grammairien*, devint abbé de Malmesbury, et a publié: I. *Dictionnaire Saxon, Latin* et *An-*

glois, imprimé à Oxford en 1659. II. *Histoire de l'ancien et nouveau Testament*, en saxon. Londres, 1638. Il mourut en 1016.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, étoit un célèbre jurisconsulte, dont *Ennius* fait l'éloge. Il exerça la censure avec *M. Cethégus*, et sépara le sénat du peuple dans les spectacles de l'amphithéâtre. Etant consul, les ambassadeurs des Etoliens, sachant qu'il mangeoit dans de la vaisselle de terre, lui en présentèrent d'argent, qu'il refusa; et jusqu'à la fin de sa vie il ne posséda que deux coupes de ce métal dont *L. Paulus*, son beau-père, lui avoit fait présent comme une récompense de sa valeur après la défaite du roi *Persée*.

AERTSENS, (François) fils d'un greffier des états-généraux de Hollande, fut mis par son père sous la direction de *Duplessis-Mornay* qui étoit alors attaché à la fortune du prince d'Orange. Il apprit à cette école que la droiture et la franchise doivent s'allier dans un négociateur à la sagacité et aux lumières; le jeune *Aertsens* fut d'abord nommé simple résident à la cour de France, en 1609; mais lorsque les Espagnols eurent fait avec les Hollandois une trève de douze ans, et qu'ils eurent reconnus ceux-ci pour un peuple libre, *Aertsens* fut le premier qui eut le titre d'ambassadeur des Provinces-Unies près de *Henri IV*. Ce monarque décida alors que l'ambassadeur de Hollande auroit rang auprès de lui immédiatement après celui de Venise. *Aertsens*, s'étant uni à divers grands du royaume qui après la mort de *Henri IV* donnoient de l'ombrage à la reine-mère, tomba en défaveur à la cour de France; d'où il se retira pour remplir d'autres ambassades en Angleterre, à Venise et en Allemagne. *Aertsens* a écrit des mémoires sur les objets de ses ambassades, et il avoit donné à son pays une si haute opinion de sa capacité, qu'on le laissoit dresser lui-meme les instructions qu'il emportoit dans les pays étrangers. *Vicquefort* dit de lui qu'il savoit non-seulement négocier, mais instruire l'ambassadeur de ce qu'il devoit négocier. Une grande connoissance des affaires, une éloquence persuasive, beaucoup de finesse sous l'apparence de la simplicité, le distinguèrent. On lui a fait deux grands reproches; le premier, d'avoir vendu sa plume à *Maurice* prince d'Orange pour rendre odieux ceux que ce dernier vouloit perdre; le second, d'avoir aimé extrêmement l'argent, et d'avoir tout sacrifié à la passion d'en acquérir; aussi laissa-t-il une fortune si considérable que son fils passa pour le plus riche particulier de la Hollande. On ne sait point l'époque fixe de sa mort.

AFELTRO (Pierre d') professeur de philosophie à Naples sa patrie, sous le règne d'*Alphonse* d'Arragon, a laissé des *Commentaires* estimés sur la métaphysique d'*Aristote*.

AFFAROSI, (Camille) né à Reggio d'une famille noble en 1680, prit l'habit de Bénédictin, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et a publié des *Mémoires* historiques sur le monastère de St.-Prosper de Reggio.

AFFELMAN (Jean) né à Soest en Westphalie l'an 1588, professa pendant vingt-un ans la

théologie à Rostock. Ses principaux ouvrages sont : I. *Syntagma de articulis fidei inter Pontificios et Calvinianos controversis.* II. *De omnipotentiâ Christi secundùm naturam humanam.* III. *De ferendis hæreticis, non auferendis, etc.* La modération des principes et l'indulgence philosophique d'*Affelman* doivent le faire distinguer de la foule des théologiens de son temps.

AFFLITTO, (Matthieu.) né à Naples en 1443, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et devint un très-savant jurisconsulte. Le roi *Ferdinand* et le duc de Calabre son fils l'appellèrent à leur conseil, et le firent président de la chambre royale. Il mourut en 1523, après avoir publié divers ouvrages de droit civil et canonique, et sur-tout un Traité des *Fiefs*, loué par *Cujas*. La famille *Afflitto* a produit d'autres hommes célèbres. —I. *Jean-Marie d'*AFFLITTO, dominicain et grand mathématicien, se rendit si renommé par ses connoissances dans l'art des fortifications, que *Jean* d'Autriche l'employa en diverses guerres comme ingénieur. D'*Afflitto* publia en Espagne un traité sur cette matière en 2 vol. in-4.° On lui doit encore des *mélanges théologiques et philosophiques.* Il mourut à Naples en 1673. —II. *Gaëtan-André d'*AFFLITTO, avocat général, a publié des *controverses* et des *décisions* de droit, Naples 1655. —III. *César d'*AFFLITTO a aussi laissé des *questions* sur les matières féodales.

AFRANIE, femme d'un sénateur Romain, du temps de *César*, fut la plaideuse la plus obstinée de Rome. Elle plaidoit elle-même ses causes devant le préteur, et fit surnommer du nom d'*Afranie* toute femme processive et disputant sans cesse. —Une autre AFRANIE, fille du consul *Ménénius Agrippa*, donna un grand exemple de respect filial, en n'attaquant point devant les magistrats les dispositions testamentaires de sa mère *Eburse* dont elle avoit été injustement déshéritée.

AFRE, (Ste.) courtisane de Crète, fut si touchée des exhortations de *Narcisse*, évêque de Jérusalem qui vint chercher en Crète un abri contre la persécution de *Dioclétien*, qu'elle quitta sa vie licencieuse, embrassa le Christianisme, brava la proscription, et souffrit le martyre avec sa mère *Hilarie*, et ses trois suivantes, *Euménie*, *Euprépie* et *Digne*.

I. AFRICAIN, (Sextus-Cecilius) ancien jurisconsulte Romain, florissoit à la fin du 1er siècle. Il étudia le droit sous le célèbre *Salvius Julien*, et écrivit neuf livres de questions qui furent insérées dans le Digeste. *Cujas* a pris soin de les recueillir.

AFTON, rhéteur d'Antioche dans le 3e siècle, nous a laissé I. Une *Rhétorique*, imprimée à Upsal en 1670, in-8°, et qui est insérée dans le *Recueil* des rhéteurs Grecs, fait par *Alde Manuce*, en 3 vol. in-fol. II. Quelques *Fables* qui ont été jointes à celles d'*Esope*, et imprimées à Francfort en 1610, in-8.°

AGALIS, née dans l'isle de Corfou, se distingua par son savoir, et donna publiquement des leçons de grammaire et de rhétorique. *Meursius* lui attribue

l'invention d'une sorte de jeu de paume dans lequel la balle étoit retenue avant de toucher la muraille.

I. AGAPET, (Saint) jeune homme qui confessa avec courage le Christianisme, et souffrit le martyre sous *Aurélien* en 273, dans la ville de *Préneste*.

AGARISTE, jeune Athénienne, fut célèbre par sa beauté et par les fêtes pompeuses que lui donnèrent ceux qui prétendirent à sa tendresse. —Une autre *Agariste* épousa l'Athénien *Xantippe*, et fut mère de *Periclès*. Elle imaginoit sans cesse en songe qu'elle devoit donner le jour à un lion.

I. AGATHARCIDES, géographe, étoit de Gnide. Il reste de lui des fragmens d'un *Traité de la mer Rouge*, qui ont été imprimés avec sa *Vie* dans le Recueil d'*Hudson*, intitulé : *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*.

AGATHOCLÉE, courtisane d'Alexandrie, aussi célèbre par sa beauté que par l'éclat de sa fortune et de ses crimes. *Ptolomée-Philopator*, roi d'Égypte, en devint si amoureux que pour l'épouser il fit périr sa femme *Arsinoé*, que d'autres écrivains appellent *Cléopâtre*. *Agathoclée* prit le plus grand ascendant sur l'esprit du monarque; elle se mêla de tout et ramassa d'immenses richesses. *Ptolomée* étant mort subitement, la reine, aidée d'*Ænanthe* sa mère, cacha sa mort, et voulut faire périr le jeune *Ptolomée-Epiphanes*, qui n'étoit âgé que de cinq ans; mais l'enfant se sauva heureusement du palais, et se jeta dans les bras du peuple d'Alexandrie qui prit sa défense, pénétra dans le palais, et mit en pièces *Ænanthe* et sa fille, 204 ans avant J. C.

AGÉSISTRATE, mère d'*Agis IV* roi de Sparte, se distingua par son courage. Son fils s'efforça par ses conseils de faire revivre les lois de *Lycurgue*, et de rappeler par ses exemples les citoyens à la réformation de leurs mœurs et à l'austérité ancienne; mais des Éphores corrompus firent regarder *Agis* comme un esprit dangereux et inquiet. Le roi fut mis en prison, et fut bientôt sacrifié aux intrigues de ses ennemis. *Agésistrate* trouvant le corps de son malheureux fils, l'arrosa de ses larmes et s'écria : « ô mon fils! tu t'es perdu et tu as perdu l'état par l'excès de ta douceur et de ton humanité. »

AGÉTA, (Gaëtan-Nicolas) jurisconsulte Napolitain, a publié dans le siècle passé un *Epitome* sur la matière des fiefs.

AGLAÏDE, fille née à Mégare, doit sa renommée à son bon appétit. Il passa en proverbe chez les Grecs. Les historiens disent qu'à chaque repas elle mangeoit dix livres de pain, autant de viande, et qu'elle buvoit à proportion.

AGLIATA, (François) de Palerme, fils d'un prince de Villefranche, fut renommé dans le siècle passé par l'agrément de son esprit et les graces de ses productions. Elles ont été recueillies sous le titre de *Chansons Siciliennes*. — Un *Gérard Agliata*, différent de celui-ci, a aussi laissé des poésies dans le recueil de l'académie de Palerme dont il étoit membre.

AGNANI, (Jean d') célèbre jurisconsulte, né dans la ville d'*Agnani* dont il prit le nom, fut professeur de droit à Bologne en 1425, ensuite ambassadeur du pape *Martin V*. Étant devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et mourut en 1457. On a de lui des *Commentaires* sur les *Décrétales*, et un recueil de *Conseils*.

AGNELLUS, (André) archevêque de Ravenne dans le neuvième siècle, écrivit l'histoire des prélats qui gouvernèrent l'église de Ravenne avant lui. Son père ayant conspiré contre le pontife *Paul I*, fut conduit à Rome et y mourut en prison. Ce traitement rendit son fils peu favorable aux intérêts de la cour de Rome; et ses écrits y furent regardés comme attentatoires à l'autorité pontificale. —*Moréri* a confondu cet archevêque avec un autre *André* AGNELLUS qui vivoit dans le sixième siècle, et qui fut auteur d'une lettre insérée dans la Bibliothèque des Pères, *de ratione Fidei*. *Vossius*, dans son histoire des Écrivains latins, a partagé l'erreur de *Moréri*.

AGNÈS, dame Romaine, se consacra, avec *Gérard* né en Provence, au service des Pélerins qui avoient fait le voyage de Jérusalem, et fonda les Hospitalières de Saint-Jean. Le pape *Pascal II* approuva en 1113 cet établissement qui est l'origine de l'ordre de Malte.

AGNIAN, Poitevin, fut l'un des premiers chansonniers du nord de la France. Il précéda le siècle des Troubadours.

AGNOLO, (Gabriel d') architecte Napolitain, vivoit en 1480. Le palais de *Gravina*, les Eglises de *Ste. Marie* Égyptienne et de *St. Joseph* à Naples, lui sont dûs. Il mourut en 1510.

AGOCCHI, (J. Baptiste) archevêque d'Ancire, devint secrétaire d'état du pape *Grégoire XV*, en 1629, et son nonce à Venise. Il mourut en 1631. On lui doit, 1.° une *Lettre à Barthélemi Dolcini* sur l'origine et le domaine de la ville de Bologne, 1638; 2.° un *Traité* des comètes et des météores.

AGOSTARIC, (Jean) né à Amalfi, mort en 1282, se fit remarquer par ses profondes connoissances en droit et en médecine. Il recueillit, sous le règne de *Charles d'Anjou*, les *Statuts* municipaux et les priviléges de sa patrie.

AGRAZ, (Antoine) naquit à Palerme en 1640, et mourut en 1672. Il s'acquit par son savoir l'estime de *Pierre d'Aragon* vice-roi de Naples, et de *Clément IX*. Il publia le *Museum Siculum*, in-folio.

AGRICIUS, (Censorius Atticus) professeur de belles-lettres à Bordeaux vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un *Traité* ingénieux sur la propriété et les différences des synonymes latins. Il fit alors pour la langue latine ce que depuis l'abbé *Girard* a fait pour la langue françoise. *Agricius* a publié encore les ouvrages de grammaire d'*Isidore* de Séville, et de quelques autres grammairiens anciens.

VII. AGRIPPA, (Castor) écrivain ecclésiastique, vécut sous l'empire d'*Adrien*, et com-

battit par ses écrits les opinions de l'hérésiarque *Basilide ;* aucun n'est parvenu jusqu'à nous, mais *Eusèbe* et quelques anciens ont fait l'éloge de cet écrivain.

*AGUESSEAU, (Henri-François d') naquit à Limoges en 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune *d'Aguesseau* naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et sur-tout celle de *Racine* et de *Boileau*, avoit des charmes infinis pour lui. Il cultivoit comme eux la poésie, en avoit le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat-général de Paris en 1691, il y parut avec tant d'éclat que le célèbre *Denys Talon*, alors président à mortier, dit qu'*il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.* Après avoir exercé dix ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur-général en 1700, à 32 ans. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il étoit. Il régla les juridictions qui étoient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs réglemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier *de Pontchartrain*, qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit un jour de prendre du repos : *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709 ; *d'Aguesseau* fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine. Il fit renouveler des lois utiles, réveilla le zèle de tous les magistrats, et étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avoit faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Consolateur des peuples, il savoit résister au Souverain, dans ce qu'il pensoit être contraire aux droits de la nation et aux libertés de l'Eglise Gallicane. Il attachoit tant de prix à ces libertés qu'il refusa constamment à *Louis XIV* et au chancelier *Voisin*, de donner ses conclusions pour une déclaration en faveur de la bulle *Unigenitus*. Il fut soutenu dans cette résistance par son épouse, qui lui dit lorsqu'il partit pour Versailles, où il étoit appelé par *Louis XIV* pour traiter cette affaire. *Allez*, lui dit-elle en l'embrassant, *oubliez devant le roi femme et enfans. Perdez tout, hors l'honneur.* Après la mort de *Louis XIV*, *Voisin* n'ayant survécu à ce prince que deux ans, le duc d'*Orléans*, régent, jeta les yeux sur *d'Aguesseau*, et le nomma pour lui succéder. Semblable au chancelier *de l'Hôpital* par ses talens et par ses travaux, il se vit comme lui exposé à des orages au commencement de la Régence. Lorsqu'il n'étoit encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil où le système de *Law* fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât ; et ce projet, dont il montra les dangers et les avantages, fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent ; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de sé-

duiré le prince ; mais on désespéra de fléchir la résistance de *d'Aguesseau* qui étoit alors chancelier. Le régent lui demanda les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. Il ne se laissa point abattre d'abord par cette disgrace. Il dit seulement : « Je ne méritois pas l'honneur que M. le Régent m'a fait en me donnant les sceaux ; mais je mérite encore moins l'affront qu'il me fait en me les ôtant. » En 1720, il reçut un ordre de revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. *Law* qui avoit besoin d'un magistrat estimé pour calmer les murmures qu'excitoit son malheureux système, lui porta la lettre de son rappel, et *d'Aguesseau* l'accepta de cette main dont il ne devoit rien recevoir. « Il étoit indigne de lui et de sa place de rentrer dans le conseil, quand *Law* gouvernoit toujours les finances. Il parut sacrifier encore plus sa gloire, en se prêtant à de nouveaux arrangemens chimériques que le parlement refusa, et en souffrant patiemment l'exil du parlement à Pontoise. » (*Histoire du Parlement de Paris*, ch. 60.) Cette époque de la vie du chancelier ne fut pas la plus brillante. Aussi un *Pasquin* de Paris grava sur la porte de son hôtel ces paroles saintes, mais dont l'application étoit humiliante : *Et homo factus est*. Mais son courage se releva bientôt, lorsque l'abbé *Dubois* eut été nommé cardinal et premier ministre. Il prétendit avoir la première place, après les princes du sang, au conseil du roi. Le chancelier soutint mieux les prérogatives de sa place contre *Dubois*, qu'il n'en avoit maintenu la dignité lorsqu'il étoit revenu à Paris à la suite de *Law*. Sa résistance lui fit ôter les sceaux pour la 2e fois en 1722, et il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'Août 1727, par les soins du cardinal *de Fleury* ; mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737 : on les avoit donnés à *Chauvelin*. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux ; *d'Aguesseau* répondit, « qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. » Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit d'abord demandé ni desiré aucune charge. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant !* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir. Il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avoit conçu, et l'instruction de ses enfans. Les belles-lettres et l'agriculture formoient ses délassemens. Le nonce *Quirini* vint le visiter dans sa retraite. « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les *armes* contre la cour de Rome. » Dites seulement, répondit *d'Aguesseau*, les *boucliers* qui repoussent *ses armes*. Le chancelier de France se plaisoit quelquefois à bécher la terre. Ce fut

dans ce temps qu'il fit sur la législation, des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. En Février 1731, parut l'*Ordonnance des Donations*, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens. L'*Ordonnance des Testamens*, rendue en août 1735, établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur cette matière importante. L'*Ordonnance du faux* (Juillet 1737) débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors. L'*Ordonnance des Evocations* et *Règlemens de Juges* (Août 1737) remédia aux abus qui naissoient ordinairement de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et les longueurs de l'instruction. Une *Déclaration* concernant *la police des grains*, donnée en octobre 1740, mit un frein à l'avarice, et prévint, autant qu'une loi peut le faire, les malheurs que la disette des grains produit dans un état. L'*Ordonnance des Substitutions* (Août 1747) leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et qu'elles peuvent avoir, et fit cesser une partie des contestations qu'elles font ordinairement naître. L'*Edit sur les gens de main-morte* (Août 1748), en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveau. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fonds, et d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Mais ce travail ne pouvoit être exécuté par un seul homme, de quelque savoir et de quelque sagacité qu'il fût doué. — Le chancelier *d'Aguesseau* n'étoit étranger dans aucun pays ni dans aucun siècle. Il savoit la langue françoise par principe ; le latin, le grec et l'hébreu, l'arabe, l'italien, l'espagnol, l'anglois et le portugais. Il n'étoit pas moins honoré des savans étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier : la réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation philosophe à un changement qu'elle n'auroit pas dû tant tarder de faire. *D'Aguesseau* reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendoit compte des objets discutés par une lettre, sur laquelle le roi écrivoit sa décision. — La sobriété et l'égalité d'ame lui conservèrent, jusqu'à l'âge de 81 ans, une santé vigoureuse ; mais dans le cours de l'année 1750, diverses infirmités l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et mourut peu de temps après, le 9 février 1751. « Son éloge, dit *Duclos*, que j'ai fait donner pour sujet du prix de l'académie Françoise, en 1760, est entre les mains de tout le monde ; mais l'intérêt de la vérité m'oblige de dire qu'on l'a accusé d'une partialité outrée pour la robe. Il a soustrait au châtiment des juges coupables, pour ne pas décrier la magistrature. Le duc de *Grammont* l'aîné lui demandant

un jour s'il n'y auroit pas moyen d'abréger les procédures et de diminuer les frais. *J'y ai souvent pensé*, dit le chancelier ; *j'avois même commencé un règlement là-dessus ; mais j'ai été arrêté en considérant la quantité d'avocats, de procureurs et d'huissiers que j'allois ruiner*. Quelle réponse de la part d'un homme d'état ! Son goût pour les sciences et les belles-lettres lui prenoit un temps infini, au préjudice de l'expédition des affaires. On lui reprochoit encore un esprit d'indécision qu'il tenoit soit de s'être trop exercé au parquet dans la discussion du pour et du contre, soit de l'abondance de ses lumières qui l'éblouissoit quelquefois au lieu de l'éclairer. Le comte de *Céreste-Brancas*, ami du chancelier, m'a dit qu'il lui parloit un jour de la lenteur de ses décisions. *Quand je pense*, répondit le magistrat, *qu'une décision du chancelier est une loi, il m'est bien permis d'y réfléchir long-temps*. » Le duc de *Saint-Simon* qui lui reproche les mêmes défauts que *Duclos*, rend justice aux bonnes qualités qu'il avoit dans la société : « Bon, humain, d'un accès facile et agréable ; et dans le particulier, de la gaieté et de la plaisanterie salée, mais sans jamais blesser personne : poli sans orgueil, et noble sans la moindre avarice, naturellement paresseux. Il étoit de taille médiocre, fort gros, avec un visage plein et agréable jusqu'à ses dernières disgraces. » La plus grande partie de ses ouvrages est déjà publiée en 9 vol. in-4.° On disoit de lui, *qu'il pensoit en philosophe et parloit en orateur*. Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition et les charmes de l'art de la persuasion. Son style est très-châtié ; mais si l'on y desire quelquefois plus de chaleur, on ne sauroit y desirer plus d'harmonie. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, et qu'il vouloit retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau ; il le seroit moins, si vous le retouchiez encore*. — *D'Aguesseau* avoit épousé, en 1649, *Anne le Febvre d'Ormesson*. C'est à son sujet que *Coulanges* avoit dit, « qu'on avoit vu pour la première fois les graces et la vertu s'allier ensemble. » Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735, laissant six enfans. La douleur de *d'Aguesseau* égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avoit-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public*, disoit-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques*. Il voulut être enterré auprès d'elle dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. Il n'avoit passé aucun jour depuis son enfance, sans lire l'Ecriture sainte; et cette lecture fut la consolation de ses derniers jours. « M. *d'Aguesseau*, dit *Thomas* dans son éloge de ce magistrat, couronné en 1760 par l'académie Françoise, respectoit les savans comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible et dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier,

il leur prodiguoit cette considération qui est le seul prix des talens. » Il conserva jusqu'à la fin de ses jours sa mémoire et le plus pur amour pour les poëtes. Le savant *Boivin* lui en lisoit un ; *hâtons-nous*, lui dit *d'Aguesseau, si nous allions mourir avant d'avoir achevé*. Il étoit octogénaire, lorsqu'un homme ayant cité peu exactement devant lui un passage de *Martial*, il lui rappela le texte de ce poëte, qu'il déclara n'avoir pas lu depuis l'âge de douze ans. (*Voy*. GUERCHOIS.)

I. AGUIRE, (Michel de) naquit dans le diocèse de Pampelune en Espagne, et devint successivement membre du collége de St.-Clément à Bologne, juge à Naples et membre du conseil souverain de Grenade. Il remplit ces magistratures avec désintéressement. Il fit imprimer à Venise en 1581 un écrit où il défendit avec zèle les droits de *Philippe II* roi d'Espagne sur la couronne de Portugal, et mourut à Grenade en 1588.

II. AJALA, (Balthazar) natif d'Anvers, a écrit sur la discipline militaire. Il avoit pour parent *Gabriel Ajala*, savant médecin du seizième siècle.

I. AJELLO, (Saint) chef de l'école militaire de Palerme en 1610, publia des *Instructions* pour les artilleurs, qui ont obtenu plusieurs éditions. — Un *Corneille* AJELLO, natif de Calabre, est auteur d'une Paraphrase du Symbole de *St. Athanase*.

II. AJELLO, (Sebastien) Napolitain comme les précédens, fut un médecin fameux. Il publia en 1575 une *Relation* de l'horrible peste qui venoit de ravager le royaume de Naples. II. Un *Traité* sur le catarre. III. Des vers en l'honneur d'*Albert d'Aragon* duc d'Autriche.

AIGLER, (Bernard) né à Lyon dans le 13e siècle, se fit religieux à l'abbaye de Savigny en Lyonnois. Il devint abbé du Mont-Cassin, sous le pape *Urbain IV*, et gouverna avec sagesse ses religieux pendant dix-neuf ans. *Clément IV* le fit cardinal, et c'est le seul qu'il revêtit de cette dignité. *Aigler* se fit aimer de *Charles d'Anjou* roi de Naples, et mourut en 1282. On lui doit des écrits purement monastiques, *le Miroir des Moines* ; une *exposition de la règle de St. Benoît*, etc.

AILHAUD, (Jean) d'abord chirurgien à Cadenet, petit village de Provence, en combinant, dit-on, la scammonée avec la suie, trouva une nouvelle poudre purgative : remède âcre qui réussit quelquefois dans les maladies causées par des humeurs épaissies, mais dont l'usage ordinaire peut être pernicieux. Il persuada aux gens de son village qu'ils s'en trouveroient bien, et divers paysans en éprouvèrent de bons effets. Ayant gagné quelque argent en vendant sa poudre, il vint à Aix et reçut le bonnet de docteur en médecine. Alors il fit annoncer son remède dans les journaux, et il engagea les missionnaires du Levant et de l'Amérique à l'accréditer dans les lieux de leurs missions. Il donna en même temps un traité de l'*Origine des Maladies* qui, selon lui, ont toutes la même source et peuvent être guéries par un

seul remède. Ce remède est la Poudre purgative : *quod eram demonstrandum*. A la suite du petit Traité qui ne prouve pas des connoissances bien étendues dans la saine physique, sont cinq ou six volumes de lettres de ses malades, où on l'appelle le *nouveau Salomon*, le *sauveur des hommes*, le *premier des médecins*, etc. *Ailhaud* mourut assez vieux en 1756 ; mais son fils, héritier de ses secrets, ne poussa pas sa carrière bien loin, malgré *le remède universel*. On n'aime que les médecins qui, en conservant la vie des autres, savent prolonger la leur au-delà des bornes ordinaires.

II. AILLY, (Pierre d') né à Paris, eut des succès dans l'exercice de la chirurgie, et mourut dans sa patrie le 8 août 1681. On a de lui un ouvrage estimé sur le *Traitement des plaies d'armes à feu*. Il fut imprimé en 1668, in-12.

AIMÉ, (St.) *Voy.* AMÉ.

AIROLI, (Jacques-Marie) Jésuite, professeur d'hébreu à Rome, est auteur des ouvrages suivans : I. *Dissertatio Biblica*. Rom. 1704. II. *De anno, mense et die mortis Christi*. Rom. 1718. III. *Theses contra Judæos*. Rom. 1720. Cet ouvrage est une réponse à un autre du P. *Tournemine*. IV. *De annis ab exitu Israël de Egypto ad quartum Salomonis*, etc.

AISWORTH, Anglois, célèbre commentateur de l'Écriture, a laissé des observations savantes sur le *Pentateuque*, les *Pseaumes* et les *Cantiques*. Il vivoit au commencement du 17e siècle.

AIUTAMICHRISTO, (Elizabeth) noble Sicilienne, naquit à Palerme, et fut distinguée par sa beauté et l'agrément de son esprit. La poésie occupa ses loisirs, et ses pièces furent insérées dans les recueils du temps. Elle mourut en 1580 ; on voit son tombeau dans la chapelle St. Hyacinthe des Dominicains de Palerme.

AKATA, femme du major *Lamberth* ami de *Cromwel*, parvint par ses intrigues et sa beauté à se faire aimer du protecteur d'Angleterre. Long-temps il ne put résister à aucun de ses desirs, et lui fit confidence de ses desseins les plus secrets. *Akata*, jeune et volage, dédaigna bientôt l'homme puissant pour l'homme aimable et moins sérieux. *Henri Rich*, comte de Hollande, devint le rival heureux de *Cromwel*. Celui-ci dégoûté de tout commerce amoureux, n'écouta plus son cœur auprès des femmes et en consacra tous les sentimens à l'ambition.

ALAGONA, (Artelouche de) fut chambellan du roi de Sicile dans le 15e siècle. Il publia un Traité sur la chasse aux oiseaux, sous le titre de *Traité de Volerie*. Il fut imprimé à la suite de celui de *Franchières* et de *Fouilloux*, à Poitiers en 1587, et à Paris en 1628, in-4°, avec figures.

ALAIME, (Marc-Antoine) nommé mal-à-propos *Alcaime* par *Moréri*, né en Sicile, y devint un médecin célèbre en 1624. Le roi de Naples le nomma son premier médecin, et l'institut de Bologne lui offrit la chaire de professeur en médecine ; mais il ne voulut point quitter sa patrie. *Alaime* se distingua par son zèle

et les services importans qu'il rendit aux Napolitains affligés de la peste. Il mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité* sur la guérison des ulcères. II. Un *Discours* sur les préservatifs des maladies contagieuses. III. Des *Consultations médico-légales*.

ALALÉONA, (Joseph) naquit à *Macerata* en 1670. Il étudia et professa la science des lois dans sa patrie. En 1721, il fut appelé par l'université de Padoue pour y donner les leçons publiques de droit civil, et il continua cette utile et honorable fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 5 Avril 1749. On lui doit I. Des *Considérations* sur l'art de penser. II. Des *Mélanges* de poésie. III. Un *Traité* des successions *ab intestat* en latin.

* I. ALAMANNI, (Louis) gentilhomme Florentin et célèbre poëte Italien, naquit le 28 octobre 1495, étant entré dans une conspiration contre le cardinal *Jules de Médicis* (depuis pape sous le nom de *Clément VII*), qui gouvernoit alors la république de Florence, fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de *François I*, qui le combla de bienfaits et le choisit pour son ambassadeur auprès de *Charles-Quint*, en 1544. Parmi les poésies qu'*Alamanni* avoit composées à la louange de *François I*, étoit un dialogue satirique, où le coq disoit à l'aigle :

Aquila grisagna
Che per divorar due becchi porta.

L'empereur avoit lu cette pièce; lorsqu'*Alamanni* eut son audience, il débita un long discours plein de louanges emphatiques, et dont toutes les périodes commençoient par le mot *Aquila*. *Charles-Quint* ne répondit à cette harangue que par ces mots :

Aquila grisagna
Che per divorar due becchi porta.

Cette réponse ne déconcerta point l'ambassadeur. « *Seigneur*, dit-il sur-le-champ à *Charles-Quint*, *quand j'ai écrit les vers que vous me citez, je l'ai fait en poëte, à qui il est permis de mentir. A présent je parle en ambassadeur, qui ne doit dire que la vérité. J'étois alors un jeune homme ; je pense aujourd'hui en homme mûr.* » Cette répartie plut à l'empereur qui lui dit mille choses obligeantes. — *Alamanni* fut également en faveur auprès de *Henri II*, successeur de *François I*, qui l'employa en diverses négociations pour lesquelles *Alamanni* n'avoit pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut le 18 avril 1556, et il fut inhumé dans l'église des Cordeliers de Paris; *Catherine de Médicis* qui l'estimoit, lui avoit donné le titre de son maître d'hôtel. Nous avons de lui : I. Le poëme de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de *Giron le Courtois* : l'édition la plus recherchée est celle de Paris 1548, in-4.° II. Un autre Poëme *Della Coltivazione*, que les Italiens mettent à côté des *Géorgiques*. Les deux meilleures éditions de ce poëme furent faites à Paris par *Henri Etienne* en 1546, et à Padoue par *Comino*, en 1718. Cette dernière contient en outre le poëme des Abeilles de *Jean Ruccelai*. III. *L'Avarchide*, poëme. IV. La Comédie de *Flore*, et la Tragédie d'*Antigone*. V. Un *Discours* sur la Milice de Flo-

rence. VI. Des *Poésies* de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere Toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8°, dont la meilleure édition est de Florence chez les *Juntes* en 1532 pour le 1er tome, et pour le 2e, Lyon chez *Gryphe*, même année. — Il ne faut pas le confondre avec *Alamanni* son parent, dont les *Poésies burlesques* ont été imprimées avec celles de *Burchiello* et autres, à Florence en 1552 in-8°, ni avec *Baptiste Alamanni* son fils, qui devint évêque de Mâcon, et qui a publié quelques lettres et quelques sonnets.

II. ALAMANNI, (Nicolas) Grec d'origine, fut secrétaire du cardinal *Borghèse*, et ensuite garde de la bibliothèque du Vatican. Il a été l'éditeur de l'*histoire* secrète de *Procope*, et a publié une *Description* de l'église de St-Jean de Latran.

III. ALAMANNI, (Cosme) Jésuite, né à Milan dans le dernier siècle, fut un admirateur si outré des écrits de *St-Thomas*, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y étoit contenue, et qu'on ne devoit jamais lire que *St. Thomas*. Son ouvrage fut imprimé à Pavie en 1608, sous ce titre : *Summa totius Philosophiæ ex Thomâ*, etc. *Alamanni* est mort en 1634.

ALAMAR, roi de Grenade en 1237, mourut en 1273. Son fils aîné *Mahomet Miramouth* lui succéda.

ALAZÈNE, auteur Arabe du onzième siècle, est auteur d'un grand ouvrage sur l'*optique*, et de plusieurs autres moins connus.

II. ALBANI, (Alexandre) né à Urbin le 15 octobre 1692, fut promu au cardinalat par *Innocent XIII*, et mourut le 2 décembre 1779, âgé de 87 ans. Il montra beaucoup de dignité dans son ambassade près de l'empereur, et un grand savoir dans la place de bibliothécaire du Vatican. Très-versé dans la connoissance des usages et des monumens de l'antiquité, il aima et protégea les gens de lettres. Il embellit de statues précieuses et des richesses de tous les arts, sa maison de campagne nommée de son nom *Villa-Albani*. Là, il se délassa de ses occupations politiques par des écrits historiques et littéraires qui sont estimés.

ALBANIE, (Jean Stuart duc d') chevalier de Saint-Michel et gouverneur du Bourbonnois et de l'Auvergne, passa en France et s'attacha à *Louis XII* qu'il accompagna à Gênes. Ayant été appelé en Écosse, il fut établi en 1516 gouverneur du royaume. De retour en France, il suivit en Italie *François I* qui lui donna une armée de dix mille hommes, pour aller conquérir le royaume de Naples. A peine étoit-il arrivé en Toscane, qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille de Pavie et de la prise du Roi. Il revint en France et y mourut en 1536, sans laisser de postérité d'*Anne de la Tour* comtesse d'Auvergne. Ce fut lui qui amena d'Italie *Catherine de Médicis*, destinée au duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de *Henri II*.

* ALBATEGNIUS, astronome Arabe, faisoit ses observations vers l'an 880. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientiâ Stellarum*, à Nuremberg 1537, in-8; et à Bologne 1545, in-4 : traduit en latin barbare par *Plato Tiburtinus*, et

commenté par *Regiomontanus*. L'original arabe qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. « *Halley*, dit un physicien moderne, a cru appercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens, celles d'*Albategnius*, savant Arabe, à celles des modernes. *Newton*, pour expliquer cette accélération, suppose que la masse de la terre augmente par le changement de l'eau en terre, et que les vapeurs des queues des comètes se condensent et se convertissent en eaux, et ensuite en terres, en sels, en soufre, en pierres, en coraux, etc. Je me contenterai d'observer 1.° que cette explication suppose que l'eau se change en terre, ce qui en bonne physique est regardé comme une erreur populaire; 2.° que diverses causes que nous ne pouvons même soupçonner et qu'il est inutile de deviner, peuvent produire cette accélération sans le secours des comètes. Il seroit pour le moins tout aussi naturel d'en chercher le principe dans la lune que dans la terre; plus d'un astronome a cru le trouver dans l'atmosphère du soleil, dont la résistance, disent-ils, ralentit le mouvement projectile de la lune, fait prévaloir la force attractive de la terre, et contraint la lune de se rapprocher de la terre, en raccourcissant le diamètre de l'orbite lunaire; 3.° que cette accélération n'est rien moins que certaine; car sommes-nous assurés de l'exactitude des opérations astronomiques d'*Albategnius* et de celles des Babyloniens? Quels instrumens avoient-ils? Il est donc à croire que la lune tout comme le reste du monde planétaire continue à aller son train. »

ALBERGATI, (Fabius) né à Bologne, vécut dans le 16.e siècle, et a laissé plusieurs ouvrages de Morale qui ont été recueillis en 6 vol. imprimés à Rome par *Zanetti* en 1573.

ALBERGHINO, (Jean) de Palerme, religieux du tiers-ordre de St. François, a écrit une *chronique* de son ordre, et mourut en 1644.

ALBERGO, (Jean) né dans la vallée de Mazzara en Sicile dans le dix-septième siècle, se distingua dans l'exercice de la chirurgie, et a laissé plusieurs traités sur son art.

ALBERGOTTI, (François) ancien jurisconsulte Italien, né à Arezzo et mort à Florence en 1376, a laissé de longs commentaires sur le digeste et le code qui firent l'admiration des érudits de son siècle, et qu'on ne lit plus.

IV. ALBERIC, religieux dans l'abbaye de Trois-Fontaines au diocèse de Châlons, vivoit au milieu du 13.e siècle. Il a laissé une chronique des événemens remarquables arrivés depuis la création jusqu'à l'année 1241. *Leibnitz* l'a fait imprimer à Leipzig en 1698, in-4.° *Gibert* en ayant trouvé un manuscrit plus complet à la bibliothèque nationale, vouloit le publier avec des notes, mais ce projet est resté sans exécution.

V. ALBERIC, religieux du Mont-Cassin, devint cardinal, et se distingua vers l'an 1050 par ses écrits contre *Bérenger* qui nioit la présence réelle dans l'Eucharistie.

ALBERINI, (Rodiana) naquit à Parme vers l'an 1530, et se distingua parmi les femmes savantes, par la douceur de ses poésies latines et italiennes. Les poëtes de son siècle la célébrèrent comme aussi vertueuse que spirituelle.

* ALBERONI, (Jules) né le 31 mai 1664 à Firenzuola village du Parmesan ou à Plaisance même, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'a l'âge de 14 ans. Ce jeune homme, qui devint depuis ministre d'Espagne, crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison et un canonicat de son église. Quelque temps après ayant obtenu une cure, le poëte *Campistron* qui avoit été volé se réfugia chez lui. *Alberoni* l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. *Campistron*, secrétaire du duc de *Vendôme*, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaicteur, et en parla à ce prince comme d'un homme qui excelloit à faire des *soupes à l'oignon*, mais qui de plus avoit beaucoup d'intelligence, de souplesse et de dextérité. *Vendôme* se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenoient cachés. Ce service l'attacha à ce général qu'il amusoit par des bouffonneries et des contes orduriers. Il vint avec lui à Paris où l'on voulut lui donner la cure d'Anet; *Alberoni* la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse *des Ursins* qui par ses intrigues et son esprit s'étoit mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame *des Ursins* protégea dès ce moment *Alberoni*. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de *Parme* à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager *Philippe V* à épouser *Élizabeth Farnèse*, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane. La princesse *des Ursins* espérant de perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. *Alberoni* fut chargé de suivre la négociation et s'en acquitta avec succès. (*Voy.* l'art. ÉLIZABETH FARNÈSE.) Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses graces et son esprit donnoient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer *Alberoni* cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avoit flatté le pape, en faisant rendre à son nonce en Espagne la clef et les papiers de la nonciature qui lui avoient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres pour défendre l'Italie menacée par les Turcs qui assiégeoient l'isle de Corfou. Cependant il rétablissoit l'autorité du roi dans le gouvernement; il corrigeoit beaucoup d'abus; il faisoit des réformes importantes dans l'ordre militaire qu'il mit sur le pied de celui de France. Des projets plus importans l'occupoient encore, quoique son imagination forte et vive fût plus faite pour former de grandes entreprises que pour les bien concerter. Élevé aussi rapidement que *Richelieu*, dès

qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Après avoir mis l'ordre dans les finances d'Espagne, il forma le dessein de s'emparer de la Sardaigne et de la Sicile. Pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses projets, il s'unit avec *Pierre le Grand*, avec *Charles XII*, et avec la Porte Ottomane. Son dessein étoit d'armer le Turc contre l'Empereur; le Czar et le roi de Suède contre les Anglois; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de *Charles XII*; d'ôter la régence de la France au duc d'*Orléans*, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ses projets se dissipèrent comme ils s'étoient formés. Le duc d'*Orléans* les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi *George*. Ces deux princes s'unirent ensemble contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre en 1718, et ne firent la paix qu'à condition qu'*Alberoni* seroit renvoyé. Pour que *Philippe V* se déterminât plus aisément à lui ôter sa confiance, l'abbé *Dubois*, instruit par ses espions de l'ascendant que *Laura* nourrice de la reine, avoit sur cette princesse, lui fit offrir tout l'argent qu'elle voudroit, si elle se prêtoit à ce qu'on demandoit d'elle. L'intérêt réuni à la haine, détermina cette femme. La reine ayant abandonné le cardinal, il reçut, le 5 décembre 1720, un ordre de *Philippe V* de sortir dans 24 heures de Madrid, et dans quinze jours du royaume. « *Alberoni*, dit *Duclos*, partit avec des richesses immenses. Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit en marche, lorsqu'on s'apperçut qu'il emportoit le testament de *Charles II*, qui instituoit *Philippe V* héritier de la monarchie. Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament. Il avoit sans doute envie de gagner la protection de l'empereur, en lui remettant ce titre précieux. *Alberoni* devant traverser la France, le chevalier *de Marcion* eut ordre d'aller le prendre à la frontière, de ne le quitter qu'à l'embarquement, et de ne pas souffrir qu'il lui fût rendu aucuns honneurs sur son passage. Le cardinal se rendit à Parme, n'osant s'exposer au ressentiment du pape. Ce ne fut qu'en 1721, à la mort de *Clément XI*, qu'il alla à Rome pour le conclave. » Le nouveau pape *Innocent XIII* fit examiner par des commissaires du sacré Collége, la conduite de leur confrère, accusé d'avoir été d'intelligence avec le Turc, pour inquiéter quelques puissances chrétiennes. *Alberoni* fut enfermé un an chez les Jésuites. S'étant retiré quelque temps après dans sa patrie, il y établit un séminaire, fit élever à ses frais tous les bâtimens qui étoient immenses, et acquit des fonds convenables pour un tel établissement. Comme il réunissoit à ces fonds ceux qu'il découvroit avoir été usurpés sur le clergé dans le voisinage de Plaisance, les Plaisantins ne voyoient pas son séminaire de bon œil. Dans la campagne de 1746, cet édifice devenu le point d'attaque et de défense entre trois formidables armées, fut foudroyé à ses yeux par toute l'artillerie Espagnole et Génoise. L'esprit remuant de ce cardinal ne le quitta pas. On connoît l'entreprise qu'il forma sur la petite république de Saint-Marin, vers l'an 1750, pendant sa lé-

gation dans la Romagne : elle ne lui réussit pas plus que celles qu'il avoit tentées sur des états plus puissans. *Benoît XIV* disoit, en comparant ses anciennes opérations avec ce petit projet : *Alberoni ressemble à un gourmand qui, après avoir bien dîné, auroit envie d'un morceau de pain bis.* Ce prélat inquiet et intrigant mourut le 26 juin 1752, âgé de 87 ans, avec la réputation d'un grand politique et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que *Richelieu*, aussi souple et aussi adroit que *Mazarin ;* mais plus inconsidéré, plus chimérique que l'un et l'autre. *Duclos* prétend qu'on a beaucoup trop exalté son génie. « *Alberoni*, dit-il, pour établir un équilibre et une paix durables, commence par allumer un incendie, sans avoir les moyens ni les forces suffisantes pour exécuter ses projets. Tel est cet *Alberoni* qu'on a cherché à donner pour un grand homme ; titre qu'on défère trop légèrement aux hommes extraordinaires, et qu'ils ne doivent qu'à des écrivains nés dans la classe moyenne qui est la victime et porte le fardeau des grandes entreprises. Le grand homme est celui qui, pour des objets grands et utiles, proportionne les moyens aux entreprises, les couronne par les succès, et peut s'applaudir des événemens, puisqu'il a su les prévoir, les préparer et les manier. *Alberoni* né dans la poussière, s'élève par son esprit, et parvient à une des plus hautes dignités ; cela n'est pas d'un homme commun. Mais il engage son maître dans une guerre ruineuse, le met dans la nécessité de faire une paix forcée, et finit par se faire chasser lui-même pour aller à Rome vivre dans l'opulence et dans le mépris. Il fut près d'être dégradé, et ne l'évita que par l'intérêt qu'ont tous les cardinaux de rendre la pourpre invulnérable dans ceux même qui la déshonorent. Voilà les faits ; que le lecteur juge. » —*Alberoni* conserva jusqu'à ses derniers jours sa santé et son esprit. Dans la conversation, il tenoit souvent la parole, et d'une manière si aisée et si vive qu'il ajoutoit encore de l'intérêt aux faits intéressans par eux-mêmes. Ses récits étoient mêlés d'italien, de françois, d'espagnol, suivant les affaires ou les personnes qui en étoient l'objet. Quelques maximes de *Tacite* qu'il citoit en latin, venoient ordinairement à l'appui de ses réflexions. Les campagnes où il avoit suivi *Vendôme*, son ministère en Espagne, et les événemens courans, étoient les objets les plus familiers de ses entretiens. Il n'aimoit guères qu'on le contredît ou qu'on lui résistât. Lorsqu'en 1746 le maréchal *de Maillebois* vint dans le Parmesan pour y livrer bataille, un secrétaire refusa de l'introduire dans l'appartement du maréchal, sous prétexte qu'il étoit en affaires. *Mon ami*, lui répondit fièrement le cardinal, en ouvrant lui-même la porte, *sachez que que M. de Vendôme me recevoit sur sa chaise percée ;* et il entra. On a publié après sa mort un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, et qui peut-être n'est pas indigne de lui ; (*Voy.* GOUVEST.) mais il n'a fait illusion à personne. *Jean Rousset* a écrit sa *Vie*, en un vol. in-12.

ALBERT, (St.) né en Sicile, entra dans l'ordre des Carmes, et fut canonisé par *Sixte IV* en 1426. Il a laissé quelques *Ho*-

mélies et des *Traités* de morale chrétienne.

VII. ALBERT V, duc de Bavière, fils de *Guillaume IV* duc de Bavière et de Monaco, naquit en 1528 et succéda à son père en 1550. Il mérita, par ses vertus et sa bienfaisance, le surnom de *Magnanime*. En 1556, il présida pour l'empereur la diète de Ratisbonne. Il avoit épousé en 1544, *Anne d'Autriche* fille de l'empereur *Ferdinand I*, et il mourut à l'âge de 50 ans en 1579: il établit un cabinet d'antiques et de médailles, ainsi qu'une bibliothèque publique et précieuse dans ses états. Il fut politique sage, prince économe; il posséda des lumières et les vertus domestiques.

XI. ALBERT de Florence, littérateur du treizième siècle, se trouvant en prison pendant les troubles de sa patrie, s'y consola de la perte de sa liberté, en traduisant en italien les Consolations philosophiques de *Boëce*.

XII. ALBERT de Padoue, célèbre prédicateur Augustin, est mort à Paris en 1328, après avoir publié de longs *Commentaires* sur les livres saints.

XIII. ALBERT, général des Franciscains, étoit Allemand suivant quelques auteurs, et de Pise en Italie, suivant d'autres. Il a laissé une *chronique* historique depuis le commencement du monde jusqu'en 1250, temps où il vivoit. *Reinar-Reineccio* l'a publiée en 1587 avec des notes.

ALBERTANO, de Bresce, juge et gouverneur de Gavardo pour l'empereur *Frédéric II*, fut mis en prison pendant les troubles politiques qui agitoient alors l'Italie. Dans sa captivité, il composa divers ouvrages sur l'*amour du prochain*, sur l'*art de parler et de se taire*, sur les motifs de *consolation* dans l'infortune. Ces trois traités furent imprimés long-temps après la mort de l'auteur par les soins de *Bastien de Rossi*, à Florence en 1610.

* IV. ALBERTI *ou* DE ALBERTIS, (Léon-Baptiste) architecte, peintre et mathématicien, né à Florence en 1398 d'une noble et ancienne famille, surnommé par quelques écrivains *le Vitruve Florentin*. Après avoir reçu à Bologne le degré de docteur en droit civil et canonique, il fut ordonné prêtre. Le sacerdoce ne l'empêcha pas de cultiver sa science favorite, l'architecture. Il bâtit à Mantoue la grande église de *St. André*, et à Rimini celle de *St. François*. A Florence, il fut l'architecte du beau palais de *Ruccelai*, et se signala par d'autres ouvrages du même genre à Rome et dans d'autres villes d'Italie. Il mourut en 1485, avec la réputation d'un homme modeste, patient et désintéressé. Il souffrit les contradictions de ses censeurs, et se soumit avec plaisir aux critiques de ses amis. On a de lui divers écrits sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu, est un traité *de Architectura*, seu *de Re ædificatoria*, en dix vol. dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Il est en latin; le style en général est net et assez pur. Son *Traité sur la Peinture* en trois liv., a été réimprimé à la suite du *Vitruve* d'Amsterdam 1649, in-fol. Il a été traduit en italien par *Domenichi*. Ses *Œuvres*

morales, imprimées à Venise en 1568, in-4°, ont de même été traduites en italien par *Cosme Bartholi*. Son *Traité* de la Sculpture fut publié à la suite des œuvres de *Leonard de Vinci*, Paris, 1631, in-8.° Son *Hécatomphile* est un poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en françois en 1534 et en 1584. Il l'a été dernièrement encore dans les *Mélanges de littérature étrangère* publiés en 1785. On a encore de lui une comédie intitulée *Polidoxos*, qu'*Alde-Manuce* publia en 1588 comme l'ouvrage d'un *Lepidus*, ancien poëte comique. L'auteur l'avoit cependant avouée ; ce n'étoit pas son meilleur ouvrage : elle est en prose latine.

V. ALBERTI, (Jacques) de Bologne, jurisconsulte qui vivoit vers l'an 1420, a écrit un *Traité* sur les différences entre le droit canonique et le droit civil. On en trouve un long extrait dans les œuvres de *Barthole*.

VI. ALBERTI, (Louis) né à Padoue en 1560 se fit hermite, de l'ordre de *St. Augustin*, et devint professeur de théologie dans la célèbre université de sa patrie. Il a fait imprimer plusieurs *Traités* latins, sur la prédestination et la réprobation, sur l'ouvrage des six jours, sur la présence réelle, etc. Il mourut en 1628.

VII. ALBERTI, (Romain) né dans la petite ville de Borgo-San-Sepulcro, fut secrétaire de l'académie de dessin fondée à Rome en 1593 par le peintre *Fréderic Zucchéro* d'Urbin. *Alberti* a écrit l'histoire de l'origine et des progrès de cette académie, et un *Traité* de l'excellence de la Peinture. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'académie de Peinture de Rome.

VIII. ALBERTI, (Jean-Baptiste) né à Savone dans le 17e siècle, entra dans la congrégation des Sommasques, et publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : 1.° *Poésies sacrées et morales*, en italien ; 2.° *Vie de St. Mayeul*, abbé de Cluni, en latin ; 3.° *Discours sur l'origine et l'établissement des académies*, en italien.

I. ALBERTINI, (Paul) né à Venise en 1430, prit l'habit de Servite et devint évêque de Torcello, après s'être distingué dans la prédication ; il mourut en 1475, laissant plusieurs écrits latins sur la *connoissance de Dieu*, *l'origine et les progrès de l'ordre des Servites* ; enfin une *explication* de plusieurs passages du *Dante*. *Possevin* a faussement attribué dans son *Apparat sacré* ces deux premiers ouvrages à *Paul Nicoletti*.

I. ALBERTINO, (Edmond) ministre Calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris le 5 Avril 1652. On a de lui un traité contre l'*Eucharistie*, qui fit grand bruit dans le temps. Il fut publié par *Blondel*, et solidement réfuté dans l'ouvrage *de la Perpétuité de la Foi*.

II. ALBERTINO, (François) Florentin, né au commencement du seizième siècle, dédia au pape *Jules II*, un Traité sur les merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome. On a encore de lui un *Eloge historique* de Florence et de Savone.

ALBICANTE, (Jean-Albert) poëte Milanois, vivoit au milieu du seizième siècle. Il eut de grandes querelles littéraires avec *Doni* et Pierre *Arétin ;* mais il se réconcilia ensuite avec eux. Outre beaucoup de poésies, *Albicante* a laissé une *Histoire* de la guerre de Piémont, et une *Relation* de l'entrée de *Charles V* à Milan.

ALBINE, dame Romaine, illustre par sa piété, vivoit dans le 4e siècle. Devenue veuve, elle s'occupa à faire germer dans le cœur de sa fille *Marcelle*, les plus solides vertus; dégoûtée des plaisirs du monde, elle se mit, sous la direction de *St. Jérôme*, à étudier l'écriture et les sévères vérités de la religion chrétienne. *St. Jérôme* dans sa lettre à *Principia* fille de *Marcelle*, dit qu'*Albine* avoit tant d'esprit et de pénétration, que lorsqu'il lui lisoit quelques-uns de ses ouvrages, il la regardoit moins comme son disciple que comme son juge.

* ALBINOVANUS, (C. Pedo) poëte Latin, qui vivoit environ trente-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il a été loué par *Annæus Sénèque* et par *Ovide*, qui lui donne le titre de *Divin* dans sa dernière élégie *de Ponto*. On doit à ce Poëte, I. Des *Epigrammes*, dont *Martial* fait mention. II. Deux élégies; l'une sur la mort de *Drusus*, l'autre sur celle de *Mécène*. *Jean-le-Clerc* les fit imprimer en 1703, in-8°, et 1715 in-12, à Amsterdam sous le nom de *Théodore Goralle*, avec un commentaire assez diffus. III. Un poëme imparfait sur le voyage maritime de *Germanicus*. —On ne doit pas le confondre avec un autre *Albinovanus* surnommé *Celsus*, dont *Horace* parle comme d'un plagiaire dans son Art poétique. *Dacier* ne l'a pas distingué du précédent.

III. ALBINUS, passa pour le négociant le plus instruit et le calculateur le plus expert de l'ancienne Rome. *Horace* en a fait mention dans son *Art poétique*.

IV. ALBINUS, (Elius) poëte épique de Rome, célébra dans ses poëmes les trois triomphes du grand *Pompée*. *Cicéron* et *Lucullus* ont vanté son savoir et sa profonde connoissance de l'histoire et de la langue grecque.

V. ALBINUS, (Clodius) fut sénateur Romain sous l'empire de *Septime Sévère*. Il avoit écrit en vers des *Fables Milésiennes*, et des *Géorgiques*. L'empereur, dans une lettre qu'il écrivit au Sénat, le critiqua d'avoir trop pris *Apulée* pour modèle.

VI. ALBINUS, (Cécina) littérateur Romain, dont *Macrobe* fait mention dans ses *Saturnales*, et *Némésien* dans son *Itinéraire*. L'empereur *Honorius* lui adressa la dernière loi du code *de Navicalariis*.

ALBOHACEN, *Voy.* FERDINAND V, le Catholique.

II. ALBON, (Camille d') descendoit du précédent. Il naquit à Lyon en 1753, et mourut à Paris à la fleur de son âge en 1788. Ses écrits, son attachement à *Quesnay* chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant *Court de Gebelin*, lui acquirent de la célébrité. Elle fut obscurcie par des idées quelquefois singulières, un peu de bizarrerie dans le caractère, et une affectation trop marquée de misanthropie.

misanthropie. Possesseur de la seigneurie d'Ivetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie, des halles pour les foires, où il auroit pu se dispenser de faire placer cette inscription trop vaine : *Gentium commodo, Camillus III.* Cet écrivain étoit de l'académie de Lyon, sa patrie. On lui doit, I. Des *Poésies fugitives* très-médiocres. II. L'*Eloge de Quesnay*, où l'on trouve de l'intérêt et de la sensibilité. III. *Discours* sur cette question : Le siècle d'*Auguste* doit-il être préféré à celui de *Louis XIV*, relativement aux lettres et aux sciences? Paris, *Moutard*, 1784, in-8.° IV. *Discours* sur l'Histoire, le Gouvernement, les Usages, la Littérature et les Arts de plusieurs nations de l'Europe; Paris, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage est le meilleur de l'Auteur. Il offre de la variété, des vues judicieuses et une saine philosophie. V. *La Paresse*, poëme en prose, in-8.° VI. Dialogue entre *Alexandre* et *Clitus*, in-8.° L'Auteur y condamne la guerre et ceux qui n'acquièrent leur gloire que par des conquêtes, achetées par le sang des hommes. VII. *Œuvres diverses lues à l'académie de Lyon*, 1774 in-8.° VIII. Eloge de *Chamousset*, 1776 in-8.° IX. Eloge de *Court de Gebelin*, 1785 in-8.°

II. ALBORNOS, (Diègue-Philippe d') chanoine de l'église de Carthagène en Espagne, publia en espagnol des *Elémens de politique*. L'ouvrage étoit imprimé avec peu de soin, lorsqu'il tomba entre les mains du jeune infant Dom *Ferdinand*, âgé de dix ans, qui, charmé de sa lecture, le transcrivit, et pria le roi son père de le faire imprimer avec plus de netteté. *Philippe V.* satisfait d'une demande qui prouvoit dans le jeune prince le goût des lettres, et un jugement au-dessus de son âge, chargea *Elias Gomez*, évêque d'Origuela, de l'édition; et elle parut en deux vol. in-12, imprimés en beaux caractères, dédiés au monarque, sans date ni nom d'imprimeur. Les *Elémens de politique* d'*Albornos* sont distribués par ordre alphabétique. A l'article *Bonté*, l'Auteur examine si une bonté excessive dans un monarque ne peut pas produire autant de maux que la tyrannie; et il prouve sensément que celui qui permet tout et ne punit rien, peut devenir aussi malheureux que celui qui punit tout et ne permet rien. On reconnoîtroit aisément dans cet ouvrage qu'*Albornos* étoit ecclésiastique; il veut qu'on accorde aux théologiens les plus grands droits, et qu'ils soient toujours consultés pour décider si toute guerre est juste ou injuste, inutile ou nécessaire.

II. ALBUTIUS, (Silus) célèbre rhéteur et orateur Romain, naquit à Novare ville de la Lombardie, sous l'empire d'*Auguste*. Il devint édile dans sa patrie, et remplit cet office avec impartialité : mais dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. *Albutius* ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome briller sur un plus grand théâtre. Il y fut ami de *Munatius Plancus*, orateur distingué, et y suivit ses traces au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au *Forum* que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, il se détermina

à retourner dans son pays natal. Là, il fit assembler les Novariens, et leur annonça que pour s'affranchir des maux qu'il souffroit, il alloit se donner la mort, et il exécuta ce dessein, en se privant de tout aliment. *Suétone*, dans son *Traité* des Orateurs célèbres, *Eromaziani*, dans son *Histoire* des suicides remarquables, ont fait mention d'*Albutius*. Cet orateur avoit publié un *Traité* sur la Rhétorique, dont *Quintilien* a fait l'éloge, liv. 2.

ALCADINUS de Syracuse, médecin célèbre, enseigna son art dans l'école de Salerne, et s'y fit aimer de l'empereur *Fréderic II*. On lui doit : I. un traité *De Balneis Puteolanis*. II. Une *Relation* des victoires de l'empereur *Henri* roi de Naples. III. Une autre de la vie de *Fréderic II*. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. *Alcadinus* mourut dans le 12ᵉ siècle.

ALCALA, (Rivera duc d') fut vice-roi du royaume de Naples sous *Philippe II* roi d'Espagne, et mérita, par sa prudence et la douceur de son gouvernement, l'amour des peuples. Tous les fléaux assiégèrent Naples de son temps : il les surmonta par son courage. Une disette affreuse fut modérée par d'immenses achats de grains, une peste dévorante fut arrêtée dans ses progrès ; les Turcs qui avoient fait une descente sur les côtes furent repoussés ; des troubles pour cause de religion s'appaisèrent par ses soins ; *Matthieu Bérardi* que des séditieux avoient mis à leur tête, sous le titre du roi *Marcon*, disparut. Le duc d'*Alcala* mourut en 1571, laissant environ cent décrets utiles pour la réforme des abus, et qui amenèrent le bonheur des Napolitains.

* II. **ALCAMÈNE**, sculpteur Athénien, célèbre chez les anciens par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivoit vers l'an 448 avant J. C. On lui a attribué la *Vénus* de la galerie de Versailles. *Voyez* PHIDIAS.

* **ALCIAT**, (André) naquit au village d'Alzano près de Milan, le 8 mai 1492, d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie et à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. *François I*, le père des lettres, l'appela à Bourges pour donner du lustre à cette université entièrement déchue ; et lorsqu'il passa dans cette ville, il voulut l'entendre. *Alciat* ne fut que cinq ans à Bourges, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. Nous ne pouvons mieux faire connoître ce jurisconsulte qu'en traduisant un article de *Pothier*, juge en état de l'apprécier sainement. « *Alciat* fut le premier qui allia l'enseignement du droit à celui des belles-lettres ; mais les premiers essais qu'il en fit à Pavie, et l'élégance qu'il osa mettre dans ses leçons, excitèrent contre lui un violent orage. Les admirateurs de la barbarie des écoles se récrièrent avec fureur contre cette innovation. Obligé de s'enfuir, *Alciat* choisit pour retraite le climat plus tolérant de la Gaule, où appelés par les largesses de *François I*, les savans affluoient de toutes parts. Ce protecteur zélé des sciences le nomma professeur de droit civil à l'universite de Bourges, la plus célèbre de son siècle.

avec mille sept cents écus d'appointement; et *Alciat* vit ses leçons suivies par un concours incroyable d'auditeurs. Le duc de Milan, jaloux de l'acquisition précieuse que la France avoit faite, rappela *Alciat*, qui professa dès-lors à Pavie, à Bologne, à Ferrare, et fut ensuite élevé par l'empereur à la dignité de Palatin. Il mourut à 58 ans comblé de richesses, d'honneur et de gloire. » Quoique très-avare, *Alciat* ne l'étoit point pour sa table. Il souffroit beaucoup des chaleurs de l'été : dans cette saison il ne s'appliquoit jamais à rien de sérieux après ses repas; mais il s'amusoit à jouer ou à lire des livres agréables. On lui appliqua ce que *Cicéron* avoit dit de *Scevola*, qu'il étoit le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand des jurisconsultes parmi les orateurs. Ses *Emblêmes* l'ont fait mettre au rang des poëtes. La morale y est ornée des agrémens de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force; mais on y souhaiteroit quelquefois plus de justesse et de naturel. On les a traduits en plusieurs langues. Ce fut *Peutinger* qui les publia pour la première fois à Augsbourg, 1531, in-8°; mais l'édition la plus recherchée est celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence furent imprimés en 1571, en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce recueil ses notes sur *Tacite* et sur *Plaute*.... *Historiæ encomium*... *Responsa*, Lugduni 1561, in-fol.... *Historia Mediolanensis*, in-8°, 1625, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Grævius.... *De formulâ Romani imperii*, 1559, in-8.° *Epigrammata*, 1529, in-8.° *André* eut pour neveu *François* ALCIAT, qui professa long temps la jurisprudence à Pavie, et que *Paul IV* éleva au cardinalat à la recommandation de *St. Charles* archevêque de Milan, qui avoit été son élève. *Marc-Antoine Muret* dit que *François Alciat* étoit l'ornement de son siècle et l'appui des gens de lettres. Ce cardinal mourut à Rome en 1580, âgé de 58 ans. —*Térence* ALCIAT, jésuite, fut très-estimé d'*Urbain VII* qui lui destinoit un chapeau de cardinal lorsqu'il mourut. *Térence Alciat* a publié les *Actes* du Concile de *Trente*, et quelques autres écrits théologiques.

* ALCIBIADE, fils de *Clinias*, Athénien, descendoit d'*Ajax* par son père, et avoit du côté de sa mère une origine non moins illustre. Il fut élevé par *Socrate*, et profita bien des leçons de son maître. La nature, en le formant, lui avoit prodigué tous les agrémens du corps et de l'esprit. Son caractère se plioit à tout : philosophe, voluptueux, guerrier, galant à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de *Tisapherne*, sage à l'école de *Socrate*, héros à la tête des armées; *Alcibiade* ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il fit sa première campagne l'an 432 avant J. C. et faillit à perdre la vie dans un combat qui se donna près de Potidée. Ayant été blessé et terrassé, *Socrate*, son maître, le couvrit de son bouclier, et à la vue de toute l'armée, le défendit avec tant de valeur qu'il empêcha qu'on ne le fît prisonnier et qu'on ne le dépouillât de ses armes. Quoique le prix de la valeur fût dû à *Socrate*, il con-

tribua par son témoignage à le faire donner à son jeune élève qui ne tarda pas à remporter plusieurs autres prix aux jeux olympiques. Occupé de jouer un rôle dans la république, il traversa de toutes ses forces l'exécution du traité de paix, conclu par *Nicias* pour mettre fin à la guerre du Péloponnèse. Bientôt les Athéniens, excités par son éloquence, reprennent le projet de s'emparer de la Sicile. *Alcibiade* est nommé général de cette expédition, et on lui donna pour collègues *Nicias* et *Lamachus*, afin que leur prudente lenteur modérât son impétuosité. Tandis qu'on armoit une flotte de cent trente vaisseaux, l'an 415 avant J. C., on trouva les statues de *Mercure* qui ornoient les carrefours d'Athènes, mutilées et renversées. On accusa *Alcibiade* de ce sacrilége, et les soupçons paroissoient d'autant mieux fondés, que dans des parties de débauche il avoit contrefait les mystères de *Cérès* et de *Proserpine*, et les fonctions de leurs grands prêtres. On alloit lui faire son procès, lorsque les troupes demandèrent avec instance de partir et de partir avec *Alcibiade*. Arrivé en Sicile, il se rendit maître de Catane par surprise; mais il ne put pousser plus loin ses conquêtes. Ses ennemis profitèrent de son absence, pour faire continuer les poursuites intentées contre lui. Le peuple irrité lui envoya ordre de venir se justifier; il crut devoir échapper par la fuite au sort que la vengeance et le fanatisme lui préparoient. Il fut condamné à mort par contumace; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit : *Je ferai bien voir que je suis encore en vie.* Il s'étoit déjà réfugié chez les Spartiates qui l'avoient reçu à bras ouverts. A Sparte, il changea entièrement sa façon de vivre et adopta celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des alimens grossiers, et paroissant ne plus se souvenir des cuisiniers et des parfumeurs d'Athènes qu'il quittoit. *Socrate* son maître n'auroit plus eu raison de lui dire : « Que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, il seroit un enfant à leur égard. » *Alcibiade* servit les Lacédémoniens avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'isle de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux Spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de méfiance aux magistrats, que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir. *Alcibiade* averti de cet ordre injuste, se réfugia auprès de *Tisapherne* satrape du roi de Perse, et négocia en même temps son retour à Athènes 408 ans avant J. C. Le peuple Athénien, léger et inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre lequel ils avoient fait prononcer des anathèmes. *Alcibiade* méritoit un tel accueil. Avant que de rentrer dans sa patrie, il avoit obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'étoit emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. *Antiochus* son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, *Alcibiade*, à qui on attribua ce mauvais

succès, fut déposé. *Pharnabase*, satrape Persan, lui offrit un asile qu'il accepta; mais *Lysandre* roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâcheté de se prêter à ce dessein. Ceux qu'il chargea de cette exécution, le tuèrent de loin à coups de flèches, vers l'an 494 avant Jésus-Christ, dans sa cinquantième année. Ses meurtriers n'osant l'attaquer, avoient mis le feu à l'endroit où il étoit. Le héros se fraya un chemin au milieu de ses assassins, et ne périt que par la quantité des traits qu'ils lui lançoient en fuyant. *Turpin* a tracé un portrait très-ressemblant d'*Alcibiade* : « La nature en le formant réunit toutes ses forces pour en faire un homme accompli. Des traits nobles et intéressans, des graces touchantes et soutenues de tous les dons du génie et de l'aménité du caractère, lui assurèrent un empire absolu sur les cœurs et les esprits. Né avec toutes les passions, il les asservit à son ambition; et *Prothée* politique, il fut tour-à-tour altier et populaire, intempérant et frugal, décent et licencieux; toujours différent de lui-même, il ne fut que ce qu'exigeoit le moment. Sa beauté n'éprouva point les outrages du temps; et par un privilége exclusif, il sut plaire dans son été comme dans son printemps. Il est difficile de ne pas abuser d'un si riche partage : aussi fut-il le corrupteur des mœurs publiques. Il prêta à la débauche les graces de la volupté : et les vices, pour ainsi dire anoblis par ses exemples, n'offrirent rien de rebutant. » Le savant *Barthélemi* a encore mieux développé le caractère d'*Alcibiade* que *Turpin* : « Il ne falloit pas chercher, dit-il, dans le cœur d'*Alcibiade* l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoient ni le surprendre ni le décourager. Il sembloit persuadé que lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers. Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit qui étoit aussi vif que profond; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le desir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples il s'attira les regards et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice. Mais le vice l'entraînoit sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois, la corruption des mœurs n'étoient

à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois. On pourroit dire encore que ses défauts n'étoient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion ou de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts. Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition; car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux Citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour-à-tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui. » Les inclinations de son enfance avoient annoncé ce qu'il seroit. Un jour qu'il luttoit contre un de ses compagnons, il se sentit si vivement pressé qu'il le mordit au bras, comme s'il eût voulu le dévorer. L'offensé s'écrie: *Ah! traître, tu mords comme une femme! —Dis plutôt comme un lion*, répond *Alcibiade*. —Dans une autre occasion, il jouoit aux osselets dans la rue: un chariot vint à passer. Il prie le conducteur d'arrêter un moment; mais ce charretier qui n'étoit pas complaisant, presse plus vivement ses chevaux: tous les compagnons d'*Alcibiade* se dispersent; et au lieu de les imiter, il se couche devant la roue, en disant: *Malheureux! passes, si tu l'oses.* Ces détails, quoique minutieux, sont cependant dignes d'être observés.... Quoiqu'il fût naturellement impérieux, l'avidité de tout savoir le rendit docile à la voix de ses maîtres. Ce fut, comme nous l'avons dit, à l'école de *Socrate* qu'il développa le germe de ses talens. *Alcibiade*, beau et voluptueux, donna lieu à la malignité de croire que cette union étoit fondée sur une passion infame: tous ses contemporains se réunissent pour déposer qu'il étoit souillé de ce vice; mais est-il à présumer qu'il eût donné la préférence à un philosophe grave et rigide, sur tant de jeunes débauchés qui briguoient l'avantage de lui plaire?

III. ALCIME, historien de Sicile, a écrit les *Vies* des plus célèbres Sculpteurs, et une *Histoire* de Sicile. On ne connoît point le temps où il a vécu.

* ALCIPHRON, célèbre philosophe de Magnésie, du temps d'*Alexandre le Grand*, ne doit pas être confondu avec un autre *ALCIPHRON*, auteur Grec, dont nous avons quelques *Epîtres* traduites en latin par *Etienne Bergler*, Leipzig 1715, in-8°, et en françois en 1785. Ces lettres sont censées écrites par des courtisanes et des parasites; et par leur immoralité elles sont dignes de sortir de la plume d'êtres aussi avilis.

ALCISTHÈNE, Grecque célèbre, le disputa aux peintres les plus fameux par ses talens dans la peinture. Elle mourut à la fleur de son âge.

ALDÉROTI, (Taddée) né à Florence, vécut en 1260, et devint le plus grand médecin de son temps. Il fut le premier qui commença à professer la médecine

avec éclat et avec méthode. L'amour de l'argent avilit un peu ses connoissances. Lorsqu'il eut obtenu toute sa renommée, il fixa ses honoraires à cinquante écus d'or par jour; et il en demanda dix mille au pape *Honorius IV* pour l'avoir guéri d'une maladie dangereuse. *Dante*, dont il fut l'ami, le nomme *Fils d'Hippocrate*. *Aldéroti* mourut l'an 1295, âgé de 80 ans. *Villani* a écrit sa vie, et l'on trouve encore son éloge parmi ceux des hommes illustres de *Toscane*, tome 1er, édition de 1771.

I. ALDOBRANDIN, (Florentin) vivoit dans le 13e siècle, et mourut dans sa patrie le 30 septembre 1327, après avoir étudié la médecine à Bologne. Il y professa cette science; mais ayant éprouvé les effets de la jalousie de ses collègues, il alla donner ses leçons à Sienne: plein de gaieté, d'un accueil facile, il s'y fit aimer. On lui doit des *notes* sur *Avicenne* et *Galien*, sur le traité *de Feto* d'*Hippocrate*. Il commenta avec agrément une *Chanson* anacréontique de *Gui Calvalanti*. L'abbé *Lami* a consacré un article à *Aldobrandin* dans ses *Notices littéraires*, publiées en 1748.

II. ALDOBRANDIN, (Silvestre) né à Florence, professa quelque temps le droit à Pise. De retour dans sa patrie, il s'y mêla des querelles politiques; et ayant pris parti contre les *Médicis*, il fut exilé et privé de tous ses biens. *Paul III* le reçut à Rome et le nomma avocat du fisc et de la chambre apostolique. *Silvestre* mourut en 1558, à l'âge de 58 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence, dont *Mazzuchelli* a donné la nomenclature. Il fut père d'*Hyppolite* ALDOBRANDIN qui parvint à la papauté, et prit le nom de *Clément VIII*.

III. ALDOBRANDIN, (Jean) fils de *Silvestre Aldobrandin*, d'abord auditeur de Rote, puis évêque d'Imola, et enfin cardinal sous *Pie V* en 1570, mérita par ses lumières ces diverses promotions. Il fut député auprès de plusieurs souverains pour les engager à former une ligue contre les Turcs. Il mourut à Rome en 1573, et fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, où l'on voit sa statue en marbre.

IV. ALDOBRANDIN, (Thomas) né à Rome, y devint secrétaire des brefs après la mort du *Pogge* en 1568. Il fut frère du pape *Clément VIII*, et mourut à la fleur de l'âge, en laissant une *traduction* des vies des philosophes, par *Diogène Laërce*, publiée à Rome en 1594, par les soins du cardinal *Pierre Aldobrandin* son neveu; et un *Commentaire* sur le traité de l'ouïe d'*Aristote*. Ces ouvrages ont été loués par *Veltori*, *Buonamici* et *Casaubon*.

V. ALDOBRANDIN, (Joseph) musicien de Bologne, apprit les principes de son art de *Jacques Parti*, et devint en 1695 membre de l'académie des *Philarmoniques*, qu'il présida longtemps. Le duc de Mantoue le nomma maître de musique de sa chapelle. Il a publié en 1701, 1703 et 1706 diverses œuvres de musique, qui ont été recueillies et gravées à Amsterdam. *Fantuzzi* parle de ce musicien, dans sa *Notice* des écrivains de Bologne, publiée dans cette ville en 1781.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, naquit en 1573, et mourut de la peste en 1631. Il réunit aux connoissances de son art, celles des mathématiques et des belles-lettres. Nommé professeur dans sa patrie, il y publia divers ouvrages, et entr'autres un Traité *de Morbo Gallico*.

ALDRINGER, né à Luxembourg de parens obscurs, parvint par son courage et son habileté dans l'art de la guerre, à la dignité de comte de l'empire et de général de l'empereur *Ferdinand II*. En 1630 il prit Mantoue; deux ans après il fut blessé en défendant le passage du Lech; quelque temps après il périt glorieusement sur le champ de bataille, en Bavière.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro dans la Romagne, fut fameuse en Italie par son courage et son éloquence. Originaire de Rome et de la famille des *Frangipani*, elle fut mariée jeune au comte de *Bertinoro*, et devint bientôt veuve. Sa cour fut renommée alors par le mérite des dames et des chevaliers qu'elle y rassembla. Touchée des malheurs des habitans d'Ancone, assiégés depuis sept mois par les Vénitiens et les troupes de l'empereur *Frédéric I*, elle vola à leur secours et fit lever le siége de cette ville. Les Allemands soutenoient les droits de souveraineté qu'y prétendoit l'empereur; les Vénitiens, fatigués des excursions maritimes des Anconois qui venoient à chaque instant enlever leurs vaisseaux et faire des descentes sur leur territoire, s'étoient réunis pour réduire la ville aux plus dures extrémités. Le siége avoit commencé le premier avril 1172; il dura jusqu'au 15 octobre, jour où la comtesse *de Bertinoro* remporta une victoire complète sur *Christian* archevêque de Mayence, qui commandoit l'armée impériale. Le Florentin *Buon-Compagnono* a écrit l'histoire de ce siége mémorable, et elle est insérée dans le tome VI des historiens d'Italie.

ALEAUME, (Louis) mort en 1594, à 70 ans, exerça avec honneur, pendant plus de vingt ans, la charge de lieutenant-général au présidial d'Orléans. Ses *Poésies* latines et françoises furent recueillies par son fils, et forment un vol. in-8.° *Sainte-Marthe* fait mention de ce poëte.

ALEMAGNA, (Jean-Baptiste) médecin de Calabre dans le 16e siècle, a publié un *Traité des Fièvres*, en 1530. Cet ouvrage est en latin.

II. ALEMAN, (Mateo) né dans les environs de Séville en Espagne, sous le règne de *Philippe II*, exerça pendant plus de vingt ans une charge à la Cour. Après l'avoir quittée, il s'amusa dans sa retraite à peindre les jeux de la fortune dans l'histoire de *Guzman d'Alfarache*. Ce roman obtint dès qu'il parut le plus grand succès. Il en a été fait plus de trente éditions en Espagne, et il a été traduit en italien, en allemand, et en françois par *Brémont* et *Le Sage*. *Scarron* en a tiré l'une de ses meilleures nouvelles. On a reproché à *Mateo Aleman* quelques longueurs et des moralités superflues; mais elles ont disparu sous la plume de *Le Sage*.

II. ALENÇON, (N. d') étoit fils d'un huissier au parlement de Paris. Il a donné au théâtre Italien deux comédies, la *Ven-*

geance comique et *le Mariage par lettres-de-change*. *D'Alençon* est mort au mois d'août 1744.

* ALÉOTTI, (Jean-Baptiste) architecte de Ferrare, mort en 1630, étoit né dans une si grande pauvreté, qu'il fut obligé pendant sa jeunesse de servir les maçons en qualité de manœuvre; mais il apporta en naissant de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie, et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'*Hydrostatique*, qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très-exposées aux inondations. Il bâtit aussi des théâtres et des palais à Mantoue, à Modène, à Parme, et la citadelle de Ferrare.

* II. ALÈS, (Alexandre d') *Alesius* théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir *Patrice Hamilton*, seigneur Ecossois, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut le 27 mars 1565, à Leipzig où il professa la théologie. Il étoit ami de *Mélanchthon*, et *Bèze* l'appèle l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur St. Jean*, in-8°.... *sur les épîtres à Timothée*, 2 vol. in-8°.... *sur les pseaumes*, in-8°.... *sur l'épître à Tite*, in-8°.... *sur celle aux Romains*, in-8.° En 1560, il soutint le sentiment de *George Major* sur la nécessité des bonnes œuvres, dans un écrit intitulé: *De necessitate et merito bonorum operum.*

* ALESIO, (Matthieu Perez d') né à Rome, mort en 1600, se distingua également par son pinceau et par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le *St. Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune de large: qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple et modeste, cet artiste étoit le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la jambe d'*Eve* dans un tableau de *Louis de Vargas*, il s'écria: « cette jambe seule vaut mieux que tout mon *Saint Christophe*.» Alors il retourna en Italie pour ne point disputer à ce dernier la prééminence de son art dans sa patrie.

ALESSANDRI, (Marie Buonaccorsi) naquit à Florence au commencement du dix-huitième siècle, et fut l'un des ornemens de l'académie des Arcades par les graces de ses talens poétiques. *Crescimbeni* dans l'histoire de cette académie, cite plusieurs pièces agréables d'*Alessandri* qui vivoit encore en 1730.

VI. ALEXANDRE, roi d'Ecosse, succéda à son frère *Edgar*. Sous son règne les peuples furent heureux; il pacifia les troubles, termina les guerres, fonda le monastère de St.-Colm dans l'isle d'*Emona*, et mourut en 1124.

XXIII. ALEXANDRE NEWISKI, grand duc de Moscovie, succéda à son père *Jaroslas* dans le gouvernement de ses états. Du vivant de ce dernier, *Newiski* remporta une victoire complète sur les Suédois, secondés des chevaliers de l'ordre teuto-

nique, près des bords de la *Sewa*. Son frère aîné étant mort subitement la première nuit de ses noces, il parvint à l'empire en 1244, et gouverna la Russie avec autant de sagesse que de gloire. Au retour d'une expédition qu'il avoit faite dans la Crimée, il fut attaqué d'une maladie dangereuse, ce qui le détermina à abdiquer le pouvoir souverain pour se retirer dans un monastère, où il prit le nom d'*Alexis*, et où il mourut en 1263. Les Russes l'honorent comme un saint; l'empereur *Pierre I* a érigé une église et un couvent en son honneur; et *Catherine I*, pour conserver le souvenir de ses vertus, a fondé en 1725 un ordre de chevalerie qui s'appelle l'*ordre de Saint Alexandre*.

XXVI. ALEXANDRE de Cécilio, abbé d'un monastère de ce nom, vivoit du temps de *Roger* roi de Sicile, dont il a écrit l'histoire.

XXXII. ALEXANDRE, (N.) recollet, de Lyon, a publié en 1706 une *Retraite de dix jours*, in-12. On a encore de lui la *Vie de la mère Dunant*.

XXXIII. ALEXANDRE, abbé du monastère de St-Sauveur, dans le royaume de Naples, a continué l'ancienne *Histoire* de Sicile, commencée par *Godefroi Malaterra*. Il fit cet ouvrage à la sollicitation de *Mathilde* sœur du roi *Roger*; et quoiqu'il ne rapporte pas exactement la date des faits qu'il raconte, cet écrit ne laisse pas, suivant *Muratori*, d'être utile à consulter.

XXXIV. ALEXANDRE, (Nicolas) Poëte Napolitain, dont on trouve plusieurs pièces de poésie dans le recueil italien d'*Allacci*. Il vivoit dans le 13e siècle. — Un autre *Antoine* ALEXANDRE, élève de François *Arétin*, se distingua par ses profondes connoissances dans le droit, et le professa à Naples. Le roi *Ferdinand I* l'envoya souvent en qualité d'ambassadeur à Rome et en Espagne, où il s'acquitta avec honneur de ses négociations. Il devint, sur la fin de sa vie, président du Conseil souverain de Naples, établi par *Alphonse I*.

*XI. ALEXIS MICHAELOWITZ, c'est-à-dire fils de *Michel*, czar de Moscovie, fut père de *Pierre le Grand*. Il parvint au trône en 1645, âgé de 16 ans. Son règne fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangères. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Rasin*, voulut se faire roi d'Astrakan. Il inspira longtemps la terreur; mais enfin, vaincu et pris, il finit par le dernier supplice. Environ 12 mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astrakan. *Alexis* soutint ensuite une guerre contre la Pologne: elle fut terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de la Kiovie et de l'Ukraine; mais il fut malheureux avec les Suédois, et les bornes de l'empire étoient toujours très-resserrées du côté de la Suède. Les Turcs étoient alors plus à craindre: ils tomboient sur la Pologne et menaçoient les pays du czar, voisins de la Tartarie-Crimée, (l'ancienne Chersonèse-Taurique). Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendoit de la Pologne en Ukraine. Le sultan *Mahomet IV* ayant imposé un tribut aux Polonois,

demanda, avec tout l'orgueil d'un Ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédoit en Ukraine; et fut refusé avec la même fierté. On ne savoit point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan ne traitoit dans sa lettre le souverain des Russes que de *Hospodar Chrétien;* et s'intituloit *très-glorieuse Majesté, Roi de tout l'univers.* Le czar répondit, *qu'il n'étoit pas fait pour se soumettre à un chien de Mahométan, et que son cimeterre valoit bien le sabre du grand-seigneur.* En même temps il envoya des ambassadeurs à presque tous les souverains de l'Europe, pour les animer contre l'ennemi commun de la Chrétienté. Il secourut les Polonois, qui ayant pour général *Jean Sobieski*, triomphèrent des Turcs à la célèbre journée de Choksim en 1674. Lorsque le trône de Pologne fut vacant, peu de temps après, *Alexis* le disputa et fit des offres avantageuses qui ne furent pas acceptées. Une mort prématurée l'enleva en 1677, à 46 ans. Il laissa la réputation d'un prince juste, mais sévère. Il fut le premier qui fit imprimer les lois du royaume, auparavant manuscrites. Il lisoit les bons ouvrages étrangers, sur les arts et les sciences, qu'il se faisoit traduire en langue russe. Le commerce fut favorisé par ses soins et ses bienfaits. Des manufactures de toile et de soie furent établies; plusieurs déserts, peuplés par des colonies d'étrangers, et sur-tout de Polonois. Il bâtit des villes; il augmenta et embellit Moscow. Il avoit conçu le projet d'avoir des flottes sur la mer Caspienne et la mer Noire. Sa cour fut plus magnifique qu'aucune de celles de ses prédécesseurs; et malgré cette magnificence il laissa des trésors, parce qu'il avoit une sage économie. Il reçut des ambassades avec de riches présens des Persans, des Chinois et d'autres peuples d'Asie, et forma des liaisons avec les principales puissances de l'Europe. Il eut de son second mariage avec *Natalie Nariskin*, le fameux czar *Pierre*, qui perfectionna tout ce qu'il avoit commencé.

I. ALGHISI-GALAZZO, architecte et géomètre du seizième siècle, naquit à Carpi dans le Modénois. Il devint architecte du duc de Ferrare, et s'attacha principalement à l'art des fortifications. Son ouvrage sur ce sujet, divisé en trois livres, fut imprimé à Venise en 1570, avec un grand luxe typographique. Les ingénieurs modernes ont souvent puisé dans les idées d'*Alghisi.*

II. ALGHISI, (Thomas) célèbre lithotomiste Florentin, né le 17 septembre 1669, mourut le 24 du même mois 1713, en voulant tirer un coup de fusil à une tourterelle. L'arme éclata, lui emporta la main gauche; et il périt de cet accident après avoir professé long-temps la chirurgie dans sa patrie. Il s'appliqua particulièrement à l'art d'extraire la pierre, et il fit cette opération avec succès au pape *Clément XI.* Il a publié les ouvrages suivans: I. *Lithotomia*, Venise, 1708, in-4.° II. Une Lettre curieuse à *Valisneri*, *De' vermi usciti per la verga*, etc.

ALGIERI, (Pierre) étoit de Venise et se rendit célèbre à Paris par son talent à peindre la perspective et la décoration: il

travailla long-temps pour l'Opéra. Son Temple souterrain dans *Zoroastre*, les décorations des *Fées rivales*, les ornemens du grand escalier de la maison de *Tiers* à la place Vendôme, lui acquirent sur-tout des admirateurs. Il est mort en 1760.

ALI-BEY *ou* ALI-BEK, naquit vers l'an 1728, parmi les Abassans, l'un des peuples qui habitent le Caucase. Vendu en Egypte par des marchands d'esclaves au kiaia des janissaires, il parvint de poste en poste à la place de l'un des vingt-quatre beys qui gouvernent l'Egypte; et enfin, en 1763 il devint Schéick Elhabad. C'est la première dignité du pays. Ayant établi son autorité par son courage et par son adresse, il fit des réglemens utiles, contint les Arabes, disciplina les soldats et encouragea le commerce et l'agriculture. Lorsque les Russes eurent déclaré la guerre à la Turquie en 1768, *Ali* leva un corps de douze mille hommes pour soutenir les armes du grand-seigneur. Cette levée fut mal interprétée par ses ennemis à la cour de Constantinople, qui ordonna de l'arrêter et de lui couper la tête. *Ali* se voyant perdu, lève l'étendard de la révolte; il assemble les beys, fait déclarer l'indépendance de l'Egypte et renvoyer le pacha. *Aboudaha* son beau-frère et son favori qui avoit d'abord soutenu son insurrection, se tourne contre lui et lui envoie douze mille hommes pour le combattre. Il y eut une bataille le 13 avril 1773. Une partie de l'armée d'*Ali* l'abandonna. Lui-même couvert de blessures fut conduit à la tente de son beau-frère, qui affectant cette sensibilité que sait feindre la perfidie, parut s'attendrir sur son sort, lui donna une tente magnifique, et s'appela mille fois son *esclave, baisant la poussière de ses pieds*. Mais le troisième jour ce spectacle se termina par la mort d'*Ali-Bey*, attribuée par les uns aux suites de ses blessures, et par les autres au poison. Ainsi finit la carrière de cet homme ambitieux qui eut le germe des grandes qualités, mais qui les souilla par le meurtre, la rapacité, le parjure et la trahison. La crédulité pour l'astrologie judiciaire détermina plus souvent ses actions que des motifs réfléchis. *Volney* lui reproche trois fautes qui l'empêchèrent de réaliser la grande révolution qu'il avoit tentée en Egypte; 1.° l'imprudente passion des conquêtes qui épuisa sans fruit ses revenus et ses forces. Au lieu de se borner à contenir les Egyptiens, il voulut soumettre l'Yémen, tous les ports de la Mer rouge et la Syrie; expéditions qui réussirent d'abord, mais qui furent bientôt infructueuses. 2.° Le repos précoce auquel il se livra : il ne faisoit plus rien que par ses lieutenans; et ce fut par son favori *Aboudaha* qu'il fit les conquêtes dont nous venons de parler. 3.° Enfin, les richesses excessives qu'il entassa sur la tête de ce perfide, et dont il abusa pour faire révolter les peuples contre son bienfaicteur.

ALIPANDRE, historien, né à Syracuse, a écrit une *Histoire Romaine* en six livres, qui s'est perdue. On ignore le temps où il a vécu.

ALISSANT DE LA TOUR, née à Paris dans le siècle qui vient de finir, y épousa un payeur des

rentes de l'Hôtel-de-ville de Paris, et a fait imprimer, dans les recueils périodiques, des épîtres au chanteur *Jéliotte* et à la célèbre actrice *Dumesnil*. On y trouve du feu et de l'esprit.

ALIX, DE CHAMPAGNE, fille de *Thibaud IV* comte de Champagne, embellit la cour de son père par ses graces, ses talens et la douceur de son caractère. Plusieurs princes avoient sollicité leur union avec elle. Lorsque *Louis VII* roi de France, ayant perdu, en 1160, *Constance* de Castille sa seconde femme, demanda *Alix* et l'obtint. Il s'unit même par un triple mariage au comte de Champagne, car il accorda les deux princesses qu'il avoit eues du premier lit aux deux fils aînés du comte. *Alix* resta quatre ans sans donner d'héritier à son époux; enfin elle accoucha, le 22 août 1165, d'un fils qui fut *Philippe Auguste*, surnommé d'abord *Dieu-donné* parce qu'il étoit desiré de toute la France. A la mort de *Louis* le jeune, *Alix* réclama la régence : elle lui appartenoit de droit, et par le testament du roi; mais *Philippe* son fils qui venoit d'épouser *Isabelle* de *Haynault*, fille du comte de Flandre, se réunit à son beau-père pour la lui disputer. *Henri II* roi d'Angleterre, prit parti pour la reine-mère, et par transaction il fut arrêté qu'on lui restitueroit sa dot et que son fils lui payeroit en sus sept livres parisis par jour pour son entretien. Depuis, la confiance se rétablit tellement entre *Philippe* et sa mère, qu'ayant résolu en 1190 de faire le voyage de la Terre-sainte, il assembla les barons du royaume, et de leur avis il fit nommer *Alix* tutrice de l'héritier du trône et régente de France. *Alix* gouverna avec autant de prudence que d'esprit; elle fit bénir son autorité au peuple, et respecter ses droits au dehors. L'évêque de Dôle ayant prétendu ne point dépendre de l'archevêque de Tours, écrivit au pape qui parut d'abord soutenir sa prétention; mais *Alix* s'y opposa, en observant avec fermeté au pontife, que c'étoit au roi son fils, lorsqu'il seroit de retour, à décider de la contestation entre les deux prélats, sans qu'ils eussent recours pour cet objet à une puissance étrangère. La lettre d'*Alix* portoit, qu'abuser de l'absence d'un monarque à qui la piété avoit fait abandonner ses états, pour y répandre le trouble, c'étoit violer l'obéissance qui lui étoit due. « Chargée du soin du royaume, je dois, ajouta-t-elle, pourvoir à sa tranquillité, et j'empêcherai toute innovation. » Cette fermeté en imposa à la cour de Rome, qui crut plus prudent d'attendre le retour de *Philippe*, et de lui renvoyer le jugement de l'affaire. *Alix* mourut à Paris le 4 juin 1206, avec la réputation d'une reine éclairée, bienfaisante et vertueuse : elle avoit son tombeau dans l'abbaye de Pontigny, fondée par son père. — L'histoire fait mention de plusieurs autres princesses du nom d'ALIX. L'une, fille de *Henri* le jeune, comte de Champagne, devint reine de Chypre. Ayant épousé *Hugues de Lusignan*, et ensuite *Bohemond IV* prince d'Antioche, elle mourut en 1246. —Une autre épousa *Bertrand* comte de Toulouse; une autre fit le voyage de la Terre-sainte avec *Jean de Châtillon* comte de Blois, son époux. — Une héritière de Bre-

tagne, mariée à *Pierre de Dreux* dit *Mauclerc*, et deux filles de *Louis VII*, mariées à *Thibaud* comte de Blois, et à *Guillaume* comte de Ponthieu, portèrent le même nom.

ALLAMANON, (Bertrand) l'un des troubadours les plus distingués du 13e siècle, possédoit la terre d'Allamanon dans le diocèse d'Avignon. La dame de ses pensées fut *Phanette de Gantelmi*, présidente à Tarascon. Il célébra ses charmes et ses rigueurs; *mais espérer avec elle*, disoit le poëte, *valoit mieux que posséder ailleurs. Allamanon* allia le métier des armes à la galanterie. Il repoussa les entreprises de l'archevêque d'Arles qui opprimoit les citoyens de cette ville, et il obtint du pape qu'un légat viendroit mettre un frein à ses excès. Ce n'est pas qu'*Allamanon* fût partisan de la cour Romaine; car c'est ainsi qu'il s'exprime dans une autre pièce sur la déposition de l'empereur *Fréderic* par *Innocent IV*: « C'est le pape qui règne, qui possède l'empire; car lui et ses gens en tirent plus de revenus par les trésors qu'on leur distribue que n'en pourroit tirer l'empereur. Il ne cherche qu'à fomenter les troubles: ce procès ne sera point jugé; mais puisque les rois veulent le terminer avec les armes, qu'ils se mettent chacun en campagne; que l'un des partis remporte la victoire; alors les décrétales n'arrêteront plus, et l'on fera bien parler le pape. Le vainqueur sera appelé par lui *Fils de Dieu*, et il sera couronné par le clergé. Tel est l'usage de la cour de Rome. Quand elle trouve un empereur puissant, elle se soumet humblement à ses ordres; elle l'accable quand on le voit décheoir. »

ALLANUS, Anglois, fit imprimer à Anvers, en 1611, un livre intitulé *De officio viri boni*; c'est un poëme en mauvais vers latins. Un autre ouvrage du même auteur, qui est devenu très-rare, a pour titre, *De planctu naturæ contra Sodomitas.*

I. ALLÉGRI, (Jérôme) célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16e siècle, y présida long-temps l'académie des *Alétophiles*, consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvoient se glisser dans la pratique de la médecine. Il est fâcheux qu'il abusât de ses connoissances pour s'appliquer aux folies de la philosophie *hermétique* et de l'astrologie. Il avoit trouvé la composition de deux liqueurs qui, mêlées ensemble, se durcissoient et se résolvoient en pierre. On a d'*Allégri* un traité de chimie, des dissertations sur la poudre d'*Algaroto*, et la composition de la *thériaque.*

II. ALLÉGRI, (Alexandre) poëte Florentin, vivoit sur la fin du 16e siècle. Il unit à la profession des armes le goût pour la poésie burlesque, à l'imitation du *Berni*. Ses Œuvres publiées en 1605 et 1613, ont été réimprimées à Amsterdam en 1754.

ALLÉGRINI, né à Rome au commencement du 16e siècle, excella dans la musique. On lui doit sur-tout un *Miserere*, qu'on ne chantoit qu'à Rome, dans la chapelle du pape, pendant la Semaine Sainte, et qui y attiroit de toutes parts un concours immense d'étrangers. Il étoit défendu sous peine d'excommuni-

tation de donner des copies de ce *Miserere* ; cependant l'Anglois *Burney*, auteur d'un célèbre Traité sur la musique, en obtint une du cardinal *Albani*, préfet de la chapelle du pape.

ALLÉON DULAC, (Jean-Louis) naquit à Lyon, et y suivit long-temps la profession du barreau. Il réunit aux connoissances du jurisconsulte le goût de l'histoire naturelle. Ce goût l'engagea à prendre une place dans les fermes à St-Étienne en Forez, où il pouvoit plus commodément suivre ses études sur les fossiles et la minéralogie, et où il mourut vers 1768. On lui doit : I. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lyonnois, Forez et Beaujolois*, 1765, 2 vol. in-12. II. *Mélanges d'histoire naturelle*. Ce dernier ouvrage parut d'abord en 1763 en 2 vol. in-12 ; mais il obtint trois ans après une nouvelle édition en 6 vol. in-12.

ALLETZ, (Pons-Augustin) avocat, mort à Paris le 7 mars 1785, à 82 ans, étoit né à Montpellier. Ayant trop peu de talens pour briller au barreau, il se mit aux gages des libraires, et leur composa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont réussi. Les principales compilations sorties de sa manufacture littéraire, sont, 1.° différens Dictionnaires : l'*Agronome*, 2 vol. in-8°, assez bon abrégé de la *Maison rustique* ; le *Dictionnaire théologique*, in-8° ; le *Dictionnaire des conciles*, in-8°, l'un et l'autre concis, mais écrits avec clarté ; le *Manuel de l'homme du monde*, in-8°, et l'*Encyclopédie des pensées*, in-8° ; deux compilations faites sans beaucoup de soin. 2.° *Synopsis doctrinæ sacræ*, in-8.° Recueil de passages de l'écriture sainte sur les vérités de la foi. 3.° *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, adopté par quelques maisons d'éducation, quoiqu'il soit écrit avec négligence et presque sans intérêt ; mais les principaux faits de notre histoire y sont exposés avec fidélité et simplicité. 4.° *Les princes célèbres qui ont régné dans le monde*, 4 vol. in-12. 5.° *L'Histoire des papes*, 2 vol. in-12. 6.° *L'Histoire des singes*, in-12. On voit par le titre de ces trois histoires, dont la première est la plus intéressante, que le choix du sujet étoit indifférent pour le rédacteur, pourvu qu'il pût lui fournir un ou deux volumes. *L'Histoire des papes* est très-superficielle, et n'est pas toujours impartiale. 7.° *Les ornemens de la mémoire*, in-12. C'est un recueil des plus beaux morceaux des poëtes françois, in-8.° *Les leçons de Thalie*, 3 vol. in-12. Ce sont des portraits, des caractères, des traits de morale tirés des poëtes comiques. 9.° *Connoissances des Poëtes François*, 2 vol. in-12. 10.° *Cathéchisme de l'âge mûr*, in-12. Cet abrégé par demandes et par réponses des preuves de la religion, peut être utile à la jeunesse. 11.° *L'Albert moderne*, 2 vol. in-12. 12.° *L'Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12. 13.° *L'Esprit des journalistes de Hollande*, 2 vol. in-12. Ce second recueil ne vaut pas le précédent qui offre plusieurs morceaux curieux et bien écrits. 14.° Divers livres pour les classes, dont les plus connus sont, *Selectæ è novo testamento historiæ ex Erasmi paraphrasi desumptæ*, in-12 ; et *Selecta è Cicerone præcepta*, in-12. 15.° Enfin, un abrégé *de l'histoire Grecque* ; le *Magasin des adolescens* ;

Nouvelles vies des Saints ; l'Esprit des femmes célèbres ; l'Almanach Parisien, etc. On voit par ce détail combien d'*Alletz* étoit laborieux. Il joignit des vertus à l'amour du travail, et il fut sincèrement regretté par sa famille et ses amis.

ALLIOT, (N.) fermier-général, mort en 1779, étoit attaché à *Stanislas* roi de Pologne. On lui doit un *Recueil des établissemens* de ce prince, *le Compte des dépenses* des bâtimens que *Stanislas* fit construire à Nancy ; et la *Relation* de la pompe funèbre de *Léopold II*, 1730.

ALMICI, (Pierre Camille) prêtre de l'Oratoire, né à Bresce en Italie le 2 novembre 1714, mort le 30 décembre 1779, à 65 ans, se livra avec succès à l'étude des langues anciennes, de l'histoire et des antiquités. Il a publié : I. Des *Réflexions critiques* sur l'ouvrage de *Fébronius*, *de Statu Ecclesiæ*. II. Une dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes. Sa patrie possède encore quelques-uns de ses manuscrits, entr'autres, des *Observations* sur l'esprit et le caractère des François et des Italiens ; et d'autres, sur la vie et les écrits de *Fra-Paolo Sarpi.*

ALMODIS, Béarnoise, vivoit en 1055. Elle eut trois maris vivans, le comte d'Arles qu'elle quitta par inconstance ; le comte de Toulouse qu'elle abandonna sous prétexte de parenté, et *Raymond Bérenger*, comte de Barcelone, dont elle fit empoisonner les fils qu'il avoit eus d'une première femme.

ALMUCS, (Domna) née à Chateau-neuf en Provence, se livra à la poésie, et acquit de la réputation par ses vers provençaux. Elle eut pour amant *Gigon de Tornen*, et pour amie *Isée de Capion* qui faisoit aussi des vers.

ALOARA, veuve de *Pandulf*, surnommé *Tête-de-fer*, prince de Capoue et de Bénevent, gouverna ses états avec habileté, en 980. *Baronius* l'accuse d'avoir fait périr un comte, neveu de *Pandulf*, dans la crainte que ce dernier n'usurpât sur son fils le souverain pouvoir, meurtre que *St. Nil* lui reprocha, en lui prédisant que sa postérité ne règneroit plus à Capoue : ce que l'évènement justifia. *Aloara* mourut au mois de décembre 992.

ALOIS, (Pierre) né à Caserte dans le royaume de Naples, entra dans la société des Jésuites, et y publia un *Commentaire* sur les évangiles de carême, et quelques *épigrammes* qui ne sont point sans mérite. Il mourut au commencement du 17e siècle.

ALONZO, (Jean) architecte Espagnol, célèbre pour avoir bâti la superbe église des Hiéronymites dans la ville de Guadeloupe en Estramadure. Elle est précédée d'un vaste péristile où l'on parvient par vingt degrés, et divisée en trois nefs séparées par des groupes de colonnes. C'est l'un des plus beaux édifices d'Espagne.

ALOYSIUS, premier architecte de *Théodoric* roi d'Italie, vivoit en 480. Il reçut l'ordre de son souverain de réparer les monumens de Rome, et particulièrement les aqueducs qui s'étendent d'Albano à Padoue, que les ravages, les guerres avoient presque entièrement fait disparoître. Dans les lettres de

Cassiodore,

Cassiodore, on en trouve qu'il adresse, au nom de *Théodoric* dont il étoit ministre, à *Aloysius*.

ALOPA, (François de) imprimeur Vénitien, chez qui *Jean de Lascaris* fit imprimer une *Antologie Grecque* en lettres capitales, 1494, in-4°, et un *Callimaque* imprimé aussi en capitales in-4° sans date et sans nom de ville. *Maittaire* parle fort au long de cet imprimeur.

ALPAGO, (André) médecin Italien de grande renommée, vivoit en 1554. Après avoir étudié les principes de la médecine, l'amour de son art le décida à passer dans l'Orient pour y retrouver *Avicenne* dans sa langue naturelle. Il apprit parfaitement la langue arabe et revint occuper une chaire de médecine que la république de Venise lui accorda. Il a traduit *Avicenne*, *Averroës* et *Sérapion*, et ajouté des observations à leurs écrits.

ALPAÏDE, surnommée *la Belle* par les anciens historiens François, captiva le cœur de *Pepin Héristel*, célèbre maire du palais, qui répudia *Plectrude* son épouse pour s'unir à elle. L'évêque de Liége *Lambert* condamna *Pepin* et refusa de bénir à table le verre que l'on présentoit à la nouvelle reine au festin des noces. *Alpaïde*, outrée de l'injure, excita son frère *Dodon* à la venger; et celui-ci fit périr *Lambert*. Bientôt, suivant les chroniques du temps, le ciel punit le meurtrier par une maladie infecte qui couvrit son corps de vers, et le força, pour s'arracher à ses tourmens, à se précipiter dans la Meuse. Ce qui peut justifier *Pepin* et *Alpaïde*, c'est que le divorce étoit admis et commun sous la première race. *Pepin* resta très-attaché à *Alpaïde* jusqu'à sa mort. Alors celle-ci, inconsolable de sa perte, s'ensévelit pour toujours dans un monastère près de Namur. Elle fut mère de *Charles Martel* et aïeule de *Pepin* père de *Charlemagne*.

ALPHANUS, (Benoît) archevêque de Salerne sa patrie, se rendit célèbre dans la médecine et la poésie. Ses connoissances le firent chérir du pape *Victor III* à qui il fit don de divers médicamens précieux et préparés de sa main. *Alphanus* mourut en 1086. Il écrivit en vers les Vies de quelques Saints; on les trouve dans les recueils de *Surius* et de *Lipoman*. — Il ne faut pas le confondre ni avec *François* ALPHANUS qui exerça aussi la médecine à Salerne et a publié en 1577 un *Traité* des fièvres malignes et pestilentielles, ni avec *Vincent* ALPHANUS auteur d'un *Traité* de la Dot, en latin, publié en 1607.

ALT, (François-Joseph-Nicolas Baron d') né à Fribourg le 17 février 1689, et mort dans cette ville en 1770, fut avoyer en 1737. Son *Histoire des Welches*, Fribourg 1749 à 1752 en dix vol. in-8°, est peu connue au-delà de la Suisse. Il y a des recherches; mais le style est lourd et peu correct. C'est plutôt une compilation qu'une histoire.

ALTAMER, (André) ministre Luthérien, vivoit à Nuremberg sa patrie vers l'an 1560. On a de lui des Œuvres de controverse et des notes estimées sur *Tacite*.

ALTAMURA, (Ambroise d') dominicain, publia en 1677 une *Bibliothèque* raisonnée des écri-

vains de son ordre, jusqu'à l'année 1610.

ALTANI, (Antoine) évêque d'Urbin, patriarche d'Aquilée, servit utilement les pontifes de Rome, dans diverses négociations. *Martin V* l'envoya comme légat au concile de Basle, et il s'y conduisit avec prudence. Le pape *Eugène* ayant désapprouvé les sentimens du concile, envoya *Altani* en Ecosse près de *Jacques premier* pour y réformer le clergé; puis en Angleterre en 1437 pour y terminer les différends survenus entre ce royaume et la France; enfin en Espagne pour y ménager le mariage d'*Eléonor*, infante de Portugal, avec l'empereur *Fréderic III*. Il mourut quelque temps après cette ambassade et l'avénement de *Nicolas V* au pontificat. *Arrigo* ALTANI le jeune a recuilli des *notices* sur la vie des hommes célèbres de sa famille, et les a publiées à Venise en 1717.

I. ALTICOZZI, (Laurent) né à Cortone, le 25 mars 1689, mort à Rome en 1777, dans un âge très-avancé, se fit jésuite, et publia plusieurs écrits. Le plus considérable est une *Somme* de *St. Augustin*, en 6 vol. in-4°, Rome, 1761; dans laquelle on estime sur-tout l'histoire de la vie, des opinions et de la condamnation de *Pélage*. On lui doit encore des *Dissertations* sur les anciens et nouveaux Manichéens, sur les erreurs de *Beausobre* dans son histoire critique du Manichéisme, etc.

II. ALTICOZZI, (Renauld) patrice de Cortone, de la même famille que le précédent, a publié en 1749 à Florence, une traduction en vers *sciolti* de quelques comédies de *Plaute*.

* ALTILIUS, (Gabriel) né à Mantoue, devint précepteur de *Ferdinand* le jeune, roi de Naples. *Sixte IV* le fit évêque de Policastro en 1471, et il y mourut à l'âge de 60 ans, en 1484. On a de lui diverses poésies latines qui offrent de la facilité, mais quelquefois trop d'abondance; les plus célèbres sont un épithalame sur le mariage de *Galéas Sforce* duc de Milan, avec *Isabelle d'Aragon*; *Scaliger* et *Sannazar* ont fait l'éloge de cet écrit; des élégies, *Lamentatio*, etc. Ces poésies ont été recueillies par *Gruter*, dans le premier volume de son ouvrage intitulé, *Deliciæ poëtarum Italorum*, et par *Jérôme Rusceli*, à Venise en 1558, in-8.°

ALTISSIMO, célèbre improvisateur Italien du 15e siècle, étoit suivi d'un grand nombre d'Auditeurs charmés de la facilité et de l'éloquence de ses vers. Plusieurs les recueillirent de mémoire et les publièrent. Quelques-uns ont prétendu avec vraisemblance qu'il s'appeloit *Angelo*, mais que ses admirateurs lui donnèrent le surnom d'*Altissimo*, pour exprimer la supériorité de son talent. *Tiraboschi* en fait mention dans son sixième volume.

ALTOGRADI, (Lélius) né à Lucques dans le 17e siècle, étudia le droit à Bologne et à Pavie, et se rendit si célèbre dans la connoissance des lois, que plusieurs universités lui offrirent des places de professeur; mais il ne voulut jamais quitter sa patrie. Il y publia divers ouvrages parmi lesquels on distingue deux volumes de *Consultations*.

ALTOMARE, (Donat-Antoine) médecin Romain, aimé du pape *Paul IV*, est mort en 1556. Ses œuvres de médecine

ont été publiées à Lyon chez *Roville* en 1565, in-folio, et à Venise en 1570. —Un *Blaise* ALTOMARE, avocat de Naples, outre divers écrits sur la jurisprudence, est auteur d'un *Recueil historique* des principales maisons d'Italie.

ALTON, (Richard comte d') général d'infanterie au service d'Autriche, prit en 1787 le commandement des armées des Pays-Bas. Sa sévérité, la discipline rigoureuse qu'il faisoit exercer, le firent redouter des soldats et des citoyens. Lors de l'insurrection du Brabant, en 1789, il réprima les insurgés vers Tirlemont; mais bientôt après il concentra ses forces à Bruxelles, fit dépaver la ville, ouvrit des tranchées dans ses rues et placer de l'artillerie dans le parc. Ayant reçu la fausse alerte que quinze mille hommes s'avançoient contre lui, il abandonna, le 12 décembre, la ville et les fortifications qu'il y avoit fait élever. Obligé d'aller à Vienne rendre compte de ses opérations, il mourut en route. —Son frère, le comte d'*Alton*, s'est distingué dans la guerre de l'Autriche contre les Turcs, et ensuite contre les François. Il fut employé au siége de Valenciennes et à celui de Dunkerque, dirigé par le duc d'Yorck. Il périt près de cette ville à la sanglante bataille du 24 août 1793, vivement regretté des troupes et du général.

I. ALTOVITI, (Antoine) savant archevêque de Florence, où il mourut en 1573, a publié plusieurs *Traités*, sur l'art de prêcher, sur les syllogismes, les élémens, la nature de l'ame, l'origine du verre, la cause des vents, le vide, etc.

II. ALTOVITI, (Marseille d') née d'une famille originaire de Florence, qui, durant les troubles de cette ville, s'étoit réfugiée à Marseille, fut tenue sur les fonts de baptême par le corps municipal de cette dernière cité, et en prit le nom. Elle ne quitta point cette patrie adoptive, et s'y rendit célèbre par ses poésies italiennes et provençales, qui furent imprimées dans le seizième siècle. *Goujet* a inséré dans le tome treizième de sa *Bibliothèque Françoise*, une Ode de *Marseille d'Altoviti*, morte en 1609.

IV. ALVAREZ DE PAZ, (Jacques) né à Tolède, prit l'habit de Jésuite en 1578, et se consacra à l'instruction et au bonheur des Péruviens. Il établit des écoles à Lima et mourut au Potosi, le 17 janvier 1720, après avoir marqué chacun de ses jours par des actes de bienfaisance et de piété. —*Baltazar* ALVAREZ, autre jésuite Espagnol, est mort en 1580, en odeur de sainteté. Sa vie écrite en espagnol, a été traduite en italien par *Rinaldi*.

ALUCCI, (César) né à Chiéti en Italie, dans l'Abruzze citérieure, a publié *lo specchio*, le miroir des antiquités Romaines, 1625.

* ALVIANO, (Barthélemi) général des Vénitiens, fut fait prisonnier à la bataille d'Aignadel, et perdit celle de la Mothe, sans décheoir de la réputation qu'il s'étoit acquise dans ses autres expéditions. Il se distingua à la journée de Marignan, et mourut en 1515, année où il avoit pris Bergame. Il mourut si pauvre que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son

fils, et de marier ses filles. Au milieu du tumulte des armes, il cultivoit la littérature et la poésie. Il fonda même une académie à Pordonone dans le Frioul, d'où sortirent plusieurs poëtes célèbres. *Voyez* LOUIS XII, n.° XVII, *et* II. DANTE.

* AMABLE, (St.) curé de Riom, mort en cette ville l'an 475, en est devenu le patron. Appelé par *Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont, il l'aida dans les travaux de l'épiscopat, et après sa mort on porta son corps à Riom, dans l'église de St. Benigne. *Faydit* en a donné une *Vie*, mêlée de vrai et de faux.

AMADEI, (Charles-Antoine) de Bologne, savant médecin et botaniste. Il découvrit le premier, dans les environs de sa patrie, la plante à laquelle *Gaëtano Molti* donna le nom d'*Aldrovande* dans une dissertation insérée dans le tome cinquième des *Mémoires* de l'institut de Bologne. *Amadei* est mort vers 1720.

I. AMADESI, (Dominique) né à Bologne le 4 août 1657, se destina à la profession du commerce, et y réunit l'étude des belles-lettres et le goût de la poésie. La mort de son épouse à laquelle il étoit tendrement attaché, lui fournit une source intarissable de vers où il exprima ses regrets. Son ami *Pierre Zannotti* les recueillit et les publia à Bologne en 1723. *Amadesi* mourut le 11 septembre 1730.

II. AMADESI, (Joseph-Louis) né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773, devint curé de l'église de St. Nicandre à Ravennes, et l'un des membres les plus distingués de l'académie que le marquis *Rasponi* avoit établie dans cette ville. On a de lui divers écrits sur la jurisdiction et les droits des archevêques de Ravennes, imprimés dans cette ville en 1747, et à Rome en 1752. *Fantuzzi*, dans son histoire des écrivains de Bologne, parle fort au long d'*Amadesi* et de ses ouvrages.

AMAFANIUS, (Caïus) philosophe Romain, adopta les opinions d'*Epicure*, et traduisit dans la langue latine les ouvrages de ce dernier. Ils furent lus avec enthousiasme; *Cicéron* en parle dans ses *Tusculanes*, livre 4.

AMAGE, célèbre reine des anciens Sarmates, épousa *Médosac* qui, enivré de plaisirs, de bonne chère et de voluptés, laissa sa femme gouverner entièrement ses états. *Amage* rétablit l'ordre dans les tribunaux et la discipline dans l'armée. Sa renommée s'étendit dans toute la Scythie; et elle devint, par son courage et son équité, l'arbitre des peuples voisins. Ceux de la Chersonèse-Taurique, mécontens de leur roi, se plaignirent de ses exactions et de sa tyrannie à la reine Sarmate. Celle-ci remontra à ce souverain qu'il ne devoit point abuser de son pouvoir; mais s'apercevant bientôt que de justes sujets de plainte continuoient à s'élever contre lui, *Amage* prit subitement une résolution déterminée. Elle choisit cent vingt braves de son armée, et se mit à leur tête. Chacun de ces soldats conduisit trois chevaux, et les montant alternativement, ils firent en deux jours douze cents stades, c'est-à-dire environ cinquante lieues. La troupe arrive

à la ville principale, en force les portes et pénètre jusque dans le palais. *Amage* tue le roi et ses ministres prévaricateurs, assemble le peuple, lui fait reconnoître pour souverain le fils de celui qu'elle vient d'immoler à la vengeance publique, et l'exhorte à écouter la voix de la justice et à ne pas mériter le sort de son père.

AMALABERGUE, fille de Théodoric roi des Goths d'Italie, épousa *Hermanfroy* qui régnoit sur une partie de la Turinge. *Baudri* et *Berthier*, frères de ce dernier, possédoient le reste de cet état. L'ambition de la reine les en dépouilla. *Baudri* fut assassiné. *Hermanfroy* ne pouvoit se résoudre à déclarer la guerre à son autre frère; *Amalabergue* l'y détermina en ne faisant servir sur sa table que la moitié des mets ordinaires. Le roi lui demanda la raison de cette innovation. « Vous n'avez que la moitié d'un trône, lui dit la reine, votre table ne peut être servie qu'à demi. » *Hermanfroy* s'unit à *Thierry*, roi de Metz, pour livrer bataille à *Berthier* qui y périt. Cette mort fut bientôt vengée. *Thierry*, devenu ennemi d'*Hermanfroy* pour le partage des états du vaincu, fit précipiter ce dernier du haut des murs de *Tolbiac*. Cet évènement arriva en 531. *Amalabergue* privée de toute puissance, chercha un asile auprès d'*Athalaric* roi des Ostrogoths, et y mourut.

AMALFI, (Constance d'*Avalos* duchesse d') fut aussi recommandable par sa naissance que par l'éclat de ses talens. Ses *Odes* italiennes ont de la force dans les pensées et de l'agrément dans le style. Elles sont imprimées à la suite des poésies de *Victoire Colonne*. *Paul Jove*, dans sa vie de *Gonzalve*, parle avec éloge de la duchesse d'*Amalfi*, que *Zoppi* cependant a oubliée dans sa Bibliothèque Napolitaine. Elle mourut à Naples sa patrie, vers l'an 1560.

* AMAN, Amalécite, fils d'*Amadath* et favori d'*Assuérus* roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le Juif *Mardochée* refusa de lui rendre ces honneurs. *Aman* choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contr'eux. Il avoit déjà fait dresser un gibet pour *Mardochée*, lorsqu'*Assuérus* apprit que ce Juif avoit découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi reconnoissant d'un service qui n'avoit pas été récompensé, ordonna à *Aman* de conduire *Mardochée* en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet même qu'il avoit fait planter pour son ennemi. Afin d'éterniser la mémoire de leur délivrance, les Juifs établirent une fête solennelle. Ils consacrèrent ce jour-là uniquement au plaisir et à la réjouissance. On n'y voyoit que festins, et on n'entendoit par-tout que des cris de joie. La veille de la fête ils se préparoient à la célébrer par un jeûne, *le jeûne des clameurs*, parce qu'à tel jour leurs ancêtres furent dans les pleurs à cause de l'arrêt obtenu par *Aman*. Le soir ils entroient dans leur synagogue, et dès que les étoiles commençoient à disparoître, ils faisoient la lecture du livre d'*Esther*. Toutes les fois qu'on pro-

nonçoit le nom d'*Aman*, les enfans, à l'envi, frappoient sur les bancs de la synagogue avec des maillets ou des pierres, et faisoient des cris épouvantables. Ils écrivoient en gros caractères le nom d'*Aman*, sur lequel ils crachoient et le déchiroient en mille pièces. D'autres fois ils élevoient un gibet, et y brûloient un homme de paille qu'ils appeloient *Aman*. Mais sous prétexte d'insulter *Aman*, on crut qu'ils outrageoient la croix de *Jésus-Christ*, et les Empereurs leur défendirent cette cérémonie.

* II. AMAND, (St.) né près de Nantes, évêque de Tongres, apôtre d'une partie des Pays-Bas, mourut en 679, après avoir fondé l'abbaye d'Elnone, près Tournai; l'abbaye de Saint-Pierre de Gand et la cathédrale de cette ville. Sa *Vie*, écrite par *Baudemont*, se trouve dans *Surius* et dans la collection de *Martenne*.

I. AMASEO, (Romulus) né à Udine dans le 15e siècle, devint secrétaire du sénat de Bologne, puis des papes *Jules II* et *Paul III*, qui l'envoyèrent en diverses ambassades. Il possédoit parfaitement la langue grecque, et on lui doit un volume de Discours, la traduction de *Xénophon* et celle de *Pausanias*. On a trouvé dans ces traductions plus d'élégance que de fidélité.

II. AMASEO, (Romulus) fils du précédent, né à Udine le 24 juin 1481, professa avec éclat les Belles-Lettres et la langue grecque à Padoue, à Bologne, et enfin à Rome, où il fut appelé par *Paul III*. Le successeur de celui-ci, *Jules III* le nomma secrétaire des brefs apostoliques; et il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juillet 1552. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Traduction* en latin de l'expédition du jeune *Cyrus* par *Xénophon*, Bologne, 1533. II. Une autre, de la Description de la Grèce par *Pausanias*, Rome, 1547. III. Vingt *Discours* sur divers sujets littéraires, publiés en 1564 à Bologne, par les soins de *Pompilius Amaseo* son fils, auteur lui-même de deux écrits; le premier sur la construction du collége de Bologne, 1563; le second est une traduction latine du sixième livre de *Polybe*, 1543, traduction dont *Casaubon* a beaucoup profité.

III. AMASEO, (Grégoire) né à Udine d'une famille noble et originaire de Bologne, mourut en 1541. Nommé professeur de langue latine dans l'université de Venise, après la mort de *George Valla*, il s'acquit beaucoup de réputation. Il a laissé deux *Discours* latins qui ont été imprimés, et il a eu beaucoup de part aux *Mémoires* sur l'histoire et les troubles de la ville d'Aquilée, publiés sous le nom de *Jean Candido* en 1521.

AMASTRIS, nièce du dernier *Darius*, épousa *Cratère* favori d'*Alexandre*, et ensuite *Denis* tyran d'*Héraclée*, et *Lysimaque* roi de Chalcédoine, qui lui laissa le gouvernement d'Héraclée où elle régna avec gloire. Ses fils *Cléarque* et *Oxathrès* la firent jeter dans la mer; mais *Lysimaque* punit bientôt ce parricide, et les fit périr. *Amastris* fonda une ville de son nom.

I. AMATO, moine du Mont-Cassin dans le 11e siècle, a laissé deux ouvrages; le premier

sur la vie des apôtres *Pierre* et *Paul*, le second sur les victoires et les irruptions des Normands. Il dédia celui-ci à *Didier* abbé du Mont-Cassin, qui devint ensuite pape sous le nom de *Victor III*. On connoît encore deux savans nommés *Amato*. Le premier, *Agnello* AMATO, fut avocat célèbre à Naples en 1616. On a de lui des *Consultations* et des écrits sur les droits *féodaux* et ecclésiastiques. Le second, *Vincent* AMATO, a publié en 1670 des *Mémoires historiques* sur la ville de *Cantazaro* sa patrie, capitale de la Calabre ultérieure.

II. AMATO, (Jean-Antoine) peintre de Naples, né en 1475, fut disciple de *Silvestre Buono*. Un tableau de la naissance du Sauveur, dans l'église de St-Jacques à Naples; un autre de la Vierge, dans la chapelle des *Caraffes* de l'église de St-Dominique; celui de Sainte-Marie *del Carmine* furent ses ouvrages les plus renommés. Il mourut à l'âge de 80 ans en 1555, laissant un neveu, *Antoine* AMATO, qui suivit ses traces.

* I. AMBOISE, (George d') de l'illustre maison d'*Amboise*, ainsi appelée parce qu'elle possédoit la seigneurie d'Amboise depuis l'an 1256, naquit en 1460. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il n'avoit que quatorze ans lorsqu'il fut élu évêque de Montauban. Il devint ensuite un des aumôniers de *Louis XI*, auprès duquel il se conduisit avec beaucoup de prudence. Après la mort de ce prince, arrivée en 1483, il entra dans quelque intrigue de cour qui pouvoit être favorable au duc d'*Orléans*, avec lequel il étoit dès-lors très-lié; et cette intrigue n'ayant pas réussi, *d'Amboise* et son protecteur furent arrêtés. Enfin le duc d'*Orléans* fut mis en liberté, et ce prince ayant fait le mariage du roi avec la princesse *Anne* de Bretagne, acquit un très-grand crédit à la cour. *D'Amboise* son favori en ressentit bientôt les heureux effets : il eut quelque temps après l'archevêché de Narbonne; mais comme il étoit trop éloigné de la cour, il le changea avec plaisir pour celui de Rouen, dont le chapitre l'avoit élu en 1493. Dès qu'il fut en possession de ce nouveau siége, le duc d'*Orléans* qui étoit gouverneur de Normandie, le fit lieutenant général, avec la même autorité que s'il eût été gouverneur en chef. Cette province étoit alors dans un grand désordre; la noblesse opprimoit le peuple; les juges étoient tous corrompus ou intimidés; les soldats, licenciés depuis les dernières guerres, infestoient tous les chemins, pillant et assassinant tous les voyageurs qu'ils rencontroient. Mais dans moins d'un an, *d'Amboise* rétablit par ses soins et sa prudence la tranquillité publique dans la province confiée à sa conduite. *Charles VIII* étant mort en 1498, le duc d'*Orléans* monta sur le trône sous le nom de *Louis XII*, et *d'Amboise* devint son premier ministre. La première opération de son ministère lui concilia l'amour de toute la nation. C'étoit la coutume, à l'avénement du roi à la couronne, de mettre une taxe extraordinaire sur le peuple pour payer les frais du couronnement. Mais par le conseil d'*Amboise*, cette taxe ne se leva pas à l'avénement de *Louis XII*, et les impôts furent bientôt diminués d'un dixième. Ses vertus suppléèrent à ses lumières. Il ren-

dit les François heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'ils s'étoient acquise : *Louis XII* entreprit par son conseil la conquête du Milanez en 1499. *Louis le Maure*, oncle et feudataire de *Maximilien*, étoit alors en possession de cette province. Elle se révolta peu après qu'elle eut été conquise ; mais *d'Amboise* la fit aussitôt rentrer dans le devoir. Quelque temps après il fut reçu à Paris en qualité de légat du pape, avec beaucoup de magnificence. Il travailla, pendant sa légation, à la réforme de plusieurs ordres religieux, des Jacobins, des Cordeliers, des moines de St-Germain-des-Prés. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Il se contenta de l'archevêché de Rouen et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle et lui laissa la terre.... Il avoit obtenu la pourpre Romaine après la dissolution du mariage de *Louis XII* avec *Jeanne* de France, à laquelle il contribua beaucoup ; et après qu'il eut fait donner à *César de Borgia* fils du pape *Alexandre VI*, le duché de Valentinois avec une pension considérable. Son ambition étoit d'être pape ; « mais ce n'étoit, disoit-il, que pour travailler à la réforme des abus et à la correction des mœurs. » Après la mort de *Pie III*, le cardinal François eût pu voir ses desirs accomplis, s'il eût été aussi rusé que les cardinaux Italiens. Il fit des démarches pour se procurer la tiare ; mais le cardinal *Julien de la Rovère* (depuis *Jules II*), plus politique que lui, la lui enleva. Les Vénitiens ayant beaucoup contribué à son exclusion, il excita *Louis XII* à leur faire la guerre. La France perdit le cardinal *d'Amboise* en 1510 : il mourut le 25 mai, à Lyon, de la goutte à l'estomac, dans le couvent des pères Célestins, âgé de 50 ans. On dit qu'il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie : *Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie Frère Jean !* On a beaucoup loué ce sage ministre d'avoir travaillé au bonheur des François ; mais on l'a blâmé d'avoir signé, au nom de son maître, le traité conclu à Blois en 1504, par lequel la France risquoit d'être démembrée. Il gouvernoit le roi et l'état. Laborieux, doux, honnête, il avoit du bon sens, de la fermeté, de l'expérience ; mais ce n'étoit pas un grand génie ni un homme à vues étendues. L'envie qu'il témoigna de supprimer les impôts lui fit donner de son vivant et encore plus après sa mort, le nom de *Père du Peuple*. Il méritoit encore ce titre par le soin qu'il prit de réformer la justice. La plupart des juges étoient des ames vénales qui se laissoient ou corrompre ou intimider ; les pauvres et ceux qui n'avoient point d'appui, ne pouvoient jamais obtenir justice quand leurs parties étoient puissantes et riches. Un autre désordre non moins grand troubloit la France. Tous les procès traînoient si fort en longueur, étoient d'une si grande dépense, et accompagnés de tant de détours et de chicanes, que la plupart des gens aimoient mieux abandonner leurs

droits que de s'efforcer de les recouvrer par d'éternelles procédures. *D'Amboise* résolut de remédier à ces abus. Il appela auprès de lui les juges et les jurisconsultes les plus intègres, les plus savans, et les chargea de voir ce qu'il y avoit à faire pour que la justice fût administrée sans partialité, pour abréger les procès et les rendre moins ruineux, et pour prévenir la corruption des juges. Quand les commissaires qu'il avoit établis eurent déclaré les changemens qu'il y avoit à faire aux anciennes lois et les nouvelles qu'il étoit à propos d'établir, *d'Amboise* se chargea lui-même du soin pénible d'examiner à fond leur projet. Après y avoir fait quelques changemens, ces nouveaux règlemens furent publiés dans tout le royaume; et comme il avoit été fait gouverneur en chef de Normandie depuis l'avénement de *Louis XII* à la couronne, il alla lui-même dans cette province avec le titre imposant de réformateur général, pour y faire recevoir son nouveau code. « Le cardinal *d'Amboise*, dit l'abbé *Béraud*, sans avoir au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge de l'église, en eut toutefois qui dans tous les temps feront desirer des prélats qui lui soient comparables; il réunit d'ailleurs toutes les qualités sociales et politiques qui font les ministres et les citoyens précieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme d'état, le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très-zélé pour la patrie; ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint-Siége avec les priviléges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour : par-tout il fit le bien, réforma les abus, et captiva les cœurs avec l'estime publique.» *Voyez* sa *Vie* par l'abbé *le Gendre*, 1721, in-4.° ou 2 vol. in-12; et ses *Lettres à Louis XII*, Bruxelles 1712, 4 vol. in-12. — *Jean-Jacques d'*AMBOISE, comte d'Aubijoux, mort sans alliance en 1645, fut le dernier de cette famille. Il étoit d'une branche cadette. L'aînée finit à *Chaumont*. (*Voy.* CHAUMONT, n.° I.)

I. AMBRA, (François) poëte Florentin du seizième siècle, a laissé quelques *Comédies*.

II. AMBRA, (Elizabeth-Girolami) naquit à Florence au commencement du dernier siècle, et mérita par ses poésies agréables d'être reçue à l'Académie des Arcades de Rome sous le nom d'*Idalba*.

AMBROGI, (Antoine-Marie) né à Florence le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788, remplit avec éclat pendant 30 ans la chaire d'éloquence au Collége Romain. La plupart des littérateurs qui honorent en ce moment l'Italie, lui doivent leur goût pour l'étude, et le développement de leurs talens. Il a publié : I. Une traduction de *Virgile* en vers *sciolti*, dont l'édition faite à Rome est très-recherchée. II. Des traductions de quelques tragédies de *Voltaire*, Florence 1752. III. Une autre des Epîtres choisies de *Cicéron*. IV. Un *Discours* latin sur l'élection de *Joseph II* roi des Romains. V. *Maseum Kicheranum*, 2 vol. in-fol. La garde

de ce dépôt précieux fut long-temps confiée à *Ambrogi*, qui engagea le savant cardinal de *Zélada* à l'enrichir de ses dons. Il a laissé en manuscrit un poëme latin en plusieurs chants sur la culture des citronniers.

* II. AMBROISE, (Saint) docteur de l'église et archevêque de Milan, comptoit parmi ses aïeux des consuls et des préfets. Son père étoit gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique. Il naquit vers l'an 340, dans une des villes où commandoit son père, soit à Arles, soit à Trèves, soit à Lyon. Il fut élevé d'abord dans les Gaules. Le prodige d'un essaim d'abeilles qui lui vint couvrir le visage, mit sa famille dans l'admiration : elle crut que Dieu le destinoit à quelque chose de grand. Après la mort de son père, sa mère l'emmena à Rome où elle cultiva avec soin son cœur et son esprit. *Alexis Probus* préfet du prétoire le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'*Auxence* évêque de Milan, *Ambroise* fut élu pour lui succéder, par le peuple qui le proclama d'une voix unanime ; et ce choix fut confirmé par l'empereur *Valentinien*. *Ambroise* n'étoit que catéchumène ; on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et on le sacra le 7 décembre 374. L'Eglise d'Italie étoit alors affligée de deux fléaux différens ; les Ariens agitoient le peuple, parce qu'ils étoient acharnés à l'établissement de leur doctrine ; et les Goths, qui avoient pénétré jusqu'aux Alpes, avoient commencé leurs ravages. *Ambroise* eut le courage qu'il falloit dans ces temps malheureux. L'impératrice *Justine*, maîtresse de l'empire sous son fils *Valentinien II*, desiroit que les Ariens eussent au moins une église ; mais *Ambroise* ne voulut leur rien accorder. *Callogone* préfet de la chambre de l'empereur le menaça de lui ôter la vie, s'il n'obéissoit à son maître. *Ambroise* se contenta de répondre, que *si le préfet savoit agir en courtisan injuste, il trouveroit en lui un homme qui sauroit souffrir en évêque.* Il dit dans la même occasion : *Si l'on en veut à mon patrimoine, qu'on le prenne, je l'abandonne de bon cœur ; si c'est à mon corps, j'irai le présenter moi-même. Veut-on me mettre dans les fers ou me conduire à la mort? j'y consens encore avec plaisir. Qu'on n'appréhende pas que je me donne une escorte ou que je me fasse entourer du peuple. Je n'irai point embrasser les autels pour défendre ma vie ; j'aimerois beaucoup mieux me voir immoler au pied des autels, que de les livrer aux hérétiques ou d'exposer le sang de mes ouailles.* Enfin sa fermeté, que quelques historiens ont regardée comme une résistance à l'autorité légitime, toucha l'impératrice, et Dieu lui rendit le calme après un long orage. Le saint prélat donna encore une preuve plus louable de son zèle. La ville de Thessalonique s'étoit révoltée contre son gouverneur qui fut tué dans la sédition. L'empereur *Théodose*, pour se venger de sa mort, fit massacrer 7000 habitans de cette malheureuse ville ; l'évêque de Mi-

lan instruit de cette barbarie, le mit en pénitence publique et lui refusa l'entrée de l'église... Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avoient faits, et vendit même pour cette action héroïque les vases de l'église. Les Ariens le lui ayant reproché, il leur dit *qu'il valoit mieux conserver à Dieu des ames que de l'or*. Ce saint prélat mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, à l'âge de 57 ans. Dans les derniers jours de sa maladie, les principaux citoyens de Milan alarmés, vinrent le prier de demander à Dieu la grace de le laisser encore quelque temps sur la terre. *Je n'ai pas vécu parmi vous*, répondit Ambroise, *de manière que je doive avoir honte de vivre encore; mais je ne dois pas craindre aussi de mourir, parce que je tombe entre les mains d'un bon maître*. Il fut enterré dans la Basilique Ambroisienne. On mit son corps dans les souterrains de l'église, vis-à-vis de ceux des martyrs *St. Gervais* et *St. Protais*, qu'il y avoit placés lui-même. « Depuis ce temps, dit *Baillet*, il y est demeuré si bien caché qu'on ne peut dire précisément l'endroit où il est, non plus que ce qui est resté des reliques de ces saints martyrs. » Les Bénédictins de la congrégation de St.-Maur ont donné, en 1686 et 1690 ou 91, une bonne édition de ses Ouvrages en 2 vol. in-fol. divisés en deux parties. La première renferme ses *Traités* sur l'Ecriture sainte ; la seconde, ses *Ecrits* sur différens sujets. Toutes ses productions respirent une piété touchante. Son style n'est pas toujours pur, mais il est ordinairement vif et doux; il prodigue un peu trop l'antithèse, et n'en a pas moins d'onction. On distingue parmi ses ouvrages ses trois livres des *Offices*. Quoique ce traité soit fort au-dessous de celui de *Cicéron*, soit pour l'élégance de la diction, soit pour l'arrangement des matières, soit pour l'ordre et la justesse des raisonnemens, il est précieux par les excellentes maximes de morale qu'il renferme. Il eût été à desirer que les exemples et les passages de l'Ecriture, qui font la principale partie de ce livre, y fussent quelquefois plus heureusement appliqués ou expliqués. Il s'est trop persuadé que les personnages de l'ancien testament étant à ses yeux exempts de défauts, il pouvoit louer ou excuser des actions que les livres saints ne louent ni n'excusent. On a une traduction françoise de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12; de son *Traité de la Virginité*, 1729, 1 vol. in-12; de son *Traité des Offices*, par *Bellegarde*, 1689, 1 vol in-12. En 1787 on a publié à Dusseldorf ses *Lettres* aux souverains, pleines de fermeté et de grandeur d'ame. C'est à *St. Ambroise* qu'on attribue le *Te Deum*, désigné long-temps sous le nom de l'hymne d'*Ambroise*. « Ce qui distingue ce cantique de tant d'autres, dit un auteur moderne, ce n'est pas seulement ce groupe d'idées vastes, grandes, profondes, sublimes qui en composent le fond, mais encore la manière dont elles sont jetées avec une négligence de génie infiniment supérieure aux efforts de l'art. Ce passage rapide du Ciel à la terre, et de la terre au Ciel, de la redoutable majesté de l'Éternel aux misères et aux besoins de l'homme; adoration, terreur,

amour, espérances, affections vives et tendres, langage animé et désordre, chûtes brusques et inégales, vers sans mètre, sans nombre, sans cadence: tout exprime l'enthousiasme et la véritable inspiration. Les Protestans qui ont fait main-basse sur tant d'hymnes catholiques, n'ont eu garde de se départir de celle-ci; ils ont senti qu'elle ne souffroit point de remplacement. » *Paulin* prêtre de Milan, écrivit la *Vie de St. Ambroise*, à la prière de *St. Augustin* le plus illustre disciple de ce saint évêque. (*Voyez* l'art. I. AGNÈS.)

AMBROSIO, (Thésée) de Pavie, de l'illustre famille des Comtes d'*Albonèse*, professa les langues syriaque et chaldaïque dans l'université de Bologne, et mourut en 1540. Il a laissé: I. Une *Introduction* à la connoissance des langues chaldaïque, syriaque, arménienne, et de dix autres langues. II. *Description* du basson, instrument de musique. III. *Mystica Cabalistica quamplurima scitudigna*, etc.

AMÉ, (St.) ou AMAT, se retira dans une cellule taillée dans le roc, près du monastère d'Agaune. On l'en tira pour le placer sur le siége épiscopal de Sion en Valais, et non de Sens, comme l'ont dit *Baillet* et les Bollandistes. *Thierry* fils de *Clovis II*, fatigué des pieuses exhortations d'*Amé*, l'exila à Péronne, où il mourut l'an 690.

AMELONGHI, (Jérôme) surnommé le *Bossu* de Pise, vivoit dans le 16e siècle, et se fit rechercher par ses saillies et ses connoissances. On a de lui un poëme intitulé *La Gigantea*, que quelques auteurs l'ont accusé d'avoir volé à *Benoît Arrighi*, académicien de Florence. Le bibliothécaire *Biscioni*, dans ses remarques sur la vie et les ouvrages de *Lasca*, fait une longue mention d'*Amelonghi*.

AMÉNA, renommée parmi les Arabes pour sa beauté et sa vertu, épousa *Abdallah*, et fut mère du fameux prophète *Mahomet*.

* AMENECLÈS, Corinthien, le premier qui construisit à Corinthe et à Samos des galères à trois rangs de rames seulement: ce retranchement les rendit beaucoup plus légères, et fut adopté. La structure de ces *Trirèmes* a été l'objet d'un grand nombre d'opinions parmi les Antiquaires. Offroient-elles trois ponts placés les uns au-dessus des autres? ou les rameurs étoient-ils rangés sur des gradins formant un amphithéâtre sur les bords de la galère? *Descartes* dans son traité sur la marine des anciens, a adopté ce dernier sentiment, et a combattu l'autre avec avantage.

AMENTA, (Nicolas) né à Naples en 1659, et mort en 1719, professa le droit, et se délassa de ses travaux par la poésie. On a de lui quelques *Comédies* élégamment écrites en italien, et qui sont estimées.

* I. AMERBACH, (Jean) natif de Suabe, imprimeur du 15e siècle, s'établit à Basle et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia en 1506 les ouvrages de *St. Augustin*. Il préparoit ceux de *St. Jérôme*; mais la mort qui l'enleva en 1515 l'empêcha d'en commencer l'édition. Avant de mourir il fit promettre à ses fils de l'entreprendre; et en effet ils la publièrent en 1516. Ce

n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie ; *Nicolas Jenson*, *Jean* et *Wendelin de Spire*, et autres, ont employé long-temps avant lui des caractères plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480; et l'italique n'a été inventé par *Alde* qu'en 1501, pour une édition d'*Horace* in-8.° Ainsi on ne peut pas dire que ses caractères étoient préférables à tous égards à l'italique qui étoit en usage de son temps, comme plusieurs l'ont assuré.

II. AMERBACH, (Vitus) né à Védinguen en Bavière, professa la philosophie à Ingolstadt, et y mourut âgé de 70 ans vers l'an 1550. Il a traduit en latin les discours d'*Isocrate* et de *Démosthènes*, le traité de *St. Chrysostôme* sur la Providence, celui d'*Epiphane* sur la foi catholique. On lui doit des Commentaires sur *Cicéron*, sur les poëmes de *Pythagore* et de *Phocyllides*, sur les *Tristes* d'*Ovide* et l'*Art poétique* d'*Horace*. *Amerbach* réunissoit à l'érudition le talent de la poésie. On a de lui des épigrammes, des épitaphes et plusieurs autres pièces de vers.

* AMÉRIC-VESPUCE, naquit à Florence d'une famille ancienne, en 1451. Son goût pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que *Colomb* venoit de découvrir le Nouveau-Monde, il brûla du desir de partager sa gloire. *Ferdinand* roi d'Espagne lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-ferme jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne dix-huit mois après. Laissant à *Christophe Colomb* la gloire d'avoir abordé aux isles de l'Amérique, il prétendit avoir le premier découvert le continent. Un an après ce premier voyage, *Vespuce* en fit un second avec six vaisseaux, toujours sous les enseignes des Rois *Ferdinand* et *Isabelle*. Il alla non-seulement aux isles Antilles, mais encore au-delà, sur les côtes de la Guiane et de Venezuéla, et revint au mois de novembre 1500 à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui ayant témoigné très-peu de reconnoissance de toutes ses découvertes, leur ingratitude le mortifia vivement. *Emmanuel* roi de Portugal, jaloux des succès des rois Catholiques, avoit déjà fait travailler à la découverte de nouvelles terres. Informé du mécontentement de *Vespuce*, il l'attira dans son royaume, et lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un troisième voyage dans les Indes. *Vespuce* accepta son offre, et partit de Lisbonne en mai 1501. Il courut les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Léona et la côte d'Angola. Ensuite il fit route vers l'Amérique, et alla reconnoître la côte de Brésil qu'il découvrit toute entière, jusqu'à celle des Patagons, et par-delà la rivière de la Plata. L'illustre navigateur ayant repassé vers Sierra-Léona et la côte de la Guinée, revint en Portugal, et arriva à Lisbonne en septembre 1502. Le roi *Emmanuel*, extrêmement satisfait, lui donna six vaisseaux avec lesquels il fit un quatrième voyage : étant parti au mois de mai 1503, il passa le long des côtes d'Afrique, tourna

vers le Brésil ; et dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'Occident dans les Moluques, il navigua depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'aux Abrolhos et à la rivière de Curabado. Mais comme il n'avoit de provisions que pour 20 mois, et qu'il fut obligé par les vents contraires d'en passer cinq sur cette côte qu'il reconnut, il retourna en Portugal, où il arriva en juin 1504. Il mourut aux isles de Tercère en 1514, après avoir donné son nom à la moitié du globe. « Dans les VIIIe et IXe siècles, dit un auteur célèbre, c'étoient des Barbares qui venoient faire des incursions chez des peuples policés ; dans ce siècle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguer des Barbares. » Que ce mot n'offense pas les partisans des Américains. En général la nature leur avoit donné moins d'industrie qu'aux habitans de l'ancien monde. La population y étoit moins considérable, et pour plusieurs raisons : l'Amérique étoit couverte de marécages immenses qui rendoient l'air très-mal sain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons ; les flèches trempées dans le suc de ces herbes venimeuses, y font des plaies toujours mortelles. Plusieurs peuples n'avoient pas d'ailleurs une subsistance assurée, etc. Si la nourriture abondante et les arts contribuent à peupler un pays, l'Amérique devoit l'être moins que l'Europe et l'Asie. *Améric Vespuce* laissa une *Relation* de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal fit suspendre dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau nommé *la Victoire*. L'abbé *Bandini* publia sa *Vie* en 1745 à Florence, in-4.° Il accuse mal-à-propos *Pluche* et *Charlevoix* d'avoir ôté à *Americ* la gloire de la découverte de l'Amérique ; mais on reproche à cet historien Italien de n'avoir pas assez respecté la vérité.

AMES, (Joseph) secrétaire de la société des Antiquaires de Londres, mort le 5 octobre 1759, est auteur des antiquités typographiques d'Angleterre, depuis 1471 jusqu'en 1600, avec un supplément jusqu'en 1749, in-4.°

AMFREVILLE, (l'abbé d') parent du cardinal *du Perron*, avoit le plus grand talent pour conter et lire. On le recherchoit pour l'entendre ; il se plut à former la célèbre actrice *le Couvreur* ; et lorsque la superstition voulut la priver de sépulture, c'est dans son jardin qu'il la fit inhumer. On a d'*Amfreville* quelques chansons anacréontiques.

AMHURST, (Nicolas) né à Marden dans le comté de Kent, avoit été d'abord membre du collége de *St.-Jean* à Oxford, d'où ses mœurs et sa causticité le firent chasser. Il se vengea de son exclusion par deux satires, et vint augmenter à Londres la foule des folliculaires de cette ville. Dans son *Crafman*, il décria le gouvernement, les ministres, et plut au public parce qu'il sut y répandre quelque sel. On a encore de lui des *Paraphrases*, des *Traductions*, des *Poésies*, qu'il réunit en 2 vol. sous le titre de *Mélanges*. Il mourut le 27 avril 1742, peu riche et encore moins estimé, du côté de la douceur des mœurs.

AMICO, (Antoine) chanoine de Palerme, mourut dans cette ville en 1641. On a de lui une

Histoire chronologique des anciens archevêques de Syracuse, et une autre des grands amiraux et vice-rois de Sicile. Le nom d'*Amico* a été porté par divers autres savans. — *Etienne d'Amico*, abbé de St-Martin de Palerme, enrichit cette abbaye d'une superbe bibliothèque, et a laissé des poésies latines. Il est mort en 1662. — *Jean d'Amico*, né à *Venafre*, ville du royaume de Naples dans la terre de Labour, professeur en droit sous *Charles V*, a fait imprimer un recueil de *Consultations*, Venise 1578. — *Bérard Amico*, de Gallipoli, savant Franciscain, a publié en 1620 un *Traité* sur les plantes et les monumens de la Terre-Sainte. — *Faustin Amico*, né à *Bassano* en 1534, mort à 24 ans, s'étoit déjà distingué par des poésies légères et pleines de goût, entr'autres par une *Epître* à son ami *Campesan*, imprimée à Venise en 1564, où l'on trouve autant de naturel dans les idées que de pureté dans l'expression.

AMIRAL, (Henri l') né à Auzolet en Auvergne, de parens pauvres, alla dans sa jeunesse à Paris, et entra comme domestique dans la maison du ministre *Bertin*. Il parvint ensuite à obtenir une place de directeur de la loterie à Bruxelles. Fatigué des excès de *Collot-d'Herbois* et de *Robespierre*, il voulut y mettre un terme, et ne trouva pas d'autre moyen que de chercher à leur ôter la vie. Dans cette intention il partit pour Paris: et dans la nuit du 26 mai 1792, il tira sur *Collot* deux coups de pistolet qui firent long feu et ne le blessèrent pas. Arrêté sur-le-champ, il déclara dans son interrogatoire que son projet étoit d'assassiner *Collot* et *Robespierre*; qu'il avoit guetté pendant trois jours l'instant de tuer ce dernier; qu'il étoit désespéré de n'avoir pu réussir, parce qu'il auroit délivré la France et mérité les regrets de l'univers. On voulut rendre complices de son projet plusieurs personnes avec lesquelles on le confronta. « Que de braves gens compromis pour moi, s'écria-t-il, c'est le seul chagrin qui pût m'atteindre, mais il est bien vif. » Il persista à soutenir qu'il avoit seul conçu son entreprise, jusqu'à sa condamnation prononcée par le tribunal révolutionnaire le 29 prairial an 2. Il marcha au supplice avec la jeune fille *Renaud*, accusée aussi d'avoir voulu attenter aux jours de *Robespierre*. « Vous vouliez voir un tyran, lui dit *l'Amiral*, vous n'aviez qu'à vous rendre à la *Convention*, vous en auriez vu de toutes les tailles. » *L'Amiral* étoit petit, musculeux, avec un visage maigre et sévère.

* II. AMMAN, (Jean Conrad) médecin Suisse du dernier siècle, né à Schaffhausen en 1669, mort à Marmund en Hollande en 1724, s'étoit appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia le moyen dont il s'étoit servi, dans deux petits Traités curieux et recherchés; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii 1692, in-8° : l'autre, *de Loquelâ*, Amstelodami, 1700, in-12. — Il y a eu un autre *Jean Amman*, né dans la même ville que *Jean Conrad*, le 22 décembre, 1707, et mort le 10 janvier 1740 à Pétersbourg où il étoit professeur de botanique et membre de l'Aca-

démie. Nous devons à celui-ci, la *Description des plantes de Russie*, 1739, in-4°, en latin.

II. AMMANATI, (Laure Battiferri) née à Urbin en 1513, épousa l'architecte célèbre qui a fait le sujet du précédent article. Elle embellit les études sérieuses de celui-ci par les charmes de sa poésie. On admire sur-tout sa traduction des *Pseaumes pénitentiaux* en rimes tierces, de la *Prière* de *Jérémie* en vers blancs, de l'*Hymne* sur la gloire du ciel attribuée à *St. Pierre Damien*. L'académie de Sienne compta *Ammanati* au nombre de ses membres. Sur sa réputation, le célèbre peintre Flamand *Ans-d'Aken* lui demanda la permission de la peindre, pour la faire connoître en Allemagne. *Annibal Caro* et *Bernard Tasso* ont parlé d'elle avec honneur, sur-tout le dernier dans son poëme d'*Amadis*. *Ammanati* mourut à Florence au mois de novembre 1589. Ses poésies y furent d'abord imprimées en 1560, et ensuite à Naples chez *Bulifon* en 1694.

III. AMMON, solitaire Egyptien, ayant lu le jour de son mariage, l'*Éloge de la continence* par *St. Paul*, engagea sa femme à la garder, et se retira l'an 308 dans la montagne de Nitrie, où il s'entoura de religieux qui reçurent une règle de lui.

* AMONTONS, (Guillaume) naquit à Paris le 31 août 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable dont il fut attaqué dans sa jeunesse, l'empêchant de jouir de la société des hommes, il commença de s'amuser aux machines. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des Sciences un nouvel Hygromètre, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle Clepsydre, et sur les Baromètres*, dédiées à la même académie, qui s'en associa l'auteur en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque sans mérite aujourd'hui. *Amontons* a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les *Mémoires* de l'académie. Il mourut le 11 octobre 1705, à 42 ans, d'une inflammation d'entrailles. Le fond de son caractère étoit la retenue, la droiture et la franchise. Sa surdité lui interdisoit le commerce avec les hommes, du moins tout commerce inutile ou dangereux, et il n'en valoit que mieux. Il n'avoit point l'art de se faire valoir autrement que par ses ouvrages; et la difficulté qu'il avoit à se produire dans le monde nuisit à sa fortune. On lui doit l'invention d'un baromètre sans mercure, à l'usage des marins; et celle du *Télégraphe* moderne paroît une explication de son projet pour faire parvenir en très-peu de temps des nouvelles intéressantes d'un lieu à un autre très-éloigné, par le moyen de signaux alphabétiques, observés par des stationnaires munis de lunettes à longue vue.

AMORT, (Eusèbe) chanoine régulier de l'ordre de St. Augustin, se distingua en Bavière par un grand nombre d'écrits. C'étoit un homme sage, modeste, mais un peu singulier. On a de lui entre autres ouvrages, I. *Philosophia Pollingana*, Augsbourg, in-fol. 1730. Il y a à la fin de ce volume, un traité fort extraordinaire

contre

contre le mouvement de la terre. II. Une *Histoire-théologique des Indulgences*, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des Cas de Conscience* de *Pontas*. IV. Des *règles* tirées de l'Écriture-Sainte, des conciles et des Pères touchant les apparitions, révélations, visions, etc. 1744, 2 vol. in-4.° V. Une *Dissertation* sur l'auteur du précieux livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*. Il l'attribue à *Thomas à Kempis*. Tous ces ouvrages sont en latin. *Eusèbe Amort* mourut le 25 novembre 1775, à l'âge 82 ans.

AMOUREUX, (N. l') célèbre sculpteur, élève de *Coustou*, étoit de Lyon comme ce dernier. C'est principalement cette ville qui recèle la plupart de ses ouvrages. Il périt jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône où il se noya au commencement du dix-huitième siècle.

* AMPHITRYON, (Mythol.) fils d'*Alcée* et époux d'*Alcmène*, succéda à son beau-père *Electrion*, qu'il tua par mégarde. Dans le temps qu'il étoit occupé à faire la guerre aux Téléboïens, *Jupiter* alla voir *Alcmène*, sous la figure de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un fils de *Jupiter*, fut nommé *Hercule*; et l'autre, fils d'*Amphitryon*, fut appelé *Iphiclus*. (*Voyez* ALCMÈNE.) Cette fable a fourni à *Plaute* et à *Molière* le sujet d'une comédie; mais celle du comique moderne est très-supérieure à la pièce de l'ancien. On trouve, selon le colonel Anglois *Dow*, l'aventure d'*Amphitryon* parmi les plus vieilles fables des Bracmanes. Un Indien, dit-il, d'une force extraordinaire, mari d'une très-belle femme, en fut jaloux et disparut après l'avoir battue. Un Dieu secondaire fit passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui de l'époux fugitif, et se présenta sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose, établie depuis long-temps dans l'Inde, rendoit cette supercherie vraisemblable. Le Dieu amoureux demande à sa prétendue femme pardon de ses emportemens, obtient sa grace, lui fait un enfant et reste maître de la maison. Le véritable mari poussé par l'amour et le repentir, revient se jeter aux pieds de sa femme et trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par son représentant d'imposteur et de sorcier. L'affaire est portée aux tribunaux. Un Bracmane, l'un des juges, devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison étoit un Dieu, et l'autre une dupe. Voici comme il s'y prit pour faire connoître le véritable époux. Il ordonna que la femme les verroit tous les deux, et déclareroit quel étoit le plus vigoureux. Ce fut le Dieu qui donna les plus grandes preuves de force. Les juges alloient renvoyer le mari, lorsque le Bracmane leur dit : vous vous trompez. Celui qui n'a pas passé les forces de la nature humaine dans l'union conjugale, doit être un homme, celui qui les a passées est un être divin. Le Dieu avoua tout et disparut.

II. AMULIUS, peintre ancien, donna le premier à ses figures du mouvement dans les yeux : avant lui, ils étoient fixes et ternes. On admira sa *Minerve* qui sembloit regarder le Spectateur de quelque côté qu'il la contemplât.

* I. AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre *l'Illustre*, si ce n'est pour ses

alors que des scènes de désolation, de meurtre et de cruauté.

ANAXENOR, célèbre joueur de luth, obtint de grands honneurs des habitans de Thyane, qui lui élevèrent une statue. *Marc-Antoine* lui accorda le revenu de quatre villes, et lui donna des gardes.

II. ANCHARANO, (Gaspard) né à Bassano, ville de l'état de Venise, vivoit encore en 1614, et professoit alors les belles-lettres à Trévise. Il fut le *Pellegrin* de l'Italie. Il a mis en *Cantiques* et en rimes italiennes, les prières de l'église, les *Pseaumes*, l'*Office* de la Vierge. Ces divers chants ont été imprimés à Venise en 1587 et 1588, in-4.°

ANCHIARA, (Pierre) né dans la Lombardie, près du lac *Majeur*, vécut à la cour de *Ferdinand* le Catholique, et a laissé un ouvrage sur l'*Histoire* des Indes.

ANCHIETA, (Joseph) missionnaire Portugais, né aux Canaries, fut envoyé pour prêcher la foi aux Sauvages du Brésil, et mourut dans ses édifians travaux le 9 juin 1597, à 64 ans. Deux jésuites, *Rotérigius* et *Sébastien Bérétérius*, ont écrit sa vie.

ANCHITÉE, femme de *Cléombrote*, roi de Sparte, sacrifia l'amour maternel à celui de la patrie, et mit la première pierre à la porte du temple de *Minerve* que les Ephores avoient ordonné de murer pour y faire mourir de faim *Pausanias* son fils qui s'y étoit refugié, et qui avoit voulu livrer Sparte aux Perses. *Voyez* PAUSANIAS.

ANCKWITZ, nonce du Palatinat de Cracovie, fut nommé ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck. Il revint à Varsovie à la fin de 1792, et l'année suivante il fit à Grodno l'ouverture de la diète, et signa le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, le traité d'alliance avec la Russie. Lors de l'insurrection de Varsovie le 13 avril 1794, il fut arrêté et mis en prison. On l'accusa de vouloir asservir sa patrie à la Russie; et ses juges, après lui avoir fait lecture de quelques-unes de ses lettres surprises dans les papiers du général *Ingelstrom*, le condamnèrent à être pendu; il fut exécuté devant l'hôtel-de-ville de Varsovie; et à la demande du peuple, son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux, pour être rejeté dans celle des malfaicteurs.

III. ANDERSON, (Adam) Écossois, sécretaire de l'amirauté, mort le 10 janvier 1775, publia, en 1762, une *Histoire de la navigation et du commerce*, en anglois.

ANDIEN, de Clermont, peintre renommé pour le genre des Fleurs, passa quarante ans de sa vie en Angleterre; mais il en revint lors de la guerre de 1756, ne voulant pas rester parmi les ennemis de sa patrie. Il est mort très-âgé à Paris, en 1783. En lui a fini l'école du *Baptiste*.

* XI. ANDRÉ, (Jacques) dit SCHMIDELIN, c'est-à-dire *Maréchal*, parce que son père l'étoit, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le du hé de Wittemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti Luthérien, unit les princes de la

confession d'Augsbourg, et fut employé par plusieurs d'entr'eux. Son esprit étoit inquiet et turbulent. Il changeoit souvent d'opinion et soutenoit cette variation par des injures à ses adversaires; il fut l'un des plus ardens défenseurs de la doctrine de l'*Ubiquité* ou de la présence du corps de J. C. en tous lieux. Il avoit eu dix-huit enfans, et mourut à 62 ans en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *De la Concorde*, 1582, in-4.° On lui donna plus justement le titre *de Concordiâ discors;* car ce fut celui de tous ses écrits qui produisit le plus de troubles et de disputes. *André* a publié près de cent cinquante opuscules latins, sur des matières de théologie et de controverse. On dit que, sur la fin de ses jours, il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, et qu'il embrassa la véritable; mais les Protestans nient le fait.

* XIII. ANDRÉ, (Yves-Marie) né le 22 mai 1675 à Châteaulin dans le comté de Cornouailles, contrée qui a été la patrie du Père *Hardouin* et du Père *Bougeant*, entra comme eux chez les Jésuites. La chaire de professeur royal de mathématiques le fixa à Caen; il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il étoit pour lors âgé de 84 ans, et c'étoit bien le temps de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 25 février 1764. La nature l'avoit doué d'un tempérament heureux, et il le conserva par l'uniformité de sa vie et par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger : il avoit réussi dans la chaire; il avoit fait des vers pleins de graces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, dont on a donné une nouvelle édition dans le recueil de ses ouvrages en 1767, 5 volumes in-12. Ce livre, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et assez de force dans le raisonnement. « C'est dans cette source, dit un littérateur cité par *Feller*, que la plupart de nos auteurs didactiques ont puisé les bons préceptes qu'ils ont donnés, et c'est d'après ces préceptes, que les jeunes littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables succès. L'imitation de la nature, voilà le but essentiel auquel il faut tendre. Le Père *André* nous développe ce principe avec un ordre, un discernement, une clarté qui ne laissent rien à desirer. Il définit toutes les espèces de beau, avec précision, avec justesse. Le chapitre qui regarde le beau dans les ouvrages d'esprit est plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interprète des Muses et de la Nature. Dans le chapitre qui concerne le beau dans les mœurs, la raison, le sentiment, la vérité ne se sont jamais mieux exprimés que par sa plume. On y voit briller une philosophie supérieure qui connoît aussi bien les passions du cœur que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituoit des maximes aussi utiles à ses folles déclamations, elle auroit véritablement droit à la reconnoissance et au respect. » On estime aussi le *Traité sur l'Homme*, où il parle, en philosophe judicieux, de l'union de l'ame et du corps.

XVII. ANDRÉ, (Alexandre) Napolitain, mais originaire de Barlatte publia une *Traduction* de l'ouvrage de l'empereur *Léon*, sur l'Art de la guerre, avec trois *Discours* sur la guerre faite dans la campagne de Rome et le royaume de Naples, sous le pape *Paul IV* en 1556. Plusieurs autres écrivains d'Italie eurent le nom d'*André*. — *Onuphre d'*ANDRÉ fit imprimer en 1631 quelques *poésies* et des opuscules en prose. — *François d'*ANDRÉ, grand jurisconsulte de Naples, y fit connoître pour la première fois les écrits de *Cujas* et de *Duaren*, la philosophie de *Descartes* et les nouvelles découvertes faites en médecine. — *ANDRÉ*, prêtre de Bergame vécut dans le 9ᵉ siècle. Il est auteur d'une *Chronique* qui commence à l'arrivée des Lombards en Italie, et finit à la mort de l'empereur *Louis II*, c'est-à-dire à l'an 874. *Muratori* l'a insérée dans le premier volume de ses *Antiquités d'Italie*.

ANDRIAM, (André) célèbre graveur en bois, naquit à Mantoue. Il s'attacha principalement à multiplier par le burin les compositions de *Raphaël* et *du Titien*, C'est lui qui a gravé en camaïeu d'après *Manteigne*, le triomphe de *Jules César* qui est un chef-d'œuvre de l'art. *Andriam* est mort au commencement du 17ᵉ siècle.

ANDRIEUX, (N.) né à Tarare près Lyon, se consacra dans cette ville à la profession du commerce, et y réunit la culture des lettres. Diverses pièces de poésie qui portent son nom dans les journaux, prouvent un talent aimable et facile. Les qualités de son cœur lui donnèrent des amis. Il leur fut enlevé en 1797. On trouve dans l'Almanach des Muses de 1798, une épître consacrée à son souvenir.

V. ANDRONIC, né à Céreste en Macédoine, fameux architecte ancien dont *Vitruve* fait mention, bâtit une tour à *Athènes*, aux angles de laquelle il plaça les figures des huit principaux vents. Sur le sommet de cette tour s'élevoit un obélisque, et sur cet obélisque étoit la figure d'un triton, demi-homme et demi-poisson, tenant une longue verge de fer horizontale. Cette figure étoit très-mobile. Le vent la faisoit tourner, de manière que la verge indiquoit toujours l'une des figures des angles de la tour, et par conséquent quel étoit le vent qui souffloit. Cette invention fut l'origine des girouettes, et des coqs tournans au haut des flèches des clochers. On voyoit encore dans ces derniers temps près d'*Athènes* les ruines du monument d'*Andronic*, appelé *la Tour des vents*.

ANGELERIO, (Bonaventure) de Sicile, religieux de l'ordre des frères mineurs de *St. François*, a laissé dans le siècle passé 24 vol. de ses œuvres. Son principal Traité est intitulé : *Lux physica, magica et academica*.

IV. ANGELI, (Etienne) né à Venise en 1622, mort à Padoue en 1697, professa avec distinction les mathématiques dans cette dernière ville, et y répandit des écrits profonds sur la géométrie et l'algèbre.

I. ANGELIS, (Balthazar DE) juge de Naples, y publia en 1635, un *Apparat* sur le code. Ce nom a été commun à divers autres savans. — *François-Antoine* DE ANGELIS de Sorrente, voyagea,

en 1604, dans les Indes et l'Ethiopie, et laissa divers ouvrages dont *Alégambe* donne la liste dans sa Bibliothèque. — *Pompée* DE ANGELIS de Syracuse véeut dans le 16ᵉ siècle. Il est auteur I. d'une *Description de l'église du Vatican*. II. D'un *Traité de l'aumône*. III. Des *Priviléges du Collége apostolique*. — *Jérôme* DE ANGELIS, Jésuite envoyé dans les Indes en 1623, a laissé une *Relation du royaume d'Yezo, tributaire du Japon*. Enfin *Philippe* DE ANGELIS, peintre de Naples, a embelli Rome sous le pontificat d'*Urbain VIII*, et diverses autres villes d'Italie, de ses ouvrages.

II. ANGELIS, (Dominique) historiographe du royaume de Naples, chanoine et grand pénitencier de Lecce sa patrie, a donné un *Discours historique*, en italien, sur cette ville en 1705, et a publié *Vite dé letterati Salentini*, tome I, Florence, 1710, tome II, Naples, 1713, in-4.° Cet auteur mourut à Lecce le 9 août 1719. Il étoit de diverses académies d'Italie, et avoit étendu ses lumières par ses voyages.

III. ANGENNES, *Voyez* FARGIS. Les *d'Angennes Fargis* étoient une branche de la famille de *d'Angennes*, dont une autre branche portoit le nom de *la Loupe*. C'est de cette dernière qu'étoient la duchesse *d'Olonne* et la maréchale *de la Ferté*.

ANGERS, (François d') religieux capucin, a publié deux ouvrages latins. Le premier, une *Vie du P. Joseph Leclerc*, Paris, 1645, in-4°; le second, une *Histoire des missions des Capucins à Maroc*, Madrid, 1644, in-8.°

ANGLIVIEL, *Voyez* LA BEAUMELLE.

ANGOSCIOLA, (Hippolyte Borromée comtesse d') de la même famille que *St. Charles Borromée*, se distingua au milieu du 16ᵉ siècle par son esprit et ses vertus. On trouve ses Poésies recueillies à la suite des Madrigaux de *Louis Cassole*, imprimés à Venise en 1544.

ANGRAN D'ALLERAY, (Denis-François) lieutenant civil du Châtelet de Paris, remplit long-temps cette place importante avec autant de lumières que de désintéressement. Souvent on le vit acquitter les dettes de ceux que comme juge il avoit condamnés à la prison. En 1787, il fut membre de l'assemblée des notables. Arrêté sous le régime de *Robespierre*, il périt sur l'échafaud, le 29 avril 1794, âgé de 69 ans. Ses juges lui demandèrent s'il n'avoit pas entretenu une correspondance avec ses enfans émigrés; il répondit *oui*. On lui observa qu'une loi le défendoit. « J'en connois une plus sacrée, repliqua *Angran;* c'est celle qui ordonne aux pères de secourir leurs enfans dans le besoin et dans le malheur. »

ANGUILLA, (François) littérateur du 16ᵉ siècle, a laissé des discours italiens sur les *Odes de Sapho*, et une *Traduction* de l'*Opuscule* de *Lucien*, sur les hommes qui ont vécu long-temps.

II. ANGUILLARA, (Louis) savant botaniste de Padoue, avoit pris son nom de la petite ville d'*Anguillara* dans l'état ecclésiastique. On lui confia le soin du jardin des plantes de Padoue, et il mourut dans cette place en 1570. *Gesner* parle de lui avec éloge dans son ouvrage de *Hortis Germaniæ*. En 1561 *Marinelli* publia

les découvertes botaniques d'*Anguillara* sous le titre de *I Semplici di Luigi Anguillara*.

ANIELLO, (Thomas) appelé par contraction *Mazaniello*, né dans la ville d'Amalfi, étoit un homme du peuple qui vendoit du fruit et du poisson dans le marché de Naples. Ayant été recherché par les fermiers de la gabelle, à l'occasion d'un panier de pommes, il excita en 1647, une révolte contre le gouvernement Espagnol; tant les plus grandes affaires ont souvent de petits commencemens ! Le peuple Napolitain, accablé d'impôts, murmuroit depuis long-temps; et *Mazaniello* n'étoit pas le moins animé. Comme les receveurs le pressoient de payer les droits de ses pommes, il les jeta par terre, en implorant le secours du peuple contre la violence des exacteurs. A l'instant il est entouré d'une populace mutinée; il se met à leur tête, se rend avec eux au bureau des gabelles, où il crie : *Vive le roi, au diable le mauvais gouvernement !* Du bureau, les rebelles courent à l'hôtel du duc *d'Arcos* vice-roi, et exigent de lui qu'il prenne *Mazaniello* pour collègue. Le peuple n'étoit guères moins irrité contre les nobles que contre les Espagnols. En vain le cardinal *Filomarini*, archevêque de Naples, voulut-il calmer leur courroux; en vain *Jean d'Autriche*, fils naturel de *Philippe II*, s'approcha-t-il du port avec 22 galères, la sédition n'en devint que plus furieuse. Le fruitier devenu gouverneur, sacrifia à sa haine soixante palais de la ville, qui furent consumés par le feu, sans qu'on daignât sauver ni tableaux, ni statues, ni vaisselle, ni meubles, ni papiers. Tous les signes de la royauté disparurent; les massacres succédèrent bientôt à l'incendie. Tout étoit suspect à *Mazaniello*, et la mort suivoit de près ses plus légères défiances. Naples passa sept jours entiers dans ces horreurs, après lesquels on parla de paix. *Mazaniello* la donna en souverain; toutes les conditions avantageuses furent pour le peuple. Ce traité, signé le 13 juillet, devoit être ratifié, dans un temps marqué, par le roi d'Espagne. *Mazaniello* ne survécut que deux jours à cet accommodement; les honneurs qu'on lui rendoit sur un échafaud qui lui servoit de trône, la bonne chère, les longues veilles qu'exigeoient ses excès et ses ordonnances bizarres, lui avoient tellement dérangé la tête, que ses extravagances excitèrent l'indignation publique. Le vice-roi, d'autres disent le peuple, le fit assassiner le 16 juillet dans le couvent des Carmes, sans que personne daignât le venger. Sa mort sembloit devoir calmer la sédition; mais le poids du pain ayant été diminué, la populace se choisit un nouveau chef; ce fut Dom François *de Toralto*, prince de Massa, à qui on donna le commandement des troupes. Bientôt on le soupçonna d'intelligence avec le duc *d'Arcos;* et le peuple le massacra, et mit à sa place *Gennaro Anesc.* Ce nouveau chef étoit un armurier, plus capable d'un travail mécanique que de l'administration d'un état; timide, fourbe, avare, extravagant, brutal et crapuleux. Il se lia d'abord avec le duc *de Guise* que le peuple avoit appelé pour soutenir sa révolte; ne pouvant pas l'emporter sur lui en autorité, il donna sa démission, moyennant une grande récompense, et traita secrétement avec les Espagnols

qu'il introduisit dans Naples le 6 Avril 1648; mais il fut bientôt la victime de sa perfidie : les Espagnols croyant n'avoir plus rien à craindre de la fureur de la populace, prirent occasion de quelques mouvemens secrets, pour massacrer ce malheureux objet de l'enthousiasme populaire. On dut principalement le retour de l'ordre aux soins d'*Innico Velez*, et de *Tassis* comte d'Anate.

ANIRAN, (Mythol.) nom d'un génie qui, dans la mythologie Persane, préside aux noces et au trentième jour de chaque mois, qui porte aussi le nom d'*Aniran*. On célébroit autrefois avec beaucoup de pompe, en Perse, la fête de ce génie; mais elle n'est plus en usage que chez les *Parsis* ou adorateurs du feu.

ANISIUS, (Jean) littérateur Napolitain du XVe siècle, a publié : I. La tragédie de *Protogène*. II. Des *Epîtres* latines. III. Divers *Poëmes* latins recueillis en deux volumes. IV. Des *Sentences morales* en vers iambiques insérées dans le Recueil des auteurs qui ont écrit sur l'éducation des enfans, et qui a été imprimé à Basle en 1541.

ANISSON, (Laurent) imprimeur renommé de Lyon, y fut échevin en 1670, et y publia la grande *Bibliothèque des Pères*, en 27 vol. in-fol. —*Jean*, son fils, se fit connoître par ses talens et la générosité de ses procédés. *Ducange* n'avoit pu trouver à Paris un éditeur de son savant glossaire grec; *Jean Anisson* qui possédoit parfaitement les langues grecque et latine, rechercha cet ouvrage dont il étoit plus que personne en état d'apprécier l'utilité, et il le publia en 1688. *Jacques Spon* et le père *de Colonia* en furent les correcteurs. *Jean Anisson* fut appelé par *Louvois*, en 1690, à la direction de l'Imprimerie royale, place que ses successeurs ont toujours remplie avec autant de zèle que d'intelligence, et qu'il céda en 1707 à *Claude Rigaud* son beau-frère, connu par les belles éditions de *Bourdaloue*, in-8°, et de l'*Homère* de Mad. *Dacier*, in-12. Il mourut à Paris en 1721, après avoir rempli pendant quelques années les fonctions de député du commerce de la ville de Lyon. Ses neveux succédèrent à *Rigaud* dans la place de directeur de l'Imprimerie royale, qui devint par leurs soins une des mieux disposées et des plus occupées de l'Europe. Nous lui devons non-seulement plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes, mais encore l'impression des *Mémoires* des académies de la capitale.

ANKARSTROOM, (Jean-Jacques) gentilhomme Suédois, avoit été enseigne aux gardes de *Gustave III*, et ensuite capitaine dans l'un de ses régimens. Ayant conçu contre ce prince une haine violente, il trempa dans la conjuration formée contre lui, pendant la guerre que la Suède fit à la Russie. Cette dernière puissance avoit gagné un certain nombre d'officiers chargés de soulever l'armée Suédoise, de la paralyser et de faciliter aux Russes la conquête de la Finlande. Condamné à mort, le roi lui fit grace; et cette clémence ne put calmer son ressentiment. *Gustave*, ayant assemblé une diète à Gêfle, au commencement de 1792, indisposa les nobles dont les priviléges avoient déjà été restreints dans la révolution de 1772. Il se forma un nouveau complot contre ses

jours; et la haine personnelle que lui portoit *Ankarstroom*, le fit choisir pour exécuteur de la vengeance des conjurés. Il prit le moment où le roi étoit entré dans la salle d'un bal masqué, pour lui tirer un coup de pistolet chargé de deux balles et de clous. La blessure étoit mortelle; *Gustave* expira le 29 mars 1792. Son assassin avoit eu la précaution de laisser tomber dans la foule un second pistolet et un couteau dont il étoit muni. On ramassa ces armes; le couteau avoit une pointe recourbée; il fut reconnu par un coutelier qui déclara l'avoir vendu au capitaine *Ankarstroom*. Ce régicide eut le poing coupé et la tête tranchée, le 22 avril 1792, sans avoir voulu déclarer ses complices, et se glorifiant de son crime. *La vie*, répondit-il aux juges, *m'étoit odieuse; je la perds avec joie, si j'ai pu délivrer ma patrie d'un prince qui en étoit le fléau. Gustave* avoit reçu avant le bal une lettre non signée, dans laquelle on l'avertissoit qu'il seroit entouré et assassiné dans une des salles de ce spectacle. *Je vous hais*, lui écrivoit l'anonyme qu'on sut bientôt être le major aux gardes; *je hais tous les tyrans; mais je ne veux pas être au nombre de vos assassins. Si vos soldats salariés eussent tenté à Gêfle un mouvement contre la diète, j'aurois été le premier à vous percer le sein.* Cette lettre ne fit aucune impression sur le roi; il étoit dans le caractère de ce prince confiant et courageux, de rép ndre comme *César* et le duc *de Guise : Ils n'oseroient;* et ils osèrent. *Gustave* se préparoit, au moment de sa mort, à marcher contre la France pour renverser sa nouvelle constitution; il parut regretter en mourant d'être entré dans des projets qui lui étoient étrangers.

ANNA, (Pierre d') Napolitain, chancelier du pape *Grégoire VI*, a écrit le *Récit* de la manière dont on découvrit le corps de *St. Secondin*.

VII. ANNE, dauphine de Viennois, succéda en 1282 aux états de son frère *Jean I*, mort sans postérité, et devint dès-lors souveraine du Dauphiné. *Robert*, duc de Bourgogne, prétendit que cette province étoit un fief masculin de l'empire qui ne pouvoit passer aux femmes; qu'il appartenoit dès-lors à l'empereur *Rodolphe;* et que celui-ci lui en ayant accordé la concession et l'investiture, ce fief devenoit sa propriété. *Anne* défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et ne se termina, après plusieurs siéges et divers combats, que par la médiation de *Philippe le Bel;* celui-ci indemnisa *Robert*, et laissa à *Anne* le domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrrée dans le monastère des Chartreuses de *Salette* qu'elle avoit fondé.

X. ANNE de Ferrare, fille d'*Hercule II* duc de Ferrare, et de *Renée* de France, épousa en 1549 *François* duc de *Guise*, surnommé *le Balafré*, et à qui le parlement donna celui de *Conservateur de la patrie*. Elle partagea les dangers des combats et le courage de son époux et de ses fils devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat du premier, par *Poltrot de Méré*, devant Orléans, *Anne* poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui étoit due, et la punition du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint quelque temps pri-

sonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise; en arrivant à celui de Blois où l'on voyoit la statue de *Louis XII*, son aïeul maternel, elle s'écria : « O mon père! vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir gémir et périr les enfans de votre fille. » *Ronsard* a consacré ces vers à cette princesse :

Vénus la sainte en ses graces habite ;
Tous les Amours logent en ses regards ;
Pour ce à bon droit cette Dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

* XII. ANNE, fille de *Jacques II* roi de la Grande-Bretagne, et d'*Anne Hyde* sa première femme, naquit le 6 février 1664. Elle fut élevée dans la religion Protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens Catholiques. Dans sa jeunesse, elle passa à la cour de France pour y chercher près des médecins, un secours à la foiblesse de sa vue; et ce fut à la sollicitation de cette cour, qu'en 1683 on la maria au prince *George de Danemarck*, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi *Guillaume*, époux de *Marie* sa sœur aînée, les Anglois l'appellèrent au trône le 4 mai 1702. *Anne* leur en témoigna sa reconnoissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur *Léopold* et à *Charles* d'Autriche, contre la France. Le duc de *Marleboroug*, son favori et son général, acquit une gloire immortelle à son règne, par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. Les Anglois enlevèrent la flotte espagnole dans le port de Vigo, conquirent Gibraltar, s'emparèrent de Barcelone, et firent proclamer *Charles* roi d'Espagne. D'un autre côté, les François furent battus à Ramillies et à Oudenarde. La reine *Anne* fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix; et dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire ni les intérêts de sa nation. Par ce traité, l'Angleterre obtint la démolition des fortifications du port de Dunkerque, la liberté du commerce dans les Indes Espagnoles, la retraite du prétendant hors de France, la reconoissance des droits de la maison d'*Hanovre* à la couronne d'Angleterre, la baie et le détroit d'Hudson, l'Acadie, l'isle de St-Christophe et celle de Terre-Neuve. Un des articles les plus honorables, fut d'engager *Louis XIV* à délivrer les réformés condamnés aux galères. Dans ce traité, l'un des plus célèbres de l'histoire moderne et qui servit de base à celui d'Aix-la-Chapelle en 1748, *Anne* stipula non-seulement comme souveraine, mais comme arbitre suprême de l'Europe. Elle donna un nouveau degré de puissance à son gouvernement en unissant l'Écosse à l'Angleterre, pour ne faire qu'une seule domination et qu'un seul parlement, où l'on admit seize pairs Écossois et quarante-cinq députés de la même nation à la chambre des communes. *Anne* accorda à l'Écosse la liberté du commerce avec l'Angleterre et les colonies, et la conservation de ses lois et de sa jurisprudence particulière. Elle mourut le 12 août 1714, à 51 ans, d'une goutte dégénérée en hydropisie. Elle avoit pris d'abord, mais en vain, des mesures pour r'ouvrir à son frère *Jacques III* le chemin au trône. On dit pourtant que la couronne seroit à la fin rentrée dans la maison des *Stuarts*, si les ministres de la reine *Anne* avoient été plus secrets et

plus unis entre eux. Cette princesse n'avoit pas les qualités brillantes d'*Elizabeth;* mais elle avoit une bonté de caractère, une douceur inaltérable dans le gouvernement comme dans le commerce familier, qui auroit mieux valu que le génie, si elle avoit eu assez de lumière dans l'esprit et assez de vigueur dans l'ame pour ne pas laisser prendre trop d'ascendant à ses favoris et à ses favorites. Ses sujets l'appeloient *la bonne reine Anne.* « Les Anglois s'enorgueillissent, dit un écrivain, lorsqu'ils songent au règne d'*Elizabeth;* mais leur cœur s'attendrit toutes les fois qu'ils se souviennent qu'*Anne* a régné sur eux. *Elizabeth* fit respecter ses lois, *Anne* les fit aimer. » Le comte d'*Oxford* et le vicomte de *Bolyngbrocke* profitèrent de sa foiblesse pour remplir la cour de cabales. La duchesse de *Marleborough* avoit tyrannisé la reine au point de lui écrire après un petit différend : *Rendez-moi justice, et ne me faites point de réponse.* Ces chagrins domestiques, joints à l'usage trop fréquent des liqueurs fortes, goût qu'elle tenoit de son époux, abrégèrent les jours de cette princesse et ternirent un peu ses vertus.

XIII. ANNE DE RUSSIE, fille de *Jaraslas*, épousa, en 1044, *Henri I* roi de France. C'est la première fois qu'il est fait mention de la Russie dans nos annales historiques. Après la mort de son époux, la reine se retira dans l'abbaye de *St-Vincent-de-Senlis*, qu'elle avoit fondée, et dont elle sortit pour se remarier à *Raoul* comte de Crespi en Valois; cet hymen lui fit encourir l'excommunication, parce que *Raoul* se trouvoit parent du premier mari d'*Anne*. Celle-ci eut le courage de braver les foudres de l'Eglise; mais son nouvel époux l'ayant répudiée, elle se retira dans sa patrie, et y finit ses jours.

XV. ANNE, fille aînée du czar *Pierre I* et de *Catherine I*, et mère de *Pierre III*, joignoit la beauté, les lumières, à la bonté et à la vertu. Elle épousa en 1725 *Charles Fréderic*, duc de Holstein Gottorp. Appelée au conseil de régence après la mort de l'impératrice *Catherine*, elle n'y put assister qu'une fois. *Mentzicoff* qui la redoutoit, l'obligea de quitter la Russie et de se retirer à Kiel, où elle mourut en 1728, à 22 ans.

XVI. ANNE DE SAVOIE, fille du duc *Amédée V* et de *Marie* de Brabant, devint impératrice d'Orient par son mariage avec *Andronic III* dit le jeune. Son entrée à Constantinople, en 1337, fut splendide. *Anne* partagea la gloire de son époux : elle le rendit accessible au pauvre, juste et bienfaisant. Après la mort de ce prince, elle eut la douleur de voir ses fils privés du trône par la perfidie de *Jean Cantacuzène* leur tuteur.

XVII. ANNE DE CHYPRE, fille de *Janus* roi de Chypre et d'Arménie, épousa à Nicosie, le premier jour de l'an 1431, *Louis* duc de Savoie. Son esprit conciliant et flatteur, l'aménité de son caractère, les graces de sa figure captivèrent l'affection de son époux qui lui abandonna presque entièrement son autorité. Elle en profita pour créer des établissemens utiles et plusieurs monastères. Les Cordeliers de Genève, les Observantins de Nice et de Turin lui durent leur fon-

sation. Elle mourut le 11 novembre 1462, et se fit enterrer dans un habit de cordelier, pratique ridicule mais que l'usage autorisoit alors, et que les moines favorisoient pour avoir part aux largesses testamentaires de ceux à qui ils permettoient de se revêtir ainsi de leur robe.

XVIII. ANNE DE HONGRIE, fille de *Ladislas VI*, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux *Ferdinand* d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale en 1527. *Zapolski* vayvode de Transilvanie, soutenu par *Soliman* empereur des Turcs, lui disputa sa puissance et vint mettre le siége devant Vienne. *Anne* soutint alors le courage de *Ferdinand*, et donna des exemples de la plus grande fermeté. *Hilarion de Coste* la représente comme l'une des plus belles femmes de son temps. Elle mourut à Prague le 27 janvier 1547, et fut inhumée dans la cathédrale de cette ville. Les petites filles d'*Anne* régnèrent en France. Ce furent *Marie de Médicis* et *Anne* d'Autriche.

XIX. ANNE DE GONZAGUE, connue sous le nom de *Princesse Palatine*, épousa, en 1645, *Edouard*, comte Palatin. Après une vie agitée, elle vint mourir à Paris le 6 juillet 1684, à 68 ans. *Bossuet* rendit un éclatant hommage à ses vertus, dans l'oraison funèbre de cette princesse. En 1786, on a publié de prétendus mémoires d'*Anne de Gonzague*, évidemment supposés, mais qui se font lire avec intérêt.

XX. ANNE-MARIE DE ST-JOSEPH, naquit à Ville-Castin, dans le diocèse de Ségovie en Espagne, et fit éclater dès sa jeunesse toutes les vertus chrétiennes. Elle fit profession religieuse à Salamanque, dans un monastère de l'ordre de *St. François*. Elle y écrivit sa Vie qui fut imprimée en 1632, et qui a été traduite en françois.

ANNEBAUT, (Claude d') baron de *Retz*, d'une famille ancienne de Normandie servit d'abord à la défense de Mézières, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec *François I*, qui aimoit son caractère et estimoit sa probité et sa bravoure. Diverses places qu'il prit dans le Piémont et ses travaux militaires dans les Pays-Bas, lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1538, et la charge d'amiral en 1543. C'est en cette qualité qu'il commanda la flotte envoyée contre l'Angleterre en 1545. Le connétable *de Montmorenci* ayant été disgracié, le maréchal *d'Annebaut* fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal *de Tournon*, et loin de s'y enrichir, il y fit des pertes dont *François Ier* l'indemnisa, en ordonnant, dans sa dernière maladie, qu'il seroit gratifié d'une somme considérable. Privé de l'administration sous *Henri II*, il conserva son crédit et l'estime publique; et après une disgrace passagère, il entra dans le conseil de *Catherine de Médicis*. Il mourut à la Fère le 2 novembre 1552. Le cardinal *d'ANNEBAUT* son frère, ne lui survécut que six ans, étant mort en 1558; *Jacques*, fils du maréchal, tué à la bataille de Dreux en 1562, fut le dernier rejeton de cette famille illustre. Le président *de Thou* fait un grand éloge du désintéressement du maréchal *d'Annebaut*.

ANNÈSE, (Gennaro) *Voyez* ANIELLO.

* I. ANNIBAL, (*Hannibal*) fils d'*Amilcar*, général Carthaginois, avoit hérité de son père une haine implacable contre les Romains. On rapporte qu'un jour *Amilcar* faisant un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre qu'il alloit porter en Espagne, son fils *Annibal* se jetant à son cou, le conjura de le mener avec lui à l'armée. On ajoute que ce général, charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant de neuf ans, le prit entre ses bras, et que l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main sur la victime, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains dès qu'il seroit en âge de porter les armes. Le jeune *Annibal* partit donc pour l'Espagne et servit sous son père jusqu'à sa mort, après laquelle il retourna dans sa patrie. Cependant *Asdrubal* qui avoit succédé à *Amilcar*, écrivit au sénat de Carthage de lui envoyer *Annibal* qui avoit alors 22 ou 23 ans. Ce jeune guerrier, en arrivant à l'armée, attira sur lui les yeux et la faveur des troupes qui croyoient voir revivre en lui *Amilcar* leur ancien général. Trois années se passèrent, pendant lesquelles il s'exerça dans tout ce qui peut former un grand capitaine. *Asdrubal* étant mort, les soldats, d'un consentement unanime, le choisirent, tout jeune qu'il étoit, pour les commander: il avoit alors environ vingt-six ans, et leur choix fut confirmé par le peuple de Carthage. Dès le moment qu'il eut été nommé général, il songea à porter la guerre en Italie. Pour y parvenir, il fit faire plusieurs plaintes à Carthage contre les Sagontins, et lui même en écrivit au sénat, qui lui donna un plein pouvoir de faire de Sagonte tout ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour l'état. Il assiégea donc cette ville alliée des Romains, la prit et la rasa. La prise de Sagonte fut le commencement de la seconde guerre punique. *Annibal* persuadé, comme il le disoit souvent, que les Romains ne pouvoient être vaincus que dans Rome, songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, et du bord de ce fleuve s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables, et lui fit un nom immortel. La neige, les glaces, les rochers, les précipices, sembloient rendre ce passage impossible. Enfin, après neuf jours de marche à travers les vallées et les montagnes, *Annibal* se vit au sommet des Alpes. *Juvenal*, pour mettre peut-être du merveilleux dans ce passage, assure (Satire x^e^) qu'*Annibal* fut obligé de faire calciner avec du vinaigre un gros rocher qui s'opposoit à son passage. Est-il possible de rendre une roche calcinable ou du moins facile à diviser par le fer, en l'échauffant par un grand feu et en y versant une liqueur acide? Les siècles suivans ont douté de la possibilité de l'expérience d'*Annibal*. « Tout ce que je sais, dit l'Auteur des *Singularités de la nature*, c'est qu'ayant pris les éclats d'une de ces roches à grains qui composent la plus grande partie des Alpes, je les mis dans un vase rempli de vinaigre bouillant, ils devinrent en peu de minutes presque friable comme du sable. Ils se pulvérisèrent entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire l'expérience d'*Annibal*. » Quoi qu'il en soit, le général Carthaginois passa les Alpes. Cinq autres

jours suffirent pour traverser la partie qui regardoit l'Italie. Il entra dans la plaine, et la revue qu'il fit alors de ses troupes, lui apprit que son armée de 50 mille hommes de pied et de 9000 chevaux, étoit réduite à 20,000 hommes et à 6000 chevaux. Le général Carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul *Cornélius Scipion* sur le bord du Tésin, et quelque temps après *Sempronius*, près la rivière de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes, et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A cela près tout réussissoit à *Annibal*. L'année suivante, il vainquit *Cnéius Flaminius* près du lac de Trasymène. Le général Romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers; et *Annibal*, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. C'est dans cette marche de quatre jours et de trois nuits, dans l'eau et dans la fange, que ce général perdit un œil. La république Romaine, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer en élisant pour dictateur *Q. Fabius Maximus*. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'*Annibal*, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. *Fabius Maximus*, que ses ruses et ses délais auroient dû faire aimer des Romains, ne recueillit que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et *Minutius Félix*; qui se laissa envelopper par le général Carthaginois, et qui auroit péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de *Fabius* étant expiré, *Terentius Varro* et *Paul-Emile* eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C.: 40,000 hommes de pied et 2,700 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul *Paul-Emile*. On dit qu'*Annibal* envoya à Carthage, par *Magon* son frère, trois boisseaux d'anneaux, pris à 5,630 chevaliers qui périrent dans ce combat. *Annibal* auroit dû peut-être profiter des avantages que lui offroient ses victoires, et marcher droit à Rome; mais il aima mieux passer l'hiver à Capoue; et les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avoient causé de terreur aux généraux Romains. C'est ainsi du moins que pensent *Tite-Live* et plusieurs autres Historiens, peut-être plus moralistes que politiques. L'abbé *de Condillac* n'est pas de leur sentiment. Il est faux, suivant cet écrivain philosophe, que les plaisirs eussent amolli les soldats et perdu la discipline. *Annibal* se maintint encore en Italie pendant 13 à 14 ans: il prit des villes, il remporta des victoires; et lorsqu'il eut des revers, ses troupes toujours fidelles, s'exposèrent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit *Polybe*, de sédition dans son armée. La vraie raison de la décadence d'*Annibal*, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva dans une seule année jusqu'à dix-huit légions. Elle employa ses meilleurs généraux, et il s'en étoit

formé de bons. *Annibal*, ne recevant presque aucun secours de Carthage, et voyant son armée diminuer chaque jour, marcha en vain du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C.: les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où *Annibal* campoit, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul *Marcellus* en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; et comme il en présentoit un quatrième, *Annibal* se retira, en disant : *Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu?* (*Voyez* I. MARCELLUS.) Cependant *Asdrubal* frère d'*Annibal*, s'avançoit en Italie pour secourir son frère; mais *Claude Néron* lui ayant livré bataille, tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. *Néron*, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'*Annibal* la tête sanglante d'*Asdrubal*. Le Carthaginois en la voyant dit, « qu'il ne doutoit plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. » Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler *Annibal*. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valoit mieux donner la paix à son pays que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et *Scipion*; mais le général Romain n'ayant voulu entendre aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama, l'an 202 avant J. C. *Annibal* la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires; 40,000 Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. *Annibal*, honteux d'être témoin de l'opprobre de sa patrie, se réfugia d'abord chez *Antiochus* roi de Syrie, ensuite chez *Prusias* roi de Bithynie; et ne se croyant pas en sûreté dans ces deux cours amies des Romains, il avala un poison subtil, qu'il portoit depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir* Pyrrhus *de se précautionner contre un traître qui le vouloit empoisonner, et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter* Prusias *à me faire périr.* Rome perdit un ennemi, et Carthage un défenseur. *Tite-Live* nous le représente d'une cruauté inhumaine et d'une perfidie plus que Carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. En nous gardant de dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à *Annibal* par l'historien Latin, sont grossis et qu'ils partent de la haine que lui portoient les Romains. Un courage mêlé de sagesse, une fermeté que rien ne troubloit, une connoissance parfaite de l'art militaire, une attention scrupuleuse à observer tout, une activité sans égale, ont mis *Annibal* dans le premier rang des grands généraux de tous les siècles. « *Annibal*, dit *Turpin*,

qui

qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre par l'espoir de venger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un roi, me paroît plus grand que *Caton* qui se donne la mort lorsqu'il peut opposer au génie et à la fortune de *César*, son propre génie, son courage et son nom. » Il cultiva les lettres au milieu du tumulte des armes. Plusieurs écrivains, en lui reprochant de n'avoir pas mené son armée victorieuse à Rome après la bataille de Cannes, répètent ce mot de *Maherbal* capitaine Carthaginois : *Annibal, vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.* Un auteur plus judicieux dit, qu'on ne devroit pas prononcer si légèrement contre un si grand capitaine. « Rome jalouse, Rome inquiète, ajoute-t-il, fait bien comprendre quel homme étoit *Annibal*. »

ANNON, (Saint) d'une famille noble d'Allemagne, suivit la carrière des armes dans sa jeunesse. Son oncle chanoine de Bamberg l'en dégoûta, et lui inspira le goût de l'état ecclésiastique. L'empereur *Henri III* dit *le Noir*, entendant vanter les vertus d'*Annon*, voulut le connoître, l'appela près de lui, et bientôt après le nomma archevêque de Cologne en 1096. Le prélat s'occupa aussitôt de la réforme des monastères ; il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et ailleurs trois de l'ordre de *St. Benoît.* Après la mort de *Henri III*, l'impératrice *Agnès* fit confier à *Saint Annon* la régence de l'empire ; et il l'exerça avec gloire ; il réprima les exactions, diminua les impôts et apprit à gouverner au jeune *Henri IV*. Ce prince séduit par des flatteurs, priva un instant *Annon* du ministère ; mais la confiance générale et les plaintes des peuples, l'obligèrent à le rappeler en 1072. *Annon* mourut le 4 décembre 1075. Ses vertus ne se bornèrent pas à être contemplatives ; elles furent actives, appliquées au bonheur public ; et il crut sagement que le meilleur moyen de plaire à Dieu étoit de faire du bien aux hommes.

ANNONA, (Mythol.) divinité Romaine, fille de l'*Abondance*, qui présidoit aux comestibles et aux provisions de ménage. Les médailles la représentent ordinairement tenant des épis de blé, et ayant quelquefois près d'elle une proue de navire, parce que les grains arrivoient souvent à Rome par mer, et sur-tout de la Sicile.

ANOSCH-BEM-SCHEITH, grand pontife des hommes d'après l'histoire Arabe, établit, le premier, des aumônes publiques pour les pauvres, des tribunaux pour rendre la justice. Il naturalisa, dit-on, le palmier en Arabie. Les Orientaux le font vivre 965 ans. On croit avec vraisemblance qu'ils ont désigné, sous le nom de ce pontife, *Enos* fils de *Seth*, petit-fils d'*Adam*. L'histoire Gifarienne fait souvent mention de lui, ainsi que les auteurs du *Binakiti*. *Anosch*, suivant eux, après avoir vécu neuf cent soixante-cinq ans, laissa l'aîné de ses fils pour successeur dans sa dignité.

ANQUETIN, (Charles) mort à Rouen où il étoit curé en 1716, a écrit une *Dissertation* pour

prouver qu'on devoit distinguer trois femmes, connues dans l'Ecriture sous le nom de *Marie-Magdeleine*, Paris 1702, in-12. Il adressa au P. *Lamy* de l'Oratoire une lettre sur le même sujet. Elle a été aussi imprimée.

ANSALONIO, (Jean) jurisconsulte de Catane, vivoit en 1493, et publia un traité *des Fiefs*. — On connoît sous ce nom : I. *Giordano* ANSALONIO, missionnaire au Japon, qui y périt victime de son zèle, après avoir publié un *Traité des superstitions de la Chine*. II. *Sébastien* ANSALONIO de Palerme, astronome, mort en 1599, et qui a laissé des vers italiens, des *Traités* d'astronomie et un *Almanach* perpétuel qu'il a publié sous le nom de *Benincasa* qui étoit son domestique.

ANSBERT, (Saint) né à Chaussi village du Vexin, devint évêque de Rouen après la mort de *St. Ouen*, en 683, et assista aux états du royaume assemblés à Clichy par *Thierri III*. *Pepin* maire du palais, trompé par les ennemis d'*Ansbert*, le relégua dans un monastère du Hainaut, où ce dernier finit ses jours en 698 dans les exercices de la bienfaisance et de la piété. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fontenelles.

ANSEAUME, (N.) naquit à Paris, et commença sa carrière par l'emploi de souffleur à la comédie Italienne. L'habitude de voir et de lire des pièces de théâtre lui donna l'idée d'en composer, et il réussit dans plusieurs. Il est mort en juillet 1784. On lui doit environ vingt-quatre opéra comiques dont quelques-uns offrent de la facilité et du naturel. On peut distinguer l'*Isle des Fous*, la *Clochette*, les *deux Chasseurs et la Laitière*, le *Peintre amoureux de son modèle*, le *Soldat magicien*, *Mazet*, le *Milicien*, le *Tableau parlant*. Les pièces qui ont obtenu moins de succès, sont la *Vengeance de Melpomène*, l'*Ecole de la Jeunesse*, ou le *Barneveld François*, l'*Ivrogne corrigé*, le *Dépit généreux*, le *Chinois en France*, le *Monde renversé* ou les *Femmes qui commandent*, *Bertholde à la ville*, les *Amans trompés*, le *Docteur Sangrado*, le *Médecin de l'Amour*, la *Fausse Aventurière*, *etc.* Le théâtre de cet auteur a été recueilli en 1766, 3 vol. in-8.°

VI. ANSELME, (Antoine) jurisconsulte d'*Anvers* où il fut échevin, mort presque octogénaire en 1668, a laissé plusieurs ouvrages de droit public écrits avec méthode. Les principaux sont : I. *Codex Belgicus*, Anvers 1649, in-fol. II. *Tribonianus Belgicus*. Bruxelles 1663, in-fol. III. Un recueil d'*Edits* en flamand, 1648, 4 vol. in-fol.; un autre de *Consultations*, publié à Anvers en 1671, in-fol. Ces deux derniers sur le droit civil sont aussi écrits en latin.

ANSGARDE, épousa en 862 *Louis II* dit *le Bègue*, et en eut *Louis* et *Carloman* qui lui succédèrent. Elle fut répudiée par son époux qui ne fut approuvé ni par *Hincmar* archevêque de Rheims, ni par le pape *Jean VIII* qui se trouvoit alors en France.

ANSLOO, poëte Hollandois, est auteur de diverses poésies écrites dans sa langue, et recueillies par *Jean de Haës*, Rotterdam, 1713, in-8.°

ANTAGORAS, (Mythol.) berger de l'isle de Cos, renommé pour sa force extraordinaire, fut prié par *Hercule* de lui donner un bélier. Le berger y consentit, sous la condition que le héros le vaincroit à la lutte. Dans ce combat, *Antagoras* étoit prêt de succomber, lorsque les Méropes vinrent au secours de leur compatriote, et forcèrent *Hercule* à prendre la fuite pour la première fois.

ANTANDRÉ, guerrier de Syracuse, vivoit dans la 120ᵉ Olympiade. Il secourut la ville de Crotone assiégée par des ennemis furieux, et combattit ensuite vaillamment les Carthaginois. Il étoit frère d'*Agathocle*, dont il a écrit l'histoire.

* ANTÉE, (Mythol.) géant de Libye, fils de *Neptune* et de la *Terre*, fut étouffé par *Hercule*, qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la *Terre*, sa mère, lui donnoit de nouvelles forces lorsqu'il la touchoit. Les Grecs disoient qu'il avoit eu soixante-quatre coudées de hauteur, qu'il avoit fait vœu d'élever un temple à *Neptune* avec les crânes des hommes qu'il auroit étouffés, et qu'il bâtit la ville de Tingy près du détroit de Gibraltar. *Sertorius* fit ouvrir dans cette ville un tombeau qui passoit pour celui d'*Antée*, et y trouva des ossemens d'une énorme grandeur.

II. ANTELMI, (N. d') professeur de mathématiques et inspecteur des études à l'école militaire, est mort le 5 janvier 1783. Il n'a publié aucun ouvrage sur la science qu'il cultivoit, mais des traductions agréables, 1.° du *Messie*, poëme de *Klopstock*, 1769, 2 vol. in-12; 2.° des *Fables* allemandes de *Lessing*, 1764, in-12.

* ANTÉROS, (Mythol.) divinité opposée à *Cupidon*. On le croyoit fils de *Vénus* et de *Mars*. Cette Déesse voyant que *Cupidon* ne croissoit point, en demanda la cause à *Thémis*, qui lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit point de compagnon. *Vénus* continua d'écouter la passion que *Mars* avoit pour elle, et *Antéros* fut le fruit de leur commerce. L'*Amour* ne grandit pas pour cela davantage; lui et son frère demeurèrent toujours en cet état. On les représentoit comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, et s'arrachant une palme. Quelques Mythologues lui donnent dans son carquois des traits de plomb, pour exprimer qu'il ne produit que des transports de courte durée, toujours suivis de lassitude et de satiété. Les Athéniens lui élevèrent un temple où on l'invoquoit, comme vengeur des amours méprisées.

* II. ANTHEMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur *Justinien*, au 6ᵉ siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. Il avoit formé un immense miroir ardent de plusieurs miroir plans. Il existe un recueil de machines qu'on lui attribue; mais ce qui lui méritera toujours l'admiration publique, c'est d'avoir dirigé avec *Isidore* de Milet la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople. *Justinien* la fit élever, et lorsqu'il vit cet ouvrage achevé, il s'écria: « O *Sa*

lomon, je t'ai surpassé. » C'est ainsi qu'on a décrit ce superbe édifice dans les *Vies des Architectes* : « Ce monument est dans la situation la plus avantageuse ; il occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville de Constantinople du côté du sérail. Le plan de Sainte-Sophie est presque un quarré parfait de deux cent cinquante-deux pieds de long, sur deux cent vingt-huit de large. Elle est dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de son milieu une coupole hémisphérique de cent huit pieds de diamètre, dont la circonférence est percée de vingt-quatre fenêtres : on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole jusqu'au pavé. Elle est accompagnée de deux autres plus petites qui sont également hémisphériques. — Dans le fond de ce temple, est une demi-coupole sous laquelle étoit placé le seul autel qu'il eût. C'est aujourd'hui l'endroit où les Turcs conservent l'Alcoran. La voûte de cette église est en pierre, et l'intérieur de la coupole est orné de mosaïques ; les murs sont couverts de peintures. Il est surprenant que les Mahométans aient laissé subsister tant d'images de *Jésus* et de ses Saints ; ils se sont contentés d'effacer les croix. Le pavé est composé de compartimens des marbres les plus choisis, parmi lesquels le marbre rouge domine le plus. — Il y avoit au dehors un *atrium* ou vestibule, c'est-à-dire une place quarrée environnée de portiques qui n'existent plus. On passe de là dans un portique aussi long que l'église, qui a trente-six pieds de large. Il est soutenu par des pilastres qui tiennent lieu de colonnes, et l'on voit au-dessus un autre portique. On entre dans l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze ; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines ne sont point épargnés tant au dedans que dans les dehors de cette église. On voyoit autrefois dans le milieu de l'*atrium* ou de la place quarrée dont on a parlé, la statue équestre colossale de l'empereur *Justinien*. — Lorsqu'on entre dans Sainte-Sophie, on est saisi d'admiration en voyant la grandeur de cette église et la beauté de l'ensemble. Pour élever ce temple, *Justinien* se saisit des revenus publics, imposa des taxes, et prit pour couvrir la coupole, le plomb des conduits des fontaines. — A peine cette église fameuse fut-elle achevée, qu'un tremblement de terre renversa le dôme ; mais l'empereur le fit rebâtir aussitôt. On prétend qu'on n'employa que des pierres ponces dans sa construction, pour le rendre plus léger. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont élevé vis-à-vis les quatre angles, quatre minarets, c'est-à-dire quatre espèces de clochers isolés, qui s'élèvent très-haut. Il sont si déliés vers leurs pointes, qu'on les prendroit pour les vergues d'un vaisseau qui sont debout. Comme les Turcs n'ont point l'usage des cloches, de peur de troubler les ames des morts, ils montent à certaines heures au haut de ces minarets, et invitent le peuple par des cris à se rendre aux prières. Sainte-Sophie a servi de

modèle à toutes les mosquées qui ont été faites dans la suite à Constantinople. Ces mosquées sont toutes isolées au milieu d'une place, ou environnées de rues très-larges; avantage que l'on devroit procurer à nos églises et à tous les édifices publics. »

I. ANTHUSE, recluse qui vivoit dans une solitude hors des murs de Constantinople, eut la hardiesse de recommander le culte des images, malgré la défense de l'empereur *Copronyme*. Celui-ci, plein de ressentiment, fit arrêter *Anthuse*, et alloit la livrer à une vengeance cruelle, lorsque les larmes de l'impératrice *Eudoxe* obtinrent sa grâce. En reconnoissance, *Anthuse* prédit à sa bienfaictrice depuis long-temps stérile, qu'elle auroit bientôt le bonheur d'être mère; en effet, *Eudoxe* eut une fille qu'elle fit nommer *Anthuse*. Cette princesse imita les vertus de celle dont elle portoit le nom. Elle abandonna à son frère *Léon* tous ses droits à la puissance souveraine, et ne se réserva que la disposition de ses biens qu'elle employa à réparer les monastères et à payer la rançon des Chrétiens faits esclaves par les peuples barbares. C'étoit, dit *Fleury*, la mère des orphelins et des enfans abandonnés, elle les rassembloit, les élevoit et les instruisoit. Ayant reçu le voile des mains du patriarche *Taraise*, elle se retira dans le monastère d'*Euménie*, où elle mourut en 790. L'église Grecque honore sa mémoire.

II. ANTHUSE, célèbre devineresse, née à Égès en Cilicie, prétendit descendre de *Pélops* roi d'Argos. Elle inventa, sous l'empire de *Léon I*, la divination par les nuages. *Photius* dans sa bibliothèque, dit qu'*Anthuse* ayant considéré qu'un nuage prenant la forme d'un lion furieux, avoit dévoré la figure d'un Goth, elle prédit que *Léon* feroit périr *Asper* général des Goths.

ANTIC, (Bosc d') médecin, mort en juin 1784, appliqua la chimie aux arts utiles, et surtout à la verrerie et à la poterie. L'un de ses mémoires sur cet objet fut couronné par l'académie des Sciences en 1760. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1780, 2 vol. in-12.

ANTICIRE, prit son nom de son habileté à guérir les fous que l'on envoyoit autrefois chercher leur raison dans l'isle d'Anticire où l'ellébore croissoit en abondance et spontanément: on dit que le médecin *Nicostrate* qui avoit obtenu de grands succès dans l'application de cette plante aux maniaques, en légua une grande quantité à *Anticire*, et lui en apprit la préparation. *Tournefort* dans son voyage du Levant, a retrouvé cet ellébore des anciens. Il est noir, plus nourri que le nôtre, et il est encore commun dans les isles d'Anticire, situées vis-à-vis le Mont-Œta dans le golfe Maléac, que l'on nomme maintenant golfe de Zeiton près de Négrepont.

ANTIER, (Marie) née à Lyon en 1687, devint la première actrice de l'opéra de Paris. Elle y débuta en 1711, dans les rôles imposans de princesse et de déesse. L'étendue de sa voix, sa taille élevée et la noblesse de ses traits l'y rendirent célèbre. Ce fut elle qui couronna au spectacle le maréchal *de Villars*,

après sa victoire de Denain. Elle mourut à Paris en 1741.

* ANTIGÉNIDE, célèbre musicien de Thèbes en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le *Nome* ou l'air du *Char*, en présence d'*Alexandre le Grand*, il le mit tellement hors de lui, que se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives. *Cicéron* rapporte dans son *Brutus*, qu'il avoit un élève appelé *Isménias*, lequel après avoir chanté admirablement en public sans avoir reçu le moindre applaudissement; *Antigénide* pour lui apprendre à mépriser l'insensibilité d'une multitude ignorante, lui cria : *Chantes pour les Muses et pour moi. Antigénide* avoit été maître de flûte d'*Alcibiade ;* mais ce dernier se dégoûta bientôt d'un instrument qui le rendoit moins beau en lui faisant enfler les joues. Lorsque le général Athénien *Iphicrate* épousa la fille de *Cotys* roi de Thrace, *Antigénide* fit les honneurs du repas de noces. On doit à ce musicien renommé la perfection de la flûte à laquelle il ajouta plusieurs trous, ce qui en rendit le jeu plus doux, plus flexible et plus varié.

ANTIGUA, (Marie) naquit à Cazalla, bourg de l'Andalousie, au commencement du 17e siècle. Elle se fit religieuse dans l'ordre de la Merci ; et quoiqu'elle n'eût fait dans sa jeunesse aucune étude, elle n'en a pas moins écrit avec onction et assez de pureté plusieurs ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été traduits en françois.

ANTIMACO, (Marc-Antoine) de Mantoue, professeur de littérature grecque à Ferrare en 1525, y devint président de l'académie *degli Elevati*, fondée par *Albert Lollio*. Il est auteur de diverses traductions du grec en latin, et entr'autres de celles des œuvres de *Polien*, de *Denys d'Halicarnasse* et de *Démétrius de Phalère*.

ANTIME, duc de Naples, après *Théophilate*, fit bâtir dans cette ville le monastère *di St. Quirico*, et l'église de *St. Paul*.

ANTINOÉ, (Mythol.) fille du fleuve *Céphée*, obéit à un oracle qui lui ordonna de transférer les habitans d'une ville bâtie par un fils de *Lycaon*, dans celle de *Mantinée*. Un serpent lui servit de guide dans cette émigration.

XII. ANTIOCHUS, de Syracuse, vivoit 416 ans avant J. C. Il a laissé une *Histoire de Sicile*, depuis le roi *Cocalus* jusqu'à la mort de *Xercès*. Il est cité par *Pausanias* et *Denys d'Halicarnasse*.

II. ANTIPHILE, ancien peintre Grec, fut le premier qui imagina les *grotesques*, ou l'art de représenter et de grouper les figures d'une manière plaisante et ridicule. Le fils de *Xénophon* servit de sujet à l'un de ces tableaux. Il y étoit peint habillé d'une manière si extravagante qu'on ne pouvoit le regarder sans rire.

XVII. ANTOINE de *Galatona*, dans le territoire d'Otrante en Italie, fut tout à la fois médecin, poëte, philosophe et géographe. On a de lui des vers latins et italiens, qui peuvent se lire encore; la *Description de Gallipoli*, un *Éloge de la goutte*, qu'il composa pour

adoucir les douleurs qu'elle lui causoit. Il mourut vers l'an 1490.

XVIII. ANTOINE, (Nicolas) né à Brieu en Lorraine, de parens Catholiques, étudia à Pont-à-Mousson chez les Jésuites. Le ministre *Feri* lui fit quitter la religion de ses pères, et l'engagea d'embrasser le Calvinisme. Son cerveau étoit bouleversé; il n'étoit ni Protestant ni Catholique; et s'étant persuadé que la religion pure étoit la seule véritable, il alla se faire Juif à Venise. Cependant les rabbins ne le circoncirent point, de peur d'être inquiétés par le magistrat; mais il n'en fut pas moins Juif dans le fond du cœur. De Venise il se rendit à Genève, où il cacha si bien ses vrais sentimens qu'il fut premier régent du collége, et ensuite ministre. Le combat perpétuel qu'il éprouvoit intérieurement entre le Calvinisme qu'il étoit obligé de prêcher, et la religion Mosaïque à laquelle il croyoit, le jeta dans une mélancolie profonde; troublé par sa manie, il s'écria un jour qu'il étoit Juif. Les ministres voulurent en vain le faire rentrer en lui-même; il déclama contre le Christianisme. On l'enferma comme fou; mais dès qu'on lui eut rendu la liberté, il annonça de nouveau qu'il n'adoroit que le Dieu d'*Israël*. Le conseil de Genève assembla les ministres, pour savoir ce qu'on devoit faire de ce malheureux enthousiaste. Quelques-uns opinèrent à le faire traiter comme malade du cerveau; mais le plus grand nombre décida qu'il méritoit d'être brûlé, et il le fut après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. Cette étrange sentence, sollicitée par des hommes qui demandoient la tolérance pour leurs propres erreurs, a été regardée par la postérité comme un monument d'absurdité et de barbarie.

XIX. ANTOINE, (N.) architecte, après avoir long-temps séjourné en Suisse, où il éleva divers édifices, vint se fixer à Paris, et y fit construire le bel hôtel de la monnoie, la salle des archives nationales et le grand escalier du palais de justice. Sa probité et sa bienfaisance égaloient ses lumières. Une apoplexie foudroyante l'enleva aux arts et à l'Institut dont il étoit membre, en fructidor de l'an 9.

ANTONELLI, (Nicolas) cardinal, mort dans le duché d'Urbin le 24 septembre 1767, âgé de 70 ans, a laissé divers écrits sur l'ancienne discipline de l'église. Ils ont été imprimés à Rome en 1756, in-folio. On y trouve une critique judicieuse et beaucoup d'érudition.

ANTONIE, (Ste.) souffrit le martyre à Nicomédie. Elle fut d'abord pendue par un bras pendant deux jours, renfermée ensuite dans une étroite prison pendant deux ans. Le préfet ne pouvant ébranler sa foi, lui fit trancher la tête.

ANTONINE, femme de *Bélizaire* général de *Justinien*, devint par ses intrigues et son esprit, la favorite de l'impératrice *Théodora*. L'empereur ne se conduisoit que par son épouse, et celle-ci suivoit les volontés d'*Antonine*; ainsi cette favorite gouverna long-temps l'empire.

I. ANTONINI, (l'abbé *Annibal*) d'une famille noble établie dans le territoire de Salerne en Italie, fit ses études à Na-

ples, et voyagea ensuite en Angleterre, en Irlande et en Allemagne. Il se fixa pendant 25 ans à Paris, et revint mourir dans sa patrie au mois d'août 1755, à l'âge de 53 ans. C'est en France qu'il publia les belles éditions italiennes de l'*Arioste*, du *Tasse* et du *Trissin*. On lui doit particulièrement une *Description* en italien des environs de Paris, un *Traité* de la prononciation françoise et un *Dictionnaire* de la langue italienne, en deux vol. in-4.° Cet ouvrage qui a obtenu un grand nombre d'éditions est un abrégé du grand dictionnaire publié en 1729 à Florence, par l'académie *della Crusca*. *Antonini* y ajouta un grand nombre de mots nouveaux, et sur-tout les trois dialectes généralement reçus en Italie, qui sont le *Romain*, le *Florentin* et le *Siennois*; il n'y a pas même oublié ces mots appelés *della lingua furba*, espèce de jargon en usage dans le 16e siècle, et dans lequel sont écrits les agréables saillies de *Berni*, de *Casa*, de *Mauro*, etc. Il a eu soin enfin d'indiquer les mots *vieillis*, et que l'usage a dédaignés; car en fait de langue vivante c'est l'usage seul qui est leur juge, leur arbitre souverain; et comme dit *Horace : Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.*

II. ANTONINI, (Joseph) frère du précédent, étudia les lois de son pays avec profondeur, et devint intendant des finances en diverses provinces Napolitaines sous *Charles VI*. On lui doit des *Observations* sur la géographie de *Langlet*, et une histoire complète de la *Lucanie*, qui fait partie du royaume de Naples. *Antonini* fit don à *Côme III* du manuscrit de *François Philelphe*, *De Exilio*. Il est conservé à Florence.

ANTRON-CORACE, (Mythol.) berger Sabin, possédoit la plus belle vache du pays. Un oracle prédit que celui qui pourroit la sacrifier à *Diane* sur le Mont-Aventin, assureroit à sa patrie la supériorité sur toute l'Italie. *Antron* se rendit à Rome pour faire ce sacrifice; mais *Servius* roi de Rome, ayant appris la décision de l'oracle, fit conseiller par le grand pontife au Sabin, d'aller premièrement se baigner dans les eaux du Tibre. Pendant ce temps, *Servius* s'empara de la vache et l'immola à *Diane*. Pour consacrer le souvenir de cet évènement, *Plutarque* dit que tandis qu'on attachoit des cornes de cerfs au seuil de tous les temples de *Diane*, il n'y avoit que celui qu'on lui avoit consacré sur le Mont-Aventin qui fût orné de cornes de vaches.

ANYSIS, ancien roi d'Egypte, détrôné par *Sabacus* roi d'Ethiopie, se cacha long-temps dans des marais pour éviter la colère du vainqueur. Ce dernier, touché des malheurs d'*Anysis*, eut la générosité de lui rendre ses états.

APCHON, (Claude-Marc-Antoine d') né à Montbrison en Forêt, prit dans sa jeunesse le parti des armes et le quitta bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il vint mourir à Paris en 1783, à l'âge de 60 ans. La vie entière de ce prélat fut consacrée à la bienfaisance et à l'exercice de toutes les vertus utiles; les pauvres trouvèrent toujours en lui un

soutien, et les infortunés un consolateur. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, une épizootie cruelle avoit ravagé toute la contrée; il répara les maux de la nature en faisant don aux cultivateurs de sept mille bêtes à cornes. Un incendie ayant éclaté dans une maison, deux enfans se trouvèrent exposés à périr dans les flammes; *d'Apchon* invita les ouvriers à les secourir, il promit deux cents louis à celui d'entr'eux qui les sauveroit; personne n'osant s'y exposer, l'évêque fit apporter une échelle, entra lui-même par une fenêtre, pénétra à travers les flammes, et reparut avec les deux enfans sur ses épaules, un moment avant que la maison écroulât. On a de ce prélat respectable des *Instructions pastorales* pleines d'onction, et qui exhortent aux vertus qu'il savoit si bien pratiquer lui-même.

APCHIER, (Garin d') troubadour, fleurit dans le 12e siècle. *Nostredame* et *Crescimbeni* en ont fait mention.

* I. APELLES, peintre célèbre, fils de *Pithius* et élève de *Pamphile*, étoit de l'isle de Cos. *Alexandre le Grand*, sous lequel il vivoit, ne voulut être peint que de sa main: il joignit aux récompenses dont il le combla, des marques d'amitié encore plus flatteuses. Ses talens supérieurs, soutenus par sa politesse et ses manières douces et insinuantes, le rendirent fort agréable au conquérant Macédonien, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez lui pour jouir des charmes de sa conversation et pour le voir travailler. Après la mort de ce prince, *Apelles* retiré dans les états de *Ptolomée* roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il alloit être condamné à mort malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable et n'eût déchargé *Apelles* de toute accusation. Ce grand homme ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, la plus belle image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. *Pline* le Naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'*Apelles*, admiroit encore le portrait d'*Antigone*, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince qui avoit perdu un œil; celui de *Vénus* sortant de la mer; ceux d'*Alexandre*, de la *Victoire*, de la *Fortune*; et celui d'un *Cheval* si bien imité que des cavales hennirent en le voyant. Les anciens plaçoient *Apelles* à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les graces de son pinceau. Sa touche étoit si délicate qu'à la simple vue de quelques traits tracés sur une toile, *Protogènes*, (Voyez *ce mot*.) peintre célèbre de l'isle de Rhodes, connut qu'*Apelles* seul pouvoit en être l'auteur. Ce grand artiste n'avoit pas négligé ses talens: le proverbe, *NULLA DIES SINE LINEA*, (*Aucun jour sans quelque trait*,) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposoit ses ouvrages en public, pour mieux en connoître les défauts. Un jour un cordonnier ayant critiqué les souliers de quelqu'une de ses figures, *Apelles* corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie, *NE SUTOR ULTRA CREPIDAM*, qui

est devenue un proverbe, dont on reconnoît tous les jours la justesse. — Un peintre se glorifioit devant lui de peindre fort vîte : *On s'en apperçoit bien*, lui répondit *Apelles*. — Un autre artiste lui montroit *Vénus* revêtue d'habillemens superbes, et lui demandoit d'un air content ce qu'il en pensoit ? *Je crois*, lui dit *Apelles*, *que n'ayant pu faire ta* Vénus *belle*, *tu l'as faite riche*. — *Mégabyse*, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler *Apelles* ; mais s'étant avisé fort mal-à-propos de vouloir raisonner sur la peinture devant ce grand-maître de l'art, *Apelles* pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyois bonnement supérieur aux autres hommes ; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broient mes couleurs*. Cet artiste mettoit toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot qu'il ne les croyoit pas assez parfaits. Il ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Le premier fut le portrait d'*Alexandre le Grand*, tenant en main la foudre de *Jupiter* : ce portrait étoit si ressemblant, que l'on disoit, selon *Plutarque*, « que l'*Alexandre* de *Philippe étoit invincible*, et celui d'*Apelles inimitable*. » Le second tableau représentoit *Vénus* endormie ; dans le troisième, il avoit peint cette même divinité sortant du sein des mers. *Apelles* trouva le moyen d'adoucir le trop grand éclat des couleurs naturelles, en y mêlant du talc ou une espèce de vernis dont il fut l'inventeur. Ce fut le premier peintre physionomiste et qui s'attacha à faire connoître l'âge, les mœurs et même les inclinations de ses personnages. Comme il ne pouvoit nommer à *Ptolomée* un homme dont il lui parloit, il le lui fit sur-le-champ connoître en le figurant avec le simple trait d'un charbon. *Apelles* mourut à Cos sa patrie, en travaillant à une *Vénus* qui devoit être son chef-d'œuvre ; mais qui ne fut point achevée, la mort l'ayant arrêté au milieu de l'ouvrage. *Pline* a fait le dénombrement des tableaux de ce peintre célèbre, dont quelques-uns se vendirent cent talens, qui reviennent à plus de cent mille écus. *Apelles* n'employoit, comme tous les peintres anciens, que quatre couleurs ; mais il inventa un vernis qui les rendoit plus douces, plus moelleuses, et les mettoit à l'abri de l'altération de la poussière et du temps. Modeste comme tous les grands hommes, il rendoit justice aux talens des autres peintres ; il disoit qu'*Asclépiodore* le surpassoit dans les proportions, et *Amphion* dans l'ordonnance. *Apelles* avoit écrit trois traités sur son art, mais ils ne nous sont point parvenus. On ignore l'année de sa mort. Il avoit commencé d'être connu l'an 332 avant J. C.

APHÉA, (Mythol.) divinité adorée par les habitans d'Egine et ceux de l'isle de Crète, a été célébrée par une ode de *Pindare*.

APICATA, femme de *Séjan*, ne partagea point les vices ni les crimes de son époux ; aussi en fut-elle répudiée. Ses vertus la firent chérir des Romains, et *Tibère* lui-même, en proscrivant *Séjan* et toute sa famille, n'osa comprendre *Apicata* dans l'ordre

de proscription. Cette mère infortunée voyant les corps de ses fils, écrivit une lettre à *Tibère* où elle lui reprocha ses cruautés, et se donna ensuite volontairement la mort.

APICELLA, (Luc-Matthieu) savant docteur en droit à Salerne dans le 17e siècle, a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres, le *Gardien des pauvres*, un traité *de Remissione debitorum et de Cessione bonorum*.

* APIS, (Mythol.) roi d'Argos, étoit fils de *Jupiter* et de *Niobé*. Ce prince ayant cédé le trône à son frère *Egiale*, passa en Egypte vers l'an 1717 avant J. C., suivant quelques-uns. Il y fut connu sous le nom d'*Osiris* et y épousa *Isis*. On dit qu'il enseigna aux Egyptiens l'usage de la médecine et la manière de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf vivant. Ce bœuf, principal symbole de l'Egypte, étoit logé dans un palais, et servi par des prêtres nombreux. Sous *Ptolomée Lagus*, le bœuf *Apis* étant mort de vieillesse, la dépense de ses funérailles s'éleva, suivant les historiens, à une somme de plus de 50 mille écus. *Apis* avoit pris la forme de cet animal pour se soustraire à la colère de *Jupiter*. Les Egyptiens consultoient *Apis* comme un oracle. C'étoit un bon présage lorsqu'il prenoit ce qu'on lui offroit à manger. *Pline* observe que *Germanicus* lui présenta un mets qu'il refusa, et que ce prince mourut bientôt après. *Cambyse* roi de Perse, irrité d'un oracle que l'on attribuoit au Dieu, le fit amener devant lui, le perça d'un coup d'épée dont il mourut, et fit fustiger ses prêtres.

I. APOLLINAIRE, (St.) disciple de *St. Pierre*, fut le premier évêque de Ravennes, *Saint Pierre Chrysologue*, son successeur dans le même siége, a publié son éloge, et le pape *Honorius* en 630 fonda à Rome une église sous l'invocation de *Saint Apollinaire*.

* III. APOLLODORE de Damas, architecte célèbre, dirigea le pont de pierre que *Trajan* fit construire sur le Danube l'an 102 de J. C. Ce pont élevé dans la basse Hongrie et dont il reste encore quelques piles, avoit vingt-une arches, 300 pieds de hauteur, et près de demi-lieue d'étendue, chaque arche se trouvant à 160 pieds de distance des autres. *Adrien* le fit détruire, ou par haine pour *Apollodore*, ou dans la crainte que les Barbares ne profitassent de son ouvrage pour pénétrer sur les terres de l'Empire; ce fut aussi sous la direction de cet architecte que fut faite à Rome la grande place *Trajane*, au milieu de laquelle on éleva une colonne qui supportoit la statue de *Trajan*, tenant un globe d'or dans sa main droite. On a prétendu que les cendres de cet empereur, modèle des rois, furent placées dans ce globe. *Apollodore* fit bâtir la basilique *Ulpiane*, une bibliothèque publique, des thermes et des aqueducs. Il répara et embellit le grand cirque. *Adrien* fit mourir ce célèbre artiste vers l'an 130 de J. C., pour se venger de ce qu'un jour, comme *Trajan* s'entretenoit avec *Apollodore* sur quelque édifice, cet architecte dit à *Adrien*, qui se mêloit de dire son avis: *Allez*

peindre vos citrouilles ; c'étoit un genre de peinture auquel *Adrien* s'occupoit alors. *Apollodore* apparemment peu civil et peu politique, eût encore l'imprudence de critiquer le temple de *Vénus*, qui étoit un des ouvrages d'*Adrien*. « *Le temple n'est pas assez dégagé*, écrivit-il à cet empereur ; *il est trop bas, et les statues des Déesses trop grandes : si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas.* »

* I. APOLLON, (Mythol.) fils de *Jupiter* et de *Latone*, naquit dans l'isle de Délos. Il est, selon les Mythologistes, l'inventeur et le Dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muses et le père de la lumière. Son premier exploit fut de tuer le serpent *Python* qui avoit tourmenté longtemps *Latone* sa mère. Quelque temps après cette victoire, il eut un fils qu'il nomma *Esculape*, (*Voyez* ce mot) que *Jupiter* foudroya. *Apollon* furieux tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont le maître des Dieux avoit frappé son fils. Cet attentat le fit chasser du ciel. Il se réfugia chez *Admète* roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. Il passa du service de ce prince à celui de *Laomédon*, s'occupa avec *Neptune* à faire de la brique et à bâtir les murs de Troie, travail dont les deux Dieux ne furent point payés. Il erra quelque temps sur la terre, cherchant à se consoler de sa disgrace avec des mortelles aimables, dont ce Dieu du bel esprit ne fut pas toujours satisfait : (*Voyez* DAPHNÉ, CLYTIE, CORONIS, CLYMÈNE.) L'exil et les malheurs d'*Apollon* appaisèrent enfin *Jupiter* ; il lui rendit sa divinité avec les priviléges qui y étoient attachés. Parmi les enfans d'*Apollon*, on distingue *Æétès*, qui fut le père de *Médée* ; *Pasiphaé*, femme de *Minos* ; *Linus*, qu'il eut de *Calliope* ou de *Terpsychore* ; *Phaéton*, le plus chéri de tous ; *Rhodia*, etc. Ce Dieu eut différens noms. Il fut appelé ACTIACUS, du promontoire d'Actium où il avoit un temple ; CLARIUS *et* DELPHICUS, de Claros et de Delphes où il rendit des oracles ; DAPHNEUS, à cause de son amour pour *Daphné*, et d'un lieu délicieux appelé de ce nom ; (*Voyez* à la fin de l'article.) DÉLIUS, nom qu'il tira de Délos, lieu de sa naissance. PALATINUS, parce que l'empereur *Auguste* lui fit bâtir un temple sur le mont Palatin. PHŒBUS, de deux mots grecs qui signifient *lumière* et *vie*. PYTHIUS, parce qu'il tua le serpent *Python*. On représente ce Dieu de plusieurs façons et avec différens attributs ; tantôt sous la forme d'un jeune homme sans barbe, une lyre à la main et des instrumens de musique à ses côtés ; tantôt sur le Parnasse, au milieu des neuf Muses, une couronne de laurier sur la tête. On le voit encore conduisant le char du Soleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint aussi avec un carquois derrière le dos, un arc et des flèches à la main. Les Païens croyoient que ce Dieu rendoit des oracles, et ils alloient le consulter à Délos. Le culte d'*Apollon* y fut toujours si respecté, que les Perses qui avoient déclaré la guerre aux Dieux et aux hommes, étant abordés à Délos avec une flotte de mille vaisseaux, n'osèrent y faire le

moindre dégât, ni piller le temple de ce Dieu, quoiqu'il fût rempli de richesses immenses. *Apollon* étoit encore honoré à Claros, à Delphes et dans d'autres villes. C'est en son honneur qu'*Auguste* établit les jeux Actiens ou Actiaques, qui se célébroient tous les cinq ans à Rome en mémoire de la victoire d'Actium, et tous les ans à Actium même. *Apollon* avoit un temple superbe à Daphné, lieu délicieux, avec un bois et de belles eaux, situé à trois ou quatre milles d'Antioche de Syrie. La beauté du séjour et les fêtes qu'on y célébroit souvent en l'honneur d'*Apollon* et de *Diane*, en faisoient le rendez-vous de toute la ville et des étrangers. Les historiens qui en ont parlé, disent qu'on y trouvoit tout ce qui pouvoit satisfaire les passions. C'est pour cela que *St. Chrysostôme* a écrit que c'étoit un lieu infame, dont l'entrée devoit être interdite aux honnêtes gens. De là étoit venu ce proverbe si connu de l'antiquité : *Daphnicis moribus vivere* « Vivre comme à Daphné. » Le monument le plus fameux qui nous reste de l'antiquité, est l'*Apollon* du *Belvedère* que la France possède aujourd'hui. C'est ainsi que cette belle statue a été décrite par *Winckelman :* « De toutes les statues antiques qui ont échappé à la fureur des barbares et à la main destructive du temps, la statue d'*Apollon* est sans contredit la plus sublime. On diroit que l'artiste a composé une figure purement idéale, et qu'il n'a employé de matière que ce qu'il falloit pour exécuter et représenter son idée. Autant la description qu'*Homère* a faite de ce Dieu surpasse toutes les descriptions qu'en ont essayées après lui les autres poëtes, autant cette statue l'emporte sur toutes les figures de ce même Dieu. Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude annonce la grandeur divine qui le remplit; un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Elysée, revêt d'une aimable jeunesse son beau corps, et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Pour mieux sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, il faut se pénétrer des beautés intellectuelles, et devenir, s'il se peut, créateur d'une nature céleste; car il n'y a rien qui soit mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps dont aucune veine n'interrompt les formes et qui n'est agité par aucun nerf, semble animé d'un esprit céleste qui circule comme une douce vapeur dans tous les contours de cette admirable figure. Ce Dieu vient de poursuivre *Python*, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable; il l'a atteint dans sa course rapide, et vient de lui porter le coup mortel. Pénétré de la conviction de sa puissance, et comme abymé dans une joie concentrée, son auguste regard pénètre au loin dans l'infini, et s'étend bien au-delà de sa victoire; le dédain siége sur ses lèvres; l'indignation qu'il respire gonfle ses narines et monte jusqu'à ses sourcils : mais une paix inaltérable est peinte sur son front; son œil est plein de douceur, tel qu'il est quand les Muses le caressent. Parmi toutes les figures qui nous restent de *Jupiter*, il n'y en a aucune dans laquelle le Père des Dieux approche de la grandeur avec la-

quelle il se manifesta jadis à l'intelligence d'*Homère*; mais, dans les traits de l'*Apollon* du *Belvédère*, on trouve les beautés individuelles de toutes les autres divinités réunies comme dans celle de *Pandore*. Ce front est le front de *Jupiter*, renfermant la Déesse de la Sagesse; ces sourcils par leur mouvement, annoncent sa volonté suprême; ce sont les grands yeux de la reine des Déesses, arqués avec dignité; et sa bouche est une image de celle du beau *Branchus*, où respiroit la volupté. Semblable aux tendres sarmens de la vigne, sa belle chevelure flotte autour de sa tête comme si elle étoit légèrement agitée par l'haleine du *Zéphir*; elle semble parfumée de l'essence des Dieux, et se trouve attachée avec une pompe charmante au haut de sa tête par la main des Graces. A l'aspect de cette merveille de l'art, j'oublie tout l'univers, et mon esprit prend une disposition surnaturelle propre à en juger avec dignité. De l'admiration je passe à l'extase; je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophéties; je suis transporté à Délos, dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'*Apollon* honoroit de sa présence. Cette statue semble s'animer comme le fit jadis la beauté sortie du ciseau de *Pygmalion*: mais comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre? il faudroit pour cela que l'art même daignât m'inspirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépose devant toi, comme ceux qui venant pour couronner les Dieux, mettoient leurs couronnes à leurs pieds, ne pouvant atteindre à leur tête. »

IV. APOLLONIUS *de Rhodès*, s'illustra dans la sculpture. Il est auteur du fameux groupe d'*Amphion*, *Zetès* et *Ircé* liés à un taureau furieux, qu'on appelle le *Taureau Farnèse*: tout, jusqu'aux cordes, est du même bloc.

VII. APOLLONIUS, (Lævinus) né dans un village entre Bruges et Gand, a publié deux ouvrages historiques qui furent recherchés dans le 16e siècle. Le premier est une *Histoire* du Pérou, imprimée en latin, à Anvers, 1576, in-8°; le second est la *Narration* du voyage des François à la Floride, 1568, in-8.°

II. APOLLOS, (St.) solitaire d'Italie, fonda un monastère, où plus de cinq cents religieux se mirent sous sa règle. Il avoit 80 ans l'an 393, temps où *Saint Pétrone* évêque de Bologne vint le visiter.

II. APPIEN, (Saint) jeune homme de Lycie suivoit avec zèle les leçons de *St. Pamphile* à Césarée en Palestine lorsque des lettres de l'empereur *Maximien* y ordonnèrent à tous les citoyens d'offrir des sacrifices publics aux Dieux. « *Appien* n'ayant pas 20 ans, sortit, dit *Eusèbe*, sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous avec lesquels il demeuroit; il pénétra dans le temple, et s'approchant du gouverneur *Urbain*, il le saisit par le bras pour l'empêcher de faire offrande de la victime. » *St. Appien* fut arrêté aussitôt, et souffrit avec courage les tourmens les plus cruels. Son martyre est du 2 avril 306.

I. APPIUS CRASSUS, Consul et collègue de *Spurius Nautius Rutilius*, fut vaincu par le roi *Persée;* mais il battit les Carthaginois et pilla leur camp.

II. APPIUS CLAUDIUS l'aveugle, *Appius Claudius Cæcus*, ainsi nommé, parce qu'il avoit perdu la vue, se rendit célèbre par son éloquence, et sur-tout pour s'être opposé dans le Sénat à ce qu'on accordât la paix au roi Pyrrhus. C'est lui qui étant consul fit paver un grand chemin depuis Rome jusqu'à Capoue, et d'autres après lui le continuèrent jusqu'à Brindes : mais il porta le nom de *voie Appienne* d'un bout à l'autre, et le conserve encore aujourd'hui. *Cicéron* fait l'éloge de ses talens dans *Brutus*, et dans le quatrième livre des *Questions Tusculanes*.

III. APPIUS CLAUDIUS le beau, *Appius Claudius pulcher*, petit-fils de l'aveugle, consul et collègue de *Q. Fulvius Flaccus*. C'est sous son consulat qu'*Annibal* prit la ville de Tarente, et que les Carthaginois furent battus par les consuls.—Il y eut un autre *Appius pulcher*, fils du précédent, qui triompha des Africains et d'*Hieron* roi de Sicile, comme le dit *Polybe*. — On attribue à un *Appius Claudius* l'addition de la lettre *R* à l'alphabet des latins; de sorte que depuis cette époque, on n'a plus dit *Valesii* et *Fusii*, mais *Valerii* et *Furii*.

APPONCOURT. *Voyez* GRAFIGNY.

APRÈS DE BLANGY, (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d') sieur de *Manneville tte*, devint capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, garde du dépôt des cartes marines, chevalier de St.-Michel. Il étoit né au Hâvre le 11 février 1717, et il est mort à Lorient le 1er avril 1780. C'est le premier navigateur qui ait réduit en pratique l'observation des longitudes à la mer par la distance de la lune au soleil et aux étoiles : on lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la navigation, entr'autres le *Neptune Oriental*.

APULE, (Mythol.) jeune berger de Lavinium en Italie, fut, dit-on, métamorphosé en olivier sauvage, pour avoir insulté les Muses dans une grotte qui leur étoit consacrée.

II. AQUAVIVA, (Bélizaire) frère d'André-Matthieu, voulut partager avec ce dernier les honneurs de la littérature. Il publia un traité sur la chasse, *de Venatione et Aucupio*, imprimé à Basle en 1518, à Naples en 1519, et encore à Basle en 1578, par les soins du célèbre *Léunclavius*.

III. AQUILA, (Barthélemi) de l'ordre des Dominicains, eut, en 1278 le titre de grand *Inquisiteur* dans le royaume de Naples, et s'y distingua par ses ouvrages et sa ferveur. Alors les inquisiteurs n'avoient encore aucune juridiction ; ils se contentoient d'être de simples solliciteurs auprès des tribunaux séculiers, contre les hérétiques et ceux qui par leurs prédications détachoient les Catholiques du culte établi, et troubloient ainsi l'ordre public. C'est à *Innocent IV* qu'est due l'origine du tribunal de l'inquisition qui osa juger les pensées des hommes et leur faire un crime de leurs erreurs. L'empereur *Fréderic II*, accusé par le pape d'être athée, crut se mettre à l'abri de tout reproche en protégeant les inquisiteurs et en

outrant les peines contre ceux qu'ils condamneroient. Par quatre édits, donnés à Pavie en 1244, il ordonna le supplice du feu. En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquisition en France, sous le règne de *St. Louis;* mais l'esprit public et celui du clergé même repoussèrent cette terrible institution. Sur la fin du treizième siècle, en 1289, Venise l'adopta, mais en la soumettant à son sénat, et en empêchant que les inquisiteurs profitassent des amendes et des confiscations qu'ils prononçoient : quelque temps après, ce gouvernement adjoignit dans toute procédure trois sénateurs à l'inquisiteur; ce qui lui ôta toute autorité. L'inquisition déploya toute sa rigueur en Espagne et en Portugal contre le Juifs et les Maures, que le farouche *Ximenès* voulut forcer à se faire chrétiens. Ses bûchers furent portés jusqu'aux Indes, et le tribunal redoutable de Goa vint y effrayer l'industrie, et en éloigner les Arabes, les Mahométans, et les marchands de tous les cultes. Tandis que l'Italie voyoit toutes ses villes soumises à cette juridiction, le seul royaume de Naples, quoique feudataire du St. Siége, sut s'en affranchir. Le pape et le souverain y disputant sans cesse pour savoir qui nommeroit le grand Inquisiteur, on n'en nomma jamais, et *Barthélemi Aquila* n'y obtint que le droit de donner des conseils, sans pouvoir les convertir en jugemens.

IV. AQUILA, (Jean) célèbre médecin, professa son art dans l'université de Padoue, dans le seizième siècle, et s'y distingua par ses écrits. On estime sur-tout son *Traité* de la *Saignée* dans la pleuresie. — Quelques autres savans Italiens portèrent le nom d'*Aquila*. Jean-Baptiste d'*Aquila*, mort en 1544, publia des *Elégies* et des *Discours oratoires*. Pierre d'*Aquila* a laissé un *Commentaire* sur les quatre livres des Sentences. *Cataldo Aquila*, né en Sicile, alla s'établir en Portugal en 1509, et s'y fit connoître comme grand jurisconsulte et bon poëte : on a imprimé de lui plusieurs *Poëmes* latins.

V. AQUILA, (Pompée d') peintre Napolitain, qui vivoit en 1593; a laissé à Rome quelques tableaux renommés, et entr'autres une *Descente* de croix dans l'église *di S. Spirito*.

AQUILIN, (St.) né à Baïeux, devint évêque d'Evreux, après la mort de *St. Etienne*. Il assista au concile provincial de Rouen, assemblé en 689, et mourut quelque temps après, regretté pour ses vertus douces et bienfaisantes.

AQUINA et NICÈTE, (Stes.) furent deux sœurs qui profitèrent de leur beauté, pour faire le métier de courtisane. Le gouverneur d'une ville de Syrie leur ordonna de pénétrer dans la prison pour y séduire un chrétien nommé *Christophe;* mais celui-ci, loin de céder à leurs criminelles avances, les convertit : elles l'accompagnèrent au lieu de son supplice, et demandèrent à partager son sort; ce que le Gouverneur furieux leur accorda.

II. AQUIN, (Louis-Claude d') célèbre organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772, étoit parent des précédens. Son génie fut précoce. A six ans, il toucha du clavecin devant *Louis XIV*; à huit, le fameux

Bernier déclara qu'il n'avoit plus rien à lui apprendre ; à douze ans, on lui confia l'orgue du petit St-Antoine. Quelque temps après, il obtint un triomphe bien flatteur pour un homme de son art. L'orgue de Saint-Paul ayant été mis au concours, il l'emporta sur *Rameau* qui vouloit se former un établissement dans la capitale. Son exécution étoit rapide et brillante. Egal des deux mains, il battoit deux cadences à la fois, et imitoit tout, jusqu'au chant du rossignol. Le célèbre *Hendel* vint en France pour l'entendre et l'admirer. *Mondonville* fut si flatté du suffrage accordé par *d'Aquin* à son mottet *Jubilate*, qu'il l'appela depuis le *chant* de *d'Aquin*. Ce dernier joignit à son talent des mœurs honnêtes, simples, un caractère doux, malgré son génie bouillant et un sincère attachement au christianisme. On a gravé de lui un livre de pièces de clavecin et des *noëls* avec des variations. Ces deux recueils font desirer que le grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés en manuscrit à son fils, voient le jour, et sur-tout les compositions qui regardent l'orgue.

ARA, hérétique des premiers siècles de l'église, prétendit que J. C. n'avoit pu être exempt du péché originel.

ARABSIADE, (Ahmet) docteur musulman, naquit à Damas, et y mourut en 1450. Il a écrit une Histoire de *Timur*, que nous avons nommé *Tamerlan*. Ce conquérant y est très-maltraité. Pierre *Vattier* a traduit en françois cette Histoire, 1658 in-4.° *Arabsiade* a laissé d'autres écrits, entr'autres un traité sur l'*Unité de Dieu*.

ARABUS, (Mythol.) fils d'Apollon, fut regardé comme l'inventeur de la médecine.

II. ARAGON, (Thullie d') née à Naples, descendoit de la branche royale d'Aragon, et se distingua par son esprit et ses ouvrages, vers l'an 1550. Dès sa jeunesse elle vint à Rome, puis elle se fixa à Venise, où ses talens la firent rechercher de tous les amis des lettres. On lui doit : I. Des *Poésies* recueillies en 1547 à Venise chez *Giolito*. Elles ont de l'agrément et de la finesse. II. Traité de l'*Infinité de l'amour*. Cet écrit est en prose, et parut aussi à Venise. III. *Il Meschino*, espèce de poëme épique dont le héros *Guérin de Durrazo*, a le même but que Télémaque, et parcourt plusieurs pays pour trouver son père. *Thullie d'Aragon* fut éperdument aimée de *Muzio* qui la célèbre dans le troisième livre de ses lettres, et lui consacre, sous le nom de *Thalie*, le plus grand nombre de ses vers.

ARAJA, musicien de Russie, maître de la chapelle de la czarine *Anne*, a été le *Lully* de sa nation, et a établi le premier l'opéra à Pétersbourg. Jusqu'à lui, on ne connoissoit en Russie que des chants barbares. *Araja* fit représenter l'opéra de *Céphale et Procris*, dont il fit la musique : il est écrit en langue russe ; et tous les acteurs furent Russes. *Araja* est mort vers l'an 1740.

ARANDA, (Emmanuel d') naquit à Bruges d'une famille noble et distinguée dans les armes. Il alla étudier en Espagne, d'où il revenoit en Flandre, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, qui le retint esclave pendant deux ans. Il ne perdit point de vue dans

sa captivité son goût pour l'étude; et étant de retour dans sa patrie, en 1642, il y publia une histoire de son esclavage, avec une notice des antiquités d'Alger. Cet écrit fut traduit en anglois, et a été imprimé à Bruxelles et à Paris en 1682.

ARANZI, (Jules-César) mort à Bologne en 1581, y professa avec éclat la chirurgie, et s'y rendit célèbre par ses écrits et ses découvertes dans l'exercice de son art. On lui doit : I. Un traité latin sur le *Fœtus*, imprimé à Bologne en 1589, et à Basle en 1579, in-8°. II. Observations anatomiques sur les *Tumeurs*, aussi en latin, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1595, in-4.° III. Commentaire sur le livre d'*Hippocrate*, relatif aux coups et plaies de la tête, en latin, Lyon 1580, 1641, in-12. IV. *Consultations* de médecine, recueillies par *Scholzius* son disciple, et publiées à Francfort en 1598.

ARATA, (Augustin) né à Palerme, en Sicile, se livra à la poésie, et a publié vers l'an 1608, quelques petits Poëmes latins, et des *Cantiques* siciliens.

ARATOR, Ligurien, d'abord secrétaire et intendant des finances d'*Athalaric*, ensuite soudiacre de l'église de Rome, présenta en 544, au pape *Vigile*, les *Actes des Apôtres*, mis en vers latins. On les trouve avec d'autres Poëtes latins, à Venise 1502, in-4°, dans la *Bibliothèque des Pères*, et séparément. Le P. *Sirmond* a publié une lettre en vers d'*Arator* à *Parthénius*.

ARBAUD, citoyen de Marseille, plein de courage et de dévouement pour sa patrie, prit en 1793 le commandement des troupes Marseilloises destinées à secourir Lyon, et à délivrer la France de la tyrannie des Terroristes. Après avoir passé la Durance, il rencontra le général *Cartaux*, qu'il défit, et s'empara du château de Cadenet. Environné bientôt d'une armée plus considérable que celle qu'il commandoit, il fut blessé à mort et fait prisonnier. Sa famille proscrite paya de son sang les liens qui l'unissoient à lui.

II. ARBUTHNOTH, (Jean) médecin de la reine *Anne* d'Angleterre, mort en février 1735, étoit d'une société agréable et d'une science peu commune. Son père ecclésiastique Ecossois ayant perdu sa place dans la révolution, le fils vint à Londres, où il exerça la médecine avec distinction. *Pope*, *Swift*, *Gay* et *Parnell* furent de ses amis. Après la mort de la reine *Anne*, il vint à Paris où il avoit un frère banquier. De retour à Londres, il publia quelques ouvrages estimés. I. *Tables des anciennes monnoies, poids et mesures*, in-4°, 1732. II. *Effets de l'air sur le corps humain*. III. *Essai sur les alimens*, tradui[t] en françois, ainsi que le précé[dent], in-12. On y trouve quelqu[es] bonnes observations; il préte[nd] que l'espèce humaine a beso[in] d'une nourriture plus fortifian[te] que celle des végétaux. *Il fa[ut] du sang*, dit-il, *pour faire [du] sang*. On a encore de lui : *Exa[men] de l'histoire naturelle de [la] terre de Woodvard*, 1695, in-[8].

ARCADIE, fille d'Arcadius, sœur de l'empereur *Théodose* [II], illustra sa haute naissance par [ses] vertus. Le patriarche *Atticus* [lui] dédia son *Traité de la foi et [de] la virginité*. Elle fit bâtir

tains *Arcadiens* à Constantinople, et mourut dans cette ville à l'âge de 45 ans, l'an 444.

ARCAGOLO, (Octave) historien et poëte de Catane en 1602, a laissé : I. Une traduction des *Lettres de Diodore* en italien. II. Une *Chronique universelle*. III. Une autre de *Catane*. IV. Quelques *Chansons* siciliennes.

ARCAMODE, (Agnello) jurisconsulte de Naples, nommé ambassadeur de *Ferdinand I* près du pape *Sixte IV* et de la république de Venise, s'acquitta avec succès de ses négociations. Il a écrit sur les lois et le droit public du royaume de Naples.

ARCELLA, (Justinien) savant médecin de Naples dans le seizième siècle, est auteur d'un traité estimé ayant pour titre : *De ardore urinæ et stillicidio, ac de mictu sanguinis non puri*, Padoue, 1568.

* ARCÈRE, (Louis-Etienne) prêtre de l'Oratoire, né à Marseille, mort en 1781 dans un âge avancé, est moins connu par les prix de poésie qu'il remporta à Toulouse, à Marseille, à Pau, que par son *Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit avec clarté et quelquefois avec élégance, offre des recherches curieuses. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *Eloge du Père Jaillot*, 1750, in-4.° II. *Journal historique de la tentative de la flotte Angloise sur la côte d'Aunis*, 1757, in-4.° III. *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763, in-12. IV. *De l'Etat de l'agriculture des Romains jusqu'au siècle de* Jules-César, *relativement au gouvernement, aux mœurs et au commerce*, 1777, in-8.° L'auteur avoit beaucoup de littérature, et il joignit à cet avantage des mœurs douces et un caractère honnête.

* I. ARCÉSILAS ou ARCÉSILAÜS, de Pitane en Éolide, disciple et successeur de *Crantor* dans l'école Platonique, forma la secte appelée *la seconde Académie*. Il unit l'éloquence de *Platon* à la dialectique de *Diodore*. Ses principes étoient, qu'il falloit douter de tout, ne rien affirmer, et rester dans une incertitude continuelle sur toutes choses. Il soutenoit, que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à la connoissance de la vérité. « Nos sens, *disoit-il*, nous trompent toujours; notre raison ne nous trompe pas moins. D'ailleurs, la vie est trop courte, trop agitée, pour espérer d'acquérir aucune certitude. — Ne voit-on pas, *continuoit-il*, que tout n'est qu'un amas de préjugés et d'opinions; que ce qu'on désiroit dans sa jeunesse, dans la santé, dans une certaine situation, on le hait dans la vieillesse, dans la maladie, dans un autre temps; que tout est couvert de si épaisses ténèbres que les meilleurs yeux ne diffèrent en aucune manière des plus mauvais? » Il laissoit par conséquent à ses disciples une entière liberté de suivre telle opinion qu'ils jugeoient à propos, soit en physique, soit en morale, soit même en matière de religion. *Cicéron* l'a réfuté dans ses *Questions académiques*. « Comment, dit-il, peut-on s'engager dans une secte qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage de la raison et du jugement, qui nous défend de rien approuver, et qui nous dépouille de tous les sens? Encore

ces peuples Cimmériens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils quelques feux et quelque crépuscule qui les éclairent? Mais ces philosophes, au milieu des profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des liens qui ne nous permettent pas de faire aucun mouvement. Car enfin nous défendre, comme ils font, de donner notre consentement à quoi que ce puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de l'esprit et nous interdire en même temps toute action. » *Arcésilas* répétoit souvent cette sentence d'*Hésiode* : *Les Dieux ont mis un rideau impénétrable entr'eux et les hommes.* Ce système dangereux étoit le renversement de toutes les sciences. Ce philosophe ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples. Un esprit vif et aisé, le don de la parole, une physionomie heureuse, une générosité sans égale, contribuèrent plus encore à lui en faire, que son système. On dit qu'il prêta à un de ses amis sa vaisselle d'argent pour donner un repas, et qu'il ne voulut jamais la reprendre. La philosophie n'avoit pas éteint en lui le goût de la belle littérature. Il aimoit tant *Homère* que, lorsqu'il alloit le lire, il disoit qu'*il alloit voir sa maîtresse.* Ce n'étoit pas la seule qu'il eût : car il partageoit son temps entre la philosophie, l'amour, les plaisirs de la table, et la lecture. On rapporte même qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, l'an 300 avant J. C. La mort ne dut pas lui paroître affreuse; il disoit ordinairement que *c'étoit de tous les maux le seul dont la présence n'incommodoit jamais personne, et qui ne chagrinoit qu'en son absence.* Quelqu'un lui ayant demandé, pourquoi tant de disciples quittoient les sectes de leurs maîtres, pour embrasser celle d'*Epicure;* tandis qu'aucun Epicurien n'abandonnoit la sienne, pour se jeter dans une autre? il répondit : *Parce que des hommes on peut faire des eunuques; mais que des eunuques on ne peut point en faire des hommes.* Quoique le doute universel d'*Arcésilas* renversât les fondemens de la vraie philosophie, il trouva un défenseur dans *Lacyde*, qui le transmit à *Evandre.* Celui-ci le fit passer à *Hégesime*, et *Hégesime* à *Carnéade*, fondateur de la troisième Académie.

II. ARCÉSILAS, ancien sculpteur Grec, se rendit sur-tout célèbre par une statue de *Diane* long-temps admirée.

ARCÉSIUS, (Mythol.) fils de *Jupiter*, devint père de *Laerte* et aïeul d'*Ulysse.* Il épousa, suivant les poëtes, une Ourse, c'est-à-dire une femme Grecque qui se nommoit sans doute *Arctos*, mot qui signifie *Ourse.*

ARCHAMBAUD, (N.) née à Laval dans le Bas-Maine, a fait imprimer dans les premiers Mercures de France une *Dissertation* agréablement écrite sur la question, lequel de l'homme et de la femme est plus capable de constance? On sent qu'elle décide en faveur de son sexe.

I. ARCHIAS, (Mythol.) descendant d'*Hercule*, devint le fondateur de Syracuse. Ayant consulté l'oracle de Delphes sur la destinée de la ville qu'il venoit d'établir, le Dieu lui laissa le choix de la rendre opulente ou

de lui accorder un territoire très-salubre. *Archias* préféra les richesses, et dès-lors Syracuse devint l'une des cités les plus riches de l'antiquité.

ARCHILÉONIDE, femme Spartiate, célèbre par son courage. Son fils fut tué dans un combat. Sa mère demanda s'il étoit mort vaillamment. Des étrangers lui répondirent qu'il ne pouvoit pas y avoir à Lacédémone de soldats si courageux. « Détrompez-vous, répartit *Archiléonide*, mon fils étoit brave; mais, grace au ciel, ma patrie renferme encore plusieurs hommes dont la valeur surpasse peut-être la sienne. »

ARCHIPPE, (Mythol.) femme de *Sthélénus* roi de Mycène, étoit enceinte dans le même temps qu'*Alcmène*, femme d'*Amphitryon*. L'Oracle avoit décidé que celui des deux enfans qui naîtroit le premier auroit la supériorité sur l'autre. *Junon*, pour se venger d'*Alcmène*, fit accoucher *Archippe* au bout de sept mois; elle donna le jour à *Eurysthée*.

ARCO, (Nicolas comte d') agréable poëte du 16e siècle, naquit à *Arco*, fief antique de sa famille, fut page de l'empereur *Fréderic*, servit avec distinction en Flandre, et revint ensuite en Italie y jouir de l'estime de ses compatriotes, et de l'amitié des hommes de lettres de son temps, tels que *Fracastor*, *Cotta*, etc. Il mourut en 1546, laissant beaucoup de Poésies latines pleines de feu et de délicatesse. Elle furent imprimées pour la première fois en 1546; *Volpi* en a publié une dernière édition en 1739. Elles offrent des *Hymnes*, un *Poëme* sur le siége de Vienne, l'*Eloge* de l'*Olive*, etc.

ARCQ, *Voyez* ARC.

ARCULUS, (Mythol.) Dieu des Romains, qu'ils faisoient présider à la défense des citadelles, et à la garde des coffres et des armoires.

ARCY, (Patrice d') né à Gallowai en Irlande, le 28 septembre 1725, passa au service de France, et s'y distingua par ses connoissances dans l'art militaire, et par ses ouvrages. Après avoir étudié les mathématiques sous le père de *Clairaut*, il approfondit les divers systèmes d'artillerie, et parvint au grade de maréchal de camp. Reçu membre de l'académie des Sciences, les Mémoires de cette société renferment plusieurs de ses écrits. Ceux qu'il a publiés à part sont: I. *Réflexions sur la théorie de la lune*, in-8.° II. *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1760, in-8.° III. *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1777 in-8.° *D'Arcy* est mort à Paris le 18 octobre 1779, à l'âge de 54 ans, deux ans après avoir épousé sa nièce.

ARDOINA, (Anne-Marie) fille du prince de *Palizzo*, épousa celui de *Piombino*, petite ville souveraine sous la protection du roi de Naples. *Ardoina* se rendit célèbre par ses graces et ses talens dans la danse, la musique, la peinture et la poésie. Elle mourut en 1700, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimées à Naples en 1687, in-4.°

ARDUENA, (Mythol.) divinité Celtique adorée par les Gaulois comme protectrice des chasseurs; la forêt des *Ardennes* prit son nom du culte qu'on y rendoit à cette déesse.

I. ARDUIN, l'un des chefs Normands qui s'établirent en

Italie. Celui-ci chassa les Grecs en 1041, et se fit gouverneur de la Pouille.

II. ARDUIN, marquis d'Ivrée, prit le titre de roi de Lombardie dans le 9e siècle; mais l'empereur *Henri II* le mit en fuite en 1005; et quelque temps après, à la sollicitation de l'archevêque de Milan, *Arduin* préféra la tranquillité du cloître au bruit des armes et à l'éclat de la puissance souveraine. Il y mourut en 1015.

ARÉGONDE, épousa *Clotaire I*, roi de France, en 518. Suivant *Grégoire de Tours*, le roi aimoit uniquement son épouse *Ingonde*, lorsque celle-ci lui demanda avec instance de protéger sa sœur *Arégonde*, et de lui procurer un mari puissant et riche qui fût digne de son alliance. *Clotaire* alla voir *Arégonde*, et l'ayant trouvée belle, il annonça à la reine qu'il ne connoissoit pas de meilleur parti pour sa sœur que lui-même. Il l'épousa aussitôt et la rendit mère de *Chilpéric*, son successeur. Cet hymen prouve que la polygamie étoit établie sous les monarques de la première race, et que la cour de Rome la toléroit alors et ne mettoit même aucun obstacle à ce que le même mari épousât les deux sœurs.

AREMBERG, (Jean de Ligne, comte d') servit avec zèle *Charles-Quint* par ses négociations et par son épée. Pour reconnoître ses services, l'empereur *Maximilien* érigea sa terre en principauté, et le fit membre du cercle du Bas-Rhin. *Jean* fut tué dans une bataille près de Groningue le 24 mai 1568. L'un de ses descendans périt aussi de ses blessures reçues dans la bataille de Salankeneen, livrée aux Turcs le 25 août 1691. — Le P. *Charles d'Aremberg*, capucin, de la même famille, a publié *Flores Seraphici*. C'est une histoire des écrivains de son ordre depuis 1525 jusqu'en 1580. L'ouvrage est orné de gravures qui en font le principal mérite.

II. ARÉNA, (Jacques d') fameux jurisconsulte de Parme, devint professeur de droit civil à Padoue et à Bologne. De nombreux disciples répandirent dans toute l'Italie sa réputation et ses ouvrages.

ARÉTAPHILE, fille d'*Æglaton*, citoyen de Cyrène, naquit dans cette ville vers la 171e olympiade. Elle épousa *Phedime* qu'elle chérissoit; mais sa beauté ayant frappé *Nicocrate*, roi de Cyrène, il fit secrètement assassiner *Phedime* et épousa sa veuve. *Arétaphile* apprenant que son nouvel époux avoit ordonné le meurtre du premier, prit en horreur *Nicocrate* et chercha à le faire périr. *Léandre* frère de celui-ci, entra dans la conspiration où l'on poignarda *Nicocrate*. Les Cyrénéens ne firent que changer de tyran, et gémirent bientôt sous la barbarie de *Léandre*. *Arétaphile* chercha une seconde fois à les affranchir. Elle gagna le prince de Lybie, *Anatus*, qui livra bataille à *Léandre*, et après l'avoir pris dans le combat, le fit enfermer dans un sac qu'on jeta à la mer. Les habitans de Cyrène voulurent alors être gouvernés par *Arétaphile*; mais contente de leur avoir procuré la liberté, elle refusa le souverain pouvoir, établit des lois sages et un sénat équitable pour les faire exécuter, et se retira ensuite à la campagne où elle mourut.

V. ARÉTIN, (Ange) jurisconsulte profond, professa le droit à Bologne et à Ferrare, et mourut dans cette dernière ville vers l'an 1480. On a de lui. I. Un Traité *de Maleficiis*. II. Un autre sur les *Testamens*. III. Des *Conseils* recueillis en 1576. IV. Un *Commentaire* sur le quatrième livre des *Instituts* de *Justinien*, 1480.

VI. ARÉTIN, (Jean) né à Berne dans le 15e siècle, se rendit recommandable par ses écrits. On lui doit I. *Examen theologicus*; on en fit en peu d'années douze éditions. II. *Vie de l'hérésiarque Gentilis*. III. *Description des monts Stokorn* et *Ness*. IV. *Catalogue des Comètes* calculées jusqu'au temps de l'auteur. V. *Commentaire sur Pindare*. VI. Des *Sermons*, des *Opuscules théologiques*, les tables d'une *Grammaire hébraïque*, etc. etc.

ARFÉ, (Joseph de) sculpteur Espagnol, mort à Séville en 1666, puisa dans l'étude des monumens de Rome, les principes de son art, et le goût qui assurèrent ses succès. On admire de lui les statues d'argent qui soutiennent le tabernacle de la cathédrale de Séville, et celles des Evangélistes en marbre qui sont dans une chapelle de la même église.

ARGANTHONE, jeune fille de l'isle de Scio, mourut de douleur en apprenant la mort de *Rhésus* roi de Thrace, tué au siége de Troie, qui lui avoit promis de l'épouser à son retour.

ARGÉE, (Mythol.) fils de *Licymnius*, fut emmené par *Hercule* dans ses expéditions; mais le héros promit au père de lui rendre bientôt son fils. Celui-ci étant mort, *Hercule* fit brûler son corps pour pouvoir en rapporter les cendres à *Lycimnius*. Ce fut le premier exemple de l'ustion funéraire.

ARGELLATA, (Pierre) médecin Bolonois, professa longtemps dans sa patrie la logique, la physique et la médecine, et y mourut en 1423. On a placé sa statue dans la salle d'anatomie. Il est auteur d'un grand *Traité* de chirurgie complète, imprimé à Venise en 1480, in-fol.

ARGELLATI, (Philippe) l'un des plus laborieux écrivains d'Italie, naquit à Bologne en 1685, et mourut à Milan, le 25 janvier 1755. Il est auteur de deux ouvrages considérables: une *Bibliothèque des Ecrivains de Milan*, publiée en 1745, 2 vol. in-fol., et une autre de *Traducteurs Italiens* en 5 vol. in-4.°, imprimés à Milan en 1767. Outre ces écrits qui lui appartiennent, *Argellati* ne cessa d'être un éditeur éclairé de ceux de ses compatriotes. On lui doit les éditions d'*Ulysse Aldrovande*, des *Poésies* de *Bédori*, des *Ecrivains d'Italie* par *Muratori*, des *Médailles de Mezzabarbe*, des *Œuvres* de *Castel Vetro*, de *Sigonius*, de *Lorenzini*, du *Newtonianisme* d'*Algaroti*, des *Transactions philosophiques*; enfin de l'ouvrage du P. *Martenne*, *de Ritibus Ecclesiæ*, etc.

II. ARGENS, (Luc de Boyer, chevalier d') frère du précédent, chevalier de l'ordre de Malte, mort le 30 mai 1772, donna en 1739, in-16, des *Réflexions sur l'état et le devoir des Chevaliers de Malte*.

ARGENSOLA, (Léonard et Barthélemi) poëtes Espagnols, furent frères, et se ressemblèrent autant par la figure que par les talens. L'un et l'autre firent

passer dans leurs vers espagnols les graces, le *molle atque facetum* des poëtes latins leurs modèles. *Barthélemi* a donné l'*Histoire de la conquête des Moluques ;* ouvrage qui a été traduit en françois.

ARGENTAL, (Charles-Augustin-Fériol comte d') né au mois de décembre 1700, fut ministre d'une cour étrangère en France. Il cultiva les lettres, les arts et l'amitié. *Lekain* trouva en lui un zélé protecteur. Il fut l'ami de *Voltaire* et devint le dépositaire de ses écrits et de ses plus secrètes pensées. « Son admiration pour *Voltaire*, dit *la Harpe*, étoit un sentiment vrai et sans ostentation ; il jouissoit véritablement de ses confidences et de ses succès ; il n'en étoit pas vain ; il en étoit heureux, et de si bonne foi que tous ceux qui le voyoient lui savoient gré de ce bonheur. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'ami de *Voltaire* avoit un goût naturellement juste et un esprit orné, nourri de la politesse de ce beau siècle de *Louis XIV* dont il avoit vu la fin. » Le comte d'*Argental*, juge éclairé des ouvrages de poésie, faisoit lui-même agréablement des vers. Il en adressa de très-délicats à une dame, faits pendant la maladie dont il est mort le 6 janvier 1788. Quelques personnes lui ont attribué le *Comte de Comminge*, roman plein d'intérêt et que l'on trouve dans les œuvres de madame *de Tencin* sa tante. Il étoit frère de *Pont-de-Vesle*. Voyez PONT-DE-VESLE.

ARGENTO, (Gaëtan) savant jurisconsulte des Calabrois, devint président de justice à Naples, et publia divers traités de droit, et entr'autres un sur les *Matières bénéficiales*, imprimé à la fin du 17[e] siècle.

III. ARGENTRÉ, (Barthélemi) médecin du 16[e] siècle, a écrit sur la *Poudre cordiale*.

ARGIS et OPIS, (Mythol.) furent deux femmes Scythes qui apportèrent à Délos le culte d'*Apollon* et de *Latone*. Les Déliens leur consacrèrent un tombeau, dont ils ramassoient la poussière pour la répandre sur les malades et servir à leur guérison.

ARGONTE, reine de Léon et des Asturies, devint l'épouse d'*Ordogno II*. Celui-ci l'ayant injustement répudiée, elle se dédommagea de la perte d'un infidelle, par l'exercice des vertus, et se retira dans le monastère de la *Salcéda* en Galice. *Ordogno* la regretta dans la suite, et voulut en vain la rappeler près de lui.

* I. ARIADNE, (Mythol.) fille de *Minos* roi de Crète, ayant vu *Thésée* fils du roi d'Athènes, que le sort avoit destiné à être dévoré par le Minotaure, conçut tant d'amour pour lui qu'elle le sauva de ce danger en lui donnant un fil pour se conduire dans le labyrinthe. *Thésée*, après avoir tué le monstre, retourna dans son pays, et amena *Ariadne* avec lui; mais il l'abandonna dans l'isle de Naxos, où *Bacchus*, pour la consoler de cette perfidie, l'épousa, et lui fit présent d'une couronne ornée de sept étoiles qui fut placée au ciel après sa mort. *Thésée*, suivant *Péon* d'Amathonte, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Chypre, fut obligé de débarquer *Ariadne*, alors enceinte et malade. A peine étoit-il retourné sur son vaisseau, qu'un coup de vent l'éloigna. Les femmes de l'isle firent à la triste

Ariadne un accueil plein d'humanité, et s'attachèrent à tromper sa douleur, en contrefaisant des lettres de *Thésée*. *Ariadne* mourut en couches. *Thésée* à son retour, affligé de cet évènement, laissa une somme considérable pour lui offrir des sacrifices et lui rendre les honneurs divins; il fit faire à son départ deux petites statues, l'une d'argent et l'autre de bronze, qu'on devoit lui consacrer. Les Amathusiens appellèrent le bosquet où ils montroient son tombeau, le bosquet de *Vénus Ariadne*. L'abandon de cette princesse dans l'isle de Naxos, est le sujet d'un mélodrame moderne qui a eu du succès, et dont *Edelman* a fait la musique.

ARIBON, évêque de Frésingue en 760, est auteur de quelques vies de saints obscurs, *Saint Emmerand*, *St. Corbein*. *Surius* et *Mabillon* les ont insérées dans leurs recueils. *Aribon* mourut en 783.

ARICIE, princesse Athénienne, de la famille des Palantides, sur qui *Thésée* usurpa la puissance souveraine, épousa *Hippolyte*, après qu'*Esculape* eut ressuscité ce dernier. Elle donna son nom à une ville du Latium, et *Racine* lui a consacré un rôle dans sa belle tragédie de *Phèdre*.

ARICINE, (Mythol.) divinité Romaine, à laquelle on avoit élevé un temple dans la forêt d'*Aricie*. Son prêtre devoit toujours être un esclave fugitif, assassin de son prédécesseur. Aussi celui qui remplissoit cette périlleuse fonction, avoit-il toujours à la main une épée nue pour se défendre contre celui qui voudroit attenter à ses jours. La fête d'*Aricine* se célébroit le 15 août, en allumant quantité de flambeaux, et en couronnant de fleurs les meilleurs chiens de chasse; ce qui fait présumer qu'*Aricine* est la même que *Diane*.

ARIGE, (St.) fut élu évêque de Gap en 579. Intime ami du pape *St. Grégoire*, il alla à Rome pour le voir, et ne s'en sépara qu'avec douleur. Le pontife lui accorda la permission de porter la *dalmatique*, dont l'usage n'étoit point encore permis aux évêques de France. *St. Arige* mourut à son retour de Rome le 1[er] mai 604, âgé de 69 ans. La Provence et le Dauphiné ont honoré particulièrement son souvenir.

ARIGNOTE, savante de Sicile, avoit écrit une histoire de *Denys* le tyran. *Clément* d'Alexandrie fait mention d'*Arignote*, sans désigner le temps où elle a vécu.

* ARIMANES, (Mythol.) divinité adorée chez les Perses. C'étoit la source de tout mal, selon les dogmes de *Zoroastre*, comme *Oromaze* étoit l'auteur de tout bien. C'est de là apparemment que les *Manichéens* ont tiré les *deux Principes*. *Théopompe* dit, que suivant la doctrine des Mages, ces deux principes doivent être alternativement vainqueurs et vaincus, et se faire une guerre cruelle pendant trois mille ans, jusqu'à ce qu'*Arimanes* périsse, et que les hommes devenant plus heureux, n'aient plus besoin d'alimens, et que leurs corps deviennent transparens et ne forment plus d'ombres. Les Perses n'écrivoient jamais qu'à rebours le nom d'*Arimanes*.

ARIMONDO, (Pierre) Vénitien, célèbre dans ses vers la

victoire obtenue par son compatriote *Louis Moncénigo*, contre la flotte Turque. Ils parurent en 1651.

ARINDODY, fille célèbre chez les Indiens pour sa haute sagesse. Le brame qui célèbre un mariage, dit à l'épousée: « Jeune fille, suivez toujours l'exemple d'*Arindody*, pour le bonheur de votre époux et pour le vôtre. »

ARINGHI, (Paul) né à Rome, entra dès sa jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire, et y mourut en 1676. Il est auteur de divers ouvrages de piété, et il a traduit en latin l'ouvrage d'*Antoine Bosius*, sur *Rome souterraine*, et l'a augmenté de deux livres.

II. ARIOBARZANE, gouverneur Persan, repoussa avec courage *Alexandre*, et auroit arrêté ses conquêtes si un berger n'eût indiqué au Macédonien un chemin pour le surprendre. *Ariobarzane* défait voulut se réfugier à Persépolis, mais les habitans lui en fermèrent les portes. Il prit alors la seule résolution digne d'un homme de cœur; il retourna vers son ennemi, et lui livra une seconde bataille, dans laquelle il fut tué, l'an 330 avant J. C.

II. ARIOSTE, (Horace) neveu du poëte, naquit à Ferrare en 1555, et y mourut en 1593, curé de la cathédrale. Il défendit avec esprit et énergie le poëme de son oncle contre les critiques de *Pellegrino*. Il avoit lui-même entrepris un poëme, intitulé *Alphée*, et plusieurs *Comédies*, lorsque la mort vint l'empêcher de les terminer. — L'immortel auteur du *Roland furieux* eut trois frères, *Alphonse*, *Gabriel* et *Galéas*, qui se distinguèrent aussi par leurs poésies; mais la renommée de *Louis* éclipsa la leur. — Le premier fut *Camérier* du pape *Clément VIII*; il forma un cabinet précieux d'antiquités, et mourut en 1596. — Le second imita *Stace* dans ses vers, et termina la comédie de *la Scholastica*, commencée par *Louis*. Il mourut eu 1552, laissant un volume de *Poésies* latines, imprimé à Ferrare en 1562, in-12. — Le troisième mourut dans l'ambassade que lui confia le duc de Ferrare auprès de *Charles-Quint*. On a de lui une *Comédie* et un recueil de *Lettres*.

III. ARIOSTE, (Jean-Baptiste) musicien Bolonois, vivoit en 1686. Il est auteur d'une méthode italienne pour jouer du *sistre* ou *tambour*.

IV. ARIOSTE, (François) unit la science des lois à celle de la médecine au milieu du 15e siècle. Il fut l'un des ancêtres du célèbre poëte de son nom. Né à Ferrare, il y professa le droit civil, et y servit d'échanson à l'empereur *Fréderic III* et au pape *Pie II*, lorsqu'ils passèrent dans cette ville. Les ducs de Ferrare l'employèrent en diverses négociations importantes, sur-tout auprès de *Maximilien*. Il mourut en 1492, laissant divers manuscrits et un *Traité* sur l'huile de *pétrole*, dont la dernière édition est de 1698.

ARIOSTI, (Lippa) belle Ferraroise, fut éperdument aimée d'*Obizzon*, marquis d'*Est*, qui en eut cinq fils. Celui-ci l'épousa sur la fin de sa vie, vers l'an 1352, et légitima ainsi ses enfans. Ils ont été la souche de la maison d'*Est*, qui a possédé Ferrare,

Reggio et Modène, jusqu'en ces derniers temps.

ARISI, (François) né à Crémone, le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743, fut l'un des plus laborieux écrivains d'Italie. Outre un grand nombre de manuscrits, et ceux qu'il perdit dans l'incendie de sa maison, il en donna plusieurs à l'impression. Le plus remarquable est intitulé, *Cremona litterata*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme en 1702 et 1705, le dernier à Crémone en 1741. *Mazzuchelli* a donné la notice des autres écrits d'*Arisi* dans le 31[e] volume de son recueil.

* I. ARISTIDE, surnommé *le* Juste, étoit fils de *Lisymaque*, de la tribu Antiochide, et du bourg d'Alopèce. S'étant pénétré de bonne heure des principes de *Lycurgue*, le législateur de Lacédémone, il eut pour rival à Athènes le célèbre *Thémistocles*. Ces deux grands hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avoient des qualités bien différentes: l'un fut plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre, artificieux, fourbe et dévoré d'ambition. *Aristide* auroit voulu éloigner du gouvernement cet esprit dangereux; mais les intrigues de son ennemi firent condamner à l'exil, par le jugement de l'ostracisme, l'homme simple et illustre qu'il envioit, vers l'an 483 avant J. C. On rapporte qu'un paysan ne le connoissant point, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'*Aristide*. L'Athénien surpris lui demanda s'il avoit à se plaindre de celui qu'il vouloit faire bannir? *Point du tout*, répondit le rustre; *mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler* le Juste. *Aristide*, sans se troubler, écrivit son nom sur la coquille et la lui rendit. Les Athéniens se repentirent bientôt d'avoir chassé de sa patrie un citoyen qui ne travailloit que pour elle. Il fut rappelé. Il alla au-devant de *Thémistocles*, pour l'inviter à travailler tous deux de concert au salut de l'état. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, s'illustra par son courage autant que par sa justice, et se couvrit de gloire aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. L'équité et le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeler *siècle d'or* le temps de son administration. Il mourut si pauvre que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de donner quelques biens à son fils, et de doter ses filles. *Lisymacus*, fils de l'une d'elles, gagnoit sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu et le temps de la mort d'*Aristide*. — *Thémistocles*, *Cimon*, *Périclès* remplirent Athènes de superbes bâtimens, de vastes portiques, de riches statues; *Aristide* la remplit de vertus. C'est le témoignage que lui rend *Platon*, et la postérité y a souscrit. Le surnom de *Juste* lui fut confirmé plusieurs fois de son vivant. A la représentation d'une pièce d'*Eschile*, l'acteur ayant récité un vers sur *Amphiaraüs*, dont le sens étoit: *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être en effet;* tout le monde jeta les yeux sur *Aristide*. Un jour qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un ayant commencé par dire que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à *Aristide*, « Eh! mon

ami, lui répartit *Aristide* en l'interrompant, dis seulement le tort qu'il t'a fait; car c'est ton affaire que je juge, et non la mienne.» — *Aristide* ayant été forcé de produire en justice un de ses concitoyens, les juges qui connoissoient son équité, se préparoient à le condamner sur sa seule dénonciation: mais cet homme juste les conjura de ne point transgresser les régles ordinaires, et de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de défense. Nous avons peint *Aristide* d'après le témoignage des meilleurs Historiens de l'antiquité : nous ne dissimulerons cependant pas que *Plutarque* insinue que l'inimitié qui régnoit entre lui et *Thémistocles* naquit de leur amour déréglé pour *Stésiléus* de l'isle de Léos, jeune homme d'une beauté éclatante. Cette rivalité amoureuse se changea en envie inextinguible, lorsqu'ils se disputèrent le gouvernement de la république.

* V. **ARISTIDE**, peintre de Thèbes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame et les passions qui l'agitent. Le plus célèbre de ses tableaux représentoit le sac d'une ville. Sur le devant une femme étendue, luttant contre la mort, ayant un poignard dans le sein, et repoussant son enfant à la mamelle, qui, au lieu de lait ordinaire, suçoit le sang de sa mère, faisoit frissonner les spectateurs. *Pline* le Naturaliste dit qu'*Attale* offrit jusqu'à six mille sesterces d'un de ses tableaux. Ce peintre vivoit du temps d'*Apelles*, 300 ans avant Jésus-Christ.

ARISTOCLÈE, devint prêtresse du temple d'*Apollon* à Delphes. Quelques-uns l'ont dite sœur de *Pythagore*. Dans le temps où chaque législateur cherchoit à donner à ses institutions et à ses lois une autorité céleste, et prétendoit ou être inspiré ou tenir de quelque divinité les conseils qu'il donnoit aux hommes, *Pythagore*, suivant *Porphyre*, annonça qu'*Apollon*, par l'organe d'*Aristoclée*, lui avoit appris à Delphes tous les préceptes de morale qu'il enseignoit à ses disciples.

* **ARISTOGITON**, citoyen d'Athènes, le *Brutus* des Grecs, conspira contre *Hipparque* tyran de sa patrie. Il se joignit à *Harmodius*, et délivra son pays du fléau de la tyrannie. *Hipparque* périt d'un coup de poignard dans le cœur. *Hippias* son frère, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entr'autres une courtisane qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. *Aristogiton* avoit été aussi présenté à la question : mais, loin de nommer ses complices, il accusa les plus fidelles partisans d'*Hippias*, qui sur-le-champ les fait traîner au supplice. *As-tu d'autres scélérats à dénoncer*, s'écrie le tyran transporté de fureur? *Il ne reste plus que toi*, répond *Aristogiton*. *Je meurs, et j'emporte en mourant la satisfaction de t'avoir privé de tes meilleurs amis.* Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite-fille d'*Aristogiton* fut mariée et dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les Rois le furent de Rome,

l'an 513 avant J. C. *Barthélemi* place cet événement en 510.

ARISTONE, fille de *Cyrus* et femme de *Darius* roi de Perse, inspira par sa beauté une si grande passion à son époux, qu'il lui fit élever des statues, et ordonna à ses sujets de l'adorer comme le plus bel ouvrage des Dieux.

II. ARISTOTE de Chalcide, dont *Apollonius* le scoliaste fait mention, avoit écrit une *Histoire* de l'isle d'Eubée, la plus considérable des isles de l'Archipel Grec, après la Crète ou Candie. Cette histoire n'est point parvenue jusqu'à nous. — *Diogène Laërce* parle de trois autres ARISTOTES : le premier étoit de Cyrène, et avoit écrit sur l'art poétique ; le second avoit long-temps été à la tête du gouvernement d'Athènes, et avoit publié des *harangues* estimées ; le troisième dont on ignore la patrie, avoit commenté l'*Iliade*.

ARITCHANDREN, (Mythol.) esclave vertueux du chef des Parias dans les Indes, fut chargé par son maître du soin du lieu des sépultures. On le regarde comme l'auteur des premiers devoirs rendus aux morts ; aussi a-t-on consacré son souvenir dans les Indes, par une pierre plantée à l'entrée des cimetières. C'est devant cette pierre qu'on dépose les corps avant leur inhumation, en offrant à ce symbole d'*Aritchandren* une pièce de monnoie de cuivre, un morceau de toile neuve, et une poignée de ris. Celui qui est chargé d'entretenir le feu dans les cimetières, s'approche alors de la pierre, et prie *Aritchandren* de laisser passer le corps puisqu'il a payé le tribut établi.

ARLOTTE, fille d'un habitant de Falaise, devint maîtresse de *Robert* duc de Normandie, et mère de *Guillaume* le conquérant. Elle épousa *Herluin* gentilhomme Normand, dont elle eut plusieurs enfans.

ARLOTTI, (Ridolphe) né à Reggio en Lombardie, se distingua par ses poésies répandues dans les *Recueils* du temps. Il avoit commencé un *Poëme* sur la conquête de Grenade ; sujet heureusement traité ensuite par *Graziani*, *Florian*, et par plusieurs autres. *Arlotti* fut intime ami du *Tasse*, de *Querengi* et de *Guarini*.

I. ARLOTTO, notaire de Vicence, en 1284, fut témoin des guerres civiles de son pays et de toutes les fureurs qu'elles entraînent. Les Padouans faisoient depuis long-temps la guerre à Vicence, lorsqu'*Arlotto*, pour détacher de leur parti, publia l'*Histoire* de leur tyrannie et de leurs excès. Les Padouans restèrent vainqueurs ; *Arlotto* fut banni, ses biens furent acquis à ses ennemis qui publièrent la peine de mort contre quiconque liroit, garderoit chez soi ou traduiroit son ouvrage. Chacun s'étant empressé de le brûler, on n'en put retrouver un seul exemplaire, lorsque Vicence ayant secoué le joug de Padoue, *Arlotto* rétabli dans sa fortune, le fit vainement rechercher pour le publier de nouveau.

ARLUNO, (Bernard) noble Milanois, s'appliqua à la jurisprudence, et la professa a Pavie et à Padoue. Il est auteur d'une *Histoire* des guerres de Venise, imprimée par *Burmann*, et d'une autre de sa patrie, qui est restée manuscrite. — On a publié en 1515, à Milan, la collection in-folio des *Œuvres* de *Pierre*

ARLUNO son frère, qui étoit savant médecin.

ARMANÇAI, (Sabathier, marquise d') fille d'un gentilhomme Provençal, se fit avantageusement connoître, en 1684, par d'agréables opuscules en prose et en vers. *Vertron* a dit d'elle :

Tout est charmant et tout est vrai
Dans ce que cette Muse expose.
On retrouve dans d'*Armançai*,
Soit pour les vers soit pour la prose,
La Vigne, la Suze et Gournai.

I. ARMELLINI, (Jérôme) né à Faenza, se fit dominicain, et devint grand inquisiteur à Mantoue en 1516. Il combattit, dans un écrit, l'opinion de l'astrologue *Rorsiliano* de Calabre, qui avoit soutenu que par l'inspection des planètes il étoit facile de prévoir le *Déluge universel* qui devoit se renouveler à certaines époques.

II. ARMELLINI, (Marion) né à Ancone, mourut le 4 mai 1737, avec la réputation d'un fameux prédicateur. On lui doit : I. Une *Vie de Marguerite Corradi*, 1726, in-12. II. Une *Bibliothèque de ceux qui ont honoré par leurs écrits l'abbaye du Mont-Cassin*, 1732, in-folio. L'auteur ajouta deux autres volumes à cet ouvrage, en 1733 et 1735.

ARMENONVILLE, (Joseph-Jean-Baptiste-Fleuriou d') fut nommé garde des sceaux en 1722, et disgracié en 1727. Il mourut en 1728 au château de Madrid, où le roi lui avoit donné une retraite, après avoir exigé sa démission. Il avoit entraîné dans sa chûte le comte de *Morville* son fils, (Charles-Jean-Baptiste) d'abord avocat du roi au Châtelet, ensuite ambassadeur à la Haye, plénipotentiaire au congrès de Cambrai en 1722; enfin secrétaire d'état. Quoiqu'il n'eût que des talens médiocres, ses lumières et sa droiture lui avoient procuré cette place; des intrigues de cour la lui enlevèrent en 1727. Il se retira, comblé des graces du roi, et emportant son estime. Il conserva ses amis, parce qu'ils l'avoient été de sa personne et non de ses places. L'académie Françoise connoissant son zèle pour les lettres, l'avoit mis au nombre de ses membres en 1722. Il mourut à Paris, le 3 février 1732. Les éloges donnés au fils, peuvent en partie s'appliquer au père qui, sans avoir un génie supérieur, remplit ses emplois avec exactitude et intégrité. Le marquis d'*Argenson* réduit cependant son mérite à la docilité de suivre les impressions du ministère dominant, et à revêtir du grand sceau des résolutions auxquelles il avoit peu de part.

ARMSTRONG, (Jean) médecin, né à Castleton en Écosse, prit ses degrés dans l'université d'Édimbourg, et fut nommé médecin de l'armée d'Allemagne en 1760. *Apollon* le favorisoit ainsi qu'*Esculape*. Nous avons de lui 2 vol. de poésies parmi lesquelles on distingue un poëme sur l'*Art de conserver la Santé*. Il avoit donné en 1735, un *Essai sur les moyens d'abréger l'étude de la Médecine*; et en 1737, une *Histoire abrégée de la guérison des maladies vénériennes*. Il mourut en 1779.

* III. ARNAUD, (l'abbé François) abbé de Grandchamp, lecteur et bibliothécaire de Monsieur, de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, né à Aubignan près de Carpentras d'un

maître de musique, mourut à Paris le 2 décembre 1784. Il travailla au *Journal Etranger*, pendant les dernieres années que cet ouvrage périodique fut publié. Il composa ensuite en 1764 et années suivantes avec *Suard*, la *Gazette Littéraire de l'Europe;* et ils montrèrent l'un et l'autre beaucoup de sagacité, de justesse et de goût pour tous les beaux arts. L'abbé *Arnaud*, nourri de la lecture des meilleurs écrivains de l'antiquité, dont il connoissoit tous les chefs-d'œuvre, répandoit sur son style de l'intérêt et de la chaleur. Il donnoit même quelquefois dans l'emphase : du moins c'est un défaut qu'on peut reprocher à ses premiers écrits ; mais l'âge l'avoit corrigé. Il s'étoit d'abord montré l'ennemi de la nouvelle philosophie, et en avoit ensuite soutenu les intérêts avec trop de vivacité. Sa conversation étoit animée et intéressante. On a de lui : I. *Variétés Littéraires*, ou *Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts*, Paris, 1770, 4 vol. in-12. On a rassemblé dans ce recueil, qui offre de l'instruction et de l'amusement, les différens morceaux que l'abbé *Arnaud* et *Suard* avoient répandus dans le *Journal Etranger* et dans la *Gazette Littéraire*. II. *Eloge d'Homère*, morceau court, mais plein de force, où il replace l'antique figure du poëte Grec sur le trône de la poésie. III. *Portrait de Jules-César :* c'est une paraphrase élégante du fameux vers de *Lucain : Nil actum reputans si quid superesset agendum.* IV. *Discours* de réception à l'académie Françoise, 1771, in-4.° V. *Mémoires* lus à l'académie des Inscriptions, sur le style de *Platon*, les poésies de *Catulle*, la vie d'*Apelles*, sur les accens et l'harmonie de la langue grecque, sur quelques questions relatives à la musique ancienne. En général, l'abbé *Arnaud* aimoit l'antiquité Grecque. Il regardoit les Grecs comme formant un peuple à part, réunissant à la force du génie et à la vivacité de l'imagination, une sensibilité exquise et l'héroïsme de toutes les espèces de courage. Les ames formées pour la vertu et les passions, y étoient adoucies par l'influence d'un climat doux et d'un beau ciel, et agrandies par celle de la liberté. L'abbé *Arnaud* appercevoit entre la langue, les arts de la Grèce, ses mœurs, ses lois, sa philosophie, une chaîne qui lioit entr'eux tous ces objets et qui a été brisée par les autres peuples. *Voilà qui est Grec*, disoit-il, pour mettre le dernier trait à un éloge. VI. *Lettre* au comte de *Caylus* sur la musique. Il y annonça son enthousiasme pour un art qui fit les délices de sa vie. Admirateur passionné de *Gluck*, il disoit que la *douleur antique* avoit été retrouvée par ce musicien célèbre, à quoi l'ambassadeur de Naples répondit plaisamment, que pour lui, il aimoit mieux le *plaisir moderne*. L'abbé *Arnaud*, surnommé le *grand pontife* des *Gluckistes*, déclara la guerre à *Marmontel* partisan de *Piccini;* et l'un et l'autre la soutinrent par des épigrammes. VII. On doit encore à l'abbé *Arnaud* d'intéressantes observations sur le génie d'*Horace* et de *Pétrarque*. Il a transporté plusieurs idées d'*Algaroti*, sur l'ami de *Mécène :* il a montré combien ce poëte sut unir les agrémens à la raison ; la pente au plaisir, au goût de la sagesse ;

l'amour des jouissances actives, au penchant pour le repos; la douceur des mœurs, à la probité; une morale facile, aux principes austères. Ces qualités ordinairement incompatibles, firent d'*Horace* un poëte aimable, un philosophe plein de graces, et le censeur le plus redoutable au mauvais goût. L'abbé *Arnaud* a très-bien caractérisé le talent de *Pétrarque :* libre comme l'imagination, hardi comme le génie qui fut consacré aux Dieux, aux héros et à l'amour. « L'abbé *Arnaud*, a-t-on dit, avoit étudié les arts en philosophe; il en sentoit les beautés en homme passionné; vivement frappé de tout ce qui étoit grand, simple et vrai, il louoit les artistes vraiment dignes de ce nom, avec un enthousiasme qu'il faisoit partager. Le talent naissant n'avoit qu'à paroître à ses yeux pour être encouragé et bientôt connu. Le jour qu'il l'avoit découvert étoit pour lui un jour de fête; il en parloit sans cesse et à tout le monde, comme on parle d'un bonheur dont on est plein; et l'artiste, encore obscur, étoit étonné d'une gloire si prompte qu'il devoit à un seul homme. Il plaisoit aux artistes, parce qu'il leur parloit plutôt des effets que des moyens de leur art : car il avoit assez approfondi les arts pour savoir que sur ces moyens, un artiste, même très-médiocre, en sait toujours plus qu'un homme de goût ou un philosophe. Il vouloit échauffer, aider leur génie et non le guider ou lui prescrire des lois : aussi ont-ils souvent avoué que sa conversation allumoit leur enthousiasme, élevoit leurs idées, trop souvent rapetissées ou refroidies par les jugemens et le goût des amateurs. Les artistes les plus célèbres ont donné des regrets à sa perte, regrets partagés par ceux même qui, trompés quelques momens, avoient pu croire qu'il avoit été injuste envers eux. »

IV. ARNAUD DE RONSIL, (George) membre de l'académie de chirurgie de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages sur son art ont de la clarté et de la profondeur. Il a publié : I. *Dissertations sur les hernies*, Londres, 1749, 2 volumes in-12. II. *Instructions familières sur le même sujet*, Londres, 1754, in-8.º III. *Observations sur l'anévrisme*, Londres, 1760, in-8.º IV. *Instructions simples sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Londres, 1763, in-8.º V. *Dissertations sur les hermaphrodites*, Londres, 1765, in-8.º VI. *Discours sur l'importance de l'anatomie*, Londres, 1767, in-8.º VII. *Mémoire de chirurgie avec des remarques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre*, Paris, 1769, 2 vol. in-4.º VIII. *Remarques sur les effets et les usages de l'extrait de saturne*, par *Goulard*, Londres, 1771, in-8.º — La plupart de ces écrits sont en anglois et n'ont point été traduits.

ARNAUDE DE ROCAS, s'est rendue célèbre pour avoir préféré la mort à l'esclavage. Née en Chypre, elle fut faite prisonnière après la prise de Nicosie par les Turcs en 1570. Aussitôt sa beauté la fit destiner pour le sérail, et on l'embarqua sur un vaisseau qui fit voile vers Constantinople. *Arnaude* se leva pendant la nuit, fit sauter le bâtiment en mettant le feu aux poudres, et périt victime de son dévouement avec tout ce qui l'entouroit.

ARNAULT, (François) gentilhomme du Périgord, embrassa l'état ecclésiastique et devint archidiacre de Bordeaux, puis chancelier de l'université de cette ville. Il est auteur de trois ouvrages; le premier est une *Traduction d'un Traité de Jean Maldonat, sur les anges et les démons*: cet écrit n'a jamais été imprimé qu'en françois, l'original latin étant resté manuscrit; le second, intitulé l'*Anti-Drusac*, 1564, est une apologie des femmes; le troisième, qui est le plus curieux et qui est devenu rare, a pour objet les *Antiquités du Périgord*, 1577. *Arnault* est mort à Périgueux en 1607.

ARNÉ, (Mythol.) fille de l'isle Sithone, trahit sa patrie pour de l'argent. Elle fut punie par les Dieux qui la métamorphosèrent en chouette, oiseau à qui l'on attribue encore le goût de l'argent.

ARNIGIUS, (Barthélemi) né à Bresce en Italie, en 1523, d'un maréchal, exerça long-temps le métier de son père. Il le quitta pour se livrer avec passion à l'étude, et devint bientôt un poëte agréable et un médecin renommé. Parmi ses poésies, les Italiens ont distingué les *Veillées* et la *Médecine d'amour*. C'est l'un des premiers physiciens qui se soit appliqué à la *météorologie*, science ignorée de son temps, et dont l'avenir pourra peut-être recueillir les résultats les plus heureux pour la conservation de l'homme et le succès de l'agriculture. Les *Observations météorologiques* d'*Arnigius* parurent en 1568, Bresce, in-8.° Il est mort en 1577.

ARNOLPHE, *Voy.* LAPPOI

ARNON, doyen d'une communauté de chanoines réguliers en Bavière, où il mourut le 30 janvier 1175, écrivit contre *Folmar* qui attaquoit l'Eucharistie, et publia le *Scutum Canonicorum*, où il cherche à prouver que la vie des chanoines est aussi exemplaire que celle des moines. *Raymond Duelli* a inséré ce dernier écrit dans son *Miscellanea*, imprimé à Augsbourg, 1723, in-4.°

ARNONE, (Jean) né dans le royaume de Naples, professoit, en 1535, le droit civil dans l'université de Salerne. On a de lui un traité in-folio *de Cautelis*, et un gros vol. in-4°, contenant cent *Soliloques*, cent *Problèmes*, cent *Dialogues*, cent *Commentaires*, etc. Pour compléter ces *Centuries*, que de temps perdu par l'auteur et par ceux qui voudroient le lire!

I. ARNOUL, (St.) martyr, prêcha la foi aux Francs, quelque temps après le baptême de *Clovis*. Il fut sacrifié aux Dieux du peuple barbare chez lequel il portoit l'Évangile, dans la forêt d'Yveline, entre Paris et Chartres. L'Eglise célèbre sa fête le 19 juillet.

III. ARNOUL, (St.) servit avec distinction dans les armées de *Robert* et de *Henri I*, rois de France. Le peuple de Soissons, charmé de son aménité et de ses vertus, le demanda pour évêque au concile que le légat du pape *Grégoire VII* avoit assemblé à Meaux. Après beaucoup de résistance, *St. Arnoul* accepta cette dignité; mais il s'en démit sur la fin de sa vie pour aller fonder un monastère à Aldenbourg, ville du diocèse de Bruges, où il mourut l'an 1087.

V. ARNOUL de Milan, vivoit en 1085. Il soutint que le

mariage des prêtres étoit licite ; ce qui ne plut ni à la cour de Rome ni à son oncle, archevêque de Milan. *Arnoul* a laissé une *Histoire* de sa patrie. Elle comprend les évènemens arrivés de son temps, c'est-à-dire depuis 925 jusqu'à la fin de 1077, et a été insérée dans les *Recueils* publiés par *Leibnitz*, *Burmann* et *Muratori*. — Il ne faut pas confondre *Arnoul* de Milan avec *Arnoul* de Calabre, qui a laissé une *Chronique historique* de son pays, depuis 903 jusqu'en 965. *Tafuri* l'a publiée dans son *Histoire des Écrivains Napolitains*, vol. 2.

ARNOULT, (J. Baptiste) attaché à l'église de Besançon, consacra ses études à la morale et à la religion. Il mourut dans cette ville en 1753, après avoir publié : I. *Traité de la Prudence*, 1745, in-12. II. *Le Précepteur* ou de l'*Education de la jeunesse*. III. *Traité de la Grace*, 1749, in-12.

ARNUPHIS, magicien Égyptien, sauva *Marc-Aurèle* et son armée enveloppée d'ennemis, au rapport du crédule *Dion*, en faisant tomber une pluie et une grêle prodigieuse.

ARNUS, (Mythol.) fameux devin de l'antiquité, fut tué à Naupacte par *Ippotès*, petit-fils d'*Hercule*, qui le prit pour un espion. La peste ayant ravagé le territoire, l'oracle consulté répondit qu'on devoit appaiser les mânes du devin et établir des jeux funèbres en son honneur. Ces jeux furent long-temps célébrés avec solennité à Lacédémone.

AROMATARI, (Joseph) natif d'Assise, exerça pendant cinquante ans avec distinction la médecine à Venise, dans le dix-septième siècle. Il a publié un écrit sur la *Rage*, et une réponse aux considérations de *Tassoni* sur les *Poésies* de *Pétrarque*.

III. ARONCE, historien Romain qui vivoit sous le règne d'*Auguste*, écrivit l'histoire *de Bello Punico*, en imitant parfaitement le style de *Salluste*, dont il étoit l'admirateur. Peut-être est-il le même dont parle *Pline*, qui avoue avoir profité de ses secours et de ses lumières, dans son *Histoire naturelle*. — Il y eut encore un *Aronce* qui partagea le consulat avec *M. Claudius Marcellus*, l'an de Rome 732. — *Stella Aronce*, poëte Romain, dont il ne nous reste plus aucun ouvrage, est connu par la citation de *Martial*, qui donne de grands éloges aux vers dans lesquels ce poëte avoit célébré la *Colombe* de sa maîtresse, et il annonce qu'ils étoient autant supérieurs à ceux de *Catulle* chantant le moineau de *Lesbie*, qu'une colombe étoit préférable à un moineau.

AROT, (Mythol.) génie de la religion Mahométane, fut chargé par Dieu de descendre sur la terre pour y examiner les actions des hommes. L'ange étant venu chez une femme sage et belle qui l'invita à sa table, y trouva le vin bon et s'enivra. *Arot* voulut alors qu'elle se rendît à ses desirs ; la femme feignit d'y consentir, à condition que le génie lui apprendroit les paroles mystérieuses dont il devoit se servir pour remonter au ciel. A peine les eut-elle prononcées, qu'elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu qui, pour récompenser sa vertu, la transforma en étoile. *Arot*, au contraire, fut con-

damné à rester suspendu par les pieds au fond du puits de Babel, près de Bagdad, jusqu'au jour du jugement. D'après cette tradition, *Mahomet* a défendu le vin à ses sectateurs.

II. ARPHAXAD, roi des Mèdes, que l'on a cru le même que *Phraortès*, succéda à *Déjocès* son père dans le gouvernement de la Médie. *Hérodote* en a fait un conquérant qui, après avoir soumis les Perses et la plupart des peuples de l'Asie, vint attaquer Ninive où il fut vaincu et mis à mort par l'ordre de *Nabuchodonosor*. Le livre de *Judith* fait mention de ce prince, et lui attribue la fondation d'Ecbatane.

ARRAÈS, (Amator) né à Béja en Portugal, enseigna la théologie avec succès, et devint coadjuteur du cardinal *Henri* archevêque d'Évora. Ses vertus le firent nommer, en 1581, évêque de Port-Alègre; mais les soins de l'épiscopat, sur la fin de sa vie, lui paroissant surpasser ses forces, il se retira dans un monastère de Conimbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues d'histoire*, écrits en portugais, sont estimés.

I. ARRIAGA, (Paul-Joseph d') Espagnol, se fit Jésuite et passa au Pérou, où il devint recteur du collége de Lima, qui lui dut en partie son établissement. Il s'embarqua en 1622 pour revenir en Espagne; mais son vaisseau ayant fait naufrage près de la Havane, il y périt. Il est auteur de quelques *Livres* de piété et d'un *Traité* utile sur la manière de travailler avec fruit à la conversion des Infidelles, 1621, in-4.° Cet ouvrage a été imprimé au Pérou.

ARRIGHETTI, (Philippe) gentilhomme Florentin, né en 1582, mort en 1662, fut nommé par le pape *Urbain VIII*, chanoine de la cathédrale de sa patrie. Il a laissé un grand nombre d'écrits imprimés. I. La *Rhétorique d'Aristote* divisée en 56 leçons. II. Une *Traduction* de la poétique du même auteur. III. Quatre *Discours* académiques sur le plaisir, le rire, l'esprit et l'honneur. IV. Une *Vie* de *St. François*. V. Quelques *Ouvrages* de piété, entr'autres un *Traité* sur *l'Oraison vocale* et *mentale*. — *Nicolas* ARRIGHETTI, parent du précédent, mort à Florence en 1639, se fit connoître par son amour pour les lettres et les mathématiques. — On doit à un Jésuite du même nom une *Théorie* du feu, publiée en 1750, in-4.° Ce dernier est mort à Sienne en 1767.

ARRIGHETTO, poëte latin du douzième siècle, naquit à Settimelle près de Florence, devint curé de Calanzano. Fatigué par quelques ennemis, il abandonna son bénéfice, et devint si pauvre qu'il fut forcé de mendier et qu'il acquit le surnom de *il Povero*. Il peignit sa disgrace et ses chagrins en vers élégiaques, si touchans et si purs qu'ils furent répandus comme modèles dans toutes les écoles publiques. Il étoient restés manuscrits dans les bibliothèques jusqu'à ces derniers temps, où il s'en est fait en Italie trois éditions. La première est de 1684, in-8°; la seconde fait partie de l'*Histoire* des poëtes du moyen âge, publiée par *Leiser*; la troisième a paru à Florence en 1730, in-4°, avec une traduction très-élégante.

I. ARRIGHI, (Louis) célèbre imprimeur de Vicence, fut long-

temps occupé à Rome à écrire les brefs apostoliques. Il a publié un *Traité* sur l'art d'écrire les lettres de chancellerie, et une *Méthode* de tenir la plume dans les diverses sortes d'écritures, Rome, 1522.

II. ARRIGHI, (François) né à Corté dans l'isle de Corse, professa le droit à Padoue, et y mourut le 28 mai 1765. Il ne cédoit pas aisément à l'avis des autres, et il eut de grandes disputes avec plusieurs antiquaires sur l'explication d'une épitaphe antique. On lui doit : I. Une *Histoire* latine de la guerre de Chypre, en sept livres. II. *De vitâ Francisci Mauroceni.*

ARRIGONI, (François) de Bergame, né le 1er décembre 1610, mort le 28 juillet 1645, s'attacha à l'étude de la langue grecque, et fut employé par le cardinal *Fréderic Borromée* à l'explication des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambroisienne. Il a laissé des *Eloges* et des *Discours*, recueillis à Bergame en 1636 ; le *Théâtre de la Vertu*, et d'autres écrits dont *Vaerini* fait mention dans son *Histoire* des Écrivains de Bergame. — *Balthazar* ARRIGONI, mort en 1675, fut un médecin célèbre qui exerça sa profession à Ravennes. — Le cardinal *Pompée* ARRIGONI, mort à Naples en 1616, a laissé des *Lettres* latines et plusieurs *Décisions* judiciaires dans le recueil du tribunal de la *Rote*, où il fut long-temps auditeur. *Ciaconius* et *Bayle* ont donné des éloges aux vertus et aux lumières de ce cardinal.

ARRIPHÉ, (Mythol.) nymphe, compagne de *Diane*, inspira la passion la plus vive à *Tmolus* roi de Lydie, qui fit outrage à son amante. Les Dieux pour la venger firent enlever *Tmolus* par un taureau furieux qui le laissa retomber sur des pieux aigus, où il expira au milieu d'affreuses douleurs.

I. ARRIVABÈNE, (Jean-François) d'une famille noble de Mantoue, vivoit en 1546. Lié d'une étroite amitié avec *Possevin* et *Franco*, il partagea leur goût pour la poésie, et composa des *Eglogues maritimes* qui furent imprimées avec les *Dialogues maritimes de Botazzo*, Mantoue, 1547. *Arrivabène* écrivoit aussi bien en prose qu'en vers ; on trouve plusieurs *Lettres* et *Discours* de lui dans le recueil de *Ruffinelli*, publié à Mantoue à la même époque.

II. ARRIVABÈNE, (Jean-Pierre) de la même famille que le précédent, devint évêque d'Urbin, et mourut dans cette ville en 1504, âgé de 63 ans. Il avoit été disciple de *Philelphe*, et avoit étudié sous cet habile littérateur les graces et les finesses de la langue grecque. On lui doit : I. *Gonzapidos*, poëme latin, en honneur du marquis de *Gonzague*, célèbre général du duc de Milan. Ce poëme a été publié par *Mensehen* en 1738, in-4.° II. Des *Epîtres* latines, recueillies avec celles de *Jacques Piccolomini*, appelé le cardinal de Pavie ; *Mediolani*, 1506.

III. ARRIVABÈNE, (Hippolyte) descendant de la même famille, mort le 22 mars 1739, exerça avec distinction la profession de médecin à Rome. On a imprimé ses *Poésies* à Modène en 1717, et un discours académique sous ce titre : *La vera idea*

della Medicina, Reggio 1736, in-4.°

ARROY, (Bésian) théologal de l'église de Lyon, est connu par quelques écrits. I. *Question sur la justice des armes des Rois de France.* Cet ouvrage que *Jansénius* chercha à réfuter dans son *Mars Gallicus*, fut composé pour la défense des traités de *Louis XIII* avec les Suédois et les Protestans d'Allemagne. II. *Apologie pour l'Eglise de Lyon*, Lyon 1644, in-8.° Cette apologie est une réfutation des notes sur le bréviaire de Lyon par *le Laboureur.* III. *Histoire de l'Abbaye de l'Isle-Barbe,* Lyon 1668, in-12. Elle est rare et curieuse.

ARSEGNINO, notaire de Padoue, qui vivoit au commencement du 13e siècle, a laissé un ouvrage intitulé : *Quadriga.* Il contient des règles de grammaire, des proverbes, des sentences, des lettres, etc.

ARSELEYN, (Jean) peintre Hollandois, voyagea en France et en Italie. Devenu ami de *Bamboche*, il imita sa manière. Il rapporta dans sa patrie le goût d'un coloris plus frais, plus éclatant que celui de ses compatriotes, toujours un peu obscur et rembruni. *Pérelle* a gravé d'après lui des ruines et vingt-quatre paysages. *Arseleyn* ornoit ceux-ci de sujets d'histoire et de scènes champêtres qui augmentent leur effet et leur intérêt. En admirant la facilité et la légèreté de son pinceau, on ne pouvoit soupçonner que la main qui le conduisoit étoit tordue, recourbée, et presque estropiée; ce qui l'avoit fait surnommer *Kebbété* par les Flamands. *Arseleyn* est mort à Amsterdam en 1660.

ARSEZAN, (Pader d') né à Toulouse, suivit long-temps le barreau dans cette ville, où il mourut en 1696. Il donna au théâtre deux tragédies, *Agamemnon* et *Antigone*, qui ont été insérées dans le *Théâtre François*, publié en 12 volumes à Paris, 1737.

ARSIGLI, (François) de Sinagaglia en Italie, fut tout à la fois médecin et poëte. Il a traduit en vers latins les prologues d'*Hippocrate.*

ARTEMAS, disciple de *St. Paul*, fut envoyé par ce dernier dans l'isle de Crète, où il prêcha la foi.

ARTÈME, (St.) commandant des troupes Romaines en Égypte sous l'empire de *Constance*, fut chargé d'arrêter *Saint Athanase*, et il le chercha vainement dans les divers monastères de la Thébaïde. Il se repentit ensuite d'avoir contribué à la persécution des Chrétiens, et il embrassa leurs dogmes. Bientôt après on l'accusa d'avoir brisé les idoles à Alexandrie, et l'empereur *Julien* le fit décapiter l'an 362. L'Église l'honore comme martyr le 20 octobre.

ARTÉMIE, (Ste.) que plusieurs ont cru fille de l'empereur *Dioclétien*, fut convertie à la foi par *St. Cyrille*, et périt avec lui sous la persécution de *Maximien.*

ARTETIO, fut un imposteur du douzième siècle, qui a écrit sur la pierre philosophale, et annoncé dans cet écrit qu'il avoit déjà vécu plus de mille ans. Les alchimistes le recherchent, mais il est très-rare.

* ARTEVELLE ou ARTAVEL, (Jacques) Flamand, brasseur de

bière, factieux éloquent et politique, causa beaucoup de sollicitudes au comte de *Flandre*. Il avoit des correspondans dans toutes les villes, et songeoit à assujettir la Flandre à *Edouard* roi d'Angleterre. *Philippe* de Valois fit proposer aux Flamands de s'unir à lui contre *Edouard*; mais *Artevelle* répondit « que la laine d'Angleterre valoit mieux pour son pays que l'amitié et l'alliance des François. » Cependant, malgré son ascendant sur ses compatriotes, il ne put longtemps les engager à violer le serment qu'ils avoient fait de ne point porter les armes contre le *roi de France*; ils s'étoient même engagés à payer, en forme d'amende en cas de parjure, deux millions de florins à la chambre apostolique. *Artevelle* conseilla à *Edouard* de prendre le titre de *roi de France*, et dès-lors les Flamands crurent remplir leur promesse en le servant et en lui rendant foi et hommage. *Artevelle* eût le sort de presque tous les factieux célèbres qui périssent sous les coups du peuple même qu'ils ont flatté et séduit. Le peuple de Gand le massacra en 1345. — *Philippe* ARTEVELLE son fils s'étant mis à la tête de près de 60 mille révoltés, fut tué à la bataille de Rosbecq en 1382.

ARTHALIN, (Claude-François) professeur en médecine, doyen de l'université de Besançon, mort dans cette ville le 15 mai 1782, a publié, I. *Lettre* à un médecin de province, sur un coup à la tête. II. *Institutiones anatomicæ*, 1753, in-8.°

ARTOIS, (Jean-Van) peintre, né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Ses arbres paroissent être agités, ses lointains sont purs et doux, ses détails riches et variés. *Téniers* son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux. On les voit à Malines, à Bruxelles, à Gand, et dans la belle galerie de Dusseldorp. *Van-Artois* avoit acquis de la fortune dans l'exercice de son art; mais il la prodigua en donnant des festins aux grands, dans la société desquels ses talens et l'agrément de son esprit l'avoient fait admettre.

ARTUR, (Lactance) né dans un bourg de la Calabre, mort en 1604, entra dans un ordre de religieux et l'édifia par ses vertus. On lui doit une *Oraison* funèbre du cardinal *Sirletto*, et quelques *Sermons*.

* I. ARTUS *ou* ARTHUS, roi fabuleux de la Grande-Bretagne au 6e siècle, vainquit, dit-on, les Saxons, et soumit l'Écosse et l'Irlande. On ajoute qu'il défit *Lucius* général Romain, qu'il ravagea une partie des Gaules, et qu'à son retour de ces expéditions chimériques il institua les chevaliers de la *Table ronde*: table qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec les noms de ces prétendus chevaliers. La tradition porte que *Mordell* fils de *Luthus* roi des Pictes, ayant livré bataille au roi *Artus*, ce dernier y fut blessé et disparut sans qu'on pût savoir de ses nouvelles. *Henri II*, d'après d'anciennes chansons galloises, crut avoir découvert son tombeau dans le cimetière de Glastensbury.

ARTUSINI, (Cyprien) né à Ravennes d'une famille noble, se fit Camaldule. Il se livra à son

goût pour les mathématiques et l'architecture, et fut nommé par *Urbain VIII* et *Innocent X*, mathématicien du pape. Il est mort en 1654, après avoir publié les ouvrages suivans : I. *Ephémérides perpétuelles.* II. *Traité de l'Architecture militaire et domestique.* III. *Nuovo methodo di ritrovare il tempo in cui fa la luna perpetuamente*, Bologne, 1642. — *Ginnani*, dans son ouvrage historique sur les écrivains de Ravennes, fait une longue mention d'*Artusini.*

ARUERIS, (Mythol.) fut l'*Apollon* Egyptien. Il avoit en Phénicie un temple portatif, traîné par des bœufs. Il étoit né d'*Isis* et d'*Osiris*, qui étant jumeaux et conçus dans les mêmes flancs, se marièrent dans le ventre de leur mère, en sorte que dès sa naissance *Isis* étoit déjà enceinte d'*Arueris*. Les Egyptiens lui avoient consacré le second jour de leur année intercalaire.

ARUM, (Dominique Van-) né à Leuwarde en 1579, fut un célèbre jurisconsulte. Le plus considérable de ses ouvrages est un recueil de *Discours académiques* sur le droit public d'Allemagne, en 5 vol. in-4°, 1623. *Van-Arum* mourut à Iène en 1637.

ASCÉNÈS, l'un des fils de l'Hébreu *Gomer*, a été cru la tige des Ascantes, peuple ancien qui étoit établi sur les bords du Tanaïs et du Palus-Méotide. *Josèphe* qui le nomme *Ascanaxès*, le fait père des Ascanaxiens, antique peuple de la Grèce.

ASCHAM, (Roger) secrétaire d'*Elizabeth* reine d'Angleterre, mort à Londres en 1558, à 53 ans, se distingua par les graces de son esprit. On lui doit : I. Un ouvrage anglois intitulé : *Le Maître d'école.* II. Des *Lettres latines* écrites avec beaucoup d'élégance. III. *Poemata.* IV. *Toxophilus*, etc. *Edouard Granta* prononça son oraison funèbre.

ASCIA, (Sempronius) jurisconsulte de Bari en Italie, a publié dans le 16e siècle un grand nombre d'ouvrages de droit. Les plus considérables sont sur la *Juridiction* ecclésiastique, le droit de *Patronage*, les *Enfans naturels*, etc. Naples, 1600 ; Bari, 1603, in-4.°

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut long-temps persécuté par les Ariens, déposé deux fois de son siége, et deux fois rétabli lorsque la pureté de sa doctrine eut été solennellement reconnue dans le concile de Rome, tenu en 342, et par celui de Sardique, assemblé quelque temps après. Le pape *Jules I* se montra l'ami et le défenseur d'*Asclépas.*

III. ASCLÉPIADE, historien Grec, publia divers ouvrages que le temps a fait disparoître, et entr'autres une *Histoire* d'*Alexandre le Grand*, une autre de Bithynie, une autre des Grammairiens célèbres. Il vivoit sous le règne de *Ptolomée-Epiphanes.* — Un poëte Grec du même nom, fut inventeur d'une sorte de vers qui furent appelés *Choriambiques* ou *Asclépiades.*

* I. ASFELD, (Claude-François Bidal, marquis d') fils du baron *d'Asfeld*, fut nommé lieutenant-général en 1704. Il avoit mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui

dut en partie le gain de la bataille d'Almanza en 1707. Il prit ensuite Xativa, Denia et Alicante, et s'illustra jusqu'à la fin de la guerre, par ses talens pour l'attaque et la défense des places. En 1715 il fut fait chevalier de la toison d'or, directeur général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de la guerre et de la marine. En 1734, après la mort du maréchal *de Bervick*, il eut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, et prit Philipsbourg le 18 juillet d'après. Il mourut à Paris le 5 mars 1743, à 78 ans. Ses vertus civiles et religieuses ne le cédoient point à ses talens militaires. Le roi d'Espagne reconnoissant des services qu'il avoit reçus de ce grand homme, lui avoit permis d'ajouter à l'écu de ses armes, celles du royaume de Valence, et pour devise: *Bellicæ virtutis in Hispaniâ præmium.* Lorsque le régent déclara la guerre à *Philippe V*, il voulut donner une partie du commandement de l'armée à *d'Asfeld*, qui lui répondit: *Monseigneur, que voulez-vous que je fasse de ceci*, en lui montrant sa toison, *que je tiens du roi d'Espagne? dispensez-moi de servir contre un de mes bienfaicteurs.* Le Régent agréa ce refus, et n'en estima que davantage *d'Asfeld.* La reine *Christine* avoit élevé son père à la dignité de baron, lui, ses enfans et ses descendans, tant mâles que femelles; et pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronie où il pût résider. Le baron *d'Asfeld* fut depuis résident pour *Louis XIV* à Hambourg et dans la basse Allemagne. Il épousa en 1673 *Catherine Bastonneau* dont il eut cinq fils. Les plus connus sont le maréchal dont nous venons de parler, et l'abbé *d'Asfeld* qui est l'objet de l'article suivant. Le maréchal avoit été marié deux fois. Il eut de sa seconde femme, Mlle *de Lesseville*, deux fils et une fille.

ASFENDIAR, célèbre guerrier Persan, fut tué d'un coup de flèche. On a recueilli de lui cette maxime militaire: « Voulez-vous être obéi par vos soldats, ne leur commandez jamais que ce qui est possible. »

ASIMAH, (Mythol.) idole des habitans d'Emath, dont le culte fut porté à Samarie. Les uns lui donnent la figure d'un singe, d'autres celle d'un bouc.

ASINARI, (Fréderic) comte de Camérano près d'Asti, réunit la culture des lettres à la profession des armes. Il réussit dans la poésie; les recueils du 16e siècle offrent plusieurs de ses pièces, et on lui attribue la belle tragédie de *Tancrède*.

ASINELLI, architecte de Bologne, bâtit vers l'an 1100 la tour de Bologne, qui est la plus élevée d'Italie, et dont on admire la solidité et les proportions.

ASKE, (Mythol.) nom du premier homme dans la religion Scandinave. Il fut formé d'un morceau de bois de frêne flottant sur les eaux; et la première femme nommée *Embla*, d'un morceau de coudrier.

ASMODÉE, nom d'un démon dont parle l'Ecriture. Il avoit tué tous les époux qu'avoit eus la jeune *Sara* avant d'épouser *Tobie*. Les Rabbins lui donnent le titre de *prince* des démons,

d'exterminant. *Elias*, dans son dictionnaire, dit qu'*Asmodée* est le même que *Samaël*.

ASMOUG, (Mythol.) génie Persan, occupé sans cesse à nuire. Sa principale fonction étoit de brouiller les familles et de faire naître des procès entre les voisins.

ASOPICHUS, célèbre coureur Grec, qui remporta plusieurs fois le prix du stade aux jeux olympiques. *Pindare* qui l'a célébré, dit que sa tête étoit ceinte d'une couronne d'ailes, pour exprimer la vélocité de sa course.

ASPELT, (Pierre d') né à Trèves dans le 13ᵉ siècle, quitta jeune sa patrie, où il n'y avoit point encore d'école de médecine, pour venir étudier les principes de cette science à Paris. Devenu chanoine de Basle, il n'en continua pas moins avec succès l'exercice de sa profession, suivant l'usage de son temps en Allemagne, où presque tous les médecins étoient clercs. *Trithème* raconte que l'empereur dont *d'Aspelt* étoit devenu médecin, l'ayant envoyé à Rome pour y solliciter l'archevêché de Maïence pour son frère, *d'Aspelt* eut occasion de guérir le pape d'une maladie mortelle, et que celui-ci plein de reconnoissance, croyant qu'il seroit aussi bon médecin des ames que du corps, l'avoit nommé à l'archevêché, préférablement au frère de l'empereur qui étoit trop jeune. Il occupa ce siége important, depuis l'an 1305 jusqu'en 1320.

ASPETTI, (Titien) sculpteur célèbre, né à Padoue vers l'an 1540, travailloit en marbre, et couloit avec le même succès le bronze. On lui doit quelques ouvrages qui ornent sa patrie; mais les plus remarquables sont à Venise: les statues de *Moïse* et de *St. Paul* dans la façade de l'église de St. François *della Vigna*, et une des statues colossales placées à la porte de *la Monnoie*.

ASPREMONT, (N. d') fille célèbre par sa beauté, son goût pour la poésie et la musique, naquit en Aquitaine près de Bordeaux, et devint l'objet des vers et des galanteries de *Savari de Mauléon*, poëte Poitevin, gouverneur de l'Aunis, et l'un des plus beaux hommes de son siècle. Ce chevalier et sa dame vivoient sous le règne de *Philippe-Auguste*.

ASSAN, pacha, grand visir, commandoit les armées Ottomanes dans la guerre de 1790, contre la Russie. La Porte le rendit responsable du mauvais succès de ses armes; il fut arrêté et décapité à Schiumla le 25 février 1791. — Il s'étoit acquis dans l'administration civile la réputation d'un homme intègre.

ASSEMANI, (Joseph-Simon) Maronite, chanoine du Vatican, mort à Rome octogénaire, le 14 janvier 1768, fut versé dans la connoissance de toutes les langues de l'Asie. A l'imitation de *d'Herbelot*, il a publié une *Bibliothèque Orientale* en 4 vol. in-folio, Rome, 1728. Dans ce grand ouvrage, il a fait connoître une foule de manuscrits syriaques, arabes et persans, avec la vie de leurs auteurs. — *Etienne Evode Assemani* a publié en 2 volumes in-folio, Rome, 1748, les *Actes*

des martyrs de l'Orient, tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la bibliothèque du Vatican.

ASSWINAU, (Mythol.) est l'Esculape des Indiens; ils le font naître d'une jument fécondée par l'un des rayons du soleil.

ASTAROTH, (Mythol.) génie Persan, qu'on faisoit présider à l'Occident. On l'invoquoit le mercredi, pour qu'il procurât l'amitié des grands. Son culte passa chez les Juifs et les Phéniciens qui l'adoroient au milieu des bois. Ces derniers croyoient qu'il avoit un soin particulier des troupeaux de chèvres et de brebis.

ASTARTÉ, (Myth.) Déesse des Sydoniens qui la représentoient sous l'emblême d'une génisse ou sous les traits d'une femme coiffée avec des cornes. La ville d'Hiéropolis en Syrie, lui avoit élevé un temple magnifique, dont le souverain pontife revêtu de pourpre portoit une tiare d'or. *Salomon* introduisit son culte dans la Judée, et *Jézabel* fille d'*Achab* lui offrit surtout des sacrifices. *Astarté* avoit, dit-on, fondé la ville de Tyr. *Lucien* croit qu'elle est la même que la *Lune*; d'autres ont vu dans cette Déesse *Europe* fille d'*Agénor*, déifiée pour consoler son père de sa perte.

ASTÉRIE, (Mythol.) fille de *Céus* et sœur de *Latone*, fut d'abord aimée de *Jupiter*; mais ayant encouru la colère de ce Dieu, il la changea en caille et la jeta dans l'isle d'Ortygie, la même que Délos où l'on trouva les premières cailles.

I. ASTÉRIUS, (St.) confessa la foi Chrétienne, et fut martyrisé sous l'empire de *Dioclétien*, avec *Béon* et *Claude* ses compagnons. *Baronius* et *Ruinart* ont publié l'*Acte* de ce martyre.

II. ASTÉRIUS *ou* ASTYRIUS, (St.) sénateur Romain, ayant vu avec quelle fermeté *St. Marin* avoit souffert la mort, fut saisi d'admiration; et sans considérer la magnificence de son vêtement, il s'empressa de prendre le corps sanglant dans ses bras, de l'emporter chez lui et de lui donner la sépulture. Bientôt *St. Astérius* paya de sa vie cet acte de générosité, et fut décapité l'an 272.

* III. ASTÉRIUS, évêque d'Amasée au 4e siècle, a laissé plusieurs *Homélies*, publiées en partie par *Rubénius* et en partie par les Pères *Combéfis* et *Richard*. Elles ont été traduites par *Maucroi*, 1695, in-12. On y trouve de la force et des mouvemens oratoires bien ménagés. Les quatorze premières *Homélies* sont évidemment d'*Astérius*; les suivantes ont paru douteuses. Les deux qui passent pour les mieux faites sont celles sur *Daniel* et *Suzanne*, *St. Pierre* et *St. Paul*. Cette dernière établit la suprématie de l'église de Rome sur toutes celles de l'Orient et de l'Occident.

IV. ASTÉRIUS, (St.) évêque de Pétra en Arabie, vivoit en 347. Après avoir d'abord partagé les erreurs d'*Arius*, il les abjura et se réunit au parti de l'Église. Les Ariens alors le firent reléguer en Afrique. Il assista au concile de Sardaigne et à celui d'Alexandrie tenu sous l'empereur *Julien*. Dans ce dernier, il fut député pour en porter les actes à l'Eglise d'Antioche. Saint

Athanase a fait un grand éloge d'*Astérius* dans sa lettre aux Solitaires.

* VI. **ASTÉRIUS**, rhéteur de Cappadoce, appelé par *St. Athanase* l'*Avocat des Ariens*, quitta l'idolâtrie pour l'Arianisme. Les partisans de cette secte n'osèrent jamais l'élever à l'état ecclésiastique, parce qu'il avoit eu la lâcheté de sacrifier aux idoles vers l'an 304, sous *Maximien Hercule;* mais ils l'engagèrent à publier un *Livre* sur leur doctrine. Il eut la témérité de dire : *Que J. C. étoit la vertu du Père, de la même manière que les chenilles, selon Moïse, sont la vertu de Dieu.* — Il ne faut pas confondre cet *Astérius* avec un évêque Arien du même nom, qui vivoit vers l'an 370; celui-ci étoit si éloquent que *St. Sabas* passant par Cyr y trouva tous les catholiques en alarmes, parce que cet évêque devant prêcher le lendemain, ils craignoient l'influence de son discours sur les fidelles. *St. Sabas* se mit en prière pour en empêcher l'effet, et *Astérius* mourut la veille du jour où il devoit se faire entendre. *St. Jérôme* attribue à ce dernier des *Commentaires* sur les pseaumes, les évangiles et les épîtres de *St. Paul*.

ASTÉRIUS, roi de Crète, surnommé *Jupiter*, comme ses prédécesseurs, enleva *Europe* fille d'*Agénor*, sur un vaisseau qui portoit en poupe la figure d'un taureau.

ASTÉROPÉE, (Myth.) fils de *Pilagonias*, vint à la tête des Péoniens au secours de la ville de Troie, assiégée par les Grecs. *Achille*, furieux de la mort de *Patrocle*, le tua sous les murs de cette ville.

ASTORI, (Jean-Antoine) mort à Venise sa patrie en 1743, s'est fait connoître par une étude profonde de la langue grecque et par sa vaste érudition. Il a publié un grand nombre de *Lettres* et de *Dissertations* sur des sujets d'antiquités.

ASTORINI, (Élie) né dans la province de Cosenze dans le royaume de Naples en 1651, se fit carme, et devint professeur de mathémathiques et de philosophie naturelle. Il est mort en 1702, après avoir publié : I. Une *Dissertation* sur la vie du *Fœtus* dans le sein de la mère, 1686. II. Une *Traduction* des élémens d'*Euclide*, 1691. III. Un *Traité* sur la puissance de saint Siége, 1693. IV. Une *Traduction* de l'ouvrage d'*Apollonius* de Perge, sur les *Sections coniques*, 1702, in-4.°

ASTROS, (J. G. d') *Voyez* GOUDOULI.

ASTYLE, (Mythol.) Centaure doué du don de divination. Ayant pressenti le mauvais succès de la guerre des Centaures contre les Lapithes, il s'efforça d'en détourner les premiers; mais n'ayant pu y parvenir, il les abandonna et alla finir ses jours loin de son pays.

ASTYOCHUS, l'un des plus anciens rois de Lipari. Il se disoit fils d'*Éole*, le Dieu des vents, et il donna le nom d'*Eoliennes* aux isles où il régnoit, et qui étoient exposées aux coups de vents et aux tempêtes.

ASTYPALÉE, fille de *Phénix*, obtint dans le partage des états de son père, l'une des isles Cyclades à laquelle elle donna son nom.

ASUMAN, (Mythol.) génie de la religion Persane, qui présidoit au vingt-septième jour de chaque mois et qui prenoit soin des ames à l'instant de leur séparation d'avec le corps.

ASYLEUS, (Mythol.) Dieu Romain dont le temple servoit de refuge et d'asile à l'esclave qui fuyoit la tyrannie de son maître, et au débiteur poursuivi; le coupable y trouvoit l'impunité. Cet abus qui rendoit les Dieux mêmes complices des crimes, fut aboli par *Tibère* qui accorda aux magistrats le droit d'arracher du sanctuaire celui dont la punition étoit réclamée par la justice. Le temple de *Junon* à Samos conserva encore son asile quelque temps après cet empereur.

ATAHAUTA, (Myth.) nom du grand Être créateur du monde et de toutes choses, adoré par les peuples qui habitent les bords du fleuve Saint-Laurent.

ATAVYRIUS, (Mythol.) l'une des plus anciennes divinités de l'isle de Rhodes, qui portoit elle-même le nom d'*Atabyria*. On a cru que ce Dieu étoit le même que *Jupiter*.

I. ATAYDE, (Don *Alvare* d') gouverneur de Malaca pour *Jean III* roi de Portugal, commit tant d'exactions et de violences que le vice-roi des Indes le fit arrêter et l'envoya à Lisbonne, où la chambre royale confisqua ses biens et le condamna à une prison perpétuelle. *Atayde* se montra l'ennemi de *St. François Xavier*. Il multiplia les obstacles pour empêcher le voyage de ce zélé missionnaire à la Chine, et en effet ce dernier mourut dans l'isle de Sancian avant d'y parvenir.

II. ATAYDE, (George d') de la même famille que le précédent, assista au Concile de Trente et devint évêque de Vizeu. Il fut employé à la réformation du bréviaire Romain, et il publia les *Privilèges* de la chapelle royale de Portugal. Il avoit 76 ans lorsqu'il mourut en 1611, honoré de la confiance de *Philippe II*.

ATHAI, auteur Arabe, né à la Mecque, mort l'an de l'hégire 114, est regardé par les Musulmans comme l'un des plus fermes soutiens de leur doctrine. On lui demanda pourquoi *Mahomet* avoit dit que tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les bonnes œuvres étoit la pureté d'intention? il répondit: « c'est que cette vertu nous délivre non-seulement de l'hypocrisie, mais encore du doute et de la perplexité d'esprit dans toutes les actions de notre vie. » *Jafei* a écrit la vie d'*Athai* dans son *Histoire* des saints Musulmans.

ATHANAGI, (Denis) né à Cagli dans le duché d'Urbin, se rendit à Rome en 1532, où il se fit distinguer par l'agrément de ses discours et l'excellence de son goût; mais n'ayant voulu embrasser aucune profession lucrative pour se livrer plus entièrement à la culture des lettres, il tomba dans une extrême pauvreté. En 1560 il devint correcteur d'imprimerie à Venise, et faillit à y périr sous les coups d'un étudiant de l'université de Padoue, qui lui avoit donné, dit-on, un écrit à corriger, et qu'*Athanagi* s'appropria et publia sous son nom. Les Italiens le reconnoissent pour un écrivain pur et l'un de leurs meilleurs critiques. On estime plus

sa prose que ses vers. On lui doit : I. Une *Traduction* de la Rhétorique d'*Aristote* et de celle d'*Hermogène*, Venise, 1553, in-4.° II. *Lettres familières* de plusieurs hommes illustres, Rome, 1554, in-8.° IV. *De l'excellence et de la perfection de l'Histoire*, Venise, 1558, in-8.° V. *Vies* d'*Alexandre*, de *Marc-Antoine*, de *Caton* d'Utique, de *César* et d'*Auguste*, 1562, in-8.° VI. Recueil des *Poésies* de divers poëtes Toscans, Venise, 1565, in-8.° Il fut en outre l'éditeur de celles de *Capello*, de *Jacques Zani*, de *Bérard Rota*. Tous les ouvrages d'*Athanagi* sont écrits en italien.

ATHANARIC, roi des Goths, se mit à la tête de sa nation pour combattre les Romains qui lui avoient déclaré la guerre. L'empereur *Valens* se plaignoit de ce que les Goths avoient fourni des secours à l'usurpateur *Procope*. *Athanaric* se justifia en présentant des lettres de ce dernier, où il se disoit héritier de la maison de *Constantin* et de la couronne impériale ; il ajouta qu'ayant été séduit par cette apparence de justice, la bonne foi devoit justifier sa démarche. *Valens* peu satisfait de cette réponse, marcha contre *Athanaric*, lui fit la guerre pendant trois ans et le contraignit à demander la paix. Quand il fut question de la conclure et de fixer le lieu du traité, *Athanaric* ne voulut point venir sur les terres des Romains, assurant que son père le lui avoit fait promettre par serment. D'un autre côté, *Valens* crut qu'il n'étoit pas de la dignité impériale d'aller trouver un roi barbare. On prit le parti de construire sur le Danube un pont de bateaux, sur lequel les deux princes se rendirent, donnèrent des ôtages et signèrent la paix. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube et de mettre le pied sur le territoire Romain, à moins que ce ne fût pour le commerce. On leur assigna deux villes frontières où ils pourroient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auroient besoin. Tous les tributs qu'on leur payoit auparavant furent supprimés ; mais on conserva la pension annuelle que recevoit *Athanaric*. Ce dernier, quelque temps après ce traité, fut chassé dans une révolte de ses sujets. Il se réfugia à la cour de *Théodose* qui l'accueillit. Il mourut à Constantinople le 25 janvier 381, et fut enterré à la manière des Romains, avec beaucoup de pompe et de magnificence. *Ammien* fait l'éloge d'*Athanaric*. D'autres historiens l'ont peint comme un homme féroce et un ennemi irréconciliable des Chrétiens.

* I. ATHANASE, (St.) né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par *St. Alexandre* évêque de cette ville. Il l'accompagna au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. *St. Alexandre* le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. (*Voyez* Lucius, n.° v.) Il signala son entrée dans l'épiscopat, en refusant de recevoir *Arius* à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent mille impostures contre celui qu'ils n'avoient pu gagner. L'empereur *Constantin* indiqua un concile à Césarée, pour le condamner ou pour l'absoudre ; mais *Athanase* refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis au-

roient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 365; les Ariens et les Méléciens le composoient presque entièrement. Ils l'accusèrent de trois crimes: le premier, d'avoir violé une vierge; le second, d'avoir tué l'évêque *Arsène;* et le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Pour soutenir la première accusation, on produisit une courtisane, qui s'écria qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir succombé aux séductions d'*Athanase*, lequel étant allé loger chez elle, avoit abusé de sa foiblesse malgré son vœu de virginité. Le Saint ayant été sommé de répondre, garda le silence. Mais un de ses prêtres nommé *Thimothée* se tournant vers cette femme, comme si c'eût été lui qu'elle accusoit, lui dit : *Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous et que je vous ai déshonorée?* Alors la femme le montrant au doigt, cria d'un ton de voix encore plus fort: *Oui, c'est vous-même qui m'avez fait outrage.* La bévue fit rire les assistans, mais n'adoucit pas tous les ennemis d'*Athanase*. Quoiqu'innocent des autres imputations, il fut condamné comme coupable. On le déposa. Il s'adressa à *Constantin;* mais cet empereur prévenu contre lui par les Ariens, qui l'avoient accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Trèves. Ce prince ordonna dans sa dernière maladie qu'on le fît revenir, malgré les oppositions d'*Eusèbe* de Nicomédie, évêque courtisan, homme de lettres factieux et sectateur déclaré d'*Arius.* (*Voy.* II. ARSÈNE *et* ARIUS.) Son fils *Constantin le Jeune*, ayant rappelé en 338 les évêques Catholiques chassés de leur siége, fit revenir *St. Athanase.* En 340 le concile d'Alexandrie composé de cent évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats Catholiques, pour le laver des nombreuses calomnies qu'on avoit publiées contre lui; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étoient détruites, il alla à Rome, où le pape *Jule* convoqua un concile de cinquante évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé cinq ans après en 347, confirma la sentence de celui de Rome, et déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siége. *Athanase* y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur *Constantin.* Après la mort de ce prince, *Constance* animé par ses ennemis, l'exila de nouveau après l'avoir fait condamner dans un concile. *Athanase* poursuivi par ses ennemis, délaissé par ses amis, prit le parti de s'enfoncer dans le désert. Il y visita les monastères et les édifia. Le pape *Libère* traité avec inhumanité dans l'exil que lui avoit attiré sa fermeté contre les ennemis d'*Athanase*, consentit enfin à sa condamnation: ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour le saint évêque. Les Ariens mirent un certain *George* sur le trône patriarcal d'Alexandrie, qu'il posséda jusqu'à la mort de l'empereur *Constance. St. Athanase* rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les Païens l'ayant rendu odieux à *Julien*, ce prince ordonna qu'on le chassât d'Alexandrie. *Athanase* sans cesse traversé, et ne connoissant aucun des ménagemens qui écartent ou adoucissent la persécu-

tion, se cacha une seconde fois; mais dès que *Jovien* eut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avoit souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Egypte, de la Thébaïde et de la Lybie, au nom duquel il adressa une lettre à *Jovien*. Dans cette lettre on proposoit la formule de foi du concile de Nicée, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche. Les Ariens qui étoient venus pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, se retirèrent confus de le voir l'objet de l'amitié et de l'estime de ce prince, tandis qu'eux-mêmes lui étoient un objet d'horreur et de mépris. *Valens* successeur de *Jovien*, fut moins favorable à *Athanase* qui se vit obligé de prendre la fuite pour la quatrième fois, et de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un bâtiment construit sur le tombeau de son père. L'empereur l'ayant rappelé, le saint évêque ne s'occupa plus qu'à instruire son peuple et à se préparer à la mort. Il finit heureusement sa vie à Alexandrie le 2 mai 373, après 46 ans d'épiscopat. « Il est vraisemblable, dit *Baillet*, que son corps ne fut point embaumé pour être exposé sur un lit, selon la coutume des Egyptiens, parce qu'il avoit toujours travaillé à abolir cet usage; mais qu'il fut porté dans le sépulcre de ses pères, où il s'étoit renfermé dans sa dernière persécution. » *Athanase* avoit l'esprit juste, vif et pénétrant; le cœur généreux et désintéressé; un courage de sang froid, et pour ainsi dire, un héroïsme uni et toujours égal; un christianisme mâle, simple et noble comme l'Évangile; une éloquence naturelle, semée de traits perçans, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. « L'austérité de sa vie, dit l'abbé *de la Bletterie* dans son histoire de *Jovien*, rendoit sa vertu respectable; sa douceur dans le commerce la faisoit aimer. Le calme et la sérénité de son ame se peignoient sur son visage; quoiqu'il ne fût pas d'une figure avantageuse, son extérieur avoit quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignoroit pas les sciences profanes, mais il évitoit d'en faire parade. Habile dans la lettre des Ecritures, il en possédoit l'esprit; jamais ni Grecs ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'*Athanase* aima l'Eglise, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avoit rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité qui étend et raffine le génie lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avoit donné un coup d'œil admirable pour appercevoir des ressources, même humaines, quand tout paroissoit désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il étoit dans son siége, et de la mort lorsqu'il étoit en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, profonds en intrigues, courtisans déliés et maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrace, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler lors même qu'il fuyoit devant eux, et qu'il étoit enséveli tout vivant dans le tom-

beau de son père. Il lisoit dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis : les Ariens l'accusoient de magie ; et les Païens prétendoient qu'il étoit versé dans la science des augures, et qu'il entendoit le langage des oiseaux : tant il est vrai que sa prudence étoit une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher ; ceux de la parole ou du silence ; de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Egypte et dans le sein même d'Alexandrie ; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entr'eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi ; excuser les foiblesses avec une charité et une bonté d'ame qui font sentir que s'il condamnoit les voies de rigueur en matière de religion, c'étoit moins par intérêt que par principes et par caractère. *Julien* qui ne persécutoit pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardoit comme un coup d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du christianisme étoit attachée à celle d'*Athanase*. » Le savant *Weguelin* de l'académie ne Berlin, qui a consacré un mémoire à la vie de l'évêque d'Alexandrie, observe très-judicieusement qu'elle offre un phénomène très-remarquable dans l'histoire. « Nous ne lisons pas, dit-il, que ce grand homme exposé aux dangers les plus imminens, ait jamais été trahi. Sa vertu et sa pitié qui lui servoient de bouclier et de défense, l'avoient constamment assisté et secouru. S'il se fût fait des ennemis parmi les diocésains, ils auroient trouvé mille occasions de se venger. Rien ne fait plus l'éloge du gouvernement ecclésiastique de cet homme illustre, que la persévérance avec laquelle on le chérissoit. Les Alexandrins étant le peuple le plus léger, le plus impatient et le plus impétueux, on doit admirer la conduite d'un évêque qui, par l'uniformité de ses principes et l'inflexibilité de son caractère, devoit révolter ces esprits superficiels et volages. Gagner la confiance d'un tel peuple sans déroger à la dignité de son office ni à celle de son caractère, est le chef-d'œuvre de la sagesse. On pénètre d'abord les desseins d'un homme qui n'a que des vertus factices ; mais *St. Athanase* ayant été de même dans la prospérité et dans l'adversité, ses vertus sont marquées au coin de la probité la plus exacte. Parmi tant d'orages qui ont fondu sur ce grand homme, aucun ne s'est élevé de l'Egypte, où respecté par tous les ordres des habitans, leur attachement l'indemnisa de tous ses malheurs. Ayant reparu pour la quatrième fois après la mort de *Julien*, il se maintint sur son siége jusqu'à la fin de sa vie en 371. Un an avant la mort de ce saint évêque, l'empereur *Valens*, Arien très-zélé, avoit tenté l'expulsion de *St. Athanase* ; mais le peuple d'Alexandrie indigné des nouveaux outrages qu'on vouloit faire à ce respectable vieillard, entra en fermentation, et l'empereur redoutant la fureur de ces habitans qui idolâtroient leur évêque, se désista de son mauvais dessein.

Si

Si parmi tant de rumeurs et de séditions populaires dont *Saint Athanase* étoit le prétexte et le sujet, il eût été complice d'un seul forfait, sa réputation n'auroit pas été à l'épreuve de tant de secousses. Quatre empereurs qui lui avoient envié le respect et la soumission d'un grand peuple, ne trouvèrent pas un seul homme qui pût le convaincre d'aucune action déréglée. Environné d'ennemis et de troubles, cet homme extraordinaire eut l'ame assez forte pour exécuter le plan d'une administration sans tache. Ses ennemis ayant échoué dans toutes leurs accusations, ils n'osèrent même le calomnier, et n'attaquèrent que sa doctrine. » Il y a plusieurs éditions des Ouvrages de *St. Athanase*. La meilleure est celle du P. *Montfaucon*, en trois vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle, d'une *Vie* du Saint, de plusieurs ouvrages qui n'avoient pas encore vu le jour, et de quelques opuscules attribués à *St. Athanase* : on y joint ordinairement du même *Montfaucon*, *Collectio nova Patrum Græcorum*, Paris, 1706, 2 vol. in-folio. Les principaux ouvrages de ce Père sont : Sa *Défense de la Trinité et de l'Incarnation* ; ses *Apologies* ; ses *Lettres* ; ses *Traités contre les Ariens*, les *Méléciens*, les *Apollinaristes* et les *Macédoniens*. Le style de *St. Athanase* n'est ni au-dessus ni au-dessous du sujet qu'il traite ; tour-à-tour noble, simple, élégant, clair, pathétique. Ses écrits sont presque tous dogmatiques ; il y a peu de principes de morale, et ils n'y sont pas traités avec l'étendue qu'ils méritent. C'est le jugement de *du Pin*. On ne sait précisément à qui attribuer le *Symbole* qui porte son nom ; plusieurs savans conviennent qu'il n'est pas de lui ; cependant l'abbé *Leclerc* a publié en 1730 une *Dissertation*, pour prouver qu'*Athanase* en est le véritable auteur. Nous avons une *Vie de St. Athanase*, par *Godefroi Hermant*, en deux volumes in-4°, propre à faire connoître ce défenseur de la divinité de J. C. et ses adversaires.

II. ATHANASE, (St.) martyr, diacre de l'église de Jérusalem, soutint la décision du concile de Chalcédoine contre *Théodose*, chef des Eutychiens. Celui-ci le fit assassiner l'an 452, par des satellites qui le meurtrirent de coups de fouet, et le percèrent de coups d'épée. L'Église célèbre sa fête le 5 juillet.

III. ATHANASE, évêque d'Ancyre, assista au concile d'Antioche en 363, et y signa le symbole de Nicée. *St. Basile* et *Saint Grégoire* de Nazianze ont loué ses vertus et son zèle pour la défense de la religion.

IV. ATHANASE, (Jean-Baptiste) jésuite, né à Lyon, mourut à Rome, âgé de plus de cent ans, en 1630. Il a publié un ouvrage pieux, sous le titre de *Tribunal de la conscience*. *Allegambe* a fait l'éloge de cet auteur et de son écrit.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, se promenoit sur un théâtre, au rapport de *Pline* le naturaliste, revêtu d'une cuirasse de plomb, du poids de 500 livres, et avec des brodequins qui en pesoient autant.

ATHANE, historien de Syracuse, écrivit, suivant *Vossius*, la vie de *Dion* et de *Denys* tyran

de Sicile. Il vécut vers la 110e olympiade, c'est-à-dire environ 306 avant J. C.

ATHARIDE, (Mythol.) Dieu des Arabes, qu'ils faisoient présider au mouvement des constellations. C'est le Mercure de leur contrée.

ATHELSTAN, roi d'Angleterre, succéda à *Edouard* surnommé l'*Ancien*. Il régna quatorze ans, pendant lesquels il chassa les Danois du Northumberland, soumit les Gallois et les força à payer tribut, vainquit les Écossois, se montra juste et bon pour ses peuples, et mourut en 941.

ATHEMÈNES, fils de *Cratée* roi de Crète, ayant appris de l'oracle qu'il devoit avoir le malheur de tuer son père, voulut l'éviter, et se retira dans l'isle de Rhodes sur une montagne. Son père étant venu l'y chercher long-temps après, *Athemènes* le priva du jour sans le connoître.

* III. ATHÉNÉE, de Bysance, ingénieur sous *Gallien*, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les Machines de guerre*, imprimé dans le recueil des *Ouvrages des anciens Mathématiciens*, Paris 1693, in-fol. grec et latin. — Un autre *Athénée* mécanicien Grec, imagina une horloge dont les heures se faisoient entendre par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisoit sortir par un étroit orifice. *Antiphile* a célébré cet *Athénée* dans le recueil des épigrammes grecques.

ATHÉNOBIUS, ambassadeur d'*Antiochus* roi de Syrie, vers *Simon Macchabée*, fut chargé de lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gaza, et de la forteresse de Jérusalem. *Simon* ayant repoussé cette proposition, *Antiochus* envoya contre lui son général *Candebée* qui fut complètement défait.

III. ATHÈNODORE, (Saint) évêque de Néocésarée, fut frère de *St. Grégoire Thaumaturge*, et disciple d'*Origène*. Il assista au concile d'Antioche tenu contre *Paul* de *Samosàte*, et souffrit le martyre sous l'empire d'*Aurélien*, l'an 233. — Il ne faut pas le confondre avec un autre évêque du même nom, qui périt dans la persécution de *Dioclétien*.

ATHÉNOGÈNE, (Saint) martyr, fut précipité dans un abyme, et composa, à l'instant de sa mort, une *Hymne* sur la Trinité dont *St. Basile* a fait mention.

ATSIZ, favori et échanson de *Sangiar*, sultan des Selgiusides, gouverna son empire avec gloire lorsque ce souverain fut fait prisonnier par les Turcomans. Quelque temps après, *Sangiar*, se trouvant à la chasse, fut encore enveloppé par une troupe de conjurés. *Atsiz* qui dormoit dans sa tente se réveilla au milieu d'un songe où il avoit vu son maître en danger, il se hâta de rassembler une troupe, et d'aller au lieu de la chasse. Les conjurés qui s'étoient déjà saisi de la personne du sultan, le relâchèrent aussitôt et ne songèrent qu'à se sauver. *Atsiz*, sur la fin de sa vie se révolta contre *Sangiar*, et lui fit pendant plusieurs années une guerre cruelle, qu'il termina glorieusement en obtenant un vaste gouvernement.

Il mourut l'an 551 de l'hégire dans la vallée de Khabouschan, l'une des plus belles de l'Asie. Pendant sa maladie, il entendit la voix d'un homme qui lisoit; et ayant fait prêter l'oreille par ceux qui étoient auprès de lui, on entendit ces paroles de l'Alcoran : *Nul homme ne sait en quel pays il doit mourir.* Ces paroles firent tant d'impression sur son esprit, qu'il ne douta plus que sa mort ne fût marquée dans le lieu où il se trouvoit, et cette triste pensée la lui avança de quelques jours. Il étoit âgé de 61 ans. Le poëte *Raschid* suivit le cercueil, et prononça son oraison funèbre en vers. Tous les écrivains de son siècle ont loué *Atsiz*, non-seulement pour son courage et ses talens dans l'art militaire, mais encore sur sa libéralité envers les gens de lettres, au nombre desquels il étoit compté lui-même.

ATTA, (T. Quinctus) ancien poëte Romain, vivoit l'an de Rome 677, et obtint sa sépulture dans la voie Prénestine. On lui donna le surnom d'*Atta*, parce qu'il avoit les jambes débiles. Il composa des pièces de théâtre appelées par les Romains *Fabulæ togatæ*; elles sont citées avec éloge par les grammairiens latins; mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous.

ATTARDI, (Bonaventure) né à Argire, ancienne ville de Sicile, prit l'habit de religieux Augustin, et devint professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane. Il a publié : I. *Balance de la vérité.* II. *Lettre* sur la mission de *St. Philippe d'Argire* en Sicile, 1738, in-4.° III. Diverses réponses au savant *Muratori.*

ATTAVANTI, (Paul) appelé communément en Italie, le frère *Paul* de Florence, parce qu'il étoit né dans cette ville en 1419, devint général de l'ordre religieux des Servites, et unit à une grande piété, un savoir peu commun dans le siècle où il vivoit. Outre plusieurs livres sur la théologie, on lui doit : I. Un abrégé du *Droit Canonique*, Milan, 1479, in-fol. II. La *Vie de Ste Catherine de Sienne.* III. Un *Commentaire* sur les Œuvres de *Dante* et de *Pétrarque.* IV. Une *Histoire* de l'Ordre des Servites. V. Une autre de la maison de *Gonzague.*

ATTENDOLO, (Darius) né à Bagnacavallo dans le royaume de Naples vers l'an 1530, fut homme de guerre et homme de lettres. Il suivit le prince de *Salerne* général de *Charles V*, dans son expédition contre le Piémont; et il se délassa ensuite de ses fatigues militaires dans la culture des lettres et de la poésie. On a de lui : I. *Il Duello*, Venezia, 1560. C'est l'histoire des duels célèbres et des lois qui les condamnent. II. *Discours sur l'honneur*, 1562. III. Des vers insérés dans divers recueils. — *Ambroise* ATTENDOLO fut un habile ingénieur qui fortifia Capoue. — Son fils *Jean-Baptiste* poëte et littérateur, mort en 1593, écrasé sous les roues d'une charrette, a laissé une *Relation* des obsèques de *Charles* d'Autriche, Naples 1571; un *Discours* sur la victoire navale remportée par les confédérés, près des Échinades, petites isles de la Grèce, 1573, etc.

ATTENDULI, (Marguerite) née à Cotignola, petite ville de la Romagne, vers l'an 1370,

d'une famille obscure, soutint la gloire de son frère *Sforce*, qui par sa valeur et son génie s'étoit élevé à la place de grand connétable du royaume de Naples, et dont les descendans devinrent ducs de Milan. *Sforce* ayant été arrêté par l'ordre de *Jacques* comte de la *Marche* qui avoit épousé la reine de Naples, *Marguerite Attenduli* sa sœur, rassembla ses amis, se mit à leur tête et marcha avec courage contre le comte de la *Marche*, et après divers exploits, elle s'empara de Tricarico. Le comte lui députa aussitôt plusieurs nobles pour lui annoncer qu'il immoleroit *Sforce* à sa vengeance, si Tricarico ne lui étoit rendu. *Marguerite* lui fit répondre que son frère ne craignoit pas la mort, qu'elle n'achèteroit pas sa vie par une lâcheté, et qu'ayant fait enfermer ses envoyés, leurs jours répondroient de sa barbarie. Les parens des députés, crainte de représailles, sollicitèrent la liberté de *Sforce* et l'obtinrent. (*Voyez* SFORCE.)

ATTILIUS, (Marcus) ancien poëte Latin qui, suivant *Bayle*, vivoit au commencement du septième siècle depuis la fondation de Rome, et suivant *Konig*, quelque temps après cette époque; s'attacha au théâtre, et y donna plusieurs comédies. Il traduisit l'*Electre* de *Sophocle*. *Cicéron* donne à ce poëte le surnom de *Dur*, et *Licinius* l'appelle aussi le *Ferré*.

AVALON, (Irénée d') né en Bourgogne, s'occupa de la conversion des hérétiques et calvinistes, et publia ses controverses à Lyon, 1628, en trois vol. in-4.° Les seigneurs *de Mansel*, *de Passade* et autres, firent abjuration entre ses mains.

AVANZINI, (Joseph-Marie) né dans le territoire de Vérone, étudia la médecine à Padoue, et la professa à Florence, où il mourut en 1739. Disciple et ami du célèbre *Valisnieri*, il défendit son opinion sur l'origine des fontaines contre les physiciens qui l'attaquèrent. On lui doit encore un *Discours* sur l'utilité du chocolat, dont l'usage étoit regardé comme funeste par *J. B. Félici*.

I. AUBERT, (Saint) mort en 638, après avoir rempli pendant trente-huit ans, dans l'exercice de toutes les vertus, les fonctions d'évêque à Cambrai et à Arras, dont les siéges étoient alors réunis. Il fonda des monastères, contribua à l'érection de celui de *St. Valst* d'Arras, et y transporta les reliques de ce saint. Le tombeau de *St. Aubert* est dans l'abbaye de son nom à Cambrai. *Mabillon* a publié sa Vie dans le tome 2 des *Act. Bened.*

II. AUBERT, (Guillaume) né à Poitiers, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et mourut dans cette ville en 1601. On lui doit: I. *Histoire* des guerres des Chrétiens contre les Turcs, sous *Godefroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4.° II. *Vers* au chancelier *de l'Hôpital*, in-8.° — *Scévole de Sainte-Marthe* les a traduits en vers latins. III. Les *Retranchemens*, 1585, in-8.° C'est un recueil fait par l'auteur de ce qu'il croyoit digne de la postérité. On y distingue un *Traité* de la connoissance de soi-même, et un *Éloge* du président *de Thou* en vers.

IV. AUBERT, médecin de Marseille, devint celui des pau-

vres, auxquels il légua tout son bien. Il laissa dans cette ville deux établissemens utiles ; le premier fut une place de médecin à l'hôpital du Saint-Esprit, pour les émolumens de laquelle il constitua une rente de mille livres ; le second fut un nouvel hôpital, à l'entretien duquel il consacra toute sa fortune. La constitution de cet homme bienfaisant étoit foible ; mais en ne vivant que d'alimens bouillis, il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans ; il mourut en 1782. On fit alors découvrir son cercueil pour mouler son visage et faire son buste placé dans l'hôpital qu'il a fondé. *Aubert* a publié une savante *Consultation* sur la maladie noire, 1745, in-4.°

V. AUBERT du Bayet, (N.) sous-lieutenant au régiment de Bourbonnois, fit la guerre d'Amérique, et revint en France au commencement de la révolution. Il ne se montra pas d'abord favorable à ses principes en publiant, en 1789, un écrit violent contre l'admission des Juifs à l'état de citoyen ; mais dès qu'il eut été élu, en 1791, par le département de l'Isère, à l'assemblée législative, il parut l'un des plus ardens novateurs. *Aubert* fit décréter que le mariage n'étoit qu'un contrat civil, dissoluble par le divorce, que les religieuses qui sortiroient de leur monastère auroient une augmentation de pension, etc. Après l'assemblée législative, *Aubert du Bayet* rentra dans le service militaire, et devint successivement lieutenant-colonel du régiment de Saintonge, général de brigade et en chef. Il défendit Maïence en 1793 ; après la reddition de cette place, il commanda l'armée de la Moselle, et ensuite celle de la Vendée. Battu à Clisson, où il perdit huit mille hommes et ses bagages, il entra en négociation, et fut assez heureux pour arrêter l'effusion du sang dans ce malheureux pays, et y faire naître quelques jours de trève et de paix. En 1795, *Aubert* étoit à la tête de l'armée des côtes de Cherbourg ; l'année suivante, il fut appelé, malgré lui, au ministère de la guerre. Il sentoit qu'il étoit plus propre à commander une armée qu'à diriger ses opérations. Il le quitta bientôt pour l'ambassade de Constantinople. C'étoit depuis longtemps le but secret de son ambition. « Aussi, disoit-il, j'ai commandé les armées de la République ; j'aurois pu être directeur ; je suis nommé à la plus brillante ambassade de l'Europe ; il ne me reste plus qu'à mourir les armes à la main, en combattant pour la liberté. » Ce dernier vœu ne fut pas rempli : il mourut d'une fièvre maligne le 17 décembre 1797. Son goût pour les plaisirs et les femmes abrégèrent ses jours. Pendant son ambassade, il obtint de la Porte des distinctions honorifiques. On lui a justement reproché d'avoir fait convertir en casernes les églises catholiques, établies à Constantinople et dans les Echelles du Levant.

I. AUBIN, (Saint) Breton d'origine, fut élu évêque d'Angers par le choix unanime du clergé et du peuple. Il assista en 538 au concile d'Orléans, où il fit renouveler le canon du concile d'Epone qui défendoit les mariages entre proches parens. Il mourut le 1.er mars 549, à 81 ans. — Le roi *Childebert* fonda

dans la ville d'Angers l'abbaye de Saint-Aubin, où l'on transporta les restes de ce saint évêque.

II. AUBIN, (N.) fille d'un officier François réfugié à Londres, naquit dans cette ville, et chercha dans ses écrits une ressource contre l'indigence. Après avoir publié quelques romans qui n'eurent pas un grand succès, elle quitta le profane pour le sacré, et composa des sermons. N'ayant trouvé personne à qui les vendre, elle s'avisa de les prêcher elle-même, et d'attacher une rétribution au plaisir de l'entendre. Cette nouveauté lui attira un grand nombre d'auditeurs qui lui fournirent une somme assez considérable pour lui assurer un peu d'aisance et des jours heureux. Mlle *Aubin* mourut à Londres vers le milieu du siècle qui vient de finir.

IV. AUBRY, (N.) peintre, né à Versailles, copia dès sa jeunesse beaucoup de portraits à la Surintendance, se perfectionna dans ce genre, fut reçu en 1774 à l'académie de Peinture, et se plut à représenter des groupes de famille et des scènes morales et douces. Son tableau du *Mariage interrompu*, exposé en 1777, celui des *Adieux de Coriolan à sa femme* lui ont fait beaucoup d'honneur. Il est mort en 1781, à 36 ans, victime d'un chagrin profond et secret.

V. AUBRY, (N.) médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, a publié des *Elémens* de médecine sous le titre bizarre des *Oracles de Cos*, 1776, in-8.° Ils furent imprimés en 1781, année de la mort de l'auteur.

VI. AUBRY, (Jean-Baptiste) maître paveur à Paris, où il mourut le 20 mai 1692, donna au théâtre François deux tragédies, *Démétrius* et *Agathocle*, qui n'ont pas été imprimées.

I. AUBUSSON, (Jean d') troubadour du 13e siècle, s'attacha à la fortune de *Fréderic II* empereur d'Allemagne, qu'il célébra dans ses vers. *Millot*, dans son histoire littéraire des troubadours, a conservé l'une de ses pièces.

AUDEBRAND, (Étienne) prieur du monastère du Turet en Auvergne, y reçut avec hospitalité *Pierre Rogier*, moine de la Chaise-Dieu, qui revenant de faire ses études à Paris, fut dépouillé par des voleurs dans une forêt voisine. *Rogier* touché des soins que le prieur lui avoit rendus, lui demanda quand il pourroit lui témoigner sa reconnoissance? *Quand vous serez pape*, lui répondit *Audebrand*. Cette réponse fit sa fortune. *Rogier* devenu pape sous le nom de *Clément VI*, ne l'oublia pas. Il appela *Audebrand* près de lui, le fit trésorier, puis camerlingue de l'église Romaine, évêque de Saint-Pons, et enfin archevêque de Toulouse en 1331. *Audebrand* honora ce choix par ses connoissances et ses vertus.

AUDEN-AERT, (Robert Van) graveur Flamand, entreprit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art, et y devint élève de *Carle Maratte*. Les sujets qu'il a gravés sont principalement d'après le *Dominiquin*, le *Bernin*, *Pierre* de *Cortone*, *Daniel* de *Volterre* et *Annibal Carrache*. Il est mort à Gand, vers l'an 1660.

AUDOVÈRE, reine de France, et première femme de *Chilpéric*,

venoit de lui donner un quatrième enfant lorsque la jeune *Frédégonde*, l'une de ses suivantes, lui conseilla de tenir cet enfant sur les fonds de baptême dans l'absence du roi. *Audovère* crut sa favorite, et que devenant doublement mère de *Cheldesinde*, elle en seroit plus chère à son époux. A peine celui-ci étoit-il de retour, que l'évêque lui annonça qu'ayant contracté avec *Audovère* une alliance spirituelle, il ne pouvoit plus la garder pour femme. *Chilpéric*, déjà touché de la beauté de *Frédégonde*, répudia la reine et épousa sa rivale. *Audovère* fut renfermée dans un monastère où l'on dit que *Frédégonde* la fit étrangler vers l'an 580.

AUDOUL, (Gaspard) né en Provence, se rendit dès sa jeunesse à Paris, y suivit le barreau et devint membre du conseil de la maison d'Orléans. Il publia en 1708, un *Traité de l'origine de la Régale et des causes de son établissement*. Il y combat avec vigueur *Bellarmin* et *Baronius*. Cet ouvrage a été censuré par un bref du pape *Clément XI*, en 1710; et cette condamnation lui donna quelque célébrité. L'auteur mourut bientôt après.

AUDRA, (Joseph) né à Lyon en 1714, se consacra à l'état ecclésiastique, et devint professeur de philosophie dans sa patrie. Lié d'amitié avec l'intendant *la Michaudière*, il travailla avec lui à un état de la population de la généralité de Lyon, qui parut sous le nom de *Mézence*, secrétaire de l'intendance. L'abbé *Audra*, nommé en 1769 professeur d'histoire au collége de Toulouse, remplit cette chaire avec distinction. Il y donna le premier volume d'une *Histoire générale* qui lui fit perdre sa place et causa sa mort. Un mandement de l'archevêque de Toulouse condamna l'ouvrage comme rempli de maximes philosophiques et erronées. Le chagrin qu'en conçut l'auteur lui donna un transport au cerveau, qui l'emporta en vingt-quatre heures, le 17 septembre 1770. *Voltaire* écrivoit à l'abbé *Audra* sur cette histoire : « *d'Alembert* est bien content de votre abrégé sur l'histoire générale. Quelques fanatiques n'en sont pas si contens; mais c'est qu'ils n'ont ni esprit ni mœurs. — A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez donc rien à craindre : il n'y a pas un mot dans votre écrit sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché, mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui sera bientôt de l'académie. » Cet archevêque étoit M. *de Brienne*. L'abbé *Audra* avoit fait à Toulouse les démarches les plus actives pour faire reconnoître l'innocence de *Sirven*; ce qui lui avoit obtenu l'amitié et la correspondance de *Voltaire*. « Vous avez dû recevoir, lui disoit-il, le *factum* des dix-sept avocats du parlement de Paris en faveur de *Sirven* : il est très-bien fait. Mais *Sirven* vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats, et vous aurez fait une action digne de la philosophie et de vous. » La mort de l'abbé *Audra* fut un des plus grands chagrins de *Voltaire*. Elle lui arracha encore des larmes, dit son éditeur, quelques jours avant sa mort. *Voyez* la note sur le soixante-deuxième chapitre de l'*Essai sur l'Histoire générale*.

AVEILLON, (Jean-Joseph) fils d'un procureur du roi, de l'élection de Lyon, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y publia les *Conférences* qu'il avoit faites à Paris, pendant qu'il étoit supérieur de sa maison. On lui doit encore des *Méditations* pour les séminaires et pour les gens du monde. *Aveillon* étoit ami de *Bossuet*. Il mourut à Paris le 29 mai 1713, à l'âge de 83 ans.

AVELINE, (Pierre) graveur et membre de l'académie de Paris, mort dans cette ville vers 1760, a donné plusieurs estampes estimées d'après *Jordaens*, *Boucher*, *Jouvenet*, *Watteau*, *Natoire*, *Oudry* et *Berghem*. On admire sur-tout celle qui représente la mort de *Sénèque*.

I. AVELLINO, (St. André) né dans le royaume de Naples en 1521, commença à étudier la jurisprudence; mais ayant été outragé et blessé au visage par un jeune fat, il entra chez les clercs réguliers de *Saint-Paul* pour se faire panser; et touché de leurs soins et de leurs vertus, il demanda à les partager. *Avellino* prit l'habit de religieux en 1556, et en 1570 il fut envoyé à Milan où il obtint de *St. Charles Borromée* un établissement pour son ordre. Il mourut à Naples le 10 novembre 1608 à l'âge de 88 ans. Sa vie entièrement consacrée à la bienfaisance et à l'étude, sa charité continuelle, sa bonté inaltérable le firent canoniser par le pape *Clément XI*, le 22 mai 1712. On a recueilli, en deux volumes in-4.° imprimés à Naples en 1732, les *Lettres* de cet homme vertueux. Ses autres *Œuvres* théologiques et morales forment 5 vol. in-4°, Naples, 1734.

II. AVELLINO, (François) médecin de Messine, a publié: I. Un *Discours* contre les chimistes de son temps, Messine, 1637. II. Un autre contre ceux qui condamnoient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes. Cet écrit est en latin, ainsi que le précédent, et a été publié à Messine en 1664. — On a de *Raphaël* AVELLINO une explication d'une médaille hébraïque de *David* et d'*Abraham*, que *Fabricius* a oublié d'insérer dans son recueil d'*Antiquités Hébraïques*.

I. AVENTIN, héros qui se disoit fils d'*Hercule* et de *Rhéa*. Il se revêtit comme son père de la peau d'un lion, et fit graver sur son bouclier l'hydre de Lerne. Il vint secourir *Énée* contre *Turnus*, et donna son nom au mont Aventin.

II. AVÉRANI, (Joseph) né à Florence en 1662 et mort en 1738, fut frère du précédent. Il se distingua par ses profondes connoissances dans le droit romain qu'il enseigna à *Gaston*, grand duc de Toscane. Il aimoit la physique, et il eut part à toutes les expériences qui furent faites en 1695 à Florence, sur la fusion des pierres, des métaux et des corps les plus durs, par le moyen du miroir ardent. Ses principaux ouvrages sont: I. *Interpretationum Juris libri duo*, Lugduni, 1716, in-8.° II. *Oratio de jurisprudentiâ, medicinâ et theologiâ*. III. *De calculorum seu latrunculorum ludo dissertatio*. IV. *Lezioni Toscane*. Dans ce qu'il a écrit sur la jurisprudence, on trouve, selon *Grosley*, les fleurs de la belle littérature, réunies à la connoissance profonde des lois romaines, et de leur analogie avec le droit naturel et le

droit public. Il s'y montre historien exact et critique sévère. Son visage, ses traits et sa physionomie offroient une ressemblance frappante avec ceux de *Voltaire ;* du moins si l'on en juge par un médaillon en marbre que *Nicolini* son disciple, lui a consacré dans le cloître de Saint-Marc à Florence.

III. AVÉRANI, (Nicolas) frère des précédens, mort en 1727, exerça avec honneur la profession d'avocat. Il fut le premier éditeur des *Œuvres* de *Gassendi*, publiées à Florence, en 6 vol. in-fol. On doit à *Nicolas Avérani* une savante *Dissertation* sur le calendrier Égyptien, Florence, 1737, in-4.°

AVERDY, (Clément-Charles de l') naquit à Paris en 1720. Attaché aux fonctions de la magistrature, il y donna des preuves de désintéressement et de probité qui le firent distinguer de la cour. Nommé ministre d'état et contrôleur-général des finances sous *Louis XV*, on s'attendit à des réformes heureuses et à de sages économies dans cette partie de l'administration ; en effet, les premiers pas de *l'Averdy* dans le ministère, confirmèrent cette flatteuse opinion : le commerce des grains fut rendu libre et délivré de toute entrave ; l'importation fut favorisée en n'exigeant qu'un foible droit d'entrée pour les blés amenés de l'étranger ; leur seule exportation fut défendue dans le cas où le prix du blé augmenteroit pendant trois marchés consécutifs, dans une progression déterminée. Bientôt les folles dépenses du monarque demandant sans cesse de l'argent, les prodigalités de ses ministres, le luxe extrême d'une cour dissolue, forcèrent le contrôleur-général à imaginer chaque jour de nouvelles ressources, et il ne les trouva que dans de nouveaux impôts. *L'Averdy* se fût montré grand et intègre en portant aux pieds du trône les besoins du peuple et en donnant sa démission, plutôt que de devenir l'agent de son oppression. Le contrôleur-général n'eut point ce courage et s'attira l'animadversion publique ; il fut attaqué dans mille écrits. Alors parurent l'édit de décembre 1764, sur la libération publique qui n'offrit que des moyens minutieux, et une déclaration défendant de rien publier ni imprimer contre l'administration des finances. Elle fut regardée comme un excès d'orgueil et de despotisme. Bientôt s'établit le monopole des grains, qui s'étendit d'un bout de la France à l'autre. On ouvrit des entrepôts dans les isles de Gersey et de Guernesey. Là s'entassoit le blé, revendu ensuite au prix fixé par les monopoleurs. *L'Averdy* trop foible pour s'opposer à ce plan destructeur, devenu odieux à la nation et bientôt à ceux dont il ne savoit comment satisfaire les insatiables desirs, fut renvoyé. Il reprit alors son premier caractère. Retiré dans sa terre de *Gambais*, doux, juste, bienfaisant, ami des lettres, s'occupant d'améliorations rurales, il avoit oublié toute ambition ; et il vivoit heureux lorsque la révolution vint troubler sa tranquillité et lui arracher la vie. Arrêté, traduit à Paris, il y fut condamné à mort, sur l'accusation devenue si générale d'avoir enfoui des grains, pour produire la famine et réduire le peuple au désespoir. *L'Averdy* repoussa avec calme et dignité

cette imputation odieuse, et marcha au supplice en consolant un compagnon de son sort. Il périt en octobre 1794, âgé de plus de soixante et dix ans. Il étoit membre de l'académie des Inscriptions, et avoit mérité cet honneur par les ouvrages suivans : I. *Code pénal*, 1752, in-12. II. *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8.° III. *Mémoire* sur le procès criminel de *Robert d'Artois*, pair de France, inséré dans les notices des manuscrits de la bibliothèque nationale. IV. *Expériences* de Gambais, sur les blés noirs, ou cariés, 1788, in-8.°

AVÉROLDI, (Jules-Antoine) né à Venise en 1641, se livra aux recherches de l'érudition, et forma un superbe cabinet de médailles et de bustes antiques. Il traduisit l'ouvrage françois de *Raissant* sur les médailles de *Domitien*, représentant les jeux séculaires; Bresce, 1687, in-8.° Il annonce de très-grandes connoissances en peinture et en antiquités, dans son ouvrage intitulé : *Le Scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4.° Ce savant est mort à Brescia en 1717.

AVÉRONI, (Valentin) né à Florence, se fit moine dans l'abbaye de Vallombreuse. Il traduisit, en 1577, les *Traités* de *St. Thomas*, sur le gouvernement des Juifs et sur celui des princes. Il dédia le premier au grand duc de Toscane, et le second à *Gui de Lusignan* roi de Chypre. On doit encore au même, la *Traduction* de la doctrine Chrétienne de *Denis Cartusiano*, et de la Cité de Dieu de *St. Augustin*.

AVERSA, (Matthieu d') fut ainsi nommé parce qu'il étoit né dans la ville d'Aversa au royaume de Naples; malgré la pauvreté de sa famille, il parvint à connoître parfaitement les langues latine, grecque et hébraïque. S'étant fait religieux au monastère des *Olivétans* à Naples, il en devint abbé en 1556. Il a publié diverses Traductions des Pères de l'Église, et sur-tout celle du traité de *St. Jean Chrysostôme*, sur la discipline ecclésiastique.

AVÉRULANI, (Antoine) architecte Florentin, vivoit en 1460, et publia un *Traité* d'architecture, divisé en vingt-cinq livres, que *Bonfini* a traduit en latin.

AUFRÉRI, (Étienne) savant président du parlement de Toulouse dans le 15e siècle, a publié divers traités latins sur les *Récusations de juges*, le *Devoir* et le *Pouvoir* des juges ordinaires; une *Bibliothèque* des traités de droit, ou recueil de *Décisions* de l'officialité de Toulouse. Ce dernier fut publié à Lyon en 1616, in-4.° — L'auteur connoissoit parfaitement les droits et les limites de la juridiction ecclésiastique, ayant été long-temps official.

AUFUSTIA, Romaine qui, à l'imitation du baptême des Chrétiens, imagina la cérémonie du *Taurobole*, environ l'an 175 de J. C. Cette cérémonie consistoit à placer l'initié dans une fosse couverte de planches percées. On immoloit au-dessus un ou plusieurs taureaux, dont le sang coulant par les ouvertures, inondoit celui qui se trouvoit dans la fosse. Dès-lors il ne pouvoit plus quitter ses habits ainsi souillés, et il falloit qu'ils se détachassent en lambeaux. On consacroit le

souvenir de cette aspersion sanglante par des monumens ; on en a trouvé un à Lyon qui a mérité les recherches de *Gros de Boze*, de *Colonia*, et de plusieurs autres savans.

AUGÉNIO, (Horace) né près de Lorette en 1527, devint professeur de médecine à Rome, à Turin, et enfin à l'université de Padoue, où il est mort en 1603. La plupart de ses écrits sur le médecine sont estimés et ont été publiés à Venise et à Francfort.

II. AUGER, (Athanase) né à Paris le 12 décembre 1724, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur d'éloquence au collége de Rouen. L'évêque de Lescar, *Noé*, qui l'avoit connu dans cette ville, lui donna le titre de son grand-vicaire, et l'appeloit ordinairement son grand-vicaire *in partibus Atheniensium*, par allusion à sa profonde connoissance de l'ancienne langue d'Athènes. *Auger* a traduit la plupart des orateurs, sinon avec noblesse et feu, du moins avec pureté. Reçu à l'académie des Inscriptions, il s'y fit estimer par ses lumières, ses mœurs et sa bonté. Il vécut parmi les grands, et leur dit la vérité. Nourri de la lecture des anciens, il puisa dans leurs écrits la haine de la licence, et n'eut jamais à se reprocher ni procédés ni sentimens peu généreux envers ses contradicteurs. Étranger à toutes les petites passions, il cultiva les lettres sans jamais les avilir. Jamais on ne le vit dans la foule de ceux qui sollicitoient des récompenses, parce que les idées de devoir et de sujétion n'étoient jamais entrées dans son ame ; aussi n'avoit-il pas d'envieux. Modeste, tout annonçoit en lui l'innocence des mœurs patriarcales. En même temps qu'on trouvoit dans ses écrits l'ami de l'antiquité, on reconnoissoit sur sa figure les traits de *Socrate*. C'est ainsi que *Sélis* l'a peint :

> Voici l'auteur qui réunit
> Le cœur, les mœurs, le don d'écrire,
> Que jamais on n'entend médire,
> Et dont personne ne médit.

Les lettres perdirent cet écrivain estimable le 7 février 1791. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harangues* de *Démosthènes* et d'*Eschine sur la Couronne*, Rouen, 1768, in-12. II. *Œuvres complètes* de *Démosthènes* et d'*Eschine*, 1777 et 1788, 6 volumes in-8.° C'est le premier traducteur qui ait fait passer dans notre langue les ouvrages entiers de ces deux orateurs Grecs dont on ne connoissoit que quelques discours ; mais on n'y trouve plus ce feu dans les idées, cette véhémence d'expression, cette éloquence entraînante qui échauffoient le cœur des Athéniens et les faisoient courir aux armes. La traduction est exacte, soignée, mais froide. III. *Œuvres complètes* d'*Isocrate*, 1781, 3 volum. in-8.° Cette traduction est meilleure que la précédente, parce qu'on s'attend à plus d'effet au nom de *Démosthènes*, et moins à celui d'*Isocrate*. Un critique un peu trop sévère a dit que le traducteur savoit mieux le grec que le françois, et que si son travail pouvoit servir aux études des jeunes gens, il n'étoit pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens et de l'élégance Attique. IV. *Œuvres complètes de Lysias*, 1783, in-8.° V. *Homélies, Discours et Lettres choisies*

de St. Jean Chrysostôme, 1785, 4 vol. in-8.° VI. *Discours choisis de Cicéron*, 1787, 3 vol. in-8.° VII. *Harangues* tirées d'*Hérodote*, de *Thucydide* et des *Œuvres* de *Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8.° VIII. *Projet d'éducation publique*, 1789, in-8.° IX. *Des Gouvernemens en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8.° X. *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8.° XI. *De la Constitution des Romains sous les Rois et au temps de la République*, 1792, 3 volum. in-8.° L'auteur montre quelles étoient à Rome l'organisation et l'action des trois pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire. Il présente d'abord la constitution Romaine dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties. *Auger* annonce qu'il a mis plus de trente ans à cet important travail. XII. *De la Tragédie Grecque*, 1792, in-8.° Ce dernier écrit parut quatre jours après la mort de l'auteur, il étoit destiné à servir de préface à une traduction de trois tragiques Grecs en prose et en vers. Les écrits d'*Auger* réunis à Paris, forment 29 vol. in-8.°

III. AUGER, (N.) remplit long-temps avec succès à la comédie Françoise le rôle de valet. Il excelloit dans ceux du *Commandeur* dans le *Père de famille*, et de *Basile* dans le *Barbier de Séville*. On a dit de lui qu'il étoit impossible d'être plus ignorant; il estropioit tous les vers; et c'est à lui qu'il est arrivé dans le rôle de l'*intimé* des *Plaideurs* de dire ainsi les vers suivans :

. . . . Et si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père pour sa part en remboursoit *dix-huit*.

La Harpe qui cite cette anecdote, ajoute ; « Il faut être bien étrangement brouillé avec la rime pour manquer celle-là. » Il est plus vraisemblable que l'acteur en débitant ainsi ce dernier vers, voulut exciter le rire et faire une turlupinade. *Auger* est mort vers l'an 1794.

AUGEREAU, (Jean) imprimeur de Paris, fut l'un des premiers qui substitua aux caractères gothiques les lettres romaines; il a publié en 1533 les discours latins d'*André Navagero*, et la préparation évangélique d'*Eusèbe*.

II. AUGIER, *Voy.* DUFOT.

III. AUGIER, appelé aussi *Ogier* ou *Ugier*, naquit à Saint-Donat près de Vienne en Dauphiné. Il fut l'un des plus célèbres troubadours du 12e siècle. Dans sa jeunesse, il voyagea en Lombardie, et s'attacha ensuite à *Raymond-Bérenger* comte de Provence, qui mourut en 1162. L'une des pièces d'*Augier* est un *Sirvente* contre ceux qui préfèrent les vieilles femmes aux jeunes. « Moi, dit le poëte, j'aime bien mieux les caresses de la beauté que celles de la vieillesse. Je ne puis souffrir le teint blanc et rouge que les vieilles se font avec l'onguent d'un œuf battu qu'elles s'appliquent sur le visage avec du blanc par-dessus ; ce qui les fait paroître hideusement éclatantes. Une jeune femme bien faite vaut mille fois mieux que cinq cents vieilles. Malheur à celle qui perdant ses attraits, s'occupe encore de parure et de coquetterie. »

AUGUSELLI, (Jean) jurisconsulte de Césène en Italie, écrivoit en 1300. Il professa les

lois à Padoue et à Bologne, et a écrit savamment sur les dots, les mariages, les protestations, etc.

* II. AUGUSTIN, (S.) premier archevêque de Cantorbery, fut envoyé par *S. Grégoire le Grand*, en 596, prêcher le Christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques Bénédictins du monastère de St-André de Rome, dont il étoit prieur. *Augustin* convertit, l'année d'après, *Ethelbert*, roi de Kent : ils trouvèrent dans ce prince plus de dispositions à recevoir l'Evangile, parce qu'ayant épousé une princesse de France, fille du roi *Caribert*, qui étoit Chrétienne, il écouta favorablement tout ce que son épouse lui dit du Christianisme. *Augustin* obtint donc d'*Ethelbert* un établissement à Cantorbery. Il passa ensuite en France pour être fait évêque, et à son retour il baptisa plus de dix mille personnes le jour de Noël. Le Christianisme s'étant répandu par ses soins en Angleterre, le pape y établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *Pallium*. *Saint Grégoire* lui conseilla de changer les temples des Anglois en églises, plutôt que de les abattre; et de permettre aux nouveaux convertis, de faire à l'entour des cabanes avec des branches d'arbres, pour y célébrer les fêtes, par des repas modestes, au lieu de sacrifier des animaux aux idoles : voulant les faire monter, par degrés, de la fausse religion à la vraie. « On ne peut qu'avoir la plus haute idée de *St. Augustin* et de ses coopérateurs, dit un historien moderne, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglois étoient livrés à toutes sortes de vices et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve sur-tout cette ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connoissoient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences, jusqu'au temps de *St. Augustin*, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandois. Les Northumbres, selon *Guillaume* de Malmesbury, vendoient leurs enfans comme esclaves; mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux. » *Augustin* mourut le 26 Mai l'an 607, après avoir ordonné plusieurs évêques. *Warthon* place cette mort en 604.

V. AUGUSTIN, né à Sienne, se distingua, ainsi que son frère ANGE de Sienne, dans l'architecture. Élève de *Jean* de Pise, il obtint dans sa patrie la surintendance des bâtimens, et y fit élever deux *Portes de ville*, la *grande Fontaine*, la *Salle du grand conseil*, la *Façade septentrionale de la Cathédrale*, et la *Tour du palais*. Les villes d'Assise et d'Orviette durent aux plans d'*Augustin* plusieurs édifices. Il mourut à la fin du 15e siècle.

VI. AUGUSTIN de Ferrare, imprima, dès l'an 1474, *Bocace*, qui est le premier poëte Italien qui soit sorti des presses d'Italie. Cette édition est sans date, sans nom d'imprimeur.

AVICE, (Etienne) auteur dramatique, mort en 1747, a donné les *Époux mécontens*, la *Réunion forcée*, la *Gouvernante*,

le *Valet embarrassé*, et les *Petits-Maîtres*.

AVIGNONI, (Ambroise) né à Milan, en 1705, professa long-temps la théologie à Rome et dans sa patrie. On lui doit une énergique et savante réponse à l'ouvrage de *Gorini Corio*, intitulé : *La Politique, le Droit* et *la Religion*. Cette Réponse fut publiée à Milan en 1742, in-4.°

* II. AVILA, (Jean d') né dans un bourg de l'archevêché de Tolède, fut surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie*. *Dominique Soto* fut son maître de philosophie à Alcala. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle qu'il opéra des conversions sans nombre. *François de Borgia* et *Jean de Dieu* lui durent la leur, *Ste. Thérèse* lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. *D'Avila* passa les dix-sept dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles, et mourut à Montilla en 1569. « On peut le regarder, dit un écrivain, comme le père de tant de Saints qui parurent en Espagne dans le 16e siècle. Il mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Eglise. C'étoit un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révéré de toute l'Espagne, connu de tout l'univers chrétien ; un homme, enfin, dont la réputation étoit parvenue à un point, que les princes se soumettoient à ses décisions, et que les savans lui demandoient le secours de ses lumières. » On a de lui des *Lettres spirituelles* et des *Traités de piété*, traduits en françois par *Arnauld d'Andilly*. *Louis de Grenade* et *Louis Munnoze* ont écrit sa *Vie*.

I. AVIS, descendant d'*Abou-saïd*, empereur des Mogols, et de *Gengiskan*, commença à régner l'an de l'hégire 757. Il conquit l'Adherbigian, qui est l'ancienne Médie, et les villes de Mosul et de Mardin en Mésopotamie. *Avis* étant tombé malade, ses ministres lui demandèrent quel ordre il vouloit laisser pour le partage de sa succession entre ses quatre fils. Le sultan leur répondit, qu'il choisissoit *Houssain* pour son successeur, et qu'il vouloit que l'aîné *Hassan* se contentât du gouvernement d'une province. Les ministres lui ayant remontré que ce dernier pourroit n'être pas content de son lot, le sultan leur répondit : *Vous savez ce qu'il faut faire*. Aussitôt les ministres firent arrêter *Hassan* ; et son père ayant perdu la parole et ne pouvant s'expliquer davantage sur son sujet, ils firent massacrer ce malheureux prince, et le firent ensévelir le même jour qu'*Avis*, dans le même tombeau.

II. AVIS, (Ahmed) fils du précédent, succéda à son frère *Houssain* qu'il fit mourir. Ce fratricide indigna les peuples, et lui fit perdre ses états ; mais il y fut rétabli par *Cara Mohammet* le Turcoman, premier prince de la famille que l'on appelle ordinairement du *Mouton Noir*. Quelque temps après, *Tamerlan*, vainqueur de la Perse, vint assiéger *Avis* dans Bagdad. Celui-ci fut forcé d'abandonner sa capitale et de se retirer d'abord chez *Manuel* empereur de Constantinople, puis auprès de *Farage* sultan des Mamelucs en Egypte. Après la mort de *Tamerlan*, *Avis*, revêtu d'un habit de men-

dant, pénétra dans la ville de Bagdad, excita une sédition contre le gouverneur, se fit reconnoître, et reprit le souverain pouvoir. Il fut encore chassé de ses états, et assassiné par les Turcomans. *Avis* étoit courageux et spirituel. On cite de lui deux vers, qu'il écrivit à *Tamerlan*, qui étoit manchot et boiteux, lorsqu'il prit la fuite devant lui. Le sens étoit : *Si j'ai été manchot dans le combat, je ne suis pas au moins boiteux dans la fuite.*

III. AVIS, (Jean) médecin de Paris, fut un des quatre députés de la faculté de médecine, qui assistèrent aux conférences tenues à Paris, pour condamner la secte des *Nominaux*. Il étoit doyen de cette faculté lorsque *Louis XI* y fit demander les *Œuvres* de *Rhasis*, célèbre médecin Arabe, pour les faire copier et les répandre.

AVISTUPOR, (Mythol.) Dieu Romain, avoit soin de défendre les vignobles et les raisins en maturité, contre les oiseaux et les voleurs. Au temps des vendanges, on plaçoit sa statue armée d'une faucille, au milieu des vignes, comme épouvantail; plusieurs ont cru qu'*Avistupor* étoit le même que *Priape*.

AVITABLE, (Pierre) Napolitain, se fit théatin à Bitonto, en 1607. Son zèle pour répandre les lumières du Christianisme, le fit choisir par la congrégation de la *Propagande*, en 1626, pour chef d'une mission dans la Géorgie et dans les Indes. Il mourut à Goa, en 1650. Il a laissé la *Relation* latine de ses travaux et de l'état de l'église en Géorgie. Elle est adressée au pape *Urbain VIII*. *François Maggi* a écrit la vie de ce missionnaire. — *Corneille Avitable*, mort à Naples, en 1636, a fait imprimer dans cette ville des *Sermons* et un traité de *la véritable vie religieuse*. — *Blaise Avitable*, qui vivoit dans le même temps, devint un jurisconsulte célèbre, à qui l'on doit : I. Plusieurs *Vies* des membres de l'académie des *Arcades*. II. Des *Lettres apologétiques* sur la théologie morale. III. La *Tragi-comédie* de *Torgob*.

AULISIO, (Dominique) né à Naples en 1639, fut l'un des littérateurs les plus célèbres de cette capitale. Il apprit sans maître toutes les langues savantes de l'Europe et de l'Orient. Il embrassa dans ses travaux la jurisprudence, les antiquités, l'architecture, la rhétorique et l'histoire. *Charles II* érigea une chaire d'architecture militaire pour *Aulisio* qui est mort en 1717, âgé de 78 ans. Son attachement aux opinions de *Platon* lui procura quelques ennemis. Ses principaux ouvrages ont pour objet, la construction des *Gymnases* et des *Mausolées ;* les *nombres vénérés* en médecine; un *Commentaire* sur divers titres des *Pandectes*, 3 vol. in-4°; des *Considérations* sur la jurisprudence établie à Capoue ; des *Essais historiques* sur les poésies hébraïques, grecques, latines, italiennes et espagnoles ; un *Abrégé de Chronologie*, un autre d'*Architecture civile*, une autre de *Rhétorique* et de *Philosophie*, etc. Ces divers écrits sont en latin ou en italien.

* I. AUMONT, (Jean d') d'une maison noble et ancienne, qui avoit fondé l'abbaye de Ressons dans le diocèse de Rouen en 1523. Il porta les armes de bonne heure, et se distingua par sa bravoure, sous le maréchal de

Brissac en Piémont. *Henri III* le fit chevalier du Saint-Esprit en 1578, et maréchal de France en 1579. Après la mort funeste de ce prince, les premiers qui amenèrent des secours à son successeur, furent *Souvré d'O*, et *d'Epernon*, qui avoit eu des démêlés très-vifs avec *d'Aumont*. *Henri IV* craignoit que le séjour de ce favori de *Henri III* à la cour ne les renouvelât. Il s'en expliqua avec *d'Aumont*, qui lui dit : *Sire, j'oublie tous mes ressentimens, jusqu'à ce que vous ayez triomphé de vos ennemis.* *D'Epernon*, instruit par le roi de cette réponse, demanda son amitié à *d'Aumont*, et lui offrit la sienne. *Allez*, lui dit le vieux guerrier, *je ne veux d'autre satisfaction que celle de vous voir soumis aux ordres de votre maître. Combattons tous les deux pour sa gloire et pour le salut de la patrie. Quand nous aurons rendu la paix à la France, nous disputerons à qui se surpassera en générosité.* — *D'Aumont* se signala à la bataille d'Ivry. Le soir de cette mémorable journée, *Henri IV* l'invita à souper, en lui disant : *Il est bien raisonnable que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces.* La sage conduite du maréchal dans son gouvernement de Poitou, contint cette province. Le roi l'envoya en Bretagne pour l'opposer au duc de *Mercœur;* mais il fut tué le 19 août 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper près de Rennes. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il étoit plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisoient passer à la cour pour un *Franc-Gaulois :* c'étoit d'ailleurs un sujet fidelle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile. Il fut d'avis, en 1588, de faire trancher la tête en place publique au duc *de Guise*, au lieu de le poignarder; mais ce conseil généreux ne fut pas suivi. *Voyez* HENRI IV, n.° XII.

AUN-ARTHABAN-AL-BASRIS, philosophe Musulman, né à Bassora, fut d'abord esclave et ensuite affranchi. Il acquit la plus grande réputation par sa tempérance. On dit qu'il fut tellement maître de sa langue qu'il ne lui étoit jamais échappé de paroles mal à propos, et qu'il n'avoit jamais proféré d'injures. Il ne saluoit cependant pas les Cadariens, parce qu'ils nioient la prédestination. Il mourut l'an 150 de l'hégire, sous le califat d'*Almansor*, à l'âge de 85 ans.

AUNILLON, (Pierre Charles-Fabiot) abbé du Gué de Launay, mort le 10 octobre 1766, à 76 ans, avoit commencé par la prédication; il finit par des romans : *Azor* ou *le Prince enchanté*, 1750, in-12; la *Force de l'Education*, 1750, in-12. Mais le romancier ne réussit guère plus que le prédicateur.

AVOGADRI, (Lucia-Albani) née à Bergame d'une famille noble et ancienne, acquit plus de renommée encore par ses talens que par sa naissance. Elle excella dans la poésie italienne, et mérita d'avoir *Le Tasse* pour l'admirateur et le commentateur de ses vers. Ceux-ci furent recueillis en 1561. *Lucia* avoit épousé un noble de Brescia dans l'état de Venise, et elle mourut dans cette ville. *Calvi* a consacré à l'éloge de cette femme célèbre un article de sa *Scène littéraire* des écrivains de Bergame.

AVOGADRO, (Albert) de Verceil en Italie, vivoit sous le gouvernement de *Cosme de Médicis* grand duc de Florence, dont il a célébré la piété et la magnificence, dans un poëme en vers élégiaques, divisé en deux livres. Il a été dernièrement réimprimé dans le tome 12 du recueil de *Lami*, intitulé : *Deliciæ eruditorum*. Quelques autres savans du même nom se sont distingués en Italie. — *Ambroise Avogadro*, jurisconsulte de Brescia, se rendit également fameux et par son courage dans la défense de sa patrie assiégée en 1438 par *Piccennino*, et par son éloquence et ses écrits. — Son fils *Jérôme Avogadro* devint le Mécène des gens-de-lettres dans sa patrie. Il fut le premier éditeur des *Œuvres* de *Vitruve*. — *Nestor-Denis Avogadro*, né à Novare, a publié un *Lexique* estimé, dont l'édition parut à Venise en 1488, in-fol. Les éditions postérieures renferment divers Traités du même auteur sur les huit parties du discours, sur la prosodie des syllabes, etc. — *Pierre Avogadro*, de Vérone, vivoit en 1490. On lui doit des *Mémoires* littéraires sur les Hommes illustres de sa patrie, un *Discours* sur l'origine du Mont-de-piété en Italie, un autre *De origine gentis Bizzonæ*. Le marquis *Maffei* a parlé de ce littérateur avec éloge dans son *Histoire* de Vérone, *Verona illustrata*.

AURA, AURÉES, (Mythol.) divinités aériennes qui présidoient, suivant les Romains, à la température de l'air, et étoient les compagnes ordinaires des zéphirs. Légères, à demi-voilées, semant des fleurs sur leurs traces, avec des vêtemens de brillante couleur, elles parcouroient l'atmosphère et répandoient sur les mortels les plaisirs et le bonheur. *Pline* parle de deux statues des *Aurées* qui, de son temps, étoient fort admirées des Romains.

I. AURÈLE, (Saint) évêque de Carthage en 388, se distingua par son zèle contre les Donatistes et les Pélagiens. Il fit condamner dans un concile *Pélage* et *Célestius* son disciple, avant que *St. Augustin* eût attaqué avec vigueur leur doctrine. *Aurèle* mourut en 423. *Saint Fulgence* donne de grands éloges à son savoir et à sa piété.

AURÉLIANUS. *Voy.* Cælius.

II. AURÉLIEN, (Saint) devint évêque d'Arles en 546. Le pape *Vigile* lui accorda le *pallium* et le titre de vicaire du saint-Siége. Ce titre lui donna le pouvoir de terminer les différends qui pourroient s'élever parmi les évêques soumis à sa juridiction. Il fonda dans la ville d'Arles un monastère auquel il donna une règle pleine de sagesse. *Aurélien* mourut à Lyon, comme il paroît par l'inscription de son tombeau, découverte en 1308 dans l'église de Saint-Nizier.

AURÉLIO, (Louis) de Pérouse, chanoine de Saint-Jean de Latran, est mort à Rome en 1637. Ses connoissances historiques le firent considérer par le pape *Urbain VIII*, comme l'un des plus savans historiographes de son siècle. On lui doit : I. Un *Abrégé* de l'Histoire universelle de *Turselin*, Pérouse 1623. II. Un autre des *Annales* de *Baronius*. III. Un autre du grand ouvrage de *Bzovius* sur l'histoire ecclésiastique en 9 volumes in-folio. IV. Une *Histoire* de la révolte de la Bohême contre les empereurs *Matthias* et *Ferdinand*, Rome 1625. Ce dernier écrit est en italien; les autres sont en latin.

I. AURIA, (Dominique d') sculpteur et architecte Napolitain, a laissé dans sa patrie des monumens qui prouvent son habileté dans son art. On lui doit les bas-reliefs de Sainte-Marie *delle Grazie*, et la fontaine de *Médicis* qui orne la grande place en face de *Castel-Nuovo*. *André Barchetta* fut son élève.

II. AURIA, (Fréderic et Jean-François) nés à Palerme, mais originaires de Gênes, furent l'un et l'autre de profonds jurisconsultes et de savans littérateurs. *Fréderic* a publié: I. *Aureum repertorium*, 6 vol. in-4.° II. Des *Questions légales*, in-fol. III. *Index regalis*, in-4.° IV. *Protheum legale, seu de varia hominum fortuna*. V. *Elémens de la langue hébraïque*, in-8.° VI. *Notices* historiques sur les ouvrages qui attaquent les Hébreux. On a de *Jean-François*: I. Un *Répertoire féodal* en 6 vol. II. *Relation de la peste de Palerme*, 1624. III. *Disputationes de Siciliæ Monarchia*. Cet écrit attaque les opinions de *Baronius*.

AURIAC, (Bernard d') troubadour Toulousain, vivoit à la fin du 13ᵉ siècle et après les Vêpres Siciliennes, puisqu'elles sont les sujets de plusieurs de ses pièces. « Le roi des Francs, dit-il, va déployer ses étendards pour venger le massacre de ses sujets. Les Aragonois et les perfides Catalans verront quels gens sont les François. Celui qui veut maintenant moissonner les fleurs de lys ne connoît pas les jardiniers qui les gardent. Dieu et la foi sont avec eux; et quand ils auront franchi le Mont-Canigou dans les Pyrénées, ils ne laisseront sur pied ni tours ni palais. » Cependant les expéditions de *Philippe le Hardi* et de *Charles d'Anjou* ne purent recouvrer la Sicile.

AURIFABER, (André) médecin de Breslaw dans le 16ᵉ siècle, se fit connoître par son érudition. On a de lui des notes estimées sur la première édition du *Cynosophion* de *Phæmon*, ou *Traité des maladies des chiens*, imprimé à Wirtemberg en 1545, in-8.°

AURISPA, (Jean) né à Noto ville de Sicile, en 1369, étudia avec succès la langue grecque, et passa à Constantinople pour y recueillir des manuscrits en cette langue: il s'y fit connoître et aimer de l'empereur *Jean Paléologue*, qu'il retrouva ensuite à Ferrare, où il étoit venu pour assister au concile assemblé par *Eugène IV*. *Aurispa* devint le secrétaire de ce pape et de *Nicolas V* son successeur, qui lui donna deux riches abbayes, et il mourut à Rome âgé de 90 ans, en 1459. On a de lui la *Traduction* d'*Archimède*, celle du *Commentaire* d'*Hiéroclès*, sur les vers dorés de *Pythagore*, Basle 1543, in-8.° Un livre d'*Epigrammes*, une *Traduction* des Economiques de *Xénophon*, et de quelques dialogues de *Lucien*.

AURISPI, (Victoire Galli) naquit à Urbin, d'un père qui aimoit la poésie, et qui lui apprit de bonne heure l'art des vers. Ceux qu'elle publia furent estimés et recueillis en partie à la suite des *Eglogues* de *Fréderic Riccioli*, à Urbin en 1594. *Victoire Aurispi* mourut vers le même temps.

* AURORE, (Mythol.) Déesse de l'antiquité païenne. Elle ouvroit les portes du ciel, selon les poëtes; et après avoir

mis les chevaux au char du *Soleil*, elle le précédoit sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête reculé en arrière, semant des fleurs sur son passage et embellissant la nature. *Aurore*, amoureuse du jeune *Titon*, l'enleva et l'épousa; elle en eut *Memnon* roi d'Abydos en Égypte. Après la mort de ce prince, elle versa tant de larmes que la rosée du matin en fut produite. Ceux qui cherchent la vérité sous les enveloppes des fables, disent qu'*Aurore* étoit apparemment quelque reine, qui se levoit tous les matins avec *Titon* pour contempler le ciel. Après la mort de ce dernier, elle enleva *Céphale* à sa femme *Procris* et ensuite *Orion*. *Homère* la fait sortir d'un palais de vermeil, pour ouvrir avec des doigts de rose les barrières du jour. Quelquefois on attelle à son char deux chevaux, *Lampus* et *Phaéton*; quelquefois elle est montée sur *Pégase*, parce qu'elle est amie des poëtes. *Le Guide* a représenté son lever sur le plafond du palais *Rospigliosi*. « Tandis que la *Nuit*, dit *Dupaty*, enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant par intervalle de l'écume des flots qui bouillonnent, jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans sa main des fleurs; tout-à-coup, dans les airs, rougissant par degrés autour d'elle, paroît l'*Aurore*. Elle s'avance en regardant derrière, d'un œil attendri, le *Soleil* qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant la regarde. L'*Aurore* et le *Soleil*, en effet, ne peuvent s'atteindre; ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours. Cependant quatre superbes coursiers rasent en bondissant les flots azurés, qui s'enflamment et emportent le char de vermeil. Les plus jeunes filles de l'*Aurore*, les premières Heures, si ressemblantes à leur mère et si semblables entr'elles, se tiennent en riant par la main autour du char, tandis que, planant entre la Déesse et les coursiers, l'*Amour* porte le flambeau du *Soleil*: l'*Amour* le secoue sur l'univers, et à l'instant le jour brille. »

AUSON, fils d'*Ulysse* et de *Calypso*, vint s'établir en Italie, et y donna son nom à la contrée appelée *Ausonie*.

III. AUSONE, (St.) prêcha la foi dans les environs d'Angoulême, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il scella sa doctrine de son sang, et eut la tête tranchée. Ses reliques furent brûlées en 1568 par les Calvinistes.

AUSPICE, (St.) évêque de Toul, fut l'un des plus savans prélats de son temps. Il fut ami de *Sidoine Apollinaire*. Le tome premier de la collection de *Duchêne* renferme une épître en vers de *St. Auspice*, adressée au comte *Arbogaste*, alors gouverneur de Trêves. *Auspice* mourut vers l'an 474.

AUSSURD, (Antoine) l'un des premiers imprimeurs de Paris, se distingua par le choix et la netteté de ses éditions. Il publia en 1519 les œuvres de *Justin*, de *Florus* et de *Sextus-Rufus*, in-fol. dont il trouva l'ancien manuscrit dans la bibliothèque du collége de Lisieux.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour, dépeignit avec énergie, dans ses vers, les calamités pre-

duites par les Croisades. Après avoir déploré la mort de *Saint Louis*, il maudit le clergé promoteur de la guerre sainte. Il voudroit que l'empereur se croisât avec les François pour le combattre et l'abolir, *puisqu'il a fait périr la chevalerie, tandis qu'il ne songe lui-même qu'à dormir;* il desire enfin que les Chrétiens se fassent mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour les infidelles.

AUSTER, (Mythol.) vent chaud, fils d'*Éole* et de l'*Aurore*, avoit la taille haute, les traits vieillis, les cheveux blancs, l'air sombre: l'eau dégouttoit toujours de ses vêtemens, et des nuées s'assembloient autour de sa tête.

* AUSTREGESILE, (Saint) *vulgò St.* OUTRILLE, étoit archevêque de Bourges, et mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant douze ans. Avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parens qui vouloient le marier: *Si j'avois une bonne femme, je craindrois de la perdre; si j'en avois une mauvaise, je craindrois de ne pouvoir m'en défaire.* La conclusion ne leur étoit pas difficile à tirer. Un seigneur nommé *Betlin*, l'accusa devant le roi *Gontran* d'avoir détourné à son profit les fonds du trésor public. L'évêque affirma son innocence. *Gontran* remit la décision de l'affaire au jugement de Dieu, par des champions respectifs; mais le jour même où le combat devoit avoir lieu, *Betlin* tomba de cheval, et mourut misérablement de sa chute. *Mabillon* a publié la *Vie* de *St. Austregesile.*

AUSTREGILDE, simple suivante de la reine *Marcatrude*, première femme de *Gontran* roi d'Orléans, parvint bientôt par ses intrigues et ses charmes, à dégoûter le roi de son épouse et à la remplacer en 556. *Austregilde*, parvenue au but de son ambition, abusa de son pouvoir et rendit son époux cruel. Deux frères de *Marcatrude* s'étant plaints avec un peu d'amertume de la répudiation de leur sœur, *Gontran* animé par les reproches d'*Austregilde*, les poignarda de sa propre main. La reine ne jouit pas long-temps de sa vengeance; frappée d'une maladie mortelle à l'âge de 32 ans, elle imputa sa mort à ses deux médecins, et pria le roi de les faire égorger sur son tombeau. *Gontran* eut la foiblesse d'en faire le serment et la barbarie de le remplir. Ces deux médecins se nommoient *Donat* et *Nicolas*: ils périrent, ainsi que la reine, l'an 580.

AUTOLÉON, général de Crotone, livra bataille aux Locriens. Dans le fort de la mêlée, il apperçut dans les rangs des ennemis une place vide que ceux-ci y laissoient toujours, par respect pour la mémoire d'*Ajax*. *Autoléon* fondit en cet endroit et y fut grièvement blessé. Sa plaie ne pouvant guérir, il consulta l'oracle qui lui ordonna d'appaiser les mânes d'*Ajax*. *Autoléon* se rendit dans l'isle de Leucée, où l'on honoroit ce héros, et sa plaie se ferma.

* I. AUTOLYQUE, (Mythol.) *Autolicus* fils de *Mercure*, étoit un fameux brigand qui infestoit par ses vols les lieux voisins du mont Parnasse. Il avoit l'art de dénaturer ses larcins de manière à ne point être reconnus. En dérobant les troupeaux de ses voisins, il leur imprimoit

diverses marques ou teignoit leurs poils en une autre couleur. *Sisyphe* se méfiant de lui, fit une marque à la corne intérieure du pied de son bétail. *Autolique* ne manqua pas de s'approprier quelques bœufs de *Sisyphe ;* mais il fut facilement convaincu de friponnerie par ce dernier qui épousa dans la suite sa fille *Anticlée*, mère d'*Ulysse.* Il y a des auteurs qui le comptent parmi les Argonautes. — *Pline* parle d'un autre *Autolyque*, fameux athlète, qui remporta le prix de la lutte aux jeux Olympiques, et mérita une statue de la part des Athéniens.

AUTOMATIE, (Mythol.) déesse du hasard, à laquelle *Thimoléon*, général Corinthien, fit bâtir un temple superbe, croyant lui devoir une partie de ses victoires.

AUTREY, (Henri Fabri d') né en 1723, mourut en 1777, après avoir réfuté avec assez d'énergie l'ouvrage de *Boulanger*, intitulé; l'*Antiquité dévoilée*, par celui qui a pour titre: l'*Antiquité justifiée*, in-8.°

AUVERGNE, (Antoine d') directeur de l'Opéra de Paris, surintendant de la musique de la Cour, naquit à Clermont en Auvergne le 4 octobre 1713. Dès leur plus tendre enfance, beaucoup d'artistes célèbres ont fait pressentir par d'heureux essais ce qu'ils seroient un jour. *D'Auvergne*, au contraire, en se livrant à l'étude de la musique, ne fit d'abord que céder aux vœux de son père qui, excellent musicien lui-même, dirigeoit le concert public de Clermont. Ce fut seulement lorsqu'il atteignit sa dix-huitième année, que *d'Auvergne* put dire : *et moi aussi je suis musicien.* On vit à cette époque s'opérer en lui un changement aussi prompt qu'extraordinaire : à l'indifférence extrême qu'il avoit jusques-là témoignée pour son art, succéda tout-à-coup l'enthousiasme le plus vrai, le plus prononcé. Il travailla jour et nuit, et acquit en très-peu de temps sur le violon, une supériorité d'exécution qui lui mérita, en 1739, d'être admis au nombre des musiciens de la chambre du roi ; mais c'étoit peu pour lui. Son génie le tourmentoit, et avec les seuls ouvrages de *Rameau*, sur la composition, il parvint à s'en rendre les règles si familières, qu'il composa un œuvre de *Trio* pour deux violons et une basse. Un ami éclairé des arts, *d'Augny* fermier général, appelé à Clermont par les affaires de sa compagnie, *d'Augny* crut remarquer chez *d'Auvergne* les germes d'un grand talent ; il lui fit la proposition de l'emmener à Paris. Elle fut acceptée, et dès ce moment s'établit entre l'artiste et son bienfaicteur une intimité qui ne s'est jamais démentie. Le lendemain de son arrivée dans la capitale, *d'Auvergne* fut conduit chez le célèbre auteur de la musique de *Castor et Pollux ;* il lui présenta son œuvre de *Trio. Rameau* le parcourut; et flatté de cette espèce d'hommage rendu à ses principes et à sa méthode, il offrit au jeune compositeur ses conseils et son amitié. *D'Auvergne* a donné, tant à la cour qu'au théâtre de l'Opéra, un grand nombre d'ouvrages, qui tous, et notamment *Canente*, *Enée et Lavinie*, et *Hercule mourant*, offrent des beautés du premier ordre. En 1766, s'étant chargé de l'entreprise du concert spirituel, et n'ayant pu traiter

avec *Mondonville* qui mettoit ses motets à un prix exorbitant, *d'Auvergne* ne fut point effrayé de la grande réputation que l'Orphée Languedocien s'étoit acquise dans ce genre de composition. Il s'y livra avec ardeur; des succès multipliés couronnèrent ses efforts, et l'on peut dire que son *Te Deum*, son *De profundis* et son *Miserere* sont autant de chefs-d'œuvre. *D'Auvergne* a fait la musique du premier opéra comique qui ait été joué en France en 1753, et a ouvert ainsi la carrière où ont brillé depuis les *Monsigny*, les *Grétry* et les *Daleyrac*. *Monnet* directeur de l'Opéra-comique, où l'on ne jouoit que des pièces à vaudevilles, conçut le projet de donner un démenti aux partisans outrés de la musique italienne, qui, non contens d'accabler de sarcasmes les compositeurs François, soutenoient que notre langue n'étoit point susceptible des modulations variées et brillantes du chant italien. Il chargea *Vadé* de faire un opéra comique; et celui-ci composa la jolie pièce des *Troqueurs*, que *d'Auvergne* mit en musique dans l'espace de quinze jours. Cet ouvrage fut donné comme d'un compositeur d'Italie, et il obtint le plus grand succès. *D'Auvergne* a dirigé le grand Opéra de 1767 à 1775, et de 1785 à 1790. Trop véritablement artiste pour s'occuper beaucoup de sa fortune, il jouissoit cependant d'une honnête aisance lorsque la révolution, le privant de toutes ses places, le précipita dans un état voisin de l'indigence. Marié deux fois, il étoit veuf depuis 1788; il se rendit à Lyon en 1796, auprès des sœurs de sa dernière femme. Celles-ci s'empressèrent de prodiguer à sa vieillesse tous les soins de la plus tendre amitié, et de partager avec lui les débris de leur fortune; c'est chez elles qu'il est mort le 12 février 1797, justement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, *d'Auvergne* a fait la musique des opéra suivans: I. *Les Amours de Tempé*, paroles de *Fuselier*, joué en 1752. II. *Les Fêtes d'Euterpe;* ce ballet en quatre actes, représenté en 1758, eut quatre auteurs pour les paroles: *Moncrif*, *Danchet*, *Favart* et *Brunet*. III. *Polyxène*, opéra en cinq actes, paroles de *Joliveau*, 1763. IV. *La Vénitienne*, en trois actes, paroles de *la Mothe*. V. En 1773, *d'Auvergne* retoucha l'opéra de *Callirhoé*, paroles de *Roy*, et refit les airs de ballet et les chœurs dans l'acte de *Tibulle*, des *Fêtes Grecques et Romaines*. Le même compositeur a fait encore la musique de plusieurs ballets donnés à Versailles et à Fontainebleau, tels que le *Prix de la Valeur*, la *Coquette trompée*, le *Retour du Printemps*, la *Tour enchantée*. Il a dû laisser dans son portefeuille la [illegible]ique de deux opéra anciens, [illegible]*ée* et *Sémiramis*.

AUVRAY, (Jean) naquit en Normandie vers l'an 1590. Il réunit à la profession d'avocat le goût du théâtre, et y donna l'*Innocence découverte; Madonte et Dorinde*. Il est mort à la fin de 1633.

AUXO *et* **HÉGÉMONÉ**, (Mythol.) Les Athéniens qui ne reconnoissoient que deux Graces, les honoroient sous ces noms.

AUZÉBY, (Pierre) chirurgien dentiste, fixa son séjour à Lyon, et y publia en 1772 un *Traité d'Odontalgie* qui obtint

l'attention des gens de l'art, parce que l'auteur y développe un nouveau système sur la formation des dents. *Auzéby* est mort à Lyon au commencement de la révolution.

AYDER-ALI, souverain du Carnate, né d'un François en 1728, servit avec zèle la France contre les Anglois dans la guerre de l'Inde, en 1778 et 79. Il combattit sur-tout les Marates, et se signala plus par sa bravoure que par son humanité. Il mourut en décembre 1782, laissant à son fils *Tippo-Saïb* sa haine pour le nom Anglois.

AYDIE, (Odet d') sire de Lescun, d'une famille noble du comté d'Armagnac, fut d'abord amiral de Guienne, place que lui avoit conféré le duc de *Guienne*, frère de *Louis XI*. Il s'attacha ensuite au duc de *Bretagne;* mais *Louis XI* le détacha de ce prince en lui donnant le comté de Comminges et le vicomté de Fronsac. Après la mort de ce prince, il perdit l'amirauté et le gouvernement de Guienne, parce qu'il suivit le parti du duc d'*Orléans* contre la dame *de Beaujeu*. Il mourut en 1498, regardé comme un homme d'un grand sens et d'un bon conseil. Sa fille unique épousa le père du maréchal *de Lautrec*. La famille *d'Aydie* se perpétua par un frère d'*Odet*.

AYENAR, (Mythol.) fils de *Vishnou*, dont ce Dieu accoucha lorsqu'il étoit métamorphosé en femme. Les Indiens le regardent comme le protecteur de la police rurale. Ils lui consacrent de petits temples dans les lieux solitaires et écartés, ou dans la profondeur des bois. Ils lui immolent des coqs et des chevreaux, et ne lui offrent jamais de sacrifice dans la ville.

AYESHA, fut celle de toutes ses femmes que *Mahomet* aima le plus. Il la fit instruire dans toutes les sciences cultivées alors en Arabie, et *Ayesha* en profita avec avantage. Elle apprit le calcul, l'art de l'éloquence, la musique, et tous les arts qui pouvoient donner plus d'empire à sa beauté. Elle ne fut pas à l'abri des bruits injurieux contre sa vertu; mais le prophète composa le XXIVe chapitre de l'alcoran pour la disculper, et déclara, au nom de Dieu, que tout discours portant atteinte à l'honneur d'*Ayesha* étoit une calomnie digne des peines éternelles. Après la mort de *Mahomet*, sa veuve se déclara contre le parti d'*Ali*, le combattit les armes à la main, et fit proscrire sa famille. *Ayesha* fut vénérée des Musulmans qui la nomment la *Prophétesse* et la *Mère des croyans*. Consultée souvent sur divers points de l'alcoran, ses décisions ont formé loi et ont été recueillies dans le Sunnah. *Ayesha* survécut quarante-huit ans à *Mahomet*, et mourut sous le califat de *Moavie* l'an 678 âgée de 67 ans. Elle a été enterrée à Médine.

AZADE, (Saint) eunuque de *Sapor II* roi de Perse, périt dans la persécution ordonnée par ce prince l'an 341. L'historien *Sozomène* dit qu'il y périt plus de seize mille Chrétiens. On les massacra en tout lieu depuis le Vendredi saint jusqu'au Dimanche de la Pentecôte. *Sapor* qui estimoit la probité et les vertus d'*Azade*, apprit sa mort avec douleur, ne le soupçonnant pas Chrétien; dès-lors il restregnit la persécution

par un édit, aux évêques, aux prêtres et aux moines.

II. AZAËL, officier de *Bénadad* roi de Syrie, fit mourir ce prince 889 ans avant J. C. et usurpa la couronne. Il fit la guerre aux Juifs, dévasta leur pays et mit le siége devant Jérusalem. *Joas*, pour empêcher la ruine de cette ville, acheta la retraite d'*Azaël*, en lui envoyant tout l'or et l'argent du temple. Ce dernier eut pour successeur son fils *Bénadad*.

AZALAÏS DE PORCAIRAGUES, d'une famille distinguée de Montpellier, eut pour amant *Gui Guérujat*, fils de *Guillaume VI* comte de Montpellier, qu'elle célébra dans ses chansons. L'une d'elles, après une description de l'hiver, disoit : « J'aime à voir la nature dans cet état de tristesse ; tant l'infidélité du prince d'Orange me chagrine. Les femmes sont bien folles de s'attacher aux grands seigneurs. L'amour devient alors pour elles une source d'humiliation et de mépris. Elles devroient plutôt s'en tenir aux simples gentilshommes : car c'est un proverbe dans le Vellay, qu'*il n'y a rien à gagner avec les grands*. Pour moi, j'ai heureusement un ami loyal, et en lui donnant mon cœur, je ne me suis point mal engagée. » *Azalaïs* vivoit en 1180. On ne connoît point les détails de sa mort.

AZAN, fils d'*Arcas* roi d'Arcadie, fut le premier, suivant *Pausanias*, qui obtint des jeux funèbres après sa mort. Il donna son nom à une montagne d'Arcadie qui fut consacrée à *Cybèle*.

III. AZARIAS, fils du prophète *Obed*, prophétisa comme son père. Il vint au-devant d'*Aza* vainqueur de *Zéra*, roi des Madianites, et l'exhorta avec énergie à ne point abandonner le culte du vrai Dieu. D'après les conseils du prophète, *Aza* détruisit l'idolâtrie dans ses états, l'an du monde 3063. — C'est à un autre AZARIAS qui vivoit 60 ans après le premier, que le grand-prêtre *Joïada* découvrit que le jeune monarque *Joas* étoit vivant. *Voyez* JOAS.

AZARIO, (Pierre) né à Novare en Italie, écrivit l'histoire des événemens de son temps, arrivés en Lombardie, depuis l'an 1250 jusqu'en 1362. Elle est écrite avec simplicité et intérêt. L'auteur l'avoit continuée jusqu'en 1389, mais cette addition s'est perdue. *Burmann* et *Muratori* ont inséré la chronique d'*Azario* dans leurs recueils.

AZAZEL, nom du démon invoqué par *Marc* chef des Gnostiques, dans ses conjurations.

AZÉVÉDO, (Ignace d') jésuite Portugais, fut nommé procureur de son ordre dans le Brésil, et s'embarqua avec dix-neuf autres pour aller remplir sa mission. Le vaisseau sur lequel ils étoient fut attaqué et pris à la hauteur de Palma, par une escadre Calviniste, le 15 juillet 1570. *Azévédo* et ses compagnons furent massacrés par les vainqueurs et leurs corps jetés à la mer. Cet évènement fit grand bruit en Europe ; il devint le sujet d'un célèbre tableau de *Borgognone ;* le pape *Pie V*, dans une bulle, proclama *Azévédo* martyr, et *Benoît XIV* l'a confirmée par un décret du 21 septembre 1742. Les jésuites *Beauvais* et *Cordara* ont publié la *Vie* et le *Martyre d'Azévédo*, Venise, 1745, in-8.° — *Emmanuel de* AZÉVÉDO a été

l'éditeur des *Œuvres* du pape *Benoît XIV*. — *Louis* D'AZÉVÉDO, Portugais comme les précédens, fut missionnaire en Éthiopie, et il convertit *Seltame* roi du pays. Il a traduit en éthiopien le *Nouveau Testament*, un *Catéchisme* et une *Grammaire*. Il est mort le 17 février 1634.

AZIZ-BILLIAH, fils de *Moez* second calife de la race des Fatimites en Égypte, succéda à son père à l'âge de 21 ans, l'an 363 de l'hégire. Il laissa la principale conduite des affaires à *Giauhar*, ministre prudent et vertueux. Ce prince étoit lui-même plein de clémence et de douceur. Un poëte satirique avoit composé des vers très-injurieux contre le visir et contre lui-même. Le ministre demandoit le châtiment de l'auteur; *Aziz*, après avoir lu les vers, lui répondit: « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je desire que vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui accorde. » Ce calife avoit épousé une femme chrétienne. Il mourut dans la ville de Belbais, comme il étoit au bain, après un règne pacifique et heureux de plus de vingt ans. Son fils *Hakem-Béemrillah* fut son successeur.

* AZON, (*Azon Portius*) jurisconsulte du 12e siècle, surnommé *le Maître du Droit et la source des Lois*, professeur de jurisprudence à Bologne, s'y acquit une si grande réputation, que l'école de droit ne put contenir tous ses élèves, et qu'il fut obligé de faire ses leçons dans une place publique; aussi disoit-on aux jurisconsultes en proverbe, que s'ils ne possédoient *Azon*, ils ne pouvoient aller à la fortune, *chi non ha Azzo, non vada a Palazzo*. Plusieurs biographes ont cru qu'il avoit professé à Montpellier, mais ils ont été trompés par *Placentin*: il est reconnu par les auteurs Italiens qu'il ne quitta pas Bologne, le théâtre de sa gloire; qu'il y mourut l'an 1220, et qu'il y fut honorablement inhumé dans l'église de Saint-Gervais. *Azon*, dit-on, étoit si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute que pendant sa prison il s'écrioit souvent: *Ad Bestias! ad Bestias!* pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre et qui ordonne qu'on modère la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges qui apparemment n'avoient pas pâli sur les livres, s'imaginant qu'*Azon* les appeloit par le nom qu'ils méritoient, le condamnèrent à mort. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'*Azon*, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme* et des *Commentaires* sur le *Code* et les *Institutes*, Spire, 1482; et Lyon, 1593, in-fol.: mais on ne les consulte plus à présent.

AZRAÏL, (Mythol.) nom de l'Ange de la mort dans la croyance des Musulmans. Cet ange, suivant l'alcoran, passant près de *Salomon* sous une forme visible, fixa un homme qui étoit assis près de lui. Celui-ci étonné demanda au roi quel étoit cet observateur? C'est l'Ange de la mort, répondit *Salomon*. « Dans ce cas, répliqua l'homme, ordonnez vîte au vent de m'emporter en Égypte. » Le vent obéit aux ordres de *Salomon*. Alors *Azraïl* dit au roi: « Il n'est pas étonnant que l'as-

pect de cet homme m'ait surpris; j'avois ordre de prendre dans un instant son ame en Égypte, et je le trouvois près de toi.» Ainsi, nul ne peut savoir en quel lieu ses jours finiront.

AZRUN, sœur jumelle de *Caïn*, suivant la tradition des Chrétiens d'Orient, fut promise à son frère *Abel*. *Caïn* qui l'aimoit conçut une violente jalousie qui le porta à tuer *Abel*.

AZZANELLO, (Grégoire) de Crémone, a laissé des *Opuscules* historiques insérés dans le recueil d'*Arisi*. — Son frère *Pierre* a publié un *Commentaire* sur *Gallien* et *Avicenne*, et une *Relation* politique de la situation de Crémone en 1432.

AZZARI, (Fulvius) né à Reggio vers l'an 1540, écrivit en latin une histoire de sa patrie qui n'a jamais été imprimée, mais dont *Octavio* son frère a fait un *Abrégé* qui a été publié en 1623.

I. **AZZI** de FORTI, (Faustine) née à Arezzo, se distingua par ses talens poétiques, et fut reçue à l'académie des Arcades sous le nom d'*Eurinomie*. Elle mourut le 4 mai 1724, après avoir donné un vol. de poésies italiennes sous le titre de *Guirlande poétique*, *il serto poetico*, Arezzo, 1697.

II. **AZZI**, (Jean) ingénieur de la république de Lucques en 1690, a publié divers opuscules physiques, et entr'autres, un sur *La retraite de la Mer du territoire de Toscane.*

AZZIO, (Thomas) savant jurisconsulte de Fossombrone, connu en latin sous le nom de *Thomas Actius*, remplissoit l'emploi d'auditeur de Rote à Macerata, ville de la Marche d'Ancone, en 1598. Ses principaux ouvrages de droit ont pour objet, les jeux et les contrats qui en dérivent, 1583, in-4°; les infirmités et leurs effets légaux, Venise, 1683; un *Traité* de droit universel, etc. Ils sont tous écrits en latin.

AZZOGUIDI, (Valerius Flaccus) antiquaire de Bologne, mort en 1728, à l'âge de 77 ans, étudia avec succès l'histoire sacrée et profane, et a laissé deux écrits: le premier, sur l'*Origine de la ville de Bologne* et la *Chronologie des premiers Rois d'Etrurie*, Bologne, 1716; le second, sur l'*Age véritable des Patriarches et des premiers hommes dont il est parlé dans la Genèse*, 1720. Ces deux écrits sont en latin. — *Antoine-Marie* AZZOGUIDI, mort à Bologne en 1770, a été l'éditeur des *Œuvres* de *St. Antoine* de Padoue. — Un autre auteur de ce nom, mort en 1478, a publié la *Vie de Sainte Catherine* de Bologne.

I. **AZZOLINI**, (Laurent) d'abord secrétaire du pape *Urbain VIII*, puis évêque de Narni, alloit être promu au cardinalat, lorsque la mort l'enleva à cette dignité en 1632. Les littérateurs Italiens ont loué la grace de ses poésies et la rapidité de leurs expressions. On distingue sur-tout sa *Satire* contre la débauche, imprimée à Venise en 1586, in-8.° *Bianchini* la préfère à toutes celles de *Salvator Rosa*, qui parurent dans le même temps. *Azzolini* étoit oncle du cardinal *Décio Azzolini*. — Un *Jean* AZZOLINI, religieux Théatin, mort à Sorrente en 1655, a laissé des *Sermons*, un *Traité de la consolation des*

Ames timides et un *Éloge de Sainte Marie-Magdeleine* de Pazzi.

II. AZZOLINI, (Décio) parent du précédent, naquit à Fermo en 1623. *Innocent X* le nomma secrétaire des brefs aux princes. La noblesse de son style le fit décorer du nom d'*Aigle* par ce pape qui l'honora de la pourpre. On lui doit plusieurs ouvrages et entr'autres des *Aphorismes politiques*, traduits de l'italien en latin par *Hennigius*, 1692, in-8.° *Alexandre VII* le donna à la reine *Christine* pour régir ses affaires, fort dérangées par ses profusions et par le peu d'exactitude qu'on avoit à lui payer ses pensions. *Azzolini* fut son flatteur, son ami et son confident. On disoit : « qu'il n'y avoit que trois hommes qui eussent obtenu l'estime de cette princesse ; *Condé* par son courage, le cardinal *de Retz* par son esprit, et *Azzolini* par ses complaisances. » Ce cardinal fut l'héritier de *Christine* ; mais il ne jouit que cinquante jours de cette succession. Il mourut en 1689, à 67 ans.

B.

BAAL *ou* BEL, (Mythol.) en hébreu *Seigneur*, qu'on croit être le même que *Bélus*, quoique d'autres pensent que c'étoit *Jupiter* ou le *Soleil*. On offroit à ce Dieu cruel des victimes humaines. Ses prêtres se faisoient des incisions jusqu'à ce que le sang coulât. On croit que l'idole de *Baal* a été le premier monument élevé par la superstition. Les Hébreux l'adorèrent souvent, et lui dressèrent des autels. Ils brûloient quelquefois leurs enfans en holocauste devant cette Divinité. Les Chaldéens, les Babyloniens et les Sidoniens lui rendoient un culte particulier. *Arnobe* dit que cette Divinité n'avoit point de sexe déterminé, et que ses adorateurs commençoient leurs prières par cette formule : « ô *Baal*, daignes nous entendre, que tu sois Dieu ou Déesse. »

* BAAN, (Jean de) peintre Hollandois, né à Harlem en 1633, fut mis sous la tutelle de l'un de ses oncles, dès l'âge de trois ans. Celui-ci lui inspira le goût de la peinture, et le plaça sous la direction de *Backer*. Le jeune *Baan* ne tarda pas à se distinguer dans le genre du portrait, et il y égala souvent *Van-Dick*. Le roi d'Angleterre, *Charles II*, le fit venir près de lui pour faire son portrait, celui de la reine, et des principaux seigneurs de la cour. Ayant quitté Londres, il peignit le grand duc de Toscane; et *Baan* lui fit don de son propre portrait que le grand duc fit placer dans sa galerie. Lorsque *Louis XIV* étoit à Utrecht, il le fit appeler pour le peindre ; mais il s'en excusa, de peur que ses compatriotes n'en conçussent des soupçons contre lui. Ce prince ne l'en estima pas moins, et le consulta sur le choix de différens tableaux qu'il vouloit acheter. *Baan* excita l'envie par la supériorité de ses talens, et sur-tout celle d'un peintre de Frise, qui se rendit à Amsterdam pour l'assassiner. Il suivit long-temps *Baan* dans les rues ; mais la crainte d'un énorme dogue dont ce dernier étoit toujours accompagné l'empêcha d'exécuter son dessein. Il lui fit demander la permission de voir son cabinet de tableaux ; et comme *Baan* s'empressoit de le lui montrer, il tira un poignard pour le frapper; mais un ami de *Baan* qui survint à l'instant même, lui arrêta le bras : l'assassin s'échappa et ne put être arrêté. *Baan* aimoit la table; il étoit riche, spirituel, doué d'une mémoire heureuse et du desir d'obliger. Il mourut à Amsterdam en 1702, à 67 ans.

BAAT, (Catherine) Suédoise, célèbre par son savoir et son talent pour la peinture. Elle employa l'un et l'autre à dresser et à peindre des tables généalogiques de la noblesse de Suède; elle y corrigea les erreurs du traité de *Jean Messénius*, sur le même objet.

BABA, imposteur Turc, qui parut dans la ville d'*Amasie*, l'an 638 de l'hégire, faisoit prononcer à ses disciples cette profession de foi : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et* Baba *est son envoyé.*

Les sectateurs de *Mahomet* voulurent se saisir de sa personne, mais *Baba* mit bientôt sur pied une armée avec laquelle il ravagea la Natolie. Les Musulmans se réunirent aux Francs pour le poursuivre et détruire sa secte.

BABEK, Persan, fit profession publique d'impiété, et de n'être attaché à aucun culte de l'Asie. L'an 201 de l'hégire, il rassembla une foule de gens sans aveu, et en forma une armée avec laquelle il remporta une victoire sur le calife *Almamon*. Le successeur de ce dernier fut obligé d'employer contre lui toutes les forces de l'Empire. *Babek* fut défait et livré au calife qui ordonna aussitôt que ce rebelle fût mis sur un éléphant et promené dans les rues de Samara, pour devenir l'objet des outrages du peuple. On lui coupa ensuite les bras et les jambes, et il périt dans ce supplice qu'il avoit mérité par ses violences et sa cruauté. Parmi les prisonniers qui furent faits avec lui, on trouva l'un des dix hommes qu'il employoit à ses exécutions; celui-ci étant interrogé, combien de gens il avoit mis à mort par ordre de son maître, répondit qu'il en avoit passé au moins vingt mille par ses mains; mais qu'il ignoroit le nombre de ceux que ses neuf camarades avoient exécutés.

BABELIME, célèbre Pythonicienne, se distingua, suivant *Jamblique*, par son éloquence et son savoir.

BABEUF, (François Noël) né à Saint-Quentin de parens pauvres, entra en 1777 au service d'un homme bienfaisant, domicilié près de Roye. Celui-ci lui trouvant de l'esprit et l'aptitude à l'étude, lui fit apprendre à lire, à écrire, et l'art de l'arpentage. *Babeuf* témoigna sa reconnoissance à son bienfaicteur en plaidant contre lui. Devenu commissaire à terrier, il ne tarda pas à se livrer à son immoralité naturelle, qui lui faisoit regarder toutes les actions de la vie comme indifférentes en elles-mêmes. Il commit un faux, fut poursuivi par la justice, traduit à la citadelle d'Arras d'où il s'évada pour reparoître à l'instant où la révolution lui permit de rendre la France entière témoin de ses projets et de son audace. *Babeuf*, voulant fixer sur lui les regards du peuple, porta jusqu'à l'exagération les principes démagogiques. Il se surnomma *Gracchus*; et dans un journal qu'il publia, il prit, à l'imitation de son patron, le titre de *Tribun du peuple*. Là, il répandit ses pernicieuses maximes; là, il prêcha le partage des biens, l'envahissement des propriétés, l'éveil de la classe indigente contre les riches; là, il établit des principes sur le vol, le brigandage et l'homicide. La chute de *Robespierre* fit regarder *Babeuf* comme son successeur; en effet, celui-ci se mit bientôt à la tête des conspirateurs qui devoient détruire en France tout gouvernement modéré et fondé sur des lois positives. *Babeuf*, dénoncé par quelques-uns de ses complices, fut arrêté, jugé et condamné à la mort en 1797. Il la subit avec courage à l'âge de 34 ans. Il développa dans sa défense de la fermeté et une éloquence énergique. Interrogé s'il vouloit détruire le gouvernement et faire égorger tous les membres des autorités constituées, il répondit : *Oui*. Pressé de déclarer le nom et le nombre de ses com-

plices, il s'écria : « On me connoît bien mal si l'on me croit assez lâche pour devenir le dénonciateur des amis de la liberté. » Les débats de ce procès fameux forment 3 vol. in-8.° Comme les *Gracques* dont il prit le nom, *Babeuf* fut l'idole des factieux et du peuple ; comme eux il flatta les passions de la multitude pour s'élever ; comme eux il vécut dans l'agitation et les remords, et périt misérablement à la fleur de l'âge.

BABIA, (Mythol.) divinité Syrienne, révérée à Damas, protégeoit les jeunes enfans appelés *Babe*, d'où est venu peut-être le nom de *Bambin*.

* BABOLENUS, (Saint) *ou* Babolein, premier abbé de Saint-Maur-les-fossés près de Paris, mourut vers l'an 660. Il seconda l'évêque *Audebert* et *St. Landri* son successeur, dans les services qu'ils rendirent au diocèse de Paris. *St. Babolein* contribua à la fondation de plusieurs églises et hôpitaux.

BACCELLI, (Jérôme) gentilhomme de Florence, publia en 1558 une traduction de l'*Odyssée*, en vers *sciolti*. Il avoit entrepris de traduire de même l'*Iliade ;* mais il fut surpris par la mort, comme il finissoit le septième livre.

BACCETTI, (Nicolas) naquit à Florence, et y est mort à l'âge de 80 ans, en 1647. Il devint abbé du monastère de Saint-Lucas de l'ordre de Cîteaux, et s'acquit quelque renommée par ses écrits. Le plus considérable est *Septimianæ historiæ*, Rome, 1742, in-folio.

BACCHETTI, (Laurent) jurisconsulte et médecin de Padoue, professa la médecine dans l'université de sa patrie, depuis 1688 jusqu'en 1708. Il a publié diverses *Dissertations*, dont la plus remarquable a pour objet, la nature et la propriété des *acides* et des *alkalis*. Il fut encore l'éditeur d'un ouvrage posthume de *Montanari* sur la mer Adriatique.

BACCHIDES, général de *Démétrius Soter*, et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir *Alcime* dans la grande sacrificature. Il combattit *Judas Macchabée* qui osa l'attaquer quoiqu'il eût des forces très-inférieures, et qui périt dans le combat. *Bacchides* fut forcé par *Jonathas* d'abandonner la Judée, et se retira à Antioche.

BACCHILLE, évêque de Corinthe sur la fin du 2.e siècle, et sous le pontificat de *St. Victor*, est auteur d'une *Lettre* sur la célébration de la Pâque, qu'il écrivit au nom des évêques d'Achaïe.

II. BACHAUMONT, (Louis Petit de) étoit de Paris. La politique et la littérature l'occupoient tour-à-tour, et il recueilloit tout ce que les connoisseurs et les nouvellistes disoient d'intéressant, et en formoit une espèce de journal historique et littéraire. Il l'avoit commencé en 1762, et après sa mort, en mai 1771, un curieux rassembla ses notes et les publia en 1777, en 6 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires secrets*, auxquels on a donné une suite en 30 volumes. On y trouve tout ce qui est relatif aux grands événemens, et beaucoup d'anecdotes particulières sur tous les personnages qui ont joué un rôle. On y parle des ouvrages qui ont fait quelque sensation, des critiques qu'ils ont essuyées. On y insère

les vaudevilles, les épigrammes, et tout ce qui sert d'aliment à la curiosité ou à la malignité du public. Le style est sans prétention, clair, net et précis. Diverses anecdotes ont paru, ou fausses ou altérées; mais la vérité en a dicté un grand nombre d'autres. On prétend que *Bachaumont* ne présida pas toujours à la rédaction de ses *Mémoires*, et que son valet de chambre le suppléoit quelquefois; c'est ainsi que beaucoup de recueils historiques ont été composés. On doit encore à *Bachaumont*. I. *Lettres critiques* sur le Louvre, l'Opéra, la place *Louis XV* et les salles de spectacle, 1752, in-8.° II. *Essai* sur la peinture, la sculpture et l'architécture, 1752, in-8.° III. Une édition de *Quintilien*, traduit par *Gédoyn*, avec une vie du traducteur, 1752, 4 vol. in-12.

BACHIEVEN, (W. R.) pasteur à Maëstricht, mort en 1781, a publié des cartes exactes et d'autres ouvrages relatifs à la géographie qu'il cultivoit dans les intervalles des occupations de son ministère.

BACKER, (Jacques) peintre Hollandois, né à Harlingen en Frise l'an 1608, mort à Amsterdam en 1641, excella dans le portrait, et sur-tout dans celui des femmes dont il dessinoit parfaitement le corps. Il a laissé aussi quelques tableaux d'histoire. On estime celui du *jugement dernier*, placé dans l'église des Carmes d'Anvers. Les dessins de *Backer* au simple crayon sont très-recherchés des amateurs.

BAD, (Mythol.) génie Persan qui, suivant les Mages, présidoit aux vents. Un mois de l'année Orientale portoit son nom; et on lui avoit consacré, en outre, le 22 de chaque mois.

BADAJOZ, (Catherine de) savante Espagnole, mourut à 27 ans en 1553, après avoir annoncé un véritable talent pour la poésie latine.

BADAKSCHI, poëte Persan, vivoit sous le règne du calife *Moctafi*. On a de lui un Recueil de poésies en langue persane. « Il ne faut pas s'étonner, dit-il dans une pièce, de l'alternative de bien et de mal qui se trouve dans les choses humaines, puisque la vie des hommes se mesure toujours par une horloge de sable, où il y a toujours l'heure d'en haut et l'heure d'en bas qui se suivent. »

BADÊME, (Saint) Persan riche et noble, souffrit le martyre le 9 avril 376, pendant la persécution de *Sapor*. Il avoit été mis en prison avec *Nersan*, prince d'Asie. Ce dernier, ayant renoncé au Christianisme, on offrit de lui accorder la vie s'il poignardoit *St. Badême*; ce qu'il exécuta. L'acte de son martyre écrit en syriaque par *St. Maruthas*, est inséré dans les recueils d'*Assémani* et de *Ruinart*.

BADI-ALZAMAN, descendant de *Tamerlan*, fut le dernier de sa race qui règna dans le Khorasan, l'an de l'hégire 911. Il fut defait par *Schaibeg* roi des Uzbeks, qui l'obligea de se réfugier en Perse. *Ismael-Sofi*, qui règnoit alors, le reçut fort bien, et lui assigna la ville de Tauris pour sa demeure: mais lorsque *Sélim* empereur des Turcs prit cette ville sur *Schah-Ismaël*, il fut conduit à Constantinople, où il mourut l'an 923 de l'hégire.

BADIA, (Charles-François) prédicateur Italien, naquit à Ancone en 1675, et y est mort en 1751. Pendant 38 ans, il remplit les plus célèbres chaires d'Italie et de Vienne. On a imprimé son *Carême* et ses *Panégyriques* à Turin et à Venise. — Un cardinal du même nom, Modénois, fut long-temps maître du sacré Palais sous *Clément VII*, et a laissé plusieurs écrits sur la théologie et la philosophie. Il mourut à Rome en 1547.

BADVARO, (Daniel) sénateur de Venise, mort en 1580, a laissé divers traités de *Droit civil*, imprimés à Venise en 1593, et réimprimés à Bologne en 1744. — Son fils *Pierre BADVARO*, se rendit de même célèbre dans la connoissance des lois. *Agostin Michel*, l'un de ses élèves, a publié l'éloge funèbre de ce dernier, mort en 1591. — *Fréderic BADVARO*, de la même famille que les précédens, se distingua dans la culture des lettres et dans les négociations. Il fut envoyé pour ambassadeur de la république de Venise, auprès de *Charles-Quint* et de *Philippe II* son fils. On lui dut l'établissement d'une académie Vénitienne qui prit le surnom *delle Fama*. Il mourut en 1593.

BAELI, (François, né à Milazzo dans la Sicile en 1639, unit aux connoissances mathématiques le talent de la poésie. Après avoir voyagé long-temps dans les principaux états de l'Europe, il se fixa pendant quelques années à Paris et à Madrid, puis il revint dans sa patrie où il donna au théâtre le *Temple de Tempé*, *Polixène*; et à la littérature des *Odes*, des *Sonnets*, et un *État historique* de la ville de Messine. Francfort, 1676.

BAENGIUS, (Pierre) Suédois, mort évêque de Wybourg en 1696, a publié un *Commentaire* sur l'épître de *St. Paul* aux Hébreux, une *Chronologie sacrée*, la *Vie* de *St. Anschaire*, une *Histoire ecclésiastique* de Suède. Ses écrits sont en latin.

BAERT, (François) Jésuite Flamand, mort le 27 octobre 1719, parcourut toutes les bibliothèques d'Allemagne pour y puiser des recherches utiles à l'Histoire ecclésiastique. Il a publié les *Actes* de plusieurs Saints de Bretagne, et un *Commentaire* plein d'érudition sur la vie de *St. Basile le Grand.*

BAFFA, (Françoise) Vénitienne, cultiva la poésie avec succès dans le milieu du 16e siècle. *Doménichi* rend hommage aux talens de *Baffa*, et *Grolito* a imprimé ses vers dans un recueil qui parut à Venise en 1554.

BAFFO, noble Vénitienne, fille d'un gouverneur de Corfou, fut prise par un corsaire Turc, comme elle alloit rejoindre son père, et vendue comme esclave à l'empereur *Amurat III.* Son extrême beauté captivant uniquement le cœur du sultan, il l'éleva au rang de sultane *Aséki*, c'est-à-dire d'épouse légitime; honneur qui n'avoit été accordé à aucune esclave depuis *Soliman II.* Bientôt la constance extraordinaire de l'époux de *Baffo* fit croire qu'elle employoit les philtres et des moyens surnaturels pour s'en faire aimer; *Amurat* étonné de sa passion le crut lui-même, et fit arrêter toutes les femmes qui la servoient pour connoître les procédés de *Baffo*. Elles ne purent

rien

rien avouer, et il céda alors sans contrainte à l'empire de l'amour. La sultane conserva la plus grande influence politique sous le règne de *Mahomet III* son fils; mais après la mort de celui-ci, *Achmet I* son petit-fils la relégua dans le vieux sérail en 1603.

BAG, (Mythol.) idole Persane qui donna son nom à la ville de Bagdad, fut particulièrement honorée par la femme de *Cosroës* qui lui fit élever un temple.

BAGARD, (Charles) médecin, né à Nancy le 2 janvier 1686, mort dans la même ville le 7 décembre 1772, a publié divers écrits intéressans relatifs à sa profession. I. *Histoire* de la thériaque, 1725, in-4.° II. *Dissertation* sur les tremblemens de terre, et les épidémies qu'ils occasionnent, in-8.° III. *Explication* d'un passage d'*Hippocrate* sur les Scythes qui deviennent eunuques, 1759, in-8.° IV. *Analyse* des eaux minérales de Contrexeville et de Nancy. V. Des *Mémoires* sur la petite vérole, les centenaires, et les vomissemens produits par la passion iliaque. VI. On lui doit encore en latin un *Dispensaire* pharmaceutique, 1771, in-fol., et un traité de *Matière médicale*, publié la même année, in-8.°

BAGARATTO, célèbre jurisconsulte de Bologne, vivoit au commencement du 13e siècle. Il se rendit aussi recommandable par ses écrits, que par sa prudence dans l'administration de sa patrie dont il fut le consul. Il a laissé deux traités de *Droit*, l'un sur le *Reproche des témoins*, l'autre sur les *Délais* et les *Déclinatoires*. Il mourut vers l'an 1242.

BAGHDAD-KATUN, princesse Tartare renommée chez les Orientaux pour son extrême beauté. Son père *Juban* régent du royaume de Perse pendant la minorité d'*Abuzaïd*, la donna en mariage en 1323 à un émir puissant. Le jeune *Abuzaïd* qui aimoit *Baghdad*, la demanda pour lui-même; mais ayant été refusé par *Juban*, il fit à ce dernier une guerre longue et sanglante.

BAGLIONI, (Astor) célèbre général Vénitien, commandoit la garnison de Famagouste dans l'isle de Chypre en 1570, lorsque les Turcs assiégèrent cette ville. *Baglioni* se défendit avec la plus grande valeur; cependant, après un siége long et opiniâtre, réduit aux plus cruelles extrémités, il fut obligé de se rendre. *Mustapha* général des Turcs, au mépris de sa promesse et de la capitulation honorable qu'il lui avoit accordée, le fit tuer avec tous les officiers de la place. *Baglioni* réunit aux talens militaires celui de la poésie. On a publié ses vers dans les recueils de son temps.

BAGOÉ, (Mythol.) Sibylle qui fut la première qui rendit des oracles, et qui apprit aux peuples d'Étrurie l'art de deviner par le tonnerre. On croit que c'est la même que la Sibylle *Erophyle*.

BAHAEDDOULAT, sultan de Perse, s'empara de l'Iraque Arabique, et rentra triomphant à Schiras sa capitale. Il mourut vers l'an 403 de l'hégire, d'un accès d'épilepsie, à l'âge de 42 ans, dont il en avoit régné glorieusement 24.

BAHALUL, bouffon du calife *Aroun-Al-Raschid*, fut surnommé le *Fou*, parce qu'il prenoit toutes sortes de libertés à la cour de ce monarque. Celui-ci lui ayant dit un jour de lui faire un catalogue exact des fous de la ville de Bagdad, il lui répondit que ce travail n'étoit point court ni facile; mais que s'il lui ordonnoit de faire la liste des gens sages, il en viendroit aisément à bout. Un courtisan annonça à *Bahalul* que le calife venoit de lui donner le suprême pouvoir sur tous les ours, loups, renards et singes de son empire; le bouffon lui répondit: « Dites-donc qu'il m'établit souverain de tout le pays, et que vous autres courtisans êtes devenus sur-tout mes sujets. » Il entra dans la salle des audiences du calife, et voyant son trône vide, il alla s'y placer; on l'en chassa à coups de canne. Le calife arriva: « Prends garde, lui dit *Bahalul*; car si pour m'être assis une seule fois en ma vie sur ce trône, j'ai reçu tant de coups, que de peines et de douleurs ne dois-tu pas endurer pour t'y asseoir tous les jours! »

BAHAMAN, (Mythol.) ange Persan qui, suivant la tradition de cette contrée, prend soin des troupeaux et de tous les animaux domestiques.

BAHARAM, roi de Perse, de la Dynastie des Sassanides, fut doué de grandes qualités et mérita le surnom de bienfaisant. Il avoit coutume de dire que l'humanité ne pouvoit pas se définir, parce qu'elle comprenoit toutes les vertus. Sous son règne les Manichéens furent chassés entièrement de ses états, et contraints de fuir jusqu'aux Indes et à la Chine. *Baharam* étoit contemporain de l'empereur *Pupienus*.

BAHARAM-GURI, sultan de Perse, fut élevé loin de la cour de son père, dans la partie de l'Arabie la plus proche de la Chaldée, par *Nooman* surnommé *le Sage*. A la mort du père, les Persans oublièrent son fils et reconnurent *Kesra* pour roi. *Guri* rassembla une armée d'Arabes avec laquelle il vint attaquer l'usurpateur. Les troupes se trouvant en présence, on proposa un accommodement. Ce fut de placer la couronne entre deux lions affamés, et de la laisser pour toujours à celui des deux princes qui auroit le courage de l'enlever. Au jour indiqué, *Guri* dit à *Kesra* de commencer l'attaque; mais celui-ci refusa, en disant qu'il étoit déjà en possession du trône, et que c'étoit à celui qui y prétendoit de se montrer. *Guri* sans hésiter attaqua les lions, les tua l'un et l'autre, et mit la couronne sur sa tête. Les Persans s'empressèrent alors de le reconnoître pour leur souverain, et *Kesra* son compétiteur fut le premier qui se soumit à son pouvoir. *Guri* repoussa les Turcs qui avoient fait une irruption dans ses états, et tua de sa propre main leur général. Ce prince régna dix-huit ans, et mourut la 30e année de l'empire de *Théodose le Jeune*. Le poëte *Saadi* a fait mention de *Guri* dans le second chapitre du *Gulistan*.

BAJARD, (André) poëte Italien, né à Parme dans le 15e siècle, obtint l'estime et l'amitié de *Louis le More* duc de Milan. On a de lui un roman de chevalerie, appelé *Philogine*; il est en vers coupés par octave. Les

autres poésies de *Bajard* ont été recueillies et publiées pour la première fois en 1756, par *François Fogliazzi* de Milan.

BAILLU, (Pierre de) graveur, né à Anvers, se perfectionna dans son art en voyageant en Italie, et a gravé la plupart des portraits de Wandick.

III. BAILLY, (Jacques) peintre en miniature de l'académie de Paris, mourut dans cette ville le 2 septembre 1679. Il étoit né à Gracay en Berry en 1629. Il excelloit à peindre les fleurs, les fruits, les ornemens.

IV. BAILLY DE MONTARON, (Pierre) mort en 1775 à Orléans sa patrie, y fut chanoine et chancelier de l'université. On lui doit un ouvrage de médecine sur les vertus du *cassis*, et les remèdes propres à guérir la goutte, 1749, in-12.

V. BAILLY DE ROLLEY, (N.) mort en 1786, a donné au théâtre l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. C'est l'un des meilleurs de la scène lyrique : les situations y sont attachantes, et le dialogue bien écrit.

VII. BAILLY, (Jean-Sylvain) né à Paris le 15 septembre 1736, fut fils du précédent, et eut pour aïeux des peintres distingués dans leur art. Sa vie a offert un exemple mémorable des contrastes de la fortune ; d'abord pleine de gloire et bientôt après de malheurs. Elle sert de nouvelle preuve que l'homme de lettres, tranquille et heureux, doit éviter le tourbillon de ces révolutions politiques, qui ne le porte souvent au haut de la nue que pour le précipiter dans un abyme. « Ne nous mêlons point du gouvernail, disoit le poëte *Malherbe*, dans un vaisseau où nous sommes toujours étrangers. » La douceur aimable et la touchante docilité de *Bailly* en firent l'idole de sa famille ; elle ne put se résoudre à chagriner son enfance par de pénibles études ; il n'apprit point le latin, et le peu qu'il en saisit dans le cours de ses travaux ne fut pour lui qu'un instrument pour ses recherches. Ainsi on peut dire, à l'honneur de notre langue, que *Bailly* n'apprit point à la connoître dans les débris des langues anciennes, et que tout ce qu'il y versa de graces et de richesses ne sortoit pas d'une source étrangère. « Le père de *Bailly*, dit un écrivain élégant, (M. *Lemontey*,) peintre et poëte, homme d'esprit et de plaisir, dont les vaudevilles égayoient la scène Italienne, dont les saillies faisoient desirer la société, aimoit tendrement son fils ; mais il ne voyoit dans lui que son successeur à la place de garde des tableaux du Louvre, et il bornoit son éducation à des leçons de dessin. Le hasard lui ouvrit bientôt une route d'instruction plus sérieuse. Un mathématicien, nommé *Moncarville*, avoit un fils auquel il pria *Bailly* père de donner des leçons, tandis que lui-même enseigneroit les mathématiques à son fils. Cet échange de soins paternels entre un savant et un artiste, a quelque chose de patriarcal qu'on desireroit voir plus souvent imité. » Après avoir épuisé les connoissances de *Moncarville*, *Bailly* eut pour maître le père du célèbre *Clairaut*. Quelques succès littéraires de l'un de ses amis enflammèrent son imagination, et à l'âge de

16 ans il composa deux tragédies. La première, intitulée *Clotaire*, est puisée dans les premiers siècles de notre histoire, où la grossièreté des mœurs n'empêchoit pas le raffinement des crimes. Quel démon prophétique conduisoit la plume du jeune écrivain, et lui faisoit tracer dans cette tragédie l'image de l'épouvantable catastrophe qui l'attendoit ! Dans ce premier ouvrage, *Bailly* a décrit la mort d'un maire de Paris massacré par le peuple. Le sujet de la seconde tragédie est l'*Iphigenie en Tauride*, traitée ensuite avec succès par *Guimond de la Touche*. Le comédien *La Noue* lui conseilla de renoncer à la carrière dramatique, dont il lui dévoila avec force les dégoûts et les périls. Il lui apprit que sa véritable destination étoit pour les sciences, et qu'il s'y rendroit célèbre. *Bailly* ayant rencontré l'abbé *de la Caille* de l'académie des Sciences, grand astronome, qui revenoit des extrémités de l'Afrique, où il avoit surmonté tous les obstacles pour l'exécution d'une entreprise savante qu'il avoit conçue, ce dernier devint son ami, son guide, et lui fit bientôt partager ses goûts. En 1763 le jeune astronome fit hommage à l'académie des Sciences, de ses *Observations* sur la lune ; et l'année suivante il publia un long travail sur les *Etoiles zodiacales*. En 1766 parut son *Essai* sur les satellites de *Jupiter*, avec des tables de leurs mouvemens. En 1771 il publia un *Mémoire* sur la lumière de ces satellites. Ce dernier écrit plein de vues profondes, le classa dans le rang des plus grands astronomes. En 1775 *Bailly* donna le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne* ; et en 1787 celle de l'*Astronomie Indienne et Orientale*, 3 vol. in-4.° Ces deux ouvrages importans présentèrent des recherches savantes, une foule d'idées heureuses et une immense érudition. Le style a une élégance peu commune, et dont *Fontenelle* seul a donné l'exemple dans les matières scientifiques. Quelques objections que lui fit *Voltaire* sur la philosophie des Brames qu'il croyoit les inventeurs de toutes les sciences, engagèrent *Bailly* à publier en 1779 deux écrits intéressans sur l'*Origine des Sciences* et sur l'*Atlantide de Platon*. L'auteur y attribue la création de tous nos arts à un peuple ancien, originaire du Nord, habitant primitivement les hauts plateaux de la Tartarie orientale, peuple qui a disparu du globe par quelque révolution de la nature, et n'a laissé aux autres nations que les élémens de ses connoissances, quelques traditions et d'obscurs souvenirs. De ce peuple détruit, les arts ont passé aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens, aux Grecs enfin qui nous les ont transmis. Ainsi, d'après ce système, l'Orient à qui nous croyons tout devoir, n'inventa aucune science, et n'en fut que simple dépositaire. *Bailly* se délassoit de ses travaux astronomiques par la littérature. Il eut l'*accessit* à l'académie françoise, par ses éloges de *Charles V*, de *Molière* ; et à Rouen, par celui de *Corneille*. L'académie de Berlin couronna son éloge de *Leibnitz*. On doit encore à *Bailly*, ceux de *Cook*, de *la Caille* et de *Gresset*. Cette variété de talens, les graces de son style, l'art de ne jamais nuire à l'intérêt par l'érudition,

lui méritèrent d'être admis dans les trois académies de Paris, honneur singulier qui n'avoit jamais été obtenu que par *Fontenelle*. Son discours de réception à l'académie Françoise est très-remarquable par l'agrément de la diction et la manière adroite avec laquelle il loue son prédécesseur, le comte de *Tressan*. Comme commissaire de l'académie des Sciences, *Bailly* publia en 1784 et 1786, deux *Rapports* importans et considérables. Le premier a pour objet l'examen du *Magnétisme animal*, qu'il considère comme produit par l'imagination et l'une des illusions de l'esprit humain. Le second a pour but de diviser la masse d'infection d'un seul hôpital à Paris, en établissant quatre hôpitaux, un pour chaque quartier principal. Cet écrit plein de connoissances physiques, d'énergie et de sensibilité, avoit déterminé l'autorité à exécuter ce projet utile, lorsque la révolution vint l'arrêter. Les électeurs de Paris réunis pour nommer les députés aux États-généraux de 1789, choisirent *Bailly* pour leur secrétaire, et ensuite pour député. Il présida le premier l'assemblée constituante, et dirigea les délibérations de la fameuse séance du *Jeu de paume*, où les trois ordres jusqu'alors divisés se réunirent. Bientôt après, la ville de Paris ayant changé d'administration, le nomma *Maire*. Il exerça cette dangereuse place pendant deux ans et demi d'orage; et s'il embrassa quelquefois avec trop de zèle les principes de la révolution, du moins aucun parti ne lui refusa de la fermeté, de la modération et de la droiture. Le seul reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir montré un peu d'orgueil, et de s'être laissé entourer de factieux avides et sans caractère; mais ils abondent dans les momens de fermentation publique, et l'homme en place ne peut pas toujours les éviter; du moins *Bailly* ne fit-il pas assez d'efforts pour s'en garantir. Appelé comme témoin dans le procès de la Reine, il protesta de l'innocence de cette infortunée princesse, et déclara avec courage que tous les faits de l'accusation dirigée contre elle étoient faux. Redevenu simple citoyen, retiré à Melun, il cherchoit dans le silence et l'obscurité à faire oublier l'éclat de sa vie, lorsque le tribunal de sang formé par *Robespierre*, l'arracha de son asile pour le condamner à mort le 11 novembre 1793. Il fut décapité le lendemain. Nulle victime de la révolution n'alla à l'échafaud avec plus de sang froid et ne montra plus de courage. Ses ennemis prolongèrent son agonie en éloignant pour lui seul le lieu de l'exécution. Il resta plus de deux heures en route, depuis la prison jusqu'au champ de Mars où il fut immolé. Pendant le trajet on lui lança des pierres, on cracha sur lui, on le couvrit de boue; les bourreaux eux-mêmes furent indignés de tant d'excès. Une pluie très-froide et tombant à verse l'avoit inondé; un homme lui cria: « Tu trembles, *Bailly*. » Celui-ci lui répondit avec calme: *mon ami, ce n'est que de froid*. Ce furent ses dernières paroles. Il monta sur l'échafaud qu'on dressa lentement sous ses yeux, et il s'avança avec empressement vers le fer qui devoit terminer ses jours. Il a laissé parmi ses manuscrits des *Mémoires* sur la révolution et les événemens dont

il a été témoin, et un grand ouvrage sur l'*Origine des Fables et des Religions anciennes*. L'histoire et la philosophie en espèrent la publication. *Bailly* étoit grand, maigre; il avoit le nez aquilin, le front grand, la physionomie grave et sérieuse : on lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec *Dundas*, ministre Anglois. Il parloit avec précision et dignité. Ses mœurs furent pures et son cœur sensible. Bon époux, ami sûr, il posséda les qualités de l'honnête homme. Plusieurs lui ont trouvé des rapports de caractère avec *Newton*; mais quelle différence entre la fin de l'un et de l'autre! « *Newton*, dit *Bailly* lui-même, avoit l'ame d'un sage; pour qui le repos est le premier des biens. Il méprisa la gloire qui le suivit malgré lui, et qui s'est éternellement attachée à son ombre. Il fut l'homme de sa patrie. A sa mort, on exposa, comme les rois, aux regards du public le grand homme qui n'étoit plus et qui devoit à jamais honorer l'Angleterre. Le grand chancelier et cinq autres pairs portèrent le drap du cercueil. » Telle fut la mort de *Newton*, le plus célèbre des astronomes. Que de réflexions, si on la compare à celle du plus grand historien de l'astronomie! On a fait sur ce dernier ces quatre vers :

> De ses vertus, de sa raison,
> Il servit sa patrie ingrate;
> Il écrivit comme *Platon*,
> Il sut mourir comme *Socrate*.

BAINES, (Rodolphe) fut d'abord professeur de langue hébraïque à Paris, et devint ensuite évêque de Litchfield en Angleterre, sous la reine *Marie*. Il fut dépossédé de son évêché par la reine *Elizabeth*, et mourut en 1560. Il a publié un *Commentaire* sur les Proverbes, et une assez bonne *Grammaire Hébraïque*, Paris, 1550, in-4.°

BAINMADU, (Myth.) idole Indienne, adorée sur les bords du Gange : ses prêtres sont sans cesse occupés à chasser les mouches de sa figure avec de larges éventails.

BAINVILLE, (Charles) né en Provence, embrassa la profession de peintre, d'après le conseil de *Despréaux* dont il étoit parent. Il a laissé plusieurs pièces fugitives, un opéra qui n'a pas été mis en musique, et un grand nombre de chansons bachiques. Il est mort à Paris dans un âge très-avancé.

BAIRO, (Pierre) médecin célèbre, mort à Turin sa patrie en 1558, réunit à la pratique de son art toutes les connoissances qui peuvent le rendre utile. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : I. Un recueil de *Secrets de médecine*. II. Un traité de la *Peste* et de sa curation, Paris, 1513. III. *Lexypyretæ perpetuæ Questiones*, Turin, 1512.

BAÏVA, (Mythol.) divinité des Lapons, qu'ils font présider au feu.

I. BAKER, (Richard) né en 1568, dans la province de Kent, devint en 1620 grand shérif d'Oxford. Poursuivi pour des dettes de famille, dont il avoit eu la foiblesse ou le courage de se rendre caution, il mourut en prison le 18 février 1645. Il est principalement connu par la *Chronique des Rois d'Angleterre*, réimprimée à Londres, 1730, in-fol. Dans cette dernière édition, elle a été continuée jusqu'à *George I*. Le premier auteur avoit été créé chevalier par *Jacques I*.

III. BAKER, (Henri) fils d'une sage-femme de Londres, fut élevé par un libraire, et se consacra à l'art précieux d'apprendre à parler aux sourds et aux muets. Des succès en ce genre le firent admettre dans la société des Antiquaires et dans la société Royale. Il justifia ce choix par son *Microscope rendu facile, et l'usage du Microscope,* souvent imprimé en anglois et traduit en françois, in-8.° Il mourut le 25 novembre 1774, âgé d'environ 75 ans, laissant deux fils et une mémoire respectable.

* BAKHUISEN, (Ludolph) peintre et graveur, né en 1631 dans la ville d'Embden, au cercle de Westphalie, mourut en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais : ses productions étoient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, et d'habiles maîtres le dirigèrent dans ses études. Cet excellent artiste consultoit beaucoup la nature, et la rendoit avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des *Marines,* sur-tout des *Tempêtes.* Pour bien rendre celles-ci, lorsqu'il voyoit se former un orage, il entroit dans une chaloupe et se faisoit conduire à force d'argent en haute mer; là, il contemploit pendant long-temps le spectacle de l'horison en feu et les flots irrités; là, il traçoit ses esquisses : revenu chez lui sans mot dire, l'esprit toujours occupé de ce qu'il avoit vu, il peignoit de suite et de manière à saisir de crainte le spectateur. La ville d'Amsterdam acheta treize cents florins l'un de ses tableaux de marine, dont elle fit présent à *Louis XIV.* Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On fait un cas infini de ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Ce maître a gravé à l'eau forte quelques *Vues maritimes.* Le roi de Prusse, le grand duc de Florence, et le czar *Pierre I,* visitèrent quelquefois son atelier et choisirent de ses tableaux pour en orner leurs palais. *Bakhuisen* étoit non-seulement grand peintre, mais habile graveur et bon poëte. Quelques temps avant sa mort il fit acheter le meilleur vin qu'on pût trouver, et renferma dans une bourse un grand nombre de pièces d'or. Par son testament il invita ses amis à son convoi, et les pria de boire le vin acheté et de dépenser dans la joie l'or qu'il leur laissoit.

BAKTIAR, surnommé *Azzeddoulat* ou *l'Heureux,* ne le fut cependant pas. Chassé de ses états par son cousin *Adhad,* vaincu par lui, long-temps proscrit, enfermé dans un château de la Perse, il fut enfin mis à mort à 36 ans, l'an de l'hégire 367. Il laissa six enfans prisonniers comme lui, mais qui trouvèrent les moyens de prendre la fuite. *Baktiar* aimoit la chasse aux lions; il étoit si fort qu'avec ses bras seuls il renversoit un taureau.

BALACE, préfet de l'empereur *Constance,* fit éprouver la plus cruelle persécution aux Chrétiens. C'est à lui que *St. Antoine* écrivit pour le menacer de la vengeance céleste. Cinq jours après, *Balace* fut mordu à la cuisse par un cheval furieux, et mourut de sa blessure.

BALAZUN, (Guillaume de) Châtelain du pays de Montpel-

lier, fut l'un des poëtes les plus agréables de son temps, il se fit aimer de la dame *de Joviac*, château dans le Gévaudan, et la célébra dans ses vers. S'étant brouillé avec elle par un pur caprice de sa part, elle ne voulut pas le voir d'une année entière. En vain sollicita-t-il sa grace, la dame *de Joviac* ne voulut l'accorder qu'à condition qu'il s'arracheroit l'ongle du petit doigt, et qu'il la lui apporteroit avec une chanson où il exprimeroit son repentir. Sur-le-champ *Balazun* se fit lier le doigt et arracher l'ongle par un chirurgien. Il soutint la douleur sans paroître la sentir. Il composa la chanson prescrite, et courut offrir à sa dame son sacrifice d'expiation. Don *Vaissette* croit que *Balazun* vivoit du temps de *Raymond V*, comte de Toulouse.

II. BALBI, (Gaspard) Vénitien, voyagea pendant onze ans dans l'Orient, depuis 1579 jusqu'en 1588. De retour dans sa patrie, il publia le fruit de ses courses sous le titre de *Voyage aux Indes Orientales*. Cet ouvrage se trouve difficilement.

II. BALBIN, Jésuite de Bohême, mort vers l'an 1694, a donné plusieurs ouvrages historiques, où l'on peut compter sur son exactitude. Le plus considérable est l'*Histoire* de Bohême, écrite en latin, et qui contient dix volumes in-folio, qui parurent de 1679 à 1687. Il traite dans le premier de l'histoire naturelle du pays; dans le second, des mœurs et usages des habitans; dans le troisième, des limites de ce royaume dans les divers temps, et d'après les divers traités avec l'Allemagne et la Turquie; dans le quatrième *Balbin* traite des vies des Saints de Bohême; dans le cinquième, des paroisses de Prague; dans le sixième, des Archevêques de cette ville; dans le septième, des rois et ducs. Les suivans donnent les généalogies des principales familles de la nation.

BALBO, (Jérôme) évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, a été poëte latin et historien. Ses vers sont insérés dans les *Deliciæ poëtarum Italorum*. Ses ouvrages historiques sont intitulés: *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, in-4.° — *De civili et bellicâ fortitudine*, 1526, in-4.° *De futuris Carolis V successibus*, Bologne, 1529, in-4.°

BALCET, (Jean) prêtre et médecin du dernier siècle, a publié tout à la fois des ouvrages de controverse et de médecine: I. *Apologie de la Messe*. II. *Tractatus de Morbis animi*. Il ajouta des notes aux œuvres de *Perdulcis*. C'est à lui que l'on doit la belle édition de la *Pharmacopée* de *Bauderon*.

BALDELLI, (François) laborieux traducteur Italien, étoit de Tortone. Il se fixa à Venise, et y publia dans le 16e siècle les traductions en italien des Commentaires de *César*, des histoires de *Pomponius-Lætus*, de *Dion-Cassius*, de *Flavius Josèphe*, de *Robert* moine, et les dialogues de *Polydore-Virgile*.

BALDER, (Mythol.) fut le second fils d'*Odin* et l'Apollon de la religion Celtique. *Hoder* l'aveugle le tua en lui lançant un gui de chêne. Les Dieux d'enfer déclarèrent qu'ils le rendroient à la lumière si tous les êtres existans sur la terre demandoient cette résurrection par

leurs larmes. La magicienne *Loke* ne voulut point pleurer, et *Balder* ne put être rappelé à la vie; mais il devoit revenir, après l'embrasement des mondes, habiter les belles plaines d'*Ida*.

I. BALDINI, (Baccio) Florentin, fut le second graveur d'estampes qu'on connoisse après *Masso Finiguerra*, qu'il surpassa, parce qu'il fit faire ses dessins par *Sandro Boticelli*. Il vivoit vers l'an 1470.

II. BALDINI, (Baccio) académicien de Florence, se fit aimer de *Cosme I* grand duc de Toscane, dont il écrivit la vie, imprimée en 1578, in-fol., et en 1615, in-4.° On a encore de lui: I. Une *Dissertation* sur la figure des dieux du paganisme. II. Un écrit sur le *destin* et la *fatalité*, 1578, in-fol.

III. BALDINI, (Bernard) médecin et mathématicien, naquit dans un bourg près du Lac-Majeur, et mourut en 1600, après avoir professé la médecine à Pavie et les mathématiques à Milan. On lui doit divers *Traités* sur l'utilité des sciences, sur les dieux fabuleux des anciens peuples, sur les étoiles et les héros changés par la mythologie en constellations; une *Méthode* pour mesurer le trajet des vaisseaux. *Baldini* faisoit aussi des vers. Il a publié des *Stances* sur la rigueur de l'hiver de 1571, et une *Traduction* en vers de quelques ouvrages d'*Aristote*, tels que l'Art poétique, les Économiques et la Physique de ce Philosophe.

IV. BALDINI, (Jean-François) né à Brescia en Italie, en 1677, mort à Tivoli à l'âge de 88 ans, entra dans la Congrégation des Clercs réguliers et en obtint les premières dignités. On a de lui, I. Une *Dissertation* sur les forces mouvantes. II. Des *Remarques* sur les vies des premiers Papes, écrites par *Anastase* le bibliothécaire. III. La *Description* d'une aurore boréale. IV. Une *Dissertation* sur des vases de craie trouvés dans un tombeau. L'Italie lui doit la réimpression à Rome des *Œuvres* de *Vaillant* sur la numismatique.

BALDINSEL, (Guillaume) commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fit en 1336 le voyage de la Terre-Sainte, et en publia la relation sous le titre de *Hodœporicon ad Terram Sanctam*. Elle est insérée dans le recueil de *Canisius*.

* BALDRÈDE, (St.) vulgairement appelé *St. Baudré*, devint évêque de Glascow en Ecosse, où il fonda plusieurs monastères et où il mourut l'an 608. Les églises d'Ecosse ont conservé précieusement le souvenir de ses vertus.

BALDUCCI, (François) poëte Italien, né à Palerme et mort en 1642 à l'hôpital de Saint-Jean de Latran à Rome. Il avoit été chapelain de celui de St-Sixte, et avoit commencé par se mettre au service de divers seigneurs; mais son génie inconstant et libre ne pouvoit le fixer dans aucune place. Ce poëte passe pour l'inventeur des *Cantates*. Ses *Rimes* furent réimprimées à Venise, 1663, in-12.

BALEN, (Matthias) né à Dordrecht en Angleterre, l'an 1611, prit pour objet de ses travaux les antiquités. Il a publié une histoire de sa patrie, de son origine, de ses accroissemens et de ses monumens, 1677, in-4.°

BALES, (Pierre) maître d'écriture Anglois, né en 1547, mort en 1610, passe pour l'inventeur de l'art tachygraphique. On a de lui *le Maître d'écriture*, 1597.

BALETTI, (Gianetta-Roza-Bénozzi) actrice célèbre de la comédie Italienne, où elle avoit pris le nom de *Silvia*, naquit à Toulouse de parens Italiens, et mourut à Paris en 1758. Sa figure intéressante, son jeu aisé, sa déclamation, son art, firent pendant 42 ans les délices du public. Elle jouoit les rôles d'*amoureuses*, et *Baletti* son mari, dit *Mario*, celui d'*amoureux*; ce dernier fut amené à Paris en 1716, lorsque le régent voulut y établir la comédie Italienne. Leur fils *Louis Baletti* fut aussi bon acteur que bon danseur.

BALI, (Mythol.) divinité Indienne, précipitée dans l'enfer par le dieu *Wishnou*. Tous les ans ce dernier sort *Bali* de ses ténèbres pour lui faire contempler la terre, puis il le replonge dans son cachot. Pour célébrer la clôture de ce génie dangereux, les Indiens font chaque année la fête qu'ils appellent *Onam*.

BALKIS, reine de Mareb, capitale du royaume de Saba en Arabie, vint de son pays pour entendre les discours pleins de sagesse de *Salomon*. Il en est parlé dans le livre des *Rois*. Les présens qu'elle apporta, la magnificence avec laquelle elle fut reçue, sont célébrés dans les histoires orientales.

BALLA, (Philibert) né à Bagnasco dans le Piémont le 2 février 1705, prit l'habit de jésuite et devint l'un des chefs de l'ordre en Italie. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Turin, son général *Centurioni* l'appela à Rome pour y remplir la place de censeur des écrits qui s'y imprimoient. Les siens sont : Une *Notice historique sur St. Savin*, évêque et martyr, dont l'authenticité des actes avoit été attaquée par *Tillemont*. II. Des *Lettres Théologiques*, recueillies en 3 vol. in-12, 1755. Elles ont pour objet de défendre la doctrine des Jésuites et de les venger des imputations de leurs adversaires. *Balla* est mort en 1760.

BALLIS, (Antoine de) jurisconsulte Sicilien, mort en 1591, a écrit sur le *Droit canonique*. —Son neveu du même nom, mort quelques années après lui, est auteur de divers *Traités sur le Droit criminel*.

BALLO, (Fabio) poëte de Palerme, mort en 1631, est auteur de *Chansons Siciliennes*, et d'une églogue intitulée *Alphésibée*. —Son fils *Jean-Dominique* se distingua aussi par ses poésies. —Deux autres littérateurs du même nom, tous les deux de Sicile, se sont fait connoître. Le premier, *Joseph* BALLO, né à Palerme en 1567, et mort à Padoue en 1640, a publié un *Traité du mouvement*, et quelques autres écrits sur les Mathématiques. Le second, *Thomas* BALLO de la même ville, chevalier de l'ordre de *St. Etienne*, mort en 1612, a laissé diverses poésies, et entr'autres un poëme intitulé : *Palerme délivrée*.

* **BALLON**, (Louise-Blanche-Thérèse de) née en 1591 dans le château de Vanchi, à 5 lieues de Genève, d'une famille alliée à celle de *St. François de Salles*, prit l'habit des Bernar-

dines et travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape *Urbain VIII* accorda en 1628 à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettoit sous la juridiction de l'ordinaire, et la rendoit indépendante de la juridiction de l'abbé de Cîteaux. Ces saintes filles prirent le nom de *Religieuses Bernardines réformées, de la Congrégation de la Providence*, et s'établirent à Rumilli le 24 mai 1624. Bientôt la mère *de Ballon*, après avoir dressé les constitutions de son établissement, approuvées par le pape en 1634, s'empressa de passer en France, où elle fonda des maisons de sa congrégation à Grenoble, à Vienne, à Lyon et à Toulouse. Elle mourut en odeur de sainteté le 14 décembre 1668, à Seyssel, âgée de 77 ans.

BALMONT, (N. comtesse de Saint-) d'une famille illustre de Lorraine, réunit aux charmes de la figure les dons de l'esprit et la valeur d'un guerrier. Pendant l'absence de son mari, ayant été insultée par un militaire, elle prit un habit d'homme et lui donna un défi sous le nom de son frère; l'officier fut désarmé; mais elle lui rendit son épée, en le priant de respecter un peu plus les dames. On a imprimé en 1650 une tragédie de la comtesse *de Balmont*, intitulée : *Les Jumeaux martyrs.*

BALTEN, (Pierre) peintre d'Anvers, imita la manière de *Pierre Breughel*, et se distingua dans la représentation des petites figures; sa facilité étoit extraordinaire. On raconte qu'appelé à la cour de l'empereur, celui-ci lui ordonna d'exécuter un tableau où l'on pût voir une multitude de figures. *Balten* prit pour sujet *St. Jean* prêchant dans le désert. Une foule d'auditeurs paroissoient l'écouter avec respect et avoient les yeux fixés sur lui. L'empereur se plut à lui faire effacer *St. Jean* pour substituer à sa place un éléphant; alors il sembla que le caractère de toutes les figures avoit changé. Ce peintre mourut à la fin du seizième siècle.

BALZAMO, (Ignace) poëte Sicilien, se fit jésuite, et mourut en 1659. On a de lui des *Chansons*, et plusieurs poésies fugitives. — Un autre *Ignace* BALZAMO est auteur d'une *Instruction* sur la perfection religieuse, et la méthode de prier et de méditer, 1612.

BALZARANO, (Jean-Paul) jurisconsulte Napolitain du seizième siècle, a laissé des *Commentaires* estimés sur les constitutions de la Sicile, et un *Traité* des fiefs.

BALZO, (Charles) théologien Italien, né à Capoue dans le 16e siècle, a écrit un *Traité* sur l'art d'exorciser, une *Pratique* des confesseurs, une *Dissertation* sur le jugement universel, un *Recueil* de cas de conscience.

* BANAYAS, capitaine des gardes de *David*, et général des armées sous le règne suivant, tua *Adonias*, et coupa la tête à *Joab* par ordre de *Salomon*, vers l'an 1014 avant J. C. Sa force étoit prodigieuse : il terrassa plusieurs lions. Il combattit, avec un simple bâton, un Egyptien d'une stature gigantesque, et le tua avec la propre hache dont il étoit armé.

BANDARINO, (Marc) poëte Italien, né dans les environs de Padoue, a publié quelques *Poé-*

sies et un *Traité* sur les costumes en usage dans toutes les villes d'Italie.

* BANDINELLI, (Baccio) né à Florence en 1487, y mourut en 1559. Il se distingua dans la sculpture, dans la peinture et dans le dessin. Ses tableaux manquoient de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de *Michel-Ange*. Son ciseau valoit mieux que son pinceau. On admire surtout sa copie du fameux *Laocoon*, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence. Cette copie étoit destinée par le pape *Clément VII*, à être offerte en don à *François I*; mais lorsque le pape l'eut vue, il la trouva si belle qu'il ne put s'en priver : et il envoya en échange au roi de France des statues antiques. On estime encore de *Bandinelli*, un bas-relief représentant une *descente de croix* que cet artiste présenta à *Charles-Quint*, lors de son passage à Gênes. Celui-ci l'en récompensa par le don d'une commanderie de Saint-Jacques.

BAPTISTE, de Ferrare, secrétaire d'*Hercule I*, duc de Ferrare, a écrit des livres de théologie et d'histoire sur les événemens de la fin du quinzième siècle. —*Fulgose* BAPTISTE, doge de Gênes, fut exilé de sa patrie, et écrivit dans son exil, en 1483, neuf livres des *Exemples mémorables*, qui furent ensuite traduits en latin par *Camille Gilino* de Milan.—*Joseph* BAPTISTE, poëte Napolitain, a laissé des *Poésies italiennes* et les *Journées académiques*. — *Ignace* BAPTISTE, professeur de belles-lettres à Venise, publia en 1543, une *Histoire romaine* en latin.—BAPTISTE, né à Mantoue en 1448, mort en 1516, fut élu général des Carmes, et fit imprimer quatre volumes de poésies, où l'on en trouve plusieurs contre l'ambition de la cour de Rome.

BARAC-HAGEL, ambassadeur du roi des Mogols près de *Mohamed* sultan de Karisme, plut tellement à ce prince par son esprit et son savoir, qu'il voulut l'attacher à son service et lui donna l'emploi d'*Hageb*, c'est-à-dire de maître de la chambre. Mis à la tête d'une armée, il vainquit le sultan de Kerman, s'empara de ses états, et fut le premier prince de la dynastie des *Cara-Cathaiens*, ainsi nommés parce que *Barac* tiroit son origine du *Cathai*, province septentrionale de la Chine. Il mourut l'an de l'hégire 632.

BARADAT, (St.) solitaire, dont *Théodoret* a fait mention. Ses vêtemens n'étoient qu'une peau de bête fauve, et il vivoit dans une espèce de cage, exposé à toutes les intempéries des saisons.

BARAK, succéda à son cousin *Mobarek*, qui étoit mort sans enfans, dans la souveraineté du Turquestan. Il voulut envahir le Khorasan sur *Abaka*, empereur des Mogols; mais cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il se tourna du côté de la Chine, y fit de grands ravages : mais il fut bientôt forcé d'abandonner ses conquêtes par la valeur et la sagesse de *Coblai*, qui régnoit sur ce vaste empire. Un auteur arabe rapporte que dans cette irruption, un tartare de l'armée de *Barak* ayant tiré une flèche contre un nid d'hirondelle, fit tomber un ais qui cachoit douze cents sacs remplis de monnoie d'or; et que par un autre événe-

ment aussi surprenant, quelques cavaliers ayant attaché leurs chevaux à un énorme platane renversé, cet arbre se trouva vermoulu, et en se partageant laissa voir un autre trésor qu'il renfermoit. *Barak* quitta le culte idolâtre de *Gengis-Kan* son ancêtre, pour embrasser le Mahométisme; il mourut l'an 638 de l'hégire.

BARAX, (Cyprien) jésuite, alla en mission chez les Moxes, nation sauvage de l'Amérique méridionale. Il les rassembla, leur apprit à cultiver, à faire de la toile, à exercer les arts les plus nécessaires. Ayant voulu poursuivre chez un peuple voisin le cours de ses travaux apostoliques, les Sauvages le percèrent de coups, et lui fendirent la tête le 16 septembre 1702, après 27 ans de peines infinies pour hâter les progrès de la religion et de la civilisation dans ces contrées presque inhabitées.

I. BARBA, (Pons) troubadour, sujet d'*Alphonse II*, roi d'Aragon, se plaignoit dans un *sirvente* des dangers de la flatterie. « Les grands, dit-il, commettent des fautes si énormes qu'on ne devroit parler d'autre chose.... cependant la crainte me retient; car on n'est pas aussi hardi à leur dire des vérités qu'à leur prodiguer de fausses louanges. Aussi en sont-ils moins vertueux, depuis qu'ils éloignent les censeurs et qu'ils enrichissent des flatteurs qui ont la complaisance de souffrir leurs égaremens.... »

III. BARBA, (Pompée) médecin du pape *Pie IV*, se rendit recommandable par son érudition. Il ajouta un très-bon commentaire au *Traité* de *Cicéron* sur la Rhétorique.

BARBARIGO, (Marc) d'une illustre famille de Venise, devint doge de sa patrie, et la gouverna avec gloire en 1485. Son frère *Augustin*, mort en 1501, lui succéda dans cette dignité, et s'opposa aux conquêtes de *Charles IX* en Italie. — *Nicolas* BARBARIGO, de la même famille, mourut ambassadeur de Venise à Constantinople, en 1579. Il écrivit en latin la vie du doge *André Gritti*, et celle du cardinal *Contarini*. — Le cardinal BARBARIGO, mort le 18 juin 1697, fonda le séminaire de Padoue, et publia des *Lettres* pieuses et un *Traité* sur l'art de bien gouverner un diocèse. Le jésuite *Cordara* a écrit la vie de ce cardinal.

BARBAROUX, (Charles) député de Marseille à la convention nationale, fut l'un des plus ardens ennemis de *Louis XVI*, soit à la journée du 10 août, soit dans son procès où il lut l'acte d'accusation portée contre lui. Lié intimement avec le ministre *Roland*, il dénonça la faction des *Orléanistes* et les prétentions de *Robespierre* à la dictature. Bientôt après, il eut le courage d'accuser les jacobins eux-mêmes de ne faire accorder des grades militaires qu'à leurs partisans, quelque incapables qu'ils pussent être d'en remplir les fonctions. Le 2 juin 1792, lors de la lutte qui renversa le parti républicain, connu sous le nom de *parti de la Gironde*, il entendit avec calme prononcer son décret d'arrestation. Fugitif dans le Calvados, où il tenta vainement d'opérer un soulèvement, il s'embarqua à Quimper pour Bordeaux; mais à peine fut-il arrivé dans cette dernière ville, qu'il y fut reconnu et guillotiné le 25 juin 1794. *Barbaroux* étoit

jeune et ardent. Son éloquence naissoit de son extrême irascibilité; calme et de sang froid, il n'avoit plus aucun talent oratoire. Mad. *Roland*, dans ses *Mémoires*, dit que *Barbaroux* étoit aussi beau qu'*Antinoüs*. « Nous le vîmes davantage, dit-elle, quand mon mari fut sorti du ministère. Son caractère ouvert, son ardent patriotisme nous inspirèrent de la confiance. Ce fut alors que raisonnant du mauvais état des choses et de la crainte du despotisme dans le nord, sous la faction de *Robespierre*, nous formâmes le projet d'une république dans le midi. *Ce sera notre pis aller*, disoit en souriant *Barbaroux; mais les Marseillois qui sont ici nous dispenseront d'y recourir*. « Les Marseillois ne remplirent pas cette attente.

I. BARBATO, (St.) premier évêque de Bénevent, retira les Lombards de l'idolâtrie, sous le pontificat de *Vitalien*.

II. BARBATO, (Barthélemi) littérateur de Padoue dans le dix-septième siècle, cultiva la poésie, et a publié : I. L'*Histoire* de la peste de Padoue en 1631. II. La *Vie* du *Tasse*, réunie à l'édition de la *Jérusalem délivrée*, imprimée à Padoue en 1628. — *Jérôme* BARBATO, de la même famille, fut un médecin renommé. Il découvrit, le premier, dans le sang le fluide laiteux ou *albuginé*, et publia un *Traité* sur cet objet. On lui en doit d'autres sur la goutte, et sur la formation et la nutrition du *Fœtus*, Padoue 1676, in-12. —*Horace* BARBATO, jurisconsulte célèbre, a donné divers écrits sur le droit, et entr'autres sur les fidéicommis, le droit d'aînesse, le partage des fruits, 1637, in-folio.

BARBAULT, (Antoine François) né à Paris, y devint célèbre dans l'art des accouchemens, et y succéda à *Pujos*, dans la chaire destinée à cette partie de la chirurgie. Il la remplit avec éclat pendant vingt-cinq ans. Ses cours étoient suivis d'un grand nombre d'élèves qui regrettent encore sa société aimable et son profond savoir. Il est mort le 14 mars 1784. Il publia : I. *Splanchnologie*, 1739, in-12. II. *Principes de la chirurgie*, in-12. III. *Cours d'accouchement*, 1776, 2 vol. in-12. C'est le plus estimé de ses ouvrages.

BARBAY, (Pierre) professeur de philosophie à Paris, dans le 17e siècle, a donné un *Cours de philosophie*, fondé entièrement sur les idées d'*Aristote*. Son tombeau est à Saint-Etienne-du-Mont, où on lit son épitaphe.

BARBELO, (Mythol.) divinité de la secte des Nicolaïtes, qui, suivant eux, habitoit le huitième ciel, et avoit pour fils *Sabaoth*, dieu du septième ciel, qui disoit aux divinités inférieures : « Je suis le premier et le dernier; il n'y a point d'autre dieu que moi. »

BARBÉSIEU, (Richard de) troubadour de Saintonge, étoit bon chevalier *d'armes et de figures;* mais avec une extrême timidité qui lui donnoit un air de gêne et d'embarras dans les compagnies nombreuses, où il paroissoit morne et silencieux. Il devint amoureux de l'épouse de *Geofroi de Touai*, riche baron de son pays; et il la célébra sous le nom de *Miels de Donna*, la meilleure des dames. « Toutes les fois que je la considère, dit-il, je suis plein d'amour : je ne fais que

rêver, sans oser rien dire. Elle a tout l'esprit, toute la sagesse de l'âge mûr : elle y joint la gaieté, la galanterie et les graces de la jeunesse. Je suis comme le flambeau qui se consume en éclairant.» Il eut ensuite apparemment quelque tort à lui reprocher, puisqu'il est auteur d'une pièce de vers contre les femmes. «Chercher de la fidélité chez les femmes, dit ce poëte, c'est chercher l'impossible ; s'y fier, c'est comme si l'on confioit le poussin au milan. Elles ne veulent que s'entraîner les unes les autres dans le désordre, pour en rire et se justifier.» Après la mort de sa dame, il se retira, dit-on, en Espagne, où il finit ses jours vers la fin du 14e siècle. *Nostradamus*, historien de Provence, prétend que *Pétrarque* connoissoit les poésies de *Barbésieu*, et qu'il en a profité.

* BARBEU DU BOURG, (Jacques) médecin, de l'académie de Stockholm et de celle de Philadelphie, né à Maïenne le 15 février 1709, mort le 14 décembre 1779, apprit dans sa jeunesse toutes les langues savantes, et parfaitement le grec et l'hébreu. Il publia divers ouvrages, entr'autres la *gazette de médecine*, dont les premières feuilles parurent en 1761 in-8.° Ses autres productions sont : I. Une traduction des *Lettres sur l'Histoire de Bolyngbrocke*, 2 vol. in-12. L'auteur avec lequel *Barbeu* étoit fort lié, ne lui permit de faire cette traduction que sous la condition qu'il ne la publieroit qu'après sa mort. II. Le *Botaniste François*, 1767, 2 vol. in-12. III. *Elémens de médecine en forme d'aphorismes*, 1780, in-12. IV. Traduction des *Œuvres* du docteur *Francklin*, 2 vol. in-4.° V. *Chronographie*, avec une carte sur les révolutions des empires, in-12. Son plan est ingénieux, et aide la mémoire dans la classification des faits historiques. VI. *Code de la raison humaine*, in-12. *Francklin* fit réimprimer cet ouvrage en Angleterre pour l'envoyer dans les Etat-Unis. VII. *Eloge* du médecin *Charles Gillet*, in-8.° VIII. *Petit calendrier de Philadelphie*. *Barbeu* étoit affable, compatissant, doué d'une douceur inaltérable : son caractère fit son bonheur et celui de ses amis.

V. BARBIER, (N.) fit jouer à Lyon, par la troupe de *Dominique*, l'*Heureux naufrage*, comédie en trois actes. Ses autres pièces sont les *Eaux de mille-fleurs*, l'*Opéra impromptu*, la *Fille à la mode*, les *Soirées d'été*, leur extrême médiocrité n'a pas empêché de les recueillir à Lyon en 1710, en un volume in-12.

II. BARBO, (Louis) fils d'un sénateur de Venise, de la même famille que le pape *Paul II*, naquit en 1381. Après avoir embrassé la vie religieuse, il établit la réforme parmi les élèves réguliers de *St. Augustin*. Il assista au concile de Constance, devint évêque de Tréviso, et mourut dans cette ville en 1443. On lui doit une *Histoire* de la réforme qu'il opéra, des *Discours* et des *Méditations*. — *Marie* BARBO, cousin germain de *Paul II*, fut successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestrine, et enfin cardinal en 1467. *Sixte V* l'envoya en diverses ambassades en Allemagne, en Pologne et en Hongrie, pour y terminer les différends élevés pour la couronne de Bohême. Il remplit ces négo-

ciations avec autant de sagesse que d'esprit. — *Paul* BARBO, religieux Dominicain, s'est fait connoître en Italie par ses ouvrages théologiques, et par des abrégés de *St. Thomas*, et de *Capréole*.

I. BARBOSA, (N. de) fille d'une maison illustre de Provence, fit long-temps l'ornement de la cour du comte *Raymon Bérenger* par les charmes de sa figure et de son esprit. Elle fut passionnément aimée d'*Aiméric de Belveser;* mais loin de couronner ses feux, elle se fit religieuse, et devint abbesse du monastère de Montlèges, où elle mourut vers l'an 1266. *Voy.* BELVESER.

I. BARBOU, (Jean) imprimeur renommé de Lyon, avoit pour devise *Mort ni mord.* Son édition la plus recherchée est celle des Œuvres de *Marot* en petit format in-8.° Elle est très-correcte et en caractères italiques. *Jean Barbou* est la tige de tous les célèbres imprimeurs de ce nom.

BARBUD, célèbre musicien Persan, excelloit tellement dans son art, que son nom est devenu le surnom des musiciens renommés qui sont venus après lui. On lui attribue l'air *Aurenki*, c'est-à-dire *l'Air du trône*, et l'invention d'une sorte de lyre, appelée *Barbud.* Il vivoit sous la quatrième dynastie des rois de Perse.

BARCHAUSEN, (Jean-Conrad) professeur de chimie à Utrecht, se distingua par la profondeur de ses connoissances; il avoit parcouru une partie des contrées de l'Europe pour converser avec les Chimistes les plus célèbres. Il est mort en 1723, après avoir légué à la ville d'Utrecht, une bibliothèque riche en ouvrages de botanique et d'histoire naturelle. Tels sont ses ouvrages : I. *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht 1696, in-8.° II. *Elementa Chimiæ*, 1703, in-8.° III. Un *Traité* de l'origine et des progrès de la médecine, 1723, in-4.° IV. Un *Recueil* d'observations médicales, 1715.

BARCOK, surnommé *Abusaïd*, Circassien de nation, fut le premier sultan d'Egypte de la seconde dynastie, *dite* des *Borgites* ou *Circassiens.* Après avoir été chassé du trône, il y remonta en 794 de l'hégire, et fit une entrée triomphante dans la ville du Caire. C'est à la cour de *Barcok* que le calife de Bagdad vint chercher un asile contre *Tamerlan.* Ce conquérant irrité contre *Barcok* vint assiéger Édesse qu'il prit d'assaut, et fit passer ses habitans au fil de l'épée. Puis ayant dirigé sa marche vers les Indes, il délivra *Barcok* du voisin le plus redoutable. On dit que ce dernier, menacé par *Tamerlan*, s'écria : « Je ne crains pas ce boiteux, car tous les Musulmans viendront combattre contre lui, puisqu'il s'est déclaré l'ennemi de *Mahomet;* si l'Egypte a quelqu'un à craindre, c'est le sultan des Turcs.» Ce discours fut un pronostic de ce qui arriva quelque temps après sous *Sélim*, qui non-seulement conquit l'Egypte, mais extermina entièrement la race de *Barcok.* Ce dernier mourut couvert de gloire, paisible possesseur de l'Egypte et de la Syrie, l'an 801 de l'hégire, après en avoir régné 17.

II. BARCOS, (Camille de) fut intendant de la maison de Villeroi. On lui doit quelques chansons mises en musique par *de Bousset* dans ses recueils.

BARDE, (Jean de la) d'abord premier commis des affaires

étrangères.

étrangères, ensuite conseiller d'état, puis ambassadeur en Suisse, fut envoyé à Osnabrug par le cardinal *Mazarin*, dont il avoit la plus intime confiance. Il mourut fort âgé, en 1692, après avoir publié une partie de l'histoire de son temps, depuis 1643 jusqu'en 1653. Ce livre, assez bien écrit en latin, et où les intrigues du cabinet sont racontées avec vérité, parut à Paris, 1671, in-4.° Il n'est pas commun.

I. BARDI, (Dea dé) religieuse de Florence, faisoit agréablement des vers dans le quinzième siècle. Son *Ode* sur la mort d'une pie, insérée dans le tome troisième des *Œuvres burlesques* de *Berni*, a de la facilité et de la grace.

II. BARDI, (François) jésuite de Palerme, mort en 1661, fut attaché au tribunal de l'inquisition en Sicile, et a publié des *Commentaires* sur les règles du droit canonique, des *Questions* sur la théologie morale, et un *Traité* de la conscience. — *Jean de* BARDI fut un ancien membre de l'académie *della Crusca*. — *Jérôme* BARDI, camaldule de Florence, mort à Venise en 1594, a laissé quelques ouvrages historiques, et entr'autres les additions à la chronique de *Jean Lucido*, imprimée par les *Juntes* de Venise, en 1575.

BARDON, (Michel-François-d'André) né à Aix le 22 mai 1700, se consacra d'abord à la profession d'avocat: mais dégoûté de ses premiers essais, il apprit à peindre sous *Vanloo* et *de Troy*, et réussit sur-tout dans les tableaux d'histoire. Il devint professeur d'histoire à l'école de peinture, et il a publié le fruit de ses leçons dans un grand nombre d'écrits. I. *De l'utilité d'un Cours d'histoire pour les Artistes*, 1751. II. *Principes du dessin*, 1754, in-12. III. *Anecdotes* sur la mort de *Bouchardon*, 1764. IV. *Vie de Carle Vanloo*, 1765, in-12. V. *Monumens de la ville de Rheims*, 1765, in-12. VI. *Traité de peinture*, 1765, 2 vol. in-12. VII. *Histoire universelle* relative aux arts, 1769, 3 vol. in-12. VIII. *Costumes des anciens peuples*, 1776, in-4.° *Cochin* a considérablement augmenté cette collection, réimprimée en 1786 et 1792. *Bardon* faisoit aussi des vers. Il aimoit tous les arts, avoit une érudition très-variée, et étoit dans la société sensible, honnête et officieux. Il est mort à Marseille, directeur de l'académie de cette ville, le 14 avril 1783.

BARENTSEN, (Thierry) peintre d'Amsterdam, né en 1534 et mort en 1592, devint l'élève le plus chéri du *Titien*, dont il prit la manière dans le portrait. Il composa aussi quelques tableaux d'histoire, parmi lesquels on distingue une *Judith*, qui se voit dans sa patrie. Une belle figure, le talent de la musique, la connoissance de la littérature, firent de *Barentsen* non-seulement un peintre renommé, mais un homme aimable.

BARGAGLI, (Scipion) l'un des membres de l'académie *degli Intronati* dans le seizième siècle, a publié des *Discours* académiques et un *Dialogue* sur la manière d'écrire et de parler le Siennois, intitulé : *Il Turamino*. Son frère *Jérôme*, de la même académie, fut professeur de droit civil à Sienne. On lui doit : I. Des *Poésies fugitives*. II. *La Pélerine*, comédie. III. Une *Dissertation*

sur les divers jeux enfantins, en usage dans les veillées du Siennois.

BARGEMONT, (Guillaume de) troubadour connu par ses plaisanteries et ses chansons, se trouva à la cour du comte de Provence, et se vanta qu'il ne s'y trouvoit aucun mari dont la femme ne lui eût accordé des faveurs. « Suis-je du nombre? dit le Comte. — Monseigneur, lui répondit *Bargemont*, je ne vous mets ni ne vous excepte. » Toutes les femmes se liguèrent contre cet indiscret, et l'obligèrent à quitter le pays.

BARGIUS, (Thomas) professeur de théologie à Copenhague, mort le 27 octobre 1661, possédoit l'hébreu et l'arabe, et a publié un grand nombre d'ouvrages d'érudition et de critique sacrée.

BARIER, (François-Julien) graveur ordinaire du roi en pierres fines, excelloit dans cet art. On voit de lui des figures presque imperceptibles, et cependant très-distinctes. Il mourut à Paris en 1746, à 66 ans. C'étoit un homme de goût, industrieux, et auquel il ne manquoit qu'une plus grande connoissance du dessin.

BARISONI, (Albertin) noble de Padoue, né en 1587, mort évêque de Cénéda, dans l'état Vénitien, en 1667, professa dans l'université de sa patrie le droit civil et la philosophie morale. Il fut l'ami de *Tassoni*, de *Galilée* et du savant *Pignorius*, dont il prit la défense dans un écrit particulier. On lui doit un *Eloge* de la poésie, prononcé dans l'académie de *Ricovrati*, des notes sur le poëme *della Secchia rapita*, et un Traité *de Archivis antiquorum*, que le marquis *Poléni* a publié dans ses supplémens aux antiquités de Rome.

BARJOLS, (Elias de) né en Agénois, s'occupa d'abord du négoce comme son père; mais ayant de l'esprit et une belle voix, le métier de jongleur lui parut préférable. On le vit bientôt faire les délices d'*Alphonse II*, comte de Provence, et après la mort de celui-ci, *Garsende de Sabran* sa veuve devint l'objet de ses chansons. Il nous en reste quatorze, parmi lesquelles on peut distinguer celle-ci : « Pour plaire à Madame, je voudrois prendre les perfections des meilleurs chevaliers et les réunir en moi. J'enlèverois à *Aimar* sa politesse, à *Trincaleo* sa gentillesse, à *Randos* sa générosité, au *Dauphin* ses réponses obligeantes, à *Pierre de Mauléon* sa plaisanterie, au seigneur *Beraud* sa bravoure, à *Bertrand* son esprit, au beau *Castillon* sa courtoisie, à *Nèbles* sa magnificence, à *Miravals* ses chansons, à *Pons de Capdueil* sa gaieté, à *Bertrand de la Tour* sa droiture. Un tel amant seroit parfait, et tous deux, ô Madame! vous ne sauriez manquer de vous aimer à cause de la ressemblance. » *Garsende*, en 1222, prit l'habit monastique dans le monastère de la *Celle*, et à son imitation *Barjols* se fit moine chez les hospitaliers de *Saint-Benezet* d'Avignon.

I. BARLAAM, (St.) naquit dans un village près d'Antioche, et passa sa jeunesse dans les travaux de l'agriculture. Ses vertus, sa piété sincère le firent remarquer des satellites de *Dioclétien*, persécuteurs des Chrétiens. *Barlaam* souffrit divers tourmens. On dit qu'il se laissa brûler la main, dans laquelle on avoit placé des

charbons ardens, plutôt que de sacrifier à l'idolâtrie. *St. Basile* et *St. Jean Chrysostôme* ont écrit son panégyrique.

II. BARLAAM, hermite Indien, dont la vie, ou plutôt le roman religieux a été écrit par *St. Jean Damascène.* C'est ainsi que le savant *Huët* parle de cet ouvrage : « C'est un roman, mais spirituel : il traite de l'amour, mais de l'amour divin : l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des Martyrs... Non que je veuille soutenir que tout en soit supposé; il y auroit de la témérité à désavouer qu'il y ait jamais eu de *Barlaam.* Le témoignage du martyrologe Romain qui le met au nombre des Saints ne permet pas d'en douter. — Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a été si fort goûté des Chrétiens d'Egypte, qu'il a été traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèques. »

BARLOTTA, (Joseph) poëte Sicilien du siècle passé, a laissé des *Œuvres de morale*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Cantates*, et d'autres pièces de poésie.

BARNAVE, (Antoine-Pierre-Joseph-Marie) né à Grenoble en 1761, suivit d'abord la carrière du barreau au parlement de cette ville, et fut élu député à la première assemblée nationale. Sa jeunesse ne l'empêcha pas de s'y placer bientôt dans le rang des premiers orateurs. Une diction facile, une logique pressante, l'art de ne jamais perdre de vue l'objet principal, d'y ramener toujours la discussion, assurèrent ses succès. Il acquit la plus grande popularité, en déclamant avec colère contre les ministres et la noblesse, en devenant l'interprète des délibérations du club des Jacobins, en voyant par-tout des conspirateurs, en appellant les hommes aux chimères d'une égalité primitive. Il perdit cette popularité, en témoignant quelque intérêt à la famille royale, ramenée de Varenne à Paris; en parlant avec énergie pour l'inviolabilité du monarque; en reconnoissant sur la fin de l'assemblée qu'une constitution trop démocratique pouvoit ouvrir sur la France mille sources de haines et de calamités; et en annonçant que *la liberté étoit un superflu pour le peuple.* De retour dans sa patrie, *Barnave* y fut emprisonné, et resta quinze mois dans la solitude de la détention. Là, il apprit par son expérience que le peuple abandonne bientôt qui l'a flatté, ou ne s'en rappelle que pour l'immoler. Conduit à Paris devant le tribunal révolutionnaire, il y parut avec noblesse, y parla en sage qui prise peu la vie, mais qui sait la défendre pour épargner un crime à ses assassins. Jamais son éloquence ne fut plus douce, moins emportée, plus persuasive. Ses juges eux-mêmes furent entraînés; et on vit le moment où, oubliant la loi de proscription qui leur étoit imposée, ils alloient l'absoudre. *Barnave* périt sur l'échafaud à 32 ans, le 29 novembre 1793 : plusieurs de ses discours et de ses rapports ont été imprimés.

I. BARO, (Sparano) de Bari, célèbre jurisconsulte, mérita l'estime de *Charles* d'Anjou, qui le fit son chancelier en Provence et lui donna plusieurs seigneuries. On lui doit un *Corps* de lois et des coutumes de Bari, et un ouvrage en latin, sous le titre

de *Rosaire des vertus et des vices*, imprimé à Venise en 1571.

BAROCCI, (François) noble Vénitien, vivoit dans le 16.e siècle, et fut bon mathématicien. A sa mort, sa bibliothèque et ses manuscrits furent vendus par ses héritiers, et passèrent en Angleterre. Le plus remarquable de ses écrits est intitulé ; *Ritmomachia*. Il a pour objet, un ancien jeu attribué à *Pythagore*. *Auguste*, duc de Brunswick et de Lunebourg, le traduisit en allemand, et le fit imprimer à Leipzig en 1616, sous le nom de *Gustave Sélénio ;* le premier est l'anagramme d'*Auguste ;* le second, qui signifie la lune en grec, fait allusion à la ville de Lunebourg dont il étoit souverain.

VII. BARON, (Hyacinthe) doyen de la faculté de médecine de Paris, mort en 1787, âgé de 80 ans, a publié quelques écrits relatifs à sa profession. I. *Questions sur les maladies vénériennes*, 1745, in-4.° II. *Usages de la faculté de médecine de Paris*, 1751, in-12. III. *Questions médicales*. IV. *Formule des médicamens à l'usage des hôpitaux militaires*, 1758. L'auteur avoit été pendant long-temps employé dans les armées d'Italie et d'Allemagne.

I. BARONI, (Adrienne-Basile) sœur du poëte *Basile*, naquit à Mantoue, et se fit admirer par son esprit, ses talens et son extrême beauté. On ne l'appeloit que la *belle Adrienne ;* et on fit tant de vers pour la célébrer, qu'on en forma un très-gros recueil, publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana*. — *Léonor* BARONI sa fille, obtint le même honneur. En 1639, il parut à Bracciano un recueil de poésies grecque, latine, italienne, françoise et espagnole, dont toutes les pièces étoient consacrées à son éloge. Elle les méritoit par la beauté de sa voix et l'excellence de son chant ; elle s'accompagnoit avec art de la viole et du thuorbe. « En l'entendant, dit un voyageur de son temps, les sens sont portés à un tel ravissement, qu'on oublie sa condition mortelle pour se croire parmi les anges, jouissant du contentement des bienheureux. »

II. BARONI, (Théodore Cavalcabo) abbé d'Olivet en Italie, mort à Mantoue en 1774, dans la fleur de son âge, a laissé un gros recueil de *Thèses* philosophiques ; et une *Dissertation* sur le culte rendu aux Martyrs par les premiers Chrétiens.

II. BARONIUS, (Vincent) savant médecin Italien, exerçoit son art à Forli. Il n'étoit point parent du cardinal *Baronius*. On lui doit un traité estimé *de Peripneumonia*, imprimé à Forli en 1636.

BAROU DU SOLEIL, (N.) né à Lyon, où il exerça avec honneur la place de procureur du roi au présidial, fut de l'académie de cette ville. Les savans étrangers, les artistes célèbres trouvèrent toujours chez lui l'accueil le plus flatteur. Il eut des amis, et sut les conserver par les douceurs de sa société, son plaisir à obliger, et les qualités de son cœur. Personne ne débitoit mieux que lui les vers. On lui doit des *Traductions* de quelques écrits anglois et un *Eloge* de son compatriote *Prost de Royer*, Lyon, 1785, in-8.° Ce dernier ouvrage est plein de philosophie et de

sensibilité. Prononcé au palais de Lyon, la foule y fut immense, et ne l'entendit pas sans enthousiasme. *Barou du Soleil* paya de sa vie l'estime et la renommée qu'il s'étoit acquises dans sa patrie. Les révolutionnaires l'immolèrent après le siège de Lyon, à la fin de 1793.

BAROZZI, (Pierre) né à Venise, mort en 1507, devint évêque de Belluno dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue. Ses ouvrages respirent la piété, la douceur et toutes les vertus de son état. Les principaux sont : I. *Moyen de bien mourir.* II. Des *Hymnes.* III. Un recueil de *Prières* pour demander la pluie, l'abondance, la sérénité du ciel, la fuite des maladies contagieuses, etc. Ils sont en latin.

II. BARRE, (Pierre) médecin du dernier siècle, a publié quelques ouvrages sur sa profession. I. Un *Traité sur l'abus de l'antimoine.* II. Un autre *sur l'usage de la glace.* III. Un autre *De veris terminis partûs humani.*

BARREIROS, (Gaspard) Portugais, neveu de l'historien *Barros*, fit le voyage de Rome, s'acquit l'estime des cardinaux *Bembe* et *Sadolet*, et mourut chanoine d'Evora en 1610. On lui doit de savantes *Observations* sur les Origines de *Caton*, les écrits attribués à *Bérose* et à *Manéthon*, et le livre de *Fabius Pictor* sur l'origine de la ville de Rome. Il est encore auteur d'une *Dissertation* curieuse sur le pays d'Ophir, dont il est parlé dans l'Écriture, Anvers, 1600, in-8.°

BARRI, (Marcel-Ferdinand de) Italien, devint abbé d'Olivet, et publia des *Sermons* estimés dans leur temps. Ils ont été traduits en françois par le dominicain *Siméon*, en 1610.

BARRINGTON, (Jean-Shute) né en 1678, d'un négociant de la province de Leicester, cultiva les sciences sacrées et la politique. La reine *Anne* l'employa dans diverses affaires; mais il fut éloigné du ministère en 1711. Devenu baron de *Barrington* par son mariage, il fut rappelé à la cour en 1720, et devint en 1722 député de Berwick au parlement. Il mourut à Becket le 4 décembre 1730. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu des étrangers est une espèce d'histoire de l'établissement du Christianisme, intitulée *Miscellanea sacra*, dont la dernière édition est de 1770, 3 vol. in-8.° Il laissa plusieurs enfans, entr'autres *d'Aines Barrington*, qui a écrit sur divers objets d'histoire naturelle.

BARRIO, (Gabriel) Calabrois, né dans le 16.e siècle, a publié en latin quelques ouvrages d'antiquités : I. *De l'antiquité et de la situation de la Calabre.* II. *Éloge de l'Italie.* III. *Apologie de la langue Latine.* IV. *De l'éternité de Rome.*

II. BARROS, (Alphonse de) auteur Espagnol, qui fut dans son pays l'un des premiers éditeurs du *Guzman d'Alfarache* de *Mateo Aleman.* Il a fait précéder cette édition d'un éloge de ce roman et de son auteur.

BARSEBAI, huitième sultan d'Égypte de la seconde dynastie des Cirenssiens, avoit d'abord été esclave avant de parvenir au souverain pouvoir. Il reprit l'isle de Chypre sur les Chrétiens; cette isle est restée depuis tributaire de l'Égypte, lors même que les Vénitiens s'en emparèrent. *Bar-*

rebai fut bon et modeste ; il défendit à ses sujets de baiser la terre et de se prosterner devant lui. Il mourut l'an 841 de l'hégire après un règne de 17 ans.

I. BARTHE, (Bernard de la) archevêque d'Auch, fut déposé par des légats du pape, dans le temps de la guerre des Albigeois, à cause de ses principes de modération. On lui fit un crime d'avoir prêché l'indulgence dans des vers. « Je veux chanter, y disoit-il, la paix avec l'église ; paix bonne et solide, faite de bonne foi, entre bonnes gens résolus d'oublier le passé et de contracter étroite amitié, me plaît fort ; mais non une paix forcée : car de mauvaise paix il naît plus de malheur que de bien. On doit, dans le cœur d'un roi trouver de l'équité, et dans l'église, de la miséricorde, de la clémence à pardonner sincèrement, même les plus grandes fautes. » Ces principes ne s'accordoient point avec la fureur et le fanatisme du temps : *La Barthe* en fut victime.

BARTHÉLEMY, (Jean-Jacques) né à Cassis près Aubagne, le 20 janvier 1716, sentit dès sa jeunesse l'attrait le plus vif pour l'étude des langues savantes et la connoissance des monumens de l'antiquité. Envoyé à Marseille, sous le Père *Renaud* de l'Oratoire, il y apprit l'hébreu, le syriaque et le grec, et il y embrassa l'état ecclésiastique. *Gros de Boze* l'accueillit à Paris ; et rendant justice à son savoir, il lui confia la garde des médailles du cabinet du roi ; cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de *Gros de Boze*. Un voyage que *Barthélemy* fit en Italie lui permit de rendre ses connoissances plus profondes. Il expliqua à Rome la belle mosaïque de Palestrine, et prouva avec évidence qu'elle offroit un hommage à l'empereur *Adrien*, et non au dictateur *Sylla*, ni au vainqueur des Perses, *Alexandre*. A son retour, l'académie des Inscriptions et la société Royale de Londres, s'empressèrent de compter *Barthélemy* parmi leurs membres. Les *Mémoires* de la première renferment un grand nombre de ses écrits, sur des médailles curieuses, sur une inscription d'*Amyclée*, la paléographie numismatique, le *Pactole*, l'alphabet et la langue de *Palmyre*, celle d'Égypte et de Phénicie, l'état des finances d'Athènes, les monumens de Rome, l'origine des Chinois, etc. On a imprimé à part plusieurs autres ouvrages de *Barthélemy* : I. *Les amours de Carite et de Polidor*, roman traduit du grec. Il fut d'abord publié en 1760, et réimprimé en 1796, in-8.° II. *Lettres* sur quelques monumens Phéniciens, 1766, in-4.° III. *Entretien* sur l'état de la musique grecque au 4e siècle, 1777, in-4.° IV. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Paris, 1788, 7 vol. in-8.° *Didot* en a publié une superbe édition avec un *Atlas*, in-folio. — L'auteur employa trente années de sa vie à composer cet ouvrage ; et elles ne furent pas perdues. Les philosophes, les historiens, les hommes de goût y trouvèrent tout ce qui pouvoit les instruire et leur plaire : style agréable, rapprochemens fins, transitions heureuses d'un sujet grave à un autre plus riant, tableaux riches, jugemens rapides et justes, érudition immense et assez bien ménagée. Ces avantages si rares dans un même écrit, ont placé celui-ci parmi les meilleurs que le dix-huitième siècle

produits ; il n'est cependant pas exempt d'un peu de diffusion, et renferme peut-être trop d'éloges et point assez de critique. En 1779 l'académie Françoise reçut l'abbé *Barthélemy* par acclamation. Son ame étoit franche et douce, sa taille haute et bien prise, sa figure noble et digne de rappeler celle de *Platon*. Il disoit souvent sur la fin de ses jours, à ses neveux qu'il chérissoit : « Que n'est-il permis à un mortel de léguer le bonheur ! » Emprisonné en 1793, à l'âge de 78 ans, il supporta sans être ému la perte de sa liberté, et il attendoit avec calme celle de sa vie, lorsqu'on le rendit à sa famille. Peu de jours après, lisant *Horace*, il parut s'endormir ; il n'étoit plus. Les lettres le perdirent le 23 avril 1794.

BARTIMÈE, nom de l'aveugle de la ville de Jéricho, qui, étant assis sur le chemin qui conduisoit à Jérusalem, et entendant passer JÉSUS suivi de ses disciples, lui demanda la vue et l'obtint.

I. BARTOLI, (Minerve) née à Urbin à la fin du 16e siècle, faisoit agréablement des vers. *Riccinoli* et *Scaïoli* les ont insérés, le premier dans son *Recueil d'Eglogues*, 1594 ; le second, dans son *Parnasse poétique*, Parme, 1611.

BARUFFALDI, (Jérôme) littérateur de Ferrare, né en 1675, mort le dernier de mars 1755, fut aimé du pape *Benoît XIV*, qui lui accorda diverses dignités ecclésiastiques. *Baruffaldi* prêcha avec distinction dans plusieurs villes d'Italie, et remplit long-temps la chaire de professeur d'Écriture-Sainte à Ferrare. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont *Mazzucchelli* a donné la notice.

BAS, (Jacques-Philippe le) célèbre graveur, membre de l'académie de Peinture et pensionnaire du roi, naquit à Paris en 1707, et y mourut le 14 avril 1783. Il se forma presque de lui-même sur les belles gravures de *G. Audran*, dont il imita le burin mâle et fier. La *Prédication de St. Jean* d'après *le Mole*, fut le premier morceau digne de son modèle. Il grava ensuite, d'après les plus grands peintres, et il eut l'art de conserver dans ses estampes le style et le caractère particulier de chacun. A son talent il joignoit des connoissances variées et l'étude de l'antiquité.

BASADONNA, (Jean) sénateur Vénitien en 1540, fut tout à la fois poëte agréable, savant jurisconsulte et habile négociateur. La république de Venise le fit son ambassadeur auprès du pape *Paul III*. Il a publié des *Dialogues* latins, imprimés à Venise en 1518.

BASCAPE, (Charles) né à Milan en 1550, mort évêque de Novare en 1615, fonda dans cette ville un collége de clercs réguliers, et devint l'ami intime de *St. Charles Borromée*. On lui doit : I. Une *Description* de quelques églises de Milan. II. Une *Vie de St. Charles*. III. Des *Lettres* sur le gouvernement épiscopal.

I. BASILE, (Saint) prêtre de l'église d'Ancyre, se signala par son attachement à la foi Chrétienne, et souffrit le martyre sous l'empereur *Julien*, le 29 juin 362. Après diverses incisions cruelles, on lui enfonça dans le dos des pointes de fer rougies.

* II. BASILE Ier, le Macédonien, empereur d'Orient, né à Andrinople de parens très-pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, et fut fait prisonnier par les Bulgares. Échappé de sa prison, il vint à Constantinople. n'ayant qu'une besace et un bâton. L'empereur *Michel* le fit son écuyer, puis son grand chambellan, et l'associa enfin à l'empire. *Basile*, de mendiant devenu empereur, voulut retirer *Michel* de ses désordres. Ce prince ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avoit donné la pourpre, résolut de le faire mourir. *Basile* le prévint, et jouit tout seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'église et celles de l'état; il remit sur le trône patriarcal *Ignace*, et en chassa *Photius* qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, s'empara de Césarée, vainquit ceux qui osèrent lui résister, et força les autres à lui demander la paix. Il avoit déjà réduit les Manichéens, et il pensa à réparer d'autres maux. Le trésor public étoit épuisé par les profusions de *Michel*. Une sage économie remplit ce vide; tous les exacteurs furent recherchés et punis. Les complices des débauches du dernier empereur, furent condamnés à rendre la moitié des folles largesses dont ils avoient été gratifiés. Après un règne de dix-sept ans, *Basile* fut tué à la chasse par un cerf qui lui enfonça son bois dans le ventre; ce fut l'an 886. Il laissa la réputation d'un prince plein de droiture et de bonté, mais foible et ambitieux. *Photius* le séduisit en lui dressant une généalogie, par laquelle il le faisoit descendre de parens illustres. C'est sous le règne de ce prince que les Russes embrassèrent le Christianisme et la doctrine de l'église Grecque. On a de lui quelques *Lettres*, dans la bibliothèque des Pères; et des *Avis* à son fils *Léon* dans l'*Imperium Orientale* du Père *Banduri*. « Ce fut un malheur pour ce prince, dit *Le Beau* dans son *Histoire du Bas-Empire*, d'être né dans ces temps d'atrocité et de barbarie. Ses grandes qualités propres à faire un héros furent altérées par la rouille de son siècle. On peut cependant conjecturer, que s'il eût eu des successeurs semblables à lui, l'empire eût réparé ses pertes. Il n'eut que la gloire d'en avoir retardé la chute. Aussi laborieux que vigilant, il fut toujours à la tête du gouvernement ou de ses armées. Il aimoit la vérité, et n'espérant guère la trouver dans la bouche de ses courtisans, il la cherchoit dans l'histoire. Il prenoit conseil des exemples qu'elle lui présentoit. A ses yeux la haute vertu tenoit lieu de la plus éminente dignité; il l'admettoit dans sa familiarité, il oublioit même la majesté impériale pour aller visiter ceux qui portoient ce noble caractère. Plein de tendresse pour ses sujets, il apportoit la plus grande précaution à ne leur donner que des gouverneurs et des magistrats qui fussent les défenseurs de ceux dont il étoit le père. » *Voyez* SANTABARÈNE.

BASILINE, seconde femme de *Jules Constantin* et mère de l'empereur *Julien*, embrassa la religion Chrétienne, et devint bienfaictrice de l'église d'Ephèse, à laquelle elle donna des terres. Ayant adopté depuis l'hérésie d'*Arius*, elle persécuta et fit exiler *St. Eutrope* évêque d'Andrinople,

* BASKERVILLE, (Jean) célèbre imprimeur et graveur Anglois, mort le 18 janvier 1775, à Birmingham, ville d'Angleterre dans le comté de Warwick, quitta sa profession de maître d'école pour se faire imprimeur. Il grava et fondit lui-même ses caractères, et leur donna une grande perfection. L'œil en est net et beau. Il inventa une manière de fabriquer le papier qu'on n'a pu découvrir encore en France. Il est si lisse et si poli qu'on le croiroit de soie. Ses principales éditions se distinguent encore par leur noble simplicité, sans vignettes, estampes, lettres grises ni ornemens superflus; cependant son *Orlando furioso*, 1775, 4 vol. in-8°, en est orné. On recherche celles de *Virgile*, 1757, in-4°, d'*Horace*, de *Juvenal* et de *Perse*, et de la *Bible* Angloise, imprimée aux frais de l'université de Cambridge. Il est fâcheux que ce magnifique ouvrage in-folio soit imprimé sur un papier trop mince et trop transparent, qui laisse appercevoir le *verso* des pages. La société littéraire qui a donné, en 1785, une édition de *Voltaire* in-4° et in-8°, a acquis les poinçons de *Baskerville*. — Mais quel que soit le mérite des productions de ses presses, il ne faut pas que la fureur d'admirer exclusivement tout ce qui vient d'outre-mer, nous ferme les yeux sur les belles éditions du *Louvre*, des *Barbou*, des *Lambert*, des *Didot*, etc. etc.

* I. BASSAN, (Jacques DU PONT, ou le) naquit en 1510 à Bassano, ville des états de Venise. Il étoit fils d'un peintre de Vicence, qui charmé de la belle situation de Bassano vint s'y établir. *Le Bassan* travailla beaucoup à Venise dans sa jeunesse, mais à la mort de son père il revint dans sa patrie. Admirateur de la nature dans une campagne charmante, il peignit des paysages et des animaux avec beaucoup de vérité. Mais son pinceau n'est pas si vrai et si noble dans les sujets historiques; parce qu'il connoissoit très-peu les beautés de l'antique. On voit plusieurs de ses tableaux en France, et sur-tout à Paris au dépôt national. « *Bassan* a été un peintre excellent, dit le célèbre *Annibal Carache*; il fut digne d'une plus grande louange que celle que *Vasari* lui donne, parce qu'entre les beaux tableaux qu'on voit de lui, il a fait encore de ces miracles que l'on rapporte des anciens Grecs, trompant par art, non-seulement les bêtes, mais les hommes; ce que je puis témoigner, puisqu'entrant un jour dans sa chambre je fus trompé moi-même, avançant la main pour prendre un livre que je croyois un vrai livre, et qui ne l'étoit qu'en peinture. » *Le Bassan* avoit mis dans son jardin diverses figures de reptiles et d'animaux, qu'à la première vue on croyoit vivans. Ce peintre excelloit aussi dans le portrait. Il fit ceux de l'*Arioste* et du *Tasse*, et de plusieurs hommes célèbres de son temps. Lui-même se peignit avec les attributs de son art. Il mourut à Venise en 1592, à 82 ans. Il avoit amassé une fortune considérable, dont il faisoit un usage agréable, partageant son temps entre la lecture, la musique, la peinture et les soins du jardinage. Il laissa quatre fils, tous peintres.

II. BASSAN, (François) peintre, fils du précédent, mort à Venise en 1594, à l'âge de 44 ans. La supériorité de ses talens

le fit choisir par la république, concurremment avec *Paul Véronèse* et *le Tintoret*, pour orner de ses peintures le palais de Saint-Marc. Il avoit peint un magnifique tableau représentant l'enlèvement des Sabines, qu'il vendit très-cher au maréchal *d'Ancre*. L'humeur mélancolique de cet artiste lui fit croire sur la fin de sa vie qu'il étoit sans cesse poursuivi par des archers. Un jour que l'on frappa violemment à sa porte, il crut que les archers arrivoient. Il se jeta par la fenêtre, et s'étant blessé dangereusement à la tête, il mourut quelque temps après. — Son frère *Léandre Bassan*, avec les mêmes talens avoit les mêmes accès de folie. Il s'imaginoit qu'on vouloit toujours l'empoisonner. Celui-ci acheva divers ouvrages que son frère *François* avoit laissé imparfaits. Ses portraits étoient recherchés. Celui du doge de Venise lui mérita le collier de Saint-Marc; et l'empereur *Rodolphe II* lui envoya une médaille d'or pour lui prouver l'estime qu'il faisoit de lui. *Léandre* aimoit la société, la parure, la musique. Il mourut à Venise en 1623, âgé de 63 ans. — Les deux autres frères de *François*, appelés *Jean-Baptiste* et *Jérôme*, saisirent si bien la manière de leur père, qu'il faut être fin connoisseur pour les distinguer.

I. BASSANI, (Jacques-Antoine) né à Vicence en 1686, mort le 21 mai 1747, à l'âge de 61 ans, se fit jésuite et devint l'un des plus éloquens prédicateurs d'Italie. Ses *Discours* furent exempts du mauvais goût, et des jeux de mots qui déparent trop souvent les productions des orateurs de son pays. Le pape *Benoît XIV*, qui l'avoit entendu à Bologne, l'appela à Rome pour l'entendre encore. Les *Sermons* de *Bassani* ont été publiés à Bologne en 1752, et à Venise l'année suivante. On lui doit encore des *Poésies* latines et italiennes qui ont paru à Padoue en 1749. Un jésuite a écrit sa Vie en latin, où il dit : que la pureté des mœurs de *Bassani* égala celle de son style, et que ce qui pourroit faire le mérite de plusieurs personnes se trouva réuni en lui.

II. BASSANI, (Alexandre) noble Padouan, se distingua sur la fin du 15e siècle par ses grandes connoissances dans le Droit. Il mourut à Ravennes en 1495, après avoir publié un traité *De officio prætoris*. — *Jean* BASSANI de la même famille, a publié le *Voyage* à Rome de *Marie Casimir*, veuve de *Jean III* roi de Pologne. Rome, 1700, in-4.o

BASSEPORTE, (Magdeleine-Françoise) célèbre par le talent de peindre les plantes, les oiseaux, les animaux, naquit à Paris en 1701, et y mourut en octobre 1780, à 79 ans. Elle fut l'élève du fameux *Robert*, et succéda en 1732 à *Obriette* dans la place de peintre des jardins du roi. *Louis XV* qui la fit souvent appeler pour peindre des animaux singuliers, étoit plein d'estime pour ses talens, conversoit familièrement avec elle, et la dispensoit de toute étiquette. Mlle *Basseporte*, naturellement sensible et bienfaisante, ne se servit de son crédit que pour encourager les talens naissans. *Larchevêque*, peintre du roi de Suède, et le fameux chimiste *Rouelle*, lui durent leur avancement. Plusieurs artistes dans les deux sexes participèrent à ses li-

sons et à ses libéralités. Elle n'avoit cependant qu'une pension de cent pistoles et le produit de son talent ; mais l'envie de faire du bien rend économes ceux dans qui cette envie est une espèce d'enthousiasme.

BASSET DE LA MARELLE, (Louis) né à Lyon, se fixa à Paris et y exerça la place de président au grand conseil. Membre de l'académie de Lyon, il a publié en 1766 un Ecrit *sur la différence du patriotisme national chez les François et chez les Anglois*, in-8.° Arrêté avec sa femme et son fils âgé de 17 ans, ils périrent tous les trois sur l'échafaud en 1793, victimes du tribunal révolutionnaire. On les accusa d'être complices dans une conspiration tramée dans la prison du Luxembourg, comme si des détenus pouvoient encore nuire à l'état et en troubler les opérations.

II. BASSI, (Ferdinand) naturaliste Bolonois, mort le 9 mai 1774, n'épargna ni soins, ni dépenses pour perfectionner dans sa patrie le goût pour l'histoire naturelle. Il voyagea beaucoup et légua à l'institut de Bologne sa bibliothèque, ses herbiers, et tout ce qui pouvoit dans sa succession servir au progrès des sciences. On a de lui des *Mémoires* insérés dans la collection de l'institut et une *Dissertation* imprimée à Rome en 1767, sous le titre : *Delle Terme Porretane*.

III. BASSI, (Martin) célèbre architecte de Milan, répara avec art le magnifique dôme qu'on admire dans sa patrie, et publia à cette occasion un ouvrage sur les démêlés qu'il eut avec d'autres architectes pour la restauration de cet édifice.

BASSIANI, (Jean) né à Crémone, acquit de la réputation dans l'étude de la jurisprudence, dans le 12.e siècle, et devint le maître d'*Azon*. Il a laissé quelques ouvrages, et entr'autres une *Somme* de jurisprudence.

BASSIANO, (Lando) célèbre médecin de Plaisance en Italie, mort à la fin du siècle passé, a publié les écrits suivans : I. *De humanâ historiâ*. II. *De incremento*. III. *Jatrologia*.

BASSO, (Simon) chanoine de Bénevent dans le 17e siècle, a fait imprimer : I. Des *Poésies Toscanes*. II. Des *Fragmens* sur la poésie épique. III. *Apologie* pour la monarchie d'Espagne. Ce dernier écrit fut fait pour réfuter celui de *Boccalini*.

* BASSOMPIERRE, (François de) colonel général des Suisses, et maréchal de France en 1622, naquit en Lorraine l'an 1579 d'une famille distinguée. Le cardinal *de Richelieu* qui avoit à se plaindre de sa langue caustique, et qui désapprouvoit ses liaisons avec le duc de *Guise* et la princesse de *Conti*, l'un et l'autre déclarés contre lui, ayant su que dans la journée des *Dupes* il avoit conclu à ce qu'on l'enfermât, lui fit subir le sort qu'il lui destinoit. Il fut mis à la Bastille en 1631. *Bassompierre* avoit prévu l'ascendant que la prise de la Rochelle, le boulevard des Protestans, donneroit à ce ministre ; aussi dit-il dans cette occasion : *Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle*. Il passa le temps de sa prison à lire et à écrire. Un jour il feuilletoit beaucoup la Bible ; *Malleville* lui demanda ce qu'il cherchoit ? — *Un passage que je*

ne saurois trouver, lui dit le maréchal. Ce passage étoit une porte pour sortir de sa prison. Il y fit ses *Mémoires*, imprimés à Cologne en 1665, 3 vol. Il y a, comme dans la plupart des livres de ce genre, quelques anecdotes singulières et beaucoup de minuties. Ils commencent en 1598 et finissent en 1631. Sa détention fut de douze ans. Il n'eut sa liberté qu'après la mort de *Richelieu*. Comme il sortit de la Bastille le jour même des obsèques du cardinal, il dit : *Je suis entré dans ce château pour le service de M. le Cardinal, j'en sors pour son service*. On a encore de lui une *Relation de ses Ambassades*, estimée, 1665 et 1668, 2 vol. in-12 ; et des *Remarques sur l'Histoire de Louis XIII*, par *Dupleix*, in-12 : ouvrage un peu trop satyrique, mais curieux. *Bassompierre* vécut jusqu'au 12 octobre 1646 ; on le trouva mort dans son lit. C'étoit un homme à bons mots qui n'étoient pas toujours délicats. Quand il sortit de la Bastille, il étoit devenu extrêmement gros faute d'exercice. La reine lui demanda : *Quand il accoucheroit ? — Quand j'aurai trouvé une sage-femme*, répondit-il. *Louis XIII* lui demanda son âge à peu près dans le même temps ; il ne se donna que cinquante ans. Le roi paroissant surpris : *Sire*, lui répondit *Bassompierre*, *je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées à votre service*. Quoiqu'il eût été employé pour des ambassades, la négociation n'étoit pas son principal talent ; mais il avoit d'autres qualités qui le rendoient très-propre à la représentation. C'étoit un fort bel homme, d'un esprit présent, léger, vif et agréable, d'une politesse noble et d'une générosité rare. Après sa sortie de la Bastille, la duchesse *d'Aiguillon* nièce du cardinal *de Richelieu*, lui offrit cinq cent mille livres pour en disposer comme il lui plairoit : *Madame*, lui dit *Bassompierre* en la remerciant, *votre oncle m'a fait trop de mal pour recevoir de vous tant de bien*. Il parloit toutes les langues de l'Europe aussi facilement que celle de son pays. Le jeu et les femmes étoient ses deux passions dominantes. Averti secrètement qu'il alloit être arrêté, il se leva avant le jour, et brûla plus de six mille lettres qu'il avoit reçues des dames de la ville et de la cour. Il avoit épousé secrètement la princesse *de Conti*, *Louise de Lorraine*, dont il eut un fils, mort peu de temps après son père. Il eut de Mlle *de Balzac* un bâtard, *Louis*, mort évêque de Saintes en 1676. Cette demoiselle sœur de la marquise *de Verneuil*, se faisoit appeler Mad. *de Bassompierre*. Un jour la reine dit au maréchal, sorti depuis peu de la Bastille : *Monsieur le maréchal, voilà madame de Bassompierre*. — *Madame*, répondit-il, *ce n'est qu'un nom de guerre*. — Mlle *de Balzac* l'ayant entendu, lui dit : *Vous êtes un sot*. — *Il n'a pas tenu à vous*, reprit vivement le maréchal, *que je ne le fusse*.

BASSVILLE, (Nicolas-Jean Hugon de) a obtenu plus de célébrité par sa mort que par ses ouvrages. Nommé envoyé extraordinaire à Rome pour réclamer la liberté de plusieurs François emprisonnés, il y fut assassiné le soir du 13 janvier 1793, dans la maison de *Morette* banquier, et reçut dans une émeute

populaire un coup de rasoir dans le bas-ventre, dont il mourut trente-quatre heures après. Périt-il victime de la vengeance Italienne, ou sous le poignard des révolutionnaires eux-mêmes, jaloux de trouver un prétexte pour l'envahissement de Rome? Ce qui pourroit favoriser ce dernier sentiment, c'est que *Bassville* avoit quelques jours auparavant, refusé de faire placer l'écusson de la république sur la porte de la maison du consul de France qu'il occupoit. On lui doit: I. *Élémens de Mythologie*, in-8°: ils ont eu plusieurs éditions. II. *Précis* sur la vie de *Lefort* de Genève, grand amiral de Russie, 1786. III. *Mémoires* historiques et politiques de la révolution de France, 1790, 2 vol. in-8.°

BATALA, (Myth.) Divinité des isles Philippines, à laquelle on attribuoit la création de toutes choses.

BATALUS, musicien Grec, antérieur à *Démosthènes*, jouoit parfaitement de la flûte, et fut le premier qui monta sur le théâtre avec une chaussure de femme. La mollesse de sa vie et la dissolution de ses mœurs passèrent en proverbe. On surnomma *Batales* les personnes efféminées et sans courage.

BATARNAY, (Françoise de) épousa *François d'Ailly*, vidame d'Amiens, mort en 1560. Elle n'avoit que 22 ans lorsqu'elle devint veuve; mais au lieu de profiter de sa beauté et de sa fortune pour contracter un nouvel hymen, elle se dévoua pendant soixante ans à servir de mère aux pauvres et aux orphelins, et aux plus dures austérités. On dit qu'elle resta vingt ans sans se coucher. Le cardinal *de Joyeuse* son neveu, l'empêcha de s'enfermer dans un cloître en lui remontrant qu'elle pouvoit faire plus de bien dans le monde que dans un monastère, où sa bienfaisance deviendroit moins active et ses vertus plus ignorées. — Sa sœur *Marie de Batarnay*, mariée au maréchal *de Joyeuse*, ne se distingua pas moins par sa douceur, ses graces et sa piété.

* BATHILLE, pantomime d'Alexandrie, qui parut à Rome sous *Auguste*, fut affranchi de *Mécène*. Il s'étoit associé avec un certain *Pylade*. Ils inventèrent une nouvelle manière de danse, où l'on représentoit par des postures et par des gestes, le tragique et le comique. *Pylade* réussissoit dans le premier genre; *Bathille* dans le second. Cette espèce d'éloquence muette qu'ils perfectionnèrent, fut dans la suite tellement cultivée, que le philosophe *Démétrius*, sous *Caligula*, étant allé voir jouer les pantomimes; comme il attribuoit tout l'effet qu'ils produisoient aux instrumens, aux voix et à la décoration, l'acteur lui dit: *Regardes-moi jouer seul, et dis après de mon art tout ce que tu voudras.* Les flûtes se turent, le pantomime joua; et *Démétrius* transporté s'écria aussitôt: *Je ne te vois pas seulement, je t'entends, tu me parles des mains.* Les Romains adoptèrent avec passion le spectacle inventé par *Pylade* et *Bathille*, et ils le nommèrent la *danse italique*. Les deux amis, rivaux de talens et de fortune, ne tardèrent pas à se brouiller et à élever chacun un théâtre. Rome se trouva dès-

lors partagée en deux factions qui furent souvent sur le point d'en venir aux mains, et qui firent long-temps oublier toutes les querelles politiques. « *Bathille*, dit *Cahusac* dans son *Traité de la Danse*, avoit l'esprit badin, gai, léger, plein de feu et de jolies saillies. Telles devoient être ses compositions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit, qu'images vives et riantes, que tableaux peints par la main légère des graces, dessinés par l'amour, animés par la volupté. Les traces qui en restoient dans son imagination rendoient son humeur égale, sa conversation gaie, son commerce facile. Souple, complaisant, adroit, il faisoit dans le même temps une révérence profonde, disoit un bon mot, et rioit d'une plaisanterie qu'on lui adressoit, quoiqu'il sût très-bien qu'elle étoit mauvaise. Il mérita la faveur de *Mécène*, parce qu'il avoit des talens, de la politesse et de l'esprit. Ce favori d'*Auguste* ne se seroit pas laissé séduire par de moindres avantages ; mais pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands seigneurs, *Bathille* avoit senti qu'il lui falloit d'autres ressources : il les trouva dans sa souplesse, dans une liberté effrénée de mœurs, dans une facilité extrême à se prêter sans difficulté aux parties de plaisir les plus libertines, dans les soins qu'on pouvoit exiger de lui, sans craindre de l'offenser, pour négocier, lier ou rompre les tendres commerces de Rome. Avec ces secours, il ne pouvoit pas manquer de se faire un nombre infini de partisans, une foule d'amis et autant de protecteurs qu'il y avoit pour lors de grands seigneurs, mal élevés et sans mœurs à la cour d'*Auguste*. »

* BATILDE, (Sainte) épouse de *Clovis II*, descendoit, suivant l'auteur de sa Vie, de ces rois Saxons qui composèrent l'heptarchie d'Angleterre, et fut quelque temps esclave des Danois. Elle fut achetée à vil prix par *Archambaud* seigneur François, qui la donna à sa femme pour la servir. Belle, adroite, sage, modeste, douce, agréable, obligeante, elle gagna bientôt tous les cœurs. Après la mort de son épouse, *Archambaud* lui offrit sa main qu'elle refusa. *Batilde* ne vouloit alors que se consacrer à la retraite ; mais la Providence la destinoit au trône, et lorsqu'il fallut chercher une femme à *Clovis II*, toute la nation jeta les yeux sur elle. Ce prince étant mort fort jeune, *Batilde* devint régente du royaume. Elle le gouverna avec sagesse durant la minorité orageuse de *Clotaire III* son fils. Elle mourut à la fin de janvier 680, religieuse à l'abbaye de Chelles, qu'elle avoit bâtie. Elle avoit fondé aussi l'abbaye de Corbie. « L'histoire, dit *Hénault*, lui rend le témoignage qu'elle n'oublia point sur le trône son premier état, et que devenue religieuse, elle ne se souvint jamais qu'elle eût porté la couronne. » Le plus grand sujet de son éloge est d'avoir aboli l'usage des esclaves qui subsistoit encore, supprimé des exactions qui réduisoient les particuliers à vendre leurs enfans, réprimé les brigues pour l'épiscopat, et fait une guerre salutaire à la simonie. *Ebroïn* le plus grand homme d'état de la première race, lui

servit long-temps de conseil. « *Batilde*, dit un historien, étoit parfaitement belle ; sa physionomie étoit heureuse ; et son esprit juste et délicat répondoit à tout ce que promettoit sa physionomie. Ses charmes étoient soutenus, non-seulement de ces graces touchantes, et sans lesquelles la beauté est imparfaite, mais encore de beaucoup de vertu. » Elle fut canonisée par le pape *Nicolas I*. Sa fête est célébrée le 30 janvier, qui passe pour celui de sa mort. Ses reliques reposoient sur le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec celles de *St. Genès* évêque de Lyon, son aumônier, et celles de *Sainte Bertile* abbesse de ce monastère. *Batilde* eut de *Clovis II* trois princes : *Clotaire III*, *Childéric II* et *Thierri III*. — *Voyez sa* Vie, traduite par *Arnauld d'Andilly* et *Baillet*, au 30 du mois de janvier.

BATISTE, (N.) l'un des plus célèbres joueurs de violon qui aient paru en France, parcourut dans sa jeunesse l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Dans cette dernière contrée, il obtint l'amitié du célèbre musicien *Corelli*, qui après l'avoir entendu, courut l'embrasser et lui fit présent de son archet. Il se retira sur la fin de ses jours à la cour du roi de Pologne, dont il fit les délices. Il excelloit moins dans la difficulté du jeu que dans l'expression. Il tiroit de son instrument les sons les plus ravissans. Quelques-uns lui attribuent l'invention de la double corde.

BATISTIN, (Jean-Baptiste STRUCH, dit) musicien Florentin, mort vers 1740, vint en France et mit en musique trois opéra, *Méléagre*, *Manto-la-Fée*, *Polydora* et la cantate de *Démocrite et d'Héraclite*.

BATTALIER, (Jean) né à Lyon, religieux dominicain, réforma la *Légende dorée*, et la publia en 1476. C'est le premier ouvrage qui soit sorti des presses de l'imprimerie Lyonnoise.

* BATTEUX, (Charles) de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, chanoine honoraire de Rheims, étoit né à Allendhuy, village de l'élection de Rheims. Après avoir professé la rhétorique dans cette ville, il se rendit en 1730 à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Il devint ensuite professeur en philosophie grecque et latine au collége royal. Il occupa avec distinction cette chaire supprimée depuis, jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 14 juillet 1780. Il fut inhumé dans l'église de Saint-André-des-Prés, où le ministre *Bertin* lui a fait ériger un tombeau. La douleur de voir que les livres élémentaires à l'usage de l'école militaire, dont le gouvernement lui avoit confié la composition, n'avoient pas réussi, avança, dit-on, sa mort. Ce littérateur estimable joignoit à des mœurs graves mais sans rudesse, à un caractère ferme, à une conversation solide et instructive, les lumières d'un homme vieilli dans la lecture des auteurs Grecs et Latins. Il y avoit puisé ces principes judicieux, ces pensées naturelles, qui, pour nous servir de ses expressions, n'ont que le sel de ces nourritures saines dont le goût est toujours nouveau, parce qu'elles n'usent point le goût ; qui exercent l'esprit sans le tourmenter, et l'éclai-

rent sans l'éblouir. Nous avons de lui : I. *Cours de Belles-Lettres*, 5 vol. in-12, 1760 ; dans lequel on a réuni *les Beaux-Arts réduits à un même principe*, et son Traité de la *Construction oratoire*, qu'il avoit donnés séparément. Ces livres, plus raisonnés, plus méthodiques, plus précis que le *Traité d'Etudes* de *Rollin*, sont écrits avec moins d'élégance et de douceur. Il règne dans le style un certain ton métaphysique, une précision roide et sèche, qui est un peu corrigée par les exemples choisis dont l'auteur a embelli ses leçons. On peut lui reprocher encore que lorsqu'il discute certains morceaux de nos grands écrivains, par exemple les Fables de *la Fontaine*, la manie de s'extasier sur tout, lui fait trouver des beautés où des critiques d'un goût plus sévère ont trouvé des défauts. « *Aristote* dans sa *Poétique*, dit l'auteur des *Trois Siècles*, avoit réduit le but de la poésie à l'imitation de la nature ; l'abbé *Batteux*, d'après l'*Essai sur le Beau* du P. *André*, a développé, étendu ce principe, et l'a appliqué avec beaucoup de justesse à tous les beaux arts. Dans l'ouvrage estimable qu'il a composé à ce sujet, il en revient continuellement à cette idée primitive, et en tire non-seulement les règles de la poésie et de l'éloquence, mais encore celles des autres genres d'imitation. Il commence par examiner quelle est la nature des arts, quelles en sont les parties et les différences essentielles ; il fait voir ensuite que leur unique but ne tend qu'à cette imitation nécessaire, et qu'ils ne diffèrent entre eux que par les moyens qu'ils emploient pour y arriver. Le sentiment vient à l'appui de son système, et lui fournit des observations pour prouver que le goût dans les arts ne sauroit subsister sans l'imitation, dont il n'est lui-même qu'une conséquence. Après cela, il entre dans la définition du goût ; il en expose les sources, il développe les moyens propres à le former et à l'entretenir ; il découvre les écueils qui l'affoiblissent et le corrompent ; et de tous ces articles il forme une chaîne de preuves qui le ramènent à son principe général, *l'imitation*. Enfin l'abbé *Batteux* pour fortifier ses raisonnemens, a recours aux exemples. La pratique des grands maîtres concourt à la conviction de la bonté du précepte qu'il donne ; et soit dans l'universalité des beaux arts, soit dans chaque espèce particulière, la justesse de la théorie est toujours démontrée par l'expérience. » II. *Traduction des Œuvres d'*Horace *en françois*, 2 vol. in-12, en général fidelle, mais qui manque de chaleur et de grace, et qui confirme que les poëtes ne peuvent être bien traduits que par les poëtes. III. *La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits*, 1758, in-12 ; livre bien fait et bien imprimé, et où l'on découvre le fonds de beaucoup d'érudition, dont l'auteur cache l'appareil. IV. *Les Quatre Poétiques d'*Aristote, *d'*Horace, *de* Vida *et de* Boileau, *avec les traductions et des remarques*, 2 vol. in-8°, 1771 ; ouvrage qui respire le bon goût d'un excellent littérateur, et quelquefois l'aménité d'un académicien. V. *Histoire des Causes premières*, in-8°, 1769. L'auteur y débrouille quelques principes de l'ancienne philosophie, et ce travail lui coûta d'autant plus,

qu'il

qu'il se fait moins appercevoir à son lecteur. VI. *Élémens de Littérature, extraits du Cours des Belles-Lettres*, 2 vol. in-12. VII. Son *Cours élémentaire* à l'usage de l'école militaire, en 45 vol. in-12 : livre fait à la hâte, dans lequel il s'est copié lui-même et a copié les autres. Il avoit été reçu de l'académie des Inscriptions en 1754, et de l'académie Françoise en 1761. Il avoit beaucoup de dignité dans le caractère, la figure et le maintien. *Batteux* étoit encore plus estimable par ses qualités personnelles que par ses talens littéraires. Ses bienfaits soutenoient une famille aussi nombreuse que peu opulente. C'est donc à tort qu'on l'a taxé d'avarice. — *Voy.* ARGENS, vers la fin.

BATTIE, (Guillaume) médecin Anglois, né à Devonshire en 1704, mort de paralysie le 13 juin 1776, est moins connu par ses écrits de médecine que par son édition d'*Isocrate*, Cambridge, 1749, 2 vol. in-8.°

BATTIFERRI, (Laure) née en 1523, et morte en 1589, épousa le célèbre sculpteur *Ammanati*, et se distingua par son talent pour la poésie. Elle traduisit en vers italiens les Pseaumes de la pénitence, et publia plusieurs autres Opuscules qui furent goûtés de son temps.

BATU, petit-fils de *Gengiskan*, succéda à son aïeul dans la partie septentrionale de son vaste empire, et suivit ses traces en devenant lui-même un conquérant. Il porta ses armes jusques dans la Pologne, la Hongrie, la Moravie et la Dalmatie qu'il ravagea. Protecteur de *Mangukan*, il le fit monter sur le trône des Mogols en Perse, et lui facilita la conquête de la Chine. *Batu* suivit le culte de *Gengis*, en croyant à l'unité de Dieu et en n'adorant que lui seul. Il régna trente ans, et mourut l'an de l'hégire 654.

BATURIS, roi des Ibères, nation qui habitoit les bords du Pont-Euxin, fut surpris à la chasse par un orage si épouvantable qu'il s'égara et se trouva au milieu des précipices dans une nuit profonde. Effrayé de son danger, il promit au Dieu des Chrétiens, s'il l'en délivroit, d'embrasser son culte. Les nuages, dit-on, se dissipèrent aussitôt ; la lune parut dans tout son éclat, et *Baturis* rejoignit sa suite. Fidelle à son vœu, il devint l'apôtre de ses états, vers l'an 327 de l'ère chrétienne.

BATZ, (Violente de) Espagnole d'origine, belle, galante et féroce, gênée par son mari dans ses intrigues, le fit assassiner par *Arias Burdée* son amant, moine augustin, professeur dans l'université de Toulouse, et par quelques autres scélérats. Le mari perdit la vie sous dix-sept coups d'épée et de couteau. *Burdée* et *Violente de Batz* furent condamnés au dernier supplice par le parlement de Toulouse, et exécutés au mois de février 1609.

BAUD, (Pierre le) doyen de l'église de Saint-Tugal de Laval, devint aumônier de la reine *Anne* de Bretagne, qui lui ordonna d'écrire l'histoire de Bretagne, et lui accorda le pouvoir de visiter toutes les archives du pays pour la composer. L'ouvrage de *le Baud* parut en 1638, in-fol., par les soins de *Pierre d'Ozier*. Il s'étend jusqu'à l'année 1458.

On a dit que *le Baud* n'étoit que le plagiaire de *Geoffroy de Montmouth*, et qu'il avoit copié servilement toutes les fables recueillies par ce dernier; cependant *Lobineau* dans son Histoire de Bretagne, a donné de grands éloges à celle de *le Baud*.

BAUDÈLE, (St.) martyr des Gaules, eut son tombeau à Nîmes. Plusieurs églises de France et d'Espagne sont sous le vocable de ce Saint.

BAUDIN, (Pierre-Charles-Louis) né à Sédan en 1751, fut député par cette ville à l'assemblée législative et à la convention. Plus laborieux qu'éloquent, très-incertain dans ses principes, il partagea quelquefois l'exagération de ses collègues, mais plus souvent le calme de la modération. En combattant la loi sur les droits successifs des émigrés, il s'écria : *Si parmi des millions de coupables, il s'en trouve dix innocens, la loi qui les frappe tous indistinctement est injuste.* Deux de ses discours sont curieux : le premier a pour objet d'offrir les moyens de terminer la révolution sans secousse; le second présente le tableau de l'état de la république et des travaux de la convention, à la fin de sa session. On a encore de lui : I. *Anecdotes sur la Constitution*, 1794, in-8.° II. *De la Liberté de la Presse*, 1795, in-8.° Sa mort arrivée en décembre 1799, laissa une place vacante à l'Institut, dont il étoit membre.

BAUDONIVIE, religieuse de Poitiers, fut témoin des vertus et des actes de piété de la reine *Radegonde* morte en 587, et elle se plut à en écrire la vie. Cet ouvrage se borne à recueillir les faits oubliés par l'évêque *Fortunat*, qui a publié aussi une *Vie* de la même princesse.

I. **BAUDOUIN I**er, frère de *Godefroy de Bouillon* fut qualifié de roi de Jérusalem et de Saint-Jean-d'Acre, après la mort de celui-ci. Il entra en Egypte et y attaqua la ville de Farma, qu'il réduisit en cendres. Après cette expédition, il tourna du côté d'Arisch ; mais la mort le surprit en chemin en 1131. Ses entrailles furent déposées dans une tombe qui se voit encore sur le chemin d'Egypte en Syrie, et qui porte le nom de *Hégiarat Barduil* ou la tombe de *Baudouin*. Son corps ayant été embaumé, fut porté par l'armée à Jérusalem, et placé dans l'église de la Résurrection, bâtie sur le Calvaire.

BAUGÉ, (Étienne de) évêque d'Autun en 1113, renonça à son évêché pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Cluni. *Jean Monteléon* a publié en 1517 un ouvrage de cet évêque, sur les ordres ecclésiastiques et les cérémonies de la messe.

BAVIUS, nom d'un mauvais poëte, que *Virgile* a tiré de l'oubli par ces vers :

Qui BAVIUM *non odit, amet tua carmina, Mævi.*

***BAULDRI**, (Paul) professeur en histoire sacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, étoit gendre du célèbre *Henri Basnage*. Il a donné au public : I. Une édition du traité de *Lactance*, *De morte persecutorum*, avec des notes savantes, Utrecht, 1692. Il y justifie plus d'une fois *Lactance* contre les vaines critiques de *Jacques Tollius* ;

admet l'arrivée de *St. Pierre* à Rome, attestée ici par *Lactance*, et contestée si peu judicieusement par la plupart des Protestans. Tout ce que renferme l'édition de *Bauldri* a passé dans le second volume de celle que *Lenglet du Fresnoy* a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4.° II. Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de *Furetière*, intitulé : *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Utrecht, 1703, in-12. III. *Syntagma kalendariorum*, etc. etc. Utrecht, 1706, in-folio : tout ce qui concerne les différens calendriers est ici rédigé en tables, par lesquelles on trouve facilement à quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'histoire. IV. Plusieurs *Dissertations* répandues dans différens journaux. Il mourut en 1706.

BAVON, (St.) né dans le pays de Liége, mena dans sa jeunesse une vie fort déréglée ; mais ayant perdu subitement une épouse qu'il aimoit, cette perte lui fit embrasser la pénitence. Il se retira dans le creux d'un arbre, puis il se bâtit une petite cellule dans la forêt de Malmedun près de Gand, et s'y nourrit d'eau et de fruits sauvages. *St. Bavon* mourut dans le 7e siècle. Plusieurs habitans de Gand touchés de l'exemple des vertus de ce reclus, firent édifier sous son nom un monastère que le pape *Paul III* sécularisa, et qui est devenu la cathédrale. La vie de *St. Bavon* a été écrite par divers auteurs, et entr'autres par *Surius*, d'après *Thierri* abbé de Saint-Tron.

BAURANS, (N.) né à Toulouse en 1710, mort dans sa patrie en 1764, à 54 ans, vint à Paris pour exercer ses talens. Il adapta la musique de la *Serva Padrona* de *Pergolèse* à des paroles françoises ; et cet heureux essai fut l'époque de la révolution du goût françois pour la musique italienne. On a encore de lui, *le Maître de Musique*, opéra qu'il traita dans le même goût, et des *Lettres* sur l'électricité médicale, traduites aussi de l'italien.

BAUTER, (Charles) né à Paris, s'est caché sous le nom de *Méliglosse*, pour donner au théâtre deux pièces, la *Rodomontade* et la *Mort de Roger*. Elles ont été imprimées avec d'autres poésies, à Paris en 1605, et à Troyes en 1619.

* BAUTRU, (Guillaume) comte de Nogent, bel esprit du 17e siècle, et l'un des premiers membres de l'académie Françoise, quoiqu'il n'ait rien écrit, naquit à Paris en 1588, et y mourut en 1661. Quand on voulut vendre ses meubles après sa mort, sa chapelle se trouva fort en désordre. *Il ne faut pas s'en étonner*, dit le comte de *Séran* son fils : *mon père négligeoit autant sa chapelle, qu'il avoit soin de sa cuisine et de sa bibliothèque.* Il fut, dit-on, les délices des ministres, des favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par les différens traits qu'on rapporte de lui, c'étoit une espèce de *Gorgibus*, un plaisant de profession. On cite plusieurs de ses bons mots, dont quelques-uns sont très-mauvais. *Bautru* étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne

l'interrogea sur ce qu'il avoit remarqué. *Votre bibliothèque est très-belle*, lui dit Bautru ; *mais Votre majesté devroit donner à celui qui en a le soin, l'administration de ses finances.* — *Et pourquoi ?* — *C'est*, repartit Bautru, *qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié.* Il voulut faire imprimer les *Négociations* de son ambassade en Espagne, et il s'adressa pour cet objet au libraire *Berthier*, qui lui dit : « Je ne vous le conseille pas. J'étois alors à Madrid, où j'avois ordre de traiter avec le duc d'*Olivarès* tout le contraire. Et j'en défaisois plus en un jour, que vous ne pouviez faire en trois mois ; en un mot, j'avois seul le secret : vous n'étiez que l'homme du roi ; pour moi, j'étois celui de *Richelieu*. » Cet aveu rendit *Bautru* ennemi irréconciliable du cardinal. Il disoit d'un certain seigneur de la cour, qui n'entretenoit les gens que de contes bas, qu'il étoit le *Plutarque des laquais.* — L'abbé *de la Rivière* étant revenu de Rome très-enrhumé et sans avoir été nommé cardinal, *Bautru* dit que son rhume n'étoit pas fort extraordinaire, puisqu'il étoit revenu sans *chapeau*. L'une de ses maximes étoit qu'*il ne falloit pas s'abandonner aux plaisirs, mais seulement les côtoyer.* — Son fils le comte de *Séran*, mort en 1665, avoit l'esprit plaisant comme son père ; mais il a dit moins de bons mots. La famille de *Bautru* étoit originaire d'Angers, où elle occupoit des places dans le présidial.

I. BAUX, (Clairette de) dame de Berre en Provence, descendoit d'une famille distinguée qui avoit possédé la principauté d'Orange. Sa beauté, sa vertu, ses talens aimables furent célébrés par *Pierre d'Auvergne*, troubadour célèbre. *Clairette* fut l'une des présidentes de la cour d'amour de Romanino. *Voyez* PIERRE D'AUVERGNE. — *Huguette de Baux* de la même maison, d'abord fille d'honneur d'*Ermengarde* de Narbonne, femme de *Roger* comte de Foix, se plaça par son esprit au rang des poëtes de son pays. Le troubadour *Pierre Roger* devint son amant ; et les historiens disent qu'il fut parfaitement heureux. Après la mort de *Roger* qui fut assassiné par les parens d'*Huguette*, elle épousa *Beaudinar* seigneur d'Aulps en Provence. — Une autre *Jeanne de Baux*, contemporaine de la belle *Laure*, fut l'une des dames qui, par les qualités de l'esprit et du cœur, mérita de composer la cour d'amour d'Avignon, lorsque les papes avoient fixé leur séjour dans cette ville.

II. BAUX, (Guillaume de) devint prince d'Orange du chef de sa mère *Tiburge*. En 1214 il obtint des lettres de *Fréderic II* qui lui accordoient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Cet empereur disposoit alors de ce que l'empire n'avoit pu garder. *Guillaume* avoit rançonné sur ses terres un marchand qui les traversoit, et n'avoit pas voulu acquitter les droits de péage ; celui-ci avoit demandé justice au roi de France *Philippe-Auguste*, qui lui répondit qu'il étoit trop éloigné pour punir son vassal, mais qu'il lui permettoit de se venger comme il pourroit. Le marchand alors contrefit le sceau du roi, et écrivit en son nom une lettre à *Guillaume*, pour

l'inviter à se rendre aux fêtes qui devoient se célébrer dans sa cour. *Guillaume* pour s'y rendre passa dans la ville où résidoit le marchand qui, ayant assemblé ses amis, arrêta le prince et toute sa suite, et le força à réparer le dommage qu'il lui avoit fait. Cette aventure fut chansonnée par les troubadours du temps, et peut faire juger de la police qui régnoit alors. *Guillaume* faisoit lui-même des vers et se désignoit sous le nom poétique d'*Inglès*. Il fut victime de sa haine contre les Albigeois. Les Avignonnois qui en soutenoient le parti le firent prisonnier dans une embuscade, l'écorchèrent vif et coupèrent son corps en morceaux l'an 1218. Le pape *Honorius III* expédia un bref pour exciter les Croisés à punir cet attentat; et ce fut l'un des motifs du siége d'Avignon par *Louis VIII* en 1226.

BAYE, (François BERTHELOT marquis de) mort le 3 septembre 1776, est auteur des *Campagnes du Maréchal de Créqui*, faites en 1677; Paris, 1761, in-12.

BAYEUX, (N.) avocat à Caen, entra dans la carrière littéraire en obtenant un prix de poésie à l'académie de Rouen par une Ode *sur la Piété filiale*. Deux écrits estimables le firent connoître davantage; le premier est une Traduction des fastes d'*Ovide* avec des notes pleines de recherches et de philosophie; elle parut d'abord en 1783, et a été réimprimée en 1789 en 4 volum. in-8.° Le second a pour objet des Réflexions sur le règne de *Trajan*, 1787, in-4° : on y trouve un style agréable et beaucoup de finesse dans les idées. A l'origine de la révolution, *Bayeux* fut nommé procureur-syndic du département du Calvados; accusé ensuite d'entretenir une correspondance avec les ministres *Montmorin* et *de Lessart*, alors détenus à Orléans, il fut lui-même mis en prison où le peuple ameuté vint le massacrer en 1792.

BAZARLU, l'un des saints du culte Mahométan. Il s'enferma pendant la plus grande partie de sa vie dans une cellule, où il s'appliqua uniquement à contempler le Ciel, et à méditer sur le mot *Hu* qu'il avoit écrit en gros caractères sur sa muraille, et qui signifie *Celui qui est*.

I. BAZIN, (N.) né à Rouen en 1673, vint achever ses études à Paris, et y devint supérieur de la communauté de Saint-Hilaire. Ses *Sermons* qui lui procurèrent une multitude d'auditeurs, n'ont point été publiés. On lui doit quelques ouvrages de piété, dont le plus répandu est : *Exercices du Pénitent*. Son auteur est mort à Paris le 23 décembre 1734, âgé de 61 ans.

II. BAZIN, (N.) médecin de Strasbourg, exerça sa profession avec honneur, et se délassa de ses travaux par l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. On lui doit dans ces deux genres des ouvrages estimés. I. *Observations sur les plantes*, 1741, in-8.° II. *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-8.° III. *Histoire des Abeilles*, 1744, 2 vol. in-12. IV. *Lettres sur les Polypes*, 1745, in-12. V. *Abrégé de l'Histoire des insectes*, 1747, 2 vol. in-12. C'est un extrait très-bien fait de l'ouvrage de *Réaumur*. *Bazin* est mort au mois de mai 1754.

BAZIRE, (Claude) né à Dijon en 1764, n'auroit été qu'une ame basse et un scélérat obscur, si la révolution n'eût donné quelque célébrité à ses calomnies et à ses motions incendiaires. Fils d'un portier, il avoit obtenu une place de simple commis aux archives de la province de Bourgogne, lorsqu'en 1790 il se mit à la tête du club de Dijon et de tous les attroupemens séditieux qui portèrent la terreur dans cette ville. Nommé à l'assemblée législative et à la convention, *Bazire* eut un libre champ pour nuire. Il s'honora du titre de *Dénonciateur* en chef des Jacobins; et pour s'en montrer digne, il attaqua le roi et fit ordonner qu'il seroit jugé *sans désemparer*. Il proposa de mettre à prix la tête de *la Fayette*, de séquestrer les biens des émigrés, de licencier tous les officiers de l'armée, pour ne nommer à leur place que des soldats; d'amnistier *Jourdan* surnommé *Coupe-tête*, et tous ses complices. Envoyé en mission à Lyon, il expulsa les officiers municipaux légalement élus pour appeler des factieux. *Robespierre* ne voulant ni s'en servir davantage, ni le récompenser de ses éternelles dénonciations, le fit condamner à mort avec *Danton*; et il fut décapité à l'âge de 30 ans le 5 avril 1794. Petit, d'une foible structure, ayant toujours l'attitude d'un homme ivre, *Bazire* pour donner plus d'activité à son sang, prenoit chaque jour douze tasses de café. Méchant et menteur, hardi et sans honte, il se faisoit appeler le *Crétois*, parce qu'il siégeoit sur la *crête* de la *Montagne*, lieu de la Convention où se plaçoient de préférence les plus ardens révolutionnaires.

BAZMAN et COBAD, furent deux guerriers célèbres, qui décidèrent dans un combat singulier du sort des Turcs et des Persans. *Bazman* étoit Turc et sujet d'*Afrasiab* roi du Turkestan, qui avoit passé le Gihon et s'avançoit avec une armée formidable pour envahir la Perse. *Cobad* étoit Persan, et au service de l'armée de *Naudhar*, l'un des derniers rois de la première dynastie Persane. Les deux monarques remirent la décision de leurs démêlés au succès du combat de *Bazman* et de *Cobad*, en jurant que celui des deux qui seroit vainqueur, feroit triompher son souverain. *Bazman* succomba sous l'épée de son adversaire; aussitôt *Afrasiab* fidelle à son serment, repassa le Gihon et laissa *Naudhar* en paix.

BÉARDE DE L'ABBAYE, (N.) s'attacha à l'étude de l'Économie rurale, et mourut à Paris à la fleur de son âge en 1771. On lui doit : I. *Essai d'Agriculture*, 1769, in-8.° II. Une *Dissertation*, couronnée à l'académie de Pétersbourg, sur cette question : *Est-il avantageux à un État que les paysans possèdent des terres en propriété ?* Paris, 1769, in-8.°

BÉATILLO, (Antoine) né à Bari en 1570, mort à Naples en 1642, se fit jésuite et devint grand prédicateur. On lui doit : I. L'*Histoire de Bari*, 1637, in-4.° II. *Vie de St. Irenée*. III. *Vie de St. Nicolas*, archevêque. IV. D'autres *Vies* d'hommes pieux et recommandables par leurs vertus.

BÉATOUR, cardinal Écossois, archevêque de Saint-André,

fut assassiné dans le 16e siècle pendant les troubles de religion. Une nouvelle preuve combien le fanatisme dénature toutes les idées, c'est que *Knox* donne au récit de ce meurtre le titre de *Joyeuse Narration.*

I. **BÉATRIX**, (Sainte) donna la sépulture à *St. Simplice* et *St. Faustin*, martyrs décapités à Rome l'an 303. Elle fut découverte, arrêtée et étranglée dans sa prison. Le pape *Léon* fit transporter ses reliques dans une église qu'il faisoit bâtir à Rome; elles sont maintenant dans celle de Sainte-Marie Majeure.

III. **BÉATRIX DE PROVENCE**, fille de *Raymond Bérenger* comte de Provence, en devint héritière, et épousa en 1245 *Charles de France* fils de *Louis VIII*. Ses trois sœurs avoient été unies à des souverains, *Béatrix* desiroit le même honneur, et elle en jouit bientôt, son époux ayant été investi du royaume de Naples et de Sicile; et elle fut elle-même couronnée à Rome le 6 janvier 1265. *Béatrix* mourut à Nocéra quelque temps après son couronnement. — *BÉATRIX de Savoie*, mère de la précédente, fonda en 1248 un couvent de Dominicains près de Sisteron, et une commanderie de Malte. On voyoit son tombeau dans l'église de Saint-Jean à Aix. — *BÉATRIX de Portugal* épousa en 1521 *Charles III* duc de Savoie, et fut célébrée pour sa sagesse et sa beauté. — *BÉATRIX de Lorraine* devint duchesse de Toscane, et montra dans les troubles de l'Italie autant de prudence que de courage. Elle eut pour fille la fameuse comtesse *Mathilde*, bienfaictrice du saint Siége.

I. **BEAU**, (Jean-Baptiste le) né en 1602 dans le comtat Venaissin, mort à Montpellier le 26 juillet 1670, se fit jésuite, et publia plusieurs *Dissertations* érudites, que *Grævius* a insérées dans ses *Antiquités Romaines.* On lui doit encore des *Vies* de *François d'Estaing*, évêque de Rhodez, de *Barthélemi des Martyrs*, d'*Alphonse Torribius* évêque de Lima; et une *Dissertation* latine sur les *Stratagêmes* employés à la guerre par les Gaulois et les François, Francfort, 1661.

BEAUBRUEIL, (Jean de) avocat à Limoges, fit jouer l'une de nos plus anciennes tragédies, *Régulus*, réprésentée en 1582.

II. **BEAUCHAMP**, célèbre danseur, mort en 1695, apprit à danser à *Louis XIV*, et devint le compositeur des ballets de l'Opéra, lorsque *Lulli* eut obtenu le privilége de cet établissement. « *Beauchamp*, dit *Rousseau*, étoit savant et recherché dans sa composition, et il avoit besoin de gens habiles pour exécuter ce qu'il inventoit. »

BEAUCOUSIN, (Christophe-Jean-François) avocat à Paris, mort dans cette ville en 1798, a consacré ses loisirs à la biographie, et a publié les *Vies* d'*Antoine le Conte*, de *Jean d'Artis*, de *Bonaventure Fourcroy*, de *Nicolas de Ramel*, du poëte *Racan*, de *Philibert Delorme*; les *Éloges* de *J. B. Hatté*, de *Loiseau de Mauléon*, de *Jacques* et *Pierre Sarasin*; la notice des ouvrages de *Charles du Moulin* jurisconsulte; l'*Histoire des Hommes illustres de Noyon.* Ces écrits sont languissans; le style y est sans couleur; mais la recherche des

faits qu'ils renferment offre cependant quelque intérêt.

BEAUFORT, (Louis de) mort à Maëstricht en 1795, mérita d'être reçu à la société Royale de Londres, par les ouvrages suivans: I. *Histoire de Germanicus*, 1741, in-4.° II. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la République Romaine*, 1750, in-8.° III. *Histoire de la République Romaine* ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome*, 1766, 2 vol. in-4.° Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'histoire Romaine, *Beaufort* a prouvé dans cet important ouvrage, qu'il restoit encore une foule de recherches intéressantes à faire, pour bien développer tous les ressorts de l'administration civile du peuple le plus célèbre qui ait existé. On y trouve quel étoit le département du sénat, comment les trois pouvoirs étoient distribués et se contre-balançoient, comment le peuple exerçoit sa souveraineté, la part que chaque magistrat avoit dans le gouvernement et les fonctions de chaque emploi, la manière d'administrer la justice civile et criminelle, les prérogatives du citoyen Romain et les différentes conditions des sujets soumis à ce vaste empire. Une critique sage, des rapprochemens judicieux; un style simple, noble et soutenu distinguent cette histoire; mais l'œil du lecteur y est fatigué par le trop grand nombre de citations dont il est hérissé.

BEAUHARNOIS, (Alexandre de) né à la Martinique, vint à Paris où les graces de son extérieur et sa supériorité dans l'art de la danse, le firent rechercher des sociétés les plus brillantes. Député de Blois à l'assemblée constituante, il se distingua dans le parti populaire par son ton d'aménité et l'élégance de ses discours. Il fut du petit nombre de ceux qui crurent de bonne foi que le peuple pouvoit avoir une part active dans le gouvernement. Ni l'ambition, ni l'esprit d'intrigue ne le portèrent à embrasser sa cause. Il y fut attaché, parce qu'il en avoit fait le serment. Il proposa l'égalité des peines pour tous les citoyens et leur admission à toutes les places, en ne consultant que leur capacité, et présida avec calme l'assemblée, lorsqu'elle apprit le départ du roi pour Varennes. Devenu ensuite adjudant général de l'armée de *Luckner*, puis général en chef de celle de la Moselle, il y donna des preuves de courage, de prudence et d'humanité envers les vaincus. Appelé au ministère de la guerre, il refusa cette place. Traduit au tribunal révolutionnaire cinq jours avant la chute de *Robespierre*, il porta sa tête sur l'échafaud, à l'âge de 34 ans, le 23 juillet 1794.

I. BEAUJEU, (Edouard Sire de) maréchal de France, se distingua à la bataille de Crécy en 1347, un an avant que d'avoir reçu le bâton, et mourut au combat d'Ardres en 1351, laissant un fils qui n'eut pas de postérité. *Edouard* avoit un frère, mort sans enfans mâles, en 1541. Cette famille descendoit des comtes de *Forez*, branche cadette des comtes d'*Albon*, depuis *Dauphins*.

BEAULATON, (N.) mort en 1782, a publié en 1778, une *Traduction* en vers françois du *Paradis perdu* de *Milton*, en 2 vol. in-8.° C'est une foible esquisse du tableau original. On y trouve quelques tirades bien ver-

nées au milieu d'un océan de vers durs, incorrects, et semblables à ceux de *Brébeuf*.

IV. BEAULIEU, (N. Baron de) général Autrichien, avoit servi avec distinction dans l'artillerie de l'empire, et s'étoit retiré au sein de sa famille, lorsque la révolte des Brabançons en 1789 vint le rappeler aux combats. Il prit le commandement du corps de troupes envoyé contre eux, les vainquit et les dispersa. La guerre ayant été déclarée avec les François, il obtint divers avantages contre le général *Biron*, à Marches, à Templeuve, à Furnes. Quelque temps après, il gagna la bataille d'Arlon, et s'empara de Bouillon et de plusieurs places. En 1796, il fut appelé au commandement général de l'armée d'Italie, et alors sa supériorité s'éclipsa devant celle de *Bonaparte*. Battu à Monténotte, Millésimo, Montézémo, Mondovi, il ne put défendre l'Adda que son ennemi passa à gué, et fut obligé de se retirer devant lui jusques dans les montagnes du Tirol. *Beaulieu* fut alors remplacé dans le commandement de son armée par *Wurmser*, et mourut bientôt après. Les militaires l'ont regardé comme un général estimable, plein d'activité, sachant inspirer l'intrépidité, mais plus propre à conduire une petite armée qu'une grande. Au milieu d'une action, on lui apprit la mort de son fils qui venoit d'être tué. *Mes amis*, dit-il aux soldats qui l'entouroient, *ce n'est pas le moment de le pleurer ; il s'agit de le venger et de vaincre.*

BEAUMARCHAIS, (Pierre-Augustin CARON de) naquit à Paris le 24 janvier 1732, d'un horloger, comme *Jean-Jacques Rousseau*. Son père, distingué dans son art, en inspira d'abord le goût à son fils. Celui-ci perfectionna le mécanisme de la montre par une nouvelle espèce d'échappement ; invention sans doute heureuse, puisqu'elle lui fut contestée par un horloger célèbre qui la réclamoit. Le différend fut porté devant l'académie des Sciences qui décida en faveur du jeune *Beaumarchais*. La musique devint alors l'un de ses goûts les plus vifs. Il jouoit de plusieurs instrumens, et sur-tout avec supériorité de la harpe et de la guitare. Les sœurs de *Louis XV* voulurent l'entendre ; elles l'admirent à leurs concerts et ensuite dans leur société. Le crédit très-marqué dont il jouissoit auprès des princesses de France, la disproportion de ce qu'il étoit né à ce qu'il étoit devenu, sa fierté naturelle qui en augmenta, une légèreté dans le ton et les manières, qui alla quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, formèrent bientôt contre lui un foyer de haines secrètes. Un grand le voyant passer avec un habit superbe dans la galerie de Versailles, et voulant l'humilier, s'approche et lui dit : « Je vous rencontre bien à propos ; ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil. » *Beaumarchais* rappelé à son ancien état, lui observa qu'il y avoit toujours eu la main très-mal adroite. On insiste ; il prend la montre et la laisse tomber, en disant : « Je vous l'avois bien dit ; et c'est vous qui l'avez voulu. » La protection de la cour attacha *Beaumarchais* au riche *Pâris Duverney ;* et c'est là qu'il se reconnut le génie des affaires et qu'il en profita pour sa fortune. Trois procès occupèrent alors sa vie ;

le premier, contre le légataire universel de *Duverney*, dans la succession duquel il réclamoit une modique somme; le second, contre le conseiller *Goësman:* enfin le procès *Kornman*. Il finit par les gagner tous trois. Ceux-ci lui furent suscités par la haine plus que par un intérêt litigieux, et tous trois fixèrent les regards de toute la France. Les États-Unis venoient de se détacher de l'Angleterre; il concut le dessein de les approvisionner. Il eut long-temps à lutter contre la circonspection du comte de *Maurepas* principal ministre, qui ne vouloit rien hasarder, et contre les obstacles de la politique Angloise. Il falloit des fonds très-considérables, *Beaumarchais* vint à bout de disposer de ceux d'autrui. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, trois entr'autres en un seul jour, en sortant de la Gironde; mais le plus grand nombre arriva chargé d'armes et de munitions de toute espèce; et c'est ce qui lui procura une opulence très-grande pour un particulier. *Beaumarchais* sut en faire usage, contribua à des établissemens utiles, à celui de la caisse d'escompte formée à l'instar de la banque d'Angleterre, mais avec la disproportion que comportoit la différence des gouvernemens; à celui de la pompe à feu qui a fait tant d'honneur aux frères *Perier*, mais qui rencontra des contradicteurs et des obstacles; à l'entreprise des eaux de Paris, qui lui procura une violente diatribe de *Mirabeau*. Dans le même temps, *Beaumarchais* faisoit représenter ses pièces; et malgré leurs nombreux défauts, l'esprit qui y pétilloit, la force de l'*imbroglio* et de l'intérêt leur faisoient obtenir un succès dont aucun auteur dramatique n'avoit joui. La révolution arriva, et *Beaumarchais* fut membre de la première commune provisoire de Paris. Bientôt sa vie fut menacée; on le vit fuir successivement en Hollande et en Angleterre, tour-à-tour proscrit et absous, accusé et justifié par les agens du pouvoir révolutionnaire, revenant en France pour y être emprisonné à l'Abbaye, sortant de prison pour fuir encore. De retour enfin dans ses foyers, il y mourut d'un coup de sang à l'âge de 69 ans, dans la nuit du 29 au 30 floréal an sept. Alors il paroissoit jouir encore d'une santé robuste après une vie si laborieuse, et si tourmentée. Sa forte constitution n'avoit rien encore de la vieillesse. *Beaumarchais* possédoit les ressources du génie et du caractère, une hardiesse réfléchie, une patience tenace, et sur-tout le don de persuader. Il avoit une physionomie et une élocution également vives, animées par des yeux pleins de feu, autant d'expression dans l'accent et le regard que de finesse dans le sourire, et sur-tout l'espèce d'assurance que lui inspiroit la confiance de ses moyens. Il avoit avec les grands une tournure particulière, fort adroite sans être servile, et où sa réputation d'esprit le servoit beaucoup : il avoit toujours l'air d'être convaincu qu'ils ne pouvoient pas être d'un autre avis que le sien, à moins d'avoir moins d'esprit que lui; ce qu'il ne supposoit jamais, sur-tout avec ceux qui en avoient peu : et s'énonçant avec autant de confiance que de séduction, il s'emparoit à la fois de leur amour propre et de leur médiocrité, en rassurant l'une

par l'autre. Ses ouvrages sont: I. *Mémoires* contre les sieurs *de Goësman*, *la Blache*, *Marin*, *d'Arnaud*; 1774 et 1775. « Rien de plus original ni de mieux écrit, dit *Sabathier*, que les *Mémoires* de *Beaumarchais*. La raison s'y trouve assaisonnée du sel de la meilleure plaisanterie; le quatrième sur-tout annonce un écrivain qui connoît les sources de la persuasion, et qui sait profiter de la dextérité de son esprit pour tourner contre eux-mêmes les armes de ses adversaires. N'eût-il fait que ce *Mémoire*, *Beaumarchais* mériteroit de figurer dans le petit nombre des gens de lettres qui, au mérite d'écrire avec autant de clarté que de correction, réunissent le talent de nourrir la curiosité du lecteur par un style aussi varié que piquant. » Dans ces *Mémoires*, suivant un littérateur prenommé, l'auteur s'agrandit en talent et en courage, au point de faire de sa cause celle de tous ses lecteurs: ils sont d'un genre et d'un ton qui n'ont point eu de modèle. Leur forme, aussi saillante qu'inusitée, offrit à la fois une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux. Tous les traits du ridicule y partent d'une main légère et intrépide, qui frappe sans cesse en variant toujours ses coups. On y trouve une succession alternative, et quelquefois même le mélange sans disparate de l'indignation et de la gaieté qu'il communique tour-à-tour ou en même temps, comme il lui plaît. Il vous met en colère et vous fait rire; ce qui est plus rare et plus difficile dans l'art que dans la nature. Une des armes de *Beaumarchais*, et qui lui a servi à tout, c'est sa dialectique. Il n'y en a pas de plus pressante, de plus ingénieuse et de plus diversifiée. Aucune induction ne lui échappe; pas une qu'il ne saisisse avec justesse et qu'il ne pousse aux dernières conséquences; pas une qu'il ne fasse ressortir et reparoître à propos, et toujours avec un nouvel avantage. C'est la logique oratoire, celle de *Démosthènes*. *Voltaire* fut enchanté de la lecture de ces *Mémoires*, au point d'être un moment alarmé de la célébrité qu'ils donnoient à l'auteur. Il ne dissimula pas ce petit mouvement qui ne pouvoit être ni sérieux ni réfléchi. Il le tourna en plaisanterie, et dans une lettre où il se répandoit en éloges sur ces *Mémoires* et sur tout ce qu'ils supposoient d'esprit, il ajoutoit; « Je crois pourtant qu'il en faut encore davantage pour faire *Zaïre* et *Mérope*. » Ces Mémoires ont sans doute des disparates et des incorrections; mais ils trouvent une excuse toute naturelle dans la précipitation nécessitée de ces sortes de compositions, soumises aux époques et aux conjonctures légales. C'est là que souvent le temps commande à l'auteur. La rapidité de la marche de celui-ci entraîne le lecteur avec lui. C'est un flambeau qui étincelle en courant et qui brûle les yeux; c'est une arme à feu qui tire cinq coups par minute; et s'apperçoit-on toujours quand le flambeau pâlit un instant, ou quand un coup ne porte pas? II. *Mémoire* en réponse à celui de *Guillaume Kornman*, Paris, 1787. III. *Eugénie*, drame en cinq actes, 1767. L'auteur débuta au théâtre par cette pièce. Il en prit le sujet dans le *Diable-Boiteux* de *le Sage*. De l'intérêt dans les situations, une pantomime soutenue et faite pour le

théâtre, en firent le succès. IV. *Les deux Amis*, drame en cinq actes, représenté en 1770. Cette pièce offre de l'art dans la conduite et le dialogue; et cet art est employé sur-tout à sauver la foiblesse des ressorts de l'intrigue. Tout son nœud consiste dans un secret que rien n'oblige à garder, et dans un embarras ridicule qui ne dure que parce que l'auteur l'a voulu. Quelqu'un du parterre dit assez plaisamment à la première représentation : *Il n'est question dans toute cette pièce que d'une banqueroute, j'y suis moi pour mes vingt sous.* Quelques jours après, un banqueroutier frauduleux, nommé *Billard*, ayant été condamné au carcan, on écrivit au bas de l'affiche de cette pièce: « Ici on jouera au noble jeu de Billard. » V. Le *Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, jouée en 1775. C'est le mieux conçu et le mieux fait des ouvrages dramatiques de *Beaumarchais*. Les caractères en sont assez marqués et assez soutenus pour le genre de l'*imbroglio;* celui du tuteur amoureux et jaloux a un mérite particulier: il est dupe sans être mal-adroit. Il n'y a point d'acte qui n'offre une situation ingénieusement combinée, piquante et gaie dans les détails. La pièce se noue plus fortement d'acte en acte, et se dénoue heureusement au dernier. La scène de *Basile*, au troisième, est d'un comique neuf et piquant. VI. La *Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, 1784. Le personnage principal qui figure dans cette pièce de *Beaumarchais*, est unique au théâtre; il n'a point eu de modèle. Un dialogue plein de saillies et une hardiesse plaisamment satirique, d'autant plus piquante que personne ne s'attendoit qu'on osât jamais en ce genre aller jusques-là, firent la fortune de la pièce. L'auteur passa trois ans à combattre les obstacles qu'on opposoit à sa représentation. Elle fut jouée deux ans de suite une ou deux fois par semaine; elle valut 500,000 francs à la comédie et 80,000 à l'auteur. Les trois premiers actes sont supérieurs au quatrième qui est sans action, et au cinquième qui offre une foule d'invraisemblances. La pièce dure plus de trois heures, et ne permet pas de petite pièce après sa représentation. Lorsqu'elle fut jouée pour la première fois, plus de trois cents personnes dînèrent dans les loges pour y avoir place, et à l'ouverture des bureaux, trois furent étouffées. Le *Timocrate*, mauvaise tragédie de *Thomas Corneille*, eut quatre-vingts représentations de suite; la *Folle Journée* a eu le prix sur elle. VII. *Tarare*, opéra en cinq actes, jouée en 1787. La pièce est foible, durement rimée; mais le spectacle, la hardiesse de quelques pensées, l'ont soutenue. Son résultat est de prouver cette vieille maxime:

> Homme, ta grandeur sur la terre
> N'appartient point à ton état;
> Elle est toute à ton caractère.

VIII. La *Mère coupable*, drame en cinq actes, représenté en 1792. Ce titre est mal choisi, puisque c'est plutôt une *Épouse coupable* qu'une mère coupable qui paroît dans cette pièce. Celle-ci offre des tableaux dangereux, de la boufissure dans le style, une préface pleine de l'amour propre le plus ridicule, un rôle de *Bégearss* tout à la fois inepte et hideux de perversité. L'auteur eut le tort de faire du nom de ce personnage

l'anagramme de celui de l'un de ses adversaires qui eut la générosité de ne jamais s'en plaindre, et de laisser au public qui ne le reconnut point dans le portrait, le soin de le venger de la calomnie. IX. *Mémoire* en réponse au manifeste du roi d'Angleterre. On fut surpris qu'un simple particulier se permît alors de répondre en son nom à la déclaration de guerre d'un souverain, et sur-tout de ce que le ministère François permit d'abord la publication de cet écrit, quoiqu'un arrêt du conseil le supprimât bientôt ensuite. X. *Mémoires à Lecointre* de Versailles, ou *Mes six Époques*. Paris, 1793. *Beaumarchais* raconte dans cet écrit, avec autant d'intérêt que de force, les divers dangers auxquels il eût le bonheur d'échapper pendant la révolution, tandis que ses richesses, ses talens, sa célébrité, son influence le désignoient comme devant être l'une de ses premières victimes. XI. On lui doit encore la collection complète des *Œuvres* de *Voltaire*. Il y dépensa une somme immense. Il paya fort cher les manuscrits de Mad. *Denys*; il fit acheter en Angleterre les poinçons et les matrices des caractères de *Baskerville*, regardés avant ceux de *Didot* comme les plus beaux de l'Europe. Il fit reconstruire dans les Vosges d'anciennes papeteries ruinées, et y envoya des ouvriers pour y travailler, suivant les procédés de la fabrication hollandoise, au papier destiné à cette édition. Il fit l'acquisition d'un vaste emplacement au fort de *Kell*, alors abandonné, et y établit son imprimerie. De tant d'avances énormes, il n'en résulta que des éditions médiocres, fautives, peu soignées, et dont le commentaire choque souvent les principes de l'art et du goût. En général, *Beaumarchais* offrit un composé de singularités, même dans un siècle où tant de choses ont été singulières. Né dans une condition privée et n'en étant jamais sorti, il parvint à une très-grande fortune sans posséder aucune place; fit de grandes entreprises de commerce, sans être à Paris autre chose qu'un homme du monde; eut au théâtre des succès sans exemple avec des ouvrages qui ne sont pas même des premiers du second ordre; obtint la plus éclatante célébrité par des procès qui, avec tout autre que lui, seroient demeurés aussi obscurs qu'ils étoient ridicules; se fit une réputation de grand talent par l'espèce d'écrits qu'on oublie le plus vîte, des *Mémoires* et des *Factums*. On a publié la *Vie* de *Beaumarchais* au commencement de l'an dix; mais nous n'avons consulté pour cet article que l'intéressante notice donnée sur cet écrivain remarquable, par M. *la Harpe*, dans le tome second de son excellent *Cours de littérature*. C'étoit un guide aussi judicieux qu'agréable à suivre.

BEAUME-MONTREUIL, (Françoise de la) épousa *Gaspard de Tavannes*, maréchal de France, et posséda si bien l'Écriture sainte, que dans des conférences réglées et publiques, elle convertit un rabbin par son savoir et son éloquence, vers l'an 1550.

* IV. BEAUMONT, (Christophe de) né au château de la Roque dans le diocèse de Sarlat en 1703, d'une famille ancienne, embrassa l'état ecclésiastique et fut d'abord comte de Lyon. Nom-

mé évêque de Baïonne en 1741, il passa à l'archevêché de Vienne en 1745, et l'année d'après à celui de Paris. Il fallut deux lettres expresses de *Louis XV*, pour le forcer à accepter ce siége important. Les querelles religieuses le firent exiler ; mais il supporta cette disgrace avec une fermeté qui mérita même les éloges du roi de Prusse. « Sa *morgue sur sa noblesse*, dit le continuateur de *Ladvocat*, et trop peu de lumières pour discerner la justesse des opinions qu'il embrassoit et qu'il soutenoit opiniâtrément, ont donné lieu à des troubles qu'un prélat plus éclairé auroit su éviter. » Il est un peu étrange que l'auteur de ce jugement, d'ailleurs impartial, donne pour origine aux troubles ecclésiastiques de la France, la manie vraie ou fausse de descendre d'une ancienne famille. Le zèle, la charité, la bienfaisance étoient les vertus principales de ce prélat. Il mourut en décembre 1781. Sa mort priva plus de mille ecclésiastiques et de cinq cents familles indigentes des secours annuels qu'il leur donnoit. On a de lui un recueil in-4° d'*Instructions pastorales*, dirigées principalement contre les écrits philosophiques. Ces vers le peignent tel qu'il fut :

Austère dans ses mœurs, vrai dans tous ses discours,
Plein de l'esprit de Dieu qui l'anime et l'embrase ;
Ou libre, ou dans les fers, il sut joindre toujours
La fermeté d'*Ambroise* à la foi d'*Athanase*.

VI. BEAUMONT, (Mad. LE PRINCE de) née à Rouen le 26 avril 1711, et morte à Anneci en 1780, vécut dans la médiocrité, soit en France soit en Angleterre où elle séjourna longtemps, mais avec la considération due aux talens utiles. Elle les consacra à l'instruction de la jeunesse. Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font de ses écrits le charme de la jeunesse et ne sont point indignes des regards de l'homme de goût. Mad. *de Beaumont* en a publié un grand nombre ; on peut les diviser en romans et en ouvrages relatifs à l'éducation. Les premiers sont : *Mémoires de Villette*, 1748, 2 vol. in-12. *Civan, roi de Bungo*, 1754, 2 vol. in-12. *Lettres de Mad. du Moutier*, 1756, in-12. *Lettres d'Emérance à Lucie*, 1765, 2 vol. in-12. *Mémoires de Batteville*, 1766. *La Nouvelle Clarice*, 1767. *Contes moraux*, 1773, 2 vol. in-12. *Nouveaux Contes moraux*, 1776, in-8.° Aucun de ces ouvrages n'alarme la décence ni la pudeur. Ceux relatifs à l'éducation, sont ; I. *Magasin des Enfans*, 4 vol. in-12. II. *Magasin des Adolescentes*, 4 vol. in-12. III. *Magasin des Artisans et Gens de la campagne*, 2 vol. in-12. Ces trois ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions. IV. *Lettres diverses et critiques*, 1750, 12 vol. in-12. V. *Bibliothèque instructive*, 1750, in-8.° VI. *Education complète* ou *Abrégé de l'Histoire ancienne*, 1753, 3 vol. in-12. VII. *anecdotes* du 14e siècle, 1759, in-12. VIII. *Lettres curieuses et amusantes*, 1756, 4 vol. in-12. IX. *Instructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde et qui se marient*, 1767, 4 vol. in-12. X. *Les Américains* ou *Preuves de la Religion, par les lumières naturelles*, Paris, 1770, 6 vol.

in-12. XI. *Le Mentor moderne*, 1770, 6 vol. in-12. XII. *Manuel de la Jeunesse*, 1773, 2 vol. in-12. XIII. *Œuvres mêlées*, 1775, 6 vol. in-12. C'est un extrait littéraire des feuilles Angloises, *Magasin des Dévotes*, 1779, in-12. — En retranchant des *Œuvres* de Mad. *de Beaumont*, des longueurs, des discussions théologiques, des hors-d'œuvres trop renouvelés, on pourroit les réunir avec succès, et en publier une édition digne d'être accueillie par les mères de famille.

VII. BEAUMONT, (Jean-Louis MOREAU de) né à Paris en 1715, d'un président au parlement, fut successivement conseiller dans ce corps, intendant de Poitou, de Franche-Comté et de la Flandre; et enfin en 1756, intendant des finances. Le projet de les réformer amenoit la nécessité de les examiner en détail. C'est ce qui produisit quatre vol. in-4°, un pour les impositions des différens états de l'Europe, et trois pour celles de la France. Cet Ouvrage curieux imprimé au Louvre, a été réimprimé en 1787. Nommé président du comité qui remplaçoit les intendans des finances, *de Beaumont* se montra tel qu'il avoit paru dans toutes ses places, juste, laborieux, intelligent. Le travail usa ses jours; et il mourut le 22 mai 1785, dans sa terre de *Mesnil* près de Nantes, ne laissant point d'enfans de Mlle *de la Reyncèse* son épouse.

* II. BEAUNE, (Renaud de) naquit à Tours en 1527, de *Guillaume de Beaune*, fils de *Jacques-Guillaume*, obtint en 1529 des lettres qui le rétablirent dans les biens et honneurs dont l'arrêt prononcé contre son père l'avoit privé. *Renaud* prit d'abord le parti de la robe, et fut chancelier de *François* duc d'*Alençon*, souverain du Brabant; mais étant entré ensuite dans l'état ecclésiastique, il fut nommé à l'évêché de Mende, à l'archevêché de Bourges, et ensuite à celui de Sens en 1596. *Clément VIII*, irrité de ce que ce prélat avoit absous *Henri IV* et de ce qu'il avoit proposé de faire un patriarche en France, prétention à laquelle il étoit peut-être intéressé, étant primat des Gaules en qualité d'archevêque de Bourges, lui refusa ses bulles et les lui accorda ensuite six ans après. *De Beaune* se montra bon François dans toutes les occasions, aux assemblées du Clergé, aux états de Blois où il présida en 1588, et sur-tout à la conférence de Surennes. Dans cette conférence tenue en 1593, il annonça que *Henri IV* étoit entièrement décidé à faire abjuration. *Comment pouvons-nous le croire*, interrompit l'archevêque de Lyon, *après qu'il a promis tant de fois? — Il est vainqueur*, répondit l'archevêque de Bourges, *et à présent qu'il est maître de la plus grande partie des provinces et des principales villes, s'il se fait catholique, on ne dira pas que c'est par la crainte que lui inspirent des ennemis dont il a triomphé*. Suivant *Paulmi d'Argenson*, dans ses *Mélanges*, ce prélat avoit l'appetit le plus extraordinaire, faisoit six repas par jour de quatre heures en quatre heures, et avoit été forcé de prendre des dispenses pour dire la messe moins à jeun que le commun des prêtres. Loin que cette quantité d'alimens appesantît son esprit, il ne se trouvoit jamais la tête pesante que quand il avoit besoin de manger. Il craignoit de

faire des exercices de corps, parce qu'il augmentoit son appétit ; mais il se livroit au travail de cabinet le plus assidu, en sortant de table. Il mourut en 1606, grand aumônier de France et commandeur des ordres du roi, à 79 ans. On a de lui quelques *Oraisons funèbres* et le *Pseautier* traduit en françois, Paris, 1586, in-4.° Le continuateur de *Ladvocat* dit que *Renaud de Beaune* eut un bâtard qui obtint en 1583 des lettres de privilége de noblesse, et fut père du suivant (Florimond de).

BEAUPRÉ, (Marotte) célèbre comédienne de la troupe du *Marais* au commencement du règne de *Louis XIII*, fut aimable, belle et courageuse. Ayant eu à se plaindre de l'une de ses compagnes nommée *Catherine des Urlis*, elle lui proposa un duel l'épée à la main. *Catherine* l'accepta. Elles se battirent sur le théâtre même à la fin de la petite pièce. *Sauval* qui raconte ce fait et qui en avoit été témoin, ne nous a point appris l'issue du combat.

BEAURIEU, (Gaspard-Guillard de) né à Saint-Paul en Artois le 9 juillet 1728, mort à Paris à l'hôpital de la Charité le 5 octobre 1795, se fit connoître par sa bizarrerie et ses écrits. Vêtu d'une manière singulière, avec un manteau de crispin, un large chapeau, des souliers carrés, la tête d'*Esope*, il arrêtoit les regards et fixoit ensuite l'attention par ses discours pleins de sel et de gaieté. Si on lui reprochoit de n'avoir jamais cherché à rien acquérir, il répondoit : « J'ai trop aimé l'honneur et le bonheur pour avoir jamais pu aimer la fortune. » Il disoit quelquefois ; *La vie est une épigramme continuelle, dont la mort est la pointe.* Il appeloit le temps *un dormeur* qui nous mène à l'éternité. *Beaurieu* étoit bon et compatissant ; il aimoit les enfans, et il se consacra long-temps à leur éducation. Il se fit lui-même admettre comme élève à l'école Normale, pour y puiser des principes généraux d'instruction publique. On a de lui : I. *L'Heureux Citoyen*, 1759, in-12. II. *Cours d'Histoire sacrée et profane*, 1763 et 1766, 2 vol. in-12. III. *Abrégé de l'Histoire des Insectes*, 1764, 2 vol. in-8.° IV. *L'Heureux Vieillard*, drame pastoral, 1769. V. *Cours d'Histoire naturelle*, 1770, 7 vol. in-12. VI. *Variétés littéraires*, 1773, in-12. VII. *De l'Allaitement et de la première Education des Enfans*, 1782, in-12. VIII. *L'Elève de la Nature*, Genève, 1790, 2 vol. in-8.° Ce dernier ouvrage a eu plusieurs éditions. Le cadre en est ingénieux ; mais il n'est pas toujours bien rempli.

* I. BEAUVAIS, (Guillaume) de l'académie de Cortone et de la société littéraire d'Orléans, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, avoit beaucoup de goût pour la science numismatique. Nous avons de lui l'*Histoire abrégée des Empereurs Romains par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12 : ouvrage dont la partie historique est exacte, mais trop succincte et foiblement écrite. On le recherche pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connoître la rareté et le prix. — Il y a eu un célèbre graveur du même nom, élève de *Gerard Audran* et digne de son maître, qui se servit de lui dans les gravures du sacre de

Louis

Louis XV, du cabinet de *Crozat*, de la galerie de Dresde. Il étoit né à Paris en 1668 et y mourut en 1763. — Il ne faut pas le confondre avec *Philippe de* BEAUVAIS sculpteur, né à Paris en 1739, mort le 31 octobre 1781, connu par le bas-relief du portail de Sainte-Geneviève, et par une statue de l'*Immortalité* qu'il exécuta à Rome pour l'impératrice de Russie.

II. BEAUVAIS, (Jean-Baptiste-Charles-Marie de) évêque de Senès, né en Basse-Normandie en 1733, mort en 1789, occupa les principales chaires de la capitale, et se distingua sur-tout dans celle de Versailles par le zèle courageux de la vérité. Ses mœurs soutenoient son éloquence. Ses sermons n'ont pas encore été imprimés; mais nous avons de lui les *Oraisons funèbres* de *Don Philippe* duc de Parme, de *Louis XV*, du maréchal *du Muy*, et un *Panégyrique* de *Saint Louis*. L'évêque de Senès réunit dans ces discours les grandes parties de l'orateur Chrétien; une imagination élevée, une ame sensible, de l'onction et un style noble, abondant et facile qui, malgré quelques négligences, fait plaisir aux puristes mêmes. Dans ses sermons, il chercha plus à attacher ses auditeurs par des peintures brillantes et pathétiques, que par une dialectique pressante, mais quelquefois ennuyeuse. Il eut encore l'art des applications heureuses; et par l'usage ingénieux qu'il fit de l'Écriture, il prouva que les Livres saints lui étoient familiers et qu'il s'en étoit pénétré. On lui doit encore l'*Eloge funèbre* de *Claude Léger*, curé de Saint-André-des-Arts à Paris. C'est peut-être la première Oraison funèbre d'un simple curé prononcée par un évêque. Ce discours est noble et touchant. On aime à y entendre un élève reconnoissant louer un maître vertueux. L'évêque de Senès réunissoit à une figure majestueuse et pastorale, des mœurs irréprochables, l'amour de la simplicité et l'exercice du bien.

III. BEAUVAIS, (Charles-Nicolas) médecin, né à Orléans en 1745, mort à Montpellier en 1794, publia quelques écrits relatifs à sa profession, qui ne lui acquirent pas beaucoup de célébrité. Il espéra en obtenir davantage en embrassant avec exagération les principes de la révolution Françoise. Député à l'assemblée législative et à la convention, il y donna de fréquentes preuves d'un caractère colérique et violent. Battu dans une assemblée de section, il y reçut plusieurs coups de couteau. A peine est-il guéri qu'il prit querelle avec un officier de garde à la convention et lui livra un combat à coups de poing où il eut le dessous. Nommé commissaire à Toulon, il y fut pris par les Anglois qui le laissèrent en prison et le traitèrent avec dureté. Redevenu libre, il se plaignit de leurs mauvais traitemens; et la convention, après sa mort, le regardant comme une victime de l'état, fit pendant quelque temps exposer son buste dans la salle de ses séances. Les ouvrages de *Beauvais*, sont : I. Des *Essais historiques sur Orléans*, 1778, in-8.° II. *Description topographique du Mont-Olivet*, 1783, in-8.° III. *Cours élémentaire d'Éducation pour les Sourds et Muets*, suivi d'une *Dissertation sur la parole*, traduit du latin, 1779, in-12.

* BEAUVAU, (Louis-Charles-Antoine, marquis de) né au mois d'avril 1710, d'une famille ancienne et illustre, fut d'abord capitaine au régiment de Lambesc cavalerie, et ensuite mestre de camp du régiment de cavalerie de la Reine. Il se distingua au siége de Philipsbourg en 1734 et à l'affaire de Clausen en 1735. La guerre s'étant rallumée, il commanda le régiment à la prise de Prague en 1741, à la défense de la même ville en 1742, et rentra en France avec l'armée en janvier 1743. Il fut fait maréchal de camp au mois de février suivant. Employé à l'armée de Flandre, il fut blessé mortellement au siége d'Ypres, et expira le 24 juin 1744. Il étoit à la tête des grenadiers, à l'attaque du chemin couvert, lorsqu'il reçut le coup de fusil qui l'enleva à la patrie. Des grenadiers accoururent sur-le-champ pour le secourir; *Mes enfans*, leur dit-il, *allez faire votre devoir, j'ai fini le mien*. Son extrême valeur, ses talens et sa passion pour la guerre, le faisoient compter parmi ce petit nombre de généraux que le vrai militaire désigne pour le commandement des armées. Il n'étoit pas moins propre aux négociations, et il rendit de grands services quand il fut envoyé par la cour de France pour diriger particulièrement les démarches de l'empereur *Charles VII*. Quoiqu'il fût versé dans les intrigues de la politique, il avoit et méritoit des amis, aimoit l'état, cultivoit les lettres, et étoit enfin au-dessus des petitesses importantes des cours et de la frivolité du siècle. — On connoît de la même famille *Marc de* BEAUVAU, qui épousa *Marguerite de Ligneville*, connus l'un et l'autre par leur faveur auprès de *Léopold* duc de Lorraine, sous le nom de monsieur et de madame *de Craon*. Il mourut en 1754. Le grand-père de *Marc*, gouverneur du fils du duc de *Lorraine*, depuis *Charles V*, étoit mort en 1684, laissant des *Mémoires*, Cologne, 1690, in-12. — Le maréchal *de* BEAUVAU, né en 1720, mort en 1792, étoit membre de l'académie Françoise. Outre son Discours de réception, on a de lui une *Lettre* à l'abbé *Desfontaines* sur une phrase d'un discours de *Hardion* qui contient cent quatre vingts mots, 1745, in-12. La famille de *Beauvau* avoit été attachée aux ducs d'*Anjou* de la première et seconde race; la branche aînée de cette maison passa en Lorraine avec *René d'Anjou* qui en devint duc.

* BEAUVILLIERS, (François de) duc de Saint-Aignan, de l'académie Françoise, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'immaculée Conception. Il s'étoit distingué dans plusieurs batailles; et ce fut en sa faveur que *Louis XIV* érigea en duché-pairie la terre de Saint-Aignan. Chargé souvent de diriger les fêtes de la cour, il en traçoit les plans et les faisoit exécuter avec autant d'intelligence que de goût. On a de lui plusieurs pièces de Poésie, qu'on n'a pas recueillies et qui mériteroient de l'être. Elles se trouvent éparses dans les anciens Mercures, les Œuvres de Mad. *Deshoulières* et de *Scarron*. Il mourut le 16 juin 1687. — Son fils aîné, *Paul*, duc de BEAUVILLIERS, chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de sa chambre, ministre d'état et chef du conseil royal des finances, avoit été gouverneur du duc de *Bourgogne*, père

de *Louis XV*, et mourut en 1714, à 66 ans. Il inspira à son élève l'amour des hommes et le desir de les rendre heureux. A la cour, il fut vrai ; il parla toujours en faveur des peuples : c'étoit la vertu, la probité même ; et l'académie Françoise s'est honorée en proposant son éloge pour sujet de l'un de ses prix. L'évêque de Beauvais, son frère, mourut le 19 août 1751, dans l'abbaye de Prémontré, après s'être démis de son évêché. On a de lui quelques livres de piété ; et un *Commentaire* sur la Bible, en françois, in-4°, qui n'est pas fini. —*Paul-Hippolyte* de BEAUVILLIERS, duc de Saint-Aignan, troisième fils du gouverneur du duc de *Bourgogne*, devenu le chef de sa famille par la mort de son frère aîné, naquit le 15 novembre 1684, et mourut le 22 janvier 1776. Il fut honoré du grade de lieutenant général, du collier des ordres du roi et membre de l'académie Françoise. On a de lui des *Amusemens littéraires* et un *Mémoire* dans le tome dix-septième de l'académie des Inscriptions, *sur la cession d'André Paléologue à Charles VIII, de ses droits sur l'Empire de Constantinople et de Trébisonde*. Aux services qu'il avoit rendus à sa patrie dans des ambassades et des négociations, il sut joindre des talens agréables et une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante et par cette gaieté douce qui naissent de la paix de l'ame. Il a laissé des enfans.

BEAUZÉE, (Nicolas) de l'académie Françoise, professeur de Grammaire à l'École militaire, né à Verdun le 9 mai 1717, mort à Paris le 25 janvier 1789, étoit un littérateur laborieux et éclairé ; et il relevoit ce mérite par une probité exacte et fondée sur des sentimens religieux. Il fit après la mort de *Dumarsais*, les articles de grammaire de l'Encyclopédie, dont plusieurs sont peut-être trop longs, mais bien développés. On a encore de lui : I. *Grammaire générale* ou *Exposition raisonnée des Elémens nécessaires du langage*, 2 vol. in-8.° Il y a d'excellentes choses dans ce livre ; mais l'auteur n'a pas l'art de s'expliquer toujours d'une manière nette et précise ; et sa métaphysique est quelquefois embrouillée. L'impératrice *Marie-Thérèse*, après avoir lu cet ouvrage, adressa à l'auteur une médaille d'or, en témoignage de satisfaction. II. Une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé *Girard*, considérablement augmentée, en deux vol. in-8.° Quoique tous les articles qu'il a fait entrer dans le second volume qui est entièrement neuf, ne soient pas de lui, ce qu'il a écrit d'après lui-même et ce qu'il a puisé chez les autres, servira également aux progrès de la langue. III. Une *Traduction* de *Salluste*, in-12, plusieurs fois imprimée, et estimée pour son exactitude et pour quelques notes dont il l'a accompagnée, mais dont la lecture seroit plus agréable sans les innovations que l'auteur s'est permises dans l'orthographe. IV. *Histoire d'Alexandre le Grand*, traduite de *Quinte-Curse*, 1789, 2 vol. in-12. V. *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion*, in-12. On doit encore à *Beauzée* une *Traduction* de l'*Imitation de J. C.* et de l'*Optique* de *Newton*. Celle-ci a été publiée en 1786. Elle est correcte, exacte et utile. Il fut bon père et

bon époux. Le roi de Prusse avoit voulu l'appeler à Berlin; mais il préféra à une fortune plus considérable, sa famille, sa patrie et l'académie Françoise où il étoit flatté de siéger et où il se rendit utile.

II. BEBÈLE, (Balthazar) auteur d'Alsace, s'est distingué comme *Henri Bebèle*, dans la connoissance de l'antiquité. On lui doit: I. Quatre *Dissertations* latines sur la théologie païenne, expliquée par les médailles, Wittemberg, 1658, en latin. II. *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, aussi en latin, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4.° III. *Antiquités de la Germanie, et en particulier de l'église de Strasbourg*, 1669, in-4.° IV. *Ecclesia antediluviana ex antiquitatibus Mosaïcis eruta*, 1706, in-4.°

II. BÉCAN, (Guillaume) jésuite, né à Ypres en 1608, mort à Louvain le 12 décembre 1683. Il acquit de la célébrité par ses poésies latines et italiennes. On a de lui la *Description* en vers de l'entrée en Flandre de *Ferdinand* infant d'Espagne; elle est ornée des gravures de *Corneille Galle*, exécutées sur les dessins de *Rubens*, Anvers, 1655. C'est lui et non *Martin Bécan*, qui est auteur de quelques Idylles insérées parmi celles d'*Hossebius* et de *Wellius*, et qui sont dans le goût d'*Ovide*.

II. BECCARI, (Jacques-Barthélemi) médecin, né à Bologne en 1682, mort dans la même ville en 1766, professa longtemps la chimie dans sa patrie et fut président de l'institut. Il a publié les écrits suivans: I. *Lettre sur les feux follets*. II. *Dissertation sur l'intempérie de l'air et sur les maladies qui ont régné à Bologne en 1729 et en 1730*. III. *Du mouvement intérieur des fluides*. IV. *De longis jejuniis*. V. *Traité des phosphores*. Ce dernier ouvrage est renommé. Les *Actes* de l'institut de Bologne renferment encore plusieurs mémoires de *Beccari* sur la médecine.

II. BECCARIA, (N. marquis de) né à Milan et mort dans cette ville en 1795, a mérité une très-grande réputation par son petit Traité *des Délits et des Peines*. Ce qui est le caractère des écrits célèbres et profonds, celui-ci en a fait produire une foule sur le même objet. Traduit dans toutes les langues, il fut justement apprécié en France par *d'Alembert* et commenté par *Voltaire*. D'après les idées de *Beccaria*, les formes vicieuses de l'ancienne procédure criminelle en France, ont commencé à se débrouiller et à être plus favorables à l'accusé, et la torture a été abolie. En admirant l'élégance et la précision de son style, la clarté, la vérité de ses principes, on l'a surnommé avec raison le *Fontenelle* des criminalistes. L'imprimeur *Didot* a fait une édition du Traité *des Délits et des Peines* en italien, sur papier d'Annonai, qui est un chef-d'œuvre de typographie. *Morellet* l'a traduit en françois avec autant d'élégance que d'exactitude.

BECCUTI, (François) poëte Italien, surnommé *il Cappeta*, naquit à Pérouse en 1509, et mourut à 44 ans. Il s'adonna à l'étude des lois et professa longtemps le droit avec succès dans sa patrie; mais ce qui le fit plus particulièrement connoître, est son talent pour la poésie bur-

lesque, à l'imitation du *Berni*. — L'abbé *Cavalacci* a donné une belle édition des œuvres de *Beccuti*, Venise, 1751, in-4.°

BÉCERRA, (Gaspard) célèbre sculpteur Espagnol, né dans l'Andalousie, et mort à Madrid en 1570, fut élève de *Raphaël*. Il acquit sous cet habile maître le goût le plus pur. Son chef-d'œuvre est la *Statue de la Vierge*, faite par ordre de la reine *Isabelle de Valois*, et dont on admire à Madrid la beauté. *Bécerra* peignoit aussi avec succès à fresque.

BECICHEMO, (Marin) né à Scutari en 1468, mort à Padoue le 23 septembre 1526, professa les belles-lettres dans les principales villes d'Italie, et publia plusieurs *Discours* et des *Observations* estimées sur les Héroïdes d'*Ovide*.

BECK, (Jean baron de) lieutenant général du roi d'Espagne et gouverneur du duché de Luxembourg, se distingua dans la bataille de Thionville où *Piccolomini* fut vainqueur des François en 1640. Après la prise de la ville d'Aire, il se trouva aux combats de Honnecourt et de Lens. Il mourut d'une blessure qu'il ne laissa point cicatriser. *De Beck* s'éleva graduellement par son courage et sa prudence aux premiers emplois militaires; il avoit été simple postillon dans sa jeunesse. Son épitaphe qui se lit dans l'église des Franciscains de Luxembourg, annonce que *Walstein* fit tout ce qui lui fut possible pour le faire entrer dans sa conspiration contre *Ferdinand II*, mais que rien ne fut capable d'ébranler la fidélité du baron *de Beck*.

II. BECKER, (Philippe-Christophe) graveur, né à Coblentz à la fin du 17e siècle, obtint des lettres de noblesse de l'empereur *Charles VI* et le titre de graveur des médailles impériales. Il alla en Russie pour y faire le sceau de *Pierre le Grand* qui le fit manger à sa table. *Becker* excelloit dans la gravure des armoiries, et à cet égard le cachet du duc de *Liria* est son chef-d'œuvre.

* BÈDE, (le *Vénérable*) naquit en 673 à Wermouth dans le diocèse de Durham, près d'un monastère, dans lequel il fut élevé dès l'âge de sept ans. Il s'adonna aux sciences et aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, etc. Il fut ordonné prêtre à l'âge de trente ans, et ce fut depuis qu'il s'appliqua à écrire, principalement sur l'Écriture-sainte. Il mourut étendu sur le pavé de sa cellule, en 735, âgé de 63 ans. Son corps fut emporté de l'abbaye de Sarrow où il avoit fini sa carrière, dans l'église de Durham. Cette translation se fit dans le 11e siècle. Il y resta avec honneur jusqu'au règne d'*Élizabeth*, que le doyen du chapitre, nommé *Wittingham* le fit déterrer avec une fureur de fanatique, blâmée des Protestans mêmes. Son nom se lit pourtant dans le nouveau calendrier de la liturgie réformée. On a imprimé ses *Ouvrages* à Basle et à Cologne, en huit vol. in-folio, qui se relient ordinairement en quatre. Le plus connu est l'*Histoire Ecclésiastique des Anglois*, depuis l'entrée de *Jules César* dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731; imprimée séparément à Cambridge, 1644, in-folio. Elle manque de critique et d'exactitude; et on ne peut guère la consulter que pour ce qui s'est passé sous ses yeux. Ses autres ouvrages sont des *Com-*

mentaires sur l'Ecriture-sainte, qui le plus souvent ne sont que des passages des Pères, et principalement de *St. Augustin*, dont *Bède* a fait un corps de notes. Son Livre *Des six âges du monde*, excita contre lui la bile de quelques ignorans. Ils le chansonnèrent, le traitèrent d'hérétique, et lui reprochèrent comme le plus grand crime d'avoir osé avancer que Notre-Seigneur n'étoit pas venu au monde dans le sixième âge. *Bède* daigna faire son apologie, justifia son système chronologique, et eut la hardiesse de prouver, contre l'opinion générale qui bornoit la durée du monde au sixième millénaire, que ce sentiment n'étoit pas fondé. Le style de *Bède* a de la clarté et du naturel, mais sans élégance et sans politesse. « On chercheroit en vain dans ses livres, dit un écrivain, les ornemens de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté; il y règne une aimable simplicité avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Dans ses *Commentaires*, il s'est souvent contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique ceux de *St. Augustin*, de *St. Ambroise*, de *St. Jérôme*, de *Saint Basile*, etc. Il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but étoit de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les Livres saints. Dans ce que les Pères avoient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que dans les morceaux qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement au plus habile d'entre les Pères. »

BÉDÉ, (Jean) avocat, a publié : I. *De la liberté de l'Eglise Gallicane*. II. *Echantillon de l'Histoire des Templiers*, 1646, in-8.° III. *Les Droits du Roi, contre le cardinal Bellarmin*, 1611, in-8.° Ces divers écrits ne se lisent plus et ne se trouvent guère.

BEDESIO, (Fabrice) ecclésiastique Romain, eut le talent particulier de sculpter si parfaitement les lettres *Onciales*, c'est-à-dire celles dont on se servoit à Rome sous les premiers empereurs, que les papes *Paul V*, *Grégoire XV* et *Urbain VIII* n'employèrent que lui pour les inscriptions qu'ils placèrent sur tous les édifices publics élevés pendant leur pontificat.

BEDOS DE CELLES, (D. François) bénédictin de Saint-Maur, membre de l'académie de Bordeaux et correspondant de celle des Sciences de Paris, naquit à Caux dans le diocèse de Beziers, fit profession en 1726, et mourut le 25 novembre 1779. On a de lui : I. Une *Gnomonique*, 1780, in-8°, où l'art de tracer les cadrans solaires est exposé avec autant de précision que de justesse. II. *L'Art du facteur d'Orgues*, quatre parties, in-folio. Nous n'avons rien de meilleur sur cette matière. Don *Bedos* joignoit à beaucoup de connoissances une candeur, une simplicité et une modestie qui en relevoient le prix.

BÉDOYÈRE, (Hugues-Charles-Marie-Huchet de la) avocat au parlement de Paris, épousa la fille d'un comédien, la belle et sensible *Agathe Sticoti*, et défendit son mariage attaqué par son père, avec autant d'énergie que de noblesse. Ses *Plaidoyers* et ses *Mémoires* sur ce sujet lui acquirent de la réputation et se font lire avec intérêt. Ils parurent en 1763. *La Bédoyère* a donné au théâtre en 1745 l'*Indolente*, comédie en trois actes et en vers.

BÉEK, (David) peintre Flamand, mort à la Haye en 1696, fut élève de *Vandick* et attaché à *Christine* reine de Suède, qui l'envoya dans les principales cours de l'Europe pour y obtenir les portraits des souverains. Il peignoit avec tant de rapidité que *Charles I*, roi d'Angleterre, lui dit: *Je crois que vous peindriez un cheval qui courroit la poste.*

* BÉELPHEGOR, (Mythol.) Divinité des Moabites, dont il est fait mention dans l'Écriture-sainte. On croit que ce Dieu est le même qu'*Adonis* ou *Priape*, ou cette idole connue chez les Païens sous le nom de *Crepitus*. *Selden* fait présider ce Dieu aux cérémonies funèbres. Ses prêtres lui offroient des victimes humaines. On lui donnoit une figure très-obscène. Le livre des Nombres dit que les filles des Moabites invitèrent les jeunes Israélites à la célébration des fêtes de *Béelphegor*, qu'ils y allèrent et s'y livrèrent à la débauche. Cet événement fit déclarer la guerre aux Moabites, et produisit leur destruction.

BEFFA, (Antonio) natif d'Azola, forteresse dans l'état de Venise, mort en 1602, a laissé quelques ouvrages historiques, tels que: I. Les *Eloges* de plusieurs hommes célèbres de la maison de *Castigliana*. II. *Histoire* des comtes de *Canosse* et de *Casoldi*. III. *Vie* de la comtesse *Mathilde*. IV. *Vies* des évêques de Mantoue. V. *Eloges* des personnages remarquables de la maison de *Gonzague*.

BÉGA, (Corneille) peintre renommé, naquit à Harlem d'un père sculpteur, nommé *Béguin*. Brouillé avec lui, il changea de nom. Il fut élève de *Van-Ostade*, et il a excellé dans sa manière. Il gravoit aussi bien qu'il peignoit et on a réuni ses gravures à l'eau forte. *Chénu*, graveur François, a publié en 1751 l'estampe du *Curieux*, d'après un tableau de *Béga*. L'amour coûta la vie à ce peintre. Sa maîtresse ayant été attaquée de la peste, il ne discontinua pas ses soins auprès d'elle, et périt victime de son attachement le 27 août 1664. On voit le portrait de *Béga* dans le Recueil d'*Houbrakel*, tome premier. C'est celui qui est coiffé d'un chapeau.

BÉGARELLI, (Antoine) célèbre sculpteur de Modène, mort en 1555, étonna *Michel-Ange* par la beauté de ses sculptures en terre cuite. « Si cette terre devenoit marbre, s'écria-t-il, je craindrois pour la supériorité des statues antiques. » On dit que *Bégarelli* donna au *Corrége* son ami les dessins de la fameuse coupole de Parme. On admire de cet artiste un *Christ au tombeau* qui se voit dans l'église de Sainte-Marguerite de Modène.

BEGGH, (Lambert) Liégeois pieux, fonda dans sa patrie, en 1173, une communauté de filles

engagées par des vœux simples à garder la chasteté. Elles se nommèrent *Béguines* du nom de ce fondateur, et la réunion de leur maison fut appelée *Béguinage*. Cet institut se répandit à Nivelle en 1207, et de là dans la Flandre, l'Allemagne et la Hollande. Ces religieuses pouvoient sortir quand elles vouloient du *Béguinage*, et rentrer dans la société.

BEGOZZI, (Pierre) jurisconsulte de Milan, né en 1437, professa long-temps le droit civil à Pavie, et laissa deux *Traités* latins; l'un *sur les Appels*, l'autre *sur les Legs*.

BÈGUE, (Le) célèbre organiste de l'église Saint-Merri, à Paris, avoit un jeu noble et facile qui attiroit une foule d'amateurs. Il employoit quelquefois, en troisième main, celle de l'un de ses élèves; ce qui faisoit un effet très-harmonieux. Ce musicien est mort en 1700; il a laissé trois *Œuvres* de pièces pour l'orgue, et des *Vêpres* à deux chœurs.

BÉGUILLET, (Edme) avocat au parlement de Dijon, correspondant de l'académie des Belles-lettres, consacra particulièrement ses études à l'économie domestique et à l'agriculture. Ses écrits en ce genre ont plus de mérite que ses Ouvrages historiques. Il est mort en mai 1786. On lui doit : I. Des *Principes de la Végétation et de l'Agriculture*, 1769, in-8.° II. *Mémoire sur les avantages de la Mouture économique* et du *Commerce des Farines en détail*, in-8.° III. *Œnologie* ou *Traité de la Vigne et des Vins*, 1770, in-12. IV. *Dissertation sur l'Ergot* ou *Blé cornu*, 1771, in-4.° V. *Traité de la Connoissance générale des Grains*, 1775, 3 vol. in-8.° VI. *Manuel du Meûnier et du Charpentier des Moulins*, 1785, in-8.° Il fut rédigé en grande partie sur les *Mémoires* de *César Bucquet*. VII. *Traité général des Subsistances et des Grains*, 1782, 6 vol. in-8.° *Béguillet* est encore auteur d'une *Histoire* des guerres des deux Bourgognes, sous les règnes de *Louis XIII* et de *Louis XIV*, 1772, 2 vol. in-12; d'un *Précis* de l'Histoire de Bourgogne par *Mille*, in-8°; d'une *Description* générale du duché de Bourgogne en 6 vol. in-8°, écrite en partie par l'abbé *Courtépée*; et de plusieurs articles insérés dans l'Encyclopédie.

BÉHOTTE, (Adrien) archidiacre de Rouen, mort en 1638, est auteur de quelques *Ouvrages* de droit canonique, dont les plus considérables sont : Un *Traité* sur les libertés de l'église Gallicane, et un autre du *Déport* et de son origine, 1630, in-8.°

BÉHOURT, (Jean) professeur d'un collége de Rouen en 1597, a fait trois Tragédies qu'on ne lit plus. Leur sujet étoit : *Esaü*, *Polyxène*, *Hypsicratée*.

BEICH, (Joachim-François) peintre et graveur, né dans la Souabe, est mort à Munich en 1748. Pendant son séjour à Naples, il devint l'ami de *Solimène*. Il a peint les batailles de l'électeur *Maximilien* en Hongrie avec la situation des lieux. Son coloris est rembruni; mais ses paysages sont pittoresques et attachans. Ses portraits sont estimés, ainsi que ses gravures à l'eau forte.

BEIER, connu sous le nom de *Hartmanus Beyerus*, naquit à Francfort sur le Mein, en 1506.

Lié avec *Luther*, il professa sa doctrine, et mourut ministre le 11 août 1577. On lui doit des *Commentaires* sur la Bible, et un ouvrage intitulé : *Quæstiones Sphæricæ.*

BEINASCHI, (Jean-Baptiste) peintre Italien, né à Turin dans le 17e siècle, devint élève de *Lanfranc*, et imita sa manière. Doué d'une riche imagination, il ne donna jamais la même figure à ses personnages. *Jean de la Tour*, *Horace Frezza* et *Joseph Fatturoso*, furent ses élèves les plus fameux.

BEINVILLE, (Charles-Barthélemi) mort en 1641, défendit avec chaleur le cardinal *de Richelieu* dans toutes ses opérations, depuis la paix de Vervins en 1598. Son ouvrage, intitulé *Vérités Françoises, opposées aux calomnies Espagnoles*, fut imprimé à Beauvais en 3 volumes in-8°, et à Paris in-4°, 1643.

BEKA, (Jean) chanoine d'Utrecht, mort en 1336, est auteur d'une *Chronique* de son église. Elle a été continuée jusqu'en 1574, par *Suffridus Petri*, et publiée à Utrecht, par *Buchélius*, 1643, in-4.°

III. BEL, (Jean-Louis Le) avocat à Paris, mort le 22 janvier 1784, a publié, I. Une *Traduction* de l'*Art Poétique d'Horace*, 1769. II. Un *Abrégé de l'Histoire Romaine de Florus*, 1776. III. *L'Anatomie de la Langue Latine.* IV. *L'Art d'apprendre sans maître le Latin et le François*, in-8.° Chose plus facile à proposer qu'à exécuter.

IV. BEL, *Voyez* Bélius.

BÉLAL, esclave favori de *Mahomet*, remplissoit auprès de lui la charge de *Moezzin*, dont la fonction est de convoquer l'assemblée des Musulmans pour faire la prière publique. *Mahomet* adressa à *Bélal* cette maxime : « Gouvernez-vous de telle sorte que vous arriviez pauvres et non riches devant le trône de Dieu ; car dans sa maison les pauvres tiennent le premier rang. »

BELBOG, (Mythol.) divinité des Slavons et des habitans de la ville d'Acron. C'étoit un Dieu bienfaisant dont les fêtes se célébroient au milieu des festins et des jeux. Son nom signifioit le *Dieu Blanc.*

BELCARI, (Maffei) ancien poëte Italien, mort en 1484, a fait beaucoup de *Cantiques Spirituels ;* il a écrit une *Vie* de *Jean Colombini*, et quelques autres ouvrages dont il est fait mention dans le Vocabulaire *Della Crusca.*

BÉLÉNUS, (Mythol.) Dieu des Gaulois, des Illyriens et des habitans d'Aquilée. On lui attribuoit la guérison des maladies. Il est représenté sur les monumens antiques avec la tête rayonnante et la bouche ouverte comme rendant des oracles. *Schédius* a trouvé dans le nom de *Bélénus*, le nombre 365 qui est celui des jours de l'année.

BELENVEI, (Aimeri de) naquit dans le XIIIe siècle au château de l'Esparta, dans le Bordelois. Il quitta la profession de clerc pour se faire jongleur, et s'attacha à une belle Gascone nommée *Gentille de Ruis.* Leurs amours ayant excité beaucoup de murmures, ils furent forcés de se séparer. *Belenvei* vint alors à la cour de *Raimond Bérenger*, comte de Provence. Il y devint de nouveau amoureux de la Dame de

Barbossa. « Sa belle main, dit-il, a enlevé mon cœur ; elle a rompu la serrure qui le fermoit contre l'amour. Plus je la vois, plus je lui découvre de beautés ; plus je pense à elle, plus je lui trouve de vertus. » Cette Dame s'étant fait religieuse dans un couvent où il n'étoit pas permis de parler aux personnes du dehors, son amant, perdant toute espérance de la voir, mourut de douleur en 1264. *Millot* a recueilli quelques-unes de ses pièces.

BELGRADO, (Jacques) né à Udine le 16 novembre 1704, mort en 1789, se fit jésuite et devint l'un des plus grands mathématiciens d'Italie. Il professa long-temps les mathématiques à Parme, et eut la direction de l'observatoire de cette ville. Lors de l'extinction de son ordre, il se retira à Bologne, où il fut nommé recteur du collége de Sainte-Lucie. *Belgrado* étoit aussi antiquaire et poëte. Ses divers écrits ont été publiés à Parme et à Modène, et *Mazzuchelli* en a donné la notice dans son *Histoire des Ecrivains d'Italie*. Celui qui a fait le plus de bruit, est un *Traité de l'existence de Dieu* démontrée par des théorèmes géométriques, Udine 1777. L'auteur étoit correspondant de l'académie des Sciences de Paris, et membre de l'institut de Bologne.

BÉLIARD, (Guillaume) né à Blois, s'attacha à *Marguerite de Valois*, épouse de *Henri IV*, et en devint le secrétaire. Il fut auteur d'une pièce de théâtre, intitulée : *Les Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*, imprimée à Paris, en 1578. *Béliard* mourut quelque temps après cet ouvrage.

BELIN, (N.) poëte dramatique, né à Marseille, a donné au théâtre plusieurs tragédies, *Othon*, *Vononès*, *Mustapha et Zeangir*. Il est mort au commencement du 18e siècle.

BELISANA, (Mythol.) est la Minerve des Gaulois. Ils lui attribuoient l'invention des arts, et la représentoient la tête appuyée sur sa main droite, méditant profondément, avec un casque orné d'une aigrette, et une tunique sans manches. On lui immoloit des victimes humaines.

BÉLISARIO, (Louis) médecin de Modène, dans le 16e siècle, a laissé divers *Ouvrages*, dont le plus remarquable est un *Traité de l'Odorat*.

BELLA, (Octave et César) tous les deux de Palerme, le premier né en 1661, le second en 1670, se distinguèrent par leurs talens pour la Poésie. — Un *Jérôme* BELLA, né à Carra dans le Piémont, grand vicaire de l'évêque de Saluce en 1660, a fait imprimer aussi des *Drames pastoraux*.

BELLACATO, (Louis) né à Brescia, en 1501, mort en 1575, professa avec succès, pendant plus de trente ans, la médecine dans l'université de Padoue. On a de lui des *Consultations médicales*, et des *Leçons* de médecine-pratique, imprimées à Ulm en 1676, avec les *Observations de Welschius*.

BELLATI, (Antoine-François) né le 2 novembre 1665, mort le 1er mars 1742, fut l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. Le recueil de ses *Œuvres* a été publié à Ferrare, en 1744, en 4 vol. in-4.o Ce sont des *Sermons*, des *Traités* de Morale, une *Dissertation* sur le jugement de *Pilate*, des *Exhortations Domestiques*, des *Lettres*, etc.

BELLAVITI, (François) né à Bassano, en 1708, mort dans la même ville, en 1782, professa la philosophie dans sa patrie, et posséda le talent rare de rendre clairs les principes de toutes les sciences. Ami de la retraite, il s'y délassoit de travaux plus sérieux, en se livrant à la poésie. On lui doit une Comédie en prose, et la *Traduction* en vers italiens, de trois Comédies de *Térence*, 1758, in-8.°

BELLEBUONI, (Matthieu) de Pistoie en Italie, a traduit dans le 14e siècle en langue italienne *l'Histoire de la guerre de Troyes* de *Gui Colonne*, juge de Messine.

I. BELLECOUR, (Colson) comédien distingué du théâtre François, mort en 1786, joua avec succès les petits-maîtres. Il débuta avec *Le Kain* dans la tragédie. Doué d'une belle figure, avec de l'intelligence, il sentit bientôt qu'il falloit céder à celui-ci la palme tragique, et il se consacra à la comédie, où il succéda à *Grandval*. Il jouoit parfaitement *le Somnambule*, et les marquis ivres dans *Turcaret*, *le Dissipateur* et *le Retour imprévu*. Dans les autres rôles, on lui reprochoit un jeu trop froid, et une prononciation un peu dure. On doit à ce comédien *les Fausses Apparences*, comédie en un acte, représentée en 1761.

II. BELLECOUR, (Mad.) comédienne, morte en fructidor an 7, étoit veuve du comédien de ce nom. Elle avoit débuté à l'Opéra-comique, et elle annonçoit, sous le nom de *Gogo*, cette gaieté spirituelle et franche, ce naturel heureux, qui l'a depuis si bien caractérisée au théâtre François, dont elle fit les délices pendant plus de vingt ans. Une physionomie mobile et des yeux expressifs, un organe un peu accentué, une grande attention d'être toujours à la scène, et sur-tout un naturel et une vérité précieuse de ton et de costume, d'accent et de maintien, l'ont rendue immortelle, sur-tout dans les rôles des servantes de *Molière*. Tout ceux qui ont eu l'avantage de la voir dans la *Nicole* du *Bourgeois Gentilhomme*, se souviennent encore d'avoir été contraints de rire avec elle, et plus long-temps qu'elle, parce que ses éclats et sa manière de rire, quoique joués, devenoient contagieux au point d'exciter une espèce de convulsion dans toute la salle. Elle étoit moins propre aux rôles de soubrettes de convention, genre qui n'a guères été mis sur la scène qu'après *Molière*; mais dans les *Nicole*, elle entraînoit par la vérité spirituelle de son jeu; elle étoit enfin du petit nombre de ceux dont la mémoire survit à leur perte, et *Thalie* doit honorer sa cendre de quelques pleurs.

BELLEO, (Charles) de Raguse, religieux de l'ordre des Mineurs conventuels, mort en 1580, fut tout à la fois théologien et poëte. On lui doit : I. *De secundarum intentionum naturâ*. II. *Tractatus de multiplici sensu Scripturæ*. III. *Carmina varia*. IV. Un *Dialogue* italien pour la défense de la *Jérusalem délivrée*. — *Théodore*, son frère, professa la médecine à Padoue où il mourut en 1600, après avoir publié un *Commentaire* sur les *Aphorismes* d'*Hippocrate*.

II. BELLET, (Isaac) mort à Paris en 1778, se livra à la profession de médecin, et devint

inspecteur des eaux minérales de France. Outre quelques écrits relatifs à sa profession, sur le *Syrop mercuriel*, et le *Pouvoir de l'imagination des Femmes enceintes*, il a publié une *Histoire* de la *Conjuration* de *Catilina*, 1752, in-12.

I. BELLI, (Mythol.) divinité des Quocas, peuple de l'intérieur de la Guinée. Ses prêtres ont des écoles où ils élèvent la jeunesse, et lui apprennent des hymnes en l'honneur de *Belli*. Quiconque offenseroit ce Dieu, seroit puni de mort subite et violente.

II. BELLI, (Valère) littérateur de Vicence dans le 16ᵉ siècle, a publié divers *Opuscules*, et entr'autres l'*Eloge d'André Palladio*. — *Honorius* BELLI, médecin de la même ville, se distingua par ses connoissances en botanique. Il décrivit les plantes de l'isle de Candie, et fut en grande correspondance avec *Clusius*.

BELLINCIONI, (Bernard) poëte de Florence dans le 15ᵉ siècle, fut le confident et l'ami de *Louis Sforce*, dit *le More*, duc de Milan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda la couronne consacrée aux grands poëtes. Ses *Poésies* furent imprimées à Milan en 1493.

BELLING, (Richard) Irlandois, attaché à la fortune de *Charles I*, fut obligé de se retirer en France pour éviter la vengeance de *Cromwel*. Lorsque *Charles II* fut rétabli, il rappella *Belling*, et lui fit restituer ses biens. Ce dernier mourut à Dublin en 1677. Pendant son séjour en France, il publia, sous le nom de *Philopator Irenæus*, une *Histoire* des troubles de l'Irlande, depuis 1641 jusqu'en 1649. Elle est en latin. Cet ouvrage ayant été critiqué, il en publia l'*Apologie*, Paris 1654, in-8.º

BELLO, (Nicolas) né à Mazzara, publia en 1615 à Francfort des *Dialogues politiques*, et deux volumes de *Panégyriques*.

* II. BELLOI, (Pierre-Laurent Buyrette du) de l'académie Françoise, naquit à Saint-Flour en Auvergne en 1727. Il fut élevé à Paris chez un de ses oncles, célèbre avocat au parlement. Après avoir fait ses études avec distinction au Collége-Mazarin, il entra dans la carrière du barreau. Il ne faisoit que se prêter malgré lui aux volontés de son oncle. Entraîné par une passion violente pour les lettres, et désespérant de pouvoir fléchir son bienfaicteur, homme sévère et absolu, il s'expatria et alla exercer en Russie la profession de comédien, pour se dispenser d'exercer à Paris celle d'avocat. De retour dans cette capitale en 1758, il fit jouer sa tragédie de *Titus*, imitation de la *Clemenza di Tito* de *Métastase*. Cette copie d'une pièce assez foible, n'est qu'une ébauche très-légère des traits mâles de *Corneille*, dont l'auteur tâchoit d'imiter le style. Elle tomba à la première représentation; et on n'y applaudit pas même une longue tirade sur une convalescence de *Titus*, faite pour rappeler celle de *Louis XV* qui venoit d'être dangereusement malade à Metz. *Du Belloi* donna ensuite *Zelmire*, imitée aussi de l'*Issipile* de *Métastase*. Il y accumula les situations les plus violentes et les coups de théâtre les plus frappans. Elle eut du succès, quoique ce ne soit qu'un roman absurde et mal écrit, qui dut les applaudissemens des spec-

tateurs à l'illusion de la scène et aux grands talens de la *Clairon* qui y parut avec éclat. *Le Siége de Calais*, tragédie qu'il fit jouer en 1765, fut une époque brillante dans sa vie. Cette pièce, qui offre un des événemens les plus frappans de l'histoire de France, mérita de justes récompenses à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de vingt-cinq louis, et une gratification considérable. Les magistrats de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or, avec cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit :* et son portrait fut placé à l'hôtel de ville parmi ceux de leurs bienfaicteurs. On devoit ces témoignages de reconnoissance à un poëte qui donnoit à ses confrères l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation ; et il les auroit encore mieux mérités, s'il eût soigné sa versification, trop souvent incorrecte, dure, ampoulée. Le duc *d'Ayen* critiquoit cette pièce : « Est-il vrai, lui dit un jour *Louis XV*, que vous n'aimez pas le *Siége de Calais ?* je vous croyois meilleur François. » *Ah ! Sire*, répondit le courtisan, *je voudrois qu'il fût aussi bon François que moi !* Le style, cette partie essentielle, manquoit absolument à *du Belloi ;* mais ce défaut ne doit pas empêcher de rendre justice aux grands traits, aux sentimens nobles et généreux, aux situations pathétiques, surtout du cinquième acte, qui firent la fortune du *Siége de Calais. Voltaire*, qui écrivit les lettres les plus flatteuses à l'auteur, n'auroit pas dû rétracter ses éloges après sa mort ; et si l'on exalta trop d'abord cette tragédie, on l'a trop rabaissée depuis. Les vers qui réussirent le plus à la cour, le jour de la première représentation de cette pièce, furent ceux-ci :

> Quelles leçons pour vous, superbes potentats,
> Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas ;
> Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire,
> Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire.

Gaston et Bayard, dont le plan offre plusieurs fautes contre la vraisemblance, n'excita point une sensation aussi vive que le *Maire de Calais.* Les deux principaux caractères y sont défigurés. « Le jeune *Gaston*, dit un critique célèbre, est sage comme un vieux capitaine, tandis que *Bayard* est étourdi comme un jeune officier. » L'auteur dans cette tragédie fit une grande dépense d'esprit, pour décrire en vers ces mines qui renferment le salpêtre, et d'où l'art militaire fait sortir le ravage et la mort. On trouva sa description si embrouillée qu'on lui fit la malice de l'insérer dans le *Mercure de France*, à l'article des *Enigmes.* — *Gabriel de Vergi*, applaudie hors de propos, dans sa nouveauté, est inférieure à *Bayard. Gabrielle* offre un excès d'horreur qui passe le but et ne peut procurer d'attendrissement. C'est une atrocité froide qui fatigue l'ame sans l'émouvoir. La coupe d'*Atrée* produit l'effroi ; mais le vase qui renferme le cœur sanglant de l'amant de *Gabrielle*, révolte le spectateur sensible et le fait fuir. — *Pierre le Cruel*, mort dès sa naissance, est ressuscité après la mort de l'auteur. On trouve dans cette pièce un assez beau rôle, celui d'*Edouard*, une scène très-théâtrale entre les deux frères qui se disputent la cou-

ronne, quelques beaux vers unis à des pensées fausses, et un dénouement sans chaleur et sans vraisemblance. L'auteur connoissoit assez bien quelles étoient les situations propres à produire un grand effet; mais il n'avoit pas toujours l'art de les préparer et de les amener d'une manière naturelle. Il substitua les coups de théâtre extraordinaires au pathétique simple et vrai, et les petits ressorts à l'éloquence du cœur; par là il contribua à dégrader et à avilir la scène Françoise. La chute de *Pierre le Cruel* fut fatale à sa sensibilité extrême et précipita la fin de ses jours. Il fut attaqué d'une maladie de langueur qui dura plusieurs mois et qui épuisa ses médiocres ressources. *Louis XVI*, devant qui on jouoit pour la première fois le *Siége de Calais*, apprenant le triste état de l'auteur de cette pièce, lui envoya cinquante louis. Les comédiens, par une générosité très-louable, donnèrent une représentation de la même tragédie au profit du poëte moribond. Il expira peu de temps après, le 5 mars 1775, justement regretté par ses amis, qui trouvoient en lui la bonté du caractère et la chaleur de l'amitié. On a reproché à l'auteur trop de prétention, de l'humeur contre les gens de lettres qui, suivant lui, ne rendoient pas justice à ses talens, et sur-tout un amour propre d'autant plus extrême qu'il ne le soupçonnoit pas, et qu'il dit dans une de ses préfaces : *on sait que je suis modeste*. *Gaillard*, de l'académie Françoise, a publié ses Œuvres en 1779, en 6 vol. in-8.° On y trouve ses *Pièces de Théâtre*, dont trois sont suivies de *Mémoires Historiques* pleins d'érudition, avec des observations intéressantes de l'éditeur; diverses *Pièces fugitives* en vers durs et lâches, enfantés la plupart en Russie, et qu'on auroit pu y laisser; et la *Vie* de l'auteur, par l'éditeur. Ce dernier morceau est à la tête de la collection, et ne la dépare point. Ennemi de tout esprit de parti, *du Belloi* disoit : *Je suis tolérant, même envers les intolérans, afin de l'être avec tout le monde. Je ne hais que les persécuteurs.*

BELLONI, (Jean) chanoine de Padoue et professeur de morale dans l'université de sa patrie, a publié une *dissertation* sur l'*Antre des Naïades* dont parle *Homère*. L'académie des *Ricovrati* la fit imprimer. — *Paul* BELLONI, sénateur de Milan où il mourut en 1625, a laissé divers *Traités* de droit, et entr'autres un sur les testamens. — *Jérôme* BELLONI, célèbre banquier de Rome, acquit par ses lumières et sa probité un crédit immense, et fut honoré par le pape *Benoît XIV* du titre de marquis. Il mourut en 1760. Son *Essai* sur le commerce, imprimé d'abord à Rome en 1750, obtint plusieurs éditions. Celle de Venise en 1757, est augmentée d'une *Lettre* de l'auteur sur les monnoies idéales. Cet écrit a été traduit en allemand, en anglois et en françois.

BELLOROSIO, (Thomas) chanoine de Palerme, mort en 1535, est auteur d'un ouvrage de théologie, sur les 7 ordres d'Anges qui entourent le trône de l'Éternel. Il le dédia à *Charles V*, et le fit imprimer à Palerme, 1535 in-4.°

BELLUTI, (Bonaventure) Franciscain, mort à Catane sa patrie en 1676, voyagea long-

temps, et professa la philosophie à Cracovie et dans plusieurs villes d'Italie. On lui doit : I. des *Mélanges* de morale. II. Un *Cours* de philosophie. III. Une *Logique*. IV. *Disputationes in organum Aristotelis*, in-8.° V. D'autres *Observations* sur les ouvrages d'*Aristote*, sur la physique, l'ame, le ciel, le monde, les météores, la génération et la corruption. Ils sont tous écrits en latin, et imprimés à Venise en 1688.

BELMONT, (Aimeri de) Troubadour, qui vivoit en 1230 à la cour du comte de Provence, célébra dans ses vers la comtesse de *Sobiras*. Ceux-ci ont de la délicatesse et plus d'élégance que les autres poésies de son temps. « On ne croira plus, dit-il, que les chagrins, les soupirs, les gémissemens, les larmes, les tourmens, les veilles et les passions long-temps malheureuses puissent abréger les jours, puisque les miens ne sont pas finis. Non, je n'ai point foi à la mort d'*André* de France; nul amant ne souffrit jamais ce que j'ai éprouvé plus de cinq années entières auprès de celle que j'aime. La plus grande faveur que j'en aie obtenu est de ne pas me haïr; tandis que j'aime mieux être à elle, que d'avoir sans elle l'empire du monde. Je trouve plus de douceur à la desirer que dans toute jouissance. Son mérite est si éclatant, sa jolie personne si pleine de graces et de perfections, que celui qui voudroit les décrire, paroîtroit un conteur de fables. De même que la mer reçoit toutes les eaux du monde, de même elle en réunit toutes les vertus, tous les talens. »

BELMONTI, (Pierre) né à Rimini en 1537, mort en 1592, cultiva la poésie, et a laissé un petit *Traité* sur les devoirs des épouses, qu'il composa pour l'instruction de sa fille.

BELPRATO, (Jean-Vincent) comte d'Averse, originaire d'une famille noble de Valence qui passa à Naples, sous le règne d'*Alphonse I*, traduisit dans le 16e siècle plusieurs ouvrages en italien, entr'autres l'*Histoire Romaine* de *Sextus Rufus*, le *Dialogue* de *Platon sur le mépris de la mort*, et les *Œuvres* de *Solin*; Venise, 1557.

BELTHA, (Mythol.) divinité des anciens Sabéens, en l'honneur de laquelle ils brûloient vifs des animaux et lui consacroient les trois premiers jours du mois *Nisan*.

BELTRAMI, (Fabrice) professeur de rhétorique à Padoue, à la fin du 16e siècle, a publié quelques écrits, parmi lesquels on peut distinguer celui où il combat l'usage des écrivains du temps de prendre des noms supposés, d'en changer à la tête de chaque ouvrage, et de répandre sous l'anonyme des injures et des inutilités.

BELTRANO, (Octave) né dans la Calabre extérieure, fut l'un des imprimeurs de Naples les plus célèbres. Il est auteur d'un *Poëme* sur le Vésuve, et de quelques *Ouvrages* en prose, tels qu'une *Description* du royaume de Naples, une *Introduction* à l'astrologie, un *Abrégé* des Sciences propres aux médecins, aux chimistes, aux marins et aux agriculteurs. *Beltrano* vivoit encore en 1640.

BELVEDÈRE, (André) peintre Napolitain, excella dans la représentation des fleurs et des fruits. Ses tableaux sont rares et

se vendent à haut prix. Il forma dans son art *Joseph Lavagne*, *Gaspard Lopez*, *Balthazar di Caro*, et *Thomas Bealfonso*.

BELVÉSER, (Aimeric de) poëte Languedocien, naquit au château de Lesparre près de Bordeaux, et passa sa jeunesse près de *Raimond Bérenger*, comte de Provence, et de son épouse *Béatrix* dont il célébra les vertus. Devenu amoureux de la belle *Barbossa*, elle devint l'unique objet de ses pensées, de ses vers et de ses chants. Celle-ci s'étant faite religieuse en 1264, il lui adressa un poëme intitulé : *Amours de mon Ingrate*, et il mourut peu de temps après du chagrin de l'avoir perdue. Plusieurs bibliothèques d'Italie conservent en manuscrit des poésies de ce Troubadour.

* BÉLUS, roi d'Assyrie, chassa les Arabes de Babylone, et y fixa le siége de son empire, l'an 1322 avant J. C. *Ninus* son fils et son successeur, fit rendre à son père les honneurs divins. *Saint Cyrille* prétend que *Bélus* s'étoit fait bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices ; mais tout ce qu'on a dit de ce prince se ressent de l'incertitude qui règne dans l'histoire des temps reculés. On a prétendu que la fameuse Tour de *Babel* étoit originairement un temple consacré à *Bélus*. *Voyez* BAAL.

II. BEMBO, (Dardi) littérateur Vénitien du 16e siècle, a traduit en italien les *Œuvres* de *Platon*.

BÉMILUCIUS, (Mythol.) divinité Gauloise, dont on a trouvé une statue en Bourgogne, près de Flavigny. *Bémilucius* y est représenté jeune, sans barbe, ayant les cheveux courts, et un manteau sur l'épaule, tenant des fruits et une grappe de raisin.

BENANA, poëte Arabe, mort à Bagdad l'an 400 de l'hégire, avoit beaucoup voyagé, et a laissé un gros *Divan*, ou *Recueil* de ses poésies. Il disoit : *Les portes des appartemens des Grands ont besoin de portières ; elles sont l'emblême des voiles qui couvrent leurs cœurs.*

BEN-ASCHER et BEN-NEPHTALI, savans Rabbins, Juifs tous les deux de Tibériade, vécurent dans le 9e siècle, et inventèrent dans la langue hébraïque privée de voyelles, les points qui en tiennent lieu. Ceux-ci au nombre de treize, rendent la prononciation longue, brève, ou très-rapide. Ils servent à fixer la prononciation des consonnes, et souvent même à déterminer la gnification du mot. *Buxtorf* a prétendu que l'invention des points voyelles étoit antérieure ; mais il a été réfuté avec avantage par *Louis Capel*, *Génebrad*, *Bellarmin*, *Scaliger*, *Olivetan* et *Villalpande*.

BENDIS, (Mythol.) divinité des peuples de Thrace, que l'on croit être la même que *Diane*. On célébroit sa fête avec les instrumens les plus bruyans.

BENDLOWES, (Edouard) Anglois fort riche, se ruina pour payer des poëtes et des flatteurs. Il resta long-temps prisonnier pour dettes, et mourut le 15 décembre 1676, à 73 ans. Il faisoit des vers, et il a publié : I. *Théophile*, ou *Le Sacrifice de l'Amour*, Londres, 1652 ; in-fol. II. *Sphinx Theologica*, seu *Musica Templi*, Cambridge, 1626, in-8.°

II. BÉNÉDETTE,

II. BÉNÉDETTE, (Alexandre) Médecin de Vérone, corrigea avec succès le texte de *Pline* dans trois éditions de son *Histoire Naturelle*, qui parurent à Venise en 1508, 1513 et 1516, et publia particulièrement des *Aphorismes* de médecine, un *Traité* sur les causes de la peste, un *Cours* d'anatomie, un *Traité* des signes et des pronostics des maladies; un *Journal* de la guerre portée en Italie par *Charles VIII*, roi de France. L'auteur avoit été témoin des évènemens qu'il décrit.—*Jules-César* BÉNÉDETTE, autre médecin, mort à Rome de la peste, en 1656, a fait imprimer des *Lettres*, des *Consultations*, des *Discours* académiques, un *Traité* de la pleurésie, et un autre *de Pephasmo*.

III. BÉNÉDETTE, (Antoine) de Fermano en Italie, né le 9 mars 1715, mort en 1788, à 73 ans, remplit long-temps avec éclat la chaire de rhétorique dans le collége des Jésuites à Rome, et se retira sur la fin de sa vie dans sa patrie, où il recueillit un riche cabinet de médailles et d'antiquités. On lui doit deux ouvrages; le premier est une édition de *Plaute* qu'il enrichit de commentaires et de notes, et qui parut à Rome en 1754; le second imprimé en 1777, offre plusieurs *Dissertations* sur des médailles grecques non encore décrites par les antiquaires, et qui se voyoient dans son cabinet. Ces deux écrits sont en latin. L'abbé *Odéric* de Gênes est auteur des notes qui se trouvent dans le dernier.

BÉNÉDETTO, musicien célèbre, né à Venise, a mis en musique les cinquante premiers *Pseaumes*. Cet ouvrage est renommé pour le pathétique et la noble simplicité de l'expression musicale. On estime sur-tout le 50e Pseaume, et ses *Cantates* de *Thimothée* et de *Cassandre*. « Y a-t-il quelqu'un, dit *Algarotti*, qui rende mieux les passions de l'ame, dont l'enthousiasme soit plus noble et plus régulier en même temps que le sien. » *Bénédetto* est mort au commencement du siècle qui vient de finir.

BENEDICTIS, (Jean-Baptiste de) jésuite Italien, né en 1622, mort à Rome le 15 mai 1706, se fit beaucoup d'ennemis, en soutenant avec opiniâtreté les principes de la philosophie péripatéticienne. On lui doit les écrits suivans: I. *Analecta poëtica*, 1686. II. *Philosophia Peripatetica*, Naples 1723, 5 vol. III. Une *Traduction* des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, du P. *Bouhours*. IV. Des *Lettres Apologétiques* sur la théologie scolastique de *Benoît Aletin*. Elles firent beaucoup de bruit en Italie.

BÉNÊTON DE PEYRINS, (Etienne-Claude) mort à Paris, en 1752, gendarme de la garde du roi, a laissé quelques *Dissertations* foiblement écrites, mais érudites, sur les réjouissances publiques, les divers genres de couronnes, les jeux de hasard, les marques distinctives du rang des personnes. En 1734, il publia un *Eloge* de la chasse.

BENEZECH, (N.) né à Montpellier de parens aisés, reçut une bonne éducation, et sut en profiter. Il étoit à Versailles au commencement de la révolution, à laquelle il prit part avec la modération d'un homme froid, mais fin, qui veut mettre à profit les circonstances et non les accélérer par des manœuvres précipitées ou mal-honnêtes. D'abord admi-

nistrateur du département de Seine et Oise en 1791, ensuite commissaire général des armes et poudres, il fut nommé ministre de l'intérieur le 11 novembre 1795. Paris étoit sans pain; il fit renaître la confiance, et la disette cessa. Les injures de quelques journaux l'avoient déterminé à donner sa démission qu'on ne voulut point accepter. Immédiatement après il publia une proclamation très-bien écrite, dans laquelle il engagea les administrations centrales à réprimer les déprédations qui se commettoient dans les campagnes, et il se rendit à Bruxelles pour rétablir le commerce et la marine dans la Belgique. A son retour en 1797, il quitta le ministère; mais *Bonaparte* employa ses talens, après le 18 brumaire an 8, et l'envoya en qualité de préfet colonial, à St-Domingue. Il avoit fait déjà beaucoup de bien, lorsqu'une maladie causée par ses travaux et le climat, l'enleva en l'an 10. Quoiqu'il eût occupé des places lucratives, il ne laissa qu'une fortune médiocre. Pendant son ministère, il renvoya plusieurs fois au trésor public les sommes que lui présentoient les spéculateurs en affaires et en finances. Un arrêté des consuls du 14 fructidor an 11, a accordé une pension de 900 francs à chacune des deux filles de ce ministre.

II. BENJAMIN, (Saint) diacre, fut empoisonné par l'ordre de *Vararane* roi de Perse, qui le fit empaler l'an 424 sur le refus du Saint de cesser ses prédications en faveur de la foi Chrétienne. Le calendrier Romain célèbre sa fête le 31 mars.

BENINI, (Vincent) né à Cologne en 1713, mort en 1764, unit à la profession de médecin qu'il exerça à Padoue, la culture des belles-lettres et de la poésie. Il avoit établi une imprimerie dans sa maison, où il publia huit auteurs anciens, dont il corrigea parfaitement le texte. On lui doit: I. Des *Notes* latines sur le texte de *Celse*. II. Des *Observations* en italien sur le poëme d'*Alamanni*, intitulé : *La Culture*. III. Une *Traduction* en vers *Sciolti* de *la Syphillis* de *Fracastor*.

BENJOHNSON, (N.) Anglois, né en 1574, a été le restaurateur du théâtre de sa nation. Avant lui, les tragédies en Angleterre n'étoient que des dialogues historiques; et les comédies, des farces ridicules. *Benjohnson* ennoblit les unes et les autres. Lié d'amitié avec *Shakespeare*, ils marchèrent de concert à la gloire. *Benjohnson* avoit une mémoire prodigieuse qui pouvoit répéter des livres entiers. Vers la fin de ses jours, son esprit baissa; il s'en apperçut et cessa d'écrire. Il est mort en 1638. Enterré dans l'abbaye de Westminster, on a couvert son tombeau d'une simple pierre, avec cette inscription : *O rare Benjohnson !*

II. BENEVIENI, (Dominique) frère de Jérôme, fut chanoine de Florence sa patrie, et zélé défenseur de *Savonarole* pour lequel il écrivit une *Apologie* énergique. — Un *Antoine* BENIVIENI fut l'un de ceux que nomma le grand-duc *Cosme I*, pour corriger le *Décaméron* de *Bocace*, en supprimer les traits licencieux et le rendre classique.

XIX. BENOIT GENTIEN, bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, se distingua par son éloquence au concile de Constance,

On lui attribue une Histoire anonyme du roi de France *Charles VI.*

XXVI. BENOIT, (Zaccharie) chartreux, né à Vicence dans le 16e siècle, a écrit en vers héroïques la *Vie* de *St. Bruno*, fondateur de son ordre.

BENSAÏTA, (Myth.) déesse des richesses, est honorée dans le Japon par une fête solennelle dans laquelle les pères donnent un grand festin à leurs filles, et s'empressent de leur fournir des divertissemens dans tous les genres. — Ce festin se donne dans une salle ornée de riches poupées, et remplie de tables garnies de gâteaux et de feuilles d'armoise. Cette déesse, dit-on, pondit cinq cents œufs, d'où sortirent cinq cents fils.

BENSI, (Jules) peintre Génois, mort en 1668, inventa divers instrumens pour réduire les tableaux. Il dessinoit parfaitement le relief et la perspective. La famille *Doria* l'occupa long-temps.

I. BENTIVOGLIO, (Antoine) se rendit fameux dans le 14e siècle, par ses richesses, par son courage et ses vertus. Il fut la tige d'une famille illustre qui tiroit son origine d'un fils naturel de l'empereur *Fréderic II*, et son nom d'un village de la Toscane, près de Ferrare. —*Jean* BENTIVOGLIO son fils, se rendit maître de Bologne vers l'an 1400, et quoiqu'il perdit la vie dans une bataille en 1402, sa famille n'en resta pas moins en possession de la seigneurie de cette ville jusqu'à l'année 1566, où le pape *Jules II* l'en dépouilla. Cette famille alla dès-lors s'établir à Ferrare et à Milan.

II. BENTIVOGLIO, (Annibal) se rendit maître de Bologne, et gouverna cette ville avec fermeté. Les chefs de la famille *Gisleri* feignant une réconciliation avec lui, le prièrent d'être parrain d'une fille de leur maison; et comme il se livroit à de perfides embrassemens, ils l'assassinèrent en 1445 dans l'église de Saint-Jean. Son fils *Jean*, guerrier intrépide, plein d'énergie et de sagesse, s'affermit dans le gouvernement de sa patrie en effrayant ses ennemis. Il fit une ligue avec le pape *Sixte IV* et le duc de *Ferrare* contre les Vénitiens, et battit complétement *Jérôme Riario* leur général. En 1506, le pape *Jules II* s'empara de Bologne et en chassa *Bentivoglio.* Les enfans de celui-ci furent massacrés et sa maison démolie par le peuple. Il se réfugia à Bursetto, près de Parme, où il mourut en 1508, à l'âge de 70 ans.

V. BENTIVOGLIO, (Corneille) né à Ferrare en 1668, mort à Rome en 1730, fut d'abord envoyé à Paris en qualité de nonce, dans un temps difficile, et nommé cardinal en 1719. Il est auteur de quelques ouvrages en littérature, et entr'autres d'une *Traduction* en vers *sciolti* de la *Thébaïde* de *Stace.* Il la publia sous le nom de *Selvaggio Porpora.*

VII. BENTIVOGLIO-CALCAGNINI, (Batilde) née à Ferrare, et morte à Rome en 1711, faisoit des vers loués par l'académie des Arcades dont elle étoit membre, et des *Traductions* d'ouvrages françois. *Crescimbeni* en fait mention dans son *Histoire* de l'Arcadie. — *Camille Caprara* BENTIVOGLIO, qui vivoit aussi à Rome en 1714, se distingua éga-

lement par son savoir, et écrivoit bien en vers et en prose.

BENVENUTI, (Charles) né à Livourne le 8 février 1716, mort en 1789, à l'âge de 74 ans, se fit jésuite, et fut nommé professeur de mathématiques à Rome. Lors de l'extinction de son ordre, il se retira à Varsovie, près du roi de Pologne, qui lui témoigna la plus grande estime. On a de lui : I. Un *Abrégé* de la physique générale, 1754. Il y explique avec clarté les élémens de la physique, de la mécanique et de l'astronomie Newtonienne. II. *Dissertation* sur la lumière, 1754, Rom. III. Une *Traduction* des *Élémens* de géométrie de *Clairaut*, Rom. 1751. IV. Des *Réflexions* sur le *Jésuitisme*, 1772. *L'Oraison funèbre* d'*Ancajani*, évêque de Spolette. Tous ces écrits sont en latin, et imprimés à Rome.

BENYOWSKY, (Maurice-Auguste) magnat de Hongrie et de Pologne, fut un de ces hommes inquiets qui fuyant le repos, s'engagent à chaque pas dans des dangers dont ils sortent par leur courage. Propriétaire de grandes terres en Lithuanie, *Benyowsky* s'engagea dans la confédération Polonoise contre les Russes. Fait prisonnier, et racheté par les confédérés, il se laissa prendre une seconde fois les armes à la main, et fut envoyé prisonnier à Casan, avec plusieurs autres Polonois. Là, quelques seigneurs Russes ayant fait un complot contre l'impératrice de Russie, le communiquèrent à *Benyowski;* et quoiqu'il n'y fût pas directement entré, il n'en partagea pas moins la peine de ses complices, et fut relégué pour la vie au Kamtschatka. Cet exilé trouva encore le moyen d'en sortir, de traverser l'Océan pacifique, le Japon, une partie de la Chine, pour venir mourir d'un coup de fusil à Madagascar en 1787. On a imprimé en 1792 les *Voyages* et *Mémoires* de *Benyowsky*, deux vol. in-8.

I. BENZIO, (Trifone) natif d'Assise, cultiva la poésie italienne, depuis 1530 jusqu'à l'an 1570, et fut sécrétaire de plusieurs pontifes. Il étoit extrêmement contrefait, avec le corps horriblement velu, et les dents très-longues; ce qui le fit comparer à un loup et à un sanglier. Sa conversation étoit pleine de saillies; il aimoit la table et le plaisir. Son penchant à obliger lui donna grand nombre d'amis; sa douce philosophie et son austère probité le firent souvent surnommer le *Socrate* de Rome. Il avoit si peu soin de sa personne, que pour s'éviter la peine de nettoyer ses vêtemens, il rognoit avec des ciseaux les bords de son manteau, ce qui le rendoit bientôt ridicule et trop court. Ses *Poésies* latines et italiennes, écrites avec grace et facilité, ont été recueillies par *Pallavicin*, *Gruter* et *Varchi*. On a encore de lui quelques *Lettres* facétieuses dans le recueil d'*Atanazi*.

II. BENZIO, (Maximilien-Soldani) sculpteur Florentin, né en 1658, est renommé pour l'exacte ressemblance et le fini de ses médaillons. On lui doit ceux de la reine *Christine* de Suède, du pape *Innocent XI*, de *Cosme III* grand duc de Toscane, et de *Louis XIV*. Il sculpta ce dernier dans un voyage qu'il fit en France. *Benzio* exécutoit aussi avec succès les bas-reliefs et les statues.

BÉOTUS, (Mythol.) fils de *Neptune* et petit-fils d'*Éolus* roi de l'Éolide, naquit à Métaponte en Italie, et succéda à son grand-père. Ses états prirent de lui le nom de *Béotie*, et il donna à sa capitale celui d'*Arné* sa mère.

BERARDINI, (Bérard) de Bari, a traduit en vers italiens une partie de l'*Énéïde*. Cette traduction fut imprimée à Naples en 1555, in-8.°

BERARDO, (Jérôme) né à Ferrare, vécut sous le gouvernement d'*Hercule* et d'*Alphonse I*, ducs d'Este. Il traduisit en vers deux comédies de *Plaute*, qui furent imprimées à Venise en 1530, in-8.°

BÉRAUD, (Laurent) né à Lyon le 5 mars 1702, mort le 26 juin 1777, se fit jésuite et commença sa carrière scientifique en professant les mathématiques à Avignon. Appelé à Lyon, on lui remit le soin de l'observatoire du grand collége de cette ville. Il y publia divers *Mémoires* couronnés par les sociétés savantes : 1.° Sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans leur calcination; 2.° sur les rapports qui se trouvent entre la cause des effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité; 3.° sur l'influence de la lune, sur la végétation et l'économie animale; 4.° sur la question, si les animaux et les métaux ne deviennent électriques que par pure communication? On doit encore à ce jésuite : *La Physique des corps animés*, 1755, in-12. Ses vertus égaloient ses lumières. Il étoit correspondant de l'académie des Sciences et membre de celle de Lyon, qui a fait imprimer l'éloge de ce savant estimable.

* BERCHOIRE *ou* BERCHEUR, (Pierre) *Berchorius* ou *Bercherius*, bénédictin de Saint-Pierre-du-Chemin, village à trois lieues de Poitiers, fut prieur de Saint-Éloi à Paris, et mourut en 1362. C'est lui qui fit par ordre du roi *Jean*, la *Traduction* françoise de *Tite-Live*, dont il y a un beau manuscrit en Sorbonne. Cette traduction, curieuse pour le temps où elle parut, est remarquable par l'introduction d'un grand nombre de mots françois que l'auteur inventa. On trouve dans un *Mémoire* de l'abbé *Sallier*, inséré dans ceux de l'académie des Inscriptions, une liste de tous les mots qui furent créés à cette époque, et qui ont servi de fondement à notre langue. *Bercheur* est encore auteur du *Réductoire moral*, et du *Répertoire* ou *Dictionnaire moral de la Bible*, Deventer, 1477, in-folio; et Cologne, 1650 : ouvrages assez mal exécutés. Il fit cette compilation dans une tour qui termine le jardin de Saint-Victor. Ses sentimens suspects en matière de religion l'y avoient fait enfermer. Cette correction l'empêcha d'en infecter ses contemporains.

BEREGANI, (Nicolas) gentilhomme Vénitien, né en 1627, reçut du roi de France le cordon de Saint-Michel, et se distingua dans le barreau par son éloquence et dans la littérature par ses écrits. On lui doit sur-tout beaucoup de *Poésies* qui se ressentent du mauvais goût de son siècle, et qui abondent en jeux de mots. Sa *Traduction* en vers de *Claudien* avec de savantes observations, est son meilleur ouvrage. Elle fut imprimée à Venise, 1716, deux vol. in-8°, trois ans après la mort de l'auteur.

V. BERENGER, (Raymond) grand-maître de l'ordre de Malte, tiroit son origine d'une ancienne famille de Dauphiné, alliée aux souverains de cette province. Il se ligua contre les Ottomans avec le roi de Chypre, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli de Syrie en 1366. Le pape *Urbain V* l'envoya en qualité de nonce, appaiser les troubles qui s'étoient élevés dans le royaume de Chypre après la mort du roi *Pierre*, assassiné par ses frères. *Bérenger* tint deux chapitres généraux de son ordre. Il y fut réglé que pour l'élection des grands-maîtres, on nommeroit deux chevaliers de chaque nation pour électeurs, et que chacun des religieux ne pourroit posséder qu'une commanderie. *Bérenger* mourut en 1373.

BERGA, (Antoine) professeur de philosophie dans l'université de Turin dans le seizième siècle, a publié un *Discours* en italien sur l'étendue de la terre et des mers. Il y combat les opinions de *Piccolomini*.

I. BERGALLI, (Charles) né à Palerme, professeur de morale dans l'université de sa patrie, mort en 1679, a publié un poëme, intitulé *la Davidiade*, des *Mélanges* de poésies latines, et un ouvrage *De objecto Philosophiæ*.

II. BERGALLI, (Louise) Vénitienne, renommée par sa beauté et ses talens, naquit en 1703, et épousa le comte *Gaspard Gozzi*. Elle en eut cinq fils, tous distingués par leur esprit et leur bonne éducation. *Louise* a donné au théâtre des Tragédies et des Comédies qui ont obtenu des succès; elle a traduit en vers *sciolti*, les Comédies de *Térence* et les Tragédies de *Racine*.

BERGANTINI, poëte Italien, qui a traduit en vers les *Cynégétiques* ou *Poëme* sur la chasse de *Pierre Angéli*, et celui du président *de Thou*, *De re accipitrariâ*, Venise, 1735, in-4.°

BERGEDAN, (Guillaume de) poëte Catalan, eut de l'esprit dont il abusa. La licence de ses mœurs et l'obscénité de ses vers n'ont pas honoré sa mémoire. Jaloux de *Foulques de Tendona*, seigneur plus riche que lui, il l'assassina par trahison. La justice le dépouilla de ses biens. Ses parens voulurent d'abord le secourir, mais il leur devint si odieux par ses emportemens qu'à la fin ils l'abandonnèrent. Dans l'une de ses pièces, il se vanta d'avoir obtenu les faveurs de sa belle-sœur; ce qui occasionna un duel entre son frère et lui. Il dit que ce frère ressembloit à un vieux Juif, sortant de la synagogue, ayant le front couvert de cornes. *Bergedan* fut dépouillé de ses fiefs par sentence du roi d'Aragon. Il publia plusieurs *Satires* contre lui. Le meilleur de ses ouvrages est une *Complainte* sur la mort du marquis de *Mataplana*, avec lequel cependant il s'étoit une fois battu en duel, en présence des chanoines et des bourgeois de Vic. Ce poëte méchant et dangereux périt dans une bataille contre les Turcs.

BERGELMER, (Mythol.) géant, qui, dans la religion Celtique, échappa seul à l'inondation causée par le sang de *Yme*, à la faveur d'une grande barque. On voit que c'est le même que *Noé*.

II. BERGIER, Nicolas-Sylvestre) né à Darnay en Franche-Comté, mort à Paris le 9 avril

1790, devint successivement professeur de théologie, curé de Flangebouche, principal du collége de Besançon et chanoine de l'église de Paris. Ses écrits et ses qualités personnelles l'eussent fait parvenir aux premières dignités ecclésiastiques, s'il eût voulu les solliciter ; mais il se contenta d'une pension de deux mille livres que lui avoit fait l'assemblée du clergé, sans qu'il s'y attendît. On lui offrit une abbaye qu'il refusa, en disant : *Je suis assez riche.* Aussi, extrêmement économe pour lui-même, il n'étoit prodigue qu'envers les pauvres. Après avoir publié deux ouvrages d'érudition, sur les *Elémens* primitifs des langues et l'*Origine* des Dieux du Paganisme, il consacra ses études et ses travaux à la défense de la religion que ses vertus faisoient aimer. On lui doit : I. *Réfutation du système de la Nature*, deux volumes in-12. II. *Déisme réfuté par lui-même*, deux vol. in-12. III. *Certitude des preuves du Christianisme*, deux volum. in-12. IV. *Apologie de la Religion Chrétienne*, 2 vol. in-12. V. *Traité dogmatique de la vraie Religion*, 1784, 12 vo. in-12. L'auteur y refondit ses précédens ouvrages, et transcrivit celui-ci jusqu'à trois fois de sa propre main. VI. *Discours* sur le mariage des Protestans, 1787. VII. *Discours* sur le divorce, 1792. Ce dernier parut après la mort de *Bergier*, à qui l'on doit encore le *Dictionnaire* théologique de la nouvelle Encyclopédie, trois volum. in-4.° Dans ces divers écrits, le style est pur, quoiqu'un peu diffus, l'érudition choisie et la discussion attachante et lumineuse. *Bergier* est du petit nombre des théologiens qui méritent d'être conservés dans la bibliothèque de l'homme de goût.

BERGIMUS, (Mythol.) héros du territoire de Brescia en Italie, fut honoré comme un Dieu après sa mort, et obtint un temple desservi par une prêtresse.

II. BÉRIGARD, (N.) poëte, mort à la fin du 17e siècle, fut auteur d'une Comédie en cinq actes, intitulée : *Le Docteur extravagant*, représentée en 1684.

* BERKELEI, (George) naquit à Kilvrin en Irlande le 12 mars 1684, étudia à Dublin, et vint à Londres, où sa société fut recherchée par *Pope*, *Stéèle* et le comte de *Pétersborough.* Ce dernier ayant été nommé ambassadeur en Sicile, emmena avec lui *Berkelei* en qualité de chapelain et de secrétaire. Il revint l'année suivante en Angleterre, d'où il repartit peu de temps après pour parcourir tout le Midi. Il passa quatre années dans ce voyage ; mais il visita avec une attention plus particulière le royaume de Naples et de Sicile. Il avoit ramassé dans cette isle d'excellens matériaux d'histoire naturelle qu'il perdit dans la traversée. Le regret que mérite cette perte doit être senti par ceux qui ont lu sa lettre au docteur *Freind* sur la Tarentule, celle qu'il écrivit à *Pope* sur l'isle d'Ischia, et la description d'une éruption du Vésuve, qu'il envoya au savant *Arbuthnot* en 1717. Un événement imprévu lui procura un accroissement de fortune considérable. Une Angloise que *Swift* avoit promis d'épouser et qu'il a célébrée sous le nom de *Vanessa*, furieuse de son infidélité, révoqua le testament qu'elle avoit fait

en sa faveur, et laissa son bien à *Berkelei*. En 1726, il fut nommé au doyenné de Dery, bénéfice considérable. Il s'occupa alors d'un plan qui fait honneur à son humanité, c'étoit de faire bâtir, dans les isles Bermudes un collége destiné à l'instruction des Sauvages de l'Amérique. Il offrit d'y consacrer tous ses soins et tous ses revenus. Il passa dans le nouveau continent pour exécuter ce bienfaisant projet, et y attendit long-temps les fonds que le ministre avoit promis de lui faire passer. Ce dernier étoit *Robert Walpole;* il répondit à celui qui sollicitoit le payement : « Si vous me le demandez comme ministre, je dois vous assurer que la somme sera indubitablement payée si-tôt que l'état des affaires le permettra ; si vous me le demandez comme à votre ami, je conseille à *Berkelei* de revenir en Europe et de renoncer à son projet. » *Berkelei* y revint en effet après avoir distribué au clergé de Rhode-Island la bibliothèque qu'il y avoit apportée. En 1733, il fut nommé à l'évêché de Cloyne par la reine *Caroline*, et il justifia son choix par une observation scrupuleuse de la résidence, et un attachement à ses devoirs qui ne lui permettoit d'en négliger aucun. *Pope* dit : « A *Benson*, ont été données les mœurs et la candeur ; à *Berkelei* toutes les vertus. » Ce dernier mourut le 14 janvier 1753, âgé de 69 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages : I. Un *Traité* d'arithmétique sans algèbre, 1707. II. *Théorie de la Vision*, 1709. « Cet ouvrage, suivant *Reid*, est le premier où l'on ait tenté de distinguer les objets immédiats et naturels de la vue, des conclusions que notre imagination en tire, et où l'on ait tracé une ligne de séparation entre les idées que la vue et le toucher font naître. » III. *Principe de Science humaine*, 1710. Il y combattit avec chaleur et succès le matérialisme, et commença à y annoncer son *Système* sur la non-existence des corps. IV. *Discours sur l'Obéissance passive*, 1712. V. *Traité sur le Mouvement*. L'auteur s'arrêta à Lyon à son retour d'Italie, pour y composer cet écrit qu'il envoya à l'académie des Sciences de Paris. VI. *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*. VII. *Questions relatives au Commerce et à la prospérité de l'Irlande*, publiées en 1735. VIII. *Maximes sur le Patriotisme*, 1740. IX. *L'Analyste*. Il soutient dans cet ouvrage que les mathématiciens ont tort de rejeter la religion à cause de ses mystères, eux dont la science est remplie de mystères encore plus incompréhensibles, et même d'erreurs évidentes, et il en donne pour exemple la doctrine des *Fluxions*. Cette sortie contre les géomètres produisit plusieurs réponses très-vives de leur part. X. *Alciphron* ou *le Petit Philosophe, en sept dialogues*, contenant une *Apologie de la Religion Chrétienne, contre ceux qu'on nomme Esprits-forts*. Cet écrit parut en françois l'an 1734, à Paris, deux vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulières. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion, y sont poussées avec une force capable de faire illusion ; et l'on a besoin de méditer les réponses pour sentir la solidité de celles-ci. XI. Ses *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, traduits en françois par

l'abbé *du Gua*, 1751, in-12, firent du bruit. Il y soutient qu'il n'y a que des esprits et point de corps. Il avoit adopté le système du Père *Malebranche* touchant l'existence des corps, et l'avoit poussé beaucoup plus loin. Le nom de *Philonoüs*, l'un de ses interlocuteurs, signifie *ami de l'esprit :* nom bien convenable à un philosophe, ou plutôt à un raisonneur qui ne reconnoît point de corps. A la tête de la traduction françoise, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse et singulière. Un enfant voit sa figure dans un miroir et court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un philosophe placé derrière l'enfant paroît rire de sa méprise ; et au bas de la vignette on lit ces mots adressés au philosophe : *Quid rides ? fabula de te narratur*. XII. On a encore de lui un *Traité sur l'eau de goudron*, qu'on lit avec plaisir malgré la sécheresse du sujet, et qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Il faut avouer cependant qu'il attribue à cette eau un peu trop de vertus. *Boullier* et *Cantwel* en ont donné de bonnes traductions françoises, in-12. Le style de *Berkelei* est méthodique, élégant et clair.

BERKEN, (Louis) natif de Bruges, inventa l'art de tailler le diamant, vers l'an 1450.

BERKENHEAD, (Jean) journaliste Anglois, fut auteur du *Cabinet de la Cour*, journal qui commença en 1642, lorsque la cour d'Angleterre étoit retirée à Oxford. Cette feuille est encore recherchée pour le goût et l'esprit qui y règnent. Le parlement fatigué des plaisanteries de *Berkenhead* le fit emprisonner, mais à la fin des troubles il obtint sa liberté, et devint même l'un des membres du parlement. Il est mort le 4 décembre 1679.

BERKEYDEN, (Job) peintre Flamand, né à Harlem, se plut à imiter la nature dans des paysages qui sont recherchés. Il se noya dans un canal à l'âge de 70 ans. — Son frère GÉRARD peignit aussi avec succès des villes, des palais, des temples. Il est mort en 1693.

BERNACCHI, musicien d'Italie, fut le premier chanteur de sa patrie. On lui reprochoit trop de fredons et d'ornémens, et de gâter par des ports de voix, la simplicité de la première musique italienne. *Pistocco* qui avoit été son maître de chant, lui disoit souvent : « Quel désagrément pour moi ? je t'ai appris à chanter, et tu ne veux rendre que des sons. »

* II. BERNARD DE MENTON, (Saint) né dans un château de ce nom en Génevois au mois de juin 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres et la vertu. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aost en Savoie, ville située au pied des Alpes, capitale d'une petite vallée nommée *le Val d'Aost*, et y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservoient encore des monumens du Paganisme. *Bernard* animé d'un saint zèle les renversa. Son cœur, non moins compatissant que son esprit étoit éclairé,

fut vivement touché des maux que les pélerins Allemands et François avoient à souffrir en allant à Rome, pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des saint Apôtres. Il fonda en leur faveur deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes, l'un sur le Mont Joïen ou *Mons Jovis*, montagne ainsi appelée parce qu'il y avoit un temple dédié à *Jupiter*, qu'il fit abattre : l'autre, sur la colonne Joïenne ou *Columna Jovis*, ainsi nommée à cause d'une colonne de *Jupiter* qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom *le Grand et le Petit Saint-Bernard*, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. *Bernard* fut leur premier prévôt: c'est le nom qu'ils donnoient à leur supérieur. Le saint fondateur ayant assuré des secours aux pélerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie qui sont au levant du Mont-Joïen. Il en convertit un grand nombre, et après les avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie, il passa à Rome où il obtint la confirmation de son institut. Les priviléges que le pape lui accorda ont été renouvelés par *Jean XXII*, *Martin V*, *Jean XXIII*, *Eugène IV*, etc. *St. Bernard* de retour en Lombardie, cultiva les fruits du Christianisme qu'il y avoit fait naître, et mourut à Novare le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Ses vertus éminentes et ses miracles le firent canoniser l'année suivante. Les chanoines hospitaliers des Monts Saint-Bernard ayant été réunis par la cour de Rome au chapitre d'Aost, à la sollicitation de *Charles-Emmanuel III*, les hôpitaux sont dirigés actuellement par des ecclésiastiques séculiers, qui exercent envers les pélerins et les passans, une charité aussi constante que désintéressée. « Quelques-uns de ces sublimes solitaires, dit un voyageur, gravissent les pyramides de granit qui bordent le chemin pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours ; d'autres frayent le sentier enséveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelle la voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement. Ils le raniment agonisant de froid et de terreur ; ils le transportent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou s'enfoncent dans les neiges : voilà leur ministère. Leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais chanté par nos flatteurs. De grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres ; ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides et le sont eux-mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs ; lorsque les chûtes de neige aussi promptes que l'éclair engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abyme ; ils y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, ou portent, s'il en est encore temps, des secours à ce malheureux. »

IV. BERNARD-PTOLOMÉE, (St.) instituteur de l'ordre religieux des Olivétains, très-répandu en Italie, naquit à Sienne en 1272, d'une famille distinguée. Il vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et se retira dans un désert à trois lieues de Sienne, où il rassembla un grand nombre de solitaires. Il leur donna la règle de *St. Benoit* et un habit blanc. Il mourut le 20 août 1348, après avoir fait approuver par le saint Siége l'établissement de son institut, dont la principale maison est celle de Sainte-Françoise à Rome.

V. BERNARD, (le bienheureux) margrave de Bade, né en 1438, avoit été fiancé avec *Madelone*, fille du roi de France *Charles VII*; mais il refusa cette alliance pour vivre dans la continence et l'exercice de l'austérité. Il céda à son frère *Charles* la souveraineté de la portion du Margraviat qui lui étoit échue en partage, et parcourut la France et l'Italie pour engager les princes Chrétiens à se croiser de nouveau contre les Turcs. Il mourut dans une ville près de Turin en 1558. Le pape *Sixte IV* le béatifia; *Clément XIV* confirma la bulle de béatification et nomma *Bernard* patron du Margraviat de Bade. Son neveu fit frapper des médailles d'or et d'argent, où *Bernard* est représenté avec la cuirasse et le casque, entouré d'une auréole et tenant un étendard.

XIV. BERNARD, abbé du Mont-Cassin, de l'ordre de *Saint Benoît* vers l'an 1340, a écrit divers ouvrages. I. Une *Règle de St. Benoît*. II. *Speculum monachorum*. III. *De præceptis regularibus*.

*XV. BERNARD, (Samuel) peintre et graveur, mort à Paris dans sa patrie en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'académie royale de Peinture à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, et dans la manière que les Italiens nomment *à guazze*. On a de son pinceau grand nombre de *Tableaux d'histoire et de paysage*, qu'il copioit avec goût et exactitude, d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'*Histoire* d'*Attila*, peinte au Vatican par *Raphaël*, et quelques autres pièces qui ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures. Cet artiste avoit épousé *Magdeleine Chérulier*, dont la mère étoit fameuse dans l'art de faire des mouches pour les dames.

XVI. BERNARD, (Samuel) né à Paris, étoit fils du précédent. Il se fit comte de Coubert, et devint le *Lucullus* de son siècle à cause de ses immenses richesses. Après avoir brillé dans les finances sous *Louis XIV*, il mourut à 88 ans en 1739. C'étoit le plus riche banquier de l'Europe, et celui qui faisoit le commerce d'argent le plus sûr et le plus étendu. Son nom et son crédit vivifioient tous les comptoirs de l'Europe. Les contrôleurs généraux qui avoient bien plus souvent besoin de lui qu'il n'avoit besoin d'eux, le traitoient avec distinction. Il y eut même une circonstance pressante dans le temps de la guerre de la Succession, où *Bernard* refusant d'ouvrir son coffre fort, *Louis XIV* lui prodigua à la vue de toute la cour, les choses les plus flatteuses. *Bernard* qui avoit un

peu de vanité, accorda à *Desmarêts* contrôleur général non-seulement ce qu'il lui avoit refusé, mais plus qu'il n'avoit demandé. La même vanité ou la même générosité le rendirent utile à divers particuliers. A sa mort il laissa dix millions d'argent prêté, dont cinq ne portoient aucun intérêt. Les militaires pauvres ou embarrassés avoient sur-tout recours à lui, et rarement les renvoya-t-il sans les obliger. Il montra même dans certaines occasions autant de fermeté que de noblesse d'ame. *Chauvelin* ayant été disgracié, on voulut interroger *Samuel Bernard* sur certains fonds passés chez l'étranger; mais il ne voulut point répondre, de peur d'ajouter à l'infortune d'un homme malheureux. Je ne sais pas pourquoi on s'obstina long-temps de l'appeler *Juif* cet homme généreux; il ne le fut ni par la naissance, ni par les sentimens, quoiqu'il eût beaucoup gagné, comme tous les gens d'affaires sous le ministère malheureux, obéré et ignorant de *Chamillart*. On prétend que *Bernard* étoit fort superstitieux. Il avoit une poule noire, à laquelle il croyoit que son sort étoit attaché. On en avoit le plus grand soin. La mort de ce volatile fut, dit-on, l'époque de la sienne. La plus grande partie des trente-trois millions qu'il avoit amassés, étoient déjà mangés dix ans après sa mort. L'un de ses fils président au parlement de Paris, mourut banqueroutier.

*XVIII. BERNARD, (Pierre-Joseph) secrétaire général des Dragons et bibliothécaire du cabinet de *Louis XV* au château de Choisi-le-Roi, naquit en 1710 d'un sculpteur à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au collége des Jésuites à Lyon, il fit des progrès rapides sous ces habiles maîtres, qui voulurent l'attacher à leur corps; mais le jeune élève ami des plaisirs et de la liberté, ne put consentir à s'imposer des chaînes. Attiré à Paris par l'envie de faire briller son talent pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire en qualité de clerc. Les Poésies légères qu'il donna par intervalles, et dont les plus jolies sont l'*Épître à Claudine* et la chanson de *la Rose*, l'arrachèrent à la fin au dégoût et à la poussière de la pratique. Le marquis *de Pezay* l'emmena avec lui en 1734 dans la campagne d'Italie. *Bernard* se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et quoique poëte, il s'en tira mieux qu'*Horace*. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal *de Coigni* qui y commandoit, il sut lui plaire par son esprit et son caractère agréable. Ce héros le prit pour son secrétaire, l'admit dans sa plus grande familiarité; mais il lui défendit de faire des vers. En mourant il le recommanda à son fils, qui lui procura quelque temps après la place de secrétaire général des Dragons, qui rendoit vingt mille livres de rente. *Bernard* étoit recherché dans toutes les sociétés choisies de la cour et de Paris. Il en faisoit les délices par cette fleur d'esprit, par cet épicurisme séduisant que respirent ses poésies et ses chansons, dont quelques-unes sont dignes d'*Anacréon*. Il employa aussi avec succès ces petits demi-vers, ces *vers nains, vifs et badins*, suivant l'expression de *Voltaire*, qui sont en poésie ce que la minia-

ture et l'émail sont en peinture. Il aima les femmes avec excès, et quoiqu'inconstant et peu libéral, il en fut aimé, parce que les charmes de son esprit faisoient évanouir auprès d'elles ces défauts. En 1771, sa mémoire affoiblie par une attaque d'apoplexie violente, s'aliéna tout-à-coup et mit fin à son bonheur. Il traîna depuis dans l'imbécillité une ombre de vie pire que la mort. Il vint dans cet état à une reprise de son Opéra de *Castor*, et il ne cessoit de demander : « *Le Roi est-il arrivé ? le Roi est-il content ? Mad.* de Pompadour *est-elle contente ?* » Il croyoit toujours être à Versailles : c'étoit le délire d'un poëte courtisan. Il se promenoit ordinairement après son dîner, maigre, décoloré, l'air égaré ; il étoit cependant né robuste, mais ses excès avoient anéanti ses forces. Il mourut dans cet état le 1er novembre 1775. Outre ses Poésies légères qui le firent appeler *le Gentil Bernard* par *Voltaire*, l'Opéra de *Castor et Pollux* joué en 1737, ajouta beaucoup à sa réputation. La muse ingénieuse de *Quinault* semble dans quelques morceaux avoir inspiré le poëte ; et certaines tirades fournirent au musicien (le célèbre *Rameau*) le moyen de déployer tout son talent. Les scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens variés et naturels. Il y manqué peut-être un peu de cette douceur, de cette mollesse de poésie qui soutenoit *Quinault* depuis la première scène jusqu'à la dernière. La versification étincelle de pensées et d'expressions brillantes ; et c'est ce qui fait que les vers ne sont pas toujours bien lyriques. C'est du moins le jugement qu'en porte *Voltaire* dans ses *Lettres ;* mais qui n'a pas retenu ces vers sur l'amitié ?

> C'est dans tes nœuds charmans que
> tout est jouissance ;
> Le temps ajoute encore un lustre à ta
> beauté.
> L'amour te laisse la constance,
> Et tu serois la volupté,
> Si l'homme avoit son innocence.

Les *Surprises de l'Amour*, ballet donné en 1757, n'est point sans mérite ; mais il est très-inférieur à l'Opéra de *Castor et Pollux*. On a rassemblé les *Poésies fugitives* de *Bernard* en 1776, en un vol. in-8.° La plupart offrent plus de graces que de décence. On y trouve : I. Des *Epîtres*, dont la versification est douce, vive et légère, et les pensées fines et délicates. II. Le célèbre Poëme de l'*Art d'aimer*, si vanté dans les sociétés où il avoit été lu pendant trente ans, et qui à quelques tableaux près d'un coloris agréable, quelques détails remplis de graces et quelques images riantes, parut ensuite fort au-dessous de sa réputation. L'auteur ayant à fournir une carrière plus longue que dans ses Poésies légères, néglige son style et ne sait pas lui donner cette souplesse et ce moëlleux de quelques-uns de ses premiers ouvrages. III. *Phrosine et Mélidore*, poëme dont le fond ressemble à l'aventure de *Héro et de Léandre*, et auquel on peut appliquer le jugement porté sur le précédent. « *Bernard*, suivant un poëte contemporain, portoit dans la société une politesse qui tenoit à un grand usage du monde, à l'habitude d'une longue contrainte, et une complaisance qui n'étoit au fond qu'une grande indifférence sur tout. On ne l'a jamais entendu contrarier per-

sonne, ni dire du mal de quoi que ce soit. Il parloit peu et se faisoit à peine appercevoir dans la société; chose dont les gens du monde savent beaucoup de gré à ceux qui ont prouvé d'ailleurs une supériorité quelconque. Il n'avoit point d'ambition littéraire : il ne songea jamais à se présenter à l'académie Françoise, où il auroit été reçu. Il étoit grand mangeur, jouoit volontiers, lisoit peu. En général son cœur et son esprit avoient peu besoin d'activité. »

BERNIN, (Pierre) peintre et sculpteur, né en 1562, fut employé par le cardinal *Farnèse* à peindre le château de Caprarole avec *Antoine Tempête.* Il quitta ensuite la peinture pour la sculpture, et fut chargé par les papes *Paul V* et *Urbain VIII*, de divers morceaux considérables qu'il exécuta avec honneur.

BERNIS, (François-Joachim-Pierre de) cardinal, archevêque d'Albi, de l'académie Françoise, naquit en 1715 à Saint-Marcel de l'Ardèche, d'une famille noble et ancienne. Destiné à l'église dès son enfance, il fut d'abord chanoine, comte de Brioude. Après avoir passé quelques temps au séminaire de Saint-Sulpice, où il ne put se faire goûter du sévère *Couturier*, supérieur de ce séminaire et le canal des graces ecclésiastiques, il entra dans le chapitre de Lyon et revint bientôt à Paris. La meilleure compagnie le rechercha. De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit et d'agrément, un jugement sain, un caractère sûr; tels furent ses titres pour plaire aux hommes et aux femmes. Déjà il s'étoit fait connoître par quelques poésies, remplies de facilité et de grace; ce fut un acheminement de plus pour être admis dans les sociétés les plus brillantes. Mais cet air de dissipation déplut au cardinal *de Fleury*, qui lui déclara qu'il n'avoit aucun bénéfice à espérer de lui. *Monseigneur, j'attendrai*, lui dit le jeune abbé, en lui faisant une profonde révérence. Une chanson faite pour Mad. *de Pompadour*, le fit accueillir par cette favorite. Elle obtint pour lui l'ambassade de Venise, où il se fit aimer et estimer. De retour à Versailles, il ne tarda pas à y jouer un grand rôle. Il eut beaucoup de part au traité de 1756, avec la cour de Vienne; lequel sembloit réunir à jamais deux puissances rivales et depuis longtemps divisées. Ce traité blessoit les intérêts de la Prusse qui ne tarda pas à nous faire la guerre. Le roi de Prusse avoit dit dans un vers :

Evitez de *Bernis* la stérile abondance.

Celui-ci ne put oublier son ressentiment, et la France devint la victime de l'orgueil blessé d'un poëte. *Bernis* entré dans le conseil, y montra plus de maturité et de sagesse. Il fut nommé ministre des affaires étrangères, et eut la plus grande influence sur les autres ministères. La cour de Rome intéressée à le ménager, et d'ailleurs reconnoissante des soins qu'il s'étoit donnés pour la réconcilier avec Venise, ne l'oublia pas dans la distribution des chapeaux. *Clément XIII* le fit cardinal en 1758. Les revers que les armées Françoises avoient essuyés en Allemagne, et le dérangement des finances lui firent desirer la paix. Mad. *de Pompadour* ne la vouloit point, parce

qu'elle étoit rejetée par l'impératrice-reine, dont elle ménageoit la faveur. De concert avec le duc *de Choiseul*, elle obtint du foible *Louis XV* l'exil du nouveau cardinal à Soissons. On prétend que ce prince lui écrivit en le renvoyant : *Votre tête légère n'a pu soutenir le poids de mes bienfaits. Allez-vous-en à votre abbaye, pour servir à jamais d'exemple aux ingrats.* Il n'y avoit qu'une femme piquée qui pût dicter un tel billet : aussi, tout le monde l'attribua-t-il à Mad. *de Pompadour*. Sa disgrace dura jusqu'en 1764 ; il fut rappelé alors et nommé archevêque d'Albi, d'où il se rendit cinq ans après à Rome. L'habileté qu'il déploya dans le conclave de 1769, le fit juger capable de servir les vues de la France et de l'Espagne auprès du pape. Ces deux cours vouloient l'entière destruction des Jésuites. *Bernis* nommé ambassadeur de France, travailla à l'extinction de cet ordre, extinction qu'il désapprouvoit dans le fond du cœur. Il pensoit qu'il eût été plus sage de le conserver et de le contenir dans ses justes bornes. Après le conclave de 1774, il joignit à son titre d'ambassadeur celui de protecteur des églises de France. Dès-lors sa seule ambition fut de passer à Rome le reste de ses jours. La fin de sa carrière fut pénible. Après vingt-trois ans passés dans l'opulence et dans la plus magnifique représentation, perdant quatre cent mille livres de rente, il se trouva par les suites de la révolution françoise réduit presque au dénuement. Le chevalier *Azara* l'en tira, en obtenant pour lui une forte pension de la cour d'Espagne. Il ne survécut que trois ans à cette faveur, et il mourut à Rome le 1er novembre 1794, généralement chéri et regretté des Romains et des étrangers qui admiroient sa douceur, ses graces et sa politesse noble et facile. Ses *Œuvres* ont été publiées par *Didot* et par *Lottin*. Cette dernière édition est en 3 vol. in-4.° On y trouve des épîtres morales, quelques pièces galantes, une épître charmante à la *Paresse ;* son *Poëme* des *Quatre Saisons* et celui sur *la Religion*. Son *Poëme* des *Quatre parties du Jour*, est plein d'aisance et de douceur ; aussi mit-on au bas de son portrait gravé à Rome, ce distique :

Le Chantre des Amours habite encor
dans Rome.

Ce poëte a caché sous des fleurs les préceptes de la philosophie. Il sait peindre ; mais l'usage continuel qu'il fait de la mythologie, rend quelquefois sa lecture fatigante. Dans ses *Saisons* il a entassé les tableaux les uns sur les autres. Il n'use pas avec assez de sobriété de ce qu'on appelle la vieille poésie. Ces lieux communs trop répétés, faisoient dire à *d'Alembert* que *si l'on coupoit les ailes au Zéphire et aux Amours, on lui couperoit les vivres. Voltaire* l'appeloit *Babet la Bouquetière*. Il offre, disoit-il, une terrible profusion de fleurs ; et ses bouquets pourroient être arrangés avec plus de soin. Cette vicieuse abondance d'images recherchées se fait moins remarquer dans sa *Religion vengée*, poëme commencé en 1737 sous les auspices du cardinal *de Polignac*. Quoiqu'il renferme des traits d'un talent marqué pour les vers, et d'une heureuse facilité, il n'a point effacé le Poëme de la *Religion* par *Racine* le fils. A la mort du cardinal *de Bernis*,

on a trouvé dans son portefeuille quelques pièces de vers que ses amis mêmes ont cru propres à ajouter à sa réputation de poëte agréable. Il se jugeoit lui-même avec modestie. Lorsque pour le flatter on lui rappeloit ses premiers ouvrages, il détournoit la conversation, en disant: « Ne parlons point de ces erreurs de ma jeunesse. *Delicta juventutis meæ ne memineris.* — Si vous voulez que je vous dise mon secret tout entier, écrit-il à *Voltaire*, j'ai renoncé à la poésie, quand j'ai connu que je ne pouvois être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité. » Sa *Correspondance* avec ce Poëte, depuis 1761 jusqu'en 1777, a été publiée l'an VII par *Bourgoing*, chez *Dupont*, Paris, in-8.° Ce recueil doit ajouter à sa réputation. On y voit la raison toujours lumineuse, toujours aimable, jointe à une rare sagacité, à un goût fin et délicat et à une critique aussi franche, aussi honnête que judicieuse. On a reproché à certains morceaux de prose de *Bernis*, le défaut de naturel. Ses *Lettres* à *Voltaire* ne méritent pas la même censure; et le style des deux correspondans est digne de l'un et de l'autre.

BERNSTORFF, (N. comte de) issu d'une famille originaire de l'électorat d'Hanovre et neveu d'un ministre de Danemarck, obtint la place de son oncle après la mort de celui-ci. L'influence de la cour de Russie contribua à le faire appeler au ministère. Il s'en montra digne par l'étendue de ses vues et de son zèle pour le bonheur des Danois. Accessible et bon, il étoit peu de citoyens un peu aisés de Copenhague qu'il ne connût et dont il ne fût aimé. En flattant l'orgueil de *Catherine II*, il obtint la cession du Schleswig, partie du Holstein, en lui représentant qu'il étoit au-dessous de sa dignité de conserver une foible principauté qui la rendoit dépendante de l'empire d'Allemagne. Le traité fut signé à Kiel le 16 novembre 1773; il augmenta la puissance du Danemarck de quarante-cinq mille carrés et d'environ cent mille habitans. Le principal titre de *Bernstorff* à la gloire, est d'avoir fait affranchir les paysans Danois et fait cesser la traite des Nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à son égard la reconnoissance publique. « Ce ministre, dit *Castera*, étoit d'une belle stature, et avoit une figure noble. Il se distingua dès sa jeunesse par sa politesse, sa modestie, la justesse de son esprit et l'éloquence la plus persuasive. A mesure qu'il avança en âge, ses heureuses qualités se fortifièrent et lui valurent l'estime générale de ses compatriotes: vivant à la cour et livré à l'étude de la politique, il n'en étoit ni moins simple dans ses manières, ni moins franc dans ses discours. Homme d'état, il étoit très-sensible; ministre, il tenoit fidellement sa parole. Diligent et infatigable dans le travail, il avoit une conception facile et une manière heureuse d'expliquer ses idées. Ennemi de la flatterie, indifférent pour les plaisirs, montrant une présence d'esprit rare et une humeur toujours égale, il ne se laissoit point détourner du but qu'il s'étoit proposé. On ne le vit jamais enorgueilli par les succès ni abattu par les revers. S'il triomphoit, il savoit qu'il auroit bientôt de nouveaux obstacles à

surmonter,

surmonter ; s'il échouoit, il voyoit toutes les ressources que la fortune pouvoit encore lui offrir. Son seul défaut peut-être, étoit un peu trop d'attachement à ses opinions, qu'il défendoit toujours avec chaleur; mais ce défaut même avoit l'avantage de prouver que *Bernstorff* ne trompoit ni ne vouloit jamais tromper. » *Bernstorff* pendant son ministère, a montré beaucoup de prédilection pour les Anglois, sans être injuste envers les autres gouvernemens. Il est mort à Copenhague le 21 juin 1797.

BERO, (Augustin) savant jurisconsulte de Bologne, mort en 1554, à 79 ans, a laissé plusieurs ouvrages de droit, et particulièrement des *Questions familières*, des *Conseils*, des *Leçons sur les Décrétales*.

BERQUEM, (Louis) natif de Bruges, trouva sous *Louis XI* en 1476, l'art de tailler le diamant. C'étoit un jeune homme à peine sorti des classes; mais il avoit l'esprit vif et beaucoup d'industrie. Ayant observé que deux diamans s'entamoient lorsqu'on les frottoit un peu fortement l'un contre l'autre, il s'imagina d'en monter deux sur du ciment. Il les aiguisa l'un contre l'autre, et ramassa soigneusement la poudre qui en provenoit. Ensuite, à l'aide d'une roue de fer qu'il inventa, il parvint par le moyen de cette poudre à polir parfaitement le diamant, et à le tailler de manière à lui donner le plus bel éclat. Avant le 15e siècle on n'en voyoit aucun poli ; aussi n'étoient-ils pas aussi recherchés que les autres pierreries.

I. BERQUIN, (Louis) gentilhomme Artésien, penchoit pour les nouvelles erreurs, et déclamoit contre les moines et de vive voix et par écrit. Il publia quelques mauvais ouvrages, entr'autres un *Commentaire* des Œuvres d'*Erasme*, fut mis en prison, relâché par ordre de *François I*, pris de nouveau et brûlé à Paris le 22 avril 1529, âgé d'environ 40 ans.

II. BERQUIN, (N.) né à Bordeaux, mort à Paris le 21 décembre 1791, dans sa quarante-deuxième année, débuta par des *Idylles*, souvent réimprimées, pleines de facilité, de douceur, de sensibilité. Quelques-unes semblent dictées par les graces et corrigées par le bon goût. L'une, imitée de *Métastase*, *Orgoglioso Fiumacello*, est un petit chef-d'œuvre. Ses *Romances* n'ont pas moins de charmes. Tous les littérateurs connoissent celle de *Geneviève de Brabant*, et savent par cœur la romance si touchante, *Dors mon enfant, clos ta paupière*, etc. *Berquin* parvenu à un âge plus mûr, joignit à l'avantage qu'il avoit eu d'être agréable dans ses poésies, l'honneur plus réel d'être utile. Son *Ami des Enfans*, en 6 vol. in-12, présente des instructions intéressantes sous des formes variées, en dialogues, en récits et en actions. Il a eu un grand nombre d'éditions, et obtenu en 1778 le prix décerné par l'académie Françoise à l'ouvrage le plus utile de l'année. L'auteur se mettant à la portée de l'âge le plus tendre, ne lui donne que des idées vraies, et n'inspire que des sentimens honnêtes. Dans cette espèce de catéchisme moral, il est naturel, simple et naïf, sans être trivial. Il étoit d'autant plus propre à

composer un tel ouvrage, qu'il aimoit véritablement les enfans et qu'il se plaisoit avec eux. Il n'y avoit point de petit jeu de leur âge qu'il ne jouât volontiers, et même auquel il ne réussît. Son cœur étoit plein d'indulgence et de simplicité. Il étoit bon citoyen, ami tendre, d'une gaieté franche et d'un commerce sûr. Il a laissé en manuscrit quelques comédies, dont une tirée du conte du *Connoisseur* de *Marmontel*. Il a mis en vers le *Pygmalion* de *J. J. Rousseau*. On y a réuni des estampes qui représentent les mouvemens de la statue. On doit encore à *Berquin* un recueil agréable en un volume, intitulé : *Choix de Tableaux*. Ce sont des extraits philosophiques et bien choisis des journaux Anglois.

BERRUGÈTE, (Alonzo) sculpteur et architecte Espagnol, mort à Madrid en 1545, fut l'un des premiers qui fit fleurir les beaux arts dans sa patrie. Il avoit été élève de *Michel-Ange*. *Charles-Quint* l'admit à sa cour. On voit à Valladolid une statue qui passe pour son chef-d'œuvre.

BERRUVER, (Philippe) archevêque de Bourges depuis 1236 jusqu'en 1260, mourut en odeur de sainteté. Dom *Martenne* a publié sa Vie, écrite par un auteur contemporain.

BERRY, (Charles, duc de) le dernier des enfans de *Louis* dauphin et de *Marie-Christine de Bavière*, naquit le 31 août 1686, et mourut le 4 mai 1714. Élève de *Fénélon*, il eut des lumières et des vertus. Lorsque le duc d'*Anjou*, appelé à la succession d'Espagne, dit au duc de *Bourgogne* : *Je suis roi d'Espagne, vous serez roi de France ; il n'y a que ce pauvre Berry qui ne sera rien.* Le duc de *Berry* qui avoit de l'esprit, répondit : *Je serai prince d'Orange, et je vous ferai enrager tous les deux.* *Louis XIV* le maria en 1710 à *Marie-Elizabeth d'Orléans*, fille de *Philippe d'Orléans*, depuis régent de France. Ce mariage auroit été heureux, sans l'intimité trop étroite qui régnoit entre le père et la fille. Cette liaison occasionna des bruits scandaleux. La religion du duc de *Berry* les lui fit rejeter ; mais comme il aimoit éperdument son épouse, femme pleine d'esprit et de graces, il étoit importuné des assiduités de son beau-père, et il ne lui cacha pas toujours l'humeur qu'elles lui donnoient. Il étoit d'ailleurs effrayé des discours du duc d'*Orléans* et de la duchesse de *Berry*, qui affichoient devant lui l'irréligion et le mépris des mœurs. La princesse railloit impudemment son époux sur une dévotion qui étoit pourtant l'unique préservatif de ses soupçons. Lorsqu'elle l'eut perdu en 1714, elle se livra à tous les excès. Emportée par le plus fol orgueil, ou avilie dans la crapule, elle donna, dit *Duclos*, des scènes dans l'un et l'autre genre ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des retraites aux Carmélites précédoient ou suivoient ses débauches. De tous les amans qu'elle eut, le comte de *Riom* fut celui qui la tint dans le plus long esclavage. Malgré les duretés et les caprices qu'il lui fit essuyer, on prétend qu'il l'épousa secrètement. Les excès de vin, de liqueurs et de plaisirs l'épuisèrent de bonne heure, et elle mourut à 24 ans, la nuit du 20 au 21 juillet 1719.

BERRYER, (Nicolas-René) d'abord président au grand conseil, ensuite intendant de Poitiers, devint lieutenant de police de Paris en 1747. Il montra dans cette place de l'exactitude et de la vigilance ; mais les subalternes qu'il employoit ayant abusé de son pouvoir, il y eut en 1750 une espèce de révolte qui fut réprimée par la mort de trois séditieux qui l'avoient excitée. De la police, ce magistrat passa en 1757 au département de la marine ; mais étant peu capable d'un ministère, et les officiers se plaignant qu'il étoit sec et dur, on lui donna les sceaux en 1761. Il mourut d'apoplexie le 15 août 1762, après avoir marié sa fille au président *de la Moignon de Bâville*, depuis garde des sceaux. Ceux qui l'ont connu disent qu'il avoit de la fermeté et quelques lumières ; et il se trouva dans des circonstances qui auroient exigé les talens d'un *Colbert* et d'un *Seignelai*, et il ne les avoit point : aussi parut-il au-dessous de ses places. Il les avoit obtenues par le crédit de Mad. *de Pompadour*, qui en vouloit faire son homme d'affaires. Il est sûr qu'il les fit mieux que celles de l'état.

BERTANI, (Lucie) née à Modène, ou, suivant d'autres, à Bologne, publia diverses Poésies qui firent honneur à son esprit. Son envie d'obliger ne fit pas moins honneur à son cœur. Liée d'amitié avec *Castelvetro*, littérateur renommé, et *Annibal Caro*, célèbre traducteur de *Virgile*, qui s'injurioient dans leurs écrits, elle chercha à les concilier, à les rendre du moins plus modérés ; mais elle ne put y parvenir. *Louis Domenichi* lui dédia en 1558 les *Cinquante Nouvelles* de *Jean* de Florence. *Bertani* mourut quelque temps après. — *Barbe* BERTANI de Reggio, faisoit aussi des vers en 1588. *Le Guasco* a parlé d'elle avec éloge dans son *Histoire littéraire*.

BERTANO, (Jean-Baptiste) architecte Mantouan, se distingua dans le 16e siècle par ses connoissances dans les arts et dans la perspective. Il dirigea la construction de la belle église de Sainte-Barbe à Mantoue, et de son clocher décoré des quatre ordres d'architecture. Il a publié quelques écrits, entr'autres une *Lettre* au *Bassi*, sur une dispute élevée relativement à la cathédrale de Milan, et des *Observations* sur *Vitruve*, qui sont estimées.

BERTELS, (Jean) né à Louvain, devint abbé du monastère d'Echternach, qui fut pillé par les Hollandois en 1596. Lui-même fut emmené prisonnier avec ses religieux ; et il n'obtint sa liberté et la leur qu'après avoir payé une rançon de quarante-huit mille livres. Il a publié une *Histoire* du duché de Luxembourg, écrite avec peu d'erreurs dans les faits et d'incorrections dans le style.

BERTERA, (Barthélemi-Antoine) interprète du roi, mort à Paris en novembre 1782, publia des *Méthodes pour apprendre la langue italienne*, l'*espagnole* et la *françoise*. Celle qui roule sur l'italien est, la meilleure, parce que l'auteur qui étoit né en Italie connoissoit mieux la langue de son pays que toute autre.

I. BERTHE ou BERTRADE, surnommée *au grand pied*, fille

d'un comte de Laon, épousa *Pepin le Bref* roi de France, et fut mère de *Charlemagne*. Elle mourut à Choisy le 27 juillet 1683, et fut enterrée à Saint-Denis. Une fille de *Charlemagne* et une autre de *Pepin I* roi d'Aquitaine, eurent aussi le nom de *Berthe*.

II. BERTHE, fille de *Lothaire*, réunit aux charmes de la figure la plus régulière, l'esprit et le courage; elle épousa d'abord *Thibaut* comte d'Arles, et ensuite *Adalbert* marquis de Toscane. Celui-ci se laissa entièrement conduire par son épouse, qui lui disoit souvent qu'il devoit être ou un âne, ou un souverain puissant. *Bérenger*, roi d'Italie, se saisit de *Berthe* qui étoit devenue veuve et qui avoit concerté une ligue contre lui, et la fit prisonnière à Mantoue. Pour prix de sa rançon, il exigea qu'elle lui rendît les principales villes de la Toscane. *Berthe* ne voulut point y consentir; et les charmes assurant le succès de ses refus, *Bérenger* qui en devint amoureux, lui rendit la liberté sans condition. Cette princesse mourut à Lucques en 925, et l'on voit son tombeau dans cette ville.

BERTHELET, (Grégoire) Bénédictin de Saint-Vannes, né à Bérain dans le Barois en 1680, mort en 1754, publia un ouvrage savant et curieux, intitulé: *Traité historique de l'Abstinence des viandes*, 1731, in-4.°

II. BERTHIER, (Joseph-Étienne) de l'Oratoire, né a Aix en Provence en 1710, mort à Paris le 5 novembre 1783, dans un âge assez avancé, a publié divers ouvrages qui firent sensation parmi les physiciens. Il examine dans l'un si l'air passe dans le sang. On lui doit : I. *Physique des Comètes*, 1760, in-12. II. *Physique des Corps animés*, 1755, in-12. III. *Principes physiques*, pour servir de suite à ceux de *Newton*, 1770, 4 vol. in-12. IV. *Histoire des premiers temps du Monde*, 1778, in-12. *Berthier* étoit dans la société d'un commerce doux et d'un caractère gai et indulgent. Il ressembloit un peu pour la figure au P. *Malebranche*. Attaché au système de *Descartes*, il ne se présentoit jamais à Versailles, où il alloit pour rendre service, que *Louis XV* ne le désignât par le titre de l'*homme aux tourbillons*. Il étoit membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des Sciences de Paris.

III. BERTHIER, (N.) intendant de Paris, fut l'une des premières victimes de la révolution françoise. Après la prise de la Bastille en 1789, le peuple qui avoit égorgé *Foulon* beau-père de *Berthier*, se porta à Compiegne, où il arrêta ce dernier, le traduisit à Paris, et le perça de plusieurs coups de baïonnette en y arrivant. *Berthier* étoit accusé d'avoir pratiqué des manœuvres pour faire enchérir les grains destinés à l'approvisionnement de la capitale. Son cœur et sa tête furent placés au haut d'une pique, et promenés ensuite dans toutes les rues par ses assassins dégoûtans de sang.

BERTHOLET, (Jean) Jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, et mort à Liége en 1755, est auteur de deux ouvrages. Le premier est une *Histoire* de l'institution de la Fête-

Dieu, 1746, in-4°; on y desireroit plus de critique. Le second est une *Histoire* ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg, 1742, 8 vol. in-4.° Cet ouvrage volumineux est diffus, sans méthode, sans style; mais on y trouve des recherches et des faits intéressans qu'on chercheroit vainement ailleurs.

BERTHOLET-FLAMÉEL, (Barthélemi) peintre de Liége, mort en 1675, fut élève de *Jordaans*, et vint se fixer à Paris, où il fut reçu à l'académie de Peinture. Ses tableaux les plus renommés, sont à Paris l'*Enlèvement du prophète Elie* dans le dôme des Carmes; une *Adoration des Mages* dans la sacristie des Grands-Augustins; un *Plafond* aux Tuileries; et à Liége la *Conversion de St. Paul*, dans la collégiale de ce nom; une *Assomption* dans l'église des Dominicains, et la *Résurrection du Lazare* dans la cathédrale. *Bertholet* étoit ecclésiastique; son pinceau a de la force, du coloris, un dessin fini, mais peu de graces.

BERTHOLON, (N.) né à Lyon, et mort dans cette ville en 1799, entra jeune dans la maison de Saint-Lazare, et en sortit pour remplir à Montpellier la chaire de professeur de physique, établie par les états du Languedoc, et ensuite celle de professeur d'histoire à l'école centrale de Lyon. Des mœurs douces, une affabilité naturelle, une grande activité pour le travail, le distinguèrent. Ami de *Francklin*, il profita des moyens imaginés par ce dernier pour se garantir de la foudre, et il fit élever sous sa direction un grand nombre de *para-tonnerres* dans la capitale et à Lyon. Peu de savans ont suivi avec plus de succès la carrière des concours académiques; il étoit rare que chaque année n'apportât pas à *Bertholon* deux ou trois prix. *Bientôt*, disoit-il, *je vais faire ma récolte*, en parlant des médailles qu'il recevoit d'ordinaire dans le mois d'août. Ses ouvrages sont tous consacrés à l'utilité publique. Ils sont écrits avec clarté; s'ils offrent peu d'idées nouvelles, ils ont répandu celles des autres et en ont fait des applications heureuses. Les principaux sont : I. *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4.° II. *De l'Electricité du corps humain en état de santé et de maladie*, 1781, in-8.° III. *De l'Electricité des végétaux*, 1783, in-8.° IV. *Preuves de l'efficacité des para-tonnerres*, 1783, in-4.° V. Des *Avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, 1784, in-8.° VI. De l'*Eau la plus propre à la végétation*, 1786, in-8.° VII. *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique?* 1778, in-8.° VIII. Des *Moyens les moins dispendieux et les plus durables d'entretenir le pavé*, 1779. IX. *Mémoire* sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon, les causes qui peuvent leur nuire, les moyens d'en maintenir et d'en assurer la prospérité, 1782, in-8.° Ce *Mémoire* embrasse une vaste érudition sur l'ancienne histoire du commerce de Lyon; des détails savans et des vues judicieuses sur les machines et sur les arts. X. *De l'Electricité des Météores*, 1787, 2 vol. in-8.° X. *Théorie* des incendies, de leurs causes,

des moyens de les prévenir et de les éteindre, 1787, in-4.° XII. Il a été pendant quelque temps l'éditeur d'un *Journal* d'Histoire naturelle.

BERTHONIE, (Hyacinthe) religieux Dominicain, mort en 1774, a publié : I. Des *Sermons* médiocres. II. *Œuvres* pour la défense de la religion, contre les incrédules et les Juifs, 1777, 3 volumes in-12.

II. BERTI, (Alexandre-Pompée) né à Lucques, mort en 1752, fut d'abord bibliothécaire du marquis de *Wast*, et ensuite du cardinal *Girolami*. Sa profonde érudition le fit rechercher par la plupart des académies d'Italie. Ses écrits sont : I. *Dissertation* sur la découverte faite à Lucques du corps de *St. Pantaléon*. Elle est adressée à *Muratori*. II. *Vie* de *Joseph Valetta*. III. Une *Traduction* de l'Abrégé de l'*Histoire de France* de *Daniel*. IV. Une autre des *Lettres* et des *Essais* de morale de *Chanteresme*. V. *Lettres* sur l'unité de l'église contre le ministre *Jurieu*. VI. *Catalogue* de la Bibliothèque *Capponi*.

II. BERTIN, musicien, mort au milieu du siècle passé, a fait la musique des Opéra de *Cassandre*, de *Diomède*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris*, et des *Plaisirs de la Campagne*.

IV. BERTIN, (Exupère-Joseph) docteur en médecine, de la faculté de Paris, né au Tremblai, diocèse de Rennes, en 1712, mort dans sa patrie en février 1781, étoit membre de l'académie des Sciences. Il fut pendant quelque temps médecin du hospodar de Valachie ; mais ce despote l'ayant forcé d'assister au supplice de celui qu'il venoit remplacer, il profita de l'absence du hospodar pour revenir en France. On a de lui, une *Ostéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

V. BERTIN, (Antoine) capitaine de cavalerie, né à l'Isle Bourbon, le 10 octobre 1752, passa en France neuf ans après, et fit ses études à Paris au collége du *Plessis*. Il se fit bientôt connoître par son goût pour la poésie, par une imagination brillante, et des vers pleins d'images et de sensibilité. On lui a attribué les beautés et les défauts de *Properce*, en disant de lui comme du poëte Romain, qu'il sembloit ne vouloir aimer que parce qu'il vouloit écrire. *Bertin* passa à St-Domingue à la fin de 1789, pour y épouser une jeune Créole qu'il avoit connue à Paris. La veille de son mariage, il prit une fièvre violente, et il mourut au bout de dix-sept jours de maladie, à la fin de juin 1790, âgé de 38 ans. En 1773 il publia un petit volume de *Poésies* qui n'obtint pas un grand succès; mais en 1782 il donna un recueil d'*Elégies*, intitulé : *Les Amours;* et cet ouvrage, justement loué, fixa sa réputation. Les descriptions en sont vives, les sentimens tendres. Si la volupté dicte les vers, elle est au moins à demi-voilée. Cet auteur, formé à l'école de *Dorat*, a plus de naturel, une sensibilité moins factice que ce dernier. Ses *Œuvres* ont été réimprimées l'an X, Paris, 2 vol. in-18. On auroit dû en faire disparoître quelques pièces d'un goût moins pur que les autres, telles que le *Projet d'Orgie*, etc.

BERTINO, (George) médecin Italien, né dans le royaume

de Naples, dans le 16[e] siècle, a laissé quelques ouvrages estimés. Un *Cours* de médecine méthodique en vingt-deux livres, des *Consultations* médicales. — *Jean-Marie* BERTINO, de Palerme, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, mort en 1669, est auteur d'écrits pieux sur la *Théologie Mystique*, et les *Exercices de la Retraite*.

BERTIPAGLIA, célèbre chirurgien de Padoue, sur la fin du 15[e] siècle, a laissé plusieurs *Ouvrages* sur l'art qu'il exerçoit avec succès.

* BERTRADE, fille d'un comte de Montfort, épousa très-jeune *Foulques* comte d'Anjou, surnommé *Rechin*, c'est-à-dire le revêche. Cette union ne fut point heureuse ; l'époux étoit avare, fantasque et cruel ; *Bertrade* étoit belle, ambitieuse et spirituelle. *Philippe I*, roi de France, qui venoit de répudier la reine *Berthe*, vit *Bertrade* à Tours en 1092, et en devint passionnément amoureux. La comtesse obtint bientôt d'être séparée de *Foulques* et d'épouser son amant. Ce nouveau mariage fut célébré publiquement par l'évêque de Senlis et deux autres prélats, du consentement du cardinal *Roger*, légat du pape. Le seul *Ives* évêque de Chartres, comblé des bienfaits de *Philippe*, chercha à troubler son nouvel hymen, pour seconder les vues de la cour de Rome. Il fit révoquer le légat *Roger*, et substituer en sa place *Hugues* archevêque de Lyon. Celui-ci assembla un concile à Autun, le 16 novembre 1094, où le roi et *Bertrade* furent excommuniés. Un nouveau concile tenu à Clermont et présidé par le pape lui-même, confirma l'anathème. « Ce qu'il y a de remarquable, dit un historien, c'est que non-seulement un pareil jugement se rendoit en France, presque sous les yeux du roi; mais encore par un pontife qui étoit venu près de lui chercher un asile contre l'empereur. » Pour appaiser les révoltes qui commençoient à s'allumer, *Philippe* fut forcé d'aller trouver *Urbain II* à Nîmes, et de lui promettre de renoncer à sa chère *Bertrade ;* mais l'amour triompha de sa promesse, et la mort seule put l'en séparer. « *Bertrade*, tour-à-tour galante et prude, suivant le goût de ses amans, ne fut pas, dit-on, plus fidelle à son second mari qu'au premier. Cependant, pour paroître après sa mort plus chaste qu'elle n'avoit été de son vivant, elle se fit enterrer dans le chœur d'un couvent de religieuses qu'elle avoit fondé près de Chartres. »

I. BERTRAND D'ALAMANON, gentilhomme du diocèse d'Aix en Provence, se distingua dans le 14[e] siècle, par son esprit et ses poésies. Attaché à la cour de *Fanette de Gantelemi*, dame de Romarin, et tante de la célèbre *Laure*, il lui consacra ses chansons. Le genre satirique lui plut ensuite, et il n'épargna point dans ses vers *Charles II* roi de Naples, qui lui avoit enlevé un droit sur le sel qui passoit le pont de la Durance à Pertuis, *Boniface VIII* qui avoit attaqué le roi de France, et l'empereur *Henri VII* qui avoit outragé *Robert* de Calabre. Voyez sur le surplus, l'*Histoire des Troubadours*, tome I.

* II. BERTRAND, (*Pierre*) né en Vivarais, professeur de jurisprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans et à Paris,

ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331, plaida si vivement pour le clergé contre *Pierre de Cugnières*, que le roi *Philippe de Valois* prononça en sa faveur. Il étoit question d'établir, jusqu'où devoit s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, et celle du clergé sur les choses temporelles. *Bertrand* allégua des raisons qui ne seroient guères reçues aujourd'hui pour établir la supériorité de la puissance spirituelle sur la temporelle ; et parmi ses preuves, il cita un grand nombre d'exemples et de miracles qui prouvent peu de chose, ou qui ne prouvent rien. *Philippe* donna un an aux évêques pour corriger les abus ; il n'y eut point alors de changemens considérables ; mais les appels comme d'abus naquirent de cette fameuse dispute. Le *Traité* que *Bertrand* composa à cette occasion, fut imprimé à Paris en 1495, in-4° ; et dans *les Libertés de l'Eglise Gallicane*, Lyon 1770, 5 vol. in-4.° Il mourut à Avignon en 1348. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, un traité de ce cardinal : *De origine et usu Jurisdictionum*. Il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le collége d'Autun.

III. BERTRAND, (François) étoit d'Orléans. Il fit représenter à la fin du 16[e] siècle, une tragédie de *Priam*, qui fut imprimée à Rouen en 1600.

IV. BERTRAND, (Alexandre) mécanicien, naquit à Paris, et montra de bonne heure du goût pour les mécaniques. Après avoir pris la profession de doreur, il s'amusa à faire des marionnettes qui eurent une si grande vogue, qu'il cessa toute autre occupation pour celle-ci. Bientôt il entreprit de faire mouvoir lui-même ses figures, et il établit à Paris un spectacle à la foire St-Germain, qui y attira le plus grand concours. Les comédiens François lui intentèrent divers procès, pour faire fermer son théâtre ; mais *Bertrand* continua toujours ses jeux dans un lieu ou dans un autre, sous les noms de *Dolet*, de *Selle* et de *Troltz*. Il mourut en 1740.

VI. BERTRAND, (Nicolas) avocat à Toulouse, mort en 1527, a publié une histoire *de Tolosanorum Gestis ab urbe conditâ*, 1515, in-folio. Elle a été traduite en françois en 1517, sous le titre de *Gestes des Toulousains*, in-4.°

VII. BERTRAND, (Jean) premier président du parlement de Toulouse, mort le 1[er] novembre 1594, est auteur d'un ouvrage historique sur la vie des plus célèbres jurisconsultes, sous le titre de *Bunomicon*. Son fils le publia en 1618, in-4.°

VIII. BERTRAND, sculpteur, mort à Paris en 1724, se fit aimer par ses qualités sociales, et admirer par ses talens. Ses principaux ouvrages sont : I. La *figure du Christ*, dans le bâtiment de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf. II. Celles *de la Justice et de la Force*, au-dessus des Arcades du chœur de Notre-Dame. III. La *statue de l'Air*, à Trianon. IV. Celle *de St. Satyre*, aux Invalides. V. Les *bas-reliefs* de l'arc de triomphe de Montpellier.

IX. BERTRAND, (Bernard-Nicolas) médecin de la faculté de Paris, naquit dans cette ville

en 1715, et y est mort le 29 septembre 1780. Il a publié : I. *Notice des Hommes les plus célèbres de la faculté de Médecine de Paris*, depuis 1110 jusqu'en 1750, in-4.° II. *Elémens de Physiologie*, 1756, in-12. III. Il a rédigé les deux premiers volumes du *Journal de Médecine*.

BERTRAND DE RANS, *Voyez* RANS.

BERTRANDI, (Jean) étoit fils du procureur général du parlement de Toulouse. Il devint, par la protection d'*Anne de Montmorenci*, premier président de ce parlement, ensuite de celui de Paris. *Diane de Poitiers*, mécontente du chancelier *Olivier*, fit donner les sceaux à *Bertrandi*, en 1550 ; mais les *Guises* les rendirent au chancelier sous *François II*. *Bertrandi* ayant perdu sa femme, fut nommé à l'archevêché de Sens, et *Paul IV* l'honora de la pourpre en 1557. Il mourut le 4 décembre 1560, avec la réputation d'un homme instruit et intelligent, mais encore plus ambitieux. Son fils, quoique bon catholique, fut tué au massacre de la St-Barthélemi, et ne laissa pas de postérité.

BESCHEN, (Mythol.) fut le second des êtres créés, suivant la doctrine des Brames, avant la formation de l'univers. Ce Dieu doit subir diverses incarnations, paroître sous la forme d'homme, et à la fin sous celle de guerrier, pour détruire tous les cultes contraires à celui des Brames.

BESIERS, (N.) né à Saint-Malo, et mort à Caen en 1782, fut chanoine dans cette dernière ville, où il publia quelques ouvrages historiques relatifs à sa province. I. *Mémoires* sur l'origine de la cathédrale de Caen, avec le catalogue de ses doyens. II. *Chronologie* historique des gouverneurs et des baillis de Caen, 1769, in-12. III. *Histoire* de la ville de Baïeux, 1773, in-12.

BESOMBES, (N. Saint-Geniez de) mort à Cahors le 20 août 1783, à 65 ans, remplit long-temps la charge de conseiller à la cour des aides de Montauban. Il a traduit les poëmes d'*Homère*. On lui doit le livre de piété, intitulé : *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi*, 1787, in-12.

BESSASIRI, surnom d'un célèbre général Persan, qui signifie celui qui mange beaucoup. *Bessasiri*, né esclave, s'éleva par son courage au commandement des armées du sultan *Baha-Edulat*, et le rendit maître de la ville de Bagdad, l'an 454 de l'hégire. *Bessasiri* fut tellement recommandable auprès des Arabes et des Persans, que l'on faisoit pour lui des prières publiques dans toutes les mosquées. Il perdit la vie dans une bataille contre *Caiemi*, 26e calife de la race des Abbassides.

BESSON, (Jacques) mathématicien Dauphinois, dans le 16e siècle, est connu par son *Theatrum Machinarum*, qui ne parut qu'après sa mort, Lyon, 1582, in-fol. fig. Il avoit inventé une partie des machines décrites dans ce livre, et avoit publié le *Cosmolabe*, Paris, 1567, in-4°, et un Traité *de Ratione extrahendi olea et aquas è medicamentis simplicibus*, 1559, in-8° ; l'*Usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4.° *Besson* avoit professé la philosophie à Orléans avec distinction.

BESTUCHEFF-RIUMIN, (Alexis) fils d'un simple officier Russois, parvint à la familiarité de *Pierre I*, empereur de Russie. Son esprit, la hardiesse de ses conceptions, le firent bientôt distinguer. Après avoir accompagné les ambassadeurs Russes au congrès d'Utrecht, il étoit passé en Angleterre, et y avoit étudié la diplomatie près des ministres du roi *George I*. Revenu à Petersbourg, on le nomma ministre à la cour de Stockholm, puis à celle de Copenhague. Attaché à *Anne Iwanowna*, duchesse de Courlande, elle lui donna en montant sur le trône de Russie, diverses négociations dont il s'acquitta avec honneur. Dévoué au féroce *Biren*, il fut d'abord arrêté avec ce dernier; mais il eut assez d'adresse et de bonheur pour ne pas partager son exil. Lorsque *Elizabeth* eut succédé à *Anne*, *Bestucheff* parvint à la place de grand chancelier. Sans être l'amant de l'impératrice, ainsi que ses autres ministres, il parvint à la soumettre à ses opinions, et à régler toutes les affaires importantes du gouvernement. Ce ministre hardi et entreprenant, se montra constamment ennemi de la France. *Castera* dans son histoire de *Catherine II*, l'accuse d'avoir tenté de faire assassiner le comte *de la Chétardie*, ambassadeur de cette puissance, qui le gênoit dans ses projets favorables à l'Autriche et à l'Angleterre. Sur la fin du règne d'*Elizabeth*, *Bestucheff* fut exilé; mais *Catherine II* le rappela bientôt près d'elle à Pétersbourg. Elle lui rendit son grade de feld-maréchal et sa place dans le conseil. Elle lui accorda une pension de vingt mille roubles, en le dispensant de tout travail à cause de son grand âge. Pendant sa retraite, ce ministre avoit écrit un livre de piété, composé de divers passages de la bible et des pseaumes, et qui fut imprimé à son retour. Il fit graver une médaille, offrant d'un côté son buste, de l'autre un cercueil entouré de palmiers et d'orangers, avec ces mots: *Post duos triumphos de morte triumphat.* Il mourut à Pétersbourg le 21 avril 1766.

BESUCHET, (Élizabeth) née à Paris en 1704, et morte dans la même ville le 7 juillet 1784, n'étoit point dépourvue de talens pour la poésie, comme on le voit par quelques pièces fugitives, et par ses stances sur le *Miserere*, publiées en 1765.

* **BETHENCOURT**, (Jean seigneur de) gentilhomme Normand, ayant appris que quelques aventuriers avoient fait des découvertes sur l'Océan occidental, s'embarqua pour les vérifier. Il descendit dans une des isles Canaries, en juillet 1402, et entreprit la conquête des autres; mais n'ayant pas assez de forces pour les soumettre, il passa en Espagne, où il reçut de l'argent et des vivres de *Henri III*, roi de Castille, qui lui donna la souveraineté de ces isles, à condition qu'il lui en feroit hommage. Il soumit alors Lancerote, Forteventure et l'isle de Fer. Pour achever sa conquête, il vint demander des secours en France, où l'on croit qu'il mourut peu de temps après. — *Maciot de* BETHENCOURT, son neveu, auquel il avoit confié la garde des isles conquises, se voyant hors d'état de s'y maintenir, les céda en 1424 à l'Infant D. *Henri de Portugal*. Ce prince le dédom-

magea par des pensions et par la cession des fabriques de savon de l'isle de Madère, déconverte par *Ruy Gonzales de Camera*. Le fils de ce gentilhomme Espagnol épousa la fille unique de *Bethencourt*, et de ce mariage naquit une postérité illustre. On cite *Pierre de* BETHENCOURT, mort l'an 1667, qui fonda dans les Indes occidentales une congrégation de religieux Hospitaliers, sous le nom de *Bethléemites*.

BÉTUSSI, (Joseph) né à Bassano vers l'an 1520, se distingua par ses talens pour la poésie italienne. *Pierre Arétin* lui témoigna beaucoup d'amitié, le dirigea dans ses essais, et le défendit contre ses critiques. Il voyagea en Espagne, en France, et dans toutes les contrées d'Italie. *Bétussi* est mort à la fin du seizième siècle. On lui doit : I. *Dialogo amoroso e rime*, Venise, 1538, in-8.° C'est le premier ouvrage de l'auteur. Ce dialogue est mêlé de prose et de vers. II. *Dialogo* sur l'amour et ses effets, Venise, 1562, in-8.° III. *Traduction* en italien de l'ouvrage latin de *Bocace*, sur les hommes illustres. Elle a eu plusieurs éditions; l'une des dernières est celle faite à Florence en 1598, in-8.° IV. *Traduction* en vers *sciolti* du sixième livre de l'*Enéide*, avec une élégie d'*Auguste*. La première édition de cet opuscule est de 1546, la dernière est de 1593, à Venise chez *Paul Ugolin*. V. *Traduction* des *Femmes illustres* de *Bocace*. Le traducteur y a joint la vie de celles qui avoient brillé depuis *Bocace* jusqu'à son temps, Florence, 1596, in-8.° VI. *Traduction* en italien de la *Généalogie des Dieux*, par le même auteur. Il en a paru cinq éditions, in-4°, à Venise. VII. *Vie de Jean Bocace*. VIII. *La Léonora*, ou *Dissertation sur la véritable beauté*, 1757, in-8.° Cet écrit est rare, même en Italie. IX. *Discours historique* sur la ville de Cataio, seigneurie de la maison *Obizzi*, Ferrare, 1669, in-4.° *Jean-Baptiste Vercy*, dans le recueil des poésies des écrivains de Bassano, en a inséré plusieurs de *Bétussi*, dont il a écrit la vie.

BEUCKLAER, peintre Flamand du 17e siècle, a excellé dans les sujets bas, et sur-tout à représenter des vases et des ustensiles de cuisine.

BEVERNING, (Jérôme) habile négociateur Hollandois, commença à être député de la ville de Gouda sa patrie aux États-Généraux de Hollande. Quelque temps après, en 1654, il fit avec *Olivier Cromwel* le traité qui donna la paix aux Provinces-Unies, quoique le prince d'*Orange*, dont les intérêts y étoient peu ménagés, cherchât à la rompre. En 1666 il conclut un traité important avec l'évêque de Munster, et un autre avec l'Espagne; il fut nommé plénipotentiaire pour la négociation de Nimègue, et trésorier général, c'est-à-dire premier ministre des États. Sur la fin de sa vie, *Beverning* se démit de tous ses emplois, et jouit dans un doux repos de la gloire qu'il s'étoit acquise. Il eut toutes les qualités d'un homme d'état et toutes les vertus de l'honnête homme. Ses compatriotes lui reprochèrent cependant trop d'inégalités dans son humeur et son caractère.

BEVILACQUA, (Jean-Dominique) poëte Italien du seizième

siècle, a traduit en vers le Poëme de *Claudien*, sur l'enlèvement de *Proserpine*, et a publié d'autres Ouvrages.

BEURRIER, (Louis) né à Chartres, mourut célestin le 8 avril 1645. Outre quelques livres de piété, tels qu'un *Traité* des Sacremens, et les *Analogies* de l'Incarnation, on lui doit deux ouvrages historiques relatifs à son ordre. Le premier est l'*Histoire des Fondateurs des Célestins*; le second, l'*Histoire du Monastère de Paris*, 1634, in-4.° Celle-ci présente des recherches et quelque intérêt.

BEXON, (Scipion) né à Remiremont en 1748, mort à Paris le 15 février 1784, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la place de grand chantre à la Sainte-Chapelle de Paris. Son goût pour l'étude de la nature se développa dès sa jeunesse; il y consacra sa vie, et mérita que *Buffon* l'associât à ses travaux pour les derniers volumes de son *Histoire naturelle*. *Bexon* avoit le caractère doux, l'humeur égale, la conversation animée, le cœur sensible. On lui doit: I. *Système de la Fertilisation*, 1773, in-8.° II. *Catéchisme d'Agriculture*, in-8.° C'est un Manuel simple et précis des connoissances propres aux laboureurs. Il devroit être plus répandu. III. *Oraison funèbre* de l'abbesse de Remiremont, 1773, in-8.° IV. Le premier volume d'une *Histoire* de Lorraine, que l'auteur n'a pas continuée.

BEYREVRA, (Mythol.) est regardé dans la religion Indienne, comme le chef des démons voltigeans. Il eut l'audace de fendre avec son ongle l'une des cinq têtes du grand dieu *Brama*.

BEYSSER, (Jean-Michel) né à Metz d'un père conseiller au parlement de cette ville, abandonna jeune la maison paternelle pour se livrer à son goût pour les voyages et les aventures. Parvenu dans l'Inde, il s'y fit chirurgien-major d'un régiment; ayant passé en Hollande, il y devint capitaine au service des États; de retour en France, il fut nommé colonel, ensuite général pendant les troubles de la révolution. Il commandoit en 1793 l'armée de la Rochelle, puis celle envoyée contre la Vendée, où, après avoir d'abord repoussé les Insurgés, il fut ensuite complétement défait par eux. Décrété d'accusation, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire comme complice d'*Hébert*, il entendit son jugement sans surprise, sans émotion, et composa aussitôt le couplet suivant:

Amis là marche va s'ouvrir,
Ah! plus de regards en arrière;
Déjà d'autres ont su courir,
Avant nous, la même carrière.
Sous la faulx cruelle du temps
Tombent les vertus et les crimes,
Nous sommes aux mêmes instans,
Spectateurs, acteurs et victimes.

Beysser, l'un des plus beaux hommes de France, périt à l'âge de quarante ans, et marcha vers l'échafaud sans proférer une plainte, une seule parole, le 13 avril 1794.

BÉZA, (Mythol.) divinité Égyptienne, rendoit ses oracles par des billets cachetés. L'empereur *Constance* ayant reçu quelques-uns de ces billets qui avoient été laissés dans le temple, fit emprisonner et exiler un grand nombre de personnes qu'ils compromettoient.

BEZBORODKO, Russe, secrétaire du maréchal de *Romanzoff*, laborieux et assidu, fut remarqué par l'impératrice *Catherine II*, qui lui procura un avancement très-rapide. Nommé ministre, il obtint bientôt après le titre de prince. Son art pour négocier le fit employer avec succès à terminer divers traités. Devenu chef du conseil, il fit nommer et déplacer à son choix les autres ministres. Personne ne parloit ni n'écrivoit la langue russe avec autant de pureté. A la mort de l'impératrice, *Paul I* son successeur conserva sa place à *Bezborodko*, mais celui-ci n'en jouit pas long-temps, étant mort à Pétersbourg au commencement de 1799, laissant une fortune immense. Son goût pour le plaisir obscurcit ses talens. Il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres; l'impératrice le lui reprocha publiquement, et pour récompenser la vertu de celle-ci, elle la maria aux dépens du ministre.

BIAGI, (Jean-Marie) né à Rovereto en Italie sur les confins de l'État de Venise, mort à 53 ans en 1777, fut professeur de rhétorique dans sa patrie. Il s'y fit estimer par son savoir, et chérir par son caractère. On a de lui : I. Une édition de *S. Jean-Chrysostôme*, faite à Rovereto en 1753, où il ajouta une très-bonne *Préface*. II. *De situ Austriæ, subjectarumque regionum*, 1772. Cet écrit n'est pas exempt d'erreurs. On a dit de *Biagi*, qu'en italien il étoit meilleur orateur que poëte, et qu'en latin il étoit meilleur poëte qu'orateur.

BIANCANI, (Joseph) jésuite de Bologne, mort à Parme en 1644, fut l'un des plus grands mathématiciens de son pays. On lui doit : I. Une édition des *Œuvres* mathématiques d'*Aristote*. II. *La Sphère du Monde*, ou *Cosmographie démonstrative*. III. *Histoire chronologique des plus célèbres Mathématiciens*. IV. *Introduction à la Géographie*. V. *Dissertatio de Mathematicarum naturâ*. VI. *Apparatus ad Mathematicarum studium*. Les ouvrages de *Biancani* sont tous en latin.

I. **BIANCHI**, (Marc-Antoine) savant jurisconsulte de Padoue, mort en 1548, a laissé divers ouvrages de droit. Les plus remarquables sont : I. Une *Pratique criminelle*. II. Un Traité sur *les Fiançailles et les Promesses de mariage*; III. un autre sur *les Indices en cas d'homicide*; IV. un autre sur *les Exceptions judiciaires*. Ces divers écrits sont en latin. — Un cardinal du même nom, fut envoyé comme légat en Sicile par le pape *Martin IV*, et s'y trouva à l'époque des Vêpres Siciliennes. Il mourut à Rome en 1302. — Un *Bianchi*, noble de Padoue, député de sa patrie au congrès de Passarowitz, a publié *l'Histoire* de la paix qui y fut conclue, et une *Description* du pays des Suisses et de leurs alliés. Ces deux ouvrages sont en italien.

III. **BIANCHI**, (Jean-Antoine) né à Lucques le 2 octobre 1686, mort à Rome en 1758, à 72 ans, entra dans l'ordre des Observantins, et se fit connoître avantageusement du pape *Benoît XIII*, et de tous les littérateurs Italiens. Il entreprit la réfutation de l'Histoire de Naples par *Giannone*, et publia à cet effet un grand ouvrage en 6 vol. in-4°, sur *la puissance et la politique de l'Eglise*, 1751. On lui doit encore une *Défense des Théâ*-

tres, où, en soutenant l'opinion du marquis *Maffei*, il ne voit dans les Spectacles, qu'un moyen de plus de faire prospérer la morale et de créer le goût d'une nation. Il avoit lui-même prêché d'exemple, en faisant douze Tragédies en prose et en vers qui ne sont point sans mérite.

II. BIANCHINI, (Jean-Fortunat) médecin Italien, né à Chiéti dans le royaume de Naples en 1720, mourut professeur dans l'université de Padoue le 2 septembre 1779. Il fut l'un des vingt-quatre pensionnaires de l'académie de la même ville. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essais et expériences sur la Médecine électrique.* II. *Lettres médicales sur le caractère des Fièvres malignes.* III. *De la force de l'imagination des Femmes enceintes sur le fœtus.* IV. *Discours sur la Philosophie.* V. De la *Médecine d'Asclépiade*, etc. etc.

III. BIANCHINI, (Joseph) littérateur Italien, né en 1683, mort en 1749, fut membre de la plupart des sociétés littéraires de son pays. On a de lui : I. Trois *Discours* prononcés à l'académie de Florence, 1710. II. *Traité de la Satire*, 1714. III. *Défense* du *Dante*, 1718. IV. *De la culture des Oliviers*, 1718. V. Des *Notices historiques* sur divers auteurs d'Italie. VI. Des *Ouvrages* de piété. Tous ces écrits sont en italien, et ont été imprimés à Florence.

BIANCO, (Barthélemi) architecte Italien, fit briller ses talens à Gênes, où il construisit le nouveau môle, l'enceinte de la ville, les palais de la maison *Balbi*, et le superbe collége que les Jésuites possédoient autrefois à Gênes.

BIANCOLINI, (Jean-Baptiste-Joseph) littérateur distingué par sa profonde érudition, né à Vérone le 10 mars 1697, est mort en 1780. Il embrassa la profession du commerce, mais il y réunit le goût des lettres, et le soin d'acheter et restaurer les monumens antiques de sa patrie. Il est auteur : I. D'une *Chronique* de Vérone, 1749. II. D'une *Notice historique* des églises de la même ville, en 6 vol. in-4.° Cet ouvrage manque de critique. III. Des *Dissertations* sur les évêques et les gouverneurs de Vérone, 1757.

BIANCONI, (Jean-Louis) médecin et ministre de l'électeur de Saxe à la cour de Rome, naquit à Bologne en 1717. Après avoir résidé long-temps chez divers souverains d'Allemagne, il revint mourir en Italie, le 1er janvier 1781. On lui doit : I. Une *Traduction* italienne de l'anatomie de *Winslow*, 1744, en 6 volumes. II. Une *Dissertation* sur l'électricité, qu'il adressa au comte *Algaroti*, imprimée d'abord en Hollande en 1748, et traduite ensuite en allemand. III. *Lettres* sur la Bavière et quelques contrées d'Allemagne, 1763. IV. Des *Eloges* de *Piranèse* et de *Mengs*. V. *Lettres* sur *Celse*, 1779, pleines de goût et d'érudition. VI. *Dissertation* sur le cirque de *Caracalla*, imprimée à Rome en 1790, après la mort de l'auteur. Il avoit épousé une Saxone, et avoit été employé par *Auguste III*, roi de Pologne, en diverses négociations. L'académie de Berlin le comptoit au nombre de ses associés ; et dans sa patrie, *Mariotti* lui a consacré une Oraison funèbre.

BIANOR, (Mythol.) fils de la devineresse *Manto*, et roi d'Étrurie, fut le fondateur de la ville de Mantoue. On lui éleva un

tombeau sur la route de cette ville à Rome.

II. BIARD, (Pierre) jésuite né à Grenoble et mort en 1722, est auteur d'une *Relation* de la nouvelle France, et des voyages qu'y ont fait les jésuites; Lyon 1616, in-12.

BIBARS, quatrième sultan de la race des Mamelucs dite des *Barites*. il avoit d'abord été esclave. On l'accusa d'avoir fait tuer *Cotuz* son prédécesseur, qui venoit de défaire les Tartares, jusqu'alors regardés comme invincibles. *Bibars* parvint au souverain pouvoir l'an de l'hégire 658. Aussitôt la ville du Caire lui ouvrit ses portes; mais celle de Damas refusa de reconnoître son autorité. *Bibars*, en faisant élire *Mostenser-Billah* pour calife, c'est-à-dire pour chef de la religion, le priva de toute puissance temporelle; et c'est depuis ce temps que les califes d'Égypte furent bornés à donner de simples décisions sur le culte. *Bibars*, quelque temps après, s'empara de Césarée en Palestine, sur les Francs d'Aïla et de Tripoli. Il fit passer tous les habitans de Saphet au fil de l'épée, et réduisit en esclavage ceux de Jafa et d'Antioche où il détruisit les églises des Chrétiens. Le succès de ses armes se termina devant la ville de Ptolémaïde *ou* Saint-Jean-d'Acre, qu'il assiégea deux fois inutilement sans pouvoir s'en rendre maître. L'an 675 de l'hégire il survint en Égypte une éclipse totale de la lune; et les astronomes prédirent suivant l'usage, qu'elle pronostiquoit la mort d'un souverain. Le sultan voulant détourner de sa personne l'effet de ce présage, invita un prince de la maison des *Iobites* à un repas splendide, où il lui fit donner du vin empoisonné; mais comme *Bibars*, pour ôter tout soupçon, voulut boire après lui dans la même coupe, il y resta assez de poison pour le faire périr lui-même. Il avoit régné 17 ans. La plupart des historiens Orientaux le nomment *Bon Dokdar*, du nom du maître dont il avoit été esclave.

BIBIANE, (Ste.) vierge Romaine, souffrit le martyre sous *Julien. Apronien*, gouverneur de Rome, perdit un œil et attribua ce malheur aux magiciens et surtout aux Chrétiens. Il en fit arrêter et périr un grand nombre; et *Bibiane* fut comprise parmi les victimes. Dans la suite, on érigea une chapelle sur son tombeau; et *Urbain VIII* en 1628 consacra une église à cette Sainte, et y fit placer ses reliques.

BIBLIA, (Fabrice) calculateur Napolitain du dernier siècle, a laissé un *Ouvrage* sur les monnoies et le change mercantil du royaume de Naples.

BIBLIANDER, (Théodore) né à Bischops Zell, fut professeur de théologie à Zurich: il y mourut de la peste en 1564, âgé d'environ 65 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Une nouvelle édition de l'*Alcoran*, avec des notes marginales, à Rostock 1638, in-4.° II. Un *Recueil d'anciens Ecrits sur le Mahométisme*, in fol. 1543. Ce recueil est curieux, et renferme beaucoup de pièces sur la doctrine de l'imposteur de la Mecque. Il est devenu rare. III Une édition de la *Bible* de *Léon de Juda*, Zurich 1543, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-sainte, etc. Il étoit habile dans les langues orientales; et il

fit des recherches sur le rapport des langues entr'elles. Il les consigna dans son ouvrage, intitulé : *De ratione communi Linguarum*, 1548, in-4.°

II. BIBLIS, (Sainte) martyre de Lyon, sous la persécution de *Marc-Aurèle*, effrayée de la vue des tourmens, renonça d'abord à la foi Chrétienne ; mais prenant bientôt en horreur les sacrifices des païens, elle déclara aux magistrats qu'elle vouloit suivre jusqu'à la mort les préceptes des persécutés. Elle fut mise à la torture, et lassa la patience des bourreaux. Interrogée s'il n'étoit pas vrai que les Chrétiens immoloient des enfans à leur Dieu et les mangeoient ensuite ? elle répondit : « Comment se pourroit-il faire qu'ils mangeassent des enfans, eux à qui il est défendu de causer le moindre mal à aucune créature ! »

BICHAT, (Marie-François-Xavier) professeur et médecin de l'hôtel-Dieu de Paris, commença ses études dans l'hôpital de Lyon, et y suivit les leçons de M. *Petit*, chirurgien aussi distingué par ses talens que par l'aménité de son caractère. Après le siége de cette ville, *Bichat* craignant d'être enveloppé dans la proscription des vaincus, se réfugia à Paris, et eut le bonheur d'y trouver un homme digne de l'appréoier, dans le célèbre *Desault* dont il devint bientôt le collaborateur et l'ami. Celui-ci, renommé dans l'art de l'enseignement, faisoit ses leçons d'abondance et sans en écrire aucune ; il pria *Bichat* de le suivre dans tous ses cours, auprès du lit de ses malades, et de rédiger ses observations. Ce travail ne fut pas le seul dont *Bichat* s'occupa ; il a publié successivement, I. Six *Mémoires* sur des objets intéressans, dans le *Recueil* de la Société médicale. II. Un *Traité* des membranes qui, dès qu'il parut, mérita par sa précision et sa clarté, d'être regardé comme un ouvrage classique. III. Des *Recherches physiologiques* sur la vie et la mort, 1799, in-8.° L'auteur y réduisit en doctrine les principes qu'il développoit dans son cours de physiologie, toujours suivi par un grand nombre d'auditeurs. IV. L'*Eloge* de *Desault*, inséré dans le IVe volume du Journal de chirurgie. C'est un juste hommage rendu par l'amitié au savoir. *Bichat* suivit de près dans le tombeau celui qu'il venoit de célébrer. Il est mort le 3 thermidor an 10, à l'âge de 31 ans. Son convoi fut suivi par tous les professeurs et les élèves de l'école de Médecine, au nombre de plus de cinq cents. Aussitôt *Bonaparte* écrivit au ministre de l'intérieur cette lettre si honorable pour ceux qui en furent l'objet : « Je vous prie de faire placer à l'hôtel-Dieu un marbre dédié à la mémoire des Cit. *Desault* et *Bichat*, qui atteste la reconnoissance de leurs contemporains pour les services qu'ils ont rendus, l'un à la chirurgie Françoise dont il est le restaurateur ; l'autre à la médecine qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles. *Bichat* eût agrandi le domaine de cette science. » En effet, comme l'a dit M. *Corvisar*, nul plus que ce dernier n'avoit donné de si grandes espérances et des gages moins équivoques de ce qu'il pouvoit et devoit faire.

I. BICHI, (Pie) née à Sienne, se distingua, vers l'an 1580, par ses poésies italiennes. *Bulifon* les

recueillit à Naples dans les *Rime di cinquanta Poëtesse.*

II. BICHI, (Alexandre) parvenu au cardinalat, fut envoyé nonce en France sous le règne de *Louis XIII;* et *Richelieu* le consulta souvent dans les affaires les plus importantes. Il accommoda les démêlés élevés entre les *Barberins*, le duc de Parme et la république de Venise. Il fut nommé à l'évêché de Carpentras, et fit le bonheur de ses diocésains. *Wicquefort* en fait un grand éloge, et dit qu'il étoit grave sans affectation, adroit sans finesse, et ami sans intérêt.

BICTAS, (Agis) favori d'*Amurat III*, empereur des Turcs, lui conseilla d'affermir sa puissance par l'établissement d'un corps de troupes réglées qui marcheroient au premier ordre, et qui, soumises à une sévère discipline, lui serviroient de gardes. *Amurat* y consentit. *Bictas*, pour former ces nouveaux soldats à l'impassibilité, prit un parti qui fait frémir la nature. Les peuples conquis en Europe, venoient pour la plupart d'être chargés de fers et arrachés à leur patrie; vieillards, enfans, tous avoient subi le joug. *Bictas* prit les enfans; et pour les accoutumer au spectacle de la mort, il les exerça à immoler les vieillards, en leur mutilant les bras et les jambes. Les plus foibles se servoient du poignard, et le plongeoient dans le cœur de ces malheureuses victimes. Leur féroce instituteur, voyant que le meurtre n'inspiroit plus aucune horreur à ses élèves, les rassembla en compagnie, leur donna le nom de *Janissaires;* et leur prescrivit des règlemens, en leur faisant garder un extérieur religieux et sauvage. Voulant un jour leur donner une marque de satisfaction, il coupa une manche de sa chemise qui étoit de mousseline, en entoura la tête d'un de ses soldats, et ordonna que dans la suite les Janissaires seroient ainsi coiffés; ce qui s'est pratiqué jusqu'à ce jour. Telle est l'origine de ce corps qui, dans son commencement ne fut composé que de six mille hommes, et qu'on porte aujourd'hui à soixante mille. Établi pour veiller à la garde du sultan, il leur est devenu au contraire très-redoutable.

BIDDEL, (Jean) enthousiaste Anglois, maître d'école à Glocester, voulut devenir chef de secte, et publia divers *Ecrits* contre la trinité et la divinité de *Jésus-Christ*. Suivant lui, le Saint-Esprit n'étoit que le premier des Anges. Ses opinions le firent mettre en prison. *Cromwel* lui rendit la liberté; mais *Charles II* le fit renfermer de nouveau, et il mourut pendant cette détention en 1662.

BIDI, (Mythol.) divinité du Malabar, dont le nom signifie le *Destin*. On lui attribue tous les événemens; et on la représente avec trois têtes qui se rapportent au passé, au présent et à l'avenir.

BIELKE, (N. Baron de) gentilhomme Suédois, fut arrêté en 1792, comme l'un des principaux chefs de l'assassinat du roi. Il refusa de nommer ses complices, et soutint avec courage qu'il étoit seul l'auteur du projet qu'*Ankarstroom* avoit exécuté. En sortant de son interrogatoire, il avala du poison qu'il avoit eu la précaution de cacher sur lui. *Bielke*, avant cet événement, avoit toujours joui de la réputation d'un homme tranquille et sage. Il périt à l'âge

de 50 ans; son corps fut traîné sur la claie, et resta exposé pendant plusieurs jours à Stockholm.

BIET, (René) chanoine régulier de Ste-Geneviève, mort le 29 octobre 1767, a publié un *Eloge* du maréchal *d'Etrées*, écrit foible et sans couleur; et une *Dissertation* savante sur l'établissement des Francs dans les Gaules, in-12.

BIÈVRE, (N. Maréchal, marquis de) né en 1747, étoit petit-fils de *George Maréchal*, premier chirurgien de *Louis XIV*. Il servit d'abord dans les Mousquetaires, et acquit bientôt de la célébrité par ses reparties et ses calembours. C'est lui qui naturalisa ce nom en France, où il exprime ces jeux de mots, ce passage du sens propre au sens figuré que les Italiens appellent *concetti*. Avant lui, *Rabelais*, le poëte *Théophile*, l'ouvrage intitulé *Le Moyen de parvenir*, l'abbé *Chérier* dans son fade *Polissoniana* et l'*Homme inconnu*, avoient offert des jeux de mots, et des équivoques; et les poëtes latins mêmes s'en amusèrent. On connoît ce distique sur le danger des courtisanes :

Quid facies, facies Veneris cùm veneris ante?
Ne sedeas? sed eas, ne pereas per eas.

Bièvre fut admis dans toutes les sociétés de Paris, et par la cour à toutes ses fêtes. Il y répandoit la gaieté par ses saillies et son amour extrême pour le plaisir. Son premier ouvrage dans le genre futile qu'il avoit adopté, fut une facétie publiée en 1770, sous le titre de *Lettre à la Comtesse Tation*, par *le sieur Bois-Flotté*; et les *Amours de l'Ange-Lure*. On peut juger du mérite de ses *calembourgs*, par ceux-ci : « Les gens les plus expéditifs étoient, suivant lui, les notaires, car pour eux, l'acte le plus long et le plus compliqué est l'affaire d'une *minute*. — La fille naturelle de l'un de ses amis apprenoit à écrire en *coulée* : votre écolière a beau faire, dit-il à son maître, elle n'écrira jamais qu'en *bâtarde*. — A la première représentation de l'Opéra de la *Fausse Magie*, où l'on apporta un miroir sur la scène, il s'écria : *Quel dénouement à la glace*. — Un jeune homme qui vivoit dans la solitude, lui montra des vers qu'il avoit faits : on voit aisément, lui dit-il, que ce sont des *vers solitaires*, car ils sont *longs* et *plats*. — On parloit de la retraite de *Turgot* et de *Mirosménil*, attaqués tous les deux de la goutte; et *Bièvre* disoit que ces ministres s'en alloient *goutte à goutte*. — *Louis XVI* lui demanda de le prendre pour le sujet d'un calembourg; Sire, lui répondit-il, vous ne serez jamais un *sujet*. — Dans la pièce de *Cléopâtre* de *Marmontel*, on fit faire un aspic par *Vaucanson*, et au moment où *Cléopâtre* l'approchoit de son sein, l'aspic siffloit. Après la pièce, on demanda à *Bièvre* ce qu'il en pensoit : *Je suis*, répondit-il, de l'avis de l'*aspic*. — Un jour que *Vernet* avoit exposé plusieurs dessins au salon, il y rencontra ce peintre, et lui dit mystérieusement : ce n'est pas sans *dessein* qu'on vous trouve ici. — Un joueur dissertoit sur la philosophie ancienne : je gage, lui dit *Bièvre*, qu'à tous les philosophes vous préférez Des *cartes*. — Un jour d'été, le comte d'*Artois* lui demanda une *pointe*, en exigeant qu'elle fût *courte* : monseigneur lui répliqua-t-il, dans cette saison l'usage des *courtes*

pointés est superflu. — Il fit appeler un médecin pour une légère indisposition : le docteur arrive, et débuta par lui offrir du tabac. Parbleu, dit le malade, je suis charmé d'être déjà aux prises avec vous. » Tous ses quolibets dont la lecture ne peut se prolonger, ont été recueillis en l'an IX, sous le titre de *Bievriana*. En les introduisant dans la conversation, *Bièvre* en a gâté la simplicité et l'abandon qui en font le charme. La jeunesse, en l'imitant, a cru pouvoir remplacer le ton du sentiment et des graces, par un persiflage insipide, un apprêt fatigant dans le discours, des équivoques contraintes ou obscènes, qui annoncent autant de dépravation dans le goût que dans les mœurs. *Bièvre* mérita plus d'estime par deux pièces de théâtre, les *Réputations*, qui n'en obtinrent cependant pas une grande; et le *Séducteur*. Cette dernière en cinq actes et en vers, fut jouée avec le plus grand succès en 1783. L'intrigue ne s'en débrouille pas aisément, et se trouve vide d'intérêt, du moins pendant les trois premiers actes. Le principal personnage, calqué sur le *Lovelace* du roman de *Clarisse*, ne réussit que par la bêtise des autres; mais on y trouve un style assez pur et de la finesse dans les détails. Une situation du cinquième acte attache, et a fait pardonner les défauts des autres. Quelques journalistes avoient comparé le *Séducteur* au *Méchant* de *Gresset*. On leur répondit par un jeu de mots digne de l'auteur, que son écrit étoit aussi éloigné *du bon que du méchant*. *De Bièvre* avoit une physionomie intéressante, un accueil gracieux, l'envie d'obliger, de l'adresse dans tous les exercices du corps, une santé délicate. Il chercha en 1789 à la rétablir en allant aux eaux de Spa. Il y mourut, en conservant jusqu'au dernier instant, sa gaieté et ses calembourgs. « Mes amis, dit-il à ceux qui l'entouroient, je m'en vais de Spa, *de ce pas*. » — Le théâtre des Troubadours à Paris, a célébré sa manie dans une petite pièce intitulée : *M. de Bièvre*, ou l'*Abus de l'esprit*.

BIFFI, (Jean-Ambroise) littérateur Italien, né à Milan et mort à Louvain dans le dernier siècle, a publié les ouvrages suivans : I. *Rome ressuscitée*, poëme in-8.° II. *Discours* sur le feu perpétuel entretenu par les Vestales. III. *Avis* sur la connoissance et l'étude des Antiquités. Ces écrits sont en italien.

BIGLIA, (André) moine Milanois, mort en 1435 à 60 ans, possédoit parfaitement les langues latine, grecque et hébraïque. On lui doit : I. Un *Traité* des progrés de l'ordre religieux des Augustins. II. Une *Histoire* des Hommes célèbres de Milan, réimprimée dans le recueil de *Muratori*. III. Un *Traité* sur l'origine des Turcs.

BIGORRE, (Gilberte de) fille d'un comte de *Bigorre*, fut la première reine d'Aragon, ayant épousé *Ramire* qui prit le titre de roi en 1034. Celui-ci ayant été tué dans une bataille, sa veuve gouverna avec gloire l'Aragon, et partagea l'autorité souveraine avec son fils *Sanche I*.

BILAIN, (Antoine) avocat au parlement de Paris, mort en 1672, publia un *Traité* des droits d'*Anne d'Autriche* sur divers états de la monarchie d'Espagne, 1667, in-4°, où il discute savamment toutes les questions relatives au partage

de la succession de *Philippe IV*, roi d'Espagne. *Duhamel* de l'académie des Sciences, le traduisit en latin. *Bilain* soutient que la renonciation faite par *Marie-Thérèse* dans son contrat de mariage, est nulle, et que la reine de France doit posséder le Brabant, par le droit de dévolution qui fait passer les immeubles aux enfans du premier lit, mâles ou femelles, lorsque le mari a passé à de secondes noces ; ce qui étoit arrivé à *Philippe IV*. Cet ouvrage servit de manifeste à *Louis XIV*, lorsqu'il s'avança pour s'emparer des Pays-Bas Espagnols. La cour d'Espagne fit répondre à l'écrit de *Bilain*, par un grand nombre d'autres, publiés par *Stochmans*, conseiller de Brabant, *François d'Andréa*, avocat à Naples, le baron *de Lisola* et *Ramos d'Almazano*. La paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1668, mit fin à ces différends sur la dévolution des Pays-Bas. Les François rendirent la Franche-Comté qu'ils avoient conquise, et gardèrent plusieurs villes en Flandre.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée à Metz par la reine *Brunehault*, pour sa rare beauté. Celle-ci, voulant conserver son autorité sur son fils *Théodebert* roi d'Austrasie, et ne soupçonnant point qu'une fille obscure pût prendre sur lui aucune influence, lui fit épouser *Bilchilde*. Cependant les graces de la jeune reine et le charme de son entretien captivèrent entièrement le monarque ; il en eut deux fils et une fille. Tout-à-coup son amour se changea en fureur, et il fit assassiner *Bilchilde* en 709.

BILIA, femme du Romain *Duillius*, dont la chasteté est renommée dans l'Histoire. *Voyez* DUILLIUS.

BILLAINE, (Louis) savant imprimeur de Paris, mort en 1681, possédoit le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Son commerce dans les pays étrangers étoit immense ; ses éditions les plus considérables sont : le *Glossaire* de *du Cange*, les *Familles Bysantines*, et la *Diplomatique* du Père *Mabillon*.

BILLIARD DE COURGENAI, (Claude) né dans le Bourbonnois, se livra à la carrière dramatique, et donna d'abord les Tragédies de *Saül*, de *Panthée*, de *Genèvre*, d'*Alboin*, de *Polyxène*. Il fut l'un des premiers qui osa mettre sur la scène des actions françoises dans ses autres Tragédies de *Mérouée*, de *Gaston-de-Foix*, de *Henri le Grand ;* mais aucune n'a survécu long-temps à l'auteur qui mourut vers le commencement du siècle dernier. Le Théâtre de *Billiard* a été imprimé à Paris en 1710, chez *Langlois*, en un volume in-4.°

BILLICK, (Éverard) religieux Allemand, entra dans l'ordre des Carmes, combattit les principes du Luthéranisme, et s'efforça d'en arrêter les progrès à Munster et à Cologne. Il parut avec distinction au concile de Trente, où il prononça un discours sur la circoncision, que *Labbe* a inséré dans son Recueil. Il réfuta l'ouvrage de *Mélanchthon* sur *la Réformation*, et a laissé en manuscrit une *Histoire* du concile de Trente. *Billick* est mort en 1587.

BILLIONI, (N. Bussa) actrice célèbre, née à Nancy en 17[illegible] d'un fameux danseur de corde ; [illegible] de *Spiracuta* renommée dans [illegible] genre de talent, fut confi-

son enfance à *Véronèse* père qui lui trouvant de grandes dispositions pour la danse et le chant, lui donna des maîtres dès l'âge de quatre ans. A dix, elle exécuta un pas de deux avec la célèbre *Guimard*. A douze, elle fut reçue au théâtre de Bruxelles en qualité de première danseuse et de première chanteuse. Après avoir épousé *Billioni* maître des ballets de la comédie Italienne à Paris, elle y revint en 1767, renonça à la danse, et se consacra comme chanteuse au même théâtre que son mari. Une grande mémoire, l'intelligence de la scène, de la précision dans le chant, de la légéreté dans la voix, beaucoup de goût lui méritèrent l'accueil du public, et ses regrets lorqu'elle mourut en 1783.

BILLON, (François de) secrétaire d'un cardinal François à Rome, acquit une sorte de célébrité par un ouvrage extravagant, et dès-lors assez recherché. Il a pour titre : *La Forteresse inexpugnable de l'honneur des Dames, divisée en quatre bastions.* Il s'en est fait plusieurs éditions. Son auteur est mort à la fin du 16e siècle.

BILLUART, (Charles-René) né le 8 janvier 1685, à Revin, petite ville sur la Meuse à trois lieues de Rocroi, entra dans l'ordre des Dominicains, où il enseigna avec réputation la théologie, et fut trois fois provincial. Il mourut à Revin le 20 janvier 1757. On a de lui un *Cours de Théologie*, Liége, 1746-1751, ol. in-8°, dont il donna un *égé*, Liége 1754, 6 volumes °: elle a été réimprimée à se et à Wurtzbourg en 3 vol. l, Le P. *Billuart* s'attache plus théologie scolastique et à la morale, qu'à la théologie dogmatique; il y défend avec vivacité les différens sentimens de son ordre.

BILOTTA, (Vincent) jurisconsulte et poëte Italien du dix-septième siècle, a fait des chansons et la tragi-comédie de *Pâris*. Sa famille a produit d'autres jurisconsultes. — *Jean-Baptiste* BILOTTA a publié des *Questions* de droit, et des *Décisions* de la rote, 1645, in-fol. — *Jean-Camille* BILOTTA, juge criminel à Naples, a donné un Traité sur *le Serment judiciaire*. — *Octave* BILOTTA est auteur d'une *Vie de Barthélemi Camerarius*, et d'une *Dissertation* historique sur la patrie de *Saint Gervais*.

BIMET, (N.) chirurgien de Lyon, donna en 1664 un *Traité d'Ostéologie* en vers françois. L'auteur perdit bien du temps à cet ouvrage, comme on en perdroit beaucoup à le lire.

BINASCHI, (Philippe) poëte de Pavie, souffrit beaucoup dans l'invasion des François en Italie. Fait prisonnier de guerre, l'humidité de sa prison lui fit perdre la vue : il s'en consola en cultivant les Muses. Ses *Poésies* ont été imprimées. *Binaschi* est mort en 1576.

BINE, (Antoine) savant théologien Protestant, né à Utrecht le 6 août 1654, mourut à Deventer en novembre 1698. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Calceis Hebræorum*. II. *Christus crucifixus*. III. *Explicatio historiæ de Nativitate Christi*. Sa critique est judicieuse, et ses recherches savantes.

BINER, jésuite Allemand, mort en 1778, a publié des *Annales* érudites et recherchées sur la

Jurisprudence ecclésiastique. Elles sont en sept vol. in-4°, dont on a fait une cinquième édition à Ausbourg, en 1767.

BINS, (Anne de) Flamande, née à Anvers, refusa de se marier pour se livrer plus entièrement à son goût pour la poésie et la littérature. Ses vers sont en flamand, et par conséquent peu connus. *Swertius*, auteur de l'*Athènes Belgique*, a consacré ce distique à l'éloge d'*Anne de Bins* :

Arte pares, Lesbis Sapho, et mea Binsia distant
Hoc solo, vitia hae dedocet, illa docet.

III. BION, (Nicolas) fameux ingénieur, mort à Paris en 1733, à 81 ans, est très-connu par son Traité de *la construction des instrumens de Mathématiques*, 1752, in-4.° Cet ouvrage est d'autant meilleur que l'auteur joignoit une savante théorie à une longue pratique. On a encore de lui, *de l'Usage des Globes et Sphères*, 1751, grand in-8°; et 1752, in-4.° Le portrait de *Bion* a été gravé, ayant au bas ce vers d'*Ovide*, dont l'application est heureuse :

Admovet ille oculis distantia sidera nostris.

BIONDI, (Jean-François) né dans une isle de la Dalmatie, prétendit descendre des anciens souverains d'Illyrie. *Marc-Antoine de Dominis* l'engagea à changer de religion, et le conduisit en Angleterre, où le roi *Jacques I* lui assigna une pension de trois mille livres, et l'employa en négociations près du duc de Savoie. Il a publié une *Histoire* d'Angleterre en trois volumes ; il mourut à Aubonne dans le canton de Berne, en 1644.

IV. BIRAGUE AVOGADRO, (Jean-Baptiste) Génois, se distingua en 1640 par ses connoissances en histoire et en jurisprudence. Son ouvrage le plus estimé est une *Histoire des Arabes d'Afrique*. Elle a été traduite en françois.

BIRCH, (Thomas) né à Londres le 23 novembre 1703, d'un Quaker, abandonna cette secte, et fut chapelain du Lord *Kilmarnok*, exécuté en 1746, parce qu'il favorisoit les intérêts des *Stuarts*. Les sciences l'occupèrent encore plus que les fonctions ecclésiastiques, et la société Royale dont il étoit membre, le choisit pour son secrétaire en 1752. Il publia l'*Histoire* de cette société illustre, Londres 1756, 4 vol. in-4.° On a encore de lui : I. *Dictionnaire historique et critique* en anglois de 1734 à 1741, 10 vol. in-folio. *Bernard*, *Lokman*, *Sale*, lui fournirent de bons articles pour l'Histoire orientale. Il y a aussi des Mémoires curieux sur divers personnages célèbres d'Angleterre. *Chauffepié* a beaucoup profité de cette compilation, plus savante que bien écrite, dans son *Supplément* de *Bayle*. II. *Vie* de *Bayle*, 1744, in-8.° III. *Portraits* des hommes illustres de la Grande-Bretagne, gravés par *Houbraken*, avec une *Notice* de leur vie et de leur caractère, 1747 à 1752, deux vol. in-fol. IV. *Mémoires sur le règne d'Elizabeth*, 1754, 2 vol. in-4.° *Birch* étoit curé de Depden dans le comté d'Essex lorsqu'il mourut, le 9 janvier 1766, à soixante-trois ans.

BIREN, (Jean-Ernest) petit-fils d'un piqueur des écuries de *Jacques III*, duc de Curlande, devint le favori d'*Anne Iwanowa* duchesse de Curlande, qui, après la mort de son époux fut ap-

pelée au trône de Russie. Cette princesse avoit promis aux députés des Russies qui lui avoient offert la couronne, qu'elle n'amèneroit pas *Biren* à Pétersbourg; mais il y parut bientôt, et y exerça un pouvoir despotique, donnant tous les emplois à ses créatures, exilant ou condamnant à la mort ses ennemis. La famille d'*Algourouki* devint sur-tout sa victime; deux princes de cette maison périrent sur la roue, deux furent écartelés, trois autres eurent la tête tranchée, et les moindres alliés furent dépouillés de leurs biens et relégués loin de Moscow. Au milieu des cruautés exercées par ce favori, les courtisans portoient sa santé à genoux, en disant: « Malédiction à quiconque n'est pas vrai, sincère et fidèle ami de monseigneur le duc de *Biren.* » Celui-ci obtint de l'impératrice le cordon de Saint-André, et se servit de sa protection pour devenir duc de Curlande, en 1737. Pour prolonger son empire tyrannique, il l'obligea de désigner *Iwan VI* pour son successeur, au lieu de la mère de ce prince à laquelle la couronne impériale sembloit appartenir. Après la mort d'*Anne*, l'impératrice *Elizabeth* exila *Biren* en Sibérie, d'où *Pierre III* le rappela. Il rentra dans le duché de Curlande, qu'il céda quelque temps après à son fils. Il mourut haï et peu estimé, avec la réputation d'un homme qui n'avoit d'un ministre que l'adresse et l'ambition, et qui rendoit cette ambition odieuse par son caractère cruel et atroce. Les larmes mêmes d'*Anne* ne pouvoient pas le toucher; et malgré les prières de cette princesse, plus de vingt mille hommes exilés en Sibérie, ou dans des déserts affreux, furent les victimes de sa barbarie.

BIRMAH, (Mythol.) divinité Indienne, et le premier des anges créés par l'Être suprême, étoit chargé d'exécuter les actes de puissance et de gloire, à la différence de *Bistnoo*, le second ange créé, dont la fonction étoit d'exécuter les actes de clémence et de bonté.

III. BIRON, (Armand-Louis de Gontault, duc de) colonel des hussards de Lausun, fut député aux États-généraux de 1789, et s'y montra un chaud partisan du duc d'Orléans, Nommé commandant de l'isle de Corse, puis général de l'armée de Savoie et ensuite de celle de la Vendée, il n'eut ni succès ni revers éclatans. Le duc de *Biron* renfermé à Sainte-Pélagie, traduit devant le tribunal révolutionnaire, y fut condamné à mort, à l'âge de 46 ans, pour avoir laissé son armée dans l'inaction et avoir favorisé les Vendéens. Lorsqu'il descendit pour aller à l'échafaud, le 22 décembre 1793, il salua les prisonniers avec grace, et leur dit: *Adieu, mes amis; c'est fini pour moi, je m'en vais.* Le duc de *Biron* possédoit peu le talent oratoire; mais il avoit de la dignité dans le maintien, et une physionomie noble et intéressante. Sa foiblesse le jeta dans le parti des factieux; elle le porta jusqu'à arrêter lui-même le jeune duc de *Montpensier*, dont il étoit l'ami, pour l'envoyer sous une forte escorte, dans les prisons de Marseille.

BISAGNI, (François) né à Messine, chevalier de Malte, a publié en 1642, un *Traité* italien sur la peinture, où les préceptes sont judicieux et l'érudition bien choisie.

BISALTIS, (Mythol.) nymphe d'une beauté singulière, fut enlevée par *Neptune*, et changée par ce dieu en brebis, pour la dérober aux poursuites de ses nombreux amans. Sous cette forme, elle devint mère du bélier qui porta *Phryxus* à Colchos, et dont la toison a été rendue si célèbre par l'expédition des Argonautes.

BISATIMA, veuve d'un riche visir, s'étoit retirée dans l'isle d'Ormus, *Ferragut-Schak* qui régnoit sur la Perse en 1596 en devint amoureux. Pour se délivrer de sa poursuite, elle lui promit de l'épouser lorsqu'il auroit découvert, pour les besoins de la ville de Turon-Puka, une autre source d'eau douce que celle qui arrosoit les vergers du souverain. Elle croyoit la chose impossible; cependant le roi trouva une eau de source et la fit passer dans une fontaine publique, mais *Bisatima* ne voulut point remplir sa promesse.

BISCHOP, (Nicolas) célèbre imprimeur de Basle, beau-frère de *Froben*, a donné d'anciennes éditions qui sont correctes et recherchées. *Gesner* lui dédia le dernier livre de ses *Pandectes*. Il avoit pris pour devise une crosse, surmontée d'une grue, symbole de la vigilance.

BISCIOLA, (Lélius) jésuite de Modène, mort à Ferrare en 1613, est auteur d'un *Abrégé* des *Annales Ecclésiastiques* de *Baronius*. Son frère, jésuite comme lui, a laissé divers ouvrages de piété et de controverse.

BISCIONI, (Antoine-Marie) chanoine Italien et bibliothécaire de Florence, a été l'éditeur de plusieurs écrits auxquels il a ajouté des notes et de savantes observations. Il a publié aussi les poésies de *Lasca*, les ouvrages en prose du *Dante*, de *Bocace*, de *Borghini*, etc. Il est mort au mois de mai 1756.

BISSO, (François) de Palerme, se rendit célèbre dans l'exercice de la médecine, et fut nommé par *Philippe II*, en 1581, premier médecin de Sicile. Divers écrits sur les *fièvres*, l'*érysipèle*, etc. ont prouvé son savoir. On lui doit aussi l'*Oraison funèbre* du marquis *de Pescaire* vice-roi de Sicile.

BIZARI, (Pierre) historien Italien, qui vivoit en 1570, a laissé divers ouvrages, entr'autres, les *Annales* de Gênes, un Traité *de optimo Principe*, plusieurs *Poëmes* et *Opuscules* en vers latins, où il réussissoit.

I. BIZAS, fils de *Céressa* et petit-fils d'*Inachus* roi d'Argos, est regardé comme le fondateur de *Byzance*, l'ancienne Constantinople.

II. BIZAS, sculpteur Grec de l'isle de Naxos, imagina de tailler le marbre en forme de tuile pour en couvrir les temples. Il vivoit 560 ans avant J. C.

BLACAS, baron et troubadour de Provence, fit l'amour et la guerre, aima la magnificence, la gloire, le chant et le plaisir. Personne n'eut jamais autant de joie à recevoir que lui à donner. Il étoit originaire d'Aragon. Il nous reste de lui un petit nombre de pièces mutilées et assez obscènes. *Sordel* son contemporain, fit en vers son *Oraison funèbre*. Son fils surnommé *Blacasset* suivit ses traces et fut un bon troubadour. Sa maîtresse se fit religieuse; *Blacasset* suivit alors

Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et s'y distingua par son courage. Il mourut en 1300, après avoir composé un livre intulé : *Manière de bien guerroyer*, dont il fit présent au duc de Calabre.

II. BLACKWEL, (Alexandre) né à Aberdéen d'un marchand, étudia la médecine à Leyde sous *Boerhaave*, et alla en 1740 exercer son art en Suède. Il ne se borna pas au talent de guérir ; il dessécha des marais, et obtint une pension du gouvernement. Mais ayant trempé dans la conjuration du comte de *Tessin*, il fut décapité le 9 août 1748. On a de lui en anglois, l'*Herbier curieux* ou *Description des Plantes les plus usitées en médecine*, gravées d'après le naturel par *Elizabeth Blackwel*, 1739, 2 vol. in-folio. Il y a des exemplaires enluminés, que les curieux recherchent.

BLACWOOD, (Adam) né à Dumfermling ville d'Écosse, en 1539, mort en 1613, suivit en France l'infortunée *Marie Stuart*, et devint conseiller au présidial de Poitiers. Il est auteur de deux écrits, le premier est une *Réponse à Buchanan* qui avoit attaqué violemment *Marie* dans ses écrits ; le second est une *Histoire* de la mort de cette reine qu'il qualifie de *martyre*.

BLAGRAVE, (Jean) savant mathématicien Anglois, a publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Traité de Gnomonique*, en deux vol. in-4°, 1609, et celui intitulé *Astrolabium Uranicum generale*, 1596, in-4.° Cet auteur est mort le 9 août 1611.

BLAIR, (Jacques) ministre Protestant, natif d'Écosse, passa dans la Virginie, où il devint curé de Williamsbourg et président de la colonie, place qu'il occupa pendant 50 ans. Il mourut très-vieux en 1743. Ses *Sermons* imprimés en 4 vol. in-8°, Londres, 1742, ont été traduits en françois, Paris, 1785 et 1786, 3 vol. in-8.° Quoique solides, ils n'ont pas été fort recherchés par nos prédicateurs. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean Blair*, autre Écossois, membre de la société Royale et chapelain de la princesse douairière de *Galles*, mort en 1782, dont nous avons cinquante-six *Tables chronologiques*, depuis la création jusqu'en 1753, avec des explications et des cartes géographiques, Londres, 1768. Elles ont été très-bien traduites en françois, in-4°, 1797, par *Chantreau* qui les a continuées jusqu'en 1795.

V. BLANC, (Horace le) peintre de Lyon, embellit les églises et les édifices de sa patrie de plusieurs de ses ouvrages qui sont estimés. Après avoir été élève de *Lanfranc*, il embrassa le genre du chevalier *d'Arpin*. Son principal talent fut dans le portrait, où il excella pour la ressemblance. Il précéda *Thomas Blanchet* dans la place de peintre de la ville de Lyon. Dans cette ville, le *Petit Cloître* des Chartreux fut peint à fresque par lui ; mais son chef-d'œuvre fut une *Sépulture de Jesus* dans l'église des Carmélites.

VII. BLANC, (N. le) fille sauvage, trouvée au mois de septembre 1731, près du village de Soigny, à quatre lieues de Châlons, à l'âge d'environ dix ans. On a cru qu'elle avoit été abandonnée à la suite d'un naufrage sur les côtes de France, et que

de forêt en forêt elle étoit parvenue au lieu où on la trouva. Sa force, son agilité à la course étoient étonnantes. « La manière, suivant *Racine* le fils, dont elle couroit après les lièvres, n'offroit presque point de mouvement dans ses pieds ni dans son corps ; c'étoit moins courir que glisser. » Elle a passé la plus grande partie de sa vie dans un couvent de Chaillot, où les bienfaits du duc *d'Orléans* avoient pourvu à sa pension et à son entretien. Elle est morte vers l'an 1760, après s'être conformée avec facilité aux usages de l'état social, et avoir adopté avec zèle les principes de la religion.

VIII. BLANC, (Antoine de Guillet le) né à Marseille, le 2 mars 1730, mort à Paris en 1799, fit ses études à Avignon, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa pendant dix ans la rhétorique. Il quitta ensuite l'Oratoire et vint à Paris, où il n'acquit pas une grande fortune. Nommé professeur de langues anciennes dans l'une des écoles centrales de cette ville, et membre de l'Institut, il commençoit à jouir d'un peu plus d'aisance, lorsqu'il succomba à une maladie de poitrine. Les écrits de *le Blanc* sont : I. *Manco-Capac*, tragédie. La versification en est dure, et ressemble à celle de *Chapelain ;* on peut en juger par ce vers :

Crois-tu de ce forfait *Manco-Capac* capable.

Cependant le sujet en est grand et digne du plus grand poëte. « Il est, dit *Condorcet*, des rapports généraux qui unissent l'homme à l'homme, indépendamment de toute institution ; il y a des vices cachés dans les meilleures sociétés sur lesquels les lois n'ont pas de prise ; il y a des erreurs destructives de l'humanité, et la tragédie peut, en attaquant ces vices et ces erreurs, en mettant ces rapports en action, avoir dans tous les pays un but moral qui lui donne une utilité plus durable et plus générable que celle de la tragédie grecque. C'est sous cet aspect que *le Blanc* a envisagé la tragédie dans *Manco*. Il a mis en opposition la liberté naturelle et la contrainte des lois, pour faire sentir les dangers de l'une, et la nécessité des autres pour le bonheur du genre humain ; idée grande et peut-être la plus utile qu'on ait jamais présentée aux hommes. » L'auteur eût dû la revêtir de meilleurs vers. *Manco-Capac,* après vingt ans de disparition, fut repris en 1778, mais il n'eut encore aucun succès. II. Les *Druides*, tragédie, 1772. Cette pièce bizarre, affranchie de toute règle, pleine de maximes hardies et philosophiques, la fit proscrire par le clergé après quelques représentations. Le goût confirma cet arrêt. Une singularité de cette pièce fut son *approbation* par l'abbé *Bergier* l'apologiste du Christianisme. III. L'*Heureux Evénement*, comédie en trois actes. IV. *Albert I*, drame héroïque en trois actes, 1775, in-8.° V. *Virginie*, tragédie, 1786. Ces pièces offrent la même rudesse dans les vers, les mêmes négligences dans les plans. VI. *Traduction* en vers du poëme de *Lucrèce sur la nature des choses*, 1788, deux vol. in-8.° Si les vers ne peuvent se lire, les notes sont instructives et attachantes, et le Discours préliminaire offre un modèle d'analyse dans le développement des systèmes de l'ancienne philosophie. VII. *Mémoires du*

comte de Guine, roman fait dans la jeunesse de l'auteur. VIII. *Le Blanc* a contribué au *Conservateur*, journal ancien qui avoit de l'intérêt et plaisoit à l'imagination. — *Mehérault* professeur au Panthéon, a publié une *Notice biographique* sur cet auteur.

IX. BLANC, (N.) artiste renommé pour la fabrication des armes à feu, devenu entrepreneur de la manufacture nationale d'armes à Roane, est mort au commencement de l'an X. On lui doit le fusil connu sous le nom de *Modèle de* 1777. Le général *Gribeauval* inspecteur-général de l'artillerie, desirant porter dans toutes les parties de l'arme de guerre l'uniformité qu'il avoit introduite dans la grosse artillerie, l'avoit chargé de l'exécution de ce projet. *Blanc* parvint à fabriquer les platines avec une précision et une uniformité, telles que toutes les pièces prises au hasard, s'adaptent également à toutes les platines. Une expérience faite, il y a quelques années à Paris, aux Invalides, sur les pièces nécessaires à la confection de mille platines, fut couronnée du succès le plus brillant, et lui mérita les plus grands éloges des officiers d'artillerie et de l'académie des Sciences. Cette épreuve fut répétée à Paris sur les pièces de cinq cents platines. *Blanc* est mort au moment où il s'occupoit, d'après les ordres du ministre, à porter la même perfection dans toutes les autres parties de l'arme. Heureusement il a laissé après lui les types et les matrices nécessaires pour arriver à ce résultat.

IV. BLANCHARD, (Jean-Baptiste) né à Tourteron dans les Ardennes le 12 octobre 1731, et mort le 4 prairial an 5, à l'âge de 65 ans, professa d'abord la rhétorique au collége des Jésuites de Metz et de Verdun. La douceur de son caractère, sa modestie et l'affabilité de ses manières, lui attirèrent l'estime et l'amitié de ceux qui le connurent. Après l'expulsion des Jésuites, il passa sept ans dans une retraite près de Namur, d'où il sortit pour venir finir ses jours dans sa patrie. On lui doit : I. Le *Temple des Muses* ou *Recueil* des plus belles fables des fabulistes François. Ce choix est accompagné de remarques critiques et historiques. II. L'*Ecole des Mœurs*, Lyon, *Bruyset*, 3 vol. in-12. Ce sont des réflexions morales et des traits historiques propres à développer les maximes de la sagesse. Cinq éditions de cet ouvrage ont prouvé combien on l'avoit jugé propre à former le cœur de la jeunesse, et à y faire germer les principes de la saine morale et de la religion.

*I. BLANCHE DE CASTILLE, fille du roi *Alfonse IX*, fut mariée en 1200 à *Louis VIII* roi de France. Devenue mère de plusieurs princes, elle les éleva tous, et sur-tout l'aîné, qui depuis fut *St. Louis*, dans la plus exacte piété. Elle nourrit de son propre lait ce fils chéri. Elle s'acquitta même de ce devoir avec une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie. Pendant une de ses maladies, une dame de la cour lui ayant donné à teter, *Blanche* mit le doigt dans la bouche du petit prince et lui fit rendre le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu vive étonnoit ceux qui se trouvoient présens : *Eh quoi*, leur dit-elle pour se justifier, *prétendez-vous que je*

souffre qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature ? Un religieux ayant entendu dire que ce prince n'étoit pas chaste, en fit des reproches à la reine *Blanche*. Cette princesse lui répondit avec douceur : «que c'étoit une calomnie; et que quoique son fils fût ce qu'elle avoit de plus cher, s'il étoit malade et qu'il dût guérir en péchant une seule fois, elle aimeroit mieux le laisser mourir. » *Blanche* fut régente du royaume en 1226 pendant la minorité de son fils et pendant la croisade de ce prince, à laquelle elle s'opposa de tout son pouvoir, prévoyant tous les maux qu'elle devoit entraîner. Elle fut la première reine de France qui réunit la qualité de tutrice et celle de régente. Elle triompha des ligues formées contr'elle, en divisant les rebelles; et des entreprises des Anglois, en corrompant *de Bourg* ministre d'Angleterre. Les censeurs de la reine *Blanche* lui ont reproché des manières hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils; mais ils lui ont accordé, avec ses admirateurs, beaucoup de courage et de dextérité. C'est sans contredit une de nos plus illustres reines; ame intrépide, esprit aussi solide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de quarante ans, quand *Thibaud* comte de Champagne en devint amoureux, il l'aima jusqu'à la folie. Toute sage qu'elle étoit, on attaqua sa réputation, parce qu'elle souffrit par intérêt plutôt que par amour les indiscrétions de ce prince, et les assiduités du cardinal *Romain*, homme poli, galant et bien fait, et d'un si bon conseil qu'elle avoit une entière confiance en lui. — Parmi les diverses preuves de son courage, on peut citer celle qu'elle donna en 1226 au siège de Belesme au Perche, dont elle se rendit maîtresse malgré le duc de Bretagne, ligué contre elle avec le roi d'Angleterre. Cette place passoit alors pour imprenable par l'épaisseur de ses murs et la tour qui défendoit le château. La saison étoit un autre obstacle; on étoit au plus fort d'un hiver extrêmement rude. La rigueur du froid faisoit périr les hommes et les chevaux mêmes. *Blanche* ne se rebuta point. Elle étoit en personne au siége. Elle marchoit à côté du roi son fils, animoit le soldat, flattoit l'officier, et leur remontroit de quelle honte ils se couvriroient, si leur roi à leur tête, ils étoient réduits à lever le siége. Pour mieux mettre l'armée à couvert du froid, elle fit couper une quantité prodigieuse d'arbres, fruitiers ou non, et on fit dans le camp du roi de si grands feux et en si grande quantité, que le soldat cessa de murmurer. « Ce n'étoit pas seulement par cette vigilance, dit *Guillaume de Nangis* historien contemporain, que *Blanche de Castille* paroissoit être une personne de grande conduite; mais en tout le reste de ses actions, c'étoit la plus adroite et la plus habile femme de son royaume. » Des assauts violens se donnèrent au corps de la place, et avec deux pierriers, les toits du fort furent brisés, et les cailloux y pleuvoient, par l'effort de ces deux machines, en si grande quantité que les assiégés n'étoient en sûreté nulle part. Enfin la grosse tour fut abattue, et les Bretons qui défendoient le fort le livrèrent enfin au roi et à la

reine-mère, à laquelle on peut très-justement attribuer l'honneur du siége. Quelques mois après elle fit le siége d'Ancenis, à six lieues de Nantes; le roi d'Angleterre étoit alors dans cette capitale, il en délogea promptement, « aimant mieux, dit un historien, manquer de foi à son fidelle partisan le duc de Bretagne, que de se mettre au hasard d'augmenter les trophées d'une femme de laquelle il n'osoit attendre les attaques. » Ce fut pendant ce siége que *Blanche* fit condamner par un arrêt solennel des grands du royaume, *Mauclerc* duc de Bretagne, comme criminel de lèse-majesté et de félonie. Bientôt après elle s'empara du rebelle, et alloit pour toujours terminer ses intrigues en l'envoyant à la mort, lorsqu'elle se laissa fléchir par la famille du duc de Bretagne. La reine eut la générosité de lui rendre ses états en prenant cependant contre lui les précautions utiles à la tranquillité du royaume. Elle ne montra pas moins de prudence pour appaiser la révolte furieuse des Pastoureaux, villageois grossiers et farouches, qui, sous prétexte d'aller secourir *Louis* captif, se rassemblèrent au nombre de plus de cent mille, se permirent tous les excès et commirent en France d'affreux désordres; il fallut armer contr'eux; « et cette vapeur grossière, dit un écrivain, qui s'étoit élevée de terre, se dissipa par les soins et le courage de la régente. » Sa santé s'affoiblissant, elle voulut respirer un air plus pur que celui de la capitale, et se retira à Melun. Elle mourut le premier décembre 1252, à 56 ans, et fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. l'abbesse lui donna avant sa l'habit monastique. *Voyez* l nos XIII *et* XIV. — II. JACOB III. MARGUERITE.

II. BLANCHE D'AR reine de Navarre, épousa *H* roi de Navarre, et en sec noces *Edmond* d'Anglete comte de Lancastre. Elle en France l'abbaye d'Argen de l'ordre de Cîteaux, et m vers l'an 1300. *Blanche*, tière de la Navarre après la de *Charles III* son père, é *Martin* d'Aragon roi de Si et mourut en avril 1441. Plus autres princesses de ce nom gnèrent sur la Flandre, la S et l'Aragon.

III. BLANCHE DE BOURB épousa *Pierre* roi de Castille, nommé *le Cruel*. Son mariag célébré dans l'abbaye de Pre le 9 juillet 1352, et il fut elle une source de malheur. *Blanche* n'avoit alors que quat ans, et étoit douée de toute graces de son sexe. Le roi am reux de *Marie de Padilla*, tr son épouse avec le dernier pris, et ne voulut plus la voir bout de trois jours; bientôt a il la fit enfermer à Médina-donia, où elle fut empoison en 1361. *Blanche* périt à 23 a et fut enterrée à Tudelle. François s'empressèrent de co en Espagne sous les drape de *Duguesclin*, pour venger mort.

BLANCHELANDE, (Ph bert-François Rouxel de) Dijon, servit d'abord dans l tillerie, et passa ensuite dans Grenadiers de France. Il se tingua dans la guerre d'Am que, et s'empara de l'isle de bago. Nommé commandant

Saint-Domingue au moment de la révolution, il y réunit les propriétaires, et les engagea à se défendre contre les attaques des factieux et de ceux qui ne cherchoient que le pillage. Arrêté, traduit à Rochefort, puis à Paris dans les prisons de l'Abbaye, il en sortit pour aller à l'échafaud le 15 avril 1793, à l'âge de 58 ans. Il fut exécuté sur la place du Carrousel. *Desessarts* a publié les *Pièces* de son procès. Elles sont curieuses et intéressantes.

* III. BLANCHET, (L'abbé François) né à Angerville près de Chartres, le 26 janvier 1707, d'une famille honnête, mais peu riche, vint finir ses études à Paris dans le collége de Louis-le-Grand. Malgré son aversion pour toutes sortes de gêne, il se livra d'abord à l'instruction publique, et professa la rhétorique et les humanités dans deux colléges de province. Nommé ensuite chanoine de Boulogne, il se dégoûta de cet état et donna sa démission. Il revint à Paris, où il acquit l'amitié de *Brumoy*, du jésuite *Castel* et de l'ingénieux *Gresset*. Il devint censeur royal, interprète à la bibliothèque royale et garde des livres du cabinet du roi. Il quitta cette place pour aller vivre dans l'obscurité à Saint-Germain-en-Laye. C'est là qu'il mourut le 29 janvier 1784, âgé d'environ 80 ans. Son caractère étoit aimable dans la société où il paroissoit peu; mais il étoit sombre et mélancolique dans la solitude, à laquelle il s'étoit condamné. Des infirmités prématurées avoient considérablement altéré son humeur. Il étoit accablé de vapeurs dont il souffroit seul, et dont il craignoit toujours de faire souffrir les autres. C'est ce qui lui faisoit aimer la retraite. *Tel que je suis*, disoit-il, *il faut que je me supporte; mais les autres sont-ils obligés de me supporter?* Naturellement désintéressé, il se refusa à toutes les graces et à tous les bienfaits, et il fallut forcer sa répugnance pour lui faire accepter quelque chose. L'avancement de ses amis ne lui étoit pas aussi indifférent que le sien; il paroissoit enchanté lorsqu'ils parvenoient à quelque place utile ou agréable. L'abbé *Blanchet* n'a guères été connu du public qu'après sa mort. On a de lui des *Variétés morales et amusantes*, 1784, in-8° ; et des *Apologues et Contes Orientaux*, 1785, in-8.° Dans l'un et l'autre recueil on voit un homme instruit, qui a le talent d'écrire avec beaucoup d'esprit, de philosophie et de goût. On a encore de lui plusieurs petits morceaux de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribués aux meilleurs poëtes du temps, qui ne se défendoient pas trop d'en être les auteurs. L'abbé *Blanchet* disoit à ce sujet : *Je suis charmé que les riches adoptent mes enfans.* « Peu d'hommes ont poussé, dit *Dusaulx* qui a écrit sa vie, à un si haut degré l'art de raconter avec grace et de donner des formes agréables piquantes aux moindres bagatelles. Il avoit tous les talens d'un conteur aimable, et n'avoit aucun des défauts qui suivent presque toujours ces sortes de talens. Toujours varié, toujours nouveau, il avoit l'attention de ne se répéter jamais, et sa fécondité n'étoit pas moins étonnante que sa mémoire. Quant au style, le négligé des graces lui plaisoit beaucoup plus que toutes leurs parures. Ses écrits, prose

un vers, traductions ou compositions, portoient le même caractère d'un goût sûr et d'une pureté de style qui rappelle le beau siècle de *Louis XIV*. » Ce n'étoit point sans beaucoup d'étude qu'il étoit parvenu à se former ainsi dans l'art d'écrire. Les meilleurs écrivains de l'antiquité étoient continuellement entre ses mains. *Tite-Live* et *Tacite* faisoient les amusemens de sa solitude. Il s'essaya sur ces deux historiens. Il traduisit l'*Histoire* de la famille d'*Hiéron* par *Tite-Live*, et la *Conjuration* de *Pison* contre *Néron*, par *Tacite*.

BLANCHETTI, (Jeanne de) savante Bolonoise dans le quatorzième siècle, parloit le latin, l'allemand et le bohémien, et a publié divers *Ouvrages*. *Léandre Alberti* a fait son *Eloge*.

BLANDINE, (Sainte) célèbre martyre de Lyon, fut attachée à un poteau et exposée aux bêtes féroces. Celles-ci ne lui firent aucun mal. Quelques jours après, elle fut de nouveau conduite dans l'arène, mise sur une chaise de fer ardente, enfermée dans un filet, et exposée ainsi à un taureau indompté qui la jeta plusieurs fois en l'air avec ses cornes. Au milieu des tourmens, *Blandine* ne cessa d'exhorter le jeune *Pontique*, âgé de 15 ans, à ne point renoncer au culte du vrai Dieu. Le corps de *Blandine* fut inhumé dans une crypte souterraine, placée sous l'église d'Ainai de Lyon.

BLANES, (Henri-Barthélemi de) mestre de camp de cavalerie, mort en février 1754, à 47 ans, est connu par son roman de *Néraïr et Melhoé*, deux vol. in-12. Il étoit d'Auvergne.

BLANKHOF, (Antoine) peintre Hollandois, mort à Hambourg en 1670, alla trois fois à Rome, et s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie. La vue de la mer, des flots irrités, des cieux orageux, des vaisseaux, des rivages, le rendit le plus habile peintre de marine. Les effets de ses tableaux sont si vrais, qu'on croit y entendre gronder les vents et siffler la foudre. Les meilleurs sont ceux qu'il a le moins perfectionnés ; quelquefois, à force de les retoucher, il en éteignoit tout le feu.

BLASI, avocat à Palerme, convaincu d'être le chef d'un complot qui devoit éclater à Naples, le Vendredi-Saint 1795, contre le roi et le gouvernement Napolitain, fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son supplice le 24 mai de la même année, avec sept de ses complices.

BLEFKEN, savant Danois, mort dans le milieu du dernier siècle, a publié une bonne *Description de l'Islande*.

BLÉVILLE, (Jean-Baptiste-Thomas de) né à Abbeville en 1692, mort le 9 juillet 1783, est connu : I. Par le *Banquier* ou *Négociant Universel*, 1760, deux vol. in-4.° II. *Traité des Changes*, 1754, in-8.° III. *Traité du Toisé*, 1758, in-12. Tous ces ouvrages furent bien reçus, et sont encore utiles.

BLINON, (Thibaut de) troubadour du 13e siècle, est auteur de deux pièces qui sont devenues inintelligibles, et d'une *Pastourelle* assez agréable, que *Millot* nous a conservée.

BLITILDE, reine de France, femme de *Childeric II*, ne nous

est connue que par la catastrophe qui termina ses jours. Son époux ayant été assassiné par *Bodillon* qu'il avoit fait battre de verges, ce dernier ne borna pas sa vengeance à ce meurtre ; il courut au palais, et y perça de son épée *Blitilde* et son fils.

I. BLOCK, (Benjamin) peintre Flamand, fut élève de son père, qui avoit perdu toute sa fortune dans un incendie. Le jeune *Block* étant allé à Rome, y fit le portrait du célèbre jésuite *Kircher* qui le fit connoitre aux artistes et aux hommes opulens. Ce peintre se fixa ensuite à Nuremberg, où il épousa une femme aimable qui peignoit habilement les fleurs, et dont les ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son mari.

II. BLOCK, (Jeanne) née à Amsterdam en 1650, morte dans la même ville, acquit de la célébrité dans un genre très-singulier, par le fini et la délicatesse de ses découpures. Toutes les cours et tous les artistes les recherchèrent. Elle exécutoit des paysages, des marines, des fleurs, des animaux et des portraits très-ressemblans. Elle se servoit ordinairement de papier blanc, et en plaçant sur du papier noir ses découpures, elles ressembloient en quelque sorte aux gravures de *Mellan*. Elle peignoit aussi à gouache, en unissant artistement de la soie découpée aux couleurs.

BLOÉMEN, (Jean-François) peintre Flamand, connu sous le nom de *Horisson*, naquit à Anvers en 1636, et a fini ses jours à Rome en 1740. Il excelloit à peindre les chutes d'eau, et cette vapeur légère qui s'élève de la terre au coucher du soleil, l'arc-en-ciel qui s'apperçoit au travers des brouillards et de la pluie. — Son frère *Pierre*, surnommé *Standaert*, fut directeur de l'académie de Peinture d'Anvers en 1699. Ses tableaux représentent des batailles, des fêtes, des caravanes, des marchés aux chevaux. On en estime le dessin et le coloris.

II. BLOND, (Jacques-Christophe le) né à Francfort sur le Mein, en 1670, mort en 1741, a donné un *Traité* in-8°, sur la gravure en plusieurs couleurs, que l'on croit être de son invention. Il grava de cette manière les portraits de *Louis XV*, du cardinal *de Fleury* et de *Vandick*. *Le Blond* forma en France un élève nommé *Robert*.

III. BLOND, (Jean-Baptiste-Alexandre le) architecte, né à Paris en 1679, mort en Russie en 1719, est auteur de la *Théorie et Pratique du Jardinage*, relativement à la décoration, in-4.° Il a aussi fourni des augmentations pour le *Cours* et le *Dictionnaire d'Architecture* de *Daviler*. Le czar *Pierre le Grand*, dont il étoit premier architecte, lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles il assista. On dit que ce prince dans un de ses accès d'humeur, lui avoit donné un soufflet, et que l'artiste en étoit mort de chagrin. L'*Hôtel de Vendôme*, rue d'Enfer à Paris, fut bâti sur les dessins de cet architecte, dans sa jeunesse.

IV. BLOND, (Guillaume le) né à Paris, en février 1704, mort d'une hydropisie de poitrine, le 24 mai 1681, obtint en 1736, la place de professeur des Pages de la grande écurie; et en

1751,

1751, celle de maître de mathématiques des enfans de France. Il exerça ces deux emplois avec autant d'exactitude que d'intelligence. Il se rendit sur-tout utile par un grand nombre d'ouvrages, que les ingénieurs et les militaires lisent avec fruit. Les principaux sont : I. L'*Arithmétique et la Géométrie de l'Officier*, deux vol. in-8°, qu'il abrégea en un vol. in-12. II. *Elémens de la guerre des Sièges*, 3 vol. in-8.° III. Plusieurs autres *Ouvrages* en un seul volume in-8° : tels que l'*Algèbre de l'Officier ; Elémens des Fortifications*, dont il donna un *Abrégé*, in-12 ; *Artillerie raisonnée ; l'Attaque des Places ; la défense des Places ; Elémens de Tactique ; Essai de Castramétation*.

II. BLONDEAU DE CHARNAGE, (Claude-François) ancien lieutenant d'infanterie, né à Châtelblanc en Franche-Comté, mort en janvier 1777, a beaucoup écrit, et a laissé peu d'ouvrages qu'on puisse louer. Son *La Bruyère Moderne* ou *Œuvres du Chevalier Blondeau*, 1745, deux vol. in-12, ne vaut pas l'ancien, ni pour la précision, ni pour l'énergie. Son *Philosophe Babillard*, 1748, in-12, auroit peut-être fait sagement de se taire. Ses autres brochures, sur le *Point d'honneur*, sur l'*Usage des Richesses*, ne renferment guères que des trivialités. Le seul livre un peu utile du chevalier *Blondeau*, est son *Dictionnaire des Titres Originaux*, 1764, in-12, encore laisse-t-il beaucoup à desirer.

II. BLONDUS, (Michel-Ange) médecin d'Italie, descendoit du précédent. *Gesner* dans sa *Bibliothèque*, et *Vanderlinden* dans son *Catalogue des Médecins*, ont donné la notice de ses ouvrages. Ils furent recueillis à Rome en 1544, in-4.° Deux ans après, il publia à Venise un Traité *de Ventis et Navigatione*. On lui doit encore un *Eloge de la Patience*, et un petit Traité *sur la Peinture*.

BLOT, (N. Chauvigni Baron de) poëte agréable, mort à Paris à la fin du 17e siècle, fut dans sa jeunesse surnommé *Blot-l'Esprit*, à cause de la vivacité de ses reparties. L'abbé *la Rivière* le présenta à *Gaston* duc d'Orléans, qui l'attacha par une charge à sa personne. Son esprit satirique le porta à railler la cour, et surtout le cardinal *Mazarin*, qu'il désola par ses couplets, et qui ne crut pouvoir le faire taire qu'en lui donnant une forte pension. C'est de ses couplets que Mad. *de Sévigné* disoit à sa fille, qu'ils avoient *le diable au corps*.

BLUMENSTEIN, (François de) né à Strasbourg en 1678, mort le 2 septembre 1739, vit chez l'apothicaire *Bolduc* à Paris un échantillon des mines du Forez, et jugeant à cette vue qu'elles étoient plus riches qu'on ne l'assuroit, si elles étoient bien exploitées, il en obtint la permission en 1717. Dès-lors il appela des mineurs Allemands ; il employa de nouveaux procédés d'extraction, et rendit ces mines jusqu'alors presque inconnues, utiles à l'état et à lui-même. Il en porta le produit de cent quintaux de minéral par an à trois mille. *Louis XV* accorda des Lettres de noblesse à *Blumeinstein*. Son fils a suivi la même carrière.

BOCCADIFERRO, (Louis) professeur de philosophie à Bo-

logne sa patrie, mort en 1545, a publié divers *Traités* sur les *Curiosités naturelles*, les *Météores*, la *Génération* et la *Corruption*, la *Métaphysique*, etc. — On a imprimé, en 1645, à Bologne, un volume in-folio de *Consultations* par *Jérôme Boccadiferro*, savant jurisconsulte de la même famille.

I. BOCCANERA, (Guillaume) joua un très-grand rôle à Gênes sa patrie. Lorsque le peuple de cette ville secoua le joug en 1252 et s'empara du gouvernement, il prit pour chef *Boccanera* né dans une famille obscure, mais que son courage avoit fait distinguer. L'orgueil n'est que trop souvent le partage de ceux que la fortune élève d'un rang abject au pouvoir suprême; *Guillaume* n'en fut pas exempt, et il fut dépossédé trois ans après son élection. Il n'en devint pas moins la tige de la famille illustre à laquelle Gênes obéit souvent. — *Simon Boccanera*, son petit-fils, fut le premier doge élu en 1339. Il se défendit long-temps d'accepter cette dignité; mais lorsqu'on l'eut forcé à en exercer le pouvoir, il le fit avec autant de sévérité que de despotisme. Les nobles trouvèrent en lui un ennemi furieux et implacable. Il les exclut de tous les emplois; il bannit de Gênes ceux dont il crut l'influence dangereuse; il défit les troupes du marquis de *Final*, et le contraignit à venir seul dans la ville demander pardon. *Simon* l'accabla de reproches, et le fit enfermer dans une cage de bois dont il ne sortit qu'après avoir cédé à la république la plus grande partie de ses domaines. Cette barbarie souleva contre lui une ligue formidable qui vint mettre le siége devant Gênes en 1347. Le Doge, forcé de céder à l'orage, se démit de sa dignité et se retira quelque temps à Pise, d'où il revint ensuite pour armer son parti et reprendre de force sa puissance. Il fut empoisonné en 1362 dans un festin donné par un citoyen nommé *Marocello* à *Pierre de Lusignan* roi de Chypre. Sous son autorité, les Génois firent la conquête de l'isle de Chio, et défirent les Tartares qui avoient mis le siége devant Caffa, colonie Génoise dans le Pont-Euxin. — Son frère *Egide Boccanera* fut envoyé par lui au secours d'*Alphonse II* roi de Castille, et il rendit de si grands services à ce prince contre les Maures, qu'il le fit son amiral, et lui donna le comté de Palma. Son fils *Baptiste* ayant cherché à soulever ses compatriotes contre les François, fut décapité par l'ordre du maréchal de *Boucicaut* en 1401.

II. BOCCANERA, (Marin) architecte Génois dans le quatorzième siècle, employa son génie à l'utilité de sa patrie. Il y fit construire des aqueducs; il en augmenta le port; il acheva l'arsenal des galères; il commença enfin le grand mole, où il plaça pour fondation des blocs énormes qu'il trouva moyen d'arracher des montagnes voisines, et de faire rouler dans la mer.

* BOCCORIS, roi d'Égypte, succéda à *Gnéfacte*. Il fut le législateur de son pays, et en favorisa le commerce, mais ayant voulu faire revenir son peuple de l'excès des superstitions où il étoit plongé, il devint la victime de son zèle trop philosophique. *Boccoris* avoit insulté le taureau sacré *Mnévis*; dès-lors les Égyptiens oublièrent ses bienfaits pour ne voir en lui qu'un sacrilége.

Sabacer fut appelé de l'Éthiopie pour être le vengeur du Dieu ; il donna bataille à *Boccoris* qui y fut fait prisonnier et livré aussitôt aux flammes. *Trogue-Pompée* et *Tacite* racontent que ce prince ayant consulté l'oracle d'*Hammon* sur la ladrerie qui infectoit l'Égypte, il chassa par l'avis de cet oracle les Juifs de son pays, comme une multitude inutile et odieuse à la Divinité. *Moïse* nous apprend, d'une manière plus certaine, pourquoi et comment les Juifs sortirent de l'Égypte. Ce que l'on peut inférer des témoignages des historiens profanes, c'est que *Boccoris* est le *Pharaon* dont il est parlé dans le Pentateuque.

II. BOCHAR DE SARRON, (Jean-Baptiste-Gaspard) président à mortier du parlement de Paris, fut reçu à l'académie des Sciences pour ses profondes connoissances en astronomie. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 20 avril 1794, à l'âge de 64 ans.

BOCKHORST, (Jean) peintre né à Munster en 1710, adopta le genre de *Vandick*, et mérita qu'on comparât ses portraits à ceux de ce grand maître. Il a aussi beaucoup travaillé pour les églises. On ignore l'année de sa mort. Ses principaux ouvrages se voient à Anvers, à Lille et à Gand.

BOCQUET DE CHANTERENNES, (Jean-Joseph) avocat au conseil, mort le 4 février 1773, a publié un Traité des lois sur la chasse, sous le titre : *Plaisirs, Varennes* et *Capitaineries*, 1744, in-12.

BOD, (Mythol.) divinité des Indes, invoquée par les femmes pour obtenir la fécondité. Celle qui, après un vœu fait à *Bod*, devenoit mère d'une fille, étoit obligée de la consacrer à cette déesse jusqu'à l'âge nubile.

BODDA ou BUDDOU, (Myth.) divinité des Siamois qu'ils croient avoir été le fondateur des Gymnosophistes. Ses prêtres gardent le célibat, tant qu'ils desservent son temple ; mais ils peuvent le quitter. Ils ne tuent jamais d'animaux ; cependant ils en mangent la chair. Le culte de *Bodda* a passé dans l'isle de Ceylan, dont les habitans comptent leur ère de l'année de son décès. Celui-ci correspond à la quarantième année de notre ère. Ils croient que *Bodda* soutient le courage de l'homme au moment de sa mort, et que le monde ne peut être détruit tant que son temple subsistera. Chaque insulaire place dans sa maison une corbeille de fleurs consacrées au Dieu. Il est représenté sous les traits d'un géant ; les Jésuites ont prétendu que *Bodda* étoit le même que *St. Thomas*.

BODICÉE, reine des Icéniens, peuple d'Albion ou ancienne Angleterre, épousa *Prasutague* qui, étant mort jeune, et voulant mettre sa nation à l'abri des incursions des Romains, institua par son testament l'empereur *Néron* son héritier. Cette précaution ne servit qu'à rendre les Romains plus orgueilleux et plus tyranniques. *Bodicée*, fatiguée de leurs excès, souleva les habitans de son pays, se mit à leur tête, combattit les Romains, et remporta sur eux une grande victoire. *Paulin Suétone* lieutenant de l'empereur, rassembla un grand nombre de légions, et vint arrêter les progrès de *Bodicée*. Cette reine fut défaite à son tour : plus de quatre-vingt mille hommes

restèrent sur le champ de bataille, et *Bodicée* ne pouvant plus supporter le malheur de sa patrie, termina ses jours par le poison, l'an 61 de J. C.

* BODIN, (Jean) Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes graces du roi *Henri III*, par ses ouvrages, et par sa vaste mémoire qui rendoit sa conversation agréable et instructive. Député du tiers-état de Vermandois aux états de Blois, il y soutint qu'en France le *Domaine* royal appartenoit au peuple, et que le souverain n'en pouvoit avoir que le simple usufruit. Ce discours fut dénoncé à *Henri III*, qui répondit simplement : *C'est l'opinion d'un homme de bien*. Ce prince fit mettre en prison *Michel de la Serre*, gentilhomme Provençal, pour une *Remontrance* qu'il lui avoit adressée contre la *République* de *Bodin* : Remontrance imprimée à Paris en 1579, in-8.° *J. Bodin* ayant perdu son crédit auprès de *Henri*, suivit le duc d'Alençon en Angleterre, cette même année 1579 et en 1582. On enseignoit alors publiquement dans l'université de Cambridge, ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-folio. La meilleure édition est de 1578, parce que l'auteur y profita des observations de *Cujas*. Cet ouvrage fut traduit en latin par *Bodin* lui-même; il le fut aussi en anglois et en divers autres langues; il coûta, dit-on, trente ans de travail à son auteur. *Bodin*, dans cet ouvrage un peu long et trop verbeux, appuie ses principes par des exemples tirés des Histoires de tous les peuples : mais ces exemples ne sont pas toujours bien choisis ni appuyés sur l'exacte vérité. L'érudition y est amenée avec beaucoup moins d'art que dans l'*Esprit des lois* auquel on l'a comparé, et elle fait quelquefois tort au jugement. On voit bien qu'il n'avoit pas tant médité son sujet que le célèbre *Montesquieu*. Il soutient, comme lui, la tolérance en matière de religion. Témoin des fureurs des Catholiques et des Protestans, il croyoit que l'indulgence seule pour les opinions des hommes pouvoit amener la paix. *Naudé* a donné de grandes louanges à la *République* de *Bodin*, et le regarde comme le seul écrivain de son temps qui soit arrivé à la perfection. Au lieu de l'exagération de cet éloge, on peut avouer que ce jurisconsulte fut du moins le premier qui se soit appliqué à la connoissance du gouvernement et qui ait fait sur la législation un *Traité* de quelque étendue ; mais son savoir est diffus, il a peu de justesse dans l'esprit et nul art de raisonner. Il se plaît aux opinions singulières. Il soutient que l'un des meilleurs moyens de régénérer les états, est de restituer aux pères le droit de vie et de mort qu'ils avoient autrefois sur leurs enfans. Il croyoit à l'astrologie judiciaire, et il réunit au scepticisme le plus prononcé, en fait de religion, la plus grande crédulité. On a encore de *Bodin* d'autres ouvrages. I. *Methodus ad facilem Historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4.° Cette Méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le savant *La Monnoie*. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossières, des jugemens faux, des faits altérés. On y voit le germe des

principes exposés dans sa *République*. Le système *des Climats* du président de *Montesquieu*, a été pris dans ce livre; mais ce système qui attribue à l'influence du climat, le principe du gouvernement des peuples, de leur religion et de leurs arts, est faux à plusieurs égards. Des nations qui étoient autrefois libres, sont aujourd'hui esclaves, sans que l'atmosphère ait changé, des peuples barbares sont devenus éclairés, et des peuples jadis illustres par les arts et par les sciences, sont livrés à présent à l'ignorance et à la barbarie. II. *Heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement *Le Naturalisme de Bodin*, livre manuscrit dans lequel il fait plaider la Religion naturelle et la Juive contre la Chrétienne. Son aversion pour cette dernière religion qui lui faisoit rejeter les dogmes les mieux établis, ne l'empêchoit pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses; son Naturalisme en est rempli. III. La *Démonomanie* ou *Traité des Sorciers*, Paris, 1587, in-4° : ouvrage marqué au même coin que le précédent, plein de singularités et de bizarreries. Il y parle, livre premier, chapitre II, d'un personnage encore en vie, qui avoit un démon familier comme *Socrate* : Esprit qui se fit connoître à ce personnage, lorsqu'il avoit 37 ans, et qui depuis dirigeoit tous ses pas et toutes ses actions. Ce Génie le touchoit à l'oreille droite s'il faisoit une bonne action, et à l'oreille gauche si elle étoit mauvaise. Quoique *Bodin* ne nomme pas celui qui avoit pour guide cet Esprit, il est évident qu'il parle de lui-même. IV. *Theatrum Naturæ*, à Lyon 1596, in-8°, qui fut supprimé et qui n'est pas commun. Il a été traduit par *de Fougerolles*, Lyon, 1597, in-8.° V. Une *Traduction* en vers latins du *Cynégitecon* ou *Traité de la Chasse* d'*Oppien* : Cette traduction fut imprimée par le célèbre *Michel Vascosan*, en 1555, in-4.° *Bodin*, à la fois incrédule et superstitieux, se persuada qu'on ne pouvoit ressentir les atteintes de la peste après la 60ᵉ année. Il négligea de prendre les précautions nécessaires pour s'en garantir, et il mourut en 1596 de cette maladie à Laon où il étoit procureur du roi, âgé de 67 ans. C'étoit un homme vif, entreprenant et que rien ne rebutoit. Il avoit l'esprit républicain, et il afficha cet esprit presque toute sa vie. *Grotius* dit qu'il étoit plus abondant en paroles qu'en choses, et que son latin n'étoit pas net. Quoiqu'il eût été Calviniste et qu'il eût toujours pour cette secte un penchant secret, il persuada aux habitans de Laon de se déclarer pour le duc de *Mayenne* : cette démarche lui fut moins inspirée par son attachement à la religion Catholique que par sa haine contre l'autorité royale. Le président *de Thou* prétend qu'il avoit été carme dans sa jeunesse; mais ce fait a été démenti par la famille de *Bodin*. — Voyez sur cet écrivain une *Lettre* de *Mercier* abbé de Saint-Leger, dans le *Journal Encyclopédique*, 1ᵉʳ novembre 1783.

*BOECE, (*Anicius Manlius Torquatus Severinus* BOETIUS) de la famille des *Anices* et des *Torquatus*, deux des plus illustres de Rome, naquit en 425. Il fut consul en 487, et ministre de *Théodoric* roi des Ostrogoths, dont il avoit prononcé le panégyrique à son entrée dans Rome. Il s'at-

tira dans ses places la haine des méchans, en repoussant les délations, en défendant la province de Campanie qu'on opprimoit, en garantissant *Théodoric* du poison des flatteurs. Sur un soupçon que le Sénat de cette ville entretenoit des intelligences secrètes avec l'empereur *Justin*, le roi Goth fit mettre en prison *Boëce* et *Symmaque* son beau-père, les plus distingués de ce corps. On le conduisit à Pavie où, après avoir enduré six mois de prison et divers genres de supplices, on lui serra tellement la tête avec une corde, que les yeux en sortirent : on acheva de le tuer à coups de bâton, le 23 octobre 524. On voit encore aujourd'hui son tombeau dans l'église de Saint-Pierre à Pavie. *Boëce* fut marié deux fois; la première avec *Espis*, et la seconde avec *Rusticienne* fille de *Symmaque*. Cette seconde épouse lui donna deux fils qui obtinrent le consulat, en mémoire de leur père; elle partagea tous ses malheurs, et n'ayant pu partager sa mort, elle distribua tous ses biens aux pauvres et vécut dans l'indigence. *Totila*, sollicité de lui ôter la vie, respecta toujours ses vertus. C'est dans sa prison que *Boëce* composa son beau livre *De la Consolation de la Philosophie*. Il y parle de la Providence, de la prescience de Dieu d'une manière digne de lui. On a encore de cet auteur : un *Traité des deux natures en J. C.* et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philosophie d'*Aristote*. On prétend qu'il est le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie la doctrine de ce philosophe Grec. Les vers de *Boëce* sont sententieux et élégans, autant qu'ils pouvoient l'être dans un siècle où la barbarie commençoit à se répandre sur tous les arts. Les éditions de *Boëce* les plus recherchées, sont la première à Nuremberg, 1476, in-folio; celle de Basle, 1570, in-folio; celle de Leyde avec les notes *Variorum*, 1671, in-8°; celle de Paris, *ad usum Delphini*, 1680, in-8° : cette dernière est rare, et elle ne contient que le *Traité de la Consolation*. Il a été traduit en françois par *de Francheville*, Paris, 1744, en 2 vol. in-12; et par un nouveau traducteur en 1771, in-12. Ce *Traité de la Consolation* a été traduit en Italien par *Albert* de Florence, *Anselme Tanzo* de Milan, *Thomas Tamburini* de Sicile et par *Benoît Varchi*, sur la demande de *Charles-Quint* en 1551. *Benoît Titi* a ajouté des *Notes* à cette dernière traduction. — *Baronius* a mal-à-propos attribué à *Boëce* l'ouvrage intitulé *De Disciplinâ Scholarum*; le Père *Labbe* a prouvé évidemment que c'étoit l'ouvrage d'un Chartreux nommé *Rikel*, mort en 1471. On a une *Vie* de cette illustre victime d'un roi défiant et barbare, par *Murmel de Ruremonde*, l'Italien *Jules-Martien Rota*, par *Pierre Bertius* dans la préface qu'il mit en tête d'une édition qu'il publia à Leyde, du livre de la *Consolation*; et enfin par l'abbé *Gervaise*, in-12. — *V.* BOETIUS.

BOEHMER, (Justin) naquit à Hanovre en 1674; il fut chancelier de l'université de Hall, et quoique Protestant, il dédia plusieurs de ses écrits au pape *Benoît XIV*. Ils sont savans et modérés. Ils sont intitulés : I. *Jus Ecclesiasticum Protestantium* 4 vol. in-4° II. Douze *Dissertations* sur l'ancien droit ecclésias-

tique. III. *Corps de Droit Canonique*, 1747. Ce jurisconsulte est mort le 11 août 1749.

BOEL, (Pierre) peintre d'Anvers, né en 1625, voyagea en Italie, et y acquit le goût et le coloris brillant qui distinguent ses productions. Il aimoit à représenter les animaux, les fruits, les plantes et les fleurs.

BOÉSÉEL et OOLIAB, sculpteurs et graveurs Hébreux, exécutèrent le tabernacle du temple de Jérusalem, et y appliquèrent habilement l'or, l'argent, le bronze, le marbre, les pierres précieuses et les bois les plus rares.

BOG, (Mythol.) fleuve de Russie, adoré comme un Dieu. On n'approchoit de ses bords qu'avec respect; on ne puisoit ses eaux qu'avec recueillement. Quiconque les eût souillées, eût été puni de mort.

BOGAERT, *Voyez* DESJARDINS.

* III. **BOILEAU**, (Nicolas) sieur *Despréaux*, naquit à Crône près de Paris, en 1636, de *Gilles Boileau*, père des précédens. Son enfance fut fort laborieuse; un coq-d'inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de l'*Année Littéraire*. A l'âge de 8 ans il fallut le tailler. Sa mère étant morte et son père absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traitoit avec dureté. On lui donna pour logement dans la maison paternelle, une guérite au-dessus du grenier; et quelque temps après, on l'en fit descendre pour le loger dans le grenier même. Ce qui lui faisoit dire qu'*il avoit commencé sa fortune par descendre au grenier.* Il ajoutoit que si on lui offroit de renaître aux conditions onéreuses de sa première jeunesse, il aimeroit mieux n'être pas né. Le lieu commun si rebattu, que l'*enfance est le temps le plus heureux de la vie*, ne lui paroissoit qu'une vieille erreur. *Peut-on*, disoit ce poëte, ami de l'indépendance, *ne pas regarder comme un grand obstacle au bonheur, le chagrin continuel et particulier à cet âge, de ne jamais faire sa volonté?* Les chaînes dont on le charge l'empêchent, à la vérité, de faire des sottises. *Mais si l'on sent*, disoit-il, *le prix de ces chaînes, quand on les a secouées, elles ne sont pas moins pesantes quand on les porte.* — *Il seroit difficile*, ajoutoit-il, *de savoir quel est le plus heureux temps de la vie? On peut dire seulement, que ce n'est presque jamais celui qui s'écoule au moment qu'on fait cette question.* On rapporte que son père qui n'avoit pas pénétré ce qu'il seroit un jour, disoit de ses enfans, en examinant leur caractère: « *Gilles* est un glorieux; *Jacquot* un débauché; *Colin* un bon garçon, *il n'a point d'esprit, il ne dira du mal de personne.* » L'humeur taciturne du petit *Nicolas* fit porter ce jugement. On ne tarda pas de le trouver mal fondé. Il n'étoit encore qu'en quatrième, lorsque son talent pour la poésie se développa. Une lecture assidue, que le temps des repas interrompoit à peine, annonçoit qu'il étoit né pour quelque chose de plus que son père n'avoit pensé. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat. La sécheresse du Code et du Digeste le dégoûta bientôt de cette carrière: « Et ce fut, dit *d'Alembert*, une perte pour le barreau. Plein des lumières du bon goût,

il eût été législateur sur ce grand théâtre, comme il l'a été sur le Parnasse. Il eût introduit la véritable éloquence dans un pays où, de nos jours elle n'est que trop souvent ignorée, et où elle l'étoit bien plus il y a cent ans. Il eût fait main-basse sur cette rhétorique triviale, qui consiste à noyer un tas de sophismes dans une mer de paroles oiseuses et de figures ridicules. » *Despréaux* ne dissimuloit pas, dans l'occasion, ce qu'il pensoit des déclamations dont le palais est si sujet à retentir. Défendant un jour la cause du bon goût, devant un grave magistrat qui se croyoit un aussi grand juge en littérature qu'en affaires, notre poëte louoit *Virgile* de *ne rien dire jamais de trop*. — *Je ne me serois pas douté*, dit finement le magistrat, *que ce fût là un si grand mérite*. — *Si grand*, répondit Despréaux, *que c'est celui qui manque à toutes vos harangues*. L'anecdote suivante peut faire juger de son goût pour le métier de jurisconsulte, auquel ses parens vouloient le contraindre. *Dongeois* son beau-frère, greffier du parlement, l'avoit pris chez lui pour le former au style de la procédure, dont la barbarie absurde devoit paroître bien rebutante à un jeune homme qui avoit lu *Cicéron* et *Démosthènes*. Un jour que le greffier avoit un Arrêt à dresser dans une affaire importante, il le composoit avec enthousiasme en le dictant à *Despréaux*. Quand il eût fini, il dit à son scribe de lui en faire la lecture; et comme le scribe ne répondoit pas, *Dongeois* s'apperçut qu'il s'étoit endormi et avoit à peine écrit quelques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, il renvoya *Despréaux* à son père, en plaignant ce père d'avoir un fils imbécille, et en l'assurant que ce jeune homme, sans émulation, sans réssort et presque sans instinct, *ne seroit qu'un sot tout le reste de sa vie*. Du droit il passa à la théologie scolastique, pour laquelle il prit aussi peu de goût. Rebuté par la chicane du barreau et par celle des écoles, il se livra tout entier à son inclination et à son génie. Ses premières *Satires* parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empressement par les gens de goût et par les malins, et déchirées avec fureur par les auteurs que le jeune poëte avoit critiqués. *Boileau* répondit à tous leurs reproches dans sa IXe Satire à son esprit. C'est son chef-d'œuvre. Tout le sel des *Provinciales* et des bonnes Comédies de *Molière*, y est répandu. L'auteur cache la satire sous le masque de l'ironie, et enfonce le poignard en feignant de badiner. Cette pièce a été mise au-dessus de toutes celles qui l'avoient précédées: la plaisanterie y est plus fine, plus légère et plus soutenue. Quoiqu'il y ait de très-belles tirades dans les premières, et qu'on admire en plusieurs endroits l'exactitude, l'élégance, la justesse et l'énergie des dernières, elles offrent des morceaux foibles. En attaquant les défauts des écrivains, il n'épargna pas toujours leurs personnes. On est fâché d'y trouver que *Colletet crotté jusqu'à l'échine alloit mendier son pain de cuisine en cuisine*; que *St-Armand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avoit sur lui*, *etc*. Aussi, quand on lui citoit ces vers de sa IXe Satire:

La Satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.

La suite en est à craindre. En ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir *Regnier*.

Et moi aussi, disoit-il franchement. — Le sévère duc de *Montausier*, peu favorable au satirique; disoit qu'il *falloit l'envoyer aux galères, couronné de lauriers;* mais *Boileau* vint bientôt à bout d'adoucir ce courtisan Stoïcien, en flattant habilement son amour propre. Son *Art Poétique* suivit de près les satires. Ce poëme renferme les principes fondamentaux de l'art des vers et de tous les différens genres de poésies, resserrés dans des vers énergiques et pleins de choses. *Boileau* avoit montré des exemples à éviter dans ses satires, et il donne des préceptes à suivre dans sa Poétique. Celle d'*Horace* n'est qu'une épître légère, sans ordre et sans art, en comparaison de celle de *Boileau*. Ce doit être le livre d'usage de tous les versificateurs et le code des gens de goût. C'est là qu'on connoît le vrai mérite de *Despréaux*. Ce mérite consiste dans l'art de parler raison en vers harmonieux et pleins d'images, dans la pureté du langage, dans l'arrangement des idées, toutes justes et sages, dans les liaisons heureuses par lesquelles il les enchaîne, dans le naturel qui est le fruit du génie. Il ne s'élève guères, mais il ne tombe pas. Le roi qui ne connoissoit encore *Boileau* que par ses vers, fut sollicité de révoquer le privilége qu'il avoit accordé pour cet ouvrage; mais *Colbert* à qui ce monarque en remit l'examen, ne voulut pas priver la France de ce chef-d'œuvre. — Le *Lutrin* fut publié en 1674, à l'occasion d'un différend entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. Ce fut le premier président *de Lamoignon* qui proposa à *Despréaux* de le mettre en vers. Un sujet si petit en apparence, acquit de la grandeur et de la fécondité sous la plume du poëte. C'est un des badinages les plus ingénieux de notre langue; mais au milieu des plaisanteries, on y voit ce qui constitue la vraie poésie. Il anime, il personnifie les vertus et les vices. Tout prend une ame et un visage. On admira sur-tout l'art avec lequel il amène dans ce poëme héroï-comique, les éloges les plus délicats. On sait que dans le *Lutrin*, il loge la mollesse à Cîteaux. Ayant passé dans cette abbaye, les Religieux lui demandèrent en plaisantant: *Où étoit l'appartement de la Mollesse? — C'est vous qui devez me le dire, car c'est vous qui la tenez cachée avec grand soin.* Le *Lutrin* a été traduit, 1781, en beaux vers latins. *Voyez* Bonnecorse. Tant de belles productions l'avoient annoncé à la cour. Il eut l'honneur de réciter quelques chants de son *Lutrin* à *Louis XIV*. Ce prince lui fit même répéter quelques morceaux de ses premiers ouvrages. Lorsqu'il en fut à la comparaison de *Titus*, si bien rendue dans son Épître, le monarque se leva avec enthousiasme, en lui disant: *Voilà qui est très-beau! Cela est admirable! Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Je vous donne une pension de 2000 livres, et je vous accorde le Privilége pour l'impression de tous vos Ouvrages.* On mit par son ordre, dans le privilége: *Qu'il vouloit procurer au public, par la lecture de ces Ouvrages, la même satisfaction qu'il en avoit reçue.* Ce prince ajouta à ces bienfaits celui de le choisir pour écrire son Histoire conjointement avec *Racine*. L'académie Françoise lui ouvrit bientôt ses portes. Il fut aussi un des

membres de l'académie naissante des Inscriptions et Belles-Lettres: il méritoit une place dans cette dernière compagnie, par sa traduction du *Traité du Sublime* de *Longin*. *Boileau*, que son titre d'historiographe appeloit souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractère; franchise qui tenoit un peu de la brusquerie. Le roi lui demandant un jour quels auteurs avoient le mieux réussi pour la comédie? *Je n'en connois qu'un*, reprit le satirique, et *c'est* Molière: *tous les autres n'ont fait que des farces comme ces vilaines pièces de Scarron*. — Une autre fois, déclamant contre la *Poésie burlesque*, devant le roi et devant Mad. *de Maintenon*: *Heureusement*, dit-il, *ce goût est passé, et on ne lit plus* Scarron, *même en province*. Aussi Mad. *de Maintenon*, en comparant *Racine* et *Boileau*, disoit du premier: *J'aime à le voir, il a dans le commerce toute la simplicité d'un enfant; tout ce que je puis faire, c'est de lire* Boileau, *il est trop poëte*. *Louis XIV* lui montroit un jour des vers qu'il s'étoit avisé de faire, et lui en demandoit son avis. *Sire*, répondit le poëte, *rien n'est impossible à votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, elle y a réussi*. Après la mort de son ami *Racine*, *Boileau* ne parut plus qu'une seule fois à la cour, pour prendre les ordres du roi sur son Histoire. *Souvenez-vous*, lui dit ce grand prince, en regardant sa montre, *que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner quand vous voudrez venir*. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Il gémissoit dans sa vieillesse sur la nation ruinée par ses triomphes précédens, et qui se consoloit de ses derniers revers par des chansons et des amusemens frivoles. Il écrivoit à *Brossette*, que l'académie de Lyon, au lieu de faire des *Dissertations* sur les funérailles des anciens, *auroit dû faire les funérailles de la félicité publique, morte en France depuis long-temps*. Dégoûté du monde, il ne faisoit plus de visites et n'en recevoit que de ses amis. Il n'exigeoit pas d'eux des flatteries outrées; *il aimoit mieux*, disoit-il, *être lu qu'être loué*. Quand ils lui annonçoient qu'une de ses nouvelles productions essuyoit beaucoup de critique: *tant mieux!* répondoit-il, *les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne dit ni bien ni mal*. Sa conversation étoit traînante, mais agréable par quelques saillies, et utile par des jugemens exacts sur tous les écrivains. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connoissoit ses devoirs. Il mourut le 11 mars 1711, à l'âge de 75 ans. La religion qui éclaira ses derniers momens, avoit animé toute sa vie. Ayant joui pendant 8 ou 9 ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, et restitua aux pauvres tout ce qu'il en avoit retiré. Son zèle pour ses amis égaloit sa religion. Le célèbre *Patru* se voyant obligé de vendre sa bibliothèque, *Despréaux* la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offroit, et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort. Sa bourse fut ouverte à bien des gens de lettres, entr'autres à *Cassandre*. — Parmi un grand nombre d'éditions qu'on a publiées des ouvrages de *Boileau*, on distingue: celle de Genève, en 2 vol. in-4°, 1716, avec des éclaircissemens historiques par *Brossette* de l'académie de Lyon: celle de

la Haye, en 2 vol. in-folio, avec des notes, les figures de *Picart*, en 1718; et 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur : de la veuve *Alix*, en 2 vol. in-4°, 1740, avec des figures de *Cochin*, qui, jointes à la beauté des caractères, lui font tenir un rang parmi les raretés typographiques. Celle de *Durand*, 1747, 5 vol. in-8°, avec figures, et des éclaircissemens par *de Saint-Marc*. On y trouve : I. Douze SATIRES. Les meilleures sont la IIe, la VIIe, la VIIIe, la IXe, la Xe; et la moins bonne, la XIIe sur l'équivoque. II. Douze EPITRES, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues; mais on voudroit qu'il n'eût pas mêlé les petites choses aux grandes, par exemple le nom de *Cotin* avec celui de *Louis XIV*. Quelques censeurs sévères lui reprochent encore des idées superficielles, des plaisanteries monotones, des vues courtes et de petits dessins; mais la plupart de ses sujets ne comportoient point ces idées grandes, que certains philosophes se plaignent de ne pas trouver dans ses ouvrages. *Chapelle* son ami, à qui il avoit demandé ce qu'il pensoit de son style, et qui lui répondit : « *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon*, » ne pensoit pas assez avantageusement de lui. *Boileau* a très-bien fait tout ce qu'il vouloit faire, et l'a fait souvent d'une manière très-agréable. Il conduit toujours son lecteur par des chemins aisés et quelquefois par des routes fleuries. III. L'ART POÉTIQUE, poëme didactique en quatre chants. IV. Le LUTRIN, poëme héroï-comique en six chants, *Voyez* ci-devant page 281. V. Deux *Odes*, l'une contre les Anglois, faite dans sa jeunesse; l'autre sur la prise de Namur, ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux : deux *Sonnets*; des *Stances* à *Molière*, un peu foibles; cinquante-cinq *Epigrammes*, fort inférieures à celles de *Rousseau*; un *Dialogue* de la poésie et de la musique; une *Parodie*; trois petites *Pièces Latines*; un *Dialogue* sur les Héros de Romans; la *Traduction* du *Traité du Sublime* de *Longin*; des *Réflexions critiques* sur cet auteur, etc. etc. La traduction et les réflexions, quoiqu'elles soient trop critiques et que quelques-unes ne soient pas assez approfondies, ont le suffrage du public. Sa prose, malgré la longueur de ses phrases, malgré les pronoms relatifs et les particules indéclinables qui servent à les alonger, est toujours claire et intelligible; mérite qui devient tous les jours plus rare. Le plus grand talent de *Despréaux* comme poëte, est de rendre ses idées d'une manière serrée, vive et énergique; de donner à ses vers ce qu'on appelle l'harmonie imitative, de se servir presque toujours du mot propre. Il est grand versificateur, quelquefois poëte et bon poëte : par exemple, dans son Épître sur le passage du Rhin, dans quelques descriptions de son *Lutrin*, et dans d'autres endroits de ses ouvrages; mais s'il ne l'a pas toujours été dans quelques-unes de ses *Satires* et de ses *Epîtres*, c'est qu'elles sont les premiers et les derniers fruits de sa muse. On convient qu'il a surpassé *Juvenal* et quelquefois égalé *Horace*, qu'il a paru créateur en copiant; mais on lui reproche, et il paroissoit en convenir lui-même, qu'il n'a point assez varié le tour de ses ouvrages en

vers et en prose. On le blâme encore, non pas de s'être élevé contre la morale voluptueuse de *Quinault ;* mais de n'avoir pas rendu justice aux talens de ce poëte qui avoit pour le moins autant de graces que son critique avoit de jugement et de raison. Il faut avouer qu'il ne traitoit pas les autres écrivains avec la même indulgence qu'il se traitoit lui-même, soit dans sa conversation, soit dans ses écrits. Voici les vers qu'il fit pour son portrait :

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et même en imitant toujours original,
J'ai su, dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi *Perse*, *Horace* et *Juvenal*.

Ses plus grands admirateurs ne pouvoient pas en dire davantage. Dans sa neuvième *Epître*, il modère les éloges qu'il se donne à lui-même ; mais en les modifiant il s'en donne encore assez ;

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure.
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Par-tout se montre aux yeux et va saisir le cœur ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste,
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste ;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par-tout s'offre et s'expose ;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Cependant un graveur lui ayant demandé des vers pour son portrait, il les refusa cette fois-là, en disant : *Je ne suis ni assez fat pour dire du bien de moi, ni assez sot pour en dire du mal.* Au reste, *Boileau* faisoit toujours le second vers avant le premier, et il croyoit qu'en suivant cette marche les vers avoient plus de sens et de force. C'étoit, selon lui, un des grands secrets de la poésie françoise, qu'il avoit communiqué à *Racine*, à qui, disoit-il, il avoit appris à rimer difficilement. Mais cette difficulté se cache dans cet admirable tragique sous les charmes d'une versification toujours élégante et facile, au lieu qu'elle se montre quelquefois dans les ouvrages de *Boileau*, du moins dans ceux de sa vieillesse. Un financier, homme de lettres, nommé *le Verrier*, ami de notre célèbre satirique, fit exécuter son buste en marbre par le fameux *Girardon ;* il choisit en même temps *de Troy* pour peindre son portrait, qu'il fit graver en 1704 par *Drevet*. On mit au bas de l'estampe les quatre vers que nous avons rapportés à la colonne précédente, que *Boileau* met sous le nom de *le Verrier*. Un conseiller au parlement, *Coutard*, le fit aussi peindre par *Rigault* et graver une seconde fois par *Drevet*. C'est le meilleur de tous ses portraits. On l'orna de cette inscription latine ; NICOLAUS BOILEAU DESPRÉAUX, *MORUM LENITATE ET VERSUUM DICACITATE ÆQUÈ INSIGNIS*. On a mis à la tête de l'édition de ses Œuvres

de 1740, un *Bolæana* ou Entretiens de *de Montchesnay* avec l'auteur. *Boileau* n'y justifie pas toujours l'inscription de son portrait, il y paroît souvent dur et tranchant. *Fontenelle* a relevé quelques articles, dans lesquels on trouve des décisions un peu hardies. Il finit en disant, que « ce seroit une chose curieuse que de bien rechercher quel caractère résulte de tous les traits rapportés dans le *Bolæana*, qui est pourtant un monument élevé à sa gloire. » On peut appliquer cette réflexion aux *Lettres* de *Boileau* adressées pour la plupart à son commentateur *Brossette*, et publiées à Lyon en 1770. Comme ce grand poëte s'y montre en négligé, on peut aisément deviner quelle étoit son humeur dominante. *Voyez* les articles I. BOILEAU ; BOURSAULT ; BOUHOURS ; IV. ARNAULD ; II. GODEAU ; CHAPELLE ; I. CRÉBILLON ; SAINT-AULAIRE ; *les* PERRAULT ; *et* SAINT-PAVIN, etc. etc.

* VII. BOIS, (Guillaume DU) *ou plutôt* DUBOIS, cardinal, archevêque de Cambrai, principal et premier ministre d'état, naquit à Brive-la-Gaillarde dans le Bas-Limousin, d'un apothicaire. Étant venu de bonne heure à Paris, il fut d'abord moitié secrétaire, moitié valet du curé de Saint-Eustache, puis lecteur et ensuite précepteur du duc de *Chartres*. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. Ce n'étoit que par ce moyen qu'il pouvoit d'abord parvenir. Indépendamment de la disgrace personnelle d'une figure laide et ignoble, « c'étoit, dit *Saint-Simon*, un petit homme maigre, effilé, chafouin, à mine de fouine, » d'un bégaiement naturel, qu'une habitude de fausseté et de servitude primitive avoit encore augmentée ; ses manières n'étoient jamais plus gauches et plus désagréables, que lorsqu'il cherchoit à plaire. Il manquoit d'un extérieur d'éducation, qui ne se prend presque jamais lorsqu'on n'y a pas été plié de bonne heure ; de sorte que ne pouvant atteindre à la politesse lorsqu'il en avoit besoin, il paroissoit alors bas et rampant. *Madame*, mère du duc de *Chartres*, ne put jamais le souffrir et ne l'appeloit en parlant de lui, que *ce coquin de Dubois*. Cependant, malgré tous ces obstacles, il obtint l'abbaye de Saint-Juste en 1693, pour récompense de ce qu'il avoit engagé son élève à épouser mademoiselle *de Blois*. — L'auteur des *Mémoires de Maintenon* dit, que *Louis XIV* l'ayant proposé au Père *de la Chaise*, ce Jésuite lui représenta que *du Bois* étoit adonné aux femmes, au vin et au jeu : *Cela peut être*, répondit le roi, *mais il ne s'attache, il ne s'enivre et il ne perd jamais.* Ces paroles peuvent caractériser l'abbé *du Bois ;* mais on n'y reconnoît certainement pas *Louis XIV*. — Le même auteur fait dire à *du Bois* : *Le jour où je serai prêtre sera le jour de ma première communion*. On peut croire que c'est une calomnie. Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'absence que l'abbé *du Bois* avoit faite pour son ordination en 1720, on demanda à un plaisant de la cour, où il étoit allé ? il répondit : *Qu'il étoit allé faire sa première communion à Chanteloup, proche Triel*. — Quoi qu'il en soit, l'abbé *du Bois* parvint aux postes les plus importans. Il fut conseiller d'état, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du roi en Angle-

terre l'an 1715, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier ministre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie Françoise, honoraire de celle des Sciences et de celle des Belles-Lettres. *Fontenelle* qui lui avoit déjà dit au sujet de sa nomination au cardinalat, sollicitée par différens princes, qu'*il avoit paru être le prélat de tous les Etats catholiques et le ministre de toutes les Cours;* lui dit en le recevant à l'académie: *Vous vous souvenez que mes vœux vous appeloient ici longtemps avant que vous y pussiez porter tant de titres. Personne ne savoit mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons à tous les autres. Voltaire, Lamothe* et d'autres poëtes ne le louèrent pas moins; et s'il fut déchiré après sa mort, il fut selon l'usage encensé pendant sa vie. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc *d'Orléans* à ne point se soumettre à un conseil de régence. Il mourut le 10 août 1723, à 67 ans, des suites de ses débauches. Il possédoit, outre l'archevêché de Cambrai, sept abbayes considérables, et quand il alloit quitter ce monde pour toujours, il cherchoit à s'emparer de celle de Cîteaux, de Prémontré et d'autres chefs d'ordre. La place de premier ministre lui valoit cent cinquante mille livres, et la surintendance des postes cent mille. Il jouissoit de plus de deux millions de revenu, et ne dédaignoit pas de recevoir de l'Angleterre une pension d'environ un million: preuve évidente du sacrifice que ce ministre perfide faisoit des intérêts de la France aux Anglois. Plus avide qu'avare, il avoit un mobilier immense, et il entretenoit une maison superbe et une table somptueuse dont il faisoit fort bien les honneurs, quoique sobre pour lui-même. En se faisant rendre tout ce qui étoit dû à ses places et à ses titres, il n'en gardoit pas plus de dignité. On n'éprouvoit de sa part aucune hauteur, mais beaucoup de dureté grossière. La moindre contradiction le mettoit en fureur; et dans sa fougue, il s'emportoit et juroit comme le dernier homme du peuple. Plus propre à l'intrigue qu'à l'administration, il suivoit un objet avec activité; mais n'ayant point cette étendue d'esprit qui embrasse tous les rapports, il se trompoit quelquefois dans ses mesures. Comme il vouloit que rien ne lui échappât et qu'il ne pouvoit suffire à tout, il jetoit souvent au feu des lettres toutes cachetées, *pour se remettre*, disoit-il, *au courant.* Ce qui nuisoit le plus à son administration, étoit la défiance qu'il inspiroit et l'opinion qu'on avoit de son ame. Cependant à sa mort, on lui rendit tous les honneurs accoutumés; et l'assemblée du clergé dont il étoit président, lui fit un service solemnel. Son magnifique *Mausolée*, qu'on voyoit dans l'église Saint-Honoré à Paris, est un des chefs-d'œuvre de *Coustou: Et didicêre, ut nos, marmora falsa loqui!* On frappa d'abord après sa mort une médaille en son honneur: d'un côté étoit son effigie; de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots à l'entour: *Visa est, dùm stetit, minor.* La satire lui composa une épitaphe bien différente; et en considérant ses vices et les moyens de son élévation, il la méritoit en partie. Cette éléva-

tion si prodigieuse eut des causes que les historiens philosophes ont cherché à développer. « Beaucoup de gens, dit l'abbé *de Saint-Pierre* dans ses *Annales politiques*, furent surpris de la grandeur et de la vîtesse de sa fortune, sur-tout quand ils se souvenoient de sa naissance et de ses vices. Mais ils ne faisoient pas réflexion qu'il avoit beaucoup d'esprit pour connoître le foible des hommes, et beaucoup d'habileté pour les prendre par cet endroit-là. Ils ne faisoient pas réflexion qu'il ne dormoit presque point, qu'il lisoit très-peu, qu'il n'aimoit ni la table ni la conversation, et par conséquent qu'il avoit quatre fois plus de temps que les autres pour penser perpétuellement à augmenter sa fortune, pour prévenir les obstacles qu'il avoit à craindre et pour chercher les moyens différens de les surmonter. Ils ne pensoient pas qu'un esprit ardent qui a plus de loisir qu'un autre, qui n'a qu'un but en vue, trouve vingt fois plus d'expédiens pour y arriver. Ils ne songeoient pas que qui n'a ni amitié, ni gratitude, ni probité, n'est point arrêté dans ses projets comme un homme juste. Ils n'observoient pas qu'un ambitieux dont la fortune dépend d'un seul homme qu'il entoure et qu'il fait entourer par des espions, peut arriver bientôt à son but, lorsqu'il ne se rebute jamais de rien, qu'il souffre tout avec patience, qu'il veut fortement, et sur-tout lorsqu'il peut détruire dans l'esprit de son maître, ou par des ridicules ou par des calomnies, tous ceux qui peuvent l'approcher. Si ceux qui ont été surpris de sa fortune avoient fait ces réflexions, ils auroient vu que, par les lois ordinaires de la Providence, il étoit impossible que l'abbé *du Bois* ne disposât de toute l'autorité du régent. Mais après tout, fut-il plus heureux qu'un autre? Non; car il disoit souvent à *Fontenelle* qui tâchoit de le consoler de son élévation : *Je voudrois être à Paris dans un cinquième étage, avec une gouvernante et cinq cents écus de rente !* Voilà ce qu'étoit cet homme agité d'une fièvre continuelle d'ambition, incapable de goûter les amusemens et les plaisirs ordinaires, odieux ou ridicule aux yeux de son maître qui se jouoit de son premier ministre en l'employant. Que les petits, en voyant de tels exemples, sachent jouir tranquillement de leur médiocrité ! ». — Ajoutons avec l'abbé *de Saint-Pierre*, que ce cardinal fit beaucoup de mal au royaume, en persuadant à son maître : « Qu'il n'y avoit ni probité chez les hommes, ni vertu chez les femmes; et que dans le ministère il falloit préférer les esprits adroits et féconds en ressources, aux hommes droits et justes. » *Duclos* prétend, et l'on n'a pas de peine à le croire, que le régent ne fut pas fâché de la mort du ministre qui lui avoit donné de tels principes. « Le jour, dit-il, qu'on lui fit une opération dangereuse, l'air extrêmement chaud tournoit à l'orage; ce prince ne put s'empêcher de dire : *J'espère que ce temps-là fera partir mon drôle.* » — *Du Bois* jouissoit à sa mort de deux millions de revenu, sans compter l'argent comptant et un mobilier immense. Ces particularités paroissent plus vraies que ce que *Duclos* ajoute, qu'il s'étoit marié jeune dans un village du Limousin avec une jolie paysanne; que

la misère les sépara et que la femme survécut au mari. Cette anecdote nous paroît controuvée. *Du Bois* prit la tonsure de très-bonne heure; il fut élevé par le secours d'une bourse; il vint jeune à Paris. En quel temps auroit-il contracté ce mariage? Comment l'évêque diocésain qui en auroit été instruit, auroit-il permis qu'il entrât dans l'état ecclésiastique? On a sans doute confondu quelque intrigue passagère avec une union légitime. D'ailleurs, quand un homme a été libre dans sa façon de penser et dans ses mœurs, on adopte facilement tous les contes scandaleux qu'on débite sur lui. Mais il faut respecter la vérité, même en parlant de ceux qui n'ont respecté ni la vertu, ni les bienséances, ni le public. *Voyez* Destouches. — Massillon. — Mongault. — IV. Noailles. — *et* Philippe, n.° 22.

BOIS, *Voyez* Sylvius.

BOIS-BÉRENGER, (C. H. Tardieu Malessy, marquise de) née à Paris, donna l'exemple de la piété filiale dans la prison du Luxembourg, où elle fut renfermée en 1793. Son père, sa mère et une jeune sœur partageoient sa détention, et jamais on ne la vit s'occuper que du soin d'adoucir leur sort. Les graces de la jeunesse, des traits intéressans attachoient à sa destinée tous les prisonniers. La mère ayant été mise au secret pendant quelque temps, elle se priva d'une partie de ses alimens pour les lui porter. L'acte d'accusation contre sa famille parvint dans la prison, et elle ne s'y vit point comprise; son désespoir alors fut extrême et elle s'écria sans cesse: *Quoi! nous ne mourrons point ensemble?* Pendant qu'elle s'abandonnoit à tout l'excès de sa douleur, son acte d'accusation lui fut apporté. Dès cet instant, elle ne forma plus de regrets, et la joie la plus vive succéda à ses larmes. Elle vole dans les bras de ses parens, en leur disant avec ivresse: *pour le coup nous mourrons ensemble.* Le jour de l'exécution, elle coupa elle-même les tresses de ses cheveux et se para comme pour un jour de fête. En allant à la mort, Mad. *de Bois-Bérenger* soutint sa mère et lui dit: «Consolez-vous, et n'emportez pas le moindre regret dans le tombeau; toute votre famille vous accompagne; elle se serre contre vous, et vos vertus vont recevoir la récompense qu'elles méritent dans le séjour de l'innocence et de la paix.» Elle fut immolée le 22 messidor an 2.

BOISMORTIER, (N. Bodin de) né à Perpignan, fut attaché à la musique de l'opéra de Paris, et a composé la musique de divers drames lyriques, telles que *Les Voyages de l'Amour*, *Don Quichotte chez la Duchesse*, *Daphnis et Chloé*. Il est mort en 1755. — Sa fille *Suzanne Boismortier*, a publié quelques romans médiocres: I. *Mémoires de la Comtesse de Marienberg*, 1751, in-12. II. *Histoire de Jacques Féru et d'Agathe Mignard*, 1766, in-12.

II. BOISSIÈRE, (Simon Hervieux de la) mort le 22 août 1777, suivit l'état ecclésiastique dans le diocèse d'Évreux. Il fit aimer la religion par ses vertus; il la défendit par ses écrits. Les principaux sont I. *Préservatif* contre les faux principes de *Montgeron*, 1750, in-12. II. *Traité des Miracles*, 1763,

deux

deux vol. in-12. III. *De l'Esprit prophétique*, 1766, in-12. IV. *Contradictions* du livre intitulé : *De la Philosophie de la Nature*, 1775, in-12.

II. BOISSIEU, (Barthélemi-Camille de) né à Lyon le 6 août 1734, mort dans la même ville à la fin de 1770, perdit à l'âge de six ans son père qui étoit médecin, et suivit la même profession avec succès. La nature l'avoit doué d'un caractère doux, d'un esprit pénétrant, d'une ame compatissante; l'éducation mettant à profit de si heureuses dispositions, en fit un homme docile, modeste, affable, ardent à acquérir des connoissances utiles, empressé de les employer en faveur des hommes souffrans et des pauvres. Reçu médecin à l'université de Montpellier, il y contracta la plus étroite amitié avec le célèbre *de Sauvages*. De retour dans sa patrie, on ne tarda pas à y rendre justice à ses lumières. En 1762, le gouvernement l'envoya à Mâcon, puis en Forez, pour y arrêter les ravages d'une épidémie meurtrière. La méthode qu'il suivit fut avantageuse. *De Boissieu*, toujours levé à quatre heures du matin, consacroit à l'étude tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses devoirs; aussi, quoiqu'il soit mort à la fleur de l'âge, à 36 ans, il n'a pas moins laissé divers écrits estimés. Les principaux sont : I. *Dissertation* sur les *antiseptiques*, 1767, in-8.° Elle obtint le prix de l'académie de Dijon, et fut imprimée dans cette ville. II. *Mémoire* sur la méthode rafraîchissante et la méthode échauffante, en médecine. Cet ouvrage très-étendu fut couronné par la même académie. Dans l'un et dans l'autre on reconnoît une grande pénétration réunie à un esprit juste, et à l'art de rendre avec précision et clarté les préceptes dont on a senti l'importance. III. *Moyens de purifier l'air des Prisons et des Hôpitaux*. Ce dernier *Mémoire* est resté manuscrit. L'auteur y propose un moyen dont la découverte lui est propre. C'est l'inflammation du nitre, procédé qu'il regarde comme l'un des plus efficaces et des moins coûteux. Il a laissé deux frères distingués à Lyon dans la carrière des arts.

BOISSIN DE GALLARDON, (Jean) poëte dramatique du dernier siècle, a donné au théâtre quelques mauvaises pièces dont on ne connoît plus que les noms : *Saint-Vincent*, *Sainte-Catherine*, *les Urnes vivantes*, *Andromède* et *la Conquête du Sanglier de Calydon*.

* BOISSY, (Louis de) naquit à Vic en Auvergne, le 26 novembre 1694. Après avoir porté quelque temps le petit collet, il vint à Paris, et fit jouer d'abord une tragédie d'*Admète et Alceste*, qui fut sifflée. Voyant que *Melpomène* ne lui étoit pas favorable, il se tourna du côté de *Thalie*, et il réussit. L'académie Françoise se l'associa en 1751; et quatre ans après, il eut le privilége du *Mercure de France*. Il mourut en avril 1758, à soixante-quatre ans. C'étoit un homme naturellement timide, et d'un extérieur peu agréable qui augmentoit encore sa timidité. Il ignoroit l'art de se produire, et il paroissoit dans la société fort inférieur à ses ouvrages. La fortune lui fut long-temps contraire. Un mariage d'inclination qu'il contracta sans consulter ses intérêts, ne

servit pas à l'enrichir. Comme il connoissoit *le mépris qui suit la pauvreté*, il évitoit de paroître dans le monde avec l'extérieur de la misère. Sa parure alloit jusqu'au luxe, tandis que dans l'intérieur de son domestique, sa femme et lui se virent quelquefois exposés à manquer d'alimens. Parvenu à l'aisance par le privilége du *Mercure*, il poussa le luxe jusqu'au faste; et semblable à ces hommes affamés qui surchargent un estomac long-temps privé de nourriture, il usa de sa fortune en homme qui l'auroit cru prête à lui échapper. Il se plaignoit en mourant, que sa vie n'eût pas été ou plus longue pour jouir de sa tardive fortune, ou plus courte pour qu'il eût pu échapper aux peines de son temps de détresse. Le besoin l'obligea non-seulement d'écrire trop, mais encore de sacrifier son travail à d'autres écrivains. Plus d'un auteur comique qui n'osoit risquer des pièces médiocres en prose, trouvoit dans *Boissy* un secours prompt pour les élever à la dignité des pièces en vers. On prétend même qu'il réussit quelquefois mieux pour d'autres que pour lui-même. Il avoit débuté à Paris par des satires, mais il renonça bientôt à ce honteux moyen de subsister. Il sentit qu'il auroit des succès plus sûrs et plus honnêtes, par la censure générale de nos vices et de nos travers, que par la censure personnelle et toujours odieuse de quelques individus illustres ou obscurs. Son THEATRE est en 9 vol. in-8.° Ses meilleures pièces sont : I. *L'Impatient*, en 5 actes, en vers; il y a du bon comique. II. *Le François à Londres*, en un acte et en prose, est une de ces petites pièces qui ont des défauts et des agrémens, mais que le parterre voit avec plaisir. L'auteur n'avoit connu les Anglois que dans le *Spectateur*. C'est une espèce de caricature; mais on y rit. III. *Les Dehors trompeurs*, en cinq actes, en vers : la versification en est facile, ainsi que le dialogue, les moralités fines, les expressions ingénieuses; mais elle pèche par les caractères, et les derniers actes sont un peu languissants. Cependant quelques critiques pensent qu'elle mérite la préférence sur ses autres comédies. IV. *Le Babillard*, en un acte, en vers : c'est une des meilleures pièces de *Boissy*; elle est bien écrite, elle offre des situations vraiment comiques; le rôle principal est rendu avec précision et s'y soutient d'un bout à l'autre. V. *La Surprise de la haine*, en trois actes, en vers, où l'on trouve quelques scènes bien rendues et quelques tirades. VI. *Le Comte de Neuilli*, en cinq actes, en vers coulans et aisés; c'est une pièce dans le genre comique larmoyant. VII. *La *** Pièce sans titre*, en trois actes, en vers. Il y a quelques scènes agréables, de l'esprit, du bon comique; mais le plan en est bizarre; et le style négligé, etc. etc. Le principal mérite de *Boissy* étoit de mettre au théâtre les ridicules nouveaux; ses pièces sont la Gazette des modes. Parmi un trop grand nombre de portraits, quelques-uns des siens sont bien frappés; il y a quelques traits singuliers, quelques vers ingénieux et bien tournés; mais il péchoit souvent par le plan et l'intrigue. Son esprit étoit plus épigrammatique que comique. On a encore de lui trois petits *Romans* satiriques et obscènes, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli.

Le *Mercure de France* fut assez recherché dans le temps qu'il en eut la direction : il le mit dans un ordre nouveau ; et, quoique porté naturellement à la satire, il loua tout sans distinction.

BOITET, (Claude) avocat au Parlement de Paris, fit imprimer en 1632 un ouvrage intitulé : *Le Prince des Princes ou l'Art de régner*, in-12. C'est un Traité d'éducation, diffus, emphatique, qui n'a ni plan ni utilité. Il est dédié au surintendant des finances *d'Effiat*, qui ne dut pas enrichir l'auteur, s'il le récompensa suivant le mérite de son écrit.

* BOL, (Jean) peintre Flamand, natif de Malines, mort en 1593, à 60 ans, réussit particulièrement en détrempe, en miniature et aux paysages. Les tapissiers de Bruxelles l'employoient souvent pour les dessins qu'ils exécutoient. L'électeur Palatin le fit travailler long-temps près de lui à Heidelberg.

BOLANI, (Laurent) médecin de Catane, vivoit en 1588, et a publié une *Logique*, une *Rhétorique* et une *Dissertation* sur les éruptions du Mont-Gibel.

BOLDETTI, (Marc-Antoine) né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1749, âgé de 86 ans, fut versé dans la connoissance des langues anciennes et sur-tout de l'hébreu. On lui doit des *Observations* sur les cimetières des martyrs et des anciens Chrétiens inhumés à Rome. Cet ouvrage, en 2 vol. in-folio, fut composé par l'ordre du souverain Pontife, et imprimé en 1720.

BOLDONI, (Sigismond) médecin et littérateur Italien, mort à Padoue en 1630, a laissé un vol. de *Discours* en latin, un autre de *Poésies* dans la même langue, et deux volumes de *Lettres* aussi en latin.

BOLÉE, (Mythol.) géant formidable qui, suivant l'opinion Indienne, a conquis le ciel, la terre et les enfers.

BOLINA, (Mythol.) jeune nymphe, belle et chaste, qui, pour éviter les poursuites d'*Apollon*, se précipita dans la mer. Les Dieux touchés de sa vertu, lui rendirent la vie et lui accordèrent l'immortalité.

BOLLANI, (Candian) littérateur, né à Venise en 1413, devint magistrat dans sa patrie et honora sa dignité par son savoir. Il est auteur d'un *Commentaire* sur la *Rhétorique* de *Cicéron*, d'un *Éloge* de *François Sforce* duc de Milan ; d'un *Discours sur l'Envie* ; d'un *Traité sur les Signes célestes*, et d'*Observations* sur le Livre des *Météores d'Aristote*.

BOLLIOUD-MERMET, (Louis) né à Lyon, le 13 février 1709, d'une famille distinguée dans la magistrature, mort dans la même ville en 1793, se fit aimer par la douceur de sa société, estimer par ses vertus, et applaudir par ses Ouvrages. On lui doit : I. *De la Corruption du Goût dans la Musique Françoise*, 1745, in-12. II. *De la Bibliomanie*, 1761, in-8.° III. *Discours sur l'Emulation*, 1763, in-8.° IV. *Essai sur la Lecture*, 1765, in-8.° V. Il a laissé en manuscrit une *Histoire* de l'académie de Lyon, dont il fut long-temps secrétaire. Après cinquante

ans d'assiduité aux séances de cette compagnie, il y prononça un Discours plein de sensibilité, intitulé : *Rénovation des Vœux littéraires* ; il a été imprimé.

BOLMA, (Abraham) né à Lecce dans le royaume de Naples au 16e siècle, se livra à l'étude de la médecine et y réunit celle de la langue hébraïque. Il publia une *Grammaire* de cette langue, qui a été traduite en latin.

I. BOLOGNA, (Antoine) gentilhomme Napolitain, fut envoyé, en 1451, en qualité d'ambassadeur d'*Alphonse* près de la république de Venise, pour demander à la ville de Padoue un bras de l'historien *Tite-Live*, et il l'obtint. *Bologna* fut couronné poëte *Laureat*, et a laissé cinq livres d'*Épîtres*, deux *Discours* et des *Poésies* qui ont été imprimées à Venise en 1553.

II. BOLOGNA, (Antoine) de Palerme, mort en 1633, fut vicaire général de Sicile, et publia un *Traité des Immunités Ecclésiastiques*, et un autre sur la *Division du royaume de Sicile*. — *Balthazar* BOLOGNA, autre Sicilien, mort en 1625, a laissé divers *Écrits* sur le cérémonial du sénat de Palerme, sur l'*Histoire* de Sicile, etc. — D'autres écrivains de la même famille se sont distingués par leurs *Poésies*, ou leur érudition dans les matières théologiques. L'un d'eux fut évêque de Syracuse, et assista, en qualité d'ambassadeur de *Charles-Quint*, au concile de Trente.

* I. BOLOGNE, (Jean de) natif de Douai, disciple de *Michel-Ange*, orna la place de Florence d'un beau groupe, représentant l'*Enlèvement d'une Sabine*. On a encore de lui, le *Centaure terrassé par Hercule*, la belle *Fontaine de Neptune*, à Bologne; les *Dessins des Esclaves du port de Livourne* ; le *Groupe de Mercure et de Psyché*, que l'on voit à Marly; et la *Statue d'Esculape*, à Meudon. Il mourut à Florence vers 1606. — II ne faut pas le confondre avec *Laurentin de* BOLOGNE, peintre et graveur, mort en 1677, que *Grégoire XIII* nomma surintendant de la peinture à Rome, qui orna cette ville et celle de Bologne de ses ouvrages, admirés par *Augustin Carrache* qui envoyoit ses élèves les copier.

BOLOGNETTI, (François) sénateur Bolonois, se distingua dans le 16e siècle par les graces de son esprit et sa facilité à faire des vers. On lui doit sur-tout les seize premiers chants d'un poëme italien, intitulé : *Il Costante*.

BOLOGNINI, (Louis) jurisconsulte de Bologne. publia vers l'an 1470, divers écrits : I. *Lectures* sur le corps de droit civil et canonique. II. *Consultations*. III. *Traité des Indulgences*. IV. *Histoire des Souverains Pontifes*.

* BOLYNGBROCKE, (Pawlet de SAINT-JEAN, vicomte de) secrétaire d'état sous la reine *Anne*, naquit en 1672 d'une maison illustre, tant par son alliance avec celle de *Henri VII*, que par l'antiquité de son origine. Après avoir fait d'excellentes études à Oxford, il parut avec distinction dans le monde; il avoit une figure agréable, une physionomie intéressante, un air noble, des manières polies, une vivacité singulière et une mémoire

prodigieuse. Ces avantages lui firent des partisans. Il fut élu membre du parlement sur la fin du règne de *Guillaume III*. *Bolyngbrocke* s'y distingua dans le parti des *Toris*, alors opposé à la cour. Le dernier parlement tenu sous *Guillaume* et le premier sous la reine *Anne*, virent quel crédit il acquéroit dans la chambre des communes ; et ce crédit lui en donna bientôt dans le palais de Saint-James. Il contribua en effet beaucoup, en 1704, à la prépondérance que son parti obtint dans le ministère, et lorsque *Harley* fut fait secrétaire d'état, il fut nommé au secrétariat de la guerre et de la marine. Initié aux secrets de l'administration militaire, il devint pour le général *Marlborough* un surveillant redoutable, et fut la première victime des *Wighs*, lorsqu'en 1708 ils se furent emparés du gouvernement. Mais les *Toris* reprenant encore le dessus, il fut élevé au poste important de secrétaire d'état, et élu membre du parlement. Son ministère fut couronné en 1712 par les honneurs de la pairie, sous le titre de vicomte *de Bolyngbrocke*. Personne ne contribua plus que lui à pacifier l'Angleterre et la France. Il fut envoyé à Paris pour consommer la négociation de cette paix, et ses talens furent autant applaudis à Paris qu'ils l'avoient été à Londres : lorsqu'il vint à l'Opéra, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Après la mort de la reine *Anne*, *Bolyngbrocke* poursuivi par les ennemis de l'ancien ministère, (*Voyez* GEORGE II) se retira de la cour, partageant son temps entre l'étude et les plaisirs. Cependant comme il craignoit de succomber aux persécutions de ses ennemis qui l'avoient fait exclure du parlement, il passa en France où il se choisit une habitation charmante à une lieue d'Orléans. Il se remaria avec Mad. *de Villette*, nièce de Mad. *de Maintenon*. Enfin il repassa en Angleterre et fut bien accueilli. Son caractère étoit emporté; mais sa conversation étoit intéressante et assaisonnée de bons mots. Il parloit mieux qu'il n'écrivoit. Né pour voir en grand, il ne saisissoit que l'ensemble des choses, et soutenoit que trop de détails rétrécissoit l'esprit. Gardant inviolablement un secret, il dédaignoit d'en faire de tout. Avec plus de facilité que de goût pour la raillerie, il ne l'exerça jamais contre la franchise et l'ingénuité. Il mourut sans enfans à Bettersea, patrimoine de ses ancêtres, le 25 novembre 1751, âgé de 79 ans. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages* de politique, des *Mémoires*, des *Lettres*, etc. On y admire sa profonde connoissance de l'histoire, ses idées vastes, son éloquence mâle et républicaine; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage et des pensées mal rendues. La passion l'entraîne quelquefois trop loin, comme quand il dit dans ses *Lettres* sur l'Histoire, que *le gouvernement de son pays est composé d'un Roi sans éclat, de Nobles sans indépendance et de Communes sans liberté*. *Mallet* donna, en 1754, une édition magnifique de ses différens Ouvrages, en 5 volumes in-4°, et en 9 vol. in-8.° Ses *Lettres*, 2 vol. in-8°, et ses *Mémoires* in-8° ont été traduits en françois. « Je ne trouve dans ce dernier ouvrage, dit *Voltaire*, qu'obscurités dans le style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire,

en les imprimant. » Le même *Voltaire* a publié sous son nom un *Examen important de la Religion Chrétienne*, in-8°, écrit violent contre le Christianisme. Quoique mylord *Bolyngbrocke* fût incrédule, c'est à tort qu'on lui a attribué un pareil livre. Dans les ouvrages qui sont réellement de lui, il parle de l'Évangile comme du *système de religion naturelle le plus simple, le plus clair, le plus parfait;* comme de *la doctrine la plus propre à éteindre les principes d'avarice, d'ambition, d'injustice et de violence.* S'il a d'ailleurs avancé des choses contraires au Christianisme, son nom doit peu en imposer. Le lord *Chesterfield* assure « que les passions de *Bolyngbrocke*, toujours impétueuses, étoient souvent poussées jusqu'à l'extravagance; que son imagination, comme ses sens, s'exaltoit et s'épuisoit souvent avec les idoles de ses plaisirs nocturnes, et que ses débauches de table pouvoient être comparées à la frénésie des Bacchanales. » Avec tous ces plaisirs il n'étoit point heureux. — « J'ai vu, dit un de ses plus grands partisans, *Bolyngbrocke* qui engagea *Pope* à mettre en vers le *Tout est bien;* je l'ai vu *rongé de chagrin et de rage.* »

BOMBARDINI, (Antoine) noble de Padoue, né en 1666, fut professeur de droit civil dans l'université de sa patrie. Son Traité le plus remarquable a pour objet la description des prisons anciennes, *de Carcere et antiquo ejus usu. Poleni* l'a inséré dans le tome trois de son supplément au *Trésor des antiquités Grecques et Romaines. Bombardini* est mort en 1726.

BOMBART, (L'abbé de) mort à Paris en 1777, s'est fait connoître dans la littérature par ses *Éloges* de *Stanislas* roi de Pologne, de *Charles V*, et de l'archevêque de Paris *de Marca*. Ce dernier, imprimé en 1762, obtint le prix de l'académie de Pau.

BOMBARIO, (Gabriel) né à Reggio dans le 16e siècle, fut parent de l'*Arioste* et suivit sa carrière. Il a laissé diverses *Poésies* et deux tragédies, *Alidor* et *Lucrèce*. Le duc *Octave Farnèse* lui confia l'éducation de son fils.

BOMBINO, (Bernardin) de Cosenze, célèbre jurisconsulte, a publié des *Conseils*, un *Commentaire* sur le titre du droit civil, *De verborum significatione*. — Son parent *Paul* BOMBINO, Jésuite, professeur de philosophie à Rome en 1612, est auteur d'une *Vie* de *St. Ignace de Loyola*, en italien; d'un *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, d'une *Oraison funèbre de Philippe III*. Ces deux derniers écrits sont en latin.

BOMBOURG, (Louis de) horloger de Lyon, publia en 1679 un écrit, intitulé : *Recherches curieuses sur la vie de Raphaël d'Urbin;* il y a réuni une *Notice* des monumens de Lyon, des tableaux et statues qui s'y voyoient de son temps.

BOMPIANI, (Ignace) Jésuite Italien, né à Frossinone le 29 juillet 1612, mort à Rome en 1675, avoit une éloquence douce et persuasive, et de grandes connoissances en histoire. On les trouve répandues dans les écrits suivans : I. *Éloges* sacrés et moraux, 1651. II. *Histoire du pontificat de Grégoire XIII*,

Rome, 1655. III. *Sénèque Chrétien*, Rome, 1658. IV. *Discours* de rhétorique, 1662. V. *Manières* diverses de parler élégamment la langue latine, 1662. Ces ouvrages sont en latin.

BONAFOND D'ALBRET, (Magdeleine) née à Versailles en 1717, morte à la fin du siècle passé, a publié dans les Journaux des *Poésies* diverses, et le *Conte* allégorique de *Tanastès*.

BONASIO, (Barthélemi) sculpteur Modénois, travailloit sur bois et en marqueterie avec une grande délicatesse. On admire sur-tout les stales du chœur des Augustins de Modène, où il a sculpté des animaux et des arabesques avec beaucoup de légéreté.

II. BONAVENTURE, (Fréderic) gentilhomme du duché d'Urbin, devint très-savant en médecine, quoiqu'il ne l'exerça pas. On lui doit un livre *de Partu*, et un autre *sur le Flux et le Reflux de la Mer*. Il est mort à la fin du 17e siècle.

BONCERF, membre de la société d'Agriculture de Paris, s'occupa long-temps avec succès dans la vallée d'Auge du dessèchement des marais, et publia quelques écrits sur cet objet. Celui qui fit le plus de bruit, fut celui qui a pour titre: *Inconvéniens des Droits Féodaux*. Le Parlement le condamna à être brûlé; ce qui ne servit qu'à le faire lire davantage. Ses idées adoptées dans la révolution, lui procurèrent une réputation de patriotisme, qui le fit nommer en 1789 officier municipal. En cette qualité il eut le plaisir d'installer le nouveau tribunal judiciaire, et d'expulser le parlement qui avoit voulu lui nuire. *Boncerf* fit imprimer à cette époque un *Mémoire* sur la nécessité et les moyens d'occuper avantageusement les ouvriers. Traduit au tribunal révolutionnaire, il ne dut la vie qu'à la majorité d'une voix; mais les inquiétudes qu'il avoit conçues l'abrégèrent, et il mourut bientôt après.

BONHOMO, (Jean-François) né à Verceil, devint l'ami intime de *St. Charles Borromée*, qui l'envoya en 1569 pour obtenir du pape la confirmation du concile de Milan. Cet envoyé, plein de zèle et de lumières, devint évèque de sa patrie en 1522. *Grégoire XIII* le nomma son nonce en Suisse et à Cologne; et ce fut le premier nonce permanent en Allemagne, où il fit publier les décrets du concile de Trente. *Bonhomo* est mort le 25 février 1587. On lui doit, *Reformationis ecclesiasticæ Decreta generalia*, 1585, in-8°: ouvrage que le pape *Benoît XIV* a souvent cité avec éloge.

BONNARD, (Bernard) poëte érotique, né à Semur en Auxois, et mort le 24 septembre 1784, orna long-temps l'*Almanach des Muses* de ses poésies. Elles sont faciles et élégantes. L'*Epître* à un ami revenant de l'armée, mérite sur-tout d'être distinguée. Une autre au chevalier de *Boufflers*, insérée dans les *Œuvres* de ce dernier, est un petit chef-d'œuvre de graces et de facilité. *Bonnard*, doux et sans prétention dans la société, s'y faisoit aimer. Il parloit peu, aussi loue-t-il le silence dans ces quatre vers:

Ne parler jamais qu'à propos,
Est un rare et grand avantage;

Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

Les poésies de *Bonnard* ont été recueillies en 1791, in-8.° Ami des plaisirs, il est mort jeune et à peine âgé de 40 ans; mais, comme il le dit dans ces vers:

Dans le cours d'une vie entière,
S'il falloit ne compter que les heureux instans,
A quoi se réduiroit la plus longue carrière?
On nous croit des vieillards, nous sommes des enfans.
Qu'est-ce en effet, que des jours languissans.
Flétris par la douleur ou par la maladie?
Long-temps souffrir, est-ce vivre long-temps?
Ce n'est pas le nombre des ans,
C'est le plaisir qui fait la vie.

II. BONNE DE BOURBON, comtesse de Savoie, épousa en 1355 à Paris, *Amé VI*, dit *le Vert*. Elle fit le bonheur de ses sujets et de son époux. L'histoire a célébré son génie, sa libéralité et sa grandeur d'ame. Après la mort d'*Amé VI*, elle tint les rênes du gouvernement pendant la minorité de son petit-fils, qui devint ensuite ingrat à son égard, et refusa pendant long-temps de lui rendre les terres qui formoient son douaire. *Bonne* mourut à Mâcon le 19 janvier 1402. — Une autre comtesse de Savoie morte en 1434, fut l'épouse d'*Amé VIII*, dit *le Rouge*.

III. BONNE-SFORCE, reine de Pologne, fut mariée en 1518 à *Sigismond I* roi de Pologne, avec lequel elle vécut pendant trente ans dans la plus parfaite intelligence. Après la mort de ce dernier, elle épousa secrétement un Lithuanien de basse extraction, nommé *Pappacoda*. Son fils *Sigismond-Auguste* reconnu roi par les Polonois, épousa de son côté *Barbe Radziwil*, veuve d'un simple gentilhomme de Lithuanie. La mère et le fils s'étant mutuellement reprochés leur mésalliance, se brouillèrent ouvertement, et l'empereur *Charles-Quint*, ainsi que *Ferdinand* roi des Romains, cherchèrent à entretenir cette désunion pour semer des troubles en Pologne. *Bonne* quitta ce royaume sur la fin de ses jours, et se retira dans ses terres de la Pouille à l'extrémité de l'Italie. Elle vint mourir à Venise en 1558. Quelques historiens ont prétendu qu'elle avoit laissé tous ses biens, par testament, à *Pappacoda*, et d'autres disent à *Philippe II* roi d'Espagne; mais on n'a jamais vu ce testament.

IV. BONNE, (N.) maître de mathématiques, mort le 2 décembre 1794, consacra ses travaux à la géographie, et publia sur cette science des cartes et des écrits utiles. I. *Atlas Maritime*, 1762, in-fol. II. *Tableau de la France*, ou cartes sur toutes les parties de ce royaume, 1764. III. *Atlas encyclopédique*, 1787, 2 vol. in-4.° IV. *Réfutation* d'un ouvrage de *Zannoni*, sur différens points de géographie, 1765, in-12. V. *Principes* sur les mesures en longueur et en capacité, 1790.

BONNEFOI, (Jean-Baptiste) chirurgien de Lyon, né en 1756, annonçoit les plus grands talens pour la théorie et la pratique de son art, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1790. Il a publié divers ouvrages qui obtinrent les prix de l'académie de Chirurgie, sur *l'In-*

fluence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales, et *l'application de l'Electricité à l'art de guérir*, 1783, Lyon, in-8.° *Bonnefoi* a publié aussi quelques écrits sur le *Magnétisme*, et entr'autres une *Analyse* raisonnée des rapports faits par les commissaires de l'académie des Sciences et de la société de Médecine sur cet agent. *Mesmer* vint le voir à Lyon en 1784.

I. BONNET, (Jean de Saint-) né à Lyon, et mort dans cette ville à 63 ans en 1703, se fit Jésuite, s'appliqua aux mathématiques, et se distingua dans la partie de cette science qui a rapport à la physique et aux arts. Ami intime de *Dominique Cassini*; celui-ci lui conseilla de faire bâtir l'observatoire de Lyon. Le consulat de cette ville lui accorda une somme. *Saint-Bonnet* y réunit sa pension annuelle qu'il retiroit de sa famille: ainsi s'éleva un édifice utile, renversé dans ces dernières années sous les bombes du siége de Lyon, et qui coûta la vie à son auteur. *Saint-Bonnet* ayant suivi les ouvriers sur un échafaud, la corde d'une grue en se détachant lui cassa la cuisse, et il en mourut. Il a laissé quelques écrits sur les mathématiques, et particulièrement dans les porte-feuilles de l'académie de Lyon, dont il étoit membre. Son caractère doux, son esprit plein de gaieté, le firent chérir de ses nombreux élèves. A sa mort, l'un d'eux acheta très-chèrement l'ardoise sur laquelle ce professeur traçoit d'ordinaire ses figures de géometrie.

II. BONNET, (L'abbé N.) mort à Paris vers l'an 1752, a donné au théâtre François la comédie de l'*Étranger*, jouée en 1745, et un *Essai poétique* sur quelques pièces du théâtre Italien.

III. BONNET, (Charles) avocat de Genève sa patrie, membre du conseil des deux cents, de la plupart des académies de l'Europe, naquit au mois de mars 1720, et mourut en mai 1793. Son génie se porta de bonne heure vers la métaphysique et l'histoire naturelle, soit des insectes, soit des plantes. « L'amour de l'étude de la nature suppose dans l'esprit, dit *Buffon*, deux qualités bien opposées: les grandes vues d'un esprit qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point. » C'étoit le caractère d'esprit de *Bonnet*, homme plein de sagacité, de patience; bon observateur, philosophe méthodique et modeste; écrivain quelquefois éloquent, mais qui en physique et sur-tout en métaphysique, se livra un peu trop à l'esprit de système. Ayant attaqué dans quelques-uns de ses écrits les idées de *Buffon*, les amis de celui-ci l'empêchèrent long-temps d'être reçu au nombre des associés étrangers de l'académie des Sciences de Paris; cependant à la mort du docteur *Pringle* en 1783, il fut élu à sa place. Ses ouvrages ont été recueillis par lui-même à Neuchâtel, en 9 vol. in-4°, et en 18 vol. in-8.° Les principaux sont: I. *Traité d'Insectologie*, renfermant des observations sur les pucerons et sur d'autres insectes. II. *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*. III. *Considérations sur les corps organisés*, imprimées séparément en deux vol. in-8.°

IV. *Contemplation de la nature*, imprimée aussi séparément en 2 vol. in-8.º V. Un grand nombre de *Mémoires* et de *Lettres* sur divers sujets d'histoire naturelle. VI. *Essai analytique sur les facultés de l'Ame*, publié pour la première fois en 1760, in-4.º VII. *Palingénésie philosophique*, imprimée séparément à Genève, 1769, 2 vol. in-8º : ouvrage plein de recherches curieuses et d'idées quelquefois extraordinaires. VIII. *Recherches sur le Christianisme*, avec des réflexions sur l'existence de Dieu, publiées pour la première fois à Genève, 1770, in-8.º IX. *Essai de Psychologie*, imprimé d'abord à Londres, 1755, in-8.º

* II. BONNEVAL, (René de) né au Mans, mort au mois de janvier 1760, est dans la liste des écrivains subalternes et des poëtes médiocres. Mais comme il se prêtoit aux plaisirs de la société, il fut admis à de bons dîners, sur-tout chez des financiers qu'il savoit flatter. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. I. *Momus au Cercle des Dieux*. II. *Réponse aux Paradoxes* de l'abbé *des Fontaines*. III. *Critique du Poëme de la* Henriade. IV. *Critique des Lettres* philosophiques. V. *Élémens d'éducation*. — Il ne faut pas le confondre avec *Michel de Bonneval*, ancien intendant des menus, mort en 1766, qui versifioit aussi, et qui n'étoit pas moins médiocre que *René*. Ce dernier a donné à l'opéra divers ballets de caractère, *Jupiter* vainqueur des Titans, et l'opéra des *Romans*, qui fut représenté trois fois, et dont *Cambini* fit la musique.

BONNIER D'ALCO, (N.) d'abord président à la chambre des comptes de Montpellier, fut nommé par le département de l'Hérault, député à l'assemblée législative et à la convention. Il y embrassa avec chaleur le parti des républicains, et fut envoyé à Lille comme ministre plénipotentiaire, avec ordre d'y rompre les négociations pour la paix entamées avec lord *Malmesbury*. Il passa dans la même qualité au congrès de Rastadt. En quittant cette ville lors de la reprise des hostilités, il fut assassiné le 28 avril 1799, par des inconnus revêtus de l'uniforme des hussards Autrichiens. — Le député ROBERJOT partagea son sort. Le conseil législatif ordonna que leurs places seroient occupées par des mannequins couverts d'un crêpe noir, et qu'à l'appel nominal le président répondroit pour eux, *Vengeance*. — *Bonnier* aimoit la littérature, et avoit rassemblé une bibliothèque considérable de livres précieux.

BONUS EVENTUS, (Myth.) divinité Romaine, dont le nom signifioit *l'heureux succès*. Les Romains l'avoient représentée par un jeune homme qui tient des pavots et des épis de blé d'une main, et une coupe de l'autre. Sa statue étoit placée à côté de celle de la *Bonne Fortune* dans le Capitole.

BOON, (Gertrude) célèbre danseuse de corde à Paris, aussi intéressante par sa beauté que par ses talens. Elle épousa le joueur *Gervais*, qui avoit fait une fortune immense au jeu. Celui-ci voulut quelque temps après faire dissoudre son mariage, mais il fut validé par un arrêt de la grand'chambre du

parlement de Paris. « On la surnomma la *Belle Tourneuse*, dit *Bonnet* dans son *Histoire de la Danse*, parce qu'elle tournoit plus d'un quart d'heure sur la corde avec une rapidité si grande qu'on en étoit ébloui. Pendant ce temps, elle supportoit au coin de chaque œil la pointe de trois épées. Ensuite elle s'arrêtoit tout court, et retiroit ces épées l'une après l'autre du coin de ses yeux, avec autant de tranquillité que si elle les eût tirées du fourreau. Néanmoins quand elle me rendit la mienne, dont la garde étoit fort pesante, je remarquai que la pointe en étoit ensanglantée. » *Gertrude Boon* est morte au commencement du siècle passé.

BOONAERTS, (Olivier) *ou* BONARTIUS, jésuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville le 23 octobre 1655. Nous avons de lui : I. De l'*Institution des heures canoniques*, Douai, 1625 et 1634, in-8.° II. *Accord de la science et de la foi*, la Haye, 1665, in-4.° III. *Commentaire sur l'Ecclésiastique*, Anvers, 1634, in-fol. IV. *Commentaire sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres sont estimés. Ils sont écrits en latin d'un style assez pur.

BOOT, (Arnold) né en Hollande en 1606, voyagea en Angleterre et en Irlande, et vint à Paris exercer la médecine, et y mourir en 1653. Ce médecin possédoit parfaitement la langue hébraïque, et il publia divers *Opuscules* pour défendre le texte de l'Écriture, contre *Morin* et *Jean Cappel*. Le plus considérable de ses écrits sur ce sujet, est intitulé : *Animadversiones ad textum hebraïcum*, Londres, 1644. On lui doit encore des *Observations médicales*, publiées à Helmstadt, 1664, in-4.° On lui attribué encore et à son frère *Gérard Boot*, une critique de la Philosophie d'*Aristote*, sous le titre de *Philosophie naturelle réformée*, Dublin, 1641, in-4.°

BORCHOLTEN, (Jean) jurisconsulte Allemand, mort à 57 ans, en 1594, professa le Droit à Rostock et à Helmstadt. Ses *Traités* sont estimés, et surtout son *Commentaire* sur les *Institutes* de *Justinien*.

BORCK, (Gaspard-Guillaume de) né à Gersdorff le 30 août 1704, fut employé avec succès par le roi de Prusse en diverses négociations importantes, à Dresde, à Brunswick, en Angleterre et à Vienne. De retour à Berlin, il fut fait ministre des affaires étrangères. Une parfaite connoissance des intérêts de toutes les puissances, et la facilité de trouver des ressources dans tous les cas le distinguèrent. Il fut l'un des quatre premiers curateurs de l'académie de Berlin, et mourut dans cette ville au commencement de mars 1747. L'Allemagne doit à ce ministre une *Traduction* de la *Pharsale* de *Lucain*, et celle de quelques pièces du théâtre Anglois.

BORDA, (Jean-Charles) né à Dax le 4 mai 1733, d'abord ingénieur, puis lieutenant de vaisseau, se distingua par ses découvertes en mathématiques. Elles lui méritèrent une place à l'académie des Sciences, ensuite à l'Institut. En 1771 il fit le voyage d'Amérique avec *Verdun* et *Pingré*, pour déterminer la longitude et la latitude de plusieurs côtes, isles et écueils, et vérifier l'utilité de divers instru-

mens astronomiques. En 1774 il parcourut pour le même objet, les Açores, les isles du cap Verd et de la côte d'Afrique. Il fit la guerre d'Amérique sous le comte d'*Estaing*, et par ses connoissances en marine il fut utile à ses succès. *Borda* fut le fondateur des écoles de construction navale; il inventa un instrument d'un très petit rayon, qui donne la mesure des angles avec la plus grande précision, et dont on s'est servi pour celle de la méridienne; il introduisit en astronomie les cercles multiplicateurs, imaginés par *Tobie Mayro*, dont on n'avoit fait que peu d'usage et qui peuvent être d'un si grand secours dans la navigation. On lui doit de savantes *Recherches* sur la résistance des fluides; une *nouvelle Méthode* pour observer la longueur du pendule; une autre pour jauger les vaisseaux avec des tables; le *nouveau Système* des poids et mesures; adopté par l'assemblée constituante; la *Description* et l'*Usage* du cercle de réflexion. Son principal Ouvrage imprimé est son *Voyage* fait par ordre du Gouvernement en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe et de l'Amérique, 1778, 2 vol. in-4.° « Ce savant, a dit *le Fèvre Gineau*, son confrère à l'Institut, avoit une grande variété de connoissances et une grande étendue d'esprit. Il voyoit dans leurs rapports les objets les plus éloignés les uns des autres. Il n'y avoit pas de conversation où il ne jetât un mot saillant; pas de discussion où il n'apportât la lumière. Cette sorte d'universalité paroît caractériser les hommes supérieurs dans tous les genres; et peut-être ce secret est-il dans le soin qu'ils ont eu dès leur jeunesse, de réduire toutes leurs idées, de manière qu'elles occupent peu d'espace dans l'entendement, et qu'elles s'y rangent comme d'elles-mêmes chacune à la place qui lui convient. La société de *Borda* étoit douce et aimable. Il avoit dans le caractère cette gaieté franche et naïve qui n'appartient qu'aux ames pures et aux esprits droits.» Il est mort à Paris le 2 ventôse de l'an 7, d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de 64 ans. L'Institut national a assisté en corps à ses obsèques.

II. BORDE, (Jean-Benjamin de la) né à Paris le 5 septembre 1734, au sein de l'opulence, y contracta le goût des plaisirs et des beaux arts. Premier valet de chambre de *Louis XV*, il en devint le favori. A la mort du monarque il obtint une place de fermier général, et se distingua dès-lors par son assiduité à un travail ingrat, dont il ne se délassoit que par la musique et la culture des lettres. Il devint l'un des compositeurs les plus renommés dans le genre de la chanson; et son *Recueil d'Airs* en 4 vol. in-8°, orné de gravures magnifiques, est recherché. Il fit la musique d'*Adèle de Ponthieu*, opéra de *Saint-Marc*, joué avec succès. *La Borde* ayant lu dans la bibliographie de *Debure*, qu'on n'avoit tiré qu'à trente exemplaires, le *Recueil* des peintures antiques de Rome, coloriées d'après les dessins de *Bartholi*, en chercha avec soin les planches, les fit réparer et publia la seconde édition de l'ouvrage. On a de lui: I. *Essais* sur la musique ancienne et moderne, 1780, 4 vol. in-4.° Cet ouvrage plein d'érudition est enrichi d'estampes et de vignettes gravées par les meilleurs artistes,

et qui représentent les instrumens des diverses nations anciennes et modernes. La partie théorique de l'art y est savamment traitée. II. *Essai* sur l'Histoire chronologique de plus de quatre-vingts peuples de l'antiquité, 1788, in-8.° III. *Mémoires Historiques* de *Coucy*, 2 vol. in-8.° IV. *Pièces* intéressantes pour servir à l'histoire des règnes de *Louis XIII* et de *Louis XIV*, in-12. V. *Lettres* sur la Suisse, 1781, 2 vol. in-8.° VI. *Abrégé Chronologique* des principaux faits arrivés depuis *Hénoch* jusqu'à J. C., 1789, in-8.° VII. *Recueil* de vers dédiés à *Adelaïde*, par le plus heureux des époux, in-16 L'auteur rendit ici hommage à l'hymen, si décrié par d'autres poëtes. On doit encore à *La Borde* une *Traduction* du *Voyage* de *Henri Swinburne*, en Espagne et dans les deux Siciles, en 5 vol in-8°; la belle édition des *Romans Historiques* des 15e et 16e siècles, imprimés chez *Didot* en onze vol. in-12; les *Tableaux* topographiques et pittoresques de la Suisse, où les belles gravures de *Robert* rappellent les sauvages beautés, les sites étonnans, les glaciers majestueux et les traits historiques de cette contrée. Enfin, il publia en 1792 l'*Histoire abrégée de la mer du Sud*, 3 vol. in-8.° On y trouve l'analyse de presque tous les Voyages qui ont été faits dans cette mer, depuis *Goneville* qui échoua dans les terres Australes au 15e siècle, jusqu'au capitaine *Riou*, Anglois, qui a échoué dans les glaces méridionales en 1789. L'auteur engage fortement les Espagnols dans cet ouvrage, à élargir le trajet de Nicaragua, qui n'est que de trois lieues, pour le rendre navigable et en faire un point de communication entre la mer du Nord et celle du Sud. Cette voie abrégeroit de plus de six mois les voyages d'Europe à la Chine, diminueroit les frais d'armement, ménageroit les vaisseaux et les hommes qui périssent par les maladies et la fatigue des longs trajets. Cet ouvrage est enrichi de cartes exactes et très-précieuses. Pendant la terreur *La Borde* s'étoit réfugié à Rouen, où il espéroit vivre inconnu; mais les satellites de *Robespierre* l'y découvrirent et le firent conduire à Paris. Celui qui fut chargé de cet ordre, touché du péril de son prisonnier, lui laissa entrevoir la possibilité de s'évader. « Non, dit *La Borde*, n'ayant rien à me reprocher, je ne puis avoir rien à craindre. » Il périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794, âgé de 60 ans.

BORDEAUX, (N.) intendant des finances, mort en 1660, fit banqueroute trois fois, selon *Gui Patin*. Il se croyoit cependant un grand administrateur. Les *Mémoires* publiés sous son nom par *Gatien de Courtils*, en 4 vol. in-12, sont un assez mauvais livre.

I. BORDES, (Louis) né à Lyon le 4 novembre 1700, mort le 22 du même mois en 1747, s'appliqua à la mécanique et y obtint de grands succès. Il a perfectionné le cabestan. On lui doit d'ingénieux supports pour les grandes lunettes astronomiques; un diviseur mécanique, utile dans l'horlogerie et propre à diviser tous les instrumens de mathématiques; une machine pour le perfectionnement des verres et miroirs; l'exécution des moulins à hélice ou à queue sur le

Rhône, qui préviennent les dangers de la navigation. *Bordès* a fait diverses observations intéressantes sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il étoit de l'académie de Lyon, et il avoit épousé dans cette ville *Marie Sabot*, femme instruite qui l'aidoit dans ses travaux, et qui légua à l'académie une somme de deux mille livres.

* II. BORDES, (Charles) fils du précédent, de l'académie de Lyon sa patrie, mort en 1781, a été poëte et philosophe, et a bien écrit en vers et en prose. Il réfuta dans deux Discours justement applaudis, celui que *Jean-Jacques Rousseau* avoit publié contre les sciences. Nous avons encore de lui de petites *Epîtres* en vers, dont le ton étoit si agréable, qu'on en attribua quelques-unes à *Voltaire*. Mais ces bagatelles légères sont inférieures à une belle *Ode sur la Guerre*, imprimée dans presque tous les Recueils de poésie, et que les guerriers ainsi que les poëtes devroient savoir par cœur. Il a paru un Recueil de ses *Œuvres* en 4 vol. in-8°, Lyon, 1783. On y trouve : I. Une tragédie intitulée : *Blanche de Bourbon*, pièce sans intérêt ; c'est le même sujet que *Pierre le Cruel* traité par *du Belloi*. II. Des comédies et des proverbes qui offrent quelques détails ingénieux, mais point assez de force comique pour supporter la représentation. III. La traduction d'un morceau d'*Algaroti* sur l'opéra, rempli d'observations judicieuses. On en a banni le *Catéchumène* et le poëme de *Parapilla ;* écrits licencieux attribués à l'auteur. Ce qui fait le principal mérite de cette collection, ce sont les pièces fugitives. La fable de *Chloé et le Papillon*, imitée d'*Homère*, est très-connue ; le *Voyage en Italie* offre de beaux vers ; quelques épigrammes ont du piquant. En général, l'éditeur de ces œuvres auroit dû en retrancher au moins la moitié, s'il eût voulu contribuer véritablement à la gloire de *Bordes ;* et on peut lui appliquer le juste reproche que *Rabelais* adressoit à presque tous les éditeurs d'œuvres posthumes : *Ce sont*, disoit-il, *les fossoyeurs de la littérature, qui en déterrant les ouvrages des auteurs morts, enterrent leur réputation*. *Bordes* imitoit assez bien le style de *Voltaire*. Il étoit lié d'amitié ou en correspondance avec tous les littérateurs célèbres du siècle qui vient de finir.

BORDIER, (N.) s'est fait connoître par ses talens sur le théâtre des variétés amusantes, et sur-tout par sa fin tragique. De l'abandon, un naturel agréable et plein de gaieté, distinguoient son jeu. Enthousiaste des principes de la révolution, qui appeloit les Comédiens à partager les droits civils des autres citoyens, il s'en fit l'apôtre et voulut les propager. Venu à Rouen pour y fomenter une insurrection, le parlement de cette ville le fit arrêter, juger et pendre dans les vingt-quatre heures, au mois d'août 1789. *Bordier* conserva son caractère jusqu'au dernier instant, et monta en plaisantant sur l'échelle.

BORE, (Catherine de) fille d'un simple gentilhomme, étoit religieuse du couvent de Nimptschen en Allemagne, à deux lieues de Wittemberg, lorsqu'elle quitta le voile avec huit autres, pen-

dant les troubles suscités dans l'Eglise par *Luther*. On prétend que ce fut *Léonard Cope* sénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette résolution. Elles exécutèrent ce projet un jour de Vendredi-saint; *Luther* prit la défense de ces religieuses et de *Léonard Cope*, et publia une *Apologie* pour justifier leur apostasie. *Catherine de Bore* retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, assez librement avec des étudians de l'université de cette ville. *Luther* passionnément amoureux de cette religieuse, l'épousa deux ans après en 1526, fort brusquement; soit pour faire dépit aux Catholiques, soit plutôt pour satisfaire sa passion et pour étouffer les cris du public. Le bruit courut que *Catherine* avoit accouché peu de temps après ses noces. *Erasme* ajouta foi à cette calomnie, et en plaisanta dans ses Lettres; mais par la suite il en reconnut la fausseté. *Catherine* n'avoit alors que 26 ans. Elle joignoit aux agrémens de la jeunesse le piquant de la coquetterie. Le réformateur beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé comme s'il eût été dans son printemps. Il en eut bientôt un fils, et il écrivit: « qu'il ne changeroit pas son sort avec celui de *Crésus*. » Le caractère de son épouse étoit cependant peu propre à faire des heureux. Hautaine, ambitieuse, magnifique au dehors, avare dans son domestique, elle avoit l'orgueil de la noblesse allemande et les petitesses de son sexe. Elle mourut en 1552, âgée d'environ 53 ans, après avoir été mère de trois enfans, *Paul*, *Martin* et *Jean*. —*Fréderic Meyer* a donné sa *Vie* en un vol. in-8.°

BORE, (Mythol.), le père des Dieux chez les Celtes. Les prêtres de cette nation prétendoient en descendre, et lui rendoient de grands honneurs.

* I. BORÉE, (Mythol.) fils d'*Astréus* et d'*Eribée*, l'un des quatre principaux Vents, enleva *Orythie* fille d'*Erecthée*. Il en eut deux fils, *Calaïs* et *Zéthès*. La fable raconte que s'étant transformé en cheval, il procura à *Dardanus* par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légèreté qu'ils couroient sur les épis sans les rompre, et sur la surface de la mer sans enfoncer. Les Poëtes le peignent en enfant ailé, avec des brodequins et le visage couvert d'un manteau. C'étoit le vent du Septentrion. — *Voyez* PITTHIS *et* PHINÉE. —Lorsque *Xerxès* traversa l'Hellespont pour venir conquérir la Grèce, les Athéniens invoquèrent *Borée*, qui dispersa la flotte des Perses. En reconnoissance on lui éleva un temple sur les bords de l'*Ilyssus*. *Denys* le tyran lui offrit aussi des sacrifices, et assigna des revenus à son culte. *Sperlingius* a publié un *Traité* sur ce Dieu, où il a décrit ses bienfaits et les honneurs qu'on lui a rendus.

II. BORÉE, (N.) auteur dramatique du XVIIe siècle, a donné au théâtre diverses tragédies, *Rhodès subjuguée*, *Thomire*, *Achille*, etc. Elles ont été recueillies en un volume in-8°, Lyon, 1627.

* I. BORGIA, (César) second fils naturel d'*Alexandre VI* et de la belle et intrigante *Vanosa*, fut élevé par son père à la dignité d'archevêque de Pampelune, puis de Valence, et à celle de cardinal. Il se montra digne de lui par sa passion pour *Lucrèce* sa sœur, et par le meurtre

de son frère aîné *Jean Borgia*, devenu son rival, qu'on trouva dans le Tibre, en 1497, percé de neuf coups d'épée. *César* passa après ces forfaits, de l'état ecclésiastique au séculier. *Louis XII* qui s'étoit ligué avec ce scélérat pour la conquête du Milanois, le fit duc de Valentinois, et lui donna en mariage *Charlotte d'Albret*, qu'il épousa malgré sa qualité de diacre, sur la dispense que lui en donna son père. *Borgia* soutenu par les troupes du roi de France, se rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forli, Faënza, Pezaro et Rimini, s'empara du duché d'Urbin et de la principauté de Camerino. Les chefs de ces Etats qui se rendirent à discrétion, furent ensuite empoisonnés ou jetés dans le Tibre par ordre de *César*. On regretta sur-tout *Cérigliano*, *Agrelli*, *Vilettozzoe*, *Varanne*, *Caëtan*, le jeune et beau *Manfredi* qui avoit vaillamment défendu Faënza. *Borgia* ne respecta ni les liens de l'amitié, ni ceux du sang. Le cardinal *Borgia* son cousin, périt par le poison qu'il lui fit donner; *Alphonse* d'Aragon son beau-frère, fut étranglé par ses émissaires. Les principaux seigneurs Italiens s'unirent contre cet usurpateur. *César* ne pouvant les réduire par la force, employa la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place et se saisit de leurs personnes. *Vitelli Oliverotto da Fermo*, *J. des Ursins* et le duc de *Gravina* sont étranglés. Le cardinal *des Ursins*, partisan de ces infortunés, est conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de signer un ordre, pour faire livrer au duc de *Valentinois* toutes les places de la maison des *Ursins*; il n'en mourut pas moins par le poison. Un autre cardinal qu'*Alexandre* avoit fait passer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans son lit; et *Borgia* recueillit sa succession qui montoit à plus de 80,000 écus d'or. *Voy.* CORNETO. Il s'empara de même de celles des cardinaux *de la Rouère*, *de Capoue*, *Zeno*, et de plusieurs autres. Après la mort de son père, *César* perdit la plupart des places qu'il avoit conquises par sa valeur et par sa perfidie. Ses ennemis manquèrent de le massacrer sous *Pie III*; la protection du roi de France lui sauva la vie: le duc de *Valentinois* l'en remercia en quittant son parti. *Jules II* successeur de *Pie*, le fit mettre en prison au château Saint-Ange, jusqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui restoient encore. Il consentit à les lui remettre, et par un ordre secret il fit pendre les officiers que ce pontife envoie prendre possession, en son nom, de Cezène et d'une autre ville. *Jules II* indigné, le fit enfermer de nouveau à Ostie, jusqu'à ce qu'il eût effectué sa promesse. Il lui permit ensuite de se rendre auprès de *Gonzales* de Cordoue, qui l'envoya en Espagne, où il fut arrêté. *César* s'étant évadé de sa prison, se réfugia auprès de *Jean d'Albret* roi de Navarre, son beau-frère. Il se mit à la tête de son armée contre le connétable de Castille. Il alla mettre le siége devant le château de Viane, et y fut tué d'un coup de lance le 12 mars 1507: mort trop glorieuse pour un scélérat. Son corps fut transféré à Pampelune, dont il avoit été archevêque

dans

dans sa jeunesse. Le luxe de *César Borgia* étoit extrême. A son entrée en France, tous les chevaux de sa suite étoient ferrés en or. *Thomasi* son historien dit qu'il avoit sur le visage des taches sanguinolentes, comme si la nature eût voulu avertir ceux qui l'approchoient de se garantir de sa cruauté. Plus débauché que voluptueux, il se porta aux excès les plus déréglés. Faux et dissimulé, il préféroit la trahison à tout autre moyen de réussir. Comment pourroit-on expliquer que *Machiavel* ait pu proposer ce tyran farouche pour modèle dans son ouvrage du *Prince*, si on ne soupçonnoit cet écrit, au contraire, d'être une critique déguisée de la politique sanguinaire de *Borgia* ? Son courage et sa hardiesse éblouirent quelques beaux esprits de son temps. Cependant un poëte Espagnol lui fit une épitaphe, qu'on a rendue ainsi en françois :

« Ici gît, sous un peu de terre,
Celui que la terre craignit,
Dont le nom, en paix comme en guerre,
Dans tout l'univers retentit.
Toi qui cherches à rendre hommage
A l'héroïsme, au vrai courage,
Pour bien t'acquitter de ce soin,
Jusques ici fais un voyage...
Arrête, et ne vas pas plus loin. »

Ce scélérat avoit en effet de la bravoure, de la souplesse, un esprit vaste, une imagination rapide, un coup d'œil sûr pour les opérations militaires; mais un seul de ses attentats suffiroit pour flétrir la mémoire du plus grand homme. Il avoit pris pour devise, *Aut Cæsar, aut nihil.* Ce qui donna lieu à un poëte de faire ce distique :

Borgia Cæsar erat, factis et nomine, Cæsar ;
AUT NIHIL, AUT CÆSAR, dixit : utrumque fuit.

Borgia ne laissa qu'une fille; mais il avoit plusieurs frères, bâtards comme lui d'*Alexandre VI*, qui ont continué la famille *Borgia*. —*Voyez* ALEXANDRE VI, n.° XII.

BORLACE, (Edmond) médecin Anglois, mort en 1682, s'occupa d'histoire dans ses momens de loisir, et a publié : I. *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8.° II. *Histoire de la rebellion de l'Irlande en* 1641, 1680, in-fol.

BORLASE, (Guillaume) de la société royale de Londres, né à Pendéen en Cornwal en 1696, mort en 1772, fut pendant quelque temps curé de Ludgvan. On a de lui les *Antiquités* de Cornouailles, 1769, in-fol.; l'*Histoire* naturelle de la même province, 1758, in-fol., Oxford; et des *Observations* sur l'état ancien et présent des isles de Scilly; Oxford, 1756, in-4.°

BORN, (Bertrand de) vicomte de Hautefort, près de Périgueux, se distingua dans le 12e siècle par son amour de la gloire, son courage, sa galanterie et ses vers. Impétueux et brave, il disoit dans un *Sirvente :* « La paix ne me convient point : la guerre seule a droit de me plaire. Ne rien craindre, voilà mon unique loi. Je n'ai égard ni aux lundis, ni aux autres jours malheureux. Les semaines, les mois, les années, tout est égal à mon courage. Que d'autres cherchent, s'ils veulent, à embellir leurs maisons et à se procurer les commodités de la vie; pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées et de chevaux, c'est ce que j'ambitionne. » Il

suscita une violente ligue contre *Richard* comte de Poitou ; mais celui-ci s'en vengea en ravageant la terre de Hautefort. Les guerres de *Richard* roi d'Angleterre avec *Philippe-Auguste*, ouvrirent à *de Born* un nouveau champ pour exercer sa valeur. Il parut avec éclat dans les combats qu'ils se livrèrent. La princesse *Hélène* sœur de *Richard*, reçut ses hommages, et se montra sensible au plaisir d'être célébrée par ce poëte. Lorsque celle-ci eut épousé l'empereur *Othon*, *Maenz de Montagnac* fille du vicomte de *Turenne* devint la dame de ses pensées. « J'avois coutume, dit-il, de me réjouir à faire la guerre et l'amour ; et ces deux métiers m'inspiroient de jolies chansons, jusqu'à ce que celle à qui je dois obéir, me défendit de chanter et excommuniât mon chant ; j'ai maintenant sa permission : vous verrez chansons aller et venir, puisqu'il plaît à la plus belle des dames de les accueillir favorablement. » *De Born* finit sa carrière sous l'habit de moine de Cîteaux ; ce qui n'a pas empêché le *Dante* de le placer dans son *Enfer*, où il le condamne à porter en guise de lanterne, sa tête séparée de son corps.

BORNEIL, (Giraud de) né à Sidueil près de Limoges, se distingua par son savoir et son esprit. Il surpassa dans ses poésies ceux qui l'avoient précédé, et fut surnommé le *Maître des Troubadours*. On a de lui dans les recueils du temps, une cinquantaine de chansons. « Qui entend bien les lois d'amour, y dit-il, et qui sait aimer, ne peut jamais avoir grande joie, s'il n'unit à sa tendresse un peu de témérité. Jamais on ne vit l'amant trop sage devenir heureux. Tant soit peu d'étourderie pare même la sagesse. » Il s'écrie ailleurs : « Honnis soient les hommes qui, les mains souillées de sang, du pillage des bestiaux, des églises, des voyageurs et des ennemis, veulent encore être accueillis par les femmes. » *Borneil* voyagea en Espagne et y fut bien traité par les rois de Castille et de Léon. L'hiver, il fréquentoit les écoles et étudioit avec ardeur ; l'été, il alloit dans les cours, menant avec lui deux bons chanteurs pour faire valoir ses vers. Il ne voulut jamais se marier ; ce qu'il gagna par son travail, il le donna à ses parens pauvres, et il les enrichit tous. Il mourut en l'an 1278.

BORRO, (Jérôme) né à Arezzo, est auteur d'un ouvrage sur le mouvement, *De motu levium et gravium*, Florence 1576, et d'un autre sur la *Méthode* d'enseigner des Péripatéticiens, publié à Florence en 1584. *Borro* avoit dicté ces deux Traités à ses écoliers dans l'université de Pise, où il professoit la philosophie. S'étant fait des affaires avec l'Inquisition, il fut obligé de prendre la fuite, et il mourut peu de temps après.

BORROMINI, (François) architecte Italien, né à Bissone dans le diocèse de Côme, en 1599, fut l'élève de *Maderno*, et lui succéda dans le titre d'architecte de Saint-Pierre de Rome. Il avoit reçu de la nature les plus belles dispositions pour son art ; mais il abusa de son talent, et gâta l'architecture comme le cavalier *Marin* avoit gâté la poésie. Dans tout ce qu'il a fait, on voit un talent supérieur, beaucoup d'invention et de hardiesse ; mais trop

de raffinement et de compilation dans les détails, et trop d'ornemens qui surchargent l'ensemble. La jalousie qu'il conçut contre *le Bernin*, lui tourna la tête; et, dans un des accès de sa folie, il se perça de son épée, et mourut de sa blessure en 1667. On a de lui la *Description* de l'église de la *Vallicela*, qu'il avoit fait bâtir, Rome 1725, en italien et en latin, avec les plans et les dessins. On y a joint le *Plan* de l'église de la *Sapience* de Rome, autre superbe bâtiment de *Borromini*. On cite encore le *Portrait* de *Ste Agnès*: c'est son plus bel ouvrage. « *Le Borromini*, dit *Félibien*, a été l'un des plus grands hommes de son siècle, pour la fécondité de son génie et l'élévation de ses idées; mais il a été en même temps le dernier par les abus qu'il en faits. Il eut les plus grands succès lorsqu'il se borna à imiter les grands maîtres. L'envie qu'il eut de surpasser le chevalier *Bernin*, l'engagea à ne suivre que l'impulsion de son génie, qui ne tarda guère à l'égarer. *Le Borromini* crut marcher à la gloire en introduisant des nouveautés dans l'architecture. Il méconnut dès-lors la simplicité des formes, et n'employa plus que des contours bizarres et ridicules, des cartouches, des colonnes trop engagées, des frontons brisés, et autres extravagances. On remarque cependant, dans les grandes compositions de cet artiste, une sorte de majesté qui annonce un talent supérieur. Il est aisé de voir que si *le Borromini* eût médité davantage ses productions, et qu'il eût tâché d'éviter tous les défauts dans lesquels sont tombés les plus grands hommes, en marchant sur la même ligne, il se seroit fait un nom célèbre. C'est alors qu'il auroit surpassé non-seulement *le Bernin*, mais tous les autres grands architectes, qui ont en vain tenté cette découverte. *Le Borromini* s'écarta de la bonne voie et entraîna avec lui les architectes médiocres, qui se laissèrent séduire par le brillant de ses productions. Leurs erreurs ont été d'autant moins supportables, qu'ils avoient moins de génie. Tel a été le sort de la secte de cet artiste. »

BORY, (N. de) chevalier de Saint-Louis, gouverneur du château de Pierre-Scize à Lyon, et secrétaire de l'académie de la même ville, est mort en 1791. L'aménité de son caractère, l'agrément de son entretien, la facilité de ses vers, le firent rechercher par la bonne société et par les compagnies littéraires. Il avoit traduit avec élégance la plupart des Odes d'*Horace*: mais cette Traduction n'a pas été publiée. Ce poëte n'a donné à l'impression que deux pièces de poésie; dont l'une est une élégie intitulée *la Mort d'Églé*, et l'autre une *Ode* sur l'immortalité de l'Ame.

BORZIUS, (François) de la congrégation de l'Oratoire, se montra l'un des plus ardens partisans de la cour de Rome et de son autorité, dans un ouvrage publié à Rome en 1661, sous ce titre : *De temporali Ecclesiæ Monarchiâ*. L'auteur y assure que la négligence des souverains à défendre les droits du clergé, a été cause de tous leurs malheurs; que le pape doit avoir un pouvoir direct et coactif sur le temporel des états, en disposer et les transférer. *Guillaume Barclay* a judicieusement réfuté les opinions de *Borzius*.

III. BOS, (Jérôme) peintre du 15e siècle, naquit à Bois-le-Duc, et fut l'un des premiers qui employa l'huile pour fixer les couleurs. On observe plusieurs de ses tableaux à l'Escurial en Espagne. Il aimoit à peindre les objets effrayans, et sur-tout l'enfer. Son imagination bizarre se plut à représenter dans sa *Tentation de St. Antoine* les objets les plus chimériques et les plus hideux.

III. BOSC D'ANTIC, *Voyez* ANTIC.

BOSCHIUS, (Jérôme) peintre. C'est le même que III. Bos.

BOSIUS, (Jean-André) né à Leipzig en 1626, et mort en 1676 à Iène, où il étoit professeur d'histoire, a publié une introduction à la politique, sous ce titre : *De comparandâ prudentiâ civili cum notitiâ scriptorum politicorum*, 1698, in-4.° Cet écrit est savant et judicieux.

* BOSSE, (Abraham) graveur, natif de Tours, donna les premières leçons de perspective dans l'académie de peinture de Paris. Il connoissoit très-bien cette partie, ainsi que l'architecture. On a de lui I. Trois bons *Traités* : sur *la Manière de dessiner les ordres d'Architecture*, 1684, in-fol; sur *la Gravure*, 1645, in-8°; sur *la Perspective*, 1652, in-8.° II. *Représentation de diverses figures humaines, avec leurs mesures prises sur des Antiques qui sont de présent à Rome*, Paris 1656, petit format tout en gravures. Ses estampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une manière particulière, sont agréables. L'ouvrage de *Bosse* sur la gravure a été redonné au public, depuis quelques années, avec les remarques et les augmentations de *Cochin* fils. Cet artiste, suivant *Jombert*, étoit d'un caractère extrêmement vif et turbulent : il s'attira plusieurs ennemis redoutables, au sujet des divers Traités de perspective de *Desargues*, qu'il mit au jour, dont il avoit adopté les idées, contre le sentiment de *le Brun* et des plus habiles académiciens. Cette contestation devint si violente, par la chaleur et la vivacité avec laquelle *Bosse* soutenoit son sentiment, qu'on fut obligé de l'exclure des assemblées et même de le bannir entièrement de l'académie; parce qu'il avoit publié quelques Ecrits injurieux contre ses principaux membres. *Bosse* mourut dans sa patrie vers 1660.

* BOSSUET, (Jacques-Bénigne) vit le jour à Dijon le 27 septembre 1627, d'une famille de robe, noble et ancienne. Il laissa voir dès son enfance tout ce qui devoit lui attirer dans la suite l'admiration publique. Le plaisir de s'instruire lui faisoit oublier jusqu'aux amusemens de son âge. Ses jeunes camarades de collége ne pouvant lui faire partager leurs jeux, s'en vengeoient par un mauvais quolibet, en l'appelant *Bos suetus aratro*. Annoncé comme un prodige aux beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, il y fit, devant une assemblée nombreuse et choisie, un sermon sur un sujet qu'on lui donna. Il parla comme s'il se fût préparé. Le prédicateur n'avoit que seize ans, et il étoit onze heures du soir; ce qui fit dire à *Voiture*, si fécond en jeux de mots, qu'*il n'avoit jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard*. Ses parens le destinèrent d'abord, dit-on, au barreau et au mariage. Ceux qui tirent vanité de savoir les secrets des familles, assurent qu'il y eut un contrat entre lui

et Mlle *Desvieux*, fille d'esprit et de mérite, et son amie dans tous les temps; mais ce contrat n'a jamais existé. *Bossuet*, après ses premières études, vint à Paris en 1642, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz, où il étoit chanoine, il s'attacha à former son esprit et son cœur. Il s'appliqua à l'instruction des Protestans, et en ramena plusieurs à la religion Catholique. Ses succès eurent de l'éclat. On l'appela à Paris pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine-mère, *Anne d'Autriche*, son admiratrice, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'Avent de la cour en 1661, et le Carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom, à son père intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. *Bossuet*, disoit Madame de Sévigné, *se bat à outrance avec son auditoire; tous ses sermons sont des combats à mort.* Un incrédule ayant voulu l'entendre : voilà, dit-il en sortant de l'église, *le premier des prédicateurs pour moi; car c'est celui par lequel je sens que je serois converti, si j'avois à l'être.* Son Carême de 1666, son Avent de 1668, prêché pour confirmer le maréchal *de Turenne*, nouvellement réuni à l'église Catholique, lui valurent l'évêché de Condom. Le Roi lui confia bientôt l'éducation du *Dauphin;* il prêta le serment accoutumé le 23 septembre 1670. Un an après, il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder une épouse avec laquelle il ne vivoit pas. Ce fut vers ce temps qu'il prononça l'Oraison funèbre de *Madame*, morte si subitement, au milieu d'une cour brillante dont elle étoit la gloire et les délices. Personne ne posséda mieux que lui le talent de faire passer avec rapidité dans l'ame de ses auditeurs, le sentiment profond dont il étoit pénétré. A ces paroles; « O nuit désastreuse! nuit effroyable! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette nouvelle : *Madame se meurt! Madame est morte!* » toute la cour fondit en larmes. Le pathétique et le sublime éclatent également dans ce discours. On trouve une sensibilité plus douce, mais moins sublime dans les dernières paroles de l'*Oraison funèbre* du grand *Condé*. Ce fut par ce beau discours que *Bossuet* termina sa carrière oratoire : « Il finit par son chef-d'œuvre, ainsi qu'auroient dû faire, dit *d'Alembert*, beaucoup de grands hommes, moins sages ou moins heureux que lui. » *Prince*, dit-il en s'adressant au héros que la France venoit de perdre, *vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux désormais apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux, si, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, le reste d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint!* Ce grand homme avoit un talent supérieur pour l'Oraison funèbre, genre qui demande beaucoup d'élévation dans l'esprit et dans le style, une sensibilité rare pour le grand, un génie qui saisisse le vrai, de grandes idées, des traits vifs et rapides : c'est là le caractère de l'éloquence de *Bossuet*. Cette mâle vigueur de ses *Oraisons funèbres*, il la transporta dans son *Discours sur l'Histoire*

universelle, composée pour son élève. On ne peut se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation et la chute des empires, les causes de leurs progrès et celles de leur décadence, les desseins secrets de la Providence sur les hommes, les ressorts cachés qu'elle fait jouer dans le cours des choses humaines. C'est un spectacle des plus grands, des plus magnifiques et des plus variés, que l'éloquence ait donnés à la religion et à la philosophie. « On a accusé *Bossuet*, dit *d'Alembert*, d'avoir été dans ce chef-d'œuvre, plus orateur qu'historien, et plus théologien que philosophe; d'y avoir parlé trop des Juifs, trop peu des peuples qui rendent si intéressante l'histoire ancienne, et d'avoir, en quelque sorte, sacrifié l'univers à une nation que toutes les autres affectent de mépriser. — Il répondoit à ce reproche : Que s'il avoit paru, dans un si grand tableau, négliger le reste de la terre pour le seul peuple à qui le vrai Dieu fût connu, c'est qu'il avoit cru devoir, non-seulement à ce Dieu, dont il étoit le ministre, mais encore à la France, dont le sort étoit confié à ses leçons, de montrer par-tout au jeune prince, dans cette vaste peinture, l'objet le plus propre à forcer les rois à être justes : l'Être éternel et tout-puissant dont l'œil sévère les observe, et dont l'arrêt terrible doit les juger. » *Il étoit bien plus nécessaire à mon élève*, disoit ce grand prélat, *d'apprendre à connoître Dieu qu'à connoître les hommes. La religion que la politique humaine croit si nécessaire à ceux qui obéissent, l'est bien plus encore à ceux qui commandent.* Les soins que *Bossuet* s'étoit donnés pour l'éducation du *Dauphin*, furent récompensés par la charge de premier aumônier de la *Dauphine* en 1680, et par l'évêché de Meaux en 1681. On prétend que *Louis XIV* auroit demandé pour lui le chapeau de cardinal, s'il n'avoit cru que cette dignité, que *Bossuet* auroit honorée, ne devoit appartenir qu'aux prélats d'un grand nom. On assure même, que *Bossuet* ayant demandé l'évêché de Beauvais, *Louis XIV*, toujours subjugué par les mêmes préjugés, le lui refusa, ne voulant pas donner une pairie à un homme d'une noblesse nouvelle. On peut douter de ce fait, qui seroit peu honorable pour *Louis XIV*. Quoi qu'il en soit, *Bossuet* obtint en 1697, une charge de conseiller d'état, et l'année d'après, celle de premier aumônier de la duchesse de *Bourgogne*. Une affaire d'éclat, à laquelle il eut beaucoup de part, fixoit alors les yeux du public sur lui. *Fénélon*, archevêque de Cambrai, venoit de publier son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, sur la vie intérieure. *Bossuet*, qui voyoit dans cet ouvrage des restes du *Molinisme*, s'éleva contre lui dans des écrits réitérés. Ses ennemis attribuèrent ces productions à la jalousie que lui inspiroit *Fénélon*; et ses amis, à son zèle contre les nouveautés. Quelques motifs qu'il eût, et vraisemblablement il n'en eut que de bons, il fut vainqueur; mais si sa victoire sur l'archevêque de Cambrai lui fut glorieuse, celle que *Fénélon* remporta sur lui-même le fut davantage. On peut juger de la vivacité avec laquelle il se montra dans cette querelle, par ce trait : *Qu'auriez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai ?* lui demanda un jour *Louis XIV*.

— *Sire*, répondit *Bossuet*, *j'aurois crié vingt fois plus haut : quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard.* — Il répondit au même prince, qui lui demandoit son sentiment sur les spectacles : *Il y a de grands exemples pour, et des raisonnemens invincibles contre :* Voyez Genest. Il fut aussi zélé pour l'exactitude de la morale que pour la pureté de la foi. Le grand *Arnauld* ayant fait l'apologie de la Satire sur les femmes, de *Despréaux* son ami et son panégyriste ; l'évêque de Meaux décida sans hésiter, que le docteur n'avoit pas poussé la sévérité assez loin. Il condamna la satire en général, comme incompatible avec la religion Chrétienne, et celle sur les femmes en particulier. Il déclara nettement que celle-ci étoit contraire aux bonnes mœurs, et tendoit à détourner du mariage, par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état. — Ses mœurs étoient aussi sévères que sa morale. Tout son temps étoit absorbé par l'étude ou par les travaux de son ministère. Il se livroit sans réserve aux soins et à l'instruction de son diocèse. Résolu de finir ses jours dans son sein, dégoûté du monde et de la gloire, il n'aspiroit plus, disoit-il, qu'*à être enterré aux pieds de ses prédécesseurs*. Après avoir dans sa jeunesse effrayé, par sa morale éloquente, les souverains et les grands de la terre, il consola par cette même éloquence les foibles et les indigens confiés à son zèle. Il descendoit même jusqu'à faire le catéchisme aux enfans, et surtout aux pauvres, et ne se croyoit pas dégradé par cette fonction si digne d'un évêque. « C'étoit un spectacle rare et touchant, dit toujours le même écrivain, de voir le grand *Bossuet* transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leurs jeunes familles autour de lui, aimant l'innocence des enfans, la simplicité des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvemens, dans leurs affections cette vérité précieuse qu'il avoit cherchée vainement à la cour. » — Il ne se permettoit que des délassemens fort courts. Il ne se promenoit que rarement, même dans son jardin. Son jardinier lui dit un jour : *Si je plantois des Saint Augustin et des Saint Chrysostôme, vous les viendriez voir ; mais pour vos arbres, vous ne vous un souciez guère.* — On l'a accusé de n'avoir point eu assez d'art dans les controverses, pour cacher sa supériorité aux autres. Il étoit impétueux dans la dispute ; mais il n'étoit point blessé qu'on y mît la même chaleur que lui. Ce grand homme fut enlevé à son diocèse, à la France et à l'Eglise le 12 avril 1704, à l'âge de 77 ans. *La Beaumelle* en a tracé ce portrait : « Conduit jusques dans le sanctuaire par sa science et par sa vertu, il en fut l'ornement et l'oracle. On le vit tout à la fois controversite, orateur, historien, précepteur du grand *Dauphin*, déployer toute la profondeur et l'élévation du génie dont l'homme le plus sublime est capable. Tantôt parcourant la terre entière, il en rassemble l'or et les fleurs dont il pare ses écrits ; tantôt se répandant jusques dans l'immensité des cieux, il paroît s'associer aux suprêmes intelligences : trop grand pour avoir de l'ambition, il ne recherche que la vérité et le bonheur de servir les gens à talens. Trop riche de

sa propre gloire, il n'a besoin, pour s'illustrer, ni des honneurs du ministère, ni de la pourpre romaine. Il anéantit les hétérodoxes qu'il combat; il rend la vie aux morts qu'il célèbre; et, donnant encore plus d'extension à son génie lorsqu'il le resserre que lorsqu'il l'étend, il renferme l'histoire de l'univers dans un discours de quelques pages, où la majesté du style répond à toute la grandeur du sujet.» On commença à publier à Paris, en 1743, une *Collection des ouvrages de Bossuet*, en 12 vol. in-4.° Les Bénédictins de Saint-Maur en donnèrent ensuite une nouvelle édition, plus exacte et plus complète. Voici ce qu'on trouve dans celle de 1743, donnée sur les manuscrits recueillis par *Jacques-Bénigne* BOSSUET, son neveu, évêque de Troyes, mort cette même année 1743 à 82 ans. Les deux premiers volumes sont consacrés à ce qu'il a écrit sur l'*Ecriture Sainte;* on y trouve aussi le *Catéchisme* de son diocèse, des *Prières*, etc. Le 3e renferme l'*Exposition de la Doctrine Catholique*, ouvrage qui opéra la conversion du grand *Turenne* et de l'abbé *Bruéis*, avec l'avertissement et les approbations données à ce livre; et l'*Histoire des Variations des Eglises Protestantes*, un des écrits de controverse, auquel les Luthériens et les Calvinistes ont eu le plus de peine à répondre. Cette Histoire a été réimprimée en 1791, Paris, *Varin*, 5 vol. in-12. Le 4e contient la *Défense de l'Histoire des Variations; et six Avertissemens aux Protestans;* la *Conférence avec le ministre* Claude, etc. Le 5e offre le *Traité de la Communion sous les deux espèces;* la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri;* les *Statuts et Ordonnances Synodales;* les *Instructions Pastorales*, etc. Le 6e et le 7e sont presqu'entièrement remplis par les *Ecrits sur le Quiétisme*. Le 8e, par le *Discours sur l'Histoire universelle*, et les *Oraisons funèbres*. On doit ajouter aux éloges que nous avons faits de ces chefs-d'œuvre, qu'il y a quelques endroits négligés et inexacts, quelques images peu agréables, quelques antithèses forcées, comme quand il dit dans l'Oraison funèbre de Madame : *Elle fut douce envers la Mort, comme elle l'avoit été envers tout le monde*. Mais quelques traits pareils, semés çà et là, n'empêchent point que ces discours ne partent d'un génie supérieur. Le 9e et le 10e présentent différens *Ouvrages de piété*. On trouve dans le 11e, des écrits dans le même genre, et le commencement de son *Abrégé de l'Histoire de France*, dont la suite est renfermée dans le tome 12e. On a donné à cette édition une suite en 5 vol. in-4°, contenant la *Défense de la Déclaration du Clergé de France sur la puissance Ecclésiastique*, avec une traduction françoise, par l'abbé *le Roi*, ci-devant de l'Oratoire. *Voy.* BUFFARD *et* FAYDIT. L'ex-oratorien a publié, en 1753, 3 vol. d'*Œuvres posthumes*. Le 1er renferme le *Projet de réunion des Eglises Luthériennes de la Confession d'Augsbourg, avec l'Eglise Catholique*. *Bossuet* y promettoit, de la part de l'Eglise, que sur les articles de discipline, elle useroit envers les Protestans réunis, de toutes les condescendances que des enfans infirmes, mais soumis, peuvent espérer d'une mère tendre. Il eut, sur ce sujet important, un commerce de lettres avec le célèbre *Leibnitz*. Mais ce philoso-

phe, plus tolérant que controversiste, traita cette grande affaire de religion, comme une négociation entre des souverains. Il demandoit que les Catholiques cédassent un point, s'ils vouloient en obtenir un autre des Luthériens. *Bossuet*, inébranlable dans sa croyance, exigeoit pour préliminaire, que les Protestans se soumissent à tous les articles de foi, reconnus tels par le Concile de Trente. On croira sans peine, que le négociateur théologien ne put s'accorder avec le négociateur philosophe. En vain, un ministre réformé exhorta *Bossuet*, dans un écrit public, à plus de condescendance. *C'est en bon françois*, disoit *Bayle*, *l'exhorter à se faire protestant; on peut assurer, sans être prophète, qu'il n'en fera rien.* On trouve dans le second volume des *Œuvres posthumes*, les *Traités* contre *Simon*, *du Pin* et autres; et dans le troisième, *divers Ecrits* de controverse, de morale et de théologie mystique. On a rassemblé différens autres *Opuscules de Bossuet* en 5 vol. in-12, 1751. Le style de ce grand écrivain, sans être toujours châtié est poli, est plein de force et d'énergie. Il ne marche point sur des fleurs; mais il va rapidement au sublime, dans les sujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur sont écrits d'un style assez dur; mais les françois ne le cèdent à aucun de nos meilleurs écrivains. L'académie Françoise le compte parmi les membres qui l'ont le plus illustrée. *Burigny*, de l'académie des Belles-lettres, a publié en 1761, la *Vie de Bossuet*, in-12. Dom *de Foris*, savant bénédictin des Blancs-Manteaux, qui a eu la principale part à l'édition in-4° des Ouvrages du moderne Père de l'Eglise, dont il a déjà publié douze volumes, en préparoit une autre plus exacte et plus détaillée. On a donné en neuf volumes in-12, une édition de ses *Sermons*. Ces discours, restes d'une multitude immense, (car jamais il ne prêcha le même) sont, dit *d'Alembert*, plutôt les esquisses d'un grand maître, que des tableaux terminés. Ils n'en sont que plus précieux pour ceux qui aiment à voir dans ces dessins heurtés et rapides, les traits hardis d'une touche libre et fière, et la première sève de l'enthousiasme créateur. *Didot* l'aîné a donné une belle édition du *Discours sur l'Histoire universelle*, 1784, in-4°, 2 vol. in-8°, et 4 vol. in-18. *Voyez* FLÉCHIER, ABELLI, *et* SAINT-HYACINTHE.

BOSSUM, (Mythol.) divinité principale des Nègres de la Côte-d'Or, qu'ils regardent comme le bon principe. Ils le représentent avec la face blanche.

BOTARI, (N.) auteur Italien du dernier siècle, est connu par un ouvrage curieux, intitulé: *Musæum Capitolinum*, in-fol.

* **BOTERO**, (Jean) surnommé *Benisius*, parce qu'il étoit né à Bène en Piémont, fut secrétaire de *St. Charles Borromée*, et ensuite précepteur des enfans de *Charles-Emmanuel* duc de Savoie. Il mourut l'an 1608, abbé de Saint-Michel-de-l'Aiguille, entre Suze et Turin. Il a publié un recueil de *Lettres* qu'il avoit écrites au nom de *St. Charles*, Paris 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique, dont les principaux sont: I. *Della ragione di stato, libri decem*. Cet écrit, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en allemand, en latin et en espagnol. Nous en

avons deux traductions françoises; la première, par *Gabriel Chapuis*, 1599, in-12, la seconde, par *Pierre Deymier*, sous le titre de *Maximes d'état, militaires et politiques*. II. *Relationi universali*, 1601, in-4.° L'auteur y traite de la situation, des forces de chaque état d'Europe, des causes de leur grandeur et de leur puissance. *Guillaume Dubrecy* et *Reysemberg*, ont traduit cet ouvrage en latin. La traduction du dernier a paru à Helmstadt, en 1630, in-4.° Le président *de Thou* l'accuse d'infidélité dans les citations, et d'inexactitude dans les faits.

BOTICELLI, (Alexandre) peintre Florentin, mort en 1515, dans la misère, quoiqu'il vendît ses tableaux très-cher, excelloit dans le dessin. Le pape *Sixte IV* l'employa long-temps. On estime aussi les gravures de cet artiste, et sur-tout ses Prophètes, ses Sybilles et les estampes d'une édition du *Dante*, publiée à Florence en 1481, in-folio.

BOTON, (Abraham) rabbin né dans le 17e siècle, a commenté les ouvrages de *Maimonide*, et a publié des *Réponses* aux questions qui lui avoient été faites sur divers cas de la loi Hébraïque.

I. BOUCHARD, (Alain) avocat au parlement de Paris, n'ayant pas de grands succès au barreau, publia les *Annales* de la grande Bretagne. 1531, in-folio; ouvrage lourd et plein de fables.

BOUCHAUD, (Matthieu-Antoine) né à Paris le 16 avril 1719, se fit recevoir avocat au parlement. Il suivit pendant quelques années son état avec distinction et quitta la plaidoirie pour professer le droit de la nature et des gens au collége de France, et suivre avec plus de loisir ses travaux sur l'histoire de la jurisprudence des peuples anciens. Après avoir débuté dans la littérature par quelques articles insérés dans les tomes III et IV de l'*Encyclopédie*, et par la traduction de quelques pièces dramatiques d'*Apostolo-Zeno*, il publia en 1763 un *Essai* sur l'ancienne poésie rythmique, et en 1770 de savantes *Recherches* sur l'impôt du vingtième et celui sur les marchandises chez les Romains. Ces écrits firent recevoir l'auteur à l'académie des Inscriptions, d'où il passa ensuite à l'Institut national. Il est mort au commencement de l'an 12, justement regretté de ceux qui suivoient ses leçons et de ses collégues. Outre les écrits que nous venons de citer, on lui doit encore, I. La Traduction de l'anglois du roman de *Julie de Mandeville*, 1764, in-12, et deux *Essais historiques* sur les Lois. II. *Théorie* des traités de commerce entre les nations, 1777, in-12. III. *Commentaire* sur la loi des douze Tables, 1785, in-4.° Il est précis, savant, enrichi de notes curieuses. IV. *Antiquités poétiques*, in-8.° V. L'auteur a laissé un manuscrit prêt à être publié, et intitulé : *Antiquités* de la Législation Romaine.

II. BOUCHE, (N.) avocat à Aix, s'étoit fait connoître avant la révolution Françoise, par deux ouvrages d'érudition. Le premier est un *Essai* sur l'histoire de Provence et des Provençaux célèbres, 1785, 2 vol. in-4°, remplie de bonnes vues sur l'administration de cette province. Le second a pour titre : *Droit public* de la Provence, sur la contribution aux

impositions, 1788, in-8.° Nommé député aux États-généraux de 1789, il y montra peu d'éloquence, et trop de haine contre le clergé. Il demanda l'affranchissement des Nègres, et la réunion du Comtat Venaissin à la France. On a cru que les troubles d'Avignon ne lui furent pas étrangers; mais s'il eut le malheur de contribuer à les faire naître, ce fut plus par turbulence de caractère que par une méchanceté réfléchie. Sur la fin de sa carrière politique, il quitta le *Club* des *Jacobins* dont il étoit président, et on le vit se réunir à l'*Assemblée* dite des *Feuillans* qui annonçoit des principes plus modérés et plus favorables à la monarchie. *Bouche* est mort quelque temps après, membre du tribunal de cassation.

* II. BOUCHER D'ARGIS, (Antoine-Gaspard) né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, et conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753. Il a fait des *Notes* sur tous les ouvrages de jurisprudence dont il a été l'éditeur, et, entr'autres sur ceux d'*Argou*, de *Bretonnier*, de *Ferrière*, de *Bonnel* et de *Fleury*. Il a donné : I. Un *Traité des Gains Nuptiaux*, Lyon 1738, in-4.° II. *Traité de la criée des Meubles*, 1741, in-12. III. *Règles pour former un avocat*, 1753, in-12. IV. *De l'Origine du parchemin et du papier timbré*, 1737, in-4.° V. *Code rural*, 1774, 3 vol. in-12. VI. *Principes* sur la nullité du mariage, pour cause d'impuissance, 1756, in-8.° C'est lui qui composa les *articles de Jurisprudence* pour l'*Encyclopédie*, à commencer au 3e volume. *Voyez* FLEURY, n° II. — Il ne faut pas le confondre avec un docteur de Sorbonne mort en 1754, *Elie-Marcoul* BOUCHER, qui travailla aux *Nouvelles Ecclésiastiques*, depuis 1713 jusqu'en 1735, et qui donna les cinq derniers volumes de la *Relation des Assemblées de la Sorbonne*, dont *Wittasse* avoit publié les deux premiers.

IV. BOUCHET, (Jean du) maître d'hôtel du roi de France, mort en 1684, à l'âge de 85 ans, a publié diverses *Généalogies*, pleines de recherches arides, mais érudites. I. *Véritable origine de la seconde et troisième lignées de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage a été combattu par *Chantereau le Fèvre*. II. *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol. III. *Table généalogique des Comtes d'Auvergne*, 1665, in-fol. IV. *Table généalogique des Comtes de la Marche*, en 1682, in-folio.

BOUCQUET, (Pierre) avocat, mort le 2 avril 1781, étudia avec profondeur notre histoire, et publia divers écrits où l'érudition domine. I. *Droit public de la France, éclairci par les monumens de l'antiquité*, 1756, in-4.° II. *Notice des titres, constatant la possession de nos rois de nommer aux évêchés de leurs états*, 1764, in-4.° III. *Examen de l'origine de la constitution et des révolutions de la monarchie françoise*, 1772, in-8.° IV. *Mémoire historique sur la topographie de Paris*, 1772, in-4.°

BOUDA, (Mythol.) génie Indien, qui préside au mercredi, et à la direction de la planète de *Mercure*. Lorsque celle-ci s'éloigne du soleil, ils croient qu'elle leur annonce la famine.

BOUDET, (Antoine) né à Lyon, se fit imprimeur et libraire

à Paris, où il mourut en 1789, après avoir été l'un des collaborateurs du *Journal Economique*. Il a publié un recueil des *Sceaux du moyen âge, avec des éclaircissemens*, 1779, in-4.°

* I. BOUDOT, (Jean) libraire célèbre de Paris, et imprimeur éclairé, mort en 1706, s'est fait connoître par son petit *Dictionnaire Latin*, in-8°, le plus usité dans les collèges : cet ouvrage est tiré d'un grand Dictionnaire manuscrit, en quatorze volumes in-4°, dont il étoit auteur. Il étoit imprimeur de l'académie des Sciences, et la partie des *Mémoires* de cette compagnie, imprimée par lui, est plus recherchée que les réimpressions. — Son fils Jean BOUDOT, libraire-imprimeur à Paris, né en 1685, mort en 1754, soutint sa réputation. Ses connoissances bibliographiques le firent rechercher par les savans, qui s'appliquoient à cette utile partie de la littérature. Il a laissé d'excellens matériaux pour une *Bibliothèque choisie*.

II. BOUDOT, (l'abbé Pierre Jean) fils du précédent, mort à Paris en 177•, étoit attaché à la bibliothèque du roi. Il aida le président *Hénault* dans ses recherches historiques, et publia en 1764, in-8°, un *Examen de quelques objections faites à son Abrégé Chronologique*. C'étoit un homme instruit, officieux et enjoué. On lui doit encore : *Essai historique sur l'Aquitaine*, 1743, in-12, et les *Catalogues* de la bibliothèque du grand conseil et de celle du roi, avec *Sablier*.

* III. BOUFLERS, (Joseph-Marie, duc de) fils du précédent, héritier de la valeur et des vertus de son père, servit avec distinction, et fut envoyé à Gênes en 1747, avec la dignité de maréchal de France. Cette ville étoit bloquée par les Autrichiens. Elle manquoit de toute espèce de provisions, de poudre même, et la mésintelligence règnoit dans le Sénat. *Bouflers* pourvut à tout, rétablit l'ordre et la paix, et encouragea si bien les Génois, qu'il força leurs ennemis de lever le blocus. Mais il ne jouit pas longtemps de sa gloire ; il mourut de la petite-vérole, le jour même que les Autrichiens se retiroient. Il fut également regretté des Génois, des François et des Espagnols. Un anonyme lui fit cette épitaphe :

Au sein de la victoire, à la fleur de son âge,
D'un peuple de héros *Bouflers* est regretté ;
Il leur laisse en mourant le plus noble héritage :
Son exemple, et la liberté.

C'est en considération des services de son père, qu'il lui succéda dans le gouvernement de Flandre, n'ayant encore que cinq ans. — La marquise de BOUFLERS, amie intime de *Voltaire*, s'est distinguée par ses idées philosophiques et la tournure piquante de ses vers. Le tome second de la Correspondance de *la Harpe*, a conservé trois quatrains d'elle, sur la mort de *Voltaire*, qui ont de l'originalité. Ces deux petites pièces feront connoître les graces de son esprit :

Voyez quel malheur est le mien,
Disoit une certaine Dame ;
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme :
Je n'ai pu réussir à rien.

Le ton de l'autre est différent, mais non moins agréable.

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie ;
Je ne cherchois qu'un simple amusement :

L'amusement devint un sentiment ;
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

Mad. de *Boufflers* faisoit les délices de la cour du roi de Pologne *Stanislas*, à Lunéville. — Son fils, si connu par ses vers, son *Voyage en Suisse*, le comte d'*Aline*, a hérité de ses talens.

BOUG, (N. de) premier président du conseil souverain d'Alsace, mort à Colmar en 1775, a laissé un *Recueil* en 2 volumes in-fol. imprimés en 1777, des *Édits* et *Ordonnances* concernant l'Alsace.

* **BOUGEANT**, (Guillaume-Hyacinthe) né à Quimper le 4 novembre 1690, jésuite en 1706, mourut à Paris le 7 janvier 1743, à 53 ans. Après avoir professé les humanités à Caen et à Nevers, il vint au collége de *Louis le Grand* à Paris, et n'en sortit que dans son court exil à la Flèche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des Bêtes*. Ce livre, dans lequel il soutient que les Démons animent les brutes, adressé à une femme, est plein de jolis complimens qui scandalisèrent les dévots, et qui ne parurent pas assez légers aux gens du monde. Cependant, si l'on en croit un auteur janséniste, le jésuite avoit autant étudié le langage de la galanterie que celui des bêtes. Personne ne connoissoit plus parfaitement la carte, les mœurs et la langue du pays de *Romancie*, dont il publia le *Voyage*, sous le nom de *Fanférédin*. Il connoissoit beaucoup aussi celles de la société et de l'amitié, et il fut autant recherché pour l'enjouement de son caractère que pour ses lumières. Les travaux et les chagrins qu'il essuya, hâtèrent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre. I. *Histoire des Guerres et des Négociations qui précédèrent le Traité de Westphalie, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits curieux, est écrit avec élégance et avec noblesse. Il paroît que l'auteur étoit né avec des talens pour la politique, du discernement, de la pénétration et du goût. II. *Histoire du Traité de Westphalie*, 2 vol. in-4°, ou 4 volumes in-12, en 1744. La sagesse des réflexions, les recherches curieuses et intéressantes, le développement des caractères et des ruses des négociateurs, l'élégance du style, pur sans affectation, et agréable sans antithèses, lui ont donné un rang parmi nos meilleures Histoires. Cet ouvrage n'est pas néanmoins sans défauts. « Le Père *Bougeant*, dit l'abbé *de Mably*, étoit certainement un homme de beaucoup d'esprit ; et quoique sa robe de jésuite le tînt dans des entraves très-gênantes, on juge sans peine qu'il avoit de grands talens pour écrire l'Histoire. Il connoissoit le cœur humain, le caprice et les ruses des passions. On sent, en mille occasions, qu'il voit la vérité, et qu'il l'auroit présentée avec force, si ses supérieurs ne l'eussent forcé à des ménagemens utiles à la société. Sa touche est fière et hardie. Voyez comment il peint *Valstein*, qui se console de sa disgrace, en voyant les maux de l'Empire qui le rendent nécessaire. Ses peintures sont vives et animées ; sa plume suit la marche rapide de *Gustave-Adolphe* ; ses réflexions ont souvent la briéveté de celles des anciens. Mêlées avec art à sa narration, elles la soutiennent, au lieu de la faire languir, et font

penser un lecteur capable de réfléchir. Que de talens perdus pour le Père *Bougeant!* et jamais il ne sera mis au rang des bons historiens, parce que dans un événement très-important, il ne s'attache qu'à la partie qu'il auroit dû négliger. Il confond la politique avec l'intrigue. L'historien qui ne connoîtra ni sa dignité, ni ses devoirs, ne m'entretiendra que de nos ruses et de toutes les plates manœuvres de nos négociations modernes. Il fera éternellement proposer la paix par des hommes qui n'en veulent point. » Aussi ces longueurs artificieuses communiquent quelquefois leur ennui à l'historien, et sa plume si vive, en traçant les expéditions militaires, se refroidit dans le récit des négociations. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis et réimprimés en 6 vol. in-12, 1751. *Voyez* DUBOS. III. *Exposition de la Doctrine Chrétienne par demandes et par réponses, divisée en trois Catéchismes, l'Historique, le Dogmatique et le Pratique*, in-4°, et en 4 vol. in-12 : ouvrage digne de son auteur pour le style, et qui, malgré la clarté et la précision de plusieurs articles bien développés, est moins lu que le *Catéchisme de Montpellier* et l'*Exposition* de *Mésanguy*. On en a donné une traduction en 1780 en allemand. IV. *Amusement philosophique sur le langage des Bêtes*, un vol. in-12, dont nous avons parlé ci-dessus. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une *Lettre* à l'abbé *Savalette*. V. *Recueil d'Observations Physiques, tirées des meilleurs Ecrivains*, 4 vol. in-12; d'autres les attribuent au Père *Grozelier*, prêtre de l'Oratoire. VI. Trois *Comédies* en prose : la *Femme Docteur*, ou *la Théologie en quenouille ;* le *Saint Déniché ;* les *Quakers François*, ou *les nouveaux Trembleurs*. Il y a du sel dans quelques scènes ; mais on essuie bien de l'ennui dans d'autres. Ce furent en partie ces comédies qui animèrent les jansénistes contre lui ; et ils saisirent la première occasion de se venger de ses plaisanteries, dont quelques-unes étoient très-piquantes. *Voy.* III. BRUN, *et* BURETTE.

* BOUHIER, (Jean) président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 16 mars 1673. Ses talens pour les lettres, les langues et la jurisprudence, se développèrent de bonne heure. L'académie Françoise lui ouvrit ses portes en 1727. Il mourut à Dijon le 17 mars 1746, à 73 ans, entre les bras du Père *Oudin* jésuite. Un de ses amis s'étant approché de lui à sa dernière heure, lui trouva l'air d'un homme qui médite profondément. Le moribond lui fit signe de ne le point troubler; *j'épiè la mort*, dit-il en faisant un effort pour prononcer ce peu de paroles. Il laissa une riche bibliothèque qu'il ouvroit à tous les savans de Dijon; et à l'entrée de laquelle il auroit pu mettre : *Mihi et Amicis*. Son caractère officieux et communicatif lui attira différens hommages. Les libraires qui publièrent, à Paris en 1725, l'édition de *Montagne*, la lui dédièrent. La dédicace ne consistoit que dans cette inscription : *A M. le Président Bouhier*, avec ces trois mots latins : *Sapienti sat est*. Ce magistrat s'étoit adonné à la poésie dès sa jeunesse. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de son état, ensuite pour avoir un sou-

logement contre les douleurs de la goutte. On a de lui : I. La *Traduction* en vers du poëme de *Pétrone* sur la guerre civile, et de quelques morceaux d'*Ovide* et de *Virgile*. Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance ; mais ils sont quelquefois négligés. Il devoit se contenter d'être un *Varron*, sans aspirer encore à être un *Catulle*. — Mad. la présidente BOUHIER, aussi ingénieuse que son époux étoit savant, lui disoit quelquefois : *Chargez-vous de penser, et laissez-moi écrire*. Les remarques dont il a accompagné ses versions, sont du savant le plus profond. II. La *Traduction* des *Tusculanes de Cicéron*, avec l'abbé *d'Olivet*. Les morceaux traduits par le président *Bouhier* sont fidelles ; mais on y desireroit quelquefois plus de précision et de chaleur, de force et d'élégance. III. Des *Lettres* sur les *Thérapeutes*, 1712, vol. in-12. IV. Des *Dissertations* sur *Hérodote*, avec des *Mémoires* sur la vie du président *Bouhier*, Dijon, 1746, in-4.° V. *Dissertation* sur le grand pontificat des empereurs Romains, 1742, in-4.° VI. *Explication* de quelques marbres antiques, Paris 1733, in-4.° VII. Des Ouvrages de Jurisprudence, etc. etc. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon 1746, en 2 vol. in-fol., est le plus recherché. On fait cas aussi de sa *Dissolution du mariage pour cause d'impuissance*, in-8.° Ce dernier écrit fut critiqué dans une brochure, ayant pour titre : *Consultation de M. l'abbé **, sur le Traité de la dissolution du mariage, imprimé à Luxembourg en* 1735. Cette brochure est sans date, pleine de méprises et d'injures. *Bouhier* la fit réimprimer en 1739, et l'accompagna de remarques au bas des pages, où il fait voir toutes les bévues de son critique. *Voyez* le *Pour et le Contre*, tome 18. Tous les écrits de *Bouhier* respirent l'érudition. *Joly de Bevy* a publié une édition complète des Œuvres de jurisprudence de ce magistrat en un volume in-folio, Paris, 1787.

BOUILLE, (Théodose) religieux carme, mort à Liége en 1743, a publié une *Histoire* de la ville et du pays de Liége, 1732, 3 vol. in-fol. Le style en est très-négligé ; mais la candeur de l'historien le fait lire avec intérêt.

BOUILLÉ, (N. de) né en Auvergne d'une famille distinguée par ses services militaires, entra d'abord dans les dragons, devint ensuite colonel du régiment de Vexin et gouverneur des Isles Françoises sous le vent en Amérique. Dans la guerre faite par la France à l'Angleterre pour assurer l'indépendance des États-Unis, il montra autant de courage que d'intelligence. Dès 1778, il s'empara de la Dominique par un coup de main audacieux ; cette isle, située à égale distance de la Martinique et de la Guadeloupe, les menace également en temps de guerre ; il devenoit donc très-important pour la France d'en faire la conquête. Aussi dès que *Bouillé* fut informé que les hostilités avoient commencé en Europe, il prit sur-le-champ la résolution de s'en emparer. Sans se laisser effrayer par la supériorité des forces navales Angloises dans ces parages, il rassemble 1800 hommes avec autant de promptitude que de secret, s'embarque avec eux, met pied à terre auprès des deux principaux forts de la Dominique dont il se rend maître l'épée à la main, sans perdre

un seul homme ; et par le succès de cette attaque imprévue, force le gouverneur Anglois à capituler et à évacuer l'isle. En 1781, le général François instruit de la sécurité de l'ennemi à Saint-Eustache et de la négligence de la garnison, s'embarque encore avec douze cents hommes, aborde de nuit dans l'isle avec quatre cents, ayant été séparé du reste de ses troupes par un coup de vent. Dans cette position, privé de tout moyen de retraite, il ne songea point à se retrancher en cas d'attaque: mais devenant agresseur, il fait une marche rapide de deux lieues, entre dans les casernes, surprend les soldats, fait prisonnier le gouverneur *Cockburn*, et s'empare de l'isle que les Anglois avoient mise dans le meilleur état de défense. Après avoir déployé dans cette attaque beaucoup de présence d'esprit, il eut la générosité de faire rendre aux Hollandois un million qu'ils y avoient mis en dépôt, et 274 mille livres que *Cockburn* réclama comme sa seule propriété. Cette conquête fut suivie de celle des isles de Saba, de Saint-Martin et de Saint-Christophe. En récompense de ces exploits, *Bouillé* fut nommé lieutenant général des armées Françoises, et il commandoit en Lorraine en cette qualité au commencement de la révolution. La garnison de Metz entra en insurrection, il la calma et sauva la vie à M. *de Pont* intendant de la province. En 1790, celle de Nancy se souleva contre ses chefs, *Bouillé* s'avança contre elle et la fit rentrer dans son devoir. Choisi bientôt après par *Louis XVI*, pour favoriser son évasion de Paris, il fut trompé par de faux avis et ne parut point; et son fils qui commandoit un corps de troupes destiné à protéger la marche du monarque fugitif, s'égara dans les bois. *Bouillé* courut de grands dangers pour sortir de France. Décrété d'arrestation par l'Assemblée, il se réfugia en Angleterre où il est mort depuis peu de temps. Il est auteur des *Mémoires* sur la Révolution Françoise, publiés en 1797, deux vol. in-8°; ils sont écrits avec chaleur et se font lire avec intérêt. L'auteur y paroît même plus modéré et plus impartial qu'on ne s'y attend d'après sa conduite, son opinion connue et le malheur de son exil.

BOUILLEROT, (Roland-Thomas) né à Paris et mort dans la même ville, le 23 mai 1784, obtint la cure de Saint-Gervais, qu'il remplit avec zèle et piété. On lui doit : I. *Discours contre le Duel*, 1765, in-8.° II. Un autre pour la *Première Communion*, 1783, in-8.°

BOUILLET, (Jean) médecin, né à Servian près de Béziers le 6 mars 1690, mort le 13 août 1777, exerça sa profession avec succès, et remplit ses loisirs par la publication d'un grand nombre d'ouvrages sur la cause de la multiplication des fermens, celle de la pesanteur, sur la peste, la rhubarbe, la petite vérole, les coups de vent, l'huile de pétrole et en particulier celle de *Gabian*. Les principaux sont : I. *Elémens de médecine pratique, tirés des écrits d'Hippocrate*, 1746, 2 vol. in-4.° II. *Observations sur l'anasarque et les hydropisies de poitrine et du péricarde*, 1766, in-4.° III. *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'académie des Sciences de Beziers*, 1736, in-4.°

I. BOULANGER, (Jules-César) né à Loudun, y apprit sous son père qui étoit professeur de langues anciennes, les antiquités Grecques et Romaines. *Bayle* et *Fabricius* ont fait l'éloge de ses connoissances. Il entra chez les jésuites à l'âge de vingt-quatre ans, et en sortit douze ans après pour être le tuteur de ses neveux. Devenu aumônier du roi, il se dégoûta de cette place et rentra dans la société jésuitique, dix-huit ans après l'avoir quittée. Ses *Ecrits* ont été recueillis et publiés à Lyon en 1621, in-folio. *Clément* dans sa *Bibliothèque curieuse*, dit que ce livre est rare. *Boulanger* mourut à Cahors en 1628, âgé de plus de 70 ans.

V. BOULANGER, (Jean) graveur François, s'est distingué dans le siècle passé par le moelleux de ses figures, dont les chairs sont presque entièrement pointillées. Il a gravé d'après *le Guide*, *Léonard de Vinci* et *Noël Coypel*.

BOULARD, (N.) né à Lyon, s'appliqua à l'architecture, et remporta divers prix dans l'académie de sa patrie et dans celle de la Rochelle, par des *Mémoires* clairs et précis sur des sujets utiles. Celui sur la *meilleure forme à donner aux jantes des roues des voitures, pour la conservation des chemins*, fut publié en 1781. Celui sur *les Moyens de garantir les écluses et les canaux des atterrissemens, et de les enlever lorsqu'ils interrompent la navigation*, est inséré dans le *Journal de Physique*. *Boulard* a laissé divers manuscrits dans les portefeuilles de l'académie de Lyon, dont il devint membre. Lors du siège de cette ville, il travailla aux fortifications et aux redoutes des assiégés, et il paya de sa vie son dévouement pour ses compatriotes. La commission révolutionnaire le condamna à mort en 1793.

IV. BOULAY, (Michel du) né à Paris, devint secrétaire du grand prieur de *Vendôme*, et finit ses jours à Rome. Il a donné les opéra de *Zéphyre et Flore*, et d'*Orphée*, dont *Lulli* fit la musique.

V. BOULAY, (Charles-Nicolas MAILLET du) secrétaire de l'académie de Rouen sa patrie, et conseiller de la chambre des comptes de cette ville, fut chargé par sa compagnie de différentes remontrances au roi, très-bien écrites. Il étoit né en 1729, et il mourut en 1769, avec la réputation d'un zélé magistrat et d'un académicien éclairé.

BOULE, (André-Charles) ébéniste célèbre, né en 1642, mort à Paris dans l'indigence en 1732, à 90 ans, fut ruiné par un incendie. Il méritoit un meilleur sort. Ses ouvrages en ébénisterie et en marqueterie, sont également estimés pour le dessin et l'exécution. *Louis XIV* lui avoit donné un logement au Louvre.

BOULJANUS, (Mythol.) idole Gauloise, honorée particulièrement dans l'Armorique. Une inscription trouvée à Nantes en 1592, annonce que les peuples voisins se rendoient trois fois par ans dans le temple de ce Dieu, pour lui offrir des sacrifices.

BOULLAY, (Edmond CLERMONT DU) *Voyez* I. BOULAY.

* II. BOULLONGNE, (Louis) frère cadet du précédent, naquit

à Paris en 1654. Il fut comme lui élevé par son père. Un prix remporté à l'âge de 18 ans, lui valut la pension du roi. Il se forma à Rome sur les tableaux des grands maîtres, et sur-tout sur ceux de *Raphaël*. A son retour en France, il entra à l'académie de Peinture et en devint le directeur. *Louis XIV* le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de Saint-Michel, et ajouta à ces honneurs plusieurs pensions. Il mourut en 1733 à 79 ans, aussi regretté pour ses talens que pour sa douceur et sa politesse. Son pinceau est gracieux et noble. Ses tableaux se vendent moins cher que ceux de son frère, dont il étoit l'ami et l'émule. « Leurs sentimens, dit *Watelet*, étoient les mêmes; leur maison fut commune; leurs occupations, leur ardeur pour le travail, leurs biens, leurs ouvrages, tout fut rassemblé, si bien confondu et de si bonne foi, que lorsque le mariage de *Louis* les força de reconnoître ce qui leur appartenoit, ils ne purent le faire qu'en s'en rapportant au sort. L'un et l'autre prétendoient n'avoir plus rien à soi, quoiqu'ils s'accordassent à avouer que le tout avoit été jusqu'alors à chacun d'eux. Les meubles, les ouvrages, auxquels ils avoient travaillé conjointement; les élèves mêmes subirent la loi du sort. Il est vrai que ces derniers avoient peu de risques à courir dans un jeu où les avantages étoient certains, de quelque façon que la fortune en disposât. Au reste, la séparation des deux frères ne mit aucune altération dans leurs sentimens. Leur amitié se soutint; et ce siècle qui avoit offert pour modèle aux poëtes l'union des *Corneille*, offrit encore aux peintres l'émulation et l'amitié des *Boullongne*. » *Louis* laissa quatre enfans : deux filles et deux fils, dont l'aîné a été contrôleur général.

BOUNYN, (Gabriel) né à Châteauroux en Berry, dans le 16e siècle, fut bailli de cette ville, et passa ensuite au service du duc d'*Alençon*, dont il devint maître des requêtes. Il fit représenter en 1560 *la Sultane*, pastorale.

BOUQUENANT, nègre de Saint-Domingue, chef des rebelles de cette isle en 1790, se distingua par sa brusque éloquence, son activité et son féroce courage. Des connoissances un peu plus étendues que celles de ses camarades, le firent passer parmi eux pour sorcier et pour un être surnaturel. Il profita de cette opinion pour les faire marcher aux combats et à la destruction de la colonie. Il périt les armes à la main en novembre 1791.

II. BOUQUET, (Mad.) femme généreuse et sensible, établie dans une maison près de Bordeaux, paya de sa vie les soins qu'elle se donna pour soustraire à la mort les députés de la Gironde. Ceux-ci proscrits et fugitifs, ne trouvoient d'asile nulle part; car une loi farouche avoit alors changé l'hospitalité en crime d'état. Le député *Guadet* se rappelant les vertus douces de Mad. *Bouquet* sa parente, conduisit chez elle son ami *Salles*. Quelques jours après trois autres députés, et ensuite *Buzot* et *Péthion* se réunirent aux premiers. *Qu'ils viennent tous*, s'écrioit Mad. *Bouquet* à chaque récep-

tion; *je ne crains que pour eux et non pour moi.* Elle les logea dans un souterrain profond et inaccessible; et sa seule crainte fut alors d'être arrêtée, et de ne pouvoir plus fournir à leurs besoins et les secourir. Les denrées étoient extrêmement rares; on ne délivroit à Mad. *Bouquet* qu'une livre de pain par jour; mais elle y réunissoit des haricots et des pommes de terre, dont elle avoit fait une provision secrète. Pour épargner le déjeûner, il fut convenu que ses hôtes ne se lèveroient qu'à midi: dans les autres repas, Mad. *Bouquet* mangeoit peu pour leur laisser davantage. Un mois s'étoit écoulé, et elle leur répétoit sans cesse: « Que m'importe mon danger? n'ai-je pas assez vécu, si je parviens à vous sauver. » Ce vœu généreux ne fut pas rempli. Les députés forcés de quitter leur retraite, périrent bientôt. Mad. *Bouquet* traduite elle-même devant le tribunal révolutionnaire de Bordeaux, avec le père de *Guadet*, consola ce vieillard dans ses derniers instans, et se fit gloire de l'accompagner à la mort, et de périr ainsi que lui victime de l'humanité.

* V. BOURBON, (Louis-Henri duc de) et d'*Enguien*, etc. fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de *Louis XV*, ensuite surintendant de l'éducation de ce prince, et enfin premier ministre d'état après la mort du duc d'*Orléans* régent, arrivée le 2 décembre 1723. « Il étoit jeune, disent les Mémoires de *Noailles*, aimoit les plaisirs, donnoit sa confiance à des personnes qui devoient en abuser. Il fit des fautes; et ses bonnes qualités ne suffisoient pas pour qu'on pût se promettre un gouvernement heureux. Le mariage de *Louis XV* avec l'Infante d'Espagne qu'on avoit fait venir à Paris, fut rompu d'abord sans consulter la cour d'Espagne, sans négocier une affaire si délicate. » La plus grande faute du duc de *Bourbon* fut de se laisser gouverner par la jeune marquise *de Prie*, fille de *Pléneuf* entrepreneur des vivres. Cette jolie femme, intrigante, spirituelle et avide, disposa de tout et vendit presque tout. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'elle ravit à la maison du prince son amant, l'honneur de donner une reine à la France. On cherchoit parmi les princesses de l'Europe une épouse pour le jeune roi *Louis XV*. Mlle *de Vermandois*, sœur du duc de *Bourbon*, pleine d'esprit, de graces, de vertus, vivoit dans un couvent à Tours, loin de la corruption générale. La marquise *de Prie* part sous un nom emprunté pour pressentir la princesse sur le mariage projeté. Ses réponses franches et naïves prouvèrent à la marquise, que ses mœurs trop connues avoient inspiré à Mlle *de Vermandois* de l'éloignement pour une affaire traitée par une telle négociatrice. Elle se retira furieuse en laissant entendre ces mots: *Vas, tu ne seras jamais reine de France*, et *Louis XV* fut marié à la fille du roi *Stanislas*. Cependant la marquise plus puissante que jamais, continua de braver l'indignation publique. Lisant avec dédain les chansons faites contre elle, en disant: *Voilà comme sont les François quand ils sont trop bien*, elle jetoit au feu les remontrances des parlemens. C'est ainsi

qu'elle traita celles des parlemens de Rennes et de Toulouse, sous prétexte qu'*elles sentoient le style de province*. Mad. *de Prie* étoit en partie l'instrument de *Pâris du Verney* qui, sans avoir le titre de ministre, dirigeoit les affaires générales. Cet homme si nouveau, ci-devant entrepreneur de vivres, devenu surintendant du duc de *Bourbon*, supposa dans les finances un *déficit* chimérique pour avoir occasion de mettre de nouveaux impôts. Il proposa le cinquantième en nature sur tous les fonds nobles, roturiers et ecclésiastiques, une taxe pour le *joyeux avénement* du roi, une autre appelée *la Ceinture de la reine*, et divers autres édits bursaux qui irritèrent la noblesse et le peuple. La nation murmuroit d'être pour ainsi dire gouvernée par ce financier qui s'étoit emparé de l'esprit du prince, premier ministre; presque toute la cour se réunit contre le duc de *Bourbon*, et le cardinal de *Fleury* qui avoit un grand ascendant sur l'esprit de *Louis XV*, le fit exiler en 1726 à Chantilli. C'est dans ce château qu'il mourut le 27 janvier 1740, à 48 ans. Il avoit servi dans la dernière guerre de *Louis XIV*. Prince généreux et ami des gens de lettres, il auroit pu faire du bien s'il avoit été mieux conduit. Il soutint sa disgrace avec dignité et fut estimé comme homme, presqu'autant qu'il avoit été blâmé comme ministre.

BOURCEL, (N. de) né en Dauphiné, est mort en 1780 à Grenoble. Il servit d'abord dans le corps du génie, et fut bientôt distingué par les généraux. C'est à lui qu'on attribua les principales opérations des campagnes de 1744, qui firent la réputation du comte de *Maillebois*. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de sept ans, et parvint par ses services au grade de lieutenant général, et à être nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. On a publié en 1792 ses *Mémoires historiques*, sur la guerre que les François ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762, 3 volum. in-8.° Le dernier est entièrement rempli par le récit de la campagne de 1761, fait par un autre officier général. Cet ouvrage est écrit sans prétention, mais avec clarté et un ton de vérité qui inspire la confiance et qui persuade.

BOURCIER DE MONTUREUX, (Jean-Louis) procureur général au conseil souverain de Lorraine, né à Luxembourg en 1687, mort à Nanci en 1751, publia le *Recueil des Ordonnances du duc Léopold*, 1733, 4 volumes in-4.°

* BOURDALOUE, (Louis) né à Bourges le 20 août 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence, engagèrent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. *Louis XIV* ayant voulu l'entendre, il débuta par l'Avent en 1670. Il prêcha avec tant de succès qu'on le redemanda pour les Carêmes de 1672, —74, —75, —80, —82, et pour les Avents de 1684, —86, —89, —91 et 93. On l'appeloit *le roi des Prédicateurs et le prédicateur des Rois. Louis XIV* voulut l'entendre tous les deux ans, *aimant mieux ses redites que les choses*

nouvelles d'un autre. On lui a appliqué avec une heureuse justesse, ce verset du Psalmiste : « *Loquebar de testimoniis tuis, in conspectu Regum, et non confundebar*. ». Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris et à la cour. A Montpellier, où le roi l'envoya en 1686, pour faire goûter la religion Catholique par ses sermons et ses exemples, il eut les suffrages des Catholiques et des nouveaux convertis. Sur la fin de ses jours il abandonna la chaire, et se voua aux assemblées de charité, aux prisons ; se faisant petit avec le peuple, autant qu'il étoit sublime avec les grands. Il avoit un talent particulier pour assister et consoler les malades. On le vit souvent passer de la chaire au lit d'un moribond. C'est dans ces pieux exercices qu'il passa toute sa vie. Il mourut le 13 mai 1704, à 72 ans, admiré de son siècle, et respecté même des ennemis des jésuites. « Sa conduite, dit un auteur estimé, étoit la meilleure réfutation des *Lettres Provinciales*. » Il étoit très-consulté, comme directeur et comme casuiste. On a rapporté quelques-unes de ses décisions. On prétend qu'une dame de la cour lui ayant demandé si elle faisoit mal d'aller à la comédie ? *C'est à vous de me le dire*, répondit le jésuite, ou du moins c'est ainsi que le font répondre les conteurs d'anecdotes. Supposé que cette anecdote ne soit pas altérée, il n'en faut pas conclure que le P. *Bourdaloue* approuvoit les spectacles ; mais seulement qu'il les trouvoit moins dangereux pour certaines personnes que pour d'autres. Au reste, nulle considération ne fut jamais capable d'altérer sa franchise et sa sincérité. Il soutint toujours la liberté de son ministère, et n'en avilit jamais la dignité. Ses manières étoient simples, modestes et prévenantes ; mais son ame étoit pleine de force et de vigueur. Le P. *Bretonneau* son confrère, donna deux éditions de ses ouvrages, commencées en 1707 par *Rigaud* directeur de l'imprimerie royale. La première en 16 vol. in-8°, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs de la belle typographie. La seconde est en 18 vol. in-12. C'est sur cette dernière que les imprimeurs de Lyon, Rouen, Toulouse et Amsterdam, ont imprimé *Bourdaloue*. Voici la distribution de cette édition : *Avent*, 1 vol. *Carême*, 3 vol. *Dominicales*, 1 vol. *Exhortations*, 2 vol. *Mystères*, 2 vol. *Panégyriques*, 2 vol. *Retraite*, 1 volume. *Pensées*, 3 vol. Dans l'édition in-8°, les *Exhortations* et la *Retraite* ne font que 2 vol., et les *Pensées* 2 vol. Le grand art du P. *Bourdaloue* est de développer et d'éclaircir chacune de ses idées, chacune de ses preuves, par des idées et des preuves nouvelles, aussi lumineuses les unes que les autres. A la fois populaire et élevé, il ne nuit jamais par la profondeur de ses raisonnemens à la clarté de son style ; mais sa solidité n'est pas une simple solidité comme celle de *Nicole* : c'est une solidité éloquente et animée : c'est *Nicole* éloquent. Il s'étoit nourri de la lecture des Pères ; mais on sent à la manière dont il les emploie, qu'il les avoit lus par devoir et par goût plus que par besoin, et qu'absolument il auroit pu s'en passer. On sent un homme qui, plein des *Chrysostôme*, des *Augustin*, des *Basile*, ne ressemble

pourtant à aucun d'eux. On l'a souvent mis en parallèle avec *Massillon*. L'un et l'autre sont très-éloquens; mais ils le sont d'une manière différente. Beaucoup de gens, ceux sur-tout qui ont reçu plus d'esprit que de sentiment, aiment mieux l'éloquence du P. *Bourdaloue*, comme la plupart des gens de lettres, en admirant *Racine* lui préfèrent *Corneille*. « *Bourdaloue* porta la force du raisonnement dans l'art de prêcher, comme *Corneille* l'avoit porté dans l'art dramatique. Il est vrai qu'on reprocha quelquefois à *Bourdaloue* comme à *Corneille*, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver et de donner quelquefois de mauvaises preuves. » C'est *Voltaire* qui porte ce jugement; mais il faut observer que ce qu'un incrédule appelle de *mauvaises preuves*, peut être des raisonnemens très-concluans pour les vrais fidelles et pour les esprits que l'impiété n'a pas pervertis. « Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans *Bourdaloue*, dit M. l'abbé *Maury* dans ses Réflexions sur l'éloquence, c'est qu'il se fait oublier lui-même; c'est que dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du Christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, et que sa morale peut toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle *Quintilien*, lorsqu'il compare le mérite d'un orateur à l'habileté d'un général qui commande une armée, *Velut imperatoria virtus;* c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux que je ne vois guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre sur la même matière, et qu'on ne sache, après les avoir lus, auquel de ces sermons donner la préférence : c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, la connoissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères; enfin je ne pense jamais à ce grand homme sans me dire à moi-même : voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail. »

II. BOURDELIN, (N.) né à Lyon en 1725, d'une famille qui avoit déjà produit les savans dont on a parlé, fut aveugle jusqu'à l'âge de douze ans. Il dut peut-être à ce malheur l'habitude de réfléchir et la sensibilité du caractère. Ce sont les yeux qui regardent; mais c'est l'ame qui juge et qui voit. *Bourdelin* se destina à l'état ecclésiastique, et ne crut jamais pouvoir assez réparer le temps qu'il avoit perdu dans son enfance. Devenu Instituteur à Lyon, il s'étoit fait de cette profession trop dédaignée, l'idée noble qu'il devoit en concevoir. « Dans la carrière que je parcours, disoit-il, souvent il faut être trop bon pour l'être assez. » Aussi, nul de ses élèves ne l'a quitté sans regret. Cet homme

utile possédoit le grec et l'hébreu, et toutes les richesses de l'érudition. Il s'étoit occupé d'une traduction d'*Horace;* mais celle de *le Batteux* lui ayant paru digne du texte, il retira son écrit de l'impression. On lui doit un *Cours de Thèmes*, en 4 volumes, qui a eu plusieurs éditions. *Bourdelin* laborieux et modeste, aimoit à guider les talens timides. En leur laissant la gloire, il se chargeoit du soin de la mériter. « Ainsi, dit un poëte Anglois, des sources inconnues coulent sans bruit dans des fleuves célèbres; et ceux-ci doivent souvent la rapidité de leurs eaux à des urnes cachées et paisibles. » *Bourdelin* est mort à Lyon le 24 mars 1784. On lui a consacré cette douce et simple épitaphe :

Ne titulos quæras, sed dotes, pectus amici;
Heu! Quot virtutes paulula terra tegit.

III. **BOURDON**, (François-Louis) député du département de l'Oise à la convention nationale, y parut d'abord en républicain forcené, pour qui rien n'est à ménager. Les massacres de la Vendée où il avoit été envoyé en mission, adoucirent cependant son humeur farouche, et il y destitua le général *Rossignol* qui avoit multiplié les maux de cette malheureuse contrée. *Bourdon* de retour à l'assemblée, contribua à y renverser successivement les divers partis de *la Gironde*, de *Danton*, d'*Hébert* et de *Robespierre* même, qui, quelques jours auparavant, l'avoit fait trembler en le désignant indirectement à la convention comme un scélérat et un traître. *Bourdon* l'en punit, en le conduisant à l'échafaud et en veillant à son exécution. Sa fougue toujours extrême, alla au point de proposer à l'assemblée de faire fusiller sur-le-champ et dans la salle même, plusieurs de ses collègues révoltés contre les décrets. Après la chute de *Robespierre*, *Bourdon* devenu membre du Conseil des cinq cents, parla contre le régime révolutionnaire, contre les pères et mères d'émigrés, les prêtres, les fugitifs d'Alsace. Il fit cependant rapporter la loi qui bannissoit tous les nobles de Paris. Le 18 fructidor an cinq, le directoire condamna à la déportation un grand nombre de députés, et entr'autres les inspecteurs de la salle; *Bourdon* n'étoit pas compris dans la liste; mais il demanda lui-même à partager le sort de ses collègues. Il subit son exil avec courage, et mourut à Cayenne peu de temps après son arrivée. *Bourdon* unit quelques bonnes vues à l'exagération des autres, des mouvemens d'humanité à une fureur presque continuelle, de l'énergie et des intentions quelquefois honnêtes à des projets presque toujours inhumains.

* **BOURDONNAYE**, (Bernard-François Mahé de la) né à Saint-Malo en 1699, fut à la fois négociant et guerrier. Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage, qu'il entreprit pour favoriser les intérêts de cette compagnie et pour augmenter sa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur général des isles de France et de Bourbon, et elles devinrent florissantes sous son administration. C'étoit dans le temps de la guerre malheureuse de 1741. Les Anglois dominoient dans l'Inde. Une

escadre Angloise croisoit dans les mers, gênoit notre commerce et faisoit beaucoup de prises. *La Bourdonnaye* prend la résolution d'armer une petite flotte. Il sort de l'isle de Bourbon avec neuf vaisseaux de guerre, attaque l'escadre ennemie, la disperse, et va mettre le siége devant Madras. Cette ville capitula en septembre 1746, et les vaincus se rachetèrent pour environ neuf millions. Les ordres précis du ministère François étoient de ne garder aucune conquête en terre-ferme. *La Bourdonnaye* en acceptant la rançon, ne faisoit que lui obéir. On doit ajouter que dans cette expédition, il se conduisit envers les vaincus avec autant de politesse que de magnanimité. Nous ne parlons, dit *Voltaire*, que d'après les Anglois revenus de Madras, qui n'avoient nul intérêt de nous déguiser la vérité. Quand les étrangers estiment un ennemi, il semble qu'ils avertissent ses compatriotes de lui rendre justice. C'est ce que ceux-ci ne firent point. Les richesses que *la Bourdonnaye* avoit acquises, ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un insigne prévaricateur qui avoit exigé une rançon trop foible et qui s'étoit laissé corrompre par des présens. Les directeurs de la compagnie des Indes et plusieurs actionnaires, portèrent leurs plaintes au ministère; et *la Bourdonnaye* en arrivant en France, fut enfermé à la Bastille. Son procès dura trois ans et demi, et fit naître des *Mémoires*, 1 vol. in-4° ou 4 vol. in-12. Enfin, les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges, le déclarèrent innocent. Il fut remis en liberté et rétabli dans tous ses honneurs. Il mourut bientôt après en 1754, à 55 ans, d'une maladie cruelle, que le chagrin et sa longue détention lui avoient causée. C'étoit un homme comparable à *du Guay-Trouin*, et aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour: « Comment il s'y étoit pris pour faire bien mieux ses affaires que celles de la compagnie? » — *C'est*, répondit-il, *parce que j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous regardoit, et je n'ai consulté que moi-même dans ce qui concernoit mes intérêts*. Son activité étoit extrême. Il n'eut jamais d'heures fixes pour le sommeil. Il travailloit sans relâche, et ne dormoit que lorsque le passage d'une occupation à une autre lui laissoit la disposition de quelques instans. Sa veuve obtint une pension de deux mille quatre cents livres en mémoire de son époux, *mort sans avoir reçu aucune récompense ni aucun dédommagement pour tant de persécutions et pour tant de services*. Ce sont les termes du brevet. — *Voy*. II. DUPLEIX.

BOURET, (N.) célèbre financier, offrit des exemples remarquables d'adulation et de prodigalité. Il fit bâtir le pavillon de Croix-Fontaine, pour recevoir *Louis XV* dans un rendez-vous de chasse; et ce pavillon lui coûta quatre millions. Amoureux d'une femme de la cour, il lui offrit de partager sa fortune avec elle si elle vouloit contenter ses desirs, elle le refusa avec hauteur; mais quelque temps après ayant besoin de dix mille francs, elle lui écrivit pour les lui de-

…r, en lui assignant un …z-vous. *Bouret* lui répon-… : « Ce que je demandois étoit sans prix; ce que vous m'offrez est trop cher. » Avec de l'esprit, de l'agrément, de la facilité à obliger, il anéantit une fortune de six cent mille livres de rente. Peu de jours avant sa mort, il avoit failli d'être arrêté pour une dette modique, à la poursuite d'un homme qui lui devoit son opulence, et il avoit cherché à emprunter chez un notaire cinquante louis, qu'on lui refusa. Il mourut subitement d'apoplexie en 1778.

I. BOURETTE, (N.) comédien, avoit une figure niaise, une taille déhanchée, qui firent ses succès. *Vadé* venoit de finir sa pièce de *Nicaise*, lorsque le jeune *Bourette* entra chez lui; aussitôt le poëte s'écria : « Voilà mon *Nicaise* tout trouvé. » En effet, il l'engagea à entrer dans la troupe de *Monnet*, et il fit long-temps les délices de l'Opéra comique de la Foire. Il passa ensuite au théâtre François, où il remplissoit les rôles de *grotesque*. Il est mort en 1783.

* II. BOURG, (Éléonor-Marie du MAINE, comte DU) né en 1655, d'une famille noble et militaire, servit avec distinction sous *Louis XIV*. Il commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, et gagna une bataille à Rumetsheim sur les Impériaux. *Voyez* II. MERCI. Il ne fut cependant maréchal de France qu'en 1724. Il mourut en 1739, laissant un fils dont la postérité subsiste.

III. BOURG, (Étienne de) avocat de Lyon, a publié dans le 16e siècle un Livre sur l'*autorité du parlement de Paris*, qu'il dédia au chancelier *Olivier*. — Son fils *Laurent de* BOURG fut auteur d'une *Elégie* assez bonne pour le temps, sur le misérable état de Lyon, au milieu des guerres civiles qui désoloient alors la France.

* BOURGELAT, (Claude) né à Lyon, illustra sa patrie par ses talens et ses travaux; il avoit été mousquetaire dans sa jeunesse, et s'étoit ensuite livré à l'étude du barreau qu'il ne tarda pas à abandonner. Sa nomination à la place de chef de l'académie du roi à Lyon, sembla décider l'emploi des talens dont l'avoit doué la nature. Né avec l'audace et les ressources du génie, avec ce coup d'œil rapide et prompt qui cache la profondeur sous l'apparence de la légéreté, il s'appliqua d'abord à fixer, à développer les principes les plus savans et les plus fins de l'art de l'équitation qu'il consigna dans son *Nouveau Newkastle*, ou *Traité de Cavalerie*, Lausanne, 1747, in-8°, réimprimé depuis à Paris et à Lyon. Il se rendit plus utile encore en cherchant à tirer l'Hippiatrique de l'espèce d'oubli et de mépris où l'avoit plongé un empyrisme aveugle. Il approfondit dans tous ses détails l'anatomie de l'animal soumis à son étude, et fit paroître en 1750, en 3 vol. in-8.° imprimés à Lyon, ses *Élémens d'Hippiatrique* ou *Nouveaux Principes sur la connoissance des Chevaux*. Il ne se borna pas à publier des connoissances qu'il avoit acquises au prix d'un travail immense; il voulut qu'on lui fût redevable de leur application dans la pratique; il préparoit depuis long-temps l'établissement si utile des écoles vétérinaires. A peine avoit-

il obtenu l'agrément du gouvernement pour fonder à Lyon l'école-mère, que son activité, le talent précieux de choisir et d'employer les hommes qui l'entouroient, montrèrent aux regards du public cet établissement formé aussitôt que conçu, et déjà dans sa maturité au moment même de sa naissance. Les étrangers se montrèrent jaloux de voir se former dans le sein de son école, des élèves qui pussent rapporter dans leur patrie les secours d'un art essentiel et presque nouveau. Les épizooties les plus meurtrières furent guéries ou soulagées par la pratique éclairée des élèves que l'école s'empressoit d'envoyer par-tout où leurs secours pouvoient être nécessaires. Ce fut à cette époque que *Bourgelat* publia sa *Matière Médicale raisonnée à l'usage de l'École Vétérinaire*, Lyon, *Bruyset*, 1765, in-8.° Ce fut à son invitation que *la Tourette*, aidé de l'abbé *Rozier*, donna au public les *Démonstrations élémentaires de Botanique, à l'usage de la même École*, Lyon, 1766, 2 vol. in-8.° Les progrès rapides de cet établissement engagèrent le gouvernement à appeler son auteur à Paris, où il fonda une seconde école à Alford près de Charenton. *Bourgelat* y publia encore plusieurs Traités élémentaires pour les élèves, tels que le *Cours théorique et pratique des Bandages*, le *Traité de la Ferrure*, 1776, in-12, l'*Anatomie comparée de tous les Animaux dont s'occupe la Médecine Vétérinaire; Mémoire* sur les maladies contagieuses du bétail, 1776, in-4.° On doit enfin à *Bourgelat* une *Lettre* insérée dans les journaux de 1776, adressée au célèbre *de Haller*, où il prouve que dans certaines épizooties le meilleur moyen d'en arrêter les progrès, est de tuer les animaux qui en sont atteints. « Ceux dit-il, qui en concluroient qu les écoles vétérinaires sont inu tiles, puisqu'on n'y apprend pa à guérir de toutes les maladie abolíroient de même toutes l universités de médecine, par qu'elles n'ont point encore d couvert les moyens de triomph de la peste, de la goutte, de phthisie et du cancer. » Ce fut da ces travaux continuels que *Bou gelat* finit sa glorieuse carriè Il mourut âgé d'environ 65 a le 3 janvier 1779, vivement gretté de ses amis et de ses é ves. Il joignit au titre de dir teur et d'inspecteur général écoles vétérinaires, celui de co missaire général des haras royaume. Il avoit su réunir à études plus arides et plus sér ses, le goût, les connoissa et les talens du littérateur. I toute sa vie l'ami de *d'Alem* et entretint pendant long-te une correspondance suivie *Frédéric II* qui s'empress l'associer aux travaux de son démie. On est encore rede à *Bourgelat* de la plupart de ticles de *Manége* et de *Mare lerie*, insérés dans la pre édition de l'Encyclopédie.

II. BOURGEOIS, (N.) cien de l'Opéra, avoit une contre agréable. Il étoit n le Hainaut, et il mourut à en 1750, à 75 ans. On a d Des *Cantates* et la musi deux ballets : *Les Amours sés* et *les Plaisirs de la pa*

III. BOURGEOIS DE TEAU-BLANC, (François Paris, mérite d'être conn avoir procuré à la capitale

tage d'être mieux éclairée qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. Ce fut le premier entrepreneur de cette partie. Il est mort âgé de plus de 80 ans, en 1781, après avoir publié en 1764 deux *Mémoires* sur les réverbères, in-4.°

BOURGES, (Clémence de) Lyonnoise célèbre par sa beauté et son esprit dans le 15e siècle, fut présentée à deux monarques qui passèrent à Lyon, comme l'objet le plus intéressant de cette ville. Elle les amusa par ses vers, ses chansons et son art pour la musique. Elle mourut quelque temps après, du chagrin d'avoir perdu *Jean du Peyrat* son amant, tué en 1561 par les Calvinistes au siége de Beaurepaire. *Duverdier* l'appelle la *Perle* des *demoiselles*. Ses obsèques furent magnifiques. On la promena le visage découvert et la tête couronnée de fleurs, dans toute la ville.

BOURLET DE VAUXCELLES, (Simon-Jérôme) né à Versailles en 1734, mourut à Paris le 26 ventôse an 10, à 65 ans. Après de brillantes études à l'université, il prit l'habit ecclésiastique, et montra dans la chaire une éloquence douce, riche de preuves et de pensées. Nommé l'un des prédicateurs du roi, il débuta dans cette carrière par l'oraison funèbre du comte d'*Eu* prince de Dombes, écrite avec autant de goût que d'élégance, et obtint bientôt une abbaye et la place de bibliothécaire à l'Arsenal. Dès-lors il consacra ses jours à la littérature. Il rapporta d'un voyage en Italie, des connoissances très-étendues sur les beaux-arts et un goût exquis. Il en donna des preuves, 1.° dans une foule d'articles piquans et variés, insérés dans le *Journal de Paris*, les *Opuscules philosophiques et littéraires*, et autres journaux; 2.° dans un excellent *Discours préliminaire* qui se trouve en tête d'une nouvelle édition des *Lettres* de Mad. *de Sévigné*; écrit où la précision s'unit à l'abondance des idées, et les graces du style aux rapprochemens les plus heureux : en le lisant, on surnomma avec raison l'abbé *de Vauxcelles*, le *Chaulieu* de la prose; 3.° dans la préface de la nouvelle édition du traité de *Fénélon*, sur l'*Education des filles*; 4.° dans un grand nombre d'articles fournis à la nouvelle édition du *Dictionnaire* de l'académie françoise. Il préparoit un discours sur *Bossuet*, pour être placé en tête de ses oraisons funèbres, qu'il n'a pas eu le temps d'achever; et nul ne pouvoit mieux apprécier cet orateur célèbre. Son dernier écrit fut un compte rendu dans le *Mercure* n.° 42, de l'an 10, des œuvres de *Thomas*, dont il avoit été l'ami et le rival dans la carrière de l'éloquence. La conversation de l'abbé *de Vauxcelles* étoit comme ses écrits, semée d'anecdotes piquantes et de saillies gaies et heureuses. Il possédoit un excellent cœur et des vertus réelles, qu'il étoit loin d'afficher. *Je ne veux édifier personne*, disoit-il à ses amis, et il méritoit d'en avoir. Plusieurs d'entre eux, entr'autres *Fontanes* et *Aubin*, ont consacré une notice à son souvenir.

BOURNE, (Vincent) poëte Anglois, mort le 2 décembre 1747, a publié des poésies douces et agréables, dont la meilleure édition est de 1772, in-4.°

BOURRON, (Coignée de) est auteur de la pastorale d'*Iris*,

en cinq actes, qui fut jouée avec succès en 1680.

BOURRU, (Louis-Benigne) mort à Paris en 1738, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint curé de Grury en Bourgogne. Il est auteur de *Panégyriques* et de quelques *Discours* de piété, recueillis en 1726, in-12.

BOUSCAL, (Guyon Guerin de) avocat et auteur dramatique, a donné plusieurs tragédies; *Brutus et Porcie*, la *Mort de César*, *Cléomène*, *Agis*; et quelques comédies qui ne sont pas connues. *Bouscal* est mort au milieu du dernier siècle.

BOUSSY, (Pierre de) né à Tournai, donna en 1682 la tragédie de *Méléagre*.

* BOUTEROUE, (Claude) savant antiquaire, né à Paris, a donné au public un livre rempli d'érudition et fort estimé, sous ce titre : *Recherches curieuses des Monnoies de France, depuis le commencement de la Monarchie*, Paris 1666, in-folio. L'auteur mourut en 1690. — On l'a cru frère de BOUTEROUE, procureur à Paris, loué comme *homme d'honneur, de bonne foi, et ne favorisant jamais l'injustice*, par l'auteur d'une épître aux avocats du parlement de Paris, en tête de l'ouvrage intitulé : *La Découverte des Mystères du Palais*, Paris, 1690, in-12.

BOUTIGNY, (Roland-le-Vayer de) maître des requêtes, devint intendant de Soissons et y mourut en 1685. Les contestations que la régale excita entre la cour de Rome et celle de France, à la fin du 17e siècle, firent éclore divers ouvrages, parmi lesquels on distingua celui de *Boutigny*, ayant pour titre : *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'administration de l'Eglise*, Amsterdam, 1700, in-12. Cet écrit plein d'érudition fut attribué à l'avocat-général *Talon*, ainsi que celui intitulé : *De l'Autorité du Roi touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, que l'on doit aussi à l'intendant de Soissons. Dans les querelles modernes qu'a fait naître la constitution civile du clergé, décrétée par l'Assemblée constituante, ces deux ouvrages ont été relus et souvent cités.

BOUTON, (François) jésuite, voyagea en Amérique, et a publié une *Relation* estimée de l'établissement des François à la Martinique, 1640, in-8.°

I. BOUVART, (François) originaire de Lyon, se destina d'abord au théâtre de l'Opéra. Sa voix étoit si étendue que l'on avoua n'en avoir jamais ouï de pareille. A seize ans *Bouvart* la perdit, et se consacra dès-lors tout entier à composer la musique de plusieurs opéra. On lui doit entr'autres celle de *Cassandre* et de *Médus*. Il avoit épousé la veuve du célèbre peintre *Coypel*.

II. BOUVART, (Michel-Philippe) docteur et professeur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des Sciences, naquit à Chartres, et mourut à Paris le 19 janvier 1787 dans un âge assez avancé. Il ne se borna pas à enseigner la médecine, il la pratiqua avec succès. C'étoit peut-être le médecin de la capitale le plus consulté; il ne devoit donc pas être jaloux de ses autres confrères : il le fut cependant de *Tronchin*, de *Bor-*

peu et de quelques autres; et il parla d'eux avec une causticité révoltante. Ces accès d'humeur n'empêchoient pas que dans le fond il ne fût bon et officieux. On n'a de lui aucun ouvrage important sur la médecine. Son *Examen* du livre de *Tronchin*, *de Colicâ Pictorum*, 1758, in-8°, sa *Consultation* sur une naissance tardive, contre les anatomistes *Petit* et *Bertin*, 1765, in-8°; son *Mémoire* au sujet de l'honoraire des médecins, 1768, in-4°, sont des brochures éphémères et trop satiriques. *Bouvart* combattit avec force la pratique de *Sutton* pour l'inoculation; et il introduisit en France l'usage du *polygala* de Virginie contre la morsure des reptiles venimeux. A des connoissances très-étendues il réunissoit beaucoup d'esprit; et à une conversation pleine de saillies, une probité intacte, et de la générosité dans l'exercice de son art. Appelé chez un banquier malade du chagrin d'être bientôt forcé de suspendre ses payemens, il lui fit remettre la somme de vingt mille francs dont il avoit besoin, et lui rendit ainsi l'honneur, le contentement et la santé. *Bouvart* dormoit peu et ne faisoit qu'un seul repas. Sur la fin de sa carrière, il refusa les remèdes qu'on lui proposoit, et parut avoir peu de confiance à l'efficacité de l'art qu'il avoit exercé. « Ma carrière est finie, dit-il à ses amis; je n'ai plus rien à desirer que le courage de souffrir. Des remèdes que la nature n'a plus la force de seconder, fatigueroient mon existence et ne la prolongeroient plus que pour la douleur. Le passé n'existe plus pour moi; le présent n'est qu'un point; l'avenir doit seul m'occuper. » Une fièvre de peu de durée termina son existence. *Condorcet* a publié l'*Eloge* de ce médecin renommé.

BOWYER, (Guillaume) célèbre imprimeur Anglois, mort le 18 novembre 1777, se distingua par sa science et les belles éditions qu'il publia; il les enrichissoit de préfaces savantes. Son *Histoire de l'origine de l'Imprimerie*, 1774, lui mérita une place dans la société des Antiquaires de Londres. Ses éditions les plus recherchées, sont un *Nouveau Testament* grec, 1763, et les *Œuvres* de *Selden* en 3 vol. in-folio, 1726.

BOUX, (Guillaume le) né à Souzé près de Saumur en 1621, entra dans l'Oratoire, se consacra à la prédication, et obtint de *Louis XIV* devant qui il avoit prêché, l'évêché d'Acqs en 1658, et dix ans après celui de Périgueux. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut en 1693 après avoir instruit ses curés et édifié ses diocésains. On a de lui: I. Des *Sermons*, Rouen, 1766, 2 vol. in-12. Il y faut plus rechercher la solidité et l'instruction, que les grands mouvemens de l'éloquence. II. Les *Conférences de Périgueux*, trois vol. in-12, estimées.

* BOXHORN, (Marc-Zuérius) professeur d'éloquence à Leyde, ensuite de politique et d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, et mourut le 3 octobre 1653, à 41 ans. On a de lui: I. *Historia universalis*, Leipzig, 1675, in-4.° L'abbé *Lenglet* dit que c'est peu de chose; *Mencke* qui l'a continuée, assure que c'est un livre très-utile pour connoître l'origine et les droits des nations. *Boxhorn* n'avoit poussé

cette Histoire que jusqu'en 1650. II. *Obsidio Bredana*, 1640, in-folio. III. *Virorum illustrium Elogia*, 1638, in-fol. IV. *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-folio. V. *Poëmata*, 1620, in-12. VI. *Theatrum urbium Hollandiæ*, in-4.° VII. *Scriptores Latini minores Historiæ Augustæ, cum notis*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. VIII. *Poëtæ satyrici minores, cum commentariis*, 1632, in-8.° IX. Des *Notes* sur *Justin* et sur *Tacite*. X. *De Republicâ Leodiensi*, 1632. XI. *Metamorphosis Anglorum*, 1653, in-12 : très-bon Abrégé des révolutions d'Angleterre. XII. *Quæstiones Romanæ*, 1637, in-4° : Dissertations érudites sur les antiquités Romaines. XIII. *Originum Gallicarum liber*, 1654, in-4° : écrit estimé et rare.

BOYD, (Marc-Alexandre) poëte Écossois, né à Galloway, et mort en 1601, quitta le barreau pour la poésie, et y réussit. Plusieurs de ses pièces sont imprimées dans les *Deliciæ Poëtarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

BOYENVAL, (Pierre-Joseph) scélérat obscur que *Fouquier-Tainville* employa dans la prison du Luxembourg, pour dénoncer les victimes qu'il vouloit faire périr. Il se vantoit hautement de cette mission. Revenant un jour du tribunal, il annonça avoir parlé pendant deux heures avec tant d'éloquence qu'il n'étoit pas échappé un seul des cinquante-neuf accusés qu'il avoit fait mettre ce jour-là en jugement. Il se plaignit une autre fois d'avoir été injurié dans une chambre, et assura que tous les prisonniers qu'elle renfermoit périroient bientôt; ce qui arriva en effet. *Boyenval* subit enfin la peine de ses crimes; et fut condamné à mort comme complice de *Fouquier-Tainville*, l'an 3, à l'âge de 26 ans.

I. BOYER DE NICE, (Guillaume) troubadour de Provence, amoureux d'une jeune demoiselle de la maison de *Berr*, fit pour elle beaucoup de chansons, et son horoscope qui eut de la célébrité. *Charles II* comte de Provence, et *Robert* son fils l'établirent gouverneur de Nice. *Boyer* réunissoit la culture des sciences à celle de la poésie. Il composa un *Traité d'Histoire naturelle*, où il donna des éclaircissemens sur la nature des métaux, sur les fontaines de Vaucluse et de Moustiers, sur les bains d'Aix et de Digne, sur les simples qui naissent dans les montagnes de Provence; sur la manne, l'agaric, la paix et le vermillon dont on fait l'écarlate. Il dédia ce *Traité* au roi *Robert*. *Boyer* parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1355.

IV. BOYER, (Michel) peintre François, né au Puy, fut reçu membre de l'académie de Peinture en 1701. Il peignoit habilement l'architecture et la perspective. On admire celle de la *Galerie* de l'hôtel où demeuroit autrefois le premier président du parlement de Paris.

* V. BOYER, (Abel) né en 1664 à Castres, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira d'abord à Genève, à Franeker, et ensuite en Angleterre l'an 1689. Il mourut à Chelsey, le 16 novembre 1729, dans sa 65e année. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Un *Dictionnaire Anglois et François*, en deux vol. in-4°, dont les éditions ont été très-multi-

pliées ; on distingue celle donnée à Lyon en 1792 par *Bruyset* aîné. II. Une *Grammaire Angloise*, in-12. « Si ces deux ouvrages, dit un écrivain, n'avoient servi qu'à faire passer dans notre langue les sages maximes et les beautés des écrivains Anglois, l'auteur auroit les plus grands droits aux éloges du public reconnoissant ; mais la connoissance de la langue Angloise nous a attiré le débordement de tant d'extravagances, que les esprits sages sont peu tentés d'applaudir à ses travaux. En effet, la lecture des productions Angloises n'a servi qu'à introduire parmi nous des bizarreries et des maximes, qui n'étant analogues ni au caractère ni au gouvernement de la nation, n'ont produit que de très-pitoyables effets, comme l'expérience le prouve tous les jours. L'anglomanie a passé de nos livres dans nos mœurs, et y a causé les mêmes ravages ; en sorte qu'on peut dire que ceux qui ont cru nous enrichir par des productions étrangères, ne nous ont procuré que des maux étrangers. » III. L'*État politique*; ouvrage périodique qui embrassoit tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 jusqu'en 1729. Il fut très-bien reçu dans sa naissance, et on le recherche encore à présent pour plusieurs pièces curieuses qui y sont insérées. IV. *Histoire du roi Guillaume*, Londres, 1702, 3 vol. in-8.° V. Les *Annales de la reine Anne*, depuis l'année 1702, en 11 vol. in-8°, etc.

* VI. BOYER, (Jean-François) ancien évêque de Mirepoix, avoit été d'abord théatin. Le foible succès de ses *Sermons* et sur-tout la direction de quelques Dames ses protectrices, firent sa fortune. L'académie des Inscriptions ayant perdu le cardinal *de Polignac*, le remplaça en 1741 par la nomination de l'évêque de Mirepoix. Il avoit été reçu à l'académie Françoise dès 1736, et deux ans après il le fut à l'académie des Sciences. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simplicité de ses mœurs, méritèrent encore plus que ses talens, qu'on lui confiât l'éducation du Dauphin, et ensuite le détail des affaires qui concernoient la nomination aux bénéfices. Il auroit fait du bien dans cette place, si son zèle avoit toujours été aussi éclairé qu'il étoit ardent. *Duclos* l'a jugé très-sévèrement. « Jamais aucun ministre, dit-il, n'a été si maître dans son département que ce mince sujet sans naissance, d'une dévotion peu éclairée, et tiré du cloître pour l'épiscopat par quelques vieilles dévotes de la cour. L'église et l'état se ressentent aujourd'hui des choix qu'il a faits. » Il mourut en 1755. *Voyez* II. MALLET, *et* II. SAINT-PIERRE.

IX. BOYER, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né à Arlanc en 1677, déclama, écrivit contre la bulle et les jésuites, et fut enfermé au Mont-Saint-Michel, et ensuite à Vincennes, où il mourut en 1755. On a de lui, la *Vie de M. Pâris*, in-12; le *Parallèle de la Doctrine des Païens et des Jésuites*, in-8°, et d'autres livres de ce genre peu modérés.

X. BOYER-FONFRÈDE, (Jean-Baptiste) né à Bordeaux, se fit d'abord Missionnaire, et quitta le cloître pour entrer dans le commerce. Établi depuis quel-

ques années en Hollande, il revint dans sa patrie au commencement de la révolution, et fut nommé député à la première législature et à la convention nationale. Il s'y montra partisan des principes républicains et attaché au parti de la Gironde. Ce parti ayant été proscrit le 31 mai, il fut cependant effacé de la liste; mais cette exception ne lui ayant pas fait oublier ses collègues malheureux qu'il chercha en vain à défendre, il fut arrêté lui-même et condamné à mort le 30 octobre 1793, à l'âge de vingt-sept ans.

BOYSE, (Samuel) poëte Anglois, mourut en 1749, après avoir mangé sa fortune et fait de beaux vers. Son poëme de *la Divinité* a été imprimé plusieurs fois. Son ode intitulée *le Triomphe d'Albion*, qu'il publia en 1743, après la bataille de Dettingue, eut un grand succès. On lui doit encore une histoire des *Transactions de l'Europe, depuis 1739 jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse en 1745*, 2 vol. in-8.° — Son père *Joseph Boyse* ministre Anglois, mort en 1728, a publié deux volumes in-folio de *Sermons*, dont plusieurs sont estimés.

I. BOZE, (François de) Chirurgien de Lyon, publia la traduction françoise de l'*Arsenal de Chirurgie* de *Scultet*, et y joignit la description d'un monstre né à Lyon 1672, in-4.°

BRACHMAN, (Mythol.) fondateur des *Brachmanes*, philosophes Indiens, emprunta, suivant *Kircher*, la plupart de ses dogmes des prêtres Égyptiens, qui, chassés par *Cambyse* de leur patrie, se réfugièrent dans l'Inde. *Brachman*, après avoir animé différens corps, passa dans celui d'un éléphant blanc, ce qui, d'après la tradition du pays, est le comble du bonheur. Ses disciples devinrent très-nombreux, quoiqu'il leur fallût acheter ce titre par de grandes austérités et un noviciat de 37 ans. Ils étoient forcés de garder le plus profond silence, sans tousser, cracher, ni éternuer pendant que le maître parloit. Leur fondateur établit le dogme de la métempsycose; il déclara que l'eau étoit le plus noble des élémens. Il enseigna que l'univers étoit sujet à la corruption et devoit un jour périr.

BRADY, (Nicolas) né à Bandon dans le Comté de Corck en 1659, mort en 1726, fut ministre de la religion Anglicane dans différentes villes. Ses fonctions pastorales ne l'empêchèrent point de cultiver la littérature. On a de lui une traduction de l'*Enéide*, et trois vol. in-8° de *Sermons*.

BRAMANTINO, (Barthélemi) architecte et peintre Milanois, fut l'un de ceux qui introduisirent le goût de la bonne architecture en Italie. On admire sur-tout l'église de *Saint-Satyre*, ornée de colonnes et d'une tribune célèbre. *Bramantino* fit plusieurs tableaux pour le pape *Nicolas V*. Il mesura et dessina tous les monumens antiques de la Lombardie, et en publia la description.

BRAMER, (Léonard) peintre, né à Delft en 1596, acquit de la réputation par la vigueur et le naturel de son pinceau. Il imita la manière du *Bassan* et du *Corrége*. On estime sur-tout ses petits *Tableaux* sur cuivre où il a

représenté de préférence des incendies, des nuits, des cavernes éclairées par des flambeaux; et deux grands tableaux faits en Italie, dont les sujets sont la résurrection du *Lazare*, et *St. Pierre* reniant JÉSUS. Il excelloit aussi à peindre les vases d'or, de bronze ou de marbre.

BRAMMON, (Mythol.) nom du premier fils du premier homme et de la première femme, d'après la tradition des *Banians*. Ce fut un prophète grave et mélancolique qui instruisit les hommes à fuir les vices et à se mortifier en l'honneur des Dieux.

BRANCHUS, (Mythol.) fils d'*Apollon*. Sa mère étant enceinte, rêva qu'un rayon du soleil lui entroit dans la bouche et pénétroit jusques dans ses flancs. *Branchus* obtint de son père le don de prophétie. On lui éleva un temple superbe à Didyme, où il rendoit des oracles, les plus renommés de la Grèce après ceux de Delphes.

BRAND, (Chrétien Helfgott) peintre, né à Francfort sur l'Oder en 1695, se fixa à Vienne et y devint l'un des premiers paysagistes Allemands. Rien n'est plus calme que ses eaux, plus humide que sa rosée courbant des plantes sous son poids. Rien n'est plus riche que les reflets de l'astre du jour qui disparoît sur les nuages.

IV. BRANT, (Enevold comte de) favori du roi de Danemarck, fut déclaré complice du comte *Struensée*, et condamné comme lui à être décapité. Il sub[illegible]n jugement le 28 avril 1772.

BRANKER, (Thomas) mathématicien Anglois, mort à Macclesfield en 1676, a publié: I. *Doctrinæ Sphæricæ adumbratio et usus globorum artificialium*, Oxford, 1662, in-folio. II. La traduction en anglois de l'*Algèbre* de *Rhonius*, 1668, in-4.°

BRASDOR, (N.) chirurgien de Paris, acquit une assez grande réputation dans l'art d'inoculer et sur-tout d'extirper les polypes. Il est mort plus que septuagénaire, dans ces dernières années: son fils marche sur ses traces.

BRAULION ou BRAULE, (Saint) évêque de Saragosse, contribua, avec *St. Isidore* de Séville, à réformer l'église d'Espagne. Il réunissoit la science à la piété. On a de lui, un éloge de *St. Isidore* son ami, la vie de *St. Émilien*, avec une hymne en son honneur en vers ïambes. Ces divers écrits ont été recueillis à Madrid 1632, in-4.° *St. Braulion* est mort vers l'an 645.

BRAUNIUS, (Jean) ministre Protestant, naquit dans le bas Palatinat en 1628, et fut professeur de théologie et de langue hébraïque à Groningue, où il mourut à l'âge de 80 ans. Son savoir étoit étendu, sa critique judicieuse. On l'a accusé d'avoir partagé les opinions des Coccéiens. Son principal ouvrage est un traité très-approfondi sur les antiquités judaïques, intitulé: *Vestitus sacerdotum Hebræorum*, Amsterdam, 1701, deux volum. in-4.° Ses autres écrits sont: *La véritable religion des Hollandois*, contre *Stoup*, 1675, in-12. Un *Commentaire* sur l'Épître aux Hébreux, 1705, in-4.° *Selecta sacra*, 1700, in-4.° *Doctrina fœderum*, Amsterdam, 1688, in-4.° Les principes de cet ou-

vrage furent attaqués par *Jean de Marck*.

* BRAWER, BRAUR, BROOR ou BROWER, (Adrien) peintre Flamand, naquit à Oudenarde en 1608. Il commença dans son enfance à représenter sur de la toile des fleurs et des oiseaux que sa mère vendoit aux femmes de la campagne, et finit par des ouvrages grotesques et des figures en petit que l'on achetoit au poids de l'or. Son atelier étoit ordinairement dans quelque taverne. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, en s'enivrant lui-même. Arrêté à Anvers comme espion, il demanda qu'on le laissât travailler : il se mit à peindre des *Soldats Espagnols occupés à jouer*, et les représenta avec tant de feu et de vérité que *Rubens* offrit six cents florins de ce tableau, et obtint sa liberté en se rendant sa caution. La crapule altéra sa santé. La pipe et l'eau de vie lui tenoient lieu de grandeur et de richesses. Dans une des courses fréquentes qu'il faisoit, il fut entièrement dépouillé par des voleurs. Se voyant presque nu, il se fit un habit de toile, sur lequel il peignit des fleurs, dans le goût des robes indiennes. Les dames y furent trompées, et demandoient une étoffe et des desseins pareils. *Brawer* les désabusa, en effaçant avec une éponge toutes les peintures de son habit. Ses parens le méprisant parce qu'il étoit toujours mal vêtu, il acheta un habit de velours. Alors on l'invita à une noce. Au milieu du repas, il répandit un plat rempli de sauce sur sa belle parure, en disant : *Il faut bien que mon habit fasse bonne chère, puisque lui seul est invité et non ma personne.* Réduit à la dernière misère, il vint à Anvers, et alla mourir à l'hôpital en 1640, âgé de 32 ans seulement. Il fallut quêter pour le faire enterrer. Il fut inhumé dans le cimetière des pauvres ; mais à peine *Rubens* eut-il appris sa mort, qu'il l'en fit retirer, et lui fit faire dans l'église des Carmes, des obsèques magnifiques. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu même de l'indigence. Tous ses tableaux représentent des scènes réjouissantes. On y voit des *Querelles de cabaret*, des *Filous jouant aux cartes*, des *Fumeurs*, des *Ivrognes*, des *Soldats*, des *Noces de village*. La nature y est rendue avec une grande vérité. Sa touche est fort légère, ses couleurs très-bien entendues, et ses figures ont beaucoup d'expression. Ses ouvrages se vendent fort cher et sont très-rares.

BRAY, (Thomas) né à Marton en Shropshire en 1656, mort en 1730, fut docteur en théologie à l'université d'Oxford. Ce titre le distingua moins que son zèle pour les prisonniers, auxquels il procura des adoucissemens, après leur avoir donné les consolations de la religion. Il avoit fait en qualité de missionnaire, un voyage dans le Maryland, et il a donné : I. *Directorium Missionariorum*. II. *Bibliotheca parochialis*. III. Un *Martyrologe*, 1712, in-folio.

BREBIETTE, (Pierre) graveur à l'eau-forte, né à Mantes dans le 17e siècle, a laissé des estampes pleines d'invention et d'intelligence. Il peignoit aussi ; mais le peintre étoit inférieur au graveur. On a de lui des Frises, des bacchanales, des jeux d'enfans, des sujets de dévotion. Il a

gravé plusieurs tableaux de *Paul Véronèse*, de *Raphaël* et d'*André Del Sarte*.

BRÉDERODE, (Henri de) descendant des anciens comtes de Hollande, devint chef des conjurés qui voulurent, en 1566, changer le gouvernement de la Hollande, et expulser *Marguerite* de Parme, gouvernante des Pays-Bas. *Brèderode* fut obligé de se sauver en Allemagne, où il mourut en 1568.

BREITINGER, (Jean-Jacques) né à Zurich le 15 mars 1701, est mort dans cette ville en 1776. Il professa l'hébreu, et se distingua par des *Traités* sur la poésie, la peinture et les antiquités. On lui doit aussi une édition de l'*Ancien Testament* de la version des Septante, en quatre volum. in-4°, et des *Poésies* de *Martin Opitius*.

BREITKOPF, (J. G.) célèbre et savant imprimeur de Leipzig, mort en 1794, est inventeur de la nouvelle méthode d'imprimer la musique au lieu de la graver. Il en fondit lui-même les caractères qui furent imités à Berlin par *Zinsk*, à Vienne par *Trattner*; à Harlem par *Enschède*: depuis on a vu sortir des presses de *Beaumarchais* des duo, des symphonies et des pièces de clavecin très-soignée et qui surpassent la beauté de la gravure ordinaire. On doit encore à *Breitkopf*, deux ouvrages érudits : le premier publié à Leipzig en 1779, a pour titre : *Mémoire* sur l'Histoire de l'invention de l'Imprimerie ; le second, est intitulé ; *Essai* sur l'origine des Cartes à jouer, de l'emploi du Papier de lin et de la Gravure en bois en Europe ; deux volumes ; ils sont en allemand et mériteroient d'être traduits en françois.

I. BRÉMONT, (N.) littérateur François, réfugié en Hollande, s'y fit mettre en prison pour ses opinions politiques. Là, il traduisit de l'espagnol le *Guzman d'Alfarache* de *Mateo Aleman*. Il a beaucoup retranché de l'original, et y a ajouté des aventures nouvelles. Sa situation ne le rendant pas favorable aux gens de justice, il n'abandonne jamais un juge ou un greffier sans en dire tout le mal possible.

BRENTANO, général Autrichien, fit la guerre contre les Turcs avec distinction, et commanda dans le pays de Trèves en 1792, sous les ordres du prince d'*Hohenlohe*. Il contribua beaucoup à la victoire remportée sur *Bournonville*. Il est mort quelque temps après avec la réputation d'un général courageux et expérimenté.

II. BRET, (Alexandre *Jean* le) né à Beaune, mort à Paris le 7 janvier 1772, est auteur de quelques *Ecrits* peu dignes d'être lus. Après avoir suivi pendant plusieurs années le barreau de Paris, comme avocat, il publia une *Instruction* sur la procédure du parlement ; la *Nouvelle Ecole du Monde*. —*Elise*, 1766, in-12. Ce dernier ouvrage est une *Traduction* du second livre de l'*Honnête Femme* par *du Bosc*.

III. BRET, (Antoine) né à Dijon en 1717, mort à Paris en février 1792, à l'âge de 75 ans, mérita d'être distingué par ses poésies légères, ses comédies et plusieurs écrits littéraires. Tranquille, confiant, incapable d'envie, heureux du bonheur de ses amis, il a mené une vie douce

au milieu d'eux. Ses *Poésies fugitives* ont de la fraîcheur. Ses *Comédies* n'offrent que des caractères peu verbeux et des plans foiblement conçus ; mais elles sont écrites avec pureté, et le dialogue en est facile. On joue quelquefois son *Ecole amoureuse* et la *Double Extravagance.* Leur réunion publiée en 1778, forme deux vol. in-8.° Les autres ouvrages de cet écrivain sont : I. *Vie* de *Ninon Lenclos*, 1751, in-12. II. Les *Quatre Saisons*, poëme, 1764, in-4.° III. *Essais de Contes moraux*, 1763, in-12. IV. La *Nouvelle Cléopâtre*, 1769, trois volumes in-12. C'est l'abrégé d'un roman volumineux de *la Calprenède*, qui ne se lisoit plus. V. *Fables Orientales*, 1772, in-8.° VI. *Mémoires de Bussy Rabutin*, 1774, deux vol. in-12. VII. *Commentaire* sur les *Œuvres* de *Molière*, 1791, six volumes in-8.° C'est le meilleur ouvrage de *Bret.* La critique en est douce ... te, et les observations fines ... nes de goût. Il a travaillé ... urnal *Encyclopédique ;* et après l'abbé *Aubert*, la rédaction de la *Gazette de France* lui fut confiée.

I. BRETON, (Guillaume le) né à Nevers, exerça la profession d'avocat au parlement de Paris, et y donna au théâtre en 1578, la tragédie d'*Adonis*, imprimée l'année suivante chez *Langelier.*

II. BRETON, (François le) né à Poitiers, suivit la profession d'avocat dans sa patrie, et périt le 22 novembre 1586, victime de la vengeance de *Henri III*, qui le fit pendre comme auteur d'une satire intitulée *le Salutaire*, où il étoit accusé de foiblesse et d'injustice. Cette satire fut brûlée par la main du bourreau.

BREZOLLES, (Ignace Moly de) mort en 1778, fut renommé dans la maison de Sorbonne par son savoir. Il publia un volumineux Traité sur la *Juridiction Ecclésiastique*, 1781, 4 volumes in-4.°

BRIANDE D'AGOULT, comtesse de Lème, fut aimable et belle. Elle fit l'ornement de la célèbre Cour d'amour, établie à Avignon lorsque cette ville étoit sous la domination des papes.

BRIDAINE, (N.) prêtre de Jusclan dans le diocèse d'Uzès, se consacra de bonne heure aux missions, et exerça ce ministère dans les principales villes de France. Une voix forte et tonnante, jointe à des instructions solides, mêlées de quelques traits terribles et sublimes, le faisoit écouter avec attention, et il remuoit les esprits, quoiqu'en général ses discours fussent incorrects et diffus. Pour frapper les cœurs endurcis, il employoit et prodiguoit même quelquefois l'éclat extérieur des cérémonies religieuses. Il mourut saintement en décembre 1767. On a de lui des *Cantiques spirituels*, 1748, in-12.

BRIDGE, (Henri) *Voyez* BRIGGS, n° I.

II. BRIE, (N. de) fils d'un chapelier de Paris, est auteur de la tragédie des *Héraclides* et de la comédie du *Lourdaut.* On a dit que ce titre étoit celui de l'auteur. Il mourut en 1716.

III. BRIE, (N. de) comédienne célèbre de la troupe de *Molière*, jouoit sur-tout avec supériorité le rôle d'*Agnès* dans

l'*Ecole des Femmes*. Les comédiens la voyant vieillir, l'engagèrent à céder ce rôle à la jeune *Ducroisi*; mais le parterre n'approuvant point cette cession, réclama si vivement la première actrice, qu'elle fut forcée de jouer en habit de ville, et de garder ce rôle jusqu'à sa sortie du théâtre, à l'âge de 65 ans.

BRINGHI, (Mythol.) divinité des jeux et des plaisirs dans la mythologie Indienne. Elle faisoit naître les fleurs, la joie, et tout ce qui flatte les mortels.

BRINON, (Pierre) conseiller au parlement de Rouen, donna au théâtre la tragédie de *Baptiste* qu'il traduisit de *Buchanan*, et quelques autres dont celle de *Jephté* est divisée en sept actes. *Brinon* est mort au commencement du 17[e] siècle.

BRIOCHÉ, (N.) acquit une sorte de célébrité en attirant la foule au spectacle de la Foire, où il avoit perfectionné le mécanisme et le jeu des marionnettes. Il mourut au commencement du siècle passé. Un vieillard qui assistoit à une séance trop sérieuse de l'académie Françoise, s'écria : *Oh que j'aime bien mieux l'académie de* Brioché !

BRIRWOOD, (Édouard) professeur d'astronomie à Londres, y mourut en 1613. Son amour pour la solitude égaloit sa modestie; il ne voulut jamais laisser imprimer ses écrits de son vivant : mais son neveu en dédommagea ensuite le public. Ce sont des *Elémens* de *Logique*, un *Commentaire* sur la *Philosophie* d'*Aristote*, un *Traité* sur les *Poids* et les *Monnoies* des anciens; enfin, des *Recherches* sur la variété des langages et des cultes dans les principales parties du monde. Londres, 1622.

BRISSET, (Rolland sieur *du Sauvage*) né à Tours, suivit le barreau à Paris, et y donna diverses tragédies à la fin du seizième siècle. Celles dont les noms sont restés, ~~sont~~ : *Thyeste*, *Octavie*, *Agamemnon*, *Hercule furieux* et *Diéromène*. On ne sauroit plus où les trouver.

II. **BRISSOT** de Warville, (Jean-Pierre) né à Chartres en 1754 d'un traiteur, eut de bonne heure la passion de se signaler. Ses ennemis disoient qu'il avoit dans l'esprit toute la chaleur des fourneaux de son père. Cette chaleur le conduisit bientôt à Paris où il publia quelques écrits, et de là à Londres où il établit un *Lycée*, qui avoit pour but la correspondance et la réunion des gens de lettres de tous les pays, et il en publia pendant quelque temps les travaux périodiques. Cette occupation littéraire [illegible] trop pénible pour l'ame a[illegible] *Brissot*, dévorée d'une [illegible]tude naturelle qui la portoit sans cesse à vouloir agir, voyager, former une secte, devenir chef de parti. Les idées d'indépendance que fit germer la révolution des États-Unis furent adoptées par *Brissot* avec enthousiasme. Il revint les préconiser en France et fut mis à la Bastille, d'où il sortit quelques mois après pour devenir secrétaire de la chancellerie du ci-devant duc d'*Orléans*. De retour d'un voyage qu'il avoit fait dans l'Amérique septentrionale, au commencement de la révolution, il la seconda de toutes ses forces. Il n'y eut pas de changement remarquable, de destruction opérée par elle, qu'il ne justifiât dans

sa gazette du *Patriote François*. Cette feuille, écrite d'un style clair et facile, lui donna une certaine influence; et il eut, dit-on, assez de crédit pour faire nommer son ami *Roland* au ministère. On ne doit plus être surpris si la femme de ce dernier trouve *Brissot* digne d'éloge, et en a tracé le portrait suivant: « Ses manières simples, dit-elle, sa franchise, sa négligence naturelle, étoient en parfaite harmonie avec l'austérité de ses principes; mais je lui trouvois une sorte de légèreté d'esprit et de caractère qui ne convenoit pas également bien à la philosophie. Ses écrits sont plus propres que sa personne à opérer le bien, parce qu'ils ont toute l'autorité que donnent à des ouvrages la raison, la justice et les lumières, tandis que sa personne n'en peut prendre aucune, faute de dignité. Confiant jusqu'à l'imprudence, gai, naïf, il étoit fait pour vivre avec des sages et pour être la dupe des méchans. Livré dès sa jeunesse à l'étude des rapports sociaux et des moyens de bonheur pour l'espèce humaine, il juge bien l'homme et ne connoît pas du tout les hommes. Il ne peut haïr; on diroit que son ame n'a point assez de consistance pour un sentiment aussi vigoureux. Avec beaucoup de connoissances, il a le travail extrêmement facile, et il compose un traité comme un autre copie une chanson. Aussi l'œil exercé discerne-t-il dans ses ouvrages, avec un fond excellent, la touche hâtive d'un esprit rapide et souvent léger. Sa bonhomie, son activité ne se refusant à rien de ce qu'il croit utile, lui ont donné l'air de se mêler de tout, et l'ont fait accuser d'intrigues par ceux qui avoient besoin de l'accuser de quelque chose.» La société des Jacobins vint offrir un aliment à cette activité. Il s'y fit sur-tout le champion des hommes de couleur, qu'il appela à une pleine liberté; il combattit à cet égard *Barnave;* il attaqua ceux même qui, desirant l'abolition de l'esclavage, vouloient la rendre progressive, ne point rompre brusquement les rapports des Colonies avec la France, et des cultivateurs avec les propriétaires du sol, habituer enfin peu à peu les Nègres à l'exercice de leurs droits civils. Après le voyage de *Louis XVI* à Varennes, *Brissot* fut un des premiers à présenter ce départ comme un crime, et à paroître dans l'assemblée du Champ-de-Mars, qui réclamoit la république et la déchéance du monarque. On sait que l'assemblée Constituante dissipa par la force cet attroupement; *Brissot* ne put jamais le lui pardonner. Député de Paris à l'assemblée Législative, il y fit déclarer la guerre à la plupart des puissances de l'Europe; nommé de nouveau à la Convention, il s'y déclara l'ennemi du parti monarchique, et eut enfin le plaisir de faire proclamer en France l'établissement de la république. Tant de succès éveillèrent *Robespierre;* il ne s'attendoit pas à voir *Brissot* s'avancer si près de lui. Dès-lors ses partisans eurent ordre de dépeindre celui-ci comme un agent secret de l'Angleterre, comme un patriote suspect, n'aimant la démocratie que pour son intérêt propre. *Brissot*, dépopularisé, se ligua avec quelques députés pour détacher les départemens de la capitale. C'est ce qu'on appela le parti des *Fédéralistes*. Ce parti fut proscrit, et *Brissot* périt sur

l'échafaud à l'âge de 39 ans, le 31 octobre 1793. Ses adversaires l'ont peint comme un petit homme gonflé de vanité et d'orgueil, qui ne craignoit pas de s'appeler *le Patriote sans peur et sans reproche*. Ce *Bayard* du patriotisme, montra, dit-on, assez peu de courage à l'approche du dernier moment. Toute sa vigueur étoit dans son esprit: quelque temps avant sa mort, il avoit adouci ses principes, et vraisemblablement parce qu'il pensoit qu'il en seroit lui-même la victime. Dans le temps de son effervescence, lorsque *Jourdan* ouvroit la glacière d'Avignon, lorsqu'on emprisonnoit les journalistes ses rivaux, il étoit d'avis qu'on se prêtât aux circonstances et qu'on laissât dormir la loi; mais lorsque la commune de Paris proscrivit sa feuille, alors la vertu, la morale, l'ordre, l'équité, lui parurent crouler par les fondemens. Le temps de se faire écouter étoit passé; et quoiqu'il y eût des *Brissotins*, (car il avoit donné le nom à une secte) ses ennemis triomphèrent bientôt de lui et de *Roland*, tour-à-tour son protégé et son protecteur. Il ne faut pas cependant adopter les calomnies qu'ils répandirent: ils accusèrent *Brissot* d'avidité, d'escroquerie; il est certain qu'il n'étoit point empressé d'augmenter sa fortune, que sa vie étoit simple et sa chère frugale, et qu'il étoit plus ambitieux de renommée que de richesses. Nous avons de lui différens ouvrages: I. *Bibliothèque philosophique sur les lois criminelles*, compilation en 10 vol. in-8°, où l'auteur a réuni les ouvrages qui ont traité de la réforme de ces lois. II. *De la Vérité* ou *Méditations sur les moyens de parvenir à la vérité de toutes les connoissances humaines* : c'est un essai où l'auteur recherche ce qu'il y a de certain dans nos connoissances, et ce qu'elles offrent de problématique. III. *Examen des Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, par le marquis de *Chatelux* : critique qu'il fit suivre par une relation de ces mêmes pays, en 3 vol. in-8.° IV. *Tableau de la situation des Anglois dans les Indes Orientales*, 1784, in-8.° V. *Lettres* politiques sur l'histoire d'Angleterre, 1786, 2 vol. in-8.° VI. Plusieurs *Discours* politiques sur la conduite des députés aux États-généraux, les moyens de remédier à la rareté du numéraire, la liberté des Noirs, l'anéantissement de l'autorité des papes, le procès de *Louis XVI*, la société des Jacobins, les mesures à prendre contre le gouvernement Anglois, l'influence des anarchistes et les maux qu'elle a causés. *Brissot* avoit pu attaquer impunément toutes les puissances; ce dernier écrit seul excita la vengeance des factieux et lui procura la mort.

BRITOMARTE, (Mythol.) fille de *Jupiter* et compagne de *Diane*, se jeta dans la mer pour se soustraire aux poursuites de *Minos* qui en étoit épris. Elle fut mise par *Diane* au rang des divinités, et adorée par les Eginètes sous le nom d'*Aphea*.

BRIZARD ou plutôt BRITARD, (Jean-Baptiste) acteur de la comédie Françoise de Paris, né à Orléans en 1721 de parens honnêtes, fut orphelin à l'âge de dix ans. Il se décida d'abord pour la peinture; mais il se tourna bientôt du côté du théâtre; et après avoir joué en province avec succès, il vint remplir à Paris les

premiers rôles dans le tragique. Sa figure noble, sa belle chevelure, beaucoup de naturel et par fois la sensibilité de son ame, rendoient son jeu intéressant; et lorsqu'il s'animoit sur-tout, il atteignoit presque au sublime de son art. La frayeur qu'il éprouva en passant sous le pont Saint-Esprit, lui blanchit subitement les cheveux. Cet accident lui fit quitter les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père dans lesquels il excelloit. Ce fut lui qui couronna *Voltaire* en plein théâtre, et ce grand poëte en fut si ravi qu'il lui dit : *Monsieur, vous me faites regretter la vie. Brizard* mourut le 30 janvier 1790, pleuré de ses parens, de ses amis et du public.

BRIZO, (Mythol.) déesse du sommeil, adorée à Délos, où on lui offroit de petites barques remplies de fruits.

I. BROCARD, (Bonaventure) religieux Jacobin, a publié dans le 8e siècle, une savante *Description* de la Terre-Sainte, que *le Clerc* a réimprimée à la fin de son édition de l'*Onomasticon* de *Bonfrerius*, en 1707, in-fol.

II. BROCARD, (Jacques) Calviniste Vénitien, fit le prophète, et prétendit que les événemens modernes survenus à la reine *Elizabeth* et à *Philippe II*, étoient prédits dans les Écritures. On se moqua de *Brocard* et de son ouvrage ayant pour titre : *Mystica et Prophetica interpretatio Geneseos*, Leyde, 1584, in-4.° *Brocard*, accusé d'exciter des troubles en Italie et en France, se retira à Nuremberg où il mourut à la fin du 16e siècle.

BROCARIO, (Arnoult-Guillaume de) imprimeur Espagnol de l'université d'Alcala, publia la célèbre *Polyglotte* de *Ximénès* en 6 gros vol. in-fol. L'impression en fut finie en 1517. Elle renferme quatre langues : l'hébreu, le chaldéen, le grec et le latin. Chaque page de l'ancien et du nouveau *Testament* est partagée en trois colonnes : la première offre le texte hébreu ; la seconde, la *vulgate* en caractères gothiques ; la troisième, le grec des Septante ; le texte chaldéen se trouve à la marge intérieure et la version latine vis-à-vis.

* I. BRODEAU, (Jean) chanoine de Tours sa patrie, mourut en 1563. *Sadolet, Bembo, Manuce, Danès* et plusieurs autres savans, lui donnèrent leur amitié et leur estime. Son principal ouvrage est un *Recueil d'observations et de corrections* de beaucoup d'endroits de différens auteurs anciens. Ce recueil publié sous le titre de *Miscellanea*, 1609, in-8°, deux parties, se trouve dans le *Trésor* de *Grutter*. Son édition de *Xénophon*, publiée à Basle en 1559, est très-estimée. Celle du *Cynegeticon* ou *Traité de la chasse* d'*Oppien*, imprimée aussi à Basle en 1552, ne l'est pas moins. « *Oppien*, dit *Sapin* dans sa préface sur *Euripide*, étoit si maltraité par la barbarie des temps, qu'il n'auroit pu se reconnoître sans horreur si *Brodeau* ne l'eût rétabli, corrigé et embelli. » *Brodeau* fit encore paroître à Basle, en 1552, avec des notes, les écrits de *Quintus*, de *Smyrne* et de *Coluthus*. *Brodeau* joignoit l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

BRODERICUS, (Étienne) Esclavon, évêque de Watzen en Hongrie, servit avec zèle le jeune

et malheureux *Louis II*, attaqué par les Turcs et qui périt sous leurs coups à la bataille de Mohatz, où *Brodericus* se trouva lui-même. L'évêque inaugura ensuite *Jean Zapol* souverain de Hongrie, et mourut en 1540. On lui doit une *Relation* très-curieuse de la mort de *Louis II* et de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse Hongroise. Elle se trouve à la suite de l'histoire de *Bonfinius*, publiée par *Sambuc*, à Hanovre en 1606.

* BROGLIE, (Victor-Maurice comte de) d'une famille originaire de Piémont, et établie dans le Querci dès le 14e siècle, servit avec gloire dans toutes les guerres de *Louis XIV*, et obtint le bâton de maréchal de France en 1724. Il mourut en 1727, âgé d'environ 80 ans. —*François-Marie* son fils, né en 1671, aussi maréchal de France, mérita cet honneur par l'intelligence et la bravoure qu'il montra en Italie, dans les campagnes de 1733 et 1734. Ce fut cette dernière année qu'il reçut le bâton. Le roi érigea en sa faveur la baronnie de Ferrières en Normandie en duché, sous le nom de *Broglie*. Il mourut en 1745. —Le maréchal de BROGLIE son fils, le vainqueur de Bergen, a hérité des talens de son père et de son grand-père, et leur a donné un nouvel éclat. —*Claude-Victor* de BROGLIE, fils de ce dernier, député de la noblesse de Colmar aux États-généraux de 1789, embrassa le parti populaire; cependant, nommé maréchal de camp à l'armée du Rhin, il refusa de reconnoître le décret du 10 août qui suspendoit le roi; il fut destitué, et quelque temps après condamné à mort comme conspirateur, par le tribunal révolutionnaire. Il n'étoit alors âgé que de 37 ans.

BROHON, (Jacqueline-Aymée) morte à Paris en 1778, a publié deux foibles romans; les *Amans philosophes* et les *Tablettes enchantées*, 1785, in-12. L'esprit du lecteur reste sans enchantement.

BROKESBY, (François) ministre anglican, mort à Kowlay en 1716, a donné plusieurs ouvrages estimés en Angleterre. I. Une *Vie de Jésus-Christ*. II. Un *Traité d'éducation*, 1710, in-8.o III. *Histoire* du gouvernement de la primitive église, pendant les trois premiers siècles, 1712, in-8.o IV. *Vie d'Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-12.

BROME, (Alexandre) poëte Anglois, né en 1600, mort en 1666, publia une traduction d'*Horace* et un volume in-8.o de *Poésies*. —Il ne faut pas le confondre avec *Richard* BROME, mort en 1652, médiocre poëte comique, qui dans ses pièces fut assez peu régulier, sans exciter davantage le rire.

BRONGNIART, (Auguste-Louis, vint jeune à Paris où son application à l'étude de la chimie et ses connoissances dans cette science, le firent choisir pour la professer; il s'en acquitta avec autant de clarté que d'intérêt. Il est mort à Paris le 4 ventôse de l'an 12, après avoir publié plusieurs *Mémoires* dans les Journaux et un *Tableau analytique* des combinaisons et des décompositions de différentes substances par les procédés de la chimie, 1778, in-8.o

BROOME, (Guillaume) poëte Anglois, né dans le comté de Chester, mort le 16 novembre 1745, fut successivement curé de différentes paroisses, sans négliger la littérature. Il aida *Pope* dans la traduction de l'*Odyssée* en vers, et donna une traduction de l'*Iliade* en prose.

BROOR, *Voy.* BRAWER.

BROSIUS, (Jean-Thomas) syndic de l'ordre Teutonique et vice-chancelier de l'électeur Palatin, mort dans le 17e siècle, est auteur des *Annales des duchés de Juliers et de Berg*. Cet ouvrage est estimable et recherché. Il parut après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-folio, par les soins de son gendre *Michel Mappius*.

II. BROSSARD, (N.) chirurgien à la Châtre en Berry, s'est fait connoître particulièrement par un topique propre à arrêter sans ligature l'hémorragie des artères. Ce topique est l'*Agaric*, excroissance qui croît sur les vieux chênes. Il faut le cueillir dans les mois d'août ou de septembre et le tenir dans un lieu sec. L'académie de chirurgie éprouva cette découverte et l'accueillit. *Brossard* est mort vers l'an 1770.

*II. BROSSE, (Jean de) chambellan et maréchal de France, étoit fils de *Pierre de Brosse de Boussac*. Il assassina en 1426 *Camus de Beaulieu*, favori de *Charles VII*. Ce prince, en présence de qui ce meurtre avoit été commis, fut forcé de dissimuler. *Jean* rendit d'assez grands services. Il se distingua au siége d'Orléans et à la bataille de Patay en 1429, et mourut en 1433. Il étoit seigneur de Boussac et descendoit d'une noble et ancienne famille. *Jean* son fils fut conseiller et chambellan de *Charles VII*, obtint le duché de Penthièvre en épousant *Nicole de Blois*, fille unique de *Charles de Blois* dit de *Bretagne*. Mais le duc de *Bretagne* s'étant emparé de ce duché sous *Louis XI*, dans la guerre du *Bien public*, *Brosse* le céda au roi en 1479. Cette famille s'éteignit en 1565 dans sa postérité masculine.

* IV. BROSSE, (Gui de la) médecin ordinaire de *Louis XIII*, obtint de ce roi en 1626 des lettres-patentes pour l'établissement du Jardin royal des plantes médicinales, dont il fut le premier intendant. Il s'appliqua d'abord à préparer le terrain, il le peupla ensuite de plus de deux mille plantes. On peut en voir le catalogue dans sa *Description du Jardin royal*, in-4°, 1636. *Richelieu*, *Séguier* et *Bullion* surintendant des finances, contribuèrent à enrichir par leurs libéralités le dépot confié à *la Brosse*. On a de lui un *Traité des vertus des Plantes*; 1628, in-8.° En 1795 on a trouvé son tombeau dans un caveau ouvert, sous une galerie du *Muséum* d'histoire naturelle à Paris, avec cette indication écrite au simple charbon :

Gui de la Brosse,
Dont la mort me comble d'ennui;
Si son corps est couvert de terre,
J'espère que son nom
Ne lé sera jamais d'oubli.

Louise de la Brosse.

V. BROSSE, (N.) dont on ignore la naissance et la mort, donna au théâtre plusieurs comédies : *Les Innocens coupables*; *les Songes des hommes éveillés*;

l'Aveugle clairvoyant; le Malade d'Amour; le Curieux impertinent. Les titres en sont assez piquans, mais le talent de l'auteur n'y répond pas.

I. BROSSES, (Robert des) né à Bonn en Allemagne, a composé la musique d'un grand nombre d'*Opéra* représentés aux Italiens depuis 1747 jusqu'en 1755. Il est mort vers cette époque.

* II. BROSSES, (Charles de) premier président du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon sa patrie, associé libre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit en 1709, et est mort à Paris le 7 mai 1777. Il étoit venu dans cette capitale pour voir sa fille qui y étoit mariée. *Voltaire* qui avoit eu des affaires d'intérêt avec lui, le peint dans ses *Lettres* comme un homme avide, aspirant aux distinctions littéraires, et n'ayant pas assez de titres pour justifier ses prétentions; mais ce portrait a été tracé en partie par la haine. Le président *de Brosses* en a été dédommagé par celui que *Buffon* a tracé de lui. « C'étoit, dit ce dernier, un de ces hommes qui peuvent, suivant les circonstances, devenir les premiers des hommes en tout genre, et qui également capables de comparer des idées, de les généraliser, d'en former de nouvelles combinaisons, manifestent leur génie par des productions nouvelles, toujours différentes de celles des autres et souvent plus parfaites.» Dans la révolution des parlemens en 1771, il se consola de son inaction en achevant son *Salluste* qu'il avoit entrepris de suppléer et de traduire. Il joignit de bonne heure les travaux littéraires aux fatigues de la magistrature; et ses études étendirent ses connoissances et fortifièrent sa raison. On a de lui: I. *Lettres sur la Découverte de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8°: curieuses. II. *Histoire des Navigations aux Terres australes*, 1756, 2 vol. in-4.° III. *Du culte des Dieux Fétiches*, ou *Parallèle de l'ancienne Idolâtrie avec celle des peuples de Nigritie*, 1760, in-12: brochure attribuée faussement à *Voltaire*. IV. *Traité de la formation mécanique des Langues*, 1765, 2 vol. in-12: ouvrage plein de sagacité et d'idées philosophiques sur l'origine et les principes du langage, qui n'est pas exempt de paradoxes et dont les meilleures réflexions n'appartiennent pas à son auteur. V. *Histoire de la République Romaine dans le cours du 7e siècle*, par *Salluste;* en partie traduite du latin sur l'original, en partie rétablie et composée sur les fragmens qui sont restés de ses livres perdus. Il ne restoit de *Salluste* que deux morceaux peu étendus, la *Catilinaire* et la *Jugurtine; de Brosses* a suppléé le reste de l'ouvrage imprimé à Dijon en 1777, en 3 vol. in-4°, très-belle édition, avec des gravures d'après l'antique. On y trouve une profonde connoissance de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Le style est élégant et facile dans la version de *Salluste;* dans le supplément, au contraire, il est incorrect et rempli de termes bas et populaires. VI. Divers *Mémoires*, dans ceux de l'académie des Belles-Lettres de Paris et de Dijon.

BROTHÉE, (Mythol.) fils de *Vulcain* et de *Minerve*, étoit contrefait comme son père. Sa grande laideur le faisant fuir des

jeunes filles, il se jeta de désespoir dans le volcan de l'Etna.

BROTTIER, (Gabriel) né à Tannay dans le Nivernois le 5 septembre 1723, entra dans la société des Jésuites avec le zèle le plus infatigable pour l'étude, et y acquit des connoissances variées et profondes. La médecine même ne lui fut pas étrangère, et il se plaisoit chaque année à lire *Hippocrate* dans sa langue naturelle. Après l'extinction des Jésuites, il se retira chez un ami où il passa la moitié de sa vie dans le sein des lettres et de la confiance, et goûtant toutes les jouissances du cœur. Il y mourut le 12 février 1789. L'académie des Inscriptions le comptoit parmi ses membres; et il méritoit cet honneur par les ouvrages suivans: I. *Examen* de l'*Apologie* de l'abbé *de Prades*, 1753, in-8.° II. *Traité des Monnoies Romaines, Grecques et Hébraïques, comparées avec celles de France*, 1760, in-4.° III. *Vie* de *la Caille*, en latin, 1763, in-4.° IV. *Mémoires du Levant*, 1780, in-8.° *Brottier* a laissé en manuscrit un Ouvrage considérable, dans lequel il prétendoit expliquer tout le langage hiéroglyphique des peuples anciens. Cet écrit laissé à son neveu, mériteroit d'être recherché. On doit à *Brottier* plusieurs éditions corrigées avec goût et éclaircies par de savantes notes. Celle de *Pline* qui parut en 1779, en 6 vol. in-12, n'est qu'un abrégé des *Œuvres* de cet ancien naturaliste. Celle des *Fables* de *Phèdre*, publiée en 1785, est extrêmement soignée dans le texte et l'impression. Celle du *Poëme* de *Rapin*, sur les Jardins, donnée en 1778, a fait relire avec intérêt cet élégant poëte moderne; mais c'est sur-tout l'édition de *Tacite* qui obtint l'estime des savans. Elle parut en 1771 en 4 vol. in-4°, et a été réimprimée en 1776 en 7 vol. in-12. « Cette édition, dit l'auteur des *Trois Siècles*, est la meilleure réfutation du sentiment de ceux qui prétendent qu'on ne sauroit bien écrire dans une langue morte. Non-seulement elle offre la connoissance la plus profonde de la langue latine, mais encore l'imitation la plus heureuse du meilleur historien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les savans de l'Europe, est tout à la fois un anathème prononcé contre les auteurs du paradoxe et le triomphe de l'érudition parmi nous. Les excellentes notes qui accompagnent cette édition, ne seront jamais confondues avec le verbiage des commentateurs; elles seront regardées au contraire comme des modèles de sagacité, de discernement, de goût et de bonne latinité.» — *André-Charles* BROTTIER son neveu, s'occupoit avec succès de littérature et de botanique. Il rédigea longtemps d'une manière brillante l'*Année littéraire*. Accusé de conspiration contre le directoire, il fut déporté à la Guiane et y périt le 26 fructidor an 6, victime de l'intempérie du climat et du chagrin qui le dévoroit.

II. BROUGHTON, (Thomas) né à Londres en 1704 d'un curé, fut curé lui-même. Comme pasteur il publia: *Bibliotheca historica sacra*, ou Dictionnaire historique de la Religion, depuis *Adam* jusqu'à nos jours, 1756, 2 vol. in-fol. Comme littérateur, il mit au jour: *Biographia Britannica*. Il mourut en 1774, dans sa 71e année.

BROUSSE, (François-Bernier de la) a composé des *Pastorales*, des *Bergeries* et deux Tragédies, dont l'une porte le titre singulier : *l'Embryon Romain*. Cet auteur est mort au commencement du 17e siècle.

V. **BROWN**, général au service de Russie, naquit en Irlande en 1701. Ne pouvant obtenir de l'emploi dans sa patrie, parce qu'il professoit la religion Catholique, il entra au service de l'Autriche, puis à celui de Russie, et fit toutes les campagnes contre les Turcs, en 1737 et 1738, sous le maréchal *de Munich*. Fait prisonnier par les Musulmans, vendu successivement à quatre maîtres différens, il dut enfin sa liberté à l'ambassadeur de France. *Brown* de retour en Russie, y parvint au grade de général, et mourut gouverneur de Riga en 1789, à l'âge de 88 ans.

BROWNCKER, (Guillaume) l'un des premiers membres de la société royale de Londres, naquit en Irlande en 1620, et mourut le 5 avril 1684. Le recueil des *Transactions philosophiques* offre plusieurs de ses *Mémoires*. Il a publié à part *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4.° C'est une correspondance avec *Wallis*, sur les mathématiques.

* II. **BROWNE**, (Guillaume) poëte Anglois, né à Tavistock en Devonshire vers 1560, mort vers l'an 1645, se fit un nom par ses *Pastorales*. Elles ont été recueillies en deux vol. in-8°, à Londres en 1625. On a encore de lui sept Églogues publiées sous ce titre : *La Flûte du Berger*, à Londres, 1614, in-8.° On a publié une édition de ses *Poésies*, 1772, trois petits volumes in-12. — Un autre *Guillaume* BROWNE, mort en 1754, a donné des *Poésies* et *Opuscula varia medicorum*, 1765, in-4.° Ce dernier étoit médecin.

III. **BROWNE**, (Thomas) écrivain satirique Anglois, ne put s'attacher à aucune profession. Il quitta successivement l'université d'Oxford où son père l'avoit envoyé, et le collége d'Upton dont il étoit membre. Il aima mieux la vie libre d'auteur. Il se fixa à Londres, manquant souvent du nécessaire, mais écrivant des *Pamphlets*, des *Dialogues*, des *Lettres*, des *Poésies*, dont le fond étoit peu de chose, mais que leur enjouement faisoit lire. Ses ouvrages furent recueillis en 1707, en 4 vol. in-8.° Cet auteur mourut en 1704, dans un état peu au-dessus de l'indigence.

IV. **BROWNE**, (Jean) chanoine de Carlisle, né à Rothbury en 1715, mort en 1766, prêcha, fit des vers et composa divers ouvrages. On a de lui : I. Un *Essai* sur les caractères de *Shaftsbury*, imprimé pour la cinquième fois en 1764, in-8.° II. *L'Histoire de la Poésie*, 1764, in-8.° III. *Essai sur la Musique*, 1751, in-8.° IV. *Jugement sur les Mœurs du temps*, 1757, 2 vol. in-8.° V. Deux tragédies, *Barberousse* et *Adelstan*. Tous ces écrits furent accueillis des Anglois. Il avoit servi comme volontaire pendant les guerres civiles de sa patrie, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique.

BRUCK, (Jacques de) célèbre architecte Flamand, réussit par l'élégance de ses distributions et le goût qu'il montra dans la

décoration. Il fit construire à Mons en 1534, le superbe monastère de Saint-Guillain.

BRUCOURT, (Charles-Olivier-Rosette de) né à Grosville en Normandie, mort le 16 novembre 1755, a publié un *Essai* sur l'éducation de la noblesse, 1747, 2 vol in-12.

BRUEIS, (N.) lieutenant de marine avant la révolution, fut élevé au grade de contre-amiral de la république Françoise. Il eut en cette qualité la flotte qui, sortie en juin 1797 du port de Toulon, conduisit en Égypte *Bonaparte* et son armée. Après le débarquement, il resta trop long-temps sur les côtes et fut attaqué près d'Aboukir par l'amiral Anglois *Nelson*. Son escadre fut presque entièrement détruite; et malgré les plus grands efforts de courage, il périt dans le combat.

BRUGUIÈRES, (Jean-Guillaume) né à Montpellier en 1750, s'attacha à la médecine et surtout à l'étude de l'histoire naturelle. Il s'embarqua pour les Terres australes, et recueillit dans ce voyage de deux ans diverses plantes inconnues; il apporta un nouveau genre de reptiles auquel on a donné le nom de *Langaha*. *Bruguières* retiré à Montpellier, s'y livroit à sa profession, lorsqu'ayant voulu faire extraire une mine de charbon de terre, la vue des pétrifications et des fossiles curieux qu'elle renfermoit, ralluma son imagination et son goût pour l'histoire naturelle. Il revint à Paris où *d'Aubenton* l'associa à ses travaux, que *Bruguières* abandonna pour voyager dans l'Orient. Frappé subitement d'une fièvre maligne à Ancone, où il étoit allé s'embarquer, il y mourut au mois de septembre 1799. On doit à ce naturaliste une *Histoire Naturelle des Vers*, et divers *Mémoires* sur les mollusques, les zoophytes, les fossiles et différens coquillages. On a consacré à sa mémoire un genre d'arbuste nommé *Bruguiera*, découvert par *Bruguières* dans les rochers de Madagascar, et dont le caractère distinctif est d'avoir des étamines fort élargies et semblables à des pétales avec les anthères assises au milieu du disque de ces étamines. *Bruguières* étoit associé de l'Institut, où son éloge a été prononcé par *Cuvier*.

BRUIN, (Mythol.) Dieu des Indes, regardé comme le créateur de toutes choses. Aucune image ne peut le représenter, parce que sa beauté surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus parfait. Ses prêtres gardent la plus sévère continence en son honneur.

BRUMMER, (Fréderic) jurisconsulte de Leipzig, approfondit les langues latine et grecque. Il se noya malheureusement dans sa voiture en traversant une petite rivière entre Paris et Lyon, le 3 décembre 1668. On lui doit un *Commentaire* sur la loi *Cincia*, dédié à *Colbert*. Un petit Traité *du Louage*; un *Discours* contre l'oisiveté; une *Dissertation* sur les anciens échevins, *de Scabinis*. En 1712 *George Beyer* a recueilli en un volume les œuvres de *Brumer*.

* II. BRUN, (Charles le) premier peintre du Roi, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux Gobelins, directeur de l'académie de Peinture, et prince de celle de Saint-Luc

à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur assez médiocre. Dès l'âge de trois ans il s'exerçoit à dessiner avec des charbons ; à douze, il fit le *Portrait de son aïeul*, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier *Séguier* le plaça chez *Vouet*, le plus célèbre maître de ce temps-là. *Mignard*, *Bourdon*, *Testelin*, étoient dans cette école ; mais *le Brun* surpassa bientôt les élèves, et égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome, pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble et le majestueux, qui caractérise les ouvrages de l'antiquité, et qui ne tarda pas à passer dans les siens. De retour à Paris, *Louis XIV* et ses ministres l'occupèrent et le récompensèrent à l'envi. Le roi l'anoblit, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, lui donna son portrait enrichi de diamans, orna ses armoiries d'une fleur-de-lys, le combla de bienfaits, et l'accueillit toujours comme un grand homme. On disoit un jour devant ce monarque, que les beaux tableaux sembloient devenir plus admirables après la mort de leur auteur. *Quoi qu'on en dise, ne vous pressez pas de mourir*, dit Louis XIV en se tournant vers le Brun : *je vous estime à présent autant que pourra faire la postérité.* — Le célèbre *Mignard*, son rival de gloire et son ennemi personnel, lui causa beaucoup de chagrin. Mais *le Brun* ne laissa pas d'avoir toujours pour lui les sentimens les plus honnêtes. Il mourut le 12 janvier 1690, à 72 ans. Il fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet où il avoit acquis une chapelle, dans laquelle il avoit érigé à sa mère un tombeau du meilleur goût, et où sa veuve lui en fit élever un autre. La noblesse et la grandeur de ses ouvrages avoient passé dans ses manières. Il avoit un génie vaste et propre à tout, et l'avoit fortifié par une étude assidue de l'histoire et des mœurs des peuples. On l'a placé avec raison à la tête des peintres François. Ses chefs-d'œuvre ont fait dire de lui, qu'*il avoit autant d'invention que Raphaël, et plus de vivacité que le Poussin.* Il s'élève au sublime, sans cesser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées ; ses airs de tête gracieux : il est animé sans emportement. Le livre de la nature étoit toujours ouvert devant ses yeux. Il peignit dans un de ses tableaux un chardon avec tant de vérité, que l'ayant exposé dans la rue pour le faire sécher, on eut beaucoup de peine d'empêcher un âne qui passoit, d'emporter toute la peinture avec sa langue. Peu de peintres ont mieux connu l'homme et les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la Physionomie*, et celui *sur le Caractère des Passions*, l'un et l'autre in-12, prouvent combien il avoit réfléchi sur cette matière. Moins d'uniformité, plus de vigueur et de variété dans le coloris, l'auroient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. « On peut assurer, dit *Desportes*, que du côté de l'invention, il a certainement égalé, par la beauté et la fécondité du génie, comme par la multitude et la variété de ses productions, les plus grands compositeurs qui l'avoient précédé. Il joignoit à l'imagination la plus vive et la plus inépuisable, le jugement le plus mûr et le plus solide ; n'introduisant jamais dans ses ouvrages aucun objet sans

consulter l'antiquité, les livres et les savans, pour n'y rien omettre de nécessaire et n'y rien laisser de superflu. On voit briller dans tout ce qu'il a fait une érudition choisie, un esprit poétique; et personne n'a plus exactement observé ce qu'on appelle le costume. Ses dispositions sont judicieuses et animées, les objets y sont distribués avec art, mais sans affectation; ses groupes agréablement diversifiés, ses attitudes d'un beau choix, nobles, expressives et bien contrastées sans être forcées. Ses draperies sont bien jetées, dans un bel ordre de plis, marquant finement le nu; elles ont un air de grandeur qui les distingue, et pourroient peut-être servir de modèles. Quoiqu'il eût toujours fort estimé le goût de dessin de *Raphaël* et de l'École Romaine, il semble avoir plutôt suivi celui des *Carraches*, au moins dans ses premiers ouvrages, où son dessin paroissoit plus fier, plus mâle et plus savant. Dans la suite, il devint moins recherché, plus coulant, toujours gracieux, et malgré sa facilité surprenante, ne s'écartant presque jamais de la correction.» Les chefs-d'œuvre de *le Brun* sont à Paris, à Versailles, à Fontainebleau, etc. Ceux qui fixent les regards des connoisseurs, sont: Les *Batailles d'Alexandre*; la *Magdeleine pénitente*; Voyez III. VALIÈRE; le *Portement de Croix*; le *Crucifiement*; *St. Jean dans l'isle de Patmos*; *Hercule assommant les chevaux de Diomède*, etc. etc. Les *Estampes* de ses tableaux des Batailles d'*Alexandre* ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés, et ont immortalisé *Audran* qui les a gravées. Elles sont encore plus recherchées que les *Batailles de Constantin* par *Raphaël* et par *Jules Romain*. Le tableau de la *Famille de Darius*, par *le Brun*, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse*, qu'on voit vis-à-vis; et le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité et l'expression. Il a été gravé par *Edelink*. Pendant que *le Brun* peignoit ce tableau, le roi lui donnoit près de deux heures tous les jours. On prétend que le peintre ayant laissé tomber son pinceau, le roi le ramassa. *Le Brun* étoit non-seulement inventif, mais expéditif. Dans une heure de temps il préparoit le travail à un nombre infini d'ouvriers. Il donnoit des dessins à tous les sculpteurs du roi, à tous les peintres, aux orfèvres, et même aux menuisiers et aux serruriers. Frappé, pendant son séjour en Italie, des avantages que retiroient les arts de l'établissement des académies, *le Brun* devint, à son retour en France, l'un des fondateurs de celle de Peinture et de Sculpture, établie à Paris en 1648. *Voyez* FÉLIBIEN.

VIII. **BRUN DE GRANVILLE**, (Jean-Etienne le) né à Paris et mort à 27 ans, en 1765, rédigea un Journal ayant pour titre, *la Renommée littéraire*, et qui n'en procura aucune à l'auteur. *Le Brun* a publié aussi une *Epître* sur les progrès et la décadence de la poésie, et quelques *Satires* en vers, où, en voulant être mordant, il n'est qu'insipide.

BRUNCK, (Richard-Philippe-Fréderic, né en 1719, mort en prairial de l'an 11, fut nommé commissaire ordonnateur des guerres et résida à Strasbourg.

Sa

sa profonde connoissance de la langue grecque, les superbes éditions qu'il publia à ses frais, les ouvrages savans dont il fut auteur, le firent recevoir associé de l'académie des Inscriptions, et ensuite de l'Institut national. On lui doit les éditions d'*Anacréon*, d'*Eschyle*, d'*Apollonius* de Rhodes, d'*Aristophane*, de *Sophocle*, de *Virgile* : toutes sont corrigées d'après la vérification des plus anciens manuscrits et les notes des plus célèbres érudits. *Brunck* a publié encore : I. *Analecta veterum Poëtarum Græcorum*, 4 vol. in-8.° Ce recueil a obtenu plusieurs éditions dont la dernière est de 1785. II. *Gnomici Poëtæ Græci*, 1784, in-8.° L'auteur réunissoit à l'érudition les vertus sociales, la franchise, la bienfaisance et la probité.

* I. BRUNET, (Jean-Louis) reçu avocat au parlement de Paris en 1717, naquit à Arles en Provence, d'une famille originaire de Salon. S'étant rendu de bonne heure à Paris, il s'appliqua à la composition de plusieurs ouvrages sur les matières canoniques : I. *Le parfait Notaire Apostolique et Procureur des Officialités*, 2 vol. in-4°, Paris, 1730 : livre qui n'étoit pas commun ; mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775, avec des observations de *Durand de Maillane*. II. Les *Maximes du Droit Canonique de France*, par *Louis Dubois*, qu'il a revues, corrigées et beaucoup augmentées. III. Une *Histoire du Droit Canonique et du gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, 1 vol. in-12. Cet ouvrage renferme trente-neuf chapitres : les seize premiers sont consacrés à l'*Histoire du Droit ;* les deux suivans traitent des *Libertés de l'Eglise Gallicane ;* le vingtième, *de la distinction des deux Puissances ;* le vingt-unième, *du Droit qu'a chaque pays de conserver ses usages ;* les autres sont relatifs à la convocation des Conciles généraux, aux personnes qui doivent y assister et y présider, aux Décrétales des papes, aux Constitutions ecclésiastiques, et à la Puissance des rois, comme protecteurs des canons. Le style est pur et concis, tel qu'il le falloit pour renfermer tant d'objets dans un seul volume : il étoit resté pendant neuf ans dans l'oubli, lorsque le libraire s'étant avisé de changer le frontispice, et de mettre la date de 1729 au lieu de 1720, l'ouvrage fut enlevé. Il en a paru une seconde édition en 1750. IV. Des *Notes* sur le *Traité de l'abus*, par *Fevret*. V. Un *Traité du Champart*, joint aux *Décisions sur les Dîmes* de *Drapier*. On a encore de *Brunet* une savante *Dissertation* sur les disputes que *Jacques de Cugnières* et *Pierre Bertrand* soutinrent sous le règne de *Philippe de Valois*, au sujet de la juridiction ecclésiastique. On l'a imprimée dans le *Traité* des Libertés de l'Eglise Gallicane, édition de 1721. Tous ces ouvrages annoncent beaucoup d'érudition. *Brunet* se distingua par son activité et son désintéressement. « Il mourut, dit *Maillane*, comme meurent la plupart des savans, sans fortune et sans récompense, mais jouissant d'une considération qui rejaillit sur leur nom. »

II. BRUNET, (Hugues) né à Rodez, dans le 13e siècle, se fit jongleur, composa de jolies chansons, et visita successivement les cours d'*Alphonse* roi d'Aragon, du comte de Toulouse

et du dauphin d'Auvergne. *Galiana*, bourgeoise d'Aurillac, captiva son cœur. « Ma bouche, dit-il, ne sauroit exprimer tout l'amour que j'ai pour elle. J'ai fermé mon ame à tout autre objet ; seroit-elle retenue par la crainte des médisans ? J'ai pris la précaution de mettre celle que j'adore à couvert de leur méchanceté ; je baisse les yeux, et ne la regarde que du cœur : je cache mon bonheur à tout le monde ; personne ne sait où j'ai placé mon amour. Si l'on me demande à qui mes chants s'adressent, j'en fais mystère à mon meilleur ami, et je feins que c'est à telle, dont il n'en est rien. » On dit que *Galiana* lui ayant préféré le comte de *Rodez*, *Brunet* se fit chartreux de désespoir. Il mourut en 1223. Outre ses Chansons, il a laissé deux petits Poëmes moraux.

III. BRUNET, (Pierre-Nicolas) né en 1733, mort le 4 novembre 1771, d'une esquinancie, à l'âge de 38 ans, chercha la célébrité en divers genres, et ne put l'obtenir. Après un poëme en cinq chants, intitulé : *Minorque conquise*, il publia une *Histoire des grands Fiefs de la Couronne*, qu'il dédia au prince de Bouillon ; il se jeta ensuite dans la carrière du théâtre, qu'il ne quitta plus. Il donna en 1768, au Théâtre François : l'*Indifférent corrigé*, comédie en trois actes, qui eut sept représentations ; et à la Comédie Italienne : les *Faux Devins*, en trois actes, et la *Rentrée des Théâtres*, en un. *Brunet* composa pour l'Opéra : *Hippomène et Atalante*, *Apollon et Daphné*, en un acte, et *Théagène et Chariclée*, en cinq. Il fit les changemens de ceux de *Scanderberg* et d'*Alphée et Aréthuse*, lors de leur reprise. Il avoit de l'instruction, de la facilité pour écrire, mais peu de goût et d'imagination.

IV. BRUNET, (G. Jean-Baptiste) né à Valinsol, devint général à l'époque de la révolution Françoise, et commanda en chef l'armée d'Italie, en 1793. Après avoir défait les Sardes, le 8 juin, il fut repoussé quelques jours après, à l'attaque du camp retranché des Fourches et de celui de Saours. A l'époque du siége de Toulon, *Brunet* fut arrêté dans son camp, transféré aux prisons de l'Abbaye de Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, comme complice d'intelligences avec les Anglois. Il subit son sort avec courage, le 16 novembre 1793.

I. BRUNSWICK, (Antoine-Ulric duc de) né en 1633, mort en 1714, est auteur de deux grands romans à la *Cyrus* : I. *Aramène*, Nuremberg, 1669, 7 volumes. II. *Octavie*, 1677, 6 volumes.

II. BRUNSWICK, (Maximilien-Jules-Léopold, duc de) neveu du roi de Prusse, naquit le 20 octobre 1722. Après avoir servi avec distinction et obtenu le grade de général-major, il périt, le 24 avril 1785, d'une manière encore plus glorieuse que sur un champ de bataille. Ce fut en voulant secourir de malheureux paysans, surpris par une inondation subite de l'Oder près de Francfort. S'étant jeté à la nage pour exciter le zèle de ceux qui l'entouroient, il disparut sous les flots. L'académie Françoise proposa, pour sujet de son prix de poésie, un poëme sur ce dévouement héroïque.

II. BRUTÉ DE LOIRELLE, (N.) censeur royal, mort le 24

mars 1781, a laissé le poëme de *David et Jonathas*, en quatre chants, 1776, in-12, et deux pièces de théâtre qui n'obtinrent aucun succès; la première est intitulée *les Ennemis réconciliés*; la seconde est une traduction du *Joueur Anglois*, 1762, in-8.º

I. BRUTUS, (Mythol.) petit-fils d'*Enée*, tua son père *Sylvius*, et se sauva en Grèce près de *Pandrasus* dont il épousa la fille. *Diane* lui apparut en songe, et lui ordonna d'aller habiter une isle déserte à l'occident des Gaules. *Brutus* obéit et vint s'établir dans la Bretagne, qu'il gouverna ainsi que ses descendans, jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains.

* II. BRUTUS, (*Lucius-Junius*), fils de *Marcus-Junius*, et de *Tarquinie* fille de *Tarquin l'Ancien*, prétendoit descendre d'un des compagnons d'*Enée*. Il naquit avec beaucoup d'esprit; mais il prit un air stupide et insensé, pour cacher la vengeance qu'il vouloit tirer de la mort de son père et de son frère dont *Tarquin le Superbe* s'étoit défait. Ce prétendu imbécille se montra bientôt un grand homme. *Lucrèce* s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier *Tarquin* lui avoit fait; *Brutus* arracha le poignard de son sein, et jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome, lui et toute sa famille. Les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, et on obtint la confirmation d'un arrêt du sénat qui proscrivoit à jamais les *Tarquins*. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels appelés Consuls, choisis par le peuple dans les familles des Patriciens. *Brutus*, et *Collatinus* mari de *Lucrèce*, l'un le libérateur de la patrie, et l'autre l'ennemi personnel de *Tarquin*, furent les premiers consuls, vers l'an 509 avant Jésus-Christ. Ils signalèrent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solennel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les *Tarquins*, ni d'autres rois. *Brutus* ne savoit pas que ceux qui violeroient les premiers ce serment, étoient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, conspirèrent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, *Brutus*, républicain zélé, encore plus que père tendre, fit couper la tête à ses enfans, et assista à leur supplice. Ceux-ci, battus de verges jusqu'à ce que leur corps ne fût plus qu'une plaie, furent ensuite décapités. Le peuple fondoit en larmes et avoit demandé grace; *Brutus* resta impassible, et fit consommer l'exécution. Il y eut la même année un combat singulier près du lac de Régille, entre *Brutus* et *Aruns* fils de *Tarquin*, à la tête des deux armées. Le consul Romain s'attacha avec tant d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percèrent tous deux en même temps. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funèbre fut prononcée dans la tribune aux harangues par le consul *Valérius* son collègue; ce qui fit introduire l'usage de célébrer les citoyens recommandables le jour de leurs funérailles. On érigea à *Brutus* une statue de bronze dans

le Capitole qui le représentoit avec une épée nue à la main, pour conserver le souvenir qu'il avoit été le destructeur de la tyrannie. Les dames Romaines portèrent son deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe, indignement outragé dans la personne de *Lucrèce*. On doit ajouter, avec le président *Montesquieu :* « Que la mort de cette dame Romaine ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva. Un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement, ajoute le même auteur, secouer le joug, ou adoucir ses mœurs. Il devoit arriver de deux choses l'une : ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit petite et pauvre monarchie.» Dans la révolution, produite en partie par *Brutus*, le sénat et la noblesse gagnèrent beaucoup, et le peuple très-peu de chose. On le ménagea tant qu'on craignit *Tarquin ;* mais tout changea de face quand on apprit sa mort. «Le vice commun des hommes, dit *Mably*, c'est de ne juger de leur autorité que par l'abus qu'ils en font. Les grands n'auroient pas cru avoir gagné par l'expulsion de leurs rois, s'ils n'avoient gouverné aussi despotiquement qu'eux.» Les consuls ne convoquèrent les comices que par centuries. Dans ces assemblées, la noblesse dominoit, et elle souscrivoit à toutes les propositions du sénat, qui la récompensoit de sa complaisance, en permettant ou en dissimulant les violences exercées sur les citoyens. On les chassoit de leur héritage; on les condamnoit à l'esclavage ou à des peines ignominieuses. Chaque patricien devint un nouveau *Tarquin*. De là les orages qui agitèrent bientôt cette république naissante.

* III. BRUTUS, (*Marcus-Junius*) fils de *Junius Brutus* et de *Servilie* sœur de *Caton*. Il croyoit descendre, par son père, de *Brutus* fondateur de la république, et par sa mère, de *Servilius Ahala* meurtrier de *Spurius Mœtius* qui avoit aspiré à la tyrannie. Les vertus de *Caton*, son oncle, furent un modèle qu'il eut toujours devant les yeux. Il cultiva les lettres, les langues, l'éloquence, et puisa dans les orateurs Grecs et Romains ces idées de liberté qui le menèrent à la conspiration contre *César*. Il se rendit dans l'isle de Chypre pour y recueillir les riches dépouilles du roi *Ptolomée*, qui avoit nommé le peuple Romain pour son héritier, et il s'acquitta de cette commission avec le plus parfait désintéressement. Lorsque la guerre fut déclarée entre *César* et *Pompée*, *Brutus* qui avoit à se plaindre de ce dernier, ne balança cependant pas à aller le rejoindre en Macédoine, parce qu'il crut que la cause qu'il défendoit étoit celle de la république. *Pompée*, charmé de recevoir un partisan si renommé, alla au-devant de lui lorsqu'il entra dans sa tente. Après la bataille de Pharsale, *Brutus* enveloppé dans la défaite, se cacha dans les roseaux d'un marais, et parvint ainsi à conserver ses jours. Retiré à Larisse, il écrivit à *César* qui lui pardonna et l'appela près de lui, et lui confia quelque temps après le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Lié intimement avec *Cassius*, l'ennemi particulier de *César*, et qui lui répétoit sans cesse que ce n'étoit que d'un *Brutus* que

Rome avoit droit d'attendre sa reconnaissance à sa liberté, il ne tarda pas à entrer dans la conspiration contre ce dictateur. Comme il rendoit la justice en qualité de préteur, il trouva sur son tribunal un billet portant ces mots : *Tu dors, Brutus;* il n'hésita plus, et réuni à *Labéo*, *Lénas*, *Ligarius*, *Tullius Cimber*, et autres conjurés, il se rendit au sénat après avoir caché un poignard sous son vêtement. *César* y fut assassiné le 15 mars, 44 ans avant Jésus-Christ. *César* mourant vit *Brutus* le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étoient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus!* s'écria-t-il... Il étoit bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui étoit, dit-on, son père, et qui l'avoit toujours traité comme un fils chéri. C'est à *César* que *Brutus* devoit sa fortune et sa vie ; car à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Mais cet enthousiaste de la liberté étoit incapable d'écouter la nature et la reconnoissance, quand il étoit question de la patrie. *Cicéron*, qui avoit un amour plus éclairé pour elle, marqua à *Atticus* : « Que les conjurés avoient exécuté un projet d'enfant avec un courage héroïque, en ce qu'ils n'avoient pas porté la coignée jusqu'aux racines de l'arbre. » *Brutus* fit périr son bienfaiteur; mais, en laissant subsister ses favoris et ceux qui aspiroient à lui succéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. Si *César* méritoit la mort, ce n'étoit pas à de simples particuliers, et encore moins à *Brutus*, à la lui donner : il ne devoit périr que par le fer des lois. La guerre civile renaquit de ses cendres. Le peuple ayant vu une comète à longue chevelure pendant qu'on célébroit ses obsèques, crut que son ame avoit été reçue dans le ciel. *Marc-Antoine* et *Octave*, qui profitoient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chasser de Rome ; tous les républicains se divisèrent. *Cicéron* ébloui par les qualités aimables d'*Octave*, prit parti pour lui. L'indépendant *Brutus* lui écrivit alors une lettre rapportée par *Plutarque* : « Je le vois bien, lui disoit-il, vous ne redoutez nullement un maître ; vous craignez seulement un maître qui vous haïroit. Vous ne cherchez qu'à vous ménager une servitude douce et humaine, puisque vous écrivez par-tout, que le jeune *César* est doux et humain. Mais nos ancêtres ont-ils jamais pu supporter des maîtres, quelque doux qu'ils aient été ? Quant à moi je ne sais encore si je ferai la guerre ou la paix ; mais je suis fortement résolu de ne me rendre jamais esclave, quelque chose qui puisse arriver ; et je suis bien étonné de voir *Cicéron* craindre une guerre civile, parce qu'elle est pleine de dangers, et ne pas craindre une paix honteuse et indigne. Oui, je suis étonné que le destructeur de la tyrannie d'*Antoine*, ne demande d'autre récompense que d'établir la tyrannie de *César*. » Cependant les vengeurs de la mort de *Jules-César* poursuivoient ses meurtriers. *Brutus*, retiré à Athènes, s'empara des vaisseaux Romains revenant d'Asie, et distribua les trésors qu'ils renfermoient aux soldats de *Pompée*, qui, depuis leur défaite, erroient sans secours dans la Thessalie. Bientôt après il se rendit maître de Démétriade,

d'où il enleva les armes que *César* avoit ordonné d'y fabriquer pour faire la guerre aux Parthes. Dans une rencontre, il surprit *Caïus* frère d'*Antoine*, et quoiqu'il pût le faire passer au fil de l'épée avec toutes ses troupes, il ordonna d'épargner le sang Romain; mais dans la suite, il le fit mourir par droit de représailles, et pour venger la mort de *Cicéron*, proscrit par les triumvirs. *Brutus* fut défait à la bataille de Philippes, l'an 42 avant J. C., malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. Après s'être défendu jusqu'à l'extrémité, il se retira derrière un petit ruisseau, où, s'étant assis, il fit éclater son désespoir en prononçant ces deux vers qu'un poëte Grec avoit mis dans la bouche d'*Hercule* mourant: « *Misérable vertu, tu n'étois donc qu'un nom! Je t'avois cultivée comme une réalité, mais tu n'es que l'esclave de la fortune!* » Revenu à lui-même, il se retira en particulier avec le rhéteur *Straton* son ami, et le pria de lui rendre, en le tuant, les derniers devoirs de l'amitié. *Straton* refusa d'abord; mais comme *Brutus* appeloit un esclave, *Straton* jaloux qu'un autre lui rendît ce service, présenta, en détournant la tête, la pointe de son épée à *Brutus*, qui s'étant précipité dessus, expira dans le même moment. « *Brutus* et *Cassius* se tuèrent, dit *Montesquieu*, avec une précipitation qui n'est pas excusable; et l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. » —*César* avoit connu de bonne heure le caractère de *Brutus*. Un jour qu'il avoit commencé à plaider une cause devant lui, *César* dit tout haut: *Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement.* *Brutus* dormoit peu, et employoit ses veilles à la lecture ou à l'expédition des affaires. Les historiens crédules de son temps ont dit, que comme il étoit un jour absorbé dans la méditation à la simple lueur d'une lampe, il crut appercevoir près de lui un spectre horrible qui se tenoit debout sans parler. *Qui es-tu*, s'écria *Brutus*? *Je suis ton mauvais génie*, lui répondit le fantôme, *et nous nous reverrons bientôt dans les plaines de Philippes.* *Brutus*, fatigué de sommeil, sobre jusqu'à se refuser souvent le nécessaire, avec une imagination ardente et facile à croire aux prodiges, fut la dupe d'un rêve et d'une illusion. *Antoine*, vainqueur, fit rendre les honneurs funèbres à *Brutus*, et envoya ses cendres à sa mère *Servilie*. A leur réception, *Porcie* son épouse ne voulant pas lui survivre, avala, dit-on, un charbon ardent qui l'étouffa. —*Voyez* III. Antoine *et* I. Auguste.

—*Junius* Brutus, père de *Marcus*, étoit un habile jurisconsulte, qui avoit composé trois *Traités* du Droit civil et public. Ayant suivi le parti de *Marius*, il fut défait par *Pompée*. Après la mort de *Sylla*, *Brutus* commanda dans la Gaule Cisalpine pour *Lépide* qui avoit recommencé la guerre civile; mais ayant été assiégé dans Modène par *Pompée*, et contraint de se rendre, ce général le fit assassiner deux jours après par *Geminius*. Il avoit épousé *Servilie* sœur de *Caton* d'Utique, dont il eut *Marcus Brutus*, et deux filles appelées *Junies*: l'une fut femme du triumvir *Marc Lépide*, et l'autre de *Lucius Cassius*. — On connoît encore un autre Brutus, (*Decius-Junius-Albi-*

tus) qui fut aussi l'un des meurtriers de *César*, quoique nommé sur son testament au nombre de ses héritiers. Après la bataille de Modène, *Brutus* voulant poursuivre *Antoine*, se vit tout-à-coup abandonné des légions qu'il commandoit, et assassiné par ordre de son ennemi. Il étoit consul désigné pour l'année suivante. —*Voyez* aussi l'art. I. ACCIUS.

* I. BRUYÈRE, (Jean de la) naquit en 1644, dans un village proche Dourdan dans l'isle de France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, et ensuite placé en qualité d'homme de lettres par le grand *Bossuet*, auprès du duc de Bourgogne pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'académie Françoise lui ouvrit ses portes en 1696. Trois ans après, le 10 mai 1699, une apoplexie d'un quart-d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'étoit un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis et ses livres, faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, heureux à la faire naître; poli dans ses manières, sage dans ses discours, évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit. Ses *Caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les Mœurs de ce siècle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. *Molière* et lui ont corrigé plus de ridicules et mis plus de bienséances dans le monde, que tous les moralistes anciens et modernes. La touche de *la Bruyère* est aussi forte que celle de *Molière*, et en même temps plus délicate et plus fine. « Il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui produit, dit *la Harpe*, non pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivoit pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. » Peintre hardi et énergique, il montra par le style nerveux, les expressions vives, les traits de feu et de génie, les tours fins et singuliers de ses portraits, que la langue Françoise avoit plus de force qu'on n'avoit cru jusqu'alors. Sa plume est un pinceau; ce qu'il écrit il le peint. Ses portraits sont autant de leçons utiles; en faisant rougir le vice, il le force à se corriger. Il parcourt tous les états, toutes les conditions, tous les rangs, et donne à tous d'excellens préceptes. *La Bruyère* dans la société étoit spirituel, doux, obligeant, ennemi de toute ambition, content de cultiver les lettres et l'amitié. *Malezieux* à qui il montra son manuscrit, lui dit: *Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis.* Ces lecteurs ont un peu diminué, quoique le livre soit excellent. Tant qu'on crut y voir le portrait de gens vivans, on le dévora pour se nourrir du triste plaisir que donne la satire personnelle; mais à mesure que les originaux disparurent, on rechercha moins la copie. On fit dans le dernier siècle des *Clefs* aux *Caractères de la Bruyère*, à la cour, à Paris et en province. Ces peintures parurent si vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnut les hommes de tous les pays. Ce n'étoit pas sans raison que *Boileau* lui reprochoit d'avoir secoué le

joug des transitions, et d'avoir pris dans *Montaigne* et dans *Charron* ses maîtres et ses modèles, un style dur et quelquefois obscur. Cependant ce satirique estimoit beaucoup son ouvrage, et il fit les vers suivans pour le portrait de l'auteur :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si chéri,
Apprend à se haïr lui-même.

Quoique nous ayons comparé *la Bruyère* à *Molière* pour la vérité des portraits, nous sentons cependant qu'il y a très-loin des talens d'un poëte comique à ceux d'un peintre de caractères, quelque supérieur que ce dernier soit en son genre. *Acarias de Sérione*, traducteur des Sentences de *Publius Syrus*, observe que *la Bruyère* a répandu dans ses caractères presque toutes les Sentences de ce poëte Latin, et il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci : *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil : Levis est Fortuna, citò reposcit quod dedit.* « La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter pour un temps ; demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours. » —*Mortem timere crudelius est quàm mori.* « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie. Il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. » —*Est vita misero longa, felici brevis.* « La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde ; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. » Mais les maximes que *la Bruyère* ne doit qu'à lui-même, sont en bien plus grand nombre que celles qu'il a empruntées. Leur énergique brièveté, leur concision lumineuse, leur grand sens, les font retenir aussi facilement que si elles étoient en vers. Telle est celle-ci : « Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. » On a encore de lui des *Dialogues sur le Quiétisme*, qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, et auxquels l'abbé *Dupin* mit la dernière main : ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les meilleures éditions des *Caractères*, sont celles d'Amsterdam, 1741, en deux vol. in-12, et de Paris, 1750, 2 vol. in-12, et 1765, in-4.° La ville et les provinces furent inondées de Portraits, faits à l'imitation de ceux de *la Bruyère*. Ceux qui se soutinrent pendant quelque temps, parurent à Paris sous ce titre : *Suite des Caractères de Théophraste et des mœurs de ce siècle*, Paris, 1700, in-12. On les joignit à ceux de *la Bruyère*, en Hollande et en province. Cette continuation étoit d'un avocat de Rouen, nommé *Aleaume*, auteur médiocre, qui étoit fait pour continuer *la Bruyère*, comme *la Grange* pour remplacer *Racine*. *La Harpe* a publié dans un *Mercure* de 1795, des réflexions pleines de goût sur *la Bruyère* et *Saint-Evremond* ; elles ont été insérées ensuite dans son intéressant *Cours de Littérature*.

* I. BRUYN, (Nicolas de) d'Anvers, graveur au burin, dont il reste plusieurs morceaux finis, mais froids, parmi lesquels on remarque des oiseaux étrangers, vivoit encore au commencement du 16e siècle. Il ne faut pas le confondre avec *Abra-*

Jean BRUYN, autre graveur d'Anvers, qui vivoit en 1590; ce dernier donna *Diversarum gentium Armatura equestris*, in-4°, latin et allemand, avec des gravures.

BRYLINGER, (Nicolas) célèbre imprimeur de Basle dans le 16e siècle, fit sortir de ses presses un grand nombre de poëtes Latins. *Gesner* lui dédia le quatrième livre de ses *Pandectes* sur la poétique, et l'engagea à supprimer dans les anciens poëtes tout ce qui pouvoit corrompre la jeunesse et porter atteinte aux mœurs. *Brylinger* suivit ce conseil. Son emblême étoit un vieux lion entre deux plus jeunes, dont l'un soutient une horloge.

BUABIN, idole du Tunquin, que l'on croit veiller à la garde des maisons. Celui qui devient propriétaire d'un édifice consacre une fête à *Buabin*; on brûle des parfums en son honneur; on lui offre des gâteaux, et on chante un hymne au son du tambour. Après cette célébration, le Dieu doit garantir la maison du tonnerre, de l'incendie, de l'inondation, des coups de vent, et de tout ce qui peut en altérer la solidité.

BUACHE, (Philippe) premier géographe du roi, de l'académie des Sciences, est connu par ses *Cartes*. On a encore de lui: I. *Considérations* sur les découvertes au Nord de la grande mer, 1753, trois parties in-4.° II. *Mémoire sur la Comète* de 1531, 1607, 1682, 1757, in-4.° Il mourut le 27 janvier 1757.

BUBASTE, (Mythol.) Divinité de la basse-Egypte, adorée dans la ville qui portoit son nom, et où les habitans célébroient en son honneur l'une des plus grandes fêtes Egyptiennes. On y venoit de toutes les contrées; et à cette époque le Nil étoit chargé d'une foule de barques remplies de dévots et de musiciens qui venoient consulter l'oracle de la Déesse, et lui présenter leurs offrandes. Sa statue avoit la tête d'un chat.

BUCCA, (Dorothée) savante Bolonoise du 15e siècle, fille d'un médecin qui prit un soin extrême de son éducation. Elle parvint à se faire recevoir *docteur* dans l'université de Bologne, et y obtint la chaire de philosophie, où elle professa longtemps avec éclat. « On accouroit de tous les pays étrangers, dit *Hilarion de Coste*, pour ouïr et admirer tout ensemble une femme faire la leçon à quantité d'hommes. »

BUCELIN, (Gabriel) bénédictin de l'abbaye de Weingarten, y mourut en 1691 dans un âge très-avancé. Il étoit né en 1599 à Diestenhofen en Turgovie. On a de lui les *Annales* de son ordre en latin, in-folio; *Germania sacra et profana*, 4 tomes in-folio; et beaucoup d'autres compilations qui ne brillent ni par l'exactitude, ni par la pureté du style. Son *Nucleus historiæ universalis*, 1654 et 1658, 2 vol. in-12, renferme des choses assez curieuses. Les événemens y sont rangés par jour du mois, et on y trouve la généalogie de presque tous les princes Allemands avec leurs armoiries.

BUCHÉRIUS, (Gilles) jésuite, né à Arras et mort à Tournai en 1665, à 89 ans, a publié de savans ouvrages sur

l'Histoire ecclésiastique : I. *De Doctrinâ temporum*, 1634, in-folio. On y trouve un calendrier Romain du 4e siècle, communiqué à l'auteur par *Peiresc*. II. Une *Dissertation* sur les premiers Evêques de Tongres. III. *Belgium Romanum*, 1655, in-folio. Cette histoire de l'ancienne Belgique commence au temps de *Jules-César*, et finit à l'année 511.

BUCKHURST, (N. de), fils du chevalier *Richard Sackville*, renommé par ses grandes richesses, fit ses études à Oxford, voyagea en Italie, et dépensa des sommes énormes par son luxe et ses prodigalités. Devenu plus économe, d'après les remontrances d'*Elizabeth* reine d'Angleterre, dont il étoit parent, il fut envoyé par elle en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et y termina avec succès ses négociations. *Buckhurst* fut nommé grand trésorier en 1599, chancelier de l'université d'Oxford et comte de Dorset. Il mourut au mois d'avril 1608, avec la réputation d'un homme d'état juste et éclairé. Il aimoit la poésie, et a laissé des vers latins et anglois estimés. Il parloit avec facilité et écrivoit bien. Son style est gai, vif et animé.

* I. BUDDÆUS, (Jean-François) né à Anclan en Poméranie l'an 1667, fut professeur de grec et de latin à Cobourg, de morale et de politique à Hall; et enfin de théologie à Iène, où il mourut en 1729, à 62 ans. Son auditoire fut toujours très-nombreux. Il étoit clair, méthodique, ennemi du fatras scolastique. Établir le dogme, répondre avec précision aux objections, faire l'histoire des sentimens controversés : tel étoit l'ordre qu'il suivoit dans ses leçons. Malgré les occupations de sa chaire, il savoit si bien ménager son temps, qu'il trouvoit le moyen d'entretenir des correspondances étendues, de prêcher tous les quinze jours, et de composer divers ouvrages. On a de lui : I. *Elementa Philosophiæ practicæ, instrumentalis et theoreticæ*, 3 vol. in-8°, que la plupart des professeurs des universités Protestantes d'Allemagne prenoient ci-devant pour texte de leurs leçons. II. Une *Théologie*, qui n'est pas moins estimée par les Luthériens, en 2 vol. in-4.° III. Le grand *Dictionnaire Historique Allemand*, imprimé plusieurs fois à Leipzig et à Basle, en 2 vol. in-folio. IV. Un *Traité de l'Athéisme et de la Superstition*, 1717, in-8°, dont nous avons une traduction françoise, Amsterdam, 1740, in-8.° V. Plusieurs autres ouvrages sur l'Écriture sainte : *Miscellanea sacra*, 1719, 3 vol. in-4°; *Historia ecclesiastica veteris Testamenti*, 1719, 3 vol. in-4.° VI. *Selecta juris naturæ et gentium*, Hall, 1704, in-8.° C'est un recueil de diverses dissertations politiques que l'auteur avoit déjà publiées à part. Elles ont pour objet l'expédition des Croisades, les successions civiles, le droit de la guerre à l'égard des choses saintes, les devoirs des généraux vis-à-vis leurs soldats, les testamens des souverains, et particulièrement l'examen de celui de *Charles III* roi d'Espagne. *Buddæus* a cherché à prouver dans ce dernier écrit, que la succession d'Espagne appartenoit à la maison d'Autriche, et non à celle de France.

BUFFET, (Marguerite) vivoit à Paris en 1668. Elle s'appliqua à l'étude de la grammaire françoise, et publia le fruit de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Observations sur la Langue françoise, où il est traité des termes anciens et usités, et du bel usage des mots nouveaux.* A la suite de ces observations, on trouve l'*Eloge* de plusieurs femmes célèbres dans la culture des lettres et des arts.

* BUFFON, (George-Louis le Clerc, comte de) l'un des 40 de l'académie Françoise, trésorier perpétuel de celle des Sciences, intendant du Jardin royal des plantes, seigneur de Montbart en Auxois sa patrie, naquit le 7 septembre 1707, et mourut à Paris le 16 avril 1788, à 81 ans. Peu d'hommes ont été mieux traités de la nature. Au corps d'un athlète il joignoit l'ame d'un sage, selon les expressions de *Voltaire* dans une lettre écrite en 1738; et sa figure mâle et noble annonçoit la force de son tempérament et de son génie. Son caractère vif et bouillant, le portoit dans sa jeunesse avec la même ardeur, soit au travail, soit au plaisir. Son père voulut en vain en faire un magistrat; son goût l'entraînoit vers les sciences exactes. Il fit d'abord un voyage en Italie, moins pour y observer les prodiges de l'art que les merveilles de la nature. De retour en France, il eut à Angers un démêlé au jeu avec un Anglois, se battit avec lui et le blessa. Passionné pour la gloire, et croyant la trouver à Paris, il s'y rendit à l'âge de 25 ans. Ses premiers ouvrages furent : la *Statique des Végétaux*, traduite de *Hales*, 1735, in-4°, et un *Traité des Fluxions* (*), traduit de l'anglois de *Newton*, 1740, in-4.° Mais ces livres, quoique très-estimables en leur genre, sont bien moins célèbres que son HISTOIRE NATURELLE, *Générale et Particulière*, dont les premiers volumes parurent en 1749, in-4° et in-12. « L'étude de la nature, dit l'auteur dans un discours préliminaire, suppose dans l'esprit deux qualités qui paroissent opposées : les grandes vues d'un esprit ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point. » Voilà le caractère d'esprit de *Buffon*, peint par lui-même sans le savoir. Quelle sagacité dans les recherches ! Quelle vérité dans les descriptions ! Que de faits rassemblés, discutés, comparés ! Quelle foule d'idées neuves, d'observations ingénieuses ! Avec quel art il saisit les rapports et les différences ! Avec quelle finesse il rapproche les actions des animaux de leur instinct ! Avec quelle énergie il peint leur caractère distinctif, leurs bonnes et mauvaises qualités ! Avec quelle sensibilité il ramène l'homme au sentiment de sa relation avec les moindres objets de la nature ! Cette manière de voir si intéressante, embellie encore par les charmes d'une imagination à demi-poétique, le fait lire avec plaisir par ceux-mêmes qui ne pensent pas comme lui. Correction, harmonie, propriété d'images, clarté continue, en-

(*) Dans un Catalogue de Libraire de Province, on a mis cet ouvrage parmi les livres de médecine : la méprise est trop singulière pour n'être pas remarquée.

chaînement dans les idées, il n'est aucune des qualités d'un grand écrivain, dont il n'offre le modèle. Si des juges sévères ont paru desirer quelque chose dans sa diction, c'est la simplicité qu'exigeoit, selon eux, la matière qu'il avoit embrassée. « Tout ce qui est fait pour être prononcé, dit l'abbé *Trublet*, doit être éloquent. » Ce qui est fait pour être lu, peut être éloquent aussi, mais ne doit pas l'être trop. Ce qui feroit de l'éloquence dans un discours oratoire, paroîtroit déclamation dans un sujet qui n'exige point par lui-même de l'éloquence; on peut mettre de la chaleur dans la description du combat des araignées et des mouches; mais doit-on prendre le ton d'*Homère* peignant la colère d'*Achille?* Un style plus simple, plus uni, est certainement mieux assorti à l'histoire des animaux: cependant celui de *Buffon*, quelquefois un peu trop élevé, est rarement aussi emphatique que quelques censeurs ont voulu le persuader. Personne n'avoit plus réflechi que lui sur tout ce qui constitue un bon et un mauvais style; son Discours de réception à l'académie Françoise, est un précis noble et énergique des meilleurs principes de ce genre. L'imagination qui répand tant de charmes sur le style, étoit une des parties dominantes du génie de *Buffon*. C'est sans doute cette grande qualité de l'ame qui a fait naître les systèmes qui remplissent les premiers volumes de son *Histoire Naturelle* et de ses *Epoques de la Nature*. La religion et même la physique ne permettent pas toujours de les adopter. Mais en rejetant quelques-unes de ses opinions, on y reconnoît une tête remplie de vues supérieures, et sachant comparer et rapprocher des observations frappantes. Son idée sur la formation des planètes, toute singulière qu'elle est, suppose un homme capable de longues recherches et de grandes combinaisons. On peut dire la même chose de son opinion sur les changemens arrivés à la Terre : opinion renouvelée en partie du roman physique de *Telliamed*, où l'on devoit la laisser. *Buffon* accueillit le système que les montagnes ont été faites par le flux et le reflux de la mer, dit *Voltaire*, comme un grand seigneur adopte quelquefois un enfant exposé et inconnu. Mais le public philosophe, ajoute-t-il, n'a pas si bien reçu cet enfant, et il est difficile à élever. Il est évident que des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des siècles innombrables, une suite immense de rochers nécessaires dans tous les temps. L'Océan ne peut avoir quitté son lit creusé par la nature, pour aller élever au-dessus des nues les rochers de l'Imaüs et du Caucase. Aussi *Buffon* qui avoit fait valoir plusieurs des idées de *Maillet* dans son *Histoire Naturelle*, en abandonna ou en modifia quelques-unes dans ses *Epoques de la Nature*, et attribua au feu primitif et à celui des volcans ce qu'il avoit d'abord regardé comme l'ouvrage des eaux. Voyez aussi II. BOULANGER, n.° VII de ses ouvrages. Le système de notre Naturaliste sur la reproduction des êtres vivans, souffrit autant de difficulté que sa *Théorie de la Terre*. Il trouvoit l'origine de tous les corps végétans et animés, dans des particules organiques universellement répandues dans les animaux et les végé-

teux, et qui prennent la forme de chaque partie du corps organisé par le moyen de certains moules intérieurs, et se réunissent ensuite dans un réservoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais où sont ces moules intérieurs ? et comment une molécule modifiée dans un moule intérieur du cerveau, par exemple, ne perd-elle pas sa première forme, en passant dans une foule d'autres moules intérieurs qui se trouvent sur sa route ? On a comparé, avec quelque raison, une partie des idées de *Buffon* à celles de *Descartes*. Ce sont des romans ; mais la parure qu'il leur a donnée, en fait des romans remplis d'agrément et d'intérêt. Malgré l'incertitude de ses opinions, la physique a de grandes obligations à *Buffon*, parce que s'il n'étoit pas toujours excellent métaphysicien, il étoit ordinairement bon observateur. Avant lui on doutoit si le miroir d'*Archimède* avoit existé ; il l'a en quelque sorte renouvelé au bout de vingt siècles : *Voyez* ARCHIMÈDE. Une telle découverte suffisoit pour immortaliser *Buffon*, quand même son nom n'auroit pas eu d'autres titres pour aller à la postérité. Ce grand Naturaliste ayant été nommé en 1739, après la mort de *Dufay*, intendant des jardins du roi, y réunit toutes les richesses de l'histoire naturelle. Son nom connu dans les quatre parties du monde, lui procuroit tout ce qu'elles offrent de plus curieux. Pendant la guerre des Anglois avec leurs colonies, on vit des corsaires lui envoyer les caisses à son adresse, tandis qu'ils gardoient celles du roi d'Espagne. En 1771 *Louis XV* érigea sa terre de Buffon en comté, et lui accorda les petites entrées ; il ne fut pas insensible à cet honneur réservé aux plus grands seigneurs, et bien digne d'un homme que son caractère faisoit autant respecter que son génie. Comme la philosophie n'éteint pas la vanité, il étoit jaloux des droits de son nouveau comté, et les exigea rigoureusement de ses vassaux. A cette foiblesse près, *Buffon* attaché à ses devoirs, à ses parens, à ses amis, jouit de l'estime même de ses ennemis. Exempt de toute jalousie, il disoit souvent : « N'y a-t-il pas assez de place dans l'opinion publique, pour que chacun puisse y habiter en repos ? » Lorsque la grande duchesse de Russie vint à Paris, elle demanda si *Buffon* y étoit ; et sur ce qu'on lui répondit qu'il étoit dans sa terre, elle répondit : « j'irai donc faire ma cour à son cabinet, ne pouvant la faire à lui-même. » Quoique lié d'amitié avec plusieurs philosophes modernes, il ne voulut jamais faire cause commune avec eux, et il déclara avant de recevoir les sacremens dans sa dernière maladie, « que ses erreurs en matière de foi avoient été celles de son esprit et non de son cœur. » — Sa conversation simple, noble et nourrie, étoit celle d'un homme qui, maître de ses idées, sait élever et abaisser son ton à propos. C'est à table, où il restoit assez long-temps, qu'on avoit le plaisir de l'entendre à son aise. L'un de ses délassemens après ses sérieuses occupations, étoit de se faire peigner, non par son valet de chambre, mais par le perruquier du quartier dont le babil le distrayoit ou le divertissoit. Lorsque le vent ou quelque autre accident avoit dérangé ses cheveux, il se faisoit friser de nou-

veau. *Tout homme*, disoit-il, *doit s'efforcer, autant qu'il est en lui, d'avoir un extérieur qui prévienne en sa faveur.* D'ailleurs, aimant la société des femmes, et les recherchant avec avidité, il ne devoit pas se montrer sous des dehors négligés. Il pensoit comme *Fontenelle*, que les enfans tenoient de leurs mères presque toutes leurs qualités intellectuelles et morales, et il croyoit devoir beaucoup à la sienne, femme de beaucoup d'esprit, ayant des connoissances étendues et une tête bien organisée. Ce grand Naturaliste étoit infatigable au travail; il consacroit à ses études quatorze heures par jour. C'étoit sur-tout à Montbart, qu'il se livroit sans distraction à ses spéculations et à ses recherches. A cinq heures du matin il montoit à un pavillon, placé au milieu de ses vastes jardins : pavillon que le prince *Henri de Prusse* appela *le Berceau de l'Histoire naturelle*, et dont *Jean-Jacques Rousseau* baisa avec respect le seuil de la porte. Comme ce Philosophe Genevois, *Buffon* écrivoit difficilement; il passoit quelquefois une matinée entière à arranger une seule phrase. Aussi disoit-il, *que le génie n'étoit qu'une grande aptitude à la patience.* « C'est de l'histoire naturelle, dit un écrivain qui avoit passé quelque temps à Montbart, que *Buffon* aime le mieux à parler. Je ne sais même si le style n'auroit pas la préférence. Le style est l'homme, me répétoit-il souvent; les poëtes n'ont pas de style, parce qu'ils sont gênés par la mesure du vers, qui fait d'eux des esclaves. Aussi quand on vante devant moi un homme, je dis toujours: *Voyons ses papiers.* Il y a deux choses qui forment le style, l'invention et l'expression. L'invention dépend de la patience; il faut voir, regarder long-temps son sujet; alors il se déroule et se développe peu à peu : vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur; voilà le moment du génie. C'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler; plaisir si grand, que je passois douze heures, quatorze heures à l'étude : c'étoit tout mon plaisir. Mais voulez-vous augmenter ce plaisir et en même temps être original; quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête; ne consultez les auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne pouvez plus rien produire de vous-même. C'est ainsi que j'en ai toujours usé; on jouit véritablement par ce moyen quand on lit les auteurs; on se trouve à leur niveau, ou au-dessous d'eux; on les juge, on les devine, on les lit plus vîte. A l'égard de l'expression, il faut toujours joindre l'image à l'idée; il faut même que l'image précède pour y préparer l'esprit. On ne doit pas toujours employer le mot propre, parce qu'il est souvent trivial; mais on doit se servir de celui qui est auprès. Je me représente le style sous l'image d'une découpure qu'il faut rogner, nettoyer dans tous les sens, afin de lui donner la forme qu'on desire. Lorsque vous écrivez, écoutez le premier mouvement, c'est en général le meilleur; puis laissez reposer quelques jours, ou même quelque temps ce que vous avez fait. La nature ne produit pas de suite, ce n'est que peu à peu qu'elle opère, après le repos et avec des forces rafraîch-

cles. Il faut seulement s'occuper de suite du même objet, le suivre, ne pas se livrer à plusieurs genres. » Les morceaux que *Buffon* estimoit le plus dans son *Histoire*, et qu'il relisoit avec plus de complaisance, étoient le discours du premier homme qui décrit le développement de ses sens ; la peinture du désert de l'Arabie, dans l'article du chameau, et une autre description dans celui du kamichi. On a recueilli in-4.° et in-12, les *Œuvres du comte de Buffon*. La *Théorie de la Terre*, *l'Histoire de l'Homme*, celle des *Animaux quadrupèdes*, les *Epoques de la Nature*; forment 12 vol. in-4.° Celles des *Oiseaux*, continuée par *Montbelliard*, est en 9 vol. in-4.° Cette partie a été aussi imprimée grand in-4.° et in-fol., avec les figures supérieurement enluminées. Il y a aussi des exemplaires des *Quadrupèdes*, enluminés. Le voyageur *Sparmann* a relevé quelques erreurs du Naturaliste François dans cette partie. L'*Histoire des Minéraux*, en 5 vol. in-4° et 9 vol. in-12, offre dans le dernier volume un Traité de l'*Aimant*, plein d'observations curieuses. Les figures ou les tables se relient séparément in-4°, format d'atlas. *Lacepède* ami et disciple de *Buffon*, continue son Histoire naturelle, et l'imite dans la noblesse de son style et la profondeur de ses recherches. Il a donné en 1788, in-4°, le premier volume des *Quadrupèdes ovipares*, ensuite l'histoire des *Serpens*, puis celle des *Poissons*, dont il a publié quelques volumes, et qu'il continue avec succès. Il a paru quelques mois après la mort du comte de *Buffon*, une *Vie* de ce grand homme, Paris, un vol. in-12. Il laissa un fils unique, major en second du régiment d'Angoumois, qui a péri à Paris en 1793, victime du tribunal révolutionnaire, à l'âge de 30 ans. Ce dernier marcha avec fermeté au supplice, et prononça ces seuls mots sur l'échafaud : « Citoyens, je me nomme *Buffon*. » Ce nom eût dû suffire pour le faire arracher à la mort.

BUHY, (Félix) né à Lyon en 1634, entra dans l'ordre des Carmes, et se fit connoître par une Thèse courageuse, où il s'opposa le premier aux prétentions du pape *Innocent III*, sur la régale et l'étendue de la puissance ecclésiastique, et soutint publiquement en Sorbonne *les quatre articles de Doctrine*, publiés en 1682 par le clergé de France. *Buhy* publia encore une *Histoire des Conciles généraux*, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1687.

BUIAH, simple pêcheur de la province de Dilem, située au midi de la mer Caspienne, prétendoit descendre de *Cosroës* roi de Perse. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de sa femme, l'engagea à se retirer quelque temps chez un ami, où un astrologue lui prédit que ses trois fils, *Ali*, *Hassan* et *Hamed*, deviendroient des princes puissans, devant lesquels les peuples se prosterneroient. L'événement justifia cette prédiction ; et *Buiah* devint le chef de la maison des *Buides*, qui comprit dix-sept souverains de la Perse, dans l'espace de cent vingt-sept ans, et se fondit ensuite dans la dynastie des *Selgiucides*. Ces princes firent profession de la secte d'*Ali*.

I. BUILLOUD, (Symphorien) de Lyon, devint successi-

vement évêque de Glandèves, de Bazas et de Soissons. *Louis XII* l'établit gouverneur du Milanois en 1509, et il l'envoya ensuite comme ambassadeur à Rome, pour y terminer les différends qu'il avoit avec le pape *Jules II.* Il assista au concile de Pise et à celui de Latran, convoqué par *Léon X.* Il dirigea en grande partie les deux assemblées tenues sous *François I*, pour la confiscation des biens du connétable *de Bourbon*, et arrêter les conditions du traité de Madrid. Il mourut avec la réputation d'un négociateur éclairé, le 15 janvier 1533.

II. BUILLOUD, (Pierre) jésuite, né à Lyon le 27 janvier 1588, y mourut en 1661, après avoir publié trois écrits. I. *Vie de St. Trivier solitaire de Bresse.* II. *Éloge de Symphorien Builloud* son parent. III. *Programme d'une Histoire de Lyon*, qu'il n'a pas finie.

BUKENTOP, (Henri de) récollet d'Anvers, mort à Louvain le 27 mai 1716, a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse. Les principaux sont : I. *Traité sur le sens de l'Ecriture*, 1704. II. *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture*, 1706. III. *Dictionnaire des termes les plus difficiles de la Vulgate*, 1706, in-8.°

BULLANDE, (Gabriel de) religieux capucin, a publié un écrit sur les mathématiques et l'astronomie, intitulé : *Tabulæ Ambianenses*, Paris, 1648, in-4.°

BULLET, (Pierre) habile architecte, élève de *François Blondel*, est connu par un ouvrage souvent réimprimé, sous le titre d'*Architecture-pratique*, 1691, in-8.° Il mourut au commencement du 17e siècle. La porte Saint-Martin à Paris fut élevée sur ses dessins, ainsi que l'église des Jacobins du faubourg Saint-Germain. Dans les dessins de cet artiste pour les cheminées, ce fut le premier qui y fit entrer des glaces pour ornement.

BULLIARD, (N.) botaniste, mort à Paris en 1793, âgé de 41 ans, a publié divers ouvrages utiles sur la science qu'il cultivoit. On lui doit : I. *Flora Parisiensis*, 1776, in-8.° II. *Herbier* de la France, 1780, 13 vol. in-folio. III. *Dictionnaire Elémentaire de Botanique*, 1783, in-folio. IV. *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, 1784, in-folio. V. *Histoire des Champignons de France*. *Bulliard* n'a pas accru le domaine de la Botanique, mais il étoit exact observateur.

BULONDE, (Henri-) jésuite, mort à Dinant en 1772, fut prédicateur de la reine de France. Ses *Sermons* ont été recueillis à Liége en 1770, et forment 4 vol. in-12 : ils sont plus raisonnés qu'éloquens.

III. BUNEL, (Jacob) peintre François, né à Blois en 1558, fut attaché en qualité de premier peintre à *Henri IV*, et peignit divers ouvrages estimés, au Louvre et à Fontainebleau. On voit à Paris dans l'église des grands Augustins et dans celle des Feuillans, des *Tableaux* de lui.

BUNOU, (Philippe) né à Rouen, devint recteur du collége des Jésuites à Rennes, et y mourut le 11 octobre 1739. Il est auteur d'un *Traité sur les Baromètres*, 1710; d'un *Abrégé de Géographie*, suivi d'un *Dictionnaire*

géographique

Géographique françois et latin, 1716, in-8° : il est utile et estimé. On a imprimé à la suite des poésies du Père *Commire*, une *Traduction* en vers françois de deux pièces de ce dernier poëte par *Bunou*. Elles sont intitulées : *Théâtre des Naïades* et *Description des Fontaines de Saint-Cloud*.

BUNTING, (Henri) Saxon d'origine, publia à la fin du 16e siècle plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. *Discours sur la Musique*, 1596, in-4°, en latin. II. *Itinéraire de l'Ecriture sainte*. III. *Chronique universelle*, 1608, in-folio, en latin. Elle s'étend jusqu'à l'année 1599. IV. *Chronique de Brunswick et Lunebourg*, in-fol. *Henri Meibomius* l'a continuée jusqu'à l'année 1620.

II. BUONAMICO, (Bufalmaco) peintre Florentin, mort en 1340, se rendit encore plus célèbre par son esprit enjoué et ses réparties, que par ses tableaux. C'est de lui que *Bocace* a tiré plusieurs de ses contes. On dit qu'il conseilla à un mauvais peintre nommé *Bruno*, qui ne savoit point comment exprimer l'action d'un tableau, de faire sortir de la bouche des personnages des banderoles sur lesquelles il expliqueroit le sujet. Le crédule *Bruno* suivit cet avis ; et c'est, dit-on, l'origine de ces sortes d'explications en usage parmi les peintres de mauvais goût de l'ancien temps.

I. BUONO, célèbre architecte Vénitien, fut employé en 1154 par le doge *Morosini*, à bâtir à Venise la *Tour de Saint-Marc*, qui a 130 pieds de hauteur. *Buono* bâtit encore le *Château de l'Œuf* à Naples. Ses constructions sont exemptes d'arabesques, que de son temps on distribuoit sur tous les édifices.

II. BUONO, (Paul) machiniste Florentin, né en 1625, apprit les mathématiques sous le célèbre *Galilée*, et en appliqua les calculs à diverses inventions utiles et ingénieuses. Il est auteur de l'instrument que les physiciens emploient pour prouver que l'eau est incompressible. Il imagina un fourneau propre à faire éclore les œufs à la manière des Egyptiens, et il y réussit. *Réaumur* a depuis perfectionné cette découverte. L'empereur appela *Buono* à sa cour, et le fit président de la monnoie ; celui-ci eut un frère nommé *Candide*, mort en 1670, qui se distingua de même dans la mécanique. Il inventa un instrument qui sert à comparer la pesanteur des fluides, et un autre propre à mesurer les vapeurs qui s'en élèvent.

BUONTALENTI, (Bernard) fameux architecte Florentin, mort en 1608. Dans son enfance, la maison de son père située sur les rives de l'Arno s'étant écroulée, écrasa tous ses habitans à l'exception de *Buontalenti* qui se trouva à l'abri sous une voûte. Ce jeune enfant tiré du milieu des décombres, excita la pitié du grand duc de Florence, qui fit prendre soin de son éducation. Les dispositions de l'élève répondirent à ses soins ; il réunit divers talens : il fortifia plusieurs places en Toscane ; des édifices superbes furent élevés sur ses plans, et entr'autres la maison de campagne de *Pratolino*, qui est parfaitement éclairée sans avoir ni cour ni galerie. *Buontalenti* sculptoit

avec goût et peignoit en miniature. Il inventa, 1.° diverses *Machines hydrauliques*, et les *Orgues mues par l'eau ;* 2.° les *Fusées volantes* pour les feux d'artifice ; ce qui le fit surnommer *Bernard delle Girandole ;* 3.° le *Moyen* de conserver en été la neige et la glace. Le grand duc fut si charmé de cette découverte, qu'il lui accorda l'imposition mise sur la vente de cette denrée.

* **BUPALE**, sculpteur de l'isle de Chio, ayant représenté le poëte *Hipponax* sous une figure ridicule, le versificateur lança contre lui une Satire pleine de méchanceté. *Bupale* n'y trouva pas de meilleure réponse que celle de se pendre. C'est du moins ce que rapportent quelques auteurs, quoique *Pline* ne soit pas de leur sentiment. Cet historien lui fait faire encore de beaux ouvrages après la satire d'*Hipponax*, et entr'autres une *Statue de Diane* pour les habitans de l'isle de Chio, qui étoit remarquable en ce que le visage de la Déesse paroissoit triste à ceux qui entroient dans le temple, et avoit un air gracieux et souriant quand ils en sortoient. Une inscription antique portoit que Chio n'étoit pas seulement célèbre par l'excellence de ses vins, mais encore par les ouvrages de *Bupale*. Il florissoit 540 ans avant Jésus-Christ.

BUQUOI, (Charles de Longueval, comte de) naquit d'un père tué en 1581 au siége de Tournai. Il fit ses premières armes sous le duc de Parme, dans les Pays-Bas. Ses talens militaires le firent appeler par *Philippe III* roi d'Espagne, et l'empereur *Ferdinand II*, au commandement de leurs armées le 8 juin 1619. Il défit complétement l'armée des mécontens de Bohême, où le comte de *Mansfeld* fut dangereusement blessé. Quelques mois après il repoussa les ennemis devant Vienne. La Hongrie s'étant aussi révoltée, et ayant appelé *Bethlem-Gabor* prince de Transilvanie pour la gouverner, le comte de *Buquoi* avec une armée inférieure, remporta sur lui en 1621 une victoire qui décida du sort de la guerre : Presbourg et plusieurs autres places importantes se rendirent aussitôt. *Buquoi* ne survécut pas long-temps à son triomphe; il fut tué dans une petite rencontre le 10 juillet 1621.

I. **BURE**, (Catherine) savante Suédoise, écrivoit parfaitement en latin. On a imprimé sa *Correspondance* avec *Vendela Skilte*, autre Suédoise renommée. Elle mourut à 77 ans, en 1679. — La femme du fameux *Jean Calvin* s'appeloit aussi *Idellète de Bure*. Elle en eut un fils qui mourut avant son père. *Calvin* l'ayant perdue en 1549, ne voulut jamais se remarier, et garda toujours d'elle le plus tendre souvenir.

BURGH, (Jacques) né en 1614, à Maddecty dans le comté de Perth en Ecosse, consacra ses talens à l'éducation de la jeunesse, et mourut le 26 août 1775. On lui doit : I. *Recherches politiques*, 3 vol. in-8.° II. *Hymne au Créateur*, 1750, in-8.° III. *Dignité de la Nature humaine*, 1767, 2 vol. in-8.° IV. *Relation* d'un peuple de l'Amérique méridionale, 1760, in-8.° C'est un roman politique dans le genre de l'*Utopie*. V. *L'Art de parler*, 1782, in-8.°

BURGOYNE, général Anglois, qui se rendit recommandable dans les dernières guerres par sa valeur, et parmi les savans par ses talens et ses connoissances, est mort au mois d'août 1792.

* **BURIGNY**, (Jean Lévesque de) né à Rheims, étoit frère de *Pouilli*, Voyez I. LÉVESQUE, et membre de l'académie de Belles-Lettres de Paris. Il mourut dans cette ville le 8 septembre 1785, dans sa 94ᵉ année, doyen de la littérature Françoise, et peut-être de la littérature Européenne. Il étoit né à Rheims, en septembre 1692. Dans sa jeunesse, il passa en Hollande, où il travailla quelque temps au Journal de l'*Europe savante*. A son retour, les savans le recherchèrent pour ses lumières et l'aménité de son caractère. Rien ne le surprit davantage que le don d'une pension de deux mille livres que lui accorda *Louis XVI*, sans qu'il l'eût demandée; et sa modestie lui fit toujours penser qu'il n'avoit pas mérité cette faveur. La tranquillité de son ame et la douceur de son caractère lui procurèrent une vieillesse longue, douce et agréable. A 92 ans, il possédoit une santé robuste, une mémoire étendue, et la faculté de composer et d'écrire. Il conserva l'usage de tous ses sens, et put jouir de tous les plaisirs de l'esprit et des agrémens de la société. Savant utile et sans faste, écrivain sans prétention, simple dans ses mœurs ainsi que dans son style, il ne connut ni l'orgueil, ni l'intrigue, ni l'envie. Ses ouvrages sont : I. *Traité de l'autorité des Papes*, 1720, 4 vol. in-12. II. *Histoire de la Théologie Païenne* : ouvrage savant, publié en 1754, 2 vol. in-12. C'est le meilleur écrit de l'auteur. III. *Histoire générale de Sicile*, 1745, 2 volumes in-4°. IV. *Traité de* Porphyre, *de l'abstinence des Viandes*, 1747, in-12. V. *Histoire des Révolutions de Constantinople*, 3 vol. in-12, 1750. La froideur du style n'y est pas rachetée par l'intérêt des faits. VI. *Vie de Grotius*, 1754, 2 vol. in-12. VII. *Vie d'Erasme*, 1757, 2 vol. in-12. Elle est curieuse et offre des recherches peu connues. VIII. *Vie de Bossuet*, 1761, in-12. IX. *Vie du Cardinal du Perron*, 1768, in-12. Elle se ressent de la vieillesse de son auteur. X. Un grand nombre de *Dissertations* érudites dans le recueil des *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres. Les ouvrages historiques de *Burigny* sont estimés pour l'exactitude des faits et l'abondance des recherches. Mais il narre sans feu; il met peu de vigueur et d'expression dans ses portraits, et il est quelquefois diffus dans ses détails. — *Voyez* l'art. SAINT-HYACINTHE.

BURKE, (Edmond) né à Dublin en 1730, vint à Londres et y embrassa la profession d'homme de loi et de jurisconsulte. Dans ses momens de loisir, il travailla pour quelques Journaux; et la légèreté de ses articles, l'esprit qu'il y montroit, le firent rechercher par le docteur *Nugent* qui lui fit épouser sa fille. Devenu alors secrétaire du duc de *Buckingham*, il ne tarda pas à obtenir l'amitié de ce protecteur qui le fit entrer dans la chambre des Communes. Là, il se distingua par son éloquence, la vivacité de ses réparties, et sur-tout par la haine profonde qu'il voua au gouvernement républicain de la France. Ses écrits, ses discours n'eurent plus d'autre but que d'inspirer au peuple Anglois les

sentimens qu'il professoit. Son éloquence fut plus fougueuse que persuasive, et il déprisa souvent lui-même ses opinions, en réunissant trop de sophismes et d'injures à des raisonnemens judicieux. Cet orateur véhément et renommé est mort à Londres, le 8 juillet 1797.

BURLE DE CURBAN, (Balthazar de) né à Sisteron le 6 janvier 1701, mort en 1774, a publié une *Dissertation* sur le vrai nom de famille de la Maison qui régnoit en France, 1762, in-4°; et un énorme recueil, intitulé : *Science du Gouvernement*, 1761, 8 vol. in-4.°

BURLEIGH, (Guillaume-Cécill, baron de) secrétaire d'état et grand-trésorier d'Angleterre, naquit en 1521 dans la province de Lincoln, d'une famille ancienne, et fut cadet de sa maison. Venu à Londres sans fortune, il entra au service du duc de *Sommerset*, qui profita de son crédit, pour le faire employer par le gouvernement et lui obtenir le titre de chevalier. Après la chute du duc son patron, *Cécill* resta quelque temps dans l'obscurité et sans emploi, caché dans une petite retraite aux environs de Stafford, où il fit bâtir ensuite une maison magnifique. A l'avénement de *Marie* au trône, elle honora *Cécill* de son estime. La reine *Elizabeth* le fit secrétaire d'état, et le chargea de la réformation de l'Eglise. En 1555, il fut un des commissaires nommés par le parlement pour examiner le bill des dîmes inféodées, qui furent restituées à l'église. Son influence augmentant à proportion de ses services, il contribua à faire rompre sans retour les liens qui attachoient l'Angleterre à la cour de Rome. Bientôt il s'occupa à discipliner l'armée, et à perfectionner la marine. Sous son ministère, d'immenses magasins d'armes et de munitions furent élevés, et on construisit les plus gros vaisseaux qu'on eût encore vus. Dans les démêlés qui s'élevèrent entre les autres ministres d'*Elizabeth*, et sur-tout entre *Leicester* et *Sussex*, il resta neutre, et sut habilement les détruire l'un par l'autre. *Prudens qui patiens*, étoit sa devise; il la répétoit souvent, et il en fit la base de sa conduite. Appelé à l'importante charge de grand-trésorier qui mettoit toutes les finances de l'état dans sa disposition, il eut souvent le courage de remontrer à sa souveraine, que l'argent du trésor public ne lui appartenoit pas et qu'elle ne devoit s'en regarder que comme simple dépositaire. Aussi, sa probité et ses lumières lui méritèrent l'estime d'*Elizabeth*, qui le regarda toujours comme le plus habile de ses ministres, et le surnomma le *Caton Anglois*. Elle le faisoit toujours asseoir devant elle pour lui éviter les atteintes de la goutte à laquelle il étoit sujet, en lui disant : *Mylord, j'ai besoin de votre tête, et non de vos jambes.* Ce ministre fut l'un des plus savans hommes de son siècle. On lui a reproché un peu d'avarice et trop de sévérité à l'égard des gens de guerre. Il étoit grave en public, mais gai et franc dans sa société particulière; sa conversation animée et affectueuse encourageoit ceux que sa puissance intimidoit. Son système étoit, que tout état doit récompenser par des emplois publics les hommes utiles, et jamais par de l'argent. On lui doit plusieurs maximes politiques et morales, parmi les-

quelles on peut citer celles-ci : *La Science est le trésor de l'esprit, et la Prudence la clef de ce trésor. — La plus excellente Sagesse est celle qui apprend à bien vivre. — La précipitation ruine les affaires qui réussiroient en temporisant; car la lenteur offre souvent le chemin le plus court. — Le Monde est un magasin d'instrumens dont l'homme est le maître; et un Etat n'est qu'un composé de machines dont l'homme sage est le grand ressort. — Il n'est point d'Artisan comme l'assiduité et la diligence; on seroit surpris des grandes choses qu'on a faites peu à peu : c'est à la seule puissance à créer en un moment; mais le partage de l'homme est d'arriver à tout par degrés. — L'Or le plus pur est aussi le plus doux. — Il n'y a pas moins d'imprudence à se faire craindre de ses inférieurs, qu'à exciter le mépris de ses supérieurs :* nolo minor me timeat, despiciatve major. — *L'Humilité évite les honneurs, et est souvent la route la plus sûre pour y parvenir. — La Prudence est un sauf-conduit dans la vie; elle dirige l'étoile de la destinée. — La garde la plus sûre est la vertu et la sagesse. Le danger ne peut point faire d'impression sur un homme qui a de la vertu, ni la fortune abattre le sage qui ne sauroit tomber.*

BURRIEL, (André-Marie) professeur de théologie dans le collége impérial de Madrid, étoit jésuite. Il mourut en juin 1762. *Ferdinand VI* l'avoit chargé de faire copier les manuscrits intéressans de la bibliothèque de Tolède. Il fit faire, entr'autres copies, celle de la *Liturgie Mozarabe*, différente, selon lui, du *Missel Mozarabe* publié par le cardinal *Ximenès*. Cette *Liturgie* forme onze volumes in-folio. On doit encore à *Burriel* une *Notice* de la Californie en trois vol. in-4°; un savant *Traité* sur l'égalité des poids et mesures; une *Paléographie* Espagnole, in-4.°

BUSA, Napolitaine, célèbre par ses richesses, ses libéralités et son intérêt pour les Romains, en nourrit dix mille à ses frais, au rapport de *Valère-Maxime*, lorsqu'ils eurent été battus à Cannes par *Annibal*.

BUSCHING, (Antoine-Fréderic) naquit à Stadthagen en Prusse, vers l'année 1724. Après avoir fait ses études à Halle dans le duché de Magdebourg, il embrassa la profession ecclésiastique, et suivit en Russie le comte de *Lynar*. Il fut nommé pasteur de l'église luthérienne de Saint-Pierre à Pétersbourg. Quelques années après, il quitta la Russie, pour revenir dans sa patrie; et s'étant établi à Berlin en 1767, *Fréderic II* le nomma directeur d'un collége. Il y publia un *Plan* d'études, divers *Opuscules* sur l'éducation, une *Gazette littéraire et politique*, des *Traités* de Statistique; mais c'est sur-tout sa *Géographie Universelle*, en 12 volumes in-8°, qui a fixé sa réputation. Ce dernier ouvrage, dont la première édition est de 1754, eut le plus grand succès. Avant sa publication, on n'avoit pas une connoissance aussi exacte des parties septentrionales de l'Europe. *Busching* est encore l'auteur d'un *Magasin Géographico-historique*, où il a glissé quelques erreurs. Ce savant est mort en Prusse, le 27 mai 1793. L'impératrice de Russie a fait acheter ses livres et ses cartes.

BUSI, (Nicolas) sculpteur Italien, passa jeune en Espagne,

et y finit ses jours en 1709. Il fit le buste du roi *Philippe IV* et de sa mère. Les villes de Murcie et de Valence, sont celles où il a répandu ses ouvrages.

BUSIGNAC, (Pierre de) gentilhomme d'Hautefort, fit des vers dans le 13e siècle, et médit des femmes, parce qu'il en fut rebuté. « Elles me refusent leurs faveurs, dit-il, parce que je vois trop clair, et que j'ai la réputation de médire. Je ne les critiquois que pour les corriger; mais j'ai vu qu'à mesure que j'arrachois un poil de leur méchanceté, il en repoussoit trois autres. » Il leur reproche qu'on trouve sur leur visage plus que Dieu n'y mit, et de se farder; ce qui leur gâte les dents suivant lui.

BUSLEYDEN, (Jérôme) chanoine et membre du conseil souverain de Malines, né dans le duché de Luxembourg, mourut à Bordeaux en 1517. Il fut employé avec succès en qualité d'ambassadeur auprès de *Jules II*, de *François I*, et de *Henri VIII*. La ville de Louvain lui doit l'établissement du collége des trois langues. Il laissa plusieurs manuscrits; mais on n'a imprimé de lui, qu'une lettre en tête de l'*Utopie* de *Thomas Morus*.

BUSSIÈRE, (Mlle de la) morte en 1730, a publié : *Mémoires de Gourville*, 2 vol. in-12.

BUSSON, (Julien) médecin, né à Dinant en 1717, mort à Paris le 17 janvier 1781, outre quelques *Opuscules* relatifs à sa profession, a été l'un des auteurs du *Dictionnaire de Médecine*, 1746, 6 vol. in-folio. Les articles sortis de sa plume sont approfondis. *Voyez* DIDEROT.

BUTINI, (Pierre) ministre d'une église de campagne près de Genève sa patrie, naquit en 1678, et mourut en 1766, d'une dissenterie qu'il gagna auprès d'un de ses paroissiens. « On quitte doucement la vie, dit *Sennebier*, lorsque la charité en a dirigé toutes les actions et couronné les derniers momens. » Nous avons de *Butini* : I. Des *Sermons*, réimprimés en 1736, 2 vol. in-8.° II. *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, in-4°, Genève, 1710. Cet ouvrage est en partie une traduction libre de la paraphrase de *le Clerc*; mais l'auteur a su y répandre des remarques nouvelles et des conjectures heureuses. Sa famille a produit plusieurs gens de lettres.

III. BUTLER, (Alban) né à Londres, vint faire ses études en France, au collége de Douay, où il embrassa la profession ecclésiastique. Il mourut en 1782, directeur du collége Anglois de Saint-Omer. On lui doit les *Vies des Pères*, des *Martyrs* et des *Saints*, en anglois. Les notes en sont critiques et savantes; il en a été fait une *Traduction* françoise en 12 vol. in-8°, par *Godescard* et *Marie*.

BUYET, (Barthélemi) conseiller de ville, à Lyon sa patrie, en 1482, est le premier qui fit connoître l'imprimerie dans cette ville. Il publia d'abord une *Légende dorée*, à deux colonnes, en caractères gothiques, ayant les lettres initiales peintes à la main, et sans aucun chiffre aux pages. Ce livre date de l'année 1476; le *Speculum vitæ Humanæ*, que *de Bose* a cru le premier livre imprimé à Lyon, et le *nouveau Testament*, de la version de *Guyars des Moulins*, sont de 1477. L'année

suivante, *Buyet* mit sous presse la *Pratique de Chirurgie* de *Chauliac*, in-folio. *Gabriel Naudé* s'est trompé, lorsqu'il a donné pour le premier ouvrage sorti des presses Lyonnoises, les *Pandectes de Médecine* de *Sylvaticus*. Elles ne parurent qu'en 1478.

BUZELIN, (Jean) jésuite, né à Cambrai, et mort à Lille en 1626, s'occupa particulièrement de l'histoire de son pays. On lui doit : I. *Annales Gallo-Flandricæ*, Douay 1624, in-folio. II. *Gallo-Flandria sacra et profana*, 1625, in-fol. Cet écrit offre la description de toutes les villes et bourgs de la Flandre, des antiquités, des mœurs des habitans.

BUZOT, (François-Nicolas-Léonard) né le 1er mars 1760, fut député par le bailliage d'Evreux à l'assemblée Constituante. Il y parla souvent sans y obtenir la moindre influence, sans y acquérir la réputation d'orateur. Un organe sombre, une diction traînante, une physionomie nébuleuse, ses prédictions continuelles de complots et d'attentats le firent surnommer par ses collègues, *le Prophète de malheur*. Nommé à la Convention, il y soutint le parti des républicains; mais comme il étoit l'ennemi de toute faction, il eut le courage d'attaquer les *Orléanistes*, et sur-tout *Danton* et *Robespierre*. Son existence se trouvant dès-lors compromise, il proposa à l'assemblée d'établir autour d'elle une garde départementale. Avant l'exécution de ce projet, *Buzot* fut proscrit le 31 mai 1793, avec ceux qui partagèrent son opinion; et un décret même ordonna de démolir sa maison d'Evreux. Réfugié dans le Calvados, *Buzot* y rassembla quelques troupes qui l'abandonnèrent bientôt, lorsque les jacobins, pour le rendre odieux, l'eurent surnommé le roi *Buzot*. Errant, malheureux, sans asile, on le trouva, quelques mois après, étendu sans vie, à côté de *Péthion*, dans un champ de blé. On ignore s'ils y furent assassinés, ou, ce qui est plus vraisemblable, s'ils s'y donnèrent volontairement la mort.

BUZUR-DJUMBER, calife Égyptien, dans le 12e siècle, est renommé par cette belle réponse : On lui demandoit quel étoit le meilleur des rois? « C'est, répondit-il, celui dont les bons n'ont rien à craindre, et que les méchans redoutent. »

BYGOÏS, Vierge de l'antique Étrurie, avoit, dit-on, écrit un *Traité sur la Foudre*, que les Aruspices consultoient souvent pour leurs divinations.

BYNKERSOEK, (Corneille-Van) né à Middelbourg en 1663, étudia d'abord la théologie dans l'université de Franeker, et se livra ensuite à l'étude du droit. Il fut nommé président du haut conseil de Hollande, et mourut à la Haye le 15 avril 1743. On lui doit quelques *Traités* de droit public, parmi lesquels on peut distinguer : I. Un volume in-4.° de *Questions*, imprimé à Leyde en 1737. II. Un Traité *de Foro legatorum*, publié en Hollande en 1721. *Barbeyrac* a donné une traduction de cet écrit, sous ce titre : *Traité du Juge compétent des Ambassadeurs, tant pour le civil que pour le criminel*, la Haye 1723. Elle a été réimprimée en 1730, à la suite du *Traité de l'Ambassadeur*, par *Wicquefort*. Un envoyé du duc de Holstein, auprès des États-généraux des

Provinces-Unies, s'étoit fort endetté dans le commerce des actions de la mer du Sud, à la fin de l'année 1720. Ses créanciers s'adressèrent à la cour de Hollande, qui leur accorda la permission de citer le ministre étranger à ce tribunal, et de saisir tous ceux de ses effets qui ne seroient pas nécessaires à son usage. L'envoyé s'en plaignit aux États-généraux, comme d'une infraction du droit des gens. La cour de Hollande entreprit de justifier ses procédures, par une lettre qu'elle écrivit aux États de province. L'affaire eut un grand éclat. *Bynkershoek*, interrogé sur cette question, en dit son sentiment, et promit de le mettre en écrit. C'est ce qui donna lieu à son Traité.

C.

CABARNE, (Mythol.) berger de l'isle de Paros, apprit à *Cérès* l'enlèvement de sa fille. Pour le récompenser, cette déesse l'institua son grand-prêtre.

* CABESTAN *ou* CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme du comté de Roussillon et non Provençal, quoique *Nostradamus* le fasse descendre de l'ancienne maison de *Servière ;* fut un poëte du 13e siècle, qui chanta différentes dames, suivant l'usage du temps. *Tricline Carbonnel*, femme du seigneur de *Seillan*, fut sa dernière maîtresse. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme. *Tricline* dit à son époux que *puisqu'elle avoit mangé si noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre ;* et elle se laissa mourir de faim en 1213. On attribue la même réponse à *Gabrielle* de *Vergi*. Voici une chanson de l'infortuné *Cabestan :* « Entre mille fleurs, dans un superbe jardin, je choisis la plus belle. Dieu même sans doute la fit semblable à sa propre beauté. La modestie relève l'éclat de ses charmes. La douceur de ses regards m'a rendu le plus tendre et le plus heureux des amans. Je ne chante pas de vaines louanges commes les autres poëtes. De ses yeux partent des traits dont personne ne peut se défendre ; mais ils n'ont blessé personne autant que moi. Jamais on ne vit tant de vertus et tant de graces. Elle excelle dans l'art de plaire ; sa sagesse imprime le respect aux amans présomptueux, et sa réputation est à l'abri de toute atteinte. » Un manuscrit italien dit que le mari furieux contre *Cabestan* se nommoit *Raimond*, et son épouse *Marguerite*. Il ajoute que les parens de celle-ci et du troubadour, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers à la tête desquels se mit *Alphonse* roi d'Aragon, démolirent le château de *Raimond*, firent de pompeuses funérailles aux deux amans, et les inhumèrent dans le même tombeau, où l'on grava leur histoire, et qui fut placé dans une église de Perpignan. Les chevaliers du Roussillon et du Narbonnois venoient chaque année célébrer l'anniversaire de *Marguerite* et de *Cabestan*, en assistant à un service solennel, institué par le roi d'Aragon en leur honneur.

CABREÏRA, (Giraud de) troubadour Catalan, contemporain de *Pierre III* roi d'Aragon, fit beaucoup de vers, mais il ne nous reste de lui que des *Instructions* adressées à son jongleur *Cabre*. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter, d'avoir la tête plus dure qu'un Breton ; de ne savoir ni danser, ni sauter à la manière des jongleurs de Gascogne, de ne débiter que de mauvaises pièces, et pas une de *Rudel*, de *Marcabres* et autres ; d'ignorer les contes dont les jongleurs avoient coutume d'amuser les cours. A cette occasion, *Cabreira* entre dans un

ennuyeux détail des historiettes et des romans qui étoient en vogue de son temps.

CACHET DE GARNERANS, (N.) de l'académie de Lyon, exerça long-temps avec honneur les places de premier président au parlement de Trévoux et d'intendant de Dombes. Une mémoire prodigieuse lui rendoit présent tout ce qu'il avoit lu, et sur-tout les auteurs Latins dont il faisoit ses délices. On connoît de lui quelques écrits littéraires non imprimés, et entr'autres un drame de *Charles-Quint*, dont le sujet est aussi singulier que la manière dont il est traité. Il est mort en 1787 dans une maison de campagne près de Trévoux.

I. CADENET, troubadour Provençal, étoit né au château de Cadenet sur la Durance, dans le comté de Forcalquier. Les guerres civiles ayant détruit le manoir de ses pères, *Cadenet*, pauvre, inconnu, erra longtemps à pied, jusqu'à ce que *Raimond* frère de l'évêque de Nice, le mît en équipage et en crédit. Le troubadour devint amoureux d'une religieuse d'Aix, encore novice, et n'ayant pu s'en faire écouter, il se fit Templier à Saint-Gilles. Il fut tué dans la Palestine, en combattant contre les Sarrasins, vers l'an 1280. On lui doit un Traité contre les *Galiadours* ou mauvais plaisans, et vingt-quatre chansons, où il célèbre le vin et l'amour, et où il reproche aux barons leurs brigandages devenus trop communs. « Ils n'ont, dit-il, que des cavaliers armés à la légère, pour aller plus vîte butiner, comme aussi pour se sauver plus vîte quand on leur fait tête. Autrefois la magnificence des habits, les présens, les réceptions honnêtes, et d'autres semblables qualités distinguoient les galans. On ne se distingue plus aujourd'hui qu'en pillant les bœufs et les bouviers ; encore il paroît qu'on n'en est pas mieux vêtu. » Les siècles passés ne valoient pas mieux que le nôtre !

II. CADENET, (Antoinette de) dame de Lambesc, se rendit célèbre dans le 13e siècle par ses chansons, et ses relations avec les principaux troubadours de son temps.

I. CADET, (Claude) né en 1695, dans les environs de Troyes, en Champagne, devint membre du collége de médecine à Paris en 1724, et y mourut le 10 février 1745. On lui doit : I. *Observations* sur les maladies scorbutiques, Paris, 1742, in-12. II. *Dissertation* sur le scorbut, 1744, in-12. *Cadet* étoit arrière-neveu de *Vallot* premier médecin de *Louis XIV*.

II. CADET DE GASSICOURT, (Louis-Claude) fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1731, devint à 22 ans apothicaire-major des Invalides, et bientôt après pharmacien en chef des armées Françoises en Allemagne et en Portugal. Ses profondes connoissances en chimie le firent admettre au nombre des membres de l'académie des Sciences en 1766. Sa bienfaisance le rendit accessible aux indigens. Ayant gagné un procès contre un empyrique dont il avoit montré que les compositions étoient dangereuses, il voulut en payer les frais pour ne pas le réduire à la misère. Ses principaux écrits

sont : I. Une *Analyse* des eaux de Passy, 1757, in-12 : elle peut servir de modèle en ce genre. II. Une *Réponse* aux observations de *Beaumé* sur l'éther vitriolique et la réduction de chaux et d'étain à travers les charbons, 1775. Un grand nombre de *Mémoires* importans, insérés dans ceux de l'académie des Sciences, sur la bile, le borax, la décomposition du diamant, la terre foliée de tartre; des *Analyses* d'une lave du Vésuve, de l'eau retirée de la grotte du chien près de Naples, de la soude de varec, des eaux minérales de Fontenelles en Poitou, et de Vangirard, etc. Pendant la révolution, on l'employa avec *Lavoisier* à la monnoie, pour la fixation du titre des espèces et la fonte du métal des cloches. Il mourut des suites de l'opération de la pierre, en octobre 1799. Il a laissé un frère qui suit avec un égal succès la même carrière, et un fils connu par divers écrits de littérature.

CÆCIAS, (Mythol.) vent impétueux du Nord-Est, est représenté sur les monumens, tenant des deux mains un bouclier rond, d'où il fait tomber la grêle.

III. CÆLIUS-AURELIANUS, (Lucius) médecin méthodiste qu'on croit avoir vécu avant *Galien*, et dont il nous reste un Traité *de celeribus et tardis Passionibus*, Amsterdam, 1722, in-4.°

CÆUS, (Mythol.) fils de *Titan*, donna son nom à l'isle de Cæa dans la mer Égée, où il établit son empire. Cette isle est fertile en troupeaux de bœufs et en vers à soie. *Simonide* y naquit.

CAFFA, (Melchior) habile sculpteur et excellent dessinateur, naquit à Malte en 1631, d'où il prit le nom de *Maltois*, qu'il rendit bientôt célèbre. Ses talens le firent comparer au cavalier *Bernin* dont il fut l'élève, et embellirent de plusieurs morceaux quelques églises de Rome. Le groupe de *St. Thomas de Villeneuve*, qu'on y voit dans l'église des Augustins, et que sa mort arrivée dans cette ville en 1687, l'empêcha de terminer, a mis le sceau à sa réputation.

CAFFARELLI DU FALGA, (N.) officier général dans le corps du génie au service de France, fut d'abord employé dans l'armée du Rhin, commandée par le général *Biron*. En 1792, lorsque les commissaires de l'assemblée vinrent y apporter le décret qui prononçoit la déchéance du roi, il fut le seul qui refusa de s'y soumettre. Destitué alors, puis réintégré dans ses fonctions en 1795, il suivit *Bonaparte* dans ses expéditions, et contribua à ses victoires. Il fut glorieusement blessé en Égypte, et sa maison y fut pillée dans la révolte du Caire. Devenu membre du conseil d'état, il est mort dans le cours de l'an 9, justement regretté pour ses lumières et son courage. On a publié une notice sur sa vie, l'année suivante.

I. CAFFIÉRI, (Philippe) sculpteur, naquit à Rome en 1634, de parens qui se signalèrent dans la carrière militaire. Appelé en France par le cardinal *Mazarin*, il arriva à Paris en 1660, et fut employé utilement par *Colbert* et *Seignelai*, qui lui fit accorder l'inspection de la marine de Dunkerque. Il mourut en 17[illegible].

II. CAFFIÉRI, (Jacques) sculpteur et fondeur, fils du précédent, naquit à Paris aux Gobelins en 1678, et se rendit aussi recommandable par la délicatesse de son ciseau que par les qualités de son caractère. Il est mort à Paris en 1755, et y a laissé plusieurs bustes en bronze très-estimés. — Son fils *Jean-Jacques* a marché sur les traces de ses pères et a fait le buste de *Piron* pour la comédie Françoise; ceux de *Quinault*, *Lulli* et *Rameau* pour l'Opéra; celui d'*Helvétius*, la statue de *Ste Sylvie* aux Invalides, et le groupe très-estimé de *Melpomène et Thalie* soutenant la lyre d'*Apollon*, qui a disparu dans l'incendie du théâtre de l'*Odéon*.

CAGLIOSTRO, fameux imposteur, dont le vrai nom étoit *Joseph Balsamo*, naquit à Palerme le 8 juin 1743. Ayant eu pour marraine *Vincente Cagliostro* sa tante, native et habitante de Messine, il en prit ensuite le nom. Il quitta de bonne heure sa patrie, et épousa à Rome une jeune personne nommée *Laurence*, fille d'un fondeur en cuivre. *Joseph Balsamo* étant encore dans sa plus tendre enfance perdit son père; il reçut quelque éducation par les soins de sa mère et de son aïeul. Il débuta par extorquer une somme importante à un orfèvre de Palerme nommé *Marrano*, à qui il avoit promis de découvrir un trésor. Il s'expatria à cette occasion; il voyagea beaucoup dans le Levant, où l'ignorance turque accueille très-bien les charlatans en médecine. En 1773, il fut découvert à Naples par l'orfèvre *Marrano*. Il se faisoit alors appeler marquis de *Pellegrini*; mais ce nom emprunté ne le dispensa pas d'être mis en prison à la requête de *Marrano*. Il obtint au bout de dix-sept jours son élargissement, et il voyagea sous différens noms dans le nord de l'Europe. Dans un mémoire juridique, ou plutôt dans un roman, il disoit que sa naissance étoit *inconnue à lui-même*. On sait ce qu'on doit croire de l'*éducation donnée par le savant* Altotas, *musulman à Médine et à la Mecque, ecclésiastique et chevalier de Malte à Malte*. On apprécie cet *accueil gracieux que le mufti de Médine faisoit au jeune* Acharat, *la tendresse du chérif de la Mecque qui pleuroit sur le fils infortuné de la nature*, et la *faveur du grand-maître de Malte qui l'avoit accueilli dans son palais*. Le nom de *Cagliostro* qu'il prit en France avec le titre de marquis, avoit été précédé par ceux d'*Acharat*, de marquis de *Pellegrini*, de comte *Harat*, de comte *Phénix*, de marquis d'*Annas*, qui tour-à-tour ont décoré ou plutôt déguisé *Joseph Balsamo*. Après avoir joué son rôle de charlatan à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux et sur-tout à Paris, où tous les imposteurs se donnent rendez-vous, il fut mis à la Bastille: il porta en sortant une plainte juridique contre *Launai* gouverneur de cette prison, pour réclamer de l'argent, des diamans et des bijoux dont il l'avoit, disoit-il, dépouillé. Il perdit son procès tout d'une voix. Alors il se retira à Londres, et de là à Rome où il fut condamné comme chef d'*Illuminés*, à une prison perpétuelle. Il mourut en 1795 dans la forteresse Saint-Léon, après avoir fait des dupes dans toute l'Europe. Sa femme, digne d'avoir un tel époux et complice

de ses fourberies, fut enfermée dans le couvent de Sainte-Apolline. Le savoir de *Cagliostro* en médecine étoit très-borné; tout son art consistoit à ordonner des pilules dont il avoit le secret et dont l'aloès étoit la base. Ces sortes de remèdes donnés à forte dose, réussissent sur des tempéramens vigoureux, et débarrassent même quelques tempéramens délicats d'humeurs tenaces, en leur procurant un bien-être passager lorsqu'ils ne les tuent pas. En 1791, *Onfroy* libraire à Paris, a publié une *Vie de Cagliostro*. On trouva dans les papiers de cet imposteur une prophétie, portant que *Pie VI* seroit le dernier pape, et que l'Église seroit dépouillée de tous ses états.

* I. CAJETAN, (Constantin) abbé bénédictin de Saint-Baronte au diocèse de Pistoie, bibliothécaire du Vatican, mort à Rome le 17 septembre 1650, à 85 ans, étoit de Syracuse. Il poussoit le zèle pour la gloire de son ordre jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des Saints anciens, il travailla à la grossir des Saints modernes. Il commença par *St. Ignace* de Loyola, le fit bénédictin dans un livre publié à Rome en 1641. Le grand nombre des bénéfices que les enfans d'*Ignace* avoient enlevés à l'ordre de *St. Benoît*, l'autorisoit apparemment à penser que leur père étoit bénédictin. La congrégation du Mont-Cassin ne voulut pas du saint Espagnol, et désavoua *Cajetan* en 1644. Celui-ci ne pouvant faire admettre des jésuites dans son ordre, se tourna du côté des Franciscains et des Frères Prêcheurs. Il leur enleva *St. François* d'Assise et *St. Thomas* d'Aquin. Le cardinal *Cobellucci* disoit, au sujet de ce voleur de Saints, « qu'il craignoit que *Cajetan* ne transformât bientôt *St. Pierre* en bénédictin. » *Voyez* I. BENOÎT, *et* III. IGNACE. *Cajetan* publia aussi divers écrits pour prouver que l'*Imitation de Jésus-Christ* étoit d'un abbé bénédictin, nommé *Gessen*. On lui doit encore l'édition des *Œuvres* de *Pierre Damien*, 1606-1640, 4 vol. in-folio. On trouve un article de *Cajetan* dans le 25ᵉ volume des *Mémoires* du Père *Niceron*, et un catalogue détaillé de ses ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal *Henri* CAJETAN que *Sixte V*, envoya en 1585, légat en France, où il voulut dominer et où il trouva des oppositions de la part du parlement de Paris. Ce prélat fut depuis envoyé en Pologne, et mourut en 1599, à 49 ans.

CAIETE, nourrice d'*Enée*, suivit ce prince dans sa navigation, et mourut en abordant en Italie, au lieu où fut bâtie dans la suite la ville de Gaëte, près de son tombeau.

II. CAILLE, (André) pharmacien, a publié dans le dernier siècle le *Guidon des Apothicaires*, et le *Jardin Médicinal*.

III. CAILLE, (Jean de la) libraire de Paris, mort vers l'an 1720, a publié : I. Une *Histoire* de l'Imprimerie, 1689, in-4°; elle est savante et curieuse. II. Une *Description* de Paris, 1714, in-8.°

CAILLEAU, (André-Charles) libraire, né à Paris le 17 juin 1731, mort dans la même ville

en 1798, avoit un caractère ouvert, et une gaieté franche et vive qu'il porta dans ses écrits. On lui doit une foule d'*Almanachs* chantans, d'*Etrennes* badines et plaisantes, dont plusieurs par leur singularité ou leur ton jovial auroient mérité de surnager au-dessus des autres ouvrages de ce genre. *Cailleau* est auteur de quelques écrits plus sérieux, tels que : I. *La Vie de Le Sage.* II. Le *Spectacle Historique*, 1764, 2 vol. in-12. Ce sont des élémens d'histoire grecque et romaine, simples, clairs et très-utiles à l'instruction de la jeunesse. III. *Lettres* d'*Héloïse* et d'*Abailard*, 1774, deux vol. in-8.° IV. *Vie* de *Desrues*, 1777, in-12. V. *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'allemand, deux vol. in-12. VI. Les *Soirées de la Campagne*, in-12. VII. Le *Waux-hall*, poëme, in-12. VIII. *Etrennes Historiques*, 2 vol. in-12. IX. *Dictionnaire Bibliographique*, 3 vol. in-8.°

CAJOT, (Joseph) bénédictin de Saint-Vannes, mort en 1765, est auteur des *Plagiats de J. J. Rousseau* sur l'éducation, et des *Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur les Médiomatriciens*, 1760, in-8.°

CAIRELS, (Élias) troubadour, né à Sarlat dans le Périgord, embrassa d'abord la profession de dessinateur en armoiries; mais emporté bientôt par son goût pour la poésie, il composa, chanta et *violonna.* Ses productions offrent des difficultés qu'il se plaisoit à vaincre. Tantôt les vers sont très-courts, tantôt les rimes sont redoublées, tantôt il commence son couplet par les derniers mots du précédent. Il s'attacha vers l'an 1220 à l'empereur *Fréderic II*, dont il ne vanta pas la générosité. « Il me fait tant maigrir, dit-il, qu'une lime ne mordroit pas sur moi. Je suis forcé de le quitter, ne pouvant le suivre davantage. Je n'ai pas plus gagné avec lui qu'avec l'amour. » La dame de ses pensées se nommoit *Isabelle.* Ce poëte aimoit l'argent, et l'avoue dans toutes ses pièces. Il voudroit toujours, dit-il, trouver des marchandises en vente et avoir de quoi les acheter. On a deux de ses chansons sur la Croisade. Dans l'une il reproche au marquis de *Montferrat* son indolence; et il l'engage, s'il ne veut être guerrier, à se faire abbé de Cîteaux.

CAIRON, (Thérèse le Boucher de) morte en Normandie en 1790, à l'âge de 51 ans, eut des vertus et des talens. Plusieurs petits poëmes manuscrits attestent ceux-ci. On connoît d'elle une *Ode sur l'insensibilité*, publiée dans divers journaux.

CAIUMARATH, premier roi Persan, auteur de la secte des Mages, enseigna, dit-on, à ses peuples l'usage de la fronde, et l'art plus utile de bâtir des maisons et de fabriquer des étoffes de laine, de poil et de coton. Pour vaquer plus librement à la prière, il abdiqua la couronne, et se retira dans une grotte solitaire qui avoit été sa première demeure. Les Orientaux lui ont accordé mille ans de vie.

I. CAIUS-POSTHUMIUS, affranchi d'*Auguste*, se fit un grand nom dans l'architecture, et eut pour disciple *Coccéius* qui le surpassa. *Voyez* COCCÉIUS.

* CALABROIS, (Matthias PRETI, surnommé le) naquit en 1643 dans la Calabre. *Lanfranc* fut son maître dans la peinture.

Appelé à Malte pour décorer l'église de Saint-Jean, il représenta dans le plafond la vie de cet Apôtre : morceau admirable qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie et une forte pension. Il se servoit aussi bien de l'épée que du pinceau. A Malte, il blessa mortellement un chevalier qui, par ses mauvais propos sur sa noblesse, le força de se battre avec lui. A Rome, il punit de même un peintre qui critiquoit ses tableaux. Obligé de s'enfuir à Naples, il tua un des gardes de la ville qui lui disputoit le passage, à cause de la peste qui avoit ravagé les provinces voisines. Ses talens le sauvèrent du supplice. Le vice-roi lui accorda sa grace en disant : *Excellens in arte non debet mori ;* « un excellent artiste doit être immortel. » La conversation de ce peintre, loin d'annoncer une humeur querelleuse, étoit fort agréable et assaisonnée de traits historiques et mythologiques. Dans ses dernières années il devint très-dévot et très-charitable. Quand on lui représentoit que ses infirmités devoient suspendre son activité laborieuse. *Que deviendroient mes pauvres*, répondoit-il, *si je ne travaillois pas?* Il mourut à Malte en 1699, à 56 ans. Ses principaux tableaux se voient à Modène, à Naples et à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustemens. Une touche moins dure, un dessin plus correct l'auroient mis au rang des premiers peintres.

* CALAMIS, graveur et statuaire célèbre d'Athènes. Ses ouvrages furent fort estimés ; mais *Cicéron* le mettoit bien au-dessous de *Praxitèle* et de *Myron*. Les ouvrages les plus estimés de cet artiste, furent ; I. La *Statue d'Apollon Libérateur*, à Athènes. II. Le *Colosse* du même dieu, transporté de l'Attique dans les jardins de *Servilius* à Rome, par *Lucullus*. III. Une *Statue d'Esculape*. IV. Un *Char* à quatre chevaux avec son conducteur, exécuté en bronze. V. Des *Figures* d'ambassadeurs ciselées en or.

CALANDRA, (Jean-Baptiste) peintre en mosaïque, étoit de Verceil, et exerça ses talens à Rome, où l'on voit de lui, dans l'église de Saint-Pierre, les quatre Docteurs de l'Église et un *St. Michel* parfaitement exécutés. Il florissoit dans le XVIIe siècle.

CALANSON, (Giraud de) jongleur de Gascogne, fut savant et spirituel. Il fit des chansons d'amour et des pièces morales contre les vices. On a conservé quinze de ses pièces. L'une célèbre *Pierre* roi d'Aragon, qu'il nomme le protecteur de la jonglerie. La plus curieuse est une longue instruction donnée à un jongleur : « Saches, lui dit-il, bien trouver et bien rimer, bien parler, bien proposer un jeu parti. Saches jouer du tambour et des cimbales et faire retentir la symphonie. Saches jeter et retenir de petites pommes avec des couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, faire attaquer des châteaux, faire sauter au travers de quatre cerceaux ; jouer de la citale et de la mandore, manier la manicarde et la guitare qu'on entend volontiers ; garnir la roue avec dix-sept cordes, (peut-être une espèce de vielle ;) jouer de la harpe, et bien accorder la

gigue pour égayer l'air du psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf instrumens de dix cordes : si tu apprends à en bien jouer, ils fourniront à tous tes besoins. Fais aussi retentir les lyres et résonner les grelots.... Saches comment l'amour court et vole ; comme il va nu et sans habits ; comme il repousse la justice avec ses dards qu'il a fait aiguiser et ses deux flèches, dont l'une est d'or fin qui éblouit, et l'autre d'acier qui blesse si rudement qu'on ne peut guérir de ses coups. Apprends les ordonnances d'amour, ses priviléges et ses remèdes, et tu sauras expliquer ses divers degrés ; comme il va rapidement ; de quoi il vit ; ce qu'il fait quand il part ; les tromperies qu'il exerce alors, et comment il détruit ses serviteurs. Si tu sais bien ton métier, tu n'auras point à te plaindre des rigueurs de la fortune ni de celles de l'amour. » *Calanson* mourut à la fin du 13e siècle.

CALCAGNI, (Tibério) sculpteur, né à Florence dans le 16e siècle, mérita par ses talens l'estime de *Michel-Ange* qui l'associa à sa gloire, en le choisissant pour terminer divers morceaux de sculpture que son grand âge ne lui permettoit pas d'achever. — Un autre CALCAGNI sculpteur comme le précédent, élève de *Jérôme Lombardi*, et surnommé *le Ferrarois*, mourut en 1593, après avoir orné l'église de Lorette des statues en argent des douze apôtres.

CALCONDILLE, (Démétrius) savant imprimeur du 15e siècle, naquit à Candie, et s'établit successivement à Milan et à Florence, où il fit paroître une superbe édition, in-folio, d'*Homère*. Ce livre, le premier qu'on eût encore imprimé en grec, est très-cher, et a pour titre : *Homeri opera omnia cum textû græco, labore et industriâ Demetrii, Mediolanensis Cretensis; Sumptibus Bernardi Nerlii et Nerii Tenaïdis, Florentinorum; fol. idem, Jan. Florentiæ*, 1488.

CALDERINA, (Bitina) née à Bologne, et fille d'un fameux jurisconsulte, s'appliqua de bonne heure à l'étude du Droit, et y fit tant de progrès qu'elle en donna des leçons publiques dans l'université de Padoue, en l'absence de son mari *Jean de Saint-George* qui en étoit professeur. La réputation de *Calderina* y attira un grand nombre d'auditeurs. Elle mourut à la fin du 16 siècle.

CALENDUS, Romain qui, suivant *Tzetzès*, nourrit Rome pendant dix-huit jours à ses frais, et obtint en récompense qu'on donneroit son nom à autant de jours du mois. De là vint le nom de *Calendes*.

* CALIGULA, (*Caïus-Cæsar*) empereur Romain, successeur de *Tibère*, naquit à Antium l'an 13 de J. C. Il étoit fils de *Germanicus* et d'*Agrippine*, fille de *Julie* et du grand *Agrippa*. Cet insensé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un grand homme tel qu'*Agrippa*, au nombre de ses aïeux, faisoit sortir *Agrippine* sa mère, d'*Auguste* et de *Julie* sa fille. *Tibère* l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il fut proclamé empereur l'an 37 de J. C. Les commencemens de son règne annoncèrent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager

avec

avec lui le gouvernement, et de se regarder comme son fils et son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que *Tibère* avoit ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appeloit d'une commune voix le modèle des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Une maladie le changea totalement. Ce prince qui, pendant huit mois entiers, avoit promis tant de gloire et de félicité, devint un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, et regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il paroissoit tantôt avec des ailes aux pieds et un caducée à la main comme *Mercure;* tantôt sans barbe, avec une couronne de rayons sur la tête, un arc et des flèches comme *Apollon;* tantôt comme *Mars* avec l'épée, le bouclier, le casque et une grande barbe. Il fit ôter les têtes des statues de *Jupiter* et des autres divinités pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres et se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collége sacerdotal, y associa sa femme et son cheval. Le nouveau *Jupiter*, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs et les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre avec une machine, et lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit: *Tues-moi, ou je te tue!* — *Dion* rapporte qu'un Gaulois le voyant un jour assis sur un trône où il faisoit le *Jupiter*, ne put s'empêcher d'en rire. *Caligula* le fit venir, et lui demanda ce qu'il croyoit qu'il fût? Le Gaulois lui répondit librement, *un grand fou.* *Caïus* qui auroit fait mourir une personne de qualité pour moins que cela, le souffrit sans lui rien faire, parce que c'étoit un cordonnier. Ses extravagances ne se bornèrent pas à la manie de passer pour Dieu. Il renversa les statues et les images des grands hommes; il fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'*Homère*, de *Virgile*, de *Tite-Live;* il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infames et la cruauté la plus barbare, vinrent ajouter l'horreur à tous ces ridicules. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans des postures infames. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, et jouissant d'elles en leur présence; *Voyez* MACRON *et* II. DRUSILLE. Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais. Il y plaça une académie de jeu, et tint lui-même école de friponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, et rapporta six cents mille sesterces. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étoient ses récréations. Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison: *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécu-

tion, un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe ? l'autre ne l'avoit pas plus mérité que lui.* Un chevalier exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent ; *Caligula* le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, et le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'assister au supplice de leurs proches et de plaisanter avec lui. C'étoit, dit *Montesquieu*, un vrai sophiste dans sa cruauté. Comme il descendoit également d'*Antoine* et d'*Auguste*, il disoit : « qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient les jours de réjouissance établis en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les puniroit s'ils ne les célébroient pas. » *Drusille* sa sœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit *Déesse*, et de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit *sa sœur*. — Le triste plaisir de voir souffrir, le flattoit tellement, qu'il s'amusoit à faire donner la question ou mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, et se plaire à voir à Rome un commencement de famine. Cette ame féroce portoit la démence et la rage jusqu'à souhaiter « *que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir la couper d'un seul coup.* » Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées, étoient l'objet de ses vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands hommes l'étoient du temps de la république : il le nomma pontife, et vouloit le faire consul. Il juroit par sa vie et par sa fortune ; il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, et un collier de perles. Ce cheval, digne convive de *Caligula*, mangeoit à sa table. L'empereur lui-même lui servoit de l'orge doré, et lui présentoit du vin dans une coupe d'or où il avoit bu le premier. — La mort de cet ennemi des hommes mit fin à ses extravagances et aux malheurs du peuple Romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes en sortant du spectacle, après un règne de près de quatre années, l'an 41 de J. C. qui étoit le 29e de son âge. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlèrent qu'à demi, et l'enterrèrent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu ; ce serpent qui devoit dévorer les Romains selon l'expression de *Tibère*. Il souhaita que son règne fût signalé par quelque calamité publique ; mais n'en étoit-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce ? L'abbé *de Condillac* a très-bien développé le caractère de *Caligula*. « Témoin sous *Tibère* des meurtres qui sur la fin du règne de cet empereur, devenoient tous les jours plus fréquens, le jeune prince naturellement cruel s'étoit, dit-il, enhardi à verser le sang des citoyens. Mais toujours tremblant pour lui-même, tant qu'il n'eut point le souverain pouvoir, il s'étoit formé dans l'art de dissimuler, que les malheurs de ses parens sembloient lui rendre né-

cessaire. Jamais il ne lui échappa alors un mot sur le sort de sa mère et de ses frères : il sembloit ignorer qu'ils eussent vécu. Il ne parut pas moins insensible aux injures qu'il recevoit lui-même. Mais dès qu'il se vit affermi sur le trône, son règne ne fut plus que le délire d'un esprit égaré et furieux. » Aussi a-t-on dit de lui qu'*il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave ni un plus méchant maître*. Il tint le glaive suspendu sur le peuple Romain. Implacable dans ses vengeances et bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. Sa figure répondoit assez aux vices de son ame. Il avoit le menton relevé, le regard terrible (ce qu'il affectoit pour inspirer de la crainte), le cou délié, le front grand, le sommet de la tête chauve, les jambes minces et le corps mal proportionné. Finissons cet article par une excellente réflexion de *Montesquieu*. Après avoir décrit le règne de *Caligula*, il s'écrie : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Que l'on considère dans l'Histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de grandes actions, tant de triomphes, de sagesse, de constance, de courage. Ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien accompli ; à quoi mène-t-il l'empire Romain ? A être la proie de cinq à six monstres. » *Voyez* VII. DÉMÉTRIUS, V. JULIE *et* JULIUS-CANUS.

* CALLICRATE, ancien sculpteur Grec, se rendit célèbre par la finesse et la délicatesse de ses figures. On dit qu'il fit un chariot avec son conducteur, ses chevaux et leurs attelages, qu'une seule aile de mouche pouvoit couvrir. On raconte la même chose de *Myrmécide* et de *Théodore*, Voyez ces noms.

CALLIGNOTE, fut le premier qui fit connoître au Mégalopolitains, les mystères d'*Éleusis*. On lui éleva en récompense, une statue dans la principale place de Mégalopolis.

* II. CALLINIQUE, d'Héliopolis en Syrie, auteur de la découverte du *Feu grégeois*. L'empereur *Constantin-Pogonat* s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, n'avoit aucun empire sur ce nouveau fléau du genre humain. Cet ingrédient qu'on appeloit aussi l'*huile incendiaire*, le *feu marin*, le *feu liquide*, dévoroit, dit-on, le fer et les pierres, suivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner, et ne pouvoit être éteint qu'avec du vinaigre, du sable ou de l'urine. Dans les batailles navales on en remplissoit des brûlots, qu'on lâchoit à la faveur du vent contre les vaisseaux ennemis. Dans les combats sur terre et dans les siéges des villes on le souffloit par des tubes de cuivre, garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On l'enfermoit quelquefois en poudre ou en huile, dans des fioles de verre ou des vases de terre que les soldats jetoient à la main, comme nos grenades, après en avoir allumé l'amorce. La plus terrible manière de l'employer, étoit de le lancer avec l'arbalète. Les empereurs Grecs sentant le prix d'une arme aussi redoutable, firent de sa composition un secret d'état. Quand des princes, amis ou alliés la leur deman-

doient, ils leur envoyoient du feu préparé, en leur cachant soigneusement l'art d'en faire de semblable. C'étoit, disoient-ils, un présent céleste apporté par un *Ange* à *Constantin le Grand*, avec défense expresse de le communiquer à personne; et ceux qui auroient cette indiscrétion, seroient frappés de la foudre. *Vulturius* prétend donner la manière de le composer. Sous le règne de *Louis XV*, un chimiste de Grenoble, nommé *Dupré de Mayen*, renouvela les effets de l'invention de *Callinique*, dans une préparation qui fut éprouvée à Brest avec succès, et qu'on défendit ensuite à son auteur de publier. *Callinique* vivoit vers l'an 670 de Jésus-Christ.

CALONNE, (Charles-Alexandre de) fit ses études dans l'Université de Paris et fut destiné par sa famille à la magistrature. Après avoir suivi pendant quelque temps le barreau comme avocat, il devint successivement procureur général du parlement de Douay, maître des requêtes, intendant de Metz et contrôleur général des finances. Il succéda à M. *Necker* dans cette dernière place, et commença sa carrière administrative par des réglemens qui, sans grever le trésor public, annoncèrent de la bienfaisance. Une première déclaration réduisit d'un dixième les droits imposés sur le sucre, le café et la cire; une autre accéléra le payement des rentes. Le ministre fit alors tous ses efforts pour engager les Hollandois à retirer leurs fonds de la banque d'Angleterre et à les verser dans les emprunts ouverts en France; mais il ne put les y décider. Les dépenses extraordinaires de la cour, les revenus consommés par anticipation, l'abus des pensions exorbitantes, une guerre coûteuse pour soutenir les Américains, des emprunts trop onéreux, avoient avant son entrée au ministère produit de la gêne dans les payemens du trésor public, et commencé le déficit de la recette de l'État; *Calonne* l'accrut par sa prodigalité personnelle, son envie d'obliger, sa facilité à se prêter à des dépenses que devoit réprouver l'économie la plus sévère. Le contrôleur général provoqua la première assemblée des Notables qui ne servit qu'à découvrir le mal sans y apporter de remède, à inspirer les craintes d'une banqueroute plus qu'à les calmer, et à faire naître le discrédit et l'inquiétude générale. *Louis XVI* dès-lors retira sa confiance au ministre et l'exila en Lorraine: ce dernier se retira en Angleterre en 1790. Là il s'occupa plus que jamais d'écrits politiques sur le gouvernement François, les finances de l'Angleterre et celles de sa patrie. De retour à Paris après les orages révolutionnaires, il y est mort le 8 brumaire an 11 à l'âge de 67 ans. Ses écrits ont pour titre, I. *Essai* sur l'Agriculture, 1768, in-12. II. *Observations* sur plusieurs matières du droit civil et coutumier, 1784, in-4.° III. *Correspondance* de M. *Necker* avec M. *de Calonne*; Réponse de ce dernier, 1787 et 1788, deux vol. in-8.° IV. De l'*Etat* de la France présente et à venir, 1790, in-8°; c'est l'un des meilleurs ouvrages de l'auteur: il s'y montre publiciste éclairé et il y prédit nos désastres futurs. V. De l'*État* de la France, tel qu'il peut et qu'il doit être, 1790, in-8.° VI. *Observations*

sur les finances, in-4.° VII. *Tableau* de l'Europe au mois de novembre 1795, in-8.° VIII. Des *Finances publiques* de la France, 1797, in-8.° IX. *Lettre* à l'auteur des *Considérations* sur l'état des affaires publiques, 1798, in-8.° En général, quelle que soit la sécheresse des objets traités par l'auteur, il les embellit par les charmes d'un style élégant et facile, et attache à leur développement par la clarté de la discussion, la modération dans les reproches qu'il croit devoir faire, et la bonne foi qui semble le guider dans toutes les vues qu'il présente; lors même que le lecteur et l'homme d'état ne les adoptent pas, ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans *Calonne* l'un des meilleurs écrivains en finance et en économie politique du siècle qui vient de finir.

* CALPRENÈDE, (Gautier de Costes, seigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractère et l'enjouement de son esprit. Il contoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes de chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent « qu'il y avoit dans la première salle de son appartement un jeune homme qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. » Cette princesse l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. *La Calprenède* mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'annonça d'abord par des romans: *Sylvandre, Cassandre, Cléopâtre, Pharamond*. Ces trois derniers romans qui sont chacun en dix à douze gros vol. in-8°, sont tissus d'aventures contées longuement et écrites avec négligence. « Cependant, dit un littérateur, malgré tous le mépris qu'on affecte pour *la Calprenède*, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait été parmi nous comme le restaurateur du genre romanesque. Avant lui nos romans n'étoient qu'un amas d'événemens bizarres, de prodiges incroyables, en un mot des archives de féeries. Il les a rendus raisonnables, intéressans; il les a soumis aux règles de l'intrigue, de l'unité: s'il ne les eût pas fait si longs, le commun des lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques poëtes qui y ont puisé tant de fois les situations, les sujets même de leurs opéra et de leurs tragédies. » On dit que le grand *Condé* se plaisoit à lui fournir des épisodes. On a encore de *la Calprenède* plusieurs tragédies qui ont eu le sort de ses romans et qui en ont presque toujours le ton. Il met dans la bouche de ses héros plus de pointes emphatiques que de sentimens. Cependant son *Comte d'Essex*, la moins mauvaise de ses pièces, offre quelques bonnes scènes que *Boyer* a copiées en partie dans sa tragédie du même nom. Les autres pièces de *la Calprenède* sont: *Bradamante, Jeanne d'Angleterre, Clarionte, Phalante, Bélisaire, Herménégilde* qui est en prose, et a donné à *la Mothe* l'idée d'écrire ainsi la tragédie; la *Mort des enfans d'Hérode, Edouard*, et la *Mort de Mithridate*. Celle-ci fut jouée pour la première fois le jour des Rois; *Mithridate* y prend une coupe pour s'empoisonner; comme il l'approchoit de ses lèvres, le parterre cria: *le Roi boit! le Roi*

boit! ce qui hâta la chute de la pièce. Le cardinal *de Richelieu* ayant eu la patience d'entendre lire une tragédie de *la Calprenède*, dit que « la pièce n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches.» *Comment lâches!* s'écria le rimeur Gascon : *Cadédis, il n'y a rien dé lâche dans la maison dé* Calprénède... *Despréaux* dit de lui :

> Tout a l'humeur Gasconne en un auteur Gascon ;
> *Calprenède* et *Juba* parlent du même ton.

La Calprenède avoit été employé dans quelques négociations.

* CALPURNIE, quatrième femme de *Jules-César* et fille de *Pison*, rêva, dit-on, que l'on assassinoit son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce grand homme. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de *César*, ni par ses larmes ni par ses prières, qu'il ne sortiroit point. Ce héros ayant cédé aux instances de *Brutus*, qui lui dit *qu'il étoit honteux de se régler sur les rêves d'une femme*, se rendit au sénat, et il y fut poignardé par *Brutus* lui-même. « La beauté de *Calpurnie*, dit un historien, étoit accompagnée d'une grande sagesse, d'un esprit fort vaste, d'une éloquence qui ne cédoit en rien à celle des plus habiles orateurs, et d'une générosité vraiment romaine, et telle qu'il la falloit à l'épouse d'un homme qui, ayant formé le projet le plus grand et le plus audacieux que l'esprit humain puisse enfanter, aspiroit à la conquête de l'univers. Elle conserva dans l'une et dans l'autre fortune une égalité d'ame que rien ne put jamais altérer. Quelque haut que fût le point de gloire où *César* monta par ses victoires et par ses triomphes, elle n'en devint ni plus fière ni plus orgueilleuse. Tous les jours de sa vie on la trouva toujours la même.» Après la mort de son époux, *Calpurnie* passa le reste de ses jours dans la maison de *Marc-Antoine*.

CALVO, (Boniface) noble Génois, cultiva la poésie dans le 13e siècle. Pour se soustraire à la fureur des factions, il quitta sa patrie et se réfugia auprès d'*Alphonse X* roi de Castille. Le goût de la poésie Provençale qui régnoit à la cour de ce monarque, fut partagé par *Calvo*. On peut juger du mélange bizarre de galanterie et de religion qui régnoit alors, par ce vers du poëte Génois : « Si Dieu vouloit aimer une dame de ce bas-monde, il auroit de quoi se satisfaire dans celle que j'aime.» Il ajouta dans une autre pièce où il déplore la mort de cette amie : « Malheureux que je suis! si je savois un genre de mort pire que la vie qui me reste, je me la donnerois sur-le-champ; mais ne pouvant le trouver, je continue une vie pleine d'amertume.... Avec elle ont disparu toutes mes espérances.... Elle disoit et faisoit si bien en tout point, que je ne prie pas Dieu de la recevoir dans son paradis. Le paradis me sembleroit, sans elle, mal meublé de courtoisie. Dieu ne sauroit manquer de la *loger où il est.*» *Calvo* fut envoyé par *Alphonse* au comte de Provence qui lui fit épouser une demoiselle de la maison de *Vintimille*.

CALIBÈ, (Mythol.) vieille prêtresse du temple de *Junon*.

La furie *Alecto* prit sa figure pour exciter la haine de *Turnus* contre *Enée*.

CALYCÉ, jeune Grecque, aima un amant perfide. Dans son désespoir, elle se précipita dans la mer du haut d'un rocher. Le poëte *Stésichore* l'avoit célébrée dans ses vers.

CALYCOPIS, fille d'*Otréus* roi de Phrygie, épousa *Thoas* roi de Lemnos. C'est la *Vénus*, mère d'*Enée*. Après sa mort, son mari la fit honorer comme une déesse, institua des fêtes à son honneur, et lui fit élever des temples à Paphos, Amathonte et à Byblos.

CAMA, (Mythol.) Dieu de l'hymen chez les Indiens qui lui consacrent la marjolaine. Il porte comme l'*Amour* un arc et des flèches.

CAMBACÉRÈS, (N.) archidiacre et chanoine du chapitre de Montpellier, naquit dans cette ville en 1722. Des talens distingués pour la chaire le firent nommer prédicateur du roi, et dans ses dernières années archevêque de Rouen. Il est mort le 6 novembre 1802, après avoir publié: I. *Panégyrique* de *Saint Louis*, 1768, in-4.° II. Des *Sermons*, 1781, 3 vol. in-12. On y trouve les vérités de la Religion et les maximes de l'Evangile développées avec autant de clarté que d'éloquence. L'autorité des Livres saints s'y réunit aux lumières de la raison; et l'orateur est supérieur à beaucoup d'autres lorsqu'il cite les Chrétiens à ce tribunal de sentiment et de conviction que nous portons tous au dedans de nous. Les vertus de *Cambacérès* égaloient ses talens; il étoit oncle du second consul de la République.

CAMBOLAS, (Jean de) président au parlement de Toulouse, ramassa les *Décisions notables* de sa compagnie, que son fils publia long-temps après la mort de son père, en 1659, in-folio; et qu'on a réimprimées en 1735, in-4.°

CAMBRA, fille de *Belin*, un des anciens rois Bretons, fut belle, savante et grande mathématicienne. *Jean Pits* dit qu'elle inventa la manière de construire et de fortifier les citadelles.

CAMBRY, (Jeanne de) née à Tournai, fille de *Michel de Cambry*, docteur en droit, joignit à la beauté les dons de l'esprit et toutes les qualités qui peuvent assurer des succès dans le monde. Elle préféra de se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint-Augustin, et se fit recluse à Lille, où elle mourut le 19 juillet 1639. On lui doit divers ouvrages de piété. Celui qui a pour titre: *Traité de la ruine de l'amour propre*, eut trois éditions en peu d'années.

CAMERTUS, chef des Rutules, épousa *Juturné*, sœur de *Turnus*. *Virgile* en parle dans le 12e livre de l'Enéide.

CAM-HI, empereur de la Chine, s'est rendu célèbre dans sa nation par son équité et ses lumières, et chez les étrangers, par l'accueil dont il honora les artistes et les savans Européens. *Cam-Hi* étoit bon poëte, et avoit beaucoup d'imagination et de sensibilité. Étant allé visiter les provinces intérieures de son empire, il fut désolé d'y retrouver encore en plusieurs endroits, malgré ses soins, le spectacle de la misère et du malheur du peuple. Il en contracta une mélan-

colie qui le conduisit au tombeau en 1724. Son quatrième fils, *Young-Tcheng*, lui a succédé; et après avoir régné onze ans, il a laissé l'empire, en 1735, à son fils *Kien-Long*.

III. CAMILLE, (Jacoma-Antonia VÉRONÈSE) née à Venise en 1735, sut réunir, dès l'âge le plus tendre, aux agrémens d'une danse vive et gracieuse, les talens d'une excellente actrice. Elle debuta en 1744, à l'âge de neuf ans, dans un ballet, et trois ans après dans le comique, avec un égal avantage; elle fit présager dès-lors la renommée qu'elle mérita dans la suite. On lui dut les succès des ballets de la Comédie Italienne, et surtout ceux de *l'Esprit Follet* et des *Enfans vendangeurs*. La comédie des *Tableaux*, par *Pannard*, lui fit recueillir tous les suffrages, soit comme danseuse, soit comme actrice. Une simplicité sentimentale, un naturel exquis, le mérite de son jeu qu'aidoit une physionomie noble et agréable, une extrême modestie, la distinguèrent. Elle est morte à Paris en 1768.

CAMILLIANI, (François) élève du célèbre sculpteur *Bandinelli*, naquit à Florence dans le 16e siècle, et excella dans les morceaux de sculpture destinés à l'embellissement des jardins. Les figures des fleuves *Arno* et *Mugnon*, dont il orna à Florence ceux de Dom *Louis de Tolède*, sont justement renommés. Il employa quinze ans de sa vie à décorer ces jardins.

CAMILLO, (François) peintre, natif de Madrid et originaire de Florence, fut renommé pour la fraîcheur de son coloris. Il s'adonna avec succès aux sujets de dévotion, et parmi une foule d'excellens tableaux dont il orna plusieurs églises d'Espagne, on a distingué comme ses chefs-d'œuvre celui de *Sainte-Marie Égyptienne*, dans l'église des capucins d'Alcala-de-Hénarès, et un autre où l'abbé *Zozime* est peint donnant la communion à la même Sainte. La grande habitude qu'il avoit acquise dans ce genre, lui fit ensuite commettre des inconvenances dans les figures, lorsqu'il vouloit traiter les sujets profanes, où il donnoit toujours à ses héros la physionomie de ses saints. Il est mort à Madrid en 1671, et a laissé un élève nommé *André Devargas* qui a mérité de voir confondre ses ouvrages avec ceux de son maître.

CAMILLY, *Voy.* CHAMILLY. On a donné sous ces deux noms les *Lettres Portugaises*; mais le chevalier *de Camilly* mort en 1753, auquel le continuateur de l'*Advocat* en attribue la publication, n'a pas pu faire ce présent au public, puisque la première édition est de 1682.

CAMIRO *et* CLYTIE, (Mythol) filles de *Pandore*, restèrent jeunes orphelines. *Vénus* les fit élever, et pria *Jupiter* de les marier; mais ce dieu irrité contre leur père, chargea au contraire les Harpies de les livrer aux Furies.

CAMŒNA, (Mythol.) divinité Romaine, aimoit la jeunesse et lui inspiroit le goût du chant.

CAMOR *ou* CAMO, (Pierre de) marchand de Toulouse en 1320, fut l'un des sept présidens de l'académie de *Gai-Saber*, devenue celle des Jeux Floraux. Il

est resté de lui quelques *Chansons*.

CAMPASPE *ou* PANCASTE, l'une des plus belles femmes de l'Asie, devint favorite d'*Alexandre* qui la fit peindre par *Apelles*. Le peintre ne put voir tant de charmes sans devenir éperdument amoureux ; et *Alexandre* eut la générosité de lui céder *Campaspe*. Ce trait a fait le sujet d'un opéra moderne.

CAMPÉ, (Mythol.) geolière des Enfers, ne voulut pas en laisser sortir les Titans qui desiroient marcher au secours de *Jupiter*. Ce dieu la plongea dans le Tartare pour la punir.

CAMPEN, (Jacques) architecte, né à Harlem d'une famille illustre, s'est rendu célèbre par la reconstruction de l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avoit été réduit en cendres. Cet édifice noble et majestueux a coûté à la Hollande soixante-huit millions. *Campen* mourut en 1638, après avoir relevé un grand nombre d'autres bâtimens dans la même ville.

CAMPER, (Pierre) savant médecin Hollandois, mort à Amsterdam au commencement de la révolution Françoise, se fit connoître par un grand nombre de *Mémoires* qui furent couronnés par les sociétés savantes de France. Deux de ses écrits les plus remarquables ont pour objet de juger des passions de l'homme par les traits de son visage. Le premier offre les différences que présentent les traits des hommes des différens pays et des différens âges ; l'autre indique aux peintres la manière d'exprimer les diverses passions. Il a été traduit en françois en 1792, un volume in-4°, avec onze planches. Moins diffus que *Lavater*, moins conjectural que *Porta*, *Camper* se fait lire avec intérêt, non-seulement par les dessinateurs et les artistes, mais par les moralistes. C'est après sa mort que son fils a publié ces deux ouvrages.

* I. CAMPISTRON, (Jean-Galbert) né à Toulouse en 1615, d'une famille souvent honorée du Capitoulat, eut des dispositions heureuses qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie et pour les belles-lettres l'amena à Paris. *Racine* fut son guide dans la carrière dramatique. *Campistron* imita ce grand homme ; mais s'il approcha de lui dans la conduite de ses pièces, il ne put jamais l'égaler dans les beautés du détail, dans cette versification enchanteresse qui l'a mis à côté de *Virgile*. Trop foible pour éviter les défauts de *Racine* et ne pouvant comme lui les racheter par des beautés sublimes, il le copia dans cette manière doucéreuse de crayonner l'amour de ses héros, dont il fit quelquefois, il faut l'avouer, des *soupirans* plus dignes de la haute comédie que de la scène tragique, où la passion doit toujours employer un style grand, noble et ferme. Enfin, pour nous servir d'un tour plaisant de l'abbé *Delille*, on voit chez *Campistron* :

> Toujours des *feux*, toujours des *beaux yeux* ; c'est toujours
> Ou de *charmans appas*, ou de *tendres amours*.

Racine, en formant *Campistron* du côté du théâtre, n'oublia pas la fortune du jeune poëte. L'ayant proposé au duc de *Vendôme* pour la composition de la pastorale héroïque d'*Acis et Galatée*, qu'il devoit faire représenter dans son

château d'Anet; ce prince, aussi satisfait de ses talens que de son caractère, le fit secrétaire de ses commandemens, ensuite secrétaire général des galères. Il le fit depuis nommer chevalier de l'ordre de Saint-Jacques en Espagne, commandeur de Chimène et marquis de Pénange en Italie. Le poëte devenu nécessaire au prince par l'enjouement de son esprit et la vivacité de son imagination, l'avoit suivi dans ces différens pays. *Campistron* préférant le repos aux plaisirs de la cour du duc de *Vendôme*, se retira dans sa patrie quelque temps après. Il épousa Mlle *de Maniban*, sœur du premier président de Toulouse et de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bordeaux. Il mourut à Toulouse le 11 mai 1723, à 67 ans, d'une apoplexie. Cette maladie fut causée, selon les uns, par la colère où il se mit contre des porteurs de chaise, qui refusèrent de le porter à cause de sa pesanteur; selon d'autres, par un excès de gourmandise. Mais il est plus probable que l'apoplexie qui le suffoqua, fut la suite très-naturelle et très-innocente de son embonpoint excessif. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux Floraux depuis 1694, et membre de l'académie Françoise depuis 1701. *Campistron* jouit à Toulouse de tous les agrémens qu'il méritoit. Les sociétés distinguées qu'il avoit fréquentées à Paris, lui donnoient le moyen d'assaisonner sa conversation de beaucoup d'anecdotes intéressantes, dont les provinciaux sont encore plus curieux que les Parisiens. Il aimoit la bonne chère et il avoit l'indolence d'un homme de plaisir. Quoique secrétaire du duc de *Vendôme*, il trouvoit plus court de brûler les lettres qu'on écrivoit à ce prince, que d'y répondre. Aussi le duc le voyant devant un grand feu dans lequel il jetoit un tas de papiers : *Voilà*, dit-il, *Campistron tout occupé à faire ses réponses.* Il suivoit ce prince jusques sur le champ de bataille. A la journée de Steinkerque, le duc de *Vendôme* le voyant toujours à ses côtés, lui demanda : *Que faites-vous ici*, Campistron? — *Monseigneur*, lui répondit-il, *j'attends que vous vouliez vous en aller.* Ce sang froid d'un poëte dans un moment très-périlleux, plut infiniment au héros. — Son *Théatre*, 1750, 3 vol. in-12, est un de ceux qui ont été le plus souvent réimprimés après les ouvrages dramatiques de *Corneille*, de *Racine*, de *Crébillon* et de *Voltaire*. On y trouve beaucoup d'intelligence de l'art. La disposition de ses pièces est presque toujours heureuse; les caractères bien soutenus, le dialogue régulier, les situations quelquefois touchantes; mais le style est foible et sans coloris. Les épithètes, les conjonctions, les expressions communes reviennent trop souvent. Le sentiment est assez bien rendu; mais point de grands tableaux, point de ces tirades admirables de nos grands poëtes, si l'on excepte ces vers imités ou plutôt copiés de *Corneille*, et que la crainte de l'application qu'on pourroit en faire à *Louis XIV*, obligea de supprimer :

Je sais qu'en triomphant les États s'affoiblissent ;
Le Monarque est vainqueur, et les peuples gémissent :
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets.

Ce n'est pas que *Campistron* n'ait voulu peindre. On trouve chez lui des détails de caractère, des traits historiques, des monologues, des harangues; mais ces tirades ne font effet sur les spectateurs que lorsqu'elles sont animées par le génie du poëte. Si le pinceau de l'auteur tragique est foible, alors ces tirades ne produisent que des longueurs, des inégalités, des écarts, qui refroidissent la chaleur des sentimens et ralentissent la marche de l'action. I. *Virginie*, son coup d'essai, fut foiblement applaudie, parce que la morale est un peu traînante. II. Son *Arminius* eut un succès plus heureux. Cette pièce est pleine de grands sentimens. III. *Andronic*, une de ses meilleures pièces et qui est restée au théâtre, fut encore mieux accueillie. Elle est animée par un vif intérêt et des scènes touchantes. C'est à peu près l'histoire de l'infortuné dom *Carlos*, sous d'autres noms. IV. *Alcibiade* la suivit de près et partagea l'applaudissement de ses aînées. Le caractère du héros et l'esprit de sa nation y sont peints avec assez de vérité et de noblesse; mais l'amour y est foible et langoureux. V. L'art qui règne dans *Tiridate* la fit passer pour une de ses bonnes pièces. C'est un frère amoureux de sa sœur; mais cet amour est traité avec délicatesse, et l'horreur qu'inspire une passion si criminelle n'est pas médiocre. En admirant la simplicité du sujet, on ne fut pas moins frappé de l'adresse avec laquelle le poëte tient le spectateur suspendu sur la cause de la tristesse de *Tiridate*, et sur son opposition au mariage d'*Erinice* avec *Abradate*. La pièce offre des situations attendrissantes et des sentimens nobles et pathétiques. Le style même a plus de force et de chaleur que dans ses autres tragédies. Toutes ces pièces, à l'exception de *Virginie*, ont été conservées au théâtre, où elles ne reparoissent néanmoins que rarement. VI. *Phocion*, *Adrien*, *Phraate*, *Aëtius*, *Pompéïa*, tragédies; *le Jaloux désabusé*, *l'Amante Amant*, comédies dont la première se joue encore; *Achille*, *Alcide* ou le triomphe d'*Hercule*, *Acis et Galathée*, tragédies-opéra, ne sont guères lues ni représentées. On fit sur la dernière l'épigramme suivante :

A force de forger on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre *Campistron* ;
Au lieu d'avancer, il recule :
Voyez *Hercule* !

Il n'y a que le *Jaloux désabusé*, la pastorale d'*Acis et Galathée*, mise en musique par *Lulli*, qui reparoissent de temps de temps. La comédie du *Jaloux*, quoiqu'un peu froide par le fond, mériteroit, par la vérité des caractères, par l'art de la conduite et par la facilité du style, de se soutenir sur la scène; mais il faudroit que le jeu des acteurs répondît aux finesses de détail, répandues dans l'ouvrage. *Voyez* ALBERONI.

* CAMPRA, (André) musicien célèbre, né à Aix le 4 décembre 1660, mort à Versailles le 29 juillet 1744, à 84 ans, se fit d'abord connoître par des motets exécutés dans des églises et par des concerts particuliers. Son premier ouvrage fut le motet *Deus noster refugium*, qu'il composa à 17 ans. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe des Jésuites à Paris, et ensuite la maîtrise de la

métropole. Son génie trop resserré dans les motets, s'exerça sur les opéra. Il remplit heureusement cette nouvelle carrière. Il marcha sur les pas de *Lulli* et l'atteignit de fort près. Son *Europe Galante*, son *Carnaval de Venise*, ses *Fêtes Vénitiennes*, ses *Ages*, ses *Fragmens de Lulli*, ballets; *Hésione*, *Alcine*, *Télèphe*, *Camille* et *Tancrède*, tragédies-opéra, parurent avec beaucoup d'éclat et se maintiennent encore aujourd'hui. On admira la variété, les graces, la vivacité de sa musique et sur-tout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles. L'*Europe Galante* commença sa réputation. On dit que cet artiste étant maître de musique de la cathédrale de Paris lorsqu'il faisoit cet opéra, s'endormit pendant les vêpres. Il rêva pendant son sommeil à l'*Europe Galante*. Le sous-chantre l'ayant éveillé, il chanta, à moitié endormi, l'air du quatrième acte: *Vivir, vivir, gran Saltana*. On imagine bien que si ce fait est vrai, on ne lui laissa pas achever son air. *Campra* a aussi retouché l'*Iphigénie* de *Desmarêts*.

CAMULUS, (Mythol.) Dieu de la guerre chez les anciens Sabins, paroît sur leurs monumens portant une pique et un bouclier.

* I. CAMUS, (Jean-Pierre) né à Paris en 1582, d'une famille noble, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par *Saint François de Sales*. Il se rendit digne de l'amitié de ce saint, par l'usage de ses talens et par l'ardeur de son zèle. Il instruisit son peuple, le soulagea, combattit les hérétiques, en convertit plusieurs, s'éleva contre tous les abus, et quelquefois avec plus de vivacité que de prudence. L'oisiveté et la mollesse, dans lesquelles certains moines paroissoient croupir, le mettoient de mauvaise humeur. En faisant allusion à leur gourmandise et à leurs révérences, il les comparoit à *des cruches qui se baissent pour se remplir;* et il leur déclara dans la chaire et dans le cabinet, une guerre un peu trop acharnée. On vit paroître successivement plusieurs ouvrages contr'eux: *Le Directeur désintéressé, la Désappropriation claustrale, le Rabat-joie du triomphe monacal, les Deux Hermites, le Réclus et l'Instable; l'Antimoine bien préparé*, 1632, in-8°, très-rare, etc. etc. L'*Apocalypse de Meliton*, que *Voltaire* lui a attribué, 1668, in-12, est l'abrégé de son *Traité de l'ouvrage des Moines*, 1633, in-8.° Elle est d'un minime apostat nommé PITHOIS: *Voyez* ce mot. Il fallut que les religieux employassent le cardinal *de Richelieu* pour calmer l'animosité de *Camus*. Il lui fit des représentations amicales sur cette multitude d'ouvrages, dont les titres blessoient le bon goût autant que la charité. *Je ne vous connois*, lui dit Richelieu, *d'autre défaut que cet acharnement contre les Moines; et sans cela je vous canoniserois. —Plût à Dieu*, lui répondit avec vivacité Camus. *Nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons: vous seriez Pape, et moi Saint.* Le pieux et ardent évêque, après avoir travaillé pendant vingt ans au salut de son peuple, se démit de sa dignité pour ne plus penser qu'au sien propre. Il mourut à l'hôpital des Incurables, le 26 avril 1652, à 70 ans. Il avoit refusé deux

évêchés considérables, Arras et Amiens. *La petite femme que j'ai épousée*, disoit-il par un jeu de mots ridicule, *est assez belle pour un Camus*. Ce prélat avoit beaucoup d'esprit et d'imagination dans un corps très-mortifié. Cette imagination perce dans tous ses ouvrages, écrits avec une facilité merveilleuse; mais d'un style moitié moral, moitié burlesque, semé de métaphores singulières et d'images gigantesques, d'ailleurs lâche, diffus et incorrect. Il prêchoit comme il écrivoit, et peut-être plus singulièrement encore. *Niceron* rapporte quelques traits de ses discours que nous allons rapporter. Dans un sermon qu'il faisoit aux Cordeliers le jour de St. François: *Mes Pères*, leur disoit-il, *admirez la grandeur de votre Saint; ses miracles passent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ avec cinq pains et trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes, une fois en sa vie: et* St. François *avec une aune de toile nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans*. Prêchant dans l'assemblée des trois États du royaume, le premier dimanche de l'Avent 1614, un sermon qu'il a fait imprimer, il parla ainsi: *Qu'eussent dit nos pères, de voir passer les offices de judicature à des femmes et à des enfans au berceau? Que reste-t-il plus, si non comme cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au Sénat? Et pourquoi non, puisque tant d'ânes y ont entrée?* Il n'aimoit pas les saints nouveaux, et disoit un jour en chaire sur ce sujet: *Je donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ancien. Il n'est chasse que de vieux chiens. Il n'est châsse que de vieux saints*. — Il se plaisoit fort à faire des allusions quelque mauvaises qu'elles fussent. Parlant un jour des couvens, il disoit: *Dans les anciens monastères on voyoit de grands moines, de vénérables religieux; à présent*, illic passeres nidificabunt: *l'on n'y voit plus que des moineaux*. — Il disoit dans le même goût, qu'après leur mort les *Papes* devenoient des *papillons*, les *Sires* des *cirons*, et les *Rois* des *roitelets*. — Ce qu'il dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer son sermon, est plus spirituel: *Messieurs, on recommande à vos charités une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté*. Il comparoit les *Évêchés* à des *bâillons*, parce que ceux qui les obtenoient devenoient ordinairement paresseux et cessoient de prêcher. On lui vantoit un homme qui étoit tout à la fois musicien, poëte, peintre et astrologue; il répondit que c'étoit *un fou à quatre parties*. On voit par ces citations que *Camus* fut le *Bièvre* de son siècle. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui: I. Plusieurs volumes d'*Homélies*. II. Dix volumes de *Diversités*. III. Des romans pieux, *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis*. Son siècle avoit encore plus que le nôtre, le goût frivole et dangereux des lectures romanesques. Il crut que pour guérir les malades, il falloit déguiser les remèdes. Il se mit à écrire cette foule d'historiettes où les leçons de la vertu étoient ornées des charmes de la fable, et où le lecteur trouvoit à se distraire sans se pervertir. Ce fut *St. François de Sales* qui lui donna le conseil de faire des Romans pieux; mais il en abusa. Ses productions romanesques et sans goût sont tout ce qu'on peut

lire de plus ennuyeux, du moins aujourd'hui que ce genre a été traité par de bonnes plumes. On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies, sont : *L'Esprit de Saint François de Sales*, en six vol. in-8°, réduits en un seul par un docteur de Sorbonne; et l'*Avoisinement des Protestans vers l'Eglise Romaine*, publiée par *Richard Simon* en 1703, avec des remarques, sous ce titre : *Moyens de réunir les Protestans avec l'Eglise Romaine.* « L'auteur y détruit, dit *Niceron*, la fausse idée que les deux partis se forment l'un de l'autre, et les rapproche en faisant voir qu'il n'y a pas entre leurs sentimens bien expliqués, tant de différence qu'on s'imagine ordinairement. » Il étoit surpris que les Catholiques, parlant de l'Ecriture-Sainte comme d'un livre qui a besoin d'interprètes, du moins pour les simples, ne l'expliquassent que rarement dans leurs livres, et que les Protestans qui la trouvent claire comme le jour, se tuassent à l'expliquer. — *Camus* définissoit la politique; « *Ars non tam regendi quàm fallendi homines.* » *Voyez* II. COLLET *et* ABELLI.

III. CAMUS, (Jean le) lieutenant civil au châtelet de Paris, mort le 28 juillet 1710, à 74 ans, fut renommé pour son austère probité dans les fonctions de la magistrature, qu'il exerça pendant plus de quarante ans. Il a fait des *Observations* sur la coutume de Paris, que *Ferrière* a insérées dans son *Commentaire.* Il publia les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont *Denisart* a donné une seconde édition.

VI. CAMUS, (Charlotte le) de Melsons, épouse d'*André Girard le Camus*, conseiller d'état, étoit de l'académie des *Ricovrati* de Padoue; différentes pièces de vers lui méritèrent les éloges des beaux esprits du règne de *Louis XIV*. Le portrait de ce prince fait par *Mignard*, lui fit tant de plaisir qu'elle en fit un en vers, qui parut dès le lendemain dans les recueils du temps. Elle mourut le 22 juin 1702.

* I. CAMUSAT, (Jean) habile imprimeur du 17e siècle, avoit pris pour devise la toison d'or, avec ces mots : *Tegit, et quos tangit inaurat.* Il eut constamment le soin de ne publier que des ouvrages d'un mérite reconnu, et fit ainsi la réputation de tous ceux qui sortirent de ses presses. L'académie Françoise qui l'avoit choisi pour son imprimeur, le chargea souvent de parler pour elle et de répondre aux lettres qui lui étoient adressées. *Camusat* s'acquitta toujours de cet honorable emploi avec autant d'esprit que de facilité.

CANAPE, (Jean) médecin, professa la chirurgie à Lyon en 1542, et y devint médecin de *François I*. Savant dans la langue grecque, il traduisit plusieurs ouvrages d'*Hippocrate* et d'autres médecins Grecs.

CANDIDIEN, *Voy.* VALERIA.

* CANDISH, *ou* CAVENDISH, (Thomas) gentilhomme Anglois de Trimbs, dans la province de Suffolck, après s'être signalé dans divers combats en Europe, et avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile et intelligent, entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois

galions, et accompagné de cent-vingt soldats, il rapporta des lumières nouvelles et des richesses considérables. Il rentra en septembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit sorti en juillet 1586. L'année 1591 fut l'époque d'un nouveau voyage autour du monde. Il partit le 26 août de Plimouth, avec cinq vaisseaux, aborda au Brésil, et en repartit en janvier 1592, pour continuer sa course. Mais la disette des vivres l'ayant obligé d'y retourner, il perdit quatre de ses vaisseaux, et n'arriva qu'avec un seul à la Baie de Saint-Vincent. Trente de ses gens qu'il avoit envoyés pour butiner, furent massacrés par les Portugais; et lui-même, réduit à la dernière misère, fut obligé de prendre la route d'Angleterre; il mourut avant que d'y arriver, victime de sa curiosité, et peut-être d'une ambition avide et intéressée. *Laët* raconte ses voyages dans son *Histoire du Nouveau Monde.*

CANDITO, (Pierre) peintre né à Munich, à la fin du 15e siècle, orna de ses ouvrages le palais de *Maximilien* duc de Bavière; ils méritèrent d'être gravés par *Raphaël* et les deux *Sandeler*. On remarque, parmi eux, les *Hermites de Bavière*, et *quatre Docteurs de l'Eglise.*

CANG-Y, (Mythol.) Dieu des Chinois, régissant les cieux inférieurs, et ayant sur l'homme pouvoir de vie et mort. Il est toujours suivi de trois génies subalternes, dont l'un dispense la pluie, le second fait prospérer la navigations, le troisième préside aux naissances et à l'agriculture.

CANO, (Allonzo) né à Grenade en 1600, fut tout à la fois peintre, sculpteur et architecte. *Michel Cano* son père, *François Pachéco* et *Herréra le vieux*, lui enseignèrent les élémens de ces différens arts, qu'il cultiva tous avec succès. Le duc d'*Olivarès* l'ayant fait venir à Madrid en 1638, il lui fit accorder la place de directeur général des ouvrages royaux, et l'honneur d'enseigner le dessin au prince des Asturies. *Cano* est mort à Grenade en 1676. Parmi les nombreux ouvrages en tout genre dont il est auteur, il faut distinguer trois *Statues*, possédées par la cathédrale de Hébrija, qui commencèrent sa réputation, à 24 ans; et une *Statue* de la Conception de la Vierge, dans la cathédrale de Grenade, ouvrage dont un Génois offrit vainement huit mille pistoles.

CANON, *Voyez* QUANWON.

CANTA-GALLINA, (Rémi) graveur, peintre et ingénieur, eut la gloire d'enseigner à *Callot* les premiers élémens de l'art qui le rendit si célèbre. *Canta-Gallina* s'adonna principalement aux paysages qu'il dessinoit à la plume et qu'il gravoit ensuite. Il est mort à Florence en 1624.

* I. CANTEMIR, (Démétrius) naquit en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son père, de gouverneur des trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1654. *Démétrius*, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattoit de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministère Ottoman l'envoya en 1710, gouverner la Moldavie, à la place de *Nicolas Mauro Cordato*. A peine fut-il arrivé à Jassy, qu'il reçut ordre de faire construire un pont sur le Danube, pour le passage de l'armée Turque, et que

le grand-visir réclama de lui le payement d'une forte somme s'il vouloit être maintenu dans son gouvernement. *Cantemir* offensé se détermina à profiter de l'occasion pour affranchir les Moldaves du joug des Turcs ; et le czar *Pierre I* lui ayant fait des propositions avantageuses, il les accepta. *Démétrius* suivit son nouveau souverain dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu, le titre de prince de l'Empire, avec des terres, des domaines, et une autorité entière sur les Moldaves qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1723, à l'âge de cinquante ans, dans ses terres de l'Ukraine, aimé et estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *L'Histoire et l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois par *la Jonquières*, 1743, en 4 vol. in-12 ou un in-4.° II. *Système de la Religion Mahométane ;* ouvrage écrit et imprimé en langue Russe, par ordre de *Pierre le Grand* à qui il est dédié. III. *État présent de la Moldavie*, en latin avec une grande Carte du pays. IV. *Dialogues* moraux, sous ce titre : *Le Monde et l'Âme*, imprimés en Moldavie. V. *Histoire de la Création*, avec des observations physiques. Elle est écrite en latin. VI. *Histoire ancienne et moderne de la Moldavie*, écrite en langue moldave. VII. *Introduction à la musique Turque*, aussi en moldave. *Cantemir* parloit ou entendoit onze langues; il fut membre de l'académie de Berlin. L'Anglois *Tyndall* a écrit la vie de ce prince érudit, et l'a placée en tête de sa traduction en langue angloise de l'*Histoire de l'origine et de la décadence de l'empire Ottoman*.

CANTEVEN, (Mythol.) dieu honoré sur la côte du Malabar et sur celle de Coromandel. Il est beau, jeune, bien fait; et les femmes jeûnent un jour de l'année en son honneur. *Canteven*, amant de la belle *Paramasceri* femme d'*Ixora*, périt sous les coups de ce dieu. Sa femme mourut de douleur : *Ixora* voulut la ressusciter ; mais elle refusa de revoir la lumière, si son cher *Canteven* ne ressuscitoit avec elle. *Ixora* y consentit, et le jeûne solennel des Indiennes fut établi, pour rappeler le souvenir du désespoir qu'avoit éprouvé *Paramasceri*.

I. CANUT II, roi de Danemarck, obtint le surnom de *Grand*, en régnant par la terreur sur un peuple timide, en s'emparant par le carnage de la souveraineté de l'Angleterre, sur laquelle il n'eut d'autre droit que celui de la force. Il fit bientôt la conquête du royaume de Mercie, et gagna la bataille d'Asseldun, où l'armée du jeune *Edmond* fils du roi *Ethelred*, fut taillée en pièces l'an 1016. L'amour de ses sujets donna à ce dernier encore une armée; il ne voulut point la sacrifier à ses intérêts, et envoya un cartel au prince Danois. Celui-ci le refusa, parce qu'il étoit d'une constitution foible, et que son ennemi avoit reçu de la nature et de l'éducation, des forces si extraordinaires qu'on l'avoit surnommé *Côte de fer*. On en vint à une conférence ; les deux rois prirent leurs officiers pour arbitres. Le royaume fut partagé. *Edmond* conserva toutes les provinces situées au midi de la Tamise et une partie du Vessex ; le reste fut le partage de l'usurpateur. Après la mort d'*Edmond*, assassiné par *Stréon*, *Canut* priva les deux

fils

fils de ce prince de l'héritage de leur père, et épousa la reine *Emme* veuve d'*Ethelred*. Il avoit laissé son beau-frère *Ulfon* pour régir le Danemarck; celui-ci ayant cherché à se faire reconnoître pour souverain de ce royaume, *Canut* le fit assassiner. Ce dernier tourna aussitôt ses armes contre la Norwége, et après avoir défait *Olaüs* roi de cette contrée, le 29 juillet 1030, il s'empara de ses états. *Canut* rassasié de triomphes et de gloire, fit le voyage de Rome pour aller visiter le pape, et revint mourir en Angleterre en 1095, après avoir comblé l'église de bienfaits. Ce roi étoit petit, foible et mal proportionné dans sa stature; mais il eut un génie vaste, fécond en ressources, et maître des événemens. Il ne pardonna jamais à ses ennemis; mais il sut contenir son ressentiment et ne se venger d'eux qu'en invoquant les lois. Il passa sa vie plutôt à conquérir qu'à gouverner. Il rétablit cependant les anciennes lois Saxonnes et forma un code où le meurtre n'étoit puni que par une amende, et où l'on trouve cet article déjà en usage chez plusieurs autres peuples: « Si un homme est accusé, et qu'aucun témoin ne veuille déposer contre lui, il sera condamné ou absous par le jugement de Dieu en portant le fer chaud. » Si tous les princes ont des flatteurs, un conquérant tel que *Canut* ne pouvoit en manquer; mais il savoit apprécier leurs éloges. Un courtisan lui disoit un jour, que rien n'étoit au-dessus de sa puissance. *Canut*, sans lui répondre, se fit conduire au bord de la mer, au moment où les eaux montoient, et leur ordonna d'un ton de maître de se retirer. Les eaux indociles mouillèrent bientôt les pieds du monarque. Alors *Canut* se tournant vers ses courtisans, leur dit : *Apprenez que tous les mortels sont dépendans et foibles. L'Être créateur est le seul puissant. Lui seul peut dire à l'Océan :* tu viendras jusqu'ici et pas au-delà; *et anéantir d'un signe de tête tous les monumens de l'orgueil des hommes.*

CAPHYRA, (Mythol.) fille de l'*Océan*, fut la nourrice de *Neptune*.

II. CAPPERONNIER, (Jean) neveu du précédent, né à Mont-Didier en 1716 et mort à Paris en 1775, à 59 ans, étoit membre de l'académie des Inscriptions, professeur de grec au collége royal, et garde de la bibliothèque du roi. Savant, officieux et bon, il se plaisoit à communiquer ses lumières et à encourager les jeunes gens dans leurs travaux. Ses ouvrages sont : I. Une édition de *Joinville*. II. *Anacreontis carmina*, 1748, in-12 : rare. III. *C. J. Cæsaris Opera*, Paris, *Barbou*, 1754, deux vol. in-12 : édition recherchée. IV. Une édition de *Plaute*, avec un bon glossaire, 1759, 3 vol. in-12. V. Une édition de *Sophocle*, que *Vauvilliers* a publiée après la mort de son ami, en deux vol. in-4.° VI. Plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des Inscriptions. — Il avoit un fils, jeune homme laborieux, savant, déjà attaché à la bibliothèque du roi, qui eut le malheur de se noyer près de Saint-Cloud.

II. CAPPONI, (Laurent) de la même famille que le précédent, quitta l'Italie et vint s'établir à Lyon, où il employa en bienfaits une fortune immense acquise dans le commerce. Pendant la famine qui désoloit cette ville en 1573,

Capponi nourrit à ses frais quatre mille pauvres. A sa mort, presque tous les citoyens assistèrent à son convoi et le pleurèrent.

CAPRUS, (Mythol.) dieu révéré à Phasélis en Pamphylie, recevoit en hommage de petits poissons salés.

* II. CARACCIOLI, (Jean-Antoine de) natif de Melphes, d'une famille illustre de Naples, fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor de Paris. Il tyrannisa ses confrères et se vit obligé de permuter son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il se fit connoître d'abord avantageusement par son *Miroir de la vraie Religion*, Paris 1544, in-16; mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Séduit et perverti par le fameux *Pierre Martyr*, il prêcha le Calvinisme à ses diocésains et les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569, à Château-neuf-sur-Loire, peu estimé des deux partis. Il termina la postérité masculine de la branche dont étoit *Jean-Antoine* CARACCIOLI, maréchal de France. Ils descendoient de *Jean* CARACCIOLI, nommé grand sénéchal de Naples, par la reine *Jeanne II* de Naples, d'abord amoureuse de lui, et qui s'en étant dégoûtée, le fit assassiner en 1432.—*Voyez* CARAZZOLE *et* ERCHEMBERT.

III. CARACCIOLI, (Louis-Antoine) né à Paris, embrassa la profession militaire et devint colonel au service de Pologne. Après l'avoir quitté, il voyagea en Italie et revint ensuite dans sa patrie, où il ne s'occupa plus que de littérature; il y est mort à 80 ans le 9 prairial an 11. Ses écrits sont très-nombreux, et ont la plupart la morale ou l'histoire pour objet. Les premiers sont intitulés: *Caractère de l'Amitié*, in-12; *Conversation avec soi-même*, in-12; *Jouissance de soi-même*, in-12; le *Véritable Mentor*, in-12; de la *Grandeur d'Ame*, in-12; *Tableau* de la Mort; de la *Gaieté*; *Langage* de la Raison; *Langage* de la Religion; *Religion* de l'honnête homme; l'*Année Sainte*; *Diogène à Paris*; de la *Vraie manière d'élever les princes*, 1788, 2 vol. in-12. Les seconds sont: les *Vies* du cardinal *de Berulle*, du Père *de Condren* de l'Oratoire, de *Benoît XIV*, de *Clément XIV*, de Mad. *de Maintenon*, d'*Young*, de *Suger*, d'*Erasme*, de l'empereur *Joseph II*. Chacune de ces Vies forme un vol. in-12. *Caraccioli* a publié encore les écrits suivans: I. *Inoculation* du bon Sens. II. *Gazette* de l'*Olympe*. III. L'*Empire* de *Zaziris*. IV. *Lettres recréatives et morales*, 1767, 4 vol in-12; on les lit avec plaisir, et elles ne manquent ni de goût ni d'intérêt. V. *Dictionnaire* pittoresque et sentencieux, 1768, 3 vol in-12. VI. L'*Agriculture simplifiée* selon les règles des Anciens, 1769, in-12. VII. *Voyage* de la Raison en Europe, 1770, in-12. VIII. *Paris* modèle des Nations, 1776, in-12. IX. Les *Nuits Clémentines*, 1778, in-12; c'est la traduction d'un poëme italien sur la mort de *Clément XIV*. X. *Entretiens* du Palais-Royal, 1788, 4 vol. in-12. XI. *Lettres* du Palais-Royal, in-12. XII. *Confessions* des années 1786 et 1787, in-12. XIII. *Almanach* de la Samaritaine. XIV. Les *Adieux* du quai de Gèvres. XV. La petite *Lutèce* devenue grande fille, deux vol. in-12. XVI. La *Négresse*

couronnée, in-12. XVII. *Victorine*, in-12. XVIII. *Lettres* d'un Indien, 2 vol. in-12; ces trois derniers écrits sont des romans. XIX. L'ouvrage le plus remarquable de *Caraccioli* a pour titre: *Lettres intéressantes du pape Clément XIV (Ganganelli)*, traduites de l'italien et du latin, 4 vol in-12. Elles sont pleines de finesse, d'agrément, d'une douce philosophie qui n'exclut point les préceptes de la morale et de la religion. Les meilleures sont écrites à un jeune homme pour le ramener de ses égaremens; à un nouvel évêque sur les devoirs de l'épiscopat; à un orateur sur l'Oraison funèbre de *Benoît XIV*, et le Panégyrique de *St. Paul*. Ces Lettres parurent si supérieures aux autres écrits de *Caraccioli*, que l'on a soupçonné long-temps qu'elles étoient véritablement de *Ganganelli*; mais plusieurs objections s'opposent à cette opinion: 1.° Ce dernier y dit qu'en entrant au conclave, il a pris un conclaviste François; ce qui est faux. 2.° Dans une lettre datée de 1752, il invite un voyageur à visiter les ruines d'Herculanum qui n'ont commencé à être découvertes qu'en 1758. 3.° Dans une autre, datée de 1756, il cite avec éloge les poésies de *Gessner*, et celui-ci n'avoit encore rien publié à cette époque. 4.° En comparant le style des Brefs du pape avec celui des Lettres, le premier est très-inférieur à l'autre. 5.° Enfin, on a vainement prié *Caraccioli* de déposer dans un lieu public les originaux de ces lettres, il n'a jamais pu se rendre à cette invitation publique. Il est étonnant cependant que cet auteur ait constamment voulu se départir en faveur d'un autre, de son plus beau titre à la réputation littéraire.

* CARANUS, premier roi de Macédoine, et le septième des Héraclides depuis *Hercule*, selon la fable, chassa *Midas*, et fonda sa monarchie vers l'an 804 avant J. C. Il fit marcher des chèvres devant ses drapeaux, en mémoire de ce qu'un troupeau de ces animaux l'avoit conduit à Edesse, dont il s'empara.

CARAVANA, (Pierre de) troubadour, a laissé des *Sirventes*, dont le meilleur exhorte les Lombards à se bien défendre contre l'empereur *Fréderic II*. Chaque couplet finit par ce refrain: *Gardez-vous bien de lui, Lombards*. « Je ne puis, dit-il, me résoudre à aimer les Allemands; le cœur me soulève, lorsque j'entends leur jargon; il me semble ouir l'aboiement des chiens enragés. »

CARBONEL, (Bertrand) est connu sous le nom de *Bertrand de Marseille*, parce qu'il naquit dans cette ville, et descendoit des vicomtes qui en avoient été souverains. Lourd, sans idée, sans esprit dans sa jeunesse, il acquit ensuite les plus brillantes qualités pour plaire à la belle, *Porcelet*, fille du seigneur d'Arles. Il devint poëte pour elle; cela n'empêcha pas celle-ci d'en épouser un autre. *Carbonel* dans son désespoir se fit moine à l'abbaye de Mont-Majour. Ses chansons sont tendres et spirituelles. Il y dit: « Ma dame ne répondit rien l'autre jour à la déclaration que je lui fis de ma flamme; ce silence mit dans mon cœur un désordre affreux, semblable à celui d'un vaisseau dont la tempête a brisé les mâts et le gouvernail. L'amour ne considère ni l'or ni l'argent, mais la

discrétion, la gaieté, l'honneur, et le sage mélange de la folie et de la raison. Si je manque des biens de la fortune, je suis riche de ces derniers trésors. Si je vaux quelque chose, si je fais heureusement des vers; c'est à vous, madame, c'est à l'amour que je dois en rendre grâce. Je tiens de vous tout ce que j'ai. » L'une des pièces les plus curieuses de *Carbonel*, est un dialogue entre son cœur et lui. Il vivoit dans le 13e siècle.

CARCASSÈS, (Arnaud de) troubadour Provençal, dans le 13e siècle, nous a laissé un conte assez libertin et d'une invention bizarre, dont *Millot* donne l'extrait dans son *Histoire des Troubadours*. Ce conte se termine ainsi : « Ceci a été fait par *Arnaud de Carcassès* qui a aimé beaucoup de dames; et pour corriger les maris qui veulent garder leurs femmes : il vaudroit bien mieux les laisser aller où il leur plaît; c'est le parti le plus sûr. »

* CARCAVI, (Pierre de) conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil à Paris, et garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon, et mourut à Paris en 1684. Il fut ami de *Fermat*, de *Pascal* et de *Roberval*. On trouve plusieurs de ses Lettres dans le *Recueil* de celles de *Descartes*, avec lequel il s'étoit brouillé après une liaison fort étroite. *Carcavi* étoit bon mathématicien. Il publia divers écrits pour démontrer l'impossibilité de la quadrature du cercle. Il enrichit la bibliothèque du roi de l'exemplaire de la fameuse Bible Calviniste de *Gaffarel*, connue sous le nom de *Bible de l'Ours*. L'abbé CARCAVI son fils, attaché à la bibliothèque du roi, a donné au théâtre deux comédies; la *Comtesse de Follenville*, et le *Parnasse bouffon*. Il est mort à Paris le 25 février 1723, à l'âge de 58 ans.

CARDA, (Mythol.) divinité Romaine, présidoit aux parties vitales de l'homme, telles que le foie, le cœur, la rate, et étoit invoquée dans les maladies qui les affectoient.

CARDEA, (Mythol.) nymphe Romaine, aimée de *Janus*, présidoit à la conservation des serrures et des gonds des portes, et protégeoit les propriétés.

CARDON, (Horace) originaire de Lucques, acquit une grande fortune dans la librairie à Lyon. Cette ville lui dut un grand nombre d'établissemens utiles. Attaché à *Henri IV*, il empêcha, à la tête d'une troupe de bourgeois, les Ligueurs de s'emparer de Lyon. *Henri IV* l'anoblit en 1605.

CARDONNA, (Jean-Baptiste) Espagnol, évêque de Tortose, a publié un petit traité sur les *Diptyques*, qui est curieux. On appelle *Diptyque*, un livret ancien qui n'a que deux feuilles. On écrivoit, chez les Romains, sur ces sortes d'*Agenda*, les noms des consuls et des magistrats; et chez les premiers Chrétiens, les noms des évêques et des morts remarquables. On voyoit à Sens, des *Diptyques* contenant l'office des foux. Ils sont bordés de feuilles d'argent, et fermés par deux planches d'ivoire.

CARDONNE, (Dioni Dominique de) secrétaire interprète et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, devint professeur de langue turque et persane au collège royal. Il est

mort en décembre 1783, après avoir laissé : I. Une *Histoire* d'Afrique et d'Espagne sous la domination des Arabes, 1765, 3 vol. in-12. Elle est estimée. II. *Mélange de littérature orientale*, 1770 2 vol. in-12. III. *Contes et Fables indiennes*, 1777, in-8.° Cet ouvrage avoit été commencé par *Galland*. On a imprimé de *Cardonne*, après sa mort, de nouveaux *Mélanges de littérature orientale* en 2 vol. in-12, 1796.

CARDUCHO, (Vincent) né à Florence en 1568, et mort à Madrid en 1638, fut peintre des rois *Philippe III* et *Philippe IV*. Il travailla presque toujours en Espagne, et y fit paroître une foule de tableaux estimés, dont un grand nombre embellissent le château du Pardo. Il reçut pour ces derniers ouvrages seuls, une somme de vingt mille ducats. *Carducho* publia en 1633, un *Traité* sur l'excellence de la peinture et du dessin, en forme de dialogue, et s'opposa avec succès à ce que la peinture fût soumise à un impôt que l'Espagne vouloit mettre dans ce temps-là sur les beaux arts.

CARETÈNE, fut mère de *Gondebaud*, roi des Bourguignons-Vandales. Elle fut connue par sa vertu et sa piété. C'est par ses soins que *Clotilde* et *Sedeleube* échappèrent aux recherches de son fils, qui les auroit fait périr avec *Chilpéric* leur père. *Caretène* mourut à Lyon, et fut enterrée dans l'église de Saint-Michel qui est détruite, et où on lisoit son épitaphe.

CARIUS, (Mythol.) fils de *Jupiter* et d'une nymphe nommée *Torrébie*, apprit la musique de sa mère, et l'enseigna aux Lydiens. Ces peuples, par reconnoissance, donnèrent son nom à l'une de leurs montagnes, et y consacrèrent un temple magnifique en son honneur.

CARLE, (N.) bijoutier de Paris, eût une tête ardente qui lui fit prendre part aux divers mouvemens de la révolution. Il contribua à donner le premier exemple des insurrections populaires, en excitant le peuple des environs de la place Dauphine où il demeuroit, à demander le renvoi du cardinal *de Brienne*, nommé ministre, et en faisant brûler publiquement son effigie revêtue d'habits pontificaux. Quelque temps après, en réjouissance de la prise de la Bastille, il donna un splendide repas à toute sa section, dans la grande salle du palais. Nommé commandant de bataillon, il parut vouloir défendre *Louis XVI*, le 10 août 1792; mandé aussitôt à la municipalité, il y fut accusé d'avoir donné l'ordre de tirer sur les rassemblemens, en cas d'attaque des Tuileries. Livré au peuple après son interrogatoire, deux gendarmes qu'il avoit sous ses ordres l'assassinèrent, et sa tête sanglante fut promenée au bout d'une pique.

CARLETON, (Dudley) ambassadeur d'Angleterre à Venise, en Savoie, en Hollande, en France, remplit successivement et avec succès son emploi de négociateur. Il étoit né en 1573, et mourut en 1632. Ses *Négociations*, publiées par Mylord *Royston*, furent traduites en françois, en 3 volumes, in-12. *Carleton* fut le dernier ministre Anglois qui eut place au conseil d'Etat des Provinces-Unies, conformément à un privilége accordé à la reine

Elizabeth, quand elle les prit sous sa protection.

* II. CARLOMAN, fils de *Pepin le Bref* et frère de *Charlemagne*, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, et d'une partie de l'Aquitaine en 768. Par sa mort arrivée en 771, *Charlemagne* devint maître de toute la monarchie Françoise. *Gerberge* sa femme qui avoit voulu procurer à ses deux fils la succession de leur père, fut obligée de céder toutes ses prétentions à *Charlemagne* qui la traita avec bonté.

CARLUS, (Diode de) troubadour Provençal, dont il nous reste peu de pièces. L'une d'elles reproche à un jongleur, d'avoir moins l'air d'un poëte que d'un marchand; celui-ci lui répond qu'il est effectivement un marchand, puisqu'il est venu lui vendre de l'honneur et du mérite.

CARMANOR, (Mythol.) Crétois, purifia *Apollon* souillé du sang du serpent *Python*. Ses fils *Chrysothémis* et *Eubulus* remportèrent les premiers le prix des jeux *Pythiques*, institués pour célébrer la victoire de ce Dieu.

CARMELUS, (Mythol.) divinité de Syrie, qui donna son nom au mont Carmel, sur lequel on lui avoit consacré un autel célèbre. Un prêtre de *Carmelus*, suivant *Tacite*, prédit à *Vespasien* qu'il seroit bientôt empereur.

* CARMENTE, prophétesse d'Arcadie et mère du roi *Evandre*, fut ainsi appelée à cause des oracles qu'elle rendoit en vers. Son véritable nom, dit-on, étoit *Nicostrate*. Elle avoit un temple dans le huitième quartier de Rome, où l'on ne pouvoit pénétrer avec des vêtemens de cuir. Elle est représentée sur une médaille de *Fabius-Maximus-Eburnus*, comme une jeune vierge ayant les cheveux frisés, bouclant sur ses épaules, et surmontés d'une couronne de féves. Près d'elle est une harpe pour désigner ses chants prophétiques. On faisoit présider *Carmente* à la naissance des enfans dont elle fixoit les destinées. Les mères célébroient une fête solennelle en son honneur, le 11 et le 15 janvier de chaque année; et elle avoit quinze flamines ou prêtres attachés à son culte. Il y avoit à Rome une porte qui s'appeloit d'abord *Carmentale*, et dans la suite *Scélérate*, parce que ce fut par cette porte que sortirent les trois cent-six Fabiens, lorsque suivis de leurs cliens ils allèrent contre les Etrusques, et tombèrent dans une embuscade près du fleuve Crémère, où ils périrent tous sans qu'il en revînt un seul.

CARNUS, (Mythol.) Acarnanien, devint prêtre d'Apollon et prédit les plus grands malheurs aux Héraclides qui marchoient dans l'Étolie contre les Athéniens. Les premiers le tuèrent à coups de flèches; aussitôt on attribua à ce meurtre la peste qui ravagea leur territoire. On institua bientôt les fêtes *Carnées* qui se célébroient lorsque la lune entroit dans son plein, au mois Athénien *Métageitnion*. Elles offroient une image de la vie militaire et des combats de musique, dont *Terpandre* remporta pour la première fois le prix.

CARON, (N.) récollet Irlandois, est auteur d'un ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et dans lequel il établit avec force l'indépendance temporelle des souverains, et com-

battit l'infaillibilité des papes. Il est dédié à *Charles II* roi d'Angleterre ; il est devenu extrêmement rare, parce que l'édition fut presque consumée en entier dans l'incendie de Londres de 1666. On l'a compris dans le recueil des traités et des preuves des libertés de l'église Gallicane.

CAROUAGIUS, (Bernardin) horloger, né dans le 16e siècle, fit oublier la difformité d'une figure désagréable, par les qualités de l'esprit et une extrême habileté dans son art. Entr'autres ouvrages recherchés, il fit pour le profond jurisconsulte *Alciat*, une horloge d'un mécanisme singulier. Non-seulement elle marquoit les heures, mais le marteau en frappant la cloche, frappoit aussi une bougie qui s'allumoit à l'heure prescrite.

III. CARPENTIER, (Antoine-Matthieu) célèbre architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772, a bâti l'arsenal, dirigé les augmentations du palais Bourbon, élevé les châteaux de Courteille et de la Ferté dans le Perche, celui de Batinvilliers sur la route d'Orléans. Son désintéressement égaloit sa probité et ses talens. « Je n'ai jamais pris mon crayon, disoit-il, dans la pensée d'en retirer de l'argent. » Aussi répandit-il en bienfaits la plus grande partie de sa fortune.

IV. CARPENTIER, (N.) né à Beauvais, mort en 1778, à 39 ans, remplit avec succès l'emploi d'expert-estimateur, et a publié quelques ouvrages sur sa profession : I. *Avantage des Inventaires*. II. *Observations sur les Noms anciens et modernes*, 1768, in-8.o III. L'*Art de l'Archiviste-Expert*, 1769, in-12. IV. L'*Inspecteur des Fonds de terre*. V. *Ebauches des Principes sûrs pour estimer le revenu net*, 1775, in-8o, etc.

II. CARPI, (Hugues) peintre et graveur, naquit en Italie dans le 15e siècle, et fut l'un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches ; genre qui fut ensuite adopté par plusieurs graveurs, et particulièrement par *Antoine de Trento* et *Balthazar Perruzzi*. La première de ces planches servoit de profil ou de trait, la seconde de détrempe, la troisième d'ombre. *Carpi* a laissé plusieurs estampes sur papier gris.

CARPIONI, (Jules) peintre et graveur, né à Venise en 1611, fut élève du peintre *Alexandre Varotari*, dit *le Padouan*. Il excella dans les sujets nommés de caprice, et poussa ce genre de peinture à un degré de perfection auquel aucun peintre avant lui n'étoit parvenu. Il est mort à Véronne en 1674, après avoir parcouru plusieurs villes d'Italie, où il laissa un grand nombre de ses productions, renommées pour l'invention, le dessin et le coloris.

CARPO, (Mythol.) fille de *Zéphire*, devint l'une des quatre saisons chez les anciens Sabins. Elle aima passionnément *Camillus* fils de *Méandre*. Elle présidoit à la conservation des fruits.

CARRA, (Jean-Louis) né à Pont-de-Vesle en Dombes, de parens pauvres, eut une jeunesse fougueuse, et qui, dit-on, ne fut pas exempte de crimes. Les papiers publics de 1792 révélèrent une procédure criminelle, instruite en 1758 contre *Carra*.

dans laquelle il fut décrété de prise de corps, pour vol avec effraction, par le bailliage de Mâcon, et renvoyé deux ans après sous un plus amplement informé; et l'on se rappelle que cette sorte de jugement ne justifioit point l'accusé. Si les preuves ne paroissoient pas suffisantes pour le condamner aux dernières peines, le *plus amplement informé* laissoit toujours dans l'opinion publique et la conscience des magistrats, des présomptions fortes, qui avoient empêché qu'ils ne prononçassent solennellement sa justification. *Carra* voyagea en Moldavie, et pénétra près de l'Hospodar qui régnoit dans cette contrée, et à qui il servit quelque temps de secrétaire. Revenu en France, les troubles de la révolution flattèrent son ame ulcérée et ardente; et il se fit bientôt remarquer par l'exagération de ses opinions et un emportement forcené contre les autorités. Devenu bibliothécaire national, il parvint bientôt à l'assemblée législative et à la convention. Il y déclara que pour soulever toute l'Allemagne contre l'Empereur, il ne demandoit que douze presses, des imprimeurs et 50,000 hommes; il fit armer le peuple de piques; il remit à l'assemblée une tabatière d'or qui lui avoit été envoyée par le roi de Prusse, à qui il avoit dédié l'un de ses écrits, et il demanda que cet or qu'il méprisoit, fût employé à faire la guerre au souverain de qui il l'avoit reçu. Un journal qu'il avoit entrepris sous le titre d'*Annales Politiques*, lui donna la facilité de faire circuler ses motions révolutionnaires; et il s'y vanta d'avoir organisé le plan d'attaque du 10 août. Dans une séance des Jacobins, il s'écria: « Hâtons-nous de proscrire *Louis XVI*, toute la race des Bourbons, et de porter le duc d'*Yorck* sur le trône. » *Danton* lui-même fut forcé alors de le faire rappeler à l'ordre. Les relations de *Carra* avec le ministre *Roland* et plusieurs chefs du parti de la Gironde, le rendirent suspect aux membres du comité de salut public. Dénoncé successivement par *Marat* et *Couthon*, il fut décrété d'accusation, et envoyé à l'échafaud le premier novembre 1793, à l'âge de 50 ans. *Carra* avoit une physionomie marquante, le front chauve, la taille haute. Il avoit des connoissances et de la facilité pour écrire. Ses ouvrages sont: I. *Système de la Raison* ou *le Prophète Philosophe*. Cette brochure, imprimée à Londres en 1773, contenoit déjà des déclamations contre la royauté. Le style en est incorrect, revêtu d'images Orientales, quelquefois inintelligible. L'auteur paroît souvent ne pas s'entendre lui-même. II. *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, 1778, in-12. Elle a plus d'intérêt dans les faits et de correction dans le style. III. *Nouveaux principes de Physique*, 1782, 2 volumes in-4.° IV. *Essai sur la Nautique Aérienne*, 1784. L'auteur prétendoit y enseigner l'art de diriger les ballons et d'accélérer leur course. V. *Examen Physique du Magnétisme animal*, 1785, in-8.° Dans cet écrit sage et assez judicieux, il doute, observe et compare les diverses opinions sur un agent annoncé avec enthousiasme, employé avec charlatanisme et combattu avec persévérance. VI. *Dissertation élémentaire sur la nature de la Lumière, de la Chaleur, du Feu et de l'Electri-*

cité; 1787, in-8.° VII. *Un Mot de Réponse à M.* de Calonne *sur sa Requête au Roi.* VIII. *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses Colonies et de ses Conquêtes*, traduite de l'Anglois, 1787, six vol. in-8.° IX. *L'Orateur des Etats généraux*, 1789, in-8.° X. *Annales Politiques.* XI. *Mémoires Historiques sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-4.°

CARRELET, (N.) curé de Dijon et docteur en théologie, mort en 1766, laissa des *Œuvres spirituelles et pastorales*, 7 vol. in-12, où les Fidelles trouvent à la fois l'édification et l'instruction.

CARRERI, (Alexandre) né à Padoue en 1538, mourut dans la même ville en 1626. Il étoit curé de la paroisse de Saint-André, mais il quitta ce bénéfice pour se livrer entièrement à l'étude de la jurisprudence. Il publia plusieurs ouvrages dans cette partie, où il adopte les opinions les plus outrées sur la puissance et l'infaillibilité des papes.

CARREY, (Jacques) peintre de Troyes, né en 1645, mort en 1726, étoit élève de *le Brun.* Il suivit *de Nointel* à Constantinople; et à son retour *le Brun* l'employa à la galerie de Versailles.

CARRIER, (Jean-Baptiste) monstre de férocité, naquit à Yolai près Aurillac en 1756, et passa la plus grande partie de sa vie dans les obscures fonctions de procureur. Député du département du Cantal à la convention nationale, il y mérita bientôt par ses dénonciations et ses principes sanguinaires, l'honneur d'être envoyé en mission dans le Calvados pour y dissiper les attroupemens formés en faveur des députés de la Gironde qui venoient d'être proscrits. Délégué ensuite dans la Vendée, il arriva à Nantes le 8 octobre 1793, et annonça aussitôt qu'*il alloit faire un cimetière de cette partie de la France, plutôt que de ne la pas régénérer.* Quelques jours après il écrivit au comité révolutionnaire de cette ville : « Comment le comité travaille-t-il donc ? vingt-cinq mille têtes doivent tomber, et je n'en vois pas encore une. » Pour hâter l'exécution de cet affreux projet, *Carrier* non-content de la guillotine qui exterminoit trop lentement à son gré, imagina la construction de bateaux à soupape, qui, s'ouvrant au milieu de la Loire, noyoient cent personnes à la fois. Mêlant la plaisanterie à l'atrocité, il appela *Mariages républicains* l'union d'un homme et d'une femme garrottés des mêmes liens, et jetés ensemble à la rivière. Des vieillards dans la décrépitude, des enfans de dix à douze ans ne furent pas épargnés; les prêtres, les riches, tout ce qui portoit le caractère de la probité et des vertus furent immolés. « Peuple, s'écrioit-il, prends ta massue pour en écraser les hommes opulens ; saisis-toi d'un sabre pour l'enfoncer dans le cœur des prêtres, des nobles et des négocians ! Tu es en guenilles, et l'abondance est près de toi. » Après la chute du parti de la *Montagne*, la convention rappela *Carrier.* Celui-ci dénoncé par les agens mêmes de ses fureurs, fut envoyé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort le 15 décembre 1794. Il marcha au supplice avec courage, soutenant toujours qu'il étoit pur et inno-

cent, qu'il n'avoit fait qu'obéir à la convention qui, après avoir ordonné tout ce qu'il avoit exécuté, l'en punissoit ensuite et lui faisoit expier ses propres crimes.

CARS, (Laurent) fils d'un graveur de Lyon et graveur lui-même, naquit en 1701, et mourut à Paris en 1771. On a de lui différens morceaux d'après *le Moine* et *Boucher*. Il étoit à l'académie de Peinture.

CARTER, (François) de la société des Antiquaires de Londres, mort en 1783, est connu par son *Voyage de Malaga à Gibraltar*, 2 vol. in-8°, 1778, en anglois, avec les planches séparées.

CARTERON, (N.) célèbre imprimeur de Lyon, prit pour devise quatre carterons, avec ces mots : *Les carterons font les livres*.

CARTHAGE, (Myth.) sœur de l'*Hercule* de Tyr, et d'*Astérie* sœur de *Latone*, donna son nom à la ville d'Afrique, que *Didon* augmenta ensuite.

CARTICEYA, (Mythol.) divinité Indienne du second ordre, et fils de *Shiva* et de *Parvati*, a six faces, une multitude d'yeux. Montée sur un paon, elle commande l'armée céleste. C'est le *Mars* Indien.

CARVER, (Jonathan) naquit dans le Connecticut, province de l'Amérique Septentrionale, en 1732, d'un père qui étoit juge de paix. Il le perdit dès l'âge de quinze ans. Destiné d'abord à la médecine, il l'abandonna pour entrer comme enseigne dans un régiment où il servit, et fit toutes les guerres qui décidèrent du sort du Canada. Le traité conclu en 1763, entre la France et l'Angleterre, mit fin aux hostilités. *Carver* jugeant dès-lors ses services militaires inutiles, résolut de reconnoître les pays les plus intérieurs de l'Amérique, et de pénétrer jusqu'à la mer Pacifique à travers les terres. Son *Voyage* a été publié en 1786. On y trouve des détails curieux sur la géographie de cette immense contrée, et sur les mœurs des nombreuses nations qui l'habitent. Le long séjour qu'il fit parmi les *Nadoessis*, et les services qu'il leur rendit, lui fit accorder par un acte formel de ce peuple, un terrain considérable situé au nord du lac *Pepin*. De retour de son voyage, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva en 1769. Il n'y fut pas accueilli comme il le desiroit. Une ame énergique comme la sienne, ne pouvoit descendre à cette importunité et à cette adulation qui trop souvent sont les seuls moyens de s'attirer la faveur des gens en place. Forcé par les besoins d'une famille souffrante d'exercer l'emploi chétif de commis d'une loterie, les chagrins de l'ame produisirent bientôt chez lui l'affoiblissement du corps. Il mourut le 31 janvier 1780, d'une dyssenterie, suite d'abstinences forcées, à l'âge de 48 ans. Ainsi périt au milieu d'une des premières villes du monde, un homme qui avoit sacrifié sa fortune et risqué sa vie, dans la vue de rendre à sa patrie d'importans services. La modestie de *Carver* lui donnoit l'air réservé. Il faisoit assez bien les vers. Outre son *Voyage* qui a obtenu plusieurs éditions, il est auteur d'un petit *Traité sur la culture du tabac*.

CARYSTUS, fils de *Chiron* et de *Chariclée*, fonda dans l'isle d'Eubée la ville de Caryste.

II. CASALI, (le comte) né dans l'état de l'Eglise au 18e siècle, s'est fait un nom dans les mathématiques. Les sciences abstraites n'avoient pas desséché son génie. Il se sert avec une égale facilité de la lyre et du compas. On a de lui des *Poésies*, qui ne sont pas sans mérite.

CASALS, (Guillaume-Pierre de) troubadour des environs de Narbonne dans le 13e siècle, a laissé douze pièces de vers, d'une galanterie assez triviale et d'un style très-affecté. Dans l'un de ses *Sirventes*, il dit : « On voit des gens persuadés qu'il suffit, pour acquérir de l'honneur, d'élever de superbes édifices, de parler haut et de faire les mauvais plaisans ; tout cela n'est que fausse monnoie. Je ne puis souffrir un noble qui n'est point amoureux, une dame qui n'est point affable, un jeune gentilhomme qui n'aime point à rendre service, une demoiselle qui ne répond pas d'une façon polie, un riche avare, un jongleur désagréable, un fanfaron qui menace tout le monde, un homme qui va par-tout étalant ses titres et ses qualités ! »

II. CASA-NOVA, (N.) sculpteur, qui acquit de la réputation et qui professa avec succès l'architecture et la sculpture à Dresde, où il mourut au commencement de 1796.

CASANOVE, (N.) auteur des *Thessaliennes*, comédie en trois actes, représentée aux Italiens en 1782, est mort quelque temps après.

* III. CASIMIR V, (Jean) fils de *Sigismond III* roi de Pologne, d'abord jésuite et cardinal, disputa le trône après la mort de *Ladislas VII* son frère, arrivée le 29 mai 1648. Ayant été élu, il renvoya son chapeau et prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser *Louise-Marie de Gonzague*, veuve de son frère. Il fut d'abord défait par *Charles-Gustave* roi de Suède ; mais animé d'un vrai courage et se montrant à la tête de ses armées, il eut le bonheur de le repousser ensuite, et de conclure un traité de paix avec son successeur en 1660. L'année d'après, son armée remporta une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il appaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Dès 1661 il avoit annoncé aux Polonois que la Moscovie, la Prusse et la maison d'Autriche profiteroient de leurs divisions, pour s'emparer d'une partie de la Pologne. Cette prédiction dédaignée alors, s'est vérifiée de nos jours. Ayant perdu la reine son épouse en 1667, *Casimir* descendit du trône et vint se retirer à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que *Louis XIV* lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société et les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de *Majesté*, titre qui lui rappeloit sa gloire et ses chaînes. Une femme du peuple à Evreux, où il avoit l'abbaye de Saint-Taurin, l'ayant appelé *mon Révérend Père*, chacun se mit à rire. — *Elle a raison*, dit Casimir, *j'ai été Jé-*

suite à Rome, et par conséquent Révérend Père ; *j'ai été Roi, ainsi Père de mon peuple ; je suis Abbé ;* St. Paul *ne dit-il pas* ABBA PATER ? Il mourut à Nevers le 14 décembre 1672. Il avoit épousé secrétement en France *Françoise Mignot*, veuve du maréchal *de l'Hôpital du Hallier*, morte en 1711. *Sigismond II* avoit été le dernier prince par les mâles de la maison de *Jagellon ; Casimir* fut le dernier par les femmes.

* CASSAGNES, (Jacques) garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, naquit à Nîmes en 1634, et y fut élevé dans le sein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, et s'y fit connoître par des ouvrages bien différens, des *Sermons* et des *Poésies*. Les uns et les autres étoient bons pour le temps. Il étoit sur le point de prêcher à la cour, lorsque *Despréaux* lança contre lui un trait de satire qui effaça toute sa gloire. L'abbé *Cassagnes* trop sensible, crut regagner l'estime du public en enfantant ouvrages sur ouvrages. Le travail et la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête : on le mit à Saint-Lazare, où il mourut en 1679, à 46 ans. L'abbé *de Brienne*, qui vécut pendant quelque temps dans la même retraite que lui, assure qu'il mourut en homme sage et chrétien. La *Préface* des Œuvres de *Balzac* composée par *Cassagnes*, sa *Traduction* de *Salluste*, in-12, et quelques-unes de ses *Poésies*, prouvent qu'il auroit pu faire quelque chose sans l'affoiblissement de son cerveau. *Boileau* qui causa son malheur, disoit au Père *Bourdaloue* qui plaisantoit sur la folie attribuée ordinairement aux poëtes, qu'*aux petites maisons il y avoit dix prédicateurs pour un poëte*. L'infortuné abbé *Cassagnes* put y être à ce double titre ; mais il ne falloit pas contribuer à son malheur par des satires injustes. Ce cantique de lui n'est pas si médiocre :

Que chantez-vous, petits oiseaux ?
Je vous regarde et vous écoute :
C'est Dieu qui vous a fait si beaux ;
Vous le chantez sans doute.

Son nom vous anime en ces bois ;
Vous n'en célébrez jamais d'autre :
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre.

Vos airs si tendres et si doux,
Lui rendent tous les jours hommage ;
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

Voyez l'*Histoire de l'Académie Françoise* par l'abbé d'*Olivet*.

* V. CASSANDRE-FIDÈLE, savante Vénitienne, qui s'appliqua avec succès aux langues grecque et latine, à l'histoire, à la philosophie, à la théologie. Elle joignoit à tant de sciences, la connoissance des arts agréables. Grande musicienne, elle s'accompagnoit avec une voix charmante, du luth et de la lyre. —*Louis XII* roi de France, *Jules II*, *Léon X*, *François I*, *Ferdinand d'Aragon*, lui donnèrent des preuves non-équivoques de leur estime. Les savans ne l'admirèrent pas moins que les princes, et plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Elle soutint à Padoue, dit *Moréri*, des thèses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent ; mais ce fait est dénaturé.

Lorsque *Bertulius Lambertus*, le chanoine dont il est ici question, fut reçu maître-ès-arts à l'université de Padoue, *Cassandre* fit seulement à cette occasion un discours latin qui fut imprimé à Modène en 1487. *Philippe Tomasini* a publié le recueil des *Lettres* et des *Discours* de cette fille célèbre, et l'a enrichi de sa *Vie;* Padoue, 1636, in-8.° Elle avoit épousé dans ses voyages un médecin de Vicence, nommé *Mario Marpelto*, dont elle fut veuve à 56 ans. Elle se retira alors chez les hospitalières de Saint-Dominique qui la nommèrent leur supérieure, et elle y finit ses jours à l'âge de 102 ans, en 1567.

II. CASSEM Ier, quatrième sultan de la race des Selgiucides, s'appeloit *Barkiarok*, de son nom de famille. Il prit celui de *Cassem* lors de sa circoncision. *Mahmud* son jeune frère lui disputa l'empire, marcha contre lui, s'empara de la ville d'Ispahan et de la personne de *Cassem*. Celui-ci s'étant évadé, se réfugia auprès d'*Atabek* gouverneur de Schiras, qui lui fournit des secours et le fit reconnoître Sultan. *Cassem* triompha d'*Ismaël*, l'un de ses oncles qui s'étoit révolté, d'*Arslan* sultan du Khorasan, et de *Mahomet* son frère qui lui avoit enlevé une partie de ses provinces. Il mourut l'an 500 de l'hégire. Les Historiens racontent que *Cassem* s'étant retiré dans un lieu solitaire pour dormir, il écouta les hommes de sa garde, dont l'un disoit : « Ces sultans Selgiucides sont d'un naturel bien différent de celui des autres; ils ne savent ni se faire craindre, ni se venger des outrages qu'on leur fait. Voyez, ajouta-t-il, ce *Muiade* qui a été long-temps rebelle et a causé tant de malheurs; le sultan, pour récompense de ses trahisons, l'a élevé à la place de Visir. » *Cassem* fit mander quelques jours après *Muiade*, lui ordonna de s'asseoir, et sans autres discours, d'un coup du cimeterre qu'il tenoit en main, lui coupa la tête avec tant de justesse qu'elle demeura sur les épaules jusqu'à ce que le corps fût tombé par terre. Après cette exécution, *Cassem* se tournant vers ceux qui l'entouroient, leur dit : « Voyez maintenant si les princes de ma maison ne savent pas se faire craindre et tirer vengeance de leurs ennemis. »

CASSIANUS-BASSUS, *Voy.* CONSTANTIN PORPHIROGÉNÈTE.

CASSIGNEL ou CASSINEL, (Gérarde) fille d'un chambellan de *Charles VI*, devint l'une des filles d'honneur de la reine *Isabeau* de Bavière, et fit les délices de sa cour par son esprit et sa beauté. *Charles VII* n'étant encore que Dauphin en devint très-amoureux. « Le roi et son fils, dit *Juvenal des Ursins*, après qu'ils eurent été à Notre-Dame en 1414, pour faire leurs offrandes et dévotions, partirent de Paris, et étoit le dauphin bien joli, et avoit un bel étendart tout battu d'or, où avoit un K, un cigne et un L. La cause étoit pour ce qu'il y avoit une demoiselle moult belle qu'on nommoit *la Cassinelle*, de laquelle on disoit le dauphin amoureux, et pour ce portoit-il le dit *mot.* » On voit par cette citation que les *rébus* datent de loin.

I. CASSIODORE, fils d'un guerrier qui avoit repoussé les

Vandales, qui venoient de faire une irruption dans la Sicile, se montra digne héritier des vertus de son père, et fut également propre à la guerre et aux affaires. *Valentinien III* lui confia une portion de l'administration publique, et il eut lieu de se féliciter de son choix. Le farouche *Attila*, arbitre du destin de l'Italie, menaçoit d'envahir les plus riches provinces de l'empire. *Valentinien* trop foible pour l'arrêter dans le cours de ses conquêtes, se servit de la dextérité de *Cassiodore* dans les négociations, pour détourner ce fléau des nations. Il le choisit pour ambassadeur auprès de ce roi Barbare, accoutumé à parler aux rois comme à des esclaves. *Cassiodore* eut à essuyer ses hauteurs insultantes; mais il opposa une indifférence dédaigneuse à ce colosse d'orgueil; et ses réponses fières, sans être outrageantes, donnèrent au Barbare une haute idée des forces de *Valentinien*. *Attila* dépouillé de sa férocité, adopta un système pacifique, et conçut tant d'estime pour l'ambassadeur, qu'il lui demanda son amitié. L'empire recueillit avec reconnoissance le fruit de cette négociation. L'empereur voulut reconnoître ses services par des terres et des dignités, qu'il eut la générosité de refuser; et content de sa fortune, il se crut assez récompensé par la gloire d'avoir défendu l'Etat. Il se retira dans une contrée délicieuse de l'Abruzze, pour y jouir de lui-même. Il mourut dans le château où il étoit né.

* I. CASSIUS VISCELLINUS, (*Spurius*) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, et obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté. Ayant été nommé consul avec *Proculus-Virginius*, l'an de Rome 268, il proposa la loi *Agraire*. Par cette loi il étoit ordonné, qu'après avoir fait un dénombrement des terres conquises, dont les nobles s'étoient emparées ou qu'ils s'étoient fait adjuger à vil prix, on les partageroit également entre tous les citoyens. En portant un décret qui devoit causer tant de troubles, *Cassius* n'avoit d'autre objet que de se rendre le maître de Rome. D'autres ambitieux, dans des temps très-postérieurs, ont eu le même dessein. Le peuple pénétra ses intentions perfides: Non-seulement il ne le seconda point; mais il l'abandonna même au ressentiment de la noblesse qui le fit périr, sans pourtant avoir l'adresse de détourner sur la loi de *Cassius* la haine qu'on portoit à son auteur. Il fut précipité du mont Tarpéien. Sa maison fut rasée, et on bâtit à la place un temple à la déesse *Tellus*. — Il ne faut pas le confondre avec CASSIUS BRUTUS, jeune Romain qui se laissa corrompre pour de l'argent, et promit d'ouvrir une porte de Rome dans la guerre contre les Latins. Ayant été pris sur le fait, il s'enfuit dans le temple de *Pallas*, comme dans un asile inviolable; mais son père en fit fermer les portes et l'y fit mourir de faim.

CASTALIE, (Mythol.) nymphe aimée d'*Apollon* et métamorphosée par ce Dieu en fontaine, dont les eaux inspiroient le goût de la poésie. La Pythie en buvoit avant que de s'asseoir

sur le trépied et de prononcer ses oracles.

CASTANIER D'AURIAC, auteur du roman des *Amours de Carite et Polidore*, étoit avocat général au grand-conseil, et mourut en 1762. Son ouvrage est, selon *Querlon*, bien fait, bien écrit, d'une simplicité touchante et le costume grec bien observé.

CASTELLANE, (Boniface de) troubadour, de la noble famille de ce nom en Provence, eut la tête tranchée, pour s'être mis à la tête de Marseillois révoltés contre leur comte. *Boniface* eut le goût de la poésie et y réussit. Il aima, et célébra dans ses vers, une demoiselle de la maison de *Foz*, fille du seigneur d'Ières; mais son génie ardent réussissoit mieux dans la satire. Après avoir bu, il entroit dans une sorte de fureur poétique qui le faisoit déclamer contre les personnes du plus haut rang, aussi finit-il beaucoup de ses chansons par ce refrain: *Bocca, qu'as dich?* qui signifie, *Bouche qu'as-tu dit?* Comme se reprochant la hardiessse de ses expressions. Après le procès de *Boniface*, tous ses fiefs furent confisqués et réunis au domaine de *Charles* d'Anjou.

III. CASTELLI, (Benoît) célèbre mathématicien Italien, devint abbé du Mont-Cassin et l'ami du savant *Cavalieri*. On connoît principalement de lui une *Apologie* pour Galilée. Il est mort au milieu du 17e siècle.

CASTELLOZA, (Donna) paroît Espagnole d'après son nom. Elle s'établit en Auvergne, où elle aima *Armand de Bréon* qui devint l'objet de ses poésies. « Je vous aime, lui dit-elle, et j'y trouve ma satisfaction; quoique tout le monde dise qu'il sied mal à une dame de faire à un chevalier des prévenances d'amour et de le tenir continuellement auprès d'elle. Ceux qui le disent ne savent pas bien aimer; est bien fou qui me blâme de cet amour: il ne sait guère ce qui se passe en moi. »

I. CASTELNAU, (Raimond de) troubadour du 13e siècle, attaqua principalement dans ses poésies le luxe, l'avarice du clergé et des moines: « Si Dieu sauve pour bien manger, dit-il, et pour ne pas payer ses dettes, les moines noirs, les moines blancs, les templiers et les chanoines auront le ciel. *St. Pierre et St. André* sont bien dupes d'avoir tant souffert de tourmens pour un paradis qui coûte si peu aux autres. » Il vivoit sous *Alphonse X* roi de Castille, dont le règne commença en 1252.

* I. CASTOR *et* POLLUX, (Mythol.) frères d'*Hélène* et fils de *Léda*, eurent pour pères, celui-ci *Jupiter* et l'autre *Tyndare*; *Voyez* Léda. Ils s'aimoient tellement qu'ils ne se quittoient jamais, ni dans leurs voyages ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent *Jason* dans la Colchide et eurent beaucoup de part à la conquête de la Toison d'or. *Jupiter* ayant donné l'immortalité à *Pollux*, celui-ci sollicita son père de lui permettre de la partager avec *Castor*. Le dieu y consentit, à condition qu'ils vivroient et mouroient l'un après l'autre. Cette vie alternative dura jusqu'au temps que les deux frères furent métamorphosés en astres et placés dans le Zodiaque sous le nom de la constellation des *Jumeaux*. Ce

qui a donné lieu aux poëtes de feindre cette vicissitude au sujet de *Castor* et de *Pollux*, c'est que ces étoiles ne paroissent jamais toutes deux à la fois sur l'horizon. Les Romains les honoroient dans la fête des Tyndarides. La ville de Céphalonie en Grèce leur rendit un culte particulier, ainsi que celle de Sparte où ils avoient pris naissance, et d'Athènes qu'ils avoient préservée du pillage. On les croyoit favorables aux navigateurs et auteurs de ces feux follets qui paroissent quelquefois dans l'air et au haut des mâts. *Castor* étoit le patron de ceux qui disputoient le prix de la course à cheval, et *Pollux* celui des lutteurs. On les voit souvent sur les médailles anciennes, tenant une pique et ayant une flamme qui s'élève au-dessus de leurs casques. Les Lacédémoniens les représentoient par deux pièces de bois parallèles, jointes aux deux bouts. Cette figure désigne encore en astronomie la constellation des Gémeaux.

CASTRIES, (N. maréchal de) parvint par ses services militaires au grade éminent de maréchal de France. Il commauda avec gloire en cette qualité une armée Françoise pendant la guerre de sept ans, et fut appelé ensuite au ministère de la marine, où il montra autant d'intelligence que de probité. Nommé membre de l'assemblée des Notables en 1787, il n'approuva point les changemens politiques qui se projetoient et sortit bientôt après de France. Il mourut à Wolffenbutel, dans les états du duc de *Brunswick*, au mois de janvier 1800. Son fils, le duc de *Castries*, député aux États généraux, servoit, en 1795, en Portugal.

V. CASTRO, (Anne de) née en Espagne, a fait plusieurs ouvrages ingénieux. Celui qui a pour titre : *Eternidad del rei Felippe III*, fut imprimé à Madrid en 1629. *Lopez de Véga* a beaucoup loué *Anne de Castro*.

* CASTRUCCIO-CASTRACANI, naquit, selon la plus commune opinion, à Castruccio en 1281, au milieu des factions qui déchiroient alors l'Italie. Ses parens, *Gibelins*, furent obligés de se retirer avec lui à Ancone. *Castruccio* les ayant perdus à l'âge de vingt ans et ne sachant que devenir, passa en Angleterre où il mérita les bonnes graces d'*Edouard I;* mais ayant tué un seigneur de sa cour dont il avoit reçu un soufflet, il se vit forcé de quitter cette isle. Retiré en Flandre, il signala son courage et ses qualités militaires auprès de *Philippe-le-Bel* qui le combla de bienfaits. Couvert de gloire, il retourna, l'an 1313, en Italie. Il se retira, non pas à Lucques où les *Guelfes* étoient les maitres, mais à Pise, alors la retraite des *Gibelins*. Il rétablit leurs affaires, leur fit ouvrir les portes de Lucques, et força les *Guelfes* d'en sortir. *Castruccio*, cher au peuple par sa prudence et son courage, fut élu gouverneur. Son alliance avec l'empereur *Louis de Bavière*, lui valut les titres de comte du palais de Latran, de duc de Lucques et de sénateur de Rome. *Castruccio* conduisit ce prince avec les quatre premiers barons Romains, et le fit couronner dans Rome sans lui faire prêter serment de fidélité. Le légat du pape ne pouvant se défendre contre un tel homme, prit le parti de l'excommunier. *Castruccio* mourut peu de temps

après, le 3 décembre 1328, à 47 ans. Après une victoire signalée contre les Florentins qui furent précipités dans l'Arno (ceux-ci laissèrent sur le champ de bataille vingt mille deux cent trente-un hommes morts, et il y eut dix mille hommes qu'on ne retrouva point; tandis que le vainqueur ne perdit que treize cent soixante et dix hommes), *Castruccio* tout couvert de poussière et de sueur, passa en revue le soir même ses troupes revenant du combat, et prit une pleurésie dont il mourut. On dit, que se sentant près de sa fin, il fit appeler près de lui *Paul Guinigi* qu'il avoit désigné pour son successeur, et lui parla en ces termes: « Mon fils, si j'avois pu prévoir que je dusse mourir sans être arrivé au terme où la fortune m'appeloit, je vous aurois laissé plus de domaines, moins d'ennemis et de jaloux; je me serois contenté de la principauté de Lucques et de celle de Pise; je n'aurois pas subjugué Pistoie, je n'aurois pas tant irrité les Florentins; j'aurois vécu ami de ces deux peuples; je vous aurois remis, il est vrai, un pouvoir moins vaste; il eût été plus sûr et plus affermi: mais la fortune qui veut être l'arbitre des choses humaines, ne m'a accordé ni assez de discernement pour la connoître ni assez de temps pour la vaincre. Vous aurez entendu dire, que tout jeune encore, je vins dans la maison de votre père, qu'il m'éleva; il me recommanda en mourant tout ce qu'il avoit de plus cher, c'est-à-dire vous: je vous laisse de grands états et j'en suis content; mais je vous les laisse foibles et malades, et j'en ai de la douleur: souvenez-vous que Lucques n'aimera jamais à vivre sous vos lois; souvenez-vous que les Pisans sont inconstans de leur naturel, et que tout accoutumés qu'il sont à être dominés, ils ne souffriront jamais qu'un Lucquois les domine. Il vous reste Pistoie qui ne sauroit vous être bien fidelle, soit parce que c'est une ville divisée en elle-même, soit parce qu'elle nous en veut, à cause des torts que nous venons de lui faire. Que vous dire des Florentins? c'est que la nouvelle de ma mort leur fera plus de plaisir qu'ils n'en auroient à conquérir la Toscane entière. Ne comptez ni sur l'empereur ni sur les *Visconti;* leurs secours sont d'ordinaire lents à partir et plus lents à arriver. Vous ne devez donc rien attendre que de votre prudence, de mon exemple et de la réputation que vous avez acquise. Il importe beaucoup dans ce monde de savoir se connoître soi-même, et mesurer les forces de son génie ainsi que celles de sa puissance. Celui qui ne se sent pas capable de régner par les vertus guerrières, ne doit songer qu'à régner par les vertus pacifiques; je vous conseille de faire votre étude de ces dernières, et de tâcher de jouir par ce moyen des fatigues que j'ai essuyées et des obstacles périlleux que j'ai surmontés, par un bonheur que vous pourriez ne pas partager. » *Machiavel* a publié la *Vie* de ce célèbre capitaine qui étoit son héros; mais il a mêlé le mensonge à la vérité. Elle a été traduite en françois par *Dreux du Radier*. On lui préfère celle d'*Alde Manuce* le jeune, écrite en italien, peut-être avec moins d'élégance, mais avec plus d'exactitude. Elle fut imprimée à Lucques, in-4°, 1590. *Voyez* BUONAMICI, *à la fin*.

CASYAPA, (Mythol.) divinité Indienne, créateur du ciel et de la terre. C'est l'*Uranus* des Grecs.

CATANÉO, (Christophe) né à Gênes, écrivit en italien dans le 16e siècle, un traité de *Géomancie*, dont *Guillaume Dupréau* a publié une traduction françoise en 1558.

*VII. CATHERINE ALEXIOWNA, paysanne, dont le nom étoit *Alfendey*, devenue impératrice de Russie, devoit le jour à des parens fort pauvres qui vivoient près de Départ petite ville de la Livonie. Elle naquit le 5 avril 1689. Au sortir de l'enfance, elle perdit son père qui la laissa dans les bras d'une mère infirme; le travail de ses mains ne suffisoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, sa taille charmante, et elle annonçoit de l'esprit. Sa mère lui apprit à lire, mais elle fit assez peu de progrès; et un vieux ministre Luthérien lui donnales principes de la religion. A peine avoit-elle atteint sa quinzième année, qu'elle perdit sa mère. Le bon ministre la reçut chez lui et la chargea du soin d'élever ses filles. *Catherine* profita des maîtres de musique et de danse qu'on faisoit venir pour elles. La mort de son bienfaicteur qui survint la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, elle alla chercher un asile à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées et avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats Suédois qui sans doute n'auroient pas respecté sa jeunesse et ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu graces à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune homme touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, et une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appeloit *Gluck* et qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans ce pénible emploi, que le père étant veuf lui offrit sa main. *Catherine* la refusa pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras et qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégée par les Russes; l'époux qui étoit de service est obligé d'aller avec sa troupe repousser l'assaut, et il périt dans cette action sans avoir recueilli le prix de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, et la garnison et les habitans passés au fil de l'épée ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva *Catherine* cachée dans un four: on se contenta de la faire prisonnière de guerre. Sa figure et son esprit la firent bientôt remarquer du général Russe *Menzikoff;* il fut frappé de sa beauté et la racheta du soldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dûs à la beauté et à l'infortune. Quelque temps après, *Pierre le Grand* se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt et fut frappé de ses graces. Il revint le lendemain chez *Menzikoff* pour

revoir la belle prisonnière; elle répondit avec tant de vivacité à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperduement amoureux. Le mariage suivit de près cette inclination naissante; il se fit secrétement en 1707 et publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, et reçut la couronne et le sceptre des mains de son époux. Le comte de *Bassewitz* dit dans son Histoire de l'empire de Russie: « La *czarine* avoit été non-seulement nécessaire à la gloire de *Pierre*, mais elle l'étoit à la conservation de sa vie. Ce prince étoit malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyoit être l'effet d'un poison qu'on lui avoit donné dans sa jeunesse. *Catherine* avoit trouvé le secret d'appaiser ses douleurs par des soins pénibles et des attentions recherchées, dont elle seule étoit capable, et se donnoit toute entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'état qu'à elle-même. Aussi le czar ne pouvant vivre sans elle, la fit compagne de son lit et de son trône.» Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, non par sa conduite secrète qui étoit peu régulière, mais par son humanité. A son avénement à l'empire, les potences et les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de *Saint-Alexandre de Newski*. Elle reçut elle-même peu de temps après le collier de celui de l'Aigle-blanc. Pendant un règne de quinze à seize mois, elle suivit les plans de gouvernement de son époux, et soutint avec zèle tous les établissemens qu'il avoit formés ou commencés. De fréquens excès de vin de Tokai lui causèrent une hydropisie dont elle mourut le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. C'étoit une princesse d'une fermeté au-dessus de son sexe. Elle suivoit *Pierre le Grand* dans ses expéditions, et lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire du Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présens, ce qui lui réussit. On ne peut cependant dissimuler qu'elle eut une inclination qui excita la jalousie du czar. Celui qui en fut l'objet étoit un chambellan originaire de France, nommé *Mœns de la Croix*. Le czar *Pierre* le fit décapiter sous prétexte de quelque crime, et fit planter sa tête sur un pieu au milieu de la place de Pétersbourg. Pour pouvoir montrer à loisir à son épouse le spectacle du cadavre de son amant, il lui fit traverser cette place dans tous les sens et la conduisit même au pied de l'échafaud. *Catherine* eut assez d'adresse ou de fermeté pour retenir ses larmes.... On a soupçonné cette princesse de n'avoir pas été favorable au czarowitz *Alexis*, que son père fit mourir. Comme aîné et sorti d'un premier mariage, il excluoit du trône les enfans de *Catherine*; c'est peut-être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé. Elle ne savoit point écrire; sa fille *Elizabeth* signoit pour elle; et son ignorance fut cause de quelques abus de pouvoir, commis par les agens de l'état, auxquels elle remettoit les rênes.

VIII. CATHERINE II, (Alexiewna) impératrice de Russie, étoit fille du prince d'*Anhalt-Zerbst*, gouverneur de Stettin, dans la Poméranie Prussienne,

et se nommoit dans sa jeunesse *Sophie-Auguste d'Anhalt*. Elle ne prit celui d'*Alexiewna* qu'en embrassant le rit grec, pour épouser son cousin-germain *Charles-Fréderic* duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice *Elizabeth* avoit appelé auprès d'elle, après l'avoir fait élire grand duc de Russie et désigné pour son successeur. *Catherine* dirigée par une mère ambitieuse, s'attacha à se faire des partisans et à se créer dans l'état un parti indépendant de celui de son époux. Douée des graces de son sexe, avec un esprit vaste et hardi, le goût des connoissances, l'amour extrême du travail et du plaisir, une ambition profonde, et ne redoutant rien pour arriver à son but, elle ne tarda pas à devenir puissante et redoutée. Vainement des intrigues galantes avec le chambellan *Solticoff*, le Polonois *Poniatowski*, *Grégoire Orloff*, avoient-elles détruit tout accord entr'elle et le grand duc; en vain l'impératrice *Elizabeth* lui avoit elle-même témoigné quelque mécontentement, *Catherine* attacha à sa suite, à son parti le peuple par des pratiques de dévotion, les grands par son accueil séduisant, l'armée par ses largesses. A la mort d'*Elizabeth*, le grand duc monta sur le trône sous le nom de *Pierre III*. Elle avoit à le redouter. Bientôt une rebellion couronnée du succès, lui ôta l'empire pour le donner à son épouse. Quelque temps après, la mort subite de ce souverain privé de sa liberté, fit accuser celle-ci de l'avoir ordonnée; et ce qui sembla justifier à cet égard tous les soupçons, fut l'imprudente promesse faite par l'empereur à la comtesse *de Woronzoff*, de l'épouser, de répudier *Catherine* et d'exclure du trône son fils *Paul Pétrowitz*. « L'empereur de Russie, écrivoit alors le roi de Prusse, a été détrôné par son épouse; on s'y attendoit. Cette princesse a beaucoup d'esprit et les mêmes inclinations que la défunte *Elizabeth*. Elle n'a aucune religion; mais elle contrefait la dévote. C'est le second tome de *Zénon*, de son épouse *Adriana* et de *Marie de Médicis*. » En effet, pour assurer son pouvoir, l'impératrice se montra très-populaire dans les premiers jours. On la vit donner ses mains à baiser à la multitude, mettre pied à terre en appercevant des *popes* ou prêtres Russes rassemblés à l'entrée du palais, et embrasser les principaux d'entr'eux. Elle se rendit plusieurs fois au sénat pour y entendre juger des procès. D'un autre côté, elle donna de l'argent aux soldats et avança en grade un grand nombre d'officiers supérieurs, en accordant une gratification d'une demi-année de paye à tous les officiers subalternes. Ces moyens appaisèrent les murmures et firent oublier peu à peu ceux dont elle s'étoit servi pour régner. *Catherine II* alla se faire sacrer à Moscow; et cette cérémonie se fit en 1762, avec la plus grande solennité dans la chapelle des czars, en présence de l'armée et d'un peuple immense. — Sachant, suivant un historien, quitter les plaisirs pour passer aux travaux les plus sérieux et s'occuper des soins les plus pénibles du gouvernement, elle assistoit aux délibérations du conseil, lisoit toutes les dépêches des ambassadeurs, dictoit ou minutoit de sa main toutes les réponses qu'il falloit leur faire, ne chargeoit ses ministres que des détails et en

surveilloit encore l'exécution. Bientôt elle fonda des hôpitaux et fit mettre des vaisseaux sur le chantier. Voyant avec peine que la population de ses états n'étoit point proportionnée à leur vaste étendue et que les terres les plus fertiles manquoient de bras, elle publia une déclaration qui invita tous les étrangers à venir s'établir en Russie, en leur promettant le libre exercice de leur culte, la faculté de quitter leur nouvelle habitation quand ils le voudroient, et d'emporter dans leur patrie les richesses qu'ils auroient acquises. Des Allemands, des Moraves vinrent dès-lors augmenter le nombre de ses sujets. — *Catherine II* employa le premier acte de sa puissance à faire reconnoître *Biren* duc de Courlande, au lieu de *Charles* de Saxe, fils du roi de Pologne *Auguste III*. Ce dernier fut forcé de donner l'investiture de cette souveraineté au spoliateur de son fils. La mort de ce roi en 1763, fournit à l'impératrice l'occasion de déployer tout l'ascendant de sa politique: elle parvint à neutraliser les cours de Versailles et de Berlin, et à leur faire promettre qu'elles ne se mêleroient point de l'élection du nouveau souverain. Dès-lors, la diette de Wola fut vaincue, soit par ses insinuations, soit par la terreur de ses armes; et *Catherine* fit proclamer roi de Pologne son ancien favori *Poniatowski*, qui prit le nom de *Stanislas-Auguste*. Cette élection favorisoit le plan qu'elle conçût alors, de réunir à son empire une partie de ce royaume. Pour l'exécuter, elle fit tracer une ligne de démarcation qui comprenoit une grande partie de la Pologne dans ses états, et elle demanda qu'on fixât les limites de la Russie telles qu'elle venoit de les présenter. — Ces vues ambitieuses ne tardèrent pas à inquiéter l'empire Turc pour la sûreté de ses possessions sur la mer Noire. Il leva l'étendard de la guerre avec 500 mille hommes en 1769. Ses efforts furent impuissans. Les Russes chassèrent douze mille Tartares de la nouvelle Servie, et se rendirent maîtres d'Azoph et de Tangarok. D'un côté *Romanzoff* gagna les fameuses batailles du Pruth et de Kagoul, où deux cent mille Ottomans périrent, et le prince *Repnin* s'empara d'Ismaïl; de l'autre, les escadres Moscovites parurent pour la première fois dans l'Archipel Grec, firent soulever les Isles, et brûlèrent complétement la flotte Turque dans la baie de Tschesmé, le 6 juillet 1770. L'impératrice fit célébrer l'éclat de tant de triomphes par des fêtes et des monumens. Quelque temps après, *Romanzoff* ayant enfermé à Schumla l'armée du grand-Visir, les Turcs furent forcés de demander la paix. Elle fut signée en 1774. *Catherine* obtint par le traité les places d'Azoph et de Tangarok, la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée. L'opposition des Turcs n'avoit point empêché le démembrement de la Pologne. Il s'opéra par *Catherine*, le roi de Prusse et l'empereur; et on ne laissa plus à *Stanislas* qu'une partie de son territoire. Une diète assemblée en 1773, fit cession des droits des Polonois aux trois puissances, et régla entr'elles les conditions du partage. Le pays échu à la Russie est le plus vaste et renferme deux millions d'hommes. — Au milieu de ses conquêtes, l'impératrice songea à obtenir une autre sorte de gloire et à

devenir législatrice. Il n'étoit aucun pays en Europe où les lois fussent plus incertaines, plus embrouillées qu'en Russie. Les tribunaux y jugeoient sans règle et par conséquent sans équité. Le pouvoir des juges étoit arbitraire et sans bornes. Ils faisoient à leur seule volonté, donner la question ou exiloient en Sibérie. *Catherine* s'occupa sérieusement de remédier à ces abus. Elle établit dans le ministère de la justice diverses cours ou conseils spéciaux qui, n'ayant à prononcer chacun que sur un seul genre d'affaires, suivirent dès-lors une jurisprudence plus uniforme et plus régulière. Elle augmenta le traitement des magistrats, pour les mettre à l'abri de la subornation, et leur en assura la moitié pour le temps de la vieillesse où ils ne pourroient plus exercer leur emploi. « Toutes les provinces de la Russie, dit l'un de ses historiens, et même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moscow, pour présenter leurs idées sur les lois qui leur étoient les plus propres. *Catherine* se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des États se fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un spectacle intéressant et nouveau de voir les députés de peuples nombreux, si différens par leurs mœurs, leur costume, leur langage, étonnés de se trouver ensemble pour discuter leurs lois, eux qui n'avoient jamais su qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître que souvent ils ne connoissoient pas. L'impératrice s'étoit fait ménager dans la salle une tribune, d'où sans être apperçue elle pouvoit tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, dont l'original écrit en françois et presque tout entier de la main de *Catherine*, a été déposé dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Les applaudissemens en interrompirent souvent la lecture. Les seuls députés des Samoïèdes osèrent rester sans marque d'admiration. L'un d'eux prit même la parole et dit : *Nous sommes simples et justes. Nous faisons tranquillement paître nos rennes. Nous n'avons pas besoin d'un code nouveau : mais faites pour les Russes nos voisins et pour les Gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui arrêtent leurs brigandages.* » D'autres séances ne furent pas aussi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux paysans : ceux-ci commençoient à se rassembler ; on craignit des insurrections. Des députés laissèrent entrevoir des idées funestes au pouvoir absolu, l'impératrice en frémit et se hâta de dissoudre les États. Avant leur séparation, ils décernèrent le titre de *Grande* et de *Mère de la Patrie* à cette princesse. Celle-ci fit distribuer à chacun des députés une médaille d'or, destinée à transmettre à la postérité le motif qui les avoit fait rassembler ; elle s'empressa d'adresser son nouveau code à la plupart des souverains, et le roi de Prusse répondit au comte de *Solms* : « *Sémiramis* commanda des armées ; *Elizabeth* d'Angleterre est comptée au nombre des grands politiques ; *Marie-Thérèse* d'Autriche a montré beaucoup d'intrépidité à son avénement au trône. Mais aucune femme n'avoit encore été législatrice. Cette gloire étoit réservée à l'impératrice de Russie. » — Après ce

travail important, *Catherine* en ordonna un autre non moins utile. Ce fut de faire voyager plusieurs savans dans l'intérieur de ses vastes états à peine connus, pour en observer la position, les productions, les ressources. *Pallas* et *Falk* parcoururent les rives du Wolga et parvinrent jusqu'à Casan; *Gmélin* et *Guldenstedt* visitèrent les bords du Tanaïs jusqu'au Boristhène, et toutes les contrées qui s'étendent depuis Astracan jusqu'aux frontières de la Perse. *Blaumayer* fut chargé de vérifier les découvertes déjà faites dans l'archipel du Nord et d'en tenter de nouvelles; *Valchen-Stedz* pénétra dans les gorges du Caucase; *Billings* assisté de *Hall*, de *Besing* et du fameux mécanicien *Edwards*, parcourut l'Océan oriental jusques aux côtes du Japon. *Pallas*, dans son voyage, avoit recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle qui formoient un cabinet précieux; l'impératrice en ordonna l'acquisition. — L'académie de Pétersbourg obtint de nouveaux priviléges; et celle des Arts reçut un plus grand nombre d'élèves. L'inoculation fut adoptée en Russie; l'impératrice fut la première à s'y soumettre et à inviter le grand duc à l'imiter. Une peste affreuse qui ravagea Moscow, qui y emporta cent mille habitans et menaçoit de ravir le reste, fut arrêtée dans son invasion. A la même époque, l'un des plus beaux diamans de l'univers fut acquis par *Catherine*, d'un Grec qui, après l'avoir apporté d'Ispahan, l'avoit déposé à la banque d'Amsterdam. Elle le paya cent mille livres sterling, et assura en outre au vendeur une pension de quatre mille roubles. La fameuse statue de *Pierre I* fut inaugurée; elle est du célèbre *Etienne Falconet*. Un immense rocher brut, transporté avec les plus grands frais des marais de la Karélie à Pétersbourg, lui servit de piédestal. En même temps l'impératrice recevoit à sa cour le roi de Suède, l'empereur *Joseph II*, le prince héréditaire de Prusse, le prince *Henri*, et leur donnoit des fêtes superbes; elle accueilloit *Diderot* et le faisoit asseoir à côté d'elle. Des banques publiques étoient ouvertes à Pétersbourg pour les nobles et les marchands; et à Tobolsk, pour donner plus d'activité au commerce de la Sibérie. Elle n'épargnoit rien pour la splendeur de la manufacture d'acier de Toula, dont les ouvrages rivalisent de perfection avec ceux d'Angleterre. Elle favorisoit les tanneries, les fabriques de fil d'or et d'argent, les fonderies de caractères d'imprimerie. Elle faisoit planter le mûrier dans l'Ukraine et y naturalisoit le ver à soie. Pour bannir l'oisiveté, elle établissoit en 1782 des courtiers à qui peuvent s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, tous ceux qui demandent de l'occupation ou des ouvriers, et une maison de travail à Pétersbourg pour y renfermer les paresseux et les mendians valides. *Catherine* fit plus, elle affranchit ceux qui se livreroient au négoce de la capitation et de tirer au sort pour le recrutement de la marine et de l'armée. Elle calma les Tartares Baschkirs qui s'étoient révoltés et menaçoient de quitter son empire, comme avoient fait les Tourgouts qui, pour éviter les vexations des gouverneurs Russes, étoient allés se réfugier en Chine. *Voyez* OUBACHÉ. Elle accorda de grands secours pour rétablir la ville de Twer, presque

entièrement consumée dans un incendie; elle fonda en 1778 celle de Cherson, sur les bords du Niéper, au-dessus de l'embouchure du Bogh; on y voyoit peu de temps après, plus de quarante mille habitans, et il sortoit de ses chantiers des vaisseaux marchands et de guerre, qui devinrent l'effroi des Ottomans. — Le commerce dans la mer Caspienne et avec la Perse, fut favorisé. Malgré les obstacles du kan *Mahmed*, les navires Russes allèrent échanger leur fer, leur acier, leurs fourrures contre la soie et le coton du Guilan, les tapis de Perse, le schamaï et le lorsas, poissons excellens, et les chiens de mer dont les Moscovites vendent la peau aux Anglois et dont ils emploient la graisse à faire du savon. Le commerce avec la Chine ne reçut pas de moindres encouragemens. En 1653, des Sibériens et des Boukares avoient formé des caravanes qui, traversant la Tartarie Chinoise, alloient trafiquer jusqu'à Pékin. Elles y portoient des fourrures pour recevoir en échange de l'or, des pierreries, du thé et des porcelaines; mais ce négoce avoit été interrompu. *Catherine* le ranima. Elle écrivit à l'empereur de la Chine qui consentit à faire de la petite ville de Kiachta le rendez-vous des marchands Russes et Chinois. Pour faciliter cette communication, l'impératrice fit partir pour Pékin plusieurs jeunes gens chargés d'étudier la langue et les usages de la Chine. Les établissemens de la Russie dans plusieurs isles de l'Archipel du Nord, la rapprochoient aussi du Japon; *Catherine* conçut le dessein d'ouvrir une branche de commerce avec cet empire; et elle accueillit un jeune Japonois jeté par la tempête sur l'isle de Cuivre, qui lui fut amené à Pétersbourg par le docteur *Laxmann*, et à qui elle donna des maîtres de langues russe et tartare, pour qu'il pût servir d'interprète aux deux nations. D'un autre côté, elle s'empressa de seconder l'empereur qui desiroit la libre navigation de l'Escaut, et de favoriser les voyages faits dans les mers du Nord, pour y tenter le passage aux Indes. Enfin, un immense canal fut commencé par ses ordres, pour ouvrir une communication intérieure aux vastes contrées situées entre la Baltique et la mer Caspienne. — L'instruction de ses sujets ne fut pas moins l'objet des soins de *Catherine*. Une commission d'enseignement fut établie: non-seulement toutes les villes eurent des maisons d'éducation, mais les campagnes obtinrent des écoles normales sur le plan de celles d'Allemagne; et celle des cinq cents demoiselles Russes, fondée dans le fauxbourg de Saint-Alexandre-Newski, reçut un revenu fixe et annuel. La maison des cadets de terre lui dut son extension. Sept cents jeunes Russes y reçoivent tous les principes de l'art militaire, et ne peuvent quitter l'établissement que leur instruction ne soit terminée et complète. Elle dure quinze ans; et chaque élève coûte à l'état quatre mille quatre cent dix roubles. Aucun d'eux ne peut recevoir le moindre présent de sa famille; en sorte que le fils de l'homme le plus riche et celui de l'homme le plus pauvre, n'ont ni plus d'argent ni plus de luxe. *Catherine* établit encore: 1.° une maison pour six cents cadets de la marine, qui font chaque année une campagne sur la mer Baltique, et sont sous la direc-

tion spéciale d'un amiral ; 2.° une autre pour quatre cent soixante jeunes Russes destinés au génie ou à l'artillerie ; 3.° une autre pour deux cents élèves Grecs, Albaniens, Italiens ou Moscovites, auxquels on apprend la plupart des langues étrangères, et qui après leurs cours, entrent dans le militaire ou deviennent interprètes au service de Russie; 4.° trois écoles de médecine et de chirurgie, une école pratique d'accouchemens, une autre de clinique ; 5.° une école de mines, pour soixante élèves instruits aux frais du gouvernement ; 6.° une autre pour l'étude des beaux-arts ; 7.° une autre spécialement consacrée à l'art théâtral, dans laquelle on apprend la danse, la musique et la déclamation ; 8.° enfin une école de navigation, où soixante-cinq élèves apprennent l'hydrographie, l'astronomie, l'architecture navale et la langue angloise. L'impératrice, sachant que les peuples de la Russie-Blanche montroient beaucoup d'attachement pour les Jésuites, fonda un séminaire pour cet ordre éteint, et demanda que la cour de Rome le rétablît dans ses états. Elle espéroit que tous les Jésuites Européens viendroient s'y réfugier et y apporter leurs richesses et leurs lumières. Pour créer le courage et les actions utiles à la patrie, elle institua divers ordres de chevalerie ; celui de *Saint-George*, en faveur des généraux qui, commandant une armée en chef, auroient gagné une bataille ; celui de *Saint-Wolodimir*, pour ceux qui auroient bien servi l'état dans quelque emploi civil. — Au milieu de ces nombreux détails d'un gouvernement immense, *Catherine* pacifia l'Autriche et la Prusse qui avoient déjà tiré l'épée pour l'électorat de Bavière. Dans la guerre entre les États-Unis, la France et l'Angleterre, elle conçut et exécuta le plan de mettre les autres états à l'abri des atteintes hostiles et de faire respecter leurs pavillons, par une confédération de la Russie, du Danemarck, de la Suède, de la Prusse, de l'Autriche et du Portugal. On appela cette confédération la *Neutralité armée*. Les Hollandois ayant hésité à s'y réunir, l'Angleterre leur déclara la guerre ; mais la médiation de l'impératrice la termina. — C'est alors qu'elle voulut exécuter le projet favori qui depuis long-temps occupoit son imagination ; c'étoit de chasser le Turc de l'Europe, de le repousser en Asie, et de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople. *Joseph II* devoit entrer dans son plan ; elle le pria de venir en conférer avec elle, soit à Mohilow ville de Lithuanie, où elle arriva le 30 mai 1780, soit à Moscow où l'empereur fut reçu avec une extrême magnificence. Dans leurs entretiens, l'attaque des Ottomans fut concertée, ainsi que le partage de leurs dépouilles. *Catherine* commença en 1783 à déposséder *Sahim-Ghérai*, kan de la Crimée, et à s'emparer de cette longue péninsule, de l'isle de Taman et de tout le Kuban. Elle restitua alors à ces contrées leur anciens noms ; la Crimée reprit celui de Tauride ; le Kuban celui du département du Caucase. Trente mille Tartares périrent dans cette conquête ; soixante mille Zaporaviens furent enlevés à leur pays, conduits sur les côtes de la mer d'Azoph et de la mer Noire, où cette colonie fournit aujourd'hui des matelots aux escadres Russes

dans ces mers. — Bientôt la souveraine voulut visiter ces immenses contrées. Elles partit de Pétersbourg le 18 janvier 1787, avec une suite brillante et nombreuse ; ses traîneaux alloient la nuit comme le jour. De distance en distance on avoit eu ordre d'allumer de grands feux pour marquer son passage. Toutes les maisons où elle s'arrêta furent réparées ou bâties exprès pour la recevoir, et meublées à neuf. A la fin de chaque repas on faisoit don de tout le linge aux propriétaires de ces maisons. Après un mois de route rapide, l'impératrice arriva à Kiœff, où les princes et nobles Polonois vinrent l'accueillir. Des rochers gênoient la navigation du Niéper, on les brisa, et le fleuve reçut cinquante galères magnifiquement préparées pour porter *Catherine* et sa suite. A Kaniek, le roi de Pologne, voyageant sous son ancien nom de *Poniatowski*, vint à sa rencontre, et se retira satisfait de l'avoir vue et d'avoir été décoré par elle de l'ordre de *Saint-André*. Quelques jours après, l'empereur *Joseph II* la rejoignit à Kaïdek et l'accompagna dans une grande partie de son voyage. Arrivée à Cherson, *Catherine* reçut les hommages de ses sujets sur un trône qui coûtoit quatorze mille roubles. Là elle vit lancer à l'eau un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, on lui fit lire sur l'une des portes cette inscription : « *C'est ici qu'il faut passer pour aller à Bysance.* » A Butschiserai, elle logea dans le palais du kan des Tartares ; et y jouit du spectacle d'une montagne si prodigieusement illuminée qu'elle parut tout en feu. Conduite à Pultawa, on lui présenta l'image de la fameuse bataille dont ce lieu avoit été le théâtre, entre le czar *Pierre I* et *Charles XII* roi de Suède. Lorsqu'on lui fit remarquer la faute que firent les Suédois : « Voilà donc, s'écria-t-elle, à quoi tiennent les destinées des empires; sans cette faute nous ne serions pas ici. » — Au retour de *Catherine*, la guerre ne tarda pas à être déclarée à la Porte. *Potemkin* fut mis en 1787 à la tête de l'armée Russe; l'amiral *Kruse* eut le commandement de la flotte. Le premier combat se donna près d'Oczacow, et les Turcs y furent vaincus; quelques jours après, le prince de *Nassau-Siegen* attaqua leur flotte dans le Liman, en brûla trois vaisseaux et en prit plusieurs autres. Tandis que le général *Tamara* s'emparoit de la Georgie, que *Cobourg* prenoit la ville de Choczin et *Potemkin* celle d'Oczacow dont il fit massacrer les nombreux habitans, *Kamenskoï* brûloit Galatza, la plus commerçante cité de la Moldavie, celle de Bender se rendoit à discrétion; le prince *Gallitzin* triomphoit à Matzin, et *Souwaroff*, après avoir gagné la bataille de Foksan, donnoit l'assaut à la ville d'Ismaïl et souilloit ses lauriers en faisant passer trente mille Turcs au fil de l'épée. C'est en apprenant tant de succès, que *Catherine*, concevant l'orgueil de réaliser bientôt le projet de porter sous un climat plus heureux le siége de son empire, dit ironiquement à *Wirtworth* ambassadeur d'Angleterre : « Puisque M. *Pitt* veut me chasser de Pétersbourg, j'espère qu'il me permettra de me retirer à Constantinople. » Cette espérance fut déçue ; la politique des autres cours

de l'Europe vint y mettre obstacle, et l'impératrice fut forcée par elles à conclure la paix avec les Turcs, par le traité fait à Yassy, en 1792. Les articles fixèrent les limites de la Russie au Niester, confirmèrent les droits des principales villes de la Moldavie et de la Valachie, et assurèrent la tranquillité du département du Caucase. — A peine cette paix fut-elle signée, que *Catherine* ne pouvant pardonner à la Pologne ni les actes de la diète de 1788 qui avoit abrogé la constitution qu'elle avoit dictée, ni celle établie à Varsovie le 3 mai 1791, lui déclara la guerre et détermina le partage définitif de son territoire. La diète reçut cette déclaration avec courage et ordonna les préparatifs de défense ; mais les Polonois ne surent jamais réunir leurs forces, et malgré les talens de *Taddée Kosciusko*, ils furent bientôt pressés et subjugués par les armées Russes. Les plaines de la Pologne et la capitale elle-même, devinrent alors les tristes théâtres du pillage et de la plus sanglante désolation. Aussitôt la Russie et la Prusse partagèrent sans obstacle les restes de l'ancien royaume des *Casimirs* et des *Jagellons*. L'impératrice y réunit quelque temps après la Courlande, la Sémigalle et le cercle de Pilten qui, par acte du 18 mars 1795, se soumirent à elle. — *Catherine* tourna dès-lors toutes ses pensées à faire renaître la monarchie en France, et à empêcher les principes de la révolution de cette contrée de pénétrer dans ses états. L'ambassadeur *Ségur* eut ordre de quitter Pétersbourg ; et elle lui dit lorsqu'il prit congé d'elle : « Je suis fâché de votre éloignement ; mais je suis aristocrate, car il faut faire mon métier. » *Catherine* défendit jusqu'à l'introduction des marchandises et des vins de France, et joignit à la flotte Angloise douze vaisseaux de ligne et huit frégates. Elle venoit de promettre à la coalition une armée de quatre-vingt mille hommes, lorsque le 17 novembre 1796, à dix heures du soir, elle succomba à une violente attaque d'apoplexie. Elle fut inhumée avec la plus grande solennité. Pour cette cérémonie, *Paul I* son successeur, fit sortir le cercueil de *Pierre III* de l'église où depuis trente-cinq ans il étoit déposé. On plaça au-dessus la couronne impériale, et il fut mis sur un lit de parade, à côté de celui de l'impératrice auquel il fut attaché par une guirlande portant cette inscription : *Divisés pendant leur vie, unis à leur mort.* — Sans aimer le gouvernement monarchique ni moderne de la France, *Catherine* en préféroit les écrivains à ceux de toutes les autres nations. Elle entretint une correspondance suivie avec *Voltaire* et *d'Alembert*. Elle fit offrir à ce dernier vingt-quatre mille livres de pension, pour venir achever l'*Encyclopédie* dans ses états et y surveiller l'éducation du grand duc. *D'Alembert* ne voulut point quitter sa patrie et eut la modération de refuser des offres aussi généreuses. L'impératrice n'en acheta pas moins sa bibliothèque. Instruite que *Diderot* vouloit vendre la sienne pour en faire la dot d'une fille unique, elle la fit acquérir, en laissa la jouissance au philosophe, et y réunit un traitement de bibliothécaire. Peu de temps après la mort de *Voltaire*, elle fit demander ses livres à madame *Denis* sa nièce ; et lors-

qu'elle les eut obtenu, elle écrivit à celle-ci : « Les ames sensibles ne verront jamais cette bibliothèque sans se souvenir que votre oncle sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément respirent, parce que son ame en étoit profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivoit comme lui : à la race future il servira d'exemple et d'écueil.... » L'enveloppe portoit ces mots : « A Madame *Denis*, nièce d'un grand homme qui m'aimoit beaucoup. » Pour remercier le célèbre médecin *Morand* de l'envoi qu'il lui avoit fait de diverses pièces d'anatomie, *Catherine* lui adressa son portrait avec une riche collection de médailles d'or et d'argent frappées en Russie. Ses maximes favorites étoient celles-ci : « Il faut être constant dans ses projets : il vaut mieux mal faire que changer de résolution : il n'y a que les sots qui soient indécis. » *J. Castera* qui a publié, l'an 8, à Paris, une Histoire de cette impératrice, en 4 volumes in-12, où l'élégance du style est réunie à l'intérêt des faits, en a tracé le portrait suivant : « *Catherine* avoit été belle dans sa jeunesse, et elle conservoit dans les derniers temps de sa vie de la grace et de la majesté. Elle étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; et comme elle portoit la tête fort élevée, elle paroissoit presque grande. Son front étoit ouvert, son nez un peu aquilain, sa bouche agréable et son menton un peu long, mais point difforme ; ses cheveux étoient châtain-brun ; ses sourcils noirs et bien garnis. Ses yeux bleus avoient une douceur souvent affectée, et plus souvent encore remplacée par de la fierté. Sa physionomie ne manquoit pas d'expression ; mais cette expression montroit peu ce qui se passoit dans l'ame de *Catherine*, ou plutôt elle ne lui servoit qu'à le mieux déguiser. *Catherine* étoit ordinairement vêtue à la manière russe. Elle portoit une robe verte assez courte, qui formoit par-devant une espèce de veste, et dont les manches étroites descendoient jusqu'au poignet. Ses cheveux légèrement poudrés, flottoient sur ses épaules, et étoient surmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans les dernières années de sa vie, elle mettoit beaucoup de rouge ; car elle avoit encore des prétentions à ne pas laisser paroître sur son visage les empreintes du temps, et ce n'étoit peut-être qu'à cause de ces prétentions qu'elle vivoit avec beaucoup de sobriété. Elle ne faisoit qu'un léger déjeûner, mangeoit modérément à dîner, et ne soupoit jamais. Les jours de cérémonie, cette princesse réunissoit sur sa personne et dans sa cour tout ce que l'élégance Européenne peut ajouter d'éclat à la pompe Asiatique. Alors ses cheveux et sa robe étoient couverts de pierreries, et sa tête étoit parée d'une couronne de diamans d'un prix inestimable. » Cette femme extraordinaire eut l'ambition de réunir tous les genres de gloire ; et elle ne négligea pas celle d'auteur. On lui doit plusieurs écrits : I. *L'Antidote* contre l'abbé *Chappe*, dont les réflexions insérées dans son *Voyage en Sibérie*, lui firent beaucoup de peine. II. Sa *Correspondance* avec *Voltaire* et d'autres savans. III. *Bibliothèque* d'Histoire et de Morale. Elle fut publiée pour servir à l'instruction des grands ducs *Alexandre* et *Constantin* ses pe-

tits-fils, et renferme des Contes moraux et un bon Abrégé de l'Histoire de Russie. IV. *Théâtre de l'Hermitage*, 2 vol. in-8.° On y trouve des proverbes traduits de la langue Russe, et de petites pièces Françoises représentées sur le théâtre de l'Hermitage. Ce sont de simples canevas dramatiques plutôt que des pièces. Quiconque veut connoître plus particulièrement *Catherine*, peut consulter sa Vie, par *Castéra*; les Œuvres posthumes de *Rhullières*; l'Histoire de l'empire de Russie, traduite de l'anglois de *Tooche*, six volumes in-8°, Paris, *Crapelet*, 1801; la Vie de *Pierre III*, etc. *Voy.* PIERRE III, OUBACHÉ, ROMANZOFF, POTEMKIN, SOUWAROFF, STANISLAS-AUGUSTE.

* CATILINA, (Lucius) d'une des premières familles patriciennes de Rome, dérobé par son argent et ses amis au dernier supplice, qu'il méritoit pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une Vestale et pour avoir assassiné son propre frère, (*Voyez* SYLLA), avoit été successivement questeur, lieutenant général et prêteur, sans que son caractère eût changé. S'étant depuis présenté deux fois inutilement pour le consulat et ayant eu *Cicéron* pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avoit déjà long-temps qu'il tramoit sourdement de détruire Rome par le fer et par le feu. Plusieurs jeunes gens de la première naissance, réduits comme lui à la misère par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit-on, du sang humain pour gage de leur union. Le jour avoit été fixé au premier janvier. Un contre-temps obligea de remettre le projet au cinq de février. Dans cet intervalle *Cicéron* averti par *Fulvia*, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de *Catilina*, qui, accusé en plein sénat, dit en frémissant, qu'*il étoufferoit sous les ruines de Rome l'embrasement où on le précipitoit.* — Peu effrayé de ses menaces, *Cicéron* veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, et l'on en fit exécuter cinq. *Catilina* veut en vain se justifier, en rappelant son illustre origine, les services de ses ancêtres: voyant tous les esprits décidés contre lui, il quitte Rome, passe en Étrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. *Antoine*, collègue de *Cicéron*, fit marcher *Pétréius* son lieutenant, contre le conspirateur. *Catilina* se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, et se fit tuer pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J. C. Ainsi périt cet homme, à qui les plus noirs attentats ne coûtoient rien; aussi hardi qu'habile; aussi ambitieux que politique; aussi capable de former de pernicieux desseins que de les conduire; scélérat malgré ses remords, avide tout à la fois et prodigue. S'il eût employé au service de sa patrie son activité, sa vigilance, sa valeur, son éloquence, c'eût été un héros. Tel qu'il vécut et tel qu'il mourut, ce fut un brigand, un peu moins obscur, mais non moins méchant que ceux qui périssent à un gibet. *Voyez* l'excellente *Histoire* de cette conjuration par *Salluste*. On peut y ajouter ce portrait de *Catilina* par *Cicéron*, dans sa belle Oraison pour *Célius*. « *Catilina* savoit présenter l'apparence des

plus grandes vertus, sans en avoir la réalité. Lié avec une foule de scélérats, il affectoit d'être voué aux plus gens de bien. Ardent pour les plaisirs, sans être incapable d'application et de travail, il sut allier les excès de la volupté avec les fatigues de la guerre. Quel homme fut plus avide dans ses rapines et plus prodigue dans ses largesses ? Mais ce qui tenoit en lui du prodige, c'étoit son talent pour se faire des amis, pour se les conserver par des soins attentifs, partageant avec eux tout ce qu'il avoit, les aidant de sa bourse, de son crédit, de ses peines, de ses crimes mêmes s'il le falloit et de son audace. C'étoit la flexibilité de son caractère qui prenoit toutes les formes, qui se plioit et se prêtoit à toutes les circonstances : sérieux avec les esprits austères et sombres, gai avec les personnes enjouées, grave avec les vieillards, caressant avec la jeunesse, audacieux avec les scélérats, dissolu avec les débauchés. »

CATILLUS, (Mythol.) fils d'*Amphiaraüs* et frère de *Tiburtus*, bâtit en l'honneur de ce dernier qu'il avoit eu le malheur de voir périr, la ville de Tibur.

* I. CATINAT, (Nicolas) né à Paris le 1er septembre 1637, du doyen des conseillers au parlement, commença par plaider, perdit une cause juste, et quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, et ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit, aux yeux de *Louis XIV* à l'attaque de la contr'escarpe de Lille, une action de tête et de courage qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Élevé successivement aux premières dignités de la guerre, il se signala à Maëstricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à Saint-Omer, à Gand et à Ypres. Le grand *Condé* avoit su apprécier son mérite, et lui avoit écrit après la bataille de Senef où *Catinat* avoit été blessé : *Personne ne prend plus de part que moi à votre blessure ; il y a si peu de gens comme vous que l'on perd trop quand on les perd.* Lieutenant général en 1688, il battit le duc de *Savoie* à Staffarde et à la Marsaille, se rendit maître de toute la Savoie et d'une partie du Piémont. La difficulté du local rendoit ses succès plus difficiles. Il encouragea ses troupes, en donnant l'exemple de soutenir toutes les fatigues. « On le voyoit, disent les Mémoires du temps, gravissant les montagnes à pied et glissant sur le cul comme le soldat, dans les descentes. » *Catinat* ne fut ni moins actif, ni moins valeureux en Flandre ; il assiégea et prit Ath en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693, et le roi lisant la liste des maréchaux dans son cabinet, s'écria, à son nom : *C'est bien la Vertu couronnée !* La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée Françoise contre le prince *Eugène* qui commandoit celle de l'empereur. La cour, au commencement de cette guerre étoit indécise sur le choix de ses généraux, et balançoit entre *Catinat*, *Vendôme* et *Villeroi*. On en parla dans le conseil de l'empereur. *Si c'est* Villeroi *qui commande*, dit *Eugène*, *je le battrai ; si c'est* Vendôme, *nous nous battrons ; si c'est* Catinat, *je serai battu*. Le mauvais état de l'armée, le défaut d'argent pour la faire

subsister, le peu d'intelligence entre lui et le duc de *Savoie* dont il soupçonnoit la droiture, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince *Eugène*. Il fut blessé à l'affaire de Chiari, et obligé de reculer jusques derrière l'Oglio. Cette retraite occasionnée par la défense que lui avoit faite la cour de s'opposer au passage du prince *Eugène*, fut cause de ses fautes et de sa disgrace. *Catinat*, malgré ses victoires et ses négociations, fut obligé de servir sous *Villeroi*; et le dernier élève de *Turenne* et de *Condé*, n'agit plus qu'en second. Il soutint cette injustice en homme supérieur à sa fortune. *Je tâche d'oublier ma disgrace*, mandoit-il à ses amis, *pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres du maréchal de* Villeroi. *Je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchans seroient outrés s'ils savoient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet*. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa. Sa famille se plaignit amèrement à lui. *Eh bien!* dit-il à ses parens, *effacez-moi de votre généalogie*.... Il n'augmentoit que le moins qu'il pouvoit la foule des courtisans. *Louis XIV* lui ayant demandé pourquoi on ne le voyoit jamais à Marli, et si quelque affaire l'en empêchoit? *Aucune*, répondit le maréchal; *mais la cour est très-nombreuse, et j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour*. La simplicité de son extérieur répondoit à son indifférence pour les honneurs. Ses jaloux disoient, en lui supposant un orgueil raffiné dont il n'étoit pas capable: « Cet habit de drap uni dont le maréchal est toujours vêtu, est la manière la plus sûre de se faire remarquer. » Mais *Catinat* répondoit à cette insinuation maligne, en paroissant avec des habits magnifiques dans les cérémonies d'éclat. Il mourut en philosophe, ainsi qu'il avoit vécu, dans sa terre de Saint-Gratien le 25 février 1712, âgé de 74 ans, n'ayant jamais voulu se marier. La postérité masculine de son frère aîné a fini en 1745 par la mort de son fils, conseiller au parlement. Le maréchal de *Catinat* s'étoit élevé par degrés, sans cabale et sans intrigue. Philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, libre de tous préjugés, et n'affectant point de les mépriser, ignorant la galanterie et le métier de courtisan, ennemi de l'intérêt et du faste, et se bornant à cultiver l'amitié. L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, à qui l'on doit ce portrait, dit, qu'il eût été bon *Ministre*, *bon Chancelier*, *comme bon Général*, et c'est ce que le duc de *la Feuillade* avoit dit à *Louis XIV* en lui parlant de *Catinat*. Il avoit dans l'esprit une application et une activité qui le rendoient capable de tout sans qu'il parût se mêler de rien. Son sang froid ne se démentoit jamais. Il lui échappa dans la malheureuse affaire de Chiari, un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge infructueuse, il ralloit encore les troupes. Un officier lui dit: *Où voulez-vous que nous allions? à la mort?* — *Il est vrai*, répond Catinat, *la Mort est devant nous, mais la Honte est derrière*. Les soldats l'appeloient *Le Père la Pensée*. Quelques anecdotes feront connoître la trempe de son ame. *Catinat* reçut le bâton de maréchal de France en Piémont. Le gentilhomme qui le lui apportoit, étant tombé malade en chemin,

en chargea un courrier qui eut pour sa récompense un billet de mille écus. Celui qui étoit chargé de le payer à Paris, écrivit au nouveau maréchal que le gentilhomme prétendoit que c'étoit à lui que devoit revenir cette gratification : *Qu'on donne mille écus à chacun des deux*, répondit *Catinat* qui n'étoit pas riche. Ce général se rendit ensuite à la cour pour rendre compte de ce qu'il avoit fait dans le Piémont et pour concerter le plan de la campagne suivante. Après qu'il eut épuisé tout ce qu'il avoit à dire sur les opérations militaires, *Louis XIV* lui dit : *C'est assez parler de mes affaires ; comment sont les vôtres ? — Fort bien*, Sire, *graces aux bontés de Votre Majesté*, répondit le maréchal, malgré la médiocrité de sa fortune. — *Voilà*, dit le roi en se tournant vers ses courtisans, *le seul homme de mon royaume qui m'ait tenu ce langage*. Dès que *Catinat* avoit eu le commandement des armées, son premier acte avoit été de refuser ce que les généraux appellent le traitement du pays. Il fallut un ordre du roi pour qu'il l'acceptât dans la suite. *Catinat*, né pauvre et faisant les sacrifices d'un homme riche, ne pouvoit trouver dans son économie un supplément à la modicité de son revenu. Aussi, à la fin d'une campagne pria-t-il avec confiance le ministre de lui continuer une gratification de deux mille écus qui, les autres années *étoient de commodité, mais celle-ci de nécessité*. Aussi humain que désintéressé, il ne fit dans ses opérations militaires que le mal qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire. Après la prise de Philipsbourg en 1688, il alla mettre à contribution le pays de Juliers et de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit le barbare *Louvois* ; *pillez, massacrez, brûlez, brûlez bien le pays*. *Catinat* sut allier dans cette occasion le service de l'état avec les lois sacrées de l'humanité. Voici les propres paroles de ses ordres : « Si par l'opiniâtreté des habitans le feu devient le seul moyen de les soumettre, qu'on ait grand soin de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que le feu ne puisse se communiquer. » Mais les contributions, graces à ses soins, furent levées sans incendies et sans ravages. « La province de Juliers, écrivoit alors le gazetier de Hollande, a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par ce général ; si c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé. « Son sang froid, au milieu des agitations de la guerre, étoit aussi admirable que sa constante équité. *Palaprat* rapporte dans la préface de ses Comédies, que quelques jours après la bataille de la Marsaille, un soir qu'il soupoit à la tente du maréchal *de Catinat*, on parla des différentes qualités des généraux. Le poëte faisant allusion au héros qui étoit présent, dit : *J'en connois un si simple que, sortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie aux quilles*. « A peine eus-je achevé, que M. *de Catinat* me repartit froidement : *Je ne l'estimerois pas moins, si c'étoit en sortant de la perdre*. » On raconte ce trait d'une autre manière. Le lendemain de la bataille de Staffarde il joua aux quilles. Un officier parut surpris d'un tel délassement : *Vous vous trompez*, répondit Catinat ; *cet amusement ne pourroit vous étonner que dans le cas où le général auroit perdu*

la

la bataille. La relation qu'il donna de cette fameuse journée, étoit si modeste qu'on étoit tenté de demander en la lisant : *Catinat en étoit-il?* tant il oublioit ses services pour faire valoir ceux des autres ! Il savoit que *Feuquières* étoit son espion auprès de *Louvois*, et il l'employoit parce qu'il le croyoit habile. « *Pourquoi lui ferois-je du mal?* disoit-il à ses amis ; *son ambition le tourmente plus que ses délations ne me nuisent.* » Le maréchal *de Catinat* savoit respecter les préjugés, autant qu'un homme dont l'esprit n'auroit pas été au-dessus des préjugés. Deux dragons de la garnison Françoise qui étoit dans Mantoue, passoient dans une rue. Un Italien qui étoit irrité contre l'un des deux, lui enfonça son poignard par derrière, le tua sur la place et se réfugia dans une église. Le camarade du mort le poursuivit jusques sur l'autel et le massacra. Le peuple indigné qu'on eût osé violer les immunités ecclésiastiques, s'attroupa et voulut fermer les portes. Mais le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle fut investie dans le moment, et le dragon demandé avec menace d'un soulèvement général. Pour appaiser le tumulte, le général François fait conduire le dragon chargé de fers dans une prison. Il est envoyé pendant la nuit dans une place éloignée. Quelques jours après on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit, et regarde cette mort comme un châtiment du ciel. *Voyez* la *Vie du maréchal de Catinat*, 1775, in-12.

CATINEAU, (N.) Sacristain de la ville de Beaupréau, se mit à la tête des mécontens qui s'insurgèrent dans le bas Anjou en 1793, et devint le premier chef des Vendéens. Il combattit diverses fois avec bravoure, et s'empara de plusieurs villages. Après avoir remis modestement le commandement de ses troupes au jeune *Bonchamp* qui fut tué à l'attaque de Chollet, il périt lui-même au siége de Nantes à la fin de 1793.

CATOLET, (N.) auteur dramatique, mort en 1752, a donné plusieurs petites pièces aux spectacles de la foire et aux Italiens, entr'autres les *Aventures de la rue Quincampoix*, et une parodie de l'opéra de *Médée* et *Jason*.

CATTEMBURG, (Adrien) né à Rotterdam en 1664, y enseigna pendant plus de vingt-cinq ans la théologie arminienne. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Vie de Grotius* en flamand, 1727, deux vol. in-fol. II. *Bibliotheca Scriptorum remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientiæ Mosaïcæ*, 1737, in-4.°

I. CATTIER, (Philippe) avocat au parlement de Paris, donnoit des leçons de grec. Il est auteur de divers ouvrages. I. *Exercitationes IV de usu linguæ græcæ*, Paris, 1647, in-4.° II. *Gazophylacium græcorum*. Cet écrit est d'un grand usage pour l'étude du grec dans les écoles de Hollande. Il parut à Paris en 1651, et a eu d'autres éditions à Francfort et ailleurs. III. *Hortus Augusti in quo radices linguæ latinæ revirescunt*, 1657, in-4.° *Cattier* eût mérité d'être professeur au collége Royal ; mais sa modestie le rendit inconnu à ses compatriotes et aux lexicographes François.

* **CATULLE**, (*Caius Valerius* CATULLUS) poëte Latin, né à Vérone l'an 86 avant J. C., imita dans ses *Épigrammes* la manière grecque en l'anoblissant. Le plaisir et l'amour excitèrent son imagination, et donnèrent à ses vers cette simplicité élégante, ces graces naturelles, cette facilité et cet enjouement qui faisoient son caractère. Les grands le recherchèrent et l'aimèrent. *Cicéron*, *Plancus*, *Cinna*, et les personnages les plus distingués de son siècle furent ses amis. *Jules-César* contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, s'en vengea en l'invitant à souper. « Il ne faut pas cependant admirer trop la magnanimité de *César*, dit *la Harpe*, car les épigrammes ne sont pas bonnes, et je croirois volontiers que le bon goût de *César* fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si *Catulle* lui récita ses vers *sur le Moineau de Lesbie*, et son épithalame de *Thétis et Pélée*, son hôte dut être content de lui. Il dut voir dans *Catulle* un génie facile qui excelloit dans les sujets gracieux, et qui s'élevoit, quand il vouloit, au sublime de la passion. L'épisode d'*Ariane* abandonnée dans l'isle de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que *Virgile* dans son quatrième livre de l'*Énéide* en a emprunté toutes les idées, tous les mouvemens, quelquefois même les expressions et jusqu'à des vers entiers. L'*Ariane* de *Catulle* a servi à embellir la *Didon* de *Virgile*. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de l'*Énéide*, n'eût pu devenir un grand poëte s'il eût aimé le travail et la gloire? Mais *Catulle* n'aima que le plaisir et les voyages : deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il étoit né pauvre, et des amis l'enrichirent, entr'autres *Manlius* dont il fit l'épithalame ; sujet usé, mais dont il sut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. » Si le style de *Catulle* est pur, ses idées ne le sont pas toujours. C'est lui qui a donné occasion à ce mot : « *Qui écrit comme* Catulle, *vit rarement comme* Caton. » Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que *Cicéron* son ami revint de son exil. Ce poëte se trouve avec *Tibulle* et *Properce*, *cum Notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8.° — *ad usum Delphini*, 1685, in-4.° On estime l'édition de *Coustelier*, à Paris, 1743, in-12, et réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé *Lenglet* sur la belle édition de Venise donnée par *Corradini* en 1738, in-folio : on trouve dans le même volume les Poésies de *Tibulle* et de *Properce* sur les corrections des meilleurs critiques, et particulièrement sur les leçons de *Joseph Scaliger*. Enfin *Baskerville* l'a imprimé supérieurement comme tout ce qui est sorti de ses presses en 1772, in-4.° La première édition de ces poëtes réunis est de 1472, in-folio, sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une *Traduction* plus facile que correcte, par le marquis de *Pezai*, avec *Tibulle* et *Gallus*, 1771, en 2 vol. in-8.° L'édition qu'en donna *Vossius* à Londres 1684, et à Utrecht 1691, in-4°, est recherchée des curieux, parce que l'éditeur fit entrer dans les notes le fameux *Traité* de *Beverland*, *De Prost-*

tibulis veterum, qui n'a jamais vu le jour séparément, et que les notes en sont savantes et choisies. On estime aussi celle de Padoue avec *Tibulle* et *Properce*, et les notes *Variorum*, 1737, in-4.° — *Voyez* I. MARTIAL.

II. CAVALIER, (Louise) née à Rouen, le 23 novembre 1703, d'un procureur au parlement, épousa un gendarme de la garde, nommé *Lévêque*, et fut distinguée par sa belle figure et les graces de son esprit. Ses poésies ont de l'agrément. On distingue parmi elles les pièces intitulées : *Augustin*, *Minet*, *le Siècle* ; elles ont été publiées à Paris en 1737. L'auteur mourut dans cette ville le 18 mai 1745.

II. CAVALIERI, (Marcel) religieux Dominicain, mort en 1705, à Gravina, dont il devint évêque, avoit d'abord professé la philosophie à Naples et à Bénevent. A la suite d'un tremblement de terre qui anéantit presque entièrement cette dernière ville, il fut retiré sain et sauf du milieu des ruines du palais archiépiscopal. On lui doit des *Statuts Synodaux* qui parurent en 1693, et divers *Ecrits* sur les règles et cérémonies ecclésiastiques. — Son frère *Jean-Michel* CAVALIERI, comme lui religieux de l'ordre de Saint-Dominique, a fait imprimer un *Traité du Rosaire* qui a eu plusieurs éditions ; et une *Histoire des Papes, Patriarches et Archevêques*, tirés de son ordre. Elle parut en 1696.

CAVANEL, (N.) célèbre charlatan et opérateur de Paris, acquit une grande fortune en vendant son *Baume à Simone*, ainsi appelé du nom d'une guenon qui le distribuoit et faisoit des tours surprenans d'agilité. *Cavanel* est mort vers 1760.

CAUCASE, (Mythol.) berger Scythe, menoit paître ses troupeaux sur le mont Niphate, et fut tué par *Saturne* qui étoit venu se réfugier sur cette montagne qui prit alors le nom de ce berger. *Prométhée* y fut enchaîné et déchiré par un vautour par l'ordre de *Jupiter*.

CAUCON, (Mythol.) fils de *Clinus*, fut le premier qui introduisit les mystères d'*Eléusis*, chez les Messéniens.

CAVEIRAC, (Jean Novi de) né à Nîmes le 6 mars 1713, embrassa l'état ecclésiastique et a publié divers écrits relatifs à la théologie et à la politique. Ce sont : I. *L'Accord parfait de la Nature, de la Raison, de la Révélation et de la Politique*, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée ou Réponse à la Dissertation sur la Tolérance des Protestans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV et de son Conseil sur la Révocation de l'Edit de Nantes*, 1758, in-4.° IV. *Appel à la Raison des Ecrits et Libelles publiés contre les Jésuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettres d'un Visigoth à M.* Fréron *sur sa Dispute harmonique avec* Rousseau. VI. *Mémoire politico-critique sur le Mariage des Calvinistes*, 1756, in-8.° A la suite du troisième ouvrage de cet auteur, il ajouta une *Dissertation* sur la Journée de la *Saint-Barthélemi*. Quelques écrivains qui ne l'ont pas lue, ont annoncé que *Caveirac* y avoit fait l'apologie de cette sanglante journée ; mais le but de l'auteur fut de prouver, en déplorant les horreurs du massacre, que la religion y eut moins de part que

la politique, et qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'avoit cru. « Éloignés, dit-il, de deux siècles de cet affreux événement, nous pouvons le contempler, non sans horreur, mais sans partialité. On peut répandre des clartés sur ses motifs et ses effets tragiques, sans être l'approbateur tacite des uns ou le contemplateur insensible des autres; et quand on enlèveroit à la journée de la *Saint-Barthélemi* les trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle seroit encore assez affreuse, pour être détestée de ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. » D'après ce passage, *Linguet* a eu raison de dire dans ses *Annales* : « L'abbé *de Caveirac* n'a point fait l'apologie de la *Saint-Barthélemi*; mais on le détestera peut-être jusqu'à la fin des siècles comme s'il l'avoit faite, parce qu'il a plu à des écrivains menteurs de l'en accuser. Une calomnie qui a une secte pour organe s'établit toujours malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardiesse et l'obstination du calomniateur à répéter ses impostures, deviennent une raison pour y croire; au lieu que l'attention de l'accusé à se justifier, commence par fatiguer et finit par le faire paroître coupable. »

* II. CAVENDISH, (Guillaume de) duc de Newcastle, né en 1592 d'une illustre famille d'Angleterre, s'attacha à *Charles II* dont il avoit été le précepteur. Il suivit ce prince à Paris, où il vécut très-à-l'étroit, et revint en Angleterre après son rétablissement sur le trône. Ce prince le combla de bienfaits. *Cavendish* mourut le 25 décembre 1675, à 84 ans. Nous avons de lui une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les Chevaux*. Elle a été traduite en françois, et imprimée à Anvers, in-folio, 1658. Le grand nombre et la beauté des figures dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse, sur-tout de la première édition. Sa seconde femme, *Marguerite Lucas*, publia sa *Vie*, in-folio, à Londres.

* CAULIAC, (Gui de) médecin de Montpellier au 14e siècle, est auteur d'un *Corps de Chirurgie*, estimé, et publié à Lyon en 1669, in-8.° *Fallope* en fit le plus grand éloge; et plusieurs autres médecins, tels que *Jean Canape* et *Laurent Joubert* l'ont commenté. Cet ouvrage ayant été pendant longtemps le seul guide des chirurgiens et le premier ouvrage écrit en françois sur leur profession, on l'appela par honneur le *Guidon*. *Cauliac* fut médecin des papes *Clément VI* et *Urbain V*. C'est à *Cauliac* que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le quart du genre humain.

CAUN, général Persan, surnommé *le Chercheur d'aventures*, étoit fils d'un forgeron, et s'éleva par son courage au commandement des armées de *Caïcobad*, premier souverain de la dynastie des Caïanides. Il remporta plusieurs victoires, et fut tué dans une bataille par *Afrasiab* roi du Turkestan.

* CAVOYE, (Louis d'Oger, marquis de) grand maréchal des logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille ancienne de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé au-

près de *Louis XIV*. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république en 1666. Un brûlot Anglois venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à *Ruyter* d'aller dans une chaloupe avec les chevaliers *de Lorraine* et *de Coislin* couper les câbles des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les quatre seigneurs François, récompensés par les Etats-Généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. *Cavoye*, de retour en France, suivit *Louis XIV* dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *Brave Cavoye*. Ce prince qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de maréchal des logis, pour l'engager à épouser une demoiselle laide, mais sage et très-amoureuse de lui. C'étoit *Louise de Coëtlogon*, fille-d'honneur de la reine *Marie-Thérèse* d'Autriche, fille et sœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de *Turenne* qui avoit recherché son amitié sur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, et le maréchal *de Luxembourg*, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Ce fut lui qui conseilla au dernier, dans une action très-délicate, d'aller se rendre prisonnier à la Bastille; et cette démarche déconcerta ses accusateurs. Ce qui lui fait le plus d'honneur, est la protection qu'il accorda toujours aux malheureux opprimés. Aussi un officier qu'il n'avoit jamais eu occasion d'obliger lui rendit ce témoignage, qu'*il ne s'étoit servi de son crédit que pour faire plaisir à tout le monde*. — *Cavoye* passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans. Il avoit été très-lié avec *Racine*; et il étoit souvent avec lui. Il produisit à la cour l'abbé *Genest* et quelques autres gens de lettres dont les entretiens servoient à orner son esprit, naturellement poli et agréable. Le duc de *Saint-Simon* qui déprécie à son ordinaire la naissance et l'esprit de *Cavoye*, dit « qu'il s'étoit érigé chez lui une espèce de tribunal auquel il ne falloit pas déplaire; compté et ménagé jusques des ministres; mais d'ailleurs bon et fort honnête homme à qui l'on pouvoit se fier en tout.... C'étoit un des hommes de France le mieux fait et de la meilleure mine, et qui se mettoit le mieux; il en profita auprès des dames. C'étoit un temps où l'on se battoit fort malgré les édits; *Cavoye*, brave et adroit, s'y acquit tant de réputation que le nom de *Brave Cavoye* lui demeura. » *Voyez* BOUTEVILLE.

CAURRES, (Jean de) principal du collége d'Amiens, né à Montreuil en Picardie, et mort en 1587, à 45 ans, donna ses mauvais vers sous le titre d'*Œuvres morales et diversifiées*, 1575, in-8.° Ce recueil ne peut être recherché qu'à cause des peintures que l'auteur y fait des vices de son siècle. Il blâme beaucoup la coquetterie des dames de son temps qui portoient de petits miroirs pendus à leur ceinture. Ce mal sera toujours incurable.

Caurres publia encore un *Traité en vers sur la conservation de la santé ;* et un autre *sur la piété chrétienne*, 1573, in-8.° Dans l'une de ses pièces il fit l'apologie de la *Saint-Barthélemi* ; qu'il regardoit comme nécessaire au repos de la France ; comme si toute persécution n'étoit pas une atrocité, et tout massacre un crime.

CAURUS, (Mythol.) vent de nord-ouest, est représenté âgé, barbu, tenant un vase rempli d'eau qu'il est prêt à verser.

CAUSATHAN, (Mythol.) démon que *Porphyre* chassa, suivant lui, d'un bain public.

*CAUSSIN, (Nicolas) jésuite, né à Troyes en 1583, se fit un nom par ses sermons et ses ouvrages. Le cardinal *de Richelieu* le croyant un homme simple, qu'il feroit aisément entrer dans toutes ses vues, le choisit pour confesseur de *Louis XIII.* Mais cette simplicité même qui tenoit beaucoup à sa piété, le rendit très-opposé en plusieurs choses à l'administration du cardinal. Le Père *Caussin* regardoit avec horreur l'alliance que le ministre avoit contractée avec les Protestans contre la maison d'Autriche. Il l'accusa auprès de son pénitent royal de rendre le gouvernement odieux en accablant le peuple d'impôts, et en traitant inhumainement la reine-mère qui manquoit de tout à Bruxelles. Il forma le projet de la faire revenir. *Louis XIII* aimoit à l'entendre parler contre un ministre dont il se servoit, mais qu'il n'aimoit pas. Il étoit le premier à blâmer en secret ses galanteries. Il descendoit jusqu'aux moindres détails, trouvant fort mauvais qu'il ne dît point de bréviaire, lui qui avoit tant de bénéfices. Le confesseur se servant de l'autorité que sa place lui donnoit, et du pouvoir que M[lle] *de la Fayette* avoit sur l'esprit du roi, gagnoit peu à peu du terrain. Mais *Richelieu* ne s'endormoit pas. Dans un entretien qu'il eut avec le prince, il dissipa à force de raisons et d'éloquence, les impressions que le jésuite avoit faites sur cet esprit foible, et *Caussin* fut bientôt relégué dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, à 68 ans, regardé comme un homme d'une probité exacte et que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en françois et en latin. I. Le *Parallèle de l'Eloquence sacrée et profane*, in-4.° On peut voir ce qu'en dit *Gibert* dans ses *Jugemens sur les Rhéteurs*. II. *La Cour sainte*, en cinq volumes in-8°, pleins d'une morale rendue dans un style trivial, et accompagnée de contes qui marquent plus sa piété que son jugement. Comme cet ouvrage eut un cours prodigieux, on disoit de l'auteur qu'*il avoit mieux fait ses affaires à la cour Sainte qu'à celle de France.* Ce livre fut traduit en toutes sortes de langues, imprimé, réimprimé : il est à présent au rang du *Pédagogue Chrétien* et des *Sept Trompettes*. III. La *Vie neutre des Filles dévotes qui font état de n'être ni mariées ni religieuses ;* ou la *Vie de Sainte Isabelle de France* sœur du roi *St. Louis.*

CAUTIUS, (Mythol.) divinité Romaine que l'on invoquoit pour rendre les jeunes gens prudens et rusés.

CAUVET, (Martin et Jean-Baptiste) furent deux frères, nés

à Marseille, et qui acquirent une fortune si considérable dans le commerce, suivant l'historien de Provence *Nostradamus*, que pour la partager ils ne prirent pas d'autre division que celle des quatre parties du monde. Les biens du midi et de l'orient furent cédés à *Martin ;* ceux du couchant et du septentrion appartinrent à son frère. Ils vécurent dans le quatorzième siècle.

CAYER, (Jean-Ignace) né à Lyon en 1704, y fut chanoine de Fourvière, et devint membre de l'académie de cette ville. Sa douceur, sa bienfaisance le firent estimer de ses compatriotes autant que ses lumières. Il y publia plusieurs opuscules de mathématiques et d'astronomie. Il travailloit à un traité sur la *Lumière*, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie en 1754. On a encore de lui des *Dialogues des Morts*, qui ont été imprimés.

IV. CAYLUS, (Mad. de) célèbre par ses graces et son petit ouvrage intitulé, *Mes souvenirs*, étoit de la même famille que le précédent. Le marquis *de la Fare* lui adressa ce madrigal :

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance, et même sans desirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse ;
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs,
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit, en souriant : ami, ne te plains plus ;
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de *Caylus*.

CAYSTRIUS, (Mythol.) Éphésien, célèbre par ses victoires, mérita après sa mort un temple sur les bords d'un fleuve, qui de son nom fut appelé *Caystre ;* les cygnes se plaisoient au milieu de ses ondes.

CAZE, (N.) poëte dramatique dont on ignore la vie, est auteur de deux pièces de théâtre, *Comane* et l'*Inceste supposé.* Elles furent représentées en 1639.

CAZOTTE, (Jacques) né à Dijon, d'abord commissaire de la marine, puis maire à Pierry près d'Épernay, occupoit cette place à l'époque de la révolution. Loin de favoriser les changemens qu'on vouloit faire dans la constitution de l'état, il s'en montra l'adversaire. Conduit à Paris au mois d'août 1792, il y fut jeté dans les prisons de l'Abbaye. Bientôt arrivèrent les affreux jours de septembre, pendant lesquels on massacra tous les prisonniers. *Cazotte* échappa à leur sort, par le dévouement de sa fille unique, belle, âgée de dix-sept ans, et qui s'étoit renfermée volontairement dans sa prison pour le servir. Lorsque le moment fatal arriva, elle se jeta dans les bras de son père et ne craignit pas de braver tous les coups qu'on vouloit lui porter, de le couvrir de son corps, et de demander au moins d'être frappée avec lui. Les assassins étonnés de son courage sentirent un instant la pitié ; la hache échappa de leurs mains ; *Cazotte* et sa généreuse fille en profitèrent, pour traverser des cours pleines de victimes, et d'une foule immense avide de carnage, mais qui respecta en ce moment la vieillesse et la piété filiale. Quelques jours après, *Cazotte* fut arrêté de nouveau. Sa

correspondances avec l'intendant de la liste civile *Laporte*, avoient été surprises, et entraînèrent sa perte. Le tribunal criminel le condamna à la mort, le 25 septembre 1792, après vingt-sept heures de débats. Il avoit alors 72 ans. C'étoit un homme probe, religieux, mais d'une imagination exaltée que l'âge avoit affoiblie, et qui lui fit croire et annoncer que *Louis XVI* seroit entouré d'une légion d'anges qui combattroient pour sa défense. On a publié en deux vol. in-8°, et six vol. in-16, ses *Œuvres*, mêlées de vers et de prose; il cultivoit les deux genres et même avec succès. La partie la plus importante de ce recueil est *Olivier*, que l'auteur intitule *Poëme* en prose. Quelque nom qu'on lui donne, il prouve dans l'auteur de l'esprit, de l'imagination, de la gaieté et une tournure originale. Il a couvert d'un voile agréable la morale qui fait le fond de sa fiction. Trop de féerie, quelques longueurs, peu de liaison, sur-tout entre les chants, un dénouement trop précipité, en sont les défauts. On en est dédommagé par la diversité des peintures, la vérité des caractères et la vivacité du coloris. On trouve encore dans ce recueil, le *Diable amoureux* et le *Lord impromptu*, bagatelles ingénieuses, tissues avec assez d'art, et qui se font lire avec plaisir.

CÉBRION, (Mythol.) géant qui fit la guerre aux Dieux, et fût tué par *Vénus*.

I. CECIL, (Guillaume) ministre d'état sous la reine *Elizabeth*, naquit en 1521, et mourut en 1598. Cette princesse le considéroit comme l'homme le plus habile de son conseil. Elle vouloit qu'il s'assît toujours en sa présence. *Je me sers de vous, lui disoit-elle, non pour vos mauvaises jambes, mais pour votre bonne tête.* Sa devise étoit : *Prudens qui patiens.* Il disoit souvent : *Je ne veux pas qu'un plus petit que moi me craigne, ni qu'un plus grand que moi me méprise.* L'histoire loue sa prudence, son éloquence, sa dextérité; mais elle lui reproche d'avoir conseillé la mort de l'infortunée *Marie Stuart*.

II. CECIL, (Robert) second fils du précédent, fut ministre comme son père sous *Elizabeth*, qui l'envoya à *Henri IV* en 1598 pour traiter la paix avec l'Espagne. Il est regardé comme l'auteur de la mort du comte d'*Essex*, à laquelle en effet il contribua beaucoup. *Jacques I* le continua dans le ministère, et les Anglois ne s'en trouvèrent pas mieux. On prétend qu'il disoit à ce prince : *Ne craignez point de trop charger vos peuples. Semblables aux ânes, ils se laissent mener sans mors et sans bride, lorsque le fardeau qu'on leur met sur les épaules est un peu lourd.* Il mourut en 1612, avec la réputation d'un génie perçant et d'un ministre peu populaire. On disoit qu'il avoit des yeux de lynx, et qu'il possédoit dans un corps petit et difforme, une tête vaste et capable des plus grands travaux. Sa *Correspondance avec* Jacques *lorsqu'il n'étoit que roi d'Ecosse*, a été traduite en françois, 1767, in-12. Il laissa sept fils de son mariage avec *Catherine Howard* fille du comte de *Suffolk*.

I. CÉCILIUS, (Saint) né en Afrique vers l'an 211, étoit livré à toutes les erreurs du monde et

à tous les plaisirs de son siècle. Les exhortations d'*Octavius* et de *Minutius-Félix*, ses amis et ses compagnons de table qui venoient d'embrasser l'évangile, le déterminèrent à les imiter. Le résultat des conférences de ces trois Néophites, nous a été conservé par *Minutius* lui-même, dans un dialogue dont le cardinal *Orsi* a donné l'analyse dans le tome II de son *Histoire Ecclésiastique*. *Cécilius*, suivant *Baronius*, convertit depuis *St. Cyprien* qui l'honora toujours comme son père et son maître dans la sagesse.

II. CÉCROPS II, septième roi d'Athènes, succéda à son père *Erechthée*, régna 40 ans, et eut pour fils *Pandion*. Il avoit épousé la sœur de *Dédale*.

CÉLÉNO, (Mythol.) étoit la principale des Harpies. Elle prédit aux Troyens qui abordèrent aux isles Strophades, qu'ils ne parviendroient à s'établir en Italie que lorsque dans une famine cruelle ils auroient dévoré leurs tables.

CÉLESTE, (Mythol.) divinité de Carthage, dont *Héliogabale* fit apporter la statue à Rome pour l'épouser publiquement, en obligeant les sénateurs de lui faire des présens de noces. *Céleste* paroît la même que la lune; elle étoit quelquefois représentée montée sur un lion.

V. CÉLESTIN V, (Saint) appelé *Pierre de Mouron*, naquit dans la Pouille en 1215, de parens obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude, dès l'âge de dix-sept ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, et se fit bénédictin. Il se retira peu de temps après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de CÉLESTINS, approuvé par *Grégoire X* au second concile général de Lyon, et supprimé en France en 1778. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particulière, si bien fermée que celui qui lui répondoit à la messe le servoit par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on l'alla chercher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée et les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare et il quitta sa caverne. Il voulut mener avec lui un de ses religieux nommé *Robert*, qui lui répondit avec sagesse : « J'étois le compagnon de votre retraite, mais je ne puis l'être de votre élévation ni courir les risques de votre nouvel état; épargnez-moi une peine qui ne serviroit point au soulagement de la vôtre. Je veux seulement être l'héritier de votre cellule et de vôtre repos. Souffrez que je vous laisse seul dans les périls où l'on vient de vous jeter, puisque je n'aurois pas le moyen de vous en retirer. » Le nouveau pape vint, monté sur un âne, à Aquila, entouré de prélats en superbe équipage, s'y fit sacrer, et commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. Le nouveau pape, avec les intentions les plus pures et les plus droites, commit bien des fautes par simplicité, par ignorance, par défaut d'expérience, par l'artifice de ses officiers. Les mêmes graces étoient accordées à trois ou quatre personnes; les bulles scellées en blanc, les bénéfices donnés avant qu'ils fussent vacans. « Il paroît

bientôt, dit un historien, que le ciel ne justifie pas toujours par les effets les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Ce nouveau pontife parvenu dans la solitude à l'âge de 79 ans, sans usage, sans études, sujet à la timidité et aux irrésolutions ordinaires à un homme droit, mais qui se sent dépourvu de connoissances et d'expérience, abandonné nécessairement aux impressions de l'intrigue et de la flatterie, fut d'autant plus facilement trompé que la crainte de l'être le faisoit souvent agir au hasard. Asservi sans le savoir aux personnes et aux passions étrangères, il commit plusieurs fautes, et fit surtout les plus mauvais choix pour des prélatures importantes. » On murmuroit de tous côtés. Le bon *Célestin* instruit de ce soulèvement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu, à l'instigation du cardinal *Cajetan*, couronné après lui sous le nom de *Boniface VIII*. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie. Des soldats le gardoient jour et nuit, et ne le laissoient voir à personne, de peur qu'on n'abusât de sa simplicité pour lui persuader de remonter sur le siége pontifical. *Pierre*, loin de se plaindre, dit un mot qui montroit assez la tranquillité de son ame : *J'ai desiré une cellule, et l'on m'en a donné une*. Il mourut dans sa prison le 19 mai 1296, à 81 ans, deux années après son élection; regardé comme un homme de bien et un pontife incapable de gouverner. *Clément V* le canonisa en 1313. Il le méritoit par ses austérités et ses vertus, et par la résignation avec laquelle il avoit supporté les incommodités de sa prison et les mauvais traitemens de ses gardes. On a de lui divers opuscules dans la *Bibliothèque des Pères*. Les principaux sont : *Relatio vitæ suæ*; *De virtutibus*; *De vitiis*; *De hominis vanitate*; *De exemplis*; *De sententiis Patrum*.

CÉLÉUS, (Mythol.) fut roi d'Eléusis et père de *Triptolème*, à qui *Cérès* enseigna l'art de la culture.

* CELLINI, (Benvenuto) peintre, sculpteur et graveur Florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570, à 70 ans. *Clément VII* qui comptoit sur sa bravoure autant qu'il estimoit ses talens, lui confia la défense du château Saint-Ange, assiégé par le connétable *de Bourbon*. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfévrerie, la peinture, la gravure, la sculpture, l'occupèrent tour-à-tour. Un Anglois a donné huit cents louis d'une tasse d'argent ciselée par *Cellini*. Celui-ci étant venu en France, *François I* le combla de bienfaits, malgré la duchesse d'*Étampes*, maîtresse de ce prince, qui favorisoit *le Primatice*. De retour dans sa patrie, il sculpta à Florence, *Persée* tranchant la tête de *Méduse*, et pour la chapelle du palais *Pitti*, un crucifix de marbre qui fait l'admiration des curieux. On a de lui quelques ouvrages : I. *Traité sur la sculpture et la manière de travailler l'or*. Cet écrit estimé vit le jour à Florence, en 1568, in-4.° On en a une seconde

édition, Florence, 1731, in-4°, ornée d'une préface, où l'on trouve plusieurs traits curieux sur la vie et les ouvrages de *Cellini*. II. L'*Histoire de sa vie*, en un vol. in-4°, à Naples, sous le titre de Cologne 1730. Ce livre écrit avec chaleur et enjouement, contient des anecdotes intéressantes sur l'état de la sculpture et sur l'histoire de son temps. L'auteur, dit-on, s'y vante d'avoir tué le connétable *de Bourbon* d'un coup de fauconneau.

CELLOT, (Louis) né à Paris, recteur du collége de la Flèche, et ensuite provincial des jésuites en France, mourut à Paris le 20 octobre 1678, à l'âge de 78 ans. Il écrivoit bien en latin et en grec. On lui doit, I. Une *Histoire de Gotescalc*, 1655, in-fol. Elle est pleine de recherches curieuses. II. *Opera poetica*, 1630, in-8.° III. Des *Panégyriques* et *Sermons*, en latin, 1640, in-8.° IV. *Histoire du premier Concile de Douzy*, tenu en 871, avec des notes; et quelques ouvrages de *Hincmar*, Paris 1656, in-4.° V. Recueil *d'Opuscules*, des auteurs du moyen âge. VI. Il combatit aussi contre *Hallier* et l'abbé de *Saint-Cyran*, sur l'affaire de la hiérarchie d'Angleterre, et publia à Rouen, en 1641, son livre *de Hierarchiâ*, qui fut mis à l'*Index*. *Hamon* se fit l'apologiste de *Cellot*, sous le nom d'*Alype de Sainte-Croix*.

CELMIS, (Mythol.) Thessalien, fut changé en diamant par *Jupiter*, pour avoir soutenu que ce Dieu n'étoit qu'un simple mortel.

CELTUS, (Mythol.) chef des Celtes, à qui il donna son nom, étoit l'un des trois fils de *Galathée* et de *Polyphème*.

* CENCHRIS, (Myth.) femme de *Cynire*, et mère de *Myrrha*. Ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que *Vénus*, cette déesse s'en vengea en inspirant à cette fille une passion infame pour son propre père. — Une jeune fille de ce nom fut tuée d'un dard que *Diane* lançoit à une bête fauve. Sa mère *Pirène* fut inconsolable de la perte de sa fille, et versa tant de larmes qu'elle fut changée en une fontaine de son nom.

CENTLIVRE, (Susanne) morte le 1er décembre 1723, après avoir été mariée trois fois, fit ses études à Cambridge, déguisée en homme. Elle se retira ensuite à Londres, où elle cultiva la poésie dramatique. On a d'elle quinze pièces de théâtre, dont la moins mauvaise est l'*Amant indécis*. Elle brilloit par la figure encore plus que par l'esprit; et divers seigneurs la protégèrent, entr'autres le prince *Eugène* et le duc d'*Aumont*, ambassadeur de France.

CÉO ou CIEL, (Sœur Yolande de) née à Lisbonne en 1603, religieuse au couvent de la Rose, de l'ordre de Saint-Dominique, a fait honneur au Portugal par ses ouvrages. Dès l'âge de seize ans, elle publia une comédie intitulée: *La Transformacion por Dios*, qui fut jouée en présence de *Philippe III*, roi d'Espagne. Elle eut tant de succès, que *Céo* encouragée, se livra plus vivement au travail, et que cette religieuse a laissé 2 vol. in-fol. de Pièces de théâtre. Elle mourut à l'âge de 90 ans, en 1693.

CÉPHAS, l'un des 72 disciples dont parle *St. Paul* dans l'*Epître aux Galates*. Quelques auteurs ont pensé que *Céphas* étoit un surnom

de *St. Pierre;* mais ils ont été distingués par *Clément* d'Alexandrie, *Dorothée* de Tyr, le P. *Hardouin* et *Marcellin Molkenburh.* Ces deux derniers ont publié de savantes *Dissertations* sur ce sujet.

* CÉPHÉE, (Mythol.) roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que *Minerve* lui avoit attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de *Méduse.* On l'a dit fils de *Lycurgue,* et l'un des chasseurs qui tuèrent le sanglier de Calydon. — Un autre CEPHÉE, roi d'Éthiopie et père d'*Andromède,* se distingua dans l'expédition des Argonautes, et fut placé, après sa mort, au rang des constellations.

CÉPHISE, (Mythol.) fleuve de l'Attique, étoit honoré comme un dieu par les habitans d'Orope. On voyoit sur ses bords un figuier sauvage, près duquel *Pluton* étoit descendu dans les Enfers, après avoir enlevé *Proserpine.* C'est sur ces mêmes bords que *Thésée* tua *Procuste.* — Un autre CÉPHISE, fleuve de la Phocide, où les Grâces aimoient à se baigner, aima inutilement plusieurs nymphes et en fut toujours dédaigné.

CÉPHUS, (Mythol.) divinité de Memphis, y étoit adoré sous la figure d'un singe, ayant des pieds et des mains d'homme. *Pline* dit, que *Pompée* fit venir, d'Éthiopie à Rome, un singe ressemblant à *Céphus.*

CÉPHYRE, (Mythol.) fille de l'*Océan,* devint nourrice de *Neptune.*

CÉRAMBE, (Mythol.) habitant du mont Othrys, se retira sur le Parnasse, dans le déluge de *Deucalion,* et y fut changé en escarbot.

CÉRANUS, fils d'*Abas,* habitant de l'isle de Paros, voyant pêcher à Constantinople un grand nombre de poissons, les acheta pour les rendre à la mer. Quelque temps après, ayant fait naufrage et s'en étant sauvé, on dit qu'un dauphin l'avoit porté jusqu'à la caverne de l'isle de Zacinthe, qui de son nom fut appelée *Céranion.*

CÉRATIN, (Jacques) savant grammairien Hollandois, né à Horne, mourut à Louvain, le 20 avril 1530. On lui doit des additions au Lexique grec de *Manuce,* et un traité *de Sono græcarum litterarum,* Cologne 1529, in-8.° Ce dernier ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1536.

CERBIÉRI, (N. comte de) né dans la Morée, vint s'établir en Russie, et y fut accueilli par l'impératrice *Cathérine II.* Ses connoissances dans la mécanique, se développèrent dans l'art qu'il employa pour faire voiturer à Pétersbourg, le rocher énorme qui y sert de base à la statue de *Pierre I. Cerbiéri,* retourné dans sa patrie, s'y appliqua à la culture de la canne à sucre et de l'indigo. Pour l'aider dans ce travail, il fit venir des planteurs de la Martinique; mais ceux-ci l'assassinèrent avec sa femme, en 1782.

CERCAMONS, jongleur de Gascogne, composa des vers et des *Pastourelles;* et courut le monde, d'où il prit le nom de Cherche-monts, *Cercamons.* Il se plaint dans ses poésies, de ce que les troubadours inquiètent les maris et les femmes, en inspirant de la jalousie aux premiers,

et en peignant l'amour comme trompeur aux autres. Ce jongleur vivoit sous le règne de *St. Louis*.

CERCHI, (Umiliana de) née à Florence en 1219, fut renommée pour ses vertus et ses abondantes aumônes. Devenue veuve, après cinq ans d'une union mal assortie, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, fonda la congrégation des Terzins, à Florence, et s'enferma dans une tour pour y passer le reste de ses jours dans les pratiques de la dévotion. Elle mourut en 1246.

CÉRÉIDAS, donna des lois aux habitans de Mégalopolis. Près de mourir, il se tourna vers ses amis, et leur dit qu'il quittoit sans regret la vie, et qu'il se hâtoit d'aller rejoindre *Homère*, le prince des poëtes; *Hécathée*, le plus illustre des historiens; *Olympe*, le plus excellent des musiciens; et *Pythagore*, le plus sage des philosophes.

* CÉRÈS, (Mythol.) fille de *Saturne* et de *Cybèle*, sœur de *Jupiter* et mère de *Proserpine*, courut la terre et la mer, deux flambeaux à la main, pour chercher sa fille que *Pluton* lui avoit enlevée dans les plaines de l'Enna. Excédée de fatigue, elle arriva chez *Éleusius* roi de l'Attique, qui la reçut avec bonté; et remarquant en elle beaucoup de sagesse et de vertu, il la pria d'être la gouvernante de son fils *Triptolème*, à qui elle apprit l'art de cultiver la terre. Lorsqu'il fut instruit, elle l'envoya par tout l'univers enseigner l'agriculture aux hommes. *Cérès*, après avoir parcouru le monde sans avoir rien appris de sa fille, revint en Sicile, où la nymphe *Aréthuse* lui dit que *Proserpine* étoit femme de *Pluton*, et reine des enfers. A ce discours, *Cérès* monte sur son char, et va trouver *Jupiter* pour se plaindre de l'outrage qu'elle avoit reçu de son frère, et fondant en larmes, elle le conjure de lui rendre sa fille. *Jupiter* le lui promit, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Mais comme sur le rapport indiscret d'*Ascalaphe* qui étoit son gardien, il fut prouvé qu'en se promenant dans les jardins de *Pluton*, elle avoit cueilli une grenade, et en avoit mangé sept grains, son retour fut déclaré impossible. *Cérès*, outrée de dépit de se voir frustrée de ses espérances, fit mourir *Ascalaphe* et le changea en hibou, oiseau de mauvais augure. Cependant *Jupiter*, pour calmer sa douleur, permit à *Proserpine* de passer six mois sur la terre et six mois dans les enfers. Tous les poëtes attribuent à *Cérès* l'invention du labourage, et la font présider aux moissons et à tout ce qui concerne l'agriculture. On la prend aussi quelquefois pour la terre même. *Virgile* appelle *Cérès* et *Bacchus*, les astres les plus brillans de l'univers, *vos clarissima mundi lumina, Bacchus et alma Ceres*. On représente cette Déesse couverte de mamelles pleines, ce qui la faisoit appeler *Mammosa*, et quelquefois avec une faucille dans une main, et dans l'autre une gerbe d'épis et de pavots. Sa tête est ordinairement couronnée d'une guirlande de cette dernière plante, qui est d'une grande fécondité. Son char est attelé de lions ou de serpens. On célébroit plusieurs fêtes en son honneur. Les unes s'appeloient *Eleusines*, d'*Éleusina*, nom donné à *Cérès*, ou de la ville d'Éleusis qui leur donna naissance. Les autres fêtes appelées *Thesmophories*, tiroient leur nom de

celui de *Tesmophon* ou Législatrice, donné à cette déesse à cause des lois qu'elle établit chez les Athéniens. Enfin, les *Ambarvales*, ainsi nommées d'*Ambire arva*, étoient destinées à faire des processions dans les champs pour obtenir une bonne récolte. Les fêtes *Éleusines*, les plus célèbres des trois, qu'on appeloit aussi *Mystères*, étoient de deux sortes, les grands et les petits mystères. Il falloit passer par ceux-ci, pour être initié aux premiers, et les seuls Athéniens étoient initiables. La fête où se faisoit cette grande cérémonie, revenoit tous les cinq ans, et duroit neuf jours. On la solennisoit à Éleusis. Comme *Cérès* avoit donné aux Athéniens des leçons de morale et d'humanité, un prêtre répétoit ces leçons à ceux ou à celles qu'il initioit, et ils devoient promettre de les observer. L'initiation se faisoit de nuit dans le temple de la Déesse, et l'on n'oublioit rien pour la rendre imposante. D'une profonde obscurité, le candidat passoit tout d'un coup à une éclatante lumière, et découvroit une statue de *Cérès*, aussi majestueuse que l'art humain avoit pu la faire. Bientôt les ténèbres chassoient la lumière. Des éclairs, des coups de tonnerre, des figures et des voix extraordinaires achevoient de persuader aux assistans qu'ils étoient dans le palais et sous les yeux d'une divinité. Un silence absolu sur ce qu'on avoit vu et entendu, étoit une des conditions imposées aux initiés. Les Athéniens se hâtoient d'y faire admettre leurs enfans, pour leur assurer la protection de la Déesse dans la vie présente, et un éternel bonheur dans la vie future. Par une partialité peu honorable, ils refusoient d'y admettre les étrangers, quoiqu'ils fussent persuadés que les non-initiés seroient après leur mort dans la fange et dans l'obscurité. Cette exclusion parut si injuste à *Diogène* le cynique, qu'il ne voulut jamais être initié. *Quoi!* disoit-il avec indignation, *Epaminondas seroit dans la boue, tandis que les plus vils Athéniens obtiendroient par une cérémonie les premières places dans les Isles des bienheureux! Socrate*, apparemment vit ces mystères du même œil, car il ne s'y fit point admettre, et ce fut peut-être aux yeux de ses juges une des raisons qui rendirent sa religion suspecte. Le secret des mystères Éleusiniens ne méritoit pas sans doute d'être connu, puisque *Socrate* le dédaignoit. C'étoit un crime de le révéler. « On faisoit serment de se taire, dit *Voltaire*, et tout serment fut toujours un lien sacré. Aujourd'hui même encore, nos pauvres Francs-Maçons jurent de ne point parler de leurs mystères. Ces mystères sont bien plats; mais on ne se parjure presque jamais. » Les mystères de *Cérès* étoient peut-être aussi peu importans; cependant ceux qui y participoient furent respectés, tant que le nombre en fut petit. Mais dès qu'il s'accrut, il n'eut pas plus de considération, dit encore *Voltaire*, que les barons Allemands, quand le monde s'est vu rempli de barons. *George Wheeler* découvrit, dans le siècle passé, une statue colossale de *Cérès* par *Phidias*, dont *Périclès* avoit orné le temple d'Éleusis. Deux voyageurs Anglois l'ont achetée et envoyée à l'université de Cambridge.

CERMENAT, (Jean-Pierre) né à Milan, a publié un ouvrage politique sous le titre de *Rapsodia, de rectâ regnorum ac rerum publi-*

carum Administratione, 1561, in-12. Cet écrit, dédié à l'ambassadeur de France chez les Grisons, est divisé en trente-huit chapitres. Il a été traduit en françois, la même année, par *Guéroult* qui dédia sa Traduction aux échevins de Lyon. Il n'étoit pas digne de passer dans une autre langue et devoit mourir dans la sienne. Son titre de *Rapsodia* très-bien choisi, annonce tout son mérite.

CERNUNNAS, (Mythol.) divinité Gauloise, étoit invoquée par les chasseurs. On la représentoit avec des cornes, de longues oreilles, et un anneau passé dans chacune des cornes.

CÉRON, (N.) est auteur de la jolie comédie de l'*Amant auteur et valet*.

CERTAIN, (Mlle) vivoit au milieu du dix-septième siècle. On a imprimé en 1665 ses *Poésies* qui sont médiocres.

CERVATON, (Anne) dame Espagnole, fille de *Germaine de Foix* qui épousa *Ferdinand V* roi d'Aragon, fut la plus belle et la plus spirituelle personne de la cour de ce monarque. Elle savoit le latin, et écrivoit également bien en vers et en prose. *Fréderic de Tolède* duc d'Albe l'aima avec passion.

CÉRUTTI, (Joseph-Antoine-Joachim) naquit à Turin le 13 juin 1738. Après avoir été élevé chez les jésuites, il entra dans leur ordre, et fut professeur à leur collége de Lyon. Très-jeune encore, il remporta, la même année, deux prix académiques à Toulouse et à Dijon. Les questions en étoient intéressantes. Il s'agissoit de flétrir le duel et d'en borner les ravages. Il falloit déterminer pourquoi les républiques modernes avoient acquis moins de splendeur que les républiques anciennes. Avant de connoître *Cérutti* pour l'auteur de ce dernier écrit, on le crut de *J. J. Rousseau*. L'ordre des jésuites, ébranlé, alloit succomber sous les attaques des cours : *Cérutti* prit sa défense, et composa à Nancy, sous les yeux du roi *Stanislas*, l'*Apologie de l'Institut*, 1762, deux parties in-8.° Peu de temps après, il fut obligé de se présenter chez le procureur général du parlement de Paris, pour abjurer l'ordre qu'il venoit de défendre. Ses ennemis répandirent alors qu'après avoir fait le serment prescrit, il demanda s'il y avoit encore quelque chose à signer, et que le magistrat lui répondit : *Oui, l'Alcoran; mais je ne l'ai pas chez moi....* Quelle apparence, qu'un homme d'esprit, tel que *Cérutti*, ne sût pas précisément ce qu'il devoit signer. Son *Apologie*, trop remplie de *conglobata* et d'antithèses, mais semée de traits brillans et de tirades éloquentes, le fit connoître au Dauphin qui lui fit un accueil distingué. Il fut fêté à la cour. C'est là que la beauté et l'esprit d'une dame du premier rang lui inspirèrent une passion violente et malheureuse qui lui fit perdre beaucoup de temps et le jeta dans une longue maladie ; mais l'amitié le consola des peines de l'amour. La duchesse de *Brancas* devint sa *mère*, sa *providence;* car c'est ainsi qu'il l'appeloit. Elle lui donna un honorable asile pendant quinze ans dans sa maison de Fléville près de Nancy. La première fois qu'elle le reçut, elle lui mit un anneau au doigt, en lui disant agréablement que l'*amitié venoit d'épouser le mérite.*

Venu à Paris, quelque temps avant la révolution, il en devint un chaud partisan, et lui consacra dès-lors toutes ses pensées. Son intimité avec *Mirabeau* le fit souvent employer par celui-ci pour la rédaction de ses nombreux discours et de ses rapports; et il en prononça l'*éloge* à Saint-Eustache, lors des obsèques de ce député en 1791. *Cérutti* fut appelé à la législature, et obtint cet honneur par la publication d'un *Mémoire* aux François sur la nécessité des contributions patriotiques. Il mourut en février 1792, et la municipalité de Paris donna alors son nom à l'une de ses rues. —*Cérutti* étoit aimable en société, doux, complaisant, sachant plier son esprit et son caractère suivant les temps et les personnes qu'il approchoit. Sa figure avoit été agréable, et un fond de sensibilité et de mélancolie la rendoit intéressante. Sa conversation, vive et animée comme ses écrits, le tendre accent de ses paroles, lui donnoient le moyen de plaire à tous les esprits et de s'attacher les cœurs. Il parloit avec grace, avec éloquence. On lui a reproché, avec raison, d'avoir flatté toutes les idoles du moment. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui : I. *L'Aigle et le Hibou*, apologue en vers. Ceux-ci, coupés toujours de la même manière, sont monotones et prosaïques. Le sujet est un aigle qui, pour apprendre à régner, parcourt les diverses contrées et en étudie les gouvernemens. Les notes qui accompagnent ce petit écrit valent beaucoup mieux que la poésie. II. *Opuscules divers*. Ils furent publiés par *Marnésia*, ami de l'auteur, et ils offrent trois morceaux, écrits avec autant de goût que de finesse : c'est peut-être ce que *Cérutti* a fait de mieux. Le premier est une *Dissertation* sur les monumens antiques à l'occasion d'une inscription de six vers grecs, trouvée sur une tombe découverte à Naples en 1756. Le second est une *Epître* sur le *Charlatanisme;* le troisième, un petit *Poëme* sur les *Echecs*, où la difficulté de peindre les événemens de ce jeu est adroitement vaincue. III. *Les Jardins de Betz*, poëme, 1792. Les descriptions de ce poëme ne sont point imaginaires. Elles sont puisées dans un site plein de fraîcheur et de beauté. IV. *Lettre* sur les avantages et l'origine de la gaieté françoise, in-12. V. *Discours* sur cette question : *Combien un esprit trop subtil ressemble à un esprit faux*, 1759, in-8.° VI. Autre sur ce sujet : *Les vrais plaisirs ne sont faits que pour la vertu*, 1761, in-4.° Ces deux discours obtinrent le prix de l'académie de Montauban. VII. Autre sur la question : *Pourquoi les Arts utiles ne sont-ils pas cultivés préférablement aux Arts agréables*, 1761, in-4.° VIII. Autre *sur l'origine et les effets du desir de transmettre son nom à la postérité*, 1761, in-8.° IX. *Traduction* libre de trois Odes d'*Horace*, 1789. X. De l'*Intérêt* d'un ouvrage dans le sujet, le plan et le style, 1763. Celui-ci en a beaucoup. La justesse qui le distingue, ne le guida point dans plusieurs brochures politiques, où il se livra trop aux illusions du moment. Nous ne citerons que sa *Correspondance* avec *Mirabeau*, et ses *Idées simples* sur les assignats. Si ces idées sont simples, elles ne sont guère judicieuses, et l'événement a bien démenti les belles espérances qu'il donnoit à ses lecteurs sur ces richesses imaginaires. XI. Il a été le principal rédacteur de la *Feuille villageoise*,

journal consacré à faire pénétrer dans les campagnes les principes de la révolution. Il auroit été encore plus à la portée du peuple, si l'auteur eût été moins bel esprit, et plus avare de tours antithétiques et de phrases recherchées. On a réuni, en 1793, sous le titre d'*Œuvres diverses*, in-8°, diverses pièces de *Cérutti* déjà publiées. « En général, a dit l'auteur des *Trois Siècles*, les ouvrages de cet écrivain sont pleins d'esprit et de légèreté; mais de cet esprit recherché qui, loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait souvent que les dépriser. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher trop à se montrer.» Ce jugement, quoique sévère, n'est point mal appliqué; cependant le recueil des écrits purement littéraires de *Cérutti*, en les corrigeant avec un peu de soin, offriroit de l'intérêt, de la variété et de l'agrément.

CÉRYNES, fils de *Téménus* roi d'Argos, fut tué d'un coup de flèche par son beau-frère *Déiphonte*.

III. CESAIRE, (Saint) diacre, arrivant d'Afrique à Terracine en Italie, y vit avec effroi immoler un jeune homme en l'honneur d'*Apollon*. Il condamna ce sacrifice inhumain; mais il fut arrêté et jeté dans la mer, l'an 300, sous l'empire de *Dioclétien*. Une antique église de Rome étoit sous l'invocation de ce martyr; ensévelie sous des ruines, elle fut rebâtie avec magnificence par le pape *Clément VIII*.

IV. CÉSAIRE, né à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint maître des novices, dans le monastère d'Heisterbach près de Bonn, et mourut vers l'an 1240. On a de lui un *Recueil* de miracles et d'historiettes dont il entretenoit ses novices. Il fut d'abord imprimé à Nuremberg et réimprimé à Douai en 1604. Il a été mis à l'*index* en Espagne. On doit encore à *Césaire* un écrit intitulé: *De vitâ et passione Sancti Engelberti*, Cologne 1633.

CÉSARA, petite-fille de *Noé*, se retira en Irlande, suivant la tradition de cette isle, après le déluge, et en fut la première habitante.

* CÉSARI, (Alexandre) dit le *Grec*, habile graveur en creux au 16ᵉ siècle, mérita les éloges de *Michel-Ange* son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de *Vasari*, un camée représentant la tête de *Phocion* l'Athénien. *Michel-Ange* voyant une médaille de *Césari*, représentant d'un côté le pape *Paul III*, et de l'autre *Alexandre le Grand* prosterné aux pieds du grand-prêtre des Juifs, s'écria qu'elle étoit le chef-d'œuvre de l'art, et que la gravure, loin d'acquérir plus de perfection, ne pouvoit que rétrograder! *Césari* a gravé aussi le portrait de *Henri II* roi de France, sur une cornaline.

II. CÉSARINI, (Virginio) jeune seigneur Romain, mort en 1624 à 30 ans, après avoir montré des connoissances rares en médecine, en jurisprudence, dans les langues, et avoir cultivé avec succès l'art oratoire et la poésie latine et italienne. On frappa, en son honneur, une médaille, où son portrait étoit à côté de celui de *Pic de la Mirandole*.

CÉTO, (Mythol.) fille de *Neptune*, épousa son frère *Phorcus*, et en eut les Phorcyades et les Gorgones.

II. CHABANES, (Joseph-Gaspard Gilbert de) évêque d'Agen, mort en 1767, avoit prêché avec quelque succès. On a de lui des *Sermons* et quelques *Discours*, imprimés séparément. C'étoit un prélat de beaucoup d'esprit, qui avoit débuté, dans son diocèse, par la hauteur et l'esprit de réforme, et qui finit par la bonté et l'indulgence : aussi étoit-il presque généralement aimé. Il n'étoit point de la branche du maréchal *de Chabanes*, qui s'étoit éteinte dans son petit-fils; mais d'une autre branche perpétuée par un oncle du maréchal.

CHABANON, (N. de) de l'académie Françoise et de celle des Belles-Lettres, né en 173.., mort à Paris le 12 juillet 1792, étoit un poëte médiocre, mais un littérateur estimable, instruit et laborieux. Il donna en 1762, au théâtre sa tragédie d'*Eponine* qui n'eut aucun succès; il fit imprimer, en 1764, celle d'*Eudoxie* qui ne réussit guère plus à la lecture que l'autre à la représentation. *Chabanon* essaya aussi de l'opéra par celui de *Sabinus*, joué en 1773; mais il échoua encore, parce que le travail ne supplée point le génie. Sa versification est en général sèche, pénible et glacée. Les ouvrages en prose de *Chabanon*, ont plus de mérite. Les principaux sont : I. *Traduction* des *Pythiques* de *Pindare*, avec des notes, 1771, in-8.° *Voltaire* en a fait l'éloge. II. *Traduction* des *Idylles* de *Théocrite*. C'est la seule de ce poëte ancien, qui nous en donne une foible idée. Elle est en général écrite avec pureté et quelquefois avec élégance, mais manquant de chaleur et de coloris. Dans l'*Essai* sur le genre bucolique qui la précède, les poëtes qui s'y sont exercés, sont sagement appréciés. III. *Eloge de Rameau*, 1764. IV. *Dissertation* sur *Homère*. V. *Vie du Dante*, 1773, in-8.° VI. *De la Musique*, considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre, 1785, 2 vol. in-8.° Cet ouvrage, écrit avec goût et justesse, mérita beaucoup de lecteurs. VII. *Eloge de Foncemagne*, 1780. VIII. *Eloge de le Féron*, 1791. IX. *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, 1795. Cet écrit est posthume; l'auteur s'y peint comme souvent trompé par les événemens et les objets de ses plus tendres affections. L'espérance des succès littéraires qui fut souvent déçue, troubla aussi la vie de ce littérateur qui méritoit d'être heureux. Il avoit toutes les qualités sociales. Doux, officieux, complaisant, il ne s'indignoit point des succès des autres; il s'empressoit à les soutenir par ses éloges et à les servir; et il s'est peint avec vérité dans ce vers :

> J'aime à jouer; j'y trouve une douceur secrète.

Malgré son érudition, il cultivoit les arts agréables et jouoit avec supériorité du violon. — Son frère, CHABANON *de Maugris*, mort en 1780, avoit comme lui du goût pour la poésie et la musique. Il donna à l'opéra, en 1775, *Alexis et Daphné*, pastorale tirée d'une idylle de *Gessner*; et *Philémon et Baucis*, ballet héroïque. On a encore de ce dernier, une traduction du troisième livre d'*Horace*, en vers durs et raboteux. Elle parut en 1773.

CHABAUD, (Joseph) Oratorien du diocèse de Senès, mort en 1762, remporta des prix dans diverses académies, et publia le

Parnasse Chrétien, 1760, 2 vol. in-12; recueil de vers, où il a inséré ce qu'il avoit fait de plus supportable en poésie.

I. CHABOT, (Jeanne) abbesse du Paraclet, laissa son abbaye au grand scandale de ses contemporains, pour professer publiquement la religion protestante, sans néanmoins se marier ni abandonner son habit de religieuse. Elle mourut le 25 juin 1593. Son nom a semblé un titre pour quitter le cloître. *Voyez* le suivant.

V. CHABOT, (François) né à Saint-Geniez dans le département de l'Aveyron, se fit capucin, et quitta le froc si-tôt que les décrets de l'assemblée constituante le lui permirent. Une humeur atrabilaire, une violence naturelle, l'habitude de l'imposture en firent le lieutenant de *Robespierre*, près duquel il siégea à la première Législature et à la Convention. Ses motions peignent sa férocité; elles eurent pour objet de dénoncer les généraux *Dillon*, *Rochambeau*, le duc de *Brissac*, et un grand nombre de ses collègues, de faire mettre à prix la tête de *Lafayette;* de tranquilliser l'assemblée sur les massacres qui s'opéroient au mois de septembre 1792 dans les prisons; de s'opposer à ce qu'on donnât des conseils à *Louis XVI* accusé; de demander une nouvelle loi contre les émigrés, si simple qu'*un enfant pût les envoyer à la guillotine;* d'abroger la loi martiale, afin que le peuple pût librement se rassembler, se faire justice, et frapper *quiconque lui paroîtroit ennemi de la révolution. Chabot* ayant fait vœu de pauvreté comme capucin, et ne pouvant avoir de fortune, n'annonça pas moins en épousant une Autrichienne, qu'il jouissoit de sept cent mille livres. Il introduisit l'un des premiers le dégoûtant costume qui distinguoit alors les chauds patriotes, surnommés *Sans-culottes.* On le vit entrer à la Convention la poitrine découverte, les jambes nues, en sabots, avec le bonnet rouge sur la tête. Renfermé au Luxembourg comme complice de *Danton*, il fut envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794. Il avoit cherché à s'empoisonner quelques jours auparavant avec du sublimé corrosif; mais les douleurs qu'il ressentit en ayant fait soupçonner la cause, on lui donna des secours et on prolongea ses jours jusqu'à son exécution, qu'il subit avec fermeté à l'âge de 35 ans.

* CHABRIT, (Pierre) conseiller au conseil souverain de Bouillon, et avocat au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1785. Né sans fortune, les besoins et les chagrins abrégèrent ses jours. En lisant ses ouvrages, on estimera son esprit; en le voyant, on estimoit encore davantage son caractère. Ses mœurs étoient simples; il n'avoit point cette politesse affectée qui cache souvent les vices de l'ame. Quoiqu'il fût très-doux, il paroissoit capable de résolutions fortes, et il soutenoit les travaux les plus pénibles. Son livre intitulé : *De la Monarchie Françoise et de ses Lois*, 1784, 2 vol. in-8°, offre des vues nouvelles et de grandes connoissances; mais on lui a reproché de les répandre d'une main trop économe, de ne pas donner assez de développement

à ses idées, assez d'étendue à ses phrases, de chercher trop à imiter le style de *Montesquieu*, dont il a souvent la précision et l'énergie, mais plus souvent encore la sécheresse. L'auteur obtint en 1782 de l'académie Françoise, le prix consacré à l'encouragement d'un homme de lettres. *Diderot* avoit proposé à *Catherine II* impératrice de Russie, de lui envoyer *Chabrit* pour l'aider dans l'établissement de sa nouvelle législation. « *Chabrit*, disoit-il, desire d'être utile. Il a profondément étudié nos lois, nos usages, nos coutumes, les progrès successifs de notre civilisation. Il a le sens juste, le caractère doux et simple, des mœurs pures, des lumières sans prétention, et avec de la modestie, les connoissances qu'une souveraine qui songe nuit et jour au bonheur de ses sujets, ne sauroit manquer d'ambitionner. » *Chabrit* étoit mort avant la réponse de l'impératrice.

I. CHABRY, (Marc) peintre et sculpteur, mort en 1727 à Lyon où il s'étoit marié, étoit né à Barbantane en 1660. L'empereur *Léopold* l'avoit appelé auprès de lui. Lyon renfermoit plusieurs de ses ouvrages, entr'autres le maître-hôtel de l'église Saint-Antoine, la figure de *Louis XIV* qui se voyoit à l'Hôtel-de-Ville, et le piédestal de la statue équestre qui se voyoit en Bellecour. La révolution qui a couvert Lyon de ruines, y a détruit ces trois ouvrages. Une *Figure d'Hercule* et une *Statue* de la Vierge, présentées à Versailles, lui méritèrent le titre de *Sculpteur du Roi*. Un négociant de Lyon nommé *de Bargues*, acheta deux mille livres un *Christ* de buis sculpté par cet artiste, et le maréchal *de Villeroi* lui en donna six mille d'une statue de l'Hiver.

II. CHABRY, (Marc) fils du précédent, suivit la profession de son père, se distingua comme lui dans la sculpture, et orna Lyon sa patrie de ses ouvrages. Cette ville lui doit les *Bassins* qui se voyoient dans la place de Bellecour, la *Chaire* et les *Statues* de l'église des Carmes-Déchaussés, et plusieurs autres dans celle des Chartreux. La révolution a détruit plusieurs de ces morceaux.

CHACABOUT, solitaire Asiatique, devint chef d'une secte qui s'est étendue dans les isles du Japon, au Tunquin, et dans le royaume de Siam. Ceux qui transgressent ses lois, doivent passer en divers corps pendant l'espace de trois mille ans, avant que d'être admis à la région du bonheur. *Chacabout* défend aux hommes l'abus des lumières, en cherchant à connoître les secrets que Dieu s'est réservés. Les plus grands crimes, suivant lui, sont le mensonge, l'homicide et la perfidie.

CHAIX, (Dominique) curé de Baux près de Gap, botaniste exact, et recommandable par ses lumières et sa bienfaisance. On a inséré sa *Flore Gapençaise* dans l'*Histoire des plantes du Dauphiné*, par *Villars*. Ce dernier a lu au Lycée de Grenoble, l'éloge de *Chaix*, mort à 69 ans, dans le courant de l'an huit.

CHALCINUS, descendant de *Céphale*, vivoit deux siècles après ce héros, banni d'Athènes pour avoir tué sa sœur *Procris*. Son petit-fils desiroit revoir la patrie

de ses ancêtres; mais avant que de s'y présenter il alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui imposa une expiation. *Chalcinus* parut alors à Athènes, où il reçut le droit de bourgeoisie.

* I. CHALCONDYLE, (Démétrius) Grec, né à Candie, suivant *Fontenai*, réfugié en Italie après l'invasion des Turcs, mourut à Rome en 1513, après avoir publié une *Grammaire* grecque, in-folio, dont la première édition, sans date et sans nom de ville, est très-rare. *Fontenai* dit qu'il fut imprimeur à Florence, puis à Milan, et qu'il imprima lui-même dans la première ville l'*Homère* grec, en 2 vol. in-folio, qui porte son nom. Ce dernier ouvrage passe pour un chef-d'œuvre typographique, soit parce qu'il est en beaux caractères avec de grandes marges, soit parce qu'on le croit le premier livre grec imprimé. Sa date est de 1488. Le titre de cet *Homère* ne prouve pas que *Chalcondyle* fût imprimeur. *Debure* le rapporte en entier. Il y est dit : *Labore et industriâ Demetrii Chalcondylæ;* et plus bas, *Florentiæ Typis Bernardi et Nerrii Tanaïdis Gilii.* Cette édition fut réimprimée à Paris en 1525, et à Basle en 1546, in-4.°

CHALES, *Voyez* CHASLES.

CHALIER, (Marie-Joseph) né en 1747 à Beautard en Dauphiné, d'une famille Piémontoise, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le quitta pour suivre une vie désordonnée. Chassé de son pays, il parcourut le Portugal, le royaume de Naples, et vint à Lyon suivre la carrière du négoce, où il acquit quelque fortune. Dès l'origine de la révolution françoise, il en adopta les idées les plus outrées et les plus sanguinaires. Disciple de *Marat* qu'il étoit allé admirer à Paris, il en reçut des leçons pour immoler à Lyon tous les citoyens distingués par leurs lumières ou leur probité. *Châlier* avide d'imiter les massacres exécutés à Paris les 2 et 3 septembre 1792, entra au club des Jacobins de Lyon, un poignard à la main, et proposa d'établir une guillotine sur le pont *Morand*, pour exécuter 900 personnes et jeter leurs corps dans le Rhône. Cet horrible projet fut heureusement déjoué. Bientôt les Lyonnois lassés de la tyrannie de la Convention, firent un généreux effort pour en secouer le joug; *Châlier* alors fut arrêté, traduit devant le tribunal criminel et condamné à mort le 17 juillet 1793. Après le siége de Lyon, les révolutionnaires déterrèrent le corps de *Châlier*, honoré par eux comme un martyr, le brûlèrent, renfermèrent ses cendres dans une urne d'argent et les portèrent à la Convention, qui les fit placer au Panthéon. Elles en furent ôtées quelque temps après.

* CHALLE, (Charles-Michel-Ange) professeur de l'académie de Peinture à Paris sa patrie, naquit en 1718, et mourut dans cette ville le 8 janvier 1778, honoré de lettres de noblesse et décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux ornent divers édifices de la capitale. Celui qu'on voit à Saint-Hippolyte, représentant le clergé de Rome qui félicite ce Saint sur sa conversion, est un des plus estimés. Le roi de Prusse pour

lequel il avoit fait une *Vénus* et une *Diane*, tenta en vain de l'appeler à Berlin. Les Anglois, l'impératrice de Russie et d'autres princes lui firent les mêmes invitations, et ne réussirent pas mieux que *Fréderic*. *Challe* a imité tour-à-tour la manière du *Guide*, de *Salvator Rosa* et de *Boucher*, et les a quelquefois imités avec succès. Il n'eut point d'enfans de son épouse, fille du célèbre *Nattier*. Il a laissé en manuscrit la traduction des *Œuvres* de *J. B. Piranesi* et un *Voyage d'Italie*.

I. CHALLONER, (Thomas) né à Londres en 1515, suivit *Charles-Quint* dans son expédition d'Alger, et s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour dans sa patrie, *Elizabeth* l'envoya comme ambassadeur en Allemagne et en Espagne. Il revint mourir à Londres le 7 octobre 1565, âgé de 50 ans. On lui doit un *Poëme* en latin à la louange d'*Henri VIII*, une traduction en anglois de l'*Eloge de la Folie*, par *Erasme*, et un ouvrage in-4°, imprimé à Londres en 1579, sous ce titre : *De Republicâ Anglorum instaurandâ*.

II. CHALLONER, (Robert) quitta à vingt ans la religion protestante pour se faire catholique, et devint évêque de Dibra. Il mourut en 1778, après avoir publié des *Mémoires* pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la religion, Londres, 1741.

CHALON, prêtre de l'Oratoire, mort au milieu du siècle qui vient de finir, a publié en 1720 un très-bon *Abrégé* de *l'Histoire de France*, en 3 vol. in-12. Le président *de Harlay* lui avoit demandé cet ouvrage pour servir à l'éducation de son fils. *Hénault* qui le loue, reconnoît y avoir puisé avec succès. Cet *Abrégé* à peine connu, mériteroit une autre édition.

CHAMBERLAYNE, (Edouard) gouverneur du duc de *Grafton*, mort à Chelsea en 1703, est auteur de l'*Etat présent de l'Angleterre*, dont *Jean* son fils donna une nouvelle édition, qui a été suivie de quelques autres. La première est de 1671, in-12. *Jean*, mort en 1725, a traduit beaucoup d'ouvrages françois, italiens et hollandois.

CHAMBROY, (N.) chirurgien de Lyon, fut renommé dans son art, et publia en 1680 un *Traité des Maladies vénériennes*. Il mourut en 1715. Son fils devint abbé de Sainte-Geneviève à Paris.

II. CHAMILLY, (Claude-Christophe LORMIER D'ÉTOGES de) né à Paris, devint premier valet de chambre de *Louis XVI*, et demanda à être fermé au Temple avec ce dernier; ce qui lui fut accordé. Il fut ensuite transféré à la Force et dans la prison du Luxembourg. *Chamilly* à qui *Louis* adressa des remercîmens dans son testament, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 23 juin 1794, à l'âge de 62 ans.

CHAMOS, (Mythol.) Dieu des Cananéens et des Moabites, étoit adoré sur les monts couverts de chênes. *Salomon* lui éleva un temple sur celui des Oliviers. *Vossius* croit que *Chamos* est le même que le *Comus* des Grecs.

CHAMPCENETZ, (L.) officier aux gardes Françoises, connu par l'agrément de son esprit et de ses vers, périt à 35 ans, victime du tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort en juillet 1793. Il avoit travaillé aux *Actes des Apôtres*, feuilles gaies et malignes qui parurent au commencement de la révolution, et où l'on trouve des détails piquans et des anecdotes assez curieuses. Les couplets satiriques de *Champcenetz* lui avoient quelquefois mérité l'animadversion de l'ancien gouvernement. En voici deux de lui qui sont gais sans être méchans :

D'un ami suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes ;
Les premières sont sans façons ;
Mais les secondes sont bien faites.
C'est pour échapper à l'ennui
Qu'un homme prudent se dérange.
Quel bien est solide aujourd'hui ?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

Eh ! qui ne doit pas maintenant ?
C'est la mode la plus constante,
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers se vante.
Vieux parens, en vain vous prêchez ;
Vous êtes d'ennuyeux apôtres.
Rappelez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgens sur les nôtres.

CHAMPFORT, (N.) né à Paris, commença sa carrière par être clerc de procureur, ensuite précepteur chez un riche Liégeois nommé *Vaneck*, qui l'emmena dans sa patrie. Revenu à Paris, *Champfort* travailla d'abord au *Journal encyclopédique*. Bientôt après il publia les *Eloges* de *Molière* et *la Fontaine*, qui méritèrent le prix de l'académie Françoise et de celle de Marseille. Ces deux excellens Discours commencèrent sa réputation, et parurent deux Traités complets de la comédie et de la fable. *Champfort* forcé par son peu de fortune d'accepter les bienfaits du duc de *Choiseul* et de Mad. *Helvétius*, se mit à travailler au *Vocabulaire François* et au *Dictionnaire des Théâtres*. Ce dernier ouvrage lui donna l'idée de devenir auteur dramatique ; et il y réussit. Sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, donnée en 1778, a des beautés et a obtenu des succès. On dit que *Voltaire*, lisant le quatrième acte de cette pièce, s'écria : « Diantre, voilà du *Racine !* » On a cependant reproché à l'auteur d'avoir calqué son rôle de *Soliman* sur celui de *Mithridate*. *La jeune Indienne* et *le Marchand de Smyrne* sont deux jolies comédies remplies de philosophie et de fraîcheur, écrites avec un naturel élégant et facile. *Champfort* publia plusieurs Poésies fugitives, des Epîtres, des Contes, des Fables, des Epigrammes, des Traductions de l'*Anthologie* et de *Martial*. *L'Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, obtint le prix de l'académie Françoise, et le méritoit par ces beaux vers :

Sainte Religion dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montres-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.

Champfort fut reçu à l'académie Françoise. Cependant dans les derniers temps de sa vie, il composa un rapport pour demander la suppression des académies ;

rapport que *Mirabeau* s'étoit chargé de prononcer à l'assemblée Nationale. Ce dernier étoit lié d'amitié avec *Champfort*, et lui soumettoit ses ouvrages, ses opinions, et se plaisoit souvent à adopter les siennes. La Brochure sur l'ordre de *Cincinnatus* fut faite par eux, et les morceaux les plus éloquens de cet écrit sont de *Champfort*. Celui-ci partisan de la révolution Françoise, envisagea cependant avec horreur les crimes qu'elle produisit. Voyant écrits sur toutes les murailles ces mots tracés par les Jacobins, *Fraternité ou la mort*, il dit : « La fraternité de ces gens-là avec les autres citoyens, ressemble fort à celle de *Caïn* et d'*Abel*.» *Champfort*, sous le ministère de *Roland*, obtint une place à la bibliothèque nationale; ce qui ne l'empêcha pas d'être emprisonné sous *Robespierre*. Il contracta dans les fers une si profonde horreur pour la prison, que quelque temps après ayant été élargi, puis menacé d'être enfermé de nouveau, il se tira un coup de pistolet, et se fit plusieurs blessures avec un rasoir. Il ne survécut que peu de jours à cet événement, et mourut en avril 1794. Ses Œuvres ont été recueillies à Paris en 1795, en 4 vol. in-8.° On y trouve plusieurs autres Opuscules en prose, des *Pensées diverses*, des *Observations sur l'imitation de la nature dans l'art dramatique*, et en général de l'esprit et du jugement, mais peu d'invention et un peu trop d'affectation dans le style. « *Champfort*, dit un critique célèbre, est toujours ingénieux et correct, mais sa délicatesse recherchée devient subtilité : il s'attache trop à de petits rapports, et souvent son esprit s'échappe et s'évaporé comme dans un alambic. »

* I. CHAMPIER, (Symphorien) premier médecin d'*Antoine* duc de Lorraine, suivit ce prince en Italie, et y combattit à côté de lui. Son savoir et sa valeur le mirent en commerce avec plusieurs savans, François et étrangers. Il mourut à Lyon sa patrie vers 1540, après avoir publié beaucoup de mauvais ouvrages : I. *Les grandes Chroniques des Ducs et Princes de Savoie*, Paris, 1516, in-folio; compilation mal écrite, mais pleine de recherches. II. *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 et 1537, in-fol. Ce livre est plein de fables. La seconde édition est plus ample que la première; et l'auteur y a pris le nom de PIERCHAM : c'est l'anagramme du sien. III. La *Vie du chevalier Bayard ;* ouvrage romanesque, indigne de ce héros. IV. *Recueil des Histoires d'Austrasie*, etc. V. Le *Triomphe de Louis XII.* C'est une histoire en style ampoulé : elle est pourtant assez sincère. VI. La *Nef des Dames*, la *Nef des Princes*, in-4.° VII. *Rosa Gallica*, 1514, in-8.° VIII. *Castigationes Pharmacopolarum*, 1532, en quatre tomes in-8.° IX. *Hortus Gallicus*, 1533, in-12. X. *Campus Elysius*, Lyon, 1553, in-12. XI. *Gallini campi historiales ; Basileæ*, 1532. XII. *De Dialecticâ, Rhetoricâ, Geometriâ*, Basle, 1537. XIII. *Crebatio medicamentorum*, Lyon, 1537. XIV. *De Phlegmone*, Lyon. XV. *Miroir des Apothicaires*, Paris, 1539. XVI. *Prophéties des Sibylles*, Paris, in-4.° XVII. *Doctrine du père de famille*, in-8.° XVIII. *Déclaration*

du ciel et du monde, Paris, 1515. XIX. *Police subsidiaire*, Lyon, 1531. XX. *Du Royaume des Allobroges*, Lyon, in-8°; Paris, 1538. XXI. *Fondemens et origine des titres de noblesse*, Paris, 1535. XXII. *De monarchiâ Gallorum*. XXIII. *Chroniques de Lorraine*. XXIV. *De claris Lugdunensibus*, in-8.° Il avoit été consul de Lyon en 1520 et 1533.

CHAMPIONNET, (Jean-Étienne) général de la république Françoise, étoit avocat avant la révolution. Il servit dans l'armée de Sambre et Meuse, et se distingua au combat d'Altenkirchen, au passage du Rhin à Neuwied, qu'il exécuta avec *Bernadotte*, et à la prise de Wurtzbourg. Envoyé en 1798 en Italie pour y commander l'armée contre le roi de Naples, il expulsa ce souverain de ses états, et fit prisonnier le général Autrichien *Mack* avec tout son état-major. Cette victoire et l'indépendance où il voulut se mettre du directoire, le firent destituer. Il remplaça ensuite pour quelque temps le général *Moreau* en Italie, mais sans y obtenir de nouveaux succès. *Championnet* est mort au commencement de 1800, avec la réputation d'un général brave, et ayant des talens militaires; mais offrant des principes de républicanisme dangereux, exagérés et contraires à la paix publique.

CHAMPRENUS, (Jacques de) a fait la tragédie d'*Ulysse*, représentée en 1600.

CHAM-TI, (Mythol.) Dieu des Chinois, qui préside du haut du ciel au gouvernement de l'univers et des corps terrestres.

CHAMYNUS, citoyen de Pise, renommé par ses richesses et son amour pour la vérité, déplut à *Pantaléon* fils d'*Omphalion*, tyran de sa patrie. Celui-ci l'ayant fait mourir, fut tourmenté de remords; et pour s'en affranchir, il consacra tous les biens du proscrit à élever un temple à *Cérès*, qui en fut surnommée *Chamyne*.

CHANCELLOR, (Richard) célèbre marin Anglois qui, naviguant dans la mer Blanche, pour y trouver un passage aux Indes par les mers du Nord et de l'Est, y découvrit le port d'Archangel, où bientôt après la Russie fit jeter les fondemens d'une ville. La découverte de *Chancellor* date de 1538. Elle favorisa le commerce des Anglois avec les Russes, qui s'accrut au point que le produit de la douane d'Archangel monta bientôt à la somme annuelle de cent mille roubles. Les Anglois en tirent des cuirs, de la potasse, du goudron, des plumes, de la cire, du caviar, du liége, de la rhubarbe, des cordages, des soies de Perse et de la Chine. *Chancellor* mourut quelque temps après son expédition.

I. CHANDLER, (Marie) née à Malmesbury en 1687, fut célèbre en Angleterre par ses Poésies. On estime sur-tout son *Poëme* sur les eaux de Bath, qui a été loué par *Pope*. Elle mourut à 57 ans, en 1745.

II. CHANDLER, (Samuel) ministre Anglois, né à Hungerford, a publié divers ouvrages relatifs à l'histoire et à la défense du Protestantisme, et mourut le 8 mai 1766. On lui doit; I. *Dis-*

cours contre *Antoine Collins*, sur la nature des miracles et les preuves de la religion Chrétienne, 1725, in-8.° II. *Réflexions* sur la conduite des Déistes modernes, 1727, in-8.° III. *Preuves* de la Résurrection de J. C., 1744, in-8.° IV. *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol. V. *Traduction* en anglois de l'Histoire de l'Inquisition par *Limbroch*, 1731, 2 vol. in-4.° VI. *Histoire* des Persécutions, 1736, in-8.°

CHANG-KO, (Mythol.) divinité Chinoise, est particulièrement honorée par les célibataires qui lui offrent des vœux.

CHANTEREINE, (N. de) officier distingué, devint colonel de la garde à pied de *Louis XVI*. Détenu dans les prisons de l'Abbaye, il y fut instruit des massacres que l'on préparoit pour les premiers jours de septembre, et se donna volontairement la mort de trois coups de couteau, en s'écriant : *Puisque nous sommes tous destinés à périr, mon Dieu, je vais à vous !* Il mourut aussitôt le 22 août 1792.

* CHANTOCÉ, (Gilles de Bretagne de) étoit second fils de *Jean IV* duc de Bretagne, et de *Jeanne* de France sœur de *Charles VII*. *François I* son frère, duc de Bretagne, l'avoit envoyé en Angleterre en qualité d'ambassadeur. On prétend qu'il y forma des liaisons suspectes, et que fort de l'appui du roi d'Angleterre, il demanda à son retour un apanage plus fort que celui que son père lui avoit fait assigner. *François* le fit arrêter et condamner à mort par son conseil secret. Il fut étranglé ou étouffé entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison la nuit du 24 au 25 avril 145 Son plus grand crime, à ce q disent quelques historiens, éto la haine implacable que lui po toient le duc son frère et *Arth de Montauban*, que le prin *Gilles* supplanta en amour, épousant secrètement *Françoi de Dinant*, riche héritière, dont il étoit aimé. On ajoute q le cordelier qui avoit confes *Chantocé*, cita de sa part le d son frère au jugement de Die pour y comparoître en un ce tain jour qu'il lui marqua p écrit ; et que le duc mourut effet peu de mois après. Si l'e prit se prête avec peine à c ajournemens, le cœur ne pe s'empêcher, d'être touché, semble desirer ces vengeanc temporelles de la Providen — *Voyez* la *Nouvelle* historiq de *d'Arnaud*, intitulée : *Le prin de Bretagne*. *Pierre II* succe seur de *François*, fit punir l complices de la mort de son frè *Gilles*.

CHANVALON, (N. de) or torien, auteur d'un ouvrage e timé, intitulé : *Manuel d champs*, in-12, mourut en 176

* I. CHANUT, (Pierre conseiller d'état ordinaire, ambassadeur de France aupr de la reine *Christine*, étoit Riom. Il avoit commencé sa ca rière diplomatique à Lubeck, il fut employé en qualité de m diateur entre la Pologne et Suède. Après l'abdication *Christine*, cette reine entreti toujours un commerce de lettr avec lui, et le traita comme so ami. Il mourut à Paris en 166 laissant des *Mémoires* qui ont é publiés après sa mort en 166 3 vol. in-12. *Voyez* DESCARTES

* CHAON, fils de *Priam*, que son frère *Hélénus* tua par mégarde à la chasse. *Hélénus* le pleura beaucoup, et pour honorer sa mémoire il donna son nom à une contrée de l'Epire, qu'il appela *Chaonie*, célèbre par les glands qu'elle produisoit, et par des pigeons qui prédisoient, dit-on, l'avenir.

CHAOR-BOOS, (Mythol.) Dieu des Indiens, préside aux vents. Les malades accourent dans son temple pour immoler en son honneur des oiseaux, et obtenir la santé. C'est particulièrement dans le royaume d'Asem que son culte est établi.

* I. CHAPELAIN, (Jean) naquit à Paris le 4 décembre 1595. Au sortir des classes, il se chargea de l'éducation des enfans du marquis de *la Trousse*, grand prévôt de France, et ensuite de l'administration de ses affaires. Ce fut chez ce marquis qu'il crut sentir des talens pour la poésie. Le succès qu'eut son *Jugement* de l'*Adonis* du cavalier *Marini*, lui fit croire qu'il étoit appelé à enfanter un Poëme épique. Le plan de sa *Jeanne d'Arc*, d'abord en prose, sembla fort beau; mais lorsque l'ouvrage, mis en vers après vingt ans de travail, vit le jour, il fut sifflé par les moindres connoisseurs. Une Ode au cardinal *de Richelieu*, la critique du *Cid*, une vaste littérature, quelques pièces de poésie, lui avoient fait une foule de partisans et d'admirateurs. La considération dont il jouissoit étoit telle, que le cardinal *de Richelieu* voulant réfuter un ouvrage, pria *Chapelain* « de lui prêter son nom en cette occasion, offrant de lui prêter sa bourse en quelqu'autre. » La *Pucelle* publiée en 1656, in-folio, avec figures, détruisit en un moment la gloire de quarante années. On reconnut que l'on pouvoit savoir parfaitement les règles de l'art poétique, et n'être pas poëte. *Montmort* lui adressa ce distique :

Illa Capellani dudùm expectata Puella,
Post tanta in lucem tempora prodit anus.

Le poëte *Linière* le traduisit ainsi en françois :

Nous attendions de *Chapelain*
Une Pucelle
Jeune et belle ;
Vingt ans à la former, il perdit son latin ;
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Ce Poëme eut d'abord six éditions en dix-huit mois, graces à la réputation de l'auteur et au mauvais goût de quelques-uns de ses partisans; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poésie. *Boileau*, *Racine*, *la Fontaine* et quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poëme, lorsqu'il leur échappoit quelque faute contre le langage. *Boileau* voulant faire connoître la dureté anti-poétique des vers de *Chapelain*, fit cette tirade à son imitation :

Droits et roides rochers, dont peu tendre est la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous savez.
Savez aussi durs bois, par les hivers lavés,
Qu'holocauste est mon cœur pour un front magnanime.

Chapelain devenu la risée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faisoit mal des vers; mais il soutint en

même temps, qu'en digne disciple d'*Aristote*, il avoit observé toutes les règles de l'art. Il n'avoit, à la vérité, manqué qu'à une seule : celle d'intéresser et de plaire. Mad. *de Longueville*, à qui un des admirateurs de *Chapelain* vantoit la beauté de la *Pucelle*, répondit : *Oui, cela est parfaitement beau et parfaitement ennuyeux.* Cette réponse revient au propos du Campagnard de *Boileau :*

» La *Pucelle* est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant. «

Le poëme de *Chapelain*, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand ministre *Colbert* ne lui demanda une liste des savans que *Louis XIV* vouloit honorer de gratifications ou de pensions. Il en obtint lui-même une de trois mille livres, et n'en fut pas moins avare. Il portoit un manteau au cœur de l'été, sous prétexte qu'il étoit indisposé ; et *Conrart* lui dit à ce sujet que *son habit étoit plus indisposé que lui.* Cet habit étoit si recousu que les fils formoient dessus la représentation d'une toile d'araignée, ce qui le fit appeler par un mauvais plaisant : *le Chevalier de l'ordre de l'Araignée.* On connoît les plaisanteries de *Despréaux* et de *Racine* sur sa perruque. On la métamorphosa en comète. *Furetière* qui avoit part à tous ces badinages mêlés de bassesse, remarqua que la métamorphose manquoit de justesse en un point : *C'est*, dit-il, *que les comètes ont des cheveux, et la perruque de* Chapelain *est si usée qu'elle n'en a plus.* Un plaisant répondit, au nom de *Chapelain*, qu'*il aimoit mieux conserver sa pension que ses che*veux. « Nous étions mal av *Chapelain*, *Pélisson* et moi, d *Ménage*, nous cherchâmes nous réconcilier. Nous allâm chez lui, et je vis encore à cheminée les mêmes tisons q j'y avois vus il y avoit douze ans. Son avarice fut, dit-on, la cau de sa mort. S'étant mis en che min pour se rendre a l'academ un jour de pluie, il ne voul pas payer pour passer le ruisse sur une planche. Il passa au tra vers de l'eau, et s'étant mouil jusqu'à mi-jambe, il ne lais pas d'aller à l'assemblée acade mique, qui lui faisoit espér deux ou trois jetons. Le froid saisit, et il en eut une oppressio de poitrine dont il mourut. I jour qu'il expira, les sacs de so argent étoient encore rangés a tour de lui, et il les contemplo avec plaisir. C'est à cette occa sion qu'un homme de lettres di à M. *de Valois : Je vous annonce, Monsieur, que notre am* Chapelain *vient de mourir comm un meûnier, au milieu de se sacs.* Il faut avouer que *Chapelain*, comme poëte, étoit te qu'on l'a dépeint ; mais il étoi d'ailleurs doux, complaisant officieux, sincère. Il avoit de l philosophie dans le caractère, e il refusa la place de précepteu du grand Dauphin, que le du de *Montausier* lui avoit fait donner. On doit le regarder comm un des principaux ornemens d l'académie Françoise dans so aurore, par les qualités de so cœur et la justesse de son goût Il mourut le 22 février 1674, à 79 ans. Les ouvrages qui restent de lui, outre son *Poëme de la Pucelle*, dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés, (les douze autres étant restés manus

crits dans la bibliothèque du roi) sont une *Paraphrase* en vers du *Miserere ;* des *Odes* parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal *de Richelieu*, mérite d'être distinguée. On lui attribue encore une *Traduction* du roman de *Gusman d'Alfarache*... *Van-Effen* a fait un parallèle ingénieux de l'Iliade d'*Homère*, avec la Pucelle de *Chapelain*. Il y eut une grande différence non-seulement entre les ouvrages, mais encore entre les personnes du poëte Grec et du versificateur François. L'homme de génie mourut dans la pauvreté, et le rimailleur dans l'opulence : on lui trouva cinquante mille écus à sa mort. Les plaisans prétendirent que c'étoit pour *marier sa Pucelle à un enfant de bonne maison*, ou pour *la faire canoniser ;* mais ces railleries étoient assez froides. *Chapelain* rebuté par les femmes, s'en vengeoit en soutenant que la plus spirituelle ne pouvoit jamais avoir qu'*une moitié de raison*. Dans la liste des savans auxquels *Colbert* voulut donner des gratifications au nom du roi, *Chapelain* y est pour trois mille livres, comme *le plus grand poëte qui ait jamais été, et du plus solide jugement*. Voyez I. BOILEAU ; BARDIN ; BOURZÉIS ; III. CAMUSAT.

* I. CHAPELLE, (Claude-Emmanuel LUILLIER), fut surnommé *Chapelle*, parce qu'il étoit né en 1624 dans le village de la Chapelle, entre Paris et Saint-Denis. Il étoit fils naturel de *François Luillier* maître des comptes. Il eut *Gassendi* pour maître dans la philosophie, et la nature dans l'art des vers. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres ; *Racine*, *Despréaux*, *Molière*, *la Fontaine*, *Bernier*, l'eurent pour ami et pour conseil. *Boileau* l'ayant un jour rencontré, le prêcha sur son penchant pour le vin. *Chapelle* feignit d'entrer dans ses raisons, le poussa dans un cabaret pour moraliser plus à son aise, et le fit enivrer avec lui. Il disoit quelquefois des vérités assez dures à ce poëte. Un jour *Boileau* lui lut à la fin d'un repas un de ses ouvrages, que *Chapelle* critiqua sévèrement. *Tais-toi*, lui dit le satirique, *tu es ivre. — Je ne suis pas si ivre de vin*, lui répliqua *Chapelle*, *que tu l'es de tes vers*. Les productions de *Chapelle* portent l'empreinte de son caractère, mêlé de mollesse, de plaisanterie, et quelquefois de malignité. Son *Voyage* composé avec *Bachaumont*, est le premier modèle de cette poésie aimable et facile, dictée par le plaisir et l'indolence. Un bel esprit a dit que *Chapelle* étoit plus naturel que poli, plus libre dans ses idées que correct dans son style ; mais le talent de dire des riens avec esprit, est bien au-dessus de la correction. Le seul défaut que je lui reprocherois avec *Despréaux*, c'est qu'il tombe souvent dans le bas. *Chapelle* avoit dans la conversation les charmes que nous admirons dans ses ouvrages, une chaleur douce, mais si séduisante qu'on ne pouvoit s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il disoit. Un jour qu'il étoit avec Mlle *Chouars*, fille d'esprit et de mérite, la femme de chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raison ; et *Chapelle* lui répondit d'un ton naïf et animé,

qu'*ils pleuroient la mort du poëte* Pindare *tué par les médecins*. Il recommença alors l'énumération des talens et des belles qualités de *Pindare*, d'un air si pénétré que la femme de chambre partagea la douleur commune, et fondit en larmes. Cette anecdote fait le sujet d'une très-jolie pièce de vers insérée dans un *Almanach des Muses*. La liberté fut la divinité de *Chapelle*. Il ne sacrifia à personne, pas même aux princes. Le grand *Condé* l'ayant invité à souper, il aima mieux suivre des joueurs de boules avec lesquels il se trouva et s'enivra. Le prince lui en faisant des reproches : *En vérité, Monseigneur*, lui dit-il, *c'étoient de bonnes gens et bien aisés à vivre, que ceux qui m'ont donné ce souper*... Le duc de *Brissac* engagea *Chapelle* à l'accompagner dans ses terres. Celui-ci y consentit. Arrivé à Angers, *Chapelle* alla dîner chez un chanoine de ses amis. Après le repas, il vint trouver le duc pour lui apprendre qu'ayant lu chez le chanoine un passage de *Plutarque* portant : *Qui suit les grands, serf devient*, il ne pouvoit continuer la route, et s'en retournoit à Paris. Ce qu'il fit aussitôt malgré toutes les instances du duc. Toutes les fois qu'il étoit en pointe de vin, il expliquoit le système de *Gassendi* aux convives, et lorsqu'ils étoient sortis de table, il continuoit la leçon aux maîtres d'hôtel... Plusieurs traits de la comédie des *Plaideurs*, dont *Chapelle* fournit sa part, furent le fruit des petits repas que *Boileau*, *la Fontaine* et *Racine* se donnoient. Ce dernier, ami intime de *Chapelle*, lui demanda ce qu'il pensoit de sa *Bérénice* ? — « *Ce que j'en pense*, répondit *Chapelle* ?

Marion pleure, *Marion* crie,
Marion veut qu'on la marie. »

Cette saillie naïve qui a été attribuée mal-à-propos à d'autres, est un jugement très-sensé de cette tragédie ou plutôt de cette pastorale héroïque. Les hommes un peu instruits des anecdotes littéraires, ont sans doute entendu parler du fameux soupé fait à Auteuil, qui se termina par un événement plus vrai que vraisemblable. Le vin jeta tous les convives, de la joie la plus immodérée dans la morale la plus sérieuse. Les réflexions sur les misères de la vie et sur cette maxime peu consolante de quelques sophistes anciens : *Que le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement*, leur fit prendre une résolution extravagante : ils se déterminèrent à se jeter dans la rivière qui n'étoit pas loin. La folie alloit se consommer, lorsque *Molière* leur représenta qu'une si belle action ne devoit pas être ensévelie dans les ténèbres, et qu'elle méritoit d'être faite en plein jour à la face de tout Paris. Cette plaisanterie les arrêta dans leur beau dessein, et *Chapelle* dit en riant : *Oui, Messieurs, ne nous noyons que demain matin ; et en attendant, allons boire le vin qui nous reste*. On sent bien que le jour suivant changea leurs idées. —*Chapelle* ne se refusoit jamais un bon mot. Mécontent d'un mauvais dîner qu'on lui avoit donné, il s'approcha de *Chevreau* qui étoit l'un des convives, et lui dit tout haut : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici*. On louoit devant

lui le portrait d'un seigneur de la cour, grand parleur, et l'on disoit qu'il n'y manquoit que la parole. *Il n'en est que meilleur*, reprit *Chapelle*. Cet aimable Epicurien vécut sans engagement, content de huit mille livres de rente viagère, et mourut à Paris en septembre 1686, âgé d'environ 70 ans. *D'Assouci* le représente comme *étant tout esprit, et n'ayant presque point de corps:* ce qui fait penser qu'il étoit petit, maigre et fluet. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites *Pièces fugitives* en vers et prose, qu'on lit avec plaisir. *Le Fèvre de Saint-Marc* a donné en 1755, en 2 vol. in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, et des ouvrages du premier, avec des notes et des mémoires curieux sur la vie de l'un et de l'autre. *Voyez* BACHAUMONT, *et* I. CHARTIER.

* III. CHAPELLE, (Jean de la) né à Bourges en 1655, d'une famille noble, fut pendant plusieurs années receveur général des finances de la Rochelle. Homme d'esprit et cherchant à plaire, il ne ressembla point aux Turcarets de son temps. Le prince de *Conti* qui aimoit son caractère et sa conversation, lui donna le titre de son secrétaire, et l'envoya en Suisse en 1687. *Louis XIV* instruit de son talent pour les affaires, l'employa aussi quelque temps dans le même pays. *La Chapelle* fit connoître bientôt ses dispositions pour la politique et pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suisse à un François* sur la guerre de 1701, composées sur les Mémoires des ministres de la cour de France, sont pleines de réflexions judicieuses, et quelquefois triviales. C'est un tableau de l'état où se trouvoient alors les puissances belligérantes. Comme tous les prophètes en politique, il annonça aux ennemis de la France des malheurs qui ne leur arrivèrent point. L'auteur cacha en vain son nom et sa patrie; son style le décela. L'académie Françoise lui avoit ouvert ses portes en 1688, après la mort de l'abbé *Furetière*. Dans son discours de réception, il regretta « d'être réduit à déplorer les égaremens de son prédécesseur, au lieu de donner des louanges à son mérite et des pleurs à sa mémoire. » Il mourut à Paris le 29 mai 1723, âgé de 68 ans. Outre ses *Lettres d'un Suisse*, recueillies en huit volumes in-12, on a de lui plusieurs tragédies: *Ajax*, *Zaïde*, *Téléphonte*, *Cléopâtre*; et le *Carrosse d'Orléans*, comédie ou plutôt petite farce qu'on joue encore quelquefois. Ces pièces sont recueillies dans le tome dix du Théâtre François, 1737. *La Chapelle* fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter *Racine*: car *Racine*, dit un homme d'esprit, forma sans le vouloir une école, comme les grands peintres; mais ce fut un *Raphaël* qui ne fit point de *Jules Romain*. Les pièces de l'imitateur sont fort au-dessous de leur modèle. Elles eurent pourtant quelque succès, et l'on joue encore sa *Cléopâtre*. On lui doit de plus: *Les Amours de Catulle* et *de Tibulle*. L'histoire de celles de *Catulle* est en deux volumes, et celles de *Tibulle* sont en trois; ce sont des romans plutôt que des histoires. L'auteur y a fait entrer les pièces des poëtes latins, traduites ou imitées en vers françois, et le souvenir de l'original nuit souvent à la copie. *Catulle* et *Lesbie*

y parlent fort maussadement, si l'on en croit l'abbé *de Chaulieu.* L'auteur dit à la fin de son *Tibulle*, qu'il desireroit employer le reste de sa vie à écrire l'histoire du règne de *Louis XIV* : c'étoit bien mal s'y préparer, que d'exercer sa plume sur des aventures romanesques.

IV. CHAPELLE, (Armand de la) pasteur de l'église Walloue à la Haye, mort dans cette ville en 1746, étoit aussi zélé pour sa religion qu'ardent à cultiver les lettres. Sa *Bibliothèque Angloise*, 1716 à 1727, 15 vol. in-12, et sa *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savans*, juillet 1728 à juin 1735, 14 vol. in-8°, sont deux journaux qu'il entreprit avec quelques autres littérateurs; et ils eurent une espèce de succès, moins pour le style qui manque souvent de pureté et de précision, qu'à cause de l'érudition et de la critique qu'il sut y répandre. On a encore de lui, la traduction du traité de *H. Ditton*, intitulé : *La Religion Chrétienne démontrée par la résurrection de J. C.*, Paris, 1729, in-4°; et un traité de *la Nécessité du Culte public*, 1746, in-8°, où il tâche de justifier les assemblées des Religionnaires du Languedoc.

CHAPELLIER, (Isaac-René Gui le) né à Rennes d'un avocat distingué dans sa profession, et qui avoit obtenu des lettres de noblesse sur la demande des états de sa province, acquit lui-même de la réputation au barreau de Rennes. Dans les troubles qui agitèrent le parlement et la noblesse de Bretagne, il prit parti contre eux, et mérita ainsi d'être appelé par le tiers-état à l'assemblée Constituante. Là, il développa une grande facilité à s'é noncer, un organe sonore, e de la lucidité dans les idées; là il s'éleva contre les rassemble mens de troupes conduites prè de Paris, le renvoi de M. *Necker*, les priviléges des provinces la propriété territoriale du clerg Il fit décréter que tout député n pouvoit être considéré comm un mandataire d'une simple pro vince, mais comme l'un des re présentans de la Nation entièr Membre du comité de Constitu tion, il fit supprimer les droi d'aînesse, et rédigea le décre portant abolition de la nobless Les Protestans d'Alsace lui du rent le libre exercice de leur cult et leur appel à tous les droits d citoyen. D'après les plans qu' proposa, les priviléges exclusi accordés aux théâtres furen abolis, et la haute cour natio nale organisée. Sur la fin de l session, il parut se repentir d'a voir trop sapé la monarchie e les prérogatives de la royauté; chercha à les relever dans la ré vision de la Constitution, qu' proposa, et en mettant des bor nes à l'excessive influence de *clubs* ou sociétés populaires. Ma le mal étoit fait, et le torren trop impétueux pour pouvo être contenu. Le décret que *Chapellier* obtint sur cet objet, n servit ensuite qu'à le faire pros crire, ainsi que tous ceux q adoptèrent cette révision, et l dispositions contre les club Obligé de fuir en Angleterre, revint bientôt à Paris pour évite le séquestre de ses biens, pro noncé contre tous les absens. A rêté aussitôt, traduit devant l tribunal révolutionnaire, il y fu condamné à mort le 22 avr 1794, et conduit à l'échafaud l'âge de 39 ans, au milieu de s

deu

deux collègues *Thouret* et *d'Esprémesnil*. *Chapellier* étoit meilleur logicien qu'orateur ; il avoit le talent précieux pour une grande assemblée, de résumer avec clarté les divers avis, et de proposer ensuite avec force celui qu'il croyoit le plus convenable. Il avoit le visage ovale, le teint bilieux, la taille moyenne, les yeux foibles et toujours garnis de lunettes. Il aimoit la parure, le jeu et tous les plaisirs.

CHAPOTON, (N.) est auteur de deux tragédies, *Coriolan*, jouée en 1638 ; et *Orphée et Eurydice*, représentée en 1640.

CHAPOULARD, (N.) sergent au régiment de Cambresis, fut arrêté à Perpignan avec les officiers de ce régiment au commencement de la révolution, et conduit à Orléans. Touché de la situation de son lieutenant colonel *d'Adhémar*, vieillard respectable, il demanda à porter ses fers et à réunir leur poids à celui des siens. Cette demande qui fut souvent réitérée, fit ôter les chaînes à *d'Adhémar*. Le sergent fut massacré quelques jours après à Versailles, avec les autres prisonniers d'Orléans le 9 septembre 1792.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT (Michel) littérateur, attaché à la bibliothèque du roi, mort à Paris sa patrie, en 1775, publia en 1754, une traduction du *Traité des Diamans et des Pierres* de *Jeffries*, in-8.°

III. CHAPUIS, (François) médecin de Lyon dans le dernier siècle, y a publié un *Traité sur la Peste*.

CHAPUIS-MAUBOST, (Jean-Pierre) né en Forez, devint un officier d'artillerie distingué, et dirigea toutes les batteries des Lyonnois, en 1793, contre l'armée de la Convention. Fait prisonnier par les vainqueurs, il fut condamné à être fusillé. Vainement lui offrit-on la vie au moment de l'exécution, à condition qu'il serviroit dans l'artillerie de la République, il préféra la mort, qu'il subit à l'instant même.

* CHARAS, (Moïse) habile pharmacopole, né à Usez, en exerça d'abord la profession à Orange, d'où il vint s'établir à Paris. S'étant fait connoître avantageusement par son *Traité de la Thériaque*, il fut choisi pour faire le cours de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, et s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée*, 1753, 2 vol. in-4°, fut le fruit de ses leçons et de ses études; et quoiqu'on ait fait mieux depuis, elle n'est pas hors d'usage. On la traduisit dans toutes les langues de l'Europe, et en chinois même, pour la commodité de l'empereur. Il explique dans cet ouvrage, pourquoi l'eau forte fond tous les métaux, excepté l'or; et pourquoi l'eau régale qui met l'or en fusion, ne peut pas fondre les autres métaux, par exemple l'argent. « L'argent, dit-il, a des pores dont l'ouverture est proportionnée à la grosseur des pointes des particules de l'eau forte, assez aiguës par un bout pour entrer, et assez larges par l'autre pour séparer les parties du métal. Mais l'or, dont les pores sont beaucoup plus étroits que ceux de l'argent, ne peut pas admettre ces particules; donc l'eau forte doit fondre l'argent et non pas l'or. Quant à l'eau régale, elle doit au contraire fondre l'or et

non pas l'argent. Les parties de ce dissolvant, subtilisées par le sel ammoniac, passent trop librement par les pores de l'argent, et ne trouvent que dans l'or, des pores disposés à les seconder dans leurs fonctions.» Les ordonnances contre les Calvinistes, l'obligèrent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, de là en Hollande, et ensuite en Espagne avec l'ambassadeur, qui le menoit au secours de son maître *Charles II* languissant depuis sa naissance. On étoit alors convaincu en Espagne, que les vipères, à douze lieues à la ronde de Tolède, n'avoient aucun venin, parce qu'un archevêque le leur avoit ôté : le docteur François s'éleva contre cette erreur. Les médecins de la cour, jaloux du mérite de *Charas*, ne manquèrent pas d'être scandalisés de sa témérité; ils le déférèrent à l'inquisition, et il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion Protestante. *Charas* avoit alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des Sciences, et mourut bon Catholique en 1698, âgé de 80 ans. On a de lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la Thériaque*, à Paris 1668, in-12, dont nous avons parlé; et un autre non moins estimable, *de la Vipère*, 1694, in-8.° Il joignit à celui-ci un *Poëme* latin sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. *Voyez* la *Relation de son voyage en Espagne*, dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars et suivans.

CHARBUY, (N.) professeur d'éloquence au collége d'Orléans, mourut dans cette ville en 1788. Il est auteur de plusieurs livres élémentaires estimés, et de plusieurs autres ouvrages, qui prouvent des connoissances historiques et des talens pour la poésie. Les principaux sont : I. Une Traduction des *Partitions Oratoires* de *Cicéron*, où le traducteur a ajouté de très-bonnes notes. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des Juifs*. III. *Aurelia liberata* ou *Orléans délivré*, poëme latin en trois chants, qui a été traduit par *de Méré*. IV. Une Epître latine sur un *Voyage à Paris*, traduite dans le recueil amusant des Voyages, imprimé chez *Nyon* en 1784.

II. CHARDIN, (Jean-Baptiste) célèbre peintre Parisien, de l'académie, né en 1698, mort en 1779, avoit été marié deux fois. C'étoit un excellent artiste et un homme modeste. Il a peint beaucoup de petits sujets domestiques avec le coloris le plus vrai. L'impératrice de Russie, le roi de Suède et d'autres princes étrangers étoient empressés à se procurer ses ouvrages. Le tableau du roi qu'on appelle *le Bénédicité* et celui du *Jacquet*, qu'acheta Mad. *Victoire*, sont cités avec éloge. *Chardin* étoit bon coloriste; mais son talent ne se bornoit pas là. Un particulier lui ayant demandé un tableau, dont les couleurs fussent très-vives et très-brillantes. *Eh ! qui vous a dit*, s'écria l'artiste, *qu'on fait des tableaux seulement avec des couleurs ?*

CHARETTE DE LA COINTRIE, (François-Athanase de) général des insurgés de la Vendée, naquit à Couffé en Bretagne en 1763, et entra au service de la marine, où il obtint le grade de lieutenant de vaisseau. Fatigué des excès produits par la révolution, il se mit à la tête d'un rassemblement du Bas-Poitou, et le 10 mars 1793,

Il s'empara de Pornic, petit port près de Nantes, et quelques jours après de Machecoul, après avoir battu le général *Beysser*. Il mit alors le siége devant Nantes, dont il ne put se rendre maître par la défection d'une colonne d'Angevins non accoutumés au feu, et qui se retirèrent à la première attaque. Après diverses rencontres où il fut tantôt vainqueur et tantôt repoussé avec avantage par *Turreau* et *Canclaux*; après avoir signé un traité de pacification, aussitôt rompu que signé, et cherché à favoriser la descente de Quiberon, il fut fait prisonnier dans le combat de la Chabotière. Blessé à la tête et à la main, fuyant à travers un bois, il fut forcé de rendre les armes. Conduit à Angers, on lui fit son procès, et on le transféra à Nantes pour y être fusillé. Lui-même donna aux soldats le signal de sa mort; et trois jours après, la municipalité de Nantes fut forcée de le faire exhumer, pour calmer la terreur extrême des habitans qui croyoient qu'il s'étoit évadé et se trouvoit encore à la tête d'une armée de six mille hommes. Sa veste fut vendue après lui six cent quarante-huit livres en or. *Charette* avoit la taille moyenne et mince, et le regard fier. Son caractère dur et trop hautain ne lui attacha pas ses soldats; mais il eut un courage réfléchi et déterminé, une conception vive, et le dévouement le plus entier à son parti. Les royalistes Vendéens lui ont reproché cependant d'avoir nui à leur cause, en divisant leurs forces, et en n'ayant jamais voulu se soumettre au commandement des autres chefs.

CHARICLO, (Mythol.) fille d'*Apollon*, épousa le centaure *Chiron*, et en eut une fille nommée *Ocyroé*.

CHARILE, jeune fille de Delphes, se présenta au souverain de cette ville, dans une famine, pour en obtenir quelques secours. Celui-ci, importuné de ses prières, la chassa avec outrage: *Charile* alors se pendit de désespoir. Pour appaiser ses manes, on institua les fêtes *Charilées* qui se célébroient à Delphes tous les neuf ans, et pendant lesquelles le roi distribuoit des denrées à tous les assistans.

* VIII. CHARLES VIII, dit l'*Affable* et le *Courtois*, fils de *Louis XI*, roi de France, naquit à Amboise le 30 juin 1470. Il monta sur le trône en 1483, âgé de 13 ans et deux mois. Son esprit n'avoit reçu aucune culture. *Louis XI* craignant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'étoit ligué lui-même contre son père, le tint dans l'obscurité et dans l'ignorance. Il se borna à lui faire apprendre ces mots latins: QUI NESCIT DISSIMULARE, NESCIT REGNARE. La sœur de *Charles VIII*, *Anne* de France, dame de *Beaujeu*, eut le gouvernement de la personne de son frère, par le testament de son père, confirmé par les États généraux. *Louis* duc d'*Orléans*, connu depuis sous le nom de *Louis XII*, premier prince du sang, jaloux de ce que l'autorité avoit été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, et sur-tout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de Saint-Aubin le 26 juillet 1488, et enfermé tout de suite dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de *Charles VIII*

en 1491, avec *Anne de Bretagne*, une des plus belles princesses de son temps, cimenta la paix, et procura de nouveaux États à la France. *Charles* et *Anne* se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne, et *Charles* s'engagea à payer les dettes qu'*Anne* avoit contractées pour se défendre lorsqu'elle n'étoit que duchesse. La conquête du royaume de Naples tentoit l'ambition du roi de France, qui avoit pour prétexte les droits de la maison d'Anjou, cedés à *Louis XII*. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdaigne et le Roussillon, et persuadé par deux Cordeliers dévoués à la cour d'Espagne, lui fait une remise de 300,000 écus qu'il devoit; sans faire attention que douze villages qui joignent un État, valent mieux dit un historien, qu'un royaume à 300 lieues de chez soi. *Charles*, enivré de sa chimère et poussé par *Briçonnet* et *de Vesc* ses favoris, qui avoient des intelligences avec *Ludovic Sforce* et *Alexandre VI*, descend en Italie. *Voyez* CAPPONI. Il est reçu avec acclamation dans Florence le 17 novembre 1494; et le 31 décembre suivant il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, et fait des actes de souverain dans cette métropole du monde Chrétien. *Alexandre VI*, réfugié dans le château Saint-Ange, capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples et le couronne empereur de Constantinople. Le pape disoit en parlant de cette expédition, que *les François étoient venus, ce semble, en Italie, la craie à la main, pour y marquer leurs logemens.* La terreur que *Charles VIII* avoit inspirée, lui ouvrit les portes de Capoue et de Naples. Il entra dans cette dernière ville le 21 février 1495 avec les ornemens impériaux. Le pape, les Vénitiens, *Sforce* duc de Milan, *Ferdinand d'Aragon*, *Isabelle de Castille*, étonnés d'une conquête si prompte, travaillèrent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartît pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beucoup de peine, et par une victoire. Il fallut livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance, le 6 juillet 1495. L'armée des confédérés étoit forte d'environ 40000 hommes; la sienne n'étoit que de 8000. Les François, leur roi à leur tête, furent vainqueurs dans cette journée d'autant plus glorieuse qu'il n'y perdît que 80 hommes, et qu'il délivra le duc d'*Orléans* son cousin, assiégé dans Novare. Naples fut perdu en aussi peu de temps qu'il avoit été conquis. Le succès prompt et décisif de la confédération des puissances contre *Charles*, devint un trait de lumière pour tous les princes et tous les politiques. Le système de l'équilibre du pouvoir naquit alors. Cet art d'empêcher un souverain de s'élever à un degré de force incompatible avec la liberté générale, fut bientôt perfectionné. Pendant toutes les guerres dont l'Italie fut peu de temps après le théâtre, on sentit l'importance de cette politique nécessaire, qui pendant la paix, prévient les dangers éloignés, et qui pendant la guerre, empêche les conquêtes trop rapides. Ce ne fut pas le seul effet de l'invasion de *Charles VIII* en Italie; elle servit encore à rendre général le changement fait dans les troupes Françoises. Tous les princes qui se montrèrent sur cette nouvelle scène, établirent la force

militaire de leurs royaumes sur le même pied que celle de France. Le service des vassaux féodaux ne pouvant être que d'un foible et dangereux usage dans des pays éloignés, il fallut nécessairement employer des troupes régulières, et constament entretenues. *Charles VIII* avoit marché en Italie avec une cavalerie entièrement composée de ces compagnies de gens d'armes qui furent formées par *Charles VII*, et conservées par *Louis XI.* Son infanterie étoit composée en partie de Gascons, armés et disciplinés à la manière des Suisses. Dès-lors les peuples d'Europe apprirent à connoître la supériorité de l'infanterie dans la guerre. L'esprit impétueux de la nation Françoise se plia d'abord difficilement à la subordination et à la discipline. Mais peu à peu ils furent en état de le disputer aux Suisses mêmes pour l'ordre et la valeur; et les gentilshommes du plus haut rang qui avoient craint d'entrer dans des corps militaires soudoyés, abandonnèrent leurs anciens préjugés, et servirent avec distinction. *Charles*, auteur d'une partie de ces changemens, ne put point en profiter pour tenter de conquêtes nouvelles; celle de Naples lui avoit trop coûté. Revenu en France, il ne songeoit qu'à y faire fleurir les arts et la paix lorsqu'il mourut d'apoplexie le 7 avril 1498, au château d'Amboise, à 27 ans, dont il en avoit régné 15. Sa santé avoit toujours été chancelante, mais sa valeur ne tenoit pas de sa santé; aussi les étrangers lui donnèrent-ils ce vers pour devise:

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

« Dans son débile corps logeoit une grande ame. »

Sa bonté et sa douceur étoient sans égales. Il étoit si tendrement aimé de ses domestiques, que deux tombèrent morts en apprenant qu'il venoit d'expirer. Les historiens rapportent une action qui fait d'autant plus d'honneur à sa vertu, qu'il aimoit beaucoup les femmes. Dans le temps qu'il étoit à Ast, il trouva le soir, en se retirant dans son appartement, une jeune fille fort belle, que les courtisans lui avoient achetée. Cette fille le supplia, les larmes aux yeux, de sauver son honneur. Le roi fit venir ses parens, et ayant su que leur pauvreté les avoit empêchés de marier leur fille, et les avoit obligés à la vendre; il paya sa dot, et la renvoya pénétrée de respect et de reconnoissance. *Charles VIII* avoit projeté peu de temps avant sa mort, de diminuer la taille, de supprimer les épices des juges; d'obliger les évêques à résider dans leurs diocèses, sous peine d'être privés de leur temporel; et de donner chaque jour une audience, où le moindre de ses sujets fût admis librement. C'est sous lui que le grand conseil fut érigé en cour souveraine, et les coutumes rédigées. Les quatre enfans, trois princes et une princesse, qu'il avoit eus d'*Anne de Bretagne*, étant morts en bas âge, le duc d'*Orléans* son cousin lui succéda sous le nom de *Louis XII*. — *Voyez* BEDFORT.

* IX. CHARLES IX, né à Saint-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de son frère *François II*, fils de *Henri II*. Il n'avoit pas encore onze ans, quand il fut sacré à Rheims, le 15 mai 1561, par le cardinal de Lorraine. *Catherine de Médicis* sa mère lui

ayant demandé si la foiblesse de son âge pourroit lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le sacre de nos rois ? *Oui, oui, Madame*, lui répondit-il, *ne craignez rien ; qu'on me donne des sceptres à ce prix, la peine me paroîtra bien douce : la France vaut bien quelques heures de fatigue.* Le plus grand embarras de la reine sa mère, étoit d'arrêter l'ardeur qu'il montroit pour la guerre. *Eh ! pourquoi*, disoit-il en se plaignant, *me conserver si soigneusement ? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boëte comme les meubles de la couronne ? — Mais, Sire*, lui remontroit-on, *ne peut-il pas arriver quelqu'accident fâcheux à votre personne ? —Qu'importe ?* répondit-il. *Quand la France me perdroit, n'ai-je pas des frères pour prendre ma place ?* . . . . *Catherine de Médicis* eut l'administration du royaume, avec le roi de Navarre, *Antoine de Bourbon* qu'on déclara lieutenant général. *Catherine*, partagée entre deux factions, celle des *Bourbons* et celle des *Guises*, résolut de les détruire l'une par l'autre, et alluma ainsi la guerre civile. Elle commença par assembler les États dans Orléans, le 13 décembre 1560 ; et cette assemblée ne produisit aucun bien réel. Le chancelier *de l'Hôpital* qui en fit l'ouverture, exhorta vainement les députés à oublier toutes les disputes et à se réunir pour l'avantage commun. Le défaut d'harmonie, la rivalité des trois ordres, les intérêts de parti étoient un obstacle invincible aux vues bienfaisantes de ce magistrat. La noblesse et le tiers-état déclamèrent contre l'ignorance, les désordres et sur-tout contre les richesses du clergé, dont une partie devoit être employée, selon eux, à payer les dettes de l'état. L'orateur du clergé invectiva contre les Calvinistes, ennemis de sa doctrine et jaloux de ses biens. Il demanda même que quiconque auroit présenté ou présenteroit des requêtes pour leur obtenir l'exercice de leur religion, fût puni comme hérétique. En vain *l'Hôpital* insista pour que l'on retranchât ces noms odieux de *Luthériens*, *Huguenots*, *Papistes*, qui sentoient les anciennes factions *Guelfe* et *Gibeline*, et qu'on ne retînt que le beau nom de *Chrétien ;* les esprits étoient trop aigris, pour être modérés. Après la paix, les finances étoient ce qui intéressoit le plus la patrie. Les dettes montoient à quarante-deux millions, quoique *Henri II* eût trouvé dix-sept cent mille écus dans l'épargne. On proposa de faire rendre compte aux administrateurs des revenus du roi. C'étoit en particulier le cardinal *de Lorraine* qu'on avoit en vue ; il étoit alors tout puissant, et la demande si juste des États fut inutile. Tout le fruit de cette célèbre assemblée se réduisit à une ordonnance, par laquelle l'administration de la justice fut entièrement réservée aux gens de robe, et la pragmatique renouvelée par rapport aux élections ; mais la cour de Rome fit rétablir le concordat l'année d'après. Les états d'Orléans furent suivis du colloque de Poissy, tenu au mois d'août 1561 entre les Catholiques et les Protestans. Cette conférence ne pouvoit guères être utile, parce que les deux religions ainsi que les cœurs étoient diamétralement opposés. D'un côté, on voyoit le cardinal *de Lorraine*, le cardinal

de Tournon; des évêques et des théologiens défenseurs de l'autorité et de la puissance du pape; de l'autre, étoient de simples ministres Protestans, dépouillés de biens, et voulant que les prêtres Catholiques fussent aussi pauvres qu'eux. Les ministres des deux religions ne s'accordant ni pour le dogme, ni pour la discipline, se séparèrent très-mécontens les uns des autres. On prétend que le cardinal *de Tournon*, ayant reproché à *Catherine de Médicis* qu'elle avoit mise au hasard la religion Catholique, en permettant cette dispute solennelle, la reine lui répondit : *Je n'ai rien fait que de l'avis du conseil et du parlement de Paris.* Le résultat du colloque fut un édit favorable aux Protestans, long-temps connu sous le nom d'*Edit de janvier*, parce qu'il fut donné en janvier 1562, au milieu des députés de tous les parlemens du royaume, assemblés à Saint-Germain-en-Laye. *Dans les malheurs de l'état*, leur dit le chancelier *de l'Hôpital*, *n'imitons pas* Caton, *à qui* Cicéron *reprochoit d'opiner au sein de la corruption, comme il eût fait dans les temps vertueux de la république.* Par cet édit, il fut permis aux Calvinistes d'avoir des temples dans les fauxbourgs de toutes les villes. Nul magistrat n'étoit autorisé à les inquiéter; au contraire, on devoit leur prêter main forte contre toute insulte; mais aussi ils devoient restituer les églises, les maisons, les terres, les dixmes dont ils s'étoient emparés; et on leur enjoignoit de donner en tout l'exemple de la soumission aux lois, en leur permettant de servir Dieu selon leur conscience. On avoit cru par des moyens modérés pacifier les troubles, et le royaume fut en feu. Un autre événement hâta la guerre civile. Le duc de *Guise*, en passant près de Vassi en Champagne, trouva des Calvinistes qui chantoient leurs pseaumes dans une grange. Une partie de ses gens les insultèrent. On commence à se battre. *Guise* accourut pour appaiser le tumulte : il est frappé d'une pierre; ses gens furieux tuent soixante personnes. Ce massacre, fort exagéré par le bruit public, fut le signal de la révolte. *Condé*, déclaré peu de temps après chef et protecteur des Protestans, surprit Orléans, devenu le boulevart de l'hérésie. Les Huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de Rouen et de plusieurs villes. Le duc de *Guise* les vainquit à Dreux le 15 décembre 1562. Les généraux des deux armées furent fait prisonniers : c'étoit le prince de *Condé* et le connétable *de Montmorenci* qui commandoient. *Guise* gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en second. Du champ de victoire de Dreux, il alla assiéger Orléans. Il étoit prêt à y entrer, lorsque *Poltrot*, huguenot fanatique, l'assassina en 1563. La même année *Charles IX* fut déclaré majeur à 13 ans et un jour, au parlement de Rouen, après la prise du Havre sur les Anglois, ennemis de la France et amis des Huguenots. La paix fut conclue l'année suivante avec l'Angleterre. *Charles*, après l'avoir jurée, partit pour faire la visite de son royaume. A Bajonne il eut une entrevue avec *Isabelle* d'Espagne, sa sœur, femme de *Philippe II*. La présence du roi ne pacifia pas les troubles dans les différentes provinces. Les Huguenots, animés par *Condé* et par *Coligni*, voulurent se saisir de sa personne

à la fin de septembre 1567. Le roi qui étoit dans le centre d'un corps de Suisses, et marchoit en bataille au milieu d'eux, loin de se rebuter du mauvais temps et de la fatigue qu'il eut à essuyer, les anima lui-même : *Courage*, leur dit-il, *mes amis ! j'aime mieux mourir libre et roi avec vous, que vivre captif.* Le roi qui partit précipitamment la nuit du 28 au 29 septembre, n'arriva qu'à cinq heures du soir à Paris, et fut quinze ou seize heures à cheval et sans manger. Rien ne l'aigrit tant contre les Calvinistes, que cette entreprise. Il ne l'oublia jamais. Il est à présumer qu'elle fut cause de la haine mortelle qu'il conçut contre l'amiral *de Coligni*. Le connétable *de Montmorenci*, non moins irrité que le roi, gagna la bataille de Saint-Denis, le 10 novembre 1567, et mourut de ses blessures. Le duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*, se mit bientôt après à la tête de l'armée royale. Ce prince, général heureux, quoique roi foible dans la suite, fut vainqueur, le 13 mars 1569, de *Condé* dans la bataille de Jarnac, et de *Coligni*, le 3 octobre suivant, dans celle de Montcontour. L'éclat de ces deux journées inspira à *Charles IX* une vive jalousie contre le duc d'*Anjou* son frère. Après la mort d'*Anne de Montmorenci*, la reine-mère demanda, pour le duc d'*Anjou*, la dignité de connétable. Le roi pénétrant ses vues, qui étoient de donner à ce prince de nouvelles occasions de se signaler, lui répondit : *Tout jeune que je suis, je me sens assez fort pour porter mon épée ; et quand cela ne seroit pas, mon frère, plus jeune que moi, seroit-il propre à s'en charger ?*... Une paix avantageuse aux Protestans, vint finir cette guerre sanglante ; et servit de préparatif à de nouveaux carnages. Les avantages accordés aux Huguenots, donnèrent des soupçons aux chefs de ce parti. *Charles*, élevé dans la perfidie par le maréchal de *Retz* et par *Catherine* sa mère, dissipa tout ombrage, en donnant sa sœur en mariage au jeune *Henri* roi de Navarre. Ces apparences séduisantes cachoient le complot le plus affreux. Le dimanche 24 août 1572, jour de *Saint-Barthélemi*, toutes les maisons des Protestans furent forcées en même temps. Hommes, femmes, enfans, les *Guises* massacrèrent tout sans distinction. *Coligni*, *Voyez* ce mot, n° III. fut assassiné par *Besme*. Son corps, séparé de sa tête, fut pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. *Charles IX* qui pendant le massacre avoit animé les meurtriers, voulut encore aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le cadavre sentoit mauvais, il lui répondit par ces mots de *Vitellius* : « *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* » *Voyez* LIGNEROLES et HENNUYER. « Le massacre dura sept jours, dit l'abbé *Pluquet*. Durant ce temps, il fut tué plus de cinq mille personnes dans Paris, entr'autres cinq à six cents gentilhommes. On n'épargna ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes enceintes ; les uns furent poignardés, les autres tués à coups d'épées et d'arquebuses, précipités par les fenêtres, assommés à coups de crocs, de maillets ou de léviers : le détail de la cruauté des Catholiques, fait frémir tout lecteur en qui l'humanité n'est pas absolument éteinte. » — Comme les ordres

expédiés pour les massacrer, avoient couru par toute la France, dit *Bossuet*, ils firent d'étranges effets, principalement à Rouen, à Lyon, à Toulouse. Cinq conseillers du Parlement de cette dernière ville, furent pendus en robes rouges : vingt à trente mille hommes furent égorgés en divers endroits, et on voyoit les rivières traîner avec les corps morts, l'horreur et l'infection dans tous les pays qu'elles arrosoient. (BOSSUET, *abrégé de l'Histoire de France*.) *Voyez* aussi V. CATHERINE *de Médicis*. Il y eut plus de deux mille Protestans d'égorgés à Lyon. Le bourreau de cette ville, à qui le gouverneur ordonna d'en aller expédier quelques-uns qui étoient dans les prisons, répondit : *Qu'il ne travailloit que judiciairement*. «Voilà l'homme le plus vil par son état, dit un écrivain d'esprit, qui a plus d'honneur qu'une reine et son conseil.» Cette boucherie, pour laquelle *Grégoire XII* fit une procession à Rome, parce qu'il la regardoit faussement comme la fin des guerres civiles, porta la rage de la vengeance au cœur des Protestans, déjà assez animés par la fureur du fanatisme. Ils ne voulurent point laisser reprendre les places de sûreté, qu'on leur avoit accordées. Montauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'*Anjou*, qui en fit le siége, y perdit presque toute son armée; et les Huguenots, malgré la Saint-Barthélemi, et les victoires de Jarnac et de Montcontour, furent toujours formidables. *Charles*, depuis la barbarie qu'il avoit approuvée et excitée, paroissoit tout changé. Son sang couloit à travers les pores de sa peau : maladie regardée par quelques-uns comme un effet de la vengeance divine, et qui l'emporta à 24 ans, le 30 mai 1574. *Je me console*, dit-il avant de mourir, *de n'avoir point de fils; ce ne seroit qu'un enfant*. Il se repentit d'avoir régné, et encore plus d'avoir laissé régner des hommes violens sous son nom. Pendant sa dernière maladie, l'affreuse journée de la Saint-Barthélemi fut sans cesse présente à sa mémoire. Il marquoit, par ses transports et par ses larmes, le regret qu'il en ressentoit. *Ambroise*, avoit-il dit quelques jours auparavant à son chirurgien, *je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours; mais je me trouve l'esprit et le corps tout aussi émus que si j'avois la fièvre. Il me semble, à tout moment, soit que je veille, soit que je dorme, que ces corps massacrés se présentent à moi la face hideuse et couverte de sang. Je voudrois bien qu'on n'y eût pas compris les foibles et les innocens*. Pierre *Matthieu* le représente ayant la taille haute, maigre et effilée, les épaules courbées, les jambes grêles, le visage pâle, les yeux hagards et la physionomie farouche. Ce roi sanguinaire aimoit pourtant les lettres et les beaux arts qui auroient dû adoucir la férocité de son ame. Il reste encore des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son temps. Dans un moment d'humeur, il fit cet impromptu :

> *François premier* prédit ce point,
> Que ceux de la maison de *Guise*
> Mettroient ses enfans en pourpoint,
> Et son pauvre peuple en chemise.

Il aimoit les poëtes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, « qu'*il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir et ne les pas ras-*

sasier. » Il apprécioit leurs éloges suivant leur juste valeur. Un poëte lui ayant présenté des vers sur les victoires de Jarnac et de Montcontour, où il louoit sa valeur : *Ne faites rien pour moi*, lui dit-il ; *toutes ces louanges ne sont que mensonge et flatterie, puisque je ne les ai pas méritées. Adressez-les au duc d'*Anjou *qui vous taille tous les jours de la besogne.* Son plus grand plaisir étoit la chasse, à laquelle il se livroit avec une sorte d'emportement, parce qu'on lui ôta l'occasion de signaler ailleurs son courage. En rêve, il appeloit ses chiens par leur nom l'un après l'autre. Il se plaisoit aussi à forger et à battre le fer. Son activité étoit extrême ; il appeloit les maisons *les tombeaux des vivans.* Il ne tourna pas cette grande vivacité du côté des affaires ; car c'est depuis lui que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. *Villeroi* lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer dans le temps qu'il alloit jouer à la paume : *Signez, mon père*, lui dit-il, *signez pour moi.—Eh bien, mon maître*, reprit Villeroi, *puisque vous me le commandez, je signerai.* C'est encore sous ce règne de sang que furent faites nos lois les plus sages et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public, par les soins de l'immortel chancelier *de l'Hôpital.* Ce grand homme donna pour devise au roi deux colonnes, avec ces mots : *Pietate et Justitia.* Quelle devise pour l'auteur de la Saint-Barthélemi ! *Charles* s'étoit exercé sur les bêtes à verser le sang de ses sujets. Un de ses plaisirs étoit d'abattre d'un seul coup la tête des ânes et des cochons qu'il rencontroit en allant à la chasse. *Lansac*, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement : « Quelle querelle est donc survenue entre Sa Majesté très-Chrétienne et mon mulet ? » En 1790, on a mis au théâtre une tragédie de *Charles IX*, où les horreurs de la Saint-Barthélemi sont retracées. On a de ce monarque un ouvrage que *Villeroi* publia en 1625, sous ce titre : *Chasse Royale composée par Charles IX*, in-8.° C'est la première et seule édition. Ce prince ne laissa pas d'enfans d'*Élizabeth* d'Autriche son épouse ; mais il eut de *Marie Touchet*, *Charles* duc d'Angoulème. *Voyez* Aymard, n.° II. — *et* VI. Élizabeth.

* XII. CHARLES V, dit communément Charles-Quint, étoit le fils aîné de *Philippe* archiduc d'Autriche, fils de l'empereur *Maximilien*, et de *Jeanne de Castille*, fille unique de *Ferdinand* et d'*Isabelle.* Il naquit à Gand, le 25 février 1500, jour de *St. Matthias ;* ce qui fit dire à son aïeule que *le sort étoit tombé sur Matthias*, espèce de prédiction qui se vérifia dans la suite. Archiduc après la mort de son père en 1506, déclaré roi d'Espagne en 1516, il fut empereur deux ans après, à la mort de *Maximilien* son grand-père. *François I*, roi de France, lui disputa l'empire par ses intrigues et son argent. *Charles*, qui se servit des mêmes armes, et dont la jeunesse donnoit moins d'ombrage aux électeurs que la valeur de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France et l'Empire, en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avoit commencé en Espagne, elle fut bientôt

dans le Milanois. *Charles-Quint* s'en empara, et en chassa *Lautrec*. Il ne resta à *François premier* que Crémone et Lodi; Gênes qui tenoit encore pour les François, leur fut bientôt enlevée par les Impériaux. *Charles* ligué avec *Henri VIII* roi d'Angleterre, pour porter des coups plus sûrs à la France, tenta d'en corrompre les généraux. Il promet *Éléonore* sa sœur au connétable *de Bourbon*, et *Bourbon* le sert contre sa patrie. *Adrien VI*, Florence et Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par *Bourbon*, entre en France, fait le siége de Marseille, le lève, et revient en Italie en 1524. La même année, les François commandés par *Bonnivet* sont battus à Biagras, et perdent le chevalier *Bayard* qui seul valoit une armée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie, le 24 février 1525, où *François I* fut pris. *Charles-Quint*, alors à Madrid, reçut son prisonnier, et dissimula sa joie. Il poussa la feinte jusqu'à défendre les marques de l'alégresse publique. *Les Chrétiens*, dit-il, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les Infidelles....* *François I* étant malade, *Charles* le tranquilisa par la promesse d'une liberté prompte, et n'en différa pas moins l'exécution de sa promesse. « La prise d'un roi, d'un héros, qui devoit faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guères, dit un historien célèbre, qu'une rançon, des reproches, des démentis, des défis solennels et inutiles. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il chicana en Espagne avec *François I* sur les conditions de sa liberté. » *Voyez* l'article BUGENSIS. Le roi de France, à qui ses malheurs et l'humeur conquérante de son adversaire avoient donné des amis, eut pour lui *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens et les Suisses. *Bourbon* marche contre Rome en 1527, et y est tué; mais le prince d'*Orange* prend sa place : Rome est pillée et saccagée. Le pape, réfugié au château Saint-Ange, est fait prisonnier; et l'empereur, qui auroit pu le mettre en liberté par une simple lettre, ordonne des processions et des prières pour demander à Dieu sa délivrance. Cette comédie dura jusqu'à ce que *Clément VII* eût acheté sa liberté. Un traité conclu le 5 août 1529, à Cambrai, appelé le *Traité des Dames*, entre *Marguerite de Savoie*, tante de *Charles-Quint*, et *Louise de Savoie*, mère de *François I*, concilia ces deux monarques. *Charles* s'accommoda aussi avec les Vénitiens, et donna la paix à *Sforce* et à ses autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il passa en Afrique avec une armée de plus de cinquante mille hommes, et commença ses opérations par le siége de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès suivoient la vigilance, il visitoit souvent son camp. Une nuit, faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approche d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage : *Qui va là ? Charles* lui répondit en contrefaisant sa voix: *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. *Charles* fit aussitôt un cri qui le fit reconnoître. *Voyez* aussi TAMAÏO. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral *Barberousse*, entre victorieux

dans Tunis, rend la liberté à vingt-deux mille esclaves Chrétiens, et rétablit *Mulei-Hascen* sur son trône. Voyez AYSA. Comme il pouvoit être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchoit toujours en avant au milieu des enfans perdus. Le marquis *du Guast* est obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée et avec les enseignes....* *Charles*, pour ne pas affoiblir la discipline militaire qu'il avoit établie, obéit sans murmure. La paix de Cambrai, en pacifiant la France et l'Espagne, n'avoit pas rapproché le cœur des deux rois. *Charles-Quint* entre en Provence en 1536, avec cinquante mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siége devant Arles, et fait ravager en même-temps la Champagne et la Picardie. Contraint de se retirer après avoir perdu presque toute son armée, il pense à la paix. On conclut une trève de dix ans à Nice, en 1538. Il s'étoit cru si assuré du succès, qu'il avoit dit à *Pierre de la Baume*, qui le prioit de le rétablir sur son siége de Genève dont il avoit été chassé par les Calvinistes : *M. l'Evêque, quand j'aurai conquis la France pour moi, je prendrai Genève pour vous....* *Charles* se trompa, et apprit à mieux connoître les François. Avant cette expédition, ce prince demandant un jour à un gentilhomme François qui étoit parmi ses prisonniers, combien il y avoit de journées d'une place de Provence où il étoit, jusqu'à Paris ? ce gentilhomme lui répondit : *Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize, à moins que vous ne soyez battu dès la première....* En 1539, les Gantois s'étant révoltés, l'empereur qui vouloit calmer cet orage naissant, obtint de *François I* la permission de passer par la France. Toutes les histoires font mention de la pompe et de la magnificence avec laquelle il fut reçu. La politique pouvoit profiter des circonstances, pour faire révoquer le traité de Madrid si onéreux à la France ; mais la franchise généreuse de *François I*, étoit un sûr garant pour *Charles*. Voyez TRIBOULET. Le roi de France pourtant ne dissimula pas le parti que de lâches courtisans lui suggéroient : « Voilà une dame, lui dit-il un jour en lui montrant la duchesse d'*Etampes*, qui me conseille de ne point vous laisser sortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. » *Si le conseil est bon*, répondit *Charles* un peu déconcerté, *il faut le suivre*. Mais ce prince craignant que la générosité de *François* ne cédât enfin aux instances de sa maîtresse, crut devoir la mettre dans ses intérêts. Le soir même, comme il alloit se mettre à table et qu'il se lavoit les mains, il feignit de laisser tomber aux pieds de la duchesse un anneau de très-grand prix qu'il portoit au doigt ; cette dame l'ayant ramassé, le présenta à l'empereur, mais celui-ci lui dit : « Je vois bien que cette anneau veut changer de maître. et je vous prie de le garder. » Dès ce moment, la duchesse changea de langage, et affermit *François I* dans sa noble résolution de ne point violer les droits de l'hospitalité. Un cavalier Espagnol lui avoit déjà dit, que si les François ne le retenoient prisonnier, ils seroient bien foibles ou bien aveugles. *Ils sont l'un et l'autre*, lui répondit l'empereur ; *et c'est sur*

cela que je me fie. Il auroit pu répondre avec plus de vérité : *Ils sont généreux, et c'est ce qui me tranquillise.* *Charles-Quint* resta six jours à Paris. *Charles* ayant remédié à la révolte des Pays-Bas, où il s'étoit rendu, disoit-il, *comme roi et juge, le sceptre et l'épée à la main*, médita en 1541 la conquête d'Alger. Le vieux *André Doria* n'approuvoit point ce projet hasardeux. *Mon père*, lui dit l'empereur, *soixante-douze ans de vie à vous, et vingt-deux ans d'empire à moi, doivent nous suffire. S'il faut périr, périssons.* Il fallut partir; l'expédition fut malheureuse, comme tous les gens sensés l'avoient prévu.... *Charles* avoit promis l'investiture du Milanois à *François*, pour un de ses fils sorti de France; il oublia sa promesse, ce qui ralluma la guerre en 1542. Il se ligua avec l'Angleterre contre les François; mais ses entreprises eurent peu de succès. Son armée fut défaite à Cerisoles, et la paix conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant il avoit passé en Afrique contre *Barberousse*, et en étoit revenu sans gloire. *Charles-Quint* n'eut pas un caractère moins dissimulé dans les querelles du Luthéranisme, que dans ses guerres contre *François I* et *Clément VII.* Il opposa à la confession d'Augsbourg et à la ligue offensive et défensive de Smalkade, des troupes et des édits; mais il n'accorda pas moins la liberté de conscience jusqu'à la tenue du concile général. Il est vrai qu'il avoit de puissans adversaires; ni la victoire qu'il remporta à Mulberg sur l'armée des confédérés, en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse, ne firent point quitter les armes aux Protestans. Il publia l'année d'après, le grand *Interim* dans la diéte d'Augsbourg : formulaire de foi catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettoit la coupe aux laïcs et le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfit personne. *Maurice* électeur de Saxe, et *Joachim* électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis ligués avec *Henri II*, le forcèrent en 1552, de signer la paix de Passaw. Ce traité portoit que l'*Interim* seroit cassé et annullé: que l'empereur termineroit à l'amiable dans une diète les disputes sur la religion; et que les Protestans jouiroient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. *Charles-Quint* ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de *Guise*: un stratagème sauva la ville, et ruina son armée, composée de toutes les forces de l'Empire. Ce fut l'une des plus grandes peines de sa vie. Forcé de lever le siége, et considérant l'ascendant que le jeune roi *Henri II* prenoit sur lui, il s'écria : *Je vois bien que la fortune est une femme qui préfère les jeunes gens aux vieillards.* On frappa une médaille sur cet événement. Elle offre un aigle attaché aux colonnes d'*Hercule*, qui sont les armoiries d'Espagne, avec ces mots : *Non ultrà Metas*, qui signifioient également qu'on ne passoit point au-delà de ces bornes, ou au-delà de Metz. Il se vengea de ce malheur sur Térouane, qu'il prit et rasa l'année suivante. La guerre duroit toujours sur les frontières de la France et de l'Italie, avec beaucoup de succès balancés. *Paul IV* alloit se joindre à la France. *Charles-Quint* vieilli par ses maladies, aigri par les prospérités

de ses ennemis et par ses revers, se propose de finir sa vie, jusques-là tumultueuse, dans un monastère. Il fait élire roi des Romains son frère *Ferdinand*, et lui cède l'empire le 7 septembre 1556, après s'être démis l'année d'auparavant, le 25 octobre 1555, de la couronne d'Espagne, en faveur de *Philippe* son fils. *Je fais*, lui dit-il dans la cérémonie de cette cession, *une chose dont l'antiquité fournit peu d'exemples, et qui n'aura pas beaucoup d'imitateurs dans la postérité..... Si vous fussiez*, ajouta-t-il, *entré par ma mort en possession de tant de provinces, j'aurois sans doute mérité quelque chose pour vous avoir laissé un si vaste héritage. Mais puisque je vous en fais jouir d'avance, je vous demande que vous donniez au soin des affaires et à l'amour de vos peuples, ce que vous devez à un père qui vous chérit.* Il avoit avoué peu de temps avant, que ses plus grandes prospérités avoient été mêlées de tant de chagrins qu'il n'avoit jamais goûté de véritable contentement. Déterminé à disparoître de dessus la scène du monde, il s'embarqua en Zélande, ayant à sa suite plus de quarante vaisseaux. Un vent favorable le conduisit en Espagne, et il aborda à Larédo, port de Biscaie, où il fut reçu par le grand connétable de Biscaie, qui vint au-devant de lui avec beaucoup de seigneurs. A peine ce prince fut-il descendu de son vaisseau, qu'une tempête qui s'éleva subitement au port en éloigna la flotte, et coula à fond le navire impérial. Aussitôt que *Charles* eut touché le rivage, il se mit à genoux, et collant sa bouche sur la terre, il dit: « qu'il baisoit avec respect cette mère commune de tous les hommes; et que comme autrefois il étoit sorti tout nu du sein de sa mère, il rétournoit nu volontairement et sans aucune contrainte dans le sein de cette autre mère. » Il se retira à Saint-Juste, monastère situé dans un vallon agréable, sur les frontières de Castille et de Portugal. La promenade, la culture des fleurs, les expériences de méeanique, les offices, les autres exercices claustraux, remplirent tout son temps sur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême il se donnoit la discipline avec la communauté. Un matin qu'il éveilloit à son tour les religieux, il secoua fortement un novice, enséveli dans un profond sommeil; le jeune homme se levant à regret, lui dit d'un ton chagrin: *C'étoit bien assez que vous eussiez troublé le monde, sans venir encore troubler ceux qui en sont sortis!* Un bouffon nommé *Pédro*, lui ayant paru étonné de ce qu'il le saluoit, et lui ayant dit: *Voulez-vous me prouver que vous n'êtes plus Empereur? — Non*, lui répondit *Charles; mais je n'ai plus rien à te donner, que cette marque de courtoisie...* On a prétendu que dans sa retraite, il regretta le trône, parce que le vulgaire ne peut se persuader qu'on puisse abandonner sans regret ce que les ambitieux desirent avec fureur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le cardinal *de Granvelle* disant à *Philippe II: Il y a aujourd'hui un an que l'Empereur s'est démis de tous ses états;* ce prince lui répondit: *Il y a aussi aujourd'hui un an qu'il s'en repent.* Mais cette réponse prouve seulement que l'ambitieux *Philippe II* n'imaginoit pas que son père pût avoir oublié le théâtre où il avoit joué un si grand rôle. Quelques histo-

riens, tels que *Brantôme*, n'ont pas mieux jugé de *Charles-Quint* en disant qu'il n'avoit quitté la couronne que pour avoir la tiare. Ce dessein chimérique n'entra jamais dans sa tête. (*Voyez* CARRANZA; *et* I. BOURDEILLES *vers la fin.*) *Charles-Quint* finit son personnage par une scène singulière. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit en posture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus, et ne sortit de sa bière que pour se mettre dans un lit: (*Voyez* ESCALQUENS.) Une fièvre violente qui le saisit la nuit d'après cette comédie funèbre, l'emporta le 21 septembre 1558, âgé de près de 59 ans. *Charles-Quint* ne vouloit être ni loué, ni blâmé. Il appeloit ses historiens *Paul-Jove* et *Sleidan*, ses menteurs, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, et l'autre trop de mal. En l'envisageant du côté de l'esprit, du courage, de la politique, il méritoit des éloges. Personne ne sut jamais mieux s'accommoder aux génies divers des peuples et des états. Grave en Espagne, prévenant dans les Pays-Bas, fier en Allemagne, simple avec le peuple, familier avec les militaires, poli avec les grands, ingénieux avec les gens de lettres, aimable avec les femmes, compatissant avec les pauvres, il prenoit toutes les formes. En le considérant du côté de la modération dans les desirs de la droiture, de la franchise, de la probité, de la sincérité, on ne sait quelles épithètes lui donner. Reconnu généralement pour dissimulé, il juroit toujours, *A fé de hombre de bien*, *Foi d'homme d'honneur;* et faisoit ordinairement le contraire de ce qu'il juroit. *Machiavel* étoit un de ses auteurs favoris. Ses traités étoient tous conçus avec cette ambiguité qui affoiblit la reputation sans augmenter les états. Engageant les autres à s'ouvrir par l'air de confiance qu'il portoit, il ne s'ouvroit presque jamais lui-même. Les Espagnols comparent ce prince à *Salomon* pour la sagesse, à *César* pour le courage, à *Auguste* pour le bonheur; et le reste de l'Europe l'a comparé à *Annibal* pour la fidélité à tenir ses promesses. (*) Il avoit cependant des qualités,

(*) Un auteur nous a blâmés d'avoir peint *Charles-Quint* comme un prince qui connoissoit peu la droiture et la franchise. Sans lui citer les nombreux historiens qui ont parlé comme nous, il suffira de lui répondre par ce passage de l'abbé *de Condillac :* « Tout l'art de négocier, dans le dix-septième siècle, consistoit à se tendre des piéges, à traiter avec mauvaise foi, et à former le projet de se servir d'un allié pour l'abandonner ensuite ou pour l'écraser. La dissimulation et la fausseté étoient le sublime de la politique, au point qu'on tiroit vanité d'être dissimulé et faux. Tels étoient sur-tout *Ferdinand* le Catholique, *Charles-Quint* et *Philippe II.* Il y a des historiens qui les en louent. Vous voyez que, si les princes sont quelquefois assez aveugles pour croire qu'un vice est une vertu en eux, les écrivains sont souvent assez sots et assez bas, pour donner à ce vice le nom de vertu. » (*Cours d'Histoire*, tom. XIII, p 221 et 222.) *Mably* dit que *Charles-Quint* n'étoit pas plus honnête homme que *Ferdinand ;* mais qu'il mit plus d'honnêteté dans sa politique, parce qu'il étoit plus habile, c'est-à-dire qu'il trompa mais avec plus d'art. Nous ajouterons que, le Père *Berthier*, qui doit être une autorité pour notre censeur, dit que dans la guerre survenue en 1543, entre

qui dans la société le rendoient aimable. Il aimoit à railler, et il souffroit la raillerie. Il se tenoit en garde contre la flatterie ; et quand il recevoit à sa cour quelque nouveau seigneur, il avoit l'habitude de le conduire dans son cabinet, et de lui dire : « Je vous donne avis que vous me plairez en me disant la vérité, et que je suis ennemi-né des flatteurs. » — Un de ses courtisans l'ayant un jour loué excessivement, en présence de quelques seigneurs qui renchérissoient encore : *Je vois bien*, dit-il, *que vous pensez à moi, même dans vos songes.* — Dans un village d'Aragon, où, selon l'usage du pays, il y avoit un roi de Pâques, celui qui jouoit ce personnage, se présenta à l'empereur et lui dit qu'il étoit roi : *Tant pis*, lui dit *Charles ! vous avez pris là un dangereux emploi.*—On cite de lui plusieurs traits de bonté. Dans un voyage à Bruxelles, ses chevaux écrasèrent une brebis. Le berger le fit assigner pour avoir un dédommagement, et le juge condamna l'empereur. Les courtisans voulurent l'indisposer contre ce magistrat ; mais le prince ne leur répondit qu'en employant par la suite ce juge intègre dans des affaires importantes. — Un seigneur qui le suivoit seul à la chasse du sanglier, s'étant blessé avec son couteau qui suivant l'usage de ce temps-là, étoit empoisonné avec du suc de jusquiame, le seul moyen d'arrêter le poison étoit de le sucer. *Charles* n'hésita pas un instant, et malgré la résistance du seigneur, il lui donna un prompt soulagement. — Il faisoit des petites querelles occasionnées par le cérémonial, le cas qu'elles méritent. Deux dames s'étant vivement disputé le pas à la porte d'une église, il décida que *la plus folle passeroit la première.* — Les conseils lâches des courtisans le trouvérent souvent inébranlable. Quelques seigneurs lui conseilloient de se livrer à son penchant pour la femme d'un brave officier de son armée : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'offense l'honneur d'un homme qui défend le mien l'épée à la main !*... Neuf voyages en Allemagne, dix aux Pays-Bas, sept en Italie, six en Espagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique, prouvent son inconcevable activité. Il connut les hommes, et le choix de ceux qu'il employoit fut une des principales causes de ses succès. Il apprécioit aussi très-bien les différens états de la vie civile. *Les gens de qualité*, disoit-il un jour, *me dépouillent, les gens de lettres m'instruisent, les marchands m'enrichissent. Charles V* avoit épousé *Elizabeth*, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal, dont il eut : 1.° Philippe II ; 2.° Jeanne, mariée à *Jean* infant de Portugal ; 3.° Marie, épouse de l'empereur *Maximilien II.* Ses enfans légitimés furent Don *Juan d'Autriche*, et *Marguerite d'Autriche*. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de Majesté que depuis son avénement à l'empire. *Antoine de Véra* a donné sa *Vie* en espagnol, qui a été traduite par *le Hayer*.

Charles-Quint et *François I*, ce dernier prince auroit été aisé à calmer, *s'il avoit eu en tête un adversaire moins ambitieux et plus jaloux de garder sa parole.* Nous n'avons donc été, dans l'article de *Charles-Quint*, que les échos des historiens les plus sages et les plus exacts.

Léo

Léti l'a écrite en italien, et on l'a traduite en françois en 4 vol. in-12; mais on préfère l'*Histoire* du même prince, écrite en anglois par *Robertson*, et traduite en notre langue avec autant d'élégance que de fidélité, par *Suard*, Paris 1771, 2 vol. in-4.° et 6 vol. in-12. On ne peut lire l'histoire de *Charles-Quint* avec indifférence, si l'on fait attention que pendant son règne les puissances de l'Europe formèrent un vaste système politique, où chacune prit un rang conservé depuis avec autant de stabilité que peuvent le permettre des révolutions intérieures et des guerres étrangères. Les principes qui s'établirent alors entre les monarques, ont encore aujourd'hui des effets sensibles; puisque les idées sur l'équilibre du pouvoir, formées à cette époque, influent encore sur presque toutes les grandes opérations des Cours. *Charles-Quint* avoit pris pour devise les cinq voyelles A, E, I, O, U, dont le sens caché étoit, *Austriacorum Est Imperare Orbi Universo.*

XVI. CHARLES III, roi d'Espagne, naquit le 20 janvier 1716, de *Philippe V* et d'*Elizabeth Farnèse* sa seconde femme. Roi des deux Siciles en 1734, il gouverna ce royaume avec sagesse et avec douceur. Appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère *Ferdinand VI*, en août 1759, il tâcha de tirer la nation de l'inertie dans laquelle elle languissoit. Il rétablit sa marine, encouragea les arts, protégea le commerce, et créa pour les Espagnols celui du Levant, qu'ils connoissoient à peine. Le pacte de famille qu'il conclut avec la France lui fut nuisible dans la première guerre, où il l'entraîna contre l'Angleterre. Les Anglois s'emparèrent des trésors de la Havane en 1763, et la paix fut peu avantageuse à l'Espagne. Mais les résultats de la guerre de 1778 furent plus heureux. *Charles III* enleva Mahon aux Anglois et se fit donner la Louisiane. Il mourut en 1789.

* XVII. CHARLES Ier, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, naquit à Dumfermling le 19 novembre 1600. Successeur de *Jacques I* son père en 1625, il épousa la même année *Henriette de France* fille de *Henri le Grand.* Son règne commença par des murmures contre le monarque, et finit par le renversement de la monarchie. La faveur de *Buckingham*, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violens de *Guillaume Laud* archevêque de Cantorbery, produisirent un mécontentement général. En Angleterre, tout tendoit à l'indépendance; en Ecosse, les grands et le peuple étoient encore moins disposés à la soumission. Ils avoient le même amour de la liberté, et plus ardent encore, parce que les principes de la secte dominante, celle des Presbytériens, avoit jeté dans tous les esprits des germes d'insurrection. Cette semence ne tarda pas à éclore. *Charles* attaché aux cérémonies du culte, envoya la liturgie Anglicane aux Ecossois. Il ordonna en même temps à toute la nation de la recevoir, et au clergé de ne pas en suivre d'autre. Cette liturgie qui, aux yeux des peuples prévenus, se rapprochoit trop du culte catholique, fut proclamée au milieu des plus violens murmures en juillet 1637. Mais lorsqu'on vit le doyen de la cathédrale d'E-

dimbourg paroître en surplis pour commencer l'office, le peuple entra en fureur; la guerre civile éclata, et les Ecossois armèrent contre leur souverain. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles. *Charles* congédia son armée. Les Ecossois secrétement soutenus par *Richelieu*, feignirent de renvoyer la leur et l'augmentèrent. *Charles* forcé d'armer de nouveau, assemble tous les pairs du royaume, convoque le parlement, et ne trouve par-tout que des factieux et des perfides. Le comte de *Strafford* étoit son unique appui. On l'accuse d'avoir voulu détruire la réformation et la liberté; sous ce faux prétexte on le condamne à mort en mai 1641, et *Charles* est forcé de signer sa condamnation. Pressé de tous côtés, il convoque un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudroit le concours des deux chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, et deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie Angloise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires : la perte de celle de Nazerbi en 1645, décida tout. *Charles* désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, qui le livra au parlement Anglois. Le prince instruit de cette lâcheté, dit : *Qu'il aimoit mieux être avec ceux qui l'avoient acheté chèrement, qu'avec ceux qui l'avoient bassement vendu.* La chambre des communes établit un comité de dix-huit personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques. On érigea une cour de justice nouvelle, composée de *Fairfax*, de *Cromwel*, d'*Ireton* gendre de *Cromwel*, de *Waller*, et de cent quarante-sept juges. Quelques pairs qui s'assembloient encore dans la chambre haute, furent sommés de joindre leur assistance juridique à cette nouvelle chambre; aucun d'eux n'y voulut consentir. La nouvelle cour de justice n'en continua pas moins ses procédures; et pour les légitimer en partie, la chambre basse déclara d'après divers publicistes, que le *pouvoir souverain réside originairement dans le peuple*, et que ses représentans avoient l'autorité légitime. « C'étoit, dit *Voltaire*, une question que l'armée jugeoit par l'organe de quelques citoyens; c'étoit renverser toute la constitution de l'Angleterre. La nation est, à la vérité, représentée légalement par la chambre des communes; mais elle l'est aussi par le roi et par les pairs. On s'est toujours plaint dans les autres états, quand on a vu les particuliers jugés par des commissaires; et c'étoient ici des commissaires nommés par la moindre partie du parlement, qui jugeoient leur souverain. Il n'est pas douteux que la chambre des communes ne crût en avoir le droit; elle étoit composée d'*Indépendans* qui pensoient tous que la nature n'avoit mis aucune différence entre le roi et eux, et que la seule qui subsistoit étoit celle de la victoire. » Cette secte ou ce parti des *Indépendans* s'étoit d'abord caché, parce qu'étant à peine comptés pour Chrétiens, ils auroient trop blessé les autres sectes. Mais lorsque les Presbytériens les plus outrés se furent jetés dans leur parti, ils levèrent la tête. Leur esprit d'indépendance s'empara même de plusieurs soldats de l'armée, qui

se firent appeler les *Aplanisseurs* : nom qui signifioit qu'ils vouloient tout mettre au niveau, et ne reconnoître aucun maître au-dessus d'eux, ni dans l'armée, ni dans l'état, ni dans l'église. Les *Indépendans*, semblables aux Quakers, en ce qu'ils ne vouloient d'autres prêtres qu'eux-mêmes, et d'autre explication de l'Evangile que leurs propres lumières, différoient d'eux en ce qu'ils étoient aussi turbulens que les Quakers étoient pacifiques. *Leur projet chimérique*, dit encore *Voltaire*, *étoit l'égalité entre tous les hommes ;* (*) *mais ils alloient à cette égalité par la violence.* Ils furent les plus ardens ennemis du monarque, et les plus souples instrumens de l'usurpateur *Cromwel*. C'est par leurs intrigues que l'infortuné *Charles* fut enfin condamné à mourir sur un échafaud. Quelques-uns des juges furent d'avis de ne condamner *Charles* qu'à une prison perpétuelle, comme on l'avoit fait à l'égard d'*Edouard II* et de *Richard II ;* mais *Cromwel* opina fortement à la mort, et son avis prévalut. *Charles* entendit sa sentence avec résignation ; on lui accorda un délai de trois jours avant l'exécution, et dans cet intervalle il parut toujours doux et tranquille. Le calme ne l'abandonna point sur l'échafaud. Il salua sans affectation ceux qui se trouvèrent près de lui, pardonna à ses ennemis, retroussa ses cheveux sous un bonnet qu'on lui présenta, et posa lui-même sa tête sur le billot. Quelque temps avant sa mort, ce monarque avoit écrit au prince de *Galles* son fils : « Les Anglois sont un peuple sage, quelque infatués qu'ils soient à présent. Si Dieu vous donne du succès, usez-en avec modestie, et ayez toujours de l'éloignement pour la vengeance. S'il vous rétablit à des conditions dures, tenez tout ce que vous aurez promis... Que mon expérience vous apprenne à ne point affecter plus de pouvoir qu'il n'en faut réellement pour le bien des sujets, non pour la satisfaction des favoris. Par-là vous ne manquerez pas de moyens d'être un bon père à l'égard de tous, et un prince libéral envers ceux que vous voudrez favoriser. » *Charles* eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la quarante-neuvième année de son âge, et la vingt-cinquième de son règne ; les uns disent par la main du bourreau, les autres par celle d'un grand seigneur masqué. *Charles*, d'une taille au-dessus de la médiocre et bien proportionnée, avoit dans son air de tête de la noblesse et de la douceur. Son tempérament étoit sain, robuste et capable de supporter les plus grandes fatigues. Il eut des vertus ; mais les défauts qui les accompagnoient, joints aux disgraces de la fortune, lui empêchèrent d'en tirer tout le fruit qu'il pouvoit en espérer. Son inclination bienfaisante étoit obscurcie par des manières impérieuses ; sa piété dégénéroit quelquefois en superstition. Il s'occupoit trop des petites choses ; et un mémoire à dresser fixoit plus son attention qu'une bataille à livrer. Son jugement naturel perdoit beaucoup, par sa déférence aux conseils des per-

(*) *Voltaire* rejetoit l'égalité des fortunes ; mais sa réflexion ne peut tomber sur l'égalité politique qui étoit dans ses principes.

sonnes d'une capacité inférieure à la sienne, et sa modération ne le garantissoit pas toujours des résolutions brusques et précipitées. Ses qualités enfin le rendoient plus propre à faire le bonheur d'un état monarchique et soumis, qu'à réprimer ou à modérer les emportemens d'une nation décidée à s'ériger en république. Lorsque ce projet se tramoit et qu'il étoit déjà question de se défaire du roi, *Bellièvre* ambassadeur de France, qui en avoit été instruit des premiers, alla pour communiquer à *Charles* ce secret important. On fit attendre long-temps l'ambassadeur. Enfin le roi vint et lui dit : *J'étois à la représentation d'une comédie, qui est la plus plaisante chose du monde.* — *Sire*, répondit l'ambassadeur, *c'est une tragédie dont il est question !* et lui ayant rendu compte de tout ce qu'il savoit, le roi répliqua froidement à la proposition de se sauver sur un bateau que l'on feroit trouver dans l'endroit le plus favorable, par ce vers d'*Alain* de Lille : « *Qui jacet in terrâ, non habet undè cadat.* » —*Sire*, dit *Bellièvre*, *on peut lui faire tomber la tête.* Le prince ne s'offensa pas de cette repartie ; et comment l'auroit-il prise en mauvaise part, lui qui témoigna plusieurs fois son mépris pour la basse adulation des courtisans ? Un jour entr'autres, quelques personnes de sa cour s'entretenoient devant lui sur l'espèce des chiens qui méritoient le plus notre attachement. Toute la compagnie convint que c'étoit l'*Epagneul* ou le *Limier* : mais le roi prononça en faveur de ce dernier ; *à cause*, disoit-il, qu'*il possédoit le bon naturel de l'autre, sans en avoir la cajolerie*... Après la mort funeste de ce prince infortuné, la chambre des pairs fut supprimée ; le serment de fidélité et de suprématie aboli, et tout le pouvoir remis entre les mains du peuple, qui venoit de tremper ses mains dans le sang de son roi. *Cromwel* principal auteur de cette catastrophe, déclaré général perpétuel des troupes de l'Etat, régna despotiquement sous le titre modeste de *Protecteur*. La constance de *Charles* dans ses revers et dans le supplice, étonna ses ennemis mêmes : les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, « qu'il étoit mort avec bien plus de grandeur qu'il n'avoit vécu ; et qu'il prouvoit ce qu'on avoit souvent dit des *Stuart*, qu'*ils soutenoient leurs malheurs mieux que leurs prospérités.* » On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion Anglicane : le jour de sa mort est célébré par un jeûne général. Ce prince aimoit la peinture et les beaux arts. Son économie et son peu de revenus ne l'empêchèrent pas de vivre avec magnificence. Il possédoit vingt-quatre maisons royales, toutes assez bien meublées pour qu'il passât de l'une à l'autre sans avoir besoin d'y transporter la moindre chose. Il aimoit les gens d'esprit, et étoit bon juge de leurs productions. *Jacques I* son père, l'avoit fait recevoir docteur dans l'université d'Yorck, avec *toutes les fourrures et cérémonies accoutumées*, dit le père de *Saint-Romuald*. On lui attribue un petit ouvrage, intitulé : *Icon Basiliki*, qui est traduit en françois sous le titre de *Portrait du Roi*, in-12. Ce livre qui étoit, selon *Burnet*, du docteur *Gauden*, mais que *Charles I* avoit lu et approuvé, est plein de senti-

mens de religion et de bonté. Il produisit autant d'effet sur les Anglois, que le testament de *César* sur les Romains, et fit détester à ces insulaires ceux qui les avoient privés de leur roi. Son *Procès* est aussi traduit en françois, petit volume in-12, réimprimé dans la dernière édition de *Rapin Thoiras*. Voyez l'*Abrégé de l'Histoire universelle* de *Roustan*, où il expose les imprudences et les fautes qui menèrent *Charles* à l'échafaud; tom. VIII, ch. XXII. « Les préjugés, l'erreur, la flatterie, dit-il, assiègent les princes dès le berceau; et ils sont souvent corrompus avant de savoir ce que c'est que corruption: il est donc juste de les plaindre, lors même qu'on ne peut les justifier. » — *Voyez* ÉVANS. — *et* II. CROMWEL.

* XVIII. CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, étoit à la Haye lorsqu'il apprit la mort funeste de son père. Il passa secrètement en Ecosse et se fit des partisans. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre par le zèle du marquis d'*Ormond*, il fut battu et défait par *Cromwel* à Dunbar et à Worchester en 1651. Il se sauva à grand'peine à travers mille périls, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet de chambre, et se retira en France auprès de la reine sa mère. *Monck* gouverneur d'Ecosse, étant devenu maître absolu du parlement après la mort de *Cromwel*, en septembre 1658, s'imagina de faire revenir le roi, et y réussit. *Charles* fut rappelé en Angleterre en 1660, et l'année suivante couronné à Londres. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort du roi son père, sur ceux qui en étoient les auteurs ou les complices, dix des plus coupables furent punis du dernier supplice; mais ce peu de sang étant répandu, il se montra clément: le peuple qui avoit paru si fort républicain, aima son roi et lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandois et contre les François, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures; elle finit en 1667 par la paix de Breda. Cinq ans après, il fit un traité avec *Louis XIV* contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite ne dura que deux ans, et laissa à *Charles* tout le temps qu'il falloit pour faire fleurir la paix, les arts et les belles-lettres dans son royaume, et pour rétablir Londres désolé par la peste et par un horrible incendie: ce dernier fléau fut attribué par des fanatiques aux Catholiques, aussi peu coupables de ce crime que les premiers Chrétiens le furent de l'incendie de Rome sous *Néron*. On croit communément que le feu prit chez un boulanger par l'irruption de son four allumé, qui enflamma la maison et ensuite une partie de la ville, parce qu'un vent de nord qui souffla trois jours avec violence, donna plus d'activité au feu. Les flammes détruisirent 89 églises, la maison de ville, plusieurs hôpitaux, un grand nombre d'édifices publics, 400 rues et plus de 13,200 maisons. Des 26 quartiers de la ville, 15 furent ruinés et huit considérablement endommagés. Mais l'industrieuse activité des Anglois répara tout, et Londres sortit de ses cendres plus régulier et plus beau qu'avant l'incendie. *Charles* voulant s'attacher tous ses sujets, fit publier la liberté de conscience, et suspendit les lois pénales contre

les non-Conformistes. Pour conserver la paix dans son royaume et la tranquillité sur le trône, il se rappela souvent ce que lui avoit dit *Gourville* : *Un roi d'Angleterre qui veut être l'homme de son peuple, est le plus grand roi du monde ; mais s'il veut être quelque chose de plus, il n'est rien du tout.* Pour s'attacher davantage ses sujets, il se plaisoit à dîner souvent avec ce qu'il appeloit ses bons citoyens de Londres, et sur-tout à l'installation d'un nouveau maire. Il permettoit aux convives la plus grande familiarité, montroit de la joie et en inspiroit. Lorsque la liberté alloit un peu trop loin, il se bornoit à répéter ce refrain d'une ancienne chanson : *Tout homme soûl est aussi grand qu'un roi.* En 1660 il fonda la société royale de Londres et l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze mille livres sterlings. *Charles*, malgré cette somme et une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à *Louis XIV* deux cent cinquante mille livres sterlings. Sa prodigalité, son irréligion, ses mœurs déréglées, déshonorèrent son règne, et les qualités brillantes et aimables qui l'auroient rendu un des premiers princes de l'Europe. On a prétendu qu'*il n'avoit jamais dit une chose folle, ni fait une sage.* Son caractère fut toujours porté à la douceur et à l'indolence. Un jour que le duc d'*Yorck* son frère lui proposoit quelques mesures précipitées et violentes. *Mon frère*, lui dit-il, *je suis trop vieux pour recommencer mes courses ; vous le pouvez, si c'est votre goût.* Un seigneur Anglois qui connoissoit son insouciance, disoit en comparant les deux frères : *Charles a le talent de régner, et ne peut en soutenir les travaux ; le duc d'Yorck soutiendroit les fatigues du trône, mais il n'en a pas les talens.* Le dévouement de *Charles* à la France, le fit soupçonner cependant de vouloir se rendre absolu par le secours de cette couronne. *Clifford* un des ministres favoris, disoit que *la qualité de vice-roi sous un grand monarque tel que* Louis XIV, *étoit préférable pour son maître à celle d'esclave de cinq cents de ses insolens sujets.* Sa foiblesse lui fit sacrifier ses plus fidelles serviteurs, lorsqu'ils déplurent à la nation. *Voyez* Hyde. Il mourut d'apoplexie le 16 février 1685, à 55 ans, sans postérité. Ce monarque étoit indulgent, même envers ceux qui l'attaquoient dans leurs écrits. Il vit un jour en passant un homme au pilori. Il demanda pourquoi il étoit là ? —*Sire*, lui répondit-on, *c'est parce qu'il a composé des libelles contre vos ministres.* — *Le grand sot*, dit le roi ! *Que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait...* Il n'eut point d'enfans de la reine *Catherine de Portugal*, princesse vertueuse, qui ne put jamais se faire aimer de son époux. La duchesse de *Portsmouth* qui étoit une Françoise, eut un empire absolu sur son cœur, et fut le canal de toutes les graces. Il eut cependant d'autres maîtresses ; mais c'étoit moins l'amour que le dégoût des affaires, qui le rappeloit auprès d'elles : le plaisir de vivre et de parler sans contrainte, étoit, suivant le duc de *Buckingham*, sa vraie sultane favorite. Étant en France, il avoit demandé en mariage une nièce du

cardinal *Mazarin*, dont il essuya un refus à cause de sa mauvaise fortune. Ses maîtresses lui coûtèrent beaucoup, et il étoit accablé de dettes lorsqu'il mourut. On lui trouva pourtant quatre-vingt-dix mille guinées en or, qu'il avoit si bien cachées qu'aucun des courtisans qui l'entouroient n'en savoit rien. *Charles II* fut favorable aux Catholiques : on croit même avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir muni des sacremens de l'église. On prétend qu'un prêtre Catholique nommé *Huddleton*, d'autres disent un bénédictin, qui avoit eu beaucoup de part à la conversion de *Charles*, lui donna le viatique ; et que ce prince le remercia de l'*avoir sauvé deux fois, son corps à la première, et son ame à la seconde.* La chambre des communes avoit voulu dès son vivant exclure son frère le duc d'*Yorck*, de la couronne d'Angleterre. *Charles* cassa ce parlement, et finit sa vie sans en assembler davantage. Il est vrai que son argent l'avoit rendu maître de la plupart des suffrages. —*Voy.* les articles MONTMOUTH. —III. BARCLAI. —BARROW. —*et* I. BUTLER.

* XXI. CHARLES XII, fils de *Charles XI*, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme *Alexandre*. A l'âge de 7 ans, il savoit déjà manier un cheval. Les exercices violens auxquels il se plaisoit et qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse. Quoiqu'il parût doux dans son enfance, il avoit dans certaines occasions une opiniâtreté insurmontable. Le seul moyen de plier son caractère étoit de le piquer d'honneur. Il avoit naturellement de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendoient, il l'apprit bien vîte et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On lui fit traduire *Quinte-Curce*, dont le sujet lui plaisoit encore plus que le style. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'*Alexandre ?* — *Je pense*, lui dit ce jeune prince, *que je voudrois lui ressembler.* —*Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans.* —*Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez, quand on a conquis des royaumes ?* On rapporta ces paroles au roi son père, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusoit à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur ; l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois. Au bas de la carte de la ville Hongroise, il y avoit ces mots de *Job : DEUS dedit, DEUS abstulit ; sit nomen Domini benedictum !* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit sur la carte de Riga : « DIEU me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. » *Charles XI* son père étant mort en 1697, laissa à son fils âgé de 15 ans, un grand nombre de sujets pauvres, mais belliqueux, avec des finances en bon ordre. Mais de peur que la jeunesse de *Charles XII* ne le livrât à des dissipations, il retarda par son testament sa majorité jusqu'à dix-huit ans. Le nouveau roi impatient de jouir de tout son pouvoir, se fit déclarer majeur à quinze ; et lorsqu'il fallut le cou-

ronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. *Fréderic IV* roi de Danemarck, *Auguste* roi de Pologne, *Pierre* czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguèrent tous trois contre ce jeune prince. *Charles* à peine âgé de 18 ans, les attaqua tous l'un après l'autre; il courut dans le Danemarck, assiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchemens. Il fit dire à *Fréderic* leur roi, que s'il ne rendoit justice au duc de *Holstein* son beau-frère, contre lequel il avoit commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendall, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, et content d'humilier son ennemi, il demanda et obtint ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Nerva assiégée par cent mille Russes. Il les attaque avec neuf mille hommes, et les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, et le reste fut pris ou dispersé. *Charles* permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées et de l'argent. Il y avoit parmi les prisonniers un prince Asiatique né au pied du Mont-Caucase, qui alloit vivre en captivité dans les glaces de la Suède. *C'est*, dit Charles, *comme si j'étois prisonnier chez les Tartares de Crimée*: paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, et dont on se rappela le souvenir, lorsque le héros Suédois fut forcé de chercher un asile en Turquie. Il n'y eut guères du côté de *Charles XII*, dans la bataille de Nerva, que douze cents soldats tués et environ huit cents blessés. Le vainqueur se mit en devoir dans le printemps de 1701, de se venger d'*Auguste*, après s'être vengé du *Czar*. Il passa la rivière de Duna, battit le maréchal *Stenau* qui lui en disputoit le passage, força les Saxons dans leurs postes, et remporta sur eux une victoire signalée. Il passe dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, soumet tout, et va joindre ses armes aux intrigues du cardinal-primat de Pologne, pour enlever le trône à *Auguste*. Maître de Varsovie, il le poursuit et gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée Saxonne commandée par *Stenau*, assiége Thorn, fait élire en 1705 roi de Pologne *Stanislas Leczinski*. La terreur de ses armes faisoit tout fuir devant lui. Les Moscovites étoient dissipés avec la même facilité. *Auguste* réduit aux dernières extrémités, demanda la paix : *Charles* lui en dicte les conditions, l'oblige de renoncer à son royaume et de reconnoître *Stanislas*. Cette paix ayant été conclue le 24 novembre 1706, *Auguste* détrôné, *Stanislas* affermi sur le trône, *Charles XII* auroit pu et même dû se réconcilier avec le *Czar*: il aima mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment le détrôner comme il avoit détrôné

Auguste. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de quarante-trois mille hommes. Les Moscovites abandonnent Grodno à son approche : il les met en fuite, passe le Boristhène, traite avec les Cosaques, et vient camper sur le Dezena. *Charles XII* après plusieurs avantages, s'avançoit vers Moscow par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultawa le 8 juillet 1709. Il fut défait par le *Czar*, blessé à la jambe, toute son armée détruite ou faite prisonnière, et contraint de se sauver sur des brancards. Réduit à chercher un asile chez les Turcs, il repassa le Boristhène, gagna Oczakow et se retira à Bender. Cette défaite remit *Auguste* sur le trône et immortalisa le *Czar*. Le grand Seigneur reçut *Charles XII*, comme le méritoit un guerrier dont le nom avoit rempli l'Europe. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suède en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le *Czar*. N'ayant pas pu y réussir, ni par ses menaces, ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre son malheur, et brava le grand sultan, quoiqu'il fût presque son prisonnier. La Porte Ottomane souhaitoit beaucoup de se défaire d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit le 11 février 1713, avec quarante domestiques contre une armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-tocca. Cette retraite lui déplaisoit : il résolut de passer au lit tout le temps qu'il y seroit. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentoient tous les jours. Ses ennemis profitant de son absence, détruisoient son armée, et lui enlevoient non-seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-tocca, traversa en poste avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie et le Mecklenbourg, et arriva à Stralfund le 22 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se sauva en Suède réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers ne l'avoient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norwége avec une armée de vingt mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur la princesse *Ulrique*. Il forma le siége de Fréderieshall au mois de décembre 1718. Une balle perdue l'atteignit à la tête, comme il visitoit les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, et le renversa mort le 12 décembre sur les neuf heures du soir. Il n'avoit que 37 ans. Quelques-uns ont prétendu que *Charles XII* avoit été assassiné par l'ingénieur *Maigret*, d'après la sollicitation d'un officier nommé *Cronstedt*. Celui-ci, dit-on, qui avoit remis à l'ingénieur le pistolet qui servit à tuer le roi, reprit ensuite cette arme, et la garda jusqu'à la fin de ses jours suspendue dans son cabinet. L'opinion la plus commune, est qu'il périt d'un coup de fauconneau tiré de la place assiégée. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méditoit des desseins qui devoient changer la face de l'Europe. Le *Czar* s'unissoit avec lui pour rétablir *Stanislas* et pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissoit des vaisseaux pour

chasser la maison d'Hanovre du trône d'Angleterre, et y remettre le Prétendant; et des troupes de terre pour attaquer *George* dans ses états de Hanovre, et sur-tout dans Brême et Werden, villes qu'il avoit enlevées au héros Suédois. *Charles XII*, dit le président *de Montesquieu*, n'étoit point *Alexandre*; mais il auroit été le meilleur soldat d'*Alexandre*. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui-même. Le possible n'avoit rien de piquant pour lui, dit le président *Hesnault*, il lui falloit des succès hors du vraisemblable. Le titre de *Don Quichotte du Nord* qu'on lui a donné, n'est pas décent; mais il le caractérise bien. Il porta, dit son historien, toutes les vertus des héros à un excès, où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusquà la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut dans ses dernières années moins roi que tyran, et dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. « Ce prince, dit *Duclos*, avoit des qualités estimables qui l'auroient fait chérir, s'il n'eût été qu'un particulier; une frénésie guerrière en fit un fléau pour le genre humain. Des milliers d'hommes détruits par le fer et par le feu furent les fruits de son règne. La dévastation, la dépopulation de la Suède, étoient à la mort de *Charles XII*, au point qu'il ne restoit plus d'hommes que des enfans et des vieillards. On ne voyoit plus que des filles labourer les terres, servir les postes; et jusques dans les bains publics, on étoit réduit à les employer à toutes les fonctions que la foiblesse et la décence semblent leur interdire. » Le bel esprit qui a dit que *Charles XII* auroit été *Alexandre*, s'il eût eu moins de vices et plus de fortune, devoit ajouter, et plus de politique. Les projets d'*Alexandre* étoient non-seulement sages, mais sagement exécutés : au lieu que *Charles XII* ne connoissant que les armes, ne se régloit jamais sur la disposition actuelle des choses, et se laissoit emporter avec une ardeur qui l'entraînoit souvent trop loin et qui causa sa mort. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand homme. Ce héros avoit une taille avantageuse et noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, un nez bien formé, mais presque point de barbe ni de cheveux, et un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, poussoit la douceur et la simplicité dans le commerce jusqu'à la timidité. Ses mœurs étoient austères et dures même, et jamais il ne sacrifia à l'amour; ce qui le distingue de presque tous les héros anciens et modernes. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le Luthéranisme... On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités qui fassent connoître par les faits le caractère de *Charles XII*. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Pultansk en Pologne l'an 1702, le hasard fit que le même jour on joua à Marienbourg une comédie qui représentoit un combat entre les Saxons et les Suédois au désavantage de ces derniers. *Charles* instruit peu après de cette particularité, dit froidement : *Je ne leur envie point ce plaisir-là. Que les Saxons soient vainqueurs sur*

les théâtres, pourvu que je les batte en campagne.... La princesse *Lubomirski* qui étoit dans les bonnes graces du roi *Auguste*, prit la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoloit la Pologne en 1705. *Hagen* lieutenant colonel Suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade et se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle et de son argent comptant, objets extrêmement considérables. *Charles* informé de cette aventure, écrit de sa propre main à *Hagen : Comme je ne fais point la guerre aux dames, le lieutenant colonel remettra, aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, et lui rendra tout ce qui lui appartient : Et si, pour le reste du chemin, elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant colonel l'escortera jusques sur la frontière de Saxe*.... *Charles* qui faisoit indifféremment la grande et la petite guerre, suivant l'occasion, attaqua et battit en Lithuanie un corps Russe. Il vit parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'étoit un François nommé *Busanville*, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mouroit avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. *Charles* s'étant fait connoître, *Busanville* lève la main droite, et dit avec un air plein de satisfaction : *J'ai souhaité depuis plusieurs années de suivre vos drapeaux ; mais le sort a voulu que je servisse contre un si grand prince : Dieu bénisse Votre Majesté, et donne à ses entreprises tout le succès qu'elle desire !* Il expira quelques heures après dans un village où il avoit été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, et aux dépens du roi.... *Charles* ayant forcé les Polonois à exclure le roi *Auguste* du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : *J'ai tâché*, dit-il, *de vivre comme lui; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse*. —*Charles* se promenant près de Leipzig, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. *Est-il bien vrai*, lui dit-il d'un visage sévère, *que vous ayez volé cet homme ?* —*Sire*, lui dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majeste en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce maraud qu'un dindon*. Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi* Auguste, *je n'en ai rien pris pour moi*.... Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Nerva sur la fin de 1700, il sauta légérement sur un autre, en disant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*. —Un jour qu'il dictoit des lettres pour la

Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toît, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautèrent en l'air n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il,* lui dit le roi d'un air tranquille? *Pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh, Sire !... la bombe !... — Eh bien,* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez.* — Les ennemis de *Charles* étoient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisoient militairement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : Schulembourg *nous a vaincus.* — Il avoit conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier Suédois blessé et hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, et continua de combattre à pied à la tête de son infanterie. —Quoique *Charles* vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter en 1709, du pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors et dont elles manquoient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* —Lorsque dans un siége ou dans un combat on annonçoit à *Charles XII* la mort de ceux qu'il estimoit et qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien ! ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Il disoit à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point; c'est aux poltrons à le faire.* Ceux qui vouloient lui plaire dans sa retraite de Bender, l'accompagnoient dans ses courses à cheval, et étoient tout le jour en bottes. Un matin qu'il s'étoit rendu chez son chancelier *Mullern,* encore endormi, il prit tous ses souliers et les jeta dans le feu. Quand le chancelier sentit à son réveil l'odeur du cuir brûlé, et en apprit la raison; *voilà un étrange roi,* dit-il, *dont il faut que le chancelier soit toujours botté.* Il ne fut pas plus économe à Bender qu'il ne l'avoit été à Stockholm. *Grothusen* son favori et son trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités ou plutôt de ses prodigalités. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : *Dix mille écus donnés aux Suédois et aux Janissaires par ordre de S. M., et le reste mangé par moi.... Voilà,* dit le roi, *comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes.* Mullern *me fait lire des pages entières pour des sommes de dix mille francs. J'aime mieux le style laconique de* Grothusen. — Un de ses vieux officiers soupçonné d'avarice, se plaignit à lui de ce qu'il donnoit tout à ce dernier favori. *Je ne donne de l'argent,* répondit Charles XII, *qu'à ceux qui savent en faire usage....* Cette générosité

déplacée dans des circonstances qui exigeoient la plus sévère économie, réduisit le roi à n'avoir pas de quoi donner, et plusieurs de ses sujets à n'avoir pas de quoi vivre. Son *Histoire* a été pesamment écrite par *Nordberg* son chapelain, en 3 vol. in-4°, Amsterdam, 1742; et élégamment par *Voltaire*, en un vol. in-12 ou in-8.° —*Voyez* ADLERFELDT, GOETZ et PATKUL.

XXVIII. CHARLES, comte de Flandre, étoit fils de *Canut* roi de Danemarck, et succéda à *Baudouin* qui l'institua son héritier en 1119. Il s'appliqua constamment à rendre les Flamands heureux. Ennemi de la flatterie, charitable à l'excès, il épuisa plusieurs fois ses trésors en faveur des pauvres. Il leur distribua un jour dans la ville d'Ypres jusqu'à huit mille pains, et eut soin de tenir toujours le blé à bas prix, afin qu'on ne ressentît jamais les effets de la disette. Ses vertus lui firent accorder le titre de *Vénérable;* mais elles ne le garantirent pas de la mort que des assassins lui donnèrent en 1124 dans l'église de Saint-Donatien de Bruges, où le comte alloit chaque matin faire sa prière. Rien ne put l'en détourner, quoiqu'on l'eût prévenu qu'on y méditoit un complot contre ses jours. « Nous sommes toujours entourés, dit-il, de dangers; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu quand la mort nous frappe. »

I. CHARLOTTE DE SAVOIE, fille de *Louis* duc de Savoie et d'*Anne de Chypre*, devint reine de France par son mariage avec *Louis XI*, qui l'épousa en secondes noces. Elle fut sage et vertueuse; « aussi la lui falloit-il telle, dit *Brantôme;* car étant ombrageux et soupçonneux prince, s'il en fût un, il lui eût bientôt fait passer le pas des autres. Quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer et d'honorer fort sa mère, mais non de se gouverner par elle, parce qu'elle étoit plus Bourguignone que Françoise. » Cette princesse se tenoit ordinairement au château d'Amboise, où elle mena une vie retirée, pieuse et bienfaisante.

II. CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, fille de *Jean de Bourbon I* comte de la Marche, et mariée en 1489, à *Jean II* roi de Chypre, fut l'une des plus belles et des plus sages princesses de son temps.

III. CHARLOTTE, reine de Chypre, fille de *Jean III*, épousa d'abord *Jean de Portugal* duc de Coïmbre, et en secondes noces *Louis* duc de Savoie. Après la mort de son père, elle fut couronnée à Nicosie, souveraine des royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Au retour de cette cérémonie, la haquenée qui la portoit s'étant cabrée, sa couronne tomba; ce qui fut regardé comme un funeste présage. En effet, *Jacques*, bâtard de son père, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, mit dans ses intérêts le soudan d'Egypte; et avec son secours il priva *Charlotte* de ses états. Celle-ci mourut à Rome de paralysie en 1487, après avoir fait donation du royaume de Chypre au duc de Savoie son neveu, en présence du pape et de plusieurs cardinaux.

IV. CHARLOTTE DE BRUNSWICK WOLFFENBUTEL, née en

1684, épousa en 1711 *Alexis Pétrowitz* fils de *Pierre le Grand*, czar de Russie, qui ne la rendit pas heureuse. On a même prétendu que ce prince lui donnant des sujets de jalousie et de mécontentement, elle se fit passer pour morte; qu'on enterra une bûche qu'on mit dans sa bière; que la comtesse de *Konismarck* qui conduisoit cette aventure incroyable, lui fournit le moyen de se sauver avec un de ses domestiques; que ce domestique de la comtesse passa pour son père; qu'après avoir fait un voyage à Paris, elle s'embarqua pour l'Amérique, où elle épousa *d'Auban* officier François qu'elle avoit connu à Pétersbourg; qu'étant revenue d'Amérique en France, elle fut reconnue par le maréchal *de Saxe* qui découvrit cet étrange secret au roi; que *Louis XV*, quoiqu'alors en guerre avec la reine d'Hongrie, lui écrivit de sa main pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle et de venir à Vienne; mais que la princesse étoit déjà en Amérique; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut; qu'alors elle se retira à Bruxelles, où elle subsistoit d'une pension de vingt mille florins que lui faisoit la reine de Hongrie. *Voltaire* à qui l'histoire de l'aventurière de Bruxelles étoit connue, nie avec raison que ce fût la princesse *Charlotte* qui, quoique sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*, eut un sort très-malheureux. Il prétend que son mariage avec le Czarovitz, fut très-infortuné. « *Alexis* son époux se livra, dit-il, à toutes les débauches de la jeunesse et à toute la grossièreté des anciennes mœurs. Ces dérèglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur le 1er novembre 1715, après avoir accouché d'un fils qui monta sur le trône sous le nom de *Pierre II*. » L'aventurière qui prenoit son nom mourut en janvier 1770, à Vitri près de Paris. Son extrait mortuaire fut imprimé dans le *Journal de Paris* du 15 février 1781; et cet extrait mortuaire dément entièrement l'hitoire ou plutôt la fable de son mariage avec le Czarovitz. Elle fut enterrée sous le nom de *Dortie-Elizabeth Danielson;* ce dernier nom fait soupçonner qu'elle étoit Angloise.

CHARLOTTE-ELIZABETH DE BAVIÈRE, *Voyez* PHILIPPE, n.° XXI.

CHARMETTON, (Jean-Baptiste) chirurgien renommé de Lyon sa patrie, naquit en 1710. Appelé à la place importante de chirurgien-major de l'un des deux hospices de cette ville, il y institua les premiers cours de chirurgie et d'accouchemens qui s'y soient faits. Né sensible, il trouva sans cesse l'occasion d'être utile, et ne la laissa jamais échapper. Il employa la plus grande partie de ses loisirs à découvrir le traitement le moins incertain de plusieurs espèces de maladies : pour lui l'opération fut toujours la dernière ressource; et lorsqu'il fut obligé de l'employer, elle fut presque toujours heureuse entre ses mains. En 1748 l'académie de chirurgie de Paris ayant proposé pour sujet de son prix de déterminer la na-

ture et les usages des remèdes dessicatifs et caustiques, d'expliquer leur manière d'agir, et de distinguer leurs différentes espèces, *Charmetton* le remporta. Il obtint encore une nouvelle couronne de la même académie en 1752, par un savant *Memoire* sur les écrouelles, un vol. in-12. La vraie curation de cette maladie étoit ignorée; *Rotrou* avoit vanté quelques remèdes; *Faure* avoit indiqué un bol de savon, d'éponge brûlée et de racines de scrophulaire mêlées avec de la limaille de fer; *Bordeu* avoit recommandé l'usage des eaux minérales de Lesbonnes et de Barége; *Charmetton* est venu après eux présenter la méthode la plus simple, en proposant de commencer le traitement par les dissolvans les plus légers avant d'avoir recours aux plus actifs. Les deux *Mémoires* de *Charmetton* offrent une savante théorie; mais on y desireroit quelquefois plus de clarté et moins de concision. Avec des lumières, il eut des vertus : libéral envers les indigens, il ne mit jamais les riches à contribution. Il légua en mourant deux mille livres aux pauvres de sa paroisse, et vingt mille aux deux hôpitaux de sa patrie. Saisi à l'âge de 71 ans d'une subite affection comateuse, il cessa de vivre le 27 janvier 1781.

CHARMOIS, (N. de) secrétaire du maréchal de *Schomberg*, devint dans le 17e siècle l'un des amateurs les plus éclairés des beaux-arts. C'est particulièrement au célèbre peintre *le Brun* et à lui, que l'académie de peinture et de sculpture à Paris dut son établissement en 1648. Le goût des chefs-d'œuvre de l'antiquité se répandoit en France, et on commençoit à croire que ceux qui cultivent les arts méritoient des distinctions. *Charmois* présenta au conseil une requête signée de plusieurs artistes demandant à s'assembler pour conférer sur les objets de leurs travaux. Le chancelier *Séguier* la fit admettre ; dès-lors l'académie naissante s'assembla chez *Charmois* qui en dressa les premiers règlemens. Il y établit un cours gratuit de géométrie par *Chauveau*, un autre d'anatomie par *Quatroulx*, un autre de perspective par le graveur *Abraham Bosse*. Il mourut quelque temps après, justement regretté pour son aménité et ses connoissances.

CHARMUS, jeune homme d'Athènes, fut le premier, dit-on, qui consacra un autel à l'amour. Il fut contemporain de *Pisistrate*.

CHARNOIS, (N**, le Vacher de) né à Paris, commença à se faire connoître dans la littérature par la continuation du *Journal des Théâtres*, entrepris par *Fuel de Méricourt*. Il travailla ensuite au *Mercure*, et fut chargé de la partie des spectacles, qu'il traita avec autant d'honnêteté que de goût. On lui doit des romans : *Clairville et Adélaïde*, et l'*Histoire de Sophie et d'Ursule*, 1788, 2 vol. in-12; des *Recherches sur les Théâtres et les Costumes anciens* : ouvrage estimé. *Charnois* vivoit tranquille et heureux, aimé des gens de lettres qu'il guidoit par ses conseils, et près d'une épouse aimable, fille du célèbre comédien *Préville*, lorsqu'en 1791 il se chargea de la rédaction du *Modérateur*, journal commencé par MM. *Fon-*

tanes et *Delandine*. Le titre de cette feuille devint funeste à son auteur. Lorsque les factieux nés de la révolution métamorphosèrent toutes les vertus en crimes, et que la *modération* sur-tout en devint un irrémissible, la maison de *Charnois* fut pillée. Arrêté lui-même, et conduit après la journée du 10 août 1792 à la prison de l'Abbaye, il y fut massacré le 2 septembre suivant.

* I. CHARON *ou* CARON, (Mythol.) fils d'*Erèbe* et de la *Nuit*, l'une des divinités infernales, étoit nautonnier des enfers. Les poëtes ont feint que les ames des morts alloient se rendre sur les bords du Styx; que *Charon* passoit dans sa barque celles qui avoient eu les honneurs de la sépulture et qui lui présentoient une obole, laissant impitoyablement errer tous les autres pendant cent ans sur les bords de ce fleuve. Les pauvres et les riches étoient accueillis de la même façon par ce batelier farouche et intraitable. *Virgile* le représente sous la figure d'un vieillard malpropre, rude et grossier. Le nom de *Charon*, qui signifie *gracieux*, lui a été donné par antiphrase. L'idée de cette fable est prise, selon *Diodore*, d'un usage des Egyptiens de Memphis, qui enterroient leurs morts au-delà du lac Achéron. Plusieurs ont regardé *Charon* comme un prince puissant, qui a donné des lois à l'Egypte et levé le premier un droit sur les sépultures. Au moyen des trésors résultans de ce tribut, il fit construire ce labyrinthe célèbre, où l'opinion vulgaire plaçoit le vestibule des enfers. Cet ouvrage qui subsiste en partie, conserve le nom de son fondateur, et les Arabes le nomment *Quellai Charon*, l'édifice de *Charon*. Sur un sarcophage antique du couvent de Saint-François de Palerme, *Charon* est représenté arrivant avec sa nacelle pour emmener l'ombre d'une femme qui vient d'expirer. Ce monument a été gravé par *Houel*, dans son *Voyage de Sicile*. Il a été peint sur cuivre par l'*Albane*. Le nautonnier infernal est aussi représenté par *Michel-Ange* dans son tableau du *Jugement dernier*, où l'on voit sa nacelle sur l'Achéron coulant au pied de la croix.

* I. CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des lois aux habitans de Thurium, bâti par une colonie de Thessaliens, et les divisa en dix tribus. Il leur défendit sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour ayant appris au retour d'une expédition, qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'appaiser sans avoir eu l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violoit sa propre loi; il répondit : *Je prétends la confirmer et la sceller même de mon sang;* et sur-le-champ il s'enfonça son arme dans le sein. Parmi ses lois on remarque celles-ci : 1.° « Quiconque passoit à de secondes noces après avoir eu des enfans du premier lit, étoit exclu des dignités publiques; dans l'idée qu'ayant paru mauvais père, il seroit aussi mauvais magistrat. 2.° « Les calomniateurs étoient condamnés à être conduits par la ville, couronnés de bruyère, comme les derniers des hommes. 3.° « Les déserteurs et les lâches devoient paroître trois jours dans la ville, revêtus d'un habit de femme. 4.° «*Charondas* regardant l'ignorance

comme

comme la mère de tous les vices, vouloit que les enfans des citoyens fussent instruits des belles-lettres et des sciences. 5.° « Il ordonna que l'éducation des orphelins fût confiée aux parens maternels, parce que n'ayant aucune prétention à leur héritage, ils seroient plus attentifs à la conservation de leurs jours. Il voulut au contraire que l'administration de leurs biens fût confiée aux parens paternels qui, pouvant devenir héritiers, étoient intéressés à ne pas les détériorer. » Ce législateur étoit disciple de *Pythagore*, selon *Diogène Laërce*. Il florissoit 444 ans avant Jésus-Christ.

* II. CHARPENTIER, (Marc-Antoine) né à Paris en 1634, alla à Rome dès l'âge de 15 ans pour y étudier la peinture; mais étant entré dans une église où l'on exécutoit un motet de *Carissimi*, il fut tellement ravi d'admiration qu'il quitta aussitôt l'étude de la peinture pour celle de la musique. Après avoir été long-temps élève de ce même *Carissimi*, il revint en France pour y devenir le rival de *Lully*. Nommé intendant de la musique du duc d'*Orléans* régent de France, son élève dans la composition, il fut depuis maître de musique de la Sainte-Chapelle. Il mourut à Paris sa patrie en 1702, à 68 ans. On a de lui des *Opéra* : celui de *Médée* fut très-applaudi de son temps. Il en avoit composé un autre, intitulé *Philomèle*, représenté trois fois au Palais-Royal. Le duc *d'Orléans* qui avoit travaillé à cet ouvrage, ne voulut point qu'on le rendît public. On a encore de lui plusieurs autres Pièces de musique. La table du *Journal* de Verdun l'appelle *François* mal-à-propos.

IV. CHARPENTIER, (N.) s'attacha à la fortune du lieutenant de police *Hérault*, et mourut à Paris en 1730, après avoir donné au théâtre de l'Opéra comique quelques pièces foiblement écrites et intriguées, mais où il se trouve quelques étincelles de gaieté. En voici les titres : *Les aventures de Cythère*; *Qui dort dîne*; *Jupiter amoureux d'Io*.

V. CHARPENTIER, (Paul) né en 1699, mort en 1773, embrassa la profession religieuse dans l'ordre des Petits-Augustins, où il devint provincial. Il avoit fait un Poëme sur l'horlogerie. On lui doit les deux écrits suivans : I. *Traduction* de l'Histoire du siége de Rhodes, par *Guichard*, 1765. II. *Lettre* encyclique sur les affaires d'Espagne, 1767, in-12.

CHARRETTE, (François-Athanase) *Voyez* CHARETTE.

CHARRIER, (Marc-Antoine) avocat, fut député de Mende aux États généraux de 1789, et s'y montra un ardent ami de la monarchie. Retiré dans le département de la Lozère, il se souleva contre la Convention, se mit à la tête d'un rassemblement, marcha sur Mende qu'il prit, eut divers succès sur les troupes de la république, fut fait prisonnier par elles et conduit devant le tribunal de l'Aveyron qui le condamna à mort le 16 juillet 1793.

* IV. CHARTIER, (Réné) né à Vendôme, se fit médecin à Paris, où il mourut en octobre

1654, à 82 ans. Il a donné une très-belle édition des Œuvres d'*Hippocrate* et de *Galien* en grec et latin, Paris, 1639, neuf vol. in-fol. Cette entreprise ruina l'éditeur.

* I. CHASLES, (Grégoire de) né à Paris le 17 août 1659, étudia au collége de la Marche, où il fit connoissance avec *Colbert de Seignelay*, qui lui procura une place d'écrivain dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager en Canada, au Levant, aux Indes Orientales. Il fut fait prisonnier en Canada par les Anglois, et subit le même sort en Turquie. *Chasles* étoit un homme enjoué qui aimoit la bonne chère, un ami de *Bacchus* qui ne parloit que d'*arroser le gosier;* mais trop enclin à la satire, sur-tout contre les moines. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris et reléguer à Chartres, où il vivoit assez mesquinement en 1719 ou 1720, âgé d'environ 60 ans. Il est auteur, I. Des *Illustres Françoises*, 3 vol. in-12, contenant sept histoires : augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht, 1739, 4 volum. in-12, et de Paris, 4 vol.; mais ces deux histoires sont bien inférieures aux premières, et les unes et les autres sont écrites d'une manière un peu languissante, quoique le fond de celles de *de Chasles* soit ordinairement intéressant. Il est, dit-on, le héros de quelques-unes, et il paroît qu'il ne se piquoit ni de délicatesse ni d'une exacte probité avec les femmes. II. Du *Journal d'un Voyage* fait aux Indes Orientales sur l'escadre de *du Quesne*, en 1690 et 1691, Rouen, 1721, 3 vol. in-12. III. Du *Tome* VI de *Dom Quichotte*.

CHASSIGNET, (Jean-Baptiste) né à Besançon vers le milieu du quinzième siècle, fut l'un de ceux qui commencèrent à tirer notre poésie de la barbarie. Sa traduction des *Pseaumes* a de la force et de l'harmonie. Les auteurs des *Annales Poétiques* en ont fait connoître le mérite : jusqu'à eux, nul bibliographe n'avoit parlé de *Chassignet*.

* CHASTELET, (Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du) naquit en 1706 du baron de *Breteuil*, introducteur des ambassadeurs. Son esprit et ses graces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis du *Chastelet-Lomont*, lieutenant général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens et modernes lui furent familiers dès sa plus tendre jeunesse. Elle s'appliqua sur-tout à la lecture des philosophes et des mathématiciens. Son coup d'essai fut une explication de la *Philosophie* de *Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de Physique*, in-8°, adressée à son fils, son élève dans la géométrie, et élève digne d'elle. Les idées du philosophe Allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour *Newton*. Elle traduisit ses *Principes* et les commenta. Cet ouvrage imprimé après sa mort en deux volumes in-4°, revu et corrigé par *Clairaut*, a paru digne de son auteur et de son censeur. La marquise *du Chastelet* mourut à 43 ans, d'une suite de couches le 10 septembre 1749, au palais de Lunéville. L'étude ne l'éloigna point du

monde. On vit non sans étonnement la commentatrice de *Newton* se livrer à tous les plaisirs, les rechercher même comme une femme ordinaire, et au sortir d'une table de jeu aller converser avec des philosophes et les instruire. Elle en avoit toujours auprès d'elle à Paris, à Cyrei et à Lunéville. *Voltaire* fut lié de bonne heure avec elle, d'abord par l'amitié et bientôt par l'amour. « Ils furent inséparables pendant près de vingt années. Cette liaison eut pour *Voltaire* de grandes douceurs ; mais on ignore ce qu'elle coûta à sa tranquillité. Ils se querellèrent souvent; mais ils se supportoient, parce que l'habitude de vivre ensemble les rendoit nécessaires l'un à l'autre. *Emilie* lui pardonnoit ses bruyantes humeurs; de son côté, il se montroit indulgent pour ses caprices et même pour ses infidélités. Les colères de *Voltaire* étoient des coups de foudre ; mais l'orage n'avoit rien de durable. Le calme et la sérénité renaissoient au moment où cessoit la tempête. *Emilie* aimoit l'étude et la célébrité; mais ce goût n'étoit qu'une passion secondaire. Ses deux passions dominantes étoient le jeu et l'amour. » La première lui coûta beaucoup d'argent; et la seconde troubla le repos de *Voltaire*, en excitant plusieurs fois sa jalousie. *Voyez* de plus amples détails dans la Vie de *Voltaire* par *du Vernet*, que nous venons de citer. Cependant on ne pouvoit être aimé plus tendrement. La moindre absence mettoit Mad. *du Chastelet* au désespoir. *C'est une tête bien complétement tournée*, écrivoit Mad. *de Tencin* au maréchal *de Richelieu ; elle me fait grande pitié.* Quoique Mad. *du Chastelet* fût liée avec des savans et fût elle-même très-instruite, elle ne parloit ordinairement de science qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire. Elle vécut long-temps dans des sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, et elle ne prenoit pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouoient avec elle chez la reine, étoient bien éloignées de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton ;* on la prenoit pour une personne ordinaire. On s'étonnoit seulement de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyoit faire les comptes et terminer les différends du jeu. Dès qu'il y avoit quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvoit plus se cacher. On l'a vue diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvoit la suivre. Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle. Le mot propre, la précision, la justesse et la force, étoient le caractère de son style; mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétroient; et son oreille étoit extrêmement sensible à l'harmonie. Elle savoit par cœur les meilleurs vers et ne pouvoit souffrir les médiocres. Elle en faisoit elle-même d'agréables. On peut en juger par cette inscription pour les jardins de Cyrei :

Du repos, une douce étude ;
Peu de livres, point d'ennuyeux ;
Un ami dans ma solitude ;
Voilà mon sort : il est heureux.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Elle parloit bien et avec feu; mais elle ne rendoit pas comme tant d'autres femmes, sa conversation piquante, en relevant les ridicules de ses rivales en esprit et en beauté. Elle n'avoit ni le temps ni la volonté de s'en appercevoir, et quand on lui disoit que quelques personnes *ne lui avoient pas rendu justice*, elle répondoit qu'*elle vouloit l'ignorer*. Un auteur ayant été enfermé pour avoir écrit contre elle, la marquise *du Chastelet* prit la plume en sa faveur et lui procura son élargissement. Elle a laissé en manuscrit un *Traité* sur le bonheur, « le seul peut-être des ouvrages sur cette question, dit *Condorcet*, qui ait été écrit sans prétention et avec une entière franchise. » Il n'a point encore été publié. L'*Eloge* de Mad. *du Chastelet* par *Voltaire*, est à la tête de la *Traduction des Principes* de *Newton*. *Voy.* LINANT.

CHASTELLUX, (François-Jean, marquis de) maréchal des camps et armées du roi, de l'académie Françoise, et de diverses autres sociétés littéraires, mort à Paris le 24 octobre 1788, étoit d'une famille illustre, qu'il illustra encore par ses talens militaires et littéraires, par l'aménité de son caractère et par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *De la Félicité publique*, in-8.° Lorsque ce livre parut pour la première fois, il ne fit point cette sensation qui annonce un grand succès. Le titre parut vague, le style quelquefois négligé; le but de l'auteur ne sembloit pas assez déterminé. On ne vit pas d'abord qu'il s'étoit proposé de tracer un tableau du genre humain, et d'examiner dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il auroit été plus avantageux aux hommes d'exister. Quelques chapitres de cet examen sont superficiels; mais d'autres se distinguent par la sagesse des principes et la profondeur des recherches. Il ne faut pas pourtant mettre la *Félicité publique* au-dessus de l'*Esprit des Lois*, comme a fait *Voltaire*, trop sévère envers *Montesquieu* qui n'existoit plus, et trop indulgent envers le marquis de *Chastellux* qui passoit pour avoir du crédit à la cour. II. *Voyage dans l'Amérique Septentrionale, en* 1780, 1781 *et* 1782, in-8.° Ce voyage est instructif et agréable; mais les Anglo-Américains se sont plaints que l'auteur amusoit quelquefois ses lecteurs à leurs dépens. Le marquis de *Chastellux* avoit servi en Amérique, et avec distinction. Il avoit été accueilli par-tout comme il le méritoit; et ce devoit être une raison pour lui de ménager un peu les ridicules de ses hôtes. Il est vrai qu'il ne destinoit point ce livre à l'impression, et que divers morceaux lui ayant été dérobés et livrés à un journaliste étranger, cette infidélité l'obligea de communiquer au public son manuscrit original.

III. CHASTRE, (Jean de) chanoine de l'église de Saint-Nizier de Lyon et aumônier du roi, publia, en 1647, une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Romain*. On lui doit encore *Compendium Theologicæ veritatis Alberti Magni*, in-12, 1649.

* CHATEAUBRUN, (Jean-Baptiste Vivien de) maître-d'hôtel ordinaire du duc d'*Orléans*, né à

Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie Françoise en 1753, à l'âge de 67 ans. Il avoit donné au mois de novembre 1714, une tragédie de *Mahomet II.* Il composa quelques années après *les Troyennes.* Cette seconde pièce, supérieure à la précédente, et qui est restée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1754. Le plan manque de régularité; et comme le dit *Boileau: Chaque acte dans la Pièce est une Pièce entière;* mais les situations en sont attachantes et intéressent le spectateur. Celle du troisième acte imitée de *Sénèque*, où *Andromaque* vient cacher son fils dans le tombeau d'*Hector*, a toujours produit l'attendrissement. Il étoit extrême, lorsque la célèbre et touchante *Gaussin* remplissant le rôle d'*Andromaque*, disoit toute épouvantée à *Ulysse* ce seul vers :

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

Châteaubrun est aussi auteur des tragédies de *Philoctète* et d'*Astianax*, dont le principal défaut est d'être foibles de poésie, mais qui sont assez bien conduites. L'auteur mourut à Paris en 1775, à 89 ans. C'étoit un vrai philosophe; il ne tint qu'à lui de faire la plus grande fortune, et il la dédaigna. Il remplit avec honneur, près d'un demi-siècle, des postes qui en auroient enrichi d'autres, moins indifférens que lui sur les biens de ce monde. Il joignoit à ce rare désintéressement des mœurs douces et irréprochables. « M. *de Châteaubrun*, dit le célèbre *Buffon* dans un discours à l'académie, homme juste et doux, pieux, mais tolérant, sentoit, savoit que l'empire des lettres ne peut s'accroître et même se soutenir que par la liberté. Il approuvoit donc tout assez volontiers, et ne blâmoit rien qu'avec discrétion. Jamais il n'a rien fait que dans la vue du bien; jamais rien dit qu'à bonne intention. » *De Châteaubrun*, livré pendant sa jeunesse aux affaires et à ses devoirs, ne s'en délassoit que par l'étude des poëtes Grecs et Latins dont il s'étoit nourri, et dont il a porté le goût dans ses dernières tragédies. Il eut assez d'empire sur lui-même pour garder pendant quarante ans ses pièces dans son porte-feuille sans les faire jouer. L'emploi qu'il occupoit et la crainte de déplaire à un prince pieux auquel il étoit attaché, furent les motifs qui l'arrêtèrent.

CHATEAU-GIRON, (Géofroy de) gentilhomme Breton, défendit avec courage le duc de Bretagne son souverain, contre les Anglois. Il leur fit lever le siége de Saint-Malo en 1382, et celui du Mont-Saint-Michel, après les avoir défaits dans un combat naval.

I. CHATEAUNEUF, (Pierre de) troubadour connu par ses chansons, fut arrêté en route par des voleurs. Dépouillé et prêt à périr, il demanda permission de leur chanter une de ses chansons : les voleurs, enchantés de sa voix, lui laissèrent la vie et lui rendirent ce qu'ils lui avoient pris.

V. CHATILLON, (Louis de) peintre en émail, graveur et dessinateur de l'académie des Sciences, étoit de Saint-Menehoult, et mourut à Paris en 1734. Il fit pour *Louis XIV* différens portraits en émail, et grava une partie des conquêtes de ce prince,

d'après *le Clerc*, et les *Parques* filant la destinée de *Marie de Médicis*, d'après *Rubens.*

CHATTERTON, (Thomas) littérateur Anglois, né à Bristol en 1752, fut placé à quatorze ans chez un procureur. Malgré son extrême jeunesse, il avoit déjà le goût le plus vif pour le génie et les antiquités. Il enrichit les journaux de différentes observations et d'extraits de manuscrits anciens. Mais bientôt dégoûté de la chicane, et ne pouvant subsister par la littérature, il s'empoisonna à Londres au mois d'août 1770. On a de lui : I. *Mélange de vers et de prose*, 1778, in-8.° II. *Poésies de Rousley*, 1777, in-8°, qu'on a publiées comme tirées de différens manuscrits, et qu'on croit être de ce jeune homme si précoce et si malheureux.

CHAVAGNAC, (Gaspard, comte de) né en Auvergne, d'une famille noble, servit avec distinction en France, et se retira ensuite en Autriche, où l'empereur le nomma son ambassadeur en Pologne. Il mourut dans sa patrie après la paix de Nimègue. Il a publié des *Mémoires*, Paris, 1700, deux vol. in-12. Ils renferment ce qui s'est passé de plus remarquable depuis 1624 jusqu'en 1679, et sont écrits d'une manière naïve et attachante.

CHAUFFEPIED, (Jacques-George de) ministre Protestant d'Amsterdam, mort dans cette ville le 3 juillet 1786, étoit né à Leuwarde en Frise, le 9 novembre 1702. C'étoit un homme attaché à ses devoirs autant qu'à l'étude, et qui travailla jusqu'à la fin de sa longue carrière. Son *Dictionnaire historique et critique*, pour servir de supplément à celui de *Bayle*, Amsterdam, 1750 à 1756, 4 vol. in-folio, est une compilation qui n'est pas toujours bien digérée. L'auteur en continuant *Bayle*, ne l'a imité ni dans le bien ni dans le mal. Il n'a pas l'art d'intéresser ses lecteurs comme le philosophe de Rotterdam ; son style est lourd, incorrect. Mais il respecte la religion, quoiqu'il déclame quelquefois contre les Catholiques, et qu'il se complaise à célébrer des ministres Protestans et des non-Conformistes Anglois, la plupart très-obscurs. La prolixité des notes dont il accompagne leurs articles, sert encore à rendre leur histoire plus ennuyeuse. D'autres articles se font lire avec plus de plaisir; et l'on y voit des recherches abondantes sur des littérateurs de France, et sur-tout d'Angleterre et de Hollande, avec des remarques curieuses.

* CHAULIEU, (Guillaume Amfrye de) naquit à Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux et facile, qu'une excellente éducation perfectionna. Les agrémens de son esprit et la gaieté de son caractère lui méritèrent l'amitié des ducs de *Vendôme*. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires et lui donnèrent pour trente mille livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur alloit souper chez lui comme chez un ami. L'abbé *de Chaulieu* avoit, dans son appartement du Temple, une société choisie de gens de lettres et d'amis, qu'il charmoit par son enjouement et par les qualités de son cœur. Élève de *Chapelle*, il se livra comme lui à la volupté,

et rendit fidellement dans ses poésies son génie et celui de son maître. On l'appeloit l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poëte Grec, il goûta les plaisirs de l'esprit et de l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveugle, il aimoit Mlle *de Launai*, depuis Mad. *de Staal*, et l'aimoit avec la chaleur de la première jeunesse. L'abbé *de Chaulieu* mourut le 27 juin 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont : celles de 1733, en deux volum. in-8°, sous le titre d'Amsterdam ; et celle de Paris en 1774, en deux vol. in-8°, d'après les manuscrits de l'auteur, et augmentée d'un grand nombre de pièces nouvelles. *Desessarts*, libraire à Paris, a rendu service au poëte, en réduisant ses ouvrages des deux tiers, et en retranchant une foule de poésies médiocres et de vers de société, dans l'*Elite* des poésies de *Chaulieu*, un vol. in-12. L'auteur du *Temple du goût* l'a très-bien caractérisé dans les vers suivans :

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé *de Chaulieu*,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction,
Qui choquoient un peu la justesse,
Et respiroient la passion.

Le Dieu du goût l'avertit « de ne se croire que le premier des poëtes négligés, et non pas le premier des bons poëtes. « En effet, il se permet des négligences qu'on ne pardonneroit aujourd'hui à aucun écrivain ; et ses éditeurs ont grossi son recueil d'un grand nombre de pièces fort insipides. Dans le petit nombre de celles qui mériteroient d'être conservées, ses vers expriment avec feu les sentimens du cœur. Son imagination est tour-à-tour simple, naïve, enjouée, originale. Gai au milieu des douleurs de la goutte, il inspire cette gaieté à son lecteur, lors même qu'il l'entretient de ses maux. *Horace* et *Anacréon* sont les deux auteurs de l'antiquité auxquels l'abbé *de Chaulieu* ressemble le plus ; il a quelque chose de la délicatesse de l'un et de la raison aimable de l'autre. L'air de vérité fait sur-tout le charme de ses poésies ; on voit qu'il pense comme il écrit, et qu'il est tel qu'il se peint lui-même. Il invite ainsi *la Fare* à venir souper chez lui avec une dame de ses amies :

Ce soir, lorsque la nuit, aux amans favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans un petit appartement
Les Grâces et l'Amour conduiront ma maîtresse.
A cet objet de ma tendresse,
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donnes-moi, ce soir, le plaisir d'être à table
Entre l'Amour et l'Amitié.

Les pièces sur-tout qui ont une certaine étendue, sont pleines d'esprit et de sentimens ; mais il y a quelquefois des longueurs, et autant de licences en morale qu'en poésie. Le mérite de *Chaulieu* étoit reconnu dans les pays étrangers, comme en France. Lorsque son neveu, mestre de camp de cavalerie, fut blessé et fait prisonnier du duc de *Savoie* à la bataille de la Marsaille en 1693, ce prince eut toutes sortes

d'égards pour lui, en considération de son oncle. Non-seulement il le fit traiter par ses propres chirurgiens, mais il l'honora lui-même de plusieurs visites. Lorsqu'il fut rétabli, il le renvoya en France, en exigeant pour unique rançon une parole expresse, « *que le neveu de l'abbé* de Chaulieu *reviendroit passer l'hiver à sa cour, puisqu'elle n'avoit jamais eu assez de charmes pour attirer l'abbé* de Chaulieu *lui-même.* » Il auroit été reçu de l'académie Françoise, si *Tourreil* n'eût pas cabalé pour l'en faire exclure : cet académicien exerça la même sévérité à l'égard de *Chaulieu*, que *Boileau* envers le marquis de *Saint-Aulaire*.

CHAULMAR, (Charles) est auteur d'une tragédie de *Pompée*, jouée en 1638, mais qui n'est pas restée au théâtre.

CHAUMETTE, (Pierre-Gaspard) né à Nevers le 24 mai 1763, eut pour père un cordonnier. Il se fit mousse, et devint ensuite clerc de procureur à Paris, puis employé au journal de *Prudhomme*. Ignorant, il ne douta de rien ; factieux, il entreprit tout ; hardi, il domina la multitude. Lorsque le peuple insurgé marcha contre la Bastille, *Chaumette* fut le premier qui arbora la cocarde nationale. Devenu membre de la municipalité du dix août 1792, qui s'installa elle-même, il fut nommé procureur de la commune de Paris au mois de décembre de la même année. Le président lui ayant demandé dans cette circonstance son prénom, « dans l'ancien régime, répondit *Chaumette*, je m'appelois *Pierre-Gaspard*, parce que mon parrain fut un imbécille qui croyoit aux Saints ; je m'appelle maintenant *Anaxagoras :* ne voulant pour patron qu'un Saint qui a été pendu pour son républicanisme. » Le pouvoir de cet agent révolutionnaire devint alors extrême ; son intimité avec *Hébert* augmenta son influence. Il fit la loi à son parti, à la Convention même qui le redouta. *Pour démoraliser*, disoit-il, *la nation*, il institua ces processions ridicules et indécentes qu'on appela *Les Fêtes de la Raison*. Il fit brûler les livres pieux et détruire les sculptures et les tableaux représentant les objets du culte catholique. Il proposa des guillotines ambulantes, montées sur quatre roues pour verser à la suite des cohortes révolutionnaires le sang avec plus de profusion, et de mitrailler tous les soldats requis qui refuseroient de marcher. Il abreuva d'injures et de privations *Louis XVI*, prisonnier au Temple, et eut la férocité de faire passer au jeune *Charles*, fils de ce dernier, une petite guillotine pour lui servir d'amusement. *Robespierre* lui-même crut devoir mettre un terme aux excès de *Chaumette*. Ce scélérat audacieux par qui rien ne fut respecté, renfermé dans la prison du Luxembourg, y parut lâche et plein d'effroi. Transféré à la Conciergerie, on a observé qu'il y occupa le même cachot que son ami *Hébert* qui l'avoit précédé, et qui reçut après lui *Danton* et *Robespierre*, par qui il fut envoyé à la mort. *Chaumette* fut exécuté le 13 avril 1794. Monté sur l'échafaud, il reprit assez de courage pour prédire à ceux qui l'avoient condamné, qu'ils ne tarderoient pas à le suivre ; et les événemens justifièrent bientôt cette prédiction. On a attribué à

Chaumette un *Précis* historique sur sa Vie, publié en 1793. *Voyez* HÉBERT.

CHAUMOND, (Saint) porta d'abord le nom d'*Ennemond*, et vint à Paris sous le règne de *Clovis II*, qui le choisit pour être le parrain de son fils aîné qui régna après lui sous le nom de *Clotaire III*. Nommé à l'archevêché de Lyon, il y fonda l'abbaye de *Saint-Pierre*, le 2 septembre 657. *St. Chaumond* fut assassiné près de Châlons-sur-Saône par des émissaires d'*Ebroïm*, maire du palais, qui étoit devenu son ennemi personnel, parce que le saint évêque avoit eu le courage de lui reprocher ses vexations.

I. CHAUVELIN, (Germain-Louis) d'une famille distinguée dans la robe, occupa pendant quelque temps une charge de président à mortier au parlement de Paris. *D'Armenonville* garde des sceaux, et son fils le comte de *Morville* ministre des affaires étrangères, ayant été disgraciés en 1727, il les remplaça l'un et l'autre. Il n'étoit point au-dessous de ces deux places. Sa connoissance des lois, son intégrité, sa fermeté, le rendoient très-propre à être chef de la justice; et son génie souple et insinuant, sa profonde étude des hommes et des cours, ses vues étendues, ses correspondances multipliées lui donnoient une facilité extrême pour traiter avec les ministres des puissances étrangères. Il étoit d'ailleurs laborieux, expéditif, d'un abord facile et d'une conversation séduisante. Le cardinal *de Fleury* lui donna toute sa confiance. *Chauvelin* sentant la supériorité de ses lumières sur celles du premier ministre, s'indigna de n'être qu'en second dans l'administration du royaume. Secondé par le parti de M. le duc, de Mad. la duchesse sa mère, et de quelques autres mécontens de la cour, il forma, dit-on, le projet de supplanter le cardinal. Sa disgrace suivit bientôt ce dessein ambitieux. Pour le perdre dans l'esprit de *Louis XV*, on l'accusa d'avoir sacrifié, par le traité de Vienne, les intérêts des alliés de la France à ceux de l'empereur, et d'avoir reçu de l'argent pour cette prévarication si peu vraisemblable. Il fut enfermé, en 1737, dans un château fort, comme un criminel d'état, et ensuite exilé à Bourges, où il se fit aimer par sa popularité. Il mourut le 1er avril 1762, à 78 ans, emportant l'estime publique. Pendant son ministère, il avoit protégé les beaux arts, et avoit accueilli les savans et les artistes avec cette politesse affectueuse, presque équivalente aux graces.

II. CHAUVIN, (Pierre) médecin du dernier siècle, a publié une édition plus complète des *Œuvres* d'*Etmuler*, et un traité *sur la Baguette divinatoire* de *Jacques Aymar*.

CHÉCOCKE, (Mythol.) Dieu Africain, honoré dans le royaume de Loango, prédit l'avenir dans des songes, et veille à la conservation des tombeaux; aussi ses temples sont-ils comme ces derniers, placés près des chemins; et l'on y voit sa statue noire et lugubre. Son culte consiste particulièrement à lui adresser des vœux en se frappant les mains.

CHEDEL, (Pierre-Quentin) graveur de petits sujets grotesques, de paysages, étoit élève de *Laurent Cars*, et fit honneur à son maître. Après avoir travaillé long-temps à Paris, il alla mourir à Châlons-sur-Marne, sa patrie, en 1762, âgé d'environ 62 ans.

CHELONÉ, (Mythol.) Nymphe paresseuse que *Jupiter* changea en tortue pour la punir de ce qu'elle étoit arrivée la dernière à la célébration de ses noces. Il la condamna à porter sa maison et à un éternel silence. Ainsi, la tortue devint chez les anciens l'emblême de la retenue silencieuse.

CHELLES, (Jean de) architecte du 13[e] siècle, s'occupa de la construction de l'église de Notre-Dame de Paris, et bâtit le portique du côté de l'archevêché.

II. CHEMIN, (Jean-Baptiste) né le 26 novembre 1726, devint curé de Tourneville, dans le diocèse d'Évreux, et s'appliqua particulièrement à l'Histoire de Normandie, sur laquelle il laissa plusieurs manuscrits. Il est mort le 15 mars 1781, après avoir publié les *Vies* de *St. Vénérand* et de *St. Maure*, martyrs.

CHEMIN, *Voyez* DUCHEMIN.

CHENAYE DES BOIS, *Voyez* DESBOIS.

CHENIER, (André) fils d'un consul François à Constantinople, naquit dans cette capitale de l'empire Ottoman et se fit connoître par un talent aimable pour la poésie. Quelques articles de lui, insérés en 1792 dans le journal de Paris, irritèrent les Jacobins qui le firent condamner à mort deux ans après par le tribunal révolutionnaire de Paris. Il n'étoit âgé que de 31 ans.

CHEREAU, (François) graveur ordinaire du roi, né à Blois en 1681, mort à Paris en 1729, à 48 ans, a gravé *St. Jean dans le désert* d'après *Raphaël;* le portrait du cardinal *de Polignac* d'après *Rigaud*. Ces estampes sont très-estimées, ainsi que presque tout ce qui est sorti de son burin.

CHÉRÉMOCRATE, célèbre architecte, bâtit le fameux temple de *Diane* à Éphèse, qui passa pour l'une des merveilles du monde.

CHERIN, (Bernard) généalogiste des ordres du Saint-Esprit et de Saint-Lazare, mort à Paris en 1785, mettoit de l'équité dans l'examen des titres, où d'autres n'ont mis qu'une simple complaisance. L'on disoit même qu'il étoit *injuste à force de justice*. On a de lui *la Généalogie de Montesquiou*, in-4.°

I. CHÉRON, (Mythol.) fils d'*Apollon*, donna son nom à la ville de Chéronée en Grèce, qui avant lui se nommoit *Arné*.

* II. CHÉRON, (Élizabeth-Sophie) fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, et eut son père pour maître. A l'âge de quatorze ans, le nom de cette enfant étoit déjà célèbre, et éclipsoit celui de son père. L'illustre *le Brun* la présenta en 1672 à l'académie de Peinture et de Sculpture, qui couronna ses talens en lui donnant le titre d'Académicienne. Cette fille illustre se partageoit entre la peinture, les langues savantes, la poésie et la musique. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail pour

lequel elle avoit un talent décidé. Ses tableaux n'étoient pas moins recommandables par un bon goût du dessin, une facilité de pinceau singulière, un beau ton de couleur, et une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manières de peindre lui étoient familières. Elle a excellé dans l'histoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, et surtout dans ceux des femmes : le seul qui nous reste de Madame *Deshoulières* est de sa main. On dit qu'elle peignoit souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant de ressemblance que si elle les avoit eues sous les yeux. Elle aimoit sur-tout à conserver les portraits de ses amis, *pour avoir le plaisir*, disoit-elle, *de s'entretenir avec eux, même en leur absence.* L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, et lui donna une place dans sa compagnie. Une si grande réunion de talens lui fit accorder par *Louis XIV* une pension de cinq cents livres. Elle mourut à Paris le 3 septembre 1711, âgée de 63 ans, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Elle avoit été élevée dans la religion Protestante ; mais l'ayant quittée pour la Catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Une dame coquette lui ayant demandé cinq copies de son portrait, un ami de Mlle *Chéron* lui dit : « Eh ! pourquoi le tant multiplier ?.... » *Quoniam*, répondit-elle, *multiplicatæ sunt iniquitates ejus.* On a de cette fille célèbre : I. *Essai des Pseaumes et Cantiques mis en vers*, enrichi de figures, à Paris, 1693, in-8.° Les figures sont de *Louis Chéron* son frère, bon graveur et habile peintre, né à Paris en 1660, et mort à Londres en 1723, à 63 ans. II. *Le Cantique d'Habacuc et le Pseaume CIII, traduits en vers françois*, et publiés en 1717, in-4°, par *le Hay*, ingénieur du roi, qui avoit épousé cette femme d'esprit. III. *Les Cerises renversées*, pièce ingénieuse et plaisante, que le célèbre poëte *Rousseau* estimoit et qu'on publia en 1717 avec la *Batrachomyomachie* d'*Homère*, traduite en vers par *Boivin* le cadet. La poésie de Mlle *Chéron* est foible, et ne vaut pas ses tableaux ; il y a pourtant quelques jolis détails, et l'*Ode sur le Jugement dernier*, n'est pas un ouvrage méprisable. Quelques-uns ont attribué cette dernière pièce au Père *Campistron* jésuite. L'abbé *Bosquillon* fit les vers suivans pour son portrait :

« De deux talens exquis l'assemblage nouveau,
Rendra toujours *Chéron* l'ornement de la France.
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que les graces de son pinceau. »

* CHESTERFIELD, (Philippe Dorner Stanhope, comte de) né à Londres le 22 septembre 1695, mort le 24 mars 1773, à 78 ans, a été l'un des meilleurs philosophes moralistes d'Angleterre. Après avoir fait d'excellentes études, il voyagea pour connoître les hommes, dont la lecture ne donne jamais que des idées imparfaites. De retour dans sa patrie, il se produisit à la cour, et obtint en 1722 la place de capitaine aux Gardes-Suisses ; mais trois ans après il fut disgracié et privé de tous ses emplois. La mort de son père en 1726, le fit entrer dans la cham-

bre-haute, et la mort de *George premier*, en 1727, lui procura une situation brillante. Il eut le bonheur d'avoir pour contemporains les hommes les plus illustres ou les plus célèbres de sa nation, *Addisson*, *Vambrung*, *Garth*, *Gay*, *Pope*, et autres. Tous ces écrivains furent ses amis, et il ne s'enorgueillit pas avec eux, comme tant d'autres grands, d'être leur protecteur. Mais une funeste passion ternit sa gloire et altéra la douceur de sa vie : c'est l'amour excessif du jeu qui le lia quelquefois avec les hommes les plus méprisables. Le poste d'envoyé à la Haye, en 1728, acheva de déranger son commerce avec les Muses. Les graces d'une élocution facile et les prodigalités d'un caractère magnifique lui firent tant de partisans que le roi le crut nécessaire en Hollande. En 1732, il eut l'honneur d'associer à l'ordre des Francs-Maçons le duc de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I*. Ce prince le traita toujours en ami tendre. Le comte de *Chesterfield* étant tombé malade à la Haye, demanda son rappel, et brilla sur un autre théâtre. Son éloquence et ses talens lui donnèrent une grande influence dans la chambre-haute. Enfin, décidé à cultiver dans une retraite honorable la philosophie et les lettres, il rompit les liens qui l'attachoient à la cour. Il se maria en 1733, et son hymen fut heureux. Il avoit obtenu le gouvernement de l'Irlande, où son humanité et son humeur libérale ont rendu sa mémoire très-chère. Il conserva sa gaieté jusques dans sa vieillesse. Quelques jours avant sa mort il alla se promener en carrosse. Quelqu'un lui demanda *s'il avoit été prendre l'air ?* — *Non*, répondit-il, *j'ai été faire une répétition de mon enterrement*. On a de lui divers *Ouvrages* de morale, de philosophie et de politique, qui ne sont pas exempts de défauts, mais qui offrent des réflexions originales. Un des plus piquans est son *Bramine inspiré*, qui a été traduit en françois en un petit vol. in-12. On distingue aussi ses *Lettres à son fils*, Amsterdam, 1777, 4 vol. in-12, où il parle en homme qui connoît le monde, mais qui croit trop qu'on est toujours assez honnête lorsqu'on est aimable. Au lieu de l'instruire des devoirs d'un citoyen, d'un philosophe, il lui apprend le moyen de tromper les femmes. Ce fils, pour lequel il écrivoit, étoit un bâtard; car il n'a pas laissé d'enfans légitimes. On a accusé milord *Chesterfield* de porter le scepticisme jusques dans les principes de la morale, de croire peu à la vertu, parce que lui-même n'en avoit pas beaucoup, du moins de celle qui véritablement mérite ce nom. Aussi le vit-on dans le parlement changer chaque jour d'opinion, parce qu'il changeoit d'intérêt. Il abandonna la cause des rois, lorsqu'ils étoient dans l'infortune; et trahit celle de la nation, lorsqu'il espéra la faveur des rois. C'est lui qui contribua le plus à rendre le parlement septennal; et ce n'est pas la seule atteinte qu'il porta à la constitution de sa patrie.

CHEVALON, (Claude) imprimeur distingué dans le seizième siècle, a publié des éditions précieuses et exécutées avec soin, telles que les *Œuvres de St. Jérôme*, de *St. Augustin*,

le *Droit civil* avec des *Commentaires.*

CHEVANES, (Jacques de) né à Autun, se fit capucin, et obtint un nom parmi les prédicateurs et les théologiens. On lui doit plusieurs *Ouvrages* où il règne plus de piété que de bon goût. Il est mort à la fin du 17e siècle.

* CHEVERT, (François de) né à Verdun-sur-Meuse, le 21 février 1695, d'abord enfant de chœur, s'éleva du poste de simple soldat au grade de lieutenant général. Il dut tout à son mérite, et rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie et contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ses devoirs, un desir ardent de se distinguer; tels furent les protecteurs qui veillèrent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distinguèrent. Tout le monde connoît la retraite de Prague par le maréchal *de Belle-Isle. Chevert*, qu'il y laissa avec dix-huit cents hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitans et par une armée nombreuse, prend les ôtages de la ville, les renferme dans sa propre maison, et met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandoit, c'est-à-dire de sortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince *Lobkowitz* lui accorda deux pièces de canon. — Les guerres de 1741 et de 1757, offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses et les plus brillantes. A la journée d'Hastembeck, il fut chargé de chasser l'ennemi des sommités d'une montagne couverte de bois. C'est en y pénétrant qu'il fixa sur le marquis de *Bréhant* des regards enflammés, et que le saisissant par la main : *Jurez-moi*, lui dit-il, *foi de chevalier, que vous et votre régiment vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer.* — La confiance qu'il inspiroit aux soldats étoit extrême. Dans une occasion où il s'agissoit de s'emparer d'un fort, il appelle un grenadier dont il connoissoit la bravoure : *Vas droit à ce fort*, lui dit-il, *sans t'arrêter. On te dira : Qui va là? Tu ne répondras rien; on te le dira encore, tu avanceras toujours sans rien répondre : à la troisième fois on tirera sur toi; on te manquera; tu fondras sur le garde; et je suis là pour te soutenir.* Le grenadier partit à l'instant, et tout arriva comme *Chevert* l'avoit prévu. — Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769 dans la septante-quatrième année de son âge. Il étoit commandeur-grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'aigle blanc de Pologne, gouverneur de Givet et de Charlemont, lieutenant général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de Saint-Eustache de Paris. L'éloge le plus vrai qu'on puisse faire de *Chevert*, est apposé en forme d'épitaphe à la porte principale de cette église. Cet éloge est conçu en ces termes : « Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge de onze ans. Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de *Maréchal de France* a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » *Che-*

vert étoit, dit-on, aussi fier de l'obscurité de sa naissance que d'autres le sont de leur noblesse. Lorsqu'il fut parvenu aux premiers grades militaires, un gentilhomme réclama son crédit à la cour en qualité de cousin. *Chevert* lui répondit : *Vous êtes gentilhomme ; vous ne pouvez être mon parent ; car vous voyez en moi le premier et le seul gentilhomme de ma race.* Le maréchal *de Saxe* eut la plus grande estime pour lui. Il en faisoit l'éloge devant un officier titré qui crut l'atténuer, en disant : *Oui,* Chevert *est un bon militaire, mais c'est un officier de fortune.* — *Maurice* répliqua aussitôt : *Vous me l'apprenez : jusqu'à présent je n'avois eu pour* Chevert *que de l'estime ; mais désormais, je lui dois du respect.*

CHEVRI, (N** de) fille d'un président à la chambre des comptes de Paris, vivoit à la fin du dix-septième siècle. Devenue religieuse de Saint-Pierre à Lyon, elle se fit quelque réputation par son talent pour la poésie. On connoît d'elle un *Poëme* à *Louis XIV* sur ce qu'on ne pouvoit lui donner de nom qui répondit à sa grandeur. On le trouve dans le recueil qui a pour titre, *La nouvelle Pandore.*

CHIAPPEN, (Mythol.) dieu des sauvages qui habitent les environs de Panama en Amérique, en est honoré par des sacrifices sanglans, et par la privation de sel. C'est leur dieu de la guerre. Ils ne partent jamais pour aucune expédition, qu'ils n'aient consulté les prêtres de *Chiappen* et immolé des esclaves à ce dieu.

* CHIARI, (Joseph) peintre Romain, élève de *Carle Maratte*, mort d'apoplexie dans sa patrie en 1727, à 73 ans, se fit un nom parmi ceux de sa profession, par plusieurs beaux morceaux de peinture pour les églises, et pour les palais de Rome. — L'abbé CHIARI, célèbre poëte Italien, mort à Brescia au mois de septembre 1786, étoit de la même famille.

III. CHIFFLET, (Jean) frère du précédent, naquit à Besançon, et devint chanoine de Tournai et prédicateur de *Philippe IV* roi d'Espagne. Il étoit versé dans la connoissance du droit, des langues anciennes et des médailles. Il mourut en 1663. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Dissertations* sur des inscriptions. Elles ont été insérées dans le *Trésor* des antiquités Romaines de *Grævius*, et dans celui des antiquités Grecques de *Gronovius.* II. *Dissertation* sur *Justinien*, *Tribonien* et *Gratien*, Anvers, 1651. On la trouve aussi dans le *Trésor* de la jurisprudence Romaine d'*Evrard Othon.* III. *Judicium de fabulâ Joannæ Papissæ*, 1666, in-4.° IV. *Dissertation* sur *Socrate* et ses diverses représentations, 1657, in-4.° Elle est en latin et très-curieuse.

CHILLIAT, (Michel) vivoit à la fin du 17e siècle, et a publié : *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie*, avec la description de ce duché, 1697, in-12. —On attribue à un autre auteur de ce nom qui vivoit sous *Louis XI*, le Journal intitulé : *La Chronique scandaleuse*, renfermant les événemens publics depuis 1461 jusqu'en 1483. L'écrit, souvent calomnieux, n'en est pas moins recherché pour sa rareté.

CHINA, (Mythol.) divinité des peuples Septentrionaux de la côte de Guinée en Afrique, protége la récolte du riz, et est honorée par une procession solennelle qui s'exécute à minuit à la fin de novembre. Sa représentation est une tête de bélier pétrie avec de la farine de millet, des plumes, du sang et des cheveux. On brûle du miel devant cette idole.

III. **CHING**, (Judas) savant rabbin Juif, naquit en Arabie dans le 10e siècle, et se distingua par ses profondes connoissances des livres hébreux. Il a laissé sur cette langue l'une des plus anciennes grammaires que l'on connoisse.

CHIN-HOAN, (Mythol.) génie Chinois qui prend soin des cités. Chaque ville a le sien, et dans le temple qui lui est consacré, une inscription en lettres d'or porte : « C'est ici la demeure du gardien spirituel de la ville. » Le mandarin qui prend possession du gouvernement de celle-ci, ne manque jamais d'aller rendre solennellement hommage au *Chin-Hoan*, et de le prier de lui inspirer de bonnes vues pour la prospérité publique.

CHIO, (Mythol.) nymphe, fille de l'*Océan*, célèbre par sa beauté, donna son nom à une isle fertile de l'Archipel Grec.

* **CHIRON**, (Mythol.) surnommé le Centaure, étoit fils de *Saturne* et de *Phyllire*. Son père ayant été surpris dans ses amours par sa femme *Ops*, il se changea tout-à-coup en cheval pour n'être point reconnu; c'est pour cela que son fils fut un monstre, moitié homme et moitié cheval, qu'on appela *Centaure*. Dès que *Chiron* fut grand, il se retira sur les montagnes et dans les forêts, où il s'appliqua à la connoissance des plantes et à celle des étoiles. C'étoit vraisemblablement un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisqu'il a précédé la conquête de la Toison d'or et la guerre de Troie. La fable en fit un homme monstrueux. Quoi qu'il en soit, *Chiron* se rendit recommandable par ses connoissances et ses talens dans la médecine et la chirurgie. Il enseigna ces sciences à *Esculape*. Il eut aussi pour élèves *Achille*, *Castor* et *Pollux*, *Hercule*, *Jason*, *Méléagre*, *Diomède*, *Thésée* et plusieurs autres. *Hercule* lui ayant fait sans le vouloir avec l'une de ses flèches, une plaie incurable qui lui causoit des douleurs violentes, *Chiron* pria les Dieux de le priver de l'immortalité et de terminer ses jours. *Jupiter* exauça sa prière, et le plaça dans le Zodiaque. C'est la constellation du Sagittaire. On attribue à *Chiron* le premier calendrier Grec employé par les Argonautes dans leur expédition, et un *Traité* sur les maladies des chevaux. Un tableau antique trouvé à Herculanum, représente *Chiron* donnant des leçons de musique à *Achille*.

CHISHULL, (Edmond) célèbre antiquaire Anglois, résida long-temps à Smyrne et mourut dans sa patrie, le 18 mai 1733. Outre des *Poésies* latines et quelques ouvrages de controverse, on lui doit : I. Une *Dissertation* sur les médailles frappées en honneur des médecins. Elle est réunie à l'*Oratio Harveia* de *Mead*, 1724. II. *Antiquitates Asiaticæ*, 1728, in-fol. C'est un recueil précieux pour l'histoire

Grecque des inscriptions et monumens découverts sur les côtes d'Asie et dans l'Archipel. *Chishull* les explique avec autant de clarté que de savoir.

* CHLORIS, (Mythol.) fille de *Flore*, avoit épousé *Zéphyre*, qui lui donna l'empire des fleurs. *La Tourette*, célèbre botaniste de Lyon, a donné à la description des plantes et des fleurs des environs de sa patrie, l'ingénieux nom de *Chloris Lugdunensis*. — Il y eut une autre CHLORIS, fille d'*Amphion* et de *Niobé*, qui épousa *Nélée*, dont elle eut *Nestor* et plusieurs autres enfans. Elle fut percée à coups de flèches avec ses frères et ses sœurs par *Apollon* et *Diane*, pour punir l'insolence de sa mère qui avoit osé se préférer à *Latone*.

* I. CHOIN, (Marie-Emilie Joly de) d'une famille noble originaire de Savoie et établie en Bresse, fut placée vers la fin du 17e siècle auprès de la princesse de *Conti*. Le dauphin qui eut occasion de la voir, en devint, dit-on, amoureux. Sa figure n'étoit pas régulière; mais elle avoit de beaux yeux, des agrémens dans l'esprit, de la dignité dans les manières et de la douceur dans le caractère. On prétend qu'elle ne souffrit les assiduités du dauphin qu'après l'avoir épousé secrétement, comme *Louis XIV* son père avoit épousé Mad. *de Maintenon*. Depuis cette union, le prince réforma ses mœurs et réprima son penchant à la prodigalité. Le roi, très-satisfait de ce changement, voulut que les ordonnances de son fils fussent acquittées au trésor royal comme les siennes. Mlle *de Choin*, contente de sa propre estime, dédaigna d'avoir un rang et n'aspira point à la fortune. Le dauphin, à la veille d'un départ pour l'armée, lui ayant fait lire un testament par lequel il lui assuroit de grands revenus, elle le déchira, en disant : *Tant que je vous conserverai, je ne puis manquer de rien; et si j'avois le malheur de vous perdre, mille écus de rente me suffiroient*. Après la mort du dauphin, en 1711, elle se retira à Paris, dans une maison qu'avoit habitée Mad. *de la Fayette*. Elle y vécut dans une espèce d'obscurité, avec un petit nombre d'amis qui lui restèrent, et délivrée d'une foule de courtisans qui s'éloignèrent sans pudeur et sans préparatifs. Elle ne sortoit de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, et mourut en 1744; *Duclos* dit en 1730. Nous rapportons en partie son histoire d'après *La Beaumelle*; mais nous ne cacherons point que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* dit, qu'il n'y a pas la moindre preuve que *Monseigneur* ait épousé Mlle *de Choin*. « Il faudroit, ajoute-t-il avec plus d'humeur que de raison, être non-seulement contemporain, mais muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Renouveler ainsi, au bout de 60 ans, des bruits de ville si vagues, si peu vraisemblables, si décriés, ce n'est point écrire l'histoire : c'est compiler au hasard des scandales. » Résoudra qui voudra ou qui pourra ce problême historique. *Duclos* semble l'avoir résolu dans ses *Mémoires*, en donnant de fortes présomptions de la réalité du mariage de Mlle *Choin*. « Son commerce avec le dauphin, dit-il, fut long-temps caché, sans être moins connu. Ce prince partageoit ses séjours entre la cour du roi son père, et le

château

château de Meudon. Lorsqu'il y devoit venir, Mlle *Choin* s'y rendoit de Paris dans un carrosse de louage, et en revenoit de même lorsque son amant retournoit à Versailles. Malgré cette conduite simple d'une maîtresse obscure, tout sembloit prouver un mariage secret. Le roi, dévot comme il étoit, et qui d'abord avoit témoigné du mécontentement, finit par offrir à son fils de voir ouvertement Mlle *Choin*, et même de lui donner un appartement à Versailles; mais elle refusa constamment et persista dans le genre de vie qu'elle s'étoit prescrit. Au surplus, elle paroissoit à Meudon tout ce que Mad. *de Maintenon* étoit à Versailles, gardant son fauteuil devant le duc et la duchesse de *Bourgogne*, et le duc de *Berri*, qui venoient souvent la voir, les nommant familièrement le *Duc*, la *Duchesse*, sans addition de *Monsieur* ni de *Madame*, en parlant d'eux et devant eux. Le duc de *Bourgogne* étoit le seul pour qui elle employât le mot de *Monsieur*, parce que son maintien sérieux n'inspiroit pas la familiarité, au lieu que la duchesse de *Bourgogne* faisoit à Mlle *Choin* les mêmes petites caresses qu'à Mad. *de Maintenon*. La favorite de Meudon avoit donc tout l'air et le ton d'une belle-mère; et comme elle n'avoit le caractère insolent avec personne, il étoit naturel d'en conclure la réalité d'un mariage.... Si je me suis permis ces petits détails domestiques, ajoute *Duclos*, qui les a puisés dans les *Mémoires de Saint-Simon*, c'est qu'ils donnent les notions les plus justes des personnages. » La même raison doit servir d'excuse à cet article et à beaucoup d'autres de ce *Dictionnaire*.

* V. CHOISEUL, (Étienne-François de *Choiseul de Stainville*, duc de) né en 1719, et mort à Paris le 8 mai 1785. Après avoir été ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères et de la guerre, et avoir eu l'entière confiance de *Louis XV*, il fut disgracié, et jouit dans sa retraite de plus de considération que n'en obtient ordinairement un ministre renvoyé. C'est à lui qu'on dut en partie la paix de 1763. Il a eu le sort de tous ceux dont les talens font une vive sensation; on en a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal. Mais ses plus grands ennemis n'ont pu lui refuser une certaine élévation de caractère, beaucoup d'esprit, un travail facile, et le talent de pénétrer les hommes et de profiter des événemens. Les poëtes et les gens de lettres, pensionnés par lui, l'ont peint comme le plus magnanime des hommes; ceux qui n'eurent point de part à ses libéralités, ont cherché à affoiblir cet éloge, en lui reprochant de la hauteur et une administration peu économique. S'il prodigua le bien de l'Etat, il ne fut certainement pas avare du sien. La générosité étoit donc chez lui une vertu naturelle. Mais cette vertu se change en vice dans un ministre qui gouverne un état obéré. On a publié ses *Mémoires*, Paris 1789, deux brochures in-12, qui n'apprennent pas grand'chose. C'est plutôt un recueil de quelques écrits du duc *de Choiseul* que de véritables Mémoires historiques. Il avoit épousé Mlle *Crozat*, dont il n'a pas laissé d'enfans. Quoi-

qu'il fût d'une figure petite et désagréable, il prit en entrant dans le monde, le rôle d'homme à bonnes fortunes, qui lui réussit; et dans le cours de son ministère, il ne refusa guères les graces qui lui furent demandées par de jolies femmes. Mad. *de Pompadour* fut l'origine de sa première faveur à la cour : faveur qui fut bientôt suivie de la disgrace du cardinal *de Bernis*, à laquelle il eut beaucoup de part.

* CHOISI, (François-Timoléon de) prieur de Saint-Lo et grand-doyen de la cathédrale de Baïeux, l'un des quarante de l'académie Françoise, naquit à Paris en 1644. Son aïeul paternel avoit la réputation de jouer supérieurement aux échecs. Le marquis d'*O*, surintendant des finances, qui se croyoit fort habile à ce jeu, voulut essayer ses forces contre lui. *Choisi* eut non-seulement l'adresse de se laisser gagner, mais l'adresse plus grande encore de paroître se bien défendre. Le ministre s'attacha dès-lors son adversaire au jeu, lui trouva de la capacité dans les affaires, l'employa dans plusieurs intrigues secrètes, et contribua beaucoup à sa fortune. — L'abbé *de* CHOISI, son petit-fils, reçut une bonne éducation; mais sa mère dont il étoit l'idole le gâta de bonne heure. Par un effet de la politique du cardinal *Mazarin*, on élevoit *Monsieur* frère de *Louis XIV*, de la manière la plus efféminée; on l'habilloit quelquefois en femme. Mad. *de Choisi* se prêtoit à cette extravagance par une suite de son goût pour l'intrigue, et elle faisoit prendre le même habit à son fils, soit pour faire sa cour à *Monsieur*, soit qu'elle trouvât son petit abbé plus joli avec des cornettes et des mouches. On ne peut dissimuler les folies qu'il fit sous cet étrange ajustement. Sa première jeunesse ne fut pas fort réglée. Il est très-vrai qu'il vécut en femme pendant quelques années, et que sous le nom de la comtesse *des Barres*, il se livra, dans une terre auprès de Bourges, au libertinage que couvroit ce déguisement; mais il n'est pas vrai que pendant qu'il menoit cette vie, il écrivoit son *Histoire Ecclésiastique*, comme le dit *Voltaire*, qui sacrifioit souvent la vérité à un bon mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé *de Choisi* avoit alors près de soixante ans : il auroit été difficile qu'à cet âge il eût conservé les agrémens et la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle. En 1685 il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Siam qui vouloit, dit-on, se faire chrétien. L'abbé *de Choisi* se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique : non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit le satirique abbé *Lenglet*; mais par des motifs plus nobles. Il mourut le 2 octobre 1724, à Paris, à 81 ans. L'enjouement de son caractère, les graces de son esprit, sa douceur et sa politesse le firent rechercher peut-être plus qu'estimer. « Avec des qualités aimables pour la société, dit *d'Alembert*, il lui manqua la plus essentielle pour lui-même, la seule qui donne du prix à toutes les autres, la dignité de son état, sans laquelle les agrémens n'ont qu'un éclat frivole, et ne sont guères qu'un défaut de plus. Toujours plongé dans les extrêmes, où la décence comme la vérité ne se

trouvent jamais, il joignoit à l'amour de l'étude trop de goût pour les bagatelles, à l'espèce de courage qui mène au bout du monde, les petitesses de la coquetterie. Il fut dans tous les momens entraîné par les plaisirs et tourmenté par les remords. Il avoit d'ailleurs le cœur bon et les mœurs douces ; mais de cette douceur qui tient plus à la foiblesse et à l'amour du repos, qu'à un fonds de bienveillance pour ses semblables. *Graces à Dieu*, dit-il dans ses Mémoires, *je n'ai point d'ennemis ; et si je savois quelqu'un qui me voulût du mal, j'irois tout à l'heure lui faire tant d'honnêtetés qu'il deviendroit mon ami.* Avec ce naturel facile, il ne devoit pas en effet avoir des ennemis, et n'en eut pas. Il se flattoit même d'avoir des amis ; mais on n'en a pas si on ne sait l'être, et pour être digne et capable d'aimer, il faut avoir dans le caractère une consistance et une énergie dont l'abbé *de Choisi* ne se piquoit pas. » Cet écrivain n'étoit pas savant, et il étoit très-éloigné de vouloir le paroître. On en voit la preuve dans le compte naïf qu'il rend à un de ses amis, de ses conversations ou plutôt de son silence avec les savans Missionnaires qu'il avoit trouvés dans son ambassade de Siam. « J'ai, dit-il, une place d'écoutant dans leurs assemblées, et je me sers souvent de votre méthode ; une grande modestie, point de démangeaison de parler. Quand la balle me vient bien naturellement, et que je me sens instruit à fond de la chose dont il s'agit, alors je me laisse forcer, et je parle à demi-bas ; modeste dans le ton de la voix aussi bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable ; et souvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler : au lieu que la bonne raison de mon silence, est une ignorance profonde qu'il est bon de cacher aux yeux des autres. » On distingue parmi ses ouvrages, les suivans : I. *Journal du Voyage de Siam*, in-4° et in-12. Cet ouvrage écrit d'un style aisé, plein de gaieté et de saillies, manque quelquefois de vérité ; il est d'ailleurs très-superficiel, ainsi que la plupart de ses autres écrits. *Voy.* GERBILLON. II. *La* VIE *de David*, in-4° ; et celle de *Salomon*, in-12 : la Vie de *David* est accompagnée d'une interprétation des Pseaumes, avec les différences de l'Hébreu et de la Vulgate. III. HISTOIRE *de France sous les règnes de St. Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, 5 vol. in-4.° Ces Vies avoient été publiées chacune séparément ; on les a réunies en 1750, en 4 volumes in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre et naturel qui fixe l'attention sur la forme, et empêche de trop examiner l'exactitude du fonds. IV. *L'Imitation de J. C.*, traduite en françois, réimprimée in-12 en 1735. La première édition étoit dédiée à Mad. *de Maintenon* avec cette épigraphe : « *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et concupiscet Rex decorem tuum.* » Ce passage fut retranché dans la seconde édition, à cause des commentaires qu'il occasionna. V. L'HISTOIRE *de l'Eglise*, en 11 volumes in-4° et in-12. En la comparant à celle de *Fleury*, on fit le jeu de mots que l'abbé *Fleury* étoit *Choisi* dans son ouvrage, et que l'abbé *Choisi* étoit *Fleury* dans le sien. Celui-ci auroit pu

l'intituler : *Histoire Ecclésiastique et Profane.* Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'ordres. C'est *Bossuet* qui l'engagea, à ce qu'il dit, à travailler à l'Histoire de l'Église. « J'eus beau lui représenter, ajoute-t-il, la grandeur du dessein, et mon peu de capacité. *Je ne vous conseillerois pas*, me dit-il, *d'entreprendre une Histoire pour les savans ; l'abbé* de Fleury *y travaille, et a déjà donné quatre volumes qui ont un grand succès. Je voudrois que vous fissiez un ouvrage pour les gens du monde, les demi-savans, les femmes, les religieux et religieuses, qui ne demandent ni controverse, ni discussions trop exactes de chronologie ; mettez-y seulement les principaux faits, les plus grandes hérésies, et cela dans le plus grand détail ; passez sous silence une infinité de petits hérétiques, qui sont morts presque avant que de naître ; joignez-y, à l'exemple de M.* de Tillemont, *les principales actions des empereurs depuis* Constantin, *et celles des rois de France qui ont toujours été protecteurs de l'Église....* Encouragé par ce grand homme, je travaillai et lui portai le manuscrit de mon premier volume, qu'il eut la bonté de corriger ; ce qui le doit rendre meilleur que les suivans. » En ne voulant point accabler son ouvrage d'érudition, il a supprimé une infinité de faits et de détails aussi instructifs qu'intéressans. Le ton de l'auteur n'est pas assez noble, et il cherche trop à égayer une histoire qui ne devroit être qu'édifiante. Il en a fait d'ailleurs une espèce d'histoire universelle, en y faisant entrer tout ce qui peut intéresser dans l'histoire des empires d'Orient et d'Occident, et dans celle de France. Quoiqu'on vante la façon d'écrire de l'abbé *de Choisi*, il faut avouer que les derniers volumes sont bien mal faits et assez mal écrits. VI. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hasardées, et le style en est trop familier. VII. *Les Mémoires de la Comtesse des Barres*, en 1736, petit in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisi*, in-8°, publiée en 1748 à Genève, (qu'on croit être l'abbé *d'Olivet*) s'est beaucoup servi de cet ouvrage scandaleux, dans le détail des aventures galantes de son héros. VIII. *Quatre Dialogues*, sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la providence et sur la religion ; 1684, in-12. Le premier de ces Dialogues est de l'abbé *Dangeau*, le deuxième du même et de l'abbé *de Choisi*, le troisième et le quatrième de ce dernier. Ils sont dignes de l'un et de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris, en 1768, in-12. *Voyez* DUCHÉ.

CHOKIER-SURLET, (Jean-Ernest) né à Liége en 1551, devint chanoine de la cathédrale, et mourut en 1650, après avoir fondé dans sa patrie plusieurs établissemens utiles, tels que la maison des Repenties, l'hôpital des Incurables, etc.... *Juste-Lipse* dont il fut l'ami, lui avoit inspiré le goût des antiquités. On lui doit : I. Des notes sur le traité de *Sénèque*, *De Tranquillitate Animi*, 1607. II. *De re num-*

marid prisci ævi, 1649, in-8.° III. *Facis historiarum Centuriæ duæ*, 1650, in-folio. IV. Un *Commentaire* sur la *Politique* de *Justé-Lipse*, 1642, in-folio. V. Un *Traité* de la *Permutation des Bénéfices*, un autre des *Cas réservés*, et plusieurs *Écrits* de controverse. —Son frère *Érasme de* CHOKIER fut un très-célèbre jurisconsulte; il mourut en 1625, après avoir publié quelques ouvrages relatifs à sa profession.

CHOMENTOWSKI, noble Polonois, fut renommé pour ses talens militaires. Lorsque *Kosciusko* souleva une partie de la Pologne contre les Russes en 1794, *Chomentowski* partagea ses opinions et son zèle pour l'indépendance de sa patrie. Il fit soulever les paysans des districts de Chelm et de Lublin, se réunit à *Zajonczek*, et eut la tête emportée par un boulet de canon à la bataille de Chelm. La nouvelle de sa mort, vivement ressentie par ses soldats, fut la première cause de leur fuite et de leur défaite.

CHORIAS, (Mythol.) prêtresse de *Bacchus*, devint chef des Ménades, femmes guerrières, qui suivirent ce héros venant assiéger Argos. *Persée* le repoussa : la plupart des Ménades périrent dans cette action, et obtinrent une sépulture commune ; mais *Chorias* eut un tombeau à part près des fortifications d'Argos.

* CHOUL, (Guillaume du) gentilhomme Lyonnois, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connoissance de l'antiquité. *La Croix du Maine* l'appelle « le plus diligent et le plus grand rechercheur d'antiquités de son temps. » Il est connu par un traité excellent et rare, *De la Religion et Castramétation des anciens Romains*. Cet ouvrage singulier d'antiquités est remarquable sur-tout par rapport à la seconde partie, qui traite de la manière de dresser et de fortifier les camps chez les Romains, de leur discipline et de leurs exercices militaires. Il a été traduit en latin, en italien et en espagnol. La première de ces versions fut imprimée à Amsterdam en 1685, in-4° ; et la seconde l'avoit été à Lyon, par *Rouillé*, en 1559, in-folio. Ces deux éditions sont assez rares, mais moins que l'original françois, Lyon 1556, in-folio, avec des figures en bois, gravées par le petit *Bernard*. On a encore de lui, le *Promptuaire des Médailles*; un *Traité des Bains des Grecs et des Romains*. —Nous devons à *Jean* DU CHOUL, fils du précédent, un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Varia Quercûs historia*, Lyon, in-8° ; et une *Description* en latin des plantes du Mont-Pila, imprimée aussi à Lyon.

CHOUN, (Mythol.) dieu du Pérou, parut dans cette contrée sous la figure d'un homme qui avoit un corps sans os et sans muscles. Il aplanissoit les montagnes, combloit des vallées, et civilisa les premiers Péruviens, en leur donnant les élémens de la culture. Ceux-ci l'ayant offensé, il rendit leur pays aride et y dessécha les plantes ; mais dans la suite, touché de leur repentir, il ouvrit les fontaines et rétablit la fertilité.

* III. CHRÉTIEN, (Florent) naquit à Orléans en 1541, d'une famille noble. Son génie et ses

talens le firent choisir pour veiller à l'éducation d'*Henri* de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose; des *Tragédies*, traduites de *Buchanan*; une *Traduction* d'*Oppien*, en vers françois, imprimée à Paris chez *Mamert Patisson* en 1575, in-4°; des *Epigrammes* grecques, les *Quatrains* de son ami *Pibrac*, mis en grec et en latin; des *Satires* très-mordantes contre *Ronsard*, sous le nom de *la Baronnie*, 1564, in-8.° Il avoit du talent pour ce dernier genre, et il eut part à la *Satyre Ménipée*. Il possédoit supérieurement les finesses de la langue grecque. Le président *de Thou* dont il fut l'ami, dit que ses vers grecs avoient tant de graces qu'on les prenoit pour des vers anciens. Ce bel esprit mourut en 1596, à 56 ans, après être rentré dans le sein de l'église catholique. Quoiqu'il eût fait des Satires, il conserva des amis : son cœur n'avoit point de part à ses censures, qui ne prenoient leur source que dans la chaleur de son imagination. *Florent Chrétien* s'appeloit en latin QUINTUS SEPTIMIUS CHRISTIANUS; *Quintus*, parce qu'il étoit le cinquième de ses frères, et *Septimius*, parce qu'il naquit au septième mois de la grossesse de sa mère. *Voyez* CUJAS. — Son père, *Guillaume* CHRÉTIEN, médecin de *François I* et de *Henri II*, a traduit en françois quelques ouvrages de médecine, entr'autres le livre d'*Hippocrate*, intitulé : *De Genitura*, Paris, 1559, in-8.°

I. CHRISTIN, (Jean-Pierre) né à Lyon en 1683, fut un ami éclairé des arts. Il rétablit dans sa patrie un concert qui s'y soutint long-temps, et une *Société des beaux arts*, qui fut réunie ensuite à l'académie de Lyon. Il fonda un prix de physique au jugement de cette société, et lui légua ses livres, ses estampes et ses machines. Il mourut en 1755.

II. CHRISTIN, (N.**) avocat, périt dans l'incendie de la ville de Saint-Claude sa patrie, en 1799. Il y fut regretté pour ses qualités personnelles et l'aménité de son caractère. Il avoit employé une grande partie de sa vie à réclamer l'affranchissement des serfs du Mont-Jura; ce qui lui avoit acquis les éloges et l'amitié de *Voltaire*. Ses *Mémoires* sur ce sujet ont été recueillis en 1772, in-8.° Il publia dans la même année, une savante *Dissertation* sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude et sur les droits des habitans, in-8.° L'auteur fut député du bailliage d'Aval aux États généraux de 1789, et y montra de la modération et des principes amis de l'ordre.

II. CHRISTINE, (Sainte) vierge, souffrit le martyre sous le règne de *Dioclétien*. L'Église en célèbre la fête le 24 juillet.

CHRISTINEN, (Paul) né à Malines en 1553, mort en 1631, devint syndic du conseil de sa patrie, et a laissé un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, dont les plus remarquables sont : I. *Decisiones Curiæ Belgicæ*, 1671, 3 vol. in-folio. II. *Jurisprudentia heroïca*, 1668, in-fol. On trouve dans ce dernier écrit de grandes recherches sur l'histoire de la noblesse des Pays-Bas.

IV. CHRISTOPHE III du nom comme roi de Danemarck,

et Ier comme roi de Suède, étoit fils de *Jean de Bavière* et neveu d'*Eric IX*, par sa mère *Sophie*. Les États de Danemarck l'appelèrent à la couronne en 1439. Il passa en Suède, et se rendit à Stockholm, où il fut proclamé roi en 1441. Il étoit bon, courageux, et son règne fut assez doux. Sa mort arrivée en 1448, fut l'époque de la désunion des deux royaumes, dont chacun eut un roi particulier.

CHRYSAME, Thessalienne, nourrit un taureau d'alimens empoisonnés, et le lâcha ensuite dans le camp des ennemis de sa patrie. Ceux-ci le mangèrent, tombèrent dans l'assoupissement, et furent vaincus.

CHRYSAOR, (Mythol.) naquit du sang répandu par *Méduse* à qui *Persée* avoit coupé la tête, et parut dès sa naissance armé d'une épée d'or. Il épousa la nymphe *Callirhoé*, dont il eut *Géryon*, *Échidna* et la *Chimère*, trois monstres de l'antiquité. *Chrysaos* fut, dit-on, le premier qui sut travailler l'ivoire et l'unir à l'or.

II. CHRYSÈS, architecte d'Alexandrie dans le sixième siècle, est regardé comme l'inventeur des digues propres à réprimer l'irruption des fleuves. Il en éleva à Dara ville de la Perse, pour contenir le fleuve Euripe, dont le flux et reflux fatiguoient les habitans de ses bords.

CHRYSOR, (Mythol.) Dieu des Phéniciens, qu'ils regardoient comme l'inventeur de l'hameçon et de la pêche à la ligne; ce qui lui valut les honneurs divins et le culte particulier des pêcheurs.

CHRYSOTHÉMIS, fille de *Clytemnestre*, et sœur d'*Oreste* et d'*Électre*, ne se livroit point comme cette dernière, suivant *Sophocle*, aux reproches violens et mérités par l'assassinat de son père *Agamemnon*.

CHUBB, (Thomas) né près de Salisbury en 1679, mort dans cette ville en 1747, fut d'abord apprenti gantier, ensuite chandelier. Son goût pour la métaphysique et la théologie, lui fit abandonner cette profession. Il publia un écrit intitulé: *La Supériorité du Père prouvée*, qui lui fit de la réputation et des ennemis. Quoiqu'il enveloppe ses opinions, il paroît qu'il ne regardoit JÉSUS-CHRIST que comme un pur homme. A sa mort, on lui refusa la sépulture ordinaire; et de son vivant, il fut vivement réfuté par les théologiens Anglicans. Il n'est guères connu en France que par ses *Nouveaux Essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme et l'origine du mal*, traduits en françois, Amsterdam 1732, in-12. On voit dans ce livre un génie subtil, mais un peu obscur. On a encore de lui des *Œuvres posthumes*, deux volumes, in-12.

CHUDMAÏ, (Mythol.) génie bienfaisant, dont les Hérétiques sectateurs de *Basilide*, gravoient le nom sur leurs *abraxas* ou talismans, pour être préservés de malheurs.

CHURCHILL, (Charles) poëte satirique Anglois, né en 1731 d'un sous-ministre de Westminster, mort à Boulogne sur mer en 1764, prit l'état de son père, et se maria. Il ne fut ni bon époux ni bon ecclésiastique. Il se retira à Londres, où il fut d'a-

bord maître d'école, ensuite écrivailleur. Ses *Poésies* ont été recueillies en 2 vol. in-8.°

CHYCUS, surnommé *Æsculanus*, parce qu'il étoit d'Ascoli en Italie, se rendit célèbre par la hardiesse de ses opinions et ses visions astrologiques. Un médecin de Florence nommé *Garbo* devint son ennemi, et le dénonça à l'inquisition. Ce tribunal le condamna comme magicien, et le fit brûler vif en 1320. On doit à *Chycus* un *Commentaire* sur la sphère de *Sacrobosco*, et un *Traité* de physique en vers italiens.

CHYNDONAX, fut grand-prêtre des Druides dans les Gaules. En 1598 on découvrit son tombeau près de Dijon. Il renfermoit une pierre ronde et creuse, entourant un vase de verre orné de peintures, et on lisoit en grec cette inscription : « Dans le bocage de Mythra, ce tombeau couvre les restes du grand pontife *Chindonax*. Impie, éloigne-toi, les dieux veillent auprès de ma cendre. »

* CIBBER, (Gabriel) sculpteur Allemand, retiré à Londres, où il épousa la fille de *Guillaume* COLLEY écuyer. Il est moins connu par ses ouvrages que pour avoir donné le jour à un célèbre comédien de son nom. Celui-ci, COLLEY CIBBER, né à Londres en 1671, monta sur le théâtre à l'âge de 30 ans. Dégoûté de son état, il le quitta en 1731, et mourut en 1757, à 86 ans. Son caractère étoit fier et présomptueux ; il avoit une grande idée de son mérite et ne s'en cachoit pas. Il est le héros de la *Dunciade* de *Pope*, contre lequel il avoit lancé plusieurs traits de satire. Comme acteur, il s'étoit fait un nom distingué par l'excellence de son jeu. Il voulut joindre à la palme de la déclamation, la gloire plus durable d'auteur. On a un *Recueil de Pièces* de sa composition, 1760, 4 vol. in-12. Il saisit, comme *Boissi*, les événemens du jour pour assurer le succès de ses comédies ; mais la plupart sont irrégulières et pleines de mauvaises plaisanteries. C'est quelquefois le mélange monstrueux du mauvais goût de *Shakespear* et des farces de la foire. *Cibber* eut un fils acteur comme lui, dont la vie et la mort furent également malheureuses. Il périt en 1757, sur un vaisseau dans le canal Saint-George ; et sa conduite désordonnée lui avoit fait éprouver toutes sortes de malheurs. Sa femme, *Susanne-Marie Arne*, étoit une excellente actrice. Elle traduisit en anglois l'*Oracle* de *Saint-Foix*, et mourut en 1766.

CIBÉNIUS, Allemand d'origine, publia à Lyon, en 1544, un *Lexique* poétique et historique qui fut estimé.

I. CIBO, (Catherine) duchesse de Camérino, dans la Marche d'Ancone, fille de *François Cibo* comte d'Anguillara, et de *Magdeleine de Médicis*, avoit une facilité étonnante pour s'instruire. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin, la philosophie et la théologie. Le pape *Léon X* son oncle, la maria à *Varéno* duc de *Camérino*, dont elle n'eut qu'une fille nommée *Julie*, qu'elle maria à *Gui Ulbado* duc d'Urbin. Le pape *Paul III* ayant ôté le duché de Camérino à son gendre, *Catherine* en eut tant de chagrin qu'elle ne trouva de consolation que dans l'exercice des bonnes

œuvres. Elle fonda le premier couvent qu'aient eu les Capucins en Italie, et mourut le 10 février 1557.

II. CIBO, célèbre sculpteur Italien, rendoit avec la plus grande vérité les veines et les muscles de l'homme, comme on peut le voir dans sa statue de *St. Barthélemi* écorché, qui tient sa peau sous le bras, que l'on admire dans la cathédrale de Milan.

* I. CICÉRON, (*Marcus-Tullius* CICERO.) *Plutarque* qui fait descendre la famille *Tullia* de *Tullus Attius* roi des Volsques, prétend que le surnom de *Cicero* fut donné à l'orateur Romain, parce qu'il avoit une verrue sur le nez, de la forme d'un pois appelé *cicer;* ce qui est contredit par *Cicéron* lui-même qui nous apprend que son père et son aïeul portoient ce surnom. *Varron* qui le tire *à ciceribus serendis*, parce que quelqu'un de cette famille semoit des pois par prédilection, paroît avoir trouvé la vraie origine de ce sobriquet. Quoi qu'il en soit, *Cicéron* étoit né à Arpinum petite ville du pays des Volsques, aujourd'hui *Terre de Labour* en Italie, le 3 des nones de janvier, l'an 105 avant J. C., sous le consulat de *Publius Rutilius* et de *Servillius Cæpius*. Son père qui étoit chevalier Romain, s'appeloit *M. Tullius* et sa mère *Helvia*. Le jeune *Cicéron* montra un goût extraordinaire pour l'étude; son père prit un soin particulier de son éducation en le mettant sous la direction de *Crassus* qui présidoit à ses études et en régloit le plan. Il reçut les leçons des plus habiles maîtres de Rome, et il égala bientôt la gloire de tous les orateurs de son temps. La nature lui avoit accordé tous les dons nécessaires à l'éloquence : une figure agréable : un esprit vif, pénétrant; un cœur sensible; une imagination riche et féconde. La première fois qu'il plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, et fit renvoyer *Roscius* son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son père. *Cicéron*, malgré ces applaudissemens, n'étoit pas encore content de lui-même, il sentoit qu'il n'étoit pas tout ce qu'il pouvoit être. Il quitta Rome, passa à Athènes, et s'y montra pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grèce. *Apollonius Molan*, l'un d'entr'eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressoit d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause : *Ah !* lui répondit-il, *je vous loue sans doute et vous admire; mais je plains le sort de la Grèce ! Il ne lui restoit plus que la gloire de l'éloquence : vous allez la lui ravir et la transporter aux Romains....* *Cicéron*, de retour à Rome, y fut ce que *Démosthènes* avoit été à Athènes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de trente-un ans, il fut questeur et gouverneur en Sicile. A son retour il obtint la charge d'édile, et fit condamner *Verrès*, le déprédateur de cette province, à réparer ses concussions. On le nomma ensuite préteur, et enfin on l'honora du consulat, soixante-trois ans avant Jésus-Christ. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux et les spectacles que sa place l'obligeoit de donner, que par les grandes

sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de *Catilina*, qui, à l'exemple de *Sylla*, vouloit tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens. *Cicéron* averti par *Fulvia* maîtresse d'un des conjurés, éventa le complot et fit punir les factieux. Cette entreprise étoit d'autant plus difficile à déconcerter que *César* la favorisoit secrétement. Bien des gens avoient traité auparavant *Cicéron* d'homme de deux jours, qu'on ne devoit pas élever à la première dignité de l'état; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, et on lui donna par acclamation le nom de *Père de la Patrie*. Le jour de l'expiration de son consulat, étant obligé de faire les sermens ordinaires, et se préparant à haranguer le peuple selon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Métellus* qui vouloit l'outrager. *Cicéron* avoit commencé par ces mots: *Je jure*.... le tribun l'interrompit et déclara qu'il ne lui permettoit pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment, et renforçant sa voix noble et sonore, il dit pour toute harangue: *Je jure que j'ai sauvé la Patrie!* L'assemblée enchantée s'écria; *Nous jurons qu'il a dit la vérité!* Ce moment fut le plus beau de sa vie.... *Clodius* ayant cabalé contre lui quelque temps après, *Cicéron* se vit obligé de sortir de Rome après l'avoir sauvée, et se retira à Thessalonique en Macédoine. Les vœux de toute l'Italie le rappellèrent l'année suivante, 58[e] avant J. C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe; ses biens lui furent rendus, ses maisons de la ville et de la campagne rebâties aux dépens du public. *Cicéron* fut si charmé des témoignages de la considération et de l'alégresse publique, qu'il dit: « Qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non pas résister aux violences de *Clodius*, mais les rechercher et les acheter. » Sa disgrace avoit cependant fait beaucoup d'impression sur lui, plus même qu'on n'auroit dû l'attendre d'un homme formé dans l'école de la philosophie: il fatigua de ses plaintes ses amis et ses parens; et cet homme qui avoit si bien défendu les autres n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il s'y distingua par son équité, par son désintéressement, et il réunit l'affabilité et l'activité, deux vertus si rarement compatibles. Les Parthes étant venus attaquer Antioche en pleine paix, il se mit à la tête des légions pour garantir sa province de l'incursion de ces peuples. Il surprit les ennemis, les défit, se rendit maître de Pindenisse l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage, et en fit vendre les habitans à l'enchère. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ses soldats le titre d'*Imperator*, et on lui auroit accordé à Rome l'honneur du triomphe sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissemens étoient d'autant plus flatteurs que la valeur et l'intrépidité ne passoient pas pour ses plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de *César* et de *Pompée* où Rome étoit plongée, lorsque *Cicéron* y revint, il parut d'un caractère foible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas s'attacher à *Pompée* et n'osant

se déclarer pour *César*. Enfin, après avoir flotté long-temps entre ces deux rivaux, il se décida à suivre *Pompée* dans sa fuite. Les railleries de ses envieux et de ses ennemis déterminèrent son incertitude. Ses faisceaux ornés de lauriers, ses licteurs et tout cet appareil d'un empereur qui s'étoit cru destiné au triomphe, l'exposoient tous les jours à des plaisanteries amères. Il mit donc à la voile le 11 juin, 50 ans avant J. C., *se précipitant*, dit-il, *les yeux ouverts et volontairement dans sa ruine*. Il arriva heureusement au camp de *Pompée* avec son fils, son frère, son neveu, et sur-tout avec une somme considérable: chose toujours précieuse à un chef de parti. Le général reçut son argent avec grand plaisir et ne profita guères de ses conseils. Pendant tout le cours de cette guerre fatale, ce ne fut qu'une suite continuelle d'imprudences et de fausses démarches où des amis perfides plongèrent *Pompée*; et la bataille de Pharsale en fut le funeste dénouement. *Cicéron* malade de corps et d'esprit, ne se trouva point à ce malheureux combat; et sentant qu'il falloit abandonner le vaincu à sa destinée, il vint se livrer sans hésiter à la discrétion du vainqueur. Après bien des inquiétudes et des délais, il eut une entrevue avec *César* auprès de Tarente. A peine ce héros généreux et clément l'eut-il apperçu qu'il courut au-devant de lui pour l'embrasser. Ils marchèrent quelque temps ensemble. Le vainqueur de *Pompée* lui parla toujours avec beaucoup de modération et de familiarité, et *Cicéron* dès-lors tâcha d'obtenir son amitié par les plus basses adulations. Dans son discours pour le roi *Déjotarus*, il commence par avouer qu'il est interdit en sa présence; il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Son discours pour *Marcellus* n'est en grande partie que l'éloge de *César*, et de *César* maître de Rome. Il est triste que celui qui dans Rome libre avoit été surnommé le *Père de la Patrie*, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de *César*, il favorisa *Octave* pour s'en faire un protecteur; et cet homme qui s'étoit vanté « que sa robe avoit détruit les armées d'*Antoine*, » donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochoit de craindre moins la ruine de la liberté que l'élévation d'*Antoine* son ennemi personnel. Dès que le triumvirat fut formé, *Antoine* contre qui il avoit prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à *Octave* qui eut la lâcheté de la lui accorder. *Cicéron* voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant: « Qu'il préféroit de mourir dans sa patrie qu'il avoit autrefois sauvée des fureurs de *Catilina*, à la douleur d'en vivre éloigné. » Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne, il fit aussitôt arrêter sa litière et présenta tranquillement son cou au fer des meurtriers. Le tribun *Popilius Léna* qui devoit la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête et la main droite de *Cicéron*, et porta ce digne tribut au féroce triumvir. *Fulvie* femme d'*Antoine*, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits avec

un poinçon d'or la langue de *Cicéron*. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues qu'il avoit tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avoit soixante-trois ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C. Les historiens peignent *Cicéron* avec une taille haute, mais mince, le cou d'une longueur extraordinaire, le visage mâle et les traits réguliers; l'air si ouvert et si serein qu'il inspiroit tout à la fois l'attachement et le respect. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié par la frugalité. Dans les habits et la parure que les sages ont regardés comme les enseignes de l'ame, il observoit ce qu'il a prescrit dans ses *Offices*. Il s'habilloit avec la modestie et la décence qui convenoient à son rang et à son caractère. Il aimoit la propreté sans affectation. Il évitoit avec soin les singularités, également éloigné de la négligence grossière et de la délicatesse excessive. Rien n'étoit plus aimable que sa conduite et ses manières dans sa vie domestique et dans la société de ses amis: père indulgent, ami zélé et sincère, maître sensible et généreux. Son humeur étoit naturellement enjouée et son esprit tourné à la raillerie. Voy. *entr'autres* l'article Dolabella. L'usage qu'il en fit dans les affaires publiques fut toujours assez mesuré pour ne lui attirer aucun reproche; mais dans les conversations particulières, il mêla trop souvent des plaisanteries bonnes ou mauvaises aux choses les plus sérieuses: il ne craignit pas assez de se faire des ennemis par ses bons mots. On a remarqué encore qu'il s'enfloit trop dans la propérité, qu'il s'abattoit trop dans la disgrace; dans l'une ou dans l'autre situation, il se persuadoit aisément qu'elles ne devoient jamais finir. La plus vive et la plus éclatante passion de son cœur fut celle de la gloire, et cette soif de louange que rien n'étoit capable de satisfaire. Il le confessoit lui-même: il la nourrissoit avec indulgence et la portoit quelquefois jusqu'au ridicule. On se moqua souvent de l'affectation avec laquelle il célébroit perpétuellement son mérite et ses services. Dans son Traité des lois, les deux principaux interlocuteurs sont comme deux écoliers devant leur maître; toujours en extase et l'encensoir à la main, uniquement occupés, ce semble, à adresser des louanges à *Cicéron* et sur sa prose et sur ses vers. Chose singulière que la vanité dans les génies les plus élevés! On diroit, aux précautions que prenoit l'orateur Romain, qu'il se défioit du suffrage de la postérité. Cette postérité, en oubliant ses foiblesses, a rendu justice à ses sublimes talens. Les ouvrages qui nous restent de lui, contribuent autant à l'immortaliser que son amour et son zèle pour la patrie. — La première édition de *Cicéron*, complète, est de Milan, 1498 et 1499, 4 vol. in-folio. Celle de Venise 1534—36—37, 4 vol. in-folio, est aussi fort rare. Celle d'*Elzevir* est de 1642, 10 volumes in-12, ou 1661, 2 vol. in-4.° Il n'y a de *Cicéron*, *cum notis variorum*, in-8°, que *Epistolæ ad familiares*, 1677, 2 vol., *ad Atticum*, 1684, 2 vol.; *De officiis*, 1688, 1 vol.; *Orationes*, 1699, trois tom. en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés *Davisius* à Cambridge depuis 1737.

jusqu'en 1745, qui sont: *De Divinatione ; Academica ; Tusculanæ Quæstiones ; De finibus bonorum et malorum ; De naturâ Deorum ; De Legibus* et *Rhetorica ;* Leyde, 1761, in-8.° Le *Cicéron* de *Gronovius*, Leyde, 1692, 4 vol. in-4°.; et celui de *Verburge*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-folio, ou 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-8°, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glasgow, 1749, 20 vol. in-12; et une de Paris, 1767, 14 volumes in-12. Les livres de *Cicéron*, *ad usum Delphini*, sont: *De arte Oratoriâ*, 1687, 2 vol. in-4.° *Orationes*, 1684, trois volumes in-4.° *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4.° *Opera Philosophica*, 1689, in-4.° Enfin l'abbé *d'Olivet* donna en 1740, en neuf vol. in-4°, une belle et savante édition des ouvrages de l'orateur Romain. On les divise ordinairement en quatre parties. I. Ses *Traités sur la Rhétorique* qui sont mis à la tête des rhéteurs Latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois *Livres de l'art Oratoire*, traduits par l'abbé *Colin*, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus ingénieux, de plus délicat et de plus riant. Son livre intitulé *l'Orateur* ne le cède ni pour les préceptes ni pour les tours au précédent. *Cicéron* y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *Dialogue* adressé à *Brutus*, est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs et les Romains. Il n'appartenoit qu'à un génie fécond et flexible tel que *Cicéron*, de crayonner avec tant de ressemblance tant de portraits différens. Ses *Partitions oratoires* sont une très-bonne rhétorique donnée par divisions et sous-divisions de matières, d'un style fort simple, mais clair et à la portée de ceux qui commencent. II. Ses *Harangues*. Elles sont mises à côté et peut-être au-dessus de celles de *Démosthènes*. Ces deux grands hommes si souvent comparés, parviennent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur Grec est rapide, forte, pressante : ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes; mais son style est souvent sec et dur. L'éloquence de l'orateur Latin est plus douce, plus coulante, plus abondante, et peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes et embellit celles qui sont les moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées, et c'est sur-tout dans cet arrangement des mots qui contribue infiniment aux graces du discours et au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a remarqué que *Démosthènes* auroit été encore plus goûté à Rome que *Cicéron*, parce que les Romains étoient naturellement sérieux ; et *Cicéron* à Athènes plus que *Demosthènes*, parce que les plaisanteries et les fleurs dont il ornoit son éloquence auroient amusé les Athéniens, peuple léger et badin. Parmi les bons mots qu'on attribue à cet orateur, nous ferons choix des plus agréables. *Verrès* avoit été préteur en Sicile, où il avoit exercé une rapacité énorme. Il fut cité en jugement; et pour engager l'orateur *Hortensius* à prendre sa défense, il lui avoit fait

présent d'un Sphynx d'ivoire qui étoit une statue de grand prix. *Cicéron* plaidoit contre ce prêteur. *Hortensius* son défenseur feignoit de ne rien comprendre aux discours de *Cicéron*. *Je m'en étonne*, lui répliqua malignement cet orateur, *car vous avez chez vous le Sphynx*. — *Publius Cotta* qui se donnoit pour habile jurisconsulte, quoiqu'il fût fort ignorant, étant cité en témoignage par *Cicéron*, répondit qu'il n'avoit aucune connoissance du fait : *Non, non ; c'est du Droit*, lui répondit *Cicéron*. — *Métellus Nepos*, l'un de ses adversaires, pour lui reprocher qu'il étoit un homme nouveau, c'est-à-dire, un homme d'un sang peu connu, lui faisoit souvent cette question : *Quis est Pater tuus ?* Quel est votre père? *Votre mère*, répliqua *Cicéron* fatigué de ses redites, *a rendu pour vous cette question difficile à résoudre*. La conduite de sa mère n'étoit pas en effet fort régulière. — Le même *Métellus* lui reprochoit un jour qu'il avoit fait mourir plus de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. *Je l'avoue*, répondit *Cicéron : car il y a en moi encore plus de bonne foi que d'éloquence*. — Un jeune homme qui étoit accusé d'avoir empoisonné un de ses parens dans un gâteau, s'emportoit et faisoit des menaces à *Cicéron*. *Courage, mon ami*, lui dit cet orateur ! *j'aime encore mieux tes menaces que ton gâteau*. — Un certain *Octavius* avoit été esclave en Afrique ; or c'étoit l'usage dans ce pays de percer les oreilles aux esclaves. Un jour que *Cicéron* plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. *Tu as pourtant l'oreille bien percée*, lui dit *Cicéron*. — *M. Appius*, plaidant une grande cause, dit dans son exorde que son ami pour lequel il plaidoit l'avoit supplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, d'érudition et de bonne foi. *Comment as-tu le cœur assez dur*, lui dit *Cicéron* en l'interrompant, *pour ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami ?*... C'est par des reparties semblables que cet orateur, souvent au défaut d'un raisonnement solide, repoussoit son adversaire, qu'il l'éblouissoit, qu'il l'accabloit. Si la personne contre laquelle il parloit méritoit des égards, il préparoit pour ainsi dire le trait avant que de l'enfoncer ; il amollissoit la partie qu'il vouloit blesser : mais ses armes n'en étoient pas moins victorieuses. La plupart des autres bons mots qu'on cite de lui ne méritoient guères d'être dits et ne sont pas dignes d'être écrits. III. *Livres Philosophiques*. Ce qui doit étonner, dit un homme d'esprit, c'est que dans le tumulte et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'État et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, ainsi que l'orateur le plus éloquent. Ses livres *des Offices* sont infiniment recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y règnent tour-à-tour. On y voit *Cicéron*, non peut-être tel qu'il a été précisément, mais tel qu'il a desiré d'être. Si ce traité ne peut faire un Chrétien, il est du moins très-propre à former un bon citoyen, un homme droit et raisonnable. Ses livres *des Lois*, dont il ne nous reste que trois, attachent autant par leur goût

exquis de politique que par les beaux sentimens de patriotisme et de vertu, les grandes vues et les détails admirables dont ils sont remplis; mais les matières pourroient être quelquefois amenées avec plus d'art et arrangées dans un ordre plus méthodique. Les interlocuteurs, comme nous l'avons déjà remarqué, semblent n'être placés dans ce traité qui est en forme de dialogue, que pour écouter *Cicéron* et lui applaudir. Cet orateur avoit composé aussi, à l'imitation de *Platon*, un livre *De la République* qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On trouve dans ses *Tusculanes*, dans ses *Questions académiques* et ses deux livres *de la nature des Dieux*, le philosophe profond et l'écrivain élégant. On a accusé trop légérement *Cicéron* de ne pas croire à l'immortalité de l'ame. « Un vrai académicien et un honnête homme tel qu'étoit *Cicéron*, n'étoit pas, dit l'abbé *d'Olivet*, un homme qui ne crût rien. C'étoit un philosophe qui, ne déférant à la simple autorité d'aucune secte en particulier, se réservoit le droit d'examiner le *pour* et le *contre* de toutes les opinions, et n'usoit de cette liberté que pour s'attacher à ce qu'il jugeoit le moins douteux et le plus sain. » IV. Ses *Épîtres*. *Bayle* leur donnoit la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme de lettres, l'homme d'état ne devroient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son temps. Les caractères de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend à connoître le cœur de l'homme et les ressorts qui le font agir. *Cicéron* s'étoit aussi mêlé de poésie; et quoiqu'il nous reste de lui quelques beaux fragmens, *Juvenal* ayant consigné dans ses Satires ce vers barbare :

O fortunatam, natam me Consule, Romam!

l'a couvert d'un ridicule éternel. Parmi les traductions de ses ouvrages, on distingue, I. Les *Oraisons* par *Villefort*, 8 vol. in-12. II. Les *Epîtres familières*, 4 vol.; les *Offices*, un vol.; la *Vieillesse* et l'*Amitié*, un vol. par *Dubois*. III. Les *Lettres à Brutus*, par l'abbé *Prévôt*, un vol.; celles à ses amis, par le même, 5 vol. in-12. IV. Les *Lettres à Atticus*, 6 vol., par l'abbé *de Mongault*. V. Les *Tusculanes*, deux vol.; et les *Catilinaires*, un vol., par l'abbé *d'Olivet*. VI. Des *Vrais Biens et des vrais Maux*, par l'abbé *Régnier Desmarais*, in-12; la *Divination*, par le même, in-12. VII. Le *Traité des Lois*, par *Morabin*, in-12. L'infatigable *du Ryer* avoit traduit la plus grande partie des Ouvrages de *Cicéron*, 1670, en douze volumes in-12; mais cette version lâche, incorrecte et infidelle, ne peut être d'aucun usage. L'abbé *Prévôt* nous a donné une *Histoire de* Cicéron, *tirée de ses écrits et des monumens de son siècle, avec des preuves et des éclaircissemens*, en cinq vol. in-12. Cet ouvrage traduit de l'anglois de *Midleton*, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet écrivain. *Morabin* a publié une autre *Histoire* de l'Orateur latin, en 2 volumes in-4.° Chacune a son mérite, et les littérateurs qui veulent connoître *Cicéron*, doivent lire l'une et l'autre. *Thomas*, dans son *Essai sur les Eloges*, a consacré

un chapitre à l'orateur Romain. Quoique nous ne pensions pas en tout comme lui, nous ne pouvons nous empêcher de transcrire le beau portrait qu'il en trace. « *Cicéron*, dit-il, né dans un rang obscur, devint par son génie l'égal de *Pompée*, de *César*, de *Caton*. Il gouverna et sauva Rome. Il fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi les grands qui se disputoient le droit d'être ses oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, les succès et les malheurs. Enfin après avoir 60 ans défendu l'état et les particuliers, lutté contre les tyrans, cultivé, au milieu des affaires, la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit servi de protecteur et de père, vendit son sang; un homme à qui il avoit sauvé la vie fut son assassin. Trois siècles après, un empereur plaça son image dans un temple domestique et l'honora à côté des dieux. Il est triste que celui qui dans Rome avoit été surnommé *le Père de sa Patrie*, ait été forcé dix-sept ans après à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia sa gloire ou ses intérêts à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer; s'il redouta *César*, il faut l'excuser et le plaindre. Mais ce qui prouva que son ame n'étoit pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de *Caton* qu'il composa vers le même temps. On s'étonne quelquefois que le même homme qui avoit loué le destructeur de la liberté Romaine, ait eu le courage de louer *Caton* vainqueur et martyr de la liberté. Il y a des caractères ardens qui sont un mélange de grandeur et de foiblesse, et quelques personnes mettent *Cicéron* de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect, tour-à-tour brave et timide, aimant sa patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenoit plus à son imagination qu'à son ame. On ajoute que foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion; il comparoit sa gloire avec sa vie et le devoir au danger. Alors il se faisoit un système de courage; sa probité devenoit de la vigueur, et son esprit donnoit du ressort à son ame. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que *Cicéron*, sous *César* même, n'ait toujours paru attaché à sa patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de *Caton*, ou du moins voulurent l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant par une de ses lettres qu'il sentoit toute la difficulté de l'entreprise. L'éloge de *Caton* à faire, disoit-il, est un problème d'*Archimède* à résoudre. Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu, nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. *Tacite* nous apprend que *Cicéron* dans cet éloge élevoit *Caton* jusqu'au ciel. *Cicéron* aimoit la gloire, mais il ne l'attendoit pas toujours; il se précipitoit sur elle comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il étoit beau à *Cicéron*, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole qu'il avoit préservés des flammes étant consul;

ce

ce sénat qu'il avoit sauvé du carnage; ce peuple Romain qu'il avoit dérobé au joug et à la servitude; et de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il étoit beau d'attester sur les ruines mêmes de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avoient proclamé le *Père de la Patrie*. Eh! qui pourroit lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'ame réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur.» Tous les historiens n'ont pas jugé de *Cicéron* aussi favorablement que *Thomas*, et nous avons recueilli les témoignages des plus impartiaux en composant cet article. Quelques critiques n'ont pas plus ménagé l'auteur lui-même que d'autres l'administrateur de la chose publique. Le principal défaut que *Fontenelle* trouvoit à *Cicéron* comme écrivain, c'est d'être un peu diffus et trop verbeux. «Cet auteur, dit aussi *Montaigne*, étouffe par ses longueries ce qu'il a dit de vif et de moëlle;» et d'autres critiques, des anciens mêmes, l'en ont pareillement blâmé. Ce reproche seroit injuste si *Cicéron* n'étoit diffus que dans ses livres philosophiques; par exemple, dans celui *de la Nature des Dieux*: car il y traitoit des matières nouvelles au plus grand nombre de ses lecteurs: mais il l'est dans tous ses ouvrages, dans ceux sur la morale, sur la rhétorique, etc. Riche en belles paroles, il les prodigue. On sent que son tour d'esprit le portoit à cette abondance, autant que l'habitude à l'éloquence du barreau et de la place publique. Aussi, dans ses Traités de morale et en particulier dans celui de l'*Amitié*, il se borne quelquefois à paraphraser en périodes harmonieuses des vérités utiles sans doute, mais un peu froides et souvent communes. Ce défaut se fait sentir sur-tout en lisant les traductions françoises; car les charmes de l'original le font disparoître en partie. *Voyez* II. CATON. — ALCIONIUS. — LABERIUS. — PREYSIUS. — PHILELPHE. — III. TULLIE. — NIZOLIUS. *Cicéron* laissa un fils appelé comme lui *MARCUS-TULLIUS*; mais il se montra bien indigne d'un tel père: sans génie, brutal, débauché, il étoit tellement adonné au vin qu'on le surnomma *Bicongius*, c'est-à-dire qui contient deux conges ou six pintes. Quoiqu'il eût été mis au nombre des proscrits, on ne le fit pourtant pas mourir. Au contraire, lorsqu'*Octave* se vit le maître, il le rétablit dans ses biens et le fit préteur; il devint même consul, ayant été substitué à *Caïus Antistius*, l'an 30 avant J. C. Il acheva l'année dont il ne restoit plus que deux mois. Ainsi il ne fut consul que comme ceux qu'on appeloit *Consules suffecti*. Pendant sa courte administration, il ordonna que les statues d'*Antoine* seroient détruites. *Voyez* l'article CESTIUS.

CIGALA, (Lanfranc) noble Génois, fut juge et poëte vers 1248. Une Provençale nommée *Berlanda*, de l'ancienne maison Génoise de *Cibo*, dont une branche étoit venue s'établir de Gênes à Marseille, devint l'objet de ses chants. Enchanté de son sourire, il lui donna le nom poétique de *Belris*. «On se garantiroit, dit-il, plutôt d'un archer à double

haubert que du double regard perçant de cette belle. D'un de ses yeux elle frappe ; puis redoublant de l'autre, elle y joint un charmant petit sourire. Elle est entrée ainsi et s'est enfoncée profondément dans mon cœur. » Une complainte touchante exprima la douleur du poëte à la mort de *Berlanda*. « Il y a plus de mille ans, dit-il, que la mort n'a commis un si grand crime. Personne ne vit la beauté que je pleure sans l'aimer. Elle rendoit bons les méchans et meilleurs les bons. » La dévotion remplaça l'amour dans le cœur de *Cigala*. Il chanta les Croisades et les guerres d'outremer. « Je ne regarde point comme chevalier, s'écria *Cigala*, quiconque ne va pas de bon cœur et de tout son pouvoir au secours de Dieu *qui en a si grand besoin*. » Ce dernier mot peint assez la simplicité du temps. Dans une de ses Pièces, il examine cette question : « Si l'homme loyal peut user de tromperie envers les trompeurs. » Dans une autre, il se récrie contre le style obscur et entortillé qui étoit à la mode de son temps. « Je saurois bien faire, dit *Cigala*, si je le voulois, des chansons fines et subtiles. Mais je n'aime point les poësies obscures, et je veux que les miennes soient aussi claires que le jour. Le savoir est peu estimable, si la clarté ne l'illumine. Un auteur obscur est comme mort ; et un homme d'esprit doit en avoir assez pour tirer de l'eau claire d'un clair ruisseau. » *Cigala*, au rapport de *Nostradamus*, fut assassiné en 1278, dans un voyage qu'il faisoit de Provence à Gênes.

CILIX, fils d'*Agénor* et frère d'*Europe*, alla fonder une colonie dans cette contrée de l'Asie Mineure, qui de son nom fut appelée *Cilicie*.

III. CIMON, (Cléoneus) peintre ancien, fut le premier qui représenta avec succès les plis et draperies des vêtemens, et qui sur le nu distingua les veines et les nerfs. Il fut aussi l'inventeur des portraits en *profil*. On dit qu'ayant eu à peindre un borgne, il imagina de le représenter ainsi pour cacher sa difformité.

CINXIA, (Mythol.) divinité Grecque qui présidoit aux noces, et dont l'emploi particulier étoit de faciliter les nouvelles mariées à délier leur ceinture.

* CINYRAS, roi de Chypre et père d'*Adonis* par sa fille *Mirrha*, est compté parmi les anciens devins. Il étoit si opulent que les richesses qu'il possédoit ont donné lieu au proverbe *Ciniræ opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avoit promis pour le siége de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos et de Smyrne, ainsi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du lévier et de l'enclume. Ses descendans furent successivement grands-prêtres du temple de *Vénus* à Paphos.

CIPPUS, (*Marcus Génutius*) revenoit vainqueur des ennemis de Rome, lorsque se regardant dans le Tibre, il crut voir des cornes sur son front. Ayant consulté les prêtres, ceux-ci lui annoncèrent qu'il seroit roi de Rome s'il y restoit. *Cippus* ne voulant pas détruire la constitution de sa patrie, s'exila volontairement. Le sénat par reconnoissance fit sculpter une tête

tornue au-dessus de la porte par laquelle *Cippus* étoit sorti de Rome, et accorda à ce citoyen autant de terrain en Italie qu'il put en renfermer dans un sillon tracé depuis l'aube du jour jusqu'au soir.

CIRAN, (St.) né dans le Berri, fut élevé à Tours, et y devint échanson du roi *Clotaire II*. *Sigelaie* son père, qui étoit évêque de Tours, voulut le marier, mais *Ciran* préféra abandonner les grandeurs du monde pour embrasser l'etat ecclésiastique. Il réforma le clergé de Tours, et bâtit le monastère de Meaubec et celui de Lorrey, où il mourut en 657. *Mabillon* a écrit la Vie de ce solitaire.

CIRNUS, abandonna l'isle de Théramène où il régnoit, et qui étoit dévastée par la peste, pour aller s'établir en Afrique, où il fonda la ville de Cyra.

CISNEROS, (D. Garcias de) cousin du cardinal *Ximenès* et abbé du Mont-Serrat. *Voyez* IGNACE DE LOYOLA.

CISSUS, (Mythol.) jeune homme aimé de *Bacchus*, fut tué par accident en jouant avec les Satyres. Le dieu inconsolable de sa perte, le changea en lierre, plante qui lui fut depuis consacrée, et que l'on découvrit pour la première fois dans le territoire d'Acharne en Attique, patrie de *Cissus*. — Un Égyptien du même nom, empoisonné par sa femme qui lui avoit fait manger des œufs de serpent, invoqua avec ferveur *Sérapis* pour être garanti de la mort. Ce dieu lui inspira de mettre la main dans un vase où étoit une murène. Celle-ci le mordit, et *Cissus* fut guéri.

CITRA-POUTRIN, (Myth.) secrétaire du dieu *Yama*, adoré par les Indiens; il tient le registre où sont inscrits les bonnes actions et les crimes de chaque mortel. On célèbre sa fête en jeûnant en son honneur et en se contentant de manger un peu de riz cuit au lait, le jour de la pleine lune du mois *Chittéré*.

CITRY DE LA GUETTE, (N.) a publié diverses traductions dont quelques-unes sont estimées, et qui ont naturalisé dans notre langue plusieurs ouvrages espagnols, tels que ceux de *Ferdinand Soto*, sur la conquête de la Floride; d'*Antonio de Solis*, sur la conquête du Mexique; d'*Augustin de Zarate*, sur celle du Pérou. *Citry* est encore auteur d'une *Histoire des deux Triumvirats*, depuis la mort de *Catilina* jusqu'à celle d'*Antoine*, Paris, 1719, 4 vol. in-12. Elle offre du naturel dans le style et de l'intérêt dans les faits. On y a réuni dans cette édition l'Histoire d'*Auguste* par *Larrey*. *Citry* est mort au commencement du siècle passé.

* CIVILE, (François de) gentilhomme Normand, mérite une place dans l'Histoire, par la singularité de son aventure au siége de Rouen en 1562. Il étoit capitaine de cent hommes de pied, faisant partie de la garnison protestante de cette ville, lorsque l'armée royale vint l'assiéger. Blessé à un assaut, le 15 octobre, *d'un coup d'arquebuse à la joue et mâchoire droite, la balle sortant par derrière proche la fossette du cou*, il tomba du haut du rempart dans le fossé, c'étoit vers onze heures du matin, et fut enterré sur la place avec le corps d'un autre guerrier qu'on trouva étendu près de lui. Vers

la nuit, son valet informé du malheur de son maître et voulant lui procurer une sépulture plus honorable, obtint du gouverneur, le comte de *Montgommery*, la permission d'aller l'exhumer. Mais ayant découvert les deux corps, il ne put reconnoître celui de son maître, tant le visage étoit défiguré par le sang, l'enflure et la boue. Il se retiroit avec un homme qui l'avoit accompagné, lorsque celui-ci apperçut au clair de la lune reluire quelque chose à l'endroit où étoient les corps. Il s'en rapprocha et vit que cet éclat partoit d'un diamant qu'avoit au doigt l'un d'eux, dont la main étoit restée découverte. A ce signe, le valet reconnut son maître. Il retourne enlever ce corps et lui trouve encore un reste de chaleur. Il se hâte de le porter aux chirurgiens de la garnison qui d'abord refusent de le secourir, le regardant comme mort. Ce zélé domestique n'en pensant pas de même, le porte dans la maison où il avoit coutume de loger. *Civile* resta là cinq jours et cinq nuits sans aucune marque de sentiment et sans mouvement, mais brûlant de fièvre. Cependant des parens du blessé, *de Verbois*, *de Vailly* et *Duval*, l'étant venus voir, appellèrent deux médecins, *Gueronte* et *le Gras*, et un chirurgien, *Jacques Davaux*. Ceux-ci jugèrent à propos de le panser. On lui fit avaler quelque peu de bouillon en lui desserrant les dents. Le lendemain, l'appareil levé, le malade commença à revenir à lui, et même articula quelques plaintes, mais sans reconnoître personne. Peu à peu la connoissance lui revint, et on commençoit à ne pas désespérer de lui, quoiqu'il eût toujours une violente fièvre, lorsque le 26 octobre, onze jours après sa blessure, la ville fut emportée d'assaut. La frayeur lui causa un redoublement de fièvre des plus violens. Cependant quatre soldats qui pillèrent la maison où il étoit, se trouvant par hasard de la compagnie d'un de ses amis, le capitaine *Lago*, le traitèrent avec beaucoup d'humanité. Mais au bout de quelques jours ces soldats ayant été contraints de quitter ce logement qui avoit été marqué pour un officier de l'armée royale, *Desmoulins* lieutenant des Gardes-Écossoises, les valets de cet officier le jetèrent sur une méchante paillasse dans une petite chambre de derrière. Pour comble de disgrace, quelques ennemis du jeune frère de *Civile* étant venus le chercher dans cette maison, dans le dessein de le tuer, et ne l'ayant pas trouvé, s'en vengèrent sur le blessé, et le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier. Il demeura là trois jours et trois nuits, en chemise, avec un simple bonnet de nuit sur la tête, exposé aux injures de l'air. Au bout de ces trois jours, un de ses parens, *de Croisset* son cousin-germain, étant venu s'informer de lui dans la maison, une vieille femme lui répondit qu'il avoit été jeté par la fenêtre dans une cour de derrière. Ce parent voulut le voir et fut étrangement surpris de le trouver vivant. Cependant l'abstinence et le froid ayant apparemment produit de bons effets, il étoit presque sans fièvre, et quelques heures après, il fut transporté par eau au château de Croisset-sur-la-Seine, à une lieue de Rouen. Il y fut traité par les mêmes médecins et chirurgiens qui l'avoient d'abord secouru; et au bout de

quelques mois ayant repris une partie de ses forces, il fut transporté chez deux gentilshommes, frères, du pays de Caux, *de Rhufosse* et *de Sainte-Marie le Bailleul,* qui avoient d'excellens remèdes pour les plaies. Leurs soins réussirent parfaitement. *Civile* se vit bientôt en état de reprendre le métier de la guerre, où il essuya depuis de nouveaux coups et beaucoup de fatigue qui rouvrirent ses anciennes plaies. Ce ne fut qu'en 1586 que deux fameux médecins, *Lavinius* de Prague et *Maillard* d'Orléans, le guérirent radicalement en Angleterre où il s'étoit réfugié comme Protestant. Il y écrivit lui-même son *Histoire* en 1606, 44 ans après sa blessure, étant alors âgé de 70 ans. C'est de cette Histoire que cet article est tiré. *Misson* l'avoit vue en Angleterre entre les mains d'un gentilhomme du nom de *Sicqueville*, lequel avoit épousé une arrière-petite-fille de *Civile* et l'a insérée à la suite de son *Voyage d'Italie.* Nous ajouterons que *Civile* étant plus qu'octogénaire, devint amoureux et jaloux d'une jeune demoiselle; et qu'ayant passé la nuit sous ses fenêtres par un temps de gelée, il gagna une fluxion de poitrine qui termina sa carrière : ce qui a inspiré à un poëte cette épitaphe :

Ci gît qui sut deux fois braver la mort,
Et deux fois revint à la vie ;
Et dont l'amoureuse folie,
Dans l'hiver de ses ans, a terminé le sort.

CLAESEN, Danois, savant dans l'Histoire, recueillit un grand nombre de livres sur les Mathématiques et les Arts, dont il a légué la jouissance au public dans la ville de Copenhague. Il est mort dans le 18e siècle.

I. CLAIR, (Saint) fut envoyé de Rome dans les Gaules, vers l'an 280, et devint le premier évêque de Nantes. On croit qu'il mourut dans le diocèse de Vannes; mais en 878 son corps fut porté dans l'abbaye de *Saint-Aubin* d'Angers.

II. CLAIR, (Saint) né à Vienne en Dauphiné, devint abbé du monastère de *Saint-Marcel* et le modèle de la piété. Il mourut le premier janvier 660. Ses reliques furent déposées dans l'église de Saint-Pierre de Vienne, et dispersées ensuite par les Huguenots dans le 16e siècle. On dit que sur la fin de ses jours il prédit les ravages que les Vandales et les Sarasins causeroient, 72 ans après, en France.

III. CLAIR, (Saint) naquit à Rochester en Angleterre. Il quitta sa patrie pour prêcher la foi dans les Gaules au diocèse de Rouen. Une femme qui l'aimoit, furieuse de sa résistance, le fit assassiner en 894.

CLAIRFAIT, (N. comte de) Wallon d'origine, chevalier de la toison d'or, devint feld-maréchal au service de l'empereur. Il avoit commencé à se faire avantageusement connoître contre les Turcs, lorsqu'il fut appelé en 1792, à commander les troupes Autrichiennes contre la France. Il déploya dans cette guerre les plus grands talens. Pour pénétrer en Champagne, il eut à forcer le poste important de la Croix-des-Bouquets. Une chaussée pratiquée au milieu d'un bois de haute futaie, où l'on avoit fait des abattis de bois considérables, conduisoit à une hauteur défendue par une batterie de canons chargés à mi-

traille. Surmonter ces obstacles fut pour *Clairfait* l'affaire de quelques heures. Après avoir pris Longwi et Stenai, il se retira dans les Pays-Bas, et y perdit la fameuse bataille de Jemapes; mais cette défaite fut pour lui un triomphe, car il disputa long-temps la victoire, quoique son armée fût de la moitié moins nombreuse que celle des François. Sa retraite sur le Rhin, où on le vit combattant sans cesse, n'oubliant aucune de ses ressources, réparant par la prudence et les connoissances de l'art, les dangers de sa situation, assura sa gloire. *Clairfait* placé sous le commandement du prince de Cobourg, obtint de brillans avantages à Aldenhoven, à Quievrain, à Hanson, à Famars. Il commandoit l'aile gauche à la bataille de Nerwinde et décida de son succès. Opposé ensuite dans la West-Flandre au général *Pichegru*, il lui disputa pas à pas le terrain malgré l'inégalité de ses forces; et ce ne fut qu'après sept combats qu'il le laissa maître du pays. Sa retraite sur Thielt fut alors aussi savante que courageuse. *Clairfait* prit en 1795 le commandement de l'armée de Maïence, et y attaqua le camp retranché que les François avoient établi devant cette ville. Ceux-ci avoient mis près de six mois à fortifier ce camp; *Clairfait* le fait tourner par six escadrons de cavalerie, l'attaque avec le reste de son armée, le prend en une nuit, et fait un très-grand nombre de prisonniers. *Clairfait* poursuivant les François avec toute la chaleur de la victoire, reçut à Manheim l'ordre de s'arrêter. Piqué de voir mettre un terme à ses succès, il donna sa démission, et se rendit à Vienne, où l'empereur lui accorda l'accueil qu'il méritoit; ce souverain alla lui-même lui rendre visite. Bientôt après, il devint membre du conseil de la guerre, et mourut à Vienne en 1798. *Clairfait*, sévère partisan de la discipline militaire, fut estimé, mais redouté de ses soldats. Brave, instruit, doué du plus grand sang froid, calme au milieu de l'action, quelquefois trop circonspect, il prouva par ses opérations que la guerre pouvoit être considérée comme un simple jeu calculé. Il a emporté la réputation du général le plus savant et le plus habile qui ait été opposé aux François pendant leur révolution.

CLAIRON, (Claire-Josèphe-Hippolyte Leyris de la Tude, connue sous le nom de) naquit à Paris en 1724, de parens pauvres. En voyant de sa croisée Mlle *Dangeville* de la comédie Françoise répéter ses rôles dans son appartement, elle prit du goût pour le théâtre et débuta aux Italiens le 8 janvier 1736, par le rôle de soubrette dans l'*Isle des Esclaves*. Ce ne fut qu'en 1743 qu'elle parut au théâtre François, où elle joua *Phèdre* avec tant de noblesse et de succès, que depuis ce temps nulle autre actrice ne l'égala dans les rôles de *Reines*. La majesté de sa figure, la beauté de son organe et la perfection de son jeu captivèrent l'admiration. Ses relations avec *Voltaire* contribuèrent aussi à accroître sa célébrité. C'est à elle que l'on doit l'observance exacte du costume, suivant les personnages et les siècles, et d'avoir débarrassé la scène d'une foule de spectateurs incommodes qui la remplissoient. Elle fit réussir la

tragédie des *Troyennes* de *Châteaubrun*, par la manière supérieure dont elle débitoit les prophéties de *Cassandre* dans le rôle de ce nom. Depuis on a vainement tenté de remettre cette pièce au théâtre, elle n'a eu aucun succès, parce qu'on n'a pu lui rendre l'actrice qui lui donnoit tant d'intérêt. Ce fut en 1765 et dans le cours des premières représentations du *Siége de Calais* qu'elle quitta le théâtre, n'ayant pas voulu jouer avec le comédien *Dubois*, malgré la demande réitérée du parterre et l'indignation qu'il témoigna de son refus. Mlle *Clairon* prévoyant une punition, alla chercher un asile chez Mad. *de Sauvigni* intendante de Paris, qui avoit beaucoup d'amitié pour elle, et chez laquelle en effet elle fut arrêtée et conduite au fort l'Évêque. « La captivité de Mlle *Clairon*, suivant M. *Guérin*, dura quelques mois, pendant lesquels on s'étoit occupé des moyens de la mettre en liberté : on y étoit parvenu, mais à la condition qu'elle demanderoit pardon au public. Son orgueil qui ne supportoit pas une telle humiliation, ne lui laissa d'autre moyen pour sortir de prison, que la demande de son congé *Apostolique* qui, ne pouvant lui être refusé sous aucun prétexte, suivant les lois, lui fut accordé sans délai. Les comédiens qui, dans les cas ordinaires, ne pouvoient obtenir leur retraite que trois ans après l'avoir demandée, afin que durant ce temps on pût former des sujets capables de les remplacer, n'éprouvoient jamais de retard dès que le congé avoit pour cause l'affaire du salut. Mais après une retraite ainsi motivée, il n'étoit plus permis à l'acteur de reparoître sur aucun théâtre. Aussi Mlle *Clairon*, malgré le desir du public, ne s'y montra-t-elle jamais; elle est morte le 11 pluviôse de l'an 11, (31 janvier 1803) d'une chute qu'elle fit de son lit, après avoir publié des *Mémoires* sur sa vie, très-bien écrits, où l'on trouve des anecdotes piquantes, jointes aux préceptes les plus utiles et les mieux raisonnés sur son art. Ce qui surprend, c'est que l'auteur, malgré son esprit, paroît y croire aux apparitions et aux revenans.

CLAMORGAN, (Jean de) capitaine de la marine, servit pendant quarante-cinq ans sous trois rois. Il publia un *Traité de la Chasse au loup*, qu'il offrit à *Charles IX*, prince passionné pour la chasse. Cet ouvrage parut à Paris, chez *Jacques Dupuis*, en 1576, et il a été inséré dans *la Maison rustique*. *Clamorgan* présenta à *François premier* une *Mappemonde* d'une forme nouvelle avec l'indication des longitudes, que le monarque fit placer à la bibliothèque de Fontainebleau. On lui attribue quelques écrits non imprimés sur l'*Astronomie* et la *Police de la Navigation*.

CLAPASSON, (N.) de Lyon et de l'académie de cette ville, a publié une *Description* des Curiosités et Monumens de sa patrie, in-8°, Lyon, 1741. Elle est bien écrite et estimée.

CLARA D'ANDUSE, dont on ignore la patrie, se distingua par ses poésies dans le 13e siècle. L'amour ne la rendit point heureuse, à ce qu'il paroît par une pièce adressée à son amant, où elle lui dit : « Les médisans, les esprits soupçonneux, destruc-

teurs de la joie et de la vertu, ont mis mon cœur dans une vive agitation et dans une tristesse profonde. Leurs mauvais discours vous obligent de vous éloigner de moi, vous que j'aime par-dessus toutes choses ! j'ai perdu le plaisir de vous contempler ; j'en meurs de douleur, de fureur et de rage. C'est en vain qu'on me reproche mon amour. Non, rien ne peut diminuer la tendresse de mon cœur pour vous, ni l'ardent desir que j'ai de vous voir. Je n'ai point d'ennemis, tant odieux me soient-ils, qui ne me deviennent chers, si je leur entends dire du bien de vous ; et je me brouille avec mes meilleurs amis, s'ils m'en disent du mal. Ami, j'ai tant de douleur et de désespoir de ne pas vous voir, que lorsque je veux chanter, je pleure et je soupire. Que ne puis-je obtenir par ces couplets l'objet de mes vœux ! »

CLARAMONTIUS, (Scipion) né à Césène en 1565, fut à la fois bon historien et grand mathématicien. Ses ouvrages sont une *Dissertation* sur la hauteur du *Caucase*; une autre, sur la comète de 1618; une autre, sur trois nouvelles étoiles apparues en 1572, 1600 et 1604; une autre, sur les phases de la Lune. On lui doit encore : I. Une *Réfutation* du Système de *Tycho-Brahé*. II. Une *Histoire* de la ville de Césène, en seize livres, 1641, in-4.° III. *De conjectandis cujusque moribus, lib. x.*

CLARET, *Voyez* TOURRETTE (de la).

I. CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, est auteur d'une *Chronique* utile à l'histoire de France. C'est celle de son abbaye qui s'étend jusqu'à l'année 1124. Elle a été continuée par un anonyme jusqu'en 1184. *D'Achéry* l'a publiée en grande partie dans son *Spicilége*.

I. CLARKE, (Samuel) né à Brackley dans la province de Northampton en Angleterre, fut très-versé dans les langues Orientales, et devint directeur de la bibliothèque Bodléienne. Il a aidé *Walthon* dans l'édition de sa *Polyglotte*, et est mort le 27 décembre 1669, après avoir publié un Traité *de Prosodiâ arabicâ*, 1661.

II. CLARKE, (Samuel) ministre Anglois, fut persécuté par *Cromwel*, et député pour féliciter *Charles II* sur son rétablissement au trône d'Angleterre. Il mourut en 1682, après avoir publié dans sa langue un *Martyrologe*, les *Vies* des généraux Anglois, l'*Histoire* de *Guillaume le Conquérant*, un *Traité* contre la Tolérance, les *Vies* de quelques hommes célèbres de son siècle, 1684, in-fol — Son fils, mort en 1701, est connu en Angleterre par plusieurs ouvrages sur l'Écriture-sainte.

IV. CLARKE, (Guillaume) théologien Anglois, né dans le comté de Shrop en 1696, mort en 1771, est auteur de l'*Accord des Monnoies Romaines, Saxones et Angloises*, en Anglois, 1767, in-4.°

CLARKSON, (David) né en 1621 dans la province d'Yorck, mort à Londres en 1687, étudia les Antiquités ecclésiastiques, et fut le maître de *Tillotson*. Il a publié un *Traité* sur l'état primitif de l'Épiscopat, et un autre sur la Liturgie, 1716.

CLATHRA, (Mythol.) divinité de l'Étrurie, présidoit aux

grilles et aux serrures. Les Romains adoptèrent son culte, et lui consacrèrent un temple en commun avec *Apollon*, sur le Mont-Quirinal.

IV. CLAUDE, Espagnol d'origine, devint évêque de Turin dans le huitième siècle, et soutint l'erreur des *Iconoclastes* ou Briseurs d'images. Il voulut les détruire dans son diocèse ; mais ses attentats et ses écrits sur ce sujet furent condamnés par les évêques et le pape.

X. CLAUDE, peintre ancien, natif de Marseille, excella dans l'art de peindre sur le verre. Étant venu à Rome, il y fit connoître le premier cette invention.

IV. CLAUDIUS CENTINIANUS, grammairien, introduisit dans la langue latine l'usage de substituer l'*s* à l'*r* dans plusieurs mots, et on prononça *fusius* et *Valesius* pour *furius et Valerius*.

CLAVER, (Pierre) missionnaire Espagnol, fut envoyé, en 1610, à Carthagène en Amérique pour y prêcher la foi et la charité chrétienne. Sa vie entière fut consacrée à la bienfaisance. Il se fit le consolateur des Nègres, l'ami des pauvres et des prisonniers, et mourut le 8 septembre 1774. Le Père *Fleuriau* a écrit la Vie de *Claver*.

CLAVERET, (Jean) né à Orléans, y suivit la profession d'avocat pendant quelque temps. Venu à Paris, il donna au théâtre diverses pièces : *L'Esprit Follet*, le *Pèlerin amoureux*, les *Eaux de Forges*, l'*Ecuyer*, la *Visite différée*, le *Roman du Marais*, comédies ; *Proserpine*, tragédie représentée en 1639. On ignore la date de la mort de cet auteur.

CLAVIÈRE, (Étienne) fils d'un François qui s'établit à Genève, entra avec vivacité dans toutes les querelles qui troublèrent cette petite république ; il ne put cependant y faire adopter le système populaire. Genève étoit un théâtre trop resserré pour son génie intrigant. Il se rendit à Paris ; et lorsque la révolution fut faite, il s'en montra le partisan outré et le prôneur exagéré. Pour se faire connoître, il publia diverses petites brochures qui décèlent du talent, de la finesse ; mais trop d'idées systématiques, dès-lors peu justes, et rendues dans un style incorrect et déclamatoire. Après la retraite de *Tarbé* du ministère des contributions publiques, il obtint cette place, en mars 1792. Il ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs à rétablir les finances : On l'accusa même de concussion. Soit que cette accusation fût fondée ou qu'elle ne le fût pas, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et s'écria, lorsqu'il reçut son acte d'accusation : *La Victime échappera à ses bourreaux!* En effet, retiré dans sa chambre, il se plongea un poignard dans le cœur, pour arracher sa fortune à la confiscation et la conserver à sa famille. Ses amis et ses ennemis lui accordoient de la sagacité et des connoissances ; mais les derniers lui trouvoient un amour propre extrême, et une tête exaltée. *Mallet du Pan*, qui l'appelle *le plus artificieux et le plus immoral des perturbateurs*, l'accuse d'avoir proposé au général *Montesquiou*, d'employer l'armée du Var à extorquer aux Génois un emprunt forcé de trente millions en espèces, à quatre pour cent, et de faire servir l'armée des Alpes à

une opération semblable sur les Bernois et les Genevois. Cette imputation, faite de la part d'un ennemi, devroit être rejetée, si *Clavière* s'étoit montré d'ailleurs sage, modéré et juste. Il étoit naturellement craintif, et se croyoit toujours entouré d'ennemis prêts à l'exposer à des événemens sinistres. Il sembla ainsi avoir depuis long-temps prévu son sort.

CLAYTON, (Robert) évêque de Clogher en Irlande, mort en 1758, publia divers ouvrages pour réfuter les incrédules. Mais il est sur-tout connu : I. Par son *Journal du voyage du Grand Caire au Mont-Sinaï*, 1753, in-4° et in-8°, en anglois. On trouve dans cet ouvrage des recherches curieuses sur les hiéroglyphes et la mythologie des anciens Egyptiens. II. Par son *Introduction* à l'Histoire des Juifs, qui a été traduite en françois. III. Par sa *Défense* de l'histoire du vieux et du nouveau Testament contre *Bolyngbrocke*, 1759, trois vol. in-8.°

CLÉCIDES, ancien peintre Grec, excelloit à bien représenter le nu.

CLÉMENCE DE HONGRIE, fille du roi de Hongrie, épousa en 1315 *Louis X*, dit *le Hutin*, roi de France. Cette princesse étoit une des plus belles personnes de son temps. Sa vertu égaloit sa beauté, et se faisoit remarquer dans ses actions comme dans ses discours. Ayant été obligée de se rendre en France par mer, son vaisseau fut battu d'une si horrible tempête qu'il fut près de faire naufrage. *Clémence* moins effrayée pour elle que pour sa suite, adressa à Dieu cette prière : « Beau sire, Dieu, gardes que ta gente soit ensévelie sous les eaux ; ou s'il te faut une victime, épargnes ceux que ma fortune expose à la fureur des ondes, et contentes-toi de ma mort. » Un si noble sentiment fut récompensé. La ciel calma la tempête ; et *Clémence* en fut quitte pour la perte de ses bijoux. Son affabilité la fit adorer des François. *Louis X*, à sa mort arrivée le 8 juin 1316, la laissa enceinte. Elle accoucha sept mois après d'un prince nommé *Jean*, qui ne vécut que cinq jours.

* IX. CLÉMENT VII, (Jules de MÉDICIS) étoit fils posthume de *Julien de Médicis*, tué à Florence par les *Pazzi* en 1478, et d'une simple demoiselle qui prétendit être reconnue pour sa femme après sa mort. Il fut d'abord chevalier de Rhodes ; *Léon X* son cousin l'ayant fait cardinal en 1513, l'envoya légat à Bologne, et lui donna les archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, et l'évêché de Marseille. Ce pape l'avoit déclaré fils légitime, sur la déposition de quelques personnes qui assurèrent qu'il y avoit eu entre son père et sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous *Léon X*, lui fraya le chemin à la chaire pontificale. Il y monta après la mort d'*Adrien VI*, le 19 novembre 1523. Une fausse politique, toujours dirigée par l'intérêt, fut le mobile de ses démarches et la source de ses malheurs. Il se ligua avec *François premier*, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre l'empereur *Charles-Quint*. Cette Ligue appelée *sainte*, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable *de Bourbon* qui avoit quitté

François premier pour *Charles-Quint*, fit sommer *Clément VII* de lui donner passage par Rome, sous prétexte d'aller à Naples en 1527. Le pape refusa, et sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Les barbares qui suivirent *Alaric* commirent moins d'excès. Il y avoit beaucoup de Luthériens parmi les Impériaux. Les soldats de cette secte, s'étant saisis des habits du pape et de ceux des cardinaux, s'assemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits ; et après avoir dégradé *Clément*, ils élurent à sa place *Martin Luther*. Ils exercèrent sur-tout leur fureur sur la basilique de *St. Pierre ;* ils fouillèrent dans les tombeaux des souverains pontifes, foulèrent aux pieds les reliques, et changèrent la chapelle pontificale en écurie. Les vases sacrés furent employés à des usages profanes ; on pilla les églises ; et les dames Romaines qui y avoient cherché un asile contre la brutalité du soldat, n'y furent pas plus respectées qu'ailleurs. Les Espagnols et les Italiens, plus cruels et plus avares encore que les Allemands Luthériens, s'acharnèrent sur les grands et sur les riches. Prélats, évêques, abbés, magistrats, banquiers, tous furent tourmentés, pendus par les pieds, brûlés, déchirés à coups de fouet, pour obtenir d'eux de plus fortes rançons. Après les avoir dépouillés de leurs biens, les barbares vouloient encore qu'ils trouvassent de l'or pour se racheter de leurs mains sanglantes. Plusieurs de ces malheureuses victimes se donnèrent la mort; d'autres s'échappant des mains des furieux, se précipitèrent par les fenêtres dans les rues, où leurs corps demeurèrent sans sépulture. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. *Clément VII* eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé des lettres de divorce à *Henri VIII*, et se voyant forcé de condamner son mariage avec *Anne de Boulen*, il lança une bulle contre ce prince, qui en prit occasion de se séparer de l'Église Romaine. Il mourut le 26 septembre 1534, avec la réputation d'un politique qui se trompa quelquefois dans ses calculs. Il avoit eu, quelque temps avant sa mort, une entrevue à Marseille avec *François I*, qui maria son fils le duc d'*Orléans*, depuis *Henri II*, avec *Catherine de Médicis*. Cette alliance illustre ne corrigea pas son caractère, naturellement très-économe. Entendant parler un jour d'un Romain qui restoit vingt jours sans boire et sans manger, il dit avec une vivacité qui déceloit son avarice : *Il faudroit de tels hommes pour une armée.* Au reste, cette réponse citée par quelques historiens comme un trait d'avarice, pourroit bien n'être que la repartie d'un homme d'esprit. Il en est de même de l'avis qu'il donna à sa nièce *Catherine de Médicis*, de ménager le cœur de son époux pour avoir des enfans ; et que des historiens satiriques ont rendu par ces mots indécens qu'un pontife n'a pas dû prononcer : « *Fate figlioli in ogni maniera.* — *Voyez* BASCHI *et* GENÈVE. — *Voyez* aussi les articles I. DUPRAT. — JULES III, *vers le milieu ;* et MACHIAVEL, *initio.*

* XV. CLÉMENT XIII, (Charles *Rezzonico*) d'une famille originaire de Côme dans le Milanois, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Riéti et de Fano, ensuite auditeur de rote pour la nation Vénitienne. *Clément XII*, plein d'estime pour ses connoissances et ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siége de Padoue en 1743, et signala son épiscopat par une piété si tendre et une charité si généreuse qu'après la mort de *Benoît XIV* il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-temps célèbre, par l'expulsion des jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne, et du royaume de Naples. Les efforts qu'il fit pour les soutenir furent inutiles. Ayant voulu, par le conseil de quelques personnes qu'il écoutoit trop facilement, exercer en 1768, dans les états de Parme, une juridiction qui n'appartient qu'au souverain, il perdit le comtat d'Avignon et la principauté de Bénevent, qui ne furent rendus au Saint-Siége que sous son successeur. Le roi de France avoit fait saisir le premier état en juin 1768, et le roi de Naples le second quelque temps après. *Clément XIII* mourut subitement le 2 février 1769, à 76 ans, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Église. Un grand fonds de religion et de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets, et la vénération des ennemis même du Saint-Siége. Trop de facilité à céder à ce que lui inspiroient ses ministres, et trop peu de discernement dans le choix qu'il en faisoit, furent les seules taches de son pontificat, dont les Romains se souviennent avec reconnoissance. Le port de Civita-Vecchia étoit négligé depuis long-temps, et commençoit à se combler : *Clément XIII* le fit nettoyer et reconstruire ; et ce beau monument de son règne date de l'an 1761. La disette qui affligea Rome en 1764, lui donna une nouvelle occasion de signaler sa bienfaisance ; il prodigua les secours aux infortunés. C'est ce pontife qui a ordonné qu'à la Messe on diroit tous les Dimanches la *Préface de la Trinité* pour expier les outrages faits de nos jours à ce mystère. *N. B.* Les ennemis des jésuites nous ont reproché d'avoir traité *Clément XIII* avec trop d'indulgence. Le *Voyage d'Italie*, par *Duclos*, qui a paru en 1791, justifie ce que nous avons dit long-temps avant lui. « *Clément XIII*, dit cet historien, est de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur et de douceur dans le caractère ; le cœur et l'esprit droits. Peut-être ne lui a-t-il manqué pour avoir plus d'étendue dans l'esprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, et d'avoir osé prévoir qu'il monteroit un jour sur le trône.... Le cardinal *Passionei* dit hautement, qu'il avoit refusé sa voix à *Rezzonico*, parce qu'il le croyoit incapable de gouverner l'Église. Il a souvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectoit la pureté d'ame de *Clément XIII*; Jésus-Christ, disoit *Passionei*, rendoit le même témoignage à *Nathanaël : Bonus Israëlita*, etc. ; mais il n'en fit pas un apôtre. Les cardinaux auroient dû suivre le conseil qu'un anonyme afficha

à la porte du conclave : *Si doctus, doceat nos; si sanctus, oret pro nobis; si prudens, gubernet nos.* — *Clément XIII* n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'est pas, comme tant d'autres, imaginé les avoir; et ce n'est pas un mérite commun que de savoir se juger. Uniquement occupé de son salut, il abandonna toutes les affaires à son ministre; mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du cardinal *Torrigiani*. Ce ministre est honnête homme, grand travailleur, entendant bien l'affaire quant au positif des lois, mais incapable d'en connoître l'esprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que ferme, la contradiction l'affermit dans un sentiment qu'on lui feroit abandonner en le flattant. » On doit conclure de cette citation que le vertueux *Clément XIII*, avec un ministre plus prudent, n'auroit pas fait de fausses démarches, et n'auroit laissé qu'un souvenir honoré par sa piété et ses bonnes œuvres.

*XXI. CLÉMENT, (Pierre) né à Genève en 1707, exerça d'abord le ministère évangélique dans sa patrie; mais les pasteurs Genevois le forcèrent d'y renoncer en 1740. Il passa en Angleterre, où il devint gouverneur de mylord *Waldegrave*, et l'accompagna dans ses voyages en Italie. Enfin il se fixa à Paris, et composa depuis 1749 jusqu'en 1754, un Bulletin de littérature. Il en fit un recueil, sous le titre de *Nouvelles Littéraires de France*, en 1755, 4 volum. in-8°, et on le réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et saillant, assaisonné par le sel de la critique, et rempli de jugemens impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, et que l'auteur affecte trop d'esprit et de gaieté. Il vouloit paroître homme du monde et homme de plaisir, et il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui un recueil de *Poésies Légères*, in-12; et trois pièces de théâtre : I. Les *Francs-Maçons trahis*, 1740. II. Une *Mérope*, 1749. III. Le *Marchand de Londres*, tragédie angloise, traduite de *Lillo*, 1751, in-8° : cette dernière pièce est la seule dont on se souvienne. Cet auteur étoit fait pour le plaisir et la société. Il avoit beaucoup de goût pour la satire, et il ne manquoit pas de talent dans ce genre dangereux. L'extrême vivacité de son esprit le jeta dans la folie; il fut enfermé à Charenton, et y mourut en 1767, à 60 ans.

† XXIV. CLÉMENT DU MEZ, (Alberic) premier maréchal de France qui ait joui d'une certaine réputation, étoit fils d'un ministre de *Philippe-Auguste*. Il commanda les armées de ce prince, le suivit en Palestine, et fut tué au siége d'Acre en 1191. Son frère et son fils furent aussi maréchaux de France, ainsi que son petit-fils, en qui fut éteint sa postérité masculine.

XXV. CLÉMENT, (Claude) jésuite de Franche-Comté, professa les belles-lettres à Madrid. Il s'est fait connoître par son Système bibliographique, et a publié ses idées à ce sujet, dans un ouvrage in-4°, publié à Lyon en 1635, sous ce titre : *Musei sive Bibliothecæ tam privatæ quàm publicæ extructio, cura, usus. Libri IV*. A la fin de l'ouvrage,

l'auteur a placé une description de la bibliothèque de l'*Escurial*.

XXVI. CLEMENT, (David) savant bibliographe Allemand, a publié une *Bibliothèque* curieuse ou *Catalogue* raisonné des livres rares et difficiles à trouver, Gottingue, 1750, 9 vol. in-4.° La mort de l'auteur l'empêcha de finir cet important ouvrage, qui suit l'ordre alphabétique et se termine aux lettres *I—HI*.

XXVII. CLÉMENT, (François dom) né à Baize en Bourgogne le 7 avril 1714, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et se dévoua, comme plusieurs de ses confrères, à l'étude approfondie de l'histoire. Ces derniers avoient publié les dix premiers volumes de l'Histoire littéraire de France, finissant au douzième siècle; dom *Clément* fut chargé de la continuer, et s'en occupa avec une activité infatigable dans le monastère des Blancs-Manteaux de Paris. Les tomes onze et douze de cet important ouvrage ne tardèrent pas à paroître. Une autre grande collection vint alors attirer son attention : c'étoit celle des anciens historiens de France, commencée par *André Duchesne* et suivie par dom *Bouquet*. Dom *Clément* lui succéda dans ce travail, et fit paroître les volumes douze et treize, qui renferment deux cents articles curieux et profonds, sur des historiens peu connus. On doit encore au même savant : I. *Nouveaux éclaircissemens sur l'origine du Pentateuque des Samaritains*. Cet ouvrage avoit été commencé par un ami de dom *Clément;* celui-ci le termina et le publia. II. *Catalogue* des manuscrits de la maison professe des Jésuites, déposés à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. III. L'*Art de vérifier les dates*, 1780—1787, trois vol. in-fol. Cet ouvrage, regardé comme le chef-d'œuvre de l'érudition, avoit été foiblement commencé par les bénédictins *Dantine*, *Clément* et *Durand*, et n'avoit paru qu'en un vol. in-4.° Dom *Clément* le compléta, et en fit l'inventaire savant et utile de l'historien, du publiciste et du jurisconsulte. Il passa treize ans de sa vie à le composer, se levant toujours, en été, au milieu de la nuit pour travailler, et ne se permettant presque aucune distraction. On a reproché à la Table chronologique de ce recueil immense, qui parut en 1792, de manquer de précision et d'être chargée de trop de détails; mais l'ouvrage en lui-même est le monument le plus précieux que le savoir ait élevé dans le 18e siècle. Dom *Clément* fut nommé associé libre de l'académie des Inscriptions. Les suppressions opérées par la révolution Françoise lui firent successivement quitter sa retraite des Blancs-Manteaux, l'abbaye de Saint-Germain et celle de Saint-Denis, où il s'étoit retiré. L'un de ses neveux lui donna enfin un asile. Là, au milieu des livres, des chartes, des manuscrits, préparant une quatrième édition de l'*Art de vérifier les dates*, il fut frappé d'apoplexie, et mourut quelques heures après, le 29 mars 1793, à l'âge de 79 ans. *Voyez* CLÉMENCET.

* CLÉOBULE, fils d'*Evagoras*, l'un des *Sept Sages* de la Grèce, fit un voyage en Egypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il étoit contemporain et ami de *Solon*. On ne le connoît

guères que par ses maximes. Il recommandoit « de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction; d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, et ses ennemis pour en faire des amis; de se marier à sa semblable, parce qu'en prenant une femme de meilleure maison, on se rend esclave de ses parens; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petitesse, et l'autre une indiscrétion; d'examiner avant de sortir de sa maison, ce qu'on va faire, et à son retour ce qu'on a fait; d'être d'autant plus avare de sa liberté, qu'on en a plus à sa disposition; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, et le commandement en tyrannie, etc. etc. » Il disoit aussi : *Heureux le prince qui ne croit rien de ce que lui disent ses courtisans.* Il mourut vers l'an 560 avant J. C., dans sa 70e année. —Il y a eu un autre *Cléobule*, hérétique du premier siècle et contemporain de *Simon* le magicien; mais ses erreurs n'ont pas fait assez de bruit, pour mériter un article séparé. — Un autre *Cléobule*, Lydien, fut auteur d'une chanson grecque, très-célèbre, appelée la *Chélidonie*, parce qu'elle célébroit le retour de l'hirondelle et des beaux jours. Les Rhodiens la faisoient chanter au commencement du printemps, par de jeunes enfans, allant de porte en porte, couronnés de fleurs.

CLÉODÉE, (Mythol.) fils d'*Hyllus*, fit après la mort de son père, d'impuissans efforts pour reprendre la possession du Péloponnèse. Son courage lui mérita, de la part des Grecs, des statues et des autels.

III. CLÉOMÈNE, sculpteur Athénien, étoit fils d'*Apollodore;* on lui a attribué sans preuve, la *Vénus* de *Médicis;* mais il avoit fait certainement les statues des neuf Muses, représentées dans le costume des femmes de *Thespis.*

* IV. CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de *Ptolomée-Aulète.* Son père en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes, l'an 51 avant J. C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. *Ptolomée-Denys*, frère de *Cléopâtre*, voulant régner seul, répudia et exila sa sœur, et fit casser le testament de son père par *Pompée* qui lui adjugea le trône d'Egypte. Ce général Romain ayant été vaincu vers le même temps à la bataille de Pharsale, et fuyant en Egypte devant *César*, y fut massacré par ordre de *Ptolomée.* Ce fut en cette conjoncture que *Cléopâtre* demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros : c'étoit la plus belle femme de son temps, la plus aimable, la plus ingénieuse : elle parloit toutes les langues, et n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse, voulant solliciter elle-même *César*, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il falloit tromper la garde Égyptienne : son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, et la porta ainsi sur ses épaules au palais de *César.* Le conquérant Romain la vit, et sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouverneroit l'Égypte conjointement avec son frère. Son juge étoit déjà son

amant. Il en eut un fils, nommé *Césarion*, et promit de la mener avec lui à Rome et de l'épouser. Il comptoit faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoyens Romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairoit. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de *Vénus*, à côté de celle de la déesse. *Ptolomée* s'étant noyé dans le Nil, *César* assura la couronne à *Cléopâtre* et à son autre frère, âgé alors de onze ans : mais cette princesse ambitieuse ne partagea pas long-temps le trône avec lui ; elle le fit empoisonner, dès qu'il eut atteint sa quinzième année. Après la mort de *César*, elle se déclara pour les Triumvirs. *Antoine* vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contr'elle. *Cléopâtre* résolut dès-lors d'enchaîner *Antoine*, comme elle avoit enchaîné *César*. Elle fit son voyage sur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie couleur de pourpre, mêlée d'or, et des rames d'argent, qui ne se mouvoient qu'au son d'une infinité d'instrumens de musique. *Cléopâtre*, habillée en *Vénus* sortant de la mer, paroissoit sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentoient les Nymphes et les Graces. La poupe et la proue étoient couvertes des plus beaux enfans, déguisés en Amours. Il n'en falloit pas tant pour séduire *Antoine*. Son armée, saisie comme lui d'admiration, se mit à crier que *Vénus étoit venue trouver Bacchus :* comparaison qui ne déplut point à *Antoine*. La reine d'Egypte éclipsa entièrement à ses yeux la belle *Lycoris* sa maîtresse, et s'empara tellement de son esprit qu'il fit mourir à sa prière la princesse *Arsinoé* sa sœur, réfugiée dans le temple de *Diane* à Milet, comme dans un asile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à Tarse, se passa en fêtes et en festins. Ces fêtes se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas, que *Cléopâtre*, détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre et l'avala aussitôt, pour dévorer en un moment autant de richesses qu'*Antoine* en avoit employées pour satisfaire à leur luxe et à leurs débauches. « *Cléopâtre* fit voir, dit *Plutarque*, que *Platon* n'étoit qu'un ignorant dans la connoissance de l'art de la flatterie ; car elle imagina des moyens que ce philosophe n'avoit pas prévus. Ne perdant jamais de vue son amant, elle ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; jouant aux dés avec lui, buvant avec lui, chassant avec lui, et assistant à tous les exercices des armes. » Un des plaisirs d'*Antoine* étoit de se mêler le soir à une troupe de libertins obscurs, de se déguiser en valet pour aller la nuit courir la ville, de s'arrêter aux portes des boutiques pour chercher querelle aux artisans. *Cléopâtre*, souvent déguisée en servante, fut de toutes les parties avilissantes de ce distributeur de couronnes. Quoiqu'elle eût bien plus d'esprit et de délicatesse, elle sut se mettre de niveau avec lui pour le subjuguer. La vie licencieuse et turbulente d'*Antoine* le rendoit suspect à la plupart des habitans d'Alexandrie ; mais il calmoit les esprits par des plaisanteries.

teries. *Je prends pour vous*, leur disoit-il, *un masque comique; je réserve le masque tragique pour les Romains.* «Mais de rapporter, dit *Plutarque*, beaucoup de ses tours et de ses bons mots, cela seroit trop long et trop puéril.» Cet historien se borne à un seul trait, qu'il trouve plus plaisant que les autres. «Un jour qu'*Antoine* pêchoit à la ligne et qu'il ne prenoit rien, il étoit très-fâché, parce que *Cléopâtre* étoit présente. Il ordonna donc à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrétement à son hameçon quelqu'un des gros poissons qu'il avoit pris les jours précédens. *Cléopâtre* s'apperçut de la supercherie, et le lendemain, elle fit accrocher à l'hameçon un poisson salé. A la vue d'une telle pêche, voilà de grands éclats de rire.» Alors *Cléopâtre* dit à *Antoine*: *Mon général, laissez-nous la ligne à nous autres, rois du Phare et de Canope; votre chasse, c'est de prendre des villes, des royaumes et des rois.* Un voyage d'*Antoine* à Rome interrompit ces fêtes, les unes éclatantes, les autres honteuses. *Cléopâtre* se consola de l'absence de son amant, par les charmes de l'étude: elle rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de deux cent mille volumes. *Antoine*, de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, et fit proclamer *Cléopâtre* reine d'Egypte, de Chypre et de la Cœlésyrie; et les enfans qu'il en avoit eus, rois des rois: *Voyez* JUBA, n.° II. Sa passion pour elle l'avoit aveuglé au point de ne pouvoir lui rien refuser. C'est par ses instances qu'il fit mourir, comme nous l'avons dit, *Arsinoé* sœur de cette princesse. C'est pour lui plaire uniquement qu'il répudia encore sa femme *Octavie* sœur d'*Octave*, qui fut forcé après cet affront de lui déclarer la guerre. On arma donc de part et d'autre. *Cléopâtre* fit équiper une flotte de cinq cents vaisseaux, et voulut la commander en personne. On embarqua sur cette flotte deux cent mille hommes d'infanterie et douze mille de cavalerie. *Octave* de son côté se mit en mer avec des forces bien inférieures pour le nombre, mais supérieures par leur valeur et leur expérience. Les deux flottes se rencontrèrent à l'entrée du golfe d'Ambrasie sur les côtes d'Épire, près de la ville d'Actium, et en vinrent aux mains le 2 septembre, l'an 31 avant J. C. Le combat fut douteux jusqu'à la retraite de *Cléopâtre*. Cette reine effrayée du tumulte et des cris des combattans, prit la fuite et entraîna avec elle toute son escadre Égyptienne. *Antoine* qui la vit fuir, la suivit et céda à *Octave* une victoire qu'il auroit pu lui disputer. *Cléopâtre* prit la route d'Alexandrie, où *Antoine* se rendit peu après. Cette reine ambitieuse, pour ne point tomber entre les mains du vainqueur qui assiégeoit sa capitale, ne songea plus qu'à le gagner et à lui faire un sacrifice de son amant. Mais s'étant apperçue qu'*Octave* souhaitoit avec passion de s'assurer de sa personne et de ses trésors, elle ramassa toutes sortes de poisons pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur. Après beaucoup de recherches, elle trouva que la morsure de l'aspic avoit l'avantage de ne causer ni convulsions ni tranchées. Ce fut celui auquel elle se fixa. Ainsi dès qu'elle eut appris qu'*Antoine* s'étoit percé de son épée, elle

demanda une corbeille de figues qu'un paysan venoit d'apporter ; et l'ayant approchée d'elle, on la vit un moment après se coucher sur un lit comme pour s'endormir : mais c'est que l'aspic qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin l'avoit tuée sans douleur, et même sans qu'on s'en apperçût, l'an 30 avant J. C. *Plutarque* et *Dion* écrivent que l'on n'a jamais rien su de certain de la mort de *Cléopâtre* ; qu'on lui trouva seulement au bras deux petites marques livides, comme deux piqûres, qui donnèrent lieu de croire qu'elle s'étoit fait mordre par un aspic. On peut douter d'ailleurs que la morsure de ce serpent ait produit précisément l'effet qu'en attendoit *Cléopâtre*. Quoi qu'il en soit, sa mort fut très-prompte ; car les gens d'*Octave* étant accourus, la trouvèrent sans vie, parée de ses habits royaux et couchée sur un lit d'or. Des deux femmes qui la servoient, *Iras*, c'étoit le nom de la première, étoit morte à ses pieds, et l'autre appelée *Charmion*, étoit mourante. *Voilà qui est beau, Charmion*, lui dit un des officiers d'*Octave*.... *Oui*, répondit Charmion, *très-beau et très-digne d'une reine qui descendoit de tant de rois* ; et sur-le-champ elle tomba morte au pied du lit. *Cléopâtre* termina sa vie à 39 ans, dont elle avoit régné 22. Les statues d'*Antoine* furent abattues ; mais celles de la reine d'Egypte furent conservées, à la prière d'*Archibius* l'un de ses amis et peut-être de ses amans, qui donna mille talens à *Octave*, pour épargner cet outrage à la mémoire de cette princesse adorée. Après sa mort, l'Egypte fut réduite en province Romaine. — On a donné sous son nom deux ouvrages qui ne sont ni d'elle ni dignes d'elle : I. *De medicamine faciei Epistolæ eroticæ*, dans le *Petrone Variorum*. II. *De morbis Mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Isr. Spacchio collecti*, Strasbourg 1597, in-folio.

· CLÉOPHYLE, Grec renommé pour nous avoir conservé les Poëmes d'*Homère*, qu'il fit connoître le premier.

* CLÉOSTRATE, astronome Grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J. C., découvrit le premier les signes du Zodiaque, observa ceux du *Bélier* et du *Sagittaire*, et réforma le Calendrier des Grecs. — Ce nom fut celui d'un jeune Thessalien, choisi par le sort pour devenir la proie d'un animal furieux. Son ami *Ménestrate* lui sauva la vie, en tuant ce dernier.

CLÉOTHÈRE, (Mythol.) fille de *Pandarée*, fut enlevée par les Harpies et livrée aux Furies comme elle alloit se marier.

X. CLERC, (Charles-Guillaume le) libraire, né à Paris le 28 octobre 1723, a publié quelques écrits utiles : I. *Instructions pour les Négocians*, 1789, in-12. Elles sont claires, précises, et le code commercial y est bien développé. II. *Supplément* au Dictionnaire historique de *Ladvocat*, 1788. Il forme le quatrième volume de l'édition de 1777. *Le Clerc* fut député à l'assemblée constituante, et y détermina l'organisation des juges de commerce ; il est mort le 26 septembre 1795.

XI. CLERC DE SEPTCHÈNES, (N. le) né à Paris, perfectionna ses études par des voyages, faits en Italie, en Hollande, en Suisse

st en Angleterre, et publia, après son retour en France : I. *Mythologie des Grecs*, 2 vol. in-8° : ouvrage foible, peu approfondi, sans rapprochemens ingénieux. II. *Traduction* des premiers volumes de l'Histoire de la décadence de l'empire Romain, par *Gibbon* : elle est correcte et excite l'intérêt. *Septchènes* a publié encore une édition complète des *Œuvres* de *Fréret*, en 20 vol. in-12.

* II. CLEREMBAULT, (Philippe de) comte de *Palluau*, maréchal de France en 1653, mourut à Paris en 1665, à 59 ans. Il servit en qualité de mestre de camp de la cavalerie légère, aux siéges de Philipsbourg, de Dunkerque, de la Bassée et de Courtrai. Les Espagnols ayant tenté, en 1648, de reprendre cette dernière place, il les repoussa vigoureusement. *Clérembault* étoit aussi distingué par le mérite de l'esprit que par celui de la bravoure. Quoiqu'il eût quelque peine à parler, sa conversation étoit agréable; son esprit fin et délicat donnoit un tour piquant à tout ce qu'il disoit. Il avoit été longtemps l'ami de Mad. *Cornuel*, célèbre par ses bons mots. S'étant brouillé avec cette dame, elle dit en plaisantant : *Je suis fâchée de l'avoir perdu ; je commençois à l'entendre*. Le *Ménagiana* rapporte que dans ses derniers momens, le maréchal *de Clérembault* dit : *Je vais donner tête baissée dans l'avenir*. Mais on peut douter qu'il se soit servi d'une expression si peu convenable, et qui se trouve dans les *Essais* de *Montaigne*, d'où quelque malin la tira sans doute pour la mettre dans la bouche du maréchal *de Clérembault*. Il étoit père de *Jules Clérembault*, abbé de Saint-Taurin d'Evreux, l'un des 40 de l'académie Françoise, mort en 1714. Celui-ci avoit succédé à *la Fontaine*; et comme il étoit contrefait, un plaisant dit que *l'Académie avoit choisi Esope pour remplacer la Fontaine*. L'abbé *de Clérembault* avoit d'autres titres que la difformité de sa taille, beaucoup d'esprit, une mémoire excellente; il connoissoit l'Histoire et sa conversation abondoit en expressions fortes et singulières. La famille de *Clérembault* étoit connue dès le 13e siècle; les fils du maréchal n'ont point laissé de postérité. *Voyez* I. LABOUREUR.

* I. CLERMONT-TONNERRE, (François de) d'une famille ancienne et distinguée du Dauphiné, qui remonte jusqu'au XIe siècle, naquit en 1629. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Noyon, après avoir occupé successivement trois siéges épiscopaux. Plein de la splendeur de sa race, il étala une vanité peu épiscopale. Il voulut qu'un chanoine de sa cathédrale lui portât la queue dans les processions et dans les autres cérémonies. Le chapitre s'opposa à cette singulière prétention. L'affaire fut portée au parlement. L'avocat *Fourcroi* qui plaidoit pour les chanoines, dit que « la queue de M. *de* NOYON, étoit une comète dont la maligne influence s'étendroit sur toute l'église Gallicane. » — Un cordelier ayant dédié une Thèse à ce prélat, lui demanda si ses titres étoient tels qu'il le vouloit ? « Mon père, lui dit l'évêque, vous avez oublié : *Viro in Scripturis potentissimo*. » Il croyoit en effet être un grand interprète de l'Écriture. Il ne se piquoit pas

moins de bel esprit, et il fut reçu de l'académie Françoise, après la mort de *Barbier d'Aucour*; en 1694. On s'étonna que tout rempli de sa noblesse et de celle de ses ancêtres, il eût voulu occuper la place d'un académicien roturier. Aussi l'abbé *de Caumartin* lui dit dans la réponse à son discours : « Si les places de l'académie Françoise n'étoient considérées que par les dignités de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions osé vous offrir celle dont vous venez de prendre possession, et peut-être n'auriez-vous pas eu vous-même tout l'empressement que vous avez témoigné pour l'avoir. » L'évêque de Noyon remplit du moins les fonctions d'académicien, en fondant un prix pour la poésie. On lui a attribué beaucoup de bons mots qui ne méritent guères ce nom. On lui fait dire au duc de *Mazarin* qui lui demandoit sa bénédiction à genoux : *Je vous donne ma compassion*. On ajoute que, lorsqu'il prêchoit il appeloit son auditoire *Canaille Chrétienne*. Tout cela est bien peu vraisemblable de la part d'un homme qui, quoique singulier, avoit de l'esprit et connoissoit les bienséances. Il mourut en 1701, à 72 ans. Ceux qui ont parlé de son faste bruyant et de son orgueil, auroient dû dire aussi qu'il fit des choses nobles et généreuses, et qu'il racheta ses défauts par quelques vertus. Il gouverna bien son diocèse, établit des synodes, fonda un séminaire et répandit d'abondantes aumônes. — La famille de *Clermont-Tonnerre* est divisée en plusieurs branches. Le maréchal *de Clermont-Tonnerre* (Gaspard) qui étoit de celle de *Crusy*, obtint le bâton en 1747, et mourut en mars 1781. Sa famille est différente de celle des comtes de *Clermont* en Beauvoisis, qui produisit un connétable sous *Philippe-Auguste*, (*Raoul* de Clermont, mort en 1191) et qui s'éteignit vers l'an 1400. *Voyez* III. LUXEMBOURG.

II. CLERMONT-TONNERRE, (Stanislas, comte de) député de la noblesse de Paris aux États généraux de 1789, y montra de l'énergie contre les désorganisateurs, de la philosophie dans ses idées, de l'éloquence dans sa diction. On lui reprocha d'avoir abandonné son ordre, dès le commencement de l'assemblée, pour se réunir au tiers-état; mais il ne se laissa point emporter par l'exagération de ceux qui, sous le prétexte de tout réformer, vouloient tout détruire. Pour opposer un contrepoids à la puissance effrayante du *Club* dit *des Jacobins*, il en fonda un autre sous le nom de *Club des Amis de la Monarchie*. Il s'opposa au renvoi des ministres, et proposa plusieurs fois le système des deux chambres. Ses principes de modération devenus odieux, le firent comprendre au nombre des victimes massacrées dans les premiers jours de septembre 1793. Ses opinions ont été recueillies et imprimées, 1791, 4 vol. in-8.° On lui doit encore l'*Examen* de la Constitution de 1791, in-8.° Il la discute avec profondeur, et développe les abus qu'on auroit dû y réformer. — Son père le duc de CLERMONT, périt avec courage sous la hache révolutionnaire le 26 juillet 1793, à l'âge de 74 ans.

CLERSELIER, (Claude) philosophe Cartésien, mort à Paris en 1684, à 70 ans, étoit beau-père de *Rohault*, et fit la préface de la physique de son gendre.

On a encore de lui la traduction de divers ouvrages de *Descartes* qui n'avoit point de plus zélé partisan. La philosophie ne fit point en lui tort à la religion. Il fut Chrétien d'esprit et de cœur.

CLÉTA, (Mythol.) nom de l'une des Grâces chez les Lacédémoniens, qui n'en comptoient que deux.

CLÉVELAND, (Jean) mauvais poëte Anglois, très-attaché à la cause de *Charles I*, pour lequel il fut persécuté. On le priva des places qu'il avoit dans l'université de Cambridge; et on le réduisit à venir vivre à Londres de ses vers et des générosités des royalistes. Il mourut dans cette ville en 1658. Ses poésies ont paru pour la dernière fois en 1687, in-8.° Il avoit été un des rivaux de *Milton*, quoiqu'il lui fût très-inférieur.

CLICQUOT-BLERVACHE, (Simon) né à Rheims le 7 mai 1723, fut d'abord inspecteur des manufactures, et devint procureur-syndic de sa patrie. Ses relations fréquentes avec les ministres, le firent avantageusement connoître, et M. *de Trudaine* le nomma, en 1765, inspecteur général du commerce. Il exerça cette place avec honneur jusqu'en 1790, où elle fut supprimée. Ses qualités sociales le firent aimer; il fut ami sûr, bon parent, bon époux. Sa vie fut marquée par des ouvrages utiles; sa mort par des regrets sincères. On lui doit: I. *Dissertation* sur l'effet que produit le taux de l'argent sur l'agriculture et le commerce. Elle fut couronnée, en 1755, par l'académie d'Amiens. II. *Autre* sur l'état du commerce en France, depuis *Hugues Capet* jusqu'à *François premier*. Elle obtint le prix de la même académie, en 1756. III. *Considérations* sur les arts et métiers. Cet ouvrage, plein de vues judicieuses, mais qui pouvoient paroître hardies dans le temps, parut d'abord en 1758, in-12, sous le nom de *Delisle*. Il a été réimprimé depuis. L'abbé *Coyer* y puisa toutes les idées du roman de *Chinki*. IV. *L'ami du Cultivateur*, par un Savoyard, 1789, 2 vol. in-8.° L'élégance et la clarté du style se réunissent dans cet écrit à des idées fortes sur les droits féodaux, les dîmes, etc. V. *Mémoire* sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne. Cet ouvrage fit nommer son auteur membre de la société d'Agriculture de Paris. VI. *Considérations* sur le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Il combat avec autant de justesse que de précision, les motifs de ce traité. VII. *Mémoire* sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première Croisade jusqu'au règne de *Louis XII*. Il fut couronné par l'académie des Inscriptions, et publié à Paris en 1790. L'érudition y est accompagnée de vérités utiles. VIII. On regrette deux Ouvrages que l'auteur a laissés manuscrits, l'un *sur la Navigation de la rivière de Vesle*, l'autre très-considérable *sur le Commerce du Levant*.—En général, tous les écrits de *Clicquot-Blervache* ont pour but l'intérêt public, et prouvent tout à la fois un écrivain judicieux et un excellent citoyen.

II. CLISSON, (Jeanne de Belleville, femme d'*Olivier III* sire de) vivoit sous le règne de *Philippe de Valois*. Elle se rendit célèbre par son courage; son

mari ayant eu la tête tranchée à Paris le 2 août 1343, *Jeanne* ne s'occupa que de sa vengeance. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle envoya à Londres ; et dès qu'elle le sut en sûreté, elle vendit ses diamans, arma trois vaisseaux, fit des descentes en Normandie, et y força des châteaux. « On voyoit, suivant *Saint-Foix*, une des plus belles femmes de l'Europe, armée d'une épée d'une main et d'un flambeau dans l'autre, venger et sa famille et son pays. »

CLITOR, fils d'*Azan*, fonda une ville d'Arcadie, où *Cérès* et *Esculape* avoient des temples. On voyoit dans ses environs une fontaine dont l'eau avoit le goût du vin.

CLITUMNE, fleuve de l'Ombrie, fut honoré comme un dieu. Son temple, suivant *Pline*, étoit placé sur ses bords ; et l'on y voyoit la statue du fleuve vêtue en habit romain. Un pont séparoit la partie des eaux qui étoit sacrée, de celle qui ne l'étoit pas. Dans la première, on pouvoit se baigner et se purifier, mais on ne pouvoit passer en bateau que dans la seconde.

CLIVE, (N.) fils d'un procureur de Shrewsbury, parvint par son génie et ses talens militaires, à être nommé lord et gouverneur général du Bengale. Né sans fortune, il avoit commencé à se jeter dans le commerce des Indes, où il avoit acquis des bénéfices, lorsque la guerre élevée dans l'Inde entre les Anglois et les François, lui fit prendre le parti des armes. Il s'éleva par sa valeur, au commandement général, et établit la puissance Angloise au point de splendeur où elle est parvenue en Asie. On lui a reproché des concussions, d'avoir été sans foi dans ses traités, et d'avoir regardé comme indifférens les crimes qui pouvoient le conduire à son but; mais l'envie a un peu chargé ce tableau. En effet, elle l'a accusé d'avoir fait périr de faim, en 1769, une immense population dans le Bengale, et à cette époque, il n'étoit pas dans l'Inde. Le lord *Clive* étoit naturellement mélancolique ; et après avoir joui de tous les avantages de la puissance, de la fortune et des grandeurs, il s'est donné volontairement la mort. Lord *Clive* a eu l'honneur de voir sa statue placée dans l'hôtel de la compagnie des Indes, en Angleterre.

CLOACINE, (Mythol.) divinité de Rome, présidoit aux égouts de cette ville. *Titus Tatius* ayant trouvé une statue dans un cloaque, en fit la déesse *Cloacine*.

CLOOTZ, (Jean-Baptiste de) baron Prussien, naquit à Clèves le 24 juin 1755. Possesseur d'une grande fortune, il la prodigua dans ses voyages, ses projets, ses goûts dispendieux. En Angleterre, il se lia avec *Burke*, alors l'un des chefs du parti de l'opposition. Appelé en France par les principes d'une révolution qui flattoit son imagination ardente et son amour extrême de la liberté, il en devint l'apôtre le plus extravagant; dès-lors, il changea son nom patronimique, pour prendre celui d'un philosophe ancien, et se fit nommer *Anacharsis*. Il changea de même son titre de *Baron* pour se qualifier d'*Orateur du genre humain ;* et il chercha à justifier cette dernière dénomination en paroissant, le 17 juin 1790, devant l'Assemblée

nationale, à la tête d'une nombreuse députation déguisée par divers costumes étrangers, mascarade appelée l'*Ambassade du genre humain*. *Clootz* donna douze mille livres pour faire la guerre aux rois; il offrit de lever une légion Prusienne, sous le nom de légion *Vandale;* il demanda qu'on mît à prix la tête du roi de Prusse, et loua beaucoup *Ankarstroom* l'assassin du roi de Suède. « Mon cœur est françois, s'écrioit-il, et mon ame a toujours été *sans-culotte.* » Ce fou, digne des petites maisons, n'en fut pas moins député à la Convention. Là, il fit la guerre à *Jésus* dont il se déclara l'ennemi personnel, et publia une brochure, intitulée: *La République Universelle*, utile à conserver pour quiconque aime à juger combien l'esprit humain, avec de fausses idées philosophiques, tend à s'égarer. Il y soutient que le peuple est souverain du monde, qu'il est *Dieu*, que l'univers n'est qu'une famille qui se réunira aux François qui est le *Peuple-Dieu*. *Clootz*, dont les extravagances déplurent à *Robespierre*, fut arrêté et condamné à mort le 24 mars 1794. Il la subit avec fermeté et sans déroger à ses idées. En allant à l'échafaud avec *Hébert*, il l'exhorta à bannir tout sentiment religieux dans ses derniers momens; et il demanda à être exécuté le dernier, pour se convaincre, disoit-il, des véritables principes du matérialisme, en voyant tomber les têtes des compagnons de son trépas. Il étoit neveu de *Corneille Paw*, écrivain érudit et distingué. Envieux de la gloire de son oncle, il voulut aussi écrire et faire du bruit. L'orgueil le conduisit bientôt à la déraison, et celle-ci à la mort.

* CLOPINEL, ou JEAN *de Meun*, naquit à Meun en 1280, et fut appelé *Clopinel* parce qu'il étoit boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chimie, à l'arithmétique, et sur-tout à la poésie. Il fit les délices de la cour de *Philippe le Bel*, par son esprit et par son enjouement. Quoique médisant et satirique à l'égard des femmes, il en fut aimé. Quelques dames voulurent, pour se venger de ses médisances, le fustiger : il se tira d'embarras, en leur demandant *que les premiers coups lui fussent portés par celle qui donnoit le plus de prise à la satire.* On croit qu'il mourut vers l'an 1364. Il légua par son testament aux Dominicains de la rue Saint-Jacques, un coffre rempli de choses précieuses, à ce qu'on pouvoit juger au moins par sa pesanteur, et qui ne devoit être ouvert qu'après sa mort. On l'ouvrit, et l'on n'y trouva que des pièces d'ardoise. Les Jacobins, indignés de se voir joués, s'avisèrent de déterrer *Clopinel;* mais le parlement de Paris les obligea de lui donner une sépulture honorable dans le cloître même de leur couvent. Quelques biographes traitent cependant cette historiette de conte fait à plaisir. Le poëte s'étoit d'abord fait connoître par quelques petites *Pièces*. Le roman de *la Rose* lui étant tombé entre les mains, il résolut de le continuer : *Guillaume de Lorris*, premier auteur de cet ouvrage, n'avoit pas pu l'achever. L'amour profane, la satire, la morale et l'érudition, mais sur-tout les deux premiers, y règnent tour-à-tour.

Il est fort bien écrit, pour un temps où notre langue ne faisoit que de sortir de la barbarie Celtique et Tudesque; mais quelques louanges que les éditeurs de ce vieux roman lui aient données, on lira toujours les nouveaux avec plus de satisfaction. C'est un tas informe de satires, de contes, de saillies, de grossiéretés, de traits moraux et d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instans d'ennui. Il y a une ingénuité, une naïveté qui plaît d'autant plus qu'elle n'est plus de notre siècle; voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé *Lenglet* qui nous a donné une édition de ce roman en 1735, 3 volumes in-12. Cet ouvrage fut mis en prose par *Jean Moulinet*, chanoine de Valenciennes, qui florissoit vers l'an 1480. Cette espèce de version fut publiée à Paris en 1521, avec ces quatre vers à la tête :

« C'est le Roman de la Rose,
Moralisé clair et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble *Moulinet*. »

Clément Marot changea, en 1527, plusieurs termes du roman de *la Rose* pour le rendre plus intelligible; et les amateurs des vieilles guenilles de la langue françoise regardèrent cette liberté comme une profanation. *Clopinel* a fait encore une *Traduction* du livre *De la Consolation de la Philosophie*, par le célèbre *Boëce*, 1494, in-fol. *Soret* croit que c'est la première traduction françoise d'un ouvrage latin; mais *Ducange* a prouvé que *Mikius de Harnes* avoit traduit auparavant la *Chronique* latine de l'archevêque *Turpin*. *Clopinel* a publié une traduction des *Lettres* d'*Abailard*, et un petit ouvrage *sur les réponses des Sibylles*, etc. *Clopinel* rapporte lui-même le titre de plusieurs de ses ouvrages dans une *Epître* à *Philippe IV*. « A ta royale majesté qui jadis au roman de *la Rose* ai enseigné; j'ai translaté de latin en françois le livre de *Végèce* de la Chevalerie, le livre des Merveilles de Hirlande, le livre des Epîtres de *Pierre Abailard*, le livre de *Aelred* de spirituelle Amitié. J'envoie ores (maintenant) *Boëce* de la Consolation, que j'ai translaté en françois. »

* CLOPPENBURG, (Jean) ministre Hollandois, professeur de théologie dans l'université de Franeker, mourut en 1652, à 60 ans. On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, Amsterdam 1684, 2 vol. in-4.° On y trouve des dissertations érudites contre les Anabaptistes et les Sociniens, sur l'usure, sur les sacrifices des patriarches, sur le jour où *Jésus* mangea l'agneau pascal.

CLOSTER, fils d'*Arachné*, inventa, suivant *Pline l'ancien*, les fuseaux propres à filer la laine, la navette et quelques autres instrumens utiles à la tisseranderie et aux arts.

* CLOTHO *ou* Clothon, (Mythol.) la plus jeune des trois Parques, tient la quenouille, et file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, et une couronne ornée de sept étoiles sur la tête. *Restout* l'a peinte dans son tableau d'*Orphée* venant aux enfers pour en retirer *Eurydice*, et il a donné à cette parque toutes les graces de la jeunesse. Les Grecs croyoient qu'elle résidoit souvent dans la lune pour en régler les mouvemens.

* CLOUD, (Saint) appelé auparavant CLODOALDE, le plus jeune des enfans de *Clodomir*, échappé au massacre et à la fureur de *Clotaire*, se retira auprès de *Séverin*, pieux solitaire enfermé dans une cellule près de Paris. Il fut ordonné prêtre en 551, par l'évêque *Eusèbe*. Son hermitage a produit le joli village de Saint-Cloud, à deux lieues de Paris. Il mourut saintement en 560. — Un autre *St. Cloud* parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, et devint premier ministre de *Clotaire II*. Dégoûté des grandeurs humaines, il se retira dans la solitude, où les habitans de Metz l'allèrent chercher pour en faire leur évêque. Il mourut en 696, à l'âge de 91 ans. Sa vie a été publiée par *Henschénius*.

* I. CLOVIS Ier, (appelé aussi *Clodovix*, *Luduvic* ou *Louis*, car c'est le même nom) est regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie Françoise. Il naquit vers l'an 467, et succéda à *Childeric* son père l'an 481 : *Voyez* BASINE. Occupé de bonne heure du soin d'étendre les conquêtes des François, il affermit leur puissance, et détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules située entre la Somme, la Seine et l'Aisne. *Siagrius*, général Romain, fut vaincu par lui et décapité près Soissons, où le vainqueur établit le siége de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. *Clovis* les défit à Tolbiac près de Cologne en 496. Ses troupes commençant à plier, il fit vœu d'adorer le Dieu de *Clotilde* sa femme, s'il le rendoit vainqueur. La victoire lui étant restée, il fut baptisé le jour de Noël de la même année, par *St. Remi*, archevêque de Rheims, avec trois mille personnes de son armée. Il étoit alors le seul roi Catholique qu'il y eût dans le monde. L'Empereur *Anastase* favorisoit les Eutychiens; *Voyez* ANASTASE II; le roi des Vandales en Afrique, *Théodoric* roi des Ostrogoths en Italie, *Alaric* roi des Visigoths en Espagne, *Gondebaud* roi des Bourguignons, étoient Ariens. L'année après son baptême, en 494, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine et de la Loire, ainsi que les Romains qui gardoient les bords de la Loire, se donnèrent à lui. Ayant tourné ses armes contre *Alaric* roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouglé près Poitiers, et le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois; prit Angoulême et Toulouse : mais il fut vaincu près d'Arles par *Théodoric* en 509. *Anastase* empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya le titre et les ornemens de consul, de patrice et d'auguste, avec une couronne d'or et un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes, il triompha encore davantage par la force de son génie et de ses lois. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il eût organisé le gouvernement, tel qu'il a été sous *Louis XIV* ou *Louis XV*. Quelques flatteurs de la cour l'ont dit; mais ils sont démentis par les

codes de lois de différens peuples établis dans les Gaules ; par *Grégoire* de Tours et par les anciens annalistes. Il est évident que la forme du gouvernement parmi tous ces peuples, étoit extrêmement simple et grossière. Le roi ou le chef avoit l'autorité sur les soldats ou compagnons qui par choix et non par crainte avoient suivi ses étendards ; mais il dépendoit souvent de leurs caprices ou de leurs volontés. Si les premiers rois de France, dit *Robertson*, possédoient une autorité si bornée, même à la tête de leur armée, on conçoit que leur pouvoir en temps de paix étoit encore plus limité. « Ils montoient sur le trône, non par droit de succession, mais en conséquence d'une élection libre et volontaire faite par leurs sujets. Voyez la *Gaule Françoise*, d'*Hottoman*, Chap. VI, page 47. Le but de l'élection des rois n'étoit pas sans doute de leur conférer un pouvoir absolu ; tout ce qui avoit rapport au bien général de la nation étoit mis en délibération publique, et se concluoit par les suffrages du peuple dans les assemblées annuelles, appelées *Champs de Mars*. Les rois ne subsistoient presque entièrement que des revenus de leurs domaines, des profits provenans de l'administration de la justice et de quelques petites amendes, etc. » Si quelques rois de la première race furent despotiques, ce fut une suite des circonstances ou de leur caractère, et non l'effet des lois générales du gouvernement. Malgré l'avantage inestimable du Christianisme, *Clovis* fut d'une cruauté qui ne répondoit guères à la douceur que la religion auroit dû lui inspirer. Il exerça des barbaries inouies contre tous les princes ses parens. Il s'empara de leurs états. *Sigebert* roi de Cologne, *Cararic* roi des Morins, *Renomert* roi du Mans, *Renacaire* roi de Cambrai, furent les malheureuses victimes de son ambition sanguinaire. Ce dernier prince, son parent, vaincu et trahi par ses sujets, ayant été conduit en sa présence, les mains liées, avec *Ricaire* son frère : *Lâche*, lui dit Clovis, *pourquoi te laisser charger de chaînes ? Ne valoit-il pas mieux périr, que de souffrir qu'on te traitât en esclave, et déshonorer ta race ?* Et aussitôt il lui fendit la tête de sa hache d'armes. Puis se tournant du côté de *Ricaire : Et toi*, lui dit-il, *si tu avois secouru ton frère, il n'eût pas été en cet état ;* en même temps, d'un autre coup il lui ôta la vie. Les traîtres dont il se servit pour faire périr ces deux princes, lui ayant fait dire qu'ils avoient été trompés, puisque les présens qu'il leur avoit faits, au lieu d'être d'or comme il le leur avoit fait croire, n'étoient que de cuivre doré ; *C'est à eux de se taire*, dit-il ; *qu'ils me sachent gré de la vie que je veux leur laisser. J'ai dû payer en fausse monnoie le service de ces faux amis qui ont trahi leur maître et leur honneur.* Ayant surpris un prince des petits états qui environnoient les siens, et qui portoit le titre de roi, dont il étoit exclusivement jaloux, dit *Mercier*, il le fit raser, sans avoir même un prétexte plausible. Le fils voyant son père dans le désespoir, et lui ayant dit pour le consoler, *que les branches repousseroient un jour, puisque le trone n'étoit pas coupé ; Clovis* leur fit trancher la tête à l'un et à l'autre. Cependant il réparoit quelquefois les injustices ; mais

son caractère cruel perçoit, même lorsqu'il se montroit équitable. Ses troupes avoient pillé les églises. Celles du Soissonnois ayant été du nombre, l'évêque le supplia de lui faire rendre un calice d'or d'une grandeur extraordinaire, et par conséquent d'un très-grand prix. Lorsque le partage se fit, *Clovis* demanda comme une grace, qu'on mît ce calice à part. Personne n'osa le refuser; mais un soldat étourdi et insolent, dit en donnant un coup de sa hache sur le vase: *que* Clovis *l'auroit, s'il tomboit dans son lot.* Le calice fut donné au roi qui dissimula l'insulte; mais un an après, ayant remarqué ce soldat dans une revue générale, il alla à lui, lui reprocha sa négligence à tenir ses armes propres, et lui arracha sa hache qu'il jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ramasser, il lui déchargea la sienne sur la tête, et le fit tomber mort à ses pieds, en disant: *C'est ainsi que tu as frappé le calice que je demandois à Soissons.* Le président *Hesnault* prétend que les évêques, en haine de l'Arianisme, avoient favorisé *Clovis* dans ses conquêtes, et que la reconnoissance de ce prince à leur égard, fut la source de l'autorité qu'ils ont conservée si long-temps en France. Il fonda et dota des églises; il bâtit des monastères. Il avoit la plus profonde vénération pour *St. Martin.* Souvent il répétoit avec exclamation: *Comment obtiendrions-nous la victoire, si nous avions le malheur d'offenser le grand St. Martin?* Un soldat ayant coupé de l'herbe autour de l'église de ce Saint, il le fit mettre à mort comme coupable d'une profanation sacrilége. *Clovis* fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il avoit commencée, (aujourd'hui Sainte-Geneviève.) Ses quatre fils, *Thierri*, *Clodomir*, *Childebert* et *Clotaire*, partagèrent entr'eux les états de leur père. C'est sous ce prince que les premiers vers à soie furent apportés des Indes. En 1788, *Viallon*, chanoine de Ste-Geneviève, a publié une *Vie* de *Clovis*, terminée par un abrégé de celle de *St. Remy.*

II. CLUVIER, (Jean) fils du précédent, devint professeur d'histoire à Leyde. On a de lui un assez bon *Abrégé* d'histoire universelle, réimprimée plusieurs fois en Hollande, et dont l'une des dernières éditions est de 1668.

CLYTIUS, (Mythol.) fut l'un des géans qui déclarèrent la guerre aux Dieux. *Vulcain*, armé d'une massue de fer rouge, l'assomma.

CNAGÉUS, ami de *Castor* et *Pollux*, fut conduit par eux à Phidna. Il y séduisit la prêtresse de *Diane*, et l'enleva avec la statue de la Déesse.

CNEF *ou* CNEPH, (Mythol.) nom de l'Être suprême, chez les Egyptiens. Ils le représentoient sous la forme d'un homme au teint bleu couronné de plumes éclatantes, et ayant à la bouche l'œuf primitif dont toutes les productions de la nature sont sorties. Les peuples de la Thébaïde, suivant *Plutarque*, ne connoissoient anciennement que ce Dieu. Il avoit son temple à Sienne.

COCALE, roi de Sicile, donna l'hospitalité à *Dédale*, persécuté par *Minos* roi de Crète. Ce dernier redemanda en vain le fugitif; *Cocale* ne voulut point trahir l'asile qu'il avoit donné, et mal-

gré la guerre que lui fit *Minos*, il défendit et sauva son hôte.

* COCCHI, (Antoine) Florentin, professeur de médecine à Pise, puis de chirurgie et d'anatomie à Florence, naquit à Mugello en 1695, et mourut en 1758, à 63 ans. Ce savant étoit lié d'amitié avec *Newton* et *Boerhaave*. L'empereur le fit son antiquaire. Il fut estimé comme théoricien et comme praticien. On a de lui *Epistolæ Physico-Medicæ*, 1732, in-4°, dont *Fabroni* a oublié de faire mention dans son Recueil sur les vies et les ouvrages des savans d'Italie. — *Cocchi* a publié un manuscrit grec avec la traduction latine, *sur les Fractures et Luxations*, tiré d'*Oribase* et de *Soranus*, Florence 1754, in-fol., et d'autres ouvrages. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Abrocôme et Anthia* par *Xénophon*, qui fut imprimé à Londres 1726, grec et latin, in-4.° Il prononça aussi plusieurs *Discours* italiens sur des sujets de médecine et sur la vie de quelques savans; ils ont été imprimés à Florence en 1761, deux parties. Son discours *sur le Régime Pythagoricien* a été traduit en françois, in-8.° *Cocchi* fut marié deux fois; et cependant il écrivit contre le mariage un *Ragionamento*, imprimé en 1762.

COCCOPANI, (Jean) professeur de mathématiques à Florence sa patrie, mort en 1649 à 67 ans, étoit un architecte distingué. Il bâtit, pour le grand duc, le palais de *Villa-Imperiale* et le couvent des Carmélites.

II. COCHET, (Jean) professeur de philosophie au collége Mazarin, né à Faverges, dans le diocèse de Genève, publia un *Cours* de philosophie abrégé, écrit avec clarté, mais avec trop peu de profondeur. La logique, la métaphysique, la morale et la physique forment chacune un volume petit in-8.° Cette dernière partie, qui devroit être la plus étendue, est la plus superficielle. L'auteur avoit été recteur de l'université, où il jouissoit d'une considération méritée. Il étoit prêtre, et attaché aux dogmes de la religion. On a de lui un traité des *Preuves de la possibilité de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie*, 1764, in-12. On lui doit encore des *Élémens de Mathématiques*, tirés des cahiers de *Varignon*. *Cochet* mourut à Paris le 8 juillet 1771.

IV. COCHIN, (Charles-Nicolas) fils du précédent, né à Paris le 22 février 1715, mort dans la même ville le 29 avril 1790, illustra la profession de graveur par la supériorité de ses talens et de ses lumières. La gravure à l'eau forte reçut de lui la plus grande perfection. Une touche légère, une composition ingénieuse, un *faire* moëlleux distinguent toutes ses productions. *Cochin* à son retour d'un long voyage en Italie, fut nommé garde des dessins du Louvre, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et secrétaire de l'académie de Peinture. Il méritoit cette dernière place par ses écrits sur son art. On lui doit: I. *Lettres* sur les peintures d'Herculanum, 1751, in-12. II. *Dissertation* sur l'effet de la lumière et des ombres, relativement à la peinture, 1757,

in-12. III. *Voyage d'Italie*, ou *Recueil* d'observations, sur les ouvrages d'architecture, de peinture et de sculpture que l'on voit dans les principales villes d'Italie; Lausanne, 1773, 3 vol. in-8.° IV. Les *Mysotechniques aux enfers*, 1763, in-12. V. *Lettres* sur les Vies de *Slodz* et de *Deshays*, 1765, in-12. VI. *Projet* d'une salle de spectacle, 1765, in-12.

COCKBURN, (Catherine FROTTER, épouse de M.) née à Londres en 1679, morte en 1749, à 71 ans, cultiva la poésie Angloise avec assez de succès. On a recueilli ses *Ouvrages* en 2 vol. in-8.° Cette Dame se fit aimer par son caractère autant que par son esprit. Son principal écrit en prose, est une *Apologie* de l'ouvrage de *Locke*, sur l'Entendement humain.

COCONAS, gentilhomme Piémontois; décapité en 1574, pour avoir voulu avec *la Mole*, enlever le duc d'*Alençon* qu'ils vouloient mettre à la tête des rebelles. Sa mémoire fut rétablie en 1576 : ce qui prouve que son crime n'étoit pas bien avéré. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que dans l'affreuse journée de la Saint-Barthélemi, il exerça les plus grandes cruautés contre les Calvinistes.

II. COCUS, peintre, natif d'Anvers, s'attacha principalement à représenter des batteries de cuisine.

COCYTE, (Mythol.) fleuve des enfers, représenté sous la forme d'un vieillard tenant une urne, d'où s'échappent des flots qui, après avoir circonscrit un cercle, vont se perdre dans l'Achéron. Ces flots n'étoient formés que des larmes des méchans. Les mânes de ceux qui n'avoient point été inhumés, erroient pendant cent ans sur ses bords, avant que de pénétrer dans l'Elysée. La furie *Alecton* y faisoit son principal séjour. —On connoît sous ce nom un médecin des siècles héroïques, disciple de *Chiron*, et qui guérit le bel *Adonis* de la blessure que lui fit sur le Mont-*Liban* un sanglier furieux.

CODDE, (Guillaume-Vander) né à Leyde en 1575, fut professeur de langue hébraïque dans sa patrie; mais les Calvinistes lui ôtèrent sa place, pour avoir pris le parti des Arméniens. Ses trois frères, *Jean*, *Adrien* et *Gilbert*, donnèrent naissance à la secte des *Prophètes*, ainsi nommés, parce qu'ils prétendoient avoir reçu le Saint-Esprit comme les apôtres, et que quand il descendit sur eux la maison trembla. Ils soutinrent qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de porter les armes et d'être magistrats; ils employèrent le baptême par immersion, et adoptèrent l'opinion d'*Arminius*. *Guillaume* mourut en 1619, après avoir publié : I. Des *Notes* sur le prophète *Osée*, 1621, in-4.° II. *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623.

* COETLOGON, (Alain-Emmanuel) né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entr'autres aux combats de Bantry en Irlande en 1688, de la Hogue en 1692, et de Velez-Malaga en 1704. Le maréchal *de Châteaurenaud* étant mort en 1716, la vice-amirauté dont il étoit pourvu fut donnée à *Coetlogon*, avec l'applaudissement du public. Trois jours avant

la mort du vice-amiral, dont le fils unique avoit épousé une sœur du duc de *Noailles*, celui-ci surprit au régent un brevet de retenue de 120,000 livres. « *Coetlogon*, dit *Duclos*, à qui on vint demander le payement de ce brevet, répondit qu'il n'en payeroit pas un sou, qu'il avoit toujours mérité les honneurs où il étoit parvenu, et n'en avoit jamais acheté. Il s'expliqua enfin si publiquement et si énergiquement, que le duc de *Noailles* se vit réduit à rapporter ce honteux brevet au régent, qui fit payer les 120,000 livres aux dépens du roi. Le duc devenu premier ministre, fit le 1er janvier 1724 une promotion de maréchaux de France, où *Coetlogon* fut oublié, quoique nommé par le public et par les étrangers. Le duc crut apparemment le dédommager en le faisant chevalier de l'ordre. *Coetlogon* n'en jugea pas ainsi; mais il ne fit pas plus de plaintes qu'il n'avoit fait de sollicitations. Peu d'années après il se retira au noviciat des jésuites, pour ne plus s'occuper que de son salut. Sous le ministère du cardinal *de Fleury*, le duc d'*Antin* appuyé du comte de Toulouse, vint offrir à *Coetlogon* de la part du cardinal, le bâton de maréchal et telle somme d'argent qu'il voudroit pour sa démission de la vice-amirauté, qu'ils vouloient faire avoir à un petit-fils du duc d'*Antin*. » *Coetlogon* toujours le même, répondit que quant au bâton de maréchal, il lui suffisoit de l'avoir mérité; qu'à l'égard de l'argent il n'en vouloit point, et qu'il ne vendroit pas ce qu'il avoit refusé d'acheter. Enfin, quatre jours avant la mort de ce généreux marin, on lui envoya le bâton de maréchal. Il répondit à son confesseur qui lui annonça cette nouvelle, qu'une telle grace l'auroit flatté autrefois, mais que près de sortir du monde, il le prioit de ne lui parler que de son néant. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans six mois, ayant toujours vécu dans le célibat. —Ses frères ont laissé une postérité.

* COGER, (François-Marie) licencié en théologie, professeur d'éloquence au collége de *Mazarin*, et ancien recteur de l'université, naquit à Paris en 1723, et mourut dans cette ville à la fin de mai 1780, à 57 ans. Outre le mérite propre à son état, il avoit des mœurs pures, douces, humaines, et un caractère bienfaisant. Les familles malheureuses trouvèrent en lui un homme charitable et généreux; il encouragea par des libéralités plusieurs jeunes gens pleins de mérite, mais dénués de fortune. On a de lui : l'*Examen* de l'*Eloge du Dauphin* par *Thomas*, 1766, in-8°, et celui du *Bélisaire* de *Marmontel*, 1767, in-8.° Ces deux écrits qui respirent le bon goût et qui mènent aux vrais principes, irritèrent beaucoup *Voltaire* qui n'est pas ménagé dans le dernier. Il n'appela plus le censeur que *Coge Pecus*. Ce dernier pour se venger de cette injure, fit proposer pour sujet du prix de l'université, cette question : *La Philosophie de nos jours n'est-elle pas aussi ennemie des Rois que de la Religion ? Coger* a encore publié une oraison funèbre de *Louis XV*, 1774, in-4°, et diverses pièces de vers latins, d'un style pur et correct, mais foibles de poésie.

COIGNARD, (Jean) imprimeur de l'académie Françoise,

a publié de belles éditions, revues par lui-même avec soin. On lui doit sur-tout le beau *St. Ambroise* des Bénédictins, qui parut en 1690 en un volume in-folio.

COIGNET, (Michel) mort à Anvers en 1623, à l'âge de 74 ans, publia en 1581 un *Traité de la Navigation*, estimé de son temps.

COITER, (Volcard) né à Groningue en 1534, exerça la médecine en Italie, en Allemagne, et à la suite des armées de France. Il mourut en 1600, avec la réputation d'un excellent anatomiste. Il la méritoit par les deux ouvrages suivans : I. *De Cartilaginibus tabulæ*, 1566, in-folio. II. *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ*, 1573, in-folio. On a réimprimé ce dernier ouvrage à Louvain en 1663.

* II. COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville dans l'Orléanois en 1735, cultiva dès l'enfance les Muses françoises. Il débuta en 1758 par la traduction en vers de l'*Epître d'Héloïse à Abailard* par *Pope*. L'original est plein de feu, et la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression. Les amateurs de la bonne poésie la savent par cœur. S'il est au-dessous du poëte Anglois pour les images, il lui est supérieur par la sensibilité. L'héroïde d'*Armide à Renaud*, imitée du *Tasse*, n'eut pas un aussi grand succès, quoiqu'on y trouve de l'élégance et de l'harmonie dans les vers. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, l'une jouée en 1758, et l'autre en 1760, ne réussirent pas : on y admira plutôt le mécanisme d'une versification heureuse et brillante que le talent du théâtre. On y trouva des détails heureux ; mais point d'action, point d'entente de la scène. Sa couleur est à la vérité triste et même sombre, mais jamais tragique. La dernière surtout, imitée de la pièce angloise de *Rowe*, intitulée *la belle Pénitente*, ne rend point les beautés du modèle. L'*Ode* sur le Patriotisme, le *Temple de Gnide*, deux *Nuits d'Young*, mis en vers françois, l'*Epître à Minette*, celle à M. *Duhamel*, le poëme des *Hommes de Prométhée*, qui parurent depuis, offrent des détails agréables, et sont en général versifiés d'une manière douce et harmonieuse. Ce dernier est une imitation du chant de *Milton* sur *Adam* et *Eve*. L'*Epître à M. Duhamel*, qui est remplie de peintures champêtres et de sentimens de bienfaisance et d'humanité, offre des tirades pleines de verve, et a été comparée par quelques admirateurs aux meilleures Epîtres de *Boileau*. Ces divers ouvrages indiquoient l'auteur à l'académie Françoise : cette compagnie le nomma à la place vacante par la mort du duc de *Saint-Aignan*, au commencement de 1776 ; mais il ne put prononcer son discours de réception. La mort l'enleva à la fleur de son âge par une hydropisie de poitrine, le 7 avril de la même année, avant qu'il eût été reçu, et comme *le Tasse* à la veille de son triomphe. « Il est sans exemple dans les fastes académiques, dit M. *la Harpe*, qu'un homme élu ait été ainsi prévenu par la mort, avant de venir prendre sa place. C'est descendre dans le tombeau une cou-

ronne à la main. *Colardeau* avoit reçu la sienne avec bien de la joie, et cette joie même pendant quelques jours avoit paru ranimer ses forces. Il écrivit à l'académie une lettre pleine de sensibilité. Le dernier effort de sa vie fut de sentir son bonheur, mais il ne lui fut pas donné d'en jouir.» Des mœurs douces, un caractère indulgent et ennemi de la satire, rendoient son commerce facile et sa société agréable. Il avoit des amis, et il faisoit tout ce qu'il faut pour en avoir. Ayant appris que *Watelet* traduisoit la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, il discontinua une traduction qu'il avoit commencée du même poëme. Il fit plus encore : il eut le courage de se lever de son lit de mort, pour jeter au feu de ses mains défaillantes plusieurs chants déjà traduits. Ce poëte qui a si bien peint la nature dans ses vers, et qui savoit même dessiner, ne voyoit dans les couleurs que le noir et le blanc, et que les nuances diverses des clairs et des ombres. Cette conformation particulière n'affoiblit point les charmes de son imagination. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Paris, figures, 1779. Outre les ouvrages que nous avons cités, on y lit une comédie intitulée *les Perfidies à la mode*, où l'on remarque quelques jolis vers, deux ou trois portraits assez bien faits, mais à peine une foible étincelle de comique. On y verra encore avec plaisir quelques pièces fugitives pleines de naturel et de graces.

* I. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelai*, naquit à Rheims le 31 août 1619, d'une famille originaire d'Ecosse, suivant *Moréri*, et établie en Champagne dans le 13ᵉ siècle. Cette famille étoit, dit-on, tombée dans l'obscurité ; aussi l'abbé *le Laboureur* appliquoit-il à *Colbert* ces vers de *Fortunat* :

Mens generosa tibi pretiosò lumine fulget ;
Quæ meritis propriis amplificavit avos.

Malgré les flatteries de *le Laboureur*, et quoique *Colbert* se piquât d'une grande naissance, on sait que son grand-père étoit un marchand de laine à Rheims ; et *Nicolas* COLBERT son père ne fut nommé conseiller d'état qu'après l'élévation du fils. *Jean-Baptiste Colbert* avoit un oncle, secrétaire du roi et riche négociant à Troyes, qui le plaça chez *Maseranni* et *Cenami*, banquiers du cardinal *Mazarin*. Ce ministre connut ses talens et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour *Colbert*, dit le président *Hénault*, qu'elle se trouva toute établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. *Je vous dois tout*, SIRE, dit-il au roi ; *mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté, en vous donnant Colbert.* Après la disgrace de *Foucquet*, à laquelle il eut beaucoup de part et qu'il poursuivit avec trop d'acharnement, *Colbert* gouverna les finances sous le titre de contrôleur général. Tout le monde connoît le sonnet injurieux que le poëte *Hesnault* lança contre lui ; et sa réponse à ceux aux-

quels

quels il demanda si le roi y étoit offensé : *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas*. Le nouveau ministre rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avoit troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. Le beau siècle de *Louis XIV* commença à éclore. On accorda des gratifications aux savans de la France et aux savans étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnoit ces graces, étoient encore plus flatteuses que les présens mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, écrivoit-il à Isaac Vossius, *il veut néanmoins être votre bienfaicteur. Recevez cette lettre de change comme une marque de son estime et un gage de sa protection*. Le roi connoissant par lui-même le mérite de *Colbert*, le fit surintendant des bâtimens en 1664. Persuadé, comme il le disoit lui-même, que dans cette charge *il ne s'agissoit pas seulement de mettre pierre sur pierre*, il fit revivre tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtimens. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture ; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des Inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1663. Celle des Sciences fut érigée trois ans après, et celle d'Architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie Françoise et celle de Peinture et de Sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau *Mécène* accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances et d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil formé pour discuter toutes ces matières, donna ces règlemens et ces belles ordonnances, que l'on a pris encore aujourd'hui pour fondement de notre droit civil. Le commerce que la France n'avoit exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes Orientales, l'autre pour les Indes Occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique : toutes ces compagnies furent encouragées et récompensées. Le conseil de commerce fut rétabli. Le canal de Languedoc entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusques dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères fut construit en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroirs, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendoient très-chèrement, furent enfin fabriqués en France. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture : on compta dans l'année 1669 quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. Le but du grand *Colbert* étoit d'enrichir la France et de la peupler. En entrant dans les finan-

ces, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut le 6 septembre 1683, à 64 ans et six jours, consumé, dit un historien, par les chagrins que lui donnoit *Louvois*, en le forçant à ruiner par des vexations le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce et en animant tous les arts, avoit donné cent millions de rente à sa patrie : le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on étoit peu sensible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte au Roi des rois. Il répondit à Mad. *Colbert*, qui ne cessoit de lui parler d'affaires : *Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir!*.... Au milieu des occupations du ministère, il trouvoit le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Ecriture-sainte, et de réciter le bréviaire : il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8°, qui est peu commun. *Colbert* est regardé, avec raison, comme le plus grand ministre des finances qu'ait eu la France. —Avec l'exactitude et l'ardeur pour le travail qu'avoit *Sulli*, il eut des vues beaucoup plus étendues pour la grandeur du souverain et le bonheur des peuples. Un jour qu'il regardoit de sa maison de Seaux les campagnes fleuries qui embellissent les environs de Paris, il dit les yeux baignés de larmes : *Je voudrois pouvoir rendre tout ce pays heureux; et loin de la cour, sans appui, sans crédit, voir croître l'herbe jusques dans mes cours.* La populace de Paris voulut pourtant le déterrer à Saint-Eustache; mais les bons citoyens rougirent de cette frénésie, et pensèrent sur ce grand homme comme la postérité. Il avoit dédaigné pendant sa vie les murmures, souvent injustes, de cette populace. Ayant supprimé quelques rentes sur l'hôtel-de-ville, acquises à vil prix depuis 1656, les rentiers, plus sensibles à leurs intérêts particuliers qu'à l'utilité de tous les établissemens que *Colbert* procuroit à la France, cherchoient à décrier son ministère. Ils osèrent même le menacer; et soit qu'il entrât ou qu'il sortît, ce ministre étoit assiégé à toute heure par ces gens qu'il dépouilloit. Un jour que *Colbert* se trouvoit chez le chancelier *Séguier*, plusieurs d'entr'eux se présentèrent à lui, et après les plaintes osèrent en venir aux menaces. Le ministre les écouta avec un grand sang froid et beaucoup de tranquillité, il parut même entrer dans leur peine. Ensuite il leur demanda leurs noms, qu'ils eurent l'indiscrétion de lui dire, se flattant de l'avoir touché. *Colbert* ne les oublia pas; il en rendit compte au roi qui fit arrêter les plus coupables. Cet exemple loin d'effrayer les mécontens, acheva de les irriter. Les rentiers crièrent si haut que les commis de *Colbert* moins courageux que leur maître, craignirent que l'orage ne crevât enfin sur leur tête. *Picon* son premier commis, homme habile dans les affaires, mais livré au vin, s'étant couché demi-

ivre, et les menaces des rentiers dans la tête, s'éveilla en sursaut, s'imaginant que ces gens le tenoient à la gorge. Il fit un bruit épouvantable, et réveilla toute la maison. *Colbert* se leva comme les autres, sans témoigner aucune crainte. Informé de la cause de ce grand bruit, il se retira, et le lendemain *Picon* fut renvoyé. Ce ministre avoit dans la figure quelque chose de repoussant. Ses yeux étoient creux, ses sourcils noirs et épais. Il parloit peu, et affectoit même une sorte de silence négatif. Mad. *de Cornuel* femme d'un trésorier, et connue par ses reparties, l'entretenoit un jour d'affaires; le ministre ne lui répondoit rien: *Monseigneur,* lui dit-elle, *faites quelque signe que vous m'entendez.* Cependant, malgré son air froid et austère, il étoit dans la société bon, officieux, et sa probité étoit à toute épreuve. Il ne put jamais prendre ni le ton, ni les vices des courtisans; et *Louis XIV* disoit qu'il avoit conservé à la cour l'air d'un bourgeois de Paris. Le président *de Lamoignon* qui l'avoit beaucoup connu, lui reprochoit encore de vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, de conduire toutes choses despotiquement, de craindre trop le partage de son autorité, et d'être susceptible des différentes impressions que ses commis vouloient lui donner. « Ce ministre, dit un écrivain, doit être l'objet éternel de la reconnoissance de la France. Plus loué, plus admiré qu'imité, des enthousiastes lui ont rendu un culte hypocrite, pour se faire égaler à lui par la multitude prévenue et toujours trompée. D'autres enthousiastes conduits par la folie, et détracteurs de ce grand homme, ont détruit ses heureux travaux. Ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles et nombreux établissemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux mers, en protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable, *Colbert* animoit tous les arts et tous les artistes. Protecteur de tous les savans, François et étrangers indistinctement, il répandoit sur eux les dons de la magnificence royale, et la grace dont il les accompagnoit, en rehaussoit encore le prix. » Sa *Vie* se trouve dans le tome V^e^ des *Hommes illustres de France* par *d'Auvigni:* Voyez *l'article* COURTILZ. Il avoit épousé *Marie Charron* fille de *Jacques Charron*, seigneur de Menars, et de *Marie Bégon;* il en eut six fils et trois filles.

* III. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelai*, et fils aîné du grand *Colbert*, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut d'une maladie de langueur le 3 novembre 1690, à 39 ans. Son patriotisme, son goût pour les arts, ses manières nobles et généreuses, le firent vivement regretter. Il eut cinq enfans de son second mariage avec *Catherine-Thérèse de Matignon*. — *Seignelai* vouloit comme son père, être d'une illustre famille. Il étoit de bonne foi sur cette chimère, et se croyoit descendre des rois d'Ecosse. Il avoit nommé un de ses fils *Edouard*, nom qu'il disoit être celui des aînés de sa maison en Ecosse. Un ministre m'a pour-

tant dit, ajoute l'abbé *de Choisi*, de qui nous tirons ces particularités, que *Colbert* en frappant son fils, ce qui lui est arrivé plus d'une fois, lui disoit en colère: *Coquin, tu n'es qu'un bourgeois; et si nous trompons le public, je veux au moins que tu sâches qui tu es.* Au reste, *Colbert* s'étant illustré par des services, qu'avoit-il besoin de généalogie?

* COLÈTE BOILET, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, naquit à Corbie en Picardie, d'un charpentier, l'an 1380. Ayant pris l'habit du *Tiers-Ordre* de Saint-François, elle travailla à réformer les Clarisses. Mais n'ayant pas pu réussir en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit ensuite dans plusieurs provinces. Elle mourut en odeur de sainteté à Gand le 6 mars 1447, à 66 ans. Quelques religieux de Saint-François touchés des exemples et des vertus de *Colète*, ayant embrassé l'austérité de sa règle, furent appelés COLETANS. *Léon X* les réunit en 1517 aux Observantins. *Pie VI* a canonisé en 1780 *Ste Colète*, dont le corps fut transporté de Gand à Poligny en Franche-Comté en 1783. L'abbé *de Montis* a donné la *Vie* de cette réformatrice, 1771, in-12.

* V. COLIGNI, (Gaspard de) 3e du nom, colonel général de l'infanterie et maréchal de France, né en 1584, de *François de Coligni* amiral de Guienne, se signala en divers siéges et combats. Il gagna en 1635 la bataille d'Avein, avec le maréchal *de Brezé;* s'empara deux ans après d'Ivoy et de Damvilliers; prit Arras en 1640, avec les maréchaux *de Chaulnes* et *de la Meilleraie;* perdit la bataille de la Marfée contre le comte de *Soissons* en 1641, et mourut en son château de Châtillon le 4 janvier 1646 à 62 ans. L'intrépidité fut sa qualité caractéristique. Au siége d'Arras il signala son zèle patriotique par un trait digne de mémoire. Son fils ayant été renversé d'un coup de mousquet, le bruit courut qu'il étoit mort. *Il est bien heureux*, dit le maréchal en apprenant cette nouvelle, *d'être mort dans une si belle occasion pour le service du Roi.* Ce père courageux eut bientôt le plaisir de revoir son fils couvert de gloire.

* VI. COLIGNI, (Gaspard de) 4e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve *Elizabeth-Angélique de Montmorenci*, sœur du duc de *Luxembourg*, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de *Louis XIV*. Elle épousa en 1664 le duc de *Meckelbourg*, et mourut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique de *Bussi-Rabutin*. Elle avoit eu du duc de *Châtillon* un fils posthume, mort en 1657, et en qui finit la branche de l'amiral. —*Gaspard IV* avoit un frère, *Jean* comte de COLIGNI, qui commanda les troupes françoises à la bataille de Saint-Godard en 1664, et mourut en 1686. Son fils *Gaspard-Antoine* mort en 1694, n'eut point d'enfans, et fut le dernier rejeton de cette famille illustre.

COLIGNON, (*François*) graveur de Nanci, élève et émule de *Callot*, laissa la *Bataille de Rocroi* gravée en quatre feuilles.

COLIN, (*André*) apothicaire à Lyon, a publié à la fin du dernier siècle, une *Histoire des drogues, épiceries et médicamens simples.*

COLINES, (*Simon de*) célèbre imprimeur François, succéda à *Henri Etienne*, dont il épousa la veuve. La netteté de ses éditions françoises, latines et grecques, les fait rechercher. « Il passe, dit le savant *Peignot*, dans le Dictionnaire bibliographique qu'il vient de publier, pour avoir introduit en France l'usage du caractère italique dont *Alde-Manuce* est l'inventeur. On se servoit auparavant de caractères assez approchans de la forme gothique, tels que ceux de plusieurs livres imprimés par *Vérard*, et de quelques préfaces de *Colines* lui-même. Ce dernier a imprimé un grand nombre d'ouvrages, sur lesquels on peut consulter les Annales typographiques de *Maittaire*. Il corrigeoit avec grand soin ses épreuves. C'est à Meaux qu'il exerça d'abord son art; et en 1521 il y donna les commentaires latins de *Jacques Lefèvre*, sur les quatre Evangiles. Il paroît que cette même année il s'établit à Paris; car on connoît l'ouvrage latin des *Femmes illustres et mémorables*, imprimé par lui, sous la date de 1521 et sous l'indication de Paris. Il composa en 1533 un livre intitulé: *Grammatographia;* ouvrage rare aujourd'hui, dans lequel il y a des tables ou des cartes sur lesquelles sont des lettres en très-gros caractère, pour faciliter aux enfans les élémens de la lecture. Il a donné à Paris en 1541, la Bible latine, in-folio pour *Galiot-Dupré*. Il mourut en 1547. Les derniers ouvrages sortis de ses presses, portent la date de 1546. « On lui a reproché d'avoir retranché de sa belle édition du *Nouveau Testament*, le passage de la Vulgate : *Tres sunt qui testimonium dant in Cœlo*, etc. Joan. Ep. I. *Voyez* GRYPHE.

* **COLLATINUS**, (*Lucius-Tarquinius*) fut époux de *Lucrèce*, violée par *Sextus* fils de *Tarquin*. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. *Collatinus* s'unit à *Brutus*, chassa les *Tarquins* de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Ce qui hâta son exil, fut d'avoir été favorable à la demande faite par *Tarquin* au sénat, de lui rendre ses biens et ceux des amis qui l'avoient accompagné dans sa fuite. Le peuple Romain grand et généreux, partagea l'opinion de *Collatinus*; et malgré l'opposition de *Brutus*, il décida que les proscrits auroient la faculté de vendre leurs biens. *Voyez* LUCRÈCE.

* **COLLÉ**, (*Charles*) secrétaire ordinaire et lecteur du duc d'*Orléans*, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, à 75 ans, étoit un homme aussi aimable qu'estimable. Il réunissoit dans son caractère une disposition singulière à la gaieté et une sensibilité rare; la mort d'une épouse chérie avança la sienne. Sans afficher la bienfaisance et l'humanité, il fut humain et bienfaisant. Le genre dramatique lui ayant plu

dès l'enfance, il le cultiva avec succès. Sa *Partie de Chasse de Henri IV*, pleine d'esprit, excite quelquefois l'attendrissement le plus touchant, par la vérité des caractères, et sur-tout par la fidélité du portrait de ce bon roi. On comparoit devant lui cette pièce avec la *Bataille d'Ivry* de *du Rosoi*, jouée à la même époque au théâtre Italien, et on lui disoit que plusieurs personnes préféroient cette dernière. *Collé* s'écria avec naïveté : *Ce n'est pas moi, toujours.* Sa comédie de *Dupuis et Desronais*, pièce dans le goût de *Térence*, est dénuée peut-être de ce que l'on appelle le *vis comica ;* mais elle attache tous les spectateurs par des sentimens vrais, par des caractères bien soutenus, par un dialogue naturel, enfin par des scènes qui arrachent des larmes. Une autre comédie intitulée : *la Vérité dans le Vin* ou *les Désagrémens de la Galanterie*, est remplie de traits pétillans d'esprit et de gaieté. Il y a d'autres pièces de lui, où il peint d'une manière aussi saillante que vraie les mœurs de son temps ; mais son pinceau est souvent aussi libre que ses mœurs. On lui reprochoit un jour qu'il ne drapoit pas assez ses portraits. —*Comment voudriez-vous qu'on reconnût une Vieille édentée, si on lui donnoit la figure d'une Nymphe de quinze ans ?* Son talent pour les chansons, qui l'a fait nommer l'*Anacréon du siècle*, égaloit son mérite dramatique. Il avoit tout ce qu'il falloit pour réussir dans ce genre : beaucoup d'esprit naturel, une tournure facile dans les vers, et une chute heureuse dans les couplets. On lui a desiré seulement plus de grace et de décence. Sa *Chanson* sur la prise de Port-Mahon, lui valut de la cour une pension de six cents livres. C'est je crois le premier chansonnier qui ait obtenu une pareille faveur ; mais il la méritoit. Il étoit un des derniers survivans de ces beaux esprits francs et enjoués, qui avoient formé entr'eux une société appelée *le Caveau*. Cette assemblée, dit un journaliste, valoit bien une académie. *Collé* regrettoit beaucoup ce bon vieux temps, où l'esprit vivoit avec l'esprit ; où les gens de lettres, libres et indépendans, n'étoient ni les tristes parasites d'un épais financier, ni les bas esclaves d'un grand seigneur qui souvent les méprise. *Collé* avoit fait un *amphigouri*, c'est-à-dire le couplet suivant qui n'avoit aucun sens :

Qu'il est heureux de se défendre,
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu ?
Souvent, par un mal-entendu,
L'amant adroit se fait entendre.

Ce badinage avoit tellement l'apparence de signifier quelque chose, que *Fontenelle* en l'entendant chanter chez Mad. *de Tencin*, crut le comprendre, et pria de le recommencer pour le saisir mieux. Mad. *de Tencin* interrompit le chanteur, et dit à *Fontenelle : « Ma grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimathias. »* — Il ressemble si fort, répondit le bel esprit, à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici qu'il n'est pas étonnant que je me sois mépris. —Les ouvrages de *Collé* ont été réunis en trois volumes in-12, sous le titre de *Théâtre de Société ;* mais il en a laissé plusieurs autres en manuscrit, qui ne sont ni moins piquans, ni moins ingénieux. Il est à sou-

haiter qu'on ne publie que ceux qui peuvent inspirer l'enjouement, sans corrompre les mœurs. Cet écrivain a encore rendu un service au théâtre, en rajeunissant plusieurs anciennes comédies qui avoient vieilli, pour les adapter à nos mœurs actuelles : ces pièces sont le *Menteur* de *Corneille*, la *Mère coquette* de *Quinault*, l'*Andrienne* de *Baron*, l'*Esprit Follet* de *Hauteroche*. *Collé* sentant son esprit s'affoiblir, ne voulut plus écrire, en disant : *Il faut dételer avant la nuit.* Il étoit cousin du poëte *Regnard*, dont il se rapprocha par son originalité piquante, comme la nature l'en avoit rapproché par les liens du sang. La modestie de *Collé* égaloit son mérite. On peut en juger par ce passage de l'un de ses opuscules, intitulé : *Epanchement secret de l'amour propre.* « On m'accable, dit-il, de louanges indiscrètes sur mon petit talent pour la comédie. Quel est, en effet, le connoisseur et l'homme de sang froid qui ne se soulèvent pas contre moi, en lisant cette ridicule hyperbole de *Fréron : Depuis Molière, je ne connois que M. Collé qui ait reçu de la nature un talent supérieur et décidé pour le genre de la Comédie.* Et moi je déclare avec la bonne foi la plus gauloise, que la *Mère coquette* de *Quinault*, que les bonnes comédies de *Dufresny*, de *Regnard*, de *Destouches* et de *Marivaux*, dessinées à grands traits, sont infiniment au-dessus des bagatelles dramatiques que j'ai crayonnées en petit, et dont je n'ai heureusement fait que mon amusement et non mon métier. Quant à *Molière*, après lequel on me place, je m'en crois plus éloigné dans le comique, que *Campistron* ne l'est dans le tragique du grand *Corneille*. Tout ce que je peux permettre à mon amour propre, c'est de dire que ces écrivains, mille fois plus proches de *Molière* que moi, ont eu sur moi l'avantage inappréciable d'avoir pu consacrer leurs premières années à l'étude réfléchie d'un art, qui est beaucoup plus difficile et plus étendu qu'on ne l'imagine communément. Pour moi ce n'est qu'à 37 ans, que ne devant plus mon temps à personne, j'ai suivi avec passion mon goût pour la comédie, en homme entièrement indépendant. Eloigné de la scène par les affaires, et par cette façon de penser, je suis donc resté écolier dans cet art, pour n'en avoir pas fait assez tôt mon occupation unique et mon seul objet... Que l'on ne me fasse donc pas l'injustice de penser que je suis assez simple ou assez vain pour m'être laissé tourner la tête par mes petits succès dramatiques, soit en société, soit publics, et que j'aie respiré trop fort l'encens capiteux des journalistes. »

COLLENUCCIO, (Pandolfe) né à Pésaro, fut envoyé en qualité d'ambassadeur par le duc de *Ferrare* à l'empereur *Maximilien I*, et se distingua dans cette négociation. De retour dans sa patrie, il voulut en défendre les droits contre *Jean Sforce*, qui y avoit usurpé le souverain pouvoir. Celui-ci fit emprisonner et étrangler *Collenuccio* en 1507. On a de ce dernier plusieurs ouvrages estimés, entr'autres une *Histoire* du royaume de Naples, en italien : elle va jusqu'à l'an 1459 ; et elle a été traduite en latin par *Stupano*, Basle, 1572, in-4.°

IV. COLLET, (N.) secrétaire de l'ordre de Saint-Michel, mourut en 1787. Ses vertus égaloient ses talens. L'un de ses meilleurs ouvrages est une Epître à l'*Hymen*. Ce Dieu rarement célébré par les poëtes, a obtenu de celui-ci l'hommage de très-bons vers.

* I. COLLETET, (Guillaume) avocat au conseil, l'un des quarante de l'académie Françoise, naquit à Paris en 1598, et mourut dans cette ville le 10 février 1659, à 61 ans, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal *de Richelieu* le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avoit choisis pour la composition des pièces de théâtre. *Colletet* fit seul *Cyminde*, et travailla aux comédies intitulées l'*Aveugle de Smyrne* et les *Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers ;

> La canne s'humectant dans la bourbe de l'eau...

Richelieu lui fit présent de six cents livres pour six mauvais vers qui suivoient celui-là. Sur quoi *Colletet* fit ce distique :

> *Armand*, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
> Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres.

En lui faisant ce présent, le cardinal lui dit que les six cents francs n'étoient que pour les six vers, qu'il trouvoit *si beaux, que le roi n'étoit pas assez riche pour payer le reste*. Mais il ne renonça pas à son droit de protecteur et de connoisseur ; il ne voulut pas payer ces vers sans les critiquer : au lieu de *s'humecter de la bourbe de l'eau*, il prétendit que *Colletet* devoit mettre *barboter dans la bourbe de l'eau... Colletet* résista à cette critique ; et non content d'avoir défendu son vers en présence du cardinal, il lui écrivit encore à ce sujet en rentrant chez lui. Comme le cardinal achevoit de lire sa lettre, des courtisans vinrent le complimenter sur le succès des armes du roi, en disant *que rien ne pouvoit résister à son éminence ! — Vous vous trompez*, leur répondit-il en riant ; *car, même à Paris, je trouve des personnes qui me résistent*. On lui demanda quels étoient ces audacieux ? *C'est Colletet*, dit-il ; *car après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore, et voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire*. Cette opiniâtreté n'irrita pas le ministre, qui continua de le protéger. *Colletet* eut d'autres bienfaicteurs. *Harlay* archevêque de Paris, récompensa généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée-Conception ; il lui envoya un *Apollon* d'argent. *Colletet* avoit épousé trois fois ses servantes. Les gages qu'il leur devoit leur tenoient lieu de dot. *Claudine* fut la troisième. Pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paroître sous son nom plusieurs pièces de poésie : mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse et se moquèrent de la *Sapho* supposée, et du dieu mesquin qui l'inspiroit. *La Fontaine* s'égaya sur ce sujet, par la pièce de vers suivante :

> Les oracles ont cessé ;
> *Colletet* est trépassé.
> Dès qu'il eut la bouche close,
> Sa femme ne dit plus rien ;
> Elle enterra vers et prose
> Avec le pauvre Chrétien.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits ;
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé.

Ce mariage joint aux pertes qu'il fit pendant les guerres civiles, et à son caractère dissipateur, le réduisirent à une extrême pauvreté. Les *Œuvres* de *Colletet* parurent en 1653, in-12 : ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*; et quelques ouvrages en prose, tels qu'une traduction du roman d'*Ismène et Isménias*, qui sont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus. Quelques-unes de ses Poésies, sans être du premier mérite, prouvent de l'esprit, de la fécondité, et sont quelquefois d'une tournure agréable.

COLLIBUS, (Hippolyte) jurisconsulte Italien, naquit à Alexandrie-de-la-Paille en 1561, enseigna le droit à Basle, devint chancelier du prince d'*Anhalt*, et fut employé avec succès dans diverses négociations en France, en Angleterre et en Allemagne. Il mourut le 21 février 1612. On lui doit divers ouvrages sur le droit : *Consiliarius principis*. —*Commentarius de diversis regulis juris*. —*Actiomata de nobilitate*. Il avoit du savoir, mais trop d'orgueil, ce qui nuisit à la tranquillité de sa vie.

III. COLLINS, (Guillaume) poëte Anglois, né le 25 décembre 1720, à Chichester, s'étoit d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais la fureur des vers le fit renoncer à la cléricature pour mener la vie indolente d'un poëte: il donna des *Eglogues*, des *Odes*, sans pouvoir se tirer de la misère. Un oncle qui servoit en Flandre dans l'armée Angloise, lui laissa une riche succession. Il avoit été le joindre, et il repassa en Angleterre pour jouir des avantages de sa nouvelle fortune. Mais son esprit déjà altéré par ses besoins précédens, finit de s'aliéner; et il mourut dans l'enfance en 1756. *Cazin* a publié à Paris, in-12, quelques-unes de ses poésies avec celles d'*Hammond*.

COLLINSON, (Pierre) membre de la société Royale de Londres, né dans le West-Moreland, en 1693, mourut en 1768. Il fut utile aux nations par la transplantation de beaucoup de végétaux d'Europe en Amérique, et de végétaux américains en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée en Virginie et qu'on forma une bibliothèque publique à Philadelphie. Il étoit ami du docteur *Franklin*, Quaker comme lui. Il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, en 1745, et lui envoya la première machine électrique qu'on eût vue dans le nouveau monde. Leur correspondance à ce sujet a été imprimée. On a encore de lui un Mémoire *sur les émigrations des troupeaux de la plaine sur les montagnes, et des montagnes dans la plaine*.

II. COLLOT-D'HERBOIS, (J. M.) débuta dans la carrière théâtrale, où il eut peu de succès. Il joua à Genève, à la Haye et à Lyon; où ayant été souvent mal accueilli par le parterre, il voua à cette ville la haine la plus cruelle. Le rôle que *Collot* remplissoit le mieux étoit celui de Tyran dans la tragédie; il ne parut pas l'avoir quitté, lorsque parvenu à la Convention et choisi pour l'un des membres du comité

de salut public, il inonda la France de sang. Lyon sur-tout devint le théâtre de sa fureur. Pendant le siége de cette ville, il se flattoit hautement que bientôt elle expieroit par sa destruction, les coups de sifflet qu'il y avoit éprouvés; et en effet, si-tôt qu'elle eut ouvert ses portes aux assiégeans, au mois d'octobre 1793, *Collot* y organisa les démolitions, y multiplia les décombres, y ordonna les fusillades; et ne trouvant pas que les exécutions fussent assez nombreuses, assez meurtrières, il imagina de faire expirer les prisonniers sous des coups de canons chargés à mitraille. Deux cent neuf périrent dans une seule soirée: et c'est après cet horrible massacre qu'il s'honora du titre de *mitrailleur* des Lyonnois. Une femme, une jeune fille intéressante et belle, étoient venues se jeter à ses pieds pour réclamer la grace d'un époux et d'un père; *Collot* les en punit en les faisant attacher pendant trois heures sur l'échafaud où ces derniers venoient d'expirer. Il avoit demandé, dès la première séance de la Convention, l'abolition de la royauté, pour se venger de *Louis XVI* qui n'avoit pas voulu l'appeler au ministère de la justice; quelques jours après, il proposa la peine de mort contre les émigrés, et poursuivit ensuite avec acharnement, soit les défenseurs de la monarchie expirante, soit les républicains connus alors sous le nom de *Girondins*, et qui desiroient un gouvernement fondé sur des lois stables. Son intimité avec *Robespierre* lui fit partager tous ses sentimens; mais si-tôt qu'il vit celui-ci prêt à succomber le 9 thermidor, il se réunit à ses accusateurs pour le renverser: enfin il fut dénoncé lui-même et condamné, le premier avril 1795, à être déporté à Caïenne. *Collot* subit son jugement; mais à peine étoit-il arrivé, qu'il s'efforça de soulever les noirs contre les blancs de la colonie. Renfermé alors dans le fort de Sinamary, il y mourut en novembre 1796. Cet homme féroce avoit failli à être assassiné, deux ans auparavant, par *Lamiral* qui lui tira deux coups de pistolet sans l'atteindre. Il apporta à la Convention un esprit orné par la littérature, une physionomie sombre, mais offrant de beaux traits, une constitution forte, un organe imposant, une déclamation théâtrale, et surtout un grand desir de jouer un rôle. Il avoit de la facilité pour improviser. Des pensées ingénieuses, souvent énergiques, le talent d'échauffer les ames, lui donnèrent bientôt de l'influence sur l'assemblée et dans le club des Jacobins. D'ailleurs il étoit plus brusque et plus impétueux dans les affaires publiques, qu'adroit et insinuant. Les moyens extrêmes lui sembloient toujours les meilleurs. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'est qu'on a dit que *Collot-d'Herbois* n'étoit pas né méchant; il le devint par orgueil. On lui connut des momens de sensibilité; mais à quoi ne porte pas le desir extrême de se signaler! De tous les amours propres, le plus odieux est celui qui ne peut plus se satisfaire que par des cruautés. *Collot* avoit écrit des opuscules politiques et un grand nombre de pièces de théâtre. Parmi les premiers, l'*Almanach du Père Gérard* fit quelque bruit. Il est curieux d'y voir l'auteur y développer les avantages du gouvernement monarchique; mais alors il avoit conçu l'espoir d'être appelé au ministère. Ses pièces de théâtre sont: *Lucie* ou *les Parens*

imprudens, 1772. *Clémence et Monjair*, drame. *Le bon Angevin. L'Amant loup-garou*, 1777. *Le Nouveau Nostradamus. L'inconnu* ou *le Préjugé vaincu*, 1789, *Adrienne* ou *le Secret de famille. Le Procès de Socrate. Les Porte-feuilles*, 1791. *L'aîné et le Cadet*, 1792. Il n'est aucune de ses pièces qui ait mérité quelque succès. La meilleure, imitée de l'Espagnol *Caldéron*, est intitulée le *Paysan magistrat;* elle fut jouée en 1781 à Bordeaux, et à Paris en 1789.

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'*Arius* mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église et de former un épiscopat imaginaire. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, et déposa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

COLMENAR, (Jean Alvarès de) écrivain Espagnol, a publié deux ouvrages estimés. Le premier est intitulé: *Délices de l'Espagne et du Portugal;* la plus belle édition est celle de Leyde 1715, 6 vol. in-8°; mais elle a été tronquée par un ennemi de l'église. Le second a pour titre : *Annales d'Espagne et de Portugal*, 1741, 4 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12.

COLMENARES, (Diego) Espagnol, né à Ségovie où il fut curé, y mourut en 1651. Il a publié l'*Histoire* de la ville de Ségovie, avec l'abrégé de celle de Castille, en espagnol.

* I. COLOMB, (Christophe) naquit en 1442, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gênes. Quelques voyages sur mer et le bruit que faisoient alors les entreprises des Portugais, lui donnèrent du goût pour la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avoit tenté jusqu'alors; et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère ou par des raisonnemens tirés de la disposition du monde, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre. Il résolut d'aller le découvrir. Gênes sa patrie l'ayant traité de visionnaire, et *Jean II* roi de Portugal ayant refusé son service. *Colomb* se rendit à la cour d'Espagne, où la reine *Isabelle* lui confia trois vaisseaux, non sans avoir éprouvé de la part de la populace des marques réitérées de mépris. Il s'est même conservé en Espagne une tradition qui apprend que lorsque *Colomb* passoit dans les rues avec cet air rêveur que devoit lui donner le grand projet qu'il rouloit dans son esprit, les hommes les plus sensés, portant le doigt au milieu de leur front et secouant la tête, se disoient les uns aux autres par ce signe que *Colomb* avoit perdu la cervelle. Des isles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique en 1492. C'étoit celle de Guanahani. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier qui n'avoit rien à perdre, et qu'ils en seroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Sa petite flotte ayant essuyé un coup de vent qui la mit dans le plus grand danger, ses officiers voulurent faire tourner les voiles pour

chercher une rade où ils pussent abriter les vaisseaux. *Colomb* seul s'opposa à cette résolution. *Messieurs*, leur dit-il avec colère, *il faut suivre notre destinée ; ce n'est que dans l'autre monde que vous pouvez espérer de trouver un abri.* Enfin, dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'isle de Guanahani, l'une des Lucaies, ils saluèrent en qualité d'amiral et de viceroi ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue de trois bâtimens Espagnols, gagnèrent les montagnes. *Colomb* ne put prendre qu'une femme à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les Sauvages. Les Castillans leur donnoient en guise d'or ce qu'en Europe on ne s'aviseroit pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le Cacique ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois dans l'isle qu'ils avoient appelée l'*Espagnole*. *Colomb* y laissa trente-huit des siens et partit pour l'Europe. *Ferdinand* et *Isabelle* le reçurent comme il le méritoit : ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand amiral et viceroi du Nouveau-Monde ; et le renvoyèrent avec une flotte de dix-sept vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles isles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il seroit mort de faim dans cette dernière isle, sans un stratagème singulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de Lune : il envoya chercher les Sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; et leur prédit que dès le soir la Lune rougiroit, s'obscurciroit et leur refuseroit sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les Sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de *Colomb*, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. *Colomb*, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparoître la Lune. Elle reparut quelques momens après ; et les infidelles qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposoit à son gré du ciel et de la terre. Comme il revenoit de ce second voyage, assailli par une tempête furieuse, il se vit lui et les siens près de périr. Environné de toutes les horreurs de la mort, il ne songe qu'à une seule chose, il n'a qu'un seul regret : c'est que le fruit de ses courses va être perdu pour l'humanité. Il entre dans sa chambre : il écrit rapidement, au bruit de la tempête et des cris de l'équipage, sur du parchemin, un *Journal* de sa navigation ; l'enveloppe d'une toile cirée ; le met ensuite dans un gâteau de cire, et le jette à la mer dans un tonneau bien bouché : espérant que le ciel conservera un dépôt si précieux, et le fera parvenir de quelque façon aux hommes. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disoient que rien n'étoit plus facile que ses découvertes dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; et aucun

n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. *Rien n'étoit plus aisé*, dirent les assistans. — *Je n'en doute point*, reprit Colomb; *mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes*. C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. Des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage, pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne les fers aux pieds et aux mains. *Voy*. BOVADILLA. On le retint prisonnier quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prît pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ses ennemis l'avoient insinué; soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'avoit renvoyé dans le Nouveau-Monde; et c'étoit dans cette troisième course qu'il avoit apperçu le continent à dix degrés de l'Equateur, et la côte où l'on a bâti Carthagènes. *Colomb* de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, le 8 mai 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On lui a élevé une statue dans Gênes. Les armes que lui avoit données *Ferdinand* étoient une mer d'argent et d'azur, flanquée de trois isles d'or, et surmontée d'un globe pour cimier. — *Ferdinand* COLOMB son fils, écrivit la *Vie* de son père, traduite en françois par *Cotolendi*, Paris, 1681, 2 volumes in-12. *Voyez* COLOMB, n.° III. *Améric Vespuce*, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. « Quand il seroit vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Histoire générale*, la gloire n'en seroit pas à lui: elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. *Colomb* en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral et de viceroi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un en qualité de géographe. C'est donc à *Colomb* qu'est dû l'honneur d'avoir découvert un nouveau monde. Mais la gloire humaine est bien rarement pure. » Quelques historiens reprochent au navigateur Génois d'avoir souffert que ses compagnons fissent dévorer les malheureux Indiens par des dogues affamés qui savoient discerner à l'odorat ces insulaires, et étoient récompensés de leur sagacité par une double ration de vivres. Mais ces atrocités qu'on a peut-être exagérées, doivent moins être mises sur le compte de *Colomb* que sur celui des aventuriers Castillans qui le suivirent. *Colomb* usa en général d'humanité envers les peuples conquis par lui. C'est cependant encore un problème, si ses découvertes ont fait plus de mal que de bien aux hommes. La honteuse et cruelle maladie que les Espagnols rapportèrent de l'Amérique, après leur premier voyage, qu'ils communiquèrent à Naples aux François, et que ceux-ci donnèrent aux peuples du Nord, cette maladie connue d'abord sous le nom de *Mal de Naples*, ensuite sous celui de *Mal François*, fut bientôt le fléau de toute l'Europe. « Peut-être que les trésors du Nouveau-Monde, dit l'abbé *Millot*, ont été encore plus funestes. Combien de sang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le sucre, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina peuvent-

ils compenser tout ce que l'Europe a perdu pour dévaster l'Amérique? Cette conquête est cause de l'affreux esclavage des Nègres qu'on y fait travailler comme de vils animaux, après les avoir enlevés à leur patrie par la violence ou par la fraude. Elle est cause d'une partie de nos guerres, devenues plus fréquentes et plus longues par l'avarice jointe à l'ambition. »

II. COLOMBAN, (Antoine) Lyonnois, écrivit en 1533 un ouvrage de jurisprudence, intitulé: *Sommaire formel de procéder extraordinairement aux causes criminelles.*

II. COLOMBE, (Jean-Baptiste-Sébastien) barnabite, né à Pau en 1712, et mort à Paris en 1778, a publié divers ouvrages de piété: *Vie Chrétienne*, 1774, 2 vol. in-12; *Manuel des Religieuses*, 1779, in-12; *Éternité malheureuse*, 1788, in-12. Ce dernier est une traduction de l'ouvrage latin de *Drexélius*. On doit encore au P. *Colombe*, I. Un *Plan raisonné d'Éducation publique*, Paris, 1762, in-12. II. Un *Dictionnaire portatif de l'Écriture-Sainte*, 1775, in-8.°

COLOMBIER, (Jean) médecin de Paris, fut nommé inspecteur des hôpitaux militaires, et mérita cette place par les ouvrages suivans: I. *Code de Médecine militaire*, 1772, cinq vol. in-12. II. *Préceptes sur la santé des Gens de guerre*, 1775, in-8.° Cet ouvrage fut réimprimé en 1779. III. *Médecine militaire ou Traité des Maladies tant internes qu'externes*, 1778, 7 vol. in-8.° IV. *Du Lait considéré dans tous ses rapports*, 1783, in-8.° Cet écrit, moins diffus que les autres, est estimé. *Colombier*, membre de la société de Médecine de Paris et de l'académie de Lyon, est mort en 1788.

COLOMBINI, (Jean) né à Sienne, se retira dans la retraite, et y institua l'ordre des *Jésuates*, ainsi nommés parce que leur fondateur invoquoit sans cesse *Jésus*. Il mourut le 31 juillet 1667, trente-cinq jours après que le pape *Urbain V* eut approuvé son institut. Celui-ci suit la règle de *St. Augustin*. Les religieux s'occupoient particulièrement de la pharmacie et du soulagement des maladies des pauvres. *Clément IX* supprima les *Jésuates* en 1668; et il ne reste plus en Italie que quelques maisons de religieuses de cet ordre. *Moriggia* général des *Jésuates* a publié la vie de *Colombini* son prédécesseur.

COLONNA, (Victoria) fille de *Fabrice Colonne* seigneur Romain, mariée à *Ferdinand-François d'Avalos*, (Voyez *ce mot*,) se distingua dans plus d'un genre de sciences, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape *Clément VII* et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils vouloient soustraire à la domination de *Charles-Quint;* mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage héroïne ne voulut jamais, après la mort d'*Avalos*, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés; et se retira sur la fin de sa vie dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an

1541. *Augustin Niphus*, *Paul Jove*, le président *de Thou*, *Matthieu Toscan*, *Joseph Bétussi*, *Louis Jacob*, et quantité d'autres auteurs, lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau Poëme latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

COLVIUS, (Pierre) né à Bruges, et mort à Paris en 1594, à 26 ans, a publié des éditions d'*Apulée* et de *Sidoine Apollinaire*, avec d'excellentes notes, dont *André Schott* a fait sentir le mérite.

Fin du Tome premier du 4e Supplément.